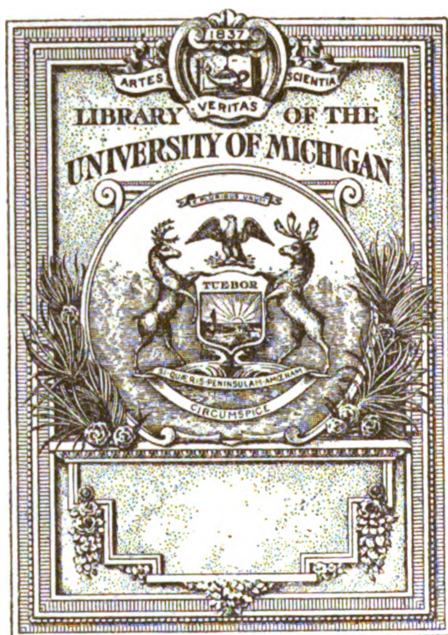


Annales de philosophie chrétienne


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

IMPRIMERIE DE PECQUEREAU ET CIE,
RUE DE LA HARPE, 58.

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

RECUEIL PÉRIODIQUE,

DESTINÉ A FAIRE CONNAITRE TOUT CE QUE LES SCIENCES HUMAINES RENFERMENT DE PREUVES ET DE DÉCOUVERTES EN FAVEUR DU CHRISTIANISME;

Par une Société

DE LITTÉRATEURS ET DE SAVANS, FRANÇAIS ET ÉTRANGERS,

SOUS LA DIRECTION

DE M. A. BONNETTY,

Membre de la Société Asiatique de Paris.

QUATRIÈME ANNÉE.

Seconde édition. — 1842.

TOME VII.

PARIS,

Au Bureau des Annales de Philosophie Chrétienne,

Rue Saint-Guillaume, n° 24 (faubourg Saint-Germain).

1833.

TABLE DES ARTICLES.

(Voir à la fin du volume la table des matières.)

Nº 37. — JUILLET.

Nº 38. — AOUT.

Nº 39. — SEPTEMBRE.

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE,

Numéro 37. — Juillet 1833.

Aux anciens et aux nouveaux Abonnés

DES ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Situation des *Annales*. — Coup d'œil sur les travaux insérés dans les précédens Numéros. — Développement que vont prendre nos publications. — Indication de quelques-unes des matières qui seront traitées dans les prochains Numéros. — Découvertes. — Sciences. — Littérature, etc.

La plupart de nos Abonnés ont regretté que nous ayions interrompu l'espèce de *compte-rendu* ou de communication familière que nous avions coutume de leur faire à la fin de chaque semestre. Ils se sont plaints aussi de ce que toutes les promesses qui leur avaient été faites dans la dernière communication de ce genre, qui a été insérée dans le N° 12 du mois de juin 1831, n'ont pas été scrupuleusement remplies.

Nous avouons ici que leurs plaintes sont fondées jusqu'à un certain point, et que leurs demandes sont justes à quelques égards. Mais nous les prions de vouloir nous dispenser d'énumérer toutes les raisons qui pourraient nous excuser. De quoi cela servirait-il? Nous croyons bien mieux répondre à

leur attente et mieux remplir aussi le but que nous poursuivons les uns et les autres, en leur apprenant que, par suite de nouveaux arrangemens pris entre les Éditeurs des *Annales*, les causes de ces négligences n'existent plus, et qu'ainsi elles ne peuvent plus se renouveler.

Aussi allons-nous leur confier, comme nous le faisions alors, nos projets, nos espérances, les travaux que nous avons commencés, nos pensées sur ceux qui sont déjà terminés, en un mot, tout ce que nous savons sur l'état des travaux qui se font çà et là, en silence ou au grand jour, pour la reconstruction et la splendeur de l'Église du Christ, et la grande cause de notre Dieu. Car quelle autre cause est vraiment digne de nos veilles et de nos dévouemens que celle de cette Église, qui fut notre berceau, qui devrait être pour tous les hommes *la cité* de leur choix, et qui sera, nous en avons la confiance, le lit de repos où nos membres fatigués attendront cette *palingénésie* ou naissance nouvelle et mystérieuse, dont parlent quelques sages, et dont nos Livres nous font entrevoir les merveilleux effets?

Cependant, comme les nouveaux arrangemens dont nous parlons ne datent que du 6 juillet, il nous sera impossible de dire ici tout ce que nous avons dans la volonté ou le désir d'exécuter pour donner un nouvel essor à nos publications, et leur assurer un plus grand développement; mais, pressés que nous sommes de reprendre avec nos Abonnés ces communications plus intimes, désireux de provoquer leurs observations et leurs vues en leur faisant part des nôtres, nous croyons leur faire plaisir en traçant une analyse rapide et nécessairement incomplète de nos travaux précédens et de ceux que nous nous proposons d'insérer dans les cahiers qui vont suivre.

Le premier besoin de l'époque est sans contredit celui d'une bonne, véritable et chrétienne instruction à donner à l'enfance et à la jeunesse. C'est à ce soin que doivent s'appliquer ceux qui veulent guérir ou régénérer notre société malade. Car c'est sur cette terre que la semence de la vérité, jetée avec sagesse et science, prend le plus tôt racine, se développe avec le plus d'éclat, et produit ces fruits qui fleurissent pour la vie éternelle. Et cependant on ne s'en occupe presque pas. On perd le tems

et la peine à prêcher des hommes faits et formés, ou plutôt déformés dès leur enfance, ou à disputer avec des vieillards qui nous échappent, tout penchés qu'ils sont vers la tombe qui les réclame.

Les *Annales* se sont occupées spécialement de cet important objet. Le plan d'études donné par M. l'abbé Foisset, pour les maisons d'éducation cléricale, a été goûté comme il le mérite, et a déjà produit d'excellens effets[1].

Nous devons en dire autant des excellentes lettres que M. Bouvier, grand-vicaire du diocèse du Mans, a insérées dans les *Annales*, à l'occasion des articles de M. l'abbé Foisset.

Les nouvelles vues émises par M. l'abbé de Salinis, sur la direction scientifique et religieuse qu'il convient de donner, dans le siècle où nous vivons, aux études classiques, ont aussi fait une sensation profonde.

Puis les différentes observations semées çà et là dans plusieurs articles sur les études de la Philosophie, de la Théologie, de la Scholastique, de la Mythologie, de l'Histoire, ont réveillé puissamment, nous le savons, l'intérêt de tous les hommes qui s'occupent de l'instruction, soit religieuse, soit scientifique. De telle manière que les esprits sont, nous pouvons le dire, préparés à seconder les efforts de ceux qui travaillent à renouveler les études fortes, et surtout celles qui ont pour but de rendre l'éducation plus chrétienne et plus solide.

Nous aiderons autant qu'il sera en nous à cette impulsion ; à cet effet, nous donnerons prochainement une analyse d'un excellent discours prononcé par M. l'abbé Foisset dans la maison d'études qu'il dirige avec tant de succès.

Nous espérons en outre être à même de publier, dans le Numéro d'août[2], le *Prospectus* d'un grand et beau travail ayant pour but de faciliter l'étude des langues par une *Méthode nouvelle* et préparée dans le silence depuis nombre d'années.

Ce travail, que nous ne pouvons qu'indiquer ici, montrera comment on peut, par des règles sûres et faciles, remonter des

[1] Pour l'indication des volumes où se trouvent tous les travaux cités ici, voir les noms des *auteurs* ou de la *matière* dans la *table générale des matières* mise à la fin du XIIe volume.

[2] Voir le Numéro de septembre ci-après, p. 169. (*Note de la 2e édition.*)

langues dérivées aux langues primitives et radicales, c'est-à-dire de la langue française à la langue latine, de la latine à la grecque, et de la grecque à l'hébraïque. En voyant le tableau que nous offrirons des mots de toutes ces langues, lesquels ont passé de l'une à l'autre d'une manière reconnaissable et sensible, on ne pourra s'empêcher d'être étonné que l'on n'ait pas essayé plus tôt de lier ensemble toutes les langues en indiquant leurs *racines communes*, et de les délier ensuite en recherchant leurs *dérivés* au moyen des règles générales et uniformes qu'elles ont suivies dans leurs transformations.

On verra de suite combien la méthode actuelle, qui consiste à étudier toutes les langues séparément et isolément, sans rapport entre elles, est anti-naturelle et bien plus longue et plus difficile que celle que nous soumettrons aux réflexions de nos lecteurs. Peut-être trouveront-ils que ce travail est destiné à opérer un grand changement dans l'instruction élémentaire. Or ce travail, avec ses méthodes, ses tableaux, ses dictionnaires, est achevé, et déjà nous avons commencé à traiter avec un imprimeur pour en commencer l'exécution.

Nous aurons encore à parler de la latitude qu'offre la loi sur l'instruction primaire, insérée récemment au *Moniteur*, pour se livrer à l'instruction religieuse des classes les plus nombreuses de la société.

Après l'éducation de la jeunesse, ce qui a le plus occupé les Rédacteurs des *Annales*, c'est de mettre au grand jour les nombreuses preuves dont bien des personnes ne se doutaient pas, et qui pourtant sont décisives, par lesquelles on est certain que les sciences, naguère si hostiles à la Religion, sont devenues ses plus solides auxiliaires, et s'avancent tous les jours de plus en plus vers le Catholicisme, avec lequel elles sont destinées à s'unir et à régner sur les hommes, du seul règne qu'aucune raison ne contestera bientôt plus.

Les travaux les plus importans dont nous avons eu à parler sont sans contredit ceux de Cuvier sur la *Géologie* et la *Chronologie biblique*.

Les dissertations de ce savant ne doivent point être, comme beaucoup de travaux semblables, lues et admirées un moment. Elles doivent former pour nous une espèce d'époque et de point

d'arrêt. Il faut que les professeurs de Théologie et de Philosophie, il faut que tous les apologistes de la Religion partent des conséquences établies dans ces ouvrages, comme de principes qu'il n'est plus possible de nier sans s'exposer à la risée de ceux qui sont à la hauteur des connaissances de ce siècle.

Ces conséquences sont fort importantes; on peut les réduire aux suivantes :

La vérité du déluge universel est prouvée par les faits géologiques;

Les annales du monde entier ne remontent pas au delà de l'époque fixée par l'historien sacré du déluge, et toutes ces annales nous parlent du déluge, et s'accordent à en fixer l'époque à celle consignée dans nos Livres saints.

On voit de quelle importance sont de pareilles conclusions. Il faut donc abandonner d'anciennes preuves et d'anciens calculs qui ont aussi leur mérite, mais qui ne sont pas aussi complets et ne présentent pas ce magnifique tableau de *synchronisme universel* établi par Cuvier.

Et ici nous avons à signaler un oubli ou plutôt une lacune que nous espérons remplir prochainement, c'est de consacrer un article à la *vie et aux ouvrages* de ce grand géologue[1], dans lequel nous préciserons tout ce que le christianisme doit à ses veilles et à ses investigations. Chose singulière! des éloges publics lui ont été rendus sur sa tombe, dans les Facultés savantes, au palais de la Chambre des pairs, et pas un des grands et des savans de ce monde n'a parlé de ce que Cuvier a fait pour la défense de la cause du Christ. Qui sait pourtant? il est probable que Dieu ne lui avait donné cette vaste capacité de cerveau, que nous ont démontré si matériellement les anatomistes et les phrénologistes, que pour qu'il pût ainsi saisir un plus grand nombre de fils de l'histoire de l'humanité, et les lier entre eux, — ce que nul autre en effet n'a fait aussi bien que lui, — et pourtant aucun de ces grands, de ces savans du monde n'y a pensé. En effet, que sont

[1] Ce travail n'a pas été fait, parce que quelques-unes des idées de Cuvier ont été modifiées par d'autres savans, ses successeurs; mais on peut voir dans nos deux *tables générales* du XII[e] et du XIX[e] volume l'analyse des travaux que nous avons empruntés. (*Note de la 2[e] édition.*)

les travaux de Cuvier, et que sont les intérêts de l'Église du Christ au prix des travaux de nos législateurs et de certains savans et des intérêts majeurs qui occupent tous leurs instans? Qui sait encore? peut-être celui qui a loué Cuvier y a pensé, et n'a pas osé en parler!... C'est là qu'en sont certains savans, sages et hommes de cœur de ce siècle!

Comme Cuvier, Champollion-le-Jeune est, sans aucun doute, un de ces hommes dont la science a honoré ce siècle. Or la Religion ne le réclame pas moins que la science. Bien que la découverte du langage *hiéroglyphique* ne date que de quelques années, et qu'à peine commence-t-on à bégayer cette langue depuis si long-tems muette ; bien que le peuple d'Égypte, si parleur et si écrivassier, n'ait encore dit que quelques mots, cependant de nombreuses preuves sont déjà venues témoigner en faveur de la véracité des récits de notre Bible. Les travaux de M. Greppo, vicaire-général de Belley, sur les hiéroglyphes, ceux de Mgr. de Bovet sur les dynasties égyptiennes, l'excellente lettre de M. Athanase Cocquerel sur l'étude des hiéroglyphes, dans leurs rapports avec l'Écriture sainte, que nous avons publiés, peuvent donner une idée de tout ce que nous apprendront de favorable à notre cause tous ces papyrus, toutes ces inscriptions, que l'on commence à peine à copier et à lire.

Nous suivrons tous ces travaux, et les ferons connaître à nos lecteurs. C'est encore pour cet objet que nous avons fait dessiner et lithographier l'*Alphabet hiéroglyphique* qui a été inséré dans le 12e Numéro. C'était un commencement d'un travail que nous compléterons dans les *lithographies* suivantes. Car ces *lithographies*, qui ont paru faire plaisir à tous nos Abonnés, vont reparaître ainsi que nous l'avions annoncé alors. Chaque volume en contiendra *au moins deux*. Pour faire suite à l'*Alphabet hiéroglyphique*, nous publierons successivement tous les *caractères* des différentes langues connues, parlées ou non parlées [1], afin que nos Abonnés puissent faire la comparaison de ces différens *caractères*, dont ils peuvent entendre parler, et apprécier ainsi plus facilement cette proposition de M. de Paravey : que *les chiffres et*

[1] Cette publication a commencé au vol. XIV, p. 270.

les lettres *de toutes les nations ont une origine commune et hiéroglyphique*. Nous terminerons cette série de publications par les *grands tableaux* où M. de Paravey a mis en regard la plupart des caractères connus, anciens et modernes.

Nous avons parlé quelque part de ce bas-relief égyptien où se trouvent gravés sur la pierre le portrait du roi Roboam, vaincu par un roi égyptien, et le nom des douze tribus d'Israël. Nous espérons pouvoir donner à nos lecteurs une représentation fidèle de ce monument, qui est peut-être le plus ancien qui existe en preuve de la véracité de nos Livres.

Aussi les tiendrons-nous au courant de l'état où se trouve l'étude des hiéroglyphes, si malheureusement interrompue par la mort de M. Champollion; nous dirons les personnes qui la cultivent, et les progrès qu'elles feront faire à cette science.

Parmi les travaux qui doivent donner une nouvelle force et une nouvelle direction à la défense de la Religion, il faut compter ceux que nous avons publiés sur l'*Amérique* et sur l'*état primitif de cette partie du monde*. Les documens historiques insérés dans le 1[er] et le 2[e] volume, ceux que nous avons extraits du savant ouvrage de M. de Humboldt ne permettent plus de disputer sur la question de savoir si l'état des sauvages est un *état naturel* ou *primitif*. Toutes les objections des philosophes du 18[e] siècle et de quelques restes de ces incrédules qui écrivent encore de nos jours, sont résolues, et résolues par des faits. Les systèmes politiques et religieux basés sur les *droits naturels* et l'*indépendance absolue et presque animale*, élaborés avec tant d'obscurité et de peine par les idéologues des 18[e] et 19[e] siècles, tombent devant les découvertes des Archéologues américains et les récits des voyageurs véritablement savans et philosophes.

Il est décidé, sans laisser place au doute, que l'Amérique a joui primitivement d'une civilisation très-avancée, qu'elle a été couverte de villes fortifiées, où les populations vivaient soumises à des lois; les traces de ces villes subsistent encore. Ainsi l'état où l'on a trouvé les sauvages lors de la découverte de Colomb, était un *état dégénéré*; c'était un *état contre nature*. Les sauvages doivent être considérés à présent comme des enfans qui s'étaient séparés de leurs pères et se trouvaient hors de la famille, abandonnés peut-être, volontairement peut-être, et tombés ainsi dans un état de

vagabondage ignoble et dégradant pour eux, état pourtant dans lequel ils n'ont pas perdu entièrement le souvenir de leur primitive origine, non plus que toutes les traditions que possédaient leurs pères. Nous avons déjà parlé de quelques-unes de ces traditions, d'après les monumens indigènes trouvés par M. de Humboldt chez les Aztèques. Nous compléterons ces documens, et nous y ajouterons les *peintures* et les *hiéroglyphes* mêmes, que nous ferons dessiner pour les *Annales*.

Outre ces travaux, que nous avons dû mettre en première ligne à cause de l'importance de leurs résultats, les *Annales* en ont publié un grand nombre d'autres qui tous ont eu pour but de donner de nouvelles preuves de la vérité de notre foi, et qui démontrent ce que nous avons annoncé dès le principe, que les Sciences commencent à se réconcilier avec la Religion.

Nous allons en rappeler ici quelques-uns, parce qu'il importe beaucoup de les faire entrer en toute occasion, et dans les conversations, et dans les lectures, et dans la chaire, afin qu'ils soient connus de plus en plus et se popularisent.

Ainsi le savant voyageur et géographe M. Klaproth nous a appris que l'histoire certaine des peuples de l'Asie ne remonte pas au delà du 9e siècle avant notre ère, et que l'histoire incertaine des peuples les plus anciens ne remonte à peu près qu'à 3,000 ans avant notre ère, ou jusqu'à la grande inondation qui submergea l'ancien continent.

M. Abel Rémusat nous a fait lire le nom de Jéhovah dans les anciens caractères chinois, et nous a fait connaître d'autres traditions qui commencent à jeter quelque jour sur les croyances obscures des Lettrés de cette nation.

M. Sylvestre de Sacy a retrouvé les restes des Samaritains dans un petit recoin de la Palestine, conservant encore leur Pentateuque, que l'on croyait perdu depuis le 6e siècle, et, avec le Pentateuque, des cérémonies et des croyances, et aussi des erreurs, qui datent de la séparation des dix tribus.

M. Balbi, en faisant passer devant nos yeux toutes les langues qui ont été parlées sur la terre, est arrivé à cette conclusion : qu'elles sont toutes dérivées d'une souche primitive, et qu'elles ont presque toutes une connexité plus ou moins grande avec l'hébreu.

Nous avons vu que l'*ethnographie*, science nouvelle que l'on doit à ce même savant, est encore une science toute religieuse qui contient l'histoire primitive du genre humain ; elle confirme cette grande vérité renfermée dans la Genèse : que *tout vient de Dieu*.

Nous aurons encore à parler des travaux fort importans et fort curieux que nous devons à la vaste érudition et à la rare patience de M. Petit-Radel, membre de l'Institut. Ce savant est sur le point d'achever un monument auquel il a consacré toute sa vie. C'est de débrouiller les tems mythologiques et héroïques de la Grèce, et l'origine de ces fameux monumens cyclopéens ou pélasgiques, qui subsistent encore sur les rivages de l'Asie-Mineure, dans toute la Grèce, l'Italie, les îles de la Méditerranée et une région de l'Espagne. Avec des soins infinis et une patience incalculable, M. Petit-Radel s'est procuré des vues exactes de tous ces monumens et de toutes ces ruines, et il en a fait des modèles en plâtre qui représentent l'état où ils se trouvent en ce moment ; ces modèles, exposés seulement depuis peu de jours dans la salle de la bibliothèque du palais de l'Institut, formeront un musée nouveau, sous le nom de *Musée cyclopéen*.

Grâce à la bienveillance que veut bien nous témoigner ce savant académicien, nous pouvons assurer que les *Annales* feront connaître d'une manière toute spéciale ces importans travaux. Ils sont destinés à prouver que ces constructions cyclopéennes sont semblables à celles que l'on trouve décrites dans la Bible, et que les Pélasges pourraient bien être les Cananéens chassés par Josué de la Palestine[1].

Dans l'analyse des différens travaux de l'Académie asiatique de Calcutta, nous avons vu les voiles qui couvraient les croyances et les traditions de l'Inde soulevés peu à peu. Grâce aux veilles des William Jones, des Wilkins, des Halhed, nous avons connu la doctrine obscure des Brahmanes et des livres sacrés des Indous ; et nous y avons trouvé de nombreuses traces des révélations primitives faites au genre humain, et que les enfans de Noé, qui ont peuplé l'Inde, avaient dû nécessairement y porter. . . . . . .

[1] Ce n'est qu'en 1841, et après la mort de M. Petit-Radel, que ses héritiers ont fait imprimer ses travaux. Nous en rendrons compte prochainement. (*Note de la 2e édition.*)

Bien des découvertes restent encore à faire dans ces contrées ; c'est là qu'il faut aller chercher l'origine de la mythologie grecque et peut-être égyptienne. Nous ferons connaître les autres travaux qui sont déjà faits, et nous tiendrons nos Abonnés au courant des découvertes qui se font encore tous les jours.

Dans son voyage *critico-biblique*, M. le professeur Scholz a mis la dernière évidence à l'intégrité des livres du Nouveau-Testament. Tous les manuscrits ont été examinés, les variantes notées, et il en est ressorti que le texte latin du Nouveau-Testament dont se sert l'Église catholique est l'édition la plus exacte et la plus pure de toutes celles que les recherches critiques les plus minutieuses aient fait découvrir.

Dans différens articles, les *Annales* ont encore fait connaître, siècle par siècle, les erreurs qui ont assiégé l'Église du Christ, et ont essayé de faire comprendre l'influence que la philosophie, et surtout la méthode païenne du trop fameux Aristote ont exercée sur l'étude scientifique des croyances que le Christ a confiées à son Église ; elles ont joint à ce tableau, siècle par siècle, la listes des souverains pontifes qui l'ont gouvernée et celle des docteurs qui l'ont édifiée ou défendue, en y ajoutant une note *bibliographique* exacte de tous les ouvrages des anciens Pères et défenseurs de la foi.

Enfin, dans un grand nombre d'articles sur la *variété des individus* habitant les différens climats et sur l'*unité de l'espèce humaine* ; sur les *traditions primitives* conservées, plus ou moins dénaturées, chez la plupart des peuples, et offrant pourtant des preuves certaines de leur origine ; dans les extraits des plus *récens voyages* où nous avons appris dans quel état se trouvent en ce moment les villes, les contrées et les peuples contre lesquels les prophètes avaient lancé leurs prophétiques menaces ; dans tous ces travaux, dis-je, nous croyons avoir fait comprendre *l'état présent des découvertes modernes dans leur rapport avec la Religion*, et constaté le mouvement général des intelligences, qui toutes reviennent vers le catholicisme.

Ce que nous venons de dire peut faire comprendre la direction que nous avons donnée à nos travaux passés et une partie de celle que nous donnerons à ceux qui seront insérés dans les Numéros qui vont suivre.

Car, nous croyons pouvoir le promettre, une plus grande et

plus forte impulsion va être donnée aux *Annales de philosophie chrétienne.* Jusqu'à présent nous nous sommes bornés à bien constater le point où se trouve la science ; il nous a fallu revenir sur des auteurs et des ouvrages qui datent des précédentes années ; aujourd'hui, sans négliger ces sortes de travaux, qui, tout utiles qu'ils sont, ne sont pas suffisamment connus, nous nous occuperons un peu plus des auteurs et des ouvrages de notre époque, soit français, soit étrangers. Ce champ est immense, et la moisson n'est pas moins belle que celle que nous avons déjà cueillie dans le domaine de la science du siècle.

Il est aussi un grand nombre de jeunes gens qui, entraînés dans le doute ou l'incrédulité par l'impulsion donnée à la science commune et ordinaire et à l'éducation publique, s'arrêtent au milieu du mouvement, saisis comme nous d'étonnement à la vue du retour de la haute science et de la saine philosophie vers la Religion. Puis dans des ouvrages sérieux ou futiles ils émettent de louables pensées, et adressent à la science, à l'impiété et à la religiosité du siècle des objections et des reproches fondés. C'est avec eux que nous nous trouverons un peu plus souvent dans la lice, et, avec cordialité et franchise, avec estime et bonne foi, nous discuterons ensemble si nos croyances présentes et nos révélations antiques ne contiendraient pas le mot de cette énigme de la vie, qu'ils ne peuvent deviner ou comprendre avec toute la science du siècle.

Quoique nos *Annales* s'occupent spécialement des sciences, nous ne renonçons pas pour cela à la littérature. S'il paraît quelque ouvrage qui soit utile à notre cause, si, parmi les prétendues productions poétiques, incolores, fanées, étiolées à leur naissance, qui nous inondent, il se présente quelqu'une de ces fleurs de poésie au parfum céleste, au coloris simple et naturel, quelqu'une de ces fleurs qui peuvent trouver place dans les parvis du temple et sur les angles de l'autel, nous les ferons connaître à nos Abonnés, et nous saluerons le poète de nos vives acclamations.

Nous aurions encore à dire bien des choses à nos Abonnés, à répondre à bien des demandes, à remercier de bien des assurances de sympathie, à accepter bien des offres de service, mais cela nous mènerait trop loin. Nous désirons que nos Abonnés ne voient en ceci qu'une simple lettre familière, qui s'adresse à eux seulement, et

qui aussi est écrite en courant, sans plan, sans art, sans préparation. Nous leur demandons un peu de patience, et aussi un peu d'indulgence ; et nous espérons, Dieu aidant, satisfaire à toutes nos promesses et à toutes leurs espérances.

Nous ne pouvons donner ici le *tableau statistique* de nos abonnés, cette recherche et cette classification n'étant pas encore faites ; mais nous le publierons, comme nous l'avons déjà fait, à la fin du semestre. Nous ne voulons cependant pas dissimuler que ce *tableau* ne serait pas aussi prospère que le dernier. Nous n'osons nous en plaindre, mais nous espérons que cette diminution sera facilement réparée par le nouveau développement que vont prendre nos *Annales*.

Nous mettons avec confiance nos travaux sous l'approbation et la protection de nos premiers pasteurs et des personnes honorables qui président à l'instruction et à l'éducation religieuse en France. Nous leur demandons avec instance leurs conseils et leurs suffrages ; trop heureux de les recevoir et de les suivre. Notre journal est en partie leur ouvrage ; nous n'avons ni système ni doctrine à nous que nous voulions faire prévaloir : tout ce qui peut servir à la défense de la Religion, de quelque part qu'il nous vienne, est sûr d'être bien accueilli.

Nous espérons que nos frères voudront apprécier notre désintéressement, encourager nos efforts, soutenir notre courage, et contribuer ainsi au bien qui est au fond de nos vues, de nos esprits et de nos cœurs.

Le Directeur, seul propriétaire,

A. Bonnetty.

Histoire.

COURS D'HISTOIRE

DES ÉTATS EUROPÉENS MODERNES, DEPUIS LE IV[e] SIÈCLE JUSQU'EN 1790, PAR SCHOELL[1].

Premier article.

DE LA PRIMAUTÉ DU PONTIFE ROMAIN.

Les historiens protestans les plus distingués de nos jours reconnaissent et établissent eux-mêmes les preuves de la primauté de la chaire de Pierre. — Revue des principaux textes des Pères des premiers siècles qui en ont fait mention.

C'est un des progrès de notre littérature apparemment que la rapidité de composition ; de là cette abondance affluente, inondante, d'ouvrages badins et sérieux, poétiques et érudits, de drames, de romans, d'histoires, d'encyclopédies périodiques, de mémoires, de cours en tous genres pour tout le monde, et tous également réjouissans. Nous devenons tous si savans, que bientôt nous serons une nation d'auteurs, et si diserts que nous n'aurons plus le loisir de nous écouter les uns les autres, ni de nous lire nous-mêmes ; heureusement il nous restera les siècles à venir, pour qui nous en faisons tant, qu'ils n'auront plus rien de mieux à faire que de nous

[1] Chez Gide, rue St-Marc, n° 20, et chez l'auteur, rue Cassette, n° 16. Le 34[e] volume de cette importante collection vient de paraître. Prix : 7 fr. le volume.

lire et de nous admirer, si cela les amuse. Martial vantait les tachygraphes de son tems, qui devançaient la parole :

Nondum lingua suum, dextra peregit opus [1].

Nous autres modernes, nous sommes de bien plus habiles écrivains ; nous pensons à course de plume, souvent même nous n'avons pas encore pensé que nous avons déjà écrit ; aussi à peine l'idée d'un ouvrage vient-elle à l'esprit, on en fait le prospectus, le plan ensuite, ou même on ne fait pas de plan, le libraire ouvre sa souscription, l'imprimeur se presse, puis l'auteur se met à son pupitre, et voilà un volume, en voilà deux, trois, quatre, tant que vous en voudrez, plus que vous n'en voudrez ; c'est à vous maintenant de vous récréer et de vous instruire, ce qui ne nous regarde pas ; il y a toujours, en attendant, une œuvre et un homme de génie de plus.

Les choses étant ainsi maintenant, dois-je avouer que l'ouvrage de M. Schœll, quoiqu'il se publie assez vite, n'a pourtant pas cette vivacité d'invention ni d'exécution ? que ce cours d'histoire, dont le 34e volume vient de paraître, n'a commencé d'être publié qu'après avoir été achevé ? Oui, je l'avouerai, il vaut mieux être vrai et ne pas tromper mes lecteurs. Au fond, ils n'y perdront rien ; l'auteur ne prétendant pas au prix de la course, que leur importe la lenteur du travail, si l'ouvrage n'en est pas pire, et s'il arrive assez tôt ? M. Schœll y a mis de la réflexion ; voilà pourquoi sans doute on n'en a pas fait un grand bruit, mais enfin, si réellement l'ouvrage n'en a pas souffert, ni pour la rédaction, ni pour son succès, ne vaut-il pas la peine qu'on s'en occupe ?

Ce cours d'histoire se divise en quatre parties : la 1re contient ce qu'on appelle vulgairement le *moyen âge* ; la 2e s'arrête au commencement du 17e siècle, à la guerre de 30 ans ; la 3e au commencement du 18e siècle ; et la 4e en 1790. Chaque partie fournit 12 volumes, dont le dernier est une *table alphabétique* des matières. L'auteur a fondu dans les deux dernières parties son *Histoire* si estimée *des traités de paix*, ce qui rend l'ouvrage doublement in-

[1] Liv. xiv. *Épig*. 208.

téressant. C'est une véritable bibliothèque politique, que j'appellerais volontiers les *Pandectes* de l'histoire moderne, à l'usage des gens du monde et des savans eux-mêmes, où l'on trouve non-seulement tous les faits importans avec un développement convenable, mais encore les documens les plus curieux sur les gouvernemens et la civilisation : il y a d'ailleurs une foule de détails sur des questions secondaires, qui montrent la complète étendue des travaux de l'auteur ; j'indiquerai seulement au hasard, comme exemples, les deux notes sur *les rois d'Yvetot* et sur *le masque de fer*, qui donnent une solution fort nette de ces deux petits problèmes. Il faut prévenir ici un reproche qu'au premier abord on est tenté d'adresser à M. Schœll, c'est d'avoir épargné les citations. Il a cru devoir y renoncer pour ne pas augmenter le nombre des volumes; mais l'ouvrage en lui-même porte le caractère d'une érudition consciencieuse et certaine pour qui a quelque lecture; l'auteur a compté là dessus, et il ne s'est point trompé; on doit ajouter que son nom est une autorité, et que d'ailleurs ses indications sont encore assez considérables.

On ne peut s'empêcher, en lisant M. Schœll, de sourire de pitié sur ces énormes fatras qu'on nommait en France des *histoires* il n'y a pas plus de vingt ans, comme l'indigeste narration de *Vély*, et sur ces philosophiques abrégés *à la Mably* ou *à la Millot*, dont le honteux engouement ne sert plus qu'à prouver l'ignare jactance du 18e siècle. Il suffisait alors en effet, pour avoir aussitôt une réputation, de donner le titre d'*observations* ou d'*élémens* à des déclamations dédaigneuses sur le passé, brodées de quelques textes pris à de vieux auteurs, qu'on citait sans les avoir lus, de déraisonner à la page sur des faits qu'on ne savait pas, et de dénoncer à chaque chapitre, en ritournelle sentencieuse, la barbarie, la superstition et le fanatisme. Si surtout ce pédantesque verbiage était de quelque prestolet équivoque, le livre devenait infailliblement un chef-d'œuvre et l'auteur un historien modèle; on a vu même de philantropiques abbés prêter à l'œuvre d'autrui la piquante recommandation d'un nom tonsuré [1].

[1] Voici, sur l'auteur nominal et sentimental de l'*Histoire philosophique des*

Il a fallu, pour nous faire honte de notre sottise, que cette même Réforme qui avait enfanté cette nuée de philosophes dénigrans semblables aux rongeuses sauterelles de l'Apocalypse, produisît à la fin, par un étonnant retour, des défenseurs à l'Église et au Saint-Siége même. C'est un des phénomènes de notre tems. Si en général les écrivains protestans ont conservé leurs préventions contre Rome, au moins lui rendent-ils souvent justice; quelques-uns s'en sont déclarés tout haut les apologistes, et tous d'ordinaire dédaignent les stupides impostures dont on s'est plu à noircir depuis le 16e siècle l'Église catholique. M. Schœll n'est point un apologiste, mais il a l'intention d'être impartial; il l'est en effet autant qu'un protestant peut l'être; et, sous ce point de vue en particulier, son *cours d'histoire* est d'un grand intérêt pour nous autres catholiques. C'est aussi uniquement cette partie de son ouvrage que je me propose d'examiner, en notant les concessions et redressant ce qui ne me semblera pas exact. J'espère que cet examen sera de quelque utilité pour les lecteurs des *Annales* qui ne pourraient se procurer cette importante collection de 34 volumes in 8°.

Je m'arrêterai peu sur l'*introduction*, qui présente l'état du christianisme au 4e siècle, et dont les idées se retrouvent en résumé au chap. 12. Je ne puis pourtant accorder cet isolement des premières églises et cette formation incertaine de la hiérarchie par où les protestans voudraient retarder jusqu'au 3e siècle l'*unité* et l'*universalité* du christianisme, et lui donner ainsi une apparence d'institution humaine, on ne sait trop pourquoi, puisqu'ils reconnaissent, avec nous et avec le bon sens, son origine divine. L'Église catholique a commencé évidemment par Pierre et les apôtres, c'est-

deux Indes un trait peu connu, mais trop joli pour le laisser dans l'oubli. Raynal aimait une Élisa; les philosophes de toute condition enjolivaient les ouvrages les plus graves de leurs confidences amoureuses. Cette Élisa mourut. Les amis du tendre abbé, jugeant sur sa tranquillité qu'il ignorait son malheur, évitaient de troubler cette ignorance. Ils se trompaient : c'est que le pauvre homme, ne pouvant improviser la douleur morale, l'avait tout bonnement ajournée, jusqu'à ce qu'il eût trouvé le tems de l'arranger en prose pensante. Il leur apporta, au bout de quelques jours, cette élégie sensitive qu'on lit dans l'*Histoire des deux Indes*.

à-dire, par un pape et des métropolitains, et ne s'est point avisée après coup de se donner des chefs. De même elle est sortie tout d'abord du cénacle pour se fixer à Rome, comme sur son axe, rayonnant dans tous les sens, et distribuant, sans la détacher, la lumière à tous les épiscopats, qui la reflétaient mutuellement avec une commune ardeur. Cette unité et cette universalité originelles se déduiraient rigoureusement de la propagation du christianisme, quand même elles ne seraint point attestées par les *Actes* et les *Épîtres des Apôtres*, et de leurs premiers successeurs, par la fameuse lettre de l'église de Lyon dans le 2e siècle, et enfin par l'usage des *Lettres formées*[1]; toutes choses qu'il faut bien appeler des *faits*, parce que sans cela elles ne fussent point restées des monumens.

Lorsque M. Schœll reconnaît ensuite l'authenticité de la juridiction souveraine du St-Siége au 4e siècle, dans les canons du concile de Sardique, et dans les Appels à l'évêque de Rome, est-il nécessaire d'insister sur ce point? Je me contenterai de remarquer que la position de Rome n'a contribué en rien au pouvoir des papes, dont elle fut l'ennemie tant qu'elle fut quelque chose, et dont elle reçut l'existence depuis sa décadence politique; que cette suprématie romaine, constatée par des Appels plus fréquens qu'on ne paraît le croire, par des décisions pontificales fort antérieures à l'Arianisme, et par la conviction de ces premiers papes, si admirés par leur vertu, se voit établie en coutume sans qu'on puisse lui assigner d'autre commencement que celui de l'Évangile. Je comprends encore moins comment l'auteur *excuse l'erreur des empereurs persécuteurs*, par cette considération que des princes sages et humains, comme Trajan, Adrien, M. Aurèle et Dioclétien, devaient regarder le christianisme *comme une calamité publique, qui menaçait la religion de l'État, intimement liée à la constitution poli-*

[1] On appelait *lettres formées* ou *canoniques* les attestations que l'on donnait aux évêques, aux prêtres et aux clercs, lorsqu'ils étaient obligés de voyager. Les prêtres et les clercs les recevaient de leur évêque, les évêques de leur métropolitain ou du pape. Le concile de Laodicée, dès 366, celui de Carthage, en 397, imposent cette obligation; ce qui suppose que la hiérarchie était déjà tout établie.

tique. La Réforme est bien mieux condamnée par ce raisonnement, car elle fut une bien autre calamité publique qui menaçait la religion des États. J'avoue d'ailleurs que je n'ai jamais pu me pénétrer d'une grande estime pour ces quatres personnages, beaucoup trop vantés, et en particulier pour le *héros* Julien-l'Apostat. Alexandre Sévère, le seul prince décent et aimable de toute cette époque, était tout aussi habile qu'eux, bien plus humain, et il ne persécuta pas; au reste si c'est la condition de la vérité sur la terre de se faire jour à ses risques et périls, condition que le christianisme a pu seul soutenir, *ad hoc veni in mundum ut testimonium perhibeam veritati*, c'est aux hommes et surtout aux chefs des hommes de la reconnaître; nul n'est recevable à lui dire comme Pilate : Qu'est-ce que la vérité? *quid est veritas?* Ils ont à répondre de leur indifférence, à plus forte raison de leur haine.

Je relèverai encore un passage du livre 1er, chap. 9, à propos des *précaires*. L'auteur parle de l'avidité du clergé et des moines, et dans une note, après ce texte de l'Évangile, souvent allégué dans les diplômes de donation : *Faites-vous des amis avec les richesses de l'iniquité*; il cite cet autre; *Il est plus difficile à un cable d'entrer dans le trou d'une aiguille qu'à un riche dans le royaume des cieux*. Jamais les moines, ajoute-t-il, n'ont cité ce verset quand ils se sont fait donner des richesses. Ceci ne va pas bien après cet éloge accordé dans l'*Introduction* aux immenses services rendus à la civilisation par les ordres religieux: et puis, les philosophes, hommes si essentiellement désintéressés, comme nous savons tous, ont dit tant de bons ou de mauvais mots sur l'avidité cléricale et monastique, et la race humaine, assez ingrate de sa nature, a tellement oublié aujourd'hui tout ce qu'elle doit aux moines, que je suis fâché de rencontrer cette petite malice sous la plume d'un homme grave et savant. Si, dans le cours de ses voyages, il a éprouvé lui-même, sur les Alpes ou sur le Vésuve, la généreuse et délicate charité de ces religieux sans cesse à la recherche de la détresse, je ne veux pour reproche que ce seul souvenir.

Tout ce 9e chapitre d'ailleurs est très-instructif; nous sommes d'accord, excepté sur un point que je retrouve encore à controverser au chapitre 12, c'est la puissance papale. M. Schœll « ne veut

» pas décider entre les deux croyances catholique et protestante; » mais, comme il est certain que la primauté du pape, quelle qu'en » soit l'origine, ne s'est établie que successivement, il est permis à » l'historien, dit-il, de tracer la marche qu'elle a suivie, sans que » le résultat puisse troubler la foi. » Et il assigne quatre événemens surtout favorables à l'établissement de cette primauté : 1° la fondation de la nouvelle église de Germanie, 2° l'alliance du St-Siége avec les Carlovingiens, 3° la ruine du royaume Lombard, 4° les fausses décrétales.

On pourrait ajouter la conversion des Francs, des Bourguignons, des Wisigoths et des Anglo-Saxons, qui tournèrent de l'arianisme ou de l'idolâtrie à la foi catholique; cette réunion de l'Occident nous fait voir doublement la force de l'Église romaine, d'abord dans sa fécondité, puis dans sa juridiction, qui se donna ainsi une plus grande étendue. Cette Eglise en effet vivement agitée, réduite un moment à la seule Italie, par l'invasion barbare, se propage rapidement, tandis que l'église d'Orient demeure stérile.

Sans doute ces divers événemens ont fait beaucoup pour la puissance du St-Siége; mais la Providence, qui fut, je l'imagine, pour quelque chose dans tout cela, l'avait ainsi coordonné; et ce serait singulièrement prendre le change que de trouver ici un artifice humain, une déviation terrestre de l'œuvre divine du christianisme; en un mot, de regarder comme une ambitieuse conquête le progrès immanquable de la puissance de S. Pierre, qui ne s'est point *établie*, mais *développée* par ces moyens. D'autres circonstances auraient également servi; la Providence ne devait pas être embarrassée à ce sujet.

On a souvent produit avec raison les témoignages des Pères de tous les siècles en faveur de l'autorité souveraine du St-Siége; et cet accord perpétuel de sentiment à travers la diversité des tems et des lieux lui donne un invincible appui. Toutefois ce n'est là en quelque sorte qu'une contre-épreuve. Il y a une autre démonstration aussi complète, plus formelle encore et qu'on n'a pas peut-être assez appréciée jusqu'à présent. Il faut entendre les papes eux-mêmes et les voir agir, et si l'on prend garde à leur mérite personnel, au caractère officiel de leurs actes, et à la force effective de leur volonté,

on verra que les papes du 4e siècle ne posèrent pas *sans le deviner les fondemens de leur domination universelle*, et ne profitèrent pas *habilement des circonstances pour établir leur primauté ecclésiastique ;* mais qu'alors, comme depuis, ils savaient tout simplement leurs droits et leur devoir. On les voit en effet constamment appliqués à maintenir leur autorité souveraine, et par des déclarations formelles, et par des sentences de doctrine et de juridiction, dans des causes générales et particulières, sur des conciles et sur des individus.

La subtilité grecque et les prétentions de Constantinople ont pourvu spécialement à ce que l'occasion ne manquât pas.

Innocent Ier, qui parla et agit au commencement du 5e siècle, comme ses prédécesseurs, bien loin de regarder comme un accroissement ses prérogatives, avait déjà dit au contraire aux pères de Milève en louant leur déférence, que « *c'était une règle d'ancienne* » *tradition, de discipline ecclésiastique, une loi non humaine,* » *mais divine,* que toute affaire importante des provinces chré- » tiennes, quelque éloignées qu'elles fussent, ne dût être considérée » comme finie qu'après la confirmation du St-Siége. »

Zozime, qui lui succéda, dit aux mêmes, touchant la même affaire, le pélagianisme : « les anciens canons et la promesse même » de Jésus-Christ ont voulu que la puissance de S. Pierre au-dessus » de tous fût si grande qu'il déliât ce qui était lié et liât ce qui était » délié ; puissance également donnée à ses successeurs ; d'où il suit » que l'on ne pourra jamais attaquer ce Siége, sans se mettre en » danger... Quoique notre autorité soit telle *que personne ne pût* » *réformer nos jugemens,* nous n'avons cependant rien fait dont » nous ne vous ayons donné connaissance *de notre propre mou-* » *vement,* pour vous marquer notre charité fraternelle, délibérant » en commun, et non pas que nous ignorassions ce qu'il fallait » faire. »

Boniface Ier, immédiatement après, écrivait à Rufus de Thessalonique : « Il n'y a point à revenir sur notre jugement ; car jamais » il n'a été permis de traiter de nouveau ce qui a été une fois sta- » tué par le Siége apostolique. » Et aux évêques d'Illyrie : « Per- » sonne n'a jamais eu l'audace de porter les mains contre la hau-

» teur apostolique (*culmini*), dont il n'est pas permis de réformer » le jugement. »

Ensuite Célestin Ier, à S. Cyrille, touchant Nestorius: « C'est » pourquoi agissant à *notre place* et par l'autorité de *notre Siége*, » vous exécuterez la sentence avec sévérité; » et à Nestorius lui-même: « Pensez comme nous, si vous voulez être avec nous; condamnez tout ce que vous avez pensé jusqu'à présent, et proclamez » aussitôt ce qui est notre volonté. »

Léon-le-Grand, au sujet d'Atticus, métropolitain déposé de Nicopolis: « Il fallait attendre notre censure et ne rien décider que » ce que vous auriez reconnu être notre sentiment. » Le même pape au concile d'Ephèse: « L'empereur a eu ce respect pour les » divines institutions de s'adresser à l'autorité du St-Siége. »

Gélase Ier, dans un concile: « L'Église romaine a été élevée au-» dessus de toutes les autres, non par aucune constitution de synodes, mais elle a obtenu la supériorité par la voix évangélique de » notre Seigneur et Sauveur. » Et aux évêques de Dardanie: « Le » premier Siége confirme de son autorité chacun des synodes, et » les garde comme perpétuel modérateur, en raison de sa principauté. » Le même S. Gélase, dans sa XIVe lettre, remarque encore que « S. Pierre, qui repose à Rome, a conféré au Siége romain ce privilége de n'être jamais vaincu par les portes de l'enfer, à cause de la promesse du Seigneur. »

Symmaque déclara au concile de la Palme, qu'il lui donnait le pouvoir d'examiner et de juger son élection.

Enfin voici, au commencement du 6e siècle, le formulaire du pape S. Hormisdas, dicté par lui, pour la réunion des évêques partisans d'Eutychès:

« La première condition du salut, c'est de garder la règle de la » vraie foi, et de ne s'écarter en rien de la tradition des Pères. Et » parce qu'il est impossible que la sentence de notre Seigneur Jésus-Christ ne s'accomplisse point quand il dit: *Tu es Pierre, et* » *sur cette pierre je bâtirai mon Église*, etc., l'évènement à justifié ces paroles; car la Religion catholique est *toujours* de-» meurée inviolable dans le Siége apostolique. Ne voulant donc » pas déchoir de cette foi, suivant au contraire, en toutes choses,

» les réglemens des Pères, nous anathématisons tous les héréti-
» ques, principalement l'hérétique Nestorius, etc. C'est pourquoi,
» comme il a déjà été dit, suivant en toutes choses le Siége aposto-
» lique, et publiant tout ce qui a été décrété par lui, j'espère mé-
» riter d'être avec vous dans une même communion, qui est celle
» de la chaire apostolique, *dans laquelle réside la vraie et entière*
» *solidité de la Religion chrétienne*; promettant aussi de ne point
» réciter dans les saints mystères les noms de ceux qui se sont sépa-
» rés de la communion de l'Eglise catholique, *c'est-à-dire, qui ne*
» *sont pas d'accord en toutes choses avec le Siége apostolique*. Que
» si je me permets de m'écarter moi-même en quelque chose de
» la profession que je viens de faire, je me déclare, par ma propre
» sentence, au nombre de ceux que je viens de condamner. J'ai sous-
» crit de ma main cette profession qui est la mienne, et je l'ai en-
» voyée à vous, Hormisdas, saint et bienheureux frère, et pape de
» la grande Rome. »

Tous ces témoignages sont assez clairs; on les trouve et on les comprend tout de suite, sans effort de recherche ni de discussion. Je pourrais pousser plus loin les citations; mais je m'arrête à ce document d'une grande portée, et je reste ainsi dans la limite en deçà de laquelle l'éminente vertu des papes est tellement incontestable que, de l'avis de Fleury, elle pouvait faire regarder le Saint-Siége comme impeccable ou réservé seulement aux prédestinés. Eh bien! c'est alors surtout qu'ils ont proclamé leur propre souveraineté, non comme une pensée particulière, comme une utilité temporaire, ou un perfectionnement désirable, non dans des théories doctrinales, dans des ouvrages travaillés à loisir et à dessein, non en des circonstances petites et obscures, mais comme un héritage impérissable et sacré, et ils ont proclamé cela sans ombre d'hésitation, ni de scrupule, hautement, publiquement, dans des avis ou des sentences solennelles, en vertu de leurs devoirs et de leur charge. Quand on songe à la conviction de tels hommes, il faut bien croire à la vérité de leur parole invariable. Le formulaire en particulier est d'autant plus remarquable qu'il a spécialement perpétué la tradition, et servi de règle à l'église d'Orient.

A la mort de l'empereur Anastase, le peuple de Constantinople,

les du schisme d'Acacius, partisan d'Eutychès, demandait à grands cris la réunion au St-Siége. Le nouvel empereur Justin Ier envoya une ambassade solennelle au pape Hormisdas, qui fit partir ensuite ses légats avec cette formule de foi à signer par tous les évêques qui voulaient rentrer dans la communion de l'Église romaine. Il y eut une joie incroyable dans l'empire à l'arrivée des légats; le formulaire fut signé à Constantinople et dans les autres villes par 2500 évêques; Justinien, devenu empereur, l'inséra jusqu'à deux reprises dans les professions de foi qu'il envoya aux successeurs d'Hormisdas; et enfin, 350 ans plus tard, le 8e concile œcuménique le fit souscrire encore à tous les évêques du parti de Photius comme garantie de leur abjuration du schisme; et la formule de réunion, dressée à ce concile, donna au pape Adrien II le titre de *souverain pontife et pape universel*. Les légats souscrivirent avec cette clause : *jusqu'à la volonté du pape*, et la lettre synodale le prie de confirmer le concile et de le faire recevoir dans toutes les églises.

Qui ne sent tout d'abord l'importance d'un pareil acte? D'un côté exigence souveraine, obligatoire; de l'autre, soumission. Ce n'est point une transaction consentie après débats, où l'on stipule les concessions et des prérogatives nouvelles, c'est des deux parts un principe également proclamé; et par un dévouement unique au christianisme ceux qui obéissent ne sont pas les moins attentifs à maintenir et à consigner leur obéissance. Qu'on me dise d'où pourrait venir un pareil accord de volonté et de déférence, sinon d'une tradition originelle et invariable? Peut-on demander des preuves plus expresses et plus authentiques? Et pourtant il y a bien d'autres *faits* semblables : je ne parle pas seulement de ces décisions suprêmes et sans appel, qui faisaient dire à S. Augustin : *Rome a parlé, la cause est finie*; je n'insiste non plus sur cette sanction nécessaire du St-Siége aux conciles généraux, comme le reconnaissait la profession de foi des évêques d'Orient, déposés par le pape Vigile, dans laquelle « ils recevaient les quatre conciles « œcuméniques, et promettaient de suivre inviolablement ce qui « a été décidé du consentement des légats et vicaires du St-Siége, « par qui les papes y ont présidé chacun en leur tems »; comme

l'avaient déclaré auparavent les Pères d'Ephèse : *forcés et nécessairement poussés par les sacrés canons et par la lettre de notre très-saint Père Célestin, évêque de Rome, nous*, etc., comme l'avaient déclaré ensuite ceux de Chalcédoine : *Pierre a parlé par la bouche de Léon.*

J'aime mieux produire des exemples où l'autorité pontificale a éprouvé des résistances : car de même que le dogme ne fut pas moins certifié par la controverse des hérésies que par l'enseignement catholique, la puissance du St-Siége n'a pas été moins manifestée par les oppositions qu'elle a rencontrées. On voit d'abord que toute hérésie, après avoir tenté d'entraîner le St-Siége, tourna ensuite contre lui toute sa fureur; merveilleux instinct de l'erreur qui nous indique ainsi, malgré elle-même, où est la loi et la vérité : nulle hérésie qui n'ait fait schisme avec Rome; d'un autre côté, c'est toujours Rome qui soutient le plus rude combat et qui le termine. Si Arius, Nestorius, Eutychès, Sergius, dogmatisent en Orient, si des empereurs théologiens publient l'*hénotique*, l'*ecthèse*, le *type*, ce ne sont qu'intrigues et violences contre les papes et contre ceux qui leur restent unis, et rien ne se démêle que par eux. Leurs légats tiennent toujours le premier rang. Mandés souvent eux-mêmes à Constantinople, comme des sujets, ils y règnent par la décision; ils sont partout le centre du monde spirituel; ils brillent enfin au-dessus de tous par les persécutions et par les respects; s'ils exigent ou s'ils refusent, c'est toujours la même fureur du parti schismatique, et toujours même puissance du St-Siége. Je ne citerai que le séjour du pape Vigile à Constantinople, pour l'affaire des trois chapitres. Je n'ai point à examiner ici la fluctuation de sa conduite, qui ne fut peut-être pas sans faiblesse, question très-distincte, quoique intimement liée à celle que je traite. Je dirai seulement, pour prévenir toute objection, que Vigile, toujours en danger de mort ou de captivité, obligé de fuir ou de se cacher, a répondu d'avance en s'écriant dans une assemblée violente : *Je vous le déclare, quoique vous me teniez captif, vous ne tenez pas S. Pierre.* Et qu'enfin on ne put obtenir de lui aucun acte contraire au concile de Chalcédoine, de quoi semblait s'embarrasser assez peu le nouveau concile de Constantinople. Mais ce qui me

frappe ici, c'est cette puissance d'un seul homme captif et violenté; car, s'il n'y a rien en lui qu'une opinion humaine, pourquoi s'en inquiéter? Si on ne lui reconnaît nulle vertu de décision, pourquoi cette obstination à le fléchir, à incliner son jugement? Quand il lance un *judicatum* et un *constitutum*, on refuse bien de s'y soumettre, on passe outre; mais il serait beaucoup plus simple de nier le droit de prononcer; or on n'avait pas encore cette heureuse pensée; nul ne lui conteste ce droit; et à la fin, *pour qu'il ne reste plus de prétexte* à rejeter le concile de Constantinople il faut, de l'aveu même de ceux qui résistent, qu'une nouvelle constitution pontificale (du 23 février 554) vienne le confirmer.

Et que dira-t-on encore de l'empêchement constant du St-Siége à l'égalité ambitieuse de Constantinople? Cette prétention paraît déjà à la fin du 4e siècle; l'esprit impérial avait gagné les évêques byzantins, puisque le pape S. Damase avait choisi en 379 Ascolius, évêque de Thessalonique, pour son vicaire en Illyrie *orientale*, afin de la soustraire à la juridiction immédiate de Constantinople. Deux ans après, les Pères du 2e concile général firent un 3e canon de discipline qui donnait à Constantinople la prérogative d'honneur après Rome; mais Rome regardait comme non avenu ce prétendu canon qui ne lui avait point été envoyé; le pape S. Boniface avait obligé Théodose II à révoquer en 422 une constitution qui donnait à Constantinople la prérogative de l'ancienne Rome, et lorsqu'au bout de 30 ans les Pères de Chalcédoine eurent renouvelé la tentative par leur 28e canon, ils écrivirent au pape S. Léon ce qu'ils avaient fait: « Véritablement vos légats se sont fortement opposés à ce décret, « mais ils ont sans doute voulu vous en laisser l'honneur, afin qu'on « vous attribuât la conservation de la paix comme celle de la foi; « nous vous prions donc d'approuver, etc. »

L'empereur Marcien, l'impératrice Pulchérie et le patriarche Anatolius appuyèrent cette demande aussi par leurs prières, et cependant, quoique ce fût une chose de pure discipline; S. Léon répondit: « Nous mettons au néant ce décret, et par l'autorité du « bienheureux apôtre Pierre, nous le *cassons*. »

S. Gélase, sur le même sujet, s'exprimait ainsi à la fin du 5e siècle: « Nous avons ri de la prérogative qu'ils veulent attribuer à

» Acacius pour avoir été évêque de la ville impériale. L'empereur » n'a-t-il pas demeuré longtems à Ravenne, à Milan, à Rome? Les » évêques de cette ville ont-ils pour cela excédé les bornes que l'anti- » quité leur a prescrites? »

Pélage II, à la fin du 6e siècle, défendit en conséquence à son légat de communiquer avec Jean-le-Jeûneur, qui prenait le titre d'évêque universel; S. Grégoire-le-Grand traita cette ambition d'extravagance et d'orgueil. Si Rome toléra à la fin le patriarchat de Constantinople, elle ne prétendit jamais accorder davantage; Constantinople, de dépit, se jeta dans le schisme. Elle n'a pu arriver à sa prétendue grandeur que par l'anathème; et l'on sait ce que cette grandeur est devenue sous l'ignoble sceptre byzantin, et sous le cimeterre ottoman.

Il ne me reste plus qu'à rappeler les faits de juridiction romaine pendant les 5e et 6e siècles. Comment Eutychès suspend-il sa déposition prononcée par un synode? en appelant au pape. Lorsqu'à son tour il se trouve assez fort pour se venger de ses adversaires dans le *brigandage* d'Ephèse, 449, à qui Eusèbe de Dorylée et Flavien de Constantinople eurent-ils recours? au pape, qui cassa cet inique jugement. En 479, Acacius, évêque de Constantinople, ayant ordonné un patriarche à Antioche, le pape Simplicius, en légitimant l'ordination faite contre les droits des métropolitains, eut soin d'interdire tout autre acte semblable à l'avenir. S. Grégoire-le-Grand, en 592, rétablit un évêque de Thèbes injustement déposé, et cassa la sentence de Jean, primat d'Illyrie, qu'il condamna à trente jours de pénitence; trois ans après, deux prêtres grecs condamnés comme hérétiques par Jean-le-Jeûneur, furent absous par le même pape, malgré les pièces justificatives et la députation qu'*envoya* le patriarche, qui alors même prenait le titre d'évêque universel. Vers la fin du 7e siècle, on trouve encore la déposition d'un évêque de Lappa prononcée par un synode de Crète et cassée par le pape Vitalien. En Occident, on connaît l'appel d'Apiarius, prêtre d'Afrique, excommunié par son évêque et par le sixième concile de Carthage et maintenu successivement par trois papes, S. Zosime, S. Boniface et S. Célestin; et celui de l'évêque gaulois Célédonius, et la rigueur du pape S. Léon envers S. Hilaire d'Arles, qui, venu à

[...]pel à Rome pour soutenir sa déposition, se vit improuvé et bientôt après excommunié et privé des droits de primat. S. Léon reconnut plus tard qu'il était allé trop loin à l'égard du saint évêque d'Arles, mais non à l'égard de son propre pouvoir.

Cette primatie, donnée, retirée, rendue au siége d'Arles dans ce même tems par la seule volonté des papes Boniface, Léon, Hilaire, est encore un *fait* notoire, où paraît incontestablement cette pleine souveraineté de juridiction pontificale. Il n'est pas nécessaire d'ajouter d'autres exemples, la chose est assez évidente, nul ne trouvait alors cette autorité étrange, extraordinaire; nul ne songeait à la taxer de nouveauté, car c'était la tradition encore récente; le 5e et le 6e siècle la transmirent intacte et sans interruption aux âges suivans.

Ainsi, il faut conclure que l'alliance des Carlovingiens avec le St-Siége n'a servi qu'à la puissance temporelle des papes; leur puissance spirituelle n'avait pas besoin de la nouvelle Église germanique et des fausses décrétales. Nous verrons une autre fois [1] ce qu'il faut penser de ce recueil fameux et des prétendus abus qu'elles ont introduits.

EDOUARD DUMONT [2].

[1] Voir le 2e article au No 46, t. VIII, p. 267.

[2] M. Édouard Dumont, qui veut bien prêter aux *Annales* le concours de sa érudition et de sa foi, est l'auteur de l'excellent ouvrage élémentaire ayant pour titre : *Précis de l'histoire des empereurs romains et de l'Église pendant les quatre premiers siècles*, dont nous avons dit quelques mots dans le t. V des *Annales*, p. 316 de la 1re édition et 320 de la 2e. Nous ne pouvons que nous féliciter d'un collaborateur si distingué, qui veut bien nous promettre une suite d'articles sur l'*histoire de l'Église*. (*Note du Directeur.*)

Traditions.

DE LA PHILOSOPHIE MODERNE

ET DES CROYANCES ANTIQUES.

Les peuples anciens ont tous fait profession de suivre, pour leurs croyances, les traditions de leurs pères, et n'ont jamais cru que ce fût à l'esprit de l'homme isolé à les créer ou à les sanctionner.

Il y a quelques années, les lumières n'avaient pas encore fait de grands progrès dans la province qui m'a vu naître, aussi m'y donna-t-on une éducation presque chrétienne dont il ne m'a pas été possible d'effacer complétement la trace de mon cœur. L'Université travailla peu efficacement à me débarrasser de cette rouille; à la Faculté de droit de Paris, je fis bien quelques pas dans les voies de la *raison pure*, mais je ne fus vraiment régénéré que plus tard et par une grâce toute particulière de la *force des forces*, comme on nomme le Dieu de la Philosophie[1].

Vous savez ces paroles de Bossuet : « Le propre de l'hérétique, » c'est-à-dire de celui qui a une opinion particulière, est de » s'attacher à ses propres pensées; et le propre du catholique, » c'est-à-dire l'universel, est de préférer à ses sentimens le sen- » timent commun de toute l'Église[2]? » Eh bien! je l'avoue, moi jeune France, moi, qui m'étais abreuvé aux pures sources de l'éclectisme, moi, qui voyais de mes yeux Enfantin et Châtel, je ne comprenais pas encore — le rouge m'en monte au

[1] Voyez l'ancien *Globe* et les divers écrits de l'école éclectique.

[2] Bossuet, *Histoire des variations*.

front! — qu'il fût raisonnable de préférer ses sentimens particuliers au sentiment commun de toute l'Église, et je cherchais en vain à me démontrer que l'avis d'un *seul* est nécessairement *meilleur que celui de tous*.

La Philosophie eut pitié de ma faiblesse, et, une belle nuit, elle daigna se révéler à moi et m'apparaître en personne. Je ne veux point ici vous faire son portrait; franchement, elle ne me sembla ni bien jeune, ni fort jolie...

« Mon fils, dit-elle d'abord d'un ton solennel, je lis au fond de tes pensées : les préjugés dans lesquels fut nourrie ton enfance exercent encore sur toi leur magique pouvoir, et ta raison demeure courbée sous le joug avilissant du Catholicisme. Faible esprit! ne vois-tu pas que « le Catholicisme a failli parce qu'il a cru » à l'immobilité? il a voulu se fabriquer une théologie immobile, » et il s'est irrité contre ceux qui cherchaient dans des textes spi- » rituellement écrits un esprit progressif, un sens nouveau; il a » voulu frapper d'immobilité la science humaine, et il a fait pas- » ser dans les flammes les novateurs et leurs ouvrages; il a voulu » que les sociétés restassent immobiles, et il a déclaré les vieilles » institutions toujours saintes, la nouveauté toujours coupable. » Sur tous les points, on le trouve excommuniant le génie de » l'homme, immolant l'esprit à la forme, le présent au passé, et » jetant à l'humanité une colère ridicule..... Il s'appuie sur l'É- » glise et la Tradition : il ne peut entendre l'Écriture, en ce qui » regarde la foi et les mœurs, que suivant le sens des Pères. L'É- » glise catholique professe de ne s'en départir jamais, et elle ne » reçoit aucun dogme qui ne soit conforme à la tradition de tous » les siècles précédens.

» Il est donc avéré qu'elle se considère comme close et consom- » mée : elle pourra permettre à ses enfans de se mouvoir quelque » peu dans le cercle tracé, mais voilà tout; à ses yeux toutes les » grandes vérités sont trouvées; tous les travaux de l'homme ne » sauraient être que des commentaires plus ou moins heureux d'un » texte une fois écrit et toujours vrai. Comment donc innover au » sein de cette Église...? Or, écoutez le moyen de défense employé » contre tout ce qui est nouveau, il est admirable, il est simple, il » est infaillible; voici la sentence : Tout ce qui est nouveau est faux;

» la nouveauté et l'erreur sont même chose. Et ne croyez pas que » j'imagine ou que j'exagère : quand Bossuet peint à grands traits » les changemens de la Religion en Angleterre, ne dit-il pas : » *L'erreur et la nouveauté se faisaient entendre dans toutes les* » *chaires, et la doctrine ancienne, qui, selon l'oracle de l'Évan-* » *gile, doit être prêchée jusque sur les toits, pouvait à peine* » *parler à l'oreille* [1].

» Voyez-vous l'erreur et la nouveauté confondues, l'antiquité et » la vérité identifiées? Et, chez l'illustre catholique, ce n'est pas » une idée passagère, mais un principe constant. Si au 16e siècle » la Réforme est erronée, c'est surtout parce qu'elle est nouvelle ; » si Luther, Zwingle, Œcolampade, Mélanchthon, Calvin, sont » condamnables, c'est comme novateurs. Ils ont trouvé l'erreur » dans la rupture avec l'antiquité. J'aime ce parti ; il est com- » mode et décisif : la règle est uniforme, et peut être appliquée par » tous, par les insuffisans comme par les habiles. Cependant ce » refuge dans l'immobilité n'a pas su prévenir pour le monde les » révolutions. On peut se mettre soi-même hors des voies de la » gravitation morale, mais une fois dans l'ornière, on y reste seul, » on y meurt. Le Catholicisme a-t-il suivi l'esprit humain, après » l'avoir servi au moyen âge? Non, il s'est jeté de côté, puis il a » réprouvé, maudit le spectacle auquel il a été condamné. Il a vu » passer devant lui Galilée tout *meurtri de ses fers* [2]; Copernic, « contemporain de Luther, et portant dans les cieux le génie ré- » volutionnaire ; Keppler, appuyant sur la certitude géométrique » les divinations de Copernic ; la Réforme tout entière avec ses » doctrines et ses novateurs ; la science humaine pleine de vigueur » et de fierté ; la philosophie prenant possession d'elle-même ; je » veux abréger : eh bien ! que fait le Catholicisme? il vit, il res- » pire, mais, enchaîné sur sa base par une insurmontable torpeur, » il occupe, il oppresse encore une partie du monde, mais il ne » vivifie plus la terre. C'est la décrépitude d'un grand corps prêt » à mourir [3]. »

[1] Bossuet, *Oraison funèbre de Henriette de France*.

[2] Voir le mot *Galilée* à la *table générale*.

[3] Ne croyez pas, lecteurs, *que j'imagine ou que j'exagère* les extrava-

« Et moi, glorieuse, continua la Philosophie, je m'empare de son empire, de toutes parts les peuples se rangent sous ma loi, et apprennent de mes disciples à *s'en référer philosophiquement, sur toutes choses, à l'autorité de l'esprit humain*[1]. Reconnais, toi aussi, ma légitimité, et que ta raison seule soit désormais la règle de tes opinions et de tes croyances. »

A cet éloquent discours, saisi d'admiration, je m'écriai : « Vous parlez bien, ma chère dame, l'ironie vous sied à merveille : c'est mon avis : comme votre puissante parole écrase et confond ce Catholicisme! qui se figurait bonnement que *la vérité est immobile*, qu'elle ne peut jamais devenir mensongère ou réciproquement; qu'*un texte une fois vrai est toujours vrai*, que le moyen de discerner le vrai du faux, le bien du mal, doit être à la portée de tous, *des insuffisans comme des habiles* : aussi le voilà maintenant ce pauvre *universel*, comme dit Bossuet, le voilà *seul dans son ornière*.

« Or, je veux bien l'abandonner pour te suivre, Philosophie lumineuse, qui m'as appris « que mon esprit, étant ici-bas souvent » exposé à prendre le faux pour le vrai, le mal pour le bien, je me » préserverais infailliblement de ce danger, en chargeant ce même » esprit de décider lui-même, en toute occasion et selon son bon » plaisir, si c'est l'erreur ou la vérité qui règne en lui. » Je veux, dis-je, bien l'abandonner, mais j'ai un scrupule; il me semble que toute l'antiquité a toujours fait comme fait le Catholicisme. Que faut-il penser de toute l'antiquité ? j'attends de connaître ta pensée pour m'en former une qui soit à l'abri des préjugés, et surtout parfaitement indépendante. »

« Bravo! dit la déesse, tu feras des progrès rapides, comme tous ceux qui ont placé leur confiance en moi. Ma réponse à ta question est facile. Je t'ai dit que le Catholicisme était déchu à cause

sances de la Philosophie; l'incroyable discours que je mets dans sa bouche se lit mot pour mot dans une *lettre* sur l'Église et la philosophie catholiques, *adressée à un Berlinois;* et son auteur n'est pas, comme on pourrait le croire, un insuffisant, mais au contraire un philosophe fort suffisant, M. Lerminier. Cette lettre a été insérée dans la *Revue des Deux Mondes*, t. VII, p. 729, n° 6, du 15 septembre 1832.

[1] *Revue des Deux Mondes*, ibid.

de son éloignement pour la nouveauté ; aussi concluons-nous qu'il faut nous séparer de lui. Malheureusement, il n'a pas été le seul à suivre ce sentier de perdition, et à *méconnaître les droits de notre nature*. Tous les peuples anciens ont fait comme les peuples chrétiens, et se sont accordés à suivre la tradition, à en appeler au passé, à se défier de la nouveauté; aussi pensons-nous qu'il faut renier enfin toute cette antiquité. Mais je vais te faire toucher au doigt combien universel était ce préjugé, et en même tems quel service je rends *à l'humanité* en la tirant de cet esclavage. »

Tout en parlant ainsi, elle me conduisit dans une grande plaine que couvraient des pierres tumulaires immenses. — « Ce sont, dit ma conductrice, les tombeaux des nations; suis cette femme que tu vois errer silencieuse autour d'elles. »

Je suivis cette femme, et je vis que, sur toutes les tombes, étaient gravées ces paroles : « Tout ce qui existe a été fait par le verbe et la sagesse de Dieu [1], par l'Être juste, éternel, tout-puissant, infini, le seul maître des dieux et des hommes; il a fait l'homme à son image [2] et lui a donné une âme immortelle, qui sera punie ou récompensée éternellement selon ses actions : — et le premier homme pécha; — et il fut puni dans toute sa race, mais il lui fut promis un Sauveur. Cependant les hommes se corrompirent, et Dieu les fit périr par un déluge effroyable, dont il ne sauva qu'une seule famille, et par elle il renouvela son alliance avec les enfans des hommes. »

Au milieu de ces monumens, j'en vis un plus grand que les autres, j'en approchai : la statue qui le couronnait était assise entre deux palmiers; une tiare était sur sa tête, un trophée d'armes à ses pieds, et ses mains tenaient une harpe qui semblait rendre encore des accords sublimes. — Je remarquai ce qui suit au milieu des inscriptions innombrables de son piédestal.

« Dieu a créé l'homme de la terre, et l'a formé à son image; il » lui fit de sa substance une aide semblable à lui; il leur donna le

[1] Voir Sanchoniathon, Bérose, Platon, Burnet, Grotius, Hyde, Huet, Goguet, etc.

[2] Platon.

» discernement, une langue, des yeux, des oreilles, un esprit pour » penser, et il les remplit de la doctrine de l'intelligence. Il créa » dans eux la science de l'esprit [1], il remplit leurs cœurs de sens » et il leur montra les biens et les maux; il fit luire son œil sur » leurs cœurs afin qu'ils connussent la grandeur de ses œuvres, » qu'ils célébrassent par leurs louanges la sainteté de son nom et » qu'ils le glorifiassent de ses merveilles; il leur imposa des devoirs » et leur donna la loi de vie en héritage; il fit avec eux une al» liance éternelle, et leur manifesta sa justice et ses jugemens [2]. »

» Le premier homme a donc reçu la loi de vie en héritage, et transmis à ses fils cet héritage divin que nos pères n'ont pas répudié. « Combien de choses il leur fut donné en partage! et ils nous » les ont dites; elles ne furent pas cachées à leurs fils; elles ont » passé à la race qui les a suivis; ils disaient tes louanges, ô Jého» vah! et tes perfections, et les merveilles, ouvrages de tes mains; » tu leur donnas la vérité pour nous la transmettre et la faire con» naître aux générations suivantes [3]. »

» Les premiers hommes ne l'ont pas méconnue avant le déluge, la révélation était trop près d'eux pour qu'ils l'oubliassent; et ils ne pouvaient ignorer la loi morale que les passions leur firent violer; *toute chair avait corrompu sa voie sur la terre* [4]; et c'est pourquoi Dieu les fit tous périr. Mais il renouvela son alliance avec la famille qu'il avait sauvée; *il donna des préceptes, et des commandemens, et des lois, et des cérémonies* [5], que les nations de la terre observèrent longtems, car chacune eut un sacrifice [6]; et lorsque celui que Dieu avait élu nous tira de la terre d'Égypte, les traditions primitives subsistaient encore et sur cette terre, et en Chaldée, et en Arabie, et en Palestine [7]. Comment se fussent-elles

[1] C'est-à-dire la science de la foi, la connaissance de Dieu, des anges, etc. Comm. de Sacy.

[2] *Ecclésiast.* ch. XVII, v. 1, 5, 6, 7, 8, 9 et 10.

[3] *Ps.* LXVII, v. 3, 4, 5, 7, 8.

[4] *Genèse*, ch. VI, v. 12.

[5] *Genèse*, ch. XXVI, v. 4 et 5.

[6] Grotius.

[7] Voir l'abbé Lebatteux, *sur le Témoignage des Livres saints.*

perdues chez le peuple choisi? Pouvait-il avoir oublié ce que les Noéchides dirent à leurs enfans pour prévenir la corruption du culte : *Vous détesterez toujours ce que vous ne tiendrez pas de vos ancêtres* [1] ; non, il n'oubliera pas ce précepte antique, et il ne l'oubliera jamais, car le Seigneur son Dieu lui dit : *Souviens-toi des jours anciens; repasse dans ton esprit les générations successives; interroge ton père et il t'instruira, tes aïeux et ils te diront* [2]. »

Après avoir lu toutes ces légendes, je m'avançai vers une tombe voisine; une pyramide immense la couvrait tout entière; sur une des faces était représenté un homme couronné de roseaux, déroulant des tissus qui entouraient un corps embaumé; il y découvrait des caractères effacés par le tems et semblait expliquer ces signes bizarres. Au bas de cette peinture je lus ces mots :

« Nos lois ordonnent d'abhorrer ce qui n'est pas transmis par les ancêtres [3]. Nos sages font gloire de tenir de la plus ancienne tradition leurs excellentes maximes de morale et leurs célèbres sentences [4]. L'existence de cette tradition antique est aussi rigoureusement démontrée qu'aucune vérité de l'histoire; elle est confirmée par tous nos monumens [5]; des livres que l'univers connaît lui ont appris que, lorsque la nation à qui Dieu les fit, s'arracha de l'Égypte, comme elle, nous pratiquions la religion de nos pères qui l'avaient reçue des premiers hommes, à qui Dieu l'avait donnée [6]. Ce fut là toute notre sagesse, et si les passions la corrompirent, jamais notre raison ne prétendit la combattre; chez nous comme chez tous les anciens peuples, elle se transmettait de vive voix, et dans l'Égypte elle ne s'enseigna jamais que par tradition [7]. Les Grecs en ont agi autrement, mais les Grecs n'étaient que des enfans, il n'y avait pas de vieillards dans la Grèce; leur esprit toujours jeune n'avait pas été nourri des opinions anciennes, trans-

[1] Selden. — [2] *Deutéron.* ch. XXXII, v. 7. — [3] Marsham, *Canon chronicus*, p. 161. — [4] Navarette, *Hist. de la Chine; Scientia Sinensis latinè exposita*, p. 120. — [5] Fabricy, *des Titres primitifs de la révélation*, p. 76. — [6] L'abbé Lebatteux, *sur le Témoignage des Livres saints*. — [7] *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. LV, p. 218 et 220.

mises par la tradition antique, ils n'avaient pas de science blanchie par le tems [1]. »

Je m'inclinai devant la pyramide. Après avoir fait quelques pas, je rencontrai la tombe des peuples de l'Inde, sur laquelle était écrit :

« La sagesse ne se transmit chez nous que de vive voix ; elle ne fut jamais enseignée que par tradition [2]. Nos sages proclamèrent d'excellentes maximes, il les tenaient de leurs pères, et cette tradition est démontrée par tous les monumens antiques [3]. Nos peuples crédules admirent des fables qu'inventèrent des imposteurs, mais ces imposteurs eux-mêmes disaient avoir la tradition pour eux, et ne prétendaient pas la combattre, mais l'expliquer. Nos sages repoussèrent avec mépris ces nouveautés absurdes ; elles leur parurent contraires au bon sens, car ils ne les avaient pas lues dans les anciens livres [4]. Notre philosophie n'était pas contentieuse, elle ne donnait aucun lieu aux raisonnemens subtils ou captieux, car elle n'avait d'autre fondement que la tradition [5], parce que nos pères avaient dit que seule elle nous ferait connaître la sagesse que le ciel avait donnée, car il n'y a de sagesse que dans le ciel [6], et il faut invoquer la pure loi. »

Le sépulcre de l'ancienne Chine touchait à celui de l'Inde ; j'y lus :

« La lumière naturelle n'est qu'une perpétuelle conformité de notre âme avec les lois du ciel [7]. Se réglant sur les esprits, sans avoir sujet de doute, le sage connaît le ciel ; attendant sans inquiétude *le saint homme* qui doit venir à la fin des siècles ; il connaît les hommes [8]. Quatre choses concourent donc à former la vertu du sage : *sse*, l'expectation qui fait que l'on compte sur la venue du *saint homme* ; *tchi*, le témoignage qui se tire des esprits ; *Khian*, l'établissement ou la conformité avec le ciel et la terre ; *Khao*, la

[1] *Les prêtres* de Memphis et de Saïs aux philosophes grecs, dans Platon, *Timée*, œuvres, t. IX, p. 290 et 291, édit. Bipont. — [2] *Mém. de l'Acad.* — [3] Fabricy. — [4] L'Ezourvédam, *Disc. prélim.*, par M. de Sainte-Croix, t. I, p. 146, 147. — [5] *Mém. de l'Acad.* — [6] Ormuzd, dans *le Vendidad*, p. 115. — [7] Confucius. — [8] L'*Invariable milieu*, Confucius, c. 29, § 4, p. 102.

règle de conduite qu'on prend chez les anciens [1]. Cette règle, tous nos sages ont fait profession de la suivre [2], et peut-on rien mettre au-dessus de la doctrine des anciens [3]? Tous les peuples ne la suivent-ils pas? et au Japon [4] et chez les Tartares et chez les Mogols [5], et partout ne reconnaît-on pas qu'il faut rechercher l'antique doctrine, et que cette doctrine traditionnelle est la base de la raison et de toute instruction [6]? Toujours notre peuple eut le plus grand respect pour ce qui lui fut transmis par ses pères [7]; et notre gouvernement, et nos lois, et nos mœurs, tout s'unit pour consacrer parmi nous l'autorité de la tradition [8]. Hélas! elle se conserva longtems pure et sans tache, mais Li-lao-kiun obscurcit son éclatante lumière par ses opinions dangereuses et les rêveries absurdes de la magie; toutefois ce ne fut que vers l'an 65 de l'ère chrétienne [9], sous le règne de Ming-ti, que les ténèbres s'épaissirent; la secte de *Fó* se répandit alors dans la Chine et gagna tout le peuple, mais nos sages l'ont méprisée [10]; ils suivent autant qu'ils les peuvent apercevoir ces croyances antiques, et nos princes embrassent la loi des chrétiens, car ils voient que c'est la loi de leurs pères [11]. »

Sur la tombe des Chaldéens et des Perses, je lus:

« La vérité n'est pas une plante de la terre [12]; nos sages connurent sa céleste origine, ils ne croyaient que ce qu'enseignaient les anciens [13], à qui Dieu l'avait donnée. Ils étaient bons principalement à cause de leur simplicité, ce qu'ils entendaient dire être honnête ou honteux étant pour eux la vérité même; pleins de droiture et de candeur, ils croyaient et obéissaient; ils ne soupçonnaient pas, comme d'autres peuples, cette sagesse qui apprend

[1] L'*Invariable milieu*, Confucius, c. 29, § 4, p. 102; note, p. 158, *Comm. orig.* M. Rémusat. — [2] Navarette, *Hist. de la Chine*, etc. — [3] *Koung-tsée*, dans le *Ta-hio*, cité dans les *Mém. concernant les Chinois*, t. I, p. 432. — [4] Voltaire, *Hist. gén.* — [5] D'Herbelot, *Biblioth. orient.*, t. II, p. 567. — [6] Teua-toui-au, commentant le *Tchong-yong*, et faisant parler *Tseu-sse-tseu*, petit-fils de Confucius. — [7] Voltaire, *Hist. gén.* — [8] *Les King*, etc. — [9] De Guignes, *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. XLV, p. 583. — [10] *Mœurs de la Chine*, ouvrages chinois, traduits par le père d'Entrecolles, p. 44. — [11] *Motifs* du prince Jean pour embrasser la religion chrétienne. *Lettres édif.*, t. XXIX, p. 751, 752, 763, 767, etc. — [12] Zoroastre. — [13] Navarette, etc.

à soupçonner le mensonge, mais tenant pour vrai ce qu'on disait des dieux et des hommes, ils y conformaient leur vie[1]. Ils savaient qu'adhérer à ses propres sentimens et à ses lumières est le grand chemin de l'impiété, et ils disaient à leurs fils : Toutes vos pensées, tous vos raisonnemens ne peuvent vous conduire que dans les ténèbres de l'orgueil et de l'opiniâtreté. Il faut donc quitter absolument cet attachement à ses propres lumières, qui est une impiété manifeste et une idolâtrie de soi-même[2]. La philosophie traditionnelle se perpétua dans la Chaldée et dans la Perse ; là, les fils n'eurent d'autres maîtres que leurs pères, et ils possédèrent une instruction plus solide, et ils eurent plus de foi dans ce qui leur fut enseigné[3]. »

Je passai après avoir lu ces paroles, et un peu plus loin j'aperçus une foule de petites tombes autour d'un sépulcre colossal, au sommet duquel reposait un homme à demi nu, à demi couvert d'une peau de bête, ayant dans ses mains une massue et un arc, ses blonds cheveux flottant en longues boucles sur ses larges épaules. La tombe était recouverte de gazon, et autour de lui, jusqu'à ses pieds, s'élevaient des pierres grisâtres sur lesquelles étaient gravés ces mots :

« Si l'on avait tiré les connaissances religieuses des propres recherches de l'homme, il est probable que les philosophes auraient perfectionné ces découvertes. Les philosophes et les hommes qui ont vécu après Pythagore et Thalès, auraient été plus qu'eux instruits des sciences sacrées. Mais il n'en est pas ainsi : les anciens sages eurent de Dieu des idées plus pures que ceux qui leur succédèrent, et le genre humain devint, en avançant, plus superstitieux[4]. Quand les hommes se dispersèrent après le déluge pour remplir la terre et en habiter les contrées diverses, les chefs ou les conducteurs de chaque horde transportèrent avec eux les principes fondamentaux de la religion et de la morale dans les pays où ils s'établirent, et les transmirent aux générations suivantes[5]. Dans ces premiers tems,

1 Platon, *de Legibus*, lib. III, op., t. VIII, p. 111, edit. Bip. — 2 D'Herbelot, *Biblioth. orient.*, art. *Dieu*, t. II, p. 215. — 3 Diod. Sicil., lib. I, et Clem. Alex., *Strom.*, lib. VIII, p. 768. — 4 Édouard Ryan, *Bienfaits de la relig. chrét.*, t. I, c. 6, p. 109. — 5 Leland, *N. Dém. évangél.*, 2e partie, c. 1, v. 3.

le peuple suivait les lois et les coutumes de ses pères et de ses ancêtres, et des anciens de la nation. Les moralistes de cet âge ne raisonnaient pas sur les principes de la morale, l'autorité leur servait de philosophie et la tradition était leur unique argument [1]. Ils débitaient donc leurs maximes les plus importantes comme des leçons qu'ils avaient apprises de leurs pères et ceux-ci de leurs prédécesseurs, en remontant jusqu'aux premiers hommes à qui Dieu avait parlé [2]. Telles étaient nos croyances à nous tous, Scythes, Antes, Sclavons [3], Celtes, Germains, Gaulois [4], peuples frères, nous avons tous respecté les enseignemens de nos aïeux. Nos druides enseignaient la sagesse divine de vive voix et par tradition [5]; et il fallut que les superstitions romaines vinssent corrompre la Gaule et la Germanie, pour altérer leurs vieilles croyances [6]; mais nous, Slaves, plus fiers et plus sauvages, au 6e siècle [7], nous adorions encore un seul Dieu, comme nos ancêtres; et quand a commencé cette sagesse qui, s'appuyant sur l'esprit imbécille de l'homme, veut expliquer les causes du monde? Avant la guerre de Troie [8] en connaissait-on d'autre que la doctrine ancienne, transmise des pères aux enfans? et depuis la guerre de Troie les hommes ont-ils changé de nature? »

Je baissai la tête et m'éloignai....

Je vis tour à tour une foule de tombes: partout il était écrit que les peuples dont elles couvraient les cendres avaient toujours révéré les croyances que leur avaient transmises leurs aïeux; que cette fidélité à la tradition avait fait toute leur sagesse.

Mais voilà que j'arrive aux ruines d'un antique mausolée, où l'on voit encore de l'or et des pierreries, des statues magnifiques, et d'admirables vestiges de délicieuses peintures; le sang souille ces ruines au milieu desquelles est un homme lié par une chaîne de fer à une colonne brisée que domine une croix de bois; le front ceint d'un double laurier, il tient d'une main mutilée et tremblante une lyre harmonieuse, et son autre bras, ferme et sûr, tire un glaive étincelant. Je lus ces mots sur la colonne:

[1] Platon, Leland et Edouard Ryan. — [2] Leland. — [3] Bullet, *Existence de Dieu*, t. II, p. 20. — [4] *Essai sur les Gaulois, antiquités de Vesoul*, par le c. Wlgrin de Taillefer. — [5] *Mém. de l'Acad. des Inscr.* — [6] Wlgrin de Taillefer. — [7] Procop., *de Bello Goth.*, lib. II, p. 498. — [8] Thom. Burnet, *Archæolog. philos.*, lib. I, c. 6.

« Nous avons en Dieu nos racines[1], et notre raison est née de la raison divine[2]. Les dieux ont donné à nos pères des connaissances sublimes[3]; il faut croire nos pères, s'éloigner de leur sentiment est folie dangereuse[4]; il faut croire nos pères sur la religion sans raisonner[5]; et si l'on a mêlé des fables à la tradition antique, il faut, rejetant tout le reste, prendre ce qu'il y a de premier; car c'est ainsi seulement que nous reconnaissons le dogme paternel, ou ce qui était cru par les premiers hommes[6]. Voilà les maximes qu'a toujours proclamées la Grèce, jusqu'au tems où de vils sophistes s'élevèrent, qui voulurent tout juger par leur raison, ils méprisèrent les doctrines de leurs pères, et n'écoutèrent qu'eux-mêmes dans les recherches qu'ils entreprirent courant sans cesse à des opinions nouvelles; ils disputaient entre eux des choses les plus élevées et forçaient leurs disciples indécis d'errer toute leur vie dans le doute[7], et eux-mêmes, après avoir attribué à la raison humaine une puissance qu'elle n'a pas, finirent par déplorer outre mesure sa faiblesse et son impuissance. Ils se plaignirent amèrement de l'imbécillité de l'entendement humain et de l'incertitude de ses connaissances[8], et les plus habiles disaient que tout leur semblait incertain et incompréhensible[9]. — Qu'importe, répondaient les sages, qu'importe la faiblesse de votre esprit; croyons sur la foi de nos pères[10], croyons sur la parole ancienne et inviolable[11], sur la tradition antique transmise partout des pères aux enfans[12], — et le peuple répétait : Croyons sur la foi de nos pères. Il refusait d'entrer dans la discussion des nouveaux systèmes; il croyait à la tradition. Alors les sophistes attribuèrent leurs théories nouvelles aux anciens dont la mémoire était vénérée[13], et ils croyaient, par cette ruse, séduire les amis des croyances antiques; mais la nation répétait toujours : Croyons sur la foi de nos

[1] Pythagore, *Sent. Pythag.*, p. 40. — [2] Épicharme, ap., *Eusèbe*, *Præp. evang.*, lib. XIII, c. 13, p. 682. — [3] Socrate dans *Platon*, *Philèb.*, œuvres, t. IV, p. 219, édit. Bipont. — [4] *Ibid.*, p. 244 et 245. — [5] Platon, dans le *Timée*, œuvres, t. IX, p. 324. — [6] Aristote, *Métaphys.*, liv. XII, c. 7, œuvres, t. II, p. 744. — [7] Diod. Sic., lib. V, et Clem. Alex., *Strom.*, lib. VIII, p. 768. — [8] Leland, *Dém. évang.* — [9] Marc. Ant., lib. VIII, § 10, version de Gataker. — [10] Socrate, dans *Platon*. — [11] Platon, *des Lois*, liv. IV, œuvres, t. VIII, p. 185, etc. — [12] Aristote, *du Monde*, liv. VI, c. 2, œuvres, t. I, p. 471. — [13] M. Delaberre, *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. XXIX, p. 71.

pères; obéissons aux lois qui prohibent les croyances nouvelles [1]. Ecoutons les oracles qui nous disent : Suivez la religion de vos aïeux [2]. O fol orgueil! s'écriait-elle, qui prétends être plus sage que les sages et antiques lois [3]. — Cependant cet orgueil gagna la jeunesse! alors les ténèbres s'épaissirent, la lumière de la tradition en fut presque éteinte; il n'y eut pas d'absurdité que ne soutinssent les sages [4], et la Grèce se déclara la plus éclairée des nations : les autres peuples étaient des barbares. Seuls les Grecs étaient vraiment des hommes; ils avaient inventé la raison humaine, les premiers ils avaient rencontré la sagesse [5]. »

La tombe voisine était celle du peuple roi. J'y lus :

« Il y a eu premièrement une société de raison entre l'homme et Dieu [6]. L'auteur de l'homme, après l'avoir créé, lui dit tout ce qu'il est permis de savoir [7]. Oui! c'était le sentiment des sages, que la loi n'est pas une invention de l'esprit humain ni une ordonnance des peuples, mais de quelque chose d'éternel qui régit tout l'univers par des commandemens et des défenses pleines de sagesse; c'est pourquoi ils disaient que cette loi première et dernière est le jugement même de Dieu qui ordonne ou défend selon la raison, et que de cette loi vient celle que les dieux donnèrent au genre humain [8]; il faut donc croire que le meilleur est le plus ancien et le plus près de Dieu [9]. Notre peuple ne se départit jamais de cette foi sainte, et il disait aux novateurs : Il n'y a jamais de raison de changer ce qui est antique [10]; le devoir du sage est de conserver le culte des ancêtres [11], et il est de la religion d'ajouter foi à l'antiquité [12]. La loi nous ordonne de suivre la religion de nos pères [13]; nous devons la regarder comme la religion donnée par les dieux mêmes; car l'antiquité était près des dieux [14]. L'antiquité est si vé-

[1] *Apolog. de Socrate*, et Platon, t. I, p. 744. — [2] *Lex XII tabularum.* apud Cicer. *de Leg.*, c. 16. — [3] Euripide, *Baccha.*, v. 870 et suiv. — [4] Cicéron. — [5] Clem. Alex. *Strom.*, t. I, p. 302; Plato in *Timæo*. — [6] Cicero, *de Leg.*, lib. I, c. 7. — [7] Lucain, *Pharsal.* — [8] Cicero, *de Leg.*, lib. II, c. 4. — [9] *Ibid.*, c. 16. — [10] Tit. Liv., lib. XXXIV, c. 4. — [11] Cicero, *de Divin.*, lib. II, c. 12. — [12] Tertullien, *Apolog.*, c. 19. — [13] *Lex XII tabularum* apud Cicer., *de Leg.*, lib. III, c. 8. — [14] Cicero, *ibid.*

rable que dans notre langue son nom indique ce qui est bon, ce
i est vrai, ce qui est précieux[1]. — Et les Grecs arrivèrent avec
urs sophismes, disant : O Rome ! voici la sagesse ! — La réponse
st facile : Ce n'est pas elle, s'écriaient les Romais ; votre philoso-
e n'est pas la sagesse ; on connaît son origine, on sait quelle épo-
la vit naître, tandis que la vraie sagesse a dû naître avec
mme. Quand donc les philosophes commencèrent-ils à paraî-
Thalès, ce semble, est le premier ; cette époque est récente, où
it donc auparavant cet amour pour la recherche de la vertu[2] ?
outez celui-ci[3] : la nature et la raison des choses n'ont été dé-
uvertes que depuis peu ; il est le premier qui ait pu traiter ces
atières dans la langue de notre patrie ; et cet autre[4] : il n'y
pas mille ans que l'on connaît les élémens de la sagesse. Pau-
e univers ! tu es demeuré privé de raison pendant une lon-
e suite de siècles ! et toi, Rome ! tu ne l'aurais jamais possédée
es Grecs ne l'eussent apportée dans tes murs avec le poivre et
dattes[5]. — Sophistes ! le tems qui confirme les jugemens de
nature effacera les rêves de vos esprits en délire[6]. Pour nous,
us défendrons toujours les croyances reçues de nos pères. Cher-
z tant qu'il vous plaira, puissans philosophes, la raison de la re-
ion, nous devons croire nos ancêtres, lors même qu'ils n'ap-
rtent aucune raison de ce qu'ils enseignent[7]. Tels étaient les
cours du peuple et des sages ; cependant on s'habitua peu à peu
voir l'autorité bravée et les lois enfreintes. Ce mal gagna de pro-
e en proche, et le corps social fut bientôt gangréné... Le raison-
ment ébranla, l'une après l'autre, toutes les vérités[8] ; et l'on finit
r s'apercevoir que, privée du fondement immuable de la tra-
ion, la raison prêtait un bien frêle appui, et que, après tout, cha-
e raison était douteuse, puisqu'elle était contredite. — D'ailleurs
philosophes les plus habiles et les plus fameux[9], trouvant impé-
rables les essences des choses, déclarèrent que tout était incer-

[1] *De Officiis*, lib. i, c. 43, nº 154. — [2] Lactance, *Divin. instit.*, lib. iii,
16. — [3] Lucrèce. — [4] Sénèque. — [5] Perse, *Satire* 6e. — [6] Cicero, *de Nat.*
..., lib. ii, c. 2, nos 4 et 5. — [7] *Ibid.*, lib. iii, c. 2, nos 5 et 6. — [8] *Ibid.*,
..., nº 9. — [9] Démocrite, Anaxagore, Empédocle, etc. ; voyez Cicéron dans
Questions académ.

tain et incompréhensible[1], et l'on douta de tout[2]; mais la nation et les plus sages répondaient : Que nous importent vos syllogismes et vos raisonnemens sans fin ; votre raison est contraire à la raison de l'univers[3]; elle est contraire à l'antiquité, et l'antiquité sait mieux ce qui est vrai ; elle est plus près de l'origine et de Dieu même[4]. »

Fatigué de ma longue course, je m'arrêtai après avoir lu ces paroles, et mon esprit demeura longtems plongé dans une méditation profonde. Un léger bruit m'en fit sortir tout à coup, et je revis à mes côtés la déesse ou la fée, comme on voudra l'appeler, n'importe, qui m'était apparue, et qui m'avait conduit dans ces champs du passé où j'errais encore.

« — Eh bien ! dit-elle en souriant, tu le vois maintenant, le Catholicisme n'est pas le seul qui ait dégradé l'homme ; à peine s'est-il rencontré au sein de la brillante et glorieuse Grèce quelques esprits supérieurs qui aient osé briser les indignes fers qui pesaient sur l'intelligence ; sauf ces rares exceptions, tous les peuples ont pensé, jusqu'à ces derniers tems, que l'esprit humain ne pouvait marcher seul, qu'il avait besoin d'une révélation d'en haut, d'un guide sur lequel s'appuyât sa faiblesse. Descartes lui-même qu'on a cru mon père, a reconnu formellement l'autorité de l'Eglise, en tout ce qui concerne la foi et la morale, c'est-à-dire en tout ce qui est de quelque importance ici bas[5]. *La Réforme admet le secours formel de la Divinité, la réalité d'une révélation positive*[6], et elle a des enfans qui, reculant encore, refusent de remettre l'interprétation de

[1] Leland, *Nouv. Dém. évang.* Sénèque, en ses *Épîtres*. Gataker, sur *Marc Ant.* Marc Antonin, liv. v, § 10. Les Stoïciens, etc.

[2] *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. xxix, p. 39. Cicero, *de Nat. deor.* liv. III, c. 2, nos 5 et 6. Leland, *Nouv. Dém. évang.*

[3] *Tuscul. quæst.* liv. I, c. 21, no 48.

[4] *Ibid.*, c. 16, no 36.

[5] Nous ne prétendons en aucune façon contester que les principes posés par Descartes aient eu des conséquences funestes ; nous nous bornons seulemen à constater que ce grand homme a reconnu toujours l'autorité de l'Église catholique, ainsi que ses disciples les plus illustres.

[6] *Revue des deux Mondes ; Lettres à un Berlinois*, t. II, p. 738.

l'Évangile aux convictions de la raison individuelle [1]. Si je n'étais venue, moi la Philosophie, c'était fait de l'humanité; elle radoterait encore, comme elle a radoté pendant six mille ans... »

A ces mots je m'éveillai...

Depuis lors, je me dis chaque matin : Ne suis-je pas bien sage de ne consulter que mon propre esprit pour discerner infailliblement en toutes choses le vrai du faux, le bien du mal? Suis-je heureux de marcher seul dans ma force et ma liberté, tandis que le stupide troupeau du genre humain s'obstine à demander le secours de Dieu et à réclamer l'appui d'une autorité qui le représente?

Je le répète encore, ne suis-je pas bien sage et bien heureux de suivre la Philosophie en abandonnant le genre humain?

Lecteurs, que vous en semble de ma sagesse, de la Philosophie et de M. Lerminier?...

M.

[1] Voyez *le Semeur*, journal protestant, et spécialement son N° 4, du 26 septembre 1832, où, réfutant l'article de M. Lerminier sur l'Église et la philosophie catholiques, il s'exprime ainsi :

« M. Lerminier aurait pu ajouter un quatrième mode d'exploration aux trois qui précèdent (la philosophie, la réforme, le catholicisme), nous voulons dire celui des chrétiens qui ne reconnaissent, en matière de dogmes religieux, ni l'autorité de la raison ni celle des traditions ecclésiastiques, n'attachant jamais qu'une importance tout à fait secondaire aux témoignages de l'une et de l'autre, et qui n'admettent d'autre autorité que celle des livres canoniques de l'ancien et du nouveau Testament. Ces chrétiens ne sont pas en tout point les protestans que définit M. Lerminier, et qui malheureusement ne sont que trop nombreux parmi les descendans des vieux réformés. Ils ne considèrent point la révélation comme un supplément de la philosophie, et ils n'ont garde d'interpréter l'Écriture d'après les convictions de leur raison individuelle, ce qui les ramènerait effectivement à ne reconnaître en réalité que l'autorité de cette raison. »

Philosophie religieuse.

QUELQUES RÉFLEXIONS

SUR LE PLAN TOTAL DE LA CRÉATION ET SUR LA PALINGÉNÉSIE[1] HUMAINE DE M. NODIER.

Sedenti in throno et agno !... Benedictio et honor et gloria.
Apoc., c. 5.

La *Revue de Paris* a donné à ses lecteurs un article empreint du sceau du plus beau talent, où l'auteur, M. Nodier[2], pénétrant jusque dans la pensée éternelle de Dieu, trace d'une manière sublime le plan tout entier de l'œuvre immense de la création, depuis le jour où fut créée la lumière sensible qui brille a nos yeux, jusqu'au jour où l'intelligence de l'homme, bornée ici-bas à la connaissance étroite de quelques faits, pourra contempler enfin dans sa source cette vérité éternelle, cette lumière encore inaccessible, mais pour laquelle cependant elle fut formée, et vers laquelle elle s'élance incessamment.

Au milieu de ces belles pages où domine constamment une grande pensée religieuse, l'auteur, entraîné quelquefois par le feu de son génie, semblerait jeter quelques germes d'opinions nouvelles où l'on peut hésiter à le suivre ; mais on ne peut s'empêcher d'aimer la candeur et la bonne foi avec lesquelles il révèle son âme tout entière au lecteur, qui devient bientôt son ami. Seulement[3] « *il occupait peu de place, il avait peu de temps.* »

[1] Le mot de *palingénésie* ou *renaissance* se trouve *consacré* par le divin auteur de notre croyance, qui s'en est servi : ἐν τῇ παλιγγενεσίᾳ, etc. Matth., c. 19, v. 28.

[2] *Revue de Paris*. Août, 1832. *Œuvres*, t. v, p. 337.

[3] *Ibid.*

Et sans doute il n'a pu nous découvrir toute la suite de ses pensées. D'ailleurs de meilleures méditations lui feront peut-être trouver encore, dans des idées qui semblent vulgaires d'abord, des vérités aussi sublimes que celles qui se sont déjà révélées à lui... Attendons.

Pour moi, je ne suis pas théologien ; je suis chrétien bien plus que savant ou philosophe, par cette simple raison que la science a souvent détruit dans un siècle ce qu'elle avait élevé laborieusement dans un autre, tandis que l'humble religion du Christ, qui ne changera jamais un seul des articles de sa foi, après avoir été traitée bien souvent avec un souverain mépris par les hommes de la science, a pourtant fini toujours par avoir raison lorsque cette même science a fait quelques pas de plus et est arrivée à ses dernières conclusions. Ainsi, après avoir lu M. Nodier, j'ai senti le besoin d'ouvrir le volume sacré, et de fixer, par quelques notes rapides, mes idées sur la latitude plus ou moins grande que la foi me semblait accorder dans les questions traitées par cet auteur.

Ces notes, je les soumets à mes maîtres dans cette religion sainte que l'estimable auteur regarde « *comme la plus vraie des croyances de l'homme pensant*; » je les soumets à tous les chrétiens qui observent avec quelque intérêt les progrès des connaissances humaines ; je les soumets à M. Nodier lui-même, que je ne veux point du tout combattre, mais que seulement je veux m'expliquer à moi-même d'une manière bien chrétienne. Mon travail sera, près du sien, le tâtonnement d'un apprenti qui porte le compas sur l'œuvre d'un grand maître pour s'assurer de la justesse des proportions ; ce sera la cabane de l'Arabe au pied d'une belle pyramide.

J'ouvre la Genèse, et je lis : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre[1]. » Le ciel d'abord, et par ce ciel plusieurs anciens docteurs entendent le ciel du ciel, dont il est dit : *Cœlum cœli Domino...*, la maison de Dieu, sainte, intelligente, les saints Anges.—Saint Augustin cite le texte : *Prior quippè omnium creata est sapientia*[2]. Or cette sagesse créée au commencement n'est point

[1] *Gen.*, c. I, v. 1.
[2] *Conf.*, lib. XII, c. XV, n. 3.

la sagesse divine, coéternelle au Père, le Verbe par qui tout a été fait, mais *ces enfans de Dieu, ces astres du matin qui le louaient lorsqu'il posait les fondemens de la terre*[1]. Ce serait donc là ce Ciel du ciel, près duquel le ciel même de notre terre peut être appelé *la terre*, et peut avoir été ébauché, ainsi que tous les corps qu'il renferme, en même tems que notre globe[2]. Ce verset partagerait dès le commencement la création en deux grandes branches : l'esprit et la matière.

Ce sentiment me sourit assez. Il est vrai que je paraîtrai déjà rompre comme un barbare le fil ingénieux que tient constamment M. Nodier, mais je croirais, pour mon compte, m'écarter de l'enseignement de l'Église, si je regardais l'ange comme n'étant que la créature humaine, élevée dans l'avenir à l'*état compréhensif*. Le bon maître m'a appris que j'avais un ange pour me conduire et me consoler dans mon voyage sur la terre. Il est vrai que si « *l'intervalle qui nous sépare de l'être compréhensible n'est que la mort*[3], » comme il y a longtems que les hommes meurent, M. Nodier, absolument, pourra me donner un ange, si j'y tiens, dans l'âme de quelqu'un de mes aïeux.

Mais Dieu lui-même, dans le verset cité tout à l'heure, apprenait à son serviteur que, lorsqu'il posait les premiers fondemens de la création sensible, il était loué déjà par des créatures intelligentes. Et il semble que cela devait être[4]; il semble que le premier besoin de la Divinité, si l'on pouvait s'exprimer ainsi, lorsqu'elle voulut manifester sa gloire au dehors, dut être de former des créatures qui fussent comme elle intelligence et amour, et qui pussent la connaître, la bénir et l'aimer ; car Dieu a tout fait pour sa gloire.

A la vérité, cette première effusion de la fécondité divine ne paraît point entrer dans le plan de la création matérielle et sensible qui nous est révélé ensuite et qui s'élèvera de degré en degré jus-

1 Ubi eras quandò ponebam fundamenta terræ? cùm me laudarent simul astra matutina, et jubilarent omnes filii Dei? Job., c. 38, v. 4, 7.

2 Ad illum cœlum cœli, etiam terræ nostræ cœlum terra est. Aug., *Conf.*, lib. XII, c. 2.

3 M. Nodier, *Article cité*.

4 Voyez Duguet, *Explicat. de la Genèse*.

qu'à l'homme ; mais dans cette création antérieure que j'appellerais *avant l'aurore*, puisque notre lumière n'était point faite, notre jour point créé, Dieu a suivi sans doute un plan digne de sa sagesse, un ordre que nous admirerons un jour, mais qui n'est point encore abandonné à nos investigations. S'il nous est donné de connaître, de voir même de nos yeux les planètes qui gravitent autour du soleil qui nous éclaire, d'autres inaperçues exécutent leur révolution autour d'autres soleils que notre œil prendrait pour des grains de sable sur les limites de l'immensité.

Ainsi j'adopterais le compas d'or de Milton, et je verrais dans la création un cercle immense où le dernier point de la circonférence atteindra immédiatement le premier, où l'homme, lorsqu'il sera élevé à l'état parfait qu'appellent tous les mouvemens de son cœur, se trouvera placé immédiatement à côté de l'ange, son frère aîné, et se confondra même avec lui en une seule famille, puisque l'homme juste, selon la pensée de la plupart de nos saints docteurs, doit prendre la place des esprits qui ont péché dès le commencement. La seule différence, c'est que l'homme rassemblera encore en lui les deux grands ordres de la création, l'esprit et le corps[1], et que par Jésus-Christ, le roi des anges et des hommes, l'*Emmanuel*, il rendra au Seigneur, au nom de tout ce qui est créé, un hommage véritablement digne de lui.

« Or la terre était informe et nue ; les ténèbres couvraient la face de l'abîme[2]... »

Cette époque paraît bien être indéterminée, aucun moyen ne nous est donné de la calculer[3]. Cela était ainsi dès le commencement, *in principio* ; sous les eaux qui couvraient alors tout le globe

[1] Le corps glorieux, *car la chair et le sang ne posséderont point le royaume de Dieu*. Aux Corinth., c. 15.

[2] *Gen.*, c. 1, v. 2.

[3] Ideòque Spiritus..., cùm te commemorat fecisse in principio cœlum et terram, tacet de temporibus, silet de diebus. Nimirùm enim cœlum cœli, quod in principio fecisti, creatura est aliqua intellectualis, quæ, quanquàm nequaquàm tibi Trinitati coæterna, particeps tamen æternitatis tuæ...; excedit omnem volubilem vicissitudinem temporum. Ista verò informitas terræ invisibilis et incompositæ (inanis et vacua), nec ipsa in diebus numerata est. *Conf. divi August.*, l. XII, c. 9. — Terram fecisti ante omnem diem. Jam enim feceras et cœlum ante omnem diem. *Ibid.*, c. 8.

se durcissaient ces couches primordiales, ces granits qui forment, dans toute son étendue, la première base des terrains déposés dans la suite.

« Et Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut... Et il sé-» para la lumière des ténèbres, et il appela la lumière le jour[1]... »

Il crée le jour, le tems, si l'on veut, ou du moins les successions de tems dont nous pouvons commencer à nous faire quelque idée...

Les grands jours de la création commencent.

Au second de ces jours, Dieu commence à effectuer les grandes divisions de la matière.

Au troisième, la terre et la mer sont séparées, les herbes apparaissent, puis les arbres, c'est-à-dire, sans doute, les plantes les plus simples d'abord, les plus parfaites ensuite; c'est la marche constante de la Divinité dans le plan de création sensible que nous étudions en ce moment, et c'est l'interprétation que la géologie trouve imprimée dans le grand livre qu'elle s'applaudit d'avoir découvert[2].

Au quatrième, tous les corps célestes ont reçu leur forme et leur coordination réciproque.

Le cinquième, les mers se peuplent; création des poissons, des reptiles, des oiseaux.

Le sixième, animaux terrestres, mammifères.

Enfin l'homme... *Masculum et fœminam creavit eos... benedixitque illis...*

Tel est l'ordre de création que nous révèle Moïse, et que la science moderne a été obligée de reconnaître après lui[3].

[1] *Gen.*, v. 3, 4, 5.

[2] Les végétaux qui ont rempli de leurs empreintes les plus anciennes couches sont d'une organisation extrêmement simple, tels que les acotylédons et les monocotylédons. Ces familles ne sont presque composées que de végétaux herbacés. Les dicotylédons, auxquels appartiennent la plupart des espèces arborescentes, sont plus récens. La Genèse a donc bien placé *herbas* avant *arbores*.

[3] « Élevé dans toute la science des Égyptiens, mais supérieur à son siècle, Moïse nous a laissé une cosmogonie dont l'exactitude se vérifie chaque jour d'une manière admirable. Les observations géologiques récentes s'accordent

Les couches les plus profondes sur toute l'étendue de la terre représentent encore aujourd'hui la masse *informe et nue* (*inanis et vacua*); la vie n'était point alors sur le globe... Ces granits, ces schistes, ces roches primitives, ont été formés dans un liquide immense. C'était l'abîme de l'Écriture.

Ces premières couches, qui sont comme le squelette de la terre, ont été recouvertes depuis par d'autres formées des débris des règnes végétal et animal, qui se sont succédé dans l'ordre assigné par la Genèse avec des traces de grandes révolutions qui semblent avoir précédé et suivi chaque ordre de création. Peut-être est-ce la *nuit* dont parle le texte sacré, laquelle a précédé les *jours* et les a suivis.

Dans ces couches successives, qui composent ce qu'on appelle le *monde fossile*, on n'a point trouvé l'homme: — et en effet l'Écriture nous apprend qu'il a paru le dernier.

Ainsi la science géologique, qui, à sa naissance, ne cherchait dans les entrailles de la terre que des armes pour combattre la révélation, après avoir parcouru un cercle immense, n'a trouvé que ce qui était écrit à la « *première page du premier volume du premier des livres,* » selon l'expression de M. Nodier

Seulement elle est conduite à regarder les jours de la création comme des époques dont la mesure n'est point connue de l'homme.

Cela est-il contre la foi?... Non.

« Tout ce qu'il importe de savoir de cette opinion, dit l'auteur des savantes *Conférences sur la Religion*, c'est qu'elle n'est pas condamnée, et qu'on peut la défendre sans blesser en rien la doctrine orthodoxe. Saint Augustin dit expressément[1] qu'il ne faut pas se hâter de prononcer sur la nature des jours de la création, ni d'affirmer qu'ils fussent semblables à ceux dont se compose la semaine ordinaire; et, dans le plus fini de ses ouvrages, dans la *Cité de Dieu*, il dit encore qu'il nous est difficile, et même impos-

parfaitement avec la Genèse sur l'ordre dans lequel ont été successivement créés tous les êtres organisés. » Ce sont les paroles de l'homme qui tenait naguère parmi nous le sceptre des sciences naturelles, de Cuvier. — Voir *l'Universel*. Avril, 1830.

[1] *De Gen. ad litteram*, lib. IV, c. 27, n. 44.

sible d'imaginer, à plus forte raison de dire quelle est la nature de ces jours[1]. »

Dans la Genèse même, à la fin du récit de l'œuvre de la création, *telles sont*, dit l'auteur sacré, *les générations du ciel et de la terre alors qu'ils furent créés, au jour où Jéhovah-Élohim* (Dominus Deus) *fit l'un et l'autre*. Ici l'historien sacré appelle un *jour* ce qu'il a partagé en six jours au commencement de son récit. On peut ajouter : nos grandes divisions de tems, âges, périodes, ères, époques, étaient peu familières aux premiers hommes, ou même n'existaient pas dans les langues très-anciennes... Et puis l'Écriture sainte est la parole du Seigneur, qui voit les successions des siècles comme un seul jour. *Mille ans à ses yeux*, dit le Prophète, *sont comme le jour d'hier qui a déjà passé*; et cette grande manière de s'exprimer est restée dans le style de l'Écriture sainte. Saint Paul, en expliquant le passage : *Hodiè si vocem ejus audieritis...*, appelle un *jour*, *hodiè*, tout le tems qui est donné à l'homme, voyageur sur la terre.

Et nous-mêmes, avec l'Église, nous appelons le jour de l'Éternité le jour éternel, cette ère du bonheur sans fin qui est promise aux enfans de Dieu.

Fac lucis usura brevi
Æterna succedat dies[2].

Mais avec cette explication, me dira-t-on, on peut reculer autant que l'on veut l'origine du monde.

La révélation et la science s'accordent à établir invinciblement que l'homme est nouveau sur la terre, et que son âge ne remonte pas au delà de l'époque fixée par les Livres saints. Pour les jours de la création qui ont précédé sa naissance, « Fouillez, dit l'auteur des *Conférences* précitées, fouillez dans les entrailles de la

[1] Qui dies cujusmodi sint, aut perdifficile nobis, aut etiam impossibile est cogitare, quantò magis dicere. *De Civit. Dei*, l. XI, c. 6. Voir *Conférences sur la religion*, par Mgr l'évêque d'Hermopolis, t. II, conf. 2.

[2] Hunc nempè nobis præparas,
Nobis reservas hunc *diem*
Quem vix adumbrat splendida
Flammantis astri claritas....
O quandò lucescet tuus
Qui nescit occasum *dies*...!

terre : si vos recherches constatent d'une manière évidente que le globe avec ses plantes et ses animaux doit être de beaucoup plus ancien que le genre humain, la Genèse n'aura rien de contraire à cette découverte... Il vous est permis de voir dans chacun des six jours autant de périodes indéterminées... et alors vos découvertes seraient le commentaire explicatif d'un passage dont le sens n'est pas entièrement fixé. »

M. Nodier a dit sur tout cela des choses à la fois justes et sublimes et dans sa Palingénésie et dans son article sur la Fin du genre humain [1]; mais est-il également permis de regarder avec lui l'œuvre de la création comme incomplète, inachevée, comme se

[1] Le lecteur verra sans doute avec intérêt les passages suivans, que nous regrettons de ne pouvoir lui offrir avec plus d'étendue :

« D'après ce que j'ai dit..., surgirent, l'un après l'autre, du chaos ou de la » matière confuse, les cieux, la terre et les eaux ; puis les herbes qui vêtirent » le monde, puis des habitans dans ces eaux, des animaux à cette terre, et, » par-dessus tout, l'homme. Cette cosmogonie n'est pas difficile à trouver, me » dira-t-on, c'est celle de la Genèse. Elle est encore ailleurs heureusement, elle » est dans la découverte des sciences, qui n'ont pas eu le bonheur qu'enviait » Alphonse de Portugal : elles ne sont point parvenues à faire leur univers avec » plus de bonheur et d'habileté que Dieu. Je vous donne ce système à votre » choix, au nom de Moïse et de la révélation, ou au nom de M. Cuvier et de la » géologie.

» Il est vrai que tout ceci s'accomplit en six jours dans la Genèse, et cela n'est » pas trop philosophique, au calcul de l'Observatoire ; mais qui sait à quel astre » inconnu le Dieu de Moïse, blanchissant le firmament de cette poussière dont » il l'a semé, daignait mesurer les jours de sa création? Ce soleil des soleils, ce » flambeau inextinguible de l'espace dont rien n'indique ni l'orient ni l'occident, » dont aucune créature n'a salué ni l'aube ni le crépuscule, ce luminaire de » l'éternité dont le cours embrasse à jamais un cercle qui n'a ni centre ni circon- » férence, l'avez-vous vu?... » *De la fin prochaine du genre humain. Revue de Paris*, t. XXV; *Œuvres* de l'auteur, t. V, p. 301.

« Il serait inutile aujourd'hui, dit-il ailleurs, de revenir longuement sur les » hautes dérisions dont la Genèse a été l'objet dans le triste siècle des philo- » sophes. Deux mots suffiront pour les réduire à leur juste valeur.

» 1° Les jours de la Genèse n'étaient point composés de 24 heures terrestres. » La distribution quotidienne de nos heures est en raison de notre globe... Donc » les rapports avec l'astre qui lui mesure le jour n'étaient point encore établis... » quand la lumière fut faite par une intelligence qui n'a point précisément, » comme l'Institut, son orient à Bercy, son occident à Vaugirard. Les jours de

continuant encore, et ne devant recevoir sa dernière perfection qu'au grand jour qui sera par excellence le jour du Seigneur.

Je crois qu'on le peut dans un sens très-catholique, mais que je soumets entièrement à mes maîtres dans la foi.

Des auteurs très-pieux, théologiens exacts et généralement respectés, se servent habituellement de ces expressions : que l'homme est une créature commencée, incomplète..., et autres semblables. Avant eux, je trouve cette même pensée exprimée d'une manière énergique dans cette phrase d'un apôtre, que j'essaierais de traduire si j'avais le talent d'un M. de Maistre ou de M. Nodier[1] : « Vo-

» la création ont donc été calculés sur la marche d'un autre soleil, qui n'est » point celui de l'homme et dont aucun homme ne connaît le cours. »

2° Si vous trouvez quelquefois que l'expression de l'Écriture n'est pas assez dans le langage de la science, par exemple, dans l'objection si vulgaire du commandement fait au soleil par Josué et dans mille autres..., rappelez-vous que « l'astronomie, la physique et l'histoire naturelle de la Bible ne sont point des » faits dogmatiques : ce sont des faits apparens. Ces notions ont été coordon- » nées, avec une mesure sublime, à l'intelligence humaine, et prises par consé- » quent dans la portée des facultés moyennes de l'humanité. Elles sont tout ce » qu'elles doivent être, parce qu'elles sont faites pour l'homme, et pour l'homme » primitif, dont un enseignement plus complet aurait forcé la nature, et c'est » leur imperfection apparente qui fait leur spécialité....

» J'ai été douteur et même incrédule, parce que je ne voyais dans la vie de » l'homme que des répartitions injustement inégales pendant qu'elle dure, et » qu'un vide affreux à sa fin. J'ai refusé dans mon cœur aveugle de connaître et » d'avouer Dieu, parce que sa suprême sagesse avait mesuré une révélation in- » complète à nos organes incomplets... Depuis que le grand cercle de la créa- » tion s'est accompli à mes yeux... j'ai pris pitié de mes erreurs. »

M. Nodier nous pardonnera de lui faire perdre en l'abrégeant quelque chose de cette grandeur de poésie, de ce bonheur d'expression qui le caractérisent; nous ne pouvons indiquer que le germe de ses pensées. Voir *Revue de Paris*, août 1832. *De la Paling. hum.*, ou bien *Œuvres* de l'auteur, t. v, p. 337.

[1] Plusieurs traductions récentes portent : « Car c'est volontairement qu'il nous » a engendrés par la parole de la vérité, afin que nous fussions comme les *pré-* » *misses* de ses créatures. » Il nous semble qu'il y a quelque chose de plus dans le *Initium aliquod*, ἀπαρχήν τινα, de saint Jacques. Nous préférons la traduction du P. Amelotte, qui s'exprime ainsi : « Afin que nous soyons le *commencement de sa créature.* » (*Note du Directeur.*)

lontariè genuit nos verbo veritatis ut simus *initium aliquod creaturæ ejus*[1]... » Et je crois trouver une paraphrase de ce texte dans les lignes suivantes du vénérable Louis de Grenade, dont le style vieillit, mais dont la simplicité est pleine d'images, de sentiment et de vérité.

« Toutes les choses qui naissent ne naissent pas avec toute leur » perfection... La même cause qui a donné le commencement à » l'être peut seule le conduire à sa fin; et c'est pour cela que gé- » néralement tous les effets ont leurs inclinations vers les causes » qui les ont produits... Les plantes cherchent le soleil et s'enra- » cinent le plus qu'elles peuvent dans la terre... Le petit agneau » s'attache à la brebis qui vient de lui donner naissance; il la re- » connaît entre mille autres de même couleur; il la suit et semble » lui dire : C'est ici que j'ai reçu ce que j'ai; c'est ici que je rece- » vrai ce qui me manque... Si un peintre, après avoir tracé un » portrait, avait laissé les yeux à faire, que ferait ce tableau s'il » pouvait connaître son défaut? Où irait-il? ce ne serait pas sans » doute chez les rois et les princes..., mais il irait chez le maître » qui lui a donné les premiers traits, afin qu'il achevât ce qui lui » manque... N'est-ce pas ici votre leçon? ô créature raisonnable! » *Vous n'êtes pas encore achevée*. Ne vous flattez pas dans les avan- » tages de votre première condition; vous avez reçu quelque chose, » mais il vous manque beaucoup... *vous n'êtes qu'ébauchée*... » Vous le connaîtrez bien clairement si vous considérez les inclina- » tions continuelles de la nature, qui, reconnaissant ses imperfec- » tions, ne cesse point de soupirer et de demander en sa manière » ce qu'elle n'a pas. Le Seigneur qui vous a formée a voulu vous » rappeler à lui par ce besoin qu'il a imprimé à votre âme, par » cette faim de bonheur et de paix que rien d'humain ne peut as- » souvir... Que peuvent pour cette créature si noble les richesses, » les délices, les meubles précieux?... C'est le Seigneur qui ras- » sasie sans dégoût, qui agrandit sans faste, qui donne un parfait » repos[2]. »

[1] S. Jacq., c. 1, v. 18.

[2] Œuvres du vénérable Louis de Grenade. *Guide.*, c. 2 et passim.

L'homme est donc fait pour Dieu seul, et il ne peut encore l'atteindre... Le grand besoin de son intelligence, c'est la possession intime de la vérité; celui de son cœur, c'est l'union par l'amour à un bien immense. Il ne peut trouver ces deux choses qu'en Dieu, et il en est exilé, *peregrinamur à Domino*, comme dit l'Apôtre : il n'est point encore *comprehensor*, selon l'expression de la Théologie et de M. Nodier. De là ce gémissement continuel de son cœur, auquel saint Paul associe d'une manière sublime la création, la *nature tout entière qui gémit*, qui *enfante douloureusement le grand jour de la révélation des enfans de Dieu*[1].

Aussi *nous attendons de nouveaux cieux et une nouvelle terre dans lesquels habite la justice*[2]. Ce ciel nouveau, cette terre nouvelle, cette cité que Dieu lui-même inonde des flots de sa lumière et du torrent de ses délices, le disciple *bien-aimé de l'agneau*[3] les a vus dans ses sublimes révélations, et il a entendu ces paroles descendre du trône de l'Ancien des jours : *Voilà que je fais toutes choses nouvelles*[4].

Maintenant peut-on dire avec l'habile palingénésiste, que le *requievit Deus die septimo* doit se prendre dans un sens futur comme dans beaucoup de prophéties? Je n'en sais rien; mais je croirais qu'on peut penser et dire : Si le septième jour, si le jour du repos est commencé dans ces cieux des cieux qu'habite le Seigneur, il ne l'est point encore pour l'homme sur la terre.

Ici-bas le sixième jour, le jour de l'homme, l'*aujourd'hui* de saint Paul se continue... Ici le Créateur conduit encore son ou-

1 Omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhùc. *Rom.*, c. VIII, v. 19, 22.

2 Novos verò cœlos et novam terram exspectamus in quibus justitia habitat. II. Saint Pierre, c. III, v. 13.

3 C'est le nom sous lequel il se plaît à désigner lui-même son divin maître dans tout son livre de l'*Apocalypse* ou de la révélation.

4 Et je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle; car le premier ciel et la première terre avaient disparu et la mer n'était plus... Alors celui qui était assis sur le trône dit : Voilà que je fais toutes choses nouvelles... Et la ville (la nouvelle Jérusalem) n'a pas besoin du soleil ni de la lune pour l'éclairer, parce que la gloire de Dieu l'éclaire, et que l'Agneau en est le flambeau. *Apoc.*, c. XXI, v. 1, 5, 23.

…vers le terme que sa sagesse a marqué. *Pater meus usque-…odò operatur et ego operor*[1]…

…ne création invisible plus admirable que celle de l'univers ma-…riel est déjà commencée. Une nouvelle effusion de l'esprit créa-…ur nous a été méritée par les souffrances de la grande victime, …us-Christ. Dieu, qui opère fortement, mais d'une manière lente, …ue, insensible, a avancé son œuvre comme aux jours précédens; …ais rien ne paraît aux yeux mortels. Il y a une créature nou-…lle, un homme nouveau : *In Christo nova creatura*… Le …yaume de Dieu est au milieu de nous : mais l'homme des sens …perçoit rien. Entre l'homme des sens, l'homme animal, selon …xpression si juste de saint Paul, et une âme qui a compris et …brassé les voies sublimes du Dieu du Calvaire, une Thérèse, …e au Dieu d'amour, étrangère à toutes les jouissances de l'être …rrestre, immolant une chair virginale par des sacrifices conti-…uels, et répétant au milieu des larmes de sa brûlante prière : …*souffrir, Seigneur, ou mourir*… la distance est incommensu-…ble… Cependant cette Thérèse elle-même, par elle-même, ne sau-…ait mériter ce *poids éternel de gloire*[2] de l'état résurrectionnel; …la est vrai. Mais le sang d'un Dieu est mêlé avec son sang; le …rme d'immortalité est déposé en elle par ce froment des élus, ce …r qui produit les vierges. C'est cet homme nouveau, ce Jésus-…hrist *intérieur et caché formé en elle*[3] par un sacrement inef-

[1] Les Juifs reprochaient à Jésus-Christ de violer le sabbat, le jour du repos …Seigneur…, il répond : *Mon père travaille encore jusqu'à présent, et moi …travaille avec lui*. Il semble leur dire : Ce Dieu pour l'honneur duquel vous …imez tant de zèle, ses intérêts, sa gloire, me sont plus chers qu'à vous : …t mon père… Quant au jour de son repos, l'idée que vous en avez est bien …vure, bien imparfaite encore. *Mon père travaille jusqu'à présent; et moi …travaille avec lui*, parce que Dieu fait toutes choses par sa parole féconde et …ance; et cette parole, c'est son Verbe, c'est son fils.

…n peut donner un autre sens peut-être à ces paroles; mais celui-ci semble …r si naturellement de la circonstance, qu'on peut croire qu'il était aussi dans …pensée de notre divin Sauveur. S. Jean, c. v, v. 17.

[2] Æternum gloriæ pondus. *II. Cor.*, c. iv.

[3] Filioli mei, quos iterùm parturio, donec *formetur Christus in vobis*. Ga-…, c. iv, v. 19.

fable qui mérite pour elle, qui mérite pour tous les chrétiens auxquels il s'unit et s'identifie par le mystère de son amour, l'immense bonheur que l'œil n'a point vu, que le cœur de l'homme n'a pu même pressentir. Et une âme qui n'a point présenté d'obstacles à la grâce de son Dieu, au sortir même de cette vie misérable, pourra, comme un encens pur, s'élever immédiatement jusqu'à lui.

A la vérité l'homme ancien, l'homme de la terre lutte contre l'amour qui le presse dans le sein même d'un grand nombre de chrétiens... hélas ! je l'avoue ; mais qui a sondé tout l'abîme des divines miséricordes? Je sais seulement, que, pourvu qu'enfin, au moment décisif de la mort, leur volonté droite et sincère embrasse de toute sa force l'amoureuse et divine volonté à laquelle souvent elle a trop longtems résisté, pourvu que leur dernier sacrifice s'unisse au sacrifice immense de la Victime adorée, du Dieu sauveur! un état d'expiation les attend encore, je le crois ; mais leur salut est enfin assuré. Le Ciel est leur héritage, il l'est à jamais : Jésus-Christ, leur frère, le leur a acquis au prix de tout son sang.

M. Nodier ne paraît pas croire que l'homme actuel puisse parvenir immédiatement à la possession inamissible du souverain bien ; mais il n'a pas mis, ce semble, un *Homme-Dieu* dans la balance... Ce plan, qui est celui de l'Évangile, est aussi beau que *le jour intermédiaire* qu'il invente avec génie, il est vrai, mais qui n'est point nécessaire, du moins tel qu'il le suppose, pour que la création arrive, par des nuances insensibles, mais constamment progressives, à sa dernière perfection. Ce jour intermédiaire, s'il en faut un, il a commencé à Jésus-Christ... Il est commencé sur la terre. Qu'on le voie s'achever, si l'on veut, par une double transition, et dans l'état des âmes qui gémissent arrêtées au seuil de la divine patrie, où rien de souillé ne peut paraître, et dans l'état plus heureux de celles qui, assises déjà comme des pierres vivantes du temple de Dieu, attendent encore que cet immense édifice soit achevé. Qu'on voie, dis-je, dans ce double état une dernière nuance qui prépare immédiatement le dernier, le plus grand des jours, on le peut sans doute ; mais que ce soit sur la terre que se décide irrévocablement la dernière destinée de l'homme ; que

soit maintenant que les enfans d'Adam se partagent, comme autrefois les enfans de Dieu, en *deux familles différentes pour leur différentes destinées*, pour nous autres chrétiens je ne crois pas qu'il nous soit permis d'en douter. Nous avons peu de lumière, mais il y en a assez pour éclairer notre volonté, incliner notre cœur; et ce cœur, cette volonté, sont les seules choses qu'un Dieu-amour nous demande... Par Jésus-Christ le salut est facile; il ne demande *uniquement*, mais *essentiellement*, qu'une âme docile et un cœur droit.

Il est vrai que pour des yeux même assez peu attentifs, tout ce qui est aujourd'hui ne semble plus qu'*achever d'être*. Et ce feu générateur lui-même, apporté à l'homme il y a dix-huit siècles, semble de jour en jour s'épuiser et s'éteindre. Nous ne nous en étonnons point : le divin Maître nous a appris qu'à la fin des tems la foi et l'amour ne seraient presque plus sur la terre. Toutefois, avant qu'ils disparaissent entièrement, l'Ange de la nouvelle alliance viendra achever son ouvrage. Nous l'attendons et nous sollicitons même sans cesse son retour par la prière *quotidienne* qu'il nous a lui-même enseignée.

J'oserais même espérer avec un grand nombre d'âmes chrétiennes, qu'avant que cette divine flamme, allumée ici-bas par le cœur qui a le plus aimé, retourne à sa céleste origine, elle jettera encore un dernier et incomparable éclat. J'attendrais, avec un homme qui souvent a vu loin dans l'avenir, et avec lequel M. Nodier s'est souvent rencontré[1], une époque où la religion de Jésus-Christ régnera encore parmi nous, brillant à la fois des feux du ciel et des clartés réfléchies de toutes les sciences de la terre qui viendront embellir son triomphe. « Nous la reverrons, m'écrierais-je avec lui, la sublime alliance de la religion et de la science[2]. » M. Nodier, qui aura contribué peut-être à la préparer, la verra, je l'espère.

Voyez-vous ces cœurs français, trompés maintenant par les idées mensongères qu'on est venu leur donner de cette antique religion qui les avait rendus si grands? ne vous arrêtez pas au délire pas-

1. Jos. de Maistre.

2. Notes sur *Plutarque* et dans tous ses ouvrages; particulièrement dans ses dernières *lettres*.

sager qui les aveugle, ces cœurs-là sont chrétiens... « Le Français, » dit l'illustre étranger qui nous a si profondément connus, est » essentiellement religieux... Un Français sans religion n'est pas » seulement un être incomplet, il est tronqué, il est inutile. » Aussi voyez comme il se tourmente, comme il s'agite depuis qu'il lutte contre son Dieu... *Le brisement et le malheur sont dans toutes les voies*, comme dit un prophète; *le sentier de la paix, il ne l'a point connu...*

La plupart cependant, lorsque le jour suprême est venu, lorsque les passions se taisent, que les illusions s'évanouissent, lorsqu'ils sentent intimement que quelque chose en eux ne doit point mourir..., eh bien! la plupart encore lèvent les yeux vers le ciel, et ils y retrouvent le *bon Dieu* de leurs pères. Encore quelques jours et ces enfans fugitifs retourneront au Seigneur. J'attends pour eux, avec l'auteur que je viens de citer, une dernière et grande effusion de la bonté divine, et cette espérance repose bien profonde dans mon sein...

Plus tard... la faiblesse et la corruption de l'homme laisseront le divin flambeau retomber une fois encore dans la boue... Alors peut-être sera la consommation et la fin; mais alors aussi de grandes promesses nous restent, derrière ce fantôme du monde qui passe, l'édifice éternel sera achevé; *Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, il est à jamais* [1]; *les cieux et la terre passeront, mais ses paroles ne passeront point* [2].

Voilà peut-être, selon de faibles lumières recueillies à ce flambeau de la foi qui brille dans un lieu *plein de ténèbres* [3] (traits encore bien pâles, mais assurés, de l'aurore du jour que nous attendons), voilà peut-être ce qu'il est permis de penser des derniers traits qui doivent se donner et qui se donnent dès à présent au grand ouvrage de la création. Les pierres vivantes qui doivent entrer dans la construction de la céleste Jérusalem sont taillées, polies, préparées sur la terre par les souffrances et la douleur; mais le mal n'approchera point de la maison du Seigneur... Lors-

[1] S. Paul, *Hébr.*, c. XIII.
[2] Luc, c. XXI, v. 23.
[3] I. S. Pierre, c. III.

qu'on éleva le temple de l'ancienne Jérusalem, pas un coup de marteau, pas un gémissement de la scie ne fut entendu dans la ville sainte. Les pierres, taillées au loin dans les carrières, étaient placées sur-le-champ et sans effort au lieu qui leur était destiné... La carrière, c'est la terre; le temple est le Ciel. Cette comparaison est de l'Église elle-même, dans l'office de la Dédicace, où elle considère aussi cette création finale comme s'opérant actuellement au milieu de nous d'une manière invisible. Au jour du Seigneur le voile sera levé [1].

Hâtons-nous, nous crie saint Paul, d'entrer dans ce grand repos, tandis qu'*aujourd'hui* dure encore. Heureusement des connaissances bien profondes ne sont pas nécessaires pour cela.

Les découvertes que la science a faites dans les tems modernes [2], celles de l'astronomie et de la géologie surtout, qui ont mesuré, l'une des espaces, l'autre des époques prodigieusement distantes de la sphère étroite où nous vivons pressés; ces découvertes étonnant, éblouissent. Cependant lorsque cette même sagesse, cette même toute-puissance qui a formé ces mondes, qui a amassé ces couches millénaires, qui possède les secrets qui nous échappent encore de toutes parts [3], est venue au milieu de nous, elle ne nous a rien appris de toutes ces connaissances auxquelles nous donnons tant d'importance. Elle a souri à l'homme comme une mère à un

[1] Urbs, Jerusalem, beata,
Dicta pacis visio, *etc.* (Hymne du *Bréviaire romain.*)

[2] Chez les nations chrétiennes seulement; chez toutes les autres la dégénération suit son train : pas un art, pas une science.

[3] Ce n'est que lorsqu'on arrive aux dernières limites des connaissances humaines que l'on vient à découvrir les abîmes dont elles sont de toutes parts environnées. C'est ce qui a fait dire aux plus grands génies qui aient existé, après les recherches les plus persévérantes, les études les plus profondes : *Maintenant je commence à savoir que je ne sais rien.*

Je pense avec M. Nodier que si la science humaine vit encore longtems sur la terre, elle pourra amasser un nombre prodigieux de *faits*, mais elle ne connaîtra la raison intime d'aucune chose. La compréhension ne lui a point été donnée. Dieu a livré le monde terrestre et ce qui l'environne à ses recherches, à ses discussions. « Mundum tradidit disputationi eorum. » Et voilà tout. La science est donc aussi une vanité! « Beatus quem tu erudieris, Domine!... » Heureux celui qui, avec le divin Paul, possède avant toute autre la *science suréminente de Jésus-Christ!*

faible enfant, elle lui a tendu la main... Elle a cherché les humbles et les petits, elle s'est plue à converser avec eux. Le Dieu des immensités, qui n'est que l'immense amour, *Deus charitas est* [1], s'est fait un faible enfant... La même voix qui a dit : Que la lumière soit, nous a dit alors : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes*. Le bon Maître qui avait les paroles de la vie éternelle nous disait : *Heureux les pauvres, heureux ceux qui sont doux, ceux qui souffrent, ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu* [2] !

Ce n'est point encore le tems de voir, de connaître, mais de se laisser conduire à travers les ténèbres par la main d'un père. Oui, Dieu rassasiera notre intelligence de sa vérité; mais il exige auparavant l'hommage de notre soumission intellectuelle, de notre foi. Il désaltérera notre cœur aux sources du bonheur véritable; mais il demande auparavant la soumission volontaire de ce cœur à ses lois d'amour, qui ont toutes pour objet le bonheur de cette âme humaine dont il est plus occupé, selon la pensée des Saints, que du gouvernement de tout l'univers sensible qui nous environne. Que lui font les astres, les soleils? Mais il est jaloux de notre tendresse, il s'est fait notre frère... Aimons-le dans ce court moment de passage qui ne nous est point donné pour connaître; aimons-le dans la simplicité d'une âme humble, docile, généreuse. Aimons-le dans nos frères, auxquels il a transporté tous ses droits, et ensuite *in lumine tuo videbimus lumen!*... En vous, ô Seigneur, est la source et la plénitude de l'être, en vous nous verrons la lumière de la lumière : voilà ce qui est vraiment dans le caractère de la Divinité :

Τὸ Θεῖον δ'ἐστὶ τοιοῦτόν φύσει [3].

[1] Deus charitas est : *Dieu est amour*. C'est la belle définition du disciple chéri de Jésus.

[2] Matth., v. Luc., vi. Et lorsqu'il nous révèle les secrets les plus profonds de sa tendresse pour l'homme, « Je vous bénis, mon père, s'écrie-t-il, parce que vous avez caché ces choses à l'orgueil de la science et de la prudence humaine, et que vous les avez révélées aux humbles et aux petits. » Dieu s'approche des âmes simples, il se révèle aux humbles, il donne l'intelligence aux enfans. Il ouvre les yeux *des âmes pures*. (*Imit.*, liv. iv, c. 18, n. 4.)

Quelles promesses sont faites à la droiture et à la pureté de cœur !..

[3] Euripide, *Orest.*, v. 420.

J'ajoute, en finissant : Plusieurs autres questions se sont trouvées incidemment sous la plume de l'habile écrivain, pour lesquelles encore je crains que son opinion ne s'éloigne de l'enseignement catholique... Ainsi la faute originelle serait nulle ou à peu près, si je puis me flatter d'avoir saisi sa pensée...

Les reproches qu'il adresse à Esdras ne me paraissent pas justes non plus. Pour qu'ils pussent l'être, il faudrait pouvoir comparer l'édition de cet ancien docteur avec d'autres plus anciennes. Or le seul texte actuellement existant que l'on puisse regarder comme antérieur à Esdras, c'est le samaritain, et il est ici d'accord avec l'hébreu. Je me range pour toutes ces questions dans la foule des plus humbles enfans de l'Évangile et de l'Église... Tout homme peut se tromper, mais, selon la promesse, la lumière doit se lever pour les cœurs droits, et M. Nodier, à ce titre, est plus fait que tout autre pour la trouver.

L. H. (d. J.)

P. S. Nous proposerons ici, touchant la dernière époque de la création, une explication plus simple et plus satisfaisante peut-être que celle qui est développée dans le cours de l'article. Ce serait de considérer tout l'intervalle qui s'écoule actuellement depuis la chute de l'homme jusqu'au jour de la gloire, comme la grande nuit qui sépare le sixième du septième jour. Le texte sacré se prête singulièrement à cette interprétation. Car alors le septième jour est en effet commencé, selon la manière de compter des anciens Hébreux, quoique sa lumière tarde encore à paraître. Ce jour, comme tous les précédens, a dû commencer par une nuit, et cette nuit peut durer encore : c'est très-probablement le tems où nous sommes dans l'attente du jour de la manifestation, qui est par excellence le jour du repos (*sabbatismus*, *Heb.*, IV, 9), le jour du Seigneur.

Aussi l'Écriture sainte n'ajoute-t-elle point ici, comme elle l'a fait pour tous les jours précédens : *Et factus est vesperè et manè dies septimus*, c'est-à-dire qu'une nuit suivie d'un jour composèrent la septième journée, et elle ne le dit point, parce que ce septième jour n'est point achevé, parce qu'il ne s'est même point encore dégagé du voile des ténèbres. Au milieu de cette nuit profonde que nous traversons..., *exspectantes et properantes in adventum diei Domini...*, une lumière nouvelle est venue fixer nos regards vers le pôle de la céleste espérance, vers le véritable orient du jour éternel, qui est Jésus-Christ... *Vir oriens*

nomen illi! disent les prophètes. Plus radieuse depuis lors, la foi nous luit comme un flambeau dans un séjour encore plein de ténèbres, selon l'expression de saint Pierre, mais seulement jusqu'à ce que le jour paraisse, *donec dies elucescat*. (II. Pet., c. I. 19.) Ce flambeau, comme l'astre de nos nuits ordinaires, n'est lui-même qu'un faible reflet de l'astre qui doit donner le jour, et qui se cache encore à nos yeux. Peut-être à l'heure où nous sommes ce flambeau semble-t-il commencer à pâlir; mais la nuit est déjà bien avancée; le jour, sans doute, n'est pas loin. *Nox præcessit, dies autem appropinquavit.* (*Rom.*, XIII, 12.)

Ainsi la création s'ouvre par la plus grande des nuits, le chaos, les ténèbres répandues sur l'abîme, et elle s'achève par le plus grand des jours, le jour éternel.

> Hic, ceu profundâ conditi
> Demergimur caligine,
> Æternus at noctem suo
> Fulgore depellet dies.
> Hunc nempè nobis præparas
> Nobis reservas hunc diem...
>
> *Hymn. Paris.*

Il me semble que plus on presserait cette interprétation, plus on lui trouverait de justesse. Car si les six premiers jours sont de grandes époques, le septième est sans doute de la même nature; si les autres jours ont commencé par une nuit, le septième doit commencer pareillement par une nuit, et comme l'homme a été créé avant le septième jour, cette nuit doit exister en même tems que l'homme. Or cette nuit, il ne faut pas la chercher bien loin : vous la trouverez à chaque page de l'Écriture, aussi bien que le grand jour qui doit à jamais la suivre.

J'avoue que je n'exprime qu'avec défiance une pensée qui me frappe cependant par l'extrême facilité avec laquelle elle sort de tout l'ensemble des textes qui viennent de nous occuper. Mais, faut-il le dire encore? je la soumets sans réserve à l'autorité religieuse.

Quand j'ai dit que le flambeau de la foi commence à pâlir, j'entends ce mot dans le sens où l'on dit tous les jours que la foi s'affaiblit, c'est-à-dire dans le cœur des hommes, *diminutæ sunt veritates à filiis hominum...*, et point autrement. Mon attachement à la foi et à l'Église, colonne de la vérité, n'a point de bornes.

L. M. d. F.

Revue de livres nouveaux.

DU CLERGÉ FRANÇAIS ET DU CLERGÉ ANGLICAN.

État politique de l'Angleterre. — Du clergé français ; sa pauvreté, sa charité. — Du clergé anglican ; ses richesses, sa vie commode. — Avantage du célibat ecclésiastique. — Réponse à quelques jugemens inexacts sur le clergé français.

M. le baron d'Haussez, ancien ministre du roi Charles X, vient de publier un ouvrage fort remarquable dans lequel il s'attache à rendre compte de l'état actuel de la Grande-Bretagne[1]. Nous n'avons pas à nous occuper des questions politiques qui remplissent la plus grande partie de ces deux volumes. Nous les résumerons seulement en disant que les observations de M. d'Haussez confirment ceci, ce qui, au reste, est pressenti depuis longtems par tous ceux qui ont un peu étudié l'histoire de ce pays, c'est que l'Angleterre touche à un moment de crise et en politique et en religion. Quant à la crise politique, on ne sait comment elle se développera, surtout à quoi elle aboutira ; mais le résultat de la crise religieuse est à peu près connu. L'*Église établie*, sanctionnée et adoptée dans un moment d'effervescence religieuse et de troubles politiques, ne peut plus se soutenir en présence des abus po-

[1] *La Grande-Bretagne en* 1833, par M. le baron d'Haussez ; chez Urbain Canel, rue du Bac ; 2 vol. in-8o. Prix : 12 fr.

sitifs qu'elle a entraînés, et au milieu d'une population indifférente et calculatrice. Elle tombera ; bien plus, elle est déjà tombée dans les esprits, même du peuple. Les lois qui seules la soutiennent seront bien obligées de se mettre en harmonie avec les pensées de la majorité des esprits. Alors deux parts seront faites : l'une à l'indépendance, qui bâtira, réformera, établira de nouvelles Églises qui ne se soutiendront pas plus que celles qui ont déjà existé; l'autre à la foi catholique, qui s'enrichira des plus abondantes dépouilles, je veux dire des plus nombreuses convictions; car les dépouilles matérielles de l'*Église établie* passeront aux peuples qui meurent de faim sur le seuil des palais inhabités de leurs fastueux pasteurs.

Telle est en résumé la position politique de la Grand-Bretagne.

Nous allons maintenant citer de cet ouvrage le parallèle que fait l'auteur entre le clergé français et le clergé anglican, parallèle qui nous donnera occasion de rectifier quelques jugemens qu'il a portés un peu légèrement sur nos prêtres catholiques. D'ailleurs ce morceau peut paraître de circonstance à cause de la question du *célibat*, qui y est traitée Que ceux qui parlent ou écrivent contre le célibat des prêtres lisent cette citation, et qu'ils disent si, venant à tomber dans un état de maladie ou de misère, ils aimeraient mieux que ceux qui doivent être leurs consolateurs fussent retenus chez eux par des soins de famille, ou fussent libres comme nos prêtres, qui n'ont d'autre famille que les pauvres et les infortunés.

Parallèle entre le clergé français et le clergé anglican.

« La manie des comparaisons ne saurait tenir contre la dissemblance absolue entre les objets que l'on voudrait comparer. Ce serait donc folie de prétendre établir des rapports entre le clergé de France et celui d'Angleterre.

« Qu'est-ce qu'un prêtre chez nous? disait à la tribune un » député fort dévot, et qui pouvait être cru sur cette matière. C'est » un homme simple, sans famille, sans crédit, de peu d'influence, » pauvrement habillé de noir, qui remplace, par une véritable » piété, un grand désintéressement et beaucoup de charité les de-

» hors qui lui manquent ; que l'on recherche peu dans les salons, » parce que ses qualités n'y sont pas nécessaires, et qui ne s'y » présente guère, parce qu'il s'y trouve déplacé ; qui, trop sou» vent sorti des dernières classes de la société, oppose quelquefois » un orgueil maladroit à la bassesse de son origine, et à qui la » médiocrité de son traitement ne laisse, pour faire le bien, d'au» tre ressource que de se rendre importun auprès de ceux qui » possèdent, pour en obtenir les moyens de soulager ceux qui ne » possèdent rien. »

» Si l'on voulait adopter la forme employée par ce député pour se rendre compte de l'existence du clergé anglais, on dirait : « Qu'est-ce qu'un ecclésiastique en Angleterre ? C'est un homme » d'une grande naissance, entouré d'une nombreuse famille, » pourvu d'un riche bénéfice, vivant dans le luxe, participant à » tous les plaisirs, à toutes les jouissances du monde ; jouant, chas» sant, dansant, se montrant aux théâtres, ne se piquant pas de » gravité lorsque son caractère personnel ne l'y porte pas. Écono» misant sur ses revenus pour établir ses enfans ; dépensant sa » fortune en paris, en chevaux, en chiens, quelquefois avec une » maîtresse, lorsque cette prévoyance lui manque ; dans l'un et » l'autre cas, donnant peu aux pauvres, et laissant le soin de s'en » occuper, comme celui de remplir des fonctions qu'il dédaigne, » à quelque malheureux d'une classe inférieure, lequel, pour » une modique rétribution, est obligé d'avoir des vertus et d'ac» complir des devoirs dont le titulaire se dispense. »

» Ce double tableau est vrai.

» La *déconsidération et l'indigence* dont, en France, les principes et les lois révolutionnaires ont frappé le clergé, *ont détourné de cette carrière les membres des familles honorables*, qui autrefois étaient *en possession de lui fournir des sujets*. Maintenant le zèle des évêques recrute dans les classes *les moins relevées de la société des jeunes gens que la comparaison d'un état abject et pénible, avec la perspective d'une vie moins laborieuse, que précède une apparence d'éducation, et qu'accompagne une position moins abaissée, engage à préférer la soutane à la blouse de charretier.* Après quelques années consacrées à l'acquisition des connaissances indispensables, ils vont, à la sortie des séminaires, sans noviciat,

sans étude du monde et de *l'esprit de leur état*, opposer avec une sorte de *maladresse brutale l'absolutisme de leurs principes religieux* à l'indépendance raisonneuse de leurs paroissiens. Sans expérience, dépourvus de ce tact qu'aurait pu leur donner l'habitude de vivre au milieu d'*une famille bien élevée, que leurs antécédens leur refusent, ils se constituent en état de lutte avec ceux qu'ils sont appelés à diriger; et une malveillance réciproque leur rend le bien impossible.* Ce n'est plus que par des *sermons tournés en ridicule*, ou par des aumônes surprises à sa propre indigence, et qui n'atteignent que la *classe ingrate des pauvres*, que le curé de village révèle sa présence; et sa vie s'écoule orageuse, fatiguée, accablée de privations, et pourtant enviée comme si elle était heureuse et honorée.

» Telle n'est pas l'existence de l'ecclésiastique anglais. Sa carrière est marquée d'avance; il en connaît le terme comme le début; il sait si ses espérances doivent se renfermer dans la possession d'un bénéfice de mille ou douze cents livres sterling de revenu, ou si son ambition peut s'élever jusqu'à l'épiscopat; mais il sait aussi que dans l'hypothèse la moins favorable, des études sur le résultat desquelles on se montre peu exigeant, suffiront pour lui assurer une position honorable. Sa famille ou ses amis tiennent en réserve pour lui une cure richement dotée, sur laquelle il résidera s'il a le désir et l'espoir de s'élever davantage; qu'il fera gérer par un suppléant à gages, s'il se décide à sacrifier son avenir aux douceurs de sa situation présente. Une vie grave, une vaste instruction sacrée, par-dessus tout l'éloquence de la chaire, sont des conditions indispensables pour parvenir à l'épiscopat; mais la rigueur dont elles s'accompagnent, est diminuée par de nombreux avantages. Sur chacune des marches qui font monter à cette haute dignité, se trouve un accroissement de richesses, de grades, de considération, et le courage est soutenu par la perspective des honneurs, de l'influence, de l'immense fortune, réservés à celui qui atteint ce terme désiré.

» La classe des évêques présente des sujets aussi distingués par leurs talens que par leurs mœurs. Mais, trop distraits par leur participation aux affaires politiques, comme pairs du royaume, trop entraînés par leur goût de prédication, ils ne se livrent pas assez à la direction de leurs subordonnés, qui vivent dans une sorte d'in-

dépendance de toute supériorité spirituelle, et qui ne sont guère rappelés à la discipline que lorsque quelque scandale éclatant a rendu indispensable un acte de sévérité.

» Ces préoccupations des évêques n'excluent pas cependant des habitudes de dépense et même de luxe. Outre un palais dans le siége de leur dignité, et un château dans une des plus riantes parties de leur diocèse, ils ont un hôtel à Londres, où les sessions du parlement leur fournissent un prétexte de résidence.

» Un costume noir, mais qui, par sa forme, ne distingue en aucune manière celui qui le porte du reste de la société, est affecté aux *clergymen* du bon ton, à ces cadets de grandes familles qui n'appartiennent à l'Église que par les émolumens qu'elle leur procure, et que l'on voit aux courses d'Epsom, de Duncaster et de Newmarket, aux chasses du Norfolk et de l'Yorkshire, beaucoup plus que dans leurs chaires. Ce costume n'entraîne la privation d'aucune des jouissances que présente le monde ; et ceux qui le portent n'hésitent pas à figurer dans les bals, dans les routs, et à se faire voir dans une stalle à l'Opéra, ou à se placer dans l'angle d'une loge de Delphi ou du théâtre Olympique.

» Les pasteurs des paroisses, ceux à qui est réellement dévolu le soin de diriger les âmes, trouvent dans leur participation aux plaisirs d'une société moins tumultueuse, des compensations aux fatigues du sacerdoce, et ils en profitent. Il en est peu qui ne se mêlent avec leurs familles, ordinairement très-nombreuses, dans les lignes d'une colonne ou dans les figures d'un quadrille, et qui ne paraissent s'y complaire.

» J'ai vainement cherché à concilier la sévérité de principes qui engage les ministres du culte protestant à proscrire les distractions les plus innocentes, pendant les vingt-quatre heures dont se compose le dimanche, avec le goût de plusieurs d'entre eux pour la danse. Ce goût les expose à la familiarité, souvent aux railleries de ceux à qui, par état, ils doivent des exemples graves et des leçons austères ; de cette classe surtout à laquelle ils interdisent ce même genre de récréation qu'eux-mêmes prennent avec une sorte de passion.

» Le clergé des campagnes a généralement des mœurs sévères et irréprochables ; mais ses fonctions, limitées à l'intérieur des église,

ne s'étendent pas jusqu'à l'administration des aumônes. Bien peu de pasteurs connaissent le nombre, les noms, et les besoins des pauvres de leurs paroisses : et ils ne s'en occupent que comme d'un objet étranger à leurs obligations. On ne les voit pas quitter leurs demeures commodes pour aller s'établir au chevet d'un malade, et lui porter les consolations de la religion. Qui sait si, en échange de leurs soins charitables, ils ne rapporteraient pas dans leurs familles le germe d'un mal contagieux dont, en admettant que seuls ils fussent atteints, seuls ils ne seraient pas victimes, puisque le sort de tout ce qui leur est cher tient à leur existence ?

» Ces considérations n'arrêtent pas le prêtre catholique ; il est pauvre et isolé. Sans s'apercevoir qu'il change d'habitation, il passe de son presbytère dépourvu de toute aisance, dans la chétive cabane de l'indigent. Du malaise à la misère, la transition est si courte ! Il éprouve une partie des maux qu'il va soulager. S'il succombe, il aura peu à regretter d'un monde où sa part de bonheur est si restreinte. Il ne laissera personne pour le pleurer, mais aussi personne pour souffrir de son départ. L'idée du passé qu'il laissera derrière lui, ne le trouble pas ; il est tout à son avenir, et cet avenir est l'éternité. Il affronte donc sans crainte, presque sans réflexion, des dangers moins effrayans qu'ils ne le seraient s'il participait à tout ce qui attache à la vie : une femme, des enfans, du bonheur !

» Les mariages des membres du clergé protestant sont d'une fécondité devenue proverbiale. Lorsque l'élévation des émolumens se rencontre avec des habitudes d'ordre, l'avenir des familles se trouve à peu près assuré. Mais il n'en est pas toujours ainsi, et les inconvéniens du contraste d'une position aisée et d'une éducation recherchée avec les privations d'une situation précaire se font sentir. Les veuves obtiennent ordinairement des asiles dans des maisons instituées pour les recevoir. Les fils utilisent leur éducation ; mais les filles sont contraintes de chercher dans l'emploi de leurs talens une ressource qu'elles n'y rencontrent pas toujours, et que quelquefois elles n'ont pas le courage de repousser, venant de moyens moins honorables.

» Je ne doute pas que, s'il voulait examiner à fond la question de la convenance du mariage ou du célibat des prêtres, et la résoudre par la comparaison de ce qu'il observerait en Angleterre et

en France, un juge impartial ne se prononçât pour la seconde de ces conditions. Il n'hésiterait pas à reconnaître que, avec une égale régularité de mœurs, plus d'abnégation des choses du monde, plus de désintéressement, plus de charité, résultent de la situation du prêtre célibataire : que plus d'attachement à la vie, plus de soins de famille, plus de considération d'avenir, moins d'affection aux devoirs de l'état, moins de disposition à la bienfaisance, et moins de moyens de la satisfaire, moins de spécialité enfin sont le partage de l'ecclésiastique marié ; et que, en faisant une part plus large que ne l'exige la réalité des faits, mieux vaut un prêtre isolé de la société, qu'un ministre attaché à tous ses intérêts, participant à toutes ses influences, et soumis à toutes les conditions qu'elle impose.

» Si l'on mettait en regard la conduite des ecclésiastiques français et celle des *clergymen* anglais ; si on opposait les formes austères, âpres même des uns, leur continuelle abnégation d'intérêts personnels et d'affection de famille, leur inépuisable et ingénieuse charité, et les privations qu'ils s'imposent pour y suffire, leur habitation sans meubles, leur costume rapproché de celui de la misère qu'ils soulagent, leur rigide assujétissement à toutes les pratiques de la religion ; si on opposait à cette continuelle soumission à des devoirs sévères l'existence douce et facile des pasteurs anglais, les soins qu'ils donnent au présent et à l'avenir de ce qui les entoure, les dépenses qu'ils font pour satisfaire des goûts qui ne sont pas en rapport avec leurs fonctions, la recherche qui se fait remarquer dans leur ameublement, dans leur costume, dans la tenue de leurs équipages, la raison, qui prononcerait sans partialité, placerait d'un côté une vertu vraie, qui ne tient compte d'aucun sacrifice pour arriver à son but, et qui ne pèche que par un défaut de tact dans l'emploi des moyens ; de l'autre, une vertu un peu mondaine qui s'est ouvert une route commode pour concilier ce que réclame une position qui doit avoir de la gravité, avec des mœurs qui n'en affectent pas assez ; et elle accorderait la préférence au modeste clergé de l'Église catholique sur le clergé riche et somptueux de l'Église protestante. »

Nous avons cité ce morceau sans en rien retrancher ; cependant

nous sommes loin d'approuver le tableau que trace M. le baron d'Haussez, du clergé de France, et d'admettre ce qu'il dit sur *la condition d'où sont tirés les membres de ce clergé*, sur *les intentions qui les poussent dans le sacerdoce* et sur *la manière dont ils exercent leur charge parmi leurs paroissiens*. Ce tableau, comme visant à donner une idée exacte du clergé en général, est faux et calomnieux.

Et d'abord il n'est point vrai que le clergé se recrute dans les classes les *moins relevées de la société*. Il aurait été plus conforme à la vérité de dire dans les *classes moyennes*, dans ces anciennes familles auxquelles la révolution a enlevé leur fortune, dans la magistrature de province, juges, notaires, fonctionnaires publics, et dans la classe dite *bourgeois des petites villes* ou petits propriétaires, dans celle des artisans aisés : toutes classes que l'on appelle *moyennes*, et que la médiocrité et l'aisance éloignent en même tems et des intrigues du pouvoir et de la corruption qui accompagnent souvent le luxe et la richesse ; classes enfin que l'on peut appeler les plus intègres et les plus religieuses de la société actuelle. Il arrive bien sans doute qu'il y a quelques membres du clergé qui sortent des classes inférieures, mais ceci est une exception ; il faut un concours de circonstances tout particulier; il faut que des protecteurs riches et puissans suppléent à la pauvreté de la famille, et cela n'arrive que lorsque le sujet a des qualités assez distinguées pour soutenir le zèle de ses protecteurs. Toujours c'est ici une exception, et ceux qui en sont l'objet peuvent presque toujours s'en glorifier, bien loin d'avoir à rappeler cette origine avec embarras.

Quant au reproche de ne pas connaître *l'esprit de leur état*, et de n'opposer qu'avec *une sorte de maladresse brutale*, *l'absolutisme de leurs principes religieux* à l'indépendance raisonneuse de leurs paroissiens, ceci est encore injuste dans le vague et la généralité avec lesquels il est exprimé. L'auteur se rapproche un peu trop de ces chrétiens soi-disant défenseurs du clergé, et qui ne le jugent que par ce qu'ils en ont lu dans certains journaux. Il faut s'entendre une fois sur ce reproche d'*absolutisme* adressé aux anciens membres du clergé, et de *brutalité* ou d'*intolérance* dirigé principalement contre les nouveaux. Si vous demandez à M. d'Haussez, comme à ceux qui répètent ou plutôt qui ont formulé avant

ni ce reproche, vous verrez qu'il s'agit simplement de ces refus de sépulture, de ces dénégations de prières et éloignement des églises, qui font crier au scandale tant de personnes d'une catholicité plus que douteuse. Rappelons ici les vrais principes. Il ne faut pas que quelques personnes s'imaginent, parce qu'elles voient le prêtre catholique recevoir quelque argent du gouvernement, il ne faut pas surtout que celles qui se sont trouvées, dans deux ou trois circonstances de leur vie, dans le cas de déposer entre les mains du prêtre une légère offrande, il ne faut pas, dis-je, que ces personnes aillent croire que les prières sont marchandises que l'on vend et que l'on achète, et que nos églises sont des magasins ou des bourses où un publicain sacré vient trafiquer de la parole et de la grâce de Dieu, que ceux qui ne veulent pas de son sacrifice, aillent sacrifier en d'autres lieux; que ceux qui ne croient pas à sa foi méprisent ce qu'ils ne connaissent pas; mais, après avoir méprisé, après avoir nié le prêtre pendant leur vie, qu'ils ne viennent pas lui apporter leur cadavre. Le prêtre sans doute a d'admirables chans et de ravissantes paroles à adresser aux cadavres, mais c'est lorsque la foi les purifie, et que, pendant la vie, y a été déposé un germe d'immortalité. Celui qui a rougi du Christ ne peut être salué par les chants du prêtre, qui le représente; il n'y a ici ni brutalité ni absolutisme. La parole et la prière du prêtre, comme celles de tout autre homme, ne doivent pas être forcées. C'est par trop violent et arbitraire de vouloir le faire figurer, revêtu de ses ornemens sacrés, dans l'ignoble comédie que viennent jouer des personnes sans foi, qui demandent des prières auxquelles elles ne croient pas. Le prêtre doit rester dans sa noble et juste indépendance.

Or, comme ici nous voulons être justes avant tout, nous ne prétendons pas nier qu'il ne puisse y avoir parmi les membres du clergé quelques prêtres moins dignes de leur état, qui s'abandonnent plus ou moins à des actes coupables ou peu mesurés; mais il y a loin de là à une accusation générale, et ce n'est point ceux-ci qui doivent représenter le clergé français. D'ailleurs, il faut dire que les évêques et les supérieurs ecclésiastiques veillent avec la plus scrupuleuse attention sur leur conduite, et ne manquent jamais de les punir. Ces punitions consistent à les faire changer de pa-

roisse, à les obliger à des retraites dans les séminaires, à leur interdire ou la confession, ou la prédication, enfin à les suspendre de toute fonction ecclésiastique et à les éloigner du diocèse, lorsque leur faute est assez grave pour mériter cette dernière punition.

Quant au reproche d'ignorance et à ces *sermons* que l'auteur dit être *tournés en ridicule*, nous croyons qu'il y a encore ici préjugé et prévention.

En effet, le prêtre faisant connaître l'*Évangile de Jésus*, et expliquant le *catéchisme* aux petits enfans et au peuple, est le véritable instituteur du siècle, et remplit le mieux cette demande qui est dans toutes les bouches, qu'il faut que le peuple soit instruit et éclairé. C'est ainsi qu'il transmet et propage les croyances et la morale catholiques renfermant les plus belles connaissances que Dieu ait communiquées aux hommes, connaissances que les plus grands génies de l'antiquité auraient enviées à ces pauvres écoliers des prêtres de la campagne. Quant aux études dites scientifiques, nous avouons qu'il serait à désirer qu'elles fussent plus répandues parmi le clergé; mais ce ne sont pas les prêtres qui refusent de les recevoir et qui les repoussent; il faut en accuser leur petit nombre, qui ne leur donne pas le tems de s'occuper d'autre chose que de leur ministère, et aussi quelques méthodes encore suivies dans certains établissemens d'éducation; méthodes où l'on s'occupe trop de difficultés passées et d'erreurs mortes et enterrées; mais en cela même nous pouvons dire que depuis quelque tems une sensible amélioration s'est faite dans les études ecclésiastiques; d'autres plus nombreuses encore sont préparées par les personnes éminentes qui sont à la tête de l'instruction ecclésiastique. Ces améliorations sont attendues et désirées avec impatience. Un illustre archevêque a même eu la bonté de nous dire que les travaux des *Annales* avaient été de quelque secours pour commencer ces améliorations. Nous connaissons nous-même un grand nombre de travaux *scientifiques* que les prêtres dérobent aux occupations qui les surchargent. Ainsi, sous ce rapport encore, le clergé français mérite des encouragemens et non des reproches.

Nous devons, en finissant, relever encore la phrase où M. le baron d'Haussez regrette « que la déconsidération et l'indigence dont.

en France, les principes et les lois révolutionnaires ont frappé le clergé, aient détourné de cette carrière les membres des familles honorables, qui autrefois étaient en possession de lui fournir des sujets. » Nous pouvons assurer que ni l'Église, ni aucun pasteur, ni aucun catholique fidèle ne regrettent les membres des *familles honorables qui n'entraient dans le sacerdoce qu'à cause de la considération et des richesses qui y étaient attachées*. Aucun surtout ne regrette ce tems où, comme il le dit d'une manière peu relevée, *certaines de ces familles étaient en possession de lui fournir des sujets*. Ceci, nous le dirons franchement, se sent beaucoup trop d'un esprit qui n'est pas celui de l'Évangile, et c'est avec douleur que nous apprenons, par ces paroles, quelles étaient les pensées des personnes qui dans ces précédentes années se sont occupées du clergé, et ont été dans le cas de s'asseoir dans les conseils de l'infortuné Charles X, ce roi aux intentions si droites, et à la foi si sincère. Il ne nous serait pas même difficile de citer à M. d'Haussez un nombre de jeunes gens qui appartiennent à ces familles qu'il appelle *seules honorables*, et que la pauvreté même et l'humilité du sacerdoce ont engagés à embrasser cet état, dont aussi ils seront les défenseurs et l'ornement, de concert avec leurs frères, également honorables.

Tout en rendant justice aux intentions de M. le baron d'Haussez, nous avons voulu relever ce qu'il y a d'inexact dans ce passage, parce qu'il nous a été pénible de voir les étrangers induits en erreur par une autorité aussi respectable sur le compte du clergé français.

A. B.



Archéologie.

LE ZODIAQUE DE DENDERAH ET LE CARTOUCHE QUI EN PRÉCISE L'AGE.

Importance de ces monumens par rapport à la Religion. — Analyse des travaux, insérés dans les *Annales*, sur les hiéroglyphes et les zodiaques. — Travaux de MM. Greppo; Champollion; Cuvier; Ampère; Delambre; Paravey; Coquerel, etc.

Quelque peu de tems que nous eussions, ce mois, pour la composition de ce numéro des *Annales*, nous n'avons pas voulu priver plus longuement nos abonnés des planches *lithographiques* que nous leur avions promises; et nous n'avons pas cru pouvoir choisir un sujet plus intéressant que de leur donner la reproduction exacte de ce monument, qui est un de ceux qui prouvent le mieux, et sans laisser place au doute, tout ce que les découvertes récentes sont destinées à apporter de faits nouveaux en confirmation de ce qui est raconté dans nos Livres.

En effet, il y a près d'un siècle, avait commencé contre la *Bible* un système d'attaque, fait au nom de la science, et en particulier de l'astronomie. Des savans, par des examens soi-disant profonds, et avec des calculs prétendus rigoureux et démonstratifs, étaient venus dire à la jeunesse qui suivait leurs leçons ou qui lisait leurs ouvrages, que des *observations certaines reculaient les annales du monde fort au delà de l'époque assignée au déluge et à la création par nos Livres saints*. Voltaire en particu-

ᴡᴇʀ, ce contempteur des récits de la Bible, affectait une vénération profonde pour les calculs attribués aux Chaldéens, aux Chinois, aux Égyptiens; et à sa suite ses lecteurs admiraient après lui. D'autres savans crurent aussi à toutes ces observations, et contribuèrent par leurs travaux à tromper le public, et à se tromper peut-être eux-mêmes, égarés qu'ils étaient dans les labyrinthes tortueux des calculs astronomiques.

Que si toutefois, vers le commencement de ce siècle, il restait encore quelque doute, il devait disparaître, nous disait-on, il y a quelques années, lorsqu'un monument authentique et contemporain, arraché de sa place millénaire, fut amené en France, et vint, pour ainsi dire, comme un témoin évoqué d'un autre monde, arguer de faux nos Livres sacrés. C'est ce que déclarèrent quelques savans, qui mirent leurs erreurs dans la langue inconnue que parlait ce témoin étranger.

Mais voilà qu'en même tems s'élève un de ces hommes que Dieu semble se susciter à lui-même pour dissiper l'erreur et montrer à nu l'ignorance des détracteurs de son Verbe. Champollion renoue le fil de la tradition d'une parole humaine qui s'était perdue; il va interroger lui-même cette Égypte si lontems muette, visite le temple solitaire, d'où le zodiaque avait été violemment arraché, et il apprend que ce témoin étranger avait laissé là, comme l'acte de sa naissance, l'époque authentique de son âge. Ce prétendu témoin des tems fort antérieurs au déluge et à la création du monde qui devait prouver que les récits de l'*Ancien-Testament* étaient des contes puérils qu'il avait vu inventer lui-même, dans sa vieillesse est *de beaucoup plus jeune que notre Nouveau-Testament*.

Or c'est ce fait que nous avons voulu faire toucher au doigt en mettant sous les yeux de nos lecteurs les deux monumens de ces graves débats : le *zodiaque* qui a servi de texte aux objections, et le *cartouche* qui en a donné la solution.

Le zodiaque est exactement copié sur celui qui se trouve dans la salle des antiques de la grande bibliothèque de Paris. Nous y avons même désigné par quelques lignes transversales la fente qui le partage en deux morceaux.

Quant aux deux *cartouches*, ils ne sont pas tout à fait à la place qu'ils occupent dans le monument.

On sait qu'ils ne se trouvent pas dans le zodiaque de Paris, et qu'ils sont restés attachés à la voûte d'une salle du temple de Denderah. Il faut noter, pour bien comprendre leur position, qu'immédiatement au-dessus du zodiaque, tel que nous le reproduisons, se trouve une figure de femme qui, les mains étendues au-dessus de sa tête, tient de l'un à l'autre bout du zodiaque; cette figure est entourée d'hiéroglyphes; or c'est au milieu de ces hiéroglyphes, et aux deux côtés des pieds de cette femme, à peu près à la hauteur de la cheville, que se trouvent les deux cartouches que nous figurons ici, dans l'ordre et la position qu'ils occupent respectivement. Ceux qui pourront consulter l'*Atlas* du grand ouvrage sur l'Égypte, tom. IV *Antiquités, planche* 21, pourront se convaincre de l'exactitude de ces détails, et de la reproduction entière des cartouches, qui ont été copiés sur cet atlas.

Quant à l'inscription, ceux qui voudront consulter l'*Alphabet hiéroglyphique*, que nous avons publié dans notre N° 12, tom. II, pag. 430, pourront facilement lire dans le second cartouche le mot de AOTKPTP ou αυτοκράτωρ, *empereur*, titre qui ne peut, dit M. Champollion, convenir qu'aux empereurs Claude ou Néron, princes qui, dans leurs médailles frappées en Egypte, ne sont bien souvent désignés que par cette seule dénomination.

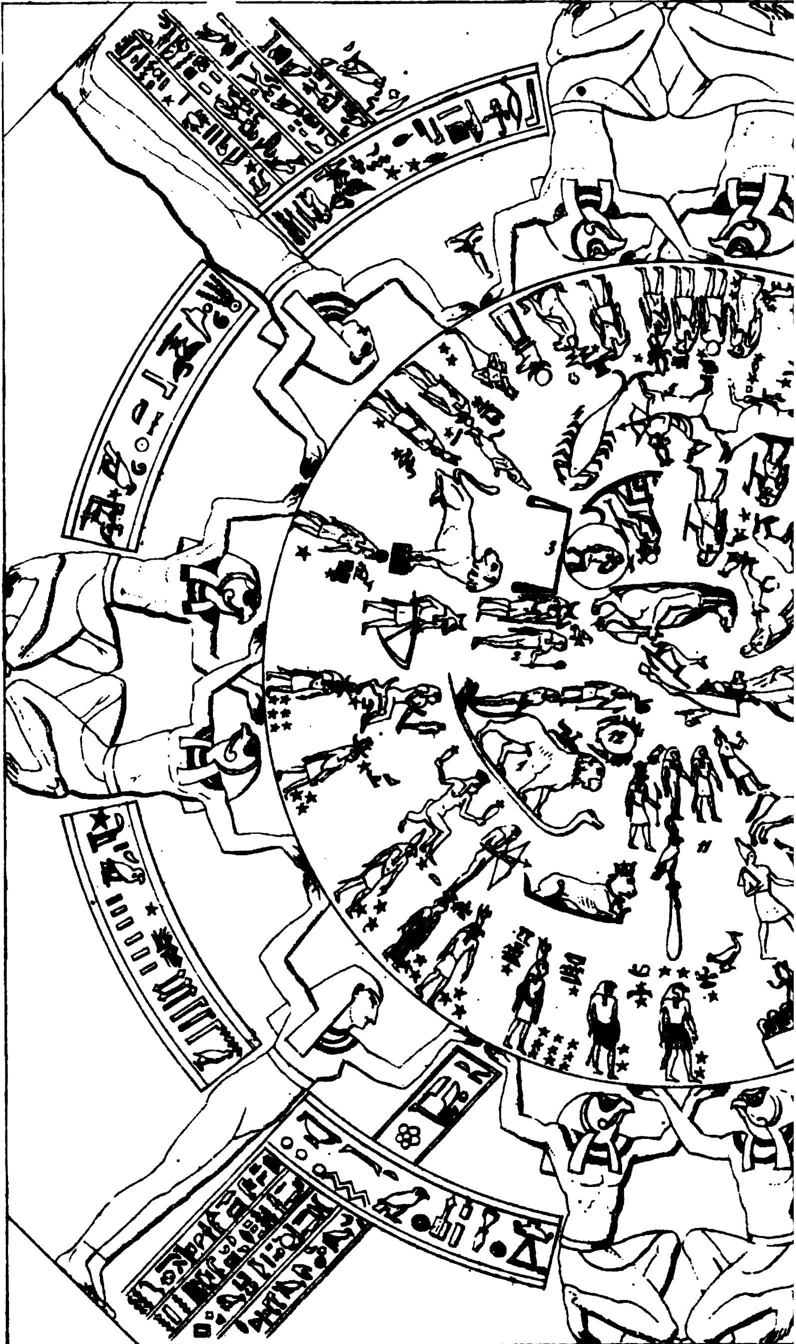
Nous aurons sans aucun doute occasion de revenir sur les zodiaques, et de renvoyer nos lecteurs à la planche que nous donnons ici. Pour en faire mieux saisir l'utilité, nous allons indiquer tous les travaux qui ont été insérés dans les *Annales* jusqu'à ce jour, et qui sont expliqués par cette planche, ou ont seulement rapport aux hiéroglyphes.

Les voici d'après l'ordre de leur insertion.

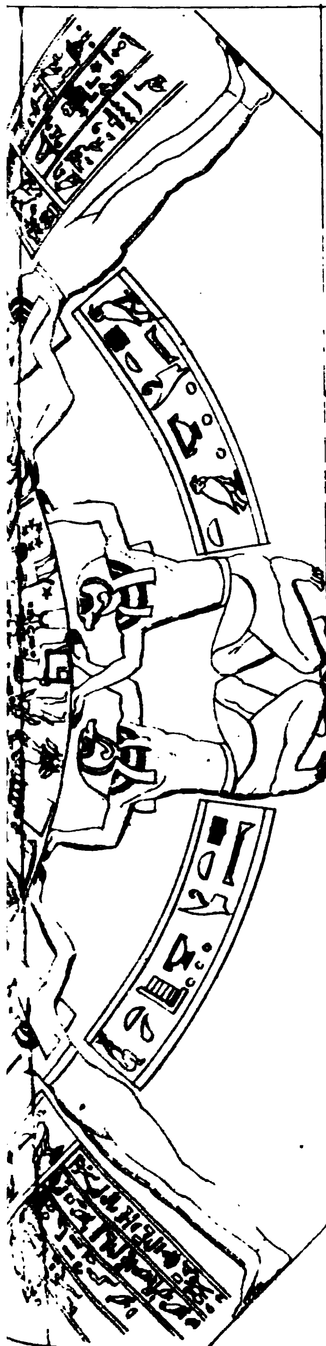
M. Greppo nous a tracé l'histoire de ce zodiaque, de sa découverte, de son arrivée en France et de la polémique à laquelle il a donné lieu; puis il a fait connaître la manière victorieuse dont M. Champollion avait tranché toutes les difficultés qui y avaient rapport. N° 1, tome I, pag. 36.

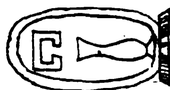
Dans le N° 12, tome, II, p. 422, nous avons analysé les leçons que M. Champollion avait faites au Collége de France, et tracé l'histoire des progrès de la science des hiéroglyphes et de la dé-

ZODIAQUE DE DEND



Annales de Phil. Chir. N.T. VII. N° 37 P. 80.







Cartouche portant l'inscription
AOTKPTP,
αυτοκρατωρ empereur.

Indication
des signes du Zodiaque

1. Le Lion.
2. La Vierge.
3. La Balance.
4. le Scorpion.
5. Le Sagitaire.
6. Le Capricorne.
7. Le Verseau.
8. Les Poissons.
9. Le Belier.
10. Le Taureau.
11. Les Gémeaux.
12. Le Cancer.

Echelle de Proportion.

1 2 3 4 5 centimètres.

Lith. Desportes ...

converte de son alphabet. Nous y avons reproduit dans une double planche les *deux alphabets démotique et hiéroglyphique*; c'est à cette planche que nous renvoyons les lecteurs qui veulent lire le cartouche que nous donnons ici.

Dans le N° 15, t. III, p. 148, nous avons présenté un abrégé sommaire de tout l'ouvrage de M. Greppo, dont nous n'avions cité qu'un chapitre dans le N° 1.

M. Cuvier a précisé ce qu'il fallait penser des systèmes et des calculs astronomiques des Égyptiens et des Chaldéens dans ce N° 15, p. 168.

Le même savant nous a donné, dans le N° 16, t. III, p. 282, une description détaillée des figures zodiacales, description qui aidera à comprendre celle que nous donnons ici; puis, avec l'admirable talent qu'il avait à résumer, il a analysé tout ce que les savans ont écrit sur les zodiaques, et a conclu que tous ces systèmes contradictoires « doivent dégoûter un esprit bien fait de chercher dans l'astronomie des preuves de l'antiquité des peuples. »

Dans le N° 19, tome IV, page 39, nous avons cité le rapport de MM. Ampère, Cuvier et Délambre, dans lequel ces savans rendent compte des mémoires inédits de M. de Paravey, relatifs à l'origine chaldéenne du zodiaque, lesquels mémoires établissent que toutes nos connaissances viennent d'un centre unique, et que ce centre est la Chaldée.

Dans le N° 27, t. V, p. 176, 1re édit., et 179, 2e édit., M. Athanase Coquerel a examiné sous des points de vue nouveaux les découvertes de M. Champollion dans leurs rapports avec l'Écriture sainte. Il a résolu d'une manière précise et juste l'objection que quelques critiques avaient soulevée, à savoir : comment il se faisait que Sésostris ou Ramsès, le grand conquérant, ayant été contemporain de Moïse, cet historien du peuple de Dieu n'en eût fait aucune mention. Il prouve que ces conquêtes ont eu lieu précisément pendant les quarante années que les Hébreux passèrent dans le désert.

Enfin, dans le N° 28, même volume, p. 261, nous avons fait connaître le système des Egyptiens sur l'immortalité et sur les récompenses et les peines de l'autre vie, d'après les lettres écrites de l'Égypte par M. Champollion.

Tels sont nos travaux passés sur les avantages que la religion doit retirer de la science et des découvertes hiéroglyphiques. Nous espérons y revenir bientôt, et apporter un nouveau et solennel témoignage à l'autorité de nos Livres saints. Nous tenons de M. Champollion-Figeac lui-même, frère de l'auteur de la découverte, qu'un volume va paraître dans lequel se trouveront les bas-reliefs où *Sésonchis*, le *Sézak* de nos Livres saints, a fait sculpter le roi Roboam, qu'il avait vaincu; bas-reliefs qui portent, écrits en caractères égyptiens, et le nom des sept villes prises et le nom des douze tribus d'Israël dans le même ordre qu'elles ont dans l'Écriture; monument unique en son genre, et qui fournit une preuve authentique d'un événement arrivé au 10e siècle avant notre ère.

Dans l'impatience où nous sommes de voir nous-mêmes et de donner à nos lecteurs une si belle preuve de notre foi, nous publierons ces documens dans une ou plusieurs lithographies dans le prochain N°, pourvu que l'ouvrage annoncé paraisse avant le 15 août[1].

A. Bonnetty.

[1] Voir le portrait du roi *Roboam* ci-après, à la p. 154.

Nouvelles et Mélanges.

Prière de l'empereur de la Chine. — Un journal anglais nous a fait connaître tout dernièrement un monument fort curieux : c'est une prière composée par l'empereur actuel de la Chine, *Taou-Kwang*, pour demander au *Ciel* la cessation d'une sécheresse qui a désolé ce pays l'année dernière. Ce qu'il y a de remarquable dans ce morceau, c'est la confession solennelle que fait le *fils du Ciel* de toutes les fautes qu'il aurait pu commettre contre les devoirs de sa charge. On lira avec intérêt cet *examen de conscience*, qui prouve quels sont les principes de morale admis et reçus, quoique peut-être non pratiqués, dans ce vaste empire ; principes que plus d'un monarque chrétien pourrait être dans le cas de prendre pour modèle. D'ailleurs il est beau de voir un roi infidèle et orgueilleux s'humilier, comme Nabuchodonosor, devant le *Ciel impérial*, comme il appelle l'Être qui gouverne le monde.

Requête au Ciel impérial (Hoang-Thien).

« Je présente, à genoux, une requête pour que nos affaires soient prises en considération. Oh, hélas ! *Ciel impérial*, si le monde n'était pas ébranlé par des changemens extraordinaires, je n'oserais pas présenter l'offrande d'un service extraordinaire. Mais cette année la sécheresse est terrible. L'été est passé, et nous n'avons point eu de pluie. Non-seulement l'agriculture et les hommes souffrent de ce fléau, les animaux et les insectes, les plantes et les arbres, tout a presque cessé d'exister.

« Moi, le ministre du *Ciel*, élevé au-dessus des hommes, je suis chargé de faire régner l'ordre dans le monde et de procurer la tranquillité à mes peuples. Il m'est impossible de dormir en paix : je suis abîmé dans la douleur ; je

tremble d'angoisses, et cependant je n'ai pu obtenir de pluies abondantes et fertiles.

» J'ai jeûné il y a quelques jours; j'ai offert de riches sacrifices sur les autels de la terre et de ses produits, et jai exprimé ma reconnaissance pour quelques nuages et de légères ondées; mais ce n'était point assez pour répandre la joie.

» Je regarde en haut, et je me souviens que le cœur du Ciel est bienveillance et amour. La seule cause de ce malheur est la profondeur toujours plus grande de mes péchés, mon peu de sincérité et mon peu de dévotion; voilà ce qui a fait que je n'ai pu toucher le cœur du Ciel, et faire descendre d'abondantes bénédictions.

» J'ai consulté avec respect nos archives, et j'ai vu que l'an 24 de Khian-Long, l'empereur mon grand-père, puissant, honorable et pur, a offert avec humilité « un grand service pour la *neige* ». Je me sens poussé par dix mille raisons à suivre son exemple, et j'assiégé le *Ciel* avec une angoisse mortelle, m'examinant moi-même, et considérant mes fautes; je lève mes yeux en haut, et j'espère pouvoir obtenir mon pardon.

» Je me demande:

» Si j'ai manqué de respect dans les sacrifices; si l'orgueil et la prodigalité se sont glissés inaperçus dans mon cœur et y occupent une place; si j'ai cessé de donner tous mes soins aux affaires de mon gouvernement, et si je suis devenu incapable de m'en occuper avec le zèle et les soins persévérans qu'elles exigent; si je me suis servi de paroles légères et dignes de reproches; si, dans la distribution des récompenses et des peines, j'ai observé une équité parfaite; si j'ai fait tort au peuple et porté atteinte à la propriété en élevant des monumens ou en dessinant des jardins; si, dans l'élection des fonctionnaires, mon choix n'est pas tombé sur des personnes dont les actes ont été vexatoires pour le peuple; si les punitions ont été dispensées justement ou injustement; si les opprimés ont trouvé des moyens d'appel; si des innocens n'ont pas été enveloppés dans les persécutions dirigées contre des sectes hétérodoxes; si les magistrats n'ont pas insulté le peuple et refusé d'écouter ses plaintes; si dans les opérations militaires des provinces de l'ouest il n'y a pas eu des massacres pour le seul fait de ce qui revenait à l'empereur; si les sommes répandues pour soulager la misère des provinces méridionales ont été sagement dispensées, ou si le peuple a été abandonné et exposé à périr dans les fossés; si les efforts tentés pour exterminer les montagnards rebelles de Hoonan et de Canton ont été bien dirigés, ou

n'ont servi qu'à faire fouler aux pieds, comme la boue et la cendre, les habitans de ces contrées.

« Sur tous ces points, sur toutes ces causes de tourmens que j'éprouve, je devrais poser le fil à plomb, et faire tous mes efforts pour redresser ce qui est mal, me souvenant toujours qu'il peut y avoir des fautes qui aient échappé à mes méditations.

« Prosterné devant toi, je te supplie, ô *Ciel impérial! Hoang-Thien*, de me pardonner mon ignorance et ma misère. Renouvelle mon cœur, car seul je présente et je comprends des millions d'hommes innocens. Mes péchés sont en si grand nombre que je ne puis y échapper. L'été est passé, l'automne est là; il est impossible d'attendre plus longtems. Je me frappe le front et je te supplie, *Ciel impérial*, de m'accorder promptement une heureuse délivrance, une pluie abondante et divinement bienfaisante. Sauve les vies de mes sujets, et relève-moi de mes iniquités. Oh, Hélas! *Ciel impérial*, écoute avec bonté. Je suis effrayé, inquiet, angoissé. Je te présente ma requête avec respect. »

(Extrait du *Chinese Repository*.)

État de l'éducation en Russie. — Tout l'empire, y compris le grand-duché de Finlande, est divisé en sept districts universitaires, dont chacun comprend un nombre plus ou moins grand de gouvernemens et de provinces. Un curateur est placé à la tête de chaque district, et le ministre de l'instruction publique gouverne et dirige l'ensemble. Il y a une université dans chaque district, et un ou plusieurs gymnases dans chaque gouvernement, et de plus des écoles primaires et secondaires; les premières sont appelées *écoles d'arrondissement*. Le nombre des étudians inscrits aux registres des différentes universités montait en 1830 à plus de 5,000.

Outre ces universités, il existe un grand nombre d'autres établissemens consacrés aux plus hautes branches d'études, et qui ne sont pas sous la juridiction immédiate du ministre de l'instruction publique. Elles portent le nom de *hautes écoles spéciales*. La théologie grecque est enseignée dans les académies de Kief, de Moscou, de St-Pétersbourg et de Kasan. Il y a dans ces établissemens plus de 26,000 étudians et 430 professeurs. L'Église catholique entretient 13 séminaires; les protestans prennent leurs grades à l'université de Dorpat, la Faculté de théologie leur est exclusivement réservée. La jurisprudence et toutes les

branches de médecine sont enseignées dans ces universités, mais plus particulièrement aux écoles médico-chirurgicales de St-Pétersbourg et de Moscou.

D'autres établissemens, jouissant à peu près des mêmes prérogatives que les universités, sont destinés à former la jeunesse russe pour les hautes fonctions d'État. Ce sont le *lycée* de Tsarkoie-Selo, la haute école de St-Pétersbourg et les *pensions nobles* des universités de Moscou et de St-Pétersbourg. Après avoir achevé leurs études, ils prennent un certain rang dans la hiérarchie.

Plusieurs milliers de jeunes gens reçoivent leur éducation aux écoles militaires, répandues dans l'empire au nombre de 25. L'étude des langues orientales, du commerce et de la technologie occupe un grand nombre de professeurs dans les autres écoles spéciales. Une institution orientale, fondée en 1823, a pour objet de former de bons interprètes pour les relations diplomatiques de la Russie avec les cabinets de l'Est, et une école fondée à Orenbourg est consacrée à répandre parmi les musulmans de l'empire les résultats de la civilisation européenne.

Tous les gymnases, au nombre de 55, subirent, sous le règne du dernier empereur, une complète réorganisation, et sont maintenant établis sur un pied uniforme.

Il y a en outre 247 maisons particulières d'éducation, toutes soumises au contrôle de l'université du district dans lequel elles sont placées. Les écoles primaires sont très-peu nombreuses : on n'en compte que 120. Viennent ensuite les écoles élémentaires ou paroissiales : leur nombre est loin d'être proportionné aux besoins de la population, malgré tous les efforts du dernier czar. Le nombre total des écoles placées sous le contrôle immédiat du ministre de l'instruction publique était, en 1824, de 1,411, dans lesquelles 70,000 jeunes gens des deux sexes recevaient l'éducation. Dans cette estimation nous ne comprenons pas les écoles dans les colonies militaires, qui sont très-nombreuses, ni celles qu'entretient le clergé russe, et qui, dans la même année, montaient à 344. Enfin nos écoles normales et les écoles allemandes sont de jour en jour imitées et introduites en Russie. La somme annuelle mise à la disposition du ministre de l'instruction publique monte à environ 3 millions de roubles.

La presse aussi commence à exercer son influence sur l'esprit public : il ne paraît toutefois en ce moment que 63 journaux dans tout l'empire : ils sont écrits en douze langues différentes. Comparées au reste de l'Europe, sans doute les ressources intellectuelles de la Russie sont encore insignifiantes, et la masse

de la population est encore indifférente aux bienfaits de l'instruction. Quoi qu'il en soit, on ne peut pourtant s'empêcher de reconnaître les constans efforts du gouvernement : quelque retardataire que paraisse cet empire, quand on réfléchit sur les germes de perfectionnement qui se développent dans son sein, on ne voit pas pourquoi on nierait sa tendance civilisatrice.

(*L'Europe littéraire.*)

Bibliographie.

MITHRIAKA ou *les Mithriaques*, Mémoire académique sur le culte symbolique du soleil, par M. de Hammer, traduit et publié par M. Smith, membre de l'Académie de Caen, etc. — Chez l'Éditeur, faubourg St-Gilles, à Caen ; et à Paris, chez Mesklein. Prix : 15 fr.

Nous espérons revenir bientôt sur cet ouvrage, où le savant auteur a éclairci une foule de questions relatives à ce culte, le plus ancien peut-être et le plus répandu en Orient.

— On lisait ces jours derniers dans la plupart des journaux de Paris : « Le roi Louis-Philippe a reçu en audience particulière MM. Alexandre Lénoir et Charles Farcy, de la société royale des antiquaires de France, qui ont présenté à S. M. les matériaux précieux relatifs à la publication des ANTIQUITÉS MEXICAINES, notamment celles de *Palenque* et de *Mitla*, desquelles il résulte évidemment que cette partie du Nouveau-Monde fut aussi anciennement civilisée que l'Égypte et l'Inde. Cet important ouvrage est destiné à changer toutes les idées reçues touchant l'Amérique, qui aurait eu, à une époque fort reculée, des rapports intimes avec l'Indostan, et même avec l'Égypte. »

Nous savions déjà que ces deux estimables savans s'occupaient de mettre au jour tout ce qui a rapport aux antiquités si précieuses de l'Amérique, mais nous avons vu avec plaisir cette annonce, et nous la reproduisons pour prouver comment peu à peu les idées changent dans le public, et les systèmes philosophiques et anti-religieux font place à des jugemens plus sains et plus favorables à notre cause. Nos abonnés peuvent compter que rien de ce qui intéressera la religion dans ce magnifique ouvrage ne leur demeurera inconnu[1].

— Nous avons annoncé dernièrement la prochaine publication d'une HISTOIRE DE TOUTES LES VILLES DE FRANCE, par M. Daniélo : la pre-

[1] Les *Annales* ont en effet analysé ce grand ouvrage. Voir le premier article dans le t. VI, p. 276.

mière livraison de cet important ouvrage vient de paraître, et commence l'*Histoire de la province de Champagne* par celle de la *Gaule-Belgique et de Reims, sa métropole*. Nous nous réservons de parler des curieuses recherches de l'auteur dans notre première livraison. Nous signalerons seulement aujourd'hui une gravure représentant l'ancienne Bibrax, capitale des Rémois, avec ses maisons, ses fortifications gauloises et le siége qu'elle soutint contre les Belges. Cette histoire paraît tous les mois par livraisons de 160 pages in-8°. Le prix de 12 livraisons est de 35 fr.; et d'une seule, de 3 fr. 50.

Le même auteur fait paraître un autre ouvrage qui a pour titre : *le Chroniqueur des jeunes gens*. C'est un recueil de tout ce que notre vieille histoire renferme de traits propres à intéresser le jeune âge, à former son esprit et à piquer sa curiosité. Ce recueil paraîtra tous les deux mois en un volume. Le prix de six livraisons est de 12 fr. Chaque livraison est de 2 fr. 50. La première livraison, qui paraîtra dans les premiers jours du mois d'août, contiendra la *Biographie des invalides*, avec un précis historique sur le régime intérieur et sur la fondation de leur hôtel, qui sera représenté dans une jolie gravure placée en tête du volume. Nous félicitons M. Daniélo de cette heureuse idée ; son ouvrage sera un vrai cadeau à faire aux jeunes enfans, en ce qu'il ne renfermera rien qu'on ne puisse mettre sous leurs yeux. On s'abonne, pour les deux ouvrages, *au bureau, rue du Croissant*, n° 20.

— CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LA DISPOSITION DE L'UNIVERS, par M. Bode, ouvrage traduit de l'allemand par un prêtre du diocèse de Beauvais. Se vend à Noyon, chez Amoudry, au profit d'une maison d'éducation. Prix : 1 fr. 50 c.

— La 3e *livraison* des ŒUVRES COMPLÈTES DE SAINT FRANÇOIS DE SALES, publiée par le libraire J.-J. Blaise, vient de paraître. Elle comprend : l'*Introduction à la vie dévote*. Cet ouvrage, ainsi que tous ceux qui composent la réunion des œuvres du Saint, a reçu de notables améliorations et additions.

L'*Introduction à la vie dévote*, que nous annonçons est accompagnée d'un fragment *inédit* qui en fait le complément, ainsi que du *Traité de l'amour de Dieu* : il paraît sous le titre d'*Opuscule*.

Le prix de chaque volume, pour les souscripteurs, y compris toutes les pièces inédites, est de 2 fr. 50 c. Une nouvelle *Vie de saint François de Sales* paraîtra sous peu. On donne à cette entreprise les soins les plus scrupuleux. Voir l'avertissement qui précède l'*Introduction à la vie dévote*, et celui qui est en tête de l'*Opuscule* qui en forme le complément.

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 38. — Août 1833.

Critique biblique.

SECONDE LETTRE[1]

SUR LE SYSTÈME HIÉROGLYPHIQUE DE M. CHAMPOLLION,

CONSIDÉRÉ

DANS SES RAPPORTS AVEC L'ÉCRITURE SAINTE.

Appréciation des travaux de M. l'abbé Greppo. — Désignation des Pharaons qui régnaient du tems d'Abraham, de Joseph, de Moïse, de David, de Salomon, de Roboam, d'Ézéchias, d'Isaïe, de Jérémie, d'Ézéchiel, etc. — Appréciation des travaux de MM. Champollion.

MONSIEUR,

L'un de vos derniers Numéros contient un article[2] rempli d'intérêt sur les découvertes de M. Champollion, et sur les fruits que doit en retirer la critique sacrée. Permettez-moi de ramener sur ce sujet l'attention de vos lecteurs, et de saisir à mon tour l'occasion qui se présente de rendre hommage à l'excellent travail

[1] Voir la 1re *lettre*, t. V, p. 179.
[2] Voir cet article, t. III, p. 148.

de M. Greppo, vicaire-général du diocèse de Belley. Cet ouvrage honore la science de son auteur, et la bienveillance avec laquelle il a jugé dans sa *préface* la lettre que j'ai publiée, en 1825, sur le même sujet, m'a vivement touché[1]. C'est ainsi sans doute qu'il convient aux Églises catholique et protestante de rivaliser aujourd'hui, et un premier pas est fait pour s'entendre toutes les fois que l'on se rencontre sur le terrain de la critique sacrée. Cet exemple ne pouvait être mieux donné que par M. le grand-vicaire de Belley; et, si cet article tombe sous ses yeux, il lui sera doux sans doute de voir les amis de la religion et les interprètes de l'Écriture, à quelque Église qu'ils appartiennent, reconnaître de concert le mérite et l'utilité de ses travaux[2].

[1] C'est cette lettre que nous avons insérée en entier dans le Numéro 27, t. V, p. 176 (179, 2e édit.). Nos lecteurs ne doivent pas l'avoir oubliée. Ayant appris que M. Coquerel avait une seconde lettre sur le même sujet, nous nous sommes adressés à lui pour lui demander de la faire connaître à nos lecteurs. M. Coquerel a bien voulu nous la communiquer avec la lettre bienveillante que nous transcrivons ici.

Monsieur,

Voici la copie du travail sur les hiéroglyphes que vous désirez insérer dans les *Annales*. J'y ai fait le peu de changemens qui m'ont paru nécessaires, et j'ai effacé, vers la fin, un passage sur la *Vulgate* qui m'a semblé trop contraire à l'esprit de votre journal pour que vous puissiez l'insérer; si je me trompe, vous le rétablirez. Vous êtes tout à fait libre de ne mettre que mon nom, ou d'y ajouter mon titre de *pasteur de l'Église réformée de Paris*.

Comptez, Monsieur, que je serai toujours prêt à contribuer, autant que ma foi me le permet, à vos utiles travaux. Personne n'est plus disposé que moi à reconnaître que l'on peut être *très-bon catholique*, et en même tems *très-bon chrétien*.

Agréez mes salutations empressées.

ATHANASE COQUEREL, pasteur.

Tout en remerciant M. Coquerel des offres remplies de délicatesse qu'il nous fait dans cette lettre, nous n'avons pas cru devoir accepter le sacrifice qu'il avait fait de quelques réflexions sur la différence qui existe entre les *Septante* et la *Vulgate*. On les trouvera à la fin de l'article avec une note. Nous n'avons pas cru non plus qu'il pût exister parmi les catholiques une raison qui nous obligeât à supprimer son titre de *pasteur de l'Église réformée*.

(*Note du Directeur des* Annales.)

[2] La publication de la première lettre de M. Coquerel, celle des travaux de

C'est rendre un nouvel hommage aux recherches de M. Greppo, que de lui soumettre quelques doutes, et même de remplir une ou deux lacunes légères que présente son essai. Dans les articles d'histoire égyptienne de l'ouvrage intitulé : *Biographie sacrée*, publié à Amsterdam en 1825-1826[1], j'ai essayé de reconnaître les Pharaons nommés dans la Bible, et d'indiquer quelle confirmation leur histoire scripturaire reçoit souvent des découvertes de M. Champollion. Aidé comme je l'étais par la science de la Hollande, où la connaissance profonde de l'antiquité rappelle toujours la patrie de Grotius, il est peu surprenant que la *Biographie sacrée* offre quelques données, quelques rapprochemens qui ont échappé aux recherches de M. Greppo, dont tout l'honneur est à lui.

Les chronologistes s'accordent à placer Abraham sous la dynastie des rois pasteurs ; et, en effet, que l'on prenne la fameuse date de l'*Exode*[2] pour la durée totale du séjour des Israélites en Égyte,

M. Cuvier, et l'article inséré dans notre dernier Numéro sur M. Schœll, qu'une mort imprévue vient malheureusement de frapper, prouveront, je l'espère, que les écrivains catholiques savent aussi rendre hommage aux écrivains de l'*Église réformée*, lorsqu'ils publient des travaux faits avec l'esprit qui a présidé à ceux de M. Coquerel et des autres savans que nous avons cités. Nous ne doutons nullement que M. Greppo ne lise avec intérêt cette lettre, où sont examinées quelques-unes des questions qu'il a traitées. Nous espérons même que s'il y trouve l'occasion d'une réponse, nous aurons prochainement à la publier dans les *Annales*, pourvu que sa santé lui permette d'y donner ses soins ; car il y a longtems que nos lecteurs auraient eu l'avantage de lire de ses articles, si une longue et grave maladie n'était venue l'arrêter dans le projet, dont il nous avait fait part, de publier une suite de travaux *sur les plus anciens monumens* de l'histoire de l'Église et du christianisme. Nous lui faisons de nouveau parvenir le vœu de le voir bientôt à même de mettre la dernière main à ces travaux.

(*Note du Directeur des* Annales.)

[1] 4 vol. grand in-8°; prix : 30 fr. — Cet ouvrage contient, en ordre alphabétique, une notice biographique sur tous les personnages de l'Ancien et du Nouveau-Testament. Chaque article renferme l'histoire complète d'un personnage, l'éclaircissement des difficultés de tout genre qu'elle présente, le tracé de son caractère, le jugement de sa conduite et l'indication des textes où il est nommé. Une nouvelle édition a été publiée en un *fort volume* en 1837, et se vend chez Marc-Aurel, à Paris; prix : 10 fr.

[2] Habitatio autem filiorum Israël in Ægypto fuit quadringentorum trigenta annorum. *Exode*, c. XII, v. 40. (*Note du Directeur.*)

ou que l'on compte ces 430 années de la vocation d'Abraham, le résultat est le même : le patriarche est contemporain des Hykschos, et le Pharaon ravisseur de Sara est l'un de ces princes usurpateurs de l'Égypte, ou il appartient à la dynastie contemporaine légitime, qui leur résistait.

M. Greppo se déclare pour ce dernier avis : ses motifs sont que la Bible n'aurait pas donné le nom de Pharaon à un tyran étranger, et que la conduite de ce prince, qui rend Sara à son époux, n'annonce pas cet esprit d'injustice et de violence dont l'histoire accuse la race des pasteurs. Mais le nom de Pharaon, dont le sens est encore incertain, n'est décidément qu'un titre, peut-être même un surnom populaire; l'historien sacré a parlé le langage commun, et la *crainte de Dieu* que, selon M. Greppo, ce prince témoigne, n'est venue qu'à la suite d'une plaie divine. Le rapt de Sara, de la sœur d'un puissant chef de tribu tel qu'Abraham, convient mieux à un de ces tyrans dont la domination laissa en Égypte de si longs et de si affreux souvenirs. Une réflexion d'ailleurs nous semble péremptoire : l'origine des rois-pasteurs est encore un problème qui peut-être ne sera jamais complétement résolu; cependant tout paraît prouver qu'ils venaient d'Orient, de Syrie ou d'Arabie. Il n'est pas sans vraisemblance qu'à cette époque reculée la frontière orientale de l'Égypte était plus ouverte que de nos jours; la mer Rouge, par son peu de profondeur et la ressemblance du sol de son lit et de ses rives, semble une formation nouvelle, un lent envahissement des eaux. Ces conjectures ne sont pas même nécessaires pour expliquer l'invasion des Hykschos en Égypte; l'isthme de Suez au moins était là. Venus d'Asie, ils y ont été refoulés, et l'erreur antique, qui les confond avec les Juifs, appuie ce système. Aussi la Basse-Égypte seule leur a été soumise, et la dynastie légitime s'est maintenue dans l'Égypte supérieure. Abraham, sortant de Canaan avec sa nombreuse famille, et dans un tems de famine, aurait traversé, selon l'idée de M. Greppo, tout le pays soumis aux tyrans étrangers pour se rendre dans les nomes supérieurs, où les anciens Pharaons étaient maîtres. Cette émigration lointaine est sans probabilité; les circonstances peut-être la rendaient impossible; le patriarche, fuyant la famine, a dû s'arrêter où elle cessait. Peut-être une autre trace et une autre

preuve, légère, à la vérité, mais jusqu'ici tout à fait inaperçue, de la contemporanéité des pasteurs et des patriarches, se retrouvent-elles dans l'histoire d'Isaac. Une famine l'engage comme son père à descendre en Égypte[1], et la Providence lui défend ce qu'elle avait permis dans des circonstances semblables à Abraham. Le fait, raconté dans la *Genèse* sans un mot d'explication, est d'autant plus remarquable, quand on y regarde de près, qu'il semble contredire le dessein que les dispensations divines poursuivaient à cette époque, celui d'opérer une complète fusion entre les Israélites et les Égyptiens, dessein longtems préparé et mis à exécution sous Joseph.

Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet, que nous essaierons peut-être d'éclaircir ailleurs. Mais, si la Basse-Égypte était alors soumise au pouvoir tyrannique des rois-pasteurs, surtout si leur pouvoir déclinait, si une guerre sans cesse renaissante régnait entre eux et les rois égyptiens, maîtres du Midi, on conçoit très-bien que la Providence ait empêché le dépositaire des vérités saintes de se hasarder au milieu de ce sanglant conflit. La chronologie ordinaire, comparée à la chronologie égyptienne de M. Champollion-Figeac, favorise cette conjecture.

Ce synchronisme en amène un autre de plus d'importance. L'ancienne exégèse expliquait le mot de Joseph à ses frères : *Les Égyptiens ont en abomination les bergers*[2], par l'horreur qu'inspirent les peuples se nourrissant de chair à ceux qui se nourrissent de légumes, ou par l'offense faite au culte des Égyptiens, en immolant les animaux qu'ils avaient déifiés ; et deux textes du *Pentateuque*[3] indiquaient cette explication à la sagacité des critiques. Mais Grotius, le premier, si je ne me trompe, des modernes, qui ait vu dans cet avis de Joseph une allusion aux Hyksos, ne trouve en Égypte, à cette époque, aucun indice certain d'idolâtrie. La Bible, d'ailleurs nous apprend[4] que les Égyptiens, sous ce même Pharaon, possédaient des troupeaux, et le nom de

[1] *Gen.*, c. XXVI, v. 2.
[2] *Gen.*, c. XLVI, v. 34.
[3] *Gen.*, c. XLIII, v. 32. — *Exode*, c. VIII, v. 26.
[4] *Gen.*, c. XLVII, v. 6.

pasteurs, selon l'illustre professeur de Leyde, Van der Palm, le dernier traducteur de l'Écriture, ne doit pas être pris dans le sens restreint de *bergers*; il signifie peuples nomades. Ce sens s'accorde parfaitement avec l'origine phénicienne ou arabe des Hykschos, conquérans de l'Égypte, et si à l'époque de Joseph ils avaient été depuis quelque tems chassés, l'horreur des Égyptiens pour toute tribu errante et pastorale est expliquée. Une facile comparaison de dates semble trancher la question.

La chronologie vulgaire, qui dépend, il est vrai, de la manière de compter les 430 ans[1], place l'arrivée de Jacob en Égypte vers l'an 1706; selon les calculs de M. Champollion-Figeac, l'expulsion des pasteurs, déjà assurée par *Misphragmouthosis*, le dernier roi de la 17e dynastie, et achevée par son fils *Thoutmosis*, le premier de la 18e, remonte à environ 1822 ans avant J.-C. Cet accord d'un mot de Joseph à ses frères et d'une date laborieusement fixée 4,000 ans après par deux savans de nos jours, me paraît une étonnante preuve de la vérité de la Bible.

Quoique, dès le premier règne de la 18e dynastie, l'Égypte fût délivrée de la domination des pasteurs, il est permis de croire qu'une guerre de frontière a longtems régné par intervalle entre les deux peuples. Peut-être l'expédition qui coûta la vie à plusieurs fils et petits-fils d'Éphraïm[2] offre-t-elle une trace de ces déprédations. Malheureusement le texte est d'une construction difficile et incertaine. Il est essentiel de remarquer que le séjour des Israélites en *Goscen*[3] ne leur enleva point le caractère de peuple nomade; ils continuaient à parcourir les contrées voisines à la suite de leurs troupeaux, et l'établissement de Jokim[4], un petit-fils de Juda, en Moab, est une preuve de leurs excursions, dont on voit qu'ils ne revenaient pas toujours.

Un fait plus curieux encore que le séjour d'un Hébreu au milieu des Moabites, est la fondation simultanée de Tsohan ou Tanis

[1] *Exode*, c. XII, v. 40.

[2] I. *Chron.*, c. VII, v. 21. — Le livre des *Chroniques* cité par M. Coquerel est celui que notre *Vulgate* appelle *Paralipomènes*. (*Note du Direct.*)

[3] Ou *Gessen*, d'après la *Vulgate*; le nouveau traducteur de la Bible, M. Cohen, prononce *Gochène*. (*Note du Direct.*)

[4] I. *Chron.*, c. IV, v. 22.

en Égypte, et de Hébron en Canaan, rapportée dans les *Nombres*[1]. Hébron avait été la demeure d'un chef nommé Arbah, de la race de Hanak, l'Inachus des Grecs, et il est remarquable sans doute que cette ville ait été, non point fondée, mais close de murailles, fortifiée, à peu près en même tems que la capitale de la Basse-Égypte. La date est incertaine, et l'opinion commune la place pendant le séjour d'Israël dans la terre de Goscen. Mais depuis peu on a pensé, non sans vraisemblance, que les noms de ces deux villes fortes, réunis comme par hasard dans un verset des *Nombres*, indiquent l'époque où la Palestine et l'Égypte obéissaient aux mêmes maîtres.

A un tems postérieur évidemment à Joseph appartient un Pharaon nommé dans la Bible, et que M. Greppo, ainsi que bien d'autres archéologues avant lui, ont oublié.

Il est impossible de le reconnaître; mais il est curieux de voir un roi d'Égypte donner une de ses filles en mariage à un Israélite, descendant de Juda, nommé *Mered*. Ce fait remarquable est rapporté I. *Chron.*, ch. IV, v. 18, et montre assez quelle était à cette époque la gloire d'Israël en Égypte. Peut-être est-ce le même prince qui a soutenu les manufactures de fin lin et de poterie ou de porcelaine, de Hel, de Lahda et d'une autre branche de la famille de Jokim[2].

Je ne m'arrête pas à examiner avec M. Greppo si Joseph a vécu en Égypte sous deux Pharaons, esclave sous le premier et vice-roi sous le second, la chronologie de cette époque reculée arrive difficilement à cette sorte d'exactitude. Pour dire toute ma pensée, je crois à l'impossibilité absolue d'une chronologie scripturaire, traitée avec détail et à la rigueur; depuis longtems je prépare un travail assez considérable destiné à démontrer qu'une supputation des époques bibliques est impossible, et, comme toutes les choses impossibles en religion, inutile[3]. Évidemment la Providence ne l'a

[1] *Nombres*, c. XIII, v. 23.

[2] I. *Chron.*, c. IV, v. 21 et 23.

[3] Ce travail de M. Coquerel a paru, et se trouve à la fin de la nouvelle édition de sa *Biographie sacrée*, sous le titre de *Essai historique et critique sur les dates de la Bible*. (*Note de la 2e édition.*)

pas voulu. En fait de chronologie, on trouve dans l'Écriture des lacunes, telles que la durée du gouvernement de Josué, de celui des Anciens, ses successeurs; et de Samuel; ensuite des contradictions manifestes de chiffres: les deux livres des *Rois* contiennent 36 rapprochemens de dates des règnes de Juda et d'Israël, dont un petit nombre sont exacts; enfin des erreurs manifestes de copie: témoin la fameuse date du règne de Saül, tellement fautive et inintelligible, que les *Septante*, selon diverses éditions, l'ont omise, et les versets comparés II. *Rois*, ch. VIII, v. 26 et II. *Chron.*, ch. XXII, v. 2, qui font Achazia plus vieux que son père Joram. A force de corrections et de conjectures, en retranchant d'un côté, en ajoutant de l'autre, on arrive à une série de dates qui se concilie; seulement c'est là, s'il est permis de parler ainsi, une chronologie *humaine*, et non une chronologie *sacrée*; c'est une œuvre de science, et non une simple addition de chiffres extraits fidèlement un à un de la Bible; c'est une probabilité, et non une certitude. Rien ici ne doit inquiéter la foi: des dates ne sont pas des dogmes. En résumé, la chronologie scripturaire, pour ne rien perdre de son autorité, ne peut procéder que par longues périodes, par nombres ronds en quelque sorte, par séries de faits, par races et par dynasties, et non en additionnant année par année et mois par mois les règnes et les pontificats, les gouvernemens des juges et la vie des patriarches. Alors elle garde toute sa force et sa valeur, et en l'étudiant sous ce point de vue, j'ose espérer que le travail auquel j'ai fait allusion offre des synchronismes de l'histoire sainte et profane qui jettent un nouveau jour sur les admirables conseils par lesquels la Providence a voulu que *le salut nous vînt des Juifs*.

Ce mot de l'Apôtre nous ramène aisément à Moïse. L'ingénieuse opinion de Des Vignolles, reproduite par M. Greppo, et soutenue dans son *Essai* avec une grande habileté, que le Pharaon adversaire de Moïse n'a point péri dans la mer Rouge, paraît inadmissible. C'est un point de fait sur lequel l'histoire semble ne pouvoir céder à la chronologie, et l'idée n'en serait venue à personne, sans le besoin de combler une lacune chronologique. Que l'on oublie un moment les difficultés de chiffres, et qu'on lise les textes sans arrière-pensée, la mort de ce prince se présente naturellement à l'esprit, et jamais on n'en a douté. Ce Pharaon, d'un ac-

cord unanime, est *Aménophis*, III[e] du nom, 17[e] et dernier roi de la 18[e] dynastie; il a régné 19 ans et demi. Si sa mort a coïncidé avec la sortie d'Égypte, qu'Usserius fixe à l'année 1491, et si *Sésostris* ou *Ramsès-le-Grand*, son successeur, n'est monté sur le trône, selon les calculs de M. Champollion, qu'en 1473, une lacune d'environ 18 ans sépare la mort du père et l'avénement du fils, lacune que M. Greppo veut combler en supposant qu'Aménophis, sauvé de la mer Rouge, a régné jusque vers l'an 1473. Un interrègne, s'il le faut, semble plus facile à croire. Le système adopté par M. Greppo le force à placer la naissance de Moïse sous *Achenchérès II*, le *Mandouei II* des monumens, 13[e] roi de la 18[e] dynastie. En admettant au contraire qu'Aménophis a péri avec son armée lors de la sortie d'Égypte, dans la 81[e] année de la vie de Moïse, le prophète est né sous *Ramsès IV*, surnommé *Meiamoun*, 16[e] et avant-dernier roi de la 18[e] dynastie.

Règne d'Aménophis.	19 ans 6 mois.
—— de Ramsès-Meiamoun . .	66
	85 ans 6 mois.

Ainsi la naissance de Moïse est de la 4[e] ou 5[e] année de Ramsès IV. Ce système, que les réflexions qui précèdent sur l'impossibilité d'une chronologie de détail peuvent faire adopter avec d'autant plus de confiance, conduit à une remarque que M. Thomas Hartwell Horne, dans la sixième édition de son excellente *Introduction to the Scriptures*, a jugée assez importante pour l'emprunter à la *Biographie sacrée*, et que cette approbation m'engage à reproduire.

Moïse est resté quarante ans à la cour d'Égypte, selon le discours d'Étienne[1], avant sa fuite en Madian, et *longtems après*, dit l'Écriture[2], le roi d'Égypte mourut. Cette expression remarquable *longtems après*, difficile à concilier avec l'opinion de M. Greppo, et qu'il a passée sous silence, indique, ce nous semble, assez clairement qu'il s'agit là du même Pharaon, dont la fille

[1] Voir le discours de saint Étienne dans les *Actes*, c. VII, v. 23.
[2] *Exode*, c. II, v. 23.

sauve Moïse des eaux, et sous lequel il fut élevé parmi les fils du roi. Il faut donc que ce prince ait régné au delà de 40 ans : on sait combien un règne si long est rare, et, quand on rapproche sur ce point l'histoire sainte et profane, on trouve que ce Ramsès-Meiamoun a régné 66 ans. Cet accord parfait d'une date vague dans l'*Exode*, d'un chiffre précis dans l'apologie d'Étienne et des récentes découvertes en antiquités égyptiennes, offre sans doute un nouvel appui à la foi. Quelles annales sont confirmées par des preuves si curieuses, si simples et si fortes?

Une parole de Dieu à Moïse, rapportée dans l'*Exode*[1], ajoute une vraisemblance nouvelle à l'opinion qui vient d'être exposée. Si Moïse est né l'an 4 ou 5 du règne de Ramsès-Meiamoun, ce prince est mort dans la 61e ou 62e année de la vie du prophète, et, comme il n'est revenu en Égypte délivrer Israël qu'à l'âge de 80 ans[2], il est naturel de demander pourquoi il est resté, après la mort de Ramsès, environ 18 ou 19 ans en Madian. Mais, dans le texte cité, la voix divine l'avertit du moment propice de son retour, en lui disant : *Vas et retourne en Égypte, car tous ceux qui cherchaient ta vie sont morts*. Cette parole évidemment fait allusion aux parens de l'Égyptien tué par Moïse, dont les mœurs antiques de l'Orient devaient lui faire redouter la vengeance et les plaintes en apparence injurieuses à sa gloire; et, si l'on se fait une juste idée de la longue lutte de Moïse contre le monarque égyptien pour la délivrance d'Israël, on admirera que cet obstacle a été ôté de devant ses pas.

Les deux Pharaons, contemporains de David et beaux-pères de Salomon, sont exactement reconnus dans l'*Essai* de M. Greppo. Le second est le dernier roi de la 21e dynastie, celle des *Tanites*, détronée peut-être par Sésac, le contemporain de Roboam[3]. Un passage de l'*Ecclésiaste* : *Il y a tel qui sort de prison pour régner*,

[1] Dixit ergo Dominus ad Moïsem in Madian : Vade et revertere in Ægyptum; mortui sunt enim omnes qui quærebant animam tuam. *Exode*, c. IV. v. 19.
(*Note du Direct.*)

[2] *Exode*, c. VII, v. 7. — *Actes*, c. VII, v. 30.

[3] Voir ci-après le *portrait de ce roi*, retrouvé par M. Champollion sur les murs du palais de Karnac ; p. 150.

et de même il y a tel qui étant né roi devient pauvre[1], semble une allusion à cet événement.

Un autre service que les découvertes de M. Champollion ont rendu à l'exégèse est d'avoir fait reconnaître le *Zéraph* qui fit la guerre contre Asa, roi de Juda. M. Greppo n'appuie pas assez peut-être sur les difficultés, maintenant levées, que son histoire présentait aux interprètes. L'Écriture le nomme Éthiopien, et, en le prenant pour un roi d'Éthiopie, on n'expliquait point comment, à la tête d'une immense armée, il avait traversé l'Égypte pour porter la guerre en Palestine. Aujourd'hui Zéraph, dont le nom est reconnaissable sur les monumens, est le second roi de la 22e dynastie, celle des *Tanites*, fils et successeur de Sésac, et le surnom d'Éthiopien n'indique que son origine. Les mêmes réflexions s'appliquent en partie à *Thiraca*, le Pharaon contemporain d'Ézéchias, que l'Écriture nomme aussi roi de Cus ou d'Éthiopie, reconnu pour le troisième monarque de la dynastie éthiopienne, la 25e dans l'ordre numérique.

Les deux derniers Pharaons, nommés dans l'Écriture Pharaon-*Neco* et Pharaon-*Hophra*, appartiennent à une époque historique mieux connue. Il resterait à rapporter les passages d'Ésaïe, de Jérémie et d'Ézéchiel aux divers Pharaons qui y sont désignés, travail en dehors du plan que s'était tracé M. Greppo. Sur ce sujet, je transcris ici une note de mon honorable ami, M. le professeur Van Lennep, d'Amsterdam, l'un de ces hommes qui unissent la piété à la science, et que la foi chrétienne doit s'honorer de citer à ses amis et ses ennemis.

« Les textes d'Ésaie, ch. xxx, v. 2 et suivans, semblent se rapporter à des tems antérieurs à Ézéchias, et certainement le chapitre xx d'Ésaïe parle de deux rois d'Assyrie et d'Égypte qui ont régné avant *Sanchérib* et *Thiraca*. Sous ce dernier, l'Égypte semble avoir repris l'avantage qu'elle avait perdu sous *Sevéchus*, le *So* de l'Écriture, qui non-seulement ne put protéger Hosée, mais fut lui-même défait par les Assyriens, dont le roi *Sargon* (Salmanézer, ou un autre entre celui-ci et Sanchérib) conduisit en captivité une foule de Cuschites et d'Égyptiens[2].

[1] *Ecclés.*, c. IV, v. 4.
[2] Ésaïe, c. XX, v. 4.

» La prophétie d'Ésaïe, c. XIX, semble prédire ce qui eut lieu après » la mort de Thiraca. Une dynastie de rois *Saïtes* vint remplacer » les Éthiopiens. Manéthon en nomme trois avant Psammétique. » Hérodote et Diodore de Sicile parlent d'un gouvernement de » douze princes auxquels Psammétique mit fin en triomphant de » ses collègues avec le secours des Grecs. Ésaïe, ch. XIX, nous » montre effectivement l'Égypte divisée, et contrainte enfin d'obéir » à un monarque dur et sévère, v. 2 et 4. La fin du chapitre sem- » ble prédire des tems encore plus reculés; peut-être ceux des » premiers Ptolémées, lorsque les Juifs se croyaient également » protégés par les rois d'Égypte et de Syrie.

» Pharaon-Neco est désigné Jér. XXV, 19, mais il est douteux » que ce qui est dit, ch. XLVII, 1, de la Prise de Gaza par un Pha- » raon, doive s'entendre de Neco. Van der Palm croit que ces pa- » roles sont une ajoute de tems postérieurs : il est certain que les » maux prédits aux Philistins dans ce chapitre devaient leur être » infligés par *Nébucadnetzar*, et non par les Égyptiens. Suivant » Hérodote, non pas Gaza, mais Kadotis ou Gath fut prise par Neco, » en partant pour l'Assyrie, après qu'il eût défait les Syriens près » de Magdola, défaite qui semble la même que celle de Josias à Mé- » giddo.

» Le Pharaon nommé *Hophra* par Jérémie est bien certaine- » ment l'*Apriès* d'Hérodote et de Diodore, le *Vaphrès* de Mané- » thon, assailli d'un côté par Nébucadnetzar, et de l'autre par » les partisans d'Amasis, il tomba dans les embûches de ceux-ci, » et périt misérablement, comme Jérémie l'avait prédit[1]. Les pro- » phéties d'Ézéchiel[2] désignent moins Hophra en particulier que » le roi d'Égypte envisagé comme potentat. On lui prédit sa » chute, l'anéantissement de sa puissance, l'assujétissement de » son royaume et la désolation du pays. Entendue de cette ma- » nière, la prédiction n'offre aucune difficulté par rapport à son » accomplissement. Amasis reconnut la suprématie de Nébucad- » netzar, et les Égyptiens portèrent les armes contre Cyrus comme » auxiliaires des Babyloniens. Cette alliance ne peut s'expliquer

1. Jérémie, c. XLIV, v. 30; c. XLVI, v. 26.
2. Ézéchiel, c. XXX et suivans.

» que par l'affaiblissement où l'Égypte, sous Apriès, avait été ré-
» duite par Nébucadnetzar, dont l'armée se répandit comme un
» torrent sur ce pays, et alla même plus loin, peut-être jusqu'aux
» colonnes d'Hercule et en Espagne.

» Amasis, laissé en repos par les Babyloniens, peut avoir réussi
» à guérir un peu les plaies de l'Égypte (quoiqu'on ne puisse nier
» que les prêtres égyptiens aient exagéré la splendeur de ce règne
» à Hérodote). Mais l'alliance avec Babylone fournit aux Perses
» un prétexte pour les attaquer, et causa la ruine finale du royaume
» des Pharaons. Si les quarantes années indiquées dans Ézéchiel[1]
» doivent se prendre à la lettre, il faudra les compter depuis l'ex-
» pédition de Nébucadnetzar en Égypte, jusqu'à la chute de l'em-
» pire de Babylone. Il est probable que plusieurs Égyptiens, em-
» menés captifs ou contraints de porter les armes sous les Baby-
» loniens, purent alors retourner dans leurs foyers. »

Je terminerai cet article, qu'il serait facile d'étendre, par deux remarques qui intéressent également la science et la foi. On sait que les deux premières périodes de l'histoire humaine, d'Adam à Noé et de Noé à Abraham, sont diversement comptées par le texte hébreu, le texte samaritain et la version grecque des *Septante* : le premier donne 1,948 ans; le second, 2,249; le troisième, 3,414. M. Greppo se prononce pour les dates des *Septante*. *La Vulgate, version consacrée par l'autorité papale, suit comme les autres le texte hébreu, et cette opinion, quoique M. Greppo en taille la hardiesse dans une note, annonce une élévation de vues et une liberté de penser que nous ne saurions trop louer. En Allemagne les théologiens catholiques ont peu respecté la Vulgate; en France les exemples de cette indépendance ont été plus rares*[2]. Si j'ose énoncer mon avis, la préférence à donner à

[1] Ézéchiel, c. xix, v. 12 et 13.

[2] Nous ne savons quels sont les passages des théologiens catholiques de Allemagne dont parle M. Coquerel, nous ne pouvons donc répondre s'ils ont dépassé ou non la latitude donnée par l'Église aux traducteurs de l'Écriture sainte. Quant à la *note* insérée par M. Greppo dans son *Essai sur les hiéroglyphes*, relative à la *Chronologie des Septante et de la Vulgate*, nous pouvons assurer qu'il n'y a eu en cela aucune *hardiesse* de sa part. C'est une chose connue de tous les catholiques que le concile de Trente, en déclarant la *Vulgate*

la chronologie des *Septante*, suivie très-probablement par saint Luc et par saint Paul, ne peut plus être, selon moi, l'objet d'un doute. Cette persuasion a été l'un des premiers résultats des études chronologiques dont j'ai parlé plus haut, et l'application des dates des *Septante* à un synchronisme général de l'histoire profane, conduira, j'ose l'affirmer, quoique ce travail ne soit pas complet, à rendre incontestable l'antériorité des annales mosaïques sur celles de tous les peuples.

Les recherches admirables de MM. Champollion font entrevoir ce grand résultat. Avant le voyage de M. Champollion-le-Jeune en Égypte, les deux savans frères avaient déjà reconnu et avoué, avec la sincérité qui honore leur science, qu'ils désespéraient de remonter par les légendes pharaoniques au delà de la 17e dynastie, c'est-à-dire de passer l'époque d'Abraham. Une exploration de l'Égypte, du nord au midi, par l'homme du monde le mieux en état de lire ses monumens, n'a fait que confirmer cette assertion.

Elle est bien propre à rassurer et à réjouir les amis de la Bible. Décidément l'histoire sainte reste, dans l'ordre des tems, la première; chaque découverte de la science, dans l'étude de l'antiquité, comme dans celle de la nature, la confirme, et la facilité à croire augmente, pour qui veut croire, tous les jours.

ATHANASE COQUEREL,
pasteur de l'Église réformée de Paris.

authentique, n'a prétendu déclarer qu'une chose, c'est qu'elle *ne renferme aucune erreur touchant la foi ni les mœurs*. Ce n'est point ici une opinion nouvelle : cette assertion a fait l'objet d'un traité spécial publié peu après le concile de Trente par le célèbre Bellarmin. L'Église a laissé toute latitude aux discussions chronologiques, géographiques et philologiques, et généralement à toutes les discussions scientifiques qui n'ont pas pour but ou pour résultat de détruire *la foi* ou *les mœurs*. On peut consulter sur ce point le *Dictionnaire théologique* de Bergier, au mot *Vulgate*; la *Bible d'Avignon*, t. 1er, p. 131, et la plupart des commentateurs catholiques de la Bible. (*Note du Direct.*)

Traditions.

CROYANCES DES PEUPLES DE L'ANTIQUITÉ SUR UNE VIERGE-MÈRE,

RECUEILLIES PAR M. DRACH.

La croyance d'une vierge-mère a été connue des Juifs, des Indiens, des Thibétains, des Chinois, des Japonais, des Égyptiens, des Grecs, des Macédoniques, peuples de l'Amérique, des Mexicains, des Péruviens, des Siamois, etc.

Nous avons déjà parlé des *deux premières lettres de M. Drach, rabbin converti, à ses coreligionnaires*[1], publiées en 1825 et 1827. Nous venons de recevoir la *troisième*, qui a paru à Rome, et nous nous hâtons de la faire connaître à nos lecteurs.

Cette lettre est consacrée en entier à l'examen de la célèbre prophétie d'Isaïe annonçant la naissance du Christ d'une *mère vierge*, et elle n'est pas moins digne de l'intérêt des catholiques par les preuves nouvelles dont elle entoure cette question. Nous en donnons l'extrait suivant avec d'autant plus de plaisir que le savant hébraïsant suit, dans cette question, la méthode à laquelle les *Annales* se sont attachées depuis leur existence, à savoir de montrer que les faits et les paroles consignées dans nos Livres sacrés ont laissé des traces assez visibles chez tous les anciens peuples de l'Orient, de telle manière qu'à mesure que ces peuples sont mieux connus, la véracité de la Bible est attestée par de nouvelles preuves. Il arrivera de là qu'il sera bientôt impossible de nier un seul fait de nos Livres saints, sans voir tous les anciens peuples se lever, pour ainsi dire, pour protester contre le téméraire ou l'ignorant qui veut ainsi nier l'histoire des tems écoulés, et rompre la

[1] Voir notre No 24, juin 1832, t. IV, p. 440 (451, 2e édit.)

chaîne de la tradition qui lie le présent au passé sans interruption. C'est ce que nous prouvons sans réplique dans le présent Numéro, où un monument nouveau et d'une authenticité irréfragable, tiré de l'histoire d'Égypte, vient confirmer un fait biblique, antérieur de 10 siècles à notre ère[1]. Revenons au sujet de la lettre de M. Drach.

Sous le règne d'Achaz, roi de Juda, le roi d'Israël, Phacée, se ligua avec le roi de Syrie, Rasin, pour venir mettre le siége devant Jérusalem, et détruire cette ville. A cette nouvelle, le roi et le peuple de Juda furent saisis de frayeur, mais le prophète Isaïe vint de la part de Dieu dire au roi de ne pas se troubler, et que les projets de ses ennemis ne réussiraient pas. Comme le prince paraissait douter de cette promesse, « Le Seigneur parla encore » à Achaz, et lui dit : Demandez un prodige au Seigneur votre » Dieu : le voulez-vous au plus profond de l'abîme, ou au plus » haut des cieux? — Achaz répondit : Je me tairai ; je ne tenterai » pas le Seigneur. — Le prophète s'écria : Écoutez, maison de » David : N'est-ce donc pas assez pour vous de lasser la patience » des hommes? Faut-il que vous lassiez encore celle de mon Dieu? » Eh bien! le Seigneur vous donnera le signe de votre durée. » VOILA QUE LA VIERGE CONCEVRA ET ENFANTERA UN » FILS : et il sera appelé EMMANUEL, c'est-à-dire DIEU AVEC » NOUS[2]. »

Cette prédiction se faisait à peu près à la même époque où Romulus jetait les fondemens de cet empire romain qui, arrivé enfin à son plus haut point de gloire et de développement, devait servir de berceau à cet *Emmanuel* dont le prophète annonce ici la naissance merveilleuse [3].

L'Ancien-Testament ne fait plus aucune mention de l'accomplissement de cette prédiction d'Isaïe. « La parole de Dieu, dit M. Drach, serait-elle tombée à terre? Non; l'univers périra plutôt qu'un *iota* ne s'accomplisse. Mais quel serait donc ce *signe* annoncé par Isaïe, si ce n'est pas la naissance du Messie?

[1] Voir ci-après, p. 150, le *portrait retrouvé du roi Roboam*.

[2] Isaïe, c. VII, v. 11 et suivans.

[3] Le roi Achaz a commencé à régner en 742 avant J.-C., et le commencement de l'ère de la fondation de Rome est en 753.

Les rabbins conviennent que le chap. VII d'Isaïe et les suivans se rapportent à la rédemption d'Israël. L'auteur le prouve par des passages tirés de leurs livres [1]. Ils ont imaginé des signes pour expliquer la prophétie ; M. Drach fait voir qu'aucun de ces signes ne répond à la grandeur de l'objet, ni au ton solennel du Prophète. Il réfute les objections des rabbins, particulièrement sur le mot hébreu עלמה, *halma*, que nous traduisons par *vierge*, les met en contradiction avec eux-mêmes, et en tire la conséquence que telle n'était pas la signification attachée à ce mot du tems d'Isaïe. Pour le prouver d'une manière plus convaincante, il recherche avec beaucoup de sagacité les traces qu'a laissées cette tradition, qui de Jérusalem avait dû se répandre, avec les différentes colonies juives qui ont parcouru successivement tout l'Orient, chez les peuples de l'antiquité. C'est ce chapitre, qui entre tout à fait dans le plan des *Annales*, que nous allons reproduire ici.

« Oui, *halma* signifie *vierge*, dit le savant hébraïsant en s'adressant à ses coreligionnaires ; nous en voyons encore une autre preuve dans la tradition d'une *mère vierge*, que nous retrouvons parmi tant de peuples de l'antiquité. Car les grandes vérités que le Créateur a révélées lui-même à nos premiers parens, se sont répandues parmi leurs descendans et coulent, pour ainsi dire, en autant de ruisseaux qu'il s'est formé de peuples dans la postérité d'Adam. Mais à mesure que ces ruisseaux s'éloignent de la source primitive, la tradition qu'ils portent à travers le terrain mouvant des siècles se trouble et s'altère, tout en conservant des traces de son origine céleste. Par la même raison, plus nous remontons, autant que la nuit des tems le permet, vers le berceau des nations, plus nous remarquons de rapports entre leur croyance et la vraie religion. Plusieurs savans ont développé ce fait en général, et en ont démontré l'existence par des preuves invincibles. Quant à moi, je me borne pour le moment à n'appeler votre attention, mes chers frères, que

[1] Les rabbins que cite M. Drach ont tous écrit dans des tems où il était extrêmement rare de trouver parmi les chrétiens quelqu'un qui sût l'hébreu. Quant au *Talmud* et à ses commentaires, ainsi que tous les autres livres écrits en langue rabbinique, M. Drach dit n'avoir encore rencontré aucun chrétien en état de les expliquer. Il serait de l'intérêt de la religion, dit-il, que quelques ecclésiastiques s'y appliquassent. C'est, selon lui, une mine riche à exploiter.

sur la tradition *universelle* d'une *vierge, mère d'un Dieu ou d'un homme extraordinaire*, supérieur à tous les autres hommes par sa nature et ses qualités personnelles.

§ I. Nous avons vu plus haut que, selon la tradition de l'ancienne synagogue, nos pères qui vivaient avant l'incarnation du Fils de Dieu, attendaient un messie qui, *créature nouvelle*, devait venir d'ailleurs que les autres hommes. *Sans père* sur la terre, il devait être la rosée qui *descend d'en haut* [1]. *Une femme*, que les rabbins appellent la *mère céleste* [2], devait l'envelopper par un *miracle nouveau, unique* [3], dans ses chastes entrailles, et demeurer elle-même pure et intacte jusqu'à sa bienheureuse mort, comme le ם *mem* fermé qui termine son nom.

De là vient l'hommage religieux que déjà nos pères de l'ancien Testament rendaient à la virginité, même chez les peuples voués à l'anathème. Tous les individus de la nation madianite sont passés au fil de l'épée, sans exception des femmes et des petits enfans; mais les *vierges pures du commerce de tout homme sont* épargnées [4].

Quand Simon-le-Magicien élève la sacrilége prétention d'être la *grande vertu de Dieu* et le *fils de Dieu*, et de rivaliser avec Jésus-Christ, il a soin de se donner pour mère *une vierge* qui est devenue féconde sans la coopération d'aucun homme. « N'allez pas vous imaginer que je sois un homme comme vous, dit-il; je ne suis point le » fils d'Antoine; car Rachel, ma mère, me conçut avant de cohabiter avec lui, et *étant encore vierge* [5]. »

§ II. Les Indiens, chez qui tous les sages de l'antiquité allaient chercher la science comme durant les sept ans de famine toute la terre allait en Égypte chercher du blé, les Indiens, dis-je, n'ignoraient pas le miracle de l'enfantement d'une vierge: seulement, ce qui n'était encore qu'une prédiction et l'attente des fidèles, ils l'annoncèrent comme une circonstance de la prétendue incarnation d'une de leurs fausses divinités.

« C'était une ancienne croyance assez générale dans l'antiquité,

[1] Voyez l'ouvrage, p. 31, 45, 58, 59, 60.
[2] Voyez p. 69.
[3] Voyez sect. II, c. I, § 11.
[4] Voyez *Nombres*, c. XXXI, v. 17, 18, 35.
[5] S. Clem. *in Recogn.*, lib. II, c. 14.

» que la divinité s'incarnait de tems en tems, et venait sous une forme » humaine instruire ou consoler les hommes. Ces sortes d'apparitions s'appelaient des *théophanies* chez les Grecs, et dans les livres » sacrés des brahmanes elles se nomment des *avataras*. Or ces » mêmes livres déclarent que, lorsqu'un Dieu daigne ainsi visiter le » monde, il s'incarne dans le sein d'une vierge sans union de » sexe [1]. »

Les brahmanes enseignaient, et enseignent encore, que Bouddha naquit de la *vierge Maïa*, sans la coopération d'aucun homme. Cette Maïa, déesse de l'imagination, devint mère par son *intelligence* et sa *volonté virginales* [2].

Cette croyance de l'Inde est également répandue dans le Thibet, dans la Chine et dans le Japon. Les peuples de ces pays se laissent persuader que le dieu qu'ils adorent, les uns sous le nom de *Chekia* ou *Cha-ka*, les autres sous celui de *Fo*, *Foé* ou *Fohi*, est né miraculeusement d'une vierge. Ce prétendu Dieu, après s'être incarné successivement dans un grand nombre de corps, et voulant naître de nouveau pour retirer le genre humain de la corruption où il était tombé, se rendit dans le sein de *Lhamoghiuprul*, la plus belle des nymphes, et la plus sainte des femmes, nouvellement mariée au roi *Sezan*. Longtems auparavant les prophètes avaient prédit que cette femme mettrait au monde un fils d'une extrême beauté, et rempli de sainteté; elle-même reçut le nom de *déesse Lhamoghiuprul*, nom qui exprime dans la langue sanskrite son admirable beauté et sa perfection [3].

Qui ne reconnaîtrait à ce portrait l'auguste fille de David, la plus belle des vierges, la plus sainte des femmes, mariée à un prince de la maison royale, désignée d'avance par les prophètes comme mère de Dieu, qui est l'oint du Seigneur?

[1] *Supplément aux Œuvres* de sir William Jones, in-4°, t. II, p. 548, et *Du Pape*, par M. de Maistre, liv. III, c. 3.

[2] Voyez le *Systema brahmanicum*, du P. Paulin de S.-Barthélemi, p. 158.

[3] Convolavit in uterum *Lhamoghiuprul*, nymphæ omnium pulcherrimæ atque sanctissimæ, recens nuptæ regi viro *Sezan*. De eâ prædixerant vates, et qui imponendorum nominum auctores erant, fore ut pareret filium venustissimum, omnique sanctitate donatum; ipsamque propterea *admirandæ pulchritudinis* atque *virtutis* deam *Lhamoghiuprul* appellaverunt. (*Alphabetum thibetanum* du P. Paulin de St-Barthélemi, p. 32.)

Rien ne ressemble plus à nos tableaux représentant la sainte Vierge avec l'enfant Jésus au sein, qu'une ancienne peinture indienne, dans laquelle on voit *Krischna* au sein de Jachada, sa mère nourricière. L'un et l'autre porte une auréole autour de la tête [1].

D'Herbelot rapporte la tradition que Abul-Farage a insérée dans sa cinquième dynastie. « Il dit (ce sont les paroles de d'Herbelot), que » sous le règne de Cambasous, qui est Cambyse, *Zerdascht*, auteur » de la *Magioussiah*, c'est-à-dire, du Magisme, ou de la secte des » adorateurs du feu, commença à paraître. Il était, dit cet auteur, » natif de la province d'Adherbigian ou Médie. Mais d'autres le » font Assyrien, et veulent qu'il ait été disciple du prophète Élie. » Il annonça à ses sectateurs la venue du Messie, et les avertit de » l'étoile qui devait paraître à sa naissance, pour la leur signifier; » leur prédit qu'ils en auraient la première nouvelle, que ce Messie » devait naître d'une vierge, et il leur commanda de lui porter » des présens [2]. »

§ III. Les Chinois multiplient, pour ainsi dire, la tradition d'une *vierge, mère de Dieu*. La déesse que l'on rencontre le plus communément en Chine [3], est *Ching-mou*. Ce nom signifie *la sainte mère* : ou mieux, *la mère de la parfaite intelligence*. Rien ne frappa autant les missionnaires, lors de leur première arrivée en Chine, que la représentation de cette femme, dans laquelle ils remarquèrent la plus parfaite ressemblance avec la sainte Vierge Marie. Ils la trouvèrent ordinairement enfermée dans une niche derrière l'autel, et voilée par un écran de soie, pour la cacher aux regards du vulgaire. Elle tient un enfant tantôt par la main, tantôt sur ses genoux. Sa tête est entourée d'une auréole. Ce qu'ils apprirent au sujet de *Ching-mou* acheva de les confirmer dans leur pensée que cette idole n'était qu'une imitation de la très-sainte Vierge. On leur dit que cette femme avait conçu et était devenue mère en demeurant toujours dans un état de virginité. Un jour elle mangea la fleur de la plante *Tien-houa* [4], qu'elle avait trouvée sur ses habits au bord de l'eau; aussitôt sa fécondité se développa. Le terme de sa gros-

[1] Voyez le *Hindu Pantheon* de Moor, planche 59; p. 197.

[2] *Bibl. orient.*, art. *Zerdascht*.

[3] Barrow, *Travel in China*, p. 473.

[4] Plante la famille des *Nélumbo* et de celle des *Renonculacées*.

sesse étant arrivé, elle se rendit à l'endroit où elle avait ramassé la fleur, et là elle devint mère d'un enfant mâle, qui fut trouvé et élevé par un pêcheur pauvre. Cet enfant devint un grand homme, et opéra des miracles.

J'ai rapporté tous ces détails, parcequ'ils servent de point de rapprochement entre la mère de Dieu et la fable par laquelle ces idolâtres ont défiguré la tradition primitive.

Les Chinois racontent aussi que *Heou-tsi*, chef de la dynastie des *Tcheou*, fut conçu miraculeusement par l'opération du *Chang-ty*. La vierge *Kiang-yuen*, sa mère, mit au monde *son fils premier-né* sans douleur et sans souillure. Les poëtes chinois s'écrient à cette occasion : « O prodige éclatant! O miracle divin! mais *Chang-ty* n'a » qu'à vouloir. O grandeur! ô sainteté de *Kiang-yuen!* loin d'elle » la douleur et la souillure[1]. »

Ceci rappelle une observatiou du P. Cibot, savant jésuite qui a passé la moitié de sa vie en Chine, où il est mort. Dans l'ancienne écriture hiéroglyphique des Chinois, un nuage chargé de pluie auquel est suspendu un enfant, signifie *un homme attendu*[2]. Le pieux missionnaire explique ce signe par la prophétie d'Isaïe, qui implore la venue de celui qui était l'attente des nations, en ces termes : « Cieux, épanchez le Juste d'en haut, et qu'il distille des nuées[3]. »

Un savant Bavarois, M. Schmitt, a publié, il y a quelques années, un ouvrage qui a eu beaucoup de succès, sous le titre d'*Origine des Mythes*[4]. L'auteur ramène à la révélation divine toutes les fables qui formaient le système religieux des anciens peuples du paganisme. A l'occasion de notre prophétie d'Isaïe, *voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils*, M. Schmitt fait cette réflexion judi-

[1] *Mémoires des Missionnaires*, t. IX, p. 387, édit in-4°. — Voir le texte de cette ode du *Chy-king* dans notre t. XIX, p. 43.

[2] Voir l'explication de ces caractères, *ib.*, p. 46.

[3] Rorate cœli desuper, et nubes pluant justum. (Isaïe, c. XLV, v. 8.)

[4] *Grundidee des Mythus*, oder spuren des Göttlich geoffenbarten Lehre Von der Welterlö sung in sagen und Urkunden des altesten Vosker. Ein Versuch den Mythus und die mysterien des Heiden aufeine Uroffenbarung zurückzuführen von Herman Joseph Schmitt... Frankfurt am Main, 1826. — M. Henrion a publié une traduction française du savant ouvrage de M. Schmitt, sous le titre *De la Rédemption du genre humain*. Nous en avons rendu compte dans les 24e et 25e Nos des *Annales*, t. IV, p. 410 (2e *édit.*, p. 413), et t. V, p. 5.

cieuse : « Plus d'un interprète se serait donné de garde d'expliquer » ce passage dans un autre sens[1], s'il avait été plus familiarisé avec » ce que nous apprennent à cet égard les livres chinois. Toute la » Chine avait lu ce *passage* et d'autres semblables, dans ses livres » canoniques et dans les commentaires qui en ont été faits, lors- » que, vers l'an 65 de notre ère, l'empereur *Ming-ty* eut la pen- » sée d'envoyer à la recherche du Saint, ou au moins de sa doctrine, » si lui-même était déjà mort[2]. »

L'érudit écrivain veut parler de la fameuse ambassade de Ming-ty, que le P. Du Halde rapporte en ces termes :

« L'on comptait la 65e année depuis la naissance de Jésus-Christ » lorsque l'empereur *Ming-ty*, à l'occasion d'un songe qu'il eut, » se ressouvint de ce mot que Confucius répétait souvent : savoir » que *c'était dans l'Occident qu'on trouverait le Saint*. Il envoya » des ambassadeurs aux Indes, pour découvrir quel était ce *saint*, » et pour y chercher la *véritable loi* qu'il y enseignait. Les am- » bassadeurs crurent l'avoir trouvé parmi les adorateurs d'une » idole nommée *Fo* ou *Foé*[3]. »

On voit par là que si le récit de la *maternité virginale* trouva crédit parmi les plus sages nations du paganisme, c'est à cause de la tradition prophétique qui se conservait depuis longtems parmi elles.

§ IV. On pense bien que les Égyptiens, si curieux des traditions antiques, mais que, selon leur génie, ils ont défigurées étrangement, n'ont pas manqué de mêler la *maternité virginale* à leurs contes mythiques. Les Grecs, leurs disciples et imitateurs, ont *enjolivé* cette antique prophétie de tout le luxe de leur imagination poétique. Les Romains, qui suivaient en tout ces derniers, en imprimant leurs pas pesans sur les traces légères et gracieuses de leurs spirituels précurseurs, ont fait de notre belle tradition des fables grossières et matérielles.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que la doctrine de

[1] Dans un sens différent de l'explication des catholiques, ou plutôt de saint Matthieu.

[2] Voir une exposition plus détaillée, et avec citation des caractères mêmes, de l'opinion des Chinois sur une *vierge-mère*, t. XIX, p. 38.

[3] *Description de la Chine*. t. III, p. 22, in-4°.

l'incarnation de la divinité dans le sein d'une mère vierge était répandue parmi les peuples de l'Amérique, dont la communication avec l'ancien monde fut interrompue par des causes qui nous sont encore inconnues.

Les *Macéniques*, peuple du Paragay, établi sur les bords du lac Zarayas, racontaient aux missionnaires qu'à une époque très-reculée du tems ancien une femme d'une rare beauté devint mère sans le concours d'aucun homme. Son fils, remarquable également par sa beauté, étant devenu grand, opéra d'insignes miracles dans le monde; mais à la fin il s'éleva dans les airs en présence d'un grand nombre de disciples, et se transforma au soleil qui éclaire notre terre[1].

Il est notoire que la virginité des femmes était en grand honneur non seulement dans le monde ancien, et particulièrement dans les Indes, mais aussi parmi les Péruviens, les Mexicains, et les autres nations qui peuplaient l'Amérique avant la découverte de cette partie du monde. D'où vient ce consentement général des peuples, qui ne pouvaient avoir aucune idée du christianisme, si ce n'est qu'ils avaient conservé quelques traits de la tradition des premiers patriarches?

Il n'est pas de mon objet maintenant de dresser la liste complète des peuples anciens chez qui la virginité était en honneur. Je me bornerai à emprunter le passage suivant au célèbre comte de Maistre[2].

« Quel prix, quels honneurs tous les peuples de l'univers n'ont-» ils pas accordés à la virginité? Quoique le mariage soit l'état na-» turel de l'homme en général, et même un état saint, suivant une » opinion tout aussi générale, cependant on voit constamment per-» cer de tous cotés un certain respect pour la vierge; on la regarde » comme un être supérieur; et lorsqu'elle perd cette qualité, même » légitimement, on dirait qu'elle se dégrade. Les femmes fiancées en » Grèce devaient un sacrifice à Diane, pour l'expiation de cette es-» pèce de profanation[3]. La loi avait établi à Athènes des mystères

[1] Voyez Muratori, *Christianesimo felice*, t. I, c. V, édit. de Venise, 1752.

[2] Dans l'ouvrage *Du Pape*, liv. III, c. 8.

[3] Ἐπὶ ἀφοσιώσει τῆς παρθενίας, *pour la perte de la virginité*. Voir le *Scholiaste* de Théocrite sur le 66e vers de la XIIe *idylle*.

» particuliers relatifs à cette cérémonie religieuse[1]. Les femmes y » tenaient fortement, et craignaient la colère de la déesse, si elles » avaient négligé de s'y conformer. Tout homme qui connaît les » mœurs antiques ne se demandera pas sans étonnement ce que » c'était donc que ce sentiment qui avait établi de tels *mystères*, » et qui avait eu la force d'en persuader l'importance. Il faut bien » qu'il ait une racine; mais où est-elle humainement?

» Les vierges consacrées à Dieu, se trouvent partout et à toutes » les époques du genre humain. Qu'y a-t-il au monde de plus cé- » lèbre que les Vestales? *Avec le culte de Vesta brilla l'empire ro-* » *main*; *avec lui il tomba*[2]. »

Dans les Gaules, les druidesses étaient *saintes par une perpétuelle virginité*[3]. La vierge Velléda jouissait d'un crédit immense parmi les Germains, qui regardaient cette fille comme une sainte prophétesse, et ils lui confiaient la conduite des affaires publiques[4]. Les Romains[5], et avant eux les Grecs[6], avaient des lois qui défendaient de mettre à mort des femmes vierges[7]. Nous avons vu plus haut que Jéhova excepte les *vierges* seules de l'anathème dont il frappe la nation madianite.

« A Athènes, comme à Rome, le feu sacré du temple de Mi-

[1] Τὰ δὲ μυστήρια ταυτὰ Ἀθηνῆσιν πολιτεύονται. *Ibid.*

[2] Ces paroles remarquables terminent le *Mémoire sur les vestales*, par l'abbé Naudal, qu'on lit dans ceux de l'Acad. des inscr. et belles-lettres, t. v, in-12.

[3] *Cujus Antistites perpetuâ virginitate sanctæ*. Pomp. Mela, lib. III, c. 6.

[4] Tacite, *Hist.*, l. IV, c. 61.

[5] Sueton., *in Tib.*, 61, n. 14. L'historien parle ici des jeunes filles de Séjan. Tacite, *Annal.*, lib. v, c. 9, dit de même que c'était une chose inouïe de punir de mort une vierge. Dion dit de plus que l'exécution d'une vierge était une véritable profanation.

[6] Chez les Grecs, le meurtre d'une vierge, même involontaire, était un crime irrémissible. Toutes les expiations étaient inutiles, et les dieux rejetaient toutes les prières. Pausanias, liv. III, c. 17, n. 8.

[7] Nous avons eu occasion de faire observer ailleurs que, dans les plus rudes persécutions, les païens, qui dans ces circonstances foulaient aux pieds toutes les lois de la justice, et ne consultaient que leur rage contre l'Église naissante, se faisaient cependant scrupule de violer cette loi d'une tradition antique. Il est constant que les veuves et les femmes mariées qui mouraient pour la foi n'ont jamais éprouvé l'affront auquel étaient exposées les vierges chrétiennes avant leur bienheureux martyre.

» nerve, était gardé par des *vierges*. On a retrouvé ces mêmes vestales chez d'autres nations, nommément dans les Indes [1], et au Pérou enfin, où il est bien remarquable que la violation du vœu de chasteté était punie du même supplice qu'à Rome [2]. La virginité y était considérée comme un caractère sacré, également agréable à l'empereur et à la divinité [3].

» Dans l'Inde, la loi de Manou déclare que toutes les cérémonies prescrites pour les mariages, ne concernent que la vierge; la femme qui ne l'est pas étant exclue de toute cérémonie légale [4].

» Le voluptueux législateur de l'Asie, Mahomet a rendu un hommage éclatant à l'aimable vertu opposée au vice scandaleusement favorisé dans sa loi. « Les disciples de Jésus, dit-il, gardèrent la virginité sans qu'elle leur eût été commandée, *à cause du désir qu'ils avaient de plaire à Dieu* [5]. Il reconnaît expressément en plusieurs endroits [6], que la mère de Jésus était vierge. Voici, entre autres, comment il s'exprime au ch. LXVI, v. 12 de son *Koran* : « Et Marie, fille d'Imram, laquelle a conservé sa virginité, et nous avons envoyé en elle de notre esprit, et a cru aux paroles de son Seigneur, et à ses écritures, et *elle était obéissante*. »

D'où donc vient ce sentiment universel? Où Numa avait-il

[1] Voyez l'*Hérodote* de Larcher, t. VI, p. 133. — Carli, *Lettres américaines*, t. I, lettre 5, et t. II, lettre 26. — Procope, *de Bello persico*, lib. II.

[2] Carli, *ibid.*, t. I, lettre 8. Le traducteur de Carli assure que la punition des vestales à Rome n'était que fictive, et que pas une ne demeurait dans le caveau (t. I, p. 114, *note*), mais il ne cite aucune autorité.

[3] Carli, *ibid.*, t. I, lettre 9.

[4] *Lois de Manou*, liv. VIII, verset 226.

[5] *Koran*, c. LVII, v. 27. — M. Kasimirski, dans sa nouvelle traduction du *Koran*, ayant donné un sens tout différent à ce passage, nous avons prié M. le baron de Slane de vouloir bien examiner ce texte. Après avoir consulté les plus illustres commentateurs, entre autres *Beidari* et *Zamakhscheri*, encore en grand honneur dans les écoles musulmanes, il a conclu que la traduction citée ici est la seule admissible. Voici le mot à mot : « Et quant à la vie monastique, Dieu » ne la leur a pas prescrite, mais ils l'ont inventée ou introduite par le seul désir » de plaire à Dieu ». Nous croyons que la traduction de M. Kasimirski renferme deux contre-sens.

[6] Voyez c. III, v. 37, 42; c. XIX, v. 20, 21.

pris que pour rendre ses vestales saintes et vénérables, il fallait leur prescrire la virginité[1] ? Pourquoi Tacite, devançant le style de nos théologiens, nous parle-t-il de cette *vénérable Occia* qui avait présidé le collége des vestales pendant cinquante-sept ans, avec une *éminente sainteté*[2] ? Et d'où venait cette persuasion générale chez les Romains « que, si une vestale profitait de la faculté que lui offrait la loi de se marier après trente ans d'exercice, *ces sortes de mariages n'étaient jamais heureux*[3] ? » Si de Rome la pensée se transporte à la Chine, elle y trouve des religieuses assujetties de même à la virginité. Leurs maisons sont ornées d'inscriptions qu'elles tiennent de l'empereur lui-même, lequel n'accorde cette distinction qu'à celles qui sont restées vierges quarante ans[4]. »

Les Égyptiens admettaient qu'une femme peut devenir féconde en recevant simplement le *souffle de Dieu*[5]. Les mêmes ont mis à la tête du premier quartier de leur zodiaque *une vierge allaitant un enfant*. Leur déesse est devenue mère de Bacchus, sans cesser d'être vierge. Car Plutarque nous apprend qu'*Isis est la mère de Bacchus*[6]. Or, la mère de Bacchus a toujours été regardée comme vierge. En effet, les Druides avaient dans l'intérieur du sanctuaire une statue consacrée à Isis vierge, mère du libérateur futur du monde[7]. De là vient aussi que les Égyptiens assignaient une naissance surnaturelle à leur *bœuf Apis*, qui, selon eux, n'était jamais le produit de la copulation d'un taureau et

1 Virginitate aliisque cæremoniis venerabiles ac sanctas fecit. Tit. Liv. I, 20.

2 Summâ sanctimoniâ. Tacite, *Annal*. XI, 86.

3 Antiquitùs observatum infaustas ferè et parùm lætabiles eas nuptias fuisse. Just. Lipsius *Syntagma de vestalibus*, c. VI. C'est ce que dit aussi Plutarque. Voir *Vie de Numa*, trad. de Dacier, t. I, p. 338, édit. in-12.

4 M. de Guignes, *Voyage à Pékin*, t. II, 279.

5 Plutarque, *de Isid. et Osir.*, p. 62, édit. de Paris, in-fol. 1624. Plutarque s'exprime ainsi ailleurs : « Les Égyptiens disent qu'il n'est pas impossible que l'Esprit de Dieu ne s'approche d'une femme, et que par sa vertu il ne fasse germer en elle des principes de génération. » *Vie de Numa*, p. 306.

6 Plut. *ibid*.

7 Hinc druidæ statuam in intimis penetralibus erexerunt Isidi seu Virgini hanc dedicantes, ex quâ filius ille proditurus erat (nempè generis humani Redemptor). Elias Schedius, *de Diis germanis*, c. XIII, p. 346.

d'une vache, mais il devait toujours son origine à la *divine influence d'un feu céleste*[1].

Le *Sommonakhodom* des Siamois, le *Dieu*, l'*attente*, et le *désir de l'univers*, a été conçu par une vierge, des rayons du soleil et mis au monde sans douleur. C'est toujours le *Spiritus sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi*[2].

Une femme du commun, dans le royaume du Pont, s'avisa un jour de publier qu'elle était enceinte d'Apollon, aussitôt bon nombre de personnes le crurent. Elle mit au monde un garçon auquel beaucoup de gens offraient à l'envi tout ce qui pouvait contribuer à son entretien et à son éducation[3].

§ V. Chez les Grecs, la plupart des divinités et de leurs grands hommes de toute espèce devaient le jour à une naissance extraordinaire. Les uns viennent au monde sans père, les autres sans mère. Plusieurs ont des *mères vierges*, comme Minerve, Bacchus, Orion, Neptune, Mercure, Erichthon, Vulcain, Mars et tant d'autres. Selon un conte fabuleux accrédité par les Grecs[4], le divin Platon naquit de Périctione quand elle était encore vierge; Homère, l'homme aux sept patries, n'eut pas de père : sa mère Orithéis, selon quelques-uns, ne souffrit aucun tort dans sa virginité, malgré son état de maternité. Romulus et Rémus étaient fils du dieu Mars et de la vierge vestale Rhéa-Sylvia. Josèphe ayant dit à Vespasien, par une lâche adulation[5], qu'il était le Messie attendu par les Juifs, Domitien, son fils, voulant recueillir cet héritage de son père, n'eut pas de répugnance à se faire passer pour fils de la *chaste Minerve*, qui avait obtenu de Jupiter le privilége de rester vierge perpétuellement.

Et que de nymphes sont devenues mères de Jupiter, le *père des dieux et des hommes* ! Je grossirais considérablement ce volume, si je voulais les citer toutes avec leur *divine progéniture*.

Comme le mensonge s'appuie toujours par un côté sur la vérité,

[1] Apim Ægyptii raró nasci arbitrabantur, nec coïtu pecoris, sed divinitùs et cœlesti igne conceptum. P. Mela, lib. I, c. 9.

[2] S. Luc, c. I, v. 35.

[3] Plutarque, *Vie de Lysandre*, p. 269 de la traduct.

[4] Orig., *contre Celse*, l. I, p. 29 et l. VI, p. 280, édit. de Cambridge; et p. 355 et 635, édit. des Bénédictins.

[5] Voyez, dans ma 2e *lettre*, la note 10, p. 195.

il est certain que la tradition universelle de l'enfantement miraculeux d'une vierge a disposé les peuples à accueillir toutes ces inventions mythiques, qui dans l'origine n'avaient d'autre but que d'offrir des instructions utiles par le voile de la fable. L'harmonieux cygne de Mantoue, dans une de ses Églogues, célèbre les principales circonstances de la naissance du Messie, telles que les avaient prédites les *voyans* de Jéhova. Nous y lisons : « Le retour de la Vierge, la naissance du grand ordre que le Fils de » Dieu, descendu du ciel, va établir sur la terre. Sous le règne » du grand conquérant de la grâce, le péché disparaîtra. La » grande époque commence, la terre est pour jamais délivrée » de la crainte. Le divin enfant qui paraît sur notre monde, » comme le soleil bienfaisant, recevra pour premiers présens de » simples fruits de la terre, offerts par les mains pures d'innocens bergers. Le serpent expire près du berceau du Dieu-enfant [1]. »

§ VI. Le grand interprète des divines Écritures, saint Jérôme, avait trop de sagacité, et méditait trop la parole de Dieu, pour ne pas remarquer le rapport qui existe entre la tradition descendue par son origine du ciel sur la terre, et la fable qui, de la terre fécondée par l'influence de la tradition, s'élève vers le ciel, comme des vapeurs qui le menacent de le couvrir de nuages. Je vais rapporter un passage dans lequel le savant Père résume avec un talent admirable tout ce que je viens de développer dans cette section ; et c'est par là que je terminerai ce que j'avais à dire sur la grande prophétie d'Isaïe.

« Chez les Gymnosophistes de l'Inde, une tradition descend » les siècles comme conduite par la main, enseignant qu'une » vierge a donné le jour par le côté à Buddha, l'auteur de leur » religion : ceci ne doit pas étonner de la part des barbares, » puisque la Grèce si cultivée fait sortir Minerve de la tête de » Jupiter, et Bacchus de sa cuisse [2]. De même, Speusippe, neveu » de Platon par sa sœur Cléarque, dans l'éloge de ce philosophe,

[1] Virgile, *Eclog.* IV, et Manilius, *Astro.* IV, v. 543.

[2] C'est précisément l'expression du patriarche Jacob dans la prophétie où il annonce l'époque de la venue du *Schilo* : *Et dux de femore ejus.* (*Gen.* c. XLIX, v. 10.)

» et Anaxilide, dans le deuxième livre de sa philosophie, assurent que Périctione, mère de Platon, avait reçu les embrassemens d'un fantôme qui n'était rien moins qu'Apollon même : ils jugeaient qu'il était indigne de donner au père de la science une autre mère qu'une vierge. Timée, de son côté, nous apprend que la fille de Pythagore, qui avait voulu rester vierge, présidait à la danse des vierges, et leur enseignait les règles de la chasteté. Et pour que Rome ne nous blâme point de croire que le Sauveur, notre Seigneur, est né d'une vierge, nous lui rappellerons que les fondateurs de Rome et du peuple romain passent pour être les enfans de Mars et de la vierge Ilia [1]. »

M. Drach nous apprend que depuis la publication de sa deuxième lettre, un grand nombre de ses frères sont entrés dans le sein de l'Église; plusieurs d'entre eux appartiennent à des familles distinguées, et se font remarquer par leurs talens; quelques-uns sont entrés dans le sacerdoce, et d'autres ont même embrassé l'état religieux.

Une autre lettre suivra de près celle-ci : elle se composera d'une explication de la double généalogie du Sauveur et d'une dissertation sur la condamnation de Jésus-Christ, pour prouver qu'elle fut contraire à toutes les règles judiciaires en usage chez les Hébreux. Nous l'attendons avec impatience, et la ferons connaître à nos lecteurs [2].

[1] Apud Gymnosophistas Indiæ, quasi per manus hujus opinionis auctoritas traditur, quod Buddham, principem dogmatis eorum, è latere suo virgo generarit. Nec hoc mirum de barbaris, quum Minervam quoque de capite Jovis et Liberum patrem de femore ejus procreatos, doctissima finxerit Græcia. Speusippus quoque, sororis Platonis filius, et Clearchus in laude Platonis, et Anaxilides in secundo libro philosophiæ, Perictionem, matrem Platonis, phantasmate Apollinis oppressam ferunt, et sapientiæ principem non aliter arbitrantur nisi *de partu virginis editum*. Sed et Timæus scribit Pythagoræ virginem filiam choro virginum præfuisse, et castitatis eas instituisse doctrinas.... Ac ne nobis Dominum Salvatorem de Virgine procreatum Romana exprobraret potentia, auctores urbis et gentis suæ Iliâ virgine et Marte genitos arbitrantur. *Adversùs Jovinianum*, lib. I, c. 26.—Voir en outre Huet, *Démonst. évang.*, prop. IX, c. 9; et *Quæst. alnet.*, lib. II, c. 15.

[2] Voir en outre l'article ayant pour but principal l'explication de ce passage d'Isaïe dans notre t. XVII, p. 361.— Voir de plus t. XIV, p. 232 et t. XIX, p. 38.

Éducation.

NOUVELLES VUES
SUR
LA DIRECTION A DONNER A L'ENSEIGNEMENT.

Discours de M. Laurence, supérieur du petit séminaire de St-Pé : — Insuffisance des méthodes suivies jusqu'à ce jour ; — la *routine*, abus capital ; — heureux succès des *améliorations* introduites dans cette maison. — Discours de M. l'abbé de Salinis : — Sens catholique du mot *progrès* ; — comment l'éducation doit être *progressive* ; — et comment le *présent* doit être lié au *passé*.

Nous avons promis de tenir nos lecteurs au courant de tous les projets, de toutes les tentatives qui auraient pour objet d'améliorer les études qui se font dans les maisons d'éducation, soit ecclésiastiques, soit laïques. Nous nous empressons de tenir notre promesse en leur faisant connaître deux discours très-remarquables prononcés à l'occasion de la clôture des classes de cette année : l'un est de M. Laurence, supérieur du petit séminaire de St-Pé (Hautes-Pyrénées), et l'autre de M. l'abbé de Salinis, un des directeurs du collége de Juilly. Nous ne pouvons qu'approuver la méthode suivie par ces directeurs d'exposer ainsi ouvertement, toutes les années, les améliorations qu'ils essaient et les fruits qu'ils en retirent. Ces améliorations étant ainsi connues, servent d'encouragement et de guide aux nombreux professeurs qui s'occupent de l'enseignement de la jeunesse, et qui ne demandent pas mieux que d'avoir d'utiles exemples à imiter. C'est aussi une excellente méthode que celle d'exposer aux yeux des parens et du public *l'esprit* qui préside aux études d'un collége, et la *direction* que l'on y donne au cœur et à la volonté des jeunes gens. Les parens, obligés de confier leurs enfans en des mains étrangères, ne

sauraient montrer trop de sollicitudé pour s'enquérir des principes qui vont être gravés dans leur intelligence. Nous désirerions que tous les directeurs de maisons d'éducation, au lieu de se borner à nous faire connaître dans leurs *prospectus* les *études* qui se font dans leur maison, nous apprissent aussi quel sera l'esprit qui présidera à ces études et à la direction de l'établissement.

Nous allons voir d'abord comment M. Laurence répond aux scrupules de ceux qui redoutent toute *innovation* dans l'enseignement, en énumérant les avantages dus à celles qui ont été introduites dans la maison qu'il dirige.

« Nous n'ignorons pas que l'art d'enseigner est dans un moment de crise, et que, si les méthodes nouvelles qu'on rencontre à chaque pas ne sont pas toutes à essayer, elles ne commandent pas moins l'observation du professeur éclairé. Sans battre des mains à l'apparition de chacune de ces méthodes, nous ne pouvons nous dissimuler que *celles suivies communément ne soient défectueuses*, et qu'il n'y ait beaucoup à faire pour arriver à la perfection. Les sentimens divers des bons esprits sur cette grave question en sont une preuve frappante. Et nous aussi nous croyons qu'il est possible de faire mieux ; que sept ou huit années ne sont pas nécessaires pour apprendre le latin à un jeune homme, et que des maîtres habiles, guidés eux-mêmes par une méthode sûre, peuvent obtenir des résultats beaucoup plus satisfaisans. Il y a plus : si nous ne nous abusons, ces résultats sont déjà obtenus dans nos classes.

Un abus capital dans l'enseignement, abus qui en entraîne d'autres à sa suite, c'est la *routine*. Sans une attention constante de la part du professeur, la mémoire seule des élèves s'exerce, le jugement n'est presque rien dans leurs travaux journaliers, et les progrès sont peu sensibles. C'est à cette routine que nous déclarons un guerre soutenue; nous forçons les élèves à réfléchir, à se replier sur eux-mêmes; nous développons de bonne heure cette faculté, généralement négligée, qui néanmoins constitue, pour ainsi dire, à elle seule l'homme tout entier, le *jugement;* et nous posons en principe que l'esprit ne suffit pas, et qu'on n'est vraiment homme qu'autant qu'on a appris à penser, à réfléchir, à juger sainement. C'est dans cette vue que chez nous les grammaires s'apprennent principalement en expliquant les auteurs, et, par voie de conséquence, que l'étude de l'histoire s'adresse plus au

jugement qu'à la mémoire, et qu'à l'aide de la géographie et de la chronologie, qui l'accompagnent toujours, elle classe les faits avec ordre et précision.

Cette solidité de jugement, qui est la base d'une bonne éducation, comment peut-on l'acquérir? par la fuite de la dissipation, des frivolités, des plaisirs; par la réflexion, la solitude et un travail soutenu qui alimente l'esprit et développe ses forces. Considérée sous ce point de vue, notre maison ne présente pas à la jeunesse les inconvéniens des villes populeuses, où les plaisirs sourient, où les illusions se succèdent, où tant d'objets variés partagent l'attention d'un jeune homme, séduisent quelquefois son cœur, et détruisent les plus belles espérances de sa famille. Elle est plus profonde qu'on ne croirait d'abord cette idée des anciens qui nous montre les Muses habitant, non les grandes cités, mais les solitudes du Pinde, de l'Hélicon et du Parnasse.

Les sciences exactes sont une nécessité de l'époque; aussi ne sont-elles pas oubliées. Pendant les trois dernières années, nos élèves suivent un cours spécial et gradué de mathématiques. Ils peuvent aussi fréquenter, plusieurs fois par semaine, un autre cours libre, sans s'absenter des classes de latin. Dans les basses classes on enseigne la numération et les quatre opérations fondamentales de l'arithmétique.

Dans un tems où la demi-science court les rues, la science réelle et variée est un besoin pour les jeunes lévites. La salutaire influence qu'ils seront appelés à exercer est à ce prix. A la science sacrée de la théologie, à une piété franche et vraie, à une obéissance entière à ses supérieurs, à un attachement inviolable à la maîtresse de toutes les Églises, le prêtre de notre tems doit réunir une éducation soignée, l'aménité des mœurs et le ton de politesse qui règnent dans la bonne compagnie; il doit posséder des connaissances en littérature, en histoire, en géographie et en mathématiques; ne pas rester étranger aux sciences naturelles et physiques; se former de bonne à la science du cœur humain, science si rare aujourd'hui, si négligée dans les études, science néanmoins indispensable à quiconque est appelé à agir sur les hommes.

Pour initier de bonne heure les aspirans dans les connaissances naturelles, les élèves de seconde et de rhétorique sui-

vent un cours élémentaire de physique. Les nombreuses applications à la géométrie et à l'algèbre que cette étude présente, plaisent, instruisent, encouragent.

Les élèves des deux dernières classes sont initiés aussi dans la philosophie de l'histoire.

Dans ce mouvement des esprits, nous continuerons à observer soigneusement tout ce qui pourrait hâter et améliorer les études, et rien de ce qui présentera un bien réel pour les élèves ne passera inaperçu.

Nous ne sommes point du nombre de ceux qui croient que *l'enseignement* est toute *l'éducation*. Nous pensons au contraire, avec tous les bons esprits, qu'il n'en est qu'une partie ; que si les connaissances développent l'intelligence, les vertus forment le cœur ; qu'il est de la dernière importance pour le bien-être de la société que la vertu soit toujours la compagne de la science. Nous établissons en conséquence que toute bonne éducation doit reposer sur la morale comme sur son fondement, et que sans religion il n'y a point de morale. »

M. l'abbé de Salinis avait exposé, dans son discours de l'année dernière [1], des vues pleines d'intérêt sur les *moyens à mettre en usage pour étendre le cercle étroit dans lequel a été renfermée jusqu'à ce jour l'instruction classique*. Après avoir, pour ainsi dire, fait connaître quel était le corps des études de la maison dont il était un des directeurs, il expose cette année :

Quel est l'esprit qui anime ce corps ?

Quelles sont les pensées dans lesquelles se résume leur enseignement religieux, philosophique, historique, littéraire ?

Quelle direction enfin aura reçue d'eux cette portion de la jeunesse confiée à leurs soins ?

Voici comment il répond à ces différentes questions :

« Lorsque nous recherchons ce que doit être de nos jours l'éducation, ce que doivent faire les instituteurs qui ont reçu des mains de la famille vos jeunes âmes pour les introduire dans le monde, nos regards se portent naturellement sur ce monde où vous êtes des-

[1] Voir un long extrait de ce *Discours* dans notre N° 29, t. V, p. 363.

tinés à vivre. Pour connaître notre mission, nous devons étudier la vôtre : or, la mission, les devoirs de l'homme, sont déterminés en partie par des règles générales, inflexibles, les mêmes dans tous les tems, et en partie par les conditions particulières, variables, des tems où il vit ; et cela parce que l'homme est à la fois un être d'un jour et un être immortel, parce que sa mystérieuse existence tient par une double chaîne aux mobiles révolutions de la terre et à l'ordre immobile de l'éternité.

Cette époque, où a été jetée votre existence, qu'est-elle donc, considérée soit dans ses caractères propres, soit dans ses rapports avec la marche générale de l'humanité, autant qu'elle se révèle à notre faible raison ?

L'abîme creusé par cette révolution qui a fait chanceler toutes les antiques institutions, qui a ébranlé la terre jusque dans ses fondemens, est-ce la tombe où doit s'ensevelir et sur les bords de laquelle nous voyons se débattre en vain contre la mort, avec d'effrayantes angoisses et des gémissemens lugubres, l'humanité expirante ?

S'il en était ainsi, notre mission serait triste, mais clairement marquée. Nous vous dirions : « Jeunes chrétiens, le christianisme a accompli toutes ses terrestres destinées ; jeunes hommes, l'humanité a fait son tems. Que la société, que la religion, de leur lit de mort, puissent arrêter sur vous, avec quelque consolation, leurs derniers regards. Du reste, apprêtez-vous à descendre avec elles dans le tombeau ; il n'y a plus rien à attendre ici-bas : tournez vers le ciel toutes vos pensées. »

Mais ce n'est pas de notre bouche que vous recueillerez de semblables paroles ; ce n'est pas nous qui jetterons dans vos jeunes âmes ces funèbres idées, et, vous le savez, lorsque nous avons essayé ensemble d'interroger la religion et l'humanité, nous n'avons pas cru entendre des réponses de mort.

Mais si l'époque où nous vivons n'est pas la mort de l'humanité, qu'est-elle donc ? Est-ce une vie nouvelle, un progrès, un renouvellement de toutes choses ?

Ici deux voix s'élèvent : la voix de la religion et la voix de la philosophie. Or, de peur de rencontrer de légitimes défiances, écartons d'abord les vains systèmes des philosophes ; nous écouterons ensuite les sublimes enseignemens du christianisme.

Nous commençons donc par le déclarer hautement, toutes ces creuses théories sur l'indéfinie perfectibilité de la race humaine, tous ces vains songes d'espérance avec lesquels une philosophie matérialiste a été vue, de nos jours, endormant les souffrances des peuples qu'elle avait égarés loin de leurs routes, au milieu des ruines, du sang, des ténèbres, ne soulèvent en nous qu'indignation et que mépris. Ce n'est pas à une philosophie dont la main sacrilége brise la chaîne qui lie les destinées de l'humanité aux conseils d'une Providence souveraine qu'il appartient de lever le voile de l'avenir. *Que suis-je? d'où viens-je? où vais-je?* Pour les peuples, comme pour les individus chez qui la voix de la religion a cessé de se faire entendre, il n'y a point de réponse à ces questions. Pour les résoudre, comment la philosophie s'y prendrait-elle? qu'elle recule dans le passé, qu'elle interroge l'une après l'autre toutes les grandes ruines qui marquent la marche de l'humanité à travers les âges, le passé sera muet pour elle, il ne laissera pas échapper le mot qui explique l'énigme de l'humanité. Car, si au fond de la nuit des siècles vous n'apercevez pas une puissance, une intelligence infinie, en qui se trouve la source de la race humaine, et dont les mains ont formé et déroulent le nœud de nos destinées, ne voyez-vous pas qu'il n'y a plus de lien qui unisse les générations et les peuples; que l'origine de l'homme se dérobe à nous dans les profondeurs du néant; que sa marche est livrée au hasard; que par conséquent ces lois générales que vous recherchez et qui supposent l'unité primitive et le développement régulier, harmonique de l'humanité, peuvent n'être qu'une chimère?

« Le genre humain marche, dites-vous; sa vie, c'est le progrès. » Comment pourriez-vous l'assurer, vous qui n'êtes jamais remontés au premier principe de la vie du genre humain, qui ne vous êtes jamais enquis ni de celui qui a fait l'homme ni de la pensée qu'il eut en le faisant? Qui vous a dit que tant de siècles qu'il a traversés n'ont pas usé tous les élémens d'existence et de durée qui étaient venus en lui, vous ne savez de qu'elle source; que son intelligence, que vous vous représentez comme un soleil hier à son aurore, aujourd'hui dans son midi, ne doit pas demain décliner et s'éteindre? Nulle solution possible à tous ces problèmes. Aveugles philosophes, comprenez-le donc, du moment que vous ôtez la révélation, que

vous écartez ce flambeau qui éclaire le monde présent avec les lumières du monde futur, tout l'ordre moral n'est plus qu'une nuit, au milieu de laquelle l'homme et l'humanité passent comme je ne sais quels fantômes souffrans, inquiets, qui se tournent vers vous, qui vous demandent, et à qui vous ne sauriez dire le secret de leur mystérieuse existence.

Mais si le progrès n'est qu'un mot vide de sens dans la bouche de la philosophie, ce mot qui fait battre cependant au fond de nos âmes je ne sais quelles nobles et instinctives espérances, voyons si la religion nous l'expliquera.

Des hauteurs où la foi élève notre pensée, regardons derrière nous, et, à travers le cours des révolutions et des siècles, remontons à l'origine du monde et de l'homme? que trouvons-nous; Dieu; et hors de Dieu, rien que le silence et le néant. Dieu dit, et avec une parole, le monde, et l'homme, centre du monde, s'échappent du sein de l'Être infini. Voyez ce premier né de la création s'avancer au milieu des miracles de son empire naissant, portant le titre de sa souveraineté et de ses ineffables destinées écrit sur son front, dans le reflet de l'immortelle image du Créateur, qui a été empreinte en lui.

De tous les êtres créés, l'homme, fait seul à la ressemblance de Dieu, seul capable d'entrer avec lui dans une merveilleuse société d'intelligence et d'amour, possède seul, dans les rapports qui l'unissent à l'auteur de son être, le principe d'une perfection progressive et indéfinie. L'homme participe à la vie de Dieu; car la vie de l'homme, comme la vie de Dieu, c'est l'intelligence, et une intelligence faite pour se développer sans terme par son union avec l'intelligence infinie; la vie de l'homme, comme la vie de Dieu, c'est l'amour, et un amour destiné à croître sans fin dans le sein de l'amour infini. En un mot, l'homme est une image créée de l'Être incréé, qui doit tendre, dans le tems et dans l'éternité, à se rapprocher de son type, sans pouvoir jamais l'atteindre. Voyez comme, dès les premiers mots de l'histoire merveilleuse que la religion nous raconte, elle nous explique cette loi du progrès qui n'était qu'une impénétrable énigme pour la philosophie.

Mais la religion nous révèle en même tems les conditions de cette loi.

Le principe de la vie progressive de l'homme n'est pas dans l'homme, mais en Dieu seul ; fille immortelle de la puissance infinie, la race humaine est destinée à se développer, à grandir dans le sein de sa mère, dont elle ne peut se détacher sans mourir.

En effet, aussitôt que l'homme, aspirant à se faire le centre de son amour et de ses pensées, se sépare de Dieu, cette créature, que nous apercevions tout à l'heure s'élevant dans les siècles des siècles, par des routes de vie et de lumière, vers les inaccessibles hauteurs de l'Être infini, voyez-la précipitée dans la mort et dans les ténèbres, condamnée à rouler pendant l'éternité, vers le néant, si l'ineffable miséricorde du Verbe éternel ne l'avait pas recueillie dans sa chute, si l'humilité de Dieu fait homme n'avait pas renoué la chaîne de nos immortelles destinées, brisée par l'orgueil de l'homme, qui avait voulu se faire Dieu.

Ici deux grands faits se présentent à nous, comme résumant toute l'histoire de l'humanité, la dégradation de la race humaine en Adam, sa régénération en Jésus-Christ.

Contemplez l'état du monde au moment où s'accomplit le mystère de la rédemption. A peine quelques rayons des antiques révélations au milieu de la nuit qui avait enveloppé tout l'ordre moral ; les peuples les plus civilisés prosternés devant la pierre et le bois, ou ne relevant leur tête que pour blasphémer contre l'existence de Dieu, flottant entre l'idolâtrie qui est la honte de l'esprit humain et l'athéisme qui en est la mort ; l'homme courbé dans sa raison sous l'esclavage du doute et de l'erreur, dans sa conscience sous la pesante servitude de tous les vices ; dans le corps social, tous les principes de vie près de s'éteindre ; la liberté expirant dans de hideuses orgies ; le pouvoir n'étant plus que la brutale domination de la force, et des déchiremens inouïs, d'effroyables révolutions, le monde chancelant, près de tomber et de périr dans le sang et dans la boue : est-ce assez pour comprendre ce que deviennent l'homme et la société, séparés de Dieu ?

Maintenant regardez ces douze hommes qui, portant dans leurs mains le signe de l'Homme-Dieu, et sa parole sur leurs lèvres, s'avancent vers ce monde tombé en dissolution : voici l'œuvre de la régénération qui commence.

Or, ceux-là nous paraissent comprendre bien mal cette œuvre miraculeuse, qui n'envisageant qu'un côté de la mission de l'Homme-Dieu, ne voient que les conséquences du christianisme sur les immortelles destinées de l'homme, et ne veulent pas apercevoir son influence sur les destinées temporelles de l'humanité. Ce n'est pas pour les individus seulement, mais pour les peuples que l'Évangile fut une bonne nouvelle, la parole du salut. C'est aux uns comme aux autres que les apôtres furent chargés de dire, de la part du Fils de Dieu : *Soyez parfaits, comme mon Père céleste est parfait;* et, à raison du lien intime qui unit tout dans le monde, il était impossible que l'humanité ne fût pas régénérée en même tems que l'homme, que le christianisme, en déposant dans les individus le principe d'une perfection dont le type est un Dieu, ne déposât pas en même tems dans le sein de la société le germe d'un progrès dont le terme est dans le ciel.

Mais pourquoi s'arrêter à prouver ce que l'histoire atteste si haut? Ne voyez-vous pas l'Église, au moment où, comme une reine, elle commence à lever au-dessus des débris du paganisme son front, où rayonnent encore les cicatrices qui témoignent de ses combats et de ses triomphes, étendant la main sur le tombeau de l'ancien monde, disant à ce cadavre qui exhalait l'odeur d'une corruption de quatre mille ans, comme autrefois Jésus-Christ à un mort de quatre jours : *Lève-toi et marche;* et l'humanité s'est levée, et secouant les souvenirs des siècles païens comme une poussière de mort, brisant peu à peu les formes de l'esclavage antique qui la serraient comme des bandelettes funèbres, elle a marché : guidée par l'Église, nourrie de sa parole, pénétrée de plus en plus par son esprit, elle s'est avancée, avec je ne sais quelle divine majesté, pendant quinze siècles dans les routes de l'ordre, de la liberté et de la civilisation. L'âme est saisie encore d'un religieux ravissement, lorsque, dans un passé séparé de nous par un nuage de crimes et d'erreurs, elle comtemple les prodiges qui marquèrent les premiers pas de l'humanité grandissant sous la discipline de l'Église, la puissance de vie et de jeunesse qui était en elle, la force surnaturelle et la haute intelligence qui se révélaient dans toutes ses œuvres, les célestes pensées imprimées dans tous les monumens qu'elle élevait

sur son passage, ses merveilleux progrès surtout dans la science de la vie sociale, dans cette langue mystérieuse des droits et des devoirs, que l'antiquité ne fit que balbutier, et dont l'Église lui manifestait peu à peu les secrets, renfermés tous dans un livre descendu du ciel.

Et cependant vous vous tromperiez, ce nous semble, vous méconnaîtriez l'étendue des plans de la Providence, si, dans ce que nous admirons comme une merveilleuse ébauche, vous vouliez voir une œuvre achevée, le type qui marque le terme des perfectionnemens que la société temporelle doit recevoir des mains de la religion; si vous supposiez que toute la vie que l'Évangile devait communiquer à l'humanité s'est épuisée en dix siècles, et qu'il ne reste par conséquent, à l'humanité souffrante de nos jours, plus rien à attendre que la mort.

Hommes qui mesurez à vos pensées les pensées de l'Être infini, nous vous dirons: Remontez à l'origine de votre foi, que voyez-vous? Dieu et la manifestation de ses infinies perfections; et vous croyez que ce fleuve, dont la source est au ciel, dans le sein de la vérité infinie et de l'éternel amour, a été enfermé sur la terre en un lit si étroit; et vous avez peur que ces flots immortels, brisés par les crimes et les erreurs que les hommes de nos jours leur opposent, n'aient plus assez de force pour continuer leur cours majestueux à travers les âges, pour se répandre au Nord, au Midi, à l'Orient, dans toutes ces arides contrées qui n'ont pas encore été fertilisées par l'Évangile? Disciples d'une immortelle religion, vous vous hâtez trop de croire à la mort; avant de désespérer de l'avenir du monde, ouvrez, méditez le livre où les destinées du monde sont écrites avec vos croyances: creusez l'Évangile. Est-ce que vous ne trouvez pas là le remède à tous les maux qui travaillent l'humanité, les lumières qui peuvent éclairer toutes ses ténèbres, le principe de vie et d'amour qui peut ranimer toutes ses défaillances? Est-ce que vous ne voyez pas enfin dans ce code divin tous les merveilleux principes de foi et de science, d'ordre et de liberté, qui, développés par la parole et semés par les mains de l'Église, au milieu des restes d'une civilisation tombée, peuvent faire germer dans le vieux sol du monde chrétien une nouvelle et plus brillante civilisation?

Pour nous, nous ne craignons pas de le dire, maintenant que le sens de nos paroles doit être compris, nous croyons à la renaissance et au développement de la société chrétienne, nous avons foi dans le progrès.

Et notre foi dans le progrès, c'est, comme on le voit, la conviction que l'humanité n'a pas épuisé ses destinées, parce que le terme des destinées temporelles du christianisme n'est pas encore venu; c'est la certitude que les hérésies de ces derniers tems ne peuvent pas avoir un autre sort ni produire un autre effet que les hérésies des tems qui précédèrent, qu'elles serviront les plans de Dieu dans la manifestation progressive de la vérité; qu'ainsi la foi, et, avec la foi, la science, la civilisation, se développeront de nos jours suivant la mesure des développemens de l'erreur. Notre foi dans le progrès, c'est notre foi dans cette Providence souveraine qui, dans la profondeur de ses conseils, tire toujours le bien du mal, et qui n'a paru retirer un moment la main qui soutient tout ici-bas, qui n'a permis ce grand écroulement de toutes les institutions du passé, dans lequel vous croyez voir la dernière ruine de toutes choses, que pour mettre à nu tous les fondemens de l'ordre moral, que pour manifester, plus qu'elles ne le furent à aucune époque du monde, les immuables lois, les divines pensées sur lesquelles tout repose, que pour préparer ainsi les merveilleuses créations que doivent élever les mains de l'avenir.

Et voilà pourquoi, entourés de ces immenses débris qu'agite encore le souffle de la tempête, lorsque nous voyons des hommes qui s'asseient, qui inclinent leurs regards vers la terre, et se voilent la tête, nous disons à ces jeunes hommes que nous avons été chargés d'introduire dans la vie :

« Tenez-vous debout, levez les yeux en haut, et espérez : espé-
» rez, car quelque chose d'immortel vit encore, et est caché au
» fond de ces restes d'une société qui naquit du souffle d'une
» religion immortelle; espérez, et ne vous laissez point décou-
» rager en voyant combien ont été vaines jusqu'à ce jour toutes
» les tentatives pour relever ces ruines. Ne voyez-vous pas que, si
» l'homme n'a pu rien bâtir encore de durable avec les débris du
» passé, c'est qu'il a voulu tout établir sur le sable mouvant de ses

» pensées, et qu'il a rejeté la pierre immuable de la foi, posée par » la main de Dieu? Pour vous, rangés autour de cette pierre, at» tendez en paix : le jour marqué dans les décrets du ciel pour la » reconstruction de toutes choses, est plus près peut-être que vous » ne croyez. Ne voyez-vous pas dans le monde social ce vent impé» tueux des révolutions, et dans le monde de l'intelligence ce mou» vement tumultueux de la pensée qui emporte si vite, l'une après » l'autre, toutes les fragiles constructions qu'essaie encore l'orgueil» leuse raison de l'homme? Eblouie d'une gloire dont la source » n'était pas en elle, d'une grandeur dont le principe était dans la » religion, elle avait dit qu'elle se sentait à l'étroit dans l'édifice » merveilleux que lui avaient fait les mains de Dieu, qu'elle allait » le démolir pour le reconstruire sur d'autres bases et sur un plan » nouveau ; et la voilà, après trois siècles de stériles efforts, à bout » de son sacrilége travail. Après avoir pétri dans le sang tant de » fois la poussière du passé, rien n'est fait encore, rien n'est assis, » partout le vide, de tous côtés le néant. Attendez, et les peuples se » lasseront de vivre au milieu des ruines, de n'avoir que des abî» mes devant les yeux, et, détrompés de leur folle confiance dans les » paroles de la philosophie, ils se tourneront vers l'Église, ils com» prendront que la parole seule qui se fait obéir du néant peut re» muer les débris du passé, leur communiquer une nouvelle for» me, les asseoir sur une base durable. »

Voilà donc, Messieurs, maintenant nous l'avons expliqué, ce que sont à nos yeux les tems où nous vivons : une nuit près de se dissiper, au delà de laquelle nous croyons entrevoir l'aurore d'une ère nouvelle et brillante, que nous saluons de nos espérances; des jours d'attente pénible, une époque de transition, et par conséquent de crise et de souffrance, quelque chose de semblable à ces siècles qui virent tomber l'empire romain et naître la société chrétienne. Ces hommes qui, des sombres régions du doute, des déserts du monde de l'intelligence ont apparu et se sont rués de nos jours contre toutes les croyances, contre toutes les institutions du passé, nous croyons qu'ils exercent, à leur insu, une mission en quelque chose pareille à celle qu'avaient reçue les barbares du Nord. Quelque effrayante que nous apparaisse la puissance de destruction dont

ils ont été investis, Dieu la modère, et le glaive tranchant de leurs sophismes ne détruira que ce qu'il avait condamné dans le monde de nos pères : le reste vivra.

Cependant l'Église, tandis que les arrêts de la colère de Dieu s'exécutent, seule debout comme autrefois, au milieu d'une société dont les derniers restes s'écroulent, les regards fixés vers le ciel, appelle par ses prières et attend avec calme le jour de la miséricorde. Elle sait que toutes ces hordes de penseurs impies qui passent devant elle, en lui jetant l'insulte et le blasphème, que tous ces sauvages de la pensée, lorsqu'ils seront au terme du chemin qu'ils ont à parcourir, apercevant, au lieu de ces lumières, au lieu de cette apothéose de la raison qu'ils ont rêvée, le spectre du néant assis au milieu des ténèbres, reculeront d'épouvante; qu'ils viendront à elle; qu'ils inclineront devant la croix leur impiété effrayée d'elle-même et leur orgueil amolli; qu'ils demanderont à laver dans le baptême de la foi les crimes de leur intelligence. La religion, se penchant alors sur les vastes décombres dont elle sera entourée, saura retrouver tous les élémens qui portaient avec son caractère le sceau de l'immortalité, et qui, rajeunis, développés, recevront de ses mains des formes en harmonie avec les conditions d'une époque cachée encore pour nous dans le nuage de l'obscur avenir. »

Après avoir tracé ce tableau du sort probable de l'avenir de l'humanité, l'orateur se demande ce que doit faire l'éducation pour élever une génération qui doit participer peut-être à l'exécution de si grandes choses.

Il répond ainsi à cette question :

« Si, dans ce que nous avons dit jusqu'à ce moment, nous avons réussi à nous faire comprendre, on voit déjà comment ces deux choses, que certains esprits se représentent à tort comme incompatibles et à quoi se réduit à nos yeux tout le plan de la Providence sur l'humanité, *l'ordre et le progrès*, se concilient dans nos pensées.

Car, en premier lieu, le progrès tel que nous le concevons, loin d'exclure l'ordre, le suppose au contraire. Le progrès n'est une des conditions de l'existence de l'homme que parce que l'homme est

un être fini qui a ses racines dans l'être infini ; que parce que son intelligence née de l'intelligence de Dieu par la parole, doit, par une conformité croissante de ses pensées avec les pensées révélées dans la parole divine, tendre incessamment à se rapprocher de l'intelligence infinie ; que parce que son amour, étincelle tombée dans son cœur du foyer de l'éternel amour, doit s'épurer sans cesse, monter vers le ciel, s'étendre sur la terre, embrasser tous les hommes, et s'efforcer de devenir par là de plus en plus semblable à l'amour infini.

Au milieu des perpétuelles révolutions et des mobiles progrès de l'homme et de l'humanité, il y a donc quelque chose d'immobile et d'immuable, c'est ce que l'homme et l'humanité ont reçu de Dieu ; ce sont ces *vérités-lois* promulguées dans ce qu'elles renfermaient de plus élémentaire, sur le berceau du genre humain et complétement manifestées au monde par le ministère de Jésus-Christ ; c'est cette législation placée au-dessus des entreprises de la raison de l'homme, dont la source est dans la révélation, dont la règle est dans les pouvoirs que Dieu a investis du droit d'expliquer la révélation aux hommes. Là se trouve à la fois et le principe de l'ordre et le germe de tous les progrès du monde des intelligences comme du monde social : car toutes les vérités dérivent de ces vérités premières ; les pensées révélées d'en haut à l'humanité sont le fondement nécessaire sur lequel l'homme doit asseoir toutes ses pensées, sous peine de les établir sur le vide. Ces dogmes sont invariables en eux-mêmes comme l'intelligence infinie qu'ils nous représentent, mais laissant échapper de nouveaux rayons de lumière à mesure qu'ils sont heurtés par de nouvelles erreurs ; éclaircis, manifestés de plus en plus au monde par l'enseignement du pouvoir chargé de les expliquer au monde, ils se développent par rapport à nous ; et c'est ainsi que d'une source infinie sort et s'écoule, à travers un lit qui s'élargit de siècle en siècle, la vie croissante de l'homme et de l'humanité : c'est ainsi qu'un fonds divin, inépuisable, revêt dans l'homme, dans la société, des formes variables, progressives, qui mesurent les différens âges et les périodes successives de leur existence.

En second lieu, quoiqu'il n'y ait rien d'immuable ici-bas que ce

qui vient de Dieu, quoique tout ce qui est de l'homme, subissant les conditions de l'existence humaine, soit sujet au changement et à la mort, cependant, le progrès tel que nous l'entendons ne brise aucun des liens qui unissent le présent au passé; il ne suppose pas que chaque génération qui entre dans la vie doive démolir et reconstruire à neuf le monde de ses pères. Non, ce n'est pas par des destructions successives, c'est par un développement lent d'ordinaire et harmonique que l'humanité est appelée à perfectionner, de siècle en siècle, les formes de son existence; et si l'humanité nous apparaît quelquefois au milieu des révolutions et des ruines, c'est que quelque grand principe d'erreur et de désordre l'a fait dévier de sa route; pour y rentrer, il faut qu'elle regarde derrière elle; pour avancer sans crainte de s'égarer de nouveau, il faut qu'elle renoue à ses précédentes destinées le fil de ses destinées nouvelles.

On le voit : d'une part nos convictions ne nous permettent point d'adopter le système de ces hommes qui, paraissant ignorer une des lois du monde moral, et s'effrayant du mot même de *progrès*, mot qui se trouve cependant dans la langue que l'Église parlait à son berceau, comme je ne sais quelle nouveauté impie, croient que nos pères, fermant en toutes choses la carrière à leurs enfans, atteignirent dans la philosophie, dans les sciences, dans les lettres, dans les institutions sociales, le type d'une perfection qui ne peut être dépassée; que par conséquent le chef-d'œuvre de l'éducation serait de faire vivre les générations naissantes tellement dans le passé, qu'on ne laissât arriver jusqu'à leur intelligence aucune idée qui n'eût au moins un siècle de date, pour s'assurer de n'y laisser passer aucune erreur.

Ces hommes qui voudraient ainsi saisir l'humanité au berceau, pour la faire rétrograder vers je ne sais quel point fixe de son existence écoulée, sont mus par des intentions respectables, sans aucun doute; mais ils nous paraissent avoir entrepris une œuvre au-dessus des forces de l'homme, parce qu'elle contredit les plans de Dieu. Par les raisons que nous avons essayé d'expliquer, les sociétés ne peuvent s'arrêter sur la route du tems, ni remonter le courant de leurs destinées. Des hauteurs de votre immobile raison, vous vous effrayez de voir l'humanité courir toujours en avant sur

la mer des siècles; indiquez-lui les écueils contre lesquels elle peut se briser, essayez de la diriger, mais n'espérez pas que, par la peur du naufrage, elle jette l'ancre sur cette océan immense : poussée par une force invincible, par une des lois nécessaires de son existence, elle avancera toujours, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée au terme de sa course, jusqu'à ce qu'elle ait abordé aux rivages de l'éternité.

Mais on voit, d'une autre part, que nous sommes plus éloignés encore de partager les excès de ces hommes qui, méconnaissant une autre loi de l'humanité plus nécessaire encore, s'en vont jetant dans le cœur de l'enfance de stupides dédains, de hautains mépris pour les tems qui ne sont plus : insensés, qui ne savent pas que s'ils pouvaient réussir à étouffer ainsi, comme ils le prétendent, tous les souvenirs d'un passé qui leur déplaît, ils étoufferaient en même tems tous les germes de l'avenir. . . . .

Vous aurez recueilli de nous, Messieurs, d'autres sentimens et d'autres pensées ; et si, après avoir fait planer, à l'aide de la foi, votre jeune raison sur les débris des âges, pour vous apprendre à distinguer ce qu'il y a de nécessaire et ce qu'il y a de variable dans les conditions de l'existence de l'homme et de la société; si, après avoir essayé de démêler dans les créations successives que l'histoire fait passer devant nous l'élément terrestre et l'élément surnaturel, ce qui est de l'homme et ce qui est de Dieu, nous travaillons avec tant de soin à vous faire comprendre, à vous faire admirer les formes merveilleuses que la pensée de Dieu reçut des mains de nos pères, c'est que nos pères sont, à notre avis, nos maîtres, nos guides nécessaires, non pas seulement en ce qu'ils nous indiquent de la main les principes éternels d'ordre que nous avons reconnus et où se trouve cependant le germe de tout perfectionnement, mais encore en ce qu'ils nous ont laissé, dans tous les genres, des modèles que nous ne dépasserons qu'en les prenant pour point de départ; c'est que les pensées, les institutions qu'ils nous ont léguées, ne posent pas, sans doute, devant nous une limite qu'il nous est défendu de franchir, mais sont l'anneau nécessaire auquel nous devons rattacher nos institutions et nos pensées, si nous voulons faire de véritables progrès; c'est enfin que les monumens des siècles chrétiens sur lesquels le christianisme et le génie

de l'homme n'ont pas écrit, certes, leur dernier mot, nous apparaissent cependant, derrière l'abîme creusé par la révolution et l'impiété, comme mesurant la plus grande hauteur qu'ait atteint encore le génie de l'homme soulevé par la foi.

Ne vous étonnez donc pas, Messieurs, si nous reportons sans cesse vos études et votre admiration vers les grandes œuvres des siècles qui ne sont plus; comprenez pourquoi notre enseignement cherche à faire pénétrer si avant dans vos âmes l'amour et le respect du passé. Dirai-je toute notre pensée? Le mépris des ancêtres nous paraît être tout à la fois un des symptômes de notre époque les plus effrayans et l'un de ses plus grands crimes. Dans ces tems où les peuples ne se souviennent plus que la piété filiale est une loi qui les oblige comme les simples hommes, sous les mêmes peines, et que les générations qui s'avancèrent dans la vie en maudissant leurs pères, ne recueillirent jamais les bénédictions de la postérité; dans ces tems si rapprochés de ces jours de sinistre mémoire où la main de l'impiété outragea les morts jusque dans leur dernière demeure, et jeta aux vents leurs souvenirs et leurs cendres; dans la crainte de ne pouvoir nous tenir toujours à une égale distance de deux écueils que nous voudrions éviter, nous le déclarons hautement, nous aimons mieux qu'on nous accuse d'avoir nourri en vous, par notre enseignement, une piété quelquefois superstitieuse envers la mémoire de nos pères, que d'encourir le reproche de vous avoir appris à manquer en quelque chose au culte légitime que leurs ombres augustes réclament de vous du fond de leurs tombes brisées et de leurs cercueils profanés.

Dans les principes que nous venons d'exposer se trouve la lumière qui éclaire toutes les branches de notre enseignement.

On voit comment la religion en est le centre nécessaire. Car la religion, c'est l'ensemble de ces vérités divines qui se sont présentées à nous comme le principe de l'existence et le germe de tous les progrès de l'homme et de l'humanité.

La religion, c'est tout ce qu'il y a d'éternel, d'immuable dans le monde de la pensée, dans l'ordre des croyances et des devoirs.

D'où il suit que dans tous les tems, que plus particulièrement à une époque de révolution et de doute, la religion est, comme le

disait un philosophe du dernier siècle, d'une autorité en ceci non suspecte, Diderot, « la plus essentielle leçon de l'enfance, celle par où tout enseignement doit commencer et finir. »

A ceux qui verraient avec peine l'importance que nous attachons à l'enseignement de la religion, qui nous blâmeraient d'envisager cette étude tout ensemble comme la base et le couronnement nécessaire de toutes les autres études, sans chercher à nous justifier autrement, nous dirions : Avant de nous condamner, profonds philosophes, consentez à examiner un moment si ce que nous faisons n'est pas une nécessité. Je sais que depuis plus d'un siècle vous travaillez, vous et vos devanciers, à éclaircir par la seule puissance de votre raison, et sans rien emprunter aux lumières de la foi, tous les obscurs problèmes d'où dépendent les destinées de l'homme; vous avez entrepris de faire des croyances, des devoirs, tout un ordre moral enfin qui n'aura rien de commun avec celui que le christianisme avait fait; vous mettrez à fin quelque jour cette œuvre que vous poursuivez avec une admirable patience; mais, en attendant, voyez ces jeunes esprits que nous sommes chargés de nourrir : ils ne peuvent pas vivre des futures découvertes de votre raison; ils nous demandent du pain, le pain des intelligences, la foi.

Or, où trouver de la foi, de nos jours dans le monde, ailleurs que dans l'Église? Ravissez à ces jeunes intelligences les enseignements de cette autorité qui leur redit les imposantes paroles sorties, à l'origine, de la bouche de Dieu, que tous les siècles ont répétées, et devant lesquelles s'inclina la longue suite des générations humaines; que l'Église cesse d'instruire ces enfants, et de qui apprendront-ils, je vous le demande, tout ce qu'il leur importe avant tout de savoir? Qui leur dira ce qu'ils sont, d'où ils viennent, où ils vont, ce qu'ils ont à faire ici-bas, les rapports qui les unissent à leurs semblables? Sur toutes ces graves questions que pourront-ils recueillir de votre bouche, que des réponses qui se contredisent à l'infini, que des doutes qui ne laisseront pas à leurs âmes un seul moment de repos?

Ah! laissez-nous donc établir sur la seule base immuable l'avenir de ces jeunes esprits; laissez-nous leur dire :

« Mes enfans, voyez ce monde où vous allez être jetés tout à » l'heure. Au trouble dont paraissent agités ces hommes qui disputent de tout, au bruit que font leurs paroles, en se heurtant, » aux ténèbres qui s'échappent du choc de tant d'opinions contradictoires, on dirait la mer irritée brisant ses flots les uns contre » les autres, dans une nuit de tempête. Cependant ne vous effrayez pas ; regardez ce roc immobile au pied duquel toutes les » vagues expirent, et dont le sommet, inaccessible aux nuages, » réfléchit une lumière dont le foyer est dans le ciel. Si quelque » attrait vous y convie, laissez aller vos naissantes pensées sur cet » océan des disputes humaines, mais que votre œil ne perde jamais de vue le phare immortel que la main de Dieu a placé sur » le rivage, et qui peut seul vous indiquer une route sûre à travers mille écueils : affrontez les abîmes de la science, cherchez à » en creuser toutes les profondeurs. ...

» Mais ne descendez dans cette nuit qu'en portant devant vous » le flambeau de la foi. Quelque guide qui se présente à vous, quelque génie qui s'offre à vous conduire, n'abandonnez jamais » cette lumière. Quand même le premier des esprits célestes, celui qui approche le plus près le trône de Dieu, descendrait pour » vous dire le mot de tous les problèmes qui tourmentent l'esprit » humain depuis six mille ans, et qu'aux rayons de cette intelligence immortelle vous croiriez voir s'évanouir toutes les ombres » du monde physique et du monde moral, si une parole, une » seule parole descendue de la chaire éternelle où siége l'héritier » des pouvoirs que Jésus-Christ légua à un pauvre pêcheur de » Galilée, vous avertissait de vous tenir sur vos gardes, que vous » n'avez devant vous que de fausses clartés et un jour trompeur, » fermez les yeux, rentrez avec simplicité dans les ténèbres d'une » humble ignorance, préférable mille fois à tous ces vains songes » de science et de philosophie qui ne feraient que vous endormir » sur les bords d'un redoutable abîme, loin du centre des véritables lumières, loin du soleil des intelligences, qui ne peut être » autre que la parole de Dieu. »

L'ABBÉ DE SALINIS.

Tel est l'*esprit* qui préside à l'*enseignement* de la religion dans la maison de Juilly. Mais, si la religion est le principe nécessaire de l'existence de l'homme et de l'humanité, la science de la religion n'est pas tout l'homme, toute l'humanité. Après la *foi* vient la science ou la *philosophie*, par laquelle on comprend le *développement* et la *vie propre de chaque intelligence*. — Dans la suite de son discours, M. l'abbé de Salinis s'attache à faire comprendre quel est le *lien nécessaire qui unit* et les *caractères qui distinguent* la *foi* et la *science* ; mais nous craignons d'étendre trop cet article, et nous renvoyons le développement de cette question importante au prochain numéro des *Annales*[1].

A. B.

[1] Voir ci-après, p. 209.

Enseignement.

APPLICATION DE LA GÉOGRAPHIE

A L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE.

Avantages que la religion doit retirer de cette méthode.—Dispersion des enfans de Noé; voyages d'Abraham, de Jacob, de Joseph.—Divisions de l'Égypte ancienne.—Connaissance des colonies qui ont peuplé la Grèce avant et après la guerre de Troie, etc.

Tout ce qui servira à jeter quelque jour sur l'histoire des peuples de l'antiquité; tout ce qui aidera à débrouiller leur origine, leur dispersion sur la terre, la manière dont les différentes parties du monde ont été habitées; tout ce qui nous fera connaître comment les races se sont disséminées, réunies, croisées, partagées, sera favorablement accueilli par les *Annales*, parce que tout cela peut servir à éclaircir l'histoire de l'humanité, et par conséquent l'histoire de ses rapports avec la Divinité et des rapports de la Divinité avec les hommes.

Voilà pourquoi nous regardons comme éminemment utiles à la religion les découvertes récentes dues aux sciences modernes sur les croyances, les mœurs, les langues, les traditions de tous les peuples. Ces découvertes, comme nous en avons donné de nombreuses preuves, tendent toutes à démontrer ce fait si important pour notre cause, savoir :

Que tous les hommes sont frères, fils d'un même père, partis d'un centre commun, séparés, mais non étrangers les uns aux autres, et ayant même conservé une souvenance de leur premier état et des premières communications qu'ils avaient reçues d'un père commun, selon que nous le certifient nos Livres sacrés.

Ces faits sont à peu près connus de ceux qui suivent le mouvement des sciences et la marche des découvertes actuelles, mais cela ne suffit pas. Il faut que ces connaissances passent dans l'enseignement, et que l'enfance et la jeunesse les reçoivent dès leur entrée dans la société, dès les premiers pas que fait l'homme au milieu de ce monde, où il est destiné à prendre un rôle actif.

Voilà pourquoi nous vons si souvent recommandé l'étude de l'histoire, et en avons déclaré la science indispensable à ceux qui veulent bien connaître les grands témoignages sur lesquels sont fondées, d'une manière irrécusable, les principales preuves de notre foi.

C'est donc avec un grand empressement que nous annonçons un ouvrage et une méthode qui peuvent puissamment contribuer à faciliter les études historiques.

Nous voulons parler de l'*Atlas de géographie historique* que vient de terminer M. Poulain de Bossay.

Ce qui nous frappe surtout dans cet atlas, et ce qui aussi a été l'occasion des réflexions précédentes, ce sont les travaux qui ont présidé à la rédaction des cartes de la dispersion des enfans de Noé et à celles de l'Égypte, de la Palestine et de la Grèce, soit avant, soit immédiatement après la guerre de Troie Il faut que l'on sache que la science géographique s'accorde avec nos Livres saints sur la manière dont la terre a été peuplée; il faut que l'on sache, si toutefois nous voulons nommer nos pères dans les âges passés et ne pas ressembler à des enfans bâtards, nés d'un commerce illégitime et délaissés dès notre naissance, il faut, dis-je, que l'on sache que c'est seulement dans la Bible que nous trouvons les pères qui constituent notre légitime filiation et expliquent le secret de notre origine. Les découvertes récentes sur l'histoire de l'Égypte donnent un nouveau prix à la carte de l'Égypte restituée d'après ses anciennes divisions; enfin les différentes cartes de la Grèce, où sont indiquées les colonies qui sont venues peupler ce pays, ou qui sont parties de ces contrées pour les différentes régions baignées par les flots de la grande mer, maintenant *mer Méditerranée*, nous paraissent destinées à jeter un jour nouveau sur cette partie de l'histoire ancienne, beaucoup trop négligée dans l'enseignement de nos maisons

d'éducation. En effet, lorsque l'on ne connaît de l'histoire ancienne que ce que renferment nos livres dits *élémentaires*, il semble que la Grèce forme comme un monde à part, qui ne se lie à rien, ni à l'histoire sainte, ni à l'histoire des peuples dits alors *Barbares*; il semble que les Grecs ont eu une origine particulière; on croirait presque qu'en effet leurs dieux tout particuliers ont existé, et qu'ils en ont fait un peuple à part, choisi, favorisé; ils ne sont pas de la grande famille.

Or, la seule inspection des cartes de M. Poulain de Bossay les fait rentrer dans la famille générale, ils y sont des enfans ayant des prédécesseurs et des pères; eux-mêmes, tard venus, ne doivent leurs dieux et leurs erreurs qu'à d'autres peuples qui les leur ont transmis; et ainsi se débrouille l'ancien Chaos, ce dieu informe assis au berceau du peuple grec, enfant d'une imagination vagabonde.

Mais ce n'est pas seulement sous le point de vue religieux que l'*Atlas historique* est utile à la jeunesse, l'étude proprement dite de la *géographie* et de l'*histoire*, autrement de la *géographie physique* et de la *géographie politique*, en sera et plus facile, et plus sûre, et plus profonde.

La géographie politique subit des changemens fréquens. La nature des gouvernemens chez les anciens rendait ces changemens encore plus fréquens que chez les modernes. Sans cesse les États éprouvaient des variations dans leurs limites; les pays, les villes, etc..., recevaient des noms nouveaux. La géographie physique a éprouvé des révolutions non moins grandes. La mer s'est retirée d'un côté, elle a empiété de l'autre; des fleuves ont changé la direction de leurs cours; des golfes se sont comblés; des îles ont disparu, d'autres sont sortis du sein des eaux.... Tous ces changemens dans la géographie politique comme dans la géographie physique ont été *successifs*; les représenter tous sur une même carte à une époque déterminée, c'est mentir à l'histoire.

Cependant presque toutes les cartes sur la géographie ancienne n'offrent les limites et les noms des divers États qu'à une seule époque, et partant on y trouve confusément toutes les villes dont les auteurs ont parlé, que ces villes aient existé simultanément ou non; rien n'y indique les changemens survenus dans la géographie physique;

ces cartes ne sont que d'un secours médiocre pour lire l'histoire ancienne.

L'ouvrage de M. Poulain de Bossay n'est pas seulement un atlas de géographie *historique* avec lequel on peut suivre l'histoire pas à pas. Il fait connaître toutes les révolutions politiques et physiques arrivées sur la surface du globe depuis la création du monde jusqu'à la venue de Jésus-Christ.

L'Atlas de géographie historique est composé de 12 cartes gravées avec la plus grande netteté et avec luxe, eu égard au prix modique qu'elles coûtent [1]. Jamais les écoliers n'avaient eu entre les mains des cartes aussi bien exécutées, parceque jamais on n'avait donné de semblables cartes à si bas prix. Les 12 cartes représentent tous les pays connus des Grecs, par des lignes diversement ponctuées et par des couleurs différentes; on a marqué les limites de chaque peuple à toutes les époques importantes de son histoire; d'un coup d'œil on voit ainsi croître et décroître sa puissance. — On a eu soin de donner aux pays, aux villes, aux mers, etc., les noms qu'ils portaient aux époques indiquées; on a tracé les expéditions les plus célèbres, les émigrations les plus importantes; des signes conventionnels désignent les combats singuliers, les révoltes, les traités de paix, les villes fondées, assiégées, prises, détruites, fortifiées, augmentées, occupées, rebâties, repeuplées; d'autres signes indiquent les lieux où se sont livrées les batailles célèbres. Indépendamment de ces signes généraux que l'on retrouve sur toutes les cartes, il en est d'autres qui indiquent des choses particulières à la carte où ils se trouvent. Sur plusieurs cartes on a placé un grand nombre de plans de villes et de batailles.

Les cartes de l'Atlas historique ont été dressées avec les travaux les plus récens des Français, des Allemands et des Anglais; ces travaux donnent exactement l'état actuel du globe; il fallait que l'auteur tînt compte des changemens amenés par la suite des siècles. En comparant la configuration actuelle du globe avec celle que nous font connaître les géographes et les historiens anciens, il a pu tracer les changemens survenus dans la géographie physique; ainsi

[1] L'Atlas complet, colorié et cartonné avec soin, ne coûte que 9 fr.

ses cartes ne représentent pas le monde absolument tel qu'il est aujourd'hui, mais tel qu'il était aux époques indiquées sur chaque carte. Cet atlas est donc un travail neuf. Quelques-unes des cartes qui le composent avaient cependant été faites, mais les différences que l'on trouve entre ces cartes et celles des géographes ses devanciers prouvent que M. Poulain de Bossay les a refaites d'après les auteurs originaux. Les autres cartes de l'Atlas, et c'est le plus grand nombre, n'avaient encore été tentées par personne; jusqu'à présent, les géographes n'avaient représenté chaque pays qu'à une, tout au plus à deux époques; tous leurs travaux sont épars, ne formant point un tout, et avec eux l'on ne pourrait pas composer une suite de cartes sur un même pays; tandis que les cartes de M. Poulain de Bossay ne laissent aucune lacune dans l'histoire, et représentent tous les pays aux époques les plus importantes.

Mais, pour mettre le lecteur plus à même de juger de l'utilité de ces cartes, nous allons tracer l'analyse successive de chacune d'elles: on verra que c'est l'analyse exacte de l'histoire ancienne.

Pl. 1re. — Tableau de la dispersion des enfans de Noé.

L'auteur ne s'est point borné à placer les noms des fils et des petits-fils de Noé dans les lieux où il est présumable qu'ils vécurent; il a encore tracé la route qu'ils suivirent pour y arriver. Ce tracé n'est point arbitraire, l'auteur a été guidé par les indications qu'il a trouvées écrites.

Sur cette carte, le Delta n'existe pas encore, l'embouchure du Nil est représentée telle que les auteurs anciens croyaient qu'elle avait été dans les tems les plus reculés, et telle que les explorations des modernes font présumer qu'elle fut. La carte du paradis terrestre et la carte du pays où vécurent les premiers patriarches complètent la géographie historique depuis la création jusqu'à la vocation d'Abraham.

Cette carte avait déjà été faite plusieurs fois, et en dernier lieu par M. Brué. L'auteur a consulté toutes les cartes qui ont précédé la sienne; il a lu la Bible et Josèphe; il a comparé Bochart et dom Calmet, dont les recherches lui ont été très-utiles.

Pl. 2e. — Carte de l'Égypte ancienne et du pays de Chanaan.

Cette carte est destinée à faciliter : 1° l'étude de l'histoire sainte depuis la vocation d'Abraham jusqu'à la mort de Moïse, 2° l'étude de l'histoire d'Égypte jusqu'à la domination romaine.

On y trouve marqués les voyages d'Abraham, de Jacob et de Joseph; la route et les stations des Israélites dans le désert; tous les lieux célèbres par quelque événement du tems des patriarches; les noms des patriarches; les noms des peuples issus des fils de Chanaan placés dans les pays qu'ils ont successivement habités; les divisions de l'Égypte à diverses époques; les 36 nomes sous Sésostris, et les autres divisions successives de l'Égypte jusqu'au tems des Romains; une légende sur l'histoire de la géographie et de l'ethnographie du pays de Chanaan, de la Syrie, de la Phénicie et de l'Égypte; enfin la disposition du camp des Israélites dans le désert. Le golfe Élanitique est gravé d'après l'exploration récente du voyageur Ruppel.

Pl. 3e. — Carte de la Palestine.

Cette carte contient la division en 12 tribus, en 2 royaumes, et en provinces après la captivité; chacune de ces divisions est rendue claire par des couleurs différentes et diversement appliquées, et par différentes lignes ponctuées. On y trouve les noms des peuples chananéens que les Israélites eurent à combattre, et ces noms occupent la place où ces peuples étaient fixés. Les noms des *Ammonites*, *Moabites*, *Madianites*, etc., sont accompagnés d'une légende qui donne rapidement l'histoire de ces peuples. Les villes de refuge, lévitiques et royales, sont indiquées par des signes conventionnels. Les lieux où l'arche d'alliance fut successivement déposée, les lieux parcourus par David pendant son exil, sont indiqués par diverses lignes; enfin l'on a marqué par d'autres signes conventionnels toutes les batailles qui se sont livrées en Palestine avec les noms des peuples combattans et la date; tous les siéges; la fondation des villes, tous les lieux remarquables par un événement quelconque. Cette carte

est en outre accompagnée d'un précis rapide des révolutions de la Palestine et d'un plan de Jérusalem avant Jésus-Christ.

Pl. 4e. — Carte de l'Asie ancienne.

Sur cette carte sont marquées les limites de l'empire de Sémiramis, — de l'empire babylonien sous Nabuchodonosor II, — de la Médie sous Cyaxare Ier, — de la Lydie sous Gygès, — de la Lydie sous Crésus, — du royaume de Babylone sous Labynit, — de l'empire de Cyrus, — du royaume de Salomon, — et les divisions de l'empire des Perses en 20 satrapies.

Des teintes plates et des filets différens rendent sensibles et claires toutes ces divisions. On a tracé l'expédition de Sésostris, l'invasion des Scythes, l'expédition de Cambyse, celle de Darius contre les Scythes.

Comme sur toutes les autres cartes, des signes conventionnels indiquent les batailles, les villes prises, assiégées, fortifiées, etc. Un plan de Tyr et une légende sur cette ville accompagnent cette carte. Le plan destiné à faciliter l'histoire du siége de Tyr par Nabuchodonosor, rectifie une erreur grave échappée à la plupart des historiens, qui se sont copiés les uns les autres.

Pl. 5e. — Carte de la Grèce.

Cette planche est composée de deux cartes de la Grèce, une grande et une petite ; ce qu'elles contiennent toutes deux est entièrement neuf, car jusqu'à présent on avait complétement négligé l'histoire et surtout la géographie des tems héroïques de la Grèce.

La petite carte représente la Grèce vers l'an 1600 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire à l'époque où Deucalion s'établit en Hœmonie (Thessalie). La grande carte représente la Grèce vers 1370, à l'arrivée de Pélops. Les limites et les couleurs indiquent l'étendue du pays occupé par les Pélasges et par les cinq branches de la famille hellénique à cette époque. On a marqué les noms des peuples et des provinces, l'origine de ces noms, les voyages et migrations d'Ænotrus, de Cécrops, de Cadmus, de Danaüs, de Pélops, des Doriens,

des Dryopes, etc., l'époque de la fondation des villes avec les noms des fondateurs et la famille à laquelle ils appartenaient.

Sur les deux cartes, les marais, les embouchures des grands fleuves, sont gravés tels qu'ils étaient alors, d'après les témoignages historiques. Un signe particulier indique les villes construites en style cyclopéen.

C'est la première fois que dans un ouvrage destiné particulière-aux colléges, il est question des différens genres de constructions antiques. Ce n'est point sous le rapport de l'art architectural que la connaissance de ces diverses constructions peut être utile aux élèves, mais sous le rapport de la certitude des faits historiques. MM. Dodwell, Gelle, Leake, Pouqueville, et tout récemment MM. Abel Blouet et Puillon-Boblaye, ont parcouru la Grèce, et leurs recherches ont eu pour résultat de prouver la véracité de Pausanias et des historiens de l'antiquité, puisqu'ils ont retrouvé des ruines cyclopéennes partout où les auteurs anciens disent avoir existé des villes pélasgiques. Au bas de cette carte on a placé un spécimen des cinq divers styles de construction pélasgique et hellénique, et une explication sommaire des mesures itinéraires des Grecs.

Pl. 6e. — Carte de la Grèce.

Cette carte est destinée à faciliter l'étude de l'histoire de la Grèce depuis la guerre de Troie jusqu'à la guerre médique. Les couleurs et les limites indiquent l'état de la Grèce, des îles de la mer Égée et d'une partie de l'Asie-Mineure au commencement de la guerre de Troie, et par quelles races ces pays étaient habités. On y trouve tracées les colonies pélasgiques et helléniques, sorties de la Grèce depuis les tems les plus reculés jusqu'à la guerre de Troie. On y a placé un plan de Troie et du camp des Grecs devant cette ville, suivant l'opinion de M. de Choiseul-Gouffier. Le nombre des vaisseaux, le nom des peuples qui les avaient fournis, sont marqués très-exactement d'après Homère, et le nom des peuples est souligné avec la couleur qui indique la race à laquelle ils appartenaient. L'auteur a conservé les noms successifs portés par les îles, les villes, les pays; il a dit qui les a peuplés, augmentés, pris, etc.

Pl. 7e. — Tableau des colonies grecques.

Cette carte, fruit de très-grandes recherches, présente un tableau aussi complet que possible des colonies grecques, depuis Marseille jusqu'à la Colchide, et depuis la Chersonèse Taurique jusqu'à la Cyrénaïque.

On y trouve tracées :

1° Les colonies des Égyptiens, des Phéniciens, etc., qui vinrent peupler la Grèce, et qui n'ont pas pu être tracées en entier sur les cartes précédentes, parce que leur cadre étroit ne le permettait pas ;

2° Les colonies des Pélasges dans le nord et dans le sud de l'Italie, des Pélasges et des Hellènes en Illyrie, en Gaule, en Espagne, en Corse, en Sardaigne, en Sicile, en Afrique, en Syrie et en Cilicie ;

3° L'expédition des Argonautes et les colonies qu'ils ont laissées sur les bords du Pont-Euxin ;

4° Toutes les colonies grecques, depuis la prise de Troie jusqu'à la guerre médique. Les couleurs et les limites en Grèce indiquent l'état de ce pays après la rentrée des Héraclides. L'Italie présente ce pays tel qu'il était à l'arrivée d'Énée.

Sur cette carte on a placé une rose des vents connus des Athéniens au tems de la guerre médique. Les noms des hommes illustres y sont écrits près des villes qui leur ont donné naissance.

Pl. 8e. — Carte de la Grèce.

Les couleurs indiquent quels étaient les alliés de Sparte et ceux d'Athènes, au commencement de la guerre du Péloponèse, l'étendue du royaume de Macédoine à la même époque, puis à l'avénement et enfin à la mort de Philippe, père d'Alexandre.

On a tracé la marche de Xerxès, la route suivie par sa flotte, la route suivie par Thémistocle pendant son exil depuis Athènes jusqu'à Magnésie, l'expédition d'Agésilas en Asie. Un petit lutteur dé-

signe les lieux où se célébraient des jeux publics en Grèce ; un litiuus indique les lieux et les villes où se rendaient des oracles, et après le lituus se trouve écrit le nom du dieu au nom duquel l'oracle était rendu.

On a placé sur cette carte 7 plans des plus célèbres batailles; les noms des personnages illustrés sont également écrits près des villes qui leur ont donné naissance. Sur toutes les cartes de la Grèce, la même couleur désigne toujours la même race, de sorte que d'un coup d'œil on peut suivre les colonies de cette race, les accroissemens de sa puissance ou les pertes qu'elle a éprouvées.

Pl. 9e. — Carte de l'Asie occidentale.

Cette carte est destinée à faciliter l'étude de l'histoire des Perses dans leurs rapports avec les Grecs depuis la guerre médique jusqu'au règne de Darius Codoman. On y a mis tout ce qui n'a pas pu être contenu dans les cartes 6e et 8e, comme les exploits de Cimon près de l'île de Cypre et l'expédition des Athéniens en Égypte. On a tracé l'expédition du jeune Cyrus et la retraite des dix-mille; déjà plusieurs fois ce dernier travail avait été fait : cette nouvelle carte a été exécutée en suivant scrupuleusement Xénophon et en profitant des connaissances nouvellement acquises sur les pays déjà parcourus par les dix-mille; l'auteur a placé sur cette carte un petit plan de la bataille de Cunaxa. En Ionie, il a marqué plusieurs siéges de villes qui n'avaient pas pu trouver leur place sur la carte 4e. Les couleurs indiquent les pays occupés par les Grecs, l'étendue du gouvernement de Cyrus, les pays qui n'obéissaient pas au roi de Perse, et enfin les diverses provinces qui composaient la partie occidentale de son empire.

Pl. 10e. — Carte de l'empire d'Alexandre.

Cette carte a déjà été faite bien des fois. M. Poulain de Bossay a consulté toutes les cartes qui ont précédé la sienne, mais il n'en a copié aucune servilement. Il a placé les peuples et les villes ; il a

tracé la marche d'Alexandre d'après les auteurs anciens et principalement d'après Arrien. Il a en outre tracé la marche de plusieurs des généraux d'Alexandre, la route suivie par sa flotte sous les ordres de Néarque, la route suivie par Darius pendant sa fuite. On voit au bas de la carte, le plan d'Alexandrie, le plan des combats du Granique d'Issus et d'Arbelles. Sur cette planche, ainsi que sur la 1re, la 4e et la 12e, le golfe Persique a été dessiné d'après des relevés faits par des officiers anglais et tout récemment publiés.

Pl. 11e. — Cette planche contient deux cartes.

1° Carte de la Grèce.

Les couleurs et les pointillés différens indiquent l'état de la Grèce à trois époques : en 251, c'est-à-dire avant Aratus; en 229, c'est-à-dire au moment où la ligue achéenne avait pris son plus grand accroissement; et en 205, c'est-à-dire après le traité qui mit fin à la première guerre de Philippe contre les Romains. Ce travail est neuf; on ne s'était jamais occupé des divisions de la Grèce après Alexandre.

2° Carte de la Sicile.

Cette carte est destinée à faciliter l'étude de l'histoire de la Sicile et des colonies grecques en Italie, depuis la guerre médique jusqu'à la 1re guerre punique. Les couleurs indiquent l'état de ces pays et particulièrement l'étendue de la république romaine à la mort de Denys-l'Ancien. On y a joint un plan de Syracuse assiégée par les Athéniens, pour suivre les opérations du siége. On a remarqué les bas-fonds observés par le capitaine Smith, et qui font voir que la Sicile a pu être autrefois réunie à l'Afrique.

Pl. 12e. — Comme la précédente, cette planche contient deux petites cartes.

1° Carte de l'Asie... mort de Nicator.

Les couleurs et les lignes ponctuées diversement donnent l'état

de l'Asie à trois époques différentes : Lors du partage des provinces entre les généraux d'Alexandre en 323 ; lors du 3e partage en 311 d'après le traité qui suivit la 3e ligue de Lysimaque, des deux Cassandre et de Ptolémée contre Antigone et son fils ; lors du partage qui suivit la bataille d'Ipsus en 301. Cette carte s'étend de la Sardaigne au Gange, du Danube aux sources du Nil. Toutes les colonies fondées par Ptolémée Philadelphe ont été marquées avec soin..

2o.—Carte de l'Asie... en provinces romaines.

Cette carte s'étend des sources du Danube aux sources de l'Indus, de la Baltique au golfe Persique. Les limites et les couleurs indiquent l'état de la Macédoine, de l'Égypte, de la Syrïe, du Pont, du royaume de Pergame, de l'empire des Parthes, de la république de Rhodes, et de la république romaine à trois époques : en 281, c'est-à-dire à la mort de Séleucus Nicator ; en 189, c'est-à-dire après la défaite d'Antiochus-le-Grand à Magnésie ; en 121, c'est-à-dire à l'avénement de Mithridate-le-Grand au trône du Pont.

C'est encore pour la première fois que l'on a marqué sur des cartes toutes les révolutions importantes de l'Asie après Alexandre.

Nous devons ajouter en finissant que, quoique ces cartes aient été faites spécialement pour servir au *Précis de l'histoire ancienne* de MM. Poirson et Cayx, cependant elles peuvent servir à la lecture de toutes les histoires anciennes.

A. B.



Lithographie.

PORTRAIT DU ROI ROBOAM,

TROUVÉ PAR M. CHAMPOLLION

SUR LES MURS DU PALAIS DE KARNAK.

Détail de cette découverte. — Son importance. — Elle résout une difficulté qui embarrassait les commentateurs de la Bible.

Grâce à la bienveillante obligeance de M. Champollion-Figeac, nous pouvons donner aujourd'hui à nos abonnés un des monumens les plus antiques, et en même tems les plus inattendus, de la véracité des faits racontés dans nos divines Écritures. Nous avons souvent dit que la vieille Égypte recélait probablement dans son sein quelque antique légende, quelque curieuse histoire destinée à étonner le monde, et à convaincre d'ignorance ou de témérité tous les détracteurs des principaux récits de la Bible.

En effet, voilà que dans le premier voyage qui se fait dans cette cité de l'ancien monde, à la lueur de la science nouvelle de la langue des hiéroglyphes, voilà, dis-je, que l'on y découvre, non-seulement des édifices, des sculptures, des peintures existant encore et datant du tems de Moïse, mais aussi la preuve d'un point important de l'Histoire sainte gravée sur la pierre des murs d'un palais et le portrait d'un des rois de Juda, portrait véritable et authentique, ayant son nom écrit en caractères indestructibles. Ce roi, nous l'avons déjà nommé; c'est Roboam, fils de Salomon. Nous le donnons ici avec l'inscription hiéroglyphique contenant son nom; on remarquera qu'il porte au bras le lien qui l'attachait aux autres rois vaincus comme lui par le Pharaon égyptien.

Pour faire mieux comprendre l'importance de cette découverte, nous allons citer ici tout ce que l'histoire sacrée nous dit des deux principaux personnages, Roboam, fils de Salomon, et Sésac, roi de l'Égypte.

Nous ferons ensuite, d'après M. Champollion, l'histoire de cette découverte et de l'état où se trouve l'édifice sur lequel elle a été faite.

« Le royaume de Roboam ayant été fortifié et affermi, il abandonna la loi du Seigneur, et tout Israël suivit son exemple.

» Mais la 5e année du règne de Roboam[1], Sésac, roi d'Égypte, marcha contre Jérusalem, parce que les Israélites avaient péché contre le Seigneur. Il avait avec lui 1,200 chariots de guerre et 60,000 hommes de cavalerie : et l'on ne pouvait compter le nombre de soldats d'infanterie qu'il avait emmenés ; il y avait des Libyens, des Troglodytes et des Éthiopiens[2], et il se rendit maître des plus fortes places du royaume de Juda, et s'avança jusque devant Jérusalem.

» Alors le prophète Séméias vint trouver le roi et les princes de Juda qui s'étaient retirés à Jérusalem pour ne pas tomber entre les mains de Sésac, et il leur dit :

[1] Cette année, d'après la chronologie de dom Calmet, serait l'an 3033 du monde, 971 avant J.-C. D'après les tableaux chronologiques sur les époques principales de l'histoire, insérés par M. Champollion-Figeac dans son *Résumé complet de chronologie*, il faut la placer à l'an 3042 du monde, 962 avant J.-C. Voici, d'après cet auteur, le *synchronisme* de ce siècle, le Xe avant J.-C.

« 971, Sésonchis ou Sésac, 1er roi de la 22e dynastie. — 966, mort de Salomon, après un règne de 40 ans. — Le royaume d'Israël se sépare de celui de Juda. — 962. Dans la 5e année du règne de Roboam, Sésac, roi d'Égypte, secondant Jéroboam, attaque avec une armée le royaume de Juda, prend Jérusalem et pille le temple. Des monumens égyptiens représentent les détails de cette entreprise, et rappellent ce fait historique. — 947. On place vers cette époque la fondation de Samos et de Smyrne. — 930. Hésiode florissait et avait composé ses poëmes. — 907. Époque d'Homère d'après la chronique de Paros. »

[2] Le texte nomme ces peuples les *Louhims*, les *Suchims* et les *Couschims*.

» Voici ce que dit le Seigneur : Vous m'avez abandonné, et je » vous ai aussi abandonnés au pouvoir de Sésac.

» Alors les princes d'Israël et le roi furent consternés, et dirent : » *le Seigneur est juste*.

» Et lorsque le Seigneur les vit humiliés, il fit entendre sa parole » à Séméias, et lui dit : Puisqu'ils se sont humiliés, je ne les exter- » minerai point, je leur donnerai quelque secours, et je ne ferai » point tomber ma fureur sur Jérusalem par les armes de Sésac. » Mais ils lui seront assujettis, afin qu'ils apprennent par là quelle » différence il y a entre m'être assujetti et être assujetti aux rois de » la terre.

» Sésac, roi d'Égypte, se retira donc de Jérusalem après avoir en- » levé les trésors de la maison du Seigneur et ceux du palais du roi, » et il emporta tout avec lui, et même les boucliers d'or que Salo- » mon avait fait faire..... Et parce qu'ils s'étaient humiliés, Dieu » détourna sa colère de dessus eux, et ils ne furent pas entièrement » exterminés, parce qu'il trouva encore quelques bonnes œuvres » dans Juda[1]. »

Le roi *Sésac* est le premier roi égyptien dont la Bible nous ait donné le nom propre ; jusqu'ici elle les avait toujours cités sous le nom générique de *Pharaon*, qui signifie seulement *roi*.

Mais les interprètes et les commentateurs de la Bible étaient loin de s'accorder sur le point de savoir quel était ce Sésac. Les uns voulaient que ce fût *Sésostris*, fondés sur ce qu'Hérodote dit que *Sésostris assujettit la Syrie et la Palestine, dont les peuples se rendirent à lui sans combattre*[2] ; d'autres pensaient que ce prince était le même que le *Séthosis* de Manéthon [3]. Toutes ces contradictions viennent de cesser et tous ces doutes sont enfin levés ; M. Champollion a clairement nommé et classé le *Sésac* dont nous parle la Bible.

Voici la description qu'il donne des monumens bâtis par ce

[1] II. *Paralipomènes*, c. XII. — Voir aussi, pour le même fait, III. *des Rois*, c. XV, v. 25. — Josèphe, *Antiquités judaïques*, liv. VIII, c. 4.

[2] Hérodote, liv. II, c. 102 et suiv.

[3] Voir le *Commentaire* de dom Calmet et la plupart des interprètes.

roi, qui existent encore aujourd'hui, et sur lesquels il a découvert le portrait que nous reproduisons ici.

» Le 4e jour de mon arrivée à Thèbes, le 23 novembre 1828, je quittai la rive gauche du Nil pour visiter la partie orientale de Thèbes. Je vis d'abord *Louqsor*, palais immense, précédé de deux obélisques de près de 80 pieds, d'un seul bloc de granit rose, d'un travail exquis, accompagnés de quatre colosses de même matière, et de trente pieds de hauteur environ, car ils sont enfouis jusqu'à la poitrine. C'est encore là du Rhamsès-le-Grand. Les autres parties du palais sont des rois Mandouei, Horus et Aménophis-Memnon; plus, des réparations et additions de Sabacon l'Éthiopien et de quelques Ptolémées, avec un sanctuaire tout en granit, d'*Alexandre*, fils du conquérant. J'allai enfin au palais ou plutôt à la ville de monumens, à *Karnac*. Là m'apparut toute la magnificence pharaonique, tout ce que les hommes ont imaginé et exécuté de plus grand. Tout ce que j'avais vu à Thèbes, tout ce que j'avais admiré avec enthousiasme sur la rive gauche, me parut misérable en comparaison des conceptions gigantesques dont j'étais entouré. Je me garderai bien de vouloir rien décrire; car ou mes expressions ne vaudraient que la millième partie de ce qu'on doit dire en parlant de tels objets, ou bien, si j'en traçais une faible esquisse, même fort décolorée, on me prendrait pour un enthousiaste, peut-être même pour un fou. Il suffira d'ajouter qu'aucun peuple ancien ni moderne n'a conçu l'art de l'architecture sur une échelle aussi sublime, aussi large, aussi grandiose que le firent les vieux Égyptiens; ils concevaient en hommes de 100 pieds de haut, et l'imagination qui, en Europe, s'élance bien au-dessus de nos portiques, s'arrête et tombe impuissante aux pieds des 140 colonnes de la salle hypostyle de Karnac.

» Dans ce palais merveilleux, j'ai contemplé les *portraits* de la plupart des vieux Pharaons connus par leurs grandes actions, et ce sont des *portraits* véritables; représentés cent fois dans les bas-reliefs des murs intérieurs et extérieurs, chacun conserve une physionomie propre et qui n'a aucun rapport avec celle de ses prédécesseurs ou successeurs; là, dans des tableaux colossals, d'une sculpture véritablement grande et toute héroïque, plus parfaite qu'on ne peut le croire en Europe, on voit *Mandouei* combattant les peu-

ples ennemis de l'Égypte, et rentrant en triomphateur dans sa patrie; plus loin, les campagnes de Rhamsès-Sésostris; ailleurs, *Sésonchis* traînant aux pieds de la Trinité thébaine (Ammon, Mouth et Khons), les chefs de plus de trente nations vaincues, parmi lesquelles j'ai retrouvé, comme cela devait être, en toutes lettres :

I-OU-DA-HA-ME-LA-K.

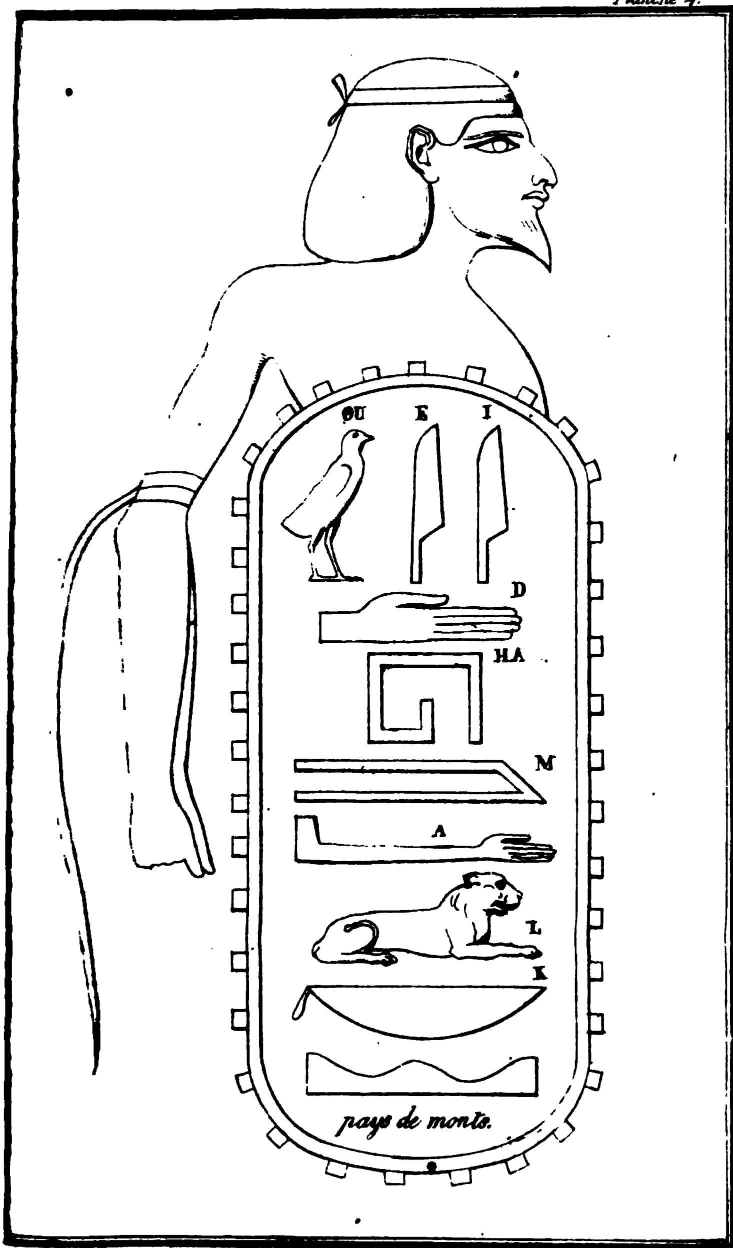
Le roi des Juifs ou de Juda [1].

» C'est là un commentaire à joindre au chapitre XIV du Ier livre des *Rois*, qui raconte en effet l'arrivée de *Sésonchis* à Jérusalem et ses succès : ainsi l'identité que nous avons établie entre le *Schéschonk* égyptien, le *Sésonchis* de Manéthon et le *Sésac* ou *Schéschôk* de la Bible, est confirmée de la manière la plus satisfaisante. J'ai trouvé autour des palais de Karnac une foule d'édifices de toutes les époques, et lorsque, au retour de la seconde cataracte vers laquelle je fais voile demain, je viendrai m'établir pour 5 ou 6 mois à Thèbes, je m'attends à une récolte immense de faits historiques, puisque, en courant Thèbes comme je l'ai fait pendant 4 jours, sans voir même un seul des milliers d'hypogées qui criblent la montagne Libyque, j'ai déjà recueilli des documens fort importans.

» Je joins ici la traduction de la partie chronologique d'une stèle que j'ai vue à Alexandrie : elle est très-importante pour la chronologie des derniers Saïtes de la 26e dynastie. J'ai de plus des copies d'inscriptions hiéroglyphiques gravées sur des rochers, sur la route de *Cosseïr*, qui donnent la durée expresse du règne des rois de la dynastie persanne.

» J'omets une foule d'autres résultats curieux; je devrais passer tout mon tems à écrire, s'il fallait détailler toutes mes observations nouvelles. J'écris ce que je puis dans les momens où les ruines

1 On remarquera que la figure d'oiseau rendue par *u ou* et deux autres signes ne se trouvent pas dans l'alphabet que nous avons donné, t. II, p. 430. Ces signes n'avaient pas été insérés dans le premier alphabet par M. Champollion; on fera bien de les y ajouter au crayon. — Voir le nouvel alphabet que nous avons donné, t. I (3e série), p. 299.



Annales de Phil. Chrét. T. III. N°31, p. 58.

Lith. Desportes

Royaume de Juda personnifié dans le portrait de

ROBOAM, FILS DE SALOMON.

Trouvé par Mr Champollion parmi les peuples vaincus par Sésac et représentés sur les murs du palais de Karnac.

égyptiennes me permettent de respirer, au milieu de tous ces travaux et de ces jouissances, réellement trop vives si elles devaient se renouveler souvent ailleurs comme à Thèbes [1]. »

Nous terminons ici cette citation ; cependant l'ouvrage renferme encore bien d'autres découvertes qui doivent servir de réponse à un grand nombre d'objections, et prouver, sans réplique, que les objections si nombreuses que l'on a élevées contre la *construction de l'arche dans le désert*, la *perfection du travail*, le *nombre d'ouvriers nécessaire*, etc., étaient sans fondement. Il y a aussi une question tout entière, et que l'ancienne érudition et la vieille science ont à peine abordée, c'est celle des divinités égyptiennes et du culte qui leur était rendu. Nous osons dire qu'elle n'a pas même été bien posée par les anciens critiques. Quoique nous ayons lieu de croire que tous les élémens propres à jeter du jour sur cette question ne sont pas encore ni assez précis ni assez complets, cependant il faut convenir que M. Champollion a recueilli un grand nombre de faits et de légendes sûres, et devant servir de guides fidèles à ceux qui voudront s'en occuper. Nous recommandons, en conséquence, le volume de M. Champollion à ceux qui étudient ces matières. Nous y reviendrons, nous, encore, surtout lorsque le grand ouvrage du *Voyage en Égypte*, avec ses dessins originaux, aura paru. Il y aura là une riche et abondante moisson pour les défenseurs de la cause catholique.

A. B.

[1] *Lettres écrites d'Égypte et de Nubie*, etc., 7e lettre, p. 97. — Voir à la fin de ce Numéro, p. 166, la liste complète des *Œuvres* de M. Champollion.



Littérature contemporaine.

DE LA POÉSIE CONTEMPORAINE

DANS

SES RAPPORTS AVEC LE CATHOLICISME.

Au moment où nous reprenons la *Revue* que nous avions promis de faire de nos auteurs contemporains, il ne sera pas inutile de rappeler à nos lecteurs les principes qui nous serviront de guides dans nos jugemens sur la *littérature contemporaine*, et le point de vue sous lequel nous considérons cette portion de la littérature connue aujourd'hui sous le nom de *romantisme*.

Ces principes, nous les avons exposés dans notre article sur le *romantisme dans ses rapports avec le catholicisme*[1]. Nous y avons clairement établi que le *romantisme*, tel que les chefs en avaient exposé l'esprit et les règles, reposait sur cette idée fondamentale : « Substituer aux couleurs usées et fausses de la mythologie » païenne les couleurs neuves et vraies de la théogonie chrétienne[2]. » Nous avons approuvé cette idée et déploré cette invasion ridicule que toutes les divinités de l'olympe grec avaient faite dans le paradis des poésies chrétiennes; nous avons vu comment le chef de cette école, Victor Hugo, avait exploité plus ou moins heureusement cette idée; puis nous conclûmes en résumant par les paroles suivantes toutes nos idées sur la littérature actuelle :

» La nouvelle littérature, celle qu'on appelle *romantique*, n'a » rien d'hostile pour le catholicisme ; que les catholiques ne la re» butent pas. Sans se mêler dans aucune de ces disputes sur la *forme*,

[1] Voir cet article dans notre No 11, t. II, p. 350 (2e *édit.*, p. 364).

[2] Victor Hugo, *Odes* et *Ballades*, préface de 1824.

» qu'ils s'attachent au *fond*, et qu'ils attendent; la littérature » sera aussi à eux; car, comme nous l'avons dit : Nous sommes » seuls les hommes du siècle[1]. »

Nous promettions en outre de faire connaître comment la plupart des écrivains contemporains ont exploité les idées chrétiennes; c'est ce que nous commençons à exécuter aujourd'hui, et nous espérons que cette espèce de revue prouvera que les *lettres*, aussi bien que *les sciences*, reviennent à la foi catholique.

Et ici il est une remarque importante qu'il ne faut pas oublier, c'est que nous ne donnons pas tous les ouvrages dont nous aurons à parler comme ne contenant que des écrits et des pensées d'une catholicité parfaite. Non; mais nous voulons prouver que ce qu'ils renferment de plus parfait est éclos, pour ainsi dire, sous les aîles de la religion et aux rayons de la foi.

Et cependant la plupart de ces jeunes hommes ne sont point catholiques comme nous; ils ne sont pas chrétiens pour obéir à cette grande voix de Dieu, que le témoignage de tous les hommes et de tous les siècles nous fait connaître, que l'Église nous donne pure de tout alliage; oh, non! ils ne connaissent pas encore ces grandes preuves; demandez-le leur : ils vous répondront que le catholicisme est la religion du cœur, de l'imagination, peut-être de la raison; que s'ils le chantent ils obéissent à des souvenirs d'enfance, doux et regrettables, passés auprès du sanctuaire de Dieu; à un besoin du cœur que rien autre chose ne satisfait et ne contente, au ravissement d'une imagination dégoutée des misères du monde et de la sécheresse du doute. Car tels sont les témoignages de ces âmes *naturellement chrétiennes*, comme le disait Tertullien de quelques néophytes de son tems.

Nous avons pensé que la connaissance de ce mouvement général, qui se fait dans le plus intime du cœur et de l'imagination de l'homme de notre tems, serait agréable à nos lecteurs, et ne serait pas inutile à la grande cause que nous défendons[2]. Quoique le nom

[1] Même article, *id.*, p. 374 (2e *édit.*, 387).

[2] Une autre raison principale qui nous guide dans notre travail, c'est de contribuer autant qu'il est en nous à faire perdre l'usage répandu encore dans certaines maisons d'éducation d'introduire dans la poésie le nom et l'intervention

que nous citons aujourd'hui soit plus obscur que celui de **M. Hugo**, nous espérons qu'après avoir lu l'article suivant, nos lecteurs nous sauront gré de le leur avoir fait connaître.

Charles Brugnot.

**Qui, la mort peût venir : dormir, rêver, n'importe?
Un vent m'a jeté là, qu'un autre vent m'emporte…
Oubli sur cette terre, et de l'autre côté,
Mon ami, c'est ma vie et mon éternité!
Oubli! car j'ai passé sans laisser une trace!
Oubli! car pour ma fosse il faut si peu de place!
Comme l'oiseau qui cherche une graine au désert,
Et, pour tromper sa faim, chante sur l'arbre vert,
Moi, j'ai souffert aussi : mais nul n'a lu mes plaintes,
Et mes chants au désert ce sont des voix éteintes!
Pauvre, obscur, sans destin, dans la foule perdu,
Avec le flot vulgaire *atome* répandu,
Ainsi que tout mortel qui parmi nous chemine,
J'ai cueilli, j'ai porté ma couronne d'épine;
Voilà tout! — Et celui qui mesure le tems
A dit un jour : — « Assez! » — Assez vécu! — trente ans!…**

**Seigneur, pourtant j'avais une jeune famille,
Doux anges dont l'essaim frais et riant fourmille
Aux genoux de leur mère, et ne s'informe pas
Si quelque guide un jour doit manquer à leurs pas.**

des *divinités païennes*. Nous citerons à cette occasion un mot d'un discours prononcé le jour de l'Assomption dans une des églises de Paris. L'orateur, ayant à parler des hommages que la poésie avait offerts en tous tems à la *Vierge Marie*, se servit de cette expression; « Les *divinités du Parnasse* n'ont pas été les dernières à rendre hommage, etc. » On dira sans doute que c'est là une *expression poétique*, échappée à la langue de l'orateur. Oui; mais nous voudrions faire savoir que ces expressions ne sont plus même regardées comme poétiques par l'*école nouvelle* : elle reconnaît qu'il y a cent fois plus de poésie dans cette invocation du Prophète, qui demande aux Séraphins de lui purifier les lèvres avec des charbons qui brûlent devant la face de Dieu, que dans *toutes les invocations à tous les dieux et à toutes les déesses*.

J'avais une compagne (oh! moitié de mon âme!)
Ange assis au foyer sous le nom de ma femme!
Elle croyait aussi qu'être uni c'était voir
Ensemble le matin, ensemble encor le soir.
Seigneur c'est dans leur sein que votre bras me frappe!
Si j'ai soif je ne veux pour moi ni d'une grappe,
Ni d'une goutte d'eau pour me désaltérer....
Mais, ô famille en deuil, condamnée à pleurer!...

. . . .

Ces vers inachevés sont les derniers vers de Charles Brugnot. A travers quelques expressions arrachées à la nature, n'y voit-on pas la plainte résignée, chrétienne, d'une de ces âmes de poëtes qui traversent la vie priant et chantant, et redisant *tout bas que la poésie, même obscure, sans ambition et sans renommée, est encore un des plus nobles plaisirs de l'homme?* Qui ne se sentirait ému, en entendant cette âme, toute prête qu'elle était, comme les anges de la Bible, à s'asseoir, oublieuse de sa patrie, parmi les fils d'Adam, se retourner vers Dieu qui l'appelle, et s'envoler vers lui, en disant à un ami :

Adieu, longtems!... Si quelques jours
Nous nous aimâmes sur la terre,
Chrétien, ami, combats, espère....
Dans les cieux on aime toujours!

L'ami auquel est adressé cet adieu est connu de nos lecteurs : c'est M. Th. Foisset, qui a recueilli les paroles de son ami et les a publiées. Ces fleurs ramassées sur une tombe, ces adieux d'un mourant, respirent une mélodie qui fait penser au ciel. Nous venons de passer quelques heures à les lire, à les méditer, comme une confidence, comme une prière, comme une lettre d'en haut, avec le recueillement d'un ami, avec la joie d'un frère, et la douce piété d'un chrétien. Et telle est en effet l'impression que doivent produire les chants du vrai poète.

Il est un ange, ami du globe où nous pleurons :
C'est lui qui verse la rosée,
Qui jette tant de fleurs sur la terre embrasée,
Qui rend si parfumé l'air que nous respirons.

Il donne à la brise sonore
Une voix plus douce qu'un chant,
Prête sa fraîcheur à l'aurore,
Et de ses charmes pare encore
Les rayons pâles du couchant.

Que l'homme maudisse ou blasphème
L'œuvre imparfait du Créateur,
Lui, sans répondre à l'anathème,
Souriant aux mortels qu'il aime,
Reste à jamais leur bienfaiteur.

Le poëte est ce doux génie;
Il a son souris gracieux,
Et pour nous sa lyre bénie
Est une source d'harmonie
Qui descend à flots purs des cieux.

Charles Brugnot a vécu et est mort en province; c'est une de ces timides violettes de poésie qui germent et fleurissent aux francs rayons d'un pur soleil, loin de la capitale, cette serre chaude de la littérature. En vain Paris réclame tout monopole; nous espérons toucher à l'époque où les arts et les sciences se répandront par toute la France, et y trouveront un sol neuf et fécond en talens. C'est aux hommes généreux de toutes les opinions de hâter cette époque, en développant ou en faisant connaître les germes de ceux qui y existent; qu'ils imitent l'exemple de M. Foisset, et qu'ils aient des soins pour chaque berceau, des plumes pour chaque tombe de savant et de poëte. Voici comment M. Foisset remplit sa tâche dans une excellente notice sur la vie et les travaux de son jeune ami.

« J'ai à raconter une vie de province, de peu de mouvement et de bruit, si ce n'est vers la fin; de peu d'éclat, sans nulle pensée d'ambition, sans nul goût d'aventures ni de voyages; une simple vie de jeune homme et de poëte, mais de jeune homme souffrant et de poëte sans nom. J'ai à raconter surtout une vie d'ami. Ce récit je l'adresse à ceux qui l'ont connu et qui l'ont aimé; car aux autres qu'aurai-je à dire? »

Voilà le début de cette touchante biographie; en voici la fin :

» Que dirai-je de ses derniers momens? il y avait trop de poésie en lui pour que la foi catholitique ne fût pas sa foi. Il devait tout d'ailleurs au christianisme! tout! l'inspiration de ses plus beaux vers et la consolation de ses chagrins les plus amers. Les passions politiques l'en avait éloigné pour un tems. Il y était revenu tout entier dans les derniers mois de sa vie; ce retour avait été public; des réparations généreuses l'avaient appris à tous ceux qu'il avait pu méconnaître et blesser dans les combats à outrance de la presse périodique. Cet excellent ami était redevenu ce qu'il était avant ses malheurs, une âme douce et aimante, pleine de sérénité et de paix; face à face avec la mort, il est resté calme, et il a passé à une vie meilleure dans toute la plénitude de sa raison et de son courage.

» Et maintenant, voici ce qui nous reste de lui : quelques chants inachevés, des vers d'artiste, écrits pour se faire plaisir, pour se soulager d'une émotion trop poignante ou perpétuer l'impression d'une promenade rêveuse, d'une lecture de poëte, ou d'une visite faite à un monument avec un ami. Ces vers sont bien à nous, car tous sont éclos sous le ciel de notre province, sous l'inspiration de sentimens tout-à-fait individuels ou d'une nature toute locale, au pied de la colonne de Cussy ou de la flèche de Saint-Bénigne, loin des succès arrangés de Paris, la ville des prostitutions littéraires.

» Ces vers sont d'un homme dont les *jours ont été courts et mauvais*. La plainte y abonde, comme dans la plupart des poésies de notre tems; ce siècle est venu au milieu des ruines, entre une société agonisante et une société à naître, et ses âmes d'élite sont toutes pleines de doutes et de gémissemens. Il y a eu d'ailleurs peu d'événemens dans la vie de notre ami. Elle s'est passée avec les livres plus qu'avec les hommes, et néanmoins les fragmens que nous avons de lui, vierges pour la plupart de toute publicité, purs de tout calcul, sont d'une remarquable variété; vous y trouvez des morceaux descriptifs dont l'école de Delille eût été fière, des imitations du Dante, des réminiscences de Byron; des romances, non point fades et sentant le musc comme ce qui se chante sous ce nom dans le monde, mais des romances dans le sens primitif du mot; des récits chevaleresques et des ballades populaires dignes de Bur-

ger, des odes dans le moule de celles de Rousseau, et des odes libres, des odes d'imagination et de fantaisie, comme on les aime de nos jours; enfin, d'assez longs fragmens de deux poëmes, l'un sur Gabrielle de Vergy, écrit en récits détachés, mais suivis, comme les scènes d'un drame ou comme les romances du Cid; l'autre sur la poétique de la nouvelle école, divisé en quatre chants comme la poétique de Boileau qui en est l'antithèse; en un mot, pour redire une comparaison connue, nous offrons au public une harpe éolienne, toute frémissante d'harmonie au premier souffle qu'apporte la brise pleine de poésie et de parfums. »

Nous ajouterons peu de chose à cette apréciation rapide des essais de Brugnot. La critique n'a rien à retrancher aux éloges de l'ami. — Ce n'est pas un poëte original, d'une individualité marquée; mais un écho fidèle, harmonieux, de nos harpes modernes. En avançant dans son recueil on sent les progrès rapides de l'initiation de ses lectures. Si sa forme se traîne parfois sur la trace des modèles, en revanche sa pensée nous paraît plus indépendante. Ceci est d'autant plus sensible que l'on s'approche davantage de la fin du volume. Dans ses morceaux religieux surtout, Brugnot nous semble tout à fait *lui*. Il avait sur la plupart de nos poètes romantiques un grand avantage : c'est qu'il ne faisait pas du catholicisme à cause de sa poésie; mais de la poésie à cause de son catholicisme. Et je ne doute pas que, si la mort l'eût permis, il ne se fût dégagé des langes de l'imitation; car toute pensée vraie et profondément sentie se crée tôt ou tard une forme à elle, belle de poésie et d'originalité; car dans le style ainsi que dans la société, le catholicisme est la source de toute force comme de toute beauté, de toute liberté comme de tout ordre.

Nous regrettons de ne pouvoir prouver ce que nous avançons par de nombreux morceaux empruntés au poëte dijonnais. L'espace nous force d'être avares de citations.

Brugnot, comme tous les enfans de ce siècle, a eu de ces momens de découragement où l'âme est près de désespérer et de maudire. Heureux du moins ceux pour qui le doute n'est qu'une épreuve, et qui trouvent la force de dire avec Brugnot :

Seigneur! j'étais à plaindre, et je te blasphémais!
J'osais te demander de montrer ta justice!
Que devais-tu pourtant, Seigneur, à mon caprice?
Et si j'accuse ici ta tardive équité,
Ne m'attend-elle pas dans ton éternité?

Ah! jusqu'à toi plutôt si mon âme élancée
Eût, comme dans un port, abrité sa pensée;
Si, lassé de dégoûts, épuisé de besoins,
Orphelin malheureux, j'eusse imploré tes soins;
O toi, qui sais guérir d'une seule parole,
Tu m'eusses fait entendre une voix qui console,
Peut-être aurais-je vu, comme l'astre du soir,
Se lever sur mes jours un doux rayon d'espoir!
Après avoir franchi les déserts de la vie,
J'eusse trouvé peut-être une route fleurie!...
Mais non, non! j'ai vécu..., Seigneur, et mes souhaits
Ne te demanderont, ni demain ni jamais,
D'ajouter un soleil à mes jours de la terre.
Mes pas ont mesuré le bout de ma carrière....
Semblable au pèlerin qui, partout rebuté,
N'a pu toucher au seuil de l'hospitalité,
Qu'il me tarde déjà de finir mon voyage!
Et de m'asseoir enfin sur l'éternel rivage...!

Oui, que j'échappe enfin à ma triste prison!
Montre-moi, Dieu puissant, le tranquille horizon
Où brille ton soleil, où resplendit l'aurore
De ce jour éternel que tu vis seul éclore.
Auprès de toi les yeux ne versent plus de pleurs;
L'homme n'y traîne plus le faix de ses douleurs;
Il ne sent plus, lassé de sa propre présence,
Le vautour de l'ennui ronger son existence,
Et ce cœur, si longtems dans le vide agité,
Plein de paix et d'amour repose à ton côté....

Brugnot était malade lorsqu'il écrivait ces vers. Il croyait toucher à l'éternel repos. Mais le terme de son bail avec la vie n'était pas

encore près d'écheoir. Il se rétablit, et, reconnaissant autant que sensible, il n'oublia pas dans sa joie celui qu'il avait invoqué dans ses peines.

Je rends grâce au Seigneur; il m'a rendu la vie....
Aucun printems n'est sans appas.
Amis, posez des fleurs sur ma tête flétrie;
La mort ne les fannera pas.

. . . .

Si le Dieu tout-puissant m'avait, hôte sévère,
Ravi la coupe du festin;
S'il eût tari mes jours comme l'eau passagère
Que boivent les feux du matin,
J'aurais dit : Acceptez ma jeunesse, ô mon Maître!
Si je n'ai qu'elle à vous offrir,
Seigneur, c'est à vos yeux une vertu peut-être
D'être si jeune et de mourir!....

Nous finirons ces citations par une charmante petite pièce, chef d'œuvre de simplicité, de grâce et de pieux sentimens.

LA MÈRE.

Vox in Rama audita est.... Rachel plorans filios suos.
Jérémie, c. xxxi, v. 15.

Le jour des morts, quand la nuit est venue,
Et que la cloche éclate en tristes sons,
Un ange saint, en traversant la nue,
Mêle au bruit sourd de pieuses chansons:

« Dormez, dormez, foule des cimetières,
» Ne levez pas vos fronts inanimés,
» Pour vous la terre a chanté ses prières.
» Dormez! dormez! »

L'air est glacé; le vent du nord frissonne
A travers l'herbe; au-dessus des tombeaux,
La froide pluie à petit bruit résonne,
Et la nuit noire a perdu ses flambeaux.

Mais une voix, d'une fosse récente
Sortit alors. — Qui peut n'en pas frémir? —
Elle disait, douloureuse et touchante :
« Ange du ciel, je ne peux pas dormir !

» Car j'ai laissé, me pleurant sur la terre,
» Trois orphelins, mes trois jolis enfans ;
» L'été passé, Dieu m'enleva leur père,
» Et puis leur mère est morte avant le tems !

» L'aîné des trois n'a pas cinq ans encore ;
» Il est si beau, ce doux ange ! Aujourd'hui
» Quand sur ma tombe il priait dès l'aurore,
» Mes deux bras morts se sont levés vers lui !

» L'autre a deux ans ! O fleur tendre et chérie !
» C'est mon Abel, ce cher enfantelet ! —
» Et l'autre, hélas ! ma petite Marie,
» Quand je mourus suçait encore mon lait ! »

L'ange divin s'arrêta pour l'entendre ;
Il descendit, il se mit à genoux ;
Et l'œil mouillé, s'écria d'un cœur tendre :
« Vierge Marie, ayez pitié d'eux tous !

» Dormez, dormez, foule des cimetières,
» Ne levez pas vos fronts inanimés ;
» Pour vous la terre a chanté ses prières.
» Dormez, dormez ! »

H.

NOUVELLES SOUSCRIPTIONS EN FAVEUR DES BÉNÉDICTINS DE SOLÊMES.

MM. Guillouet, professeur de philosophie au petit séminaire de Sainte-Anne (Morbihan).	10 fr.
Terrien, professeur, *id.*	6
Lepoter, curé à Brech, *id.*	10
Jego, vicaire, *id.*	10
Derian, *id.*	10
	46
Précédentes souscriptions.	300
TOTAL.	346

Bibliographie.

LA RELIGION CONSTATÉE UNIVERSELLEMENT A L'AIDE DES SCIENCES ET DE L'ÉRUDITION MODERNES, par M. M*** de la Marne; 2 vol. in-8°. Prix : 8 fr.

Nous aimons à citer cet ouvrage comme un essai de la manière dont il faut se servir des sciences et des découvertes modernes, ainsi que des traditions antiques pour la défense de la religion. L'auteur a rassemblé dans ces deux volumes une immense quantité de faits rangés avec assez d'ordre et de méthode sur la plupart des questions, soit de dogme, soit de morale. Nous sommes fâchés pourtant qu'il ait cru devoir faire entrer dans son plan le récit des *prodiges du somnambulisme magnétique* et du *jansénisme convulsionnaire*, dont il veut prouver *l'origine infernale*, et par conséquence, *l'existence des démons*. Nous croyons qu'il eût mieux fait de s'en tenir seulement aux preuves tirées de la science, comme le portait son titre. Nous en dirons autant de la longue dissertation sur *le miracle de Migné;* non que nous voulions ici élever aucun doute sur ce prodige, mais le livre des preuves scientifiques de la religion doit être offert surtout aux adversaires de notre croyance; il ne faut donc pas leur offrir, en faveur de notre foi, des preuves qui elles-mêmes aient besoin d'être prouvées. Celles puisées dans les sciences n'ont pas besoin de preuve, en ce qu'elles nous sont fournies la plupart par nos adversaires eux-mêmes. Avec ces trois longs chapitres de moins, l'ouvrage n'en eût pas moins été d'une grosseur raisonnable. Malgré le défaut que nous signalons ici, c'est un ouvrage qui sera consulté avec utilité. — Nous n'avons point, dans cette 2e *édition*, à changer le jugement que nous avons porté sur ce livre. Cependant nous recommanderons de le lire avec précaution, parce que M. *Machet* (de la Marne) a depuis imprimé un livre anti-catholique. Voir l'article au t. XII, p. 409.

— Nous croyons qu'il sera agréable à nos lecteurs d'avoir ici une liste de tous les ouvrages de M. Champollion-le-Jeune, soit de ceux qui ont paru, soit de ceux qui sont encore inédits, et que l'on s'occupe de mettre au jour.

L'ÉGYPTE SOUS LES PHARAONS, partie géographique: Paris, Debure frères, 1814; 2 vol in-8°, avec une carte : 15 fr.

PRÉCIS DU SYSTÈME HIÉROGLYPHIQUE ; Paris (de l'Imprimerie royale), Treuttel et Würtz, 1828, 2e édit.; 2 vol. in-8°, dont 1 de planches: 27 fr.

LETTRES A M. LE DUC DE BLACAS, relatives au musée égyptien de Turin. *Monumens historiques* (avec les *notices chronologiques* des dynasties

égyptiennes, par M. Champollion-Figeac); Paris, Firmin-Didot; 2 vol. in-8°, avec 12 planches : 12 fr.

PANTHÉON ÉGYPTIEN; collection de personnages mythologiques de l'ancienne Égypte; 14 livraisons, chacune de six planches coloriées et de 12 pages de texte in-4°; prix de chaque livraison : 10 fr.

LETTRES ÉCRITES D'ÉGYPTE ET DE NUBIE, en 1828 et 1829 : collection complète, accompagnée de *trois mémoires inédits* et de 6 planches : 8 fr.

Sous presse : GRAMMAIRE ÉGYPTIENNE, ou principes généraux de l'écriture sacrée égyptienne appliquée à la représentation de la langue parlée, par Champollion-le-Jeune; 1 vol. petit in-fol. de 500 p. : 50 fr.

L'ouvrage paraîtra en 4 livraisons, de trois en trois mois, à 12 fr. 50 chacune. On s'inscrit sans rien payer d'avance. Les exemplaires seront distribués à MM. les souscripteurs à mesure du tirage, et dans l'ordre de leur inscription. Par un procédé nouveau, les exemples, très nombreux, sont insérés dans le texte même. — L'ouvrage a paru en trois livraisons à 25 fr. chacune. Prix de l'ouvrage complet : 75 fr.

On s'occupe du plan de publication du VOYAGE EN ÉGYPTE, d'après la magnifique collection de *dessins originaux*, rapportés par Champollion, et les *notices descriptives autographes* qu'il avait rédigées sur les lieux.

L'ouvrage formera *quarante livraisons* grand in-fol., et on espère que le prix total, texte et planches, ne dépassera pas 400 fr.

— Nous nous proposons de tenir nos lecteurs au courant de tous les travaux de la *Société Asiatique de Paris;* nous croyons devoir, dès aujourd'hui, leur faire connaître la *liste des ouvrages publiés ou encouragés* par elle; ce sont les suivans :

CHOIX DE FABLES ARMÉNIENNES du docteur Vartan, accompagnées d'une traduction littérale en français, par M. J. Saint-Martin; 1 vol. in-8° : 3 fr. 50.

ELÉMENS DE GRAMMAIRE JAPONAISE, par le P. Rodriguez, traduits du portugais sur le manuscrit de la bibliothèque du roi, et soigneusement collationnés avec la grammaire publiée par le même auteur à Nagasaki en 1604, par M. Landresse; précédés d'une *explication des syllabaires japonais*, et de 2 planches contenant les *signes de ces syllabaires*, par M. Abel Rémusat; Paris, 1825; 1 vol. in-8° : 7 fr. 50.

SUPPLÉMENT A LA GRAMMAIRE JAPONAISE, par MM. G. de Humboldt et Landresse; in-8°; br., 2 fr.

ESSAI SUR LE PALI, ou langue sacrée de la presqu'île au delà du Gange, avec 6 *planches lithographiées*, et la *notice* des manuscrits palis de la bibliothèque du roi, par MM. E. Burnouf et Lassen, membre de la Société Asiatique; 1 vol. in-8° : 12 fr.

MENG-TSEU ou MENCIUS, le plus célèbre philosophe chinois après Confucius, traduit littéralement en latin, et revu avec soin sur la version tartare-mandchoue, avec des *notes perpétuelles* tirées des meilleurs commentaires, par M. Stanislas Julien; 2 vol. in-8° (texte chinois lithographié et traduction): 24 fr.

YADJNADATTABADHA ou *la mort d'Yadjnadatta*, épisode extrait du *Râmâyana*, poëme épique sanscrit, donné avec le texte gravé, une analyse grammaticale très-détaillée, une traduction française et des notes, par A. L. Chézy, de l'académie des inscriptions et belles-lettres, et suivi, par forme d'appendice, d'une *traduction latine* littérale, par J. L. Burnouf; 1 vol. in-4°, orné de 15 *planches*: 15 fr.

VOCABULAIRE GÉORGIEN, rédigé par M. Klaproth; 1 vol. in-8°: 15 fr.

POËME SUR LA PRISE D'ÉDESSE, texte arménien, revu par MM. Saint-Martin et Zohrab; 1 vol. in-8°: 5 fr.

LA RECONNAISSANCE DE SACOUNTALA, drame sanscrit et prâkrit de *Kâlidâsa*, publié pour la première fois, en original, sur un manuscrit unique de la bibliothèque du roi, accompagné d'une traduction française, de notes philologiques, critiques et littéraires, et suivi d'un appendice, par A. L. Chézy; 1 fort vol. in-4°, avec une planche: 35 fr.

CHRONIQUE GÉORGIENNE, traduite par M. Brosset jeune, membre de la Société Asiatique de France, ouvrage publié par la même société; 1 vol. grand in-8°; 10 fr.

CHRESTOMATHIE CHINOISE; 10 fr.

HAMASÆ CARMINA, cum Tebrizii scholiis integris, indicibus perfectis, versione latinâ et commentario perpetuo, primùm edidit G. W. Freytag: 1 vol. in-4°.

TARAFÆ MOALLACA cum Zuzenii scholiis, edid. J. Vullers; 1 vol. in-4°: 6 fr.

TCHOUNG-YOUNG, autographié par M. Levasseur; 1 vol. in-18: 2 fr.

LOIS DE MANOU, publiées en sanscrit, avec une traduction française et des notes, par M. Aug. Loiseleur-Deslongchamps; 2 vol. in-8°.

VENDIDAD-SADÉ, l'un des livres de Zoroastre, publié d'après le manuscrit *zend* de la bibliothèque du roi, par M. Eugène Burnouf, en 10 livraisons in-fol. de 56 pages.

KITAB TEQUOUYM AL-BOULDAN, ou *géographie d'Abou'lféda*, édition autographiée par H. Jouy, et revue et corrigée par M. Reinaud; 1re livraison, in-4°: 4 fr. L'ouvrage aura 4 livraisons.

YU-KIAO-LI, roman chinois, traduit par M. Abel Rémusat, texte autographié par M. Levasseur; édition dans laquelle on donne la forme régulière des caractères vulgaires et des variantes; 1re livraison in-8°. L'ouvrage aura 10 livraisons à 2 fr. 50 c. la livraison.

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 39. — Septembre 1833.

Philologie.

LES LANGUES ANCIENNES DÉVOILÉES,

OU

INTRODUCTION FACILE AU LATIN, AU GREC ET A L'HÉBREU AU MOYEN DU FRANÇAIS.

Découvertes dues à la *linguistique* et à la *philologie*. — Leur utilité pour la défense de nos croyances. — Nécessité de populariser ces découvertes. — Méthode pour en faire la base de l'enseignement des langues. — Avantages qu'en doivent retirer l'étude des langues et l'éducation de la jeunesse.

La *linguistique* est une science toute nouvelle, due aux travaux de quelques savans de ce siècle, la plupart encore vivans. Elle consiste principalement à connaître les différentes langues parlées sur la terre, les affinités qui existent entre ces langues, et les rapports qu'elles ont conservés avec les langues parlées jadis, et d'où elles sont dérivées; puis, au moyen de ces notions, à constater l'origine et la parenté des différens peuples, et les familles ou races auxquelles ils doivent leur existence.

Ces travaux sont faits, et voici les premiers résultats qu'ils ont donnés.

Les différens idiomes parlés peuvent être réduits aux trois classes suivantes :

« Les *langues simples*, les *langues par fluxion*, et les *langues par agglomération*.

» *Presque toutes les langues ont une connexité plus ou moins grande avec l'hébreu*.

» Les faits recueillis jusqu'à présent sur toutes les langues connues démontrent que l'*ancien monde*, qui possède les trois classes d'idiomes, est aussi le seul qui ait les véritables langues *par fluxion*. Le *nouveau monde* offre, d'un bout à l'autre de sa vaste surface, des langues par *agglomération*; le *monde maritime* ne présente encore, dans tous les idiomes connus, que des *langues simples*.

» Plus les peuples sont isolés et sauvages, plus la connexité de leur langue avec l'hébreu est frappante; plus les peuples se civilisent, plus cette connexité s'affaiblit et se perd.

» Ces conclusions, dit M. Balbi, que nous suivons ici, auxquelles nous ont conduits nos recherches sur la classification ethnographique des peuples, amènent cette réflexion remarquable, que nous trouvons justement dans l'ancien monde, où Moïse nous représente l'origine des sociétés et le berceau de tous les peuples de la terre, les trois classes essentiellement différentes auxquelles on peut réduire les formes grammaticales de l'étonnante variété des idiomes connus.

» D'après les livres de Moïse, continue toujours le même savant, qu'aucun monument, ni historique ni astronomique, n'a encore démentis, mais avec lesquels, au contraire, tous les résultats obtenus par les plus savans philologues et par les plus profonds géomètres s'accordent d'une manière merveilleuse, nous savons que les Chaldéens, les Assyriens, les Arabes, les Hébreux et autres peuples de la grande famille sémitique, ont été de tout tems les habitans de l'Asie occidentale, d'où il suit que toutes les recherches et les découvertes faites jusqu'à présent prouvent d'une manière victorieuse que la civilisasion primitive ne vient ni de l'Afrique, ni de l'Asie orientale, ni de la Haute-Asie, mais de l'*Asie occidentale*[1]. »

[1] Voir l'*Atlas ethnographique du globe*, ou classification des peuples anciens

Tels sont les résultats de la linguistique.

Nous qui n'avons pas la prétention de faire la science de ce siècle, mais qui nous contentons de suivre, à la trace, les grands maîtres, pour prendre acte de leurs découvertes, et qui ensuite essayons, selon nos forces, de les appliquer à la défense de notre foi, seul but pour lequel nous croyons que Dieu a livré aux hommes ces nouvelles manifestations de la vérité, nous désirions depuis longtems trouver un moyen de faire descendre ces connaissances, qui nous paraissent conduire à d'immenses résultats pour l'étude de l'histoire de l'humanité, dans le plus intime de l'esprit de l'homme, afin de les populariser tout à fait. Or, ce moyen, nous croyons l'avoir trouvé en prenant ces découvertes pour base de l'enseignement des langues qui entrent dans le plan de l'éducation commune, et en les introduisant ainsi dans les études, qui *forment*, comme on le dit avec vérité, l'âme et l'esprit des générations naissantes.

Deux avantages nous paraissent résulter des travaux et des méthodes que nous exposons dans cet article. Le premier, le plus essentiel et le plus important, est de prouver la véracité d'un événement important raconté dans nos Livres sacrés; le second est de donner un grand développement à l'étude des langues, en facilitant leur étude, et en abrégeant la durée du tems qu'on doit y consacrer.

Nos Livres disent qu'il fut un tems où *il n'y avait sur toute la terre qu'un seul langage, et où tous les hommes se servaient des mêmes expressions*[1]; que si maintenant il y a *diversité* et *pluralité de langages*, cela vient de ce que, par un événement extra-

et modernes, d'après leurs langues, etc., par Adrien Balbi, 1 vol. in-fol. et 1 vol. in-8°. — Cet ouvrage contient le résultat des travaux sur les langues de MM. Saint-Martin, Burnouf fils, les abbés Dubois et Langlois, Abel Rémusat, Champollion, Pédro Branca, Hermès, Jomard, de Freycinet, Duperrey, Lesson, Gaymard et Blosseville, Guillaume et Alexandre de Humboldt, Restrepo, Gallatin, Malte-Brun, Klaproth, etc. — Nous avons donné, dans notre N° 22, t. IV, p. 163, avec une analyse de l'ouvrage, le tableau de la *famille des langues sémitiques*, et, dans nos N°s 76 et 78, t. XIII, p. 270 et 398, le tableau des *langues thraco-pélasgiques* ou *gréco-latines*.

[1] Erat autem terra labii unius et sermonum eorumdem. *Genèse*, c. XI, v. 1.

ordinaire et miraculeux, *Dieu confondit le langage des hommes de manière qu'ils ne comprissent plus le langage les uns des autres*[1]. Or c'est précisément ce que prouvent, comme nous venons de le voir, les documens et les derniers résultats de la *linguistique*.

Ainsi, le jeune homme, dès son entrée dans la vie, apprendra, non-seulement dans son *catéchisme*, mais encore par un *fait incontestable*, celui de l'existence même de la langue dont il se sert, que la Bible a dit vrai sur un des points les plus importans de l'histoire de l'humanité, à savoir : que le genre humain a été réduit dans un tems à un petit nombre de langues ou de familles, et même à une seule langue ou une seule famille. Il ne pourra plus, quoi que puissent lui dire les doctrines philosophiques, se croire isolé, indépendant, existant, pour ainsi dire, par lui-même dans cet univers. Mais, de même qu'il croit à sa mère et à sa nourrice qui lui ont donné la langue qu'il parle et les mots dont il se sert pour nommer les êtres de ce monde, il sera obligé de croire à d'autres mères et à d'autres nourrices, pour arriver, en remontant, et de peuple en peuple, et de langue en langue, jusqu'à une mère et à une nourrice première, qui a dû donner la première langue au premier homme qui a parlé. Il saura que, à quelques transformations près, les peuples parlent encore tous les langues orientales, et la langue hébraïque. — Et ce sera science et justice que d'avoir une telle persuasion. Car cela est vrai; cela est.

Et il faut bien noter ici que, si ces méthodes étaient établies dans l'enseignement des langues, il ne serait pas nécessaire que les jeunes gens apprissent le latin, le grec ou l'hébreu pour savoir que leur langue est une langue orientale et antique; ils apprendraient et ils sauraient que cela est ainsi, comme ils apprennent et savent que Rome, Athènes, Jérusalem ont existé et existent

Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble qu'une semblable

[1] Descendamus et *confundamus* ibi linguam eorum, ut non audiat unusquisque linguam proximi sui. *Gen.*, c. XI, v. 7. — Le mot employé par le texte est נָבְלָה, de la racine בלל, *belal*, *confondre*, *mêler*, *brouiller*.

science, établie dans l'esprit de la jeunesse, serait capable de lui faire faire de profondes, de divines réflexions.

En effet, par cette science la chaîne des tems est reliée, et l'autorité des traditions parfaitement prouvée et établie. Ces malheureuses doctrines d'*état de nature*, de *races diverses*, de *différens centres de civilisation*, lesquelles, bien expliquées, renferment quelque chose de vrai, mais qui, expliquées comme elles le sont dans un grand nombre d'ouvrages et dans la plupart de nos éducations, se résolvent par la naissance, pour ainsi dire, spontanée de l'homme, la suffisance native de son esprit à tout juger et à tout inventer, et en dernière analyse arrivent à établir l'indépendance et la souveraineté de l'esprit de l'homme à l'égard de toute autorité, non-seulement humaine, mais divine; toutes ces doctrines, dis-je, qui sont la base des erremens de ce siècle, seraient frappées à leur source, car elles sont positivement réfutées par ce fait : — que nous sommes les descendans de ces peuples asiatiques, et que nous parlons, *en réalité* et *radicalement*, la même langue qu'un des enfans de Noé.

On voit donc quelle nouvelle voie une semblable méthode ouvrirait à l'enseignement de l'histoire de l'humanité et à la défense de notre foi. Nous osons le dire, ce serait la première pierre, la pierre angulaire et fondamentale d'une éducation *chrétienne*, et, si nous avons assez bien expliqué notre pensée, toute personne qui nous aura lu en conviendra facilement.

Mais, quelque jugement que l'on puisse porter sur les considérations que nous venons d'émettre, nous croyons qu'il n'y aura qu'une voix pour convenir de l'utilité de cette méthode pour l'enseignement des langues, et des avantages incontestables qu'elle présente sur la vieille méthode maintenant en usage.

Voyons en effet quelle est cette méthode, si toutefois on peut donner ce nom à la *routine* que l'on emploie pour apprendre les langues aux jeunes gens

Quand on veut apprendre le latin à un enfant, on se contente de mettre entre ses mains une *grammaire* pour apprendre l'*arrangement des mots*, et un *dictionnaire* pour apprendre les *mots eux-mêmes*. Puis on laisse à sa mémoire la peine de retenir les mots à force de les chercher dans le dictionnaire, ou de les avoir

vus et *récités* dans les *thèmes*, *versions*, *explications* et *leçons* dont on l'accable ; on laisse également à son intelligence le soin de découvrir les nombreux rapports qui existent entre les grammaires latine et française et entre les mots latins et français. Aussi l'élève met-il ordinairement *sept à huit ans* à apprendre cette langue, et encore la sait-il mal, et l'oublie-t-il bientôt.

Car on remarquera que, dans cette méthode, *l'étude des mots n'est qu'accidentelle* ; les élèves ne les apprennent que par accident : le point essentiel de l'étude des langues, telle qu'on la fait faire dans nos maisons d'éducation, n'est pas *d'apprendre les mots* (ce qui cependant est la seule manière de savoir une langue), mais plutôt de *bien traduire un auteur, et d'écrire purement en latin* ; ce qui assurément ne vaut pas la peine que l'on se donne pour étudier. Car on peut toujours facilement et à peu de frais se procurer une traduction mieux faite que celle des élèves, et même souvent que celle des professeurs, et la prétention de faire écrire purement en latin un jeune homme élevé au milieu de notre 19e siècle est une de ces prétentions surannées et de ces études inutiles que quelques-uns ont même traitées d'ineptes et de ridicules avec une espèce de justice.

Voici maintenant quelle est la méthode exposée dans l'ouvrage que nous annonçons ; on va voir que cette méthode, ayant pour but essentiel et premier de montrer les rapports qui existent entre la langue que l'on sait et celle que l'on veut apprendre, ferait éviter la plupart des inconvéniens que nous venons de signaler.

Car si, parmi les jeunes gens qui commencent l'étude des langues, il y en tant qui sont bientôt rebutés et qui l'abandonnent ; si, parmi le petit nombre de ceux qui y font des progrès, il est si rare d'en trouver qui ne soient réduits à lire les auteurs à tâtons, et en recourant sans cesse à leurs dictionnaires, c'est sans contredit à la difficulté de connaître la valeur des termes qu'il faut en attribuer la principale cause. Rendre par quelque moyen cette connaissance plus facile, ce serait conséquemment prévenir le découragement des uns, accélérer les progrès des autres, épargner à tous des recherches fatigantes et des pertes de tems irréparables. De tels avantages méritent, ce semble, qu'on s'occupe avec quelque soin du moyen qui pourrait les procurer.

Dans leurs travaux sur les langues, les philologues sont parvenus à différens résultats que nous allons constater ici, parce qu'ils sont passés à la qualification de *principes*.

Pour peu qu'on examine attentivement une langue, on s'aperçoit bientôt que *les mots* dont elle se compose forment deux grands classes très-distinctes, l'une de *mots simples*, *élémentaires* ou *radicaux*; l'autre de *mots composés*, ou seulement *dérivés des premiers*.

Quel que soit le nombre de *mots dérivés ou composés*, les *mots simples et radicaux sont peu nombreux*.

Les mots simples ou radicaux passent à l'état de composés ou de dérivés par des règles sûres, uniformes, que tous ceux qui parlent une langue mettent en application, sans travail et sans peine, et par le seul usage.

Mais non-seulement on trouve dans chaque langue des mots dérivés les uns des autres : les *langues modernes elles-mêmes dérivent toutes de langues plus anciennes*. Les racines sont les mêmes; la configuration des lettres, les désinences, les formes grammaticales, la prononciation, seules ont changé.

Or ces langues ont suivi, dans leurs transformations, comme les mots, des règles également sûres et uniformes, qui ont été recherchées, constatées et arrêtées.

Ainsi donc l'étude d'une langue doit consister :

1° A distinguer les mots simples ou radicaux des mots composés et dérivés;

2° A connaître les règles des transformations subies par les mots pour passer d'une langue dans une autre.

Il est clair que, lorsque l'on saura que les mots simples d'une langue que l'on veut étudier se trouvent dans la langue que l'on parle, et que l'on connaîtra en outre les transformations subies par ces mots dans le passage de l'une à l'autre, les mots de la langue que l'on ignore ne seront plus, à proprement parler, des mots étrangers, mais seulement de *nouvelles formes* ou *combinaisons* des élémens que l'on connaît déjà, et dont on fait un usage journalier.

D'après cette méthode, une langue, comme l'on voit, sert d'introduction à l'autre, et il suffit d'en savoir une pour en savoir

plusieurs en peu de tems, sans beaucoup de peine et d'une manière très-solide.

Or ce sont toutes ces connaissances, tous ces principes de la *philologie* et de la *linguistique* que le savant et modeste auteur dont nous analysons ici les travaux, a voulu appliquer à l'étude du latin, du grec et de l'hébreu, en prenant le français pour base de ces trois langues.

On voit déjà quelle nouvelle voie une telle méthode ouvre à l'enseignement, comment, dans une étude jusqu'à présent toute machinale et matérielle, les plus importantes questions se trouvent résolues, les principes les plus essentiels solidement établis, l'éducation enfin du jeune homme, commencée sur un plan large, et qu'il lui sera permis de développer pendant toute sa vie, selon son aptitude ou sa volonté à vouloir connaître un des points les plus importans de l'histoire de l'humanité.

Avant d'entrer dans quelques détails sur le volume dont nous annonçons aujourd'hui la prochaine publication, et qui traitera spécialement de l'étude du latin, nous croyons devoir, pour l'agrément des personnes qui sont étrangères à l'étude des langues, et qui peut-être secouent la tête quand nous leur parlons de mots hébreux contenus dans le grec, le latin et le français, mettre sous leurs yeux le tableau suivant, qui, tout incomplet qu'il est, pourra les convaincre que nous n'avançons rien qui ne soit vrai, et même reconnu des philologues.

TABLEAU DE QUELQUES MOTS FRANÇAIS QUI SE TROUVENT DANS LES TROIS LANGUES, LATINE, GRECQUE, HÉBRAIQUE.

TABLEAU 4.

Arrhes,	arrhæ, arrhabo,	ἀρραϐὼν,	ערבון	*ârebouni*[1], R. ערב *âreb*, donner [en gage.	[1] Nous nous servons ici de la prononciation dite de *Masclef*, dans laquelle on ne fait attention qu'aux *consonnes*.
Clef,	clavis,	κλῃ̃ς (*R.* κλείω),	כלא	*cla*, fermer.	
Chœur (de danse),	chorus,	χόρος,	כרר	*corer*, danser.	
Coupe,	cupa,	κύπαρος, κύπελλον,	גבע	*ghibâ*, coupe.	G se change en C ou K, B en P.
Cyprès,	cupressus, cyparissus,	κυπάρισσος,	גפר	*ghiphre*, cyprès.	
Dévorer,	devorare, vorare,	βορὰ (*nourriture*),	ברה	*bere*, manger.	B se change en V.
Se gaudir,	gaudere,	γαθέω, γηθέω,	חדה	*hêde*, se réjouir.	ח en Ê très-aspiré et guttural, ou K, ou K en G.
Gouverner,	gubernare,	κυϐερνᾶν,	גבר	*ghiber*, dominer.	G en K pour le grec.
*Magn*anime, Charle*magne*,	animus, Carolus } magnus,	μέγας,	מנאה	*meghae*, R. נאה *ghae*, être grand.	
Métal,	metallum,	μέταλλον,	מטל	*metel*, fer fondu.	
Meule, mole,	mola, moles,	μύλη (*meule*),	מלא	*mela*, remplir, plénitude, etc.	
Mugir,	mugio,	μυκάω,	מנעה	*meghâe*, de נעה *ghâe*, mugir.	G en K pour le grec.
Ode,	ode,	ᾠδὴ,	הוד	*eoud*, louange, ידה *ide*, louer.	
Tolérer,	tolero, tollo,	ταλάω,	נטל	*noutel*, porter, lever.	Ce verbe est défectif et perd le *nou*.
Tour, Tyran,	turris, tyrannus,	τύρσις, τύραννος, }	טירה	*tire*, château.	
Thrésor,	thesaurus,	θησαυρὸς,	תאצר	*thatsar*, inusité de אצר *atsar*, [thésauriser. }	Ts se change en S.
Je vais, tu vas, il va,	vado,	βάδω, βάω,	בוא	*boua*, aller.	B se change en V.
Vin,	vinum,	οἶνος,	יין	*iin*, vin.	Oι est même chose que I ou Vi; le V est une aspiration.

Mais tous les mots ne sont pas passés dans les différentes langues d'une manière également apparente ; et c'est pour cela qu'il fallait une méthode, et qu'un ouvrage élémentaire, comme celui que nous annonçons, était nécessaire.

Cet ouvrage, qui est spécialement consacré à l'étude de la langue latine, sera divisé en *trois parties*.

Dans la *première partie* seront contenus les mots communément regardés comme *racines* ou *primitifs*, avec les expressions françaises qui en viennent, soit *immédiatement*, soit par des *dérivés* ou des *composés*, lesquels se trouveront sous leurs racines respectives. Quand celles-ci seront elles-mêmes susceptibles d'une étymologie latine, on la rapportera aussi.

Voici quel est le classement de tous les mots latins ; tous ces mots peuvent se réduire à 2,500 racines. Sur ce nombre, 2,000 au moins sont suivies de mots français plus ou moins connus ; et, dans ce nombre de 2,000, quelques *centaines* ont au surplus des étymologies latines, parce que ce ne sont pas des racines proprement dites ; 418 environ ne sont suivies que d'étymologies latines ; ainsi il n'en reste qu'*un peu moins de* 90, qui n'aient pas de dérivés français ni des origines latines, et encore il faut noter que ces 90 racines sont la plupart grecques, ou si rarement employées, que beaucoup de ceux qui savent bien le latin ne les connaissent guère ; quelques-unes au contraire se présentent si fréquemment qu'il n'est pas difficile de les apprendre par l'usage.

Ainsi tous les autres mots pouvant facilement se retenir et être compris par l'un ou l'autre de ces moyens, on voit combien l'étude des racines, et par elles de tout le latin, devra être abrégée et facilitée.

La *seconde partie* présentera le *tableau complet des transformations changemens, altérations, que les mots ont subis en passant d'une langue dans une autre*. Cette partie traitera donc des règles de l'étymologie ; les principales de ces règles sont qu'il faut négliger le son des voyelles, parce que dans toutes les langues elles se remplacent les unes par les autres ; regarder comme une seule lettre toutes celles de même organe ; savoir les affinités qui existent entre les lettres des divers organes, etc.

Pour donner un exemple de la méthode et de l'ouvrage, nous

allons citer les règles par lesquelles il sera facile de prouver qu'un mot qui cependant ne présente presque aucune trace de la racine primitive vient cependant rigoureusement de cette racine; nous prendrons pour exemple le mot CHEF, *tête*, lequel vient, avec certitude, de CAPUT, *tête*. CAPUT.

1° On retranche la finale UT, et l'on a CAP.

EXEMPLES.

De *totus* on a fait tout; de *lupus*, loup; de *bonus*, bon; de *malum*, mal; de *vilis*, vil; etc.

2° En changeant le C en CH, on a CHAP.

EXEMPLES.

Campus, *ch*amp; *cantus*, *ch*ant; *castus*, *ch*aste; *currus*, *ch*ar; *caritas*, *ch*arité; *mancus*, man*ch*ot; *candela*, *ch*andèle; *scala*, es*ch*èle; etc.

3° En changeant A en E, on a CHEP.

EXEMPLES.

Amarus, amer; *mare*, mer; *palla*, pelle; *carnalis*, charnel; *talis*, tel; *qualis*, quel; *æternalis*, éternel; *camisia*, chemise, etc.

4° En changeant P en V, on aura CHEV.

EXEMPLES.

Sapor, saveur; *sapo*, savon; *sapa*, sève; *capra*, chèvre; etc.

5° Enfin, en changeant V en F, on aura CHEF.

EXEMPLES.

Vivus, vi*f*; *activus*, acti*f*; *bove*, bœu*f*; *ovum*, œu*f*; *novus*, neu*f*; *novem*, neu*f*; etc.

Et lorsque l'on verra ici *cinq opérations* pour trouver régulièrement le mot *chef* dans le mot *caput*, il ne faudrait pas croire que les enfans fussent obligés de tâtonner ainsi sur tous les mots. Non; nous osons dire qu'une fois les règles connues et mises pendant quelque tems en usage, ces changemens se présenteront

d'eux-mêmes à l'esprit et à la langue des enfans. Il est des difficultés bien plus grandes, des irrégularités bien plus compliquées et bien plus embarrassantes qu'ils viennent à bout de connaître et de surmonter, sans peine, et presque machinalement; car on dirait que les règles et les difficultés du langage se gravent d'elles-mêmes dans l'esprit des enfans, et que les mots, avec leurs irrégularités, viennent naturellement sur leur langue.

La *troisième partie* traitera de toutes les *désinences* : l'on y verra comment elles modifient *diversement* et *uniformément* les mots *primitifs*; d'ailleurs il est nécessaire de les connaître non-seulement pour apprécier la valeur de ces mots, mais encore pour remonter au primitif ou à la racine. On sera étonné de la facilité que donne cette étude pour comprendre toutes les significations que peut avoir une racine *modifiée régulièrement et par des règles fixes et peu nombreuses dans ses désinences*.

Nous le répétons, cette méthode nous paraît seule poser les premières bases de l'étude scientifique, *philosophique*, si l'on veut, mais en même tems *chrétienne*, des langues. Et nous le disons avec d'autant plus de raison que c'est une véritable introduction à toutes les langues. En effet, la plupart des principes exposés et mis en usage dans cette méthode servent pour les autres langues; car le mécanisme est à peu près le même pour toutes, au moins pour les plus connues, les plus utiles, et les plus dignes d'exciter la curiosité d'un jeune homme qui veut acquérir les connaissances qui forment une éducation distinguée.

Nous ne voulons pas dire pour cela que toutes les langues sont les mêmes radicalement, qu'elles ne diffèrent que par la différence des sons donnés aux voyelles; la linguistique n'est pas encore assez perfectionnée pour nous permettre de prononcer sur cette question.

Sans rejeter entièrement cette pensée, nous ne la recevons pas, parce que nous ne voulons pas ici faire de système. Nous en prévenons de nouveau nos lecteurs; nous n'ambitionnons pas l'honneur d'imposer notre science au siècle, mais nous cherchons à faire tourner à la gloire de la vérité et de Dieu, et au profit des sciences et des hommes, nos frères, ce que nous trouvons dans les découvertes de ce siècle. Ramenant ainsi à leur principe, comme à

leur fin, ces connaissances données aux hommes, et que les hommes, comme des serviteurs infidèles et distraits, s'en vont semant sans discernement sur la voie publique, à côté qu'ils sont du champ et des terres préparées du père de famille.

D'ailleurs, bien que cette méthode dans son ensemble et dans son tout soit neuve, cependant dans ses détails elle n'est pas tellement étrangère à quelques procédés déjà employés qu'on puisse la dire entièrement inconnue et inappliquée. Ces règles, comprenant toutes les langues, l'auteur ne prétend pas les avoir inventées.

Ainsi Robert Étienne a divisé tous les mots de son *Trésor de la langue latine* en racines et en dérivés; Vossius et Lennep ont recherché leurs étymologies; les MM. de Port-Royal ont partagé, dans leurs *grammaires*, les *noms* et les *verbes* en racines et en désinences; de Fourmont et, après lui, Villiers ont mis les racines de la langue latine en vers français; l'abbé Gaultier, dans sa *méthode latine*, a déjà donné d'excellentes règles sur la séparation des mots en racines et en dérivés, et sur le parti que l'on peut tirer de la connaissance des *désinences*; Gail a traité fort au long de la valeur des désinences latines et de leur rapport avec celles de la langue grecque; Ferri de Saint-Constant, dans un excellent ouvrage, *les Rudimens de la traduction*, a fait ressortir les avantages de la méthode de l'abbé Gaultier, qu'il a fort bien exposés; pour *le grec*, on sait que Lancelot a mis les racines grecques en vers français; Burnouf, dans son excellente *grammaire grecque*, a divisé aussi les mots en racines et dérivés, et tiré le meilleur parti de l'affinité et du changement des consonnes; Houbigand a également mis en vers les racines de la langue hébraïque. Toutes ces méthodes ont été essayées, et ont porté des fruits abondans; ce sont ces travaux qui ont préparé les résultats actuels de la philologie et de la linguistique.

On voit donc que ce n'est pas ici un système tout neuf, qui sort, inconnu, de la tête de quelque imagination longuement tourmentée; l'auteur, au contraire, a profité de tous les travaux antérieurs: il a recueilli, arrangé, coordonné, complété, perfectionné les connaissances éparses de tous côtés, et c'est le fruit de son travail qu'il vient ici, forcé presque par nos sollicitations, doutant de lui-même et cachant son nom (car il nous est défendu de le prononcer), offrir son ouvrage aux chefs de maisons d'éducation.

Si, malgré l'imperfection de l'exposition que nous en avons faite, ses pensées sont appréciées et son travail jugé utile ; si quelques directeurs sont dans l'intention de faire quelques essais de sa méthode, alors l'ouvrage que nous annonçons sera livré à l'impression.

Nous faisons donc un appel à ceux de nos lecteurs qui s'occupent de l'étude et de l'enseignement des langues ; nous les prions de vouloir bien réfléchir sur les méthodes qu'ils emploient, et de nous dire s'ils en sont satisfaits ; si plutôt ils n'y trouvent pas des incohérences, des défauts et des lacunes qui arrêtent à chaque instant leurs élèves, et si la méthode que nous venons d'exposer à leurs yeux ne les ferait pas disparaître.

Nous nous adressons en particulier aux supérieurs de maisons ecclésiastiques, et chefs de colléges qui tiennent d'une manière, non générale et commune, mais spéciale et particulière, à la religion. C'est d'eux que doit venir la régénération de l'éducation de la jeunesse ; et c'est dans leurs maisons aussi que cette régénération a commencé. C'est ici une occasion de sortir de la vieille ornière et d'introduire une réforme également utile à la foi des élèves et au perfectionnement de leur science.

Pour nous, si ces idées sont reconnues raisonnables et avantageuses, comme nous les jugeons nous-mêmes, nous nous estimerons heureux d'avoir en quelque sorte provoqué ces travaux, et de les avoir fait connaître ; et nous serons prêts encore à les faire mettre en pratique en en préparant la publication entière.

La partie de ce travail qui concerne la langue latine ne formerait qu'un seul volume in-8° [1].

Cette partie paraîtrait la première, les autres viendraient ensuite. Elles consisteraient, pour *le grec*, en un dictionnaire, dans lequel à côté des mots grecs se trouveraient les mots français et latins qui en sont dérivés ; puis en un traité qui donnerait les règles nouvelles en bien petit nombre, autres que celles qui ont été données pour le passage des mots latins dans le français ; ce traité serait suivi également d'un autre sur les *désinences* grecques.

[1] Ce travail a paru sous le titre d'*Introduction à la langue latine au moyen du français*, et nous en avons rendu compte dans notre t. XVIII, p. 381.

Le même travail serait fait pour la *langue hébraïque*.

C'est ainsi que l'intelligence de ces trois langues se trouverait singulièrement facilitée ; le grec en particulier, que si peu d'élèves possèdent en finissant leurs études, serait pour ainsi dire appris sans peine et retenu forcément en même tems que le latin et le français. Avec non moins de facilité, on passerait du grec à l'hébreu, malheureusement si négligé, quoique d'une importance si grande non-seulement pour ceux qui croient aux véritées révélées et aux communications de Dieu avec l'homme, mais encore pour l'archéologue, l'étymologiste, et même le simple littérateur. Les jeunes gens qui apporteraient quelque application à ces études auraient en peu de tems la satisfaction de lire Homère, Hérodote, Xénophon et saint Jean Chrysostome, en même tems que Job, Moïse, David, Isaïe, presque aussi rapidement que les Oraisons de Cicéron, et les poésies de Virgile et d'Horace. Que si la soif de la science en poussait quelques-uns à étendre plus loin leurs connaissances, ils ne rencontreraient plus aucun obstacle qui ne fût bientôt franchi, et ils arriveraient de suite à l'intelligence du *Chaldéen, du Syriaque et du Samaritain*, qui ne sont que des dialectes de l'hébreu. Le chemin des autres langues orientales serait même déjà tout tracé.

Ainsi, les langues anciennes, dont la connaissance semble réservée à un petit nombre d'érudits doués d'une mémoire prodigieuse, ne seraient plus couvertes d'un voile qui paraissait impénétrable ; elles seraient désormais plus accessibles, et pour les apprendre il ne faudrait *qu'un peu d'application et une mémoire ordinaire*.

A. Bonnetty,
Membre de la Société Asiatique de Paris.

Philosophie de l'histoire.

DE L'ESPRIT DE VIE ET DE L'ESPRIT DE MORT,

PAR

LE COMTE HENRI DE MÉRODE ET LE MARQUIS DE BEAUFORT[1].

Croyances antiques. — Monothéisme. — Dualisme. — Fétichisme. — Action du christianisme sur la société nouvelle. — Moyen âge. — La Réforme. — Le Gallicanisme. — La Philosophie. — Espoir dans l'avenir.

Six mois se sont écoulés depuis qu'a paru l'ouvrage qui porte ce titre; et certes on pourrait nous accuser de négligence, si c'était là une de ces fleurs qui naissent chaque jour dans le champ de notre littérature, et qu'on risque de trouver fanées si l'on attend au lendemain pour les cueillir. Mais lorsque, au-dessus des événemens et des intérêts éphémères, un livre va chercher quelque grande vérité méconnue pour lui rendre témoignage, lorsqu'il vient jeter au milieu de l'anarchie des opinions une pensée féconde, capable de prendre racine et de porter des fruits, alors il a droit à devenir l'objet de longs entretiens; alors la critique, à quelque heure qu'elle vienne, n'est jamais tardive, et son hésitation est une preuve de son respect pour l'œuvre d'autrui; ainsi le livre *de l'Esprit de vie et de l'Esprit de mort*, réveillant en nous de sérieuses réflexions, sollicitant nos recherches, aura pour première louange la lenteur même de notre jugement.

[1] Paris, Eugène Renduel, libraire-éditeur, rue des Grands-Augustins, n. 22. 1833.

Nous voudrions chercher à saisir la pensée génératrice de cet écrit ; il nous serait après cela plus facile d'en apprécier les détails et d'en suivre l'application.

Rien n'est plus digne de l'étonnement et de l'admiration de l'homme que cette multitude de phénomènes qui passent et se succèdent devant lui. Frappé d'un si grand spectacle, il se demande quel est le ressort caché qui fait mouvoir tant de choses, quelle est, au milieu de tant d'apparitions passagères, la loi immuable qui gouverne les êtres? quelle est la destinée du monde et surtout celle de l'humanité?

Le christianisme, répondant à ces questions, divise d'abord en deux classes tous les êtres et toutes les modifications qui leur sont propres. D'une part, le crime, la douleur et la mort ; de l'autre, la vertu, le bonheur et l'immortalité : ici le bien, là le mal ; ici le règne bienfaisant de la grâce, là le règne maudit du péché. Entre ces deux ordres de faits s'élève une éternelle ligne de démarcation. Au sommet du premier, Dieu se révèle éternel et parfait, plein de science et d'amour ; sur le second, plane un esprit déchu, que Dieu avait fait libre et qui se fit rebelle. Lorsqu'au sixième jour la création sortit des mains du Tout-Puissant, radieuse de beauté, Dieu jeta sur elle un regard paternel, et il *vit qu'elle était bonne*. Mais, suspendu à l'arbre de la tentation, l'esprit mauvais déshérita l'homme de sa primitive innocence, et la terre fut frappée d'anathème en la personne de son roi. Suspendu à son tour à l'arbre des douleurs, le Christ régénère toute chose et replace le genre humain dans son antique liberté. Toutefois le tyran vaincu résiste et menace encore, et sa puissance qui s'écroule ne disparaîtra complétement qu'à l'heure où finiront les siècles.

Tel est le combat glorieux décrit par les Livres saints, chanté par les prophètes de l'ancienne et de la nouvelle loi, depuis Moïse et Job jusqu'à Paul l'apôtre et Jean l'évangéliste.

Pourtant cette conception, tout imposante qu'elle est, la philosophie rationaliste ne la trouve point sage. Tout ceci lui paraît merveilleux sans doute à entendre, mais difficile à croire et lourd à porter. Soit qu'un secret orgueil la presse de se faire, elle aussi, l'oracle des destinées, soit que l'esprit de système et le besoin de généraliser la subjuguent, elle veut qu'un seul principe explique l'universalité

des choses, Dieu est pour elle l'unique auteur, et l'homme l'unique objet des phénomènes de l'existence; le malheur n'est qu'un contraste nécessaire, une variété jetée au milieu de la monotonie de nos jours; il se mêle à nos plaisirs comme l'ombre accompagne la lumière. S'il est des fléaux qui affligent le globe, c'est pour tenir sa population en coupes régulières et faire place aux générations naissantes. Le mal n'est point le contraire, mais seulement l'absence du bien, et le vice n'est que le plus bas degré de l'échelle de la perfection. Voici venir les stoïciens qui nient la douleur, et les épicuriens qui nient le mal: dommage qu'on n'ait osé nier la mort. Ainsi, bonheur et souffrance, crime et vertu, bien et mal, ne sont que le flux et reflux de la vie universelle, que les manières d'être d'une substance sans bornes en qui toute individualité est absorbée et qui se prête à toutes les vicissitudes: unité absolue, dogme fondamental du panthéisme.

Le rationalisme, en parlant ainsi, est venu à bout d'obscurcir et d'effacer, dans un grand nombre d'esprits, la solution donnée par la religion chrétienne, en sorte que force leur est d'en appeler à la science pour savoir laquelle des deux a dit vrai: *La foi du Christ* ou *la doctrine des penseurs*[1].

La science doit donc se préparer à un nouvel et sévère examen. Elle interrogera d'abord, comme témoins au procès, les nombreuses traditions répandues sur la terre: car qui peut se prétendre mieux instruit des lois de la création que le genre humain, qui, depuis qu'elle a eu lieu, vit ici-bas, avec ces lois et avec les facultés qui lui ont été données à cette époque? Or voici quel sera le résultat de ces recherches.

Toutes les religions connues se réduiront à trois classes, selon

[1] En écrivant ce qui suit l'auteur de cet article n'a point voulu confondre la doctrine chrétienne de la révolte de Satan et la doctrine manichéenne des deux principes. La différence entre ces deux doctrines c'est que dans la première l'esprit du mal est un être créé qui n'a de puissance que celle que Dieu lui abandonne, et qui doit la voir finir un jour; tandis que, dans la seconde, c'est un être éternel, partageant avec le principe du bien la puissance infinie, en un mot, un second Dieu. L'absurdité de cette dernière opinion a été mise en lumière par les écrits victorieux de saint Augustin. Voir ce qui est dit du *manichéisme* au No 9, t. II, p. 170 (175 2e *édit.*) de nos *Annales*.

qu'elles placeront l'esprit de vie au-dessus de l'esprit mauvais, comme créateur dans le passé et vainqueur dans l'avenir; ou tous deux sur le même rang, et monarques par moitié de l'empire du monde; ou le dieu de la mort et des sanglantes voluptés, se jouant de la vie des êtres, et supérieur aux bons génies eux-mêmes.

Dans le premier cas, c'est Michel foulant aux pieds le serpent; dans le second, c'est Osiris combattant Typhon; dans le troisième, c'est le vautour dévorant Prométhée, la force brutale triomphant de l'intelligence bienfaitrice.

Le premier est le *monothéisme*, la religion antique et patriarchale; le second est le *dualisme*, cher aux peuples guerriers; le troisième est le grossier *fétichisme*, l'adoration impie de la matière.

Ces trois systèmes de croyance se succèdent de telle façon que, par une dégradation toujours croissante, le moins parfait remplace le meilleur, et le plus vicieux est le dernier en âge, jusqu'à ce que la tradition sainte des anciens jours, développée par l'Évangile, se relève pour régner dix-huit cents ans sur les plus nobles nations de la terre. A travers toutes ces phases des idées religieuses, un grand fait reste constant, c'est qu'à chaque époque, et sous mille formes diverses, la foi commune reconnut deux influences irréconciliables, luttant l'une contre l'autre et produisant dans l'univers deux séries de faits opposés. L'immense supériorité du christianisme consiste à avoir déterminé leur véritable rapport.

Forte de ce témoignage, la science pourrait trancher la querelle au nom de l'humanité. Mais des résultats non moins précieux l'attendent si, portant plus loin ses regards, elle cherche dans la nature, dans l'homme, dans la société, les traces de ce redoutable antagonisme que dénonce la voix des siècles.

Dans la nature, assez de bienfaits proclament une Providence ordonnatrice, et l'homme objet privilégié de sa bienveillance; et cependant assez de maux sont semés sur la terre pour inspirer de sombres doutes. A voir toutes ces créatures qui se dévorent les unes les autres, à voir cette guerre sans fin que les animaux se livrent entre eux et que l'homme livre à tous, il semble que la loi de la force soit la seule loi du monde, et la destruction le seul terme de l'existence. Si tous les êtres vivans semblent s'unir pour chanter un hymne de reconnaissance, du sein des tombeaux s'élève une clameur

accusatrice : il n'est pas sur notre horizon d'astre si pur sur lequel la mort ne projette sa grande ombre.

Dans l'homme, qui pourra dire l'éternel *combat de l'esprit* et de *la chair*, si énergiquement retracé dans les épîtres du grand Apôtre? et les contradictions de son être, et ces inspirations ineffables et ces tentations sinistres qui montent et descendent tour à tour au fond de son cœur, et dont il ne saurait retrouver la chaîne ni découvrir la source? Qui pourra expliquer ces *ruines de l'âme*, comme dit Cicéron, et cette vague mémoire d'un état meilleur qu'elle voudrait reconquérir? Pourquoi enfin cette distinction absolue du bien et du mal dans nos idées, les joies de la conscience du juste, et les angoisses du remords qui brisent le cœur des méchans?

Cette opposition et ce désordre se reproduisent d'une manière plus frappante encore dans le monde social. Sans parler des afflictions du sage et des triomphes du méchant, sans parler de ces déchiremens terribles qui bouleversent les empires, l'histoire des peuples ne nous offre-t-elle pas un singulier mélange de grandeurs et de dégradations? A côté des dogmes les plus purs, les mythologies anciennes présentent les superstitions les plus monstrueuses. Les nations illustres consacrent la prostitution et font fumer les sacrifices humains sur leurs autels. Les lois de Rome unissent la barbarie la plus cruelle aux plus majestueuses institutions, et ses plus héroïques vertus vont s'asseoir aux combats des gladiateurs. A l'ombre même de la croix réparatrice, au milieu des développemens les plus sublimes de la charité chrétienne, il se fait chaque jour encore d'inouïes turpitudes. En vérité, s'il est des dévouemens qu'on ne pourrait sans présomption attribuer à la nature humaine, il est des forfaits qu'on ne saurait lui imputer sans injure.

Ainsi se vérifie dans une triple sphère la loi de l'antagonisme, ainsi rien ne s'explique sans la double influence de l'esprit de vie et de l'esprit de mort, de la Providence et de Satan. Ainsi *la science avoue les mêmes principes que la religion*. Seulement la religion, plus consolante que la science, nous révèle ce qui était resté caché à celle-ci, l'issue de la lutte et les effets de la victoire.

Mais un semblable travail demanderait une érudition de plusieurs hommes et un labeur de plusieurs vies. Aussi, bien que cette pensée tout entière ait probablement été celle des auteurs

de l'ouvrage dont nous nous occupons, ils ont cru n'en devoir saisir qu'une partie, et, choisissant celle qui leur a paru la plus importante et la plus rapprochée de nos incertitudes actuelles, ils ont suivi la double influence de l'esprit de vie et de l'esprit de mort parmi les révolutions sociales qu'a traversées le christianisme.

Nous allons analyser ici l'histoire que tracent les deux auteurs catholiques, du règne du Christ, et des divisions que l'esprit du mal est parvenu à faire naître dans cet empire. Nous ajouterons ensuite quelques remarques critiques sur certaines opinions que nous n'avons pas cru devoir admettre en leur entier; quelque soit au reste le sentiment de nos lecteurs, nous croyons qu'aucun ne se refusera à reconnaître, dans l'œuvre de MM. de Mérode et de Beaufort, une foi vive et profonde, qui leur a inspiré sur l'histoire du christianisme et du moyen âge des vues nouvelles qui ne laissent pas que de fournir matière à réflexion.

L'ancien empire romain est leur point de départ; alors que la puissance du génie du mal semble avoir atteint son comble et se résume dans la personne odieuse des Tibère, des Néron et des Héliogabale. Déjà cependant croît et se fortifie l'Église qu'anime le feu divin, et au bout de trois cents ans l'empire idolâtre s'écroule sous ses pieds, et une vie sociale nouvelle commence pour tous les peuples de l'Europe. Durant cinq siècles encore elle rassemble les pierres de l'édifice qu'elle achève et qu'elle couronne par l'élévation de Charlemagne. Alors aux yeux des nations étonnées apparut resplendissant de gloire le Saint-Empire romain, destiné à servir de centre à toutes les monarchies chrétiennes, et à devenir à la fois le tuteur de leur jeunesse et l'objet de leurs hommages. L'empire d'Orient, en renonçant à l'unité catholique, avait renié cette auguste mission. Le pape et l'empereur s'avancent donc, se donnant la main, à la tête des nations, l'un comme l'interprète de Dieu, l'autre comme chef des hommes; le second soumis au premier comme le corps l'est à l'intelligence. A cet apogée de la société chrétienne, le Christ a réalisé son règne ici-bas, et tous ceux qui confessent son symbole, marchent comme frères sous sa loi. Et pourtant l'esprit du mal avait gardé une place dans ce monde régénéré; la dissention du sacerdoce et de l'empire fut la première manifestation de sa présence; l'empereur, révolté contre l'Église, vit se

dissoudre sa puissance sur les royaumes étrangers; et la catholicité, se constituant en monarchies indépendantes, ne réserva plus à l'empire qu'une primauté nominale. Sous cette forme nouvelle et en quelque sorte républicaine, elle vit s'écouler encore plus d'un siècle de bonheur et de gloire.

Mais le génie mauvais, poursuivant sa marche, préparait par les mains de Wiclef et de Jean Hus les voies de Luther[1]. En présence de cet ennemi de l'Église la science sociale des premiers âges s'obscurcit; l'ordre politique se déroba le premier à la suprématie des idées religieuses; l'ordre philosophique et l'ordre littéraire le suivirent de près dans cette marche rétrograde. Le siècle de Louis XIV vit cette scission s'accomplir au sein du peuple français jadis si grand entre les peuples fidèles; et la déclaration de 1682, plaçant l'autorité des rois en dehors de toute responsabilité humaine, consomma l'œuvre du désordre.

Dès lors la vieille liberté catholique s'exila de la terre de France, et l'absolutisme, consacré par la voix éloquente de Bossuet, passa pour l'enseignement véritable de l'Évangile. Bientôt les hommes s'effrayèrent d'une telle doctrine, et ne trouvant plus dans la religion le principe d'indépendance le demandèrent à la philosophie; et la philosophie leur donna une liberté fausse et sacrilége, et, au lieu de la *souveraineté de Dieu*, elle créa la *souveraineté du peuple* pour juger les rois.

Ainsi prirent naissance les révolutions qui agitèrent la chrétienté au dernier siècle, et qui se résumèrent à leur tour dans l'empire

[1] En attribuant exclusivement à Wiclef, Jean Hus et Luther les ravages que l'esprit du mal a faits dans le bercail du Christ, nous croyons que MM. de Mérode et de Beaufort, comme la plupart des historiens ecclésiastiques, n'ont pas fait assez d'attention aux méthodes, opinions et doctrines païennes introduites dans l'enseignement dès le commencement du 12e siècle. Il est hors de doute que Wiclef, Jean Hus et Luther ont eu la plus funeste influence par leurs doctrines. Mais eux-mêmes par quelles doctrines avaient-ils été influencés? Voilà ce que l'on n'a pas assez expliqué. Nous osons dire que leur siècle était *préparé* à recevoir leur doctrine, comme le 18e siècle était *préparé* à recevoir les chétifs enseignemens de Voltaire et de Rousseau. — Nous avons essayé de montrer cette influence en parlant de l'introduction de l'*Aristotélicisme dans l'enseignement*. Voir les *Annales*, Nos 27, 30 et 32, t. V, p. 168 et 438 (169, 442, 2e *éd.*), et t. VI, p. 134 (137 2e *éd.*). (*Note du Direct.*)

déiste, dans ce géant qui opprima durant quinze années la France et l'Europe. Sa chute même semble avoir été comme une leçon inutile, et le principe dissolvant, pénétrant sans cesse plus profondément, conduit les peuples à l'anarchie absolue, sinistre avant-courrière du tyran qui doit venir à la fin des âges. L'antéchrist attirant à lui toute puissance spirituelle et sociale, frappera l'humanité de terreur, et la terreur, produisant l'étonnement, enfantera l'apothéose. Ainsi l'esprit du mal, vaincu par la destruction de l'empire idolâtre et l'érection de l'empire chrétien, triomphera de nouveau par l'empire déiste, changé lui-même en une monstrueuse idolâtrie. Alors l'humanité ayant épuisé ses forces, à Dieu sera la vengeance.

Voilà l'analyse, aussi exacte qu'il nous a été possible de la faire, du livre de MM. de Mérode et de Beaufort. Il est au-dessus de nos forces d'en juger toutes les parties; c'est beaucoup pour nous d'indiquer quelques-unes des idées qui nous ont le plus frappé, quelques-uns des doutes que cette lecture a fait naître en nous.

Ce qui, selon nous, distingue cet écrit, c'est l'appréciation des progrès de la science sociale au moyen âge et de sa décadence à partir de la réforme jusqu'à nos jours. Ce n'est point en vain que la religion du Rédempteur a reçu le nom de *catholique*. Universelle dans le tems et dans l'espace, elle doit l'être aussi dans son objet, et toutes les parties de l'intelligence, toutes les formes de l'activité doivent être soumises à son empreinte. La vérité religieuse domine donc de toute la hauteur du ciel toute autre vérité. Le catholicisme peut être appelé en quelque sorte l'atmosphère de l'esprit humain. La liberté de la raison consiste donc à se développer en lui et non point à sortir de lui; car en sortir, c'est vouloir mourir dans le vide, et la liberté n'est point ce qui produit la mort, mais plutôt ce qui entretient la vie. C'est parce que le moyen âge avait compris ces choses qu'il marchait à si grands pas dans la voie du progrès social; c'était là l'instinct merveilleux qui avait élevé ses immenses basiliques, qui avait formé ses innombrables associations de moines, de chevaliers, de bourgeois, d'artisans même; c'était lui qui enfantait, l'une après l'autre, toutes ces brillantes républiques qui couvrirent d'éclat la vieille Italie, sous la protection du St-Siége : c'était lui qui allait affranchissant les communes, constituant les municipalités, les convoquant sous le nom d'états-généraux, de parlemens, de cortès, pour

les initier aux conseils des rois et leur donner une part toujours plus grande au gouvernement des affaires publiques. Et nul n'aurait pu prévoir où s'arrêterait cette marche ascendante de la société chrétienne, lorsque le protestantisme, renouvelant d'une manière impie le miracle de Josué, arrêta dans sa course le soleil bienfaisant qui échauffait le monde. Aussitôt la liberté des peuples fit un pas en arrière, et le siècle de Luther fut celui des grands despotes; Henri VIII, Gustave Vasa, Charles-Quint; la France elle-même après avoir fait sous les drapeaux de la Ligue un effort d'indépendance, vit mourir ses états-généraux sous ses rois absolus.

En même tems la littérature refoulée dans les idées grecques et romaines désapprit à parler le langage catholique, et Boileau déclara, au nom du Parnasse réformé, le scandaleux divorce de la poésie et de la foi [1]. Telle fut même la préoccupation de cet âge, que Fénelon consacrait sa plume catholique à mettre dans la bouche de la Minerve païenne les leçons de la sagesse éternelle, qu'il avait puisées dans sa foi, et que les prodiges de l'architecture gothique furent universellement considérés comme l'œuvre de l'extravagance et de la grossièreté. Ainsi l'on ravissait successivement à l'Église ses plus belles parures; comme son époux il fallait qu'on la mît à nu avant de la crucifier. Et de ses dépouilles on orna une idole qu'on appela du nom de *Philosophie*, et le peuple qui crut que la philosophie avait vraiment créé l'état social, les arts et les sciences, se prosterna pour l'adorer. On sait quelles furent les suites.

Mais, tout en adoptant cet ensembe d'idées développées avec une chaleureuse éloquence dans le livre qui fait l'objet de cet article; notre peu d'érudition nous arrête et ne nous permet pas d'apprécier la justesse de ses applications historiques. Est-il vrai, par exemple, que le Saint-Empire ait jamais joui d'autre chose que

[1] De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornemens égayés ne sont point susceptibles :
L'Évangile à l'esprit n'offre de tous côtés
Que pénitence à faire et tourmens mérités. *Art poét.*, l. III, v. 199.

Malheureux l'homme qui n'avait su trouver autre chose dans l'Évangile! Avait-il donc déchiré les pages du sermon de la montagne? Oui, le Christ a dit : *Beati qui lugent*, mais il ajoute, *quoniam ipsi consolabuntur!* — Voir aussi l'article sur le *romantisme* dans notre t. II, p. 364.

d'une simple primauté d'honneur sur les royaumes chrétiens? L'Angleterre et la Norvége d'une part, l'Espagne de l'autre ne semblent-elles pas s'être tenues en dehors de son orbite? Deux cents ans après sa fondation, ne vit-on pas un roi de France s'indigner qu'un empereur eût osé exercer sur ses terres le seul droit qui lui restât de son antique suprématie; celui de chanter au lutrin l'antienne de Noël? Peut-on voir la complète expression sociale du christianisme dans la constitution de l'Allemagne au moyen âge, tandis que ses lois restaient si fortement marquées du sceau du paganisme germanique, tandis que, à peine Henri III descendu dans la tombe, la monarchie allemande nous offre une si longue série d'ennemis cruels de la papauté? Depuis Frédéric II, qui plaça aux portes de Rome une colonie de Sarrazins comme un rempart contre les excommunications du Saint-Siége, jusqu'à Charles-Quint, dont les troupes livrèrent la ville éternelle à une dévastation que les Vandales lui avaient épargnée; et, depuis Charles-Quint jusqu'à Joseph II, le philosophe, qui mutila l'épiscopat germanique, enleva des églises les images des saints, et dont la vie entière ne fut qu'une longue persécution contre le catholicisme, peut-on appeler tous ces Césars les défenseurs de l'Église et les représentans du règne du Christ? En oubliant tous ces faits pour faire retomber sur la France l'altération des saines doctrines, MM. de Mérode et de Beaufort nous font involontairement souvenir qu'ils sont Belges, et que la Belgique, sœur de la vieille Allemagne, garde encore rancune aux anciens vainqueurs de Cassel.

Un peu plus d'indulgence aurait peut-être été due à la nation qui donna à la Germanie elle-même l'auteur de toute sa gloire dans la personne de Charlemagne; qui, la première, répondit à la voix de Pierre-l'Hermite, et la dernière soutint en Orient l'étendard de la croix; qui abrita, durant cent ans, dans Avignon la papauté fugitive; qui toujours resta attachée à la succession légitime des pontifes, tandis que l'empereur entretenait avec une sollicitude presque paternelle le schisme d'Occident; qui repoussa avec une constance admirable le poison de Luther, et porta dans son sein cet ange de charité qui, sous le nom de Vincent de Paul, devait étonner le monde; cette nation qui, toute flétrie par un siècle d'incrédulité, toute froissée par un demi-siècle de bouleversemens,

tient toujours par de si fortes racines à l'immuable édifice du catholicisme, et donne encore tant de fidèles à l'Église, tant de missionnaires à l'Évangile, tant d'illustres défenseurs à la vérité. Nous aurions voulu aussi quelques mots d'admiration pour le siècle de Louis XIV au milieu des reproches mérités qu'on lui adresse. La liberté chrétienne, quelque humiliée qu'elle pût être, n'était point morte lorsqu'elle poussait madame de La Vallière au cloître, et osait dire, en présence du cercueil du grand roi, ce magnifique exorde : « *Dieu seul est grand, mes frères!* » Enfin le gallicanisme lui-même, bien qu'entaché de l'esprit de servitude, montra qu'il n'avait point abdiqué tout sentiment généreux, quand il scella de son sang le refus de la constitution civile du clergé.

Il est un autre reproche d'une nature plus délicate, et que nous n'oserions faire si nous ne l'avions entendu dans la bouche de plusieurs hommes graves, si notre conscience ne nous pressait de le reproduire. C'est une tendance naturelle aux siècles d'agitations et de grandes douleurs de se regarder comme les derniers des siècles : et les révolutions sociales emportent avec elles une tristesse profonde, un découragement de la vie qui semble présager la fin de l'univers. Ce sentiment de terreur qui s'empara des chrétiens sous Julien-l'Apostat, et plus tard en l'an mil de J.-C., semble n'être point resté étranger aux auteurs du livre *de l'Esprit de vie et de l'Esprit de mort*. Frappés de la décadence de l'antique constitution de l'Europe, ils s'asseyent sur les tombeaux du passé, et l'on dirait qu'ils désespèrent de l'avenir. Alors s'offrent à leur pensée les sombres images de l'Apocalypse. L'intervalle du 9e au 19e siècle, c'est le règne millenaire du Christ. Au bout de ce tems a été déchaîné le roi de l'abîme, et déjà s'avance le faux messie dont l'avénement annonce la consommation des âges.

En réponse à ces sinistres prévisions, nous avons entendu dire :

Dieu ne s'est-il pas réservé le secret de la fin des tems et le pouvoir de commander aux flots des générations : « Vous viendrez jusqu'ici? » Le livre des révélations de Pathmos n'est-il pas encore scellé, et qui oserait l'expliquer quand l'Église elle-même, pleine d'un saint respect, hésite à l'ouvrir? A peine, depuis dix-huit cents ans que le christianisme a dressé son sanctuaire, a-t-il pu réunir à lui la cinquième partie du genre humain. Les innom-

brables nations qui marchent encore dans les ténèbres, n'ont-elles pas droit de jouir à leur tour de sa lumière et de ses bienfaits? A peine la législation, la science, l'industrie commencent-t-elles à s'empreindre des croyances évangéliques, ne faut-il pas que leur régénération s'achève? Ne faut-il pas que partout le monde et dans toutes les sphères de la vie humaine s'accomplissent ces deux paroles de la prière quotidienne : *Que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel?* Doit-on croire que le monde est ébranlé, parce que de vieux édifices s'écroulent; et quand l'Europe entière tomberait en dissolution, ses trois sœurs, l'Afrique, l'Asie, l'Amérique ne sont-elles pas là pour recueillir son héritage? N'est-ce pas imprudence que de refouler le genre humain dans un espace arbitraire et de lui imposer des lois conjecturales? Et les plus sages conseils donnés à la société actuelle, de quoi lui serviront-ils, si on la décourage par une prophétie de prochaine destruction?

Pour nous, nous ne croyons pas à cette agonie de l'humanité : dans ses révolutions et ses égaremens d'aujourd'hui, nous pensons voir une crise de sa jeunesse plutôt que les derniers effets de sa décrépitude; nous en avons pour gage le mouvement religieux qui se fait à notre époque; la pierre du sépulcre où l'impiété croyait avoir enfermé le christianisme commence à trembler.... : laissez au moins au ressuscité quarante jours de gloire sur la terre avant de le faire monter au ciel.

Quoi qu'il en soit de ces critiques dont la validité demeure contestable, l'écrit de MM. de Mérode et de Beaufort n'en est pas moins rempli d'aperçus élevés et d'un profond sentiment de la vérité religieuse. C'est une énergique protestation contre les dédains du rationalisme; c'est la réhabilitation scientifique d'un dogme presque oublié, celui de la lutte du Démon du mal contre le Dieu du bien. Trop longtems les défenseurs de la foi, en combattant l'incrédulité, laissèrent à l'écart et parurent abandonner par leur silence, certains mystères qui effarouchaient la raison, mais qui toutefois étaient conciliables avec elle; on parlait beaucoup de la Providence, et l'on semblait craindre d'avouer Satan; on insistait sur la sagesse de l'Évangile, mais on effleurait à peine les humiliations du Rédempteur; on confessait l'autorité de l'Église, mais on mutilait

celle de la papauté; on désenchantait les croyances populaires en effaçant les antiques légendes, en disputant aux saints leurs miracles, aux lieux de pélerinage leurs vénérables traditions. On eût dit que le catholicisme était un vaisseau en péril dont il fallait jeter à la mer les grands mâts et les glorieux pavillons pour sauver la carcasse et l'équipage. Peut-être était-ce un plus louable motif, la crainte d'exposer les choses saintes aux profanes, comme les Juifs refusaient de chanter les cantiques du Seigneur aux jours de leur servitude. Maintenant commence une ère meilleure; et le chrétien peut proclamer sa croyance sans entendre à ses oreilles le rire insultant de l'impie. Et la religion, soulevant le voile dont elle avait été obligée de se couvrir, peut se montrer aux peuples dans tout l'éclat de son immortelle beauté.

Tel est notre dernier mot. Nous sommes remplis de confiance. ..!!

OZANAM.



Histoire.

THÉORIE NOUVELLE SUR L'HISTOIRE.

Nécessité des connaissances historiques. La philosophie a fait de la religion, de la morale et de la politique *à priori*. — Prétentions de M. Cousin à faire de l'histoire *à priori*. Examen et réfutation de ses principes.

Premier article.

« Le passé est un vieillard vénérable : il nous raconte à nos » foyers ce qu'il a vu ; il nous instruit en nous amusant par ses » récits, ses idées, son langage, ses manières, ses vêtemens d'au- » trefois...[1]. »

L'histoire en effet est pour nous une source de jouissances agréables.

Sous ce rapport toutefois l'histoire pourrait le céder au roman ; mais combien ne lui est-elle pas supérieure quand il s'agit de peser les avantages qu'on tire des connaissances historiques, et de les comparer à ceux qu'on imagine quelquefois résulter de la lecture du roman !

Le roman n'est qu'un œuvre d'imagination dont le principal objet est d'intéresser et de plaire ; partant, il ne faut pas y chercher la vérité, c'est déjà beaucoup si la vraisemblance est gardée : le monde n'y est pas représenté comme il est. Aussi, lorsqu'on

[1] Châteaubriand, Lettre insérée dans le N° 4, t. II de la *Revue européenne*.

sort de ce monde idéal pour entrer dans le commerce de la vie, on est entièrement dépaysé.

L'histoire au contraire ne vit que de réalités. Le premier mérite de l'historien, c'est de conserver aux personnages leur caractère et de raconter les faits avec exactitude. Tout livre qui se présente sous le titre d'annales historiques, s'il manque de vérité, fût-il d'ailleurs un chef-d'œuvre, est décrédité bientôt.

L'histoire nous introduit donc bien réellement dans le cœur de la société humaine; et il a été de tout tems reconnu que la science historique donne à l'esprit de l'étendue en même tems qu'elle mûrit le jugement : elle équivaut presqu'à l'expérience, puisqu'elle rachète, par la multiplicité des événemens qui peuvent servir de leçons, ce que l'expérience a par-dessus elle sous le rapport de la vivacité de l'impression.

Ainsi l'histoire n'est pas seulement agréable; elle est de plus instructive; et son utilité n'est pas renfermée dans un cercle rétréci; car il n'y a pas de position sociale, tout infime qu'elle puisse être, où il ne soit avantageux de connaître les hommes. Toutefois il est vrai de dire que cette étude, bien qu'elle soit utile à tous, peut, sans qu'il y ait inconvénient grave, être négligée par plusieurs; mais elle est indispensable à ceux qui se trouvent appelés à gouverner les autres. Comment en effet pourraient-ils se flatter de diriger habilement les affaires, s'ils n'ont pas cette expérience anticipée des hommes et des choses que l'histoire donne à ceux qui sont capables d'en comprendre l'enseignement?

Cet enseignement, du reste, n'est pas d'une autre nature que celui qu'on tire de l'expérience : il se fonde également sur l'analogie, et conduit à des résultats qui peuvent acquérir en certains cas un très-haut degré de probabilité. De même donc que l'expérience nous aide à régler notre marche dans le cours ordinaire de la vie, de même aussi l'étude de l'histoire est d'un grand secours à l'homme qui gouverne pour se diriger dans la carrière politique.

Celui qui a médité longtems et avec fruit sur l'histoire et les institutions du pays qui l'a vu naître, se trouve en possession déjà d'un riche fonds d'expérience, quand ensuite il arrive à manier les affaires. Non-seulement il a la connaissance des faits, mais il a dû

s'élever de la considération de ces faits à des vues générales sur la nature du gouvernement et le génie de la nation. Il est donc à portée de discerner, beaucoup mieux qu'il n'eût pu le faire s'il eût négligé la science historique, ce qui pourrait être utile en certaines circonstances, ce qui serait nuisible en d'autres cas.

Mais, s'il est renfermé strictement dans le cercle que nous venons de tracer, ce même homme éprouvera de l'incertitude, transporté dans le champ de la diplomatie. Il faut à celui qui se trouve obligé de suivre, au milieu des oscillations d'une politique variable, les rapports naturels que les différens peuples ont entre eux, des connaissances plus étendues et plus variées, des qualités d'un ordre plus élevé que celles qui conviennent et suffisent à un administrateur, si haut qu'il soit placé; et en effet les principes de l'homme d'État doivent trouver une juste application bien au delà des limites du pays dans lequel il a vécu; ainsi le terrain a changé de nature, le cercle d'observation s'est agrandi : or, à mesure que l'horizon s'étend, le point de vue s'élève davantage, et, par suite, le nombre de ceux qui pourraient être capables d'y atteindre, diminue progressivement.

Que sera-ce donc s'il s'agit d'arriver à ces sublimes hauteurs qui dominent l'ordre social tout entier, de remonter par la voie de l'induction jusqu'aux faits primitifs qui doivent être indépendans des tems, des lieux et des mœurs; jusqu'aux lois générales qui président à la naissance, à l'accroissement, à la mort de ces êtres collectifs qu'on désigne sous le nom de peuples, et concourent avec les causes accidentelles à former la destinée des nations? Oh! il faut le dire nettement, afin de comprimer, s'il se peut, une foule de vanités prétentieuses, lors bien même qu'on admettrait que l'intelligence humaine pût s'élever à cette hauteur de conception, il y aurait nécessité de reconnaître que le nombre des êtres privilégiés, doués par la nature d'une faculté intellective, assez puissante pour saisir l'ensemble des lois primitives de la société humaine, serait infiniment petit; ils apparaîtront, si l'on veut, de loin en loin, de siècle en siècle; et encore faudra-t-il, pour qu'ils entrent en exercice, qu'un vaste trésor de documens historiques ait été accumulé par les âges précédens, et qu'ils s'en soient mis en possession.

L'histoire, comme on le voit, après avoir charmé nos loisirs, donné des leçons à l'homme privé, fourni des règles pratiques à ceux qui gouvernent, suggéré des principes politiques à l'homme d'État, soutient encore l'homme de génie quand il essaie de s'élever au-dessus de la région où se forment les tempêtes qui bouleversent le monde et renversent les empires.

Il y a donc à tirer de l'histoire autre chose que des faits isolés; puisque, en observant ce que ces faits ont de commun, en les dépouillant de ce qui est accidentel et particulier, un esprit philosophique est à même d'en faire sortir, suivant sa portée, des règles et des principes d'une application plus ou moins étendue. Mais la philosophie de l'histoire, à quelque degré qu'elle s'élève, ne peut être appuyée solidement qu'autant qu'elle repose sur des faits. Car il n'appartient qu'à celui qui en est abondamment pourvu d'entrevoir, à travers les formes si diverses sous lesquelles il se manifeste, le fait général qui sert ensuite de principe, le fait primitif auquel on peut imprimer le caractère d'une loi. Il est certain, par exemple, que Montesquieu n'a pris la plume, que Vico n'a tracé le plan de la science nouvelle, que Bossuet n'a esquissé ses grands tableaux historiques qu'après avoir beaucoup lu, comparé les faits, médité longtems, et s'être assuré de toute manière que l'ouvrage qui devait résumer leurs études consciencieuses sur l'histoire porterait sur un fondement réel et solide.

Or, il a paru de nos jours des hommes impatiens et présomptueux qui ont imaginé qu'ils pourraient arriver jusqu'au point culminant de la science en prenant un chemin beaucoup moins pénible et plus court; ils ont trouvé commode, en effet, de jeter une hypothèse au milieu de l'histoire, sauf à contraindre ensuite les faits à s'accommoder avec cette hypothèse. Que n'a-t-on pas tenté dans ce genre! Cependant il est vrai de dire que la plupart de ceux qui s'étaient permis de faire ainsi violence à l'histoire, ne se dissimulaient point à eux-mêmes l'irrégularité de ce procédé: mais il s'est trouvé tout aussitôt des philosophes qui ont entrepris de convertir en droit ce fait irrégulier; car ils ont soutenu qu'il était rationnel d'établir le système d'abord, sauf à le vérifier postérieurement par les faits. Ce serait donc par voie de déduction que l'histoire serait désormais tracée,

Il nous paraît important de signaler cette nouveauté, comme une des entreprises les plus hardies que le rationalisme ait faites dans ces derniers tems. Expulsé des sciences naturelles pour faire place à l'observation, le rationalisme a envahi de proche en proche les diverses parties que la science métaphysique embrasse. On a fait de la religion *à priori*, c'est-à-dire de la religion en mettant les traditions à part; on a fait de la morale *à priori*, c'est-à-dire de la morale sans qu'elle eût la religion pour base; on a fait de la politique *à priori*, c'est-à-dire des constitutions pour les peuples, sans égard aux mœurs, aux institutions primitives, aux lois fondamentales antérieures, et voilà que le rationalisme, continuant le cours de ses usurpations, s'élance et fait irruption dans le domaine de l'histoire. On fera de l'histoire sans qu'il soit besoin de recourir aux documens historiques? Ceci dépasse à coup sûr tout ce qu'on avait jamais vu.

C'est M. Cousin qui a le premier donné cette impulsion : nous n'entendons pas dire cependant qu'à lui personnellement appartienne le mérite de l'invention, puisque l'idée de la méthode *à priori* pour l'histoire, n'est pas indigène : mais il s'en est emparé; il l'a transplantée sur le sol de la France, et l'a merveilleusement fécondée. Adressons-nous donc à lui pour avoir les principes de la théorie. Il les a promulgués dans son cours de l'année 1828, et il en a fait en grand l'application. Nous puiserons tout à l'heure à cette source, quand il s'agira de poser ses principes et de faire l'examen du système; auparavant, il nous semble à propos de dire un mot sur les circonstances qui ont amené le fondateur de l'éclectisme à se constituer le champion de la nouvelle école historique.

Appelé, sous le titre de professeur d'histoire de la philosophie, à faire un cours dans la capitale de la France, M. Cousin aurait pu se borner à tracer péniblement le sillon que ses devanciers, Brucker, Tenneman et autres, avaient ouvert profondément; mais alors il eut fait violence à son propre génie, et son cours d'ailleurs eut excité médiocrement l'intérêt : donc, et pour donner à son esprit un essor plus libre, comme aussi pour que ses *faibles leçons* attirassent davantage l'attention, le professeur, au lieu de s'engager dans l'histoire de la philosophie, a jugé plus convenable de faire de

la philosophie sur l'histoire, et cela en prenant les choses d'aussi haut qu'il soit possible d'imaginer.

Cette entreprise, que M. Cousin lui-même déclare être impraticable, ou peu s'en faut, si l'on suit la voie analytique, eut exigé tout au moins de longues années d'études préliminaires : or, il ne pouvait, sous aucun rapport, convenir à M. Cousin d'arriver à la philosophie de l'histoire par une route aussi longue ; aussi a-t-il préféré la voie de la synthèse : il s'est donc trouvé naturellement engagé à faire cause commune avec ceux qui ont imaginé que la méthode *à priori* devait désormais présider aux études historiques ; et voici comment il argumente pour soutenir cette thèse singulière.

« L'histoire est la représentation en grand de la nature humaine : » elle développe au moyen du tems, et d'une manière progressive, » tous les élémens essentiels de l'humanité [1]. »

Ce principe que M. Cousin rappelle sans cesse et reproduit sous toutes les formes, est fécond en conséquences ; de toutes celles qu'il se proposait d'en déduire, il en est une qu'il devait avoir hâte de tirer :

« La philosophie, étant un besoin spécial, un *élément* incontes- » table de la nature humaine, doit avoir, comme tous les autres » élémens de la nature humaine, une existence historique [2]. »

M. Cousin est philosophe : il demande que la philosophie ait une place dans l'histoire : qu'à cela ne tienne ! pourvu que cette place ne soit pas considérable ; car il est bon que M. Cousin sache que ce besoin spécial qu'il lui plaît d'attribuer à la nature humaine (je veux parler de la philosophie) n'est pas très-généralement ni bien vivement senti. Au surplus, si l'on fait cette concession à la philosophie, sera-t-elle satisfaite ?

« L'élément philosophique étant supérieur à tous les autres élé- » mens, l'histoire de la philosophie est également supérieure à » toutes les autres parties de l'histoire de l'humanité ; car elle les » éclaire dans leurs dernières profondeurs, et jette un jour immense » sur toutes les parties de l'histoire universelle [3]. »

[1] *Cours d'hist. de la phil.*, leçon IIe, p. 6, 7, 8.

[2] *Ibid.*, leçon IIe, p. 9 ; leçon IIIe, p. 5.

[3] *Ibid.*, leçon IIIe, p. 5 et 6.

Ainsi la prétention va croissant : tout à l'heure il s'agissait simplement d'obtenir que la philosophie fût introduite dans les annales historiques; maintenant c'est la place d'honneur qu'il lui faut; bientôt il n'y aura plus de place que pour elle; et, en effet, M. Cousin, se livrant sans réserve au mouvement qui l'entraîne, laisse échapper ces paroles solennelles :

« L'histoire de la philosophie est le point culminant de l'histoire; elle est la seule vraie histoire, elle est l'histoire de l'histoire[1]. »

Cette proposition, lorsqu'elle a été pour la première fois émise, a causé sans doute de l'étonnement; et ce ne sont pas ceux qui ont fait une étude particulière de l'histoire de la philosophie qui ont dû s'étonner le moins. Il ne leur était vraisemblablement pas venu jusqu'ici dans l'esprit qu'en suivant cette étude ardue, ils s'acheminassent vers le point culminant de l'histoire; plusieurs, au contraire, avaient pu se persuader, à mesure qu'ils avançaient dans ce labyrinthe obscur, qu'ils s'enfonçaient de plus en plus dans les profondeurs du chaos.

Quoi qu'il en soit, il résulte de ce qui vient d'être dit plus haut, et en général des prémisses que M. Cousin a posées à l'ouverture de son cours, que l'histoire universelle et l'histoire de la philosophie doivent arriver à se confondre, puisqu'elles doivent présenter l'une et l'autre, dans le même ordre, avec des circonstances toutes semblables, le développement progressif des élémens de l'espèce humaine; et, comme ces élémens, s'il faut en croire du moins le même philosophe, ne sont pas autres dans l'espèce qu'ils sont dans l'individu, ne se développent pas autrement dans l'espèce qu'ils se développent dans l'individu, il s'ensuit que le développement des facultés humaines dans le *moi*, que le développement de la nature humaine dans l'histoire, s'opèrent d'une manière analogue; que l'analyse psychologique et l'analyse historique doivent aboutir aux mêmes résultats; que la psychologie et l'histoire universelle sont absolument identiques[2].

L'identité de l'histoire et de la psychologie! voilà ce que M. Cou-

[1] *Cours d'hist. de la phil.*, leçon IIIe, p. 28.
[2] *Ibid.*, leçon IIe, p. 6 et 7; leçon IIIe, p. 41; leçon IVe, p. 21.

sin nous signale comme une de ces découvertes précieuses qui ouvrent à l'esprit humain une carrière immense. Il s'empare de la maxime ; il en fait une vérité primordiale ; et il ne craint pas de déclarer que c'est là l'idée mère qui doit présider à son enseignement[1].

Partant de ce point, M. Cousin devait être amené naturellement à conclure la nécessité d'une nouvelle méthode pour l'histoire. On s'était jusque-là persuadé que la première chose à faire était de remonter aux sources, de consulter les auteurs contemporains de débrouiller les anciennes chroniques, de feuilleter les livres, de comparer les manuscrits ; et après que le fait avait été de cette manière établi solidement, on permettait à l'écrivain, s'il avait quelque force dans l'esprit, de résumer l'enseignement historique, de s'élever à des considérations générales. Tout cela doit être changé, et voici la nouvelle marche qu'on nous trace : « Renfermez-vous en » vous-mêmes, tâchez de discerner tous les élémens de votre propre » nature, leurs rapports, l'ordre de leur développement ; et lorsque » vous aurez assuré la base de votre système psychologique, vous » ferez de l'histoire *à priori*, car les faits sortiront par voie de dé- » duction des principes que vous aurez posés. »

N'est-ce pas là, en effet, ce que M. Cousin a voulu dire, quand il s'est exprimé comme il suit :

« Il y a deux méthodes historiques ; il ne peut y en avoir que » deux : la méthode expérimentale, la méthode spéculative. La pre- » mière est à peu près impraticable, et ne peut amener à aucun » grand résultat ; la seconde a des inconvéniens et peut conduire à » fausser l'histoire avec un système ; mais il faut réunir les deux » méthodes, c'est-à-dire débuter par la méthode *à priori* et lui » donner comme contrepoids la méthode *à posteriori*. Il faut donc » commencer par rechercher les élémens essentiels de l'humanité ; » puis de la nature de ces élémens tirer leurs rapports fondamen- » taux ; de ces rapports tirer les lois de leur développement ; et en- » suite, passant à l'histoire, se demander si elle confirme ou re- » pousse ces résultats[2].

[1] *Cours d'hist. de la phil.*, leçon IIIe, p. 4.
[2] *Ibid.*, leçon IVe, p. 10, 11, 19 et 20.

Mais, dira-t-on, le théoricien de la nouvelle école ne proscrit point la méthode *à posteriori*; loin de là, il en recommande l'usage; seulement il veut qu'on débute par la méthode *à priori*.

Qu'on ne s'y trompe pas! lorsque M. Cousin a l'air d'insister sur l'avantage qu'il y aurait à ce que les deux méthodes fussent combinées, ce n'est certes pas dans la vue d'ajouter aux difficultés de la méthode spéculative, les embarras inextricables (suivant lui) de la méthode expérimentale; ce serait là, en effet, un moyen singulier d'aplanir la voie et d'arriver à de grands résultats! Mais il veut que le système psychologique soit mis en regard des faits saillans de l'histoire, afin qu'on puisse s'assurer de la légitimité du système. Si l'épreuve est satisfaisante, on peut aller hardiment en avant; si elle est défavorable, c'est un signe que le système a besoin d'être retouché.

Qu'arrivera-t-il?

Il est généralement reconnu qu'un fait est bien entêté; mais il est également avéré qu'un esprit systématique l'est encore plus : voilà dès lors la lutte établie. Est-il donc si difficile de deviner quelle en sera l'issue?

D'ailleurs il y a dans l'histoire une telle masse de faits, qu'il faudrait être bien inhabile pour ne pas trouver le moyen, en puisant ils se dans ce magasin immense, de se faire illusion à soi-même, et de fasciner ensuite l'esprit des autres. Si nous voulions citer des exemples, il n'y aurait d'autre embarras pour nous que celui du choix, car présentent en foule : ainsi l'hypothèse envahit l'histoire de toutes parts; et, à la place de cet enseignement imposant qui était le fruit de l'expérience des siècles, on voit surgir une foule de systèmes qui se disputent le domaine de l'histoire et le bouleversent dans tous les sens.

M. Cousin n'est pas sans crainte à cet égard, mais il tient fortement à la méthode *à priori* : elle est si commode d'une part, elle flatte tellement l'orgueil humain d'autre part, qu'il ne saurait s'en déprendre. Au surplus, il va nous faire connaître lui-même la raison de la préférence qu'il lui donne.

« La méthode expérimentale, à peine praticable ne peut con-
» duire à rien qu'à la connaissance de ce qui fut, sans qu'on sache
» pourquoi ce qui fut à été, a été ainsi, a été là, et non autre-

» ment ni ailleurs. Ce n'est que par la méthode *à priori* que la » raison peut se rendre compte des faits, les comprendre dans » leurs causes, et les rappeler à leurs lois dernières, c'est-à-dire » à *quelque chose* de nécessaire[1]. »

M. Cousin a fait de la psychologie l'objet de ses méditations; il connaît, ou pour mieux dire, il croit pouvoir se flatter de connaître tous les élémens de la nature humaine, leurs rapports, les lois de leur développement; il peut donc, au lieu d'étudier l'histoire, la faire *à priori*; en fixer les époques, dire leur nombre, indiquer leur ordre, suivre leur développement relatif, pénétrer dans les moindres détails; et cela avec autant d'exactitude et de rigueur, avec la même facilité que le géomètre, quand il a posé ses théorèmes, en déduit des corollaires et descend jusqu'à la dernière conséquence : or, il est certain que la méthode *à posteriori* ne pourra jamais procurer le même avantage; elle présente les faits, elle raconte avec plus ou moins d'exactitude ce qui fut, elle met sur la voie des considérations générales, mais elle est dans l'impossibilité *d'opérer la métamorphose du fait en droit, du contingent en nécessaire*. Ainsi la prédilection de M. Cousin pour la méthode *à priori*, laquelle si l'on veut l'en croire, saisit à la source même l'absolu et le nécessaire, s'explique aisément.

Mais n'est-ce pas aller trop loin que d'attribuer sérieusement à M. Cousin cette idée qu'on peut, en effet, élever la science historique au rang des sciences exactes, et lui imprimer ce caractère d'inflexibilité que la géométrie porte naturellement? Ceux qui émettraient ce doute, témoigneraient qu'ils n'ont pas bien saisi l'esprit de la théorie que nous discutons : au reste, M. Cousin est là pour relever sur ce point leur méprise.

« *L'histoire est une géométrie inflexible*; toutes ses époques, » leur nombre, leur ordre, leur développement relatif, tout cela » est marqué en haut, en caractères immuables[2]. »

Or il est une conséquence que cette théorie tient enveloppée et qu'il importe de mettre en saillie. M. Cousin, soit qu'il ne l'ait point entrevue, soit qu'il ait jugé convenable de la négliger,

[1] *Ibid.*, leçon IVe, p. 19, 16.
[2] *Cours d'hist. de la phil.*, leçon VIIe, p. 36.

n'en a rien dit; mais depuis, il en est d'autres qui l'ont tirée[1].

Il est certain qu'aux yeux de celui qui s'est persuadé que l'histoire et la géométrie peuvent être rangées dans la même catégorie scientifique, la société humaine ne doit apparaître que comme une grande machine dont tous les mouvements sont réglés suivant une loi qui est immuable. Cette loi *de fer et d'airain, qui est nécessaire et universelle, qui s'applique aux peuples comme aux individus,* domine le passé; elle domine également l'avenir. Qui la connaîtrait cette loi, pourrait d'abord, en remontant la chaîne des événemens, arriver jusqu'aux tems primitifs, et décrire certains faits que les annales historiques ont laissés dans l'obscurité la plus profonde. Il pourrait ensuite, revenant au point de départ et se dirigeant vers l'avenir, signaler à l'avance les grandes catastrophes et même les événemens d'un intérêt secondaire qui se dérouleront successivement aux yeux de la postérité. De même donc que l'astronome peut, avec la même facilité, marquer l'an, le jour et l'heure d'une éclipse antérieure, préciser l'heure, le jour et l'année d'une éclipse future, parce qu'il connaît la loi qui préside au mouvement des corps célestes, celui qui aurait découvert cette autre loi beaucoup plus importante, par laquelle les événemens humains sont réglés, pourrait tout aussi bien raconter, sans avoir besoin de recourir aux historiens, ce qui s'est passé il y a mille ans, que prédire, sans le secours d'une révélation surnaturelle, ce qui aura lieu dans un siècle. Or, il est dans les principes de la théorie *à priori* dont nous faisons l'examen, que cette dernière loi peut être connue, et qu'elle peut servir admirablement à régler tous les tems antérieurs; pourquoi donc s'arrêter en si beau chemin, et ne pas dire aussi qu'elle réglera l'avenir?

Parlerons-nous maintenant du *fatalisme* qui, bien qu'en dise l'illustre professeur, sort inévitablement et comme conséquence dernière du sein de son système? Oui, il nous serait facile de démontrer que ce système engendre et doit faire produire le *fatum stoïcum*: mais cette discussion nous mènerait trop loin; car il faudrait entrer dans l'examen de la théorie de M. Cousin sur la Pro-

[1] M. Buchez, par exemple, qui vient de nous donner aussi une théorie *à priori*, sous le titre d'*Introduction à la science de l'histoire*.

vidence divine; et nous ne pourrions le suivre sur ce terrain sans perdre entièrement de vue notre point de départ. Qu'il nous suffise donc pour le moment, d'avoir insisté quelque peu sur certaines conséquences auxquelles on arrive sans travail et sans peine, en partant du principe sur lequel s'appuie la méthode *à priori*.

Or, à la vue des résultats que nous venons de constater, il nous semble que la théorie nouvelle sur l'histoire doit être jugée. Il est une règle de logique que personne n'est tenté de contester, c'est que l'inadmissibilité des conséquences démontre la fausseté du principe : qu'on fasse l'application de cette règle au cas particulier, et la controverse est terminée. Nous pourrions donc nous dispenser de sonder la base sur laquelle la théorie est fondée. Cependant nous avons à cœur d'aller encore plus avant : il nous paraît essentiel d'attaquer le principe même, et de ruiner ainsi d'un seul coup les systèmes nés et à naître qui seraient fondés sur cette idée singulière qu'on peut ramener les faits historiques à quelque chose de nécessaire, les renfermer tous dans une seule formule, et les tirer successivement de cette formule par un simple raisonnement. Oui, il importe de ne pas laisser au rationalisme le tems de consommer cette nouvelle usurpation, de dégager la science historique de cette nécessité dont on essaie de l'envelopper, et de la replacer bien vite au rang qu'elle doit occupers dans l'ordre des connaissance humaines, c'est-à-dire dans la classe des sciences d'observation.

C'est ce que nous essaierons de faire dans un second article[1].

RAMBOURG.

[1] Voir le 2e article, au no 41, ci-après, p. 346.

Éducation.

NOUVELLES VUES

SUR

LA DIRECTION A DONNER A L'ENSEIGNEMENT.

De la philosophie. — La foi est le *point de départ* de la philosophie. — Elle est la *règle* nécessaire des *conceptions* philosophiques. — Le cours de philosophie doit être principalement *historique*. — Comment *l'ordre* et la *liberté* peuvent se concilier. — La *foi* seule donne aux peuples la *notion* et la *règle du pouvoir*.

Deuxième article.

Dans la première partie de son discours, M. l'abbé de Salinis, en exposant quel est l'*esprit* qui préside à l'enseignement de la religion, dans la maison d'éducation de Juilly, a cherché à fixer le *sens catholique* du mot *progrès*, et à montrer comment l'*éducation* de la jeunesse doit être *progressive*, et unir le *présent* au *passé* [1].

Nous allons voir comment il va, dans la seconde partie, essayer de déterminer ce qui est du domaine de la *science* ou de la *philosophie*, en déterminant quel est le lien qui unit, et les caractères qui distinguent la *foi* et la *science*, la *religion* et la *philosophie*.

« Si la religion est le principe nécessaire de l'existence de l'homme et de l'humanité, la science de la religion n'est pas tout

[1] Voir le Numéro précédent, ci-dessus, p. 121.

l'homme, toute l'humanité. De la foi, qui pose en Dieu la base commune de toutes les intelligences créées, naît la *science*, la *philosophie* qui constitue le développement, la vie propre de chaque intelligence.

» Pour comprendre le lien nécessaire qui unit, et les caractères qui distinguent la foi et la science, ces deux ordres qui renferment tout le monde de la pensée, essayons de remonter encore une fois au principe de notre mystérieuse existence; de pénétrer, à la lumière de la révélation, les ténèbres qui enveloppent l'origine de l'homme et de l'humanité.

» La source de la vie de l'homme est en Dieu; la raison humaine est née de la raison divine, par la parole. Or, la parole révélée, qu'est-ce? L'intelligence infinie, se manifestant sous une forme adaptée à la créature, c'est-à-dire sous une forme finie.

» Ici dans l'inexplicable génération de l'intelligence humaine par le Verbe, se présentent à nous le mystère caché au fond de tous les mystères du monde moral, l'union du fini et de l'infini; car cette parole, merveilleux canal par où la vie du Créateur s'échappe dans la créature, lien ineffable des communications de Dieu à l'homme, est tout ensemble infinie du côté de Dieu, puisqu'il y voit ses infinies pensées, et finie du côté de l'homme, puisqu'elle ne lui représente les pensées de Dieu que sous la forme finie de son entendement.

» Ici, se manifeste en même tems la raison de cette loi de progrès, qui est une des conditions essentielles de l'existence de l'homme. La vérité, que l'homme possède dans la parole, étant de sa nature infinie, et les bornes où elle est enfermée n'étant que les bornes de son entendement, on conçoit que cette limite puisse reculer et que la vie de l'intelligence se développe ainsi dans l'homme par un développement croissant de la vérité, qui le rapprochera incessamment de Dieu.

» Mais ce développement en quoi consistera-t-il, et comment concevons-nous qu'il puisse s'opérer?

» Le type où tend tout progrès de l'homme est en Dieu. Or Dieu, principe de tout ce qui existe, voit la raison de toutes choses en lui-même et dans la lumière de ses pensées; en Dieu il n'y a point de foi, mais une science infinie; l'homme, au contraire, qui ne

trouve en lui-même la raison de rien, pas même de sa propre existence, ne sait d'abord que ce que Dieu lui révèle, ne connaît rien primitivement que par la parole de Dieu, et ainsi *la foi précède nécessairement en lui toute science.*

» Mais ce que l'homme a cru sur le témoignage de Dieu, ne peut-il pas essayer de le comprendre? La révélation lui est-elle donnée comme un trésor scellé qu'il lui est défendu d'ouvrir, ou peut-il creuser dans cette mine infinie, explorer toutes les richesses intellectuelles qu'elle recèle? En un mot, l'homme peut-il essayer de passer de la foi à la science?

» Il le peut, et il le doit.

» Après nous être inclinés devant la parole révélée, après avoir écouté dans le silence ce que Dieu nous a dit de lui-même, de l'homme et du monde, s'efforcer de concevoir autant qu'il est en nous ces mystérieux enseignemens; après avoir allumé le flambeau de notre raison au flambeau de la foi, essayer, à l'aide de cette lumière empruntée, de voir aussi avant que possible dans la nuit qui nous entoure; en un un mot, s'efforcer de devenir semblable à Dieu, en participant, suivant la mesure de notre intelligence finie, à sa science infinie, c'est là un droit inadmissible de l'homme que certains hommes voudraient en vain lui contester, car Dieu en écrivit lui-même le titre en imprimant en nous son image.

» Ce noble et légitime exercice de l'intelligence, cet effort pour comprendre et pour *expliquer le mot de Dieu et de l'univers*, c'est là ce qu'on nomme la *philosophie*.

» De la nature de cette science découlent les lois auxquelles elle est soumise.

» Car, en premier lieu, l'homme ne sachant primitivement rien de Dieu, du monde et de lui-même que ce qui lui est révélé par la foi, il est évident que *la foi est le point de départ nécessaire de toutes les recherches de la philosophie.*

En second lieu, toute explication des vérités révélées qui serait en opposition avec quelqu'une de ces vérités, toute pensée de l'homme qui contredirait une pensée de Dieu étant nécessairement une erreur, il est manifeste que *la foi est la règle nécessaire des conceptions philosophiques.*

» Et pour qu'on ne puisse se méprendre sur le sens de nos paroles,

la foi, ce n'est pour nous aucune autorité humaine que l'homme pourrait avoir le droit de rejeter; la foi, c'est l'autorité de Dieu, c'est sa parole qui nous apparaît sur le berceau du monde comme une lumière naissante, comme l'aurore du grand jour que l'Évangile devait répandre sur tout l'ordre moral; la foi, c'étaient par conséquent pour les anciens peuples ces traditions générales de l'humanité qui reflétaient la révélation primitive, c'est pour nous l'enseignement de l'Église aux mains de qui a été remis le flambeau de la révélation chrétienne.

» L'histoire atteste qu'il n'est point d'absurdités, point de folles extravagances où ne soit tombée la philosophie lorsqu'elle a violé l'une des deux lois que nous venons de constater.

» Il y a donc deux philosophies qui n'ont rien de commun entre elles que le nom.

» Il y a une philosophie, fille légitime de la religion et de l'esprit de l'homme, s'il m'est permis de parler ainsi, qui peut faire l'orgueil de son père, sans causer à sa mère aucun chagrin, qui, cherchant la lumière à sa source infinie, l'intelligence de Dieu manifestée par la parole, qui, respectant dans sa marche le cercle que les pensées de Dieu tracent autour des pensées de l'homme, s'efforce de recueillir tous les rayons qui s'échappent de la divine profondeur des vérités révélées pour éclairer les mystères répandus autour de l'homme et de l'humanité, pour frayer devant l'intelligence à travers les ombres de la vie présente, une route lumineuse qui la conduise comme par degrés à la claire vision du ciel et de l'éternité.

» Et il y a une philosophie, fruit impur de l'orgueil et de la raison de l'homme, qui, disputant à Dieu la place qui lui appartient à la tête de toutes les vérités comme à la tête de tous les êtres, essayant de briser dans les mains de l'intelligence infinie le sceptre du monde des intelligences, se déclare souveraine, cherche dans l'homme seul le point de départ et la règle de toutes ses conceptions; qui, ne pouvant, au milieu de la mobilité et des contradictions infinies de la raison de l'homme abandonnée à elle-même, saisir rien de fixe, rien de permanent, ne sait où se prendre, voit toutes les vérités lui échapper, et, après avoir erré péniblement dans le labyrinthe de toutes les erreurs, aboutit nécessairement, et va se perdre dans l'abîme du doute et du néant,

» Je le sais, la philosophie, quelque origine qu'elle revendique, qu'elle se présente comme issue de la religion ou de l'impiété, n'est regardée par certains esprits que comme je ne sais quel être chimérique, dont les creuses rêveries importent peu aux destinées, aux véritables intérêts de l'homme et de la société.

» Ceci est, suivant nous, une très-grave erreur.

» Pour qui sait voir le lien qui unit tout dans le plan de la création, les révolutions du monde de la pensée ne sont pas une chose si indifférente, car là se trouve le véritable principe de toutes les révolutions du monde extérieur et social.

» En voulez-vous une preuve assez éclatante, assez près de vous? En des jours d'épouvantable mémoire, vous vîtes un être hideux sortir des égoûts du vice, et, porté par des mains teintes du sang des prêtres et des rois, s'asseoir sur les autels du Dieu trois fois saint, pour y recevoir les adorations d'un peuple ivre d'impiété et de licence : que lisait-on sur son front? *Déesse Raison*. Ces paroles avaient un sens; que signifiait donc cet impur et effrayant symbole? Cette sacrilége raison, aux pieds de laquelle l'athéisme faisait fumer l'encens et le sang, sur les ruines du monde religieux et social, d'où venait-elle? Qui lui avait appris qu'elle était née souveraine, que le monde lui appartenait, qu'elle pouvait en disputer l'empire à la eligion et à Dieu? qui lui avait dit ces choses? La philosophie.

» Reculez de trois cents ans dans le passé, pénétrez dans les obscures écoles de ces penseurs dont les rêves vous inquiètent si peu : c'est là que vous trouverez la première origine de cette scission funeste qui, en séparant la foi de la pensée de l'homme, détacha de sa base antique le monde social; c'est là que vous verrez quelques hommes qui auraient certes reculé d'épouvante s'ils avaient aperçu les conséquences de ce qu'ils faisaient, exhumer de la poussière des siècles païens un principe d'erreur où se trouvait le germe de toutes les erreurs; déclarer que *la raison de l'homme ne relève originairement que d'elle-même; qu'elle a par conséquent le droit de douter d'abord de tout, pour ensuite tout juger.*

» C'est de là que vous verrez cette orgueilleuse raison, sacrée ainsi reine par la main des philosophes, sortir, après que le protestantisme lui a ouvert la route, s'avancer en conqué-

rante au milieu du monde, et demander insolemment à la religion compte de l'autorité qu'elle exerçait depuis si longtems sur l'humanité; citer à son tribunal toutes les traditions, toutes les antiques croyances, et les condamner toutes; démolir, l'un après l'autre, tous les fondemens de l'ordre social, parce qu'ils avaient été tous posés par la main du christianisme, et ne s'arrêter que lorsque ce travail de destruction étant accompli, elle eut proclamé sur les bords de l'abîme où elle venait de précipiter la première monarchie de l'univers, sur un échaffaud d'où la religion et la royauté venaient de remonter vers le ciel, le front teint des palmes du martyre, elle eut proclamé, dis-je, que le règne de Dieu était aboli, que le règne de l'homme allait commencer.

» Laissez-nous donc voir dans les conceptions des philosophes autre chose que de vaines abstractions; laissez-nous considérer la philosophie comme l'étude la plus grave, la plus importante après l'étude de la religion.

» D'après ce que nous venons de dire, on aperçoit assez les pensées qui dominent notre enseignement philosophique; nous pouvons expliquer en peu de mots le plan que nous lui avons tracé.

» La cause première du mouvement terrible qui emporte le monde depuis trois siècles est, suivant nous, ainsi que nous l'avons expliqué, dans le mouvement imprimé à l'esprit philosophique, vers la fin du moyen âge.

» Nous appelons de nos vœux, nous demandons au ciel l'homme de génie, le philosophe catholique, déjà né peut-être, qui étouffera l'impiété et la révolution dans le monde de la pensée, où elles prirent naissance, qui renouera l'alliance nécessaire entre la philosophie et la foi, qui, faisant jaillir des profondeurs des dogmes chrétiens une lumière qui éclaire tous les phénomènes du monde physique et du monde moral constatés jusqu'à ce jour, et coordonnant entre elles toutes les découvertes des tems modernes, dans un vaste système d'explication catholique, élèvera un de ces monumens dans le genre des créations du moyen âge, qui résument les conquêtes de l'esprit humain dans le domaine de la philosophie, et lui servent de point de départ pour s'avancer à de nouvelles conquêtes.

» Mais nous, qui n'avons pas reçu cette haute mission, que pouvons-nous faire pour remplir, sous le point de vue qui nous occupe, une mission plus humble, et cependant utile, auprès de ces jeunes esprits?

» Deux choses, à ce qu'il nous paraît, qui forment la division naturelle de notre enseignement philosophique.

» Dans une histoire de la philosophie aussi étendue que peuvent le permettre les limites des études classiques, nous cherchons à leur donner une idée nette de tous les principaux systèmes de la philosophie des tems anciens et modernes. Nous croyons que cette anatomie de la pensée de tous les grands philosophes, que cette analyse des efforts que l'esprit humain a faits dans les différens siècles, pour résoudre les grands problèmes qui l'occupent depuis l'origine du monde, est tout ensemble et une source d'instruction solide pour les élèves et l'exercice le plus propre à développer les forces de leurs jeunes intelligences.

» Secondement, après avoir fait ainsi l'inventaire de tout ce que nous a légué la raison des philosophes, tant anciens que modernes, éclairés par la lumière infaillible de la foi, nous séparons ce que la raison du chrétien peut accepter de ce qu'elle doit répudier dans cet héritage. Toutes les conceptions de la pensée de l'homme que nous voyons opposées en quelque point aux pensées de Dieu manifestées par l'enseignement de l'Église, nous les déclarons fausses, et nous nous efforçons d'en montrer le vide en les examinant, soit dans le principe d'erreur d'où elles partent, soit dans les conséquences funestes où elles aboutissent.

» Toutes les conceptions philosophiques qui n'ébranlent aucune des bornes que Dieu pose par les mains de l'Église autour de l'esprit humain, nous les discutons comme des opinions libres; nous n'en imposons aucune à nos élèves; loin de là, nous tâchons de les garantir autant qu'il est en nous de ces dangereuses préoccupations, de ces admirations exclusives qui sont un des principaux obstacles au développement du véritable esprit philosophique.

» Nous leur disons:

« Étudiez, essayez de comprendre toutes ces brillantes créations

» de la pensée humaine, mais n'accordez à aucune la foi aveugle » que vous ne devez qu'à la parole de Dieu. A mesure que vous » approfondirez tous ces systèmes, vous verrez que la vérité com- » plète n'est nulle part, mais que tous renferment quelque vérité ; » par conséquent dans ces monumens du passé vous ne pouvez es- » pérer de trouver que des fragmens de science qui, nous l'espé- » rons, recueillis quelque jour par la main du génie, posés sur la » base de la foi, serviront à élever un monument qui répondra au » développement actuel de l'esprit humain; mais qui, lorsque » l'esprit humain se sera développé de nouveau, se trouvera in- » complet à son tour. Car l'objet de la philosophie, l'explication » des vérités infinies que l'homme possède par la foi, ne peut être » pleinement atteint, même dans le ciel ; l'homme alors sous le » rapport de l'intelligence ne serait plus seulement semblable » mais égal à Dieu ; la philosophie est donc de sa nature un science » imparfaite, toujours en ébauche, une science progressive, qui » tend d'âge en âge vers un but qui recule et s'enfuit devant elle » dans les abîmes de l'infini. »

» Les bases de notre enseignement historique se déduisent assez clairement des principes que nous venons d'établir.

On voit en effet que pour nous le lien des sociétés temporelles ne peut se former que dans la société spirituelle ; qu'il ne peut être autre que cette loi éternelle de justice connue de l'homme par la révélation, conservée dans le monde avant Jésus-Christ par la tradition, et, depuis Jésus-Christ, expliquée aux peuples par l'Église.

» Là, et là seulement, se trouve le principe de l'existence et des développemens de l'ordre social.

» Donc l'union des sociétés temporelles avec la société spirituelle est leur état normal naturel.

» Supposez la société temporelle unie à la société spirituelle : les peuples savent ce qu'est le pouvoir ; il représente Dieu, en qui seul réside le droit primitif de commander à l'homme ; le devoir d'obéir est dès lors compris par la conscience. Ils savent quelle elle est la règle, quelle est la limite du pouvoir ; elle est, dans la loi de Dieu, obligatoire pour le souverain comme pour les sujets. Ils savent par conséquent ce qu'est la liberté. C'est le

droit qu'ont les peuples comme les individus de perfectionner d'âge en âge les conditions de leur existence. Ils savent où est le terme de ces perfectionnemens progressifs et le type que les sociétés temporelles doivent s'efforcer de réaliser sans pouvoir jamais l'atteindre. Ce type est dans la société du ciel. Là se manifeste à nous la perfection de l'ordre et de la liberté, dans l'harmonie spontanée de toutes les volontés qui vont s'identifier de plus en plus, pendant toute l'éternité, avec la volonté infinie de Dieu.

» Donc, ici-bas deux conditions du développement de la société temporelle, l'ordre et la liberté se perfectionnent de plus en plus par une conformité croissante de l'action du pouvoir avec la loi de Dieu et un accord de plus en plus parfait de la volonté des sujets avec l'action du pouvoir; l'idée du droit prévalant de jour en jour et rendant l'usage de la force moins nécessaire. Les sociétés temporelles trouvent évidemment ces deux conditions du progrès dans leur union avec la société spirituelle, qui tend sans cesse à développer l'intelligence et la conscience des souverains comme des sujets en développant le règne de la loi de Dieu. Donc, les peuples unis à l'Église, quel que soit leur point de départ, avanceront dans les voies de l'ordre, de la liberté, du véritable progrès social.

» Ceci est l'histoire du monde pendant quinze siècles.

» Supposez que la société temporelle se sépare de la société spirituelle, *les peuples ne savent ce qu'est le pouvoir*. Car le sceau que Dieu avait imprimé sur son front s'efface peu à peu; il ne reste qu'un titre humain; et comment faire comprendre à l'homme qu'il soit tenu d'obéir à l'homme?

» Ils ne savent plus *quelle est la règle du pouvoir*; car ils ne peuvent la placer que, ou dans les caprices du souverain, et les voilà courbés sous la verge du despotisme, ou dans les caprices de la multitude, et le lien social est brisé par les mains sanglantes de l'anarchie. Où chercheront-ils la définition de la liberté? qui leur montrera le but où doivent tendre toutes les sociétés humaines? Autant d'hommes, autant de rêves, autant de creuses chimères de perfection sociale que l'on verra errer comme des ombres au milieu des ruines de l'édifice social; et, lorsque l'ambition, l'orgueil viendront animer ces ombres, les ruines s'agiteront, le sol tremblera, et l'on

verra apparaître de nouveau le fantôme des révolutions, avec toutes les calamités, avec tous les crimes qui forment son cortége sinistre. Donc, les sociétés temporelles qui se séparent de la société spirituelle perdent les conditions du progrès et quelquefois leur point de départ; on les verra marcher, à travers les combats sanglans d'une licence sans frein, d'un pouvoir sans règle à une décadence inévitable.

» Ceci est en partie, et avec des modifications qu'il est inutile d'indiquer, l'histoire du monde depuis trois cents ans.

» Et c'est pourquoi nos regrets, comme nos espérances, nous reportent sans cesse vers cette époque de foi, vers ces grands siècles auxquels nous n'envions pas des formes vieillies et à jamais brisées, mais auxquels nous voudrions emprunter ces immuables principes, bases nécessaires de toutes les formes sociales que le cours des révolutions ne brisent pas; ces conditions éternelles d'ordre qu'une fausse philosophie a fait méconnaître à la société, mais auxquelles la société reviendra, parce qu'il n'appartient pas à la pensée de l'homme de fermer à l'humanité le chemin des immortelles destinées qu'ont tracé devant elles les pensées de Dieu.

» Si je n'avais déjà dépassé de beaucoup les limites dans lesquelles j'aurais voulu me renfermer, j'essaierais de montrer comment les mêmes principes dominent et éclairent notre enseignement littéraire.

» Mais il est tems de nous arrêter; je n'ajoute qu'un mot en finissant.

» Si la route que suit l'humanité est telle que nous avons cru la voir, à la lumière de la révélation, si nous ne nous sommes point trompés en essayant de lire vos devoirs dans les caractères des tems où nous sommes; l'homme, ce point qui disparaît dans l'espace de la durée, cet atôme perdu dans l'univers, l'homme est cependant une grande chose, comme disaient les anciens, *magna res homo;* car sa passagère existence est liée par de merveilleux rapports au passé, à l'avenir, à tout le plan de l'univers. Le chrétien est surtout une chose grande de nos jours où le passé est une énigme dont il a seul l'intelligence, l'avenir un problème qu'il peut seul résoudre, le monde tout entier une grande ruine qui ne

peut être relevée que par ses mains. Bénissez Dieu de vous avoir fait naître à cette époque si solennelle de la vie de l'humanité, d'avoir fait luire sur vous toutes les lumières qui vous découvrent votre magnifique mission, de vous avoir par là associés de plus près à l'exécution de ses éternelles pensées; de vous avoir choisis parmi les instrumens dont il prétend se servir pour donner une nouvelle forme à cet édifice de la société humaine, qui, ébauché à l'origine du monde, cimenté depuis par le sang de l'Homme-Dieu et assis sur la base de son infaillible parole, battu sans cesse par les orages des révolutions, souvent ébranlé, toujours affermi d'une manière miraculeuse, grandit, se développe, monte, de siècle en siècle, jusqu'à ce qu'il aille recevoir son couronnement des mains de Dieu dans les hauteurs du ciel et de l'éternité. »

L'Abbé DE SALINIS.

Dans le prochain Numéro nous mettrons sous les yeux de nos lecteurs *le plan d'éducation* tracé par M. l'abbé Frère dans l'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui, ainsi que le *tableau* qu'il y a joint *des objets de l'éducation, classés d'après les rapports de l'homme avec la Divinité, avec lui-même, avec la société et avec la nature* [1].

Nous publierons aussi un article de Th. Foisset sur le parti que l'on doit tirer de la dernière loi *sur l'instruction primaire* pour l'amélioration de l'éducation du peuple [2].

A. B.

[1] Voir ci-après p. 310.
[2] Voir ci-après p. 287.

Histoire.

ROME ANCIENNE ET ROME MODERNE.

Description de Rome nouvelle. — Restes de sa splendeur première — Peuples qui l'ont dévastée. — Prophéties qui avaient prédit son humiliation. — Les causes de sa chute. — Considérations sur Rome catholique.

Rome n'est pas seulement la ville des arts et la ville antique ; mais c'est encore la ville des miracles et la ville des martyrs ; objet non-seulement des prophéties antiques, mais encore des prophéties nouvelles, celles du Testament nouveau. Il nous appartient donc, comme nous l'avons fait de Jérusalem, de Tyr et de Babylone [1], il nous appartient, dis-je, après avoir lu dans nous Livres la parole du Verbe antique et du Verbe nouveau, de connaître quelles preuves cette parole, qui ne doit pas retourner vide et inutile, a laissées de son passage, quelles traces il reste encore de la splendeur première de cette puissance qui fit taire la terre devant elle, afin qu'un plus grand silence se fît sous le ciel pour entendre la voix qui, du gibet planté sur le Golgotha, annonça que *tout serait attiré au crucifié,* qui rendait alors le dernier soupir.

Or, en effet tout a été attiré à ce roi de nouvelle espèce, qui en même tems qu'il poussait ce cri, choisissait la ville maîtresse de l'univers pour être le siége de son successeur, pauvre pêcheur galiléen, qui alors, épouvanté du supplice dont il était témoin,

[1] Voir ce que nous avons dit de l'état de ces villes, Nos 5, 8 et 25, t. I, p. 316 ; t. II, p. 106, t. V, p. 53 (59, 2e *éd.*).

fuyait, reniant la doctrine et le nom du maître qui lui résignait l'empire du monde, et désignait Rome pour le centre de sa puissance.

Or, tout cela s'est accompli; non-seulement l'univers a reconnu l'autorité de Jésus le crucifié, mais Pierre, le pêcheur galiléen, est venu s'établir à Rome; et son empire tient encore au milieu de tous les autres dont les ruines sont éparses de tous côtés sur le sol de l'Europe et de l'Asie. Et le successeur de Pierre est encore à Rome, et y continue le règne de Jésus. C'est lui qui, sans dictinction de pays, de peuples, ou de races, règne sur tous les hommes qui sont chrétiens catholiques.

Ainsi, c'est là que nous avons notre chef et notre père, nous tous membres de cette assemblée de frères qui prend le nom d'*Église*; en sorte que Rome est aussi notre ville, notre cité.

On conçoit donc que nous y soyons attachés, et que nous désirions la connaître par un autre sentiment que celui de la curiosité, ou par ce que l'on appelle vulgairement *l'amour de l'art*. Or, pour être sûrs de parler de cette ville avec cette impartialité qui caractérise les *Annales*, et avec cette exactitude et ce choix que nous nous efforçons d'offrir à nos lecteurs, nous allons citer la description qu'en fait, dans un ouvaage tout récent, M. Adrien Balbi, connu du monde savant et de nos lecteurs par ses recherches statistiques et géographiques [1].

Nous ferons suivre cette citation d'un court récit des différentes catastrophes qui ont bouleversé Rome antique; puis nous redirons sur elle les paroles prophétiques de l'ancien et du nouveau Testament, comme l'on relit la sentence d'un juge en voyant le cadavre d'un supplicié.

« Rome, capitale de l'État et siége du Pape, est située sur un terrain fort inégal; sa forme est à peu près celle d'un carré oblong,

[1] Nous avons déjà cité de M. Balbi un article sur le *classement des différens peuples d'après leurs langues*, N° 22, t. IV, p. 263. (Voir son nom à la *Table générale* des XII[e] et XIX[e] vol.) — La Description de Rome que nous donnons aujourd'hui est extraite du dernier ouvrage de ce savant, intitulé : *Abrégé de géographie, rédigé sur un nouveau plan*. Paris. 1823.

dont le milieu de chacun des deux grands côtés, qui sont au nord et au midi ainsi que les quatres angles, font saillie. Le Tibre la divise en deux parties; la plus grande, bâtie sur la rive gauche de ce fleuve, est Rome proprement dite; l'autre porte le nom de *Cité-Léonine* ou *Trastevere*. Dans son enceinte actuelle, qu'on estime à environ 15 milles, la partie habitée de Rome moderne est presque toute située au nord de l'ancienne, puisque le Capitole terminait cette dernière au nord, et que l'on peut considérer jusqu'à un certain point ce bâtiment comme la limite de la ville actuelle du côté du sud; en effet presque tout l'espace qui s'étend au midi du Capitole est rempli de jardins, de vignes et même de terres labourées; une grande partie de la ville moderne occupe l'ancien Champ-de-Mars.

Aucune ville ancienne ni moderne n'offre, réunis sur une égale étendue, autant de monumens que cette capitale; on peut dire sans exagération que, considérée sous ce point de vue et sous celui des beaux-arts, Rome est la première ville du monde. C'est aux soins des souverains pontifes qu'elle dut l'avantage de renaître de ses propres cendres. Depuis le milieu du 15e siècle, les papes l'ont presque renouvelée; secondés par quelques hommes de génie, ils embellirent leur résidence de tout ce que l'architecture, la sculpture et la peinture ont jamais pu imaginer et produire de plus grand, de plus majestueux. Voici les monumens anciens et modernes, les plus remarquables, que le cadre de cet ouvrage nous permet de signaler à l'attention du lecteur; nous les classerons d'après le plan adopté dans la description des autres métropoles, en rappelant que Rome est partagée en *quatorze rioni* ou *quartiers*, et que sa population actuelle permanente dépasse 154,000 âmes, en comptant les nombreux Juifs et autres habitans qui ne professent pas la religion catholique, et qui ne figurent jamais dans les listes de population publiées par le gouvernement.

Parmi les *quinze portes* par lesquelles on entre dans Rome, la plus septentrionale, dite *porta del Popolo*, est la plus belle; elle annonce par ses ornemens la splendeur de cette métropole.

Trois *rues principales*, parfaitement alignées, se font surtout remarquer par leur longueur et par la beauté des édifices qui les dé-

courent; elles partent toutes les trois de la place *del Popolo*; celle du milieu, appelée la *strada del Corso*, est la plus fréquentée et la plus longue; elle s'étend jusqu'au palais de Venise et traverse par conséquent presque toute la partie de la ville actuellement habitée. C'est dans cette magnifique rue que se font les courses aux chevaux, et qu'on se promène presque tous les soirs en carrosse : elle est garnie de trottoirs; la *strada di Ripetta* prend à droite et aboutit au port du même nom sur le Tibre; celle *du Babuino*, qui est à gauche, mène à la place d'Espagne....

L'immense *palais du Vatican*, bâti sur la colline du mont de ce nom, sert quelquefois de résidence au pape pendant l'hiver. c'est sans contredit le plus grand palais de l'Europe, mais il manque de plan et d'ensemble; il est surtout remarquable par sa vaste étendue: on prétend qu'il ne compte pas moins de 4,422 salles, chambres ou galeries, et 22 cours. On y admire les musées *Pio-Clementin* et *Chiaramonti*, remplis de chefs-d'œuvre des beaux-arts antiques et modernes, parmi lesquels on distingue l'*Apollon*, le *Laocoon* et l'*Antinoüs*, etc.; ainsi qu'une suite presque innombrable d'*inscriptions grecques* et *romaines*; les *galeries* ou *salles*, peintes par Raphaël, où se trouve la *Création du monde*, par ce grand maître; la *chapelle Sixtine*, avec la fresque célèbre du *Jugement dernier*, par Michel-Ange; la précieuse *bibliothèque du Vatican*, renfermée dans deux galeries aussi remarquables par leurs vastes dimensions que par leurs ornemens: cette bibliothèque est une des principales d'Italie pour les livres imprimés; et peut-être la plus riche de toutes celles de l'Europe pour le nombre et pour la rareté des manuscrits, parmi lesquels se trouve une *copie des comédies de Térence*, du 4e siècle de notre ère, ornée de peintures et regardée comme le plus ancien livre manuscrit qui existe; c'est aussi dans ses salles qu'a été déposée dernièrement la précieuse collection de livres concernant les beaux-arts, la plus riche et la plus choisie peut-être que l'on eût encore recueillie; elle formait à Venise la bibliothèque particulière du comte Léopold Cicognara, auquel Léon XII l'a achetée. C'est aussi dans les salles du Vatican qu'on a déposé les chefs-d'œuvre de la peinture que les Français avaient enlevés des différentes églises et rendus à Pie VII en 1815. On doit enfin mentionner les deux *jardins* qui sont très-remarquables.

Le *Quirinale*, autre palais superbe, résidence des papes pendant l'été ; on le nomme aussi palais de *Monte-Cavallo*, parce que devant la façade on voit deux groupes en marbre, représentant chacun un cheval de proportion colossale et d'une grande beauté ; le jardin du Quirinale a plus d'un mille de tour et est un des plus beaux de l'Italie.

Le *Capitole moderne*, bâti non loin de l'ancien, sur le plan tracé par Michel-Ange ; on y admire le *magnifique escalier* par lequel on y monte ; le *palais des Sénateurs de Rome*, celui *des Conservateurs*, qui sont les magistrats municipaux de la ville ; et le *musée des Antiques*, formé par plusieurs papes et offrant dans son ensemble un des plus riches musées de l'Europe ; la statue en bronze de Marc-Aurèle à cheval, réputée la plus belle statue équestre antique que l'on connaisse, s'élève au milieu de la place formée par ces trois édifices.

Viennent ensuite la *Curia Innocenzia* ; le *palais de la chancellerie apostolique* ; celui de Saint-Marc ; la *douane*, avec sa superbe colonnade ; le *bâtiment de la Sapienza* et celui du *collegio Romano* ; le *grand Hôpital*, qui est peut-être le plus magnifique édifice de ce genre qui existe ; on pourrait ajouter les *théâtres Aliberti* et *Argentina*, qui sont les plus grands et les plus beaux de Rome.

Parmi cette multitude de palais, qui sont un des principaux ornemens de cette métropole, on en compte près de soixante qui paraissent plutôt faits pour servir d'habitations à des princes qu'à des particuliers. Tous ont de vastes cours, des portiques intérieurs et de belles façades du côté de la rue. Ouvrages des Bramante, des Michel-Ange, des Bernini et d'autres grands architectes, ils offrent tous des parties et des collections précieuses trop importantes pour être passées sous silence, mais que nous ne saurions signaler sans sortir du cadre de cet abrégé. Nous citerons les suivans, qu'on prétend se distinguer au-dessus des autres : ce sont les *palais Barberini* que tous les arts semblent s'être réunis pour embellir ; *Doria*, remarquable par son étendue, par ses beaux portiques et par sa galerie de tableaux, une des plus riches de l'Europe ; *Borghèse*, renommé par sa rare beauté, par la double colonnade de sa cour et par la magnifique galerie de 1,700 tableaux qu'il renfermait ; *Co-*

lonna, par sa belle galerie et par la beauté de ses jardins; *Rospigliosi*, par ses peintures; *Braschi*, et surtout *Ruspoli*, par leurs magnifiques escaliers; *Farnèse*, (le grand), par le grandiose de son architecture et par sa galerie; du *prince de Canino*, par ses riches collections et surtout par son musée étrusque; *Corsini*, *Ghigi*, *Aldobrandini*, *Mattei*, *Spada*, *Pamfili*, *Rondanini*, *Strozzi*, *Torlonia-Bracciano*, etc., etc. Il est vrai que, à la suite des malheurs que la ville éternelle a éprouvés dans ces derniers tems, plusieurs princes romains, ruinés par la guerre, ont été obligés de vendre les objets les plus précieux aux amateurs étrangers.

Parmi les palais de Rome qui portent le nom de *villa*, parce qu'ils sont regardés comme des maisons de campagne, quoique presque tous se trouvent dans l'enceinte même de la ville, nous citerons la *villa Borghèse* ou *Pinciana*, la *Medici*, la *Farnèse*, l'*Aldobrandini*, l'*Albani*, la *Ludovisi-Piombino* la *Mattei*, la *Farnesina*, la *Massimi*, ci-devant *Negroni*, la *Giustiniani*, la *Casali*, la *Doria*, la *Barberini*, comme les plus remarquables.

La première, ou la *villa Borghèse*, les surpasse toutes en beauté et en magnificence, surtout depuis les grands embellissemens qu'on y a faits récemment. Mais on y recherche en vain cette magnifique collection de statues, de bas-reliefs et de vases antiques qui, achetée par Napoléon, orne depuis vingt ans le musée de Paris.

La *villa* qui tient aujourd'hui le premier rang par ses richesses dans le même genre, est celle du *cardinal Albani*; c'est en étudiant ses collections que le célèbre Winkelman fit une grande partie de ses mémorables découvertes. Viennent ensuite la *villa Ludovisi*, dans laquelle son riche propriétaire a rassemblé à grands frais ce que les dernières fouilles ont produit de plus important; la *villa Aldobrandini*, où se trouvent les *noces Aldobrandini*, la plus précieuse peinture qui nous soit parvenue de l'antiquité; enfin la *villa Medici*, jadis si fameuse par sa *Vénus* et par les autres chefs-d'œuvre qui décorent maintenant la galerie de Florence, est devenue le séjour des jeunes artistes que la France envoie chaque année à Rome pour se perfectionner dans l'étude des beaux-arts.

Nous ajouterons que ces *Villas*, qui ont peut-être une supériorité décidée sur toutes les plus belles maisons de plaisance de l'Europe, peuvent donner une idée de ces lieux d'agrément où les Scipion, les Lucullus et tant d'autres illustres personnages allaient se délasser de leurs travaux; le goût de ces grands hommes pour les belles campagnes semble être passé à leurs descendans. Les *villas* de Rome réunissent l'élégance à la simplicité; souvent de grandes haies et des bosquets de lauriers les mettent à l'abri des rigueurs de l'hiver et y conservent une verdure perpétuelle. Dans le milieu, ce sont des parterres entremêlés de plantations d'orangers et de citronniers qui répandent un doux parfum; les *villas* d'une grande étendue offrent aussi des bois, des prairies et des pâturages[1]. De belles statues antiques ou modernes, des fontaines

[1] « Mieux on connaît Rome, dit le célèbre Goerres, et mieux on comprend pourquoi la Providence divine l'a choisie de préférence à tant d'autres grandes villes pour être la capitale du monde chrétien. La prodigieuse variété des formes et des aspects qui frappe le voyageur en parcourant ses rues et ses campagnes lui imprime déjà un certain caractère de catholicité, et cet assemblage de souvenirs et de monumens de tous les siècles et de toutes les nations qu'on y admire, rappelle à l'esprit ce *quod semper, quod ubique, quod ab omnibus*, qui est l'attribut spécial de la foi de l'Église catholique. Une autre circonstance qui distingue Rome de presque toutes les autres capitales, c'est qu'on y est, pour ainsi dire, en même tems à la campagne et au milieu d'une des plus grandes villes. A quelques pas de ces palais dont le nombre et la magnificence vous étonnent, de ces rues populeuses retentissant du bruit des carrosses, vous trouvez des troupeaux de chèvres blanches à longs poils, se reposant paisiblement à l'ombre, comme si elles aussi se sentaient protégées par la houlette du pasteur suprême. On passe au milieu de ces troupeaux de chèvres, même pendant la nuit, sans que cela les dérange ou les effraie le moins du monde. A cette occasion je dois faire une observation qui entre nécessairement dans l'impression générale qu'on reçoit en parcourant Rome, et qui, toute minutieuse qu'elle paraisse, n'est peut-être pas tout à fait sans importance à cause des rapports primitifs qui ont existé entre l'homme et les animaux. Je dirai donc que tous les animaux, les chiens, les chats, les poules, les pigeons, sont à Rome privés et familiers à un point qu'on ne connaît pas en d'autres climats. Il y a ici un grand nombre de chiens qui n'appartiennent à personne; cependant ils trouvent toujours des hommes qui les nourrissent, et, lorsqu'on publie des édits qui menacent de mort tout chien sans collier, on a la consolation de voir tous ces chiens sans maîtres pourvus de

d'où jaillissent sans interruption les eaux les plus limpides, un sol extrêmement fertile, un beau ciel et l'inégalité même du sol, qui forme ces magnifiques terrasses d'où l'on jouit des points de vue les plus agréables et les plus variés, ajoutent à tant de charmes et complètent ce tableau délicieux.

Parmi les 364 *églises* que compte Rome, nous citerons les suivantes :

Saint-Pierre, qui est non-seulement le plus vaste, mais aussi le plus beau temple que l'on ait encore construit; on pourrait même dire que c'est le plus bel édifice du monde; une place immense, un magnifique péristyle circulaire, orné de deux superbes fontaines et d'un des plus grands obélisques égyptiens, forment pour ainsi dire l'avenue de cette basilique, dont la double coupole qui la domine, aussi vaste que le Panthéon d'Agrippa, mais, pour ainsi dire, suspendue à 160 pieds au-dessus du pavé, est regardée comme l'ouvrage le plus hardi et le plus étonnant que l'architecture moderne ait encore exécuté. C'est au-dessous de ce dôme immense qu'est placé le maître-autel, couronné d'un baldaquin soutenu par quatre colonnes torses de bronze doré; ce morceau, si remarquable par sa belle et majestueuse architecture et par son élévation, est le plus grand ouvrage en bronze que l'on connaisse; il pèse 450 milliers. Immédiatement au-dessous est la magnifique chapelle souterraine dite *la Confession de Saint-Pierre*, dont on admire les ornemens et la richesse. Les statues colossales en bronze des quatre Pères de l'Église, les précieux tableaux en mosaïque où l'on a imité pour l'éternité les chefs-d'œuvre si périssables des plus grands maîtres, les magnifiques mausolées de plusieurs papes, ainsi que la *chapelle Clémentine* et autres, sont les objets qui frappent le plus le spectateur, étonné à la vue de tant de chefs-d'œuvre que renferme l'intérieur de ce temple.

ées par des protecteurs humains que leur ménage cette Providence sans la permission de laquelle « *nul passereau ne tombe du toit*. » Ajoutons qu'on entend ici parler de chiens enragés que très-rarement. On rencontre à Rome aussi des chevaux sans maîtres qui se nourrissent de légumes qu'on jette au coin de certaines rues, appelées pour cela *immondeggaj*... » *Rome telle qu'elle est actuellement*, par Gourret. 1826; in-8°. (*Note du Direct. des Annales.*)

» Viennent ensuite la *basilique de Saint-Jean de Latran*, qui est censée être l'église desservie par le pape, qui en le *curé*, et qui pour cela a le rang sur toutes les autres du monde catholique; c'est ici que l'on couronne les papes, et que se trouve la *chapelle Corsini*, la plus belle peut-être du monde; on dit que sa construction a coûté plus de 10 millions de francs.

Sainte-Marie-Majeure, où l'on admire les mosaïques du 5e siècle et les chapelles de Sixte V et de Paul V.

Saint-Paul, hors des murs, qui était le plus grand temple de Rome après celui de Saint-Pierre; détruite presque entièrement par le feu en 1823, on la rebâtit à présent.

Les églises de *Saint-Laurent*, hors des murs, et de *Saint-Sébastien*, remarquables surtout par leurs *catacombes*; celles de la dernière sont censées être les plus vastes de Rome.

L'église de *Sainte-Agnès*, sur la place Navone.

Celles de *Saint-Augustin*, de *Jésus*, de *Saint-Ignace*, de *Sainte-Marie-des-Anges* ou des *Chartreux*, édifice formé des restes des bains de l'empereur Dioclétien, et remarquable par sa grande et belle méridienne.

De *Saint-Pierre in Montorio*, où se trouvait primitivement la célèbre *Transfiguration* par Raphaël, réputée le plus beau tableau que l'on connaisse.

De *Sainte-Marie in Ara cœli*, bâtie à l'endroit où était autrefois le temple de Jupiter capitolin.

De *Saint-Pierre in Vincoli*, regardée comme l'église la plus ancienne de Rome, où se trouve le mausolée de Jules II, ouvrage de Michel-Ange et l'un des monumens les plus célèbres de l'Italie.

Parmi les 46 *places publiques* qui décorent Rome, on doit du moins citer les suivantes : la *place de Saint-Pierre*, qu'on regarde comme la plus belle du monde et que nous avons déjà nommée en parlant de la basilique qui en forme le principal ornement; la *place Navone*, destinée aux marchés de Rome, et embellie par la magnifique fontaine à laquelle elle donne son nom; la *place d'Espagne*, la plus fréquentée par les étrangers, et décorée de la fontaine *Barcaccia*, du palais de la cour d'Espagne et du magnifique escalier qui conduit à l'église de la Trinité-du-Mont; la *place de*

Monte-Cavallo, qui se développe devant le palais pontifical de ce nom ; la *place Colonne*, ainsi nommée de la superbe colonne qui s'y élève, et celle qui emprunte son nom à la *porta del Popolo*.

Douze fontaines principalles embellissent cette capitale, et la pourvoient abondamment d'eau; quatre méritent une mention particulière : celle de *Trevi*, dont l'eau passe pour être la meilleure; la *fontaine Sixtine*; celle de la place Navone, qui est la plus magnifique; celle de Paul V, près de l'église de St-Pierre in Montorio, remarquable par l'immense volume d'eau qui en jaillit.

Un grand nombre d'*établissemens littéraires* ajoutent à l'importance de cette métropole. On doit mettre à leur tête l'*université* ou l'*università Romana della Sapienza*, une des plus anciennes de l'Europe et des principales de l'Italie; viennent ensuite le *Collége Romain*, fondé depuis longtems par les jésuites, qu'on peut regarder comme une autre université, et auquel sont annexées une riche bibliothèque et de belles collections d'antiquités, d'histoire naturelle, de modèles de machines, etc.; le collége de *la Propagande*, où des indigènes de l'Inde, de l'Abyssinie, de la Syrie, de l'Arménie et de la Grèce sont instruits par des professeurs pour aller répandre dans les contrées les plus éloignées les lumières et les bienfaits du christianisme; une célèbre typographie est attachée à cet établissement, où l'on a imprimé des ouvrages en plus de trente langues différentes, et avec leurs caractères respectifs: malheureusement, depuis la révolution français, ce collége a perdu une partie de ses ressources et de son importance; le *Séminaire Romain*, bel et utile établissement, considérablement augmenté et perfectionné dernièrement par les soins du savant cardinal Zurla; les colléges *Nazareno*, les *colléges anglais*, *irlandais*, *écossais*, et dix-sept autres, tous plus ou moins considérables; l'*Institut des sourds-muets*, celui de *Ripa-Grande*, où l'on instruit dans tous les arts et métiers environ mille enfans des deux sexes; plusieurs *écoles des beaux-arts* pour les élèves de l'empire d'Autriche, de la France, de l'Angleterre, du royaume des Deux-Siciles; *l'Académie romaine de Saint-Luc*, où dix professeurs habiles enseignent la peinture, la sculpture, l'architecture

théorique et pratique, la géométrie perspective, l'anatomie, l'histoire, la mythologie et les costumes. Parmi les nombreuses *sociétés savantes*, nous citerons l'*Académie des Arcades*, une des plus renommées et des plus anciennes de l'Europe; celle des *Nuovi Lincei* ou *d'Histoire naturelle*, à laquelle est joint un observatoire; l'*Académie théologique de l'université de Rome*; la *Pontificia Academia romana d'Archeologia*, dont le but est l'illustration des monumens anciens et la rectification des erreurs débitées sur les plus connus; la *Tiberina*, la *Latina*, la *Filarmonica*, la *Filodrammatica romana*.

Parmi les nombreuses *bibliothèques* publiques, ou qu'on peut regarder comme telles, on doit citer au moins la *Vaticana*, déjà mentionnée; la *Casanatense*, dans le couvent de la *Minerva*; l'*Alessandrina*, dans le bâtiment de la Sapienza; l'*Angelica* et l'*Aracœlitana*, dans les couvens de Saint-Augustin et d'Ara-Cœli.

Outre les superbes *musées d'antiques* et les *galeries de tableaux* déjà mentionnés en parlant du Vatican et du Capitole, il faut nommer les *Musées d'anatomie et d'histoire naturelle* de l'hôpital St-Esprit; le *musée de Minéralogie* de la Sapienza, le *jardin Botanique* et l'*Observatoire* dépendant de l'université, et la belle *galerie* attachée à l'*académie de St-Luc*; le *musée Kircherianum d'Histoire naturelle* et celui *d'Antiquités* au collége Romain; l'*Étude de Mosaïque*, qui est peut-être le premier établissement de ce genre qui existe.

Les nombreuses et magnifiques collections appartenant à des particuliers n'entrant pas dans le cadre de cet ouvrage, nous nous bornerons à signaler à l'attention du lecteur les *ateliers* de *peinture* et de *sculpture* qui forment un des principaux traits caractéristiques de cette métropole. Il n'y a pas d'étranger instruit qui ne s'empresse de les visiter, et qui n'ait eu l'occasion d'admirer les chefs-d'œuvre que renferment l'atelier de peinture du célèbre *Camuccini* et ceux qui assignent une place si distinguée aux ateliers de l'immortel *Canova*, dirigé par un de ses élèves les plus distingués, et de M. *Thorwaldsen*, dont les productions rendent moins sensible la perte du Praxitèle italien.

Nous ajouterons enfin que l'on vient de fonder, sous les auspices

du prince héréditaire de Prusse, un *institut de Correspondance archéologique*, partagé en quatre sections, suivant les quatre pays où se trouve le principal théâtre de pareilles études, l'Italie, l'Allemagne, la France et l'Angleterre; on se propose d'ajouter d'autres sections pour la Grèce, la Suède, la Hollande et la Russie; c'est la plus grande association savante que l'on ait encore établie; elle contribue déjà à étendre la sphère d'une science qui de nos jours a fait tant de progrès, en publiant des annales et en admettant indistinctement à participer aux découvertes nouvelles les savans de tous les pays du monde civilisé qui font de l'archéologie le sujet de leurs recherches[1].

On se formerait une idée très-imparfaite de Rome si l'on passait entièrement sous silence les *monumens* et les *débris* des somptueux édifices qui décoraient l'*ancienne ville*, et qui, malgré leur vétusté et les dévastations des barbares, forment encore un des plus beaux ornemens de la résidence des successeurs de saint Pierre. Nous en signalerons les plus remarquables.

Le *Pont Ælius*, construit par l'empereur Adrien, et nommé aujourd'hui *Pont Saint-Ange*, un des plus magnifiques de l'Italie; il est encore le plus beau de ceux qui traversent aujourd'hui le Tibre.

La *Cloaca Maxima*, le plus considérable des anciens égoûts. C'est une voûte qui étonne par sa hauteur et par sa largeur, et qui sert encore à son ancienne destination, quoique sa construction remonte au IIe siècle de Rome, c'est-à-dire au tems des Tarquins.

L'*aqueduc d'Acqua-Vergine*, construit par Agrippa, et qui se dégage par la belle fontaine de Trevi; et ceux de l'*Acqua-Marcia* et de l'*Acqua-Paola* sont les principales constructions de ce genre, qui, comme aux beaux tems de Rome, fournissent abondamment d'eau excellente les nombreuses fontaines de cette ville.

Le *Panthéon*, bâti par Agrippa, et dédié par lui à tous les dieux, est aujourd'hui l'église qu'on appelle *la Rotonda*, ou *Sainte-Marie de la Rotonde*, consacrée à tous les saints. C'est

[1] Telles sont cependant, avec réalité, cette Église catholique et cette papauté que des écrivains haineux ou ignorans ne cessent de représenter comme ennemies des sciences et des lumières. (*Note du Direct.*)

l'édifice le mieux conservé de l'ancienne Rome. On admire son majestueux portique, qui est soutenu par 16 colonnes de granit de dimensions colossales, et sa vaste coupole, qui a servi, sinon de modèle, du moins d'étude pour toutes celles qu'on a construites depuis. C'est dans ce temple que reposent les restes mortels des grands hommes de l'Italie morts à Rome.

Le joli *temple* rond *de Vesta*, ajourd'hui de la *Madonna del Sole*, et les débris de plusieurs autres temples, tels que ceux de la *Lune*, de *Jupiter Stator* et de la *Paix*, le plus vaste et le plus somptueux de tous ceux que Rome possédait au temps de sa plus grande splendeur; et les débris de plusieurs autres qu'il serait trop long de nommer.

Le *cirque de Caracalla*, le seul qui subsiste encore des dix que possédait Rome. Ce vaste et bel édifice se trouve aujourd'hui au milieu des champs et des vignes; son arêne est convertie en prés ou en jardins potagers, et les belles pierres qui formaient la ligne *Spinea*, ainsi que les statues, ont été enlevées.

Le *Colisée*, bâti par Vespasien. C'est le plus vaste amphithéâtre connu après celui de Catane; il en a péri presque la moitié. Ce magnifique monument vient d'être décombré, et ressort dans tout son lustre.

Les restes du *Théâtre de Marcellus*, élevé par Auguste, consistant en un certain nombre d'arcades à double étage, qui forment un quart de cercle, et font l'admiration de tous les connaisseurs.

Les ruines des *thermes de Titus* et de *Caracalla*; on voit encore les murs extérieurs des vastes palais qui, sous le nom de *thermes*, servaient de bains publics; ils donnent une idée de leur immense étendue. On y avait placé 1,600 siéges de marbre pour la commodité des baigneurs des deux sexes, qui y trouvaient des bains de toute espèce, même d'eau de mer. Ces bains étaient distribués dans de grandes salles dont les voûtes, extraordinairement hautes, reposaient sur des colonnes de marbre le plus rare : les cuves dans lesquelles on prenait les bains étaient de marbre fin, de granit oriental ou de porphyre. On avait encore ménagé de vastes bassins pleins d'eau pour ceux qui voulaient s'exercer à nager. Une foule d'esclaves de l'un et de l'autre sexe

étaient chargés de servir les baigneurs. On y voyait aussi des portiques sous lesquels on pouvait se promener, et où des marchands étalaient toutes sortes de bijoux. Il y avait de grands emplacements destinés aux exercices du corps et même à ceux de l'esprit : les philosophes et les rhéteurs s'y assemblaient pour donner des leçons à la jeunesse; les poètes y récitaient leurs ouvrages; les peintres et les sculpteurs y attiraient les amateurs des arts.

L'intérieur de ces magnifiques édifices n'est plus qu'un amas informe de ruines couvertes d'herbages et d'arbustes; les colonnes de marbre et les statues en ont été enlevées pour orner les palais modernes de quelques particuliers.

Viennent ensuite les ruines des *thermes de Dioclétien*; ces bains étaient encore plus grands; Michel-Ange en a converti la grande salle impériale, qui subsistait encore de son tems, en une église qui appartient aux Chartreux, en laissant à leur place huit colonnes de granit qui occupent le centre de l'édifice.

Parmi les nombreux *arcs de triomphe* qui ornaient la métropole de l'empire romain, plusieurs ont traversé les siècles, et sont encore assez bien conservés; nous citerons l'*arc de Titus*, élevé par Trajan au triomphateur de la Palestine; c'est le plus beau de ceux que possède Rome sous le rapport de l'architecture; quoique très-délabré, il offre encore dans ses bas-reliefs le triomphe de ce guerrier sur les Juifs; on y voit le candélabre à sept branches, la table des pains de proposition et plusieurs ornemens et dépouilles du temple de Jérusalem; l'*arc de Constantin*, remarquable en ce qu'il est le mieux conservé de tous; celui de *Septime-Sévère*, par ses bas-reliefs; et celui de *Janus*, par sa construction.

Un petit nombre de *colonnes monumentales* ont échappé à l'action du tems et à la fureur des Barbares, qui à différentes époques ont saccagé Rome[1]. Nous citerons les trois principales qui subsistent encore : la *colonne Antonine*, qui donne le nom à la place Colonne, dont elle fait le plus bel ornement; c'est un trophée magnifique tout en marbre, élevé par le sénat à l'empereur Antonin-le-

[1] Voir la *note historique* sur les différens pillages que Rome a subis; ci-après, p. 239.

Pieux; les bas-reliefs qui l'entourent, en spirale, dans toute sa hauteur, représentent divers événemens des guerres des Romains sous Antonin et sous Marc-Aurèle; on l'a restaurée en 1589. La *colonne Trajane*, regardée comme le plus beau monument de ce genre que les anciens nous aient laissé; des bas-reliefs en spirale, offrant l'histoire militaire de Trajan, en recouvrent toute la surface : on y compte 2,500 figures d'un dessin et d'une exécution admirables. La *colonne rostrale de Duillius* : c'est le plus ancien monument de ce genre qu'il y ait à Rome; elle a environ douze pieds de haut, et a été érigée par le sénat pour conserver la mémoire de la victoire navale remportée sur les Carthaginois l'an 494 de la république; elle est à présent au Capitole.

Les *obélisques* qu'on a retirés des ruines, quoique originairement apportés d'Égypte, font encore partie des antiquités de Rome, et figurent parmi les plus beaux ornemens. Elle en compte dix sur pied; le plus grand de tous est celui qui décore la place de Saint-Jean de Latran; viennent ensuite ceux de la place Saint-Pierre, de la Porta del Popolo, et celui de Monte-Pincio.

Le *mausolée d'Adrien*, aujourd'hui le *château Saint-Ange*, était un des monumens les plus remarquables de l'ancienne Rome. L'empereur Adrien lui-même le fit construire. Sur une base carrée, d'une vaste surface, s'élevaient, en pyramide arrondie, trois ordres d'architecture, le tout en marbre de Paros. Chaque ordre se composait de colonnes de granit et de porphyre, qui formaient de superbes galeries décorées de statues et de bas-reliefs des meilleurs maîtres. Ce monument, qu'on appelait *Moles Adriana*, à cause de sa masse prodigieuse, était terminé par une magnifique coupole surmontée d'une pomme de pin de bronze. Après avoir servi de forteresse aux Goths, de retraite aux petits tyrans qui désolaient Rome pendant les 9e et 10e siècles, il fut transformé en citadelle régulière par Urbain VIII. L'ancien tombeau en forme le corps principal, qu'environnent quatre gros bastions. On y conserve le trésor de l'église, les bulles et les chartes de la cour de Rome, et on y tient enfermés les prisonniers d'État. Au centre du monument est une vaste salle peinte à fresque par Jules Romain, avec des antiques estimés. Une immense galerie le met en communication

avec le palais du Vatican. Viennent ensuite le *mausolée d'Auguste,* dont les débris annoncent encore la magnificence; sur les ruines de ce palais de la mort, où chaque membre de la famille d'Auguste avait un asile, on a bâti un théâtre, où l'on donne de tems en tems des combats de buffles, et où tous les dimanches, pendant la belle saison, se rassemble beaucoup de monde pour jouir de la musique et des feux d'artifice qu'on y donne. Le *mausolée de Caïus Cestius,* monument remarquable par son antiquité et par les peintures faites à la détrempe qui existent encore dans son intérieur; c'est une grande pyramide carrée, bâtie en pierres et en briques, et revêtue de marbre blanc; ses environs servent maintenant de sépulture aux protestans établis à Rome. Le *mausolée de Cecilia Metella,* qui se distingue surtout par la beauté de son architecture et celle des marbres employés dans sa construction.

Le magnifique *palais des Césars,* sur le Mont Palatin, commencé par Auguste, continué par Tibère, embelli des trésors de la nature et des chefs-d'œuvre de l'art par Caligula, Néron, Domitien et autres empereurs, est entièrement enseveli sous des jardins modernes.

On cherche en vain le *Capitole,* où étaient conduits en triomphe les rois et les dépouilles des peuples, où Jupiter avait un temple magnifique et Rome son sénat. Nous avons déjà signalé les beaux édifices construits sur son emplacement d'après le plan de Michel-Ange.

Le *Forum Romanum*, autrefois couvert de temples, de palais, d'arcs de triomphe, de trophées, de statues de héros et de dieux, où se trouvait la tribune aux harangues, où le peuple romain, pendant tant de siècles, jugeait les nations et décidait du sort des rois; cette place auguste a perdu jusqu'à son nom : on ne la connaît que sous l'ignoble dénomination de *Campo Vaccino*, parce qu'on y tenait autrefois le marché aux vaches. Mais le dernier pape, qui a déjà tant fait pour les progrès de l'archéologie, a ordonné qu'on déblayât cette vaste place à l'instar du forum de Trajan, qui sortit, pour ainsi dire, de terre sous l'administration des Français. Déjà les déblais se font avec activité et intelligence, et un des premiers résultats fut la découverte de la *première colonne milliaire,*

regardée comme le centre du vaste empire romain, et qu'on avait jusqu'à présent cherchée sans fruit.

En finissant ce tableau, nous ajouterons que la magnificence déployée dans les cérémonies religieuses, et l'illumination du château Saint-Ange et de la coupole de Saint-Pierre, le soir de la fête de ce saint, sont ce que la moderne Rome offre de plus important à voir après ces magnifiques monumens. »

Tel est le tableau tracé par M. Balbi de Rome ancienne et de Rome moderne. Voyons maintenant ce que nos Livres nous disent de cette puissante maîtresse de la terre, afin de connaître ce que, si l'on peut parler ainsi, Dieu pensait de ses actions et de l'usage qu'elle faisait de sa puissance.

Dans l'ancien Testament, Daniel nous représente Rome, au dire de tous les interprètes, sous la forme d'une « bête terrible et mer» veilleuse, ayant de grandes dents de fer, dévorant et brisant » toutes choses, et foulant les restes avec ses pieds... Cette bête, » d'après l'explication de Daniel lui-même, figurait un royaume, » lequel sera, dit-il, plus grand que tous les royaumes, et dévorera » toute la terre, et la foulera et la brisera... Un pouvoir, qui de» vait s'élever du milieu de ce royaume, devait parler orgueilleu» sement contre le Très-Haut, briser les Saints,... jusqu'à ce que » l'*Ancien des jours* fût venu, et le *Fils de l'homme* eût reçu la puis» sance et le royaume, puissance qui ne devait point être trans» férée, règne qui ne devait poit être affaibli [1]. »

Dans le nouveau Testament, saint Pierre désigne Rome sous le nom de Babylone [2]; saint Jean la désigne plus d'une fois sous ce nom et la caractérise d'une manière qui ne peut convenir qu'à elle seule, en parlant de son empire sur tous les peuples, de sa cruauté envers les Saints, et des sept collines sur lesquelles elle est assise [3].

1 Voir tout le chapitre VII de Daniel.

2 Salutat vos Ecclesia quæ est in Babylone collecta. C. V, v. 13. Cette lettre fut écrite l'an 45 de notre ère : il y avait trois ans que saint Pierre était à Rome.

3 Et alius angelus secutus est, dicens : Cecidit, cicidit Babylon illa magna, quæ à vino iræ fornicationis suæ potavit omnes gentes. *Apoc.* c. XIV, v. 8.

Maintenant, écoutons le récit que cet aigle des évangélistes, ce poëte de la nouvelle alliance, nous fait de la punition et de la destruction de cette ville, et souvenons-nous qu'au moment où ces paroles ont été prononcées, Rome était encore dans tout l'enivrement de sa puissance, et qu'elle, maîtresse du monde, ne connaissait pas même de nom les peuples que Dieu avait chargés du soin d'abaisser son orgueil, fait, dont il racontait à l'avance les principales circonstances [1].

« J'entendis une voix du ciel disant :

» Sortez de Babylone, mon peuple, de peur que vous n'ayez part à ses péchés et que vous ne soyez frappés de ses plaies, parce que ses péchés sont montés jusqu'au Ciel, et que Dieu s'est souvenu de ses iniquités. Faites-la boire deux fois dans le même calice où elle vous a donné à boire. Autant elle s'est glorifiée et elle a été dans les délices, autant multipliez ses tourmens et ses douleurs ; car elle dit en son cœur : *Je suis reine, et je ne suis point veuve, et je ne serai point dans le deuil.*

» C'est pourquoi, en un seul jour, ses plaies, la mort, le deuil et la famine viendront, et elle sera brûlée par le feu, parce que c'est le Dieu puissant qui la jugera. Et les rois de la terre qui se sont corrompus avec elle et qui ont vécu avec elle dans les délices pleureront sur elle, et se frapperont la poitrine en voyant la fumée de son embrasement. Et debout, loin d'elle, dans la crainte de ses tourmens, ils diront : *Malheur ! malheur ! Babylone, grande ville, ville puissante, ta condamnation est venue en un moment.*

» Les marchands de la terre pleureront et gémiront sur elle, parce que personne n'achètera plus leurs marchandises, ces marchandises d'or et d'argent, de pierreries, de perles, de fin lin, de pourpre, de soie, d'écarlate, de bois odoriférant, et de vases d'ivoire, de pierres précieuses, d'airain, de fer et de marbre, de cinnamome, d'aromates, de parfums, d'encens, de vin, d'huile, de fleurs de farine, de blé, de bêtes de charge, de brebis, de chevaux,

[1] L'*Apocalypse* fut écrit pendant l'exil de saint Jean, dans l'île de Pathmos, l'an 95 de notre ère, cinq ans avant la mort de cet évangéliste.

de chariots, d'esclaves et d'hommes libres. Les fruits qui faisaient tes délices ne sont plus; toute beauté et toute magnificence sont perdues pour toi et on ne les trouvera plus.

» Ceux qui lui vendaient ces marchandises et qui se sont enrichis se tiendront debout au loin dans la crainte de ses tourmens; ils pleureront et gémiront, disant : « Malheur, malheur! Cette » grande ville, qui était vêtue de fin lin, de pourpre et d'écarlate, » parée d'or, de pierreries et de perles, a perdu en un moment ces » richesses immenses, et tous les pilotes, ceux qui naviguent sur » la mer, les matelots et tous ceux qui voguent sur les vaisseaux, » se sont rétirés au loin. Et ils ont crié, en voyant le lieu de son » embrasement, et ils ont dit: *Quelle ville a été semblable à cette* » *grande ville*? »

» Et ils ont couvert leur tête de poussière et ils ont crié, pleurant, gémissant et disant : « Malheur, malheur! Cette grande ville » qui a enrichi de son opulence tous ceux qui avaient des vais- » seaux sur la mer a été désolée en un moment. »

» Ciel, réjouissez-vous sur elle, et vous, saints Apôtres et Prophètes, parce que Dieu vous a vengés d'elle.

» Alors un ange puissant leva en haut une pierre comme une grande meule, et la jeta dans la mer, disant : « Babylone, cette » grande ville sera ainsi précipitée, et on ne la retrouvera plus » désormais. Et la voix des joueurs de harpe et des musiciens, » et la flûte des chanteurs et les trompettes, ne retentiront » plus en toi : nul artisan ne se trouvera en toi. Et la voix de » la meule ne s'entendra plus; et la lumière des lampes ne » luira plus en toi à jamais, et la voix de l'époux et de l'épouse » ne s'entendra plus : car tes marchands étaient des princes de la » terre, et toutes les nations se sont égarées dans tes enchantemens. » Et dans cette ville a été trouvé le sang des Prophètes et des Saints » et de tous ceux qui ont été tués sur la terre. »

« Après cela j'entendis dans le ciel comme une voix d'une grande multitude qui disait :

« ALLELUIA. Salut, gloire et puissance à notre Dieu, parce que » ses jugemens sont véritables et justes, parce qu'il a condamné » la grande prostituée qui a corrompu la terre par sa prostitution

» et il a vengé le sang de ses serviteurs que ses mains ont ré-
» pandu. »

» Et ils dirent une seconde fois : ALLELUIA[1] »

Nous venons d'entendre la menace prophétique, écrite vers la fin du premier siècle ; écoutons maintenant le récit de l'histoire.

Au 5e siècle, en 410, Alaric, roi des Goths, prend et ravage Rome pendant six jours[2].

Quarante-cinq ans après, en 455, Genséric, roi des Vandales, la prend de nouveau et la livre au pillage pendant quatorze jours et quatorze nuits.

Dix ans après, en 465, Odoacre, roi des Hérules, la prend et la saccage de nouveau.

Huit ans après, en 472, Ricimer, patrice et général des Romains, s'en empare et la livre au ressentiment de son armée.

Enfin, 75 ans plus tard, Totila, roi des Goths, la prend et la ravage encore ; de sorte que cette cité fameuse, naguère la reine du monde, cinq fois fut foulée aux pieds et humiliée jusque dans la poussière, dans l'espace de 137 ans.

Il ne s'agit pas ici d'examiner phrase par phrase les paroles de notre Écriture ; nous dirons à nos lecteurs : La ruine de Rome avait été prédite ; c'est un fait ; elle a été ruinée avec des circonstances extraordinaires, impossibles à prévoir : il faut croire à la prophétie, et voir un châtiment dans sa ruine, à moins de renoncer à croire à une puissance qui régit les affaires de ce monde.

Mettons pourtant encore sous les yeux de nos lecteurs quelques détails de cette grande punition. Nous ne pouvons trop insister sur un tel sujet, car la ruine de l'empire de l'ancienne Rome prouve

[1] *Apoc.*, c. XVIII.

[2] Saint Augustin, dans la *Cité de Dieu*, n'hésite pas à regarder Alaric comme un instrument dont Dieu se servit pour châtier une ville mère de tous les crimes et de toutes les erreurs. « Je sens en moi quelque chose, disait ce bar- » bare, qui me porte à détruire Rome. » *Biographie univ.*, t. 1er, p. 380. On sait qu'Attila prenait lui-même le titre de *fléau de Dieu*, que lui donnait la terre. Rome tremblait à son nom : apaisé par sa soumission, il se contenta de la rendre tributaire. *Idem.*, p. 629.

la véracité du règne sans fin qui a été promis aussi à la Rome nouvelle. D'ailleurs nous allons citer des hommes que l'on ne se lasse pas d'entendre.

Voici le tableau dans lequel l'éloquent auteur des *Études historiques sur la chute de l'Empire romain*, nous présente le spectacle qu'offrait Rome après les incursions des Barbares :

.... « Enfin l'Italie vit tour à tour rouler sur elle les torrens des Alamans, des Goths, des Huns et des Lombards; c'était comme si les fleuves qui descendent des Alpes et se dirigent vers les mers opposées avaient soudain, détournant leurs cours, fondu à flots communs sur l'Italie. Rome, quatre fois assiégée, et prise deux fois, subit les maux qu'elle avait infligés à la terre. « Les femmes, selon » saint Jérôme, ne pardonnèrent pas même aux enfans qui pendaient » à leurs mamelles, et firent rentrer dans leur sein le fruit qui ne » venait que d'en sortir. Rome devint le tombeau des peuples dont » elle avait été la mère.... La lumière des nations fut éteinte; en » coupant la tête de l'empire romain, on abattit celle du monde. » — « D'horribles nouvelles se sont répandues, s'écriait saint Augustin » du haut de la chaire en parlant du sac de Rome : carnage, in- » cendie, rapine, extermination! Nous gémissons, nous pleurons, » et nous ne sommes point consolés.... »

» On donna, aux étrangers qui consentaient à les cultiver, les terres restées en friche. Majorien et Théodoric s'occupaient de réparer les édifices de Rome, dont pas un seul n'était resté entier, si nous en croyons Procope. La ruine alla toujours croissant avec les nouveaux tems, les nouveaux siéges, et les guerres intestines : Rome vit renaître ses conflits avec Albe et Tibur; elle se battait à ses portes; les espaces vides que renfermait son enceinte devinrent le champ de ces batailles qu'elle livrait autrefois aux extrémités de la terre. Sa population tomba, de trois millions d'habitans, au-dessous de quatre-vingt mille. Vers le commencement du huitième siècle, des forêts et des marais couvraient l'Italie; les loups et d'autres animaux sauvages hantaient ces amphithéâtres qui furent bâtis pour eux; mais il n'y avait plus d'hommes à dévorer.

» Les dépouilles de l'empire passèrent aux Barbares; les chariots des Goths et des Huns, les barques des Saxons et des Vandales,

étaient chargés de tout ce que les arts de la Grèce et le luxe de Rome avaient accumulé pendant tant de siècles. On déménageait le monde comme une maison que l'on quitte......

» Genséric emmena de Rome en captivité Eudoxie et ses deux filles, seuls restes de la famille de Théodose. Des milliers de Romains furent entassés sur les vaisseaux du vainqueur : par un raffinement de barbarie, on sépara les femmes de leurs maris, les pères de leurs enfans....

» Lorsqu'Alaric entra dans Rome, Proba, veuve du préfet Pétronius, chef de la puissante famille Anicienne, se sauva dans un bateau sur le Tibre; sa fille Læta et sa petite-fille Démétriade l'accompagnèrent : ces trois femmes virent de leurs barques fugitives les flammes qui consumaient la ville éternelle. Proba possédait de grands biens en Afrique; elle les vendit pour soulager ses compagnons d'exil et de malheur.

» Fuyant les Barbares de l'Europe, les Romains se réfugiaient en Afrique et en Asie; mais dans ces provinces éloignées, ils rencontraient d'autres Barbares : chassés du cœur de l'empire aux extrémités, rejetés des frontières au centre, la terre était devenue un parc où ils étaient traqués dans un cercle de chasseurs.

» Saint Jérôme reçut quelques débris de tant de grandeur dans cette grotte où le Roi des rois était né pauvre et nu. Quel spectacle et quelle leçon que ces descendans des Scipion et des Gracques réfugiés au pied du Calvaire! Saint Jérôme commentait alors Ézéchiel. il appliquait à Rome les paroles du prophète sur la ruine de Tyr et de Jérusalem : « Je ferai monter contre vous plusieurs peuples, » comme la mer fait monter les flots : ils détruiront les murs jus» qu'à la poussière.... Je mettrai sur les enfans de Juda le poids » de leurs crimes.... Ils verront venir épouvante sur épouvante. » Mais lorsque, lisant ces mots : *Ils passeront d'un pays à un autre et seront emmenés captifs*, le solitaire jetait les yeux sur ses hôtes, il fondait en larmes.

» Et pourtant la grotte de Bethléem n'était pas un asile assuré; d'autres ravageurs dépouillaient la Phénicie, la Syrie et l'Égypte. Le désert, comme entraîné par les Barbares et changeant de place avec eux, s'étendait sur la face des provinces jadis les plus fertiles,

dans les contrées qu'avaient animées des peuples innombrables, il ne restait que la terre et le ciel. Les sables mêmes de l'Arabie, qui faisaient suite à ces champs dévastés, étaient frappés de la plaie commune ; saint Jérôme avait à peine échappé aux mains des tribus errantes, et les religieux du Sina venaient d'être égorgés : Rome manquait au monde et la Thébaïde aux solitaires.

» Quand la poussière qui s'élevait sous les pieds de tant d'armées, qui sortait de l'écroulement de tant de monumens, fut tombée ; quand les tourbillons de fumée qui s'échappaient de tant de villes en flammes furent dissipés ; quand la mort eut fait taire les gémissemens de tant de victimes ; quand le bruit de la chute du colosse romain eut cessé, on aperçut une croix, et au pied de cette croix un monde nouveau. Quelques prêtres, l'Évangile à la main, assis sur des ruines, ressuscitaient la société au milieu des tombeaux, comme Jésus-Christ rendit la vie aux enfans de ceux qui avaient cru en lui [1]. »

Avant Châteaubriand, Bossuet indiquait ainsi, de sa main ferme et hardie, les causes qui avaient amené la chute de l'empire romain :

« Quand le tems fut venu que la puissance romaine devait tomber, et que ce grand empire, qui s'était vainement promis l'éternité, devait subir la destinée de tous les autres, Rome devint la proie des Barbares....

» Mais il faut ici vous découvrir les secrets jugemens de Dieu sur l'empire romain et sur Rome même : mystère que le St-Esprit a révélé à saint Jean, et que ce grand homme, apôtre, évangéliste et prophète, a expliqué dans l'Apocalypse. Rome, qui avait vieilli dans le culte des idoles, avait une peine extrême à s'en défaire, même sous les empereurs chrétiens, et le sénat se faisait un honneur de défendre les dieux de Romulus, auxquels il attribuait toutes les victoires de l'ancienne république. Les empereurs étaient fatigués des députations de ce grand corps, qui demandait le rétablissement de ses idoles, et qui croyait que corriger Rome de ses vieilles superstitions était faire injure au nom romain. Ainsi cette

[1] M. de Châteaubriand, *Études historiques*, t. III. Suite des mœurs des Barbares. Vers la fin.

compagnie, composée de ce que l'empire avait de plus grand, et une immense multitude de peuple, où se trouvaient presque tous les plus puissans de Rome, ne pouvaient être retirés de leurs erreurs, ni par la prédication de l'Évangile, ni par un si visible accomplissement des anciennes prophéties, ni par la conversion de presque tout le reste de l'empire, ni enfin par celle des princes dont tous les décrets autorisaient le christianisme. Au contraire ils continuaient à charger d'opprobre l'Église de Jésus-Christ, qu'ils accusaient encore, à l'exemple de leurs pères, de tous les malheurs de l'empire, toujours prêts à renouveller les anciennes persécutions s'ils n'eussent été réprimés par les empereurs. Les choses étaient encore en cet état au quatrième siècle de l'Église, et cent ans après Constantin, quand Dieu enfin se ressouvint de tant de sanglans décrets du sénat contre les fidèles, et tout ensemble des cris furieux dont tout le peuple romain, avide de sang chrétien, àvait si souvent fait retentir l'amphithéâtre; il livra donc aux Barbares cette ville *enivrée du sang des martyrs*, comme parle saint Jean. Dieu renouvela sur elle les terribles châtimens qu'il avait exercés sur Babylone : Rome même est appelée de ce nom. Cette nouvelle Babylone, imitatrice de l'ancienne, comme elle enflée de ses victoires, triomphante dans ses délices et dans ses richesses, souillée de ses idolâtries, et persécutrice du peuple de Dieu, tombe aussi comme elle d'une grande chute, et saint Jean chante sa ruine. La gloire de ses conquêtes, qu'elle attribuait à ses dieux, lui est ôtée : elle est en proie aux Barbares, prise trois ou quatre fois, pillée, saccagée, détruite. Le glaive des Barbares ne pardonne qu'aux chrétiens. Une autre Rome toute chrétienne sort des cendres de la première; et c'est seulement après l'inondation des Barbares que s'achève entièrement la victoire de Jésus-Christ sur les dieux romains, qu'on voit non-seulement détruits, mains encore oubliés[1]. »

Or, maintenant que nous avons connu Rome ancienne et nouvelle dans ses murs et dans ses édifices, maintenant que nous avons vu ce que Dieu avait prédit d'elle, ce qu'elle avait fait contre Dieu, et comment les menaces qui lui avaient été faites ont été

[1] *Discours sur l'histoire univ.*, 3e partie, c. 1.

exécutées, après avoir puisé une grave leçon dans un si grand coup porté par la main de notre Dieu, jetons un voile sur cette histoire passée et sur ces siècles ensevelis; revenons à Rome moderne, à Rome notre mère, et qu'il nous reste d'elle les impressions toutes filiales et toutes chrétiennes consignées dans le morceau suivant, dont on reconnaîtra l'auteur aux premières lignes.

« Figurez-vous quelque chose de la désolation de Tyr et de Babylone dont parle l'Écriture; un silence et une solitude aussi vaste que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressaient jadis sur ce sol. On croit y entendre cette malédiction du prophète: *Venient tibi duo hæc subitò in die unâ, sterilitas et viduitas*[1]. Vous apercevez çà et là quelques bouts de voies romaines dans des lieux où il ne passe plus personne, quelques traces desséchées des torrens de l'hiver; ces traces, vues de loin, ont elles-mêmes l'air de grands chemins battus et fréquentés, et elles ne sont que le lit désert d'une onde orageuse qui s'est écoulée comme le peuple romain. A peine découvrez-vous quelques arbres, mais partout des ruines d'aqueducs et de tombeaux, ruines qui semblent être les forêts et les plantes indigènes d'une terre composée de la poussière des morts et des débris des empires. Souvent dans une grande plaine j'ai cru voir de riches moissons; je m'en approchais: des herbes flétries avaient trompé mon œil. Parfois sous ces moissons stériles vous distinguez les traces d'une ancienne culture. Point d'oiseaux, point de laboureurs, point de mouvemens champêtres, point de mugissemens de troupeaux, point de villages. Un petit nombre de fermes délabrées se montrent sur la nudité des champs; les fenêtres et les portes en sont fermées; il n'en sort ni fumée ni bruit ni habitans. Une espèce de Sauvage, presque nu, pâle et miné par la fièvre, garde ces tristes chaumières, comme les spectres qui, dans nos histoires gothiques, défendent l'entrée des châteaux abandonnés. Enfin l'on dirait qu'aucune nation n'a osé succéder aux maîtres du monde dans leur terre natale, et que ces champs sont tels que les a laisés le soc de Cincinnatus, ou la der-

[1] Deux choses te viendront à la fois dans un seul jour, stérilité et veuvage. Isaïe, c. XLVII, v. 9.

nière charrue romaine. C'est du milieu de ce terrain inculte, que domine et qu'attriste encore un monument appelé par la voix populaire le *tombeau de Néron*[1], que s'élève la grande ombre de la Ville éternelle. Déchue de sa puissance terrestre, elle semble, dans son orgueil, avoir voulu s'isoler : elle s'est séparée des autres cités de la terre; et, comme une reine tombée du trône, elle a noblement caché ses malheurs dans la solitude.

» Il me serait impossible de vous dire ce qu'on éprouve lorsque Rome vous apparaît tout à coup au milieu de ses royaumes vides, *inania regna*, et qu'elle a l'air de se lever pour vous de la tombe où elle était couchée. Tâchez de vous figurer ce trouble et cet étonnement qui saisissaient les prophètes lorsque Dieu leur envoyait la vision de quelque cité à laquelle il avait attaché les destinées de son peuple : *quasi aspectus splendoris*. La multitude des souvenirs, l'abondance des sentimens vous oppressent; votre âme est bouleversée à l'aspect de cette Rome qui a recueilli deux fois la succession du monde, comme héritière de Saturne et de Jacob....

» Quiconque n'a plus de liens dans la vie doit venir demeurer à Rome. Là il trouvera pour société une terre qui nourrira ses réflexions, et qui occupera son cœur, des promenades qui lui diront toujours quelque chose. La pierre qu'il foulera aux pieds lui parlera; la poussière que le vent élèvera sous ses pas renfermera quelque grandeur humaine. S'il est malheureux, s'il a mêlé les cendres de ceux qu'il aima à tant de cendres illustres, avec quel charme ne passerait-t-il pas du sépulcre des Scipions au dernier asile d'un ami vertueux.... S'il est chrétien, ah! comment pourrait-il alors s'arracher de cette terre qui est devenue sa patrie, de cette terre qui a vu naître un second empire, plus saint dans son berceau, plus grand dans sa puissance que celui qui l'a précédé; de cette terre où les amis que nous avons perdus, dormant avec les martyrs aux catacombes, sous l'œil du Père des fidèles, paraissent devoir se réveiller les premiers dans leur poussière, et semblent plus voisins des cieux?

[1] Le véritable tombeau de Néron était à la *porte du Peuple*, dans l'endroit même où l'on a bâti depuis l'église de *Santa-Maria del Popolo*.

» Quoique Rome, vue intérieurement, offre l'aspect de la plupart des villes européennes, toutefois elle conserve encore un caractère particulier : aucune autre cité ne présente un pareil mélange d'architecture et de ruines, depuis le Panthéon d'Agrippa jusqu'aux murailles de Bélisaire, depuis les monumens apportés d'Alexandrie jusqu'au dôme élevé par Michel-Ange.....

» Une autre singularité de la ville de Rome, ce sont les troupeaux de chèvres, et surtout ces atelages de grands bœufs aux cornes énormes, couchés aux pieds des obélisques égyptiens, parmi les débris du Forum, et sous les arcs où ils passaient autrefois pour conduire le triomphateur romain à ce Capitole que Cicéron appelle *le conseil public de l'univers :*

Romanos ad templa deûm duxêre triumphos [1].

» Ces diverses circonstances contribuent à donner à Rome je ne sais quoi de rustique qui va bien à son histoire : ses premiers dictateurs conduisaient la charrue ; elle dut l'empire du monde à des laboureurs, et le plus grand de ses poëtes ne dédaigna pas d'enseigner l'art d'Hésiode aux enfans de Romulus :

Ascræumque cano romana per oppida carmen [2].

» Quant au Tibre, qui baigne cette grande cité, et qui en partage la gloire, sa destinée est tout à fait bizarre. Il passe dans un coin de Rome, comme s'il n'y était pas ; on n'y daigne pas jeter les yeux, on n'en parle jamais, on ne boit point ses eaux, les femmes ne s'en servent pas pour laver ; il se dérobe entre de méchantes maisons qui le cachent, et court se précipiter dans la mer, honteux de s'appeler le *Tevere.* »

L'illustre voyageur décrit ensuite quelques *villas* des environs de Rome, puis il termine ainsi :

« Il serait difficile de trouver dans le reste du monde une vue plus étonnante et plus propre à faire naître de puissantes réflexions. Je ne parle pas seulement de Rome, dont on aperçoit les dômes, et qui seule dit tout ; je parle seulement des lieux et des monumens renfermés dans cette vaste étendue. Voilà la maison où Mécène, rassasié des biens de la terre, mourut d'une maladie de

[1] Virgile, *II Georg.*, v. 148.
[2] *Id.* *Ib.* v. 176.

langueur ; Varus quitta ce coteau pour aller verser son sang dans les marais de la Germanie ; Cassius et Brutus abandonnèrent ces retraites pour bouleverser leur patrie ; sous ces hauts pins de Frascati Cicéron dictait ses *Tusculanes ;* Adrien fit couler un nouveau Pénée au pied de cette colline, et transporta dans ces lieux les noms, les charmes et les souvenirs du vallon de Tempé. Vers cette source de la Solfatare la reine captive de Palmyre acheva ses jours dans l'obscurité, et sa ville d'un moment disparut dans le désert....

» Dans une belle soirée du mois de juillet j'étais allé m'asseoir au Collisée, sur la marche d'un des autels consacrés aux douleurs de la Passion. Le soleil, qui se couchait, versait des fleuves d'or par toutes ces galeries où coulait jadis le torrent des peuples ; de fortes ombres sortaient en même tems de l'enfoncement des loges et des corridors, ou tombaient sur la terre en larges bandes noires. Du haut des massifs de l'architecture, j'apercevais, entre les ruines du côté droit de l'édifice, le jardin du palais des Césars, avec un palmier qui semble être placé tout exprès sur ces débris pour les peintres et les poëtes. Au lieu des cris de joie que des spectateurs féroces poussaient jadis dans cet amphithéâtre en voyant déchirer des chrétiens par des lions, on n'entendait que les aboiemens des chiens de l'ermite qui garde ces ruines. Mais, aussitôt que le soleil disparut à l'horizon, la cloche du dôme de Saint-Pierre retentit sous les portiques du Collisée. Cette correspondance établie par des sons religieux entre les deux plus grands monumens de Rome païenne et de Rome chrétienne me causa une vive émotion : je songeai que l'édifice moderne tomberait comme l'édifice antique ; je songeai que les monumens se succèdent comme les hommes qui les ont élevés ; je rappelai dans ma mémoire que ces mêmes Juifs qui, dans leur captivité, travaillèrent aux pyramides de l'Égypte et aux murailles de Babylone, avaient dans leur dernière dispersion bâti cet énorme amphithéâtre. Les voûtes qui répétaient les sons de la cloche chrétienne étaient l'ouvrage d'un empereur païen marqué dans les prophéties pour la destruction finale de Jérusalem. Sont-ce là d'assez hauts sujets de méditation ? et croyez-vous qu'une ville où de pareils effets se reproduisent à chaque pas soit digne d'être vue ?[1] » H. de C.

[1] Châteaubriand, *Lettre à M. de Fontane.*

Lithographie.

BUSTE D'UNE PRÊTRESSE

OU D'UNE DIVINITÉ MEXICAINE.

Similitude de costume entre les prêtres Mexicains et Égyptiens. — Point de ressemblance avec celui du grand-prêtre Juif. — Fini du travail. — Autres ressemblances entre les peuples du Nouveau-Monde et ceux de l'Ancien.

Nous avons déjà eu occasion de parler plusieurs fois des différens monumens qui nous ont révélé tout récemment qu'une civilisation perfectionnée avait passé sur cette terre de l'Amérique, que l'on avait crue vierge jusqu'à ce jour. Nous avons fait observer qu'on avait trouvé deux peuples sur ce continent, l'un sauvage, abruti, vagabond, ayant perdu presque toute tradition et tout souvenir de ses ancêtres, de son origine et de son Dieu [1]; l'autre, encore civilisé, possédant des traditions précieuses dont il était même facile d'indiquer la source, cultivant les arts, et jusqu'à un certain point poli et lettré [2]. Ces peuples étaint ceux du Pérou et du Mexique. C'est un monument ayant appartenu à un de ces peuples, *les Aztèques*, que nous offrons ici à l'instruction et à la curiosité de nos lecteurs. Nous le prenons dans le bel ouvrage de M. de Humboldt, qui a pour titre : *Vues des Cordillères et monumens des peuples indigènes de l'Amérique* [3].

» Le buste, représenté dans sa grandeur naturelle, et de deux côtés, frappe surtout par une espèce de coiffe qui a quelque ressemblance avec le voile ou *calantica* des têtes d'Isis, des

[1] Voir les articles sous le titre d'*Antiquités américaines*, insérés dans les Nos 3, 4, 5, t. I, p. 153, 233 et 305 des *Annales*.

[2] Nous avons cité quelques-unes de ces traditions. Nos 18 et 19, t. III, p. 407, et t. IV, p. 19.

[3] T. I, p. 51. Chez Maze, libraire. Paris. 1816.

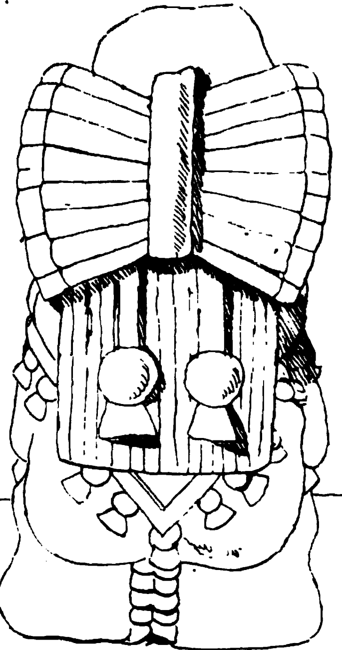
Planche 5.

BUSTE D'UNE PRÊTRESSE OU D'UNE DIVINITÉ MEXICAINE.

N° 1.



N° 2.



Annales de Phil. Chrét. T. VII. N° 39. p. 241.

Lith. Desportes aux sourds muets.

sphinx, des Antinoüs et d'un grand nombre d'autres statues égyptiennes. Il faut observer cependant que dans le voile égyptien les deux bouts qui se prolongent au-dessous des oreilles sont le plus souvent très-minces, et pliés transversalement. Dans une statue d'Apis, qui se trouve au musée Capitolin, les bouts sont convexes par devant, et striés longitudinalement, tandis que la partie postérieure, celle qui touche le col, est plate, et non arrondie comme dans la coiffe mexicaine. Cette dernière présente la plus grande analogie avec la draperie striée qui entoure les têtes enclavées dans les chapitaux des colonnes de *Tentyris*, comme on peut s'en convaincre en consultant les dessins exacts que M. Denon en a donnés dans son voyage en Égypte[1].

» Peut-être les bourrelets cannelés qui dans l'ouvrage mexicain se prolongent vers les épaules sont-ils des masses de cheveux semblables aux tresses que l'on voit dans une statue d'Isis, ouvrage grec qui est placé dans la bibliothèque de la *Villa Ludovisi*, à Rome. Cet arrangement extraordinaire des cheveux frappe surtout dans les revers du buste gravé sur la seconde planche, et qui présente une énorme bourse attachée au milieu par un nœud. Le célèbre Zoega, que la mort vient d'enlever aux sciences, m'a assuré avoir vu une bourse tout à fait semblable dans une petite statue d'Osiris, en bronze, au musée du cardinal Borgia, à Veletri.

» Le front de la prêtresse *aztèque* est orné d'une rangée de perles qui bordent un bandeau très-étroit. Ces perles n'ont été observées dans aucune statue de l'Égypte. Elles indiquent les communications qui existaient entre la ville de Ténochtitlan, l'ancien Mexico et les côtes de la Californie, où l'on en pêchait un très-grand nombre. Le col est enveloppé d'un mouchoir triangulaire auquel pendent vingt-deux grelots ou glands, placés avec beaucoup de symétrie. Ces grelots, comme la coiffe, se retrouvent dans un grand nombre de statues mexicaines, dans des bas-reliefs et des peintures hiéroglyphiques. Ils rappellent les petites pommes et les fruits de grenade qui étaient attachés à la robe du grand-prêtre des Hébreux.

[1] Denon, *Voyage*, pl. 39, 40, 60 (Numéros 7 et 8).

» Sur le devant du buste, et à 1/2 décimètre de hauteur au-dessus de sa base, on remarque de chaque côté les doigts du pied; mais il n'y a pas de mains, ce qui indique l'enfance de l'art. On croit reconnaître sur le revers que la figure est assise ou même accroupie. Il y a lieu de s'étonner que les yeux soient sans pupilles, tandis qu'on les trouve indiqués dans le bas-relief découvert récemment à Oaxaca.

» Le *basalte* de cette sculpture est très-dur et d'un beau noir; c'est du vrai basalte auquel sont mêlés quelques grains de *péridot*, et non de la pierre *lydique* ou du porphyre à base de *grünstein*, que les antiquaires appellent communément basalte égyptien. Les plis de la coiffe et surtout les perles sont d'un grand fini, quoique l'artiste, dépourvu de ciseaux d'acier, et travaillant peut-être avec les mêmes outils de cuivre mêlés d'étain que j'ai rapportés du Pérou, ait dû trouver de grandes difficultés dans l'exécution.

» Ce buste a été dessiné très-exactement sous les yeux de M. Dupé, par un élève de l'académie de peinture de Mexico. Il a 0^{m}, 38 de hauteur sur 0^{m}, 19 de largeur. Je lui ai laissé la dénomination de *buste d'une prêtresse*, qu'on lui donne dans le pays; il se pourrait cependant qu'il représentât quelque *divinité mexicaine*, et qu'il eût été placé originairement parmi les dieux pénates. La coiffe et les perles qui se retrouvent dans une idole découverte dans les ruines de *Tezcuco*, et que j'ai déposée au cabinet du roi de Prusse, à Berlin, autorisent cette conjecture; l'ornement du col et la forme non monstrueuse de la tête rendent plus probable que le buste représente simplement une femme aztèque. Dans cette dernière supposition, les bourrelets cannelés qui se prolongent vers la poitrine ne pourraient être des tresses, car le grand-prêtre, ou *Tepanteohuatzin* coupait les cheveux aux vierges qui se dévouaient au service du temple.

» Une certaine ressemblance entre le *calantica* des têtes d'Isis et la coiffe mexicaine, les pyramides à plusieurs assises, analogues à celles du *Fayoum* et de *Sakharah*, l'usage fréquent de la peinture hiéroglyphique, les cinq jours complémentaires ajoutés à la fin de l'année mexicaine, et qui rappellent les épagomènes de *l'année memphitique*, offrent des points de ressemblance assez remarquables entre les peuples du nouveau et de l'ancien continent;

nous sommes cependant bien éloignés de nous livrer à des hypothèses qui seraient aussi vagues et aussi hasardées que celles par lesquelles on a fait des Chinois une colonie de l'Égypte. La plupart de ces analogies s'évanouissent dès que l'on examine les faits isolément. L'année mexicaine, par exemple, malgré ses épagomènes, diffère totalement de celle des Égyptiens. Un grand géomètre, qui a bien voulu examiner les fragmens que j'ai rapportés, a reconnu par l'intercalation mexicaine, que la durée de l'année tropique des Aztèques est presque identique avec la durée trouvée par les astronomes d'Almanon[1]. »

Dans notre Numéro 41 (ci-après, p. 397), nous donnerons une lithographie représentant le *calendrier* mexicain, que l'on pourra comparer ainsi au *zodiaque* égyptien, et dont l'explication nous fournira encore de nombreux rapprochemens entre les croyances du nouveau-monde et celles de l'ancien. A.

[1] Laplace, *Exposition du système du monde*, 3e édition, p. 554.

Mélanges.

Authenticité d'une prophétie des livres sibyllins, concernant la naissance du Messie. — Les livres sibyllins étaient souvent cités par les auteurs païens et chrétiens des premiers siècles de l'Église. Il est constant qu'il existait, avant la naissance de Jésus-Christ, plusieurs livres contenant des prédictions remarquables, et conservés dans le Capitole. Plus tard, il paraît que différentes additions et interpolations furent faites dans ces livres sibyllins. La critique du 18e siècle, confondant ces deux sortes de livres, les rejeta tous. Les docteurs chrétiens paraissent aussi avoir accordé trop facilement que tous les oracles sybillins étaient apocryphes; mais voilà que la critique de ce siècle, qui, comme nous l'avons dit quelquefois, a presque tout à refaire dans l'histoire des religions et des croyances antiques, revient sur cette question, et s'attache à prouver l'authenticité de l'oracle sibyllin concernant la naissance de Jésus-Christ. Voici ce que nous lisons dans le *Mémorial encyclopédique* d'août :

« A la séance du 6 juin de la société littéraire de Londres on a lu un mé-

moire de M. G. S. Faber sur l'origine d'une prophétie latine qui circula pour la première fois à Rome 63 ans avant l'ère chrétienne, et qui annonçait que la Nature allait faire naître un roi pour le peuple romain : *Regem populo romano Naturam parturire.* (Suét. *in Vit. Aug.*) Il est constant, d'après les témoignages d'auteurs anciens et les recherches des modernes, qu'un pareil oracle avait cours en Italie plus de 60 ans avant Jésus-Christ, et on est généralement d'accord qu'il avait été puisé originairement dans les livres sibyllins.

» Après avoir fait l'histoire de ces livres mystérieux, et avoir démontré que ce ne fut guère que 66 ans avant l'ère chrétienne qu'on rétablit dans le Capitole ces oracles fameux dont les originaux, dus à Tarquin, avaient été brûlés lors de l'incendie de ce monument, M. Faber pose cette question :

» Comment un oracle qui s'accorde d'une manière si précise avec l'opinion qui était à cette époque, ou quelques années plus tard, dominante en Orient, a-t-il pu s'introduire dans la deuxième collection des vers des Sibylles conservée dans le Capitole romain ?

» Pour répondre à cette question, l'auteur prouve que l'oracle italien et l'opinion régnante en Orient avaient une seule et même source, qui était les livres sacrés des Hébreux, dont on avait eu connaissance dans l'Occident par les traductions grecques, et dont divers fragmens, suivant Denis d'Halicarnasse, étaient considérés, en Italie même, comme des oracles sortis de la bouche d'une des dix Sibylles. Il fortifie cette opinion en citant la ressemblance du *Pollion* de Virgile sous le rapport des idées et des expressions, avec différentes prophéties juives sur le Messie. Les prédictions de l'oracle commençaient à cette époque à se répandre ; il est probable que le savant poëte obtint la permission d'en voir une copie, ou même d'explorer les manuscrits originaux. Ce qu'il y a de certain, c'est que le style de cette pièce s'éloigne tellement de l'esprit des écrivains païens, qu'on pourrait la prendre pour une véritable prophétie sur le Messie, ou au moins un poëme sur ce sujet, et une imitation exacte des prophéties des prophètes juifs. Enfin, pour confirmer son opinion, M. Faber rappelle que la collection des oracles n'était pas l'ouvrage d'une seule Sibylle, mais de plusieurs ; que ces femmes mystérieuses étaient dans l'origine au nombre de quatre, mais que ce nombre fut ensuite porté jusqu'à dix, et qu'une des six Sibylles qui furent ajoutées aux quatre premières était, assure-t-on, *Juive d'origine*, et avait été recrutée parmi les Sibylles des Hébreux de la Palestine. »

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 40. — Octobre 1833.

Études cléricales.

EXAMEN

DE QUELQUES AMÉLIORATIONS A INTRODUIRE DANS LES ÉTUDES CLÉRICALES.

Avantages à remplacer les auteurs païens par les auteurs chrétiens. — Améliorations proposées aux traités scolastiques ; — de la logique ; — de la religion naturelle ; — de l'évidence. — Nécessité de recourir à l'étude des Pères.

Nous avons souvent appelé à nous les réflexions des hommes sages et expérimentés qui se trouvent à la tête des maisons d'éducation ecclésiastique. Plusieurs fois déjà on a répondu à cet appel, et nous savons que les considérations émises par M. l'abbé Foisset et par M. Bouvier, vicaire-général du diocèse du Mans, ont été lues avec intérêt et goûtées par la plupart de nos lecteurs. Nous pouvons ajouter même que quelques-unes des améliorations indiquées par ces messieurs, ont été au moins commencées dans quelques localités, et qu'elles y ont produit les plus heureux résultats. C'est ce qui nous engage à publier encore la lettre suivante, qui nous paraît contenir des réflexions justes et présentées avec cet esprit de modestie et de défiance qui fait que ce que l'on dit ne peut qu'être pris en bonne part et profiter au règne de la vérité.

Monsieur le Directeur,

Les *Annales* ont publié, sur l'éducation cléricale, des articles du plus grand mérite, et tels qu'on en devait attendre de leurs savans

et respectables auteurs; sans avoir la prétention de m'assimiler à de tels maîtres, je désire soumettre à leur jugement impartial, par l'entremise de votre estimable recueil, quelqus réflexions qui m'ont été suggérées par la lecture de ces articles.

Je pose premièrement en principe qu'une éducation n'est pas *cléricale*, si elle n'est pas *chrétienne dans toutes ses parties*. Tout me semble justifier ce principe, à moins qu'on ne veuille pas avouer que lorsqu'on veut former des prêtres, c'est de prêtres chrétiens qu'on veut parler. Or, si cela est ainsi, pourquoi ne mettre entre les mains de ceux que l'on destine au sacerdoce, que des auteurs païens, de manière que pendant toute leur *éducation classique*, les futurs prêtres du Christ n'*apprennent par cœur*, n'*expliquent*, ne *récitent* que des histoires, des exemples, des préceptes païens? En effet, les héros qu'on offre à leur admiration sont des héros païens; les sages dont on leur fait connaître la vie sont des sages païens; les orateurs dont on veut qu'ils admirent et qu'ils imitent l'éloquence, sont des orateurs païens; la poésie dont on nourrit leur jeune imagination est une poésie païenne; les divinités que l'on fait intervenir dans les joies, les bonheurs, les maux ou les misères des hommes, sont des divinités païennes. Ces instructions, ces leçons, sont implantées dans le cœur et l'imagination du jeune lévite régulièrement deux fois par jour, et cela pendant sept ou huit ans, et l'on voudrait dire que cette éducation est chrétienne!... C'est en vain qu'on prétend contrebalancer cet enseignement par celui du *catéchisme* ou de quelques instructions qui viennent de loin en loin; il est évident que cette instruction n'est pas *chrétiennes dans toutes ses parties*, et qu'il restera quelque chose de cette *semence païenne* jetée dans ces jeunes âmes.

Ces considérations, qui ne sont que le récit exact de ce qui se passe dans nos maisons d'éducation cléricale, prouvent combien il serait urgent de s'occuper de mettre en pratique le plan que M. l'abbé Foisset a développé avec tant de lucidité et d'à-propos dans les *Annales* [1], pour faire entrer les *Pères de l'Église* dans l'enseignement clérical de la jeunesse chrétienne.

[1] Ces articles de M. l'abbé Foisset se trouvent dans les Nos 10, 12, 14, 20 et 22, t. II, p. 283 et 432; t. III. p. 123, et t. IV. p. 131 et 314. Ceux de M. Bouvier se trouvent dans les Nos 19 et 21, t. IV. p. 68 et 2.4.

Sans doute il ne faut pas exclure entièrement de l'éducation et des classes les auteurs païens, mais il est intolérable qu'ils y occupent la première place sans rivaux, sans contradiction, sans explication, comme si leur autorité était naturelle et légitimement acquise.

L'introduction des Pères dans l'éducation cléricale me paraît donc une chose de première nécessité, et contre laquelle on ne peut faire aucune objection solide. M. Foisset a déjà répondu par avance dans ses articles à quelques-unes de ces objections. Mais comme il en est quelques autres qu'il n'avait pas prévues, et que j'ai entendu faire par des personnes d'ailleurs remplies de bienveillance pour les excellentes vues de ce directeur éclairé, je me permettrai d'y répondre en peu de mots.

Ne faut-il pas, dit-on, que les élèves se contentent de lire les Pères de l'Église dans les auteurs qui les citent? Peut-on mettre entre leurs mains les ouvrages si volumineux des Pères? Où les trouver? En existe-t-il des éditions commodes et appropriées à cette méthode?

Hélas! non, tout cela n'existe pas encore. Mais ne doit-on pas travailler à réparer ce défaut d'éditions classiques? ne peut-on pas commencer de suite à user des auteurs qui sont dans un format plus commode? ne peut-on pas faire des extraits plus longs et plus développés de ceux qui ne peuvent être mis en original entre les mains des jeunes élèves? ne peut-on pas enfin prendre dans leurs ouvrages les *dictées* que l'on emprunte aux auteurs païens?

D'ailleurs, une fois que l'on saurait que les maisons d'éducation ont besoin de ces sortes d'ouvrages, l'impression ne s'en ferait pas longtems attendre; et il ne manque pas de libraires qui s'offriraient de suite à en faire les frais, si on leur indiquait les morceaux qu'il conviendrait de réimprimer.

Si même tous les diocèses de France pouvaient agir de concert dans une telle entreprise, je ne doute nullement qu'en peu de tems ces éditions ne se multipliassent au-delà du besoin ou du désir des supérieurs ecclésiastiques, et même que leur prix ne descendît à une modicité telle que les élèves et les maîtres peuvent le désirer.

Quelques personnes m'ont paru aussi effrayées du grand nombre de volumes dont se composent les œuvres des Pères, mais

est-il nécessaire de dire qu'il faut d'abord faire un choix dans cette collection, et que si l'on ne peut faire connaître aux élèves toutes les œuvres d'un Père, il faut viser au moins à lui donner connaissance d'une partie.

Cette partie serait encore considérable et par conséquent suffisante si l'on adoptait le plan proposé par M. l'abbé Foisset, dès les basses classes, et je crois que l'esprit et le cœur des jeunes gens y gagneraient plus que d'expliquer ou de faire apprendre par cœur l'*Appendix de Diis*, par exemple, à des *septième*; pauvres enfans que l'on force à apprendre le *paganisme*, et que l'on peut à peine appeler *chrétiens*, car à peine s'ils connaissent les élémens principaux du christianisme!

C'est une méthode qui me paraît si bizarre, qu'à peine je puis m'expliquer comment elle a pu s'introduire dans nos maisons d'éducation chrétienne, et que je cherche en vain les raisons qui la feraient maintenir. Oh! attendez, pour parler aux enfans des fausses religions et des faux dieux, attendez qu'ils connaissent bien le vrai Dieu, et qu'ils sachent l'adorer en esprit et en vérité, et alors vous pourrez leur parler des erreurs qui ont affligé et humilié la raison humaine; et alors ils pourront vous entendre sans danger d'embrouiller toutes ces notions dans leur jeune tête, ils pourront juger ces fausses divinités, et leur assigner dans leur esprit la place qu'elles méritent.

Une autre raison qui me semble militer en faveur de la connaissance que l'on doit donner des ouvrages des Pères, c'est l'utilité qu'en doivent retirer les élèves quand ils auront fini leurs classes et seront entrés dans la société. A quoi peuvent être utiles, je vous prie de me le dire, au prêtre ou au chrétien qui sont au milieu du monde et dans les traverses et complications de la vie, les auteurs païens qu'ils ont appris et expliqués pendant toute leur éducation? nommez-moi celui des quarante-quatre mille dieux païens qu'ils pourront invoquer? ou celui des moralistes dont l'autorité pourra servir de frein à leurs ardentes passions, ou de secours à leur faiblesse, ou de guide à leur inexpérience, ou de maître assuré à leur ignorance? Evidemment ils ne sauraient plus en faire aucun usage; excepté peut-être de remplir quelques instans, inoccupés et rares, par le plaisir d'entendre résonner à leur oreille quelques mots so-

nores, doux, coulans, harmonieux, onde passagère et fugitive, dont on entend la course rapide, sans qu'elle pu[illegible] se rafraîchir le cœur. Certes il n'en serait pas de même si nos docteurs dans la foi avaient été nos auteurs classiques. On y reviendrait tôt ou tard, rarement ou souvent, mais on y reviendrait; j'ose l'assurer. Oui, il est mille circonstances dans la vie, où le jeune homme, le père de famille, le vieillard, viendraient prier avec eux, se réjouir avec eux, se plaindre avec eux, espérer, craindre, aimer avec eux : ils seraient de vrais compagnons d'enfance, ils seraient des amis, des pères, avec lesquels on aurait en commun la foi, l'espérance, l'amour.

Dans l'enseignement actuel, tout est isolé et se fait pour ainsi dire sans but déterminé. On fait machinalement une classe, puis une autre classe, et l'on peut défier de montrer le moindre ensemble en ce qu'on fait. On traduit un mot, puis un autre mot, pour l'ordinaire très-péniblement; parce que rien ne parle au cœur, ce que l'auteur dit ne regardant point du tout les élèves; inconvénient très-grave, qui n'aurait pas lieu si les écrits des Pères, prenaient enfin dans nos écoles la place qui leur est due. En un mot, je le répète, je ne comprends pas, quand on veut former des prêtres *chrétiens*, pourquoi on leur fait faire un ennuyeux détour de sept ou huit années d'études presque *païennes*.

Une autre amélioration, qui me paraîtrait devoir être utile, ce serait de séparer un peu moins les connaissances, et de profiter un peu plus de l'occasion pour donner aux élèves une instruction simultanée. Je m'explique :

Comme on ne peut lire aucun auteur, et même aucun livre, sans y trouver des idées, des jugemens, des propositions et des raisonnemens de toute espèce, ne faudrait-il point instruire les élèves de tout ce qui regarde ces connaissances, à mesure qu'ils les rencontrent? de cette manière le tems des classes serait aussi le tems de la *logique*, et rien n'empêcherait de s'appliquer à la *théologie* au sortir de la *rhétorique*; ou plutôt, tout le tems des classes serait un commencement de rhétorique, de logique, et de théologie, tout ensemble, puisqu'en étudiant les Pères, on verrait dans leurs écrits l'application constante, la preuve solide d'une *grammaire* plus complète, d'une *rhétorique* plus ecclésiastique et d'une *logique* plus saine, plus rigoureuse.

La *logique* ne serait plus un cours séparé, sec et abstrait, misérable tissu d'*atqui* et d'*ergò* qui se reproduisent ensuite si ennuyeusement dans la *théologie scolastique* actuelle, et empêchent ainsi nos auteurs de jamais parler au cœur, ce à quoi ils devraient cependant s'appliquer en parlant à la jeunesse.

Faire la *logique* à part comme on la fait à présent, c'est la présenter de manière à ce qu'on sache à peine à quoi elle est bonne; elle est toute de spéculation, et ne sert qu'à prolonger d'une année le tems des études.

Je voudrais aussi voir les termes, dits *de l'école*, rigoureusement bannis des ouvrages élémentaires, et à cette occasion je ne puis m'empêcher de dire que c'est, à mon avis, rendre un fort mauvais service aux élèves que de leur faire contracter l'habitude d'employer de telles expressions pour s'épargner des périphrases ordinairement bien courtes; puisque, pour la plupart au moins, ils n'ont rien de plus pressé que de renoncer à ce style singulier s'ils veulent être entendus des fidèles. Si on les familiarisait au contraire avec le style des Pères, on obtiendrait un résultat bien plus satisfaisant.

La logique, comme je le propose, étant faite en même tems que les classes, le reste de la philosophie se réduirait à faire voir que la foi catholique, que les dogmes et les préceptes évangéliques, quoique *surnaturels*, sont aussi éminemment *naturels*, c'est-à-dire parfaitement conformes à la nature, telle qu'elle est en réalité, et non point telle qu'un individu peut se la représenter au fond de son cerveau; c'est-à-dire qu'en étudiant les sciences, telles que les *mathématiques*, la *physique*, dont il ne faudrait pas isoler l'*ontologie*, il faudrait, à l'exemple des Pères, montrer les vérités religieuses qu'elles sont destinées à nous rappeler. La *théodicée*, la *psychologie*, la *philosophie morale*, n'enseignent rien que la *théologie* proprement dite n'enseigne encore bien mieux; en conséquence, il faudrait ou les supprimer ou les faire rentrer dans la *théologie*. Considérées comme intermédiaires pour arriver à la théologie, elles sont inutiles. Rien de plus nécessaire que de savoir les vérités qui sont discutées dans ces parties de la philosophie actuelle; mais rien de moins nécessaire que de les savoir par la philosophie séparée de la théologie.

Outre la logique, il est encore bien d'autres points de la philosophie actuelle qui me paraissent devoir être supprimés ou rectifiés.

J'aurai peut-être des contradicteurs sur ce point, mais il est pourtant bien vrai que toutes les raisons que nos auteurs font valoir pour prouver ce qu'ils appellent assez improprement l'*insuffisance de la religion naturelle*, militent en faveur de la doctrine que je professe ici. Il y aurait, certes, plus d'une incertitude à signaler sur ce *qu'on enseigne en philosophie de la religion naturelle*; il suffit d'observer en ce moment qu'une religion que chacun découvre en soi, dont chacun reconnaît avec certitude la vérité sans autre secours que soi-même, n'est *naturelle* dans aucun sens admissible, attendu qu'il n'y a rien dans l'ordre naturel dont on ait, par le fait, la certitude; je dis la certitude motivée de cette manière, c'est-à-dire en s'isolant, ne fût-ce que *méthodiquement*, de Dieu, de la révélation, de la tradition, et de toute autorité, et de tout secours humain.

Quelque jugement que l'on porte sur les dernières disputes philosophiques, il me paraît aussi assez généralement reconnu que toute philosophie qui place le fondement de la certitude dans la raison de chaque individu, ne peut être préparatoire à une bonne étude de *théologie catholique*, et serait conséquemment encore déplacée dans l'enseignement clérical, quand bien même, par impossible, elle serait vraie; attendu, qu'*en théologie* on ne procède point à la recherche de la vérité par une voie analogue à l'*évidence philosophique*.

On se croit bien avancé quand on a posé toutes les règles de l'*évidence*; mais de quel secours peuvent être ces règles, lorsqu'on pose en principe en même tems que *l'évidence ne nous dit rien de l'existence des choses*; mais si cela est, comment pourrait-elle nous servir pour prouver la religion qui repose en entier sur des faits? comment en particulier avoir l'évidence des miracles pour rendre les mystères évidemment croyables?

Si on entend la même chose par *évidence* en théologie et en philosophie, comment concilier cela? si on n'entend pas la même chose, comment justifier nos auteurs qui n'en avertissent pas? et comment regarder l'étude de la philosophie comme une *introduction à la théologie*? Si l'évidence ne nous dit rien de l'existence des faits; de quoi parle-t-elle donc? Est-ce que l'accord des jugemens de nos auteurs avec la vérité n'est pas un fait? qu'est-ce que c'est

donc, s'il vous plaît? est-ce que la nature est autre chose qu'une collection de faits? est-ce que nous pouvons connaître autre chose que des faits? quel bien l'évidence va-t-elle donc nous faire? avec elle il est donc *certain* qu'il existe *peut-être* quelque chose?

On ne peut connaître la religion que par une révélation transmise par les traditions : qu'est-ce que la raison peut donc deviner? La raison n'a jamais existé sans révélation : comment donc peut-on savoir, comment peut-on s'amuser à chercher, ce qu'elle nous aurait dit dans une hypothèse, qui, par le fait, est incontestablement chimérique?

Et l'on prétendra qu'une philosophie qui s'occupe de ces inutiles recherches vaut une heure de peine! Le tems est-il donc chose si vile, et que l'on puisse céder en échange de si minime marchandise?

Que les jeunes élèves soient nourris des leçons et des écrits de nos Pères les plus distingués et les plus près de l'enseignement apostolique, et ils n'auront plus rien à apprendre de ces méthodes nouvelles et introduites dans l'étude de la religion beaucoup plus tard.

N'est-ce pas encore une vérité bien triste, et pourtant malheureusement incontestable, que les mauvais livres sont parfaitement intelligibles, aux plus ignorans lecteurs, tandis que les bons sont bien souvent tellement bâtis, c'est-à-dire écrits d'un style si diffus, si froid, si négligé, et remplis de pensées et de preuves si obscures, si étranges, si métaphysiques, qu'il ne suffit pas de la bonne volonté pour les comprendre ; il faut le plus souvent *avoir fait ses classes* pour en profiter, et encore cela ne suffit pas toujours. Je prie mes lecteurs de prendre en bonne part ce que j'ose ajouter, qu'il vaudrait beaucoup mieux s'occuper de présenter les preuves de la religion d'une manière simple, et facile, et attrayante, que de tant d'autres soins qui ont sans doute pour but l'éclat du culte ou l'honneur de nos églises, mais qui ne visent pas si directement à la conquête de ces malheureux esprits qui tâtonnent dans les ténèbres, et de ces pauvres âmes qui se perdent parce qu'elles n'ont pas trouvé de bouche assez savante pour les convaincre, ou assez éloquente pour les toucher.

Or, où prendre ces paroles de science et d'amour qui doivent

convertir et attirer les cœurs? Certes, ce n'est point dans les livres de nos auteurs classiques païens, ce n'est pas non plus dans nos traités scolastiques de philosophie ou de théologie, squelettes décharnés de la vérité; nous les trouverons d'abord dans nos divines Écritures, et puis dans les Pères, modèles achevés d'éloquence chrétienne et de dévouement apostolique. Tant que nous n'aurons pas puisé dans ces mines divines de sagesse et de science, tant que nous n'aurons pas même cherché à mettre à profit ce que les saints papes et les congrégations romaines ont de secours à nous offrir, et de modèles pour nous instruire, pouvons-nous dire, la main sur la conscience, que nous faisons tout notre possible pour fermer les plaies que l'ignorance, et par suite l'impiété, ont faites à cette portion de l'Église de France que Dieu a confiée à nos soins?

Or, remarquons ce qui est advenu à cette portion de vigne qui nous était échue, depuis que nous avons abandonné la méthode et les exemples des Pères pour nous attacher à quelques méthodes et à quelques inventions humaines. Nos docteurs, nos universités, nos facultés de théologie, se sont jetés dans des questions sans fin et sans profit. On a disputé longuement sur les droits des papes, sur la conduite de tels ou tels de leurs prédécesseurs; on a entassé dans les traités de théologie hypothèses sur hypothèses et suppositions sur suppositions, par lesquelles on cherchait à apprendre aux élèves ou aux fidèles ce qu'on devait faire, ou ce qu'on aurait dû faire si le pape faisait, ou avait fait telle ou telle chose, qui plus que probablement ne doit jamais arriver. Et cependant, tandis que l'on se jouait ainsi de la vérité et des devoirs qui sont des faits et non des apparences ou des possibilités, on laissait perdre la foi au milieu de notre pays de France, et on la laissait perdre d'une manière plus tragique, plus entière que partout ailleurs dans la chrétienté.

Que faut-il conclure de tout cela, si ce n'est qu'il y a dans nos *méthodes*, nos *usages*, notre *enseignement particulier* quelque vice caché que nous devons nous hâter de rechercher et de corriger, c'est qu'il faut nous rapprocher de la grande famille, et surtout du Père commun, qui est chargé de nous enseigner la véritable voie.

Je termine ici ce premier article, résolu d'y donner une suite,

vrages que ces professeurs ont mis au jour, ou quelques-unes de leurs leçons, pour faire comprendre quel est *l'esprit qui les guide* et *quelle instruction la jeunesse peut acquérir en les entendant.*

Cet examen nous paraît suffisant pour connaître les mouvemens de la science de ce siècle, et surtout nous paraît devoir être particulièrement utile, et aux parens qui envoient leurs enfans se *former* aux écoles de Paris, et aux jeunes gens qui, préoccupés quelquefois par l'éclat d'une certaine éloquence, ne distingueraient pas assez la forme du fond, la parole de la vérité.

Déjà dans le précédent Numéro nous avons commencé à parler de M. *Cousin*, dont le nom, quoique enseveli maintenant dans les portefeuilles du pouvoir, domine encore avec autorité dans les écoles de Paris. Dans le Numéro prochain nous donnerons la suite de cet article remarquable; et nous en usons ainsi, non pas que cet article ne soit achevé, mais pour ne pas donner trop de place aux matières abstraites de la philosophie, notre recueil n'étant déjà que trop grave et trop sérieux. Nous tâcherons aussi dorénavant de ne consacrer qu'un seul article pour un seul auteur, ou pour un seul ouvrage.

Voici maintenant un de ces hommes, qui se sont fait une réputation de capacité et de bien dire, dont nos lecteurs jugeront le mérite après avoir lu cet article.

M. Lerminier,

PROFESSEUR DE L'HISTOIRE DES LÉGISLATIONS COMPARÉES au Collége de France.

C'est une vérité devenue triviale à force d'être répétée, qu'un grand mouvement se fait sentir dans les esprits; une partie notable de la jeunesse, plus sérieuse que la génération qui l'a précédée, poursuit avec ardeur de fortes études; de vastes travaux scientifiques sont entrepris dans toutes les branches des connaissances humaines; les intelligences, effrayées du relâchement ou de la rup-

ture des liens sociaux, réclament de toute part de nouvelles institutions; tous, en un mot, s'accordent sur ce point qu'il faut reconstruire sur des fondemens plus solides le double édifice de la science et de la société. Chacun met la main à l'œuvre; chacun, apportant le fruit de son labeur, demande assentiment ou critique, assistance ou opposition. De là comme un concours général de toutes les idées, et comme un immense tournoi intellectuel où la barrière est ouverte à tout chevalier, quelle que soit sa bannière, son armure, ses couleurs, et sous la seule condition de n'être dans l'arène ni félon ni déloyal.

Nous espérons bien que le triomphe de la vérité sortira quelque jour de ce combat : comment et à quelle époque? c'est le secret de Dieu; mais nul doute que les jours de désordre et de lutte ne puissent être indéfiniment abrégés, si tous les combattans, et surtout ceux qui sont placés au premier rang dans la double ligne du *professorat* et du *journalisme*, voulaient bien se convaincre de la hauteur de leur mission, s'abstenir de rien dire, dans l'attaque ou la défense, qui ne fût digne, grave, consciencieux, et ne faire usage d'aucun argument qui ne fût pesé d'avance avec une sérieuse réflexion et justifié par une conviction intime. Un ouvrage, une leçon publique, un article de journal, où ces idées seraient appliquées, avanceraient beaucoup plus la solution, et nous en pourrions citer plusieurs exemples, que ces mille publications de toute forme jetées chaque jour, par la presse ou la parole, sur le champ de bataille qu'elles encombrent et qui bientôt feront ressembler la polémique engagée à une discussion philosophique, comme le combat des Centaures et des Lapithes ressemblait à une bataille rangée.

Ces réflexions sont naturellement inspirées par le dernier ouvrage de M. Lerminier, intitulé : *De l'influence de la philosophie du* 18[e] *siècle sur la législation et la sociabilité du* 19[e]. Le sujet est grand et beau ; s'il est traité avec conscience et talent, un grand enseignement doit en résulter ; l'auteur touchera nécessairement à toutes les questions aujourd'hui soulevées, et, soit en développant des idées qui ont déjà cours, soit en publiant ses propres vues avec sagesse et liberté, il peut élever un monument à la fois utile et glorieux. Malheureusement son livre est loin de remplir toutes ces conditions, et après l'avoir lu, on ne sait s'il faut sourire ou s'indi-

gner de la morgue philosophique du professeur, de la peine qu'il prend pour obscurcir les notions les plus simples et les plus communes, de ses flagrantes contradictions, de l'assurance imperturbable avec laquelle il passe du truisme au paradoxe, de l'inconcevable légèreté avec laquelle il traite les choses les plus graves et les hommes les plus respectables.

Si M. Lerminier était un de ces sophistes, trop nombreux encore quoiqu'ils deviennent plus rares de jour en jour, dont toute la destinée est de rajuster des argumens mille fois réfutés, de recoudre d'anciennes calomnies, et parmi lesquels la haine et l'hypocrisie tiennent lieu de science et de talent, à Dieu ne plaise que nous eussions prononcé son nom dans les *Annales*, bien convaincus que le tems arrive où chaque chose est estimée à sa valeur et où de tels hommes nuisent beaucoup plus à leur propre cause que tout ce qui leur pourrait être opposé. Mais, hâtons-nous de le dire, il n'en est point ainsi. M. Lerminier est doué de précieuses facultés; à une imagination riche et féconde, il joint une prodigieuse facilité d'élocution, il s'est rendu naturel le talent d'improviser; on ne saurait lui refuser parfois de l'âme et de la vraie chaleur; il a d'ailleurs un grand fonds d'érudition, car il nous l'apprend lui-même, et nous le croyons, il a *astreint l'ardeur de son âge à la patience des travaux successifs*; il a *beaucoup lu*; les divers systèmes de philosophie allemande lui sont familiers; il a *vécu dans le commerce des grands maîtres du 16e, du 17e et du 18e siècles*; *Cujas, Domat, Bodin, Grotius, Montesquieu, Vico, Savigny, Hugo ne lui sont pas étrangers*[1]. Avec de tels avantages, joints à celui d'une jeunesse ardente qui peut encore beaucoup acquérir, nul doute que M. Lerminier ne soit propre à servir très-utilement la cause sociale. Pourquoi donc préfère-t-il à l'honneur d'un combat réglé qui ne serait point au-dessus de ses forces, la gloire vulgaire de se jeter dans la mêlée et de frapper en aveugle des coups qui pour être quelquefois vigoureux, n'en sont pas moins hasardés?

Ce jugement est sévère, nous avons à cœur de prouver qu'il est mérité. L'auteur commence son livre par un aperçu du 17e siècle

[1] *Préface*, p. 2 et 3.

qui nous paraît bien résumé dans cette triple observation, *développement positif et calme des sciences, des lettres et des arts; établissement de la monarchie absolue, de ses limites et de son administration; mouvement sourd des idées, mouvement en apparence sans application et sans avenir.*

Mais il est vraiment curieux de voir dans quelle tête il va chercher les premiers symptômes de ce mouvement philosophique, et en quels termes il le caractérise; écoutons: « Il importe de surprendre et de relever au milieu même de l'âge de Louis XIV les signes d'une révolte naissante contre l'autorité de l'Église et du prince. Et ce sera l'Église qui nous fournira un factieux de génie, tour à tour adversaire du pape et du roi, de l'orthodoxie et de la puissance absolue; précepteur d'un héritier du trône, l'instruisant à détruire un jour l'œuvre de son aïeul, d'une indépendance d'esprit sans bornes, d'un mysticime raffiné dans l'imagination, d'une tendresse et d'une sensibilité de femme; d'une ambition sans limite et sans découragement; profond dans ses ruses, inépuisable en ses détours, aimable en ses artifices, faisant de ses vertus l'instrument d'une grandeur à venir; assidu auprès du lit du pauvre avec la pensée et la convoitise du ministère; flatteur de tous avec dignité pour devenir leur maître; portant sur sa physionomie et dans ses yeux charmans les reflets séduisans d'une âme d'autant plus maîtresse de ses secrets qu'elle semblait à chaque instant les laisser échapper. Sous l'apparence d'une majesté tranquille, Fénelon était intérieurement agité par les pensées les plus discordantes..... Le même homme était la proie toujours vive et toujours saignante d'une ambition persévérante. »

Tout cela certes est paradoxal, inouï, et l'auteur ne peut espérer d'être cru sur parole quand il s'agit de changer à ce point les idées généralement reçues. Quelles sont donc les preuves sur lesquelles il s'appuie? il ne s'agit point d'un homme inconnu, d'une époque obscure et reculée; les documens abondent, tout peut être vérifié. Or, parmi tant d'autorités presque contemporaines, M. Lerminier n'en a trouvé qu'une seule qui lui semble justifier ces violentes allégations; et cette autorité n'est autre que M. *de Saint-Simon*. Saint-Simon dont on connaît assez le caractère jaloux,

soupçonneux, porté à la critique et même à la satire la plus amère[1], Saint-Simon que Marmontel, son fidèle copiste, accuse d'écrire « avec cette partialité qui exagère tout à ses yeux et lui fait tout » louer ou tout blâmer sans mesure, avec ce caractère souvent si » passionné, avec cette bile envenimée qu'il répand à grands flots » sur tous les objets de sa haine ou de ses fiers ressentimens, avec » cet intérêt personnel qui le domine, etc. »

Voilà le seul témoignage qu'oppose M. Lerminier, aux innombrables monumens des 17e et 18e siècles, et cela pour flétrir un nom environné jusqu'ici d'amour et d'hommages, un des plus beaux noms qui se lise dans l'histoire de l'humanité.

Ce n'est pas tout encore : dans un fragment de onze grandes pages tiré des *Mémoires de Saint-Simon*, cité en note, et presque entièrent consacré au panégyrique de Fénelon, à peine trouve-t-on trois ou quatre phrases où perce l'intention maligne de dénigrer un peu le grand archevêque et de lui imputer le désir de plaire et de dominer.

Tel est le thème qu'a voulu broder M. Lerminier, et il l'a fait d'une manière que nous nous abstiendrons de qualifier. Fénelon, l'*ennemi du pape et du roi!* lui dont l'humble obéissance était plus précieuse au souverain pontife que l'ardente foi de Bossuet, lui qui en 1709 ouvrait ses greniers aux troupes royales, et du fond de son exil *méritait les louanges de Louis XIV* [2]. Fénelon *d'une indépendance d'esprit sans bornes!* lui qui étonnait le monde et édifiait l'Église *par la promptitude, la netteté, l'éclat de sa soumission* [3]. Fénelon enfin *un rusé* et un *ambitieux!* lui qui, pouvant ralentir le zèle violent de ses adversaires, et les embarrasser par ses récriminations, aimait mieux répondre, *moriamur in simplicitate nostrâ;* lui qui, *retiré dans son diocèse, y vivait avec la piété et l'application d'un pasteur....., ne courait après personne et recevait qui le voulait voir... Sortant de table,* c'est toujours Saint-Simon qui parle, *il demeurait peu avec la compagnie; il l'avait accoutumée à vivre chez lui sans contrainte et à n'en pas prendre pour*

[1] Voyez ce qu'en dit le premier éditeur de ses *Mémoires*. Strasbourg. 1791.

[2] *Mémoires de Saint-Simon*, cités par M. Lerminier, p. 400.

[3] *Ibid.*

elle..... Jamais un mot sur la cour, sur les affaires, quoi que ce soit qui pût être repris, ni qui sentît le moins du monde bassesse, regrets, flatteries; jamais rien qui pût laisser seulement soupçonner ce qu'il avait été, ni ce qu'il pouvait encore être[1]. Nous ignorons si jamais le désir de gouverner l'État s'est élevé dans cete âme si pénétrée des mystiques ardeurs de l'amour divin; mais, s'il en est ainsi, nous regrettons bien vivement que Dieu n'ait pas exaucé ce vœu, car il est beau autant qu'il est rare de voir l'empire des hommes aux mains du génie et de la vertu.

Sans doute Fénelon a écrit le *Télémaque*; il s'est servi des voiles d'une ingénieuse fiction pour flétrir éloquemment, la *guerre*, le *despotisme*, la *frivolité* et la *licence des mœurs*, l'*égoïsme qui se fait Dieu*; et nous ne voyons là rien qui soit indigne ni de l'instituteur d'un prince, ni d'un prêtre, tels que le christianisme les produit dans tous les tems. Massillon aussi a tonné contre toutes ces choses du haut de la chaire, et c'est une raison pour M. Lerminier de noter *encore un prêtre qui, à l'exemple de Fénelon, passe du côté de son siècle, abandonnant l'immobilité de l'Église*. Mais ne dirait-on pas en vérité que l'Église n'a coutume d'admettre que des flatteurs de rois dans le sanctuaire de Dieu? Le savant professeur est-il donc absolument étranger aux choses d'ici-bas? Lui qui a tant lu, n'a-t-il jamais ouï parler des Chrysostome, des Ambroise, des Grégoire, des Thomas Becket? Ignore-t-il qu'Hilaire ou Flavien parlaient, écrivaient aux empereurs autrement que Diderot à la Czarine[2]? et que Bossuet lui-même dans la chapelle de Versailles, prenait

[1] Pag. 397, 398, 399.

[2] Voici un fragment de la correspondance de Diderot avec Catherine II, que M. Lerminier nous évite la peine d'aller chercher dans le *Supplément aux Œuvres complètes* de cet auteur (édit. de Berlin, p. 325) :

« Grande princesse, je me prosterne à vos pieds, je tends mes deux bras vers vous; je voudrais parler, mais mon âme se serre, ma tête se trouble, mes idées s'embarrassent, je m'attendris comme un enfant, et les vraies expressions du sentiment qui me remplit expirent sur les bords de ma lèvre... »

Diderot se servait à dessein du style asiatique : c'était du tact ! (Réflexion de M. Lerminier.)

avec Louis XIV un autre ton que Voltaire avec le moindre courtisan de la Régence? En marchant sur ces nobles traces, Massillon ne faisait que remplir le devoir de son ministère, et la seule part qui revienne peut-être à la philosophie moderne dans certaines compositions de l'illustre orateur, comme le seul reproche que lui puisse adresser la religion, c'est d'avoir trop ménagé parfois l'auditoire élégant et corrumpu qui l'écoutait, c'est d'avoir trop oublié l'énormité de la dissolution publique et d'en avoir gazé le tableau, par respect sans doute pour l'âge encore si tendre et l'innocence encore si pure du premier de ses auditeurs.

M. Lerminier poursuit l'examen des philosophes du 18e siècle, dont il a si singulièrement (nous allions dire si effrontément) ouvert la liste; examen qui n'offre rien de bien neuf, ni de bien remarquable. Nous croyons toutefois devoir rapporter son jugement sur le premier et le plus fameux de ces écrivains, celui qui nous a transmis son nom comme le symbole de la philosophie et de la littérature de son époque. Ce sera le meilleur moyen de faire connaître la manière de M. Lerminier, *ab uno disce omnes* : « Voici un philosophe » d'une nouvelle espèce; ne lui cherchez aucun trait de ressem- » blance avec ses devanciers; pour mieux les continuer, il s'en » distingue davantage. Et sur le champ je saisis son plus saillant » raractère, la passion. Voltaire est spirituel, sans doute, mais sur- » tout il est passionné; une passion inépuisable dans ses trésors et » dans ses formes, ardente, subtile, généreuse, amère, implacable, » bonne, âcre, caressante, souple, insolente, le vivifie, le pénètre, » le relève et le soutient : il crie, il pleure, il rit, il s'emporte, il » éclate de mille façons; il interrompt des gémissemens et des indi- » gnations par un ricanement sardonique; il détruit l'effet qu'il » vient de produire par un plus puissant et contraire. Ne lui résis- » tez pa c'est un démon... »

Très-bien jusqu'ici. Voltaire est jugé du premier coup d'œil; la passion d'abord, le bon sens vient ensuite : « Armé de passion et de » bon sens, Voltaire développa ses desseins et son esprit par quatre » moyens : la scène, l'histoire, la philosophie et la polémique. »

Pour ce qui regarde le *drame* Voltairien, les idées de M. Lerminier ressemblent trop à ce que chacun peut lire dans la littérature

de Labarpe, pour que nous nous y arrêtions: passons à l'*histoire*.

Voltaire écrivit l'histoire pour la détruire et dans un but révolutionnaire... Son *Essai sur les mœurs des nations* est un résumé, « un *factum*, un pamphlet : il raconte pour condamner, il raconte » pour enseigner; il poursuit à outrance les papes, les moines et » les prêtres; il est injuste parce qu'il ne distingue pas les tems... » En *Philosophie* son mérite n'est guère plus éclatant puisqu'il s'est borné « à populariser Newton, Pope, Locke, à prêcher le déisme, » à faire connaître l'Angleterre dans des lettres brûlées par le bourreau, à poursuivre les traditions chrétiennes dans son *Diction-* » *naire philosophique*, et à plaider pour Calas, Sirvin et Détallonde... » Voyons enfin ce qu'il fut dans la *polémique*.

» Voltaire sentit qu'il fallait vaincre ou mourir; il courtisa les » rois et les grands, mais il fut implacable envers ses adversaires » littéraires, envers les chevaliers de l'Église et des ténèbres... Dès » qu'il a toisé l'imprudent qui vient s'offrir à ses coups, il l'in- » sulte, le déconsidère, le dépouille de sa dignité; dût-il dans la » lutte perdre un peu de la sienne. Il raille sur tous les tons, dans » tous les styles, vers et prose; il moque, il bafoue son adversaire; » il l'étourdit par ses clameurs aigres et discordantes; il l'ahurit, le » stupéfie et le torture par l'intarissable abondance des plus inju- » rieuses saillies. Cette polémique assourdissante et cruelle est » comme le charivari de l'intelligence. »

Eh bien! pourriez-vous croire que la même plume qui a tracé ces lignes, écrit sur le même homme et à la même page : « C'est de » nos écrivains celui qui a le plus et le mieux usé de la polémique; » et un peu plus bas : « Le génie de la philosophie dût être content » de son représentant..... Avoir été Voltaire est une des plus » grandes gloires qui puissent échoir à un homme. Mais il s'est » trompé! Belle affaire! on n'écrit pas soixante-dix volumes sans se » tromper. » Est-ce assez abuser de la parole? est-ce assez insulter au bon sens de son auditoire et à la patience du public?

Nous ne suivons pas l'auteur dans l'appréciation des autres philosophes, nous contentant de faire observer qu'à l'article de Jean-Jacques, il fait deux découvertes dont personne ne s'était encore douté: L'une, que *Rousseau a restauré la conscience de Dieu*; l'au-

tre ; que Rousseau était un fort grand musicien, et si quelqu'un ose à ce propros parler du *Devin du village*, il le confond par cette exclamation sans réplique : « Que de pensées restées inconnues, que d'émotions perdues pour nous s'élevèrent dans le cœur de Rousseau pendant qu'il écrivait des notes pour gagner du pain ! Scribe divin, sublime copiste, dans quelles régions s'égarait ton âme pendant que tes doigts couraient sur le papier ? aurais-tu donc quitté la terre emportant avec toi les plus profonds secrets de ton génie ? » Oh ! qu'il est à regretter que Rousseau n'ait pas aussi emporté avec lui le secret de boursouffler toutes choses, d'écrire toujours sans se mettre en peine de ce qu'on a dit une minute avant, de donner des phrases pour des raisons et des points d'admiration pour des argumens !

Après l'examen des hommes vient celui des choses. M. Lerminier passe en revue les diverses sociétés politiques de l'Europe; revue rapide et vraiment à vol d'oiseau, où le vrai, le faux, la justice, la partialité, l'invective, sont mêlés et confondus ; il jette un dernier regard sur l'antique société française expirante, juge en passant la Constituante, la Convention, la Gironde, Robespierre, et termine son tableau par ce morceau que nous citons en entier comme le résumé des jugemens portés par l'auteur, et comme un des plus curieux échantillons de son style, qu'il est libre à chacun de prendre pour de l'éloquence, mais que nous croyons, nous, ressembler beaucoup à la polémique de Voltaire, c'est-à-dire à un *charivari* :

« Quel siècle depuis la mort de Louis XIV, jusqu'au consulat de Bonaparte ! il a rempli les conditions qu'exige l'histoire, il a été grand et nouveau : il ne ressemble à aucun de ses devanciers, pas même aux deux qui l'avoisinent, ni au 16e ni au 17e ; c'est un autre champion ; il n'a ni les mêmes armes ni la même devise. Il a plus d'audace, plus d'impétuosité, porte la tête plus haute ; plus avide de gloire et de bruit et de divertissemens, l'esprit sinon plus grand, du moins plus ouvert, plus orateur que poëte, philosophe et soldat, raisonneur et passionné, généreux, cruel, pas chrétien, pas athée, plein de foi en lui-même et en Dieu, révolutionnaire, aspirant à fonder des choses nouvelles, aimable,

» terrible, mêlant dans sa destinée le sérieux et le comique, vi-
» cieux, héroïque, arrivant au terme exténué d'efforts, de plaisir,
» de sacrifices et de blessures, méritant, victorieux. Fermez sur ce
» guerrier fatigué les portes d'ivoire, il se repose dans les champs
» Élyséens; il y jouit des vives clartés de la gloire et de l'immor-
» talité; il a passé par le jugement de Dieu; ses mérites l'ont em-
» porté sur le mal; il a été comparé et glorifié. Maintenant il con-
» temple son jeune fils aux prises avec la vie, et il l'attend avec
» l'orgueilleuse certitude d'être surpassé par son héritier. »

Qu'on nous permette d'opposer à ces brillantes funérailles du 18[e] siècle, un *requiem* chanté sur un autre ton et par une voix qui a aussi sa force et sa justesse, par la voix d'un homme qu'on ne saurait accuser de prévention en faveur de nos doctrines.

« Au 18[e] siècle, quand le philosophisme, *ce pur et brillant flambeau de la raison, ce régénérateur de l'humanité asservie*, luttait encore d'infamie avec la régence; quand ce philosophisme mêlait sa lèpre à cette gangrène, en répandant un flot de livres stupides, impies ou obscènes, qui, selon ses vues, corrompaient une société, à laquelle il eut l'atrocité de reprocher sa corruption, quand, plus tard, il la fit décimer par ses bourreaux;

» Quand Helvétius, Condorcet et les encyclopédistes, vivaient splendidement d'athéisme et d'ordures; quand les hideuses passions d'une populace déjà sans croyances religieuses commençaient à fermenter, quand le meilleur des rois, la plus vertueuse des reines étaient abreuvés de calomnies vomies par le parti républicain en langage des halles;

» Non! non! dans ce malheureux siècle, au milieu de cette terrible saturnale, bizarre et effrayante comme l'agonie d'un fou, toute immoralité était dans les mœurs, tout vice avait droit de cité!

» N'était-ce donc pas le dernier terme de cette longue dégradation sociale qui datait de Luther; de Luther, que Voltaire et ses *manœuvres* parodiaient d'une si misérable façon? Voyez, c'est la grossière insolence de Luther, sa mauvaise foi dans la discussion, sa haine pour tout ce qui est saint et révéré parmi les hommes, ses injures sordides, ses dégoûtantes obscénités. Mais au moins Luther avait eu le premier l'audace d'attaquer de front

et de frapper au cœur cette puissante société monarchique et religieuse, dont Voltaire et son école souffletaient si lâchement le *cadavre*[1]. »

La dernière partie du livre de M. Lerminier est à la fois la plus courte et la plus importante. Elle s'ouvre par l'exposé succinct des principaux faits historiques de notre siècle, et se termine par une suite de chapitres composés chacun de quatre à cinq petites pages, et portant tout simplement une des intitulations suivantes : *De la Philosophie, de la Religion, du Christianisme, de la Législation*, etc. Quel que puisse être le génie de l'écrivain, quelle que soit son aptitude à extraire et à *compactiser*, tant de concision a droit d'étonner. Quoi qu'il en soit, parmi les petits chapitres dont nous parlons il en est plusieurs qui méritent particulièrement notre attention, puisqu'ils renferment, tels quels, les principes généraux de l'auteur et comme la quintessence de son livre. Nous ne nous attacherons pas toujours à l'ordre des idées suivi dans l'ouvrage, nous astreignant seulement à ne rien dire qui ne soit justifié par des citations faciles à vérifier.

Il est rationel sans doute d'examiner premièrement les idées philosophiques du professeur. Qu'est-ce que la philosophie, suivant M. Lerminier ? Nous lisons le chapitre destiné à ce sujet, et au milieu d'une phraséologie sonore sur *la pensée infinie, infatigable et passionnée*, où l'auteur avoue que la philosophie n'a ni *la corne d'abondance, ni la clef du paradis*, nous trouvons que *la philosophie est le mouvement éternel de l'esprit humain*[2]. Ceci a besoin d'explication ; car enfin ce mouvement est-il constant ou déréglé, a-t-il ou non des lois certaines, un point de départ fixe, un but déterminé ? La philosophie est-elle en possession de vérités incontestables ? en un mot, est-elle dogmatique ou non ? C'est là, comme on voit, une question vitale ; écoutons la réponse :

[1] Eugène Sue, dans un article inséré dans la *Revue de Paris*. Il est bien entendu que nous n'entendons pas admettre toutes les expressions de M. Sue, entre autres celle de *cadavre* appliquée à la religion chrétienne. La révolution de 93 a prouvé au moins que le sang circulait encore dans ce prétendu *cadavre*.

[2] *De l'Influence de la philosophie*, etc., p. 344.

« La philosophie outrepasse le schisme ; elle sort des voies de la » conception primitive pour se retrouver entièrement libre ; elle » restaure la nouveauté et l'indépendance de ses recherches ; dans » cette situation elle n'est plus protestante, *elle n'est pas encore* » *dogmatique* (p. 345). » Rappelons maintenant ce que nous avons lu plus haut (p. 137) : « La philosophie moderne s'est montrée in- » timement sociale ; car elle a cherché les conditions d'une nouvelle » société ; elle n'a été avare ni d'affirmations, ni d'utopies. La théo- » logie réformée avait été surtout polémique ; *la philosophie fut dog-* » *matique*. J'en trouve la preuve dans la foi qu'elle inspira ; on crut » religieusement à ses leçons et à ses doctrines [1]. » Il est donc constaté que la philosophie fut *dogmatique*, mais *qu'elle ne l'est pas encore*, qu'elle peut le devenir de nouveau ; car *elle n'est pas seulement subversive*, *elle édifie des résultats positifs*, *elle enfante l'axiome*, *et l'axiome est le précurseur légitime du dogme* (p. 347). Tout ceci, nous le savons, est sujet à discussion ; et l'on pourrait contester à l'axiome sa paternité, aussi bien qu'au dogme sa généalogie ; mais nous ne faisons qu'exposer un système, et il nous semble que, d'après ce que nous avons vu jusqu'ici, on peut classer M. Lerminier parmi les *rationnalistes*. Nous sommes confirmés dans cette opinion par le passage suivant : « La forme la plus positive et la plus sévère » de la philosophie est le rationnalisme. Le rationnalisme consiste » dans la connaissance et l'application de la raison, qui à la fois se » connaît dans ses propriétés et ses limites, et qui se sert de l'in- » strument connu. La raison ne se connaissant elle-même que par » elle-même est obligée de s'affirmer, de se croire (p. 347). » Obligation que, pour le dire en passant, quelques-uns pourront trouver arbitrairement imposée, puisque la philosophie, qui n'est que la raison humaine dans un mouvement perpétuel, n'est pas encore dogmatique, et par conséquent ne saurait obliger à croire quoi que ce soit. Mais ne quittons point notre auteur. Le voilà donc définitivement rationnaliste, et en effet, dans mille endroits il paraît ne

[1] En effet, jamais on n'a cru plus religieusement qu'il ne fallait rien croire, et que chacun était libre d'agir selon sa croyance ; doctrine éminemment sociale, comme on sait.

vouloir que le triomphe de la raison pure, et presque toujours aux dépens de ce qui est antique et traditionnel : il loue le 18e siècle » d'avoir voulu rompre avec la tradition, de s'être insurgé contre les mensonges et l'idiotisme d'une vieille autorité (127); » il loue » Rousseau et J. Bertham « d'avoir méprisé le passé (89), d'avoir » affranchi leur pensée du joug des traditions historiques (357); » il loue la révolution de 1830 « d'avoir rendu le pas à l'idéalisme sur » la tradition (319). »

Qui ne lui croirait après cela peu ou point de vénération pour l'autorité des siècles écoulés? Néanmoins, en parlant des merveilleuses découvertes faites depuis peu dans les anciennes civilations de l'Orient, le même homme prononce ces propres paroles. « Le » passé pourra nous dire si les idées de l'humanité sont récentes et » nouvelles dans leur racine; si un peuple, un homme peut s'en » dire l'auteur et le propriétaire; si la révélation n'a pas été toujours » une des pensées familières à l'humanité; si l'incarnation n'a pas » été prodiguée.... Les propriétés du triangle rectangle étaient » connues à la Chine deux mille deux cents ans avant l'ère chré- » tienne... La religion rationnelle de Confucius concorde souvent » avec l'Évangile du Christ (337). » Il avait déjà dit ailleurs : « L'Inde, la Chine, l'Égypte sont fouillées; la Grèce et Rome s'éclair- » cissent de plus en plus; et dans cette enquête historique, dans ce » récolement des titres et des écritures du genre humain, malheur » à ce que la lumière et la comparaison feront pâlir (121). »

On voit qu'il est difficile de serrer de près M. Lerminier. Si vous lui parlez de la tradition, il vous répond par la prééminence de la raison humaine; si vous discutez les droits de celle-ci, il vous renvoie au récolement des écritures de genre humain. Qu'il veuille bien choisir une fois : s'il se fixe au rationnalisme, qu'il fasse, pour nous servir d'une de ses expressions les plus pittoresques, qu'il fasse germer *dans sa tête la plante cérébrale de l'axiome*; que celui-ci produise le dogme; ou bien si l'axiome n'est pas encore assez grand et assez fort pour porter un si beau fruit, qu'il se montre seul, qu'il soit aussi frêle, aussi vigoureux, aussi simple, aussi composé, aussi intelligible, aussi vague qu'il le voudra, mais enfin qu'il soit; alors nous pourrons discuter les doctrines du philosophe et apprécier

ses formules. Que s'il préfère s'en rapporter à l'antique autorité, nous n'aurons garde de refuser le combat sur ce nouveau terrain; certes ce n'est point après les travaux et les découvertes des Champollion, des Cuvier, des Rémusat, des Ampère que le christianisme peut craindre aucune lumière ni aucune comparaison.

Les idées de M. Lerminier sur *la religion* ont la même fixité et la même consistance que ses idées philosophiques. Selon lui, la religion n'est autre chose qu'un élément et un produit de l'activité intellectuelle; l'homme est religieux comme il est poëte, comme il est philosophe, comme il est artiste; « l'homme a l'idée de l'absolu; » l'idée lui en donne l'amour; l'amour le désir; le désir éveille » l'imagination; l'idée, l'amour, le désir, l'imagination enfantent la » religion. » Elle est un besoin de l'âme, ni plus ni moins; on ne saurait blâmer ceux qui l'éprouvent ni ceux qui peuvent se mettre au-dessus. Du reste, rien d'immuable ou d'absolu dans les formes religieuses : « Si la religion est le suprême effort de l'humanité, » elle n'en est pas moins soumise aux conditions mêmes de l'huma- » nité. Or, rien n'existe sur la terre hors du tems et de l'espace; » rien ne peut se mouvoir dans ces deux formes sans en supporter » les empreintes et les limites.... Donc si la religion est une idée » éternelle et universelle, elle n'a pas de symbole éternel et catho- » lique. »

Cette opinion, qui se réduit au pur *sentimentalisme*, déjà soutenue depuis long tems, a été longuement développée il y a trois ou quatre ans par M. Benjamin Constant, dans son grand ouvrage sur la religion, ouvrage au fond si religieux, qu'après l'avoir lu on peut demander, d'après M. Bérard lui-même, « *si l'auteur croit en* » *Dieu*[1]. »

Et je pense qu'il serait permis, sans blesser M. Lerminier, de lui adresser la même question; car, quoiqu'il prononce fort souvent et trop légèrement quelquefois ce nom redoutable, voici un aveu frappant et peut-être déplacé dans un chapitre destiné à laver de toute suspicion d'athéisme un des plus célèbres philosophes du 18[e] siècle : « Est-ce donc de l'athéisme que ce mouvement de l'es- » prit humain qui s'emploie à grandir incessamment la notion de

[1] *Réflexions sur une lettre de Cabanis.*

» Dieu? Qui donc sur la terre aujourd'hui possède Dieu avec tant » de certitude qu'il puisse interdire ou calomnier sa recherche? » Hommes du passé, vous ne l'avez plus; nous ne l'avons pas encore, » mais nous l'avouons du moins. » Or, il est difficile d'expliquer comment il est possible de croire en Dieu avant d'en avoir la notion. Après cela on ne sera point étonné si nous affirmons que la théorie de M. Lerminier est subversive de toute idée religieuse; et il n'en saurait être autrement, puisqu'elle implique la destruction de toute certitude, et qu'elle mène directement au scepticisme. En effet l'argument dirigé contre l'universalité des formes religieuses est le même dont se servent les sceptiques contre toute espèce de vérité absolue; car si rien ne peut se produire dans le tems ou dans l'espace, sans varier selon les époques et les lieux, il faut nécessairement conclure qu'il n'y a point de vérité qui ne puisse être altérée, dénaturée, changée; donc tout ce qui est vrai dans un tems et dans un lieu, peut-être faux dans un autre tems et dans un autre lieu; donc on ne peut rien affirmer ni rien nier absolument.

Nous l'avons déjà dit, nous ne discutons point; nous ne faisons qu'analyser un système avec ses conséquences nécessaires et nous nous bornons à proposer ici deux observations. L'une qu'il nous semble étonnant que le même homme qui reconnaît formellement qu'il n'y a rien dans la religion, dans la philosophie, dans le droit, qui soit immuable et qui ne corresponde au mouvement éternel de l'esprit humain, appelle néanmoins de tous ses vœux l'unité intellectuelle par l'invocation qui suit : « Unité, image de Dieu, voile » transparent de l'éternité, toi qui veux aujourd'hui revêtir une » robe nouvelle, si tu ne peux dès à présent devenir la reine du » monde, fais au moins passer dans les esprits et les cœurs le désir » de ta possession et la passion de ta conquête; embrase de tes ar- » deurs nos âmes pour les épurer et les changer; et que l'amour » que nous aurons pour toi nous devienne un gage de ta venue sur » la terre! » Cela est bien en vérité, et nous nous unirions du fond de notre âme à cette prière, — sauf toutes réserves de droit touchant *la robe nouvelle,* — si cette prière ne ressemblait à une amère dérision; car, s'il n'y a point de vérité absolue sur la terre, si tout ce que j'affirme ici peut être nié plus loin, il est par trop absurde de venir nous parler d'unité, comme si l'intelligence avait alors

d'autre ressource que de choisir entre l'idéalisme et le doute, c'est-à-dire entre le chaos et le néant.

La deuxième réflexion porte sur la manière dont les sentimentalistes, et M. Lerminier avec eux, établissent leur opinion. Si je leur demande : Pourquoi admettez-vous la nécessité du sentiment religieux? C'est, répondent-ils, parce que ce sentiment est dans la nature humaine. — Pourquoi fait-il partie de la nature humaine? C'est parce qu'il se reproduit dans l'universalité des hommes. — Mais, quoi! n'avez-vous pas dit en pricipe « que rien ne se peut » mouvoir dans le tems et dans l'espace sans en supporter les em» preintes et les limites? » Or, vous admettez sans doute que ce premier sentiment, cette idée primitive et essentielle de religion se produit *dans ces deux formes, hors desquelles rien n'existe sur la terre;* pourquoi donc serait-elle plus qu'une autre à l'abri du changement et de la destruction? Que si vous admettez contradictoirement aux prémisses avancées, qu'il faut croire et tenir pour vrai ce qui a été cru partout et toujours, pourquoi encore vous contredire de nouveau en embrassant un système opposé à toutes les croyances générales? Car s'il est une croyance fondée sur l'histoire et les monumens de tous les peuples, c'est que le pur sentimentalisme ne peut et n'a jamais pu suffire à l'homme; c'est que la religion, quoique ayant sa racine dans les plus intimes profondeurs de la nature humaine, n'est pas seulement un besoin naturel, un produit de l'esprit ou de la volonté, mais une loi imposée d'autorité et par révélation; que cette loi a reçu partout une expression analogue par la double voie du dogme et du culte; que le dogme a été partout basé sur la double conviction de la chute de l'homme et de la rédemption, comme le culte sur la double pratique de la prière et du sacrifice. Voilà des croyances claires, positives, adoptées par le genre humain : il faut ou les admettre, ou nier que la permanence et l'universalité soient les caractères du vrai. Mais que vous preniez le parti de nier ou celui d'affirmer, vous n'en êtes pas moins forcés de convenir que votre sentimentalisme ne repose sur aucun fondement solide; et alors, forcés dans ce dernier asile, ne sachant à quoi vous en prendre, n'ayant plus où poser le pied, que vous reste-t-il donc, qu'à vous livrer derechef à ce mouvement éternel de vos pensées; invincible tourbillon qui vous

emporte sans relâche dans un noir abîme, comme des âmes de damnés :

La bufera infernal, che mai non resta,
Mena gli spiriti con la sua rapina,
Voltando e percotendo gli molesta....
. . . .
E come gli stornei ne portan l'ali
Nel freddo tempo, a schiera larga e piena,
Così quel fiato gli spiriti mali,
Di quà, di là, di giù, di su gli mena :
Nulla speranza gli conforta mai
Non che di posa, ma di minor pena [1].

La *morale* de M. Lerminier est parfaitement en harmonie avec sa foi (et nous sommes heureux sous un rapport d'avoir à lui donner cet éloge, qu'il est, au moins sur ce point, d'accord avec lui-même). De même qu'il parle souvent de Dieu sans en avoir une notion bien claire, il parle aussi de la Providence sans en avoir une idée bien arrêtée; il fait concourir avec elle une certaine fatalité assez vaguement exprimée, mais qui a cependant une part inévitable dans le *dénouement des choses humaines* (p. 206, 352.....), ce qui autorise le philosophe à déclarer formellement que *tout est bien dans le cours des choses*, *si l'on sait le comprendre*, et que *Dieu prend toutes les révolutions*, et sans doute aussi tous les événemens, *sur sa responsabilité* (p. 152 et 319). Nous n'accusons pas pour cela expressément M. Lerminier de fatalisme, parce qu'il ne nous semble pas en faire une profession assez explicite, et que nous serions bien fâchés d'adresser un reproche injuste à qui que ce soit; nous disons seulement que toutes ses doctrines y aboutissent, ce qui ne suffit pas pour lui enlever le choix entre le fatalisme et l'inconséquence; nous sommes même portés à croire que ce dernier parti doit sourire davantage au jeune professeur, attendu ses nombreux antécédens.

[1] L'infernal tourbillon qui ne s'arrête jamais enchaîne les âmes avec violence, et les tourmente en les retournant et les poussant.... Et, de même que l'on voit dans la saison rigoureuse les étourneaux voler par nombreuses troupes, ainsi ce souffle agite les âmes réprouvées, et les fait aller par ici, par là, en haut et en bas, sans jamais les consoler par la plus légère espérance, je ne dis pas de repos, mais même d'une diminution de souffrance. *L'Enfer*, chant v^e^.

De même que la religion n'a point d'expression immuable et éternelle, de même aussi, « la vertu, comme le bonheur, peut » changer de formes. Elle a changé au témoignage de l'histoire; » la vertu antique a été supplantée par la vertu chrétienne, et à » moins de toucher à la fin des tems, nous ne touchons pas à la » fin des changemens de la vertu (p. 379). » Il faut remarquer ici qu'il ne s'agit pas seulement d'un simple développement, d'un perfectionnement de la vertu, mais bien d'un changement réel, changement analogue à celui que subit l'idée de bonheur dans l'intelligence : or, comme les uns appellent *bonheur* ce qui est *malheur* pour les autres, semblablement ce qui est crime pourra devenir vertu, et réciproquement; ainsi il ne faut pas désespérer de voir une époque où le mal prendra la place du bien, et le bien la place du mal.

Nous regrettons vraiment que la nature de l'ouvrage de M. Lerminier ne lui ait point permis de nous montrer les diverses applications de ces théories générales; nous n'en trouvons qu'une seule dans son livre, laquelle, du reste, a rapport à l'un des préceptes de la morale les plus importans et les plus sacrés; il s'agit du *suicide*. En thèse générale, M. Lerminier ne veut pas qu'on se tue, seulement il observe que « les plus grands hommes n'ont pas échappé » à la tentation de se donner la mort : Frédéric, Napoléon à Fontainebleau, Thémistocle chez les Perses..... Au fait, quand on a » vécu comme Thémistocle, il est permis de disposer de soi-même. » Le héros d'un pareil drame est libre de choisir le dénouement. » Mais il faut de la gloire, beaucoup de gloire pour acquérir ce » droit... » Cette exception d'abord pourrait bien s'étendre plus loin qu'on ne pense, surtout dans ce siècle où il n'est interdit à personne que je sache de se croire un grand homme et un héros. Mais l'auteur lui-même a soin d'élargir sa tolérance; car, un peu plus loin, il parle avec de grands éloges de Condorcet, qui *se donna la mort sans désespérer de la philosophie et de la liberté*: et dix pages après il félicite Robespierre de ce que *le courage d'une mort volontaire ne lui a pas manqué*. Voilà, certes, le cercle des héros agrandi de façon à contenter les plus difficiles. Après cela combien la voix de M. Lerminer a de force et d'autorité, lorsque prenant avec son auditoire le ton paternel qui lui convient si bien sous tous les rapports, il s'écrie : « Enfans, ne vous sauvez pas devant les

» premières sévérités du sort; avant de mourir, il faut avoir » vécu !..... » Au résumé, la doctrine de notre auteur sur le suicide pourrait être exprimée ainsi qu'il suit : Il est défendu au public de se donner la mort, si ce n'est dans les trois cas indiqués ci-dessous : 1° Si l'on est un grand homme et qu'on ait eu beaucoup de gloire; 2° si l'on a vécu comme Thémistocle, Condorcet ou Robespierre; 3° si l'on a assez vécu pour être raisonnablement fatigué de la vie.

D'après le système de M. Lerminier sur la religion en général; il est facile d'induire à peu près ce qu'il pense du *christianisme*. Le christianisme est une des formes passagères qu'a revêtues le sentiment religieux; c'est un symbole qui a eu son tems et son opportunité; il a été bon et louable tant qu'il a pu convenir à la civilisation; aujourd'hui il s'use et vieillit. « Nous le vénérons encore, » parce qu'il est dans la nature des choses, mais nous ne saurions » lui reconnaître d'autre mérite. Le Christ, comme tous les révé» lateurs, est un de ces hommes que la religion inspire afin de ma» nifester son idée capitale, et qu'elle charge d'être la lumière et » la victime de l'humanité. Il est homme, mais plus qu'un autre; » il a du dieu dans l'âme, et même la divinité l'absorbe. Alors il se » confond avec elle, et cet hyménée sacré devient pour lui une iden» tité; il ne se connaît plus comme homme, il se croit comme » Dieu. » Après avoir ainsi salué Jésus à la façon des soldats du prétoire, le philosophe se croit autorisé à dénaturer, en les lui appliquant de nouveau, les deux paroles du proconsul : *Ecce homo ! Voilà un homme !*

M. Lerminier s'attache donc à prouver que le christianisme n'a pu échapper aux influences du tems et de l'espace; et son inaliénable légèreté le poursuit et semble redoubler dans cette argumentation. Il commence par esquisser l'histoire de la religion chrétienne depuis son divin fondateur jusqu'à nos jours; et cette suite de dix-huit siècles se trouve retracée, appréciée, jugée en six momens; c'est-à-dire, en six paragraphes de trois lignes, l'un portant l'autre; ce qui donne, de compte fait, une ligne par siècle, et trois siècles par moment; et cela pour justifier cette proposition : *Le tems a développé le christianisme*. Si par développement, M. Lerminier entend perfection, progrès, accroissement, personne ne conteste avec lui, nul doute que le christianisme enfermé au cé-

nacle n'avait ni la même hiérarchie, ni la même législation extérieure, ni les mêmes influences sociales que le christianisme assis au Capitole, car dans ce sens, développement est synonyme de vie ; mais, s'il entend par là transformation, changement, contradiction dans ce qui est essentiel au dogme, au culte ou à la morale, nous attendons encore l'articulation des preuves.

L'espace, ajoute M. Lerminier, *n'a pas moins que le tems interdit au christianisme l'identité de ses manifestations.* Et cela résulte de ce que l'Italie a eu un culte *magnifique et radieux*, et l'Allemagne un culte plus sérieux et plus austère; de ce que Constantinople et l'Angleterre ont renoncé au papisme; enfin, de ce que tout l'univers n'est pas catholique. *Donc le christianisme n'a pas triomphé de l'espace qui le morcelle ou ne le connaît pas*; donc parce qu'il y a des hommes vicieux, il n'y a point de vertu; donc, parce qu'il y a des aveugles, il faut nier la lumière; comme si, posées les conditions de l'intelligence et de la liberté humaines, il était possible de trouver une plus grande autorité que celle de l'Église, d'imaginer un accord plus parfait, plus constant, plus merveilleux pour attester ce qu'enseigne cette religion universellement décorée du nom de *catholique*. Que demande-t-on de plus?...

« Voudrait-on que jamais aucun dogme n'eût été obscurci, aucune loi violée; que l'ignorance, l'erreur et le crime n'eussent jamais paru sur la terre? Est-ce là ce qu'on demande pour croire? Mais le christianisme suppose nécessairement que le monde est abandonné en partie au crime, à l'erreur, à l'ignorance. Si rien de tout cela n'existait, le christianisme non seulement serait faux, il serait de plus impossible d'en concevoir l'existence. Pour croire au christianisme, on voudrait donc que le christianisme n'existât point, et qu'il ne pût même pas exister[1]? » Ces réflexions, énergiquement exprimées par une voix éloquente, auraient dû s'offrir à l'esprit du professeur des législations comparées, et, si elles ne lui ont point échappé, elles semblaient mériter réfutation.

Nous signalerons en outre une omission familière à nos adver-

[1] *Essai sur l'Indifférence*, t. III, p. 186.

saires dans les discussions qui intéressent la divinité du christianisme, omission qui à la fin pourrait faire suspecter leurs lumières ou leur bonne foi. Nous voulons parler du silence absolu que gardent ces messieurs sur les prophéties et les miracles qui ont précédé, accompagné et suivi l'établissement du christianisme : or, il faut qu'ils sachent que nous, chrétiens, nous fondons encore notre croyance sur ces deux sortes de preuves ; et nous tenons même que leur vérité repose sur des monumens tels, qu'on ne saurait les ébranler sans anéantir toute certitude historique et par conséquent la raison elle-même.

Nous prions donc particulièrement M. Lerminier, d'étudier mieux et plus longtems cette matière ; qu'il se borne s'il veut, aux faits merveilleux de la passion, de la résurrection du Christ ; qu'il les médite religieusement et sans préoccupation : et peut-être qu'alors, au lieu de répéter le mot du lâche préfet qui condamna bien sciemment *le juste*, il sera contraint d'imiter le centenier romain qui descendait du Calvaire en criant : « Celui-ci » était vraiment le Fils de Dieu ! »

Nous terminerions ici cet article déjà si long, s'il ne convenait de parler en peu de mots du style de l'ouvrage que nous venons d'analyser. M. Lerminier prend soin d'avertir le lecteur dans sa *préface*, qu'il a déjà traité oralement au Collége de France le sujet de son nouveau livre. « Néanmoins, ajoute-t-il, j'ai écrit sur ce » sujet comme si je n'avais pas parlé : la forme a pris sous ma » plume un aspect nouveau. Écrivain et professeur, j'apprécie » de plus en plus les différences qui séparent l'improvisation du » style. » Il est difficile d'admettre cette assertion, et nous présumons au contraire que tout homme impartial, après avoir lu le livre de M. Lerminier, jugera que rien ne ressemble plus à un *impromptu*, et qu'il n'est même tolérable qu'à ce titre. Ceci soit dit sans offenser le moins du monde la sincérité de l'auteur : il est très-possible qu'une fois enfermé dans son cabinet et la plume à la main, il ne *se connaisse plus comme* improvisateur, et *qu'il se croie comme* écrivain ; sans toutefois échapper aux influences que doivent inévitablement exercer sur son esprit les travaux préparatoires de l'improvisation.

Diderot disait d'un littérateur qui a longtems excité les ap-

plaudissemens du public dans la chaire où l'on applaudit aujourd'hui M. Lerminier : *Cet homme a du style*, *de la raison*, *de la sagesse*, *mais rien ne lui bat sous la mamelle gauche;* la même phrase retournée pourrait, avec de légers correctifs, convenir à ce dernier. Il a de la chaleur, de la passion, de l'enthousiasme; le le cœur lui bat violemment; il est doué de plusieurs qualités de l'artiste et du poëte; son style est pittoresque, il abonde en figures, en personnifications hardies : c'est ainsi qu'il appelle, comme nous l'avons déjà vu, l'axiome, *une plante cérébrale*; c'est ainsi qu'il nous parle des *passions* qui agitent les *idées* : « Ces vierges, dit- » il quelque part, ne sont ni bourgeoises, ni prolétaires; elles » sont intelligentes, charitables et humaines, et elles s'emploient à » guérir le genre humain par la grandeur de leurs conceptions et » de leur amour. » Ces qualités poétiques brillent encore dans l'habileté à revêtir des pensées simples et communes de formes nouvelles et imposantes, dans l'habitude de masquer sous un air décisif et tranchant des propositions vagues et peu déterminées. Quoi de plus trivial, par exemple, que cette assertion : *Dans toute œuvre d'art*, *avant de travailler*, *il faut choisir l'objet de son travail?* Voulez-vous voir comment le professeur sait lui donner une expression vraiment neuve et doctrinaire? lisez : « Dans la produc- » tion la plus grossière l'art est inévitable; comme on ne peut rien » tirer de la masse concrète des choses sans un acte de l'esprit, » comme on ne peut abstraire sans choisir, comme on ne saurait » choisir sans être muni d'une préférence, et puisqu'une préfé- » rence est un jugement, il faut tomber d'accord que tout esprit » est soumis à cette première loi de l'art, la nécessité de choi- » sir quelque chose (p. 353). » Cette phrase ne prouve-t-elle pas qu'en voulant chercher du nouveau on tombe souvent dans le ridicule?

En quittant M. Lerminier, n'oublions pas de remarquer qu'il commence sa brochure par nous apprendre deux choses : la première, que son seul désir est de *servir la cause du genre humain*, que l'ambition et la vanité d'auteur n'ont rien qui le puisse tenter, et que, s'il n'apercevait point d'autre but, au lieu de parler ou d'écrire, il aimerait tout autant aller courir le monde; la seconde, que, dans la déduction de ses travaux, il a *terminé toutes les exposi-*

tions préliminaires et qu'il entre dans le second acte de son développement. Tout cela est bon à savoir, et nous nous empressons de l'enregistrer, car certaines gens eussent pu s'imaginer, aux préférences et aux antipathies de l'écrivain, à son respect pour toutes les idées qui ont cours et vogue en ce moment, à la fierté un peu coquette de son allure, à la liberté un peu affectée de son style, qu'il brûlait en secret quelques grains d'encens sur l'autel de la popularité; ou bien peut-être qu'à une époque où la Sorbonne regorge d'honneurs, il avait, lui aussi, conçu la noble envie d'élever le Collége de France au rang de son antique rivale; élévation qui n'est pas, à vrai dire, au-dessus du mérite de M. Lerminier, et qui d'ailleurs pourrait former le troisième acte de son développement, et compléter ainsi le ternaire phénoménal de son indivisible personnalité!

P. P. M.

Éducation.

DE LA NOUVELLE LOI
SUR L'INSTRUCTION PRIMAIRE.

Parti que les catholiques peuvent en tirer. — Projet d'écoles normales catholiques. — Influence des prêtres sur les écoles publiques. — Exemples d'écoles privées ouvertes par les curés dans leurs paroisses.

La loi du 28 juin dernier a été diversement appréciée par les catholiques. Les uns ont dit anathème à cette loi, parce qu'elle est de son tems, tems d'*indifférentisme* où les haines voltairiennes n'éclatent guère que de loin en loin, mais où l'on a peur de la foi, comme de tout ce qui est vigoureux et prononcé, et où l'on élabore des règlemens à défaut de principes et de doctrines. Les autres, et à leur tête Mgr. l'évêque de Versailles, ont pensé que « l'on pourrait se rendre grandement coupable si, par de certaines délicatesses, on négligeait de faire le bien et d'empêcher le mal, suivant la mesure d'autorité qu'on a entre les mains. »

Sera-t-il permis à un simple fidèle de développer ces paroles, de professer à son tour que la question n'est pas de juger la loi en elle-même, mais d'étudier quel parti on peut tirer pour le bien de ses dispositions? En vain objecterait-on que rien de ce qui se fait n'est marqué du sceau de la durée, que tout ce qui s'imprime sous le nom de lois est et ne peut être que provisoire. Toute mesure générale, lorsqu'elle s'applique aux générations qui grandissent autour de nous, acquiert par cela seul une importance qui ne peut être méconnue. Ce n'est certes pas chose indifférente que nos en-

fans soient ou non provisoirement élevés dans l'innocence ou dans la corruption, dans l'*incroyance* ou dans la foi. Si donc la puissance publique a réservé aux pasteurs des âmes quelques moyens d'intervenir dans la distribution qui se fait des fruits de l'arbre de science aux enfans du peuple, il n'est pas superflu de rechercher consciencieusement jusqu'où vont ces moyens et comment on pourrait les mettre à profit.

Et d'abord la hiérarchie qu'établit la loi est facile à saisir. Un comité de surveillance par commune, un comité d'inspection et d'encouragement par arrondissement, une commission d'examen par département, et, pour couronner cet échafaudage, le ministre de l'instruction publique au sommet de la charpente, voilà, comme parlent les habiles, toute l'économie de la loi nouvelle.

Voyons maintenant quelle part elle a faite à la liberté, quelle part au pouvoir, quelle part enfin à la religion?

Dix-huit ans, un brevet de capacité, un certificat de bonne vie et mœurs, ce sont toutes les conditions imposées à qui veut ouvrir une école. Quiconque réunit ces trois conditions peut se constituer instituteur primaire sans autorisation quelconque (*art.* 4 *de la loi*); il ne peut être déchu de ce droit facultatif que par un jugement émané des tribunaux ordinaires (*art.* 5 *et* 7).

Voilà pour la liberté.

Voici pour le pouvoir :

1° Les brevets de capacité ne peuvent être délivrés que par les délégués du ministre et sous son autorité (*art.* 25).

2° Il institue les maîtres d'école communaux, après leur nomination par le comité d'arrondissement (*art.* 22).

3° Dans chaque comité d'arrondissement siégent de droit au moins *six* fonctionnaires révocables : le sous-prefet, président-né, avec voix prépondérante en cas de partage, le procureur du roi, le maire du chef-lieu, le juge-de-paix, un membre de l'université, un instituteur primaire désigné par le ministre (*art.* 19 *et* 20).

Pour délibérer validement, la présence de *cinq* membres suffit (*art.* 20).

Aux fonctionnaires qui siégent de droit, comme on vient de voir peuvent s'adjoindre le préfet, toutes les fois qu'il le désire, et un

délégué spécial du ministre, quand celui-ci le jugera nécessaire (*art.* 19 *et* 20). Le préfet préside de droit (*art.* 19). Le délégué spécial assiste seulement à la délibération (*art.* 20); la loi ne lui attribuant que le droit d'assistance, lui dénie implicitement le droit de suffrage ; ce nous paraît être une saine application de cet axiome : *in jure, inclusio unius alterius exclusio est.*

Il est à noter que le président du tribunal d'arrondissement, fonctionnaire inamovible, n'est point compris dans l'énumération des membres-nés du comité.

4° Le ministre nomme seul et directement les chefs des écoles qu'entretiennent l'État ou les départemens. Nulle candidature n'est réservée par la loi aux conseils généraux quant à cette classe d'écoles ; l'article 11 est muet sur ce point.

5° Le ministre, en conseil royal d'instruction publique, révoque définitivement et en dernier ressort les instituteurs communaux (*art.* 23).

6° Il peut dissoudre les comités communaux, et, en ce cas, il les recompose arbitrairement (*art.* 17).

Quant à la religion, la place que la loi lui a marquée est assez mesquine. — « L'instruction primaire comprend nécessairement l'instruction morale et religieuse. » Ce sont les termes de l'art. 1er. Difficilement on en trouverait de plus vagues; plus difficilement encore on en eût fait passer de plus précis. — Mais l'instituteur décidera-t-il seul de la conviction religieuse de ses élèves? Non, répond l'article 2 : *le vœu des pères de famille sera toujours consulté et suivi en ce qui concerne la participation de leurs enfans à l'instruction religieuse.* — Enfin l'article 17 admet le curé dans le comité communal de surveillance, et l'article 19 ouvre les portes du comité d'arrondissement au plus ancien des curés de la circonscription (ce qui s'entend du plus ancien curé du chef-lieu).

Tel est l'état légal des choses Qu'en peut-on augurer dans l'intérêt du bien?

La loi distingue des écoles publiques et des écoles privées; elle protége les unes, elle tolère les autres. A celles-là donc la faveur, à celles-ci la liberté.

On ne peut guère s'abuser sur ce point, l'action des catholiques sur les écoles publiques sera très-faible.

Ces écoles sont d'ordres divers : écoles normales dans tous les chefs-lieux d'académie, et dans quelques chefs-lieux de département où ne siége point un recteur (à Lille par exemple) : écoles primaires de première classes dans les communes chefs-lieux de département et dans les autres communes de plus de 6,000 âmes ; écoles primaires de seconde classe dans les autres communes.

Les écoles normales, destinées à former des instituteurs modèles, sont entièrement sous la main du ministre et du recteur qui le représente ; car, bien que l'université ne soit pas une seule fois nommée dans la nouvelle loi, elle y est sans cesse sous-entendue. Il n'y a donc rien à faire de notre part pour améliorer la direction de ces établissemens ; elle dépend toute des hommes investis de la confiance ministérielle.

Mais, à côté des écoles normales publiques, qui empêche d'avoir des écoles normales privées ? pourquoi le clergé de France, qui prépare chaque jour tant de jeunes élèves pour le sanctuaire, n'élèverait-il pas aussi des maîtres d'école ? Les Frères des écoles chrétiennes ne peuvent convenir qu'à des populations considérables ? ceux que l'abbé J. de La Mennais a fondés et qui enseignent toute la Bretagne ne peuvent guère s'étendre hors de cette province. Pourquoi des prêtres de zèle et de loisir (et certes les travaux du ministère pastoral n'absorbent pas le tems de tous), ne s'imposeraient-ils point la tâche de former des instituteurs selon le cœur de Dieu, pieux, modestes et habiles tout ensemble, qui, après avoir reçu du curé de leur paroisse natale des leçons développées d'arithmétique, de géométrie élémentaire et de grammaire française, après avoir été formés par lui au chant sacré, s'en iraient passer quelques semaines dans la ville la plus voisine pour voir fonctionner les écoles des Frères, pour se nourrir de leur expérience et se pénétrer de leurs excellentes méthodes ?

La difficulté pratique la plus sérieuse en apparence serait d'enseigner l'écriture à ces enfans adoptifs du sanctuaire, de manière à défier la concurrence ; car le curé le plus instruit n'est pas tenu d'être un calligraphe, et les exigences du tems présent sont grandes, quant à cette partie de l'enseignement élémentaire. Mais, d'une part, il n'est pas du tout impossible de former des calligraphes sans l'être soi-même ; il suffit de bien connaître les principes de l'art

calligraphique et d'en surveiller scrupuleusement l'application. Je connais un curé de campagne qui, fort médiocre écrivain lui-même, a obtenu d'un jeune homme, qu'il prit le tems de former sous ce rapport, les plus étonnans résultats. D'autre part, l'élève du presbytère ne pourrait-il pas cumuler avec les leçons assidues de son curé pour le calcul, le chant et la langue, des leçons particulières d'écriture, données par l'instituteur du lieu, sous la surveillance pastorale? et, si l'instituteur local n'est pas compétent, le curé ne peut-il, aidé au besoin de la bourse de quelque paroissien aisé et zélé, presque toujours d'ailleurs par ses propres facultés, payer quelques mois d'une modique pension, et confier aux Frères de l'école chrétienne la plus voisine le soin de faire de son élève un calligraphe consommé?

Ce n'est pas que ces efforts individuels et isolés puissent exercer une action comparable à celle d'une école normale. Mais, je le répète, pourquoi, nous catholiques, renoncerions-nous à avoir les nôtres? L'intérêt qui nous y convie n'est-il pas assez général, assez pressant? Attendrons-nous que nos campagnes soient peuplées d'instituteurs sans croyance et sans mœurs, qui traitent en toute rencontre avec leur pasteur de puissance à puissance? Pour fonder une école normale catholique, il ne faut qu'un homme de foi et de cœur assez instruit pour obtenir un brevet de capacité du degré supérieur, assez chrétien pour mériter la confiance du clergé. Qu'un tel homme se présente, et, pour la moitié de la pension qui se paie dans les écoles normales publiques, il pourra recevoir des élèves instituteurs qui rivaliseront bientôt avec ceux de l'Université. L'auteur de cet article connaît deux prêtres à qui cette pensée est venue. Ils ne sont pas riches, mais ils croient en Dieu, et Dieu leur sera en aide. L'un d'eux se condamne à prendre des leçons d'écriture jusqu'à ce qu'il puisse conquérir le brevet de capacité légal. De tout le reste il n'est nullement en peine. Une fois breveté, il compte ouvrir son école normale dans la paroisse rurale que dessert l'ecclésiastique auquel il s'est joint. Là tous deux de concert, essaieront si le zèle de la foi peut ou non lutter contre le zèle de la science. Si le pain leur manque, un d'eux prendra le bourdon du pèlerin, et il mendiera pour son école comme autrefois saint François-d'Assise pour son monas-

tère; aucun des enfans de saint François n'est mort de faim, et leurs colonies ont couvert l'Europe.

Celui qui écrit ceci a peine à douter de l'efficacité d'un pareil exemple.

Et les élèves des écoles normales catholiques ne demeureraient point sans emploi. Ils seraient préférés par tous les curés pour leurs paroisses, assurés dès-lors de voir fréquenter les écoles privées qu'ils pourraient ouvrir, et pleins de chances pour que le vœu des populations les appelât à diriger les écoles publiques communales. Car il y a deux hommes dans le *magister* de village, l'instituteur et le chantre. Presque partout, il faut que ces deux hommes n'en fassent qu'un pour que cet homme unique fasse ses affaires. Les avantages ménagés aux maîtres d'école par la nouvelle loi n'ont point fait disparaître cette nécessité. Or, le chantre est au choix du curé, et, dans les villages les moins fervens, on tient à ce que le chant d'église soit enseigné aux enfans, ce que ne pourra faire l'élève de l'école normale universitaire, puisque le plain-chant n'y fait point partie de l'instruction. Par ce motif, la qualité de chantre entraînera volontiers celle d'instituteur communal, pour peu que soit comptée l'influence du curé sur ses ouailles. L'élève des écoles normales catholiques ne serait donc pas même sans avenir légal.

Nous arrivons aux écoles primaires que nous avons appelées de première classe. Les catholiques ont les leurs, ce sont celles des Frères. Grâce à Dieu, ils peuvent les présenter avec la même confiance à leurs amis et à leurs ennemis. Soutenues en général par des souscriptions volontaires, et par là même indépendantes du patronage municipal, ces écoles font le bien sans bruit, mais dans toute la liberté des enfans de Dieu. Nous n'avons pour elles qu'un vœu à former, c'est qu'elles suivent toutes les exemples donnés à Bordeaux et dans une foule de villes, où les frères ont accepté Franchement les conditions présentes de la société. Ils n'ont rien à craindre de la publicité; ils ne la recherchent point, ils ne doivent pas la fuir. Qu'ils laissent partout le public pénétrer une fois l'an dans leurs écoles: que les souscripteurs qui concourent à cette œuvre, que les pères de famille qui en profitent puissent voir par leurs propres yeux tout le bien que font ces hommes si humbles et naguère encore si méconnus. Cette épreuve tournera hautement à la plus

grande gloire de Dieu, à la propagation de cet admirable institut, et au progrès des études. Le jour viendra, et peut-être n'est-il pas loin, où les charges que les fidèles se sont imposées à cet égard, seront allégées; où les municipalités des villes, se dégageant peu à peu des préventions de parti, rendront justice aux écoles chrétiennes et adopteront les Frères comme instituteurs communaux. Les témoignages rendus à ces pauvres religieux par les inspecteurs généraux de l'Université et par le ministre lui-même sont autant de pas vers cette époque d'impartialité et de raison. On comprendra que trois Frères des écoles chrétiennes ne coûtent pas plus qu'un seul instituteur selon la méthode mutuelle, et qu'ils présentent plus de garanties morales. On comprendra que leur habit, qui a tant effarouché nos esprits forts est à lui seul un moyen puissant d'imposer à la légèreté de l'âge et d'inspirer des sentimens que leurs leçons et leurs exemples ne peuvent que confirmer.

Mais, dans l'état présent des choses, les écoles publiques d'instruction primaire supérieure sont presque toutes hors des mains des Frères. Les catholiques n'ont donc sur ces écoles qu'une action fort indirecte et fort restreinte. Il se peut en effet que, dans quelque localité, ils ne soient point exclus des comités d'arrondissement et des comités communaux; mais on ne peut se dissimuler que les passions qui ont prévalu dans l'organisation administrative et judiciaire de ces derniers tems, sont hostiles à ceux qui pratiquent leur religion; partant il n'y a nulle témérité à reconnaître que généralement nos croyances ne seront pas représentées dans les comités d'instruction primaire, sinon par le prêtre que la loi admet à y siéger de droit.

La position de cet ecclésiastique sera singulièrement délicate, et c'est aux évêques qu'il appartient de tracer la ligne qu'il devra suivre pour faire honorer en lui le caractère sacerdotal et modérer quelque peu la tendance peu chrétienne qui dominera probablement la majorité de ses collègues. N'exagérons rien toutefois, et disons que l'impulsion administrative qui sera donnée de Paris aux comités d'arrondissement a cessé d'être une impulsion révolutionnaire, qu'ainsi les instructions transmises aux sous-préfets inviteront ces fonctionnaires à ménager les susceptibilités religieuses et à concilier, s'il se peut, à la nouvelle loi le concours du clergé.

Sans doute, en bien des lieux, ces instructions seront insuffisantes pour triompher de la malveillance invétérée de certains administrateurs contre le sacerdoce. Mais, le plus généralement, elles produiront leur fruit; elles disposeront le président-né du comité d'arrondissement à ne pas blesser le curé qui siégera à ses côtés, et cette simple disposition pourra prévenir plus d'une fois des mesures fâcheuses. Que si la présence du pasteur catholique était comptée pour rien, et qu'il ne fût là que pour couvrir de son manteau d'ecclésiastique une direction funeste, qui pourrait lui reprocher de se retirer hautement du lieu des séances après avoir pris l'avis de ses supérieurs, pour s'absoudre de toute complicité avec des ennemis de sa foi?

Nous n'espérons pas que, dans les communes chefs-lieux de département et dans celles dont la population excède 6,000 âmes, l'assiduité du curé aux séances du comité communal de surveillance ait des résultats plus satisfaisans. Le comité communal, il est vrai, comptera moins de membres que le comité d'arrondissement. Mais il est à craindre que ces membres, bien que désignés par le comité supérieur, ne soient animés de vues moins larges encore, et que toute observation émanée du curé ou appuyée par lui ne leur devienne par là même suspecte. C'est à la prudence des ministres de nos autels de triompher insensiblement de tous ces obstacles, selon la parole de l'Apôtre : *In scientiâ, in longanimitate, in suavitate, in Spiritu sancto, in charitate non fictâ, in verbo veritatis, in virtute Dei* [1].

Notre confiance est plus grande dans l'influence probable du curé sur les comités des communes rurales. La difficulté des tems lui donnera souvent un adversaire au sein de ces comités dans la personne du maire. Mais l'instruction supérieure du curé, sa connaissance approfondie de la méthode d'enseignement popularisée par les Frères, et des méthodes rivales, son habitude de la discussion, l'ascendant moral de son caractère, ses rapports continus et obligés avec les enfans, lui assurent dans ces réunions, peu nombreuses d'ailleurs, une prépondérance marquée. Lui seul, dans le plus grand nombre des communes de France, sera compétent pour sur-

[1] II. *Cor.*, c. VI, v. 6 et 7.

veiller l'école communale, et, quand il ne sera pas le seul, il sera encore le plus éclairé, le plus zélé, le plus capable, il ne portera point au comité communal un esprit de domination, mais un esprit de lumière et de charité. Sa conscience de prêtre lui révélera tous les devoirs de sa mission, et, Dieu aidant, cette mission sera remplie.

Mais, redisons-le encore une fois, c'est dans les écoles privées que le pasteur catholique saura trouver des consolations abondantes. Là le champ est libre; rien n'enchaîne son dévouement; rien n'emmaillotte son zèle. A la différence du ministre protestant, il n'a, lui, d'autre famille que sa paroisse; il peut lui donner tous les instans du jour et la meilleure part des veilles de la nuit. Pourquoi ne ferait-il plus ce qu'ont fait autrefois ses pères dans la foi, ses devanciers dans l'Église de Jésus-Christ? Toutes les écoles de villages qui couvrent l'Europe, comme les colléges des petites villes et les universités des grandes, ont été fondées par des prêtres. Ce sont des prêtres qui, de nos jours encore, font l'école aux pauvres petits paysans de la catholique Irlande. En France même, le *Moniteur des villes et des campagnes* nous a dit une partie de ce qui a été tenté et accompli en ce genre sous nos yeux par des prêtres dignes de leur apostolat [1].

Qu'on nous permette de rappeler ici quelques-uns de ces exemples.

A Blauvac (Vaucluse), un prêtre a ouvert deux écoles gratuites, l'une pour les garçons (de neuf heures à midi), qu'il fait lui-même, l'autre pour les filles, faite par sa domestique (de deux heures à quatre du soir). Parmi ses élèves, il en a formé un, dans lequel il pourra offrir sous peu de tems à la mairie un secrétaire très-capable et peut-être à la commune un instituteur distingué.

A Lucenay-le-Duc (Côte-d'Or), le curé a cédé le traitement supplémentaire que lui faisait sa paroisse à un instituteur infirme, pour le déterminer par cette pension de retraite à faire place à un jeune instituteur, dans l'attente duquel ce digne ecclésiastique a fait lui-même l'école aux garçons et aux hommes.

[1] Livraisons de mai, de juin et de juillet 1833.

A Rouvres, près de Dijon, même sacrifice a été fait par le curé pour payer les mois d'école des enfans pauvres.

A Aigué (Sarthe), le curé s'est chargé pendant plusieurs années de l'instruction des garçons, jusqu'à ce qu'un frère de la maison établie à Ruillé-sur-Loir (même département), par M. l'abbé Dujarrié, ait pu le remplacer dans ces fonctions. Ce même M. Letessier, qui dessert Aigué, paie le loyer de la classe, dont le matériel a été acheté de ses deniers.

A Saint-Aubin (Sarthe), l'école des garçons est dirigée par le curé en personne.

A Neuville (même département), le curé a poussé l'abnégation jusqu'à établir l'instituteur dans des bâtimens dépendant du presbytère.

Je ne parle pas de toutes les écoles que les curés ont fondées. Celles qui sont destinées à recevoir les garçons sont en moindre nombre dans ces fondations; mais on ne saurait compter les écoles de filles établies par cette voie. Nous ferons remarquer en passant que ces dernières écoles n'ont reçu aucune atteinte de la loi du 28 juin; le ministre l'a déclaré à la tribune, rien n'est changé quant à présent dans leur régime.

Pour moi, j'en fais l'aveu, ce qui me frappe dans les traits que je viens de citer, c'est moins encore l'esprit de sacrifice dont nos prêtres sont capables (qui en doute?), mais ce sont les moyens variés dont leur ingénieuse charité s'est armée pour s'assurer le droit de distribuer aux petits et aux simples *cette aumône de l'instruction, la plus sainte, la plus précieuse de toutes*. A nous donc, catholiques, de voir ce qu'il nous est donné de faire pour leur être en aide.

« Pourquoi, s'écrie un chaleureux écrivain, M. Laurentie, pourquoi, au lieu de perdre notre tems à des disputes qui sont, pour la plupart, si vaines et si futiles devant les conseils dominateurs et impérieux de la Providence, ne faisons-nous pas, tous tant que nous sommes, prêtres ou pères de famille, une vaste ligue en France pour arracher la jeunesse et l'enfance à ses corrupteurs? Je voudrais une association qui liât tous les gens de bien et fournît dans tout le royaume des moyens d'assurer l'établissement et l'entretien des écoles populaires. Le monde va vite; les ans s'écoulent à des

controverses sans résultat; les révolutions se précipitent, et la courte vie de l'homme est emportée dans ce tourbillon qui brise et emporte aussi les empires. Mais, ne pouvant dompter les révolutions, on pourrait vaincre les erreurs et sauver à l'avenir des catastrophes nouvelles. C'est à ce travail que doivent se convier tous les hommes qui croient à la Providence plus qu'aux partis. »

Et nous, après avoir cité ces excellentes paroles, ne pourrons-nous pas demander pourquoi ce ne sont pas déjà des faits? pourquoi M. Laurentie, qui a été inspecteur-général de l'Université et qui a la double expérience de l'administration et des associations catholiques, n'a-t-il pas fondé depuis deux mois, à la face du soleil, le conseil central de cette association nouvelle? pourquoi le *Moniteur des villes et des campagnes*, qui a publié l'appel généreux que nous venons de transcrire, n'y a-t-il donné aucune suite? pourquoi enfin n'aurions-nous pas, nous, hommes de foi et de charité, nos comités d'arrondissement qui, d'un bout de la France à l'autre, encourageraient et vivifieraient, non pas seulement l'instruction, mais l'éducation des enfans du peuple?

TH. FOISSET,
Juge à Beaune (Côte-d'Or).

Mythologie.

ORIGINE INDIENNE

DE LA MYTHOLOGIE GRECQUE.

Erreurs enseignées dans les traités classiques de *mythologie*. — La langue; la la poésie, la philosophie, la plupart des divinités grecques ont leur origine dans l'Inde. — L'*ermitage du Kondou*, allégorie indienne.

Plusieurs fois nous avons déjà parlé des erreurs que l'on enseigne dans nos cours d'études classiques sur les religions antiques, et en particulier sur ce que l'on appelle la *mythologie* [1]. Nous avons même signalé, comme une des plus graves ignorances du siècle, cette persuasion que l'on nous donne dans nos livres élémentaires, que toutes les divinités païennes et le système du paganisme, tel que nous le connaisons, ont été inventés par les Grecs, dont l'*imagination féconde et brillante*, comme disent quelques auteurs, *créa un ciel, un enfer, des dieux, conformes aux goûts, aux besoins, aux mœurs et au climat de la Grèce*. Il arrive de là que nos esprits se trouvent remplis de préjugés et d'erreurs dont les instituteurs sont loin de calculer les déplorables effets; car ces préjugés et ces erreurs nous font envisager sous un faux jour les rapports de la Providence avec les peuples païens. Ces peuples, si nous nous en rapportons seulement aux études élémentaires et classiques, semblent hors de la famille de Noé et d'Adam, de la grande famille de Dieu. On suit vaguement leur origine jusqu'à la guerre de Troie; puis, lorsque notre imagination es-

[1] Voir entre autres un article sur *le Destin*, inséré dans le N° 24, t. IV, p. 393, et celui sur *l'Enseignement de la mythologie*, N° 28, t. V, p. 293.

saie de pénétrer au-delà des *tems héroïques*, elle s'arrête éblouie et presque révérencieuse devant les demi-dieux, les dieux qu'on nous représente comme sortis du Chaos — Et le monde semble commencer là. — Et nulle indication, nul essai, pour coordonner ces croyances avec celles des autres peuples. Comme les Grecs, et plus qu'eux peut-être, nous croyons que seuls ils ont été civilisés, et que tout le reste était *barbare*.

Or, tout cela est inexact, incomplet, mal compris, faux. Leurs dieux, leur civilisation, leurs arts, leur littérature, les Grecs les ont reçus de l'étranger, de cet Orient, la source de toutes les connaissances, de toutes les traditions et de tous les peuples, comme le dit notre Bible. Et pour montrer à nos lecteurs que ces assertions ne sont pas gratuites et puisées dans le désir de rapporter tout à nos Écritures, nous allons encore interroger la science de ce siècle, et mettre sous leurs yeux le résultat de ses investigations. Grâce aux recherches, à la persévérance et à la rare sagacité de quelques savans, cette barrière, qui avait parqué dans la Grèce nos connaissances profanes, est renversée; et nous trouvons dans l'Orient antique, mieux connu, mieux apprécié dans sa langue et ses croyances, l'origine de toutes les croyances, de toutes les erreurs, de toute la civilisation grecque. La Grèce n'est que la fille volage, vagabonde, mondaine de la vieille terre de l'Inde, cachée jusqu'à ce jour à nos yeux. Aussi la Mythologie est sur le point de voir se débrouiller peut-être le vieux chaos qui a présidé à sa naissance. Voici les preuves de cette filiation et de cette maternité; nous les puisons dans un discours prononcé par feu M. de Chézy, et inséré dans un des numéros du *Journal asiatique*.

« Les *Muses grecques* veulent bien aujourd'hui faire les honneurs à leurs *sœurs* des bords du *Gange*, et suspendre un moment les doctes accords de la lyre, pour faire place aux accens, un peu légers peut-être, du luth indien.

A ce nom de sœurs, à ce lien de parenté dont je reconnais l'existence entre les Muses de l'Hélicon et celles du mont Mérou, il me semble déjà entendre mille voix s'élever contre une pareille assertion, contre la possibilité d'une semblable alliance! Longtems, je l'avouerai, j'ai partagé la même prévention; mais, après le plus

mûr examen ; après le travail le plus sérieux, je n'ai pu me refuser à considérer comme sorties du même berceau des sœurs qui, malgré l'espace immense qui les sépare, parlent cependant à peu près la même langue, s'expriment souvent dans les mêmes termes, emploient les mêmes figures, et semblent avoir été inspirées par le même génie.

En effet, il est impossible, pour peu qu'on ait fait quelques progrès dans l'étude de la langue sanskrite, de ne point être frappé des rapports qui existent entre ce riche idiome et les langues grecque et latine ; rapports qui se rencontrent non pas seulement dans des mots isolés, mais dans la structure la plus intime du langage, qui ne peuvent être l'effet du hasard, et qui supposent nécessairement ou une origine commune entre les peuples qui parlent ces langues, ou au moins de longues communications entre eux.

L'histoire, il est vrai, ne peut nous fournir encore assez de données pour résoudre ce problème ; mais combien d'autres faits réels enveloppés dans les ténèbres de ces tems, que nous nommons fabuleux et héroïques, sur lesquels son flambeau n'a pu jusqu'à présent répandre la lumière !

Si de l'étude de la langue sanskryte, considérée purement en elle-même, étude qui rend presque nuls tous les systèmes étymologiques hasardés jusqu'à nos jours, et qui est absolument indispensable pour diriger avec quelque certitude nos recherches dans un labyrinthe où l'on n'a trop souvent rencontré que des *monstres ;* si de cette étude, dis-je, on passe à celle de la doctrine des Indiens, de leurs usages, de leur croyance, de leurs mythes sacrés, quels rapprochemens plus curieux encore ne se présenteront pas aussitôt à notre imagination !

Méditons-nous leurs livres de métaphysique, nous croyons lire les sublimes traités de Platon. Le dogme de l'immortalité de l'âme n'est point développé par ce sage et par les autres philosophes de la Grèce avec plus de profondeur et de sublimité tout ensemble qu'il ne l'est par les brahmanes dans leurs *Oupanichads* (textes sacrés des Védas) où ces matières sont en général traitées sous forme de dialogues entre un maître et son élève, à la manière de Socrate.

Le dogme de l'unité de Dieu, qui a été évidemment reconnu par les vrais sages du paganisme, est également avoué par les philosophes indiens, qui adorent le grand Être sous le nom *Brahma*; l'accusation de polythéisme dont on les charge n'étant, selon toute apparence, fondée que sur la personnification qu'ils ont faite des attributs de la divinité, sous les formes de *Brahma*, *Vichnou*, *Siva*, pour représenter d'une manière sensible le pouvoir de *créer*, de *conserver* et de *détruire*.

Le système de Pythagore, dont il ne nous reste que des fragmens, se retrouve dans toute son intégrité dans les livres de philosophie indienne, et on y reconnaît de part et d'autre tant de conformité jusque dans les plus petits détails, qu'il paraît fort probable que le philosophe grec a tiré de ces antiques compositions sa doctrine de la métempsycose; et ce fait seul, à notre avis, suffirait pour nous faire croire à la réalité de son voyage aux Indes.

Un autre philosophe que l'on prétend aussi avoir fait le voyage des Indes à la suite d'Alexandre, Pyrrhon, n'aurait-il pas puisé dans ses relations avec les brahmanes le germe de son fameux système, qui offre les rapports les plus frappans avec un système fort répandu aux Indes, d'après lequel tout, excepté Dieu, serait illusion; et ce qu'il y a de bien remarquable, c'est que ce sceptique marquait dans toute sa conduite cette parfaite indifférence, cet abandon absolu des contemplatifs indiens.

Rempli de l'idée de la fragilité des choses humaines et de leur peu d'importance, il avait sans cesse à la bouche le vers d'Homère où ce grand poëte compare les générations humaines aux feuilles desséchées que balaient les vents, de même que les gymnosophistes se complaisent dans leur comparaison favorite de la brièveté de la vie avec une goutte de rosée qui brille et s'évanouit au même instant sur la feuille tremblante du lotus.

Il nous serait facile de faire de semblables rapprochemens en parcourant successivement les différentes branches des connaissances humaines, telles que l'astronomie, les mathématiques, la musique, la poésie, tant épique que dramatique, lyrique et érotique, la législation, la morale; et de prouver que dans toutes ces connaissances, les Indiens ont peu de chose à envier aux Grecs; mais ce travail exigerait trop de tems, et nous préférons jeter un

seul coup d'œil sur quelques points de la mythologie indienne, dont l'identité avec les fables grecques, frappera aussitôt tous les esprits.

Valmiki, l'inventeur de la poésie parmi ces peuples, nous conduit-il en esprit sur la cime élevée du *Mérou*, nous nous croyons transportés par Homère sur le haut Olympe et assister à l'assemblée de ces dieux, qu'il nous représente sous des couleurs si séduisantes, se nourrissant de la divine ambroisie, comme les dieux de l'Inde se nourrissent de l'*Amrit*, ou eau de l'immortalité.

Si d'un côté nous voyons *Jupiter* armé de la foudre, de l'autre, c'est dans les mains d'*Indra* que brille ce redoutable météore; Indra, qui, revêtu d'une immense robe bleue parsemée d'yeux, et s'appuyant sur l'arc-en-ciel, n'est visiblement que le firmament personnifié.

Vénus, la mère des Grâces, a aussi sa rivale dans *Lakchmi*, déesse de la beauté, produite comme elle, chose étonnante! de l'écume de la mer. *Apollon* offre avec *Krichna* un grand nombre de rapports, et peut-être ne serait-il pas impossible d'en trouver entre les *Muses* et les *Gopis* qui accompagnent sans cesse leur dieu favori, le plus beau des immortels.

Quant au *Bacchus grec*, il serait difficile de ne pas en reconnaître l'identité avec le *Bacchus indien*, né sur le mont Mérou, circonstance qui a fait imaginer aux mythologues grecs le conte de sa prétendue naissance de la cuisse de Jupiter, par allusion aux mots *mérou* et *méros* (cuisse), comme on le reconnaît généralement.

Et *Káma*, le frère de l'Amour grec, aussi malin, aussi gracieux que lui, sous quelle séduisante allégorie ne nous est-il pas représenté par les poëtes indiens? C'est un enfant charmant, qui a pour amis inséparables le Printems et le Zéphire; armé d'un arc formé d'une canne à sucre, d'un carquois garni de cinq flèches, en nombre égal à nos sens, bien aiguës, trempées dans des sucs d'une vertu brûlante, et dont il se sert sans pitié pour porter incessamment le trouble dans les cœurs; armes aussi rapides que la foudre, et auxquelles s'est trouvé jadis en butte un pauvre ermite dont le poëte Viasa nous a transmis l'histoire.

Mais, avant d'en commencer le récit, qu'il me soit permis

d'arrêter encore un seul moment l'attention sur quelques particularités relatives à *Indra*, et qu'il est nécessaire de connaître pour bien saisir l'esprit de cette petite fable, extraite du *Brahmâ-Pouraná*, ouvrage dont la composition peut, au sentiment des plus savans indianistes, égaler en antiquité les poésies d'Homère[1].

Indra, quoique le même que le *Jupiter* grec sous bien des rapports, en diffère cependant en ce que son trône n'est pas aussi bien affermi que celui de ce maître des dieux. Si Jupiter a couru une fois le risque d'être détrôné par les Titans, il les a exterminés; et, mettant fin ainsi à leurs entreprises audacieuses, il a régné depuis en toute sécurité : mais il n'en est pas ainsi d'Indra, car il peut perdre son rang de chef des divinités secondaires, et se voir forcé par l'immuable *Brahma*, ou le Destin, à le céder à tout pénitent qui, par d'effrayantes austérités, surpasserait le mérite qu'il se serait lui-même acquis précédemment.

Ce dieu donc, au milieu des délices qui l'entourent dans son habitation céleste, malgré le charme des divins concerts des *Gandharvas*, des danses aériennes des voluptueuses *Apsaras*, n'est pas sans inquiétude. Aussi ses regards, pénétrans comme ceux de l'aigle, se promènent par intervalle sur la terre, sur ces sombres forêts surtout, dans l'ombre desquelles les farouches *Yoguis*[2] aiment à s'ensevelir. En aperçoit-il quelqu'un dont les austérités, sur le point de recevoir leur accomplissement, pourraient lui porter ombrage, il députe aussitôt vers lui la plus agaçante des nymphes de sa cour, en lui enjoignant de mettre tout en usage pour séduire le vertueux anachorète, et, s'il succombe à la tentation, le voilà obligé de recommencer de nouveau sa longue pénitence, et pendant ce tems Indra se livre aux douceurs du repos.

[1] On a fait jusqu'à présent de vains efforts pour déterminer l'époque où les livres sacrés, les *Védas* et les autres poëmes indiens, formant le corps des *Pouraras*, ont été écrits. M. Cuvier croit que les premiers pourraient remonter à 3,200 avant notre époque, c'est-à-dire à peu près à l'époque de Moïse; les seconds ont été écrits postérieurement et à différentes époques. Leur antiquité, au reste, est constante. — Voir ce qu'en disent M. Cuvier dans l'extrait inséré au N° 6, t. I, p. 389, et M. Klaproth, n° 22, t. IV, p. 108.

[2] Voir ce que nous avons dit de ces *religieux* ou *philosophes* indiens, N° 12 t. II, p. 414.

Tels sont les moyens que ce dieu a employés il y a *quelque trois mille ans* pour rendre nulle, sur les bords du fleuve *Gômati*, la pénitence de l'ermite Kandou. »

En preuve de ce qu'il avance, M. de Chezy raconte l'histoire de l'*Ermitage de Kandou*. Bien que ce récit paraisse au premier abord un peu léger, et sortir du ton de gravité qui distingue les *Annales*, nous croyons cependant que nos lecteurs ne nous blâmeront pas de le leur faire connaître, à cause des importantes conclusions qui en ressortent naturellement.

En effet, il leur sera facile de distinguer dans cette pièce non-seulement la forme, le ton et les images que nous retrouvons dans les poésies grecques, mais encore l'origine de plusieurs de leurs divinités mythologiques, entre autres le *Jupiter* ou dieu tout-puissant, les *déesses*, *nymphes* ou *grâces*, qui ont accès auprès des dieux de l'Olympe; le *Printems*, le *Zéphire* et l'*Amour personnifiés :* celui-ci armé déjà de *son carquois* et de *ses flèches*, comme dans Anacréon; les divinités subalternes traversant les airs, comme *Iris*, *la messagère des dieux*, etc. Mais ce que l'on remarquera avec plus de soin, et ce que l'on cherche presque en vain dans les poésies tout épicuriennes de la Grèce, c'est le dogme de la *chute de l'homme* et de la *nécessité de sa réhabilitation;* réhabilitation que l'homme, comme le disent nos Livres sacrés, ne peut acquérir que par la mortification de son corps, qui doit être dompté et soumis de nouveau à l'esprit par le jeûne, l'abstinence, les douleurs et autres œuvres de pénitence. Ces croyances seront jugées dignes non-seulement de notre curiosité, mais encore de nos réflexions, lorsque l'on saura qu'elles se trouvent consignées dans un ouvrage dont l'auteur fut contemporain peut-être de Moïse[1].

[1] Voyez la note 1 de la page précédente.

L'Ermitage de Kandou.

POËME SANSKRIT.

« Sur les bords sacrés du fleuve Gômati, dans une forêt solitaire, abondante en racines, en fruits de toute espèce, sans cesse retentissant du gazouillement des oiseaux, du bruit léger des pas du cerf et de la timide gazelle, était situé, loin du concours des hommes, l'ermitage paisible de Kandou.

» Dans ce lieu de délices, le saint personnage était tout entier livré aux austérités les plus rudes : jeûnes, ablutions, prières, privations sans nombre ; ces pénibles devoirs étaient trop doux pour lui. L'été régnait-il dans toute sa force, il s'entourait de feu, et recevait sur sa tête nue les rayons ardens du soleil ; dans la saison des pluies, il se couchait dans l'eau ; au cœur de l'hiver, des vêtemens humides enveloppaient ses membres transis de froid.

» Témoins de ces effrayantes austérités, capables de lui assurer la conquête des trois mondes, les *Dévas*, les *Gandharvas*, et autres divinités soumises à *Indra* étaient frappés d'admiration. « Oh! quelle étonnante fermeté! Oh ! quelle constance dans la douleur ! » ne cessaient-ils de répéter entre eux.

» Cependant leur admiration faisant place à la crainte, et désirant faire perdre au pieux ermite le fruit de sa longue pénitence, pleins de trouble, ils se rendent auprès de leur maître, et lui demandent son secours pour accomplir leur dessein.

» Accédant à leurs vœux, le dieu des élémens adresse ainsi la parole à la nymphe *Pramnotchâ*, remarquable par sa beauté, sa jeunesse, l'élégance de sa taille, l'éclat de ses dents :

« Va, Pramnotchâ, lui dit-il, va avec la rapidité de l'éclair dans les lieux où Kandou a établi sa demeure : ô belle, mets tout en œuvre pour rompre sa pénitence ; porte le trouble dans ses sens. »

« — Divinité puissante, lui répondit la nymphe, je suis prête à remplir tes ordres ; mais je tremble pour mes jours : je redoute

cet illustre solitaire au regard terrible, au visage éclatant comme le soleil. De quelle horrible imprécation ne peut-il pas m'accabler dans sa colère, s'il vient à soupçonner le motif de mon arrivée! Que ne désignes-tu plutôt pour cette périlleuse entreprise *Ourvassî*, *Ménakâ*, *Rhambhâ*, *Misra-Késsi* et autres nymphes de ta cour, toutes si fières de leurs charmes? »

« — Non, lui répondit le divin époux de *Satchî*; ces nymphes doivent rester près de moi : c'est en toi que j'espère, beauté céleste; cependant je te donnerai pour venir à ton aide l'*Amour*, le *Printems* et le *Zéphire*. »

» La nymphe aux doux regards, rassurée par ces paroles flatteuses, traverse aussitôt l'Éther avec ses trois compagnons, et ils descendent dans la forêt aux environs de l'ermitage de Kandou. Ils errent quelque tems sous ces vastes ombrages, qui leur rappellent l'éternelle verdure des jardins enchantés d'Indra. Partout y souriait la nature : ce n'étaient que fruits, que fleurs, que mélodieux concerts. Là, leur vue s'arrête sur un manguier superbe; ici, sur un citronnier aux fruits d'or; plus loin de hauts palmiers attirent leurs regards : le bananier, le grenadier, le figuier aux larges feuilles, leur prêtent tour à tour la fraîcheur de leur ombre.

» Perchés sur leurs rameaux flexibles, un peuple d'oiseaux aussi variés dans leur plumage que dans leur chant flattaient également et l'oreille et les yeux.

» De distance en distance, des étangs limpides, des ruisseaux purs comme le cristal, embellis par les coupes d'azur et de pourpre du nénufar sacré, étaient sillonnés avec grâce par des couples de cygnes d'une blancheur éblouissante et une foule d'oiseaux aquatiques amis de l'ombre et de la fraîcheur.

» Prammatchâ ne pouvait se lasser de contempler ce ravissant spectacle : cependant elle rappelle au Zéphire, au Printems et à l'Amour, l'objet de leur voyage, et les engage à agir de concert pour la faire réussir dans son entreprise. Elle-même aussitôt s'apprête à déployer toutes les ressources de la séduction.

« Ah! ah! s'écrie-t-elle, nous allons donc le voir, cet intrépide conducteur du char de Brahma, qui se vante de tenir sous le joug le coursier fougueux de ses sens!... Oh! que je crains pour lui que dans cette rencontre les rênes n'échappent de ses mains!...

Oui ! fit-il Brahmâ, Vichnou, le dur Siva lui-même, son cœur éprouvera aujourd'hui ce que peuvent les traits de l'Amour ! »

» En achevant ces mots, elle se rend vers l'ermitage, où, par la puissance du saint anachorète, les bêtes les plus farouches se sentaient dépouillées de leur férocité. A l'écart, sur le bord du fleuve, elle mêle aux chants du *kokila* sa voix enchanteresse, et fait entendre un cantique de louanges.

» Au même instant, le Printems répand de nouveaux charmes sur toute la nature : le *kokila* soupire avec plus de douceur ; une harmonie indicible jette l'âme dans une langueur voluptueuse. Chargé de tous les parfums des monts *Malayas*, sa patrie, le Zéphire agite mollement les airs, jonchant partout la terre des fleurs les plus odorantes ; et l'Amour armé de ses flèches brûlantes s'approchant de Kandou, fait pénétrer dans ses veines un feu qui le dévore.

» Frappé des chants mélodieux qui parviennent à son oreille, déjà ivre d'amour et dans le plus grand trouble, il vole vers le lieu d'où partent ces accens. Il reste comme stupéfait à la vue des charmes que Pramnotchâ déploie à ses regards.

« Qui es-tu ? quelle est ton origine, femme adorable, lui dit-il, toi dont la taille élégante, les sourcils si délicatement arqués, le sourire enchanteur, ne me laissent plus maître de ma raison ? Dis-moi la vérité, je t'en conjure. »

« Tu vois en moi, lui répondit Pramnotchâ, la plus humble des servantes, occupée seulement à cueillir ces fleurs.... Maître, donne-moi promptement tes ordres : dis, que puis-je faire qui te soit agréable ? »

» A ces douces paroles, toute la fermeté de Kandou acheva de s'évanouir, et, prenant aussitôt la jeune nymphe par la main, il la fit entrer dans son ermitage.

» Alors l'Amour, le Printems et le Zéphire regagnèrent les régions éthérées, et racontèrent aux dieux enchantés la réussite de leur stratagème.

» Cependant Kandou, par le pouvoir surnaturel que ses austérités lui avaient acquis, se métamorphose à l'instant en un jeune homme d'une beauté toute divine. Des vêtemens célestes, des guirlandes semblables à celles dont se parent les dieux, rehaussent en-

core l'éclat de ses charmes; et la nymphe, qui croyait seulement le séduire, se sentit séduite à son tour.

» Jeûnes, ablutions, prières, sacrifices, méditations profondes, devoirs envers les dieux, tout est mis en oubli. Uniquement occupé de sa passion, le pauvre ermite ne songeait pas à l'échec porté à sa pénitence. Plongé dans les plaisirs, les jours se succédaient sans qu'il s'en aperçut.

» Plusieurs mois s'étaient ainsi écoulés dans un ravissement continuel, lorsque Pramnotchâ lui témoigna le désir de retourner au céleste séjour, sa patrie; mais Kandou, plus épris que jamais, la conjure de demeurer encore. La nymphe cède, et au bout de quelque tems elle lui déclare de nouveau ses intentions. Mêmes instances de la part de l'ermite, qui cherche à la retenir. Pramnotchâ, dans la crainte d'attirer sur sa tête une imprécation redoutable, prolonge encore son séjour, et trouve dans Kandou un amant de plus en plus passionné. Il ne la quittait pas un instant; aussi fut-elle singulièrement surprise un soir en le voyant se lever brusquement de ses côtés, et précipiter ses pas vers un bocage consacré.

« Et quelle pensée vous agite donc? lui demanda-t-elle aussitôt.» — « Ne vois-tu pas, repondit Kandou, que le jour est près de finir? Je vole faire le sacrifice du soir de peur de commettre la moindre faute dans l'accomplissement de mes devoirs.»

« — Eh bien! homme consommé dans la sagesse, que vous importe donc ce jour, de préférence à tant d'autres? Allez, quand celui-ci se passerait encore sans être fêté, comme tous ceux qui durant de grands mois viennent de s'écouler pour vous, qui, dites-le-moi, pourrait y faire la moindre attention, et s'en scandaliser? »

« — Mais, répliqua l'anachorète, lorsque c'est ce matin même, ô femme charmante, que je t'ai aperçue sur le bord du fleuve, que je t'ai reçue dans mon ermitage, et que voici le premier soir temoin de ta présence en ces lieux.... dis-moi, que signifie ce langage et ce rire moqueur que j'aperçois sur tes lèvres? »

« — Et comment, lui répondit-elle, ne pas sourire de votre erreur, quand depuis *ce matin* dont vous parlez, voici qu'une révolution de l'année est en grande partie écoulée! »

« — Quoi! serait-ce donc la vérité qui sortirait de ta bouche, ô nymphe trop séduisante? ou plutôt ne serait-ce pas un pur badinage? car il me semble que je n'ai encore passé qu'un seul jour avec toi? »

« — Oh! pourriez-vous me soupçonner d'user de mensonge envers un aussi vénérable brahmane, un saint ermite qui a fait vœu de ne jamais s'écarter un instant du chemin suivi par les sages? »

« — O malheur! malheur sur moi, s'écrie alors l'infortuné brahmane, dont les yeux sont enfin dessillés. O fruit à jamais perdu du ma longue pénitence! Toutes ces œuvres méritoires, toutes ces actions conformes à la doctrine des Védas sont donc anéanties par la séduction d'une femme! Fuis, loin de moi, perfide! va, ta mission est accomplie! »

A. B.

Éducation.

PLAN GÉNÉRAL

DE TOUTES LES CONNAISSANCES QUI DOIVENT ENTRER DANS L'ÉDUCATION DE L'HOMME.

Signes certains du discrédit des doctrines philosophiques dans l'esprit de la jeunesse.—Bon accueil fait aux doctrines catholiques, professées par M. Frère à la Sorbonne.— Exposé d'un cours d'instruction scientifique et chrétienne.— *Tableau synoptique de ce cours.*

Nos lecteurs ne sont pas sans avoir entendu parler du *Cours d'Écriture-Sainte* qu'un de nos prêtres catholiques, M. l'abbé Frère, a fait l'année dernière à la Sorbonne, avec un concours d'auditeurs et un succès qui ont dû exciter plus d'une fois l'étonnement et peut-être l'envie de ces professeurs qui dans la même maison enseignent le doute, l'éclectisme et la philosophie à la nombreuse jeunesse qui vient chercher à Paris la science et l'instruction. Pour la première fois depuis bien longtems, une voix pleine de la parole antique, pleine de science sacrée, véritable écho du Verbe de Dieu, s'y faisait entendre, et une instruction vraiment chrétienne, une instruction catholique était donnée à la jeunesse. Aussi, vous eussiez vu cette jeunesse, qui désertait les écoles philosophiques, accourir auprès du professeur catholique, et s'étonner de voir une science si complète, des paroles remplies de tant de vie, de force et de liberté sortir de la bouche d'un prêtre. Il faut bien que cette désertion ait été grande, et que ce mouvement ait été prononcé, puisque nous voyons en ce mo-

ment le directeur de l'école normale, M. Guigniaut, dans le rapport qu'il vient de faire sur les études de l'année précédente, se plaindre de la *faiblesse des études philosoques*, et M. Guizot, ministre de l'instruction publique, signaler en pleine Sorbonne cette *faiblesse et cet abandon, comme un grand mal*[1].

Nous ne sommes pas tout à fait de l'avis de M. le ministre de l'instruction publique, et nous défendrons ici la cause de la jeunesse, qui, mieux que ses maîtres et que les rhéteurs doctrinaires, sent le vide de ces études creuses, qui n'ont jamais servi ni au progrès de la vérité, ni au bien-être des peuples, ni au bonheur des individus. La jeunesse, abandonnant tous ces rêves et toutes ces théories arbitraires, s'attache à la véritable science, à la science des faits; elle refait les histoires, mécontente de

[1] Voici l'extrait de ce discours dans lequel M. Guizot jette le cri de détresse en voyant la jeunesse des écoles abandonner les théories philosophiques, auxquelles lui et ses amis les doctrnaires ont consacré leur vie entière. Ce discours, prononcé le 17 de ce mois à la Sorbonne, a été inséré dans le *Moniteur* du 18.

« ... Il est évident que, dans le cours de l'année qui finit, les études, en général, se sont élevées et fortifiées au sein de l'École normale, spécialement les études classiques, qui en avaient besoin. *Je regrette beaucoup qu'on n'en puisse dire autant des études philosophiques; elles ont faibli; c'est un grand mal.* Je ne veux établir entre les sciences et les études diverses aucune comparaison; elles sont toutes importantes et belles.

» Sachez cependant, Messieurs, que les hautes études classiques littéraires, et les hautes études philosophiques sont les deux grands foyers où s'échauffe et s'éclaire l'esprit humain. Que celles-là prospèrent, et, un peu plus tôt ou un peu plus tard, la prospérité de toutes les autres est assurée. Si, au contraire, l'étude des lettres ou de la philosophie venait à déchoir, tenez pour certain qu'il y aurait bientôt affaiblissement, décadence de la science en général et de l'intelligence elle-même. *Je vous recommande donc, je vous demande de porter dans les études philosophiques la même assiduité, la même ardeur que dans vos autres travaux.*

» Je remercie M. Cousin du *zèle* qui le décide à reprendre *lui-même*, au milieu de vous, ces conférences qu'il y faisait autrefois, et qui ont imprimé à la science une *si forte impulsion.* J'espère que l'an prochain nous entendrons M. le directeur (M. Guigniaut) proclamer, dans cette enceinte, un retour de prospérité et de vigueur pour les études philosophiques, comme il vient de le faire pour les études classiques; *l'honneur de l'École normale y est intéressé.* A l'an prochain, Messieurs! »

celles que lui ont faites ses maîtres; mécontente encore de ces jugemens portés avec tant de légèreté et de partialité sur les croyances antiques, sur l'existence des peuples, sur les rapports de Dieu avec les hommes, sur le christianisme, sur toute l'histoire de l'humanité, elle revoit ce grand procès que les philosophes prétendaient avoir jugé, et sur lequel maintenant ils voudraient être crus sur parole. Pour nous, nous ne voyons pas là un *affaiblissement des études*; au contraire, nous les voyons ramenées à leur véritable destination, à leur but le plus louable. Nous engageons la jeunesse à persévérer dans cette voie, et nous croyons qu'elle y persévérera. Aussi nous osons prédire d'avance qu'en vain le chef de la philosophie éclectique, M. Cousin, comme Achille venant au secours des Grecs désespérés, fait annoncer par le ministre qu'il viendra lui-même donner l'*impulsion* aux études philosophiques. Son règne est passé, sa voix ne sera plus que ce *telum imbelle, sine ictu,* du vieux Priam, et jamais il ne réunira autour de lui cette jeunesse qui ne l'a que trop bien jugé dans son cours de 1828 et 1829.

Mais, au contraire, vienne encore le prêtre catholique, disant avec chaleur et éloquence les doctrines du catholicisme, nous sommes assurés qu'il réunira de nouveau autour de lui la jeunesse des écoles, car il n'y a que les doctrines catholiques qui soient vivantes, vivifiantes, capables d'exciter la sympathie de la jeunesse; bien plus, nous osons dire qu'elles sont seules *nouvelles et inconnues* à cette jeunesse. Car, toutes les doctrines philosophiques avec leurs théories, leur métaphysique, leurs doutes, leur tâtonnement, leurs illusions, leur sécheresse, tout cela est connu, très-connu, beaucoup trop connu de la plupart des jeunes gens. Il n'en est pas un seul qui n'ait, aussi bien que le professeur, pensé et rêvassé à toutes ces choses, ou qui ne puisse le faire aussi bien que lui lorsqu'il voudra s'en donner le passe-tems ou la peine. Qu'a-t-il donc à apprendre de son professeur?

Mais les doctrines catholiques, dans leur ensemble et dans leur détail, dans leur origine, dans leur conservation, dans leur application, ne sont pas connues. Voilà pourquoi le cours de M. Frère a fait sensation à la Sorbonne; voilà pourquoi, cette année, il sera de nouveau écouté avec empresse-

ment et avec ferveur. L'année dernière *il a fait connaître l'homme d'après la révélation*, et a fait ressortir la noblesse, la beauté, la certitude de cette origine, en opposition avec celle que lui donne la philosophie, origine obscure, douteuse, problématique, incertaine. Cette année, d'après les renseignemens qui nous ont été transmis par les amis de M. Frère, il doit traiter de la *philosophie de l'histoire*. Un tel sujet est parfaitement approprié et au tems présent et au besoin des esprits. Nous aurons soin de tenir nos lecteurs au courant de ces leçons.

Pour leur donner une idée suffisante et utile du cours de l'année dernière, nous allons d'abord leur exposer le plan d'éducation que M. l'abbé Frère a développé dans une de ses dernières leçons. Le sentiment bien connu des *Annales*, qui croient que c'est par là que doit commencer la régénération de la société actuelle, nous détermine à faire ce choix. Nous avons même cru devoir y ajouter le *tableau* dans lequel M. Frère a exposé d'une manière claire, méthodique, et frappant pour ainsi dire la vue, tous les objets qui doivent entrer dans le plan d'une éducation complète. Nous ne croyons pas que la religion ou la science puissent en demander un qui soit plus avantageux à l'une et à l'autre.

Ce tableau remplacera avantageusement la *lithographie* que nous nous proposions de joindre à ce Numéro des *Annales*.

Dans un autre article, nous exposerons le plan général que M. Frère a suivi dans son *cours d'Écriture sainte*, et le beau *tableau* qu'il a tracé de tout ce que nous connaissons sur Dieu et sur l'homme d'après la révélation[1]. C'est un cours complet sur la manière dont il convient d'enseigner la religion dans le siècle actuel.

Avant d'entrer dans l'exposition du plan d'éducation, M. Frère recherche à qui il convient qu'elle soit confiée, et il appuie des considérations suivantes, que l'on trouvera aussi élevées que neuves, le sentiment de ceux qui pensent que c'est aux ministres de la religion qu'il convient de confier le soin d'instruire la jeunesse.

« Le sacerdoce est véritablement destiné à ce grand œuvre de l'éducation des hommes, puisque lui seul a la puissance de les faire

[1] Voir ce *tableau*, t. VIII, p. 302.

revenir de l'état de décadence à l'état de perfection que la régénération produit. Et qu'est-ce donc que ces obstacles interminables qui se font sentir de la part des élèves confiés aux soins vigilans d'un instituteur, d'un ami? C'est, Messieurs, la concupiscence qui se débat contre le frein que la sagesse lui impose; l'amour-propre est si fort dans sa nature qu'il ne peut céder ni aux prières ni aux combats; mais que le sacerdoce intervienne, éclairant l'esprit par sa doctrine éternelle, domptant le cœur par la grâce qu'il communique dans les sacremens; les vices affaiblis, la docilité commence à paraître en même tems que l'union avec Dieu se fortifie; car nous avons vu antérieurement toute la puissance des effets qu'elle produit dans l'âme; et c'est ainsi que l'homme entre dans la voie du bonheur par celle de la perfection.

Que craignez-vous, hommes du siècle, de laisser intervenir le sacerdoce dans les soins qui sont donnés à vos enfans, lui qui a conçu, par la charité de son Dieu, une pensée de bienfaisance si véritable, si paternelle, et qui, à la vue du moindre enfant d'une classe quelconque, se dit en principe : Voilà un être appelé à toute la perfection pour laquelle Dieu a créé l'homme; il m'appartient à titre d'adoption; c'est à moi à le faire jouir de Dieu, à lui enseigner l'ensemble de ses devoirs : cette créature est malheureuse; il faut que je l'arrache aux calamités de son origine; elle a perdu l'héritage céleste, je dois ouvrir devant elle une carrière de nobles combats dont la gloire et un royaume éternel seront la récompense. Que faut-il de plus, Messieurs? Et le sacerdoce ne vous semble-t-il pas, selon le dessein de Dieu, le régénérateur efficace qu'il a préparé en faveur de l'homme déchu? N'est-ce pas lui qui le conduit à la perfection d'après le dessein de cet Être créateur et souverainement parfait qui nous rappelle à jouir de son ineffable union ?

Mais, pour perfectionner l'homme qu'on soumet à l'*éducation*, il faut le considérer sous un double aspect; en lui-même d'abord, et ensuite par rapport à la société; et de là provient la division de l'éducation, en *éducation individuelle*, et en *éducation sociale*, ce qu'on peut nommer aussi *première* et *seconde éducation*.

La *première Éducation* est celle qui convient à tous les hommes, qui les rend bons, en fait des miroirs capables de réfléchir

l'image de Dieu, celle en un mot qui les rend hommes. C'est cette idée qu'il faut considérer, et d'après laquelle il faut donner une culture universelle à l'homme pour qu'il soit homme ; par conséquent on doit bannir du plan d'éducation ces idées étroites qui empiètent sur la destination à venir, et éviter de se dire si long-tems à l'avance : Faisons de cet enfant un artisan, un homme de lettres, un savant. Avant tout, faisons-le à l'image et à la ressemblance de Dieu : faisons des hommes qui soient les représentans de Dieu sur la terre, qui soient des rois. Et savez-vous d'ailleurs à quoi Dieu vous appelle ? dans un âge si tendre connaissez-vous ses desseins à venir, les dons qu'il vous prépare afin de fixer vos destinées ici-bas ? Ne craignez-vous pas de faire avorter les prévisions de sa prescience paternelle ? Sachez donc qu'avant tout il faut faire un homme tel que Dieu l'a conçu, et tel est l'objet de cette éducation générale dans laquelle nous donnerons à l'homme toutes les connaissances qu'il doit avoir, et toutes les vertus qu'il est dans sa nature de pratiquer, en même tems que nous en extirperons les vices qui le rendent incapable d'être le représentant de Dieu au milieu des créatures qu'il a soumises à son vouloir. Sur ce fondement, Messieurs, comprenez-vous qu'aucun homme ne doit être exclu de cette éducation générale ? tous sont souverains, et certes il est injuste de tenir une certaine classe de la société dans l'abrutissement. Pourquoi les ministres du Seigneur sont-ils dans les moindres hameaux ? c'est la Providence qui les y a placés. Voyez comme ils s'adressent aux pâtres, aux laboureurs courbés vers la terre pour en tirer leur nourriture par un travail constant ; le ministre de l'Evangile interrompt leur travail au jour du Seigneur, il les appelle à recevoir l'éducation royale, que donne la souveraine vérité. Qu'elle est grande, cette éducation divine ! qu'elle est noble et majestueuse dans sa simplicité ! Venez, philosophes, venez me donner une conception plus haute ; osez dire comme Dieu : C'est à moi que les hommes appartiennent, et je veux qu'ils soient élevés selon leur destinée, afin que je me donne à eux dans ma plus intime union.

Cependant cette éducation générale ne suffit pas pour que l'homme se trouve entièrement formé ; car l'homme est appelé à vivre en société et il s'ensuit qu'il doit lui être utile ; sans cela

que ferait-il dans son sein, incommode au reste du corps dont il fait partie, abusant du bien qui appartient à la communauté, sans porter aucun fruit pour elle; et voilà pourquoi nous vous avons parlé d'une seconde éducation, toute spéciale aux individus, que nous pouvons désigner expressément en l'appelant l'*éducation des états*. Nous aurons à considérer l'âge auquel il convient de faire cette éducation, et les connaissances qu'elle doit embrasser afin que l'homme puisse exceller dans l'état qu'il choisit.

Mais il est nécessaire auparavant de vous dire quel doit être l'*objet de l'éducation*

L'éducation a pour objet tout ce que l'homme doit connaître, tout ce qu'il doit faire, tout ce qu'il doit éviter pour être homme, pour accomplir les desseins de Dieu sur la terre, et pour être établi dans ses rapports avec les êtres, afin qu'en observant ces rapports, il trouve la perfection et le bonheur que nous avons assignés pour but à l'éducation. C'est dans ce dessein que toutes les puissances de l'homme doivent être dirigées; sa mémoire, son entendement, sa volonté doivent y concourir : sa mémoire, en retenant les vérités, les rapports, les règles que le Créateur nous manifeste; son intelligence, en s'appliquant à leur conception, afin d'y trouver la science qui doit l'éclairer. Mais, outre l'application de la mémoire et de l'intelligence, l'homme doit aussi occuper sa volonté, et l'objet de cette puissance s'offre naturellement dans l'acquisition des vertus qui nous rendent conformes à Dieu, et dans l'extirpation des vices qui ternissent en nous cette ressemblance divine qui était le privilége de notre création. L'homme ne connaît pas Dieu s'il est vicieux, car Dieu ne se manifeste qu'aux âmes pures, et la sainteté du cœur est toujours la mesure de l'intelligence de l'esprit. Que l'homme devienne donc vertueux dès qu'il songe à devenir savant.

La réunion des sciences par lesquelles nous pénétrons dans les œuvres de Dieu, afin de nous rapprocher de notre état d'origine, a été indiquée par une multitude de savans qui en ont donné des divisions plus ou moins exactes; on a fait beaucoup de classifications, et néanmoins elles se trouvent presque toutes incomplètes. J'ai cru devoir vous présenter un tableau que je soumets à vos méditations; heureux si je puis contribuer par là en quelque chose aux progrès de l'éducation!

- **RAPPORTS AVEC LA SOCIÉTÉ.**
  - Droit civil et criminel.
  - Médecine légale.
  - Commerce et Navigation.
  - VERTUS A ACQUÉRIR.
    - La Justice.
    - La Charité fraternelle.
  - VICES A CORRIGER.
    - L'Avarice.
    - L'Envie.
    - La Colère.
- **RAPPORTS AVEC LA NATURE.**
  - SCIENCES A CONNAÎTRE.
    - Générales. . . . . .
      - Cosmographie.
      - Mathématiques.
        - Arithmétique, Géométrie, Trigonométrie, Algèbre, Géométrie descriptive.
        - Géométrie analytique, Calcul différentiel et intégral, Mécanique.
    - Spéciales relatives à chaque jour de la création.
      - 1er jour. . . . .
        - La Lumière.
        - Le Calorique.
        - L'Électricité.
        - Le Magnétisme.
      - 2e jour. . . . . L'Atmosphère, Météorologie, Acoustique.
      - 3e jour. . . . .
        - La Géographie.
        - La Chimie.
        - L'Hydrologie.
        - La Géologie.
        - La Minéralogie.
        - La Botanique, l'Agriculture.
      - 4e jour. . . . . L'Astronomie.
      - 5e jour. . . . .
        - L'Icthyologie, Molusques, Crustacés, Entomologie, Zoophytes.
        - L'Ornithologie.
      - 6e jour. . . . .
        - L'Erpétologie.
        - La Mammalogie; Anatomie comparée.
    - Les Arts, les Métiers par lesquels l'homme fait servir les créatures à ses usages.
  - VERTUS A ACQUÉRIR.
    - La Tempérance.
    - L'Équité.
  - VICES A CORRIGER.
    - L'Intempérance.
    - La Cruauté.

TABLEAU DES OBJETS DE L'ÉDUCATION,

Classés d'après les rapports de l'Homme avec la Divinité, avec lui-même, avec la société, avec la nature.

- **RAPPORTS AVEC DIEU.**
  - SCIENCES A CONNAÎTRE.
    - Doctrine de la Religion Catholique, Théologie.
    - Le Culte de l'Église, Liturgie.
  - VERTUS A ACQUÉRIR.
    - La Pénitence.
    - La Foi.
    - L'Espérance.
    - La Charité.
  - VICES A CORRIGER.
    - L'Orgueil.
    - L'Impiété.
    - L'Incrédulité.
    - L'Idolâtrie, la Superstition.
    - La Tiédeur.
- **RAPPORTS AVEC SOI-MÊME.**
  - L'AME.
    - Sciences à connaître.
      - Logique.
      - Métaphysique.
    - Vertus à acquérir.
      - La Prudence.
      - La Force.
    - Vices à corriger.
      - L'Amour-propre.
      - La Gourmandise.
      - La Luxure.
      - La Paresse.
  - LE CORPS.
    - Sciences à connaître.
      - Pour le régir. . . La Physiologie.
      - Pour le conserver. L'Hygiène.
      - Pour le guérir.
        - La Pathologie.
        - La Thérapeutique.
    - Moyens de communication.
      - Langues.
        - Anciennes : *l'Hébreu, le Grec, le Latin.*
        - Modernes : *le Français, l'Italien, l'Anglais, l'Allemand.*
      - Dessin.
        - Ecriture, Hiéroglyphes, Imprimerie, Gravure.
        - Peinture, Sculpture, Architecture.
      - Musique.
        - Vocale.
        - Instrumentale.
      - Calcul. . . Arithmétique

Pour comprendre toute ma pensée, il vous suffira de vous rappeler, Messieurs, que l'homme a des rapports déterminés avec Dieu, avec lui-même, avec la société, avec la nature. Or, chacun de ces rapports doit être, pour ces facultés, un objet d'exercice ou d'acquisition; car ils lui présentent respectivement des sciences à étudier, des vertus à acquérir, des vices à corriger. Exposons les détails du tableau d'après ces principes, et voyons d'abord l'*homme dans son rapport avec Dieu*.

Ici la science doit avoir pour objet la doctrine de la religion catholique, par conséquent la *théologie* et le *culte de l'Église*, qui en est le complément; car dans la liturgie, toutes les prières ont pour but de procurer à l'homme cette perfection dont la science théologique lui donne l'idée; perfection qui n'est point vaine, parce que c'est Dieu qui l'opère dans l'homme en cherchant par ses ministres à le ramener à la justice, à l'affranchir du péché. D'où il suit, Messieurs, que les vertus à acquérir par rapport à Dieu sont le résultat direct de la science; c'est pourquoi je les classe immédiatement, vous désignant la *pénitence*, qui ramène à Dieu, et avec elle la *foi*, l'*espérance* et la *charité*, parce que chacune d'elles a Dieu pour objet direct, fixant notre âme en lui.

Mais il est dans notre nature des vices qui sont opposés à ces vertus, et l'objet de l'éducation est de les connaître, afin de les combattre avec succès. Aussi nous les spécifions en vous nommant l'*orgueil*, l'*impiété*, l'*incrédulité*, la *superstition*, la *tiédeur*; et tel est l'ensemble des sciences, des vertus et des vices, relatifs par leur nature au rapport que l'homme doit entretenir avec Dieu.

Vient ensuite le *rapport de l'homme avec lui-même*. Il lui faut d'abord connaître son *âme*, et il est nécessaire d'acquérir des sciences spéciales pour y parvenir; c'est alors que la *logique* et la *métaphysique* s'offrent à son étude. Les vertus à acquérir sont la *prudence* et la *force*, et les vices à corriger sont l'*amour-propre*, la *gourmandise*, la *luxure*, la *paresse*.

Cependant l'âme doit régir le *corps* : dans cette vue, pour le maîtriser, on apprendra la *physiologie*; pour le conserver, il faut connaître l'*hygiène*; pour le guérir, il faut savoir la *pathologie* et *la thérapeutique* : et tel est l'ensemble des connaissances que l'homme doit acquérir pour rétablir ses rapports avec lui-même,

Vient ensuite son *rapport avec la société*. L'homme doit communiquer avec ses semblables : de là les moyens de communication, qui sont les signes par lesquels il exprime ses idées : 1° les *langues*; 2° le *dessin*; 3° la *musique*; 4° le *calcul*. Des connaissances spéciales sont attachées à chacun de ces moyens de communication. Aux langues, il faut rapporter les langues anciennes, telles que le *latin*, le *grec*, l'*hébreu*; les langues modernes, l'*anglais*, l'*allemand* et l'*italien*.

Au *dessin* se rattachent l'*écriture*, l'*imprimerie*, la *gravure*, la *peinture*, la *sculpture*, l'*architecture*.

La *musique* se divise en *vocale* et en *instrumentale*.

Le *calcul* a pour objet l'*arithmétique*

Mais ces connaissances ne sont pas les seules qui soient utiles pour rétablir parfaitement nos rapports sociaux : ajoutons l'étude de l'*histoire sacrée*, *ecclésiastique*, *civile*; celle de la jurisprudence, qui comprend le *droit public*, le *droit des gens*, le *droit civil et criminel*, la *médecine légale*; enfin le *commerce* et la *navigation*; et nous aurons dans ce sommaire un abrégé des sciences que l'homme doit acquérir pour remplir dignement ses devoirs sociaux.

Les vertus qu'il faut pratiquer sont la *justice*, et la *charité fraternelle*, afin que la concorde se trouvant parmi nous, la terre devienne, par l'harmonie des esprits et l'union des cœurs, ce qu'elle fut dans le principe, un paradis de délices où l'homme se trouvait heureux.

Il y a encore des vices à extirper de nos cœurs, et je désigne spécialement l'*avarice*, l'*envie*, la *colère*, qui sont les principales sources de désunions et de combats. L'homme doit les réduire en lui-même, afin de devenir sociable; il doit en outre penser à faire choix d'un état, non par plaisir, mais par attrait de vocation; de sorte qu'il entre dans sa condition nouvelle, selon le dessein de Dieu, pour y posséder les lumières et les vertus qui doivent distinguer le chrétien et former un citoyen utile à sa patrie.

Il nous reste à diriger l'homme dans le rétablissement de ses *rapports avec la nature*. Deux sortes de sciences doivent l'occuper : les générales et les spéciales. Les générales ont pour objet la *cosmographie* et les *mathématiques*, afin que l'homme apprécie les œuvres du Créateur, et qu'en étudiant les choses sensibles il s'élève à l'être

intelligible et se maintienne en sa présence. Par les mathématiques, il se pénétrera plus facilement de la puissance de Dieu, en mesurant la grandeur des astres, évaluant l'immensité des distances, la correspondance des êtres, la Sagesse éternelle qui a réglé ces lois. Voilà comment les mathématiques vivifient ; car si on ne les étudie que dans la vue de se faire un état, on ne les apprend que pour une fin terrestre et bornée, sans qu'elles nous élèvent jusqu'au Créateur ; ce n'est qu'une science de nombres, au lieu d'être un moyen de perfection. Il en est de même dans l'étude de la médecine, si l'adepte, absorbé par la considération de la matière, ne voit dans le cadavre que sa structure, sans remonter au principe de la vie et sans rechercher les véritables rapports que le Créateur avait établis. Ah! que l'homme est heureux lorsqu'il étudie Dieu dans ses œuvres, et que la nature s'offre à lui comme un degré pour s'élever jusqu'à celui qui le forma ? Tel est le dessein dont nous devons être animés dans l'étude des sciences générales propres à nous rétablir dans nos rapports avec la nature.

Mais il existe en outre des *sciences spéciales*, et vous verrez qu'elles viennent se grouper de manière à nous porter vers la louange du Créateur, lorsque nous les étudions en lui. Pour obtenir cet effet, il faut classer dignement ces sciences naturelles. On invente tous les ans de nouvelles classifications, mais elles ne sont pas stables et varient à mesure qu'on aperçoit quelques phénomènes nouveaux, parce que leurs divisions se trouvent mal fondées.

Pour nous, Messieurs, nous croyons que l'ordre dans lequel on doit présenter les œuvres de Dieu est le même que celui dans lequel il les a produites ; et par là cet ordre se trouve fondé en raison, puisque la sagesse de Dieu y préside elle-même, et que celle-ci ne fait rien sans raison. Suivons donc l'ordre de la création d'après le récit de la Genèse, et classons les sciences naturelles d'après cette indication.

Le premier jour Dieu a créé la lumière ; on peut donc étudier la *lumière* en premier lieu, ensuite le *calorique*, l'*électricité*, le *magnétisme* ; car vous savez qu'il y a de l'analogie entre ces trois impondérables.

Le deuxième jour Dieu a créé le firmament ; de là l'étude de l'*atmosphère*, de la *météorologie*, de l'*acoustique*.

Le troisième jour il a tiré la terre des eaux, et de là la science de l'*hydrologie;* ensuite la terre s'est couverte de plantes, de là l'étude de la *chimie*, de la *géologie*, de la *minéralogie*, de la *botanique*, de l'*agriculture*, de la *géographie*.

Le quatrième jour Dieu a créé les astres; de là l'*astronomie*.

Le cinquième jour il a créé les poissons, les oiseaux, et de là l'*ichthyologie*, les *mollusques*, les *crustacés*, l'*entomologie*, les *zoophytes* et l'*ornithologie*.

Le sixième jour il a créé les reptiles et les quadrupèdes, et de là l'étude de l'*herpétologie* et de la *mammalogie*; enfin l'*anatomie comparée*, les *arts* et les *métiers* par lesquels l'homme fait servir les créatures à ses usages. Et tels sont l'ensemble et l'ordre des sciences propres à nous faire rentrer dans nos vrais rapports avecla nature.

Il y a ensuite des vertus à acquérir, qui sont la *tempérance* et l'*équité*; des vices à corriger, qui sont l'*intempérance* et la *cruauté*, par lesquelles nous mésusons des créatures.

Cela posé, nous pouvons, Messieurs, nous représenter l'*objet de l'éducation* : c'est toute science, c'est toute vertu; enfin c'est un soin spécial qui a pour but de corriger tous les vices.

On s'étonnera peut-être que l'éducation embrasse toutes les connaissances, et l'on se demandera s'il est possible d'enseigner cette universalité des sciences; si l'enfant, l'adolescent est capable de recevoir tant de notions diverses et d'y faire des progrès suffisans. Je conviens avec vous que si l'on envisageait ces connaissances dans toute leur perfection, de manière que l'élève les sût à fond, l'idée que j'ai émise serait exagérée. Mais que, dans la première éducation, il convienne d'enseigner un précis de ces diverses connaissances, de manière que chacun, les recevant selon sa capacité, il réponde dignement à la fin pour laquelle Dieu l'a créé; notre opinion n'est pas douteuse à ce sujet, et Quintilien est là pour confirmer ce sentiment; lui aussi avait demandé la même universalité en énumérant toutes les sciences connues de son tems, et il réfute, dans son premier livre, les objections qu'il prévoit aussi bien que nous. Quintilien a pour objet de former ainsi un orateur; et nous, Messieurs, nous avons un dessein plus sublime, celui de former un homme à l'image et à la ressemblance de Dieu; c'est pourquoi nous nous représentons ce que doit être l'éducation d'après les principes

des Livres saints et la révélation du Créateur, qui a fait connaître à l'homme pour quelle fin il a été établi dans le monde, et, en concevant cette idée de l'homme, tel que le dessein de Dieu l'a manifestée, nous voyons que, pour le rendre digne de son origine, l'éducation doit embrasser toutes les sciences, toutes les vertus, exclure tous les vices ; et nous déclarons imparfaite toute éducation qui ne conçoit pas cette noble pensée, par cela seul que l'homme, ayant été créé pour être en rapport avec Dieu, avec lui-même, avec la société, avec la nature, a besoin de connaître les êtres avec lesquels il doit être en rapport ; car, quel rapport puis-je avoir avec ce que je ne connais pas?

Il faut donc *connaître Dieu* afin de lui être uni, puisque, sans cette union avec Dieu, l'homme n'est plus qu'un être semblable à la brute, incapable d'observer ses rapports, s'il ne puise en Dieu la science intellectuelle qui les fait concevoir ; et de là les premières connaissances que nous avons énumérées.

Il faut se *connaître soi-même*, afin que l'âme, être spirituel, indépendant du corps, appréciant ses prérogatives au-dessus des sens, sache gouverner son corps; et de là la nécessité des sciences relatives à notre nature.

En outre, l'homme a été créé pour être *en rapport avec la société et avec toute la nature*. Dieu lui a donné des facultés et des organes pour atteindre cette fin. De là provient l'obligation de les exercer, afin de rendre ceux-ci aptes à remplir leurs fonctions en même tems que l'esprit acquiert la science nécessaire pour les diriger dans les vues de l'utilité publique. Et ne savez-vous pas que l'homme a autant d'organes différens qu'il a de rapports divers avec les créatures? Comment pourra-t-il observer ces rapports autrement qu'en se servant de ses sens, développés par l'éducation? Ignorez-vous aussi que lorsqu'on néglige d'exercer les organes, ils deviennent inertes, tandis qu'au contraire l'exercice les développe? D'ailleurs, dans le jeune âge les organes ne demandent qu'à s'exercer et qu'à saisir chacun son objet relatif. Si on en néglige quelques-uns, ceux qui seront les plus exercés acquerront la force vitale au préjudice des autres ; et, lorsque l'homme voudra, dans la suite, développer sa pensée, la communication lui deviendra impossible, si telle disposition organique lui manque pour n'avoir pas été cultivée. Alors

quel malheur qu'il soit resté longtems dans l'inaction! Ses organes y ont perdu leur activité, ils ne peuvent plus obéir; le travail devient à charge, et les plus grands talens se trouvent enfouis.

Dirons-nous ensuite que l'homme social étant appelé à remplir les fonctions d'un état, il ne peut en faire des applications fécondes qu'en proportion de l'étendue de ses connaissances, puisque toutes les sciences se tiennent et trouvent l'une dans l'autre secours et appui mutuels. Et d'ailleurs, comment savoir la profession pour laquelle un homme aura plus d'aptitude, si on n'a pas étudié ses dispositions en les développant? Ces dispositions sont les lois du Créateur, et ce n'est pas en vain qu'on leur fait violence en les détournant de leur but, en mutilant, pour ainsi dire, l'organisation. Oh! qu'il en soit autrement : donnez d'abord à cet esprit les connaissances qui lui conviennent, et appelez-le à se déterminer ensuite; la nature elle-même secondera nos vues, et tous les états seront bientôt florissans, parce que les membres du corps social, exerçant leurs facultés dans leurs rapports convenables, le feront avec succès, avec choix, avec bonheur; dans cette administration réglée par l'ordre, l'homme se retrouvera vraiment roi de la nature, gouvernant les élémens et disposant des êtres sensibles avec cette force, cette équité et cette justice qui sont les caractères de sa souveraineté.

Nous serons heureux, Messieurs, si l'éducation parvient à nous conduire vers le perfectionnement; et son progrès du côté de la vérité ne tardera pas à obtenir l'accomplissement d'une destinée si brillante, dès que l'égoïsme et l'intérêt personnel, qui en sont trop souvent les mobiles, auront fait place au dévouement sincère et à la charité qu'inspirent les besoins de l'humanité aussi bien que l'exemple de Jésus-Christ, dont le dessein généreux n'a eu pour but que l'éducation du monde par la régénération des esprits et des cœurs dans l'éternelle vérité. »



Nouvelles et Mélanges.

EUROPE.

ANGLETERRE. — *Mort d'un brahmane qui, le premier de sa caste, était venu visiter l'Europe.* — Nous avons déjà parlé d'un brahmane de l'Inde qui, le premier de sa secte, a renoncé à sa haine contre le christianisme et aux préjugés héréditaires qui jusqu'à ce jour avaient animé sa caste contre notre religion, nos connaissances et notre civilisation [1]. Nous avons même fait connaître un fragment de l'ouvrage qu'il a composé contre l'esclavage auquel les femmes sont assujetties dans l'Inde. Ce brahmane, désirant de mieux connaître nos arts et nos sciences, était venu en Europe depuis quelques années. Quoiqu'il fût venu passer quelques mois à Paris, où sa présence a fait peu de sensation, c'est en Angleterre qu'il demeurait habituellement, et c'est là qu'il est mort, le 27 septembre, dans une visite qu'il était allé faire à Stapletongrove, près Bristol. Son enterrement a eu lieu vendredi, 18 octobre, dans cette même ville. Son fils, Rajah Ram-Roy, environ vingt personnes de diverses opinions religieuses, toutes amies du défunt, et les deux serviteurs hindous du rajah ont assisté à cette cérémonie, qui a eu lieu dans le silence le plus solennel. Le corps a été déposé dans une propriété particulière par égard pour sa famille dans l'Inde, qui aurait perdu, dit-on, les honneurs et priviléges de sa caste, si le brahmane avait été enterré avec les cérémonies usitées chez les chrétiens.

Voici les détails que nous donnent sur sa personne et sur ses croyances les différens journaux anglais.

Cet homme distingué est le premier Hindou de marque qui non-seulement ait abandonné l'idolâtrie, que professaient ses parens et ses ancêtres, mais qui ait

[1] Voir ce que nous avons dit de ce brahmane, nommé *Ram-mohun-Roy*, dans le No 6, t. I, p. 421 et 422 des *Annales*. Dans le prochain No nous parlerons plus au long de ses croyances et de ses travaux, d'après des documens qui nous arrivent trop tard pour être insérés dans celui-ci. Voir ci-après p. 363.

traduit des portions du *Nouveau-Testament*, écrit et publié à Calcutta des ouvrages pour la défense du christianisme.

Son voyage en Angleterre avait excité le plus grand intérêt. Il avait pour but de s'instruire des mœurs européennes, et de servir ses compatriotes en leur ménageant des relations plus faciles avec l'Angleterre.

Pendant son séjour en Angleterre il ne s'est jamais bien porté; le climat ne lui était pas favorable. Il avait beaucoup de talens. Il parlait et écrivait l'anglais avec pureté et même avec élégance; la modestie et la dignité de sa conduite intéressaient particulièrement tous ceux qui pouvaient le voir et converser avec lui. Sa manière de vivre était des plus simples, et il ne s'en départit jamais.

Il était brahmane de première classe.

Il savait bien le persan et l'arabe, assez bien l'hébreu et les langues indiennes, surtout le sankrit, le bengali, l'hindi et l'indoustani.

Ram-mohun est le premier Hindou instruit qui ait ouvertement professé des idées religieuses contraires à celles de sa patrie, et plusieurs milliers de ses compatriotes ont suivi son exemple.

Jamais il n'a adopté aucune des formes du christianisme. C'est une erreur de croire qu'il fut même *unitaire*. L'évêque Heber de Calcutta l'appelait un *brahmane athée;* mais c'est une calomnie. Ram-mohun était un pur déiste. Il écoutait à Londres des sermons dans diverses églises, sans professer pour cela un culte particulier. Peut-être cherchait-il encore le meilleur quand il mourut.

Politiquement parlant, il était républicain, ou plutôt ce que nous appelons maintenant *radical*. Dans son pays Ram-mohun était agent accrédité du grand Mogol. Les mots sanskrits qui forment son nom signifient littéralement : *le bien-aimé de Rama*, d'extraction royale.

Quoique ces détails sur Ram-mohun-Roy ne satisfassent pas entièrement le désir que nous aurions eu de le savoir mort dans le christianisme, cependant son exemple a beaucoup servi au progrès des doctrines évangéliques, en faisant tomber les préjugés de sa nation et de sa caste contre nous. Aussi de jour en jour les peuples de l'Inde se montrent-ils moins défavorables au christianisme.

ASIE.

INDE.—CALCUTTA. *Assemblée d'Hindous qui demandent eux-mêmes l'abolition des sacrifices des femmes.* — Nous l'avons déjà dit plusieurs fois que

l'Orient sort de ce sommeil de plomb qui l'a tenu immobile et comme privé de vie et de liberté pendant plusieurs mille ans. De tous côtés les signes de ce réveil se manifestent ; il renonce à ses vieux préjugés et à ses vieilles superstitions. La civilisation et avec elle le christianisme le pénètrent de tous côtés. Nous en trouvons une nouvelle preuve dans l'*Asiatic Journal*.

Ce recueil publie le procès-verbal d'une assemblée d'Hindous, tenue dernièrement à Bramaya Sumaj, sous la présidence de Baboo Dwarkanauth Tagore, à laquelle ont assisté plus de quatre cents personnes, dont le but était d'exprimer hautement au gouvernement la satisfaction que leur cause l'abolition des *suttees* ou sacrifices des veuves sur le tombeau de leurs époux.

On sait que cette abolition a été diversement jugée dans l'Inde, et que ceux des Hindous qui la considèrent comme une atteinte portée à leur liberté religieuse et une interdiction de l'une des cérémonies de leur culte, ont envoyé une députation en Angleterre pour réclamer contre un acte qui leur semble violer leurs droits. On voit que cette opinion n'est pas générale, et que les amis de l'abolition de cet horrible usage ne craignent pas de manifester publiquement leurs convictions. Plusieurs d'entre eux les ont, à cette occasion, soutenues dans des discours propres à faire une profonde impression sur leurs compatriotes.

AFRIQUE.

Expédition des frères Lander pour pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique.

Voici l'extrait d'une lettre écrite par un officier appartenant à l'expédition des frères Lander.

« Fernando-Po, du vaisseau *le Curlew*, 12 mai 1833.

» M. Lander est revenu, il y a quelques jours, du Non ou Niger. Le grand bateau à vapeur *le Quorra* atteignait la rivière de Shadda, lorsqu'il fut jeté par la force du courant, ou plutôt par un mauvais pilotage, sur un banc de sable, où il est resté trois mois avec environ trois brasses d'eau autour de lui. Cet accident a retardé l'expédition ; car le petit bateau à vapeur *l'Alburka* fut obligé d'attendre l'autre bâtiment. M. Lander les quitta il y a trois ou quatre semaines pour se procurer des médicamens, du thé, etc. Le médecin qui a remonté la rivière était absolument sans expérience ; il avait négligé de se munir de provisions. Il en est résulté qu'après qu'on fut entré dans le Non, vingt blancs,

outre six qui avaient déjà succombé, moururent de la fièvre et de la dissenterie : dans ce nombre se trouvent le médecin lui-même, M. Brigs et tous les officiers, excepté M. Laird, M. Lander, le lieutenant Allen et le capitaine du petit bateau à vapeur.

» Heureusement ils avaient avec eux beaucoup de noirs (des *Kromen*), 20 dans un bateau et 15 dans l'autre; ces hommes sont tous vivans. Le succès d'une nouvelle expédition est maintenant certain, si elle est bien conduite; car Lander n'a trouvé de résistance qu'en un lieu situé à trois journées et demie de l'embouchure du fleuve. En cet endroit, les habitans reçurent à coups de fusil les canots qui venaient faire du bois ; et, malgré toutes les tentatives de conciliation, les bateaux à vapeur furent obligés de tirer leur canon ; la ville fut brûlée accidentellement. Cela est arrivé pendant que l'expédition remontait la rivière. Le chef du lieu s'est associé à neuf autres pour empêcher le retour de l'expédition : ce qui est une folie.

» Ces chefs vivent à 10 milles les uns des autres ; et bien qu'ils aient de grands canots, ils ne peuvent rien contre un bateau à vapeur. Ils ont été excités par les capitaines anglais qui font le commerce de l'huile de Palme, et par les négriers qui se sont efforcés d'entraver l'entreprise de Lander. Le pays est très-sain là où les bateaux à vapeur sont arrêtés, et ils ont des vivres en abondance. Lander dit que la nourriture de 30 hommes ne coûte guère par jour qu'un shelling six deniers. Le commerce n'a pas été très-heureux ; car on ne s'est procuré qu'environ cinq tonneaux d'ivoire. Ce mauvais succès tient à l'absence de bons interprètes, et à ce que les bâtimens n'ont pas remonté assez haut. Si le grand bateau à vapeur n'eût pas touché, ils seraient arrivés jusqu'à Bousa. La force du courant a fait que le combustible n'a duré que deux jours ; il en a fallu dix pour en faire une nouvelle provision. La maladie de Lander est la dyssenterie ; il en est presque entièrement guéri. Il est descendu jusqu'ici à l'embouchure du fleuve dans un bateau ouvert, afin de changer de climat. Heureusement il n'a pas eu une goutte d'eau durant tout le trajet. Un orage l'aurait tué, et nous en avons eu deux très-violens, l'un la veille, l'autre le lendemain de son arrivée. Il s'est procuré ici quelques bons interprètes et des hommes bien disciplinés qu'a formés le colonel Nicholls. Le défaut de discipline paraît avoir exercé une influence fâcheuse sur l'expédition. Quant à l'opposition de la part des naturels, on peut dire qu'il n'y en a aucune. »

AMERIQUE.

CHILI. — *Découverte d'une ville ancienne au Chili.* — Nous avons déjà parlé plusieurs fois des monumens dont la découverte récente a changé nos idées sur l'état primitif des premiers peuples qui ont habité l'Amérique. Mais, comme ces monumens ne se rencontrent que dans les États-Unis, à l'est de ce pays, on en avait conclu que ces peuples n'avaient pas quitté les bords de la mer et n'avaient jamais pénétré dans l'intérieur des terres. Voici une nouvelle découverte qui prouve qu'une ancienne civilisation a couvert tout ce pays.

Un négociant allemand établi à Valparaiso, au Chili, et amateur de recherches scientifiques, a fait explorer par un matelot danois très-intelligent, nommé Kenous, quelques contrées sauvages du Chili, qui peut-être n'ont jamais été visitées par des voyageurs européens. On annonce que cet homme a fait des découvertes surprenantes. C'est ainsi que dans les Andes de Chillan il a trouvé *une plaine jonchée au loin des ruines d'une ville considérable*. Comme les Indiens actuels du Chili ont toujours été nomades, et comme les incas n'ont jamais pu établir solidement leur domination sur ce pays, il faut que cette ville ait été bâtie et habitée par un *peuple civilisé qui depuis a disparu totalement.*

On sait que dans d'autres contrées de l'Amérique on a également découvert des traces d'une grande civilisation dont il n'y a plus de restes chez les Indiens qui habitent maintenant ces contrées.

Mélanges.

Inscription druidique à une vierge-mère.

On vient de découvrir à Châlons l'inscription suivante, qui vient à l'appui des nombreuses preuves que nous avons citées dans notre Numéro 38, ci-dessus page 103, que la promesse d'une *vierge-mère* était connue des peuples de l'antiquité. Les journaux qui ont rendu compte de cette découverte ont négligé, nous ne savons pourquoi, de mentionner cette concordance.

« On vient de découvrir dans une maison, place du Grail, à Châlons, à huit pieds de profondeur, environ trente squelettes humains, placés en ordre les uns sur les autres, parmi lesquels était une médaille, grand bronze, de l'empereur

Adrien, et différens morceaux de métal que l'oxidation empêche de reconnaître.

A quelques pieds au nord de ces ossemens, on a trouvé des fractions de chapiteaux à volutes, d'une forme qui tient des cornes du bélier, en pierre de liais; une tête en pierre d'un jeune enfant, ayant les cheveux bouclés; le buste d'une tête juvénile; un chapiteau ou base assez semblable à ceux des croisées gothiques, mais d'un style différent, dont la pierre, qui tient de la burge ou du mouton, est néanmoins d'une couleur plus foncée, d'un poids infiniment plus fort, et provient d'une carrière qui paraît perdue depuis la construction des plus anciennes églises de Châlons.

Suivant la tradition populaire, fortifiée par le témoignage de l'histoire locale, il y avait, non loin de cet endroit et du palais du gouverneur de Châlons, sous Claude Ier et Néron, une chapelle souterraine consacrée par les druides à la vierge des sectateurs d'Hésus. Là, les prêtres de Jupiter et d'Apollon se rendaient en grande pompe le premier de chaque mois pour faire des oblations et réciter des vers autour d'un autel sur lequel était élevée la statue *d'une jeune fille, tenant un enfant entre ses bras.* Au bas était cette inscription en lettres d'or :

Virgini pariturœ Druides.

(Les druides à la vierge qui doit mettre un fils au monde).

On doit penser que ces fractions d'architecture et ces sculptures, d'un style antérieur à celui de nos églises, tout à fait étranger à celui des Romains, et dont la pierre est d'une nature qu'on ne retrouve plus dans les carrières des environs, pas même dans les constructions des plus anciens édifices de Châlons, doivent remonter au tems du Druidisme [1]. »

[1] Voir sur ce fait le P. Lescalopier, *Theologia veterum Gallorum,* dans son édition *de Naturâ deorum* de Cicéron, in-fol., p. 720. — Pelloutier, *Histoire des Celtes,* t. v., p. 15. — Frickius, part. II, c. x., p. 98. — Higgins, *the celtic. Druid.*, p. 162.

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 41. — Novembre. 1833.

Controverse catholique et protestante.

VOYAGE

D'UN GENTILHOMME IRLANDAIS

A LA RECHERCHE D'UNE RELIGION.

Préventions en faveur du protestantisme. — Projet de l'étudier dans sa source. — Examen des ouvrages des Pères de l'Église. — Désappointement. — Les premiers Pères sont *papistes*. — Les hérétiques seuls sont *protestans*. — Avantages temporels qui poussent vers le protestantisme. — Curieuse lettre d'une *miss* protestante. — Voyage en Allemagne. — Revue des écrivains protestans. — Histoire de la réforme. — Son état actuel. — Motifs d'attachement à l'Église catholique.

Jamais le christianisme, durant le cours de ses combats sur la terre, n'a manqué de défenseurs pour le soutenir, car celui qui l'a fondé sut toujours proportionner à la difficulté des tems le nombre et le mérite des bouches éloquentes et des plumes savantes destinées à servir sa cause. Toujours attaquée, toujours victorieuse, l'Église n'a pu déposer un seul instant les armes depuis dix-huit cents ans. Elle sortait à peine du berceau que le Verbe lui avait fait au pied de sa croix, que déjà « *s'élevaient contre Dieu et contre son Christ* » la philosophie païenne et les hérésies, ces persécu-

tions morales qui grondaient plus furieuses quand s'arrêtait la persécution du sang. Durant ce long intervalle, la succession de ses docteurs n'a pas souffert plus d'interruption que celle de ses pontifes, et lors même qu'au moyen âge, les ténèbres de l'ignorance couvraient l'Europe, la science, on le sait, s'était réfugiée dans l'Église ; l'Église seule n'eut point de siècle de barbarie, et ses annales présentent, durant cette période où tant d'autres sont muettes, une foule de noms que les époques les plus éclairées ne désavoueraient pas.

Le siècle dernier, au dire de l'impiété, devait voir le triomphe de la philosophie et le dernier jour du catholicisme; de prétendus savans et esprits forts assuraient l'avoir frappé au cœur, et se donnaient l'espoir de voir dans leur vieillesse enterrer ce colosse antique, tombé sous les coups de leur force et de leur science..... Ils le croyaient, et un moment en effet ils ont dit l'avoir tué; mais bientôt le catholicisme a surgi plus brillant et plus fort du milieu des prisons et des échafauds; et, chose étonnante ! il est venu lui-même consoler, soutenir et encourager ces esprits forts qui avaient applaudi à son supplice et assisté avec sarcasmes à sa prétendue mort.

Et maintenant n'entendez-vous pas comme ces cris de triomphe de la philosophie du 18ᵉ siècle vont chaque jour s'éteignant. On les trouve à peine répétés encore par l'écho ignoré de quelqu'une de nos provinces, par des jeunes gens qui ne connaissent que superficiellement la science du siècle, ou par quelques vieillards inhabiles à rien apprendre, qui redisent aujourd'hui par habitude ce que la mode leur apprit à débiter dans leur jeunesse. Mais la vraie science comme la haute littérature a désavoué l'école philosophique du 18ᵉ siècle. On peut dire qu'elle est morte, et déjà plus de trois jours se sont passés depuis qu'elle a été mise au tombeau.

En effet, voilà que toutes les découvertes, toutes les sciences, tous les talens tournent à l'avantage du christianisme qu'ils avaient prétendu renverser. Il nous serait facile de faire ici une longue énumération de toutes les sciences qui se sont *christianisées* et qui se *christianisent* tous les jours ; qu'il nous suffise de citer les noms suivans déjà connus de nos lecteurs, et dont les *Annales* travaillent

depuis leur création à populariser les découvertes et les travaux : ces noms sont ceux de MM. Cuvier, les deux Champollion, Abel Rémusat, de Paravey, Klaproth, de Humboldt, Balbi, etc.

Aussi faut-il reconnaître que tous ces travaux commencent déjà à porter leurs fruits : de tous les côtés en France on aperçoit dans la jeunesse un généreux retour vers les croyances chrétiennes. Avide de vérité, ayant besoin de foi, dégoûtée des théories politiques, cette jeunesse vient comme les Justin et les Augustin, après avoir épuisé ses efforts à chercher la vérité dans les écoles philosophiques de la terre, elle vient, dis-je, frapper à la porte longtems méprisée de l'école philosophique du Christ, et lui demander le double trésor de la paix pour son cœur et de la lumière pour son esprit. Alors, mais seulement alors, ils pourront, ces nouveaux disciples, sans entendre murmurer leur raison, *jurer sur la parole du maître, croire parce que le maître l'a dit*; car cette parole est descendue du ciel, car ce maître, c'est DIEU LUI-MÊME.

Mais ce n'est pas seulement en France que se fait sentir ce mouvement glorieux et consolant vers le catholicisme ; et pour ne parler aujourd'hui que de l'Angleterre, là aussi la philosophie est expirante ; l'hérésie et le schisme, brisés par leurs propres efforts, se dissolvent tous les jours, et comme deux enfans repentans d'avoir quitté la maison paternelle, ils ont les yeux et le cœur tournés vers la foi catholique, cette maison de Dieu, où l'esprit s'éclaire, où la foi s'affermit, et où le cœur s'échauffe et vit de la vie de l'amour.

La loi humaine, cette dure et dernière protectrice de l'erreur, a desserré les fers qui tenaient esclave la foi des malheureux Irlandais ; déjà le peuple, devançant ses législateurs et ses maîtres, demande compte à l'Église anglicane du long et riche salaire dont elle jouit ; déjà l'esprit public, ayant supputé et ce que lui a donné la réforme, et ce qu'il lui a donné de son côté, déclare qu'elle a été payée et bien payée de ses peines, et qu'il est tems que les *dîmes* restent à ceux qui les font sortir avec labeur et sueur du sein de la terre ; or quand un peuple en est là, on peu prédire que ce qu'il désire s'accomplira.

C'est au milieu de cette disposition des esprits que vient d'ap-

paraître un livre qui est destiné à y faire une sensation profonde, et qui confirme parfaitement ce que nous avons dit que tout ce qu'il y a de généreux revient au catholicisme.

Il est en ce pays un écrivain, un poëte dont l'Irlande et l'Angleterre se glorifient également. Cet homme, c'est Thomas Moore : Moore, l'auteur des *Mélodies Irlandaises* et de l'*Épicurien*, le chantre oriental de *la Péri*, l'interprète original des *Amours des anges* ; Moore, l'ami, le confident, l'éditeur de Byron ; de Byron, qui se faisait gloire de haïr ou de mépriser les hommes. C'est cet homme qui vient de consacrer son talent et sa plume à la défense de la religion catholique ; et l'ouvrage qu'il vient de faire paraître n'est pas lune de ces productions légères où l'esprit et le cœur se jouent, également dupes d'une imagination vagabonde. Non, le poëte a cessé ses chants, le chrétien a parlé ; et il vient d'adresser à ses frères persécutés d'Irlande la preuve que c'est pour la vérité, pour Dieu qu'ils souffrent et qu'ils supportent le poids du jour, et à ses frères égarés d'Angleterre, que c'est par trop dur à eux de continuer des persécutions pour une croyance fausse, absurde, et que l'on peut et l'on doit dire être morte et n'exister plus.

Écoutons maintenant comment le poëte entre en matière, et dans quelle position il nous représente son *Voyageur*, chercheur d'une religion.

« C'était dans la soirée du 16 avril 1829, (jour où arriva à Dublin la fameuse nouvelle de la sanction donnée par le roi au bill d'émancipation des catholiques) que, me trouvant seul dans mon appartement du quatrième étage, au collége de la Trinité, moi qui étais un de ces sept millions d'hommes ainsi rendus à la liberté je me levai brusquement de ma chaise après quelques instans de réflexion ; et m'élançant dans la chambre comme pour éprouver ce que valait une paire de jambes émancipées, je m'écriai : « *Grâce à Dieu ! je puis maintenant, si je le désire, me faire protestant.* »

» Le lecteur suivra tout d'abord dans ce peu de mots le fil de mes pensées à ce moment d'exaltation. Non-seulement je me sentais à l'abri des peines attachées à cette qualité de catholique, mais j'étais aussi tout à fait à l'aise sur l'article du point d'honneur qui jusqu'à ce moment avait été comme une barrière qui m'em-

pêchait d'entrer dans une autre croyance; je ne m'étais, il est vrai, jamais arrêté à examiner en quoi ma religion différait des autres.......

» Je ne connaissais guère les protestans que comme une réunion d'hérétiques de bon ton, peu nombreux dans leur croyance, mais du reste riches, heureux, gouvernant l'Irlande selon leur caprice et leur bon plaisir, en vertu du droit que leur donnait un je ne sais quoi en trente-trois articles. Je ne m'étais pourtant pas assuré positivement si c'était la guerre ou bien la religion qui avait dicté ces articles.

» D'un autre côté, je ne pouvais m'empêcher de regarder les catholiques romains, (quoique moi-même j'appartinsse à cette croyance) comme une race de religionnaires surannés et entêtés, dépouillés de tout, excepté de ce qui méritait peut-être moins que le reste d'être conservé, leur foi; et justifiant par la complète résignation avec laquelle ils s'étaient soumis pendant un tems si long à demeurer asservis, l'imputation dont on les chargeait, d'être indignes de la liberté; en un mot, je sentais ce que plusieurs autres jeunes catholiques au cœur généreux doivent avoir éprouvé avant moi, que, outre l'esclavage que j'avais subi, j'étais encore comme flétri pour avoir appartenu à une pareille race d'hommes : et, quoique je fusse resté fidèle jusqu'au bout à notre religion, si l'adversité avait continué à peser sur elle, et que je me fusse laissé tuer le mieux du monde en défendant la transsubstantiation et le pape, je n'étais pourtant pas fâché d'être quitte de la gloire un peu douteuse d'un pareil martyre : enfin si je me réjouissais de la délivrance de mes compagnons d'infortune, je m'applaudissais bien plus encore de la pensée que je me trouvais libre d'abandonner leurs rangs.

» Tandis que j'étais plein de ces sentimens sur la religion envisagée sous le rapport politique, je n'avais pas sujet de me trouver beaucoup plus satisfait en la considérant sous le point de vue religieux. Les peintures monstrueuses du papisme, que j'avais constamment rencontrées dans les sermons et les pamphlets des protestans, avaient pénétré de la manière la plus cruelle jusqu'au fond de mon cœur : et quand j'entendais des hommes distingués, estimables, instruits, en réputation dans le monde, qui représen-

taient la croyance dans laquelle j'avais eu le malheur de naître comme un système d'idolâtrie détestable, qui par ses doctrines avait non-seulement une tendance, mais le but bien évident d'encourager l'imposture, le parjure, l'assassinat et tous les crimes les plus atroces, alors je n'étais que trop disposé par suite de l'idée que je m'étais faite de mes frères les papistes, à recevoir sans aucune opposition toutes les accusations que leurs ennemis portaient contre eux. Comme homme et comme citoyen, je m'élevais, il est vrai, avec indignation contre de pareilles imputations, mais comme catholique, je me sentais intérieurement dominé par la crainte qu'elles ne fussent que trop fondées.

» Ce fut dans cette disposition d'esprit que j'attendis longtems la grande mesure de l'émancipation comme devant mettre fin à cette querelle héréditaire si ancienne et si animée, dans laquelle on avait subordonné la question spirituelle à la question temporelle : mais je l'attendais surtout comme devant me débarrasser de ce scrupule du point d'honneur qui jusque-là m'avait à tort ou à raison tenu comme enchaîné au papisme.

» Maintenant le lecteur a parfaitement compris le sens de cette exclamation soudaine qui, comme je l'ai dit, m'échappa dans la soirée du 16 avril, en ma chambre du quatrième étage, au collége de la Trinité. « *Grâce à Dieu! je puis maintenant, si je le veux, me faire protestant!* » Je n'eus pas plus tôt prononcé ces paroles, que, me rasseyant, je retombai dans mes rêveries. L'horloge du collége sonnait huit heures, je me le rappelle, au moment où mes facultés intellectuelles se trouvèrent ainsi absorbées, et cette même horloge avait frappé dix heures, que cette question : *Serai-je ou ne serai-je pas protestant?*... en était encore à peu près au même point; et si ce soir-là du moins le papisme ne resta pas maître du champ de bataille, il faut l'imputer à une circonstance que quelques bonnes gens appelléraient un coup du ciel. Sur les rayons de la bibliothèque qui se trouvait placée auprès de moi, étaient éparses quelques brochures, sur lesquelles, au milieu de mes réflexions, je portai la main, pour ainsi dire, sans y penser; et prenant la première qui s'offrit, il se trouva que je tenais un petit traité contre le papisme, en forme de catéchisme, publié il y avait environ un siècle et intitulé : *Discussion d'un protestant, qui indique les mo-*

tifs pour ne pas être papiste. Les premières lignes qui me tombèrent sous les yeux, lorsque j'ouvris le livre, furent celles-ci :

» *Demande.* — Qu'y avait-il dans la religion romaine qui engageât les protestans à s'en séparer?

» *Réponse.* — On n'y trouvait qu'un culte superstitieux, idolâtrique, détestable, cruel, perfide et impie!

» Cette bordée d'épithètes résumait toute la matière. — Quel homme, me disais-je, se déciderait jamais à rester dans une religion à laquelle on pourrait, avec quelque apparence de justice, appliquer des termes aussi durs et aussi pénibles à porter? En conséquence, m'élançant pour la deuxième fois de cette chaise où j'étais si mal à l'aise, et agitant en l'air mon poing, comme pour défier l'abomination de la ville aux sept collines, je m'écriai en parcourant ma chambre à grands pas, et en laissant déjà percer quelque chose de ma future importance : *Je veux être protestant!* »

Mais il ne suffit pas d'être décidé à se faire protestant, reste encore l'embarras de choisir au milieu de la diversité infinie des sectes de ce culte. Qu'est-ce qui doit diriger l'esprit du *Voyageur?* Où prendra-t-il les motifs de détermination? autant de questions nécessaires, et auxquelles il n'était pas facile de répondre. Un sermon auquel il avait assisté, arrive à propos pour le guider. Le prédicateur protestant avait établi cette proposition : *De même que les rivières sont toujours plus claires vers la source, ainsi les premiers tems du christianisme se montrent à nous comme les plus purs.* Le *Voyageur*, prenant cette proposition pour point de départ, conclut qu'il doit chercher dans les premiers siècles de l'Église la véritable doctrine du protestantisme et sa pratique la plus respectable. « J'étais assez familiarisé avec le grec et le latin, dit-il, pour étudier les Pères dans leur propre langue; me voilà donc armé d'un zèle dont la sincérité me mérita à la fin quelques succès; assis, un dictionnaire en main pour achever la tâche de ma conversion commencée, j'adressai avec joie, et pour toujours, (du moins j'en avais alors la confiance) mes adieux au long catalogue des abominations papistes, à la transsubstantiation, aux reliques, au jeûne, au purgatoire, à l'invocation des saints, etc. »

Voilà notre *Voyageur* lancé dans la carrière de ses graves et vastes recherches ; le voilà abordant le premier siècle de l'Église, le berceau du christianisme : là il s'entretient avec les premiers Pères, ceux qui, touchant au tems des apôtres, sont désignés sous le nom de *Pères apostoliques*.

Dès les premiers pas, trompé dans son attente, il est comme étourdi de ces découvertes et des rencontres imprévues qu'il fait. Il retrouve le dogme, les enseignemens, la hiérarchie, et jusqu'aux usages de l'Église catholique; les écrits des Pères renferment la même doctrine que le protestantisme reproche aujourd'hui à l'Église romaine comme une hérésie et signale comme une nouveauté. « Oh! que ces découvertes, s'écrie-t-il, me paraissaient extraordi» naires; elles tenaient pour moi du prodige. Quoi? me disais-je, » un pape, des reliques de saints, la tradition apostolique, la pré» sence réelle dans l'Eucharistie; et tout cela au premier âge de » l'Église, qui l'aurait jamais cru? »

Ce mauvais succès pourtant ne le rebute ni ne le décourage; il rencontrera sans doute, en faisant ses recherches, ce qu'il n'a pas trouvé jusqu'ici; il s'avance, malgré les mécomptes qu'il subit. Le deuxième, le troisième, le quatrième siècle de l'Église passent successivement devant ses yeux avec leurs docteurs, leurs pontifes, les écrits et les monumens de la tradition qu'ils nous ont transmis; il trouve partout des témoignages accablans pour le protestantisme, décisifs en faveur de l'Église catholique. Ces témoignages, l'auteur les rapporte en grand nombre sous la forme de fragmens, et il ajoute : « Assurément, tout autre moins déterminé que moi à trou» ver le protestantisme quelque part, aurait, de désespoir, aban» donné la partie ; mais j'étais résolu à la suivre..... » Et cependant les points les plus importans qui séparent les deux églises se trouvaient décidés conformément aux doctrines de l'Église romaine : la transsubstantiation, la suprématie du pape, le sacrifice de la messe, la tradition orale, le signe de la croix, le culte des images, la prière pour les morts, l'invocation à la Vierge, la confession, étaient approuvés par l'Église de ces premiers siècles, soutenus et défendus par les Pères de cette époque.

J'ai nommé la confession, et à ce mot, je ne puis m'empêcher de citer le tableau que fait l'auteur de la profonde impression que laisse

dans l'âme le souvenir des dispositions dans lesquelles cette action est faite dans la première jeunesse.

» Avec quelle vivacité, dit-il, je me rappelle, en ce moment même, ce confessionnal contre lequel je m'agenouillais en sentant mon cœur battre avec violence; le panneau grillé s'ouvrait à côté de moi, et je voyais la douce et vénérable tête du bon père O'H...., se penchant vers moi pour entendre l'aveu de mes fautes. Les paroles paternelles du vieillard, la douceur de sa voix, même dans ses réprimandes, les espérances encourageantes qu'il me donnait de la miséricorde de Dieu, comme la récompense assurée de mon repentir et de mes bonnes résolutions....; tous ces souvenirs venaient doucement se représenter à mon esprit, lorsque je lisais le langage si touchant employé par quelques-uns des Pères sur ce sujet. Mânes de mon respectable pasteur, si vos regards sont tombés sur moi au milieu de mes égaremens, combien votre âme si bonne aura été déchirée en voyant cet enfant qui, naguère si modeste, se rendait assiduement à votre confessionnal, auquel vous avez plus d'une fois prescrit de réciter journellement les sept psaumes de la pénitence pour racheter ses fautes, de le voir oubliant si tôt après la docilité de ces jours où le doute lui était inconnu, et s'érigeant, sous les yeux de Dieu, en controversiste et en protestant! »

Après avoir essayé en vain de trouver le protestantisme dans la primitive Église, en désespoir de cause, le gentilhomme irlandais va chercher s'il trouvera parmi les hérésies qui se sont élevées anciennement contre la foi orthodoxe, les doctrines qui ont servi de base à la réforme. Or, si la vérité est une, comme on l'a répété souvent, il n'est pas moins vrai de dire que toutes les erreurs sont sœurs et se tiennent par la main; aussi n'eut-il pas de peine à retrouver du protestantisme dans la plupart des premières hérésies qui attaquèrent la foi de l'Église.

Arrivé à cette partie de son voyage, Moore résume dans les termes suivans le résultat des recherches du *Voyageur*.

« J'ai fini de poursuivre le protestantisme dans les premiers siècles. Toute la suite et les résultats de mon examen peuvent se renfermer en ce peu de mots :

» Puisque les protestans se vantent d'avoir rendu le christia-

nisme à sa pureté primitive, il était naturel de penser que parmi les premiers chrétiens je trouverais les meilleurs protestans. Dans cette espérance, je commençai par l'ère apostolique de l'Église, et je continuai mes recherches dans les quatre premiers siècles qui, comme les degrés de l'échelle de Jacob, les plus voisins du ciel, devaient avoir été le plus immédiatement éclairés des rayons de la divine lumière. Quel fut, en définitive, le résultat de cette étude inquiète et consciencieuse? Pendant toute cette période si pure, ai-je découvert dans l'Église un seul protestant? ai-je pu saisir le moindre germe d'une doctrine anticatholique, où l'aurais-trouvé? serait-ce dans les *Bonnes œuvres* et le *Jeûne hebdomadaire* de saint Barnabé et d'Hermas, ou dans la *Présence réelle* et le *Changement des élémens* soutenus par saint Ignace et saint Justin? Est-ce dans ce *respect* que le premier de ces saints martyrs témoigne pour les *traditions orales de l'Église* et dans le *culte* que les chrétiens qu'il avait instruits rendirent à *ses cendres* et à celles de saint Polycarpe! Saint Irénée est-il inspiré par le protestantisme lorsqu'il réclame pour le siége de Rome *la supériorité de pouvoir sur toutes les autres Églises*? ou lorsqu'il prononce que *l'oblation du corps et du sang sur l'autel est le sacrifice de la nouvelle loi*?

» Mais il est inutile de parcourir, même rapidement tous les divers motifs qui nous ont conduits à une pleine et entière évidence. Je crois que les lecteurs les moins sincères sont obligés de convenir qu'il n'est aucune de ces doctrines ou de ces observances que les protestans rejettent maintenant comme *papistes*, qui n'aient été professées et pratiquées sur la double autorité de l'Écriture et de la tradition par toute l'Eglise du Christ pendant les quatre premiers siècles.

» Tandis que je trouvais le *catholicisme*, ou, si vous voulez, le *papisme*, parmi les orthodoxes de ces tems anciens, quel est celui chez qui j'ai découvert les doctrines du protestantisme? Que l'ombre de *Simon-le-Magicien*, ce père du calvinisme, apparaisse et réponde. Interrogez les *Capharnaïtes*, et qu'ils vous répètent l'insolente question qu'ils faisaient au Seigneur : Comment pourra-t-il nous donner sa chair à manger? Allez demander aux *Gnostiques* que, avec leur foi au mariage du Saint-Esprit et à ses enfans, ils

vous produisent leur doctrine de l'élection, de la persévérance, des décrets immuables, etc., etc; ils seront suivis des *Manichéens*, qui vous apprendront l'entière corruption de la nature humaine et la perte du libre arbitre; que les *Dokètes* et les *Marcionites* vous apportent leur eucharistie, où il n'y a ni corps ni sang. Appelez *Novatien*, *Arius*, *Vigilance* et consorts, ils *protesteront* contre la tradition, les prières pour les morts, l'invocation des saints et le culte des reliques; en un mot, convoquez toutes les variétés d'hérétiques et de schismatiques qui, dans ces premiers siècles, vinrent étaler leurs bigarrures contre l'Église; que chacun d'eux arrive avec son contingent d'erreurs, et je vous réponds qu'il en sortira un corps de doctrine protestante si complet, qu'il aurait pu épargner aux réformateurs de Wittemberg et de Genève tout l'embarras de leur mission.

» Puisque tel est le point de vue sous lequel, après beaucoup d'études et une sincère résistance, j'étais arrivé à considérer cette importante question, il est naturel d'en conclure que, malgré les motifs impérieux qui me pressaient de devenir protestant, j'avais abandonné toute pensée de me soumettre à une métamorphose si rétrograde. Quelque singulier que cela puisse paraître, il faut convenir qu'il n'en était nullement ainsi; au contraire, je me sentais toujours poussé par la main de la destinée! Semblable à ces personnes à qui la tête tourne sur le bord d'un précipice, j'avais si longtems plongé mes regards dans le gouffre du protestantisme, que c'était à peine si je pouvais m'empêcher d'y tomber. »

Ici l'auteur parle d'un autre *motif de croyance* aussi puissant, plus puissant peut-être que les argumens théologiques, motif qui retient ou pousse les protestans dans leurs erreurs. Avec beaucoup de tact et même de malice, il introduit une certaine *Miss****, sœur, quelque peu sur le déclin, de l'homme d'affaires d'un lord très-riche, dont les terres sont situées dans son voisinage. L'honorable *miss*, protestante zélée, a en son pouvoir la nomination au *rectorat de Ballymudragget*, sinécure de deux mille livres sterling de rente. Or on comprend de suite que cette sensible protestante nourrit le désir de donner cette sinécure, sa foi et sa personne par-dessus, au jeune chercheur de vérité.

Il n'entre pas dans notre plan de suivre la description maligne de cet amour et de cette intrigue, où, comme dit l'auteur, *il est difficile de démêler Cupidon et Calvin l'un de l'autre*. Cependant nous ne pouvons résister au désir de citer la lettre dans laquelle *Miss**** engage le *Voyageur*, qui lui écrivait qu'il n'avait pu réussir à trouver le protestantisme dans les Pères de l'Église, à aller l'étudier dans cette Allemagne, qui a servi de berceau au culte protestant. Nos lecteurs seront bien aises de lire un échantillon de ce style, dans lequel la rigidité puritaine plie la parole de l'Écriture à exprimer les sentimens d'une passion toute mondaine.

Voici cette lettre :

« *Miss**** me répondit dans ce style cousu de textes auquel elle était accoutumée. Après avoir déclaré pathétiquement que, comme je pouvais bien le concevoir, elle avait *fatigué le Seigneur de ses paroles* (Malachie. 2-17) en ma faveur ; elle m'assurait que sa sollicitude ne cesserait ni jour ni nuit, désirant toujours arracher du feu ce *cher tison* (sa tendresse se servait de ce terme de l'Écriture pour désigner mon âme). Elle me disait ensuite que dans le commencement elle avait craint qu'en cherchant *la parole du seul Saint* (Isaïe, 15-24) chez les Pères, je ne fisse que vouloir *cueillir des raisins sur des épines et des figues sur des ronces* (Matth. 7-16) : elle ne se rappelait pas avoir jamais connu les *pères* ailleurs qu'à la table de ma famille. Plusieurs fois elle avait eu l'avantage de rencontrer les révérends *pères* O'toole et Longhlin ; il lui semblait que moins il était question de *tels pères* de l'Église, mieux cela valait.

» Après quelques autres preuves de sa science sur les *pères*, *Miss**** continuait : son désir eût été que je pusse, pour quelque tems me *séparer de cette corruption des païens* (Esdras, 6-21), dans laquelle les relations de ma famille m'engageraient toujours tant que je demeurerais en Irlande. Quelque douleur qu'elle ressentît d'être éloignée de moi pour peu de tems, elle désirait si vivement que l'*âme de sa tourterelle* (c'était moi qu'elle désignait) *ne fût pas livrée aux méchans* (Ps. 73) ; elle était si jalouse de *chasser loin de moi mon iniquité et de me revêtir d'un nouveau vêtement* (Zacharie, 3-4), que jusqu'à la venue de l'heureux jour où nous

devions *être unis l'un à l'autre* (Daniel, 2-43), elle conseillait sérieusement de me rendre dans quelque *terre de justice*, comme la terre de Luther ou de l'immortel Calvin. Là, hors de la puissance de *la mère des fornications* (Apocal.; 17-5), je pourrais *me nourrir des paroles de la foi et de la bonne doctrine* (1 Timothée, 4-6), et devenir enfin digne de cette *grasse portion* (Hab., 1-16) qui m'était préparée, et qui serait *rendue double pour moi, comme pour les prisonniers de l'espérance* (Zacharie, 9-12). On voit qu'il s'agissait de son aimable personne et de Ballymudragget. »

Ici commence une nouvelle série de recherches et d'investigations. Le protestantisme est pris à sa naissance et examiné dans les écrits de ses chefs, de ses apôtres et de ses défenseurs. Nous ne pouvons suivre l'auteur dans son *Voyage* et dans ses raisonnemens, qui tirent leur principale force de nombreuses citations, d'une exposition claire et facile et d'un ton légèrement ironique qui diminue la trop grande sécheresse d'un semblable sujet. Il faut lire, en particulier, la lettre qu'il écrit à sa *belle miss* en réponse à la demande que celle-ci lui avait faite de lui mander toutes les particularités qu'il pourrait recueillir sur « les femmes favorisées du » ciel qui, à l'aurore de la réforme, avaient joui de la gloire, si » digne d'envie, *d'être les épouses des réformateurs*, et, en obte- » nant ainsi une part dans leurs affections, *d'adoucir les travaux* » *de ces premiers laboureurs*, dans cette grande et fertile vigne » du Seigneur. » Nous ferons assez comprendre notre jugement, en assurant que, depuis l'*Histoire des Variations* de Bossuet, aucun autre ouvrage n'avait mieux exposé les contradictions, les erreurs funestes, les ridicules qui ont présidé à la naissance de la réforme, et qui ont continué à la déchirer et à la conduire à cet état de dissolution et de mort qui afflige en ce moment toutes les personnes honnêtes qui en font encore partie. Les lecteurs y trouveront aussi des détails fort curieux sur l'état présent du protestantisme en Angleterre et en Allemagne, et sur l'incrédulité du siècle actuel, incrédulité dont Moore accuse hautement les doctrines de la réforme.

Il est inutile d'ajouter que le *Voyageur* retourne dans sa patrie

avec la ferme détermination de préférer le *papisme* et ses *pauvretés* au *protestantisme*, et aux deux *mille livres sterling* de rentes, et *Miss**** par dessus; et, rappelant en peu de mots ce qu'est véritablement l'Église catholique, il sécrie en finissant :

« C'est donc ici, à l'abri de cette autorité infaillible, que j'établis définitivement mon repos. Je me soumets implicitement au seul guide qui donne la paix à l'âme, convaincu que la raison qui, même dans les affaires de ce monde, est un triste guide, est pour les choses célestes un maître téméraire et insensé. Le peu de cas que notre Seigneur lui-même a évidemment fait des inductions de la raison humaine, montre assez combien il était loin de son intention de soumettre à un tel tribunal la foi qu'il venait enseigner[1]. L'apôtre saint Paul condamne « la folie de la sagesse de ce monde » avec une chaleur et une véhémence qui ne permettent pas de douter qu'il ne prévît les maux qu'elle ferait à la cause du christianisme. Et les saints Pères des premiers siècles, quoique si versés eux-mêmes dans toutes les branches des connaissances humaines, comprirent non-seulement quel est le néant de ces dons aux yeux du Dieu suprême, mais ils sentirent surtout que la foi, la foi seule reine et maîtresse, demandait qu'on sacrifiât au pied de l'autel l'orgueil de la science et la témérité de la raison.

[1] « Comment Jésus-Christ procéda-t-il lui-même? demande un intelligent écrivain. Sachant combien est chancelante la foi qui est bâtie sur le fondement ruineux de la raison humaine, il n'essaya pas une seule fois de montrer la conformité de son Évangile à ces prétendues lumières. Lorsque Nicodème, étonné de lui entendre dire qu'il fallait naître de nouveau, lui demanda comment cela se pouvait faire, il répondit seulement qu'il parlait de choses célestes et de ce qu'il connaissait; présentant cela comme le motif qui devait l'empêcher de s'étonner de sa doctrine. Que ceux-là ne croient pas, qui ne sont pas convaincus qu'il est venu de Dieu. Mais une fois reconnu pour le Messie, il exige une soumission absolue, au point que, lorsque quelques-uns de ses disciples se scandalisaient de lui entendre dire qu'il fallait manger la chair du Fils de l'homme et boire son sang, et qu'ils demandaient : Comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger? il se contente de répéter la même assertion, et semble n'avoir enseigné cette *dure* doctrine que pour discerner ceux qui étaient disposés à croire à son autorité. »

« Quand il s'agit de la foi, dit saint Ambroise, laissez là tous les argumens. » — « Pourquoi scruter ce qui est impénétrable? demande saint Ephrem; en agissant ainsi vous prouvez votre curiosité et non votre foi. » Saint Chrysostome regardait comme un blasphème d'essayer de juger des choses divines par la raison, car « le raisonnement humain n'a rien de commun avec les mystères de Dieu. » Et saint Cyrille d'Alexandrie déclare que « dans les choses de la foi toute curiosité doit cesser. »

« Au reste ce ne sont pas seulement ces grandes autorités de l'Église qui ont posé de telles limites à l'exercice du jugement humain. Deux des plus célèbres maîtres de raisonnement qui aient jamais existé, Bacon, dont la vue a tant d'étendue, et Bayle, dont le regard est si perçant et si subtil, ont également soutenu cette opinion catholique, je puis ajouter philosophique. « Nous ne devons pas, dit le sage lord Bacon, soumettre à notre raison les mystères de la foi. » Bayle ne pense pas autrement : « Si la raison était d'accord avec elle-même, dit-il, on devrait être plus fâché qu'elle s'accordât malaisement avec quelques-uns de nos articles de religion; mais c'est une coureuse qui ne sait où s'arrêter, et qui, comme une autre Pénelope, détruit elle-même son propre ouvage. Elle est plus propre à démolir qu'à bâtir; elle connaît mieux ce que les choses ne sont pas que ce qu'elles sont[1]. »

» Ainsi non-seulement l'autorité de l'Écriture et des Pères défend à la raison de s'ériger en juge de la foi; cette sentence est encore confirmée par l'opinion des hommes les plus versés dans la sagesse du monde, et surtout, hélas! par la grande et terrible leçon que doit donner à tout esprit attentif la ruine du christianisme partout où ses mystères ont été livrés à l'examen de la raison. Il n'y avait donc plus à hésiter sur la conclusion à laquelle je devais m'arrêter. « Catholique ou déiste, disait Fénelon, il n'y a

[1] Cette vérité est encore exprimée plus vivement dans les paroles de Lactance que cite Bayle : « Ita philosophi, quod summum fuit humanæ scientiæ assecuti sunt, ut intelligerent quid non sit; illud assequi nequiverunt, ut dicerent quid sit. »

pas d'autre alternative. » Le spectacle qu'offre actuellement le monde chrétien justifie pleinement son assertion [1].

» Salut donc, Église une et véritable! O vous qui êtes l'unique voie de la vie, et dont les tabernacles seuls ne connaissent pas la confusion des langues! Que mon âme se repose à l'ombre de vos saints mystères! Loin de moi également et l'impiété qui insulte à leur obscurité et la foi imprudente qui voudrait sonder leur secret. J'adresse à l'une et à l'autre le langage de saint Augustin : « Raisonnez, moi j'admire; discutez, moi je croirai; je vois la sublimité, je ne pénètre pas la profondeur [2]. »

Après avoir rendu compte du livre; il sera sans doute agréable à nos lecteurs d'avoir quelques renseignemens sur la cause à laquelle il doit le jour. Elle est digne de l'ouvrage et digne de l'auteur. La voici telle que nous la tenons de la bouche d'une dame compatriote et amie de l'auteur.

[1] Cette perte successive de toute foi, dont nous pouvons étudier les progrès dans quelques-uns des hommes célèbres qui ont voulu chercher leurs croyances dans les Écritures, doit tôt ou tard se manifester plus ou moins chez une nation qui n'a pas d'autre principe de croire. Le docteur Priestley nous apprend que, d'abord calviniste des plus rigides, il devint ensuite haut arien, après bas arien, puis socinien, et en peu de tems socinien du plus bas système, qui ne voit dans le Christ qu'un pur homme, fils de Joseph et de Marie, et naturellement aussi faillible et aussi sujet à pécher que Moïse ou tout autre prophète; même à ce degré le docteur avoue franchement qu'il ne savait pas quand son symbole serait fixé.

De même Chillingworth qui répéta si ardemment ce cri : « La Bible! toute la Bible! » passa du protestantisme au catholicisme, du catholicisme au protestantisme; on dit qu'il se repentit presque de suite après sa conversion, et qu'il finit par mourir socinien. Il était déjà bien près de cette dernière doctrine, même à l'époque où il écrivit son fameux ouvrage protestant. On peut en juger par une lettre adressée à un de ses amis pendant qu'il était occupé de ce travail. En rapportant plusieurs témoignages des anciens sur la trinité, il dit que « quiconque considère ce sujet librement et avec impartialité, avouera, ou au moins sera porté à croire que la doctrine d'Arius est une vérité, ou au moins qu'elle n'est pas une hérésie condamnable. » (*Voyez sa Vie à la tête de ses œuvres.*)

[2] « Ratiocinare, ego miror; tu disputa, ego credam; altitudinem video, ad profundum non pervenio. »

Il y a quelque tems que la mère de Thomas Moore fut dangereusement malade; le poëte désolé accourut auprès de sa mère, et pendant longtems, avec angoisse et douleur, entre la crainte et l'espérance, il lui prodigua tous les soins qu'un fils, qu'un chrétien doit à une mère malade. Aussi la gravité des symptômes disparut peu à peu, et la malade ne tarda pas à entrer en convalescence. La joie de Moore fut à son comble; mais quel ne fut pas son étonnement en voyant que sa mère, bien loin de partager sa joie, semblait au contraire se nourrir de plus de tristesse, et se montrer accablée d'une peine secrète. Comme il lui en demanda la raison, l'Irlandaise catholique répondit au poëte :

« Mon fils, c'est vous qui causez ma tristesse, et vos soins, votre » amour pour moi augmentent tous les jours ma peine. Il est vrai » que vous avez satisfait mon orgueil de mère et de femme; votre » gloire s'élève au-dessus de celle de tous vos compatriotes, et égale » celle des plus renommés de vos contemporains. Votre esprit, vos » talens sont admirés de tout le monde. Vous avez chanté la na- » ture, la patrie, les hommes, les femmes, les anges, et on dirait » que la patrie, les hommes, les femmes et les anges vous approuvent » et vous remercient; mais cela ne me satisfait pas encore; car » en chantant la créature vous avez oublié le Créateur. Qu'avez- » vous fait pour Dieu, pour la religion? Voyez : le moindre de vos » frères irlandais a plus fait pour la cause de Dieu, que vous avec » tous les dons, tous les talens que Dieu vous a prodigués. Voilà ce » qui afflige mon cœur d'Irlandaise et de chrétienne.... »

On dit que le poëte, les larmes aux yeux, embrassa sa mère, et, la pressant contre son cœur, lui dit : « Ma mère, votre tristesse » cessera, et notre joie sera complète.... »

Le *Voyage d'un gentilhomme irlandais* [1] parut quelque tems après.... Nous espérons que ce ne sera pas le dernier ouvrage que Thomas Moore consacrera à la même cause.

J. J.

[1] 1 vol. in-8°, traduit de l'anglais par l'abbé Didon; chez Gaume. Prix : 5 fr.

Histoire.

THÉORIE NOUVELLE SUR L'HISTOIRE.

Deuxième article[1].

Science *à priori* de l'astronome comparée à la théorie *à priori* de M. Cousin sur l'histoire. — Différence de ces deux ordres de vérités. — Ce qu'il faut penser de ce principe de l'école historique moderne, que *la psychologie est identique à l'histoire*.

M. Cousin.

J'aime les vieux proverbes : il y a de la concision dans le tour, de la naïveté dans l'expression ; et le plus souvent il se trouve dans le fond de l'axiome populaire une pensée judicieuse, quelque règle sage de conduite, qui sont le fruit d'une longue expérience. Cependant je n'acquiesce pas sans réserves à tous les dictons qui ont cours. Ainsi, par exemple, je ne souscrit pas d'une manière absolue, à cette sentence vulgaire, par laquelle on signale impitoyablement aux générations présentes et futures l'almanach comme un amas de faussetés. *Il est menteur comme un almanach!* c'est là ce qu'on dit, et toutefois au renouvellement de chaque année on se presse autour du colporteur pour faire emplette de l'almanach ; il faut donc que ce petit recueil, qui ne se recommande pas du reste par les formes du style ou par le luxe typographique, contienne autre chose que des mensonges.

[1] Voir notre No 39 ci-dessus, p. 197.

Quant à moi, toujours fidèle à mon culte, je me suis pourvu, dans les premiers jours de la présente année, d'un *Dieu soit béni*[1]; et l'on ne saurait croire combien d'idées nettes se sont classées dans ma tête, du moment que ce trésor précieux est entré dans ma possession.

Il y aura, nous disait le docte Maribas, deux éclipses de soleil et trois de lune dans le cours de l'année 1833. Or, il ne se contente pas de faire cette annonce, il fixe le jour auquel chacune de ces éclipses aura lieu; il indique l'heure et même la minute. Voilà certes une précision bien remarquable. J'en dirai autant des équinoxes; je ferai la même observation par rapport aux solstices: enfin le lever et le coucher du soleil sont marqués à l'avenir de la manière la plus précise, pour tous les jours de l'année; de telle sorte qu'on est forcé d'avouer que l'avenir est mieux connu de Maribas, que le passé ne l'est de nous autres profanes: car il sait au plus juste à quelle heure le soleil se lèvera demain; tandis que je serais fort embarrassé, j'en conviens, d'indiquer autrement que d'une manière vague, l'heure à laquelle le soleil a dû se coucher hier. Aussi, tant que Maribas se maintient sur ce terrain, il ne risque pas de broncher.

Mais où le pied glisse au docte personnage, c'est lorsqu'il veut faire des excursions par delà: ainsi dans ses pronostics perpétuels, ce n'est plus l'astronome qui parle; c'est le physicien qui donne ses conjectures. Tel pronostic est un signe d'orage; tel autre annonce la pluie; celui-ci présage le beau tems; celui-là dénote qu'il fera mauvais; on le voit, ce n'est plus ici la même assurance.

Et s'il veut reprendre cette assurance; s'il essaie, en parlant des variations de l'atmosphère, de s'élancer du champ des pronostics pour entrer dans la carrière prophétique; alors autant de pas, autant de chutes; car le grand astrologue se trouve entièrement livré dans ce cas à ses inspirations instinctives; il fait de la pluie et du beau tems au hasard; et n'était certaine vue qui le guide encore au plus fort de ses observations météorologiques, il placerait les jours de chaleur en janvier, et ferait tomber la neige au mois de juin.

[1] Titre d'un *Almanach populaire* publié sous le nom de *Maribas*.

Comment se fait-il que le même savant, en ce qui touche un certain ordre de phénomènes, soit pourvu d'un sens si parfait; et que lorsqu'il descend des hauteurs célestes pour entrer dans la sphère sublunaire, sa vue se trouble à tel point qu'il n'y voit plus goutte? il doit y avoir une raison qui explique ce qu'il y a d'extraordinaire dans ce contraste: cette raison, il faut la chercher.

Nous allons donc essayer de faire de la philosophie sur l'almanach; elle en vaut une autre du reste. On aurait tort de croire que de la *philosophie de l'almanach* à la *philosophie de l'histoire* il y ait une distance immense; on pourra s'assurer tout à l'heure que de l'une à l'autre le passage au contraire est facile.

La confection du calendrier n'est pas chose indifférente en soi; les devoirs de la religion et ceux de la vie civile s'y rattachent; l'agriculture et le commerce sont très-intéressés d'autre part à ce que ce travail soit fait avec exactitude. Il ne faut donc pas s'étonner que la science astronomique ait été encouragée de tout tems. Néanmoins, et malgré cet encouragement, cette science a été bien lente à se former. L'Asie a été son berceau, et pendant un grand nombre de siècles elle y est restée dans l'enfance. Quelques observations relatives aux changemens des saisons et à l'apparition des éclipses composaient tout le fond de l'astronomie pratique; quelques périodes fondées sur une longue expérience et des conjectures heureuses par rapport à la constitution de l'univers formaient la partie théorique de la science. C'est l'école d'Alexandrie qui a fait sortir enfin l'astronomie du cercle de l'empirisme dans lequel elle avait été jusque-là renfermée; c'est à elle en effet que l'on doit le premier système astronomique qui ait embrassé l'ensemble des mouvemens célestes. Le système de Ptolémée, qui est le dernier mot de l'école d'Alexandrie, a régné pendant quatorze siècles.

Mais, comme ce système n'était pas fondé sur la nature, il s'embarrassait à mesure que les observations devenaient plus exactes. Copernic, pour sortir de cet embarras, se décide à placer le soleil au centre du système planétaire; et de cette sorte il rentre dans le vrai. Galilée, aidé du télescope, confirme, étend et généralise cette idée: puis vient Képler, qui s'assure que les courbes décrites par les planètes sont des ellipses, et qui découvre des lois importantes sur la nature de leurs mouvemens: l'esprit humain avançait,

et il ne lui restait plus qu'un pas à faire pour arriver au fait primitif; or il était réservé à Newton de franchir ce dernier intervalle, et de poser, comme étant le principe d'où les diverses lois particulières qu'on avait précédemment découvertes dépendaient, la loi de la pesanteur universelle ; c'est à l'aide de cette loi, c'est en combinant la force attractive universelle avec la force de projection primitive qu'on est parvenu de nos jours à expliquer tous les phénomènes connus du système planétaire, et à donner aux tables astronomiques une précision inespérée ; car cette loi de la pesanteur a fourni le moyen d'assujettir les mouvemens célestes à la rigueur du calcul, et d'y appliquer, beaucoup mieux que nous ne pourrions le faire par rapport aux mouvemens terrestres, les règles de la mécanique. « C'est dans l'espace céleste, nous dit à ce » sujet un célèbre géomètre[1], que les lois de la mécanique s'obser- » vent avec le plus de précision ; tant de circonstances en com- » pliquent les résultats sur la terre, qu'il est difficile de les démê- » ler, et plus difficile encore de les assujettir au calcul; mais les » corps du système solaire, séparés par d'immenses distances et » soumis à l'action d'une force principale dont il est aisé de calcu- » ler les effets, ne sont troublés dans leurs mouvemens respectifs » que par des forces assez petites pour que l'on ait pu embrasser » dans des formules générales tous les changemens que la suite des » tems a produits et doit amener dans ce système. »

Le même géomètre semble aller plus loin, quand il ajoute :

« On verra que cette grande loi de la nature représente tous » les phénomènes célestes, jusque dans leurs plus petits détails ; » qu'il n'y a pas une seule de leurs inégalités qui n'en découle » avec une précision admirable[2]. »

Ainsi l'astronome est bien véritablement arrivé au point culminant de la science, car il peut déterminer *à priori*, en partant de la loi de la pesanteur, et il peut signaler avec une précision admirable, jusque dans leurs plus petits détails, tous les phénomènes qui ont dû se manifester précédemment, tous ceux qui se développeront à l'avenir.

[1] Laplace, *Exposition du système du monde*.
[2] Id., ibid.

Toutefois, et nous prions les théoriciens de l'école historique *à priori*, M. Cousin en particulier, de faire attention à ceci : quoique que l'astronomie, parvenue au point où elle est, occupe un rang très-élevé, peut-être même le premier rang parmi les sciences naturelles, il ne serait point exact de dire que les faits dont elle cherche à se rendre compte, peuvent être rappelés à *quelque chose de nécessaire*, et que la science astronomique est une *géométrie inflexible*.

Pourquoi cela? c'est que, à parler rigoureusement, il n'y a rien *d'inflexible* dans les déductions astronomiques, et rien de *nécessaire* non plus dans les lois de la pesanteur universelle à laquelle elles se rattachent.

La nécessité absolue n'admet pas de suppositions contraires. Si une vérité est nécessaire et d'une nécessité absolue, le contraire est impossible ; l'opposé implique contradiction. Il ne faut donc jamais imprimer le sceau de la nécessité absolue, à ce qui peut être nié par supposition, sans qu'il y ait absurdité.

Or il m'est bien permis, je pense, et sans tomber dans l'absurde, de faire telle supposition qui ruinerait entièrement le *système* des déductions que consacre, pour cette année l'*Annuaire des longitudes*, qui est, comme on sait, le régulateur suprême de ceux qui s'occupent de la rédaction des almanachs. Ne puis-je pas imaginer, en effet, que de tant de comètes qui n'ont point été observées jusqu'ici, il en est une qui s'avance et nous heurtera bientôt en passant? Que deviendraient alors les prévisions de l'Annuaire relativement aux éclipses, aux équinoxes, aux solstices et à tant d'autres phénomènes qu'il a coutume d'annoncer à l'avance? elles seraient renversées de fond en comble ; tout cela serait démenti par l'événement. Gardons-nous donc d'imputer jamais au calendrier, quelle que soit l'exactitude à laquelle il puisse atteindre, *l'inflexibilité géométrique*.

Et en effet les conclusions de l'astronome étant toujours subordonnées à cette condition sous-entendue, à savoir qu'aucun phénomène jusqu'alors inconnu ne s'introduira jamais dans l'ordre de choses précédemment observé, qu'aucun élément nouveau ne viendra déranger ses calculs ; notre science astronomique ne peut jamais arriver jusqu'au *nécessaire* et *à l'absolu*. Ainsi, et lors

même que les lois de la nature physique seraient marquées du sceau de la nécessité absolue, que la loi de la pesanteur universelle participerait à cette nécessité, l'astronomie, telle que nous pouvons la constituer, restant perpétuellement engagée dans les liens de la condition dont il vient d'être parlé, ne serait point une *géométrie inflexible*.

De plus, et s'il est vrai, comme Leibnitz l'a dit, que Dieu peut, suspendre à son gré les lois de la nature physique, ou qu'il peut, comme Newton l'a pensé, changer ces lois s'il lui plaît; alors on ne doit plus voir dans les lois de la nature elles-mêmes, ni *le nécessaire* ni *l'absolu*. *Le nécessaire* est *immuable*; et *l'absolu* est *inconditionnel* : or on ne peut pas imprimer le caractère de l'immutabilité à ce qui peut être changé; ni réputer inconditionnel ce qui peut être suspendu.

Du reste, et sans insister davantage sur l'opinion qu'ont émise sur ce point ces deux grands hommes, il nous semble qu'on peut aisément se rendre compte de l'impossibilité qu'il y aurait d'introduire la nécessité absolue dans l'ordre physique de la nature. On conçoit très-bien, en effet, que Dieu a créé le monde librement; qu'il aurait pu le créer plus tôt ou plus tard; le faire différent de celui que nous voyons; lui donner d'autres lois; modifier celle de la pesanteur universelle; qu'ainsi l'ordre physique tout entier reposant sur la volonté de Dieu, ne peut constituer, malgré sa stabilité, qu'une nécessité hypothétique, laquelle ne peut être confondue avec la nécessité absolue que par le fataliste qui anéantit en Dieu la liberté : tandis qu'au contraire, et sans être le moins du monde fataliste, on doit rester convaincu que Dieu ne peut rien changer aux principes de la géométrie, et qu'il n'eût pas pu décréter, par exemple, que les trois angles d'un triangle seraient égaux à trois angles droits.

Il n'en est donc pas de l'astronomie et des sciences naturelles, comme de la géométrie et des sciences mathématiques. Les vérités qu'enseignent les premières sont toujours subordonnées à deux conditions : il faut supposer d'abord qu'aucun phénomène imprévu ne viendra déranger l'ordre des déductions qui ont été tirées légitimement des lois de la nature; ensuite, que Dieu maintiendra ces lois perpétuellement, sans y apporter au-

cune modification, même temporaire : ces vérités dès-lors ont une base hypothétique et ne sont point absolues. Mais celles qui appartiennent aux mathématiques pures, comme aussi toutes celles qui se réfèrent en général à la science des rapports dans l'ordre physique, sont immuables, éternelles, nécessaires ; elles n'admettent aucune réserve ; elles sont dégagées de toute condition.

Si nous passons maintenant de l'ordre physique à l'ordre moral, de l'astronomie à la psychologie, par exemple, les observations que nous venons de présenter s'appliquent également.

La terre ayant été lancée dans l'espace, Dieu pouvait s'en tenir là ; il pouvait s'abstenir de créer le genre humain. Nos savans ne sont-ils pas dans le doute sur le point de savoir si la lune est ou n'est pas habitée ? Or, ils ne seraient pas dans ce doute, s'il y avait nécessité absolue que toute planète fût couverte d'êtres vivans. Ces mêmes savans conviennent du reste que s'il y a des habitans dans la lune, ils n'ont aucune ressemblance avec nous ; d'ailleurs il ne faut que jeter les yeux sur la terre pour voir que Dieu quand il forme des êtres, leur distribue avec une variété infinie, laquelle constate bien son entière liberté, le don de l'existence et les facultés qu'il leur accorde. Dieu pouvait donc créer l'homme ou bien s'en abstenir ; le pourvoir d'organes différens, lui donner d'autres facultés intellectuelles et morales, soumettre ces facultés à une loi de développement plus rapide ou plus lente ; même affranchir l'homme de toute loi de développement, en le formant complet sur le champ. Il n'y a donc rien de *nécessaire* dans la nature humaine considérée en elle-même, non plus que dans la loi de son développement ; mais les vérités morales, qui sont l'expression du rapport des créatures intelligentes avec le Créateur, et des êtres moraux entre eux, sont invariables ; elles existent en Dieu de tout tems ; elles participent à sa nature et s'identifient avec l'intelligence divine ; elles sont, aussi bien que les vérités mathématiques, éternelles et immuables ; c'est-là, et non pas dans les lois que Dieu a instituées librement, qu'il faut placer la nécessité.

Celui qui croirait avoir découvert une loi de la nature, une loi régulatrice du mouvement dans l'ordre physique, du developpement dans l'ordre moral, n'a donc pas le droit de proclamer qu'il



s'est élevé de lui-même jusqu'au *nécessaire*, jusqu'à l'*absolu!* Ce langage, qui serait déplacé dans la bouche d'un rhéteur, deviendrait insoutenable, s'il tombait du haut d'une chaire philosophique.

Il ne faut pas même qu'il se flatte trop vite de l'espoir qu'il pourra constituer la science *à priori*. Car bien qu'il soit en possession d'un fait primitif qui peut servir de principe, quand il connaît une des lois de la nature, ce principe, en mille occasions ne lui sera pas d'un grand secours; en sorte qu'il se verra contraint, s'il veut obtenir des résultats en rapport avec la réalité, d'en revenir à la méthode *à posteriori*, comme étant la seule applicable.

Oui, sans doute, il pourrait faire usage de la méthode *à priori*, connaissant une loi de la nature, si cette loi devait se développer sans obstacles; mais s'il y a d'autres lois qui en gênent l'exercice, des circonstances qui soient de nature à détruire en tout ou en partie son effet, en ce cas, les avantages qu'il devait se promettre de la découverte d'une loi de la nature, s'ils ne sont pas complétement annulés, se trouvent singulièrement restreints. C'est par la raison qu'aucun de ces inconvéniens ne se présente dans l'application de la loi de la pesanteur universelle au mouvement des corps célestes, que la confection des tableaux astronomiques offre une si grande perfection. Toutefois, et du moment qu'il quitte la sphère supérieure, le célèbre auteur de la *mécanique céleste* nous déclare que son instrument lui échappe des mains. La loi de la pesanteur, il est vrai, lui reste; et elle continue à entrer pour beaucoup dans la plupart de phénomènes terrestres; mais elle s'y combine avec tant d'autres lois, elle éprouve tant d'obstacles dans son développement, les choses se compliquent de telle manière, qu'il n'est plus possible d'assujettir rigoureusement au calcul les résultats éventuels : tout se réduit à des approximations.

Ainsi, le même astronome qui pourrait, sans embarras, fixer à quel point de l'espace la terre se trouvera le 31 décembre prochain, et tracer la route immense qu'elle parcourra pour arriver à ce point, ne déterminerait point avec la même précision l'endroit où s'arrêtera cette pierre que je vais lancer du haut de la mon-

tagne, et très-certainement il ne décrirait point la courbe irrégulière, qu'en roulant, cette même pierre suivra : il ne craindra pas d'affirmer que le 26 décembre 1833, à 9 heures 40 minutes du soir, la lune sera totalement éclipsée pour ceux qui habitent la capitale de la France ; mais il ne se hasardera point à nous dire à l'avance s'il tombera de la pluie ce jour-là. Ils connaissent trop bien, ces hommes éclairés, les conditions qui sont nécessaires au légitime emploi de la méthode *à priori*, pour étendre leurs prévisions, en partant de la loi de la pesanteur et autres lois par eux connues, jusqu'aux phenomènes terrestres et même jusqu'à ceux qui se forment dans la région moyenne de l'air. Ils s'abstiennent donc de parler de la pluie, de la grêle, du tonnerre et des vents, laissent à ceux qui ont fait de longues observations sur cette matière, le soin de pronostiquer avec plus ou moins de bonheur ; et de poser, à l'aide de la méthode *à posteriori*, quelques règles fondées sur l'expérience.

Cette réserve nous paraît contraster singulièrement avec la confiance de certains philosophes et de quelques jeunes hommes à la suite, qui ont osé concevoir la pensée d'appliquer au mouvement irrégulier des choses humaines la méthode *à priori*, afin d'arriver plus sûrement et d'une manière expéditive à tracer l'histoire du genre humain.

M. Cousin, par exemple, un beau jour, a rêvé qu'il avait, comme Newton, fait la découverte d'une des grandes lois de la nature, et qu'au moyen de cette découverte il tenait en main la clé de tous les événemens que l'histoire est à même de consigner dans ses fastes.

Cette grande loi de la nature qui doit désormais servir de formule générale pour l'histoire, *c'est l'identité de la psychologie et de l'histoire.*

Et, pour nous donner une idée de ce qu'il est possible d'entreprendre, à l'aide de ce principe générateur, le savant théoricien nous trace à grands traits, sous le titre d'*Histoire universelle*, un tableau de pure imagination dont la première idée n'est pas de lui : c'est l'infini d'une part qui subit diverses transformations,

en passant par l'idée de l'utile, celle du juste, celle du beau, celle du saint, celle du vrai en soi; c'est le fini d'autre part qui traverse successivement, et dans le même ordre, ces sphères concentriques; puis l'infini et le fini se rapprochant, viennent se combiner, se mettre en rapport, dans la troisième et dernière époque de l'histoire, qui est celle dans laquelle nous vivons.

Quand toutes ces belles choses ont été pompeusement étalées, on nous dit gravement que c'est là de l'histoire, *la seule vraie histoire, l'histoire de l'histoire!*

Nous ne nous arrêterons point à faire ressortir tout ce qu'il y a de bizarre dans cette étrange conception : nous prendrons la chose au sérieux et nous discuterons la théorie froidement. Du reste, nous laisserons à ceux qui sont voués plus particulièrement aux travaux historiques le soin de démontrer que cette théorie est presque toujours en contradiction avec les faits.

Eût-il, comme il le prétend, découvert une loi de la nature qui représenterait tous les phénomènes historiques, M. Cousin aurait tort de dire qu'il est arrivé jusqu'à l'*absolu*, qu'il a trouvé le secret de métamorphoser le *contingent en nécessaire*: car il n'y a rien d'absolu ni de nécessaire dans les lois que le Créateur a faites : nous avons établi cette thèse suffisamment.

M. Cousin est allé bien vite aussi lorsqu'il a jugé qu'il pouvait appliquer aux faits de l'histoire sa formule psychologique, sans s'être assuré par avance que cette grande loi de la nature qu'il croit avoir découverte, n'éprouve aucune contrariété, ne rencontre pas d'obstacles et se développe toujours librement au milieu de la fluctuation des choses humaines; car ce n'est qu'à cette condition, comme nous l'avons fait voir également, que l'emploi de la méthode *à priori* est légitime. Or il paraîtrait que M. Cousin ne se doute pas de cela : on voit qu'il procède comme s'il n'y avait pas dans la nature des frottemens.

Enfin M. Cousin a-t-il mis suffisamment son grand principe à l'épreuve, afin de s'assurer qu'il n'y a point eu de sa part une méprise? a-t-il constaté, par une longue série d'observations, qu'en effet l'histoire n'est autre chose que la psychologie mise en action;

que c'est la représentation en grand de la nature humaine? oui, s'il faut l'en croire; car il n'aurait posé le principe qu'après avoir épuisé toutes les ressources d'une *analyse savante*. Alors il est des gens qui penseront que le célèbre professeur, dans le tems qu'il procédait à cette analyse, était sujet à quelques distractions.

M. Buchez doit être de cet avis, lui qui vient de constater, et vraisemblablement après avoir épuisé de son côté toutes les ressources d'une analyse savante, que l'*histoire* et la *physiologie* sont *identiques* : il se sera dit, sans doute, en obtenant ce résultat, qui met à néant le système de son devancier, que celui-ci, à l'exemple du grand Homère, sommeille quelquefois.

Mais laissons M. Buchez et sa nouvelle théorie : revenons à M. Cousin.

Or il nous paraît que M. Cousin, lors même qu'il connaîtrait, aussi bien que Dieu les connaît lui-même, tous les événemens de l'humanité, leurs rapports, les lois de leur développement, ne serait pas très-avancé, à supposer qu'il voulût se mettre à l'œuvre pour donner une *histoire universelle*. Je le croirais, en effet, si peu capable, avec ces simples données psychologiques, de faire l'histoire du genre humain *à priori*, que je le mettrais volontiers au défi, si la chose était polie, de faire de cette manière la sienne propre. M. Cousin pourrait-il nous dire *à priori*, c'est-à-dire sans le secours des registres de l'état civil, l'année, le jour et l'heure qu'il est né? assurément non; pourrait-il nous raconter, sans faire un appel à sa mémoire, et par la simple application de sa formule historique, ce qui lui est arrivé le jour d'hier? pas davantage : et si on lui demandait ce qu'il fera demain; si on le priait de déterminer au juste, de fixer avec la rigueur du géomètre ou la précision de l'astronome, l'époque à laquelle il disparaîtra de ce monde, on le mettrait dans un bien plus grand embarras. Eh quoi! ce même psychologiste qui voulait entreprendre, il n'y a qu'un moment, de tracer l'histoire du genre humain *à priori*, se trouve arrêté tout à coup devant un simple article biographique?

C'est que la vie de l'homme, en effet, est traversée par mille

accidens et par des contrariétés de toute espèce, qui le font sans cesse dévier de la ligne de direction que la nature semblait d'abord lui tracer. Tel individu avait des dispositions pour le barreau, que des circonstances ont forcé d'être militaire ; tel autre aurait passé toute sa vie dans le célibat, qu'une rencontre imprévue a engagé dans les liens du mariage. Combien d'existences ont été détournées de leur cours ; combien d'autres ont été empoisonnées dans leur source même ; à chaque pas c'est un obstacle qui arrête ; et de loin en loin c'est une catastrophe qui renverse. Où est l'homme qui n'a pas trouvé sur son chemin des concurrens ; quel est celui qui n'a pas éprouvé des revers? tantôt c'est une maladie qui survient ; tantôt c'est une banqueroute qui ruine ; puis une révolution arrive, qui vous jette à mille lieues du pays où vous croyiez être fixé pour toujours ; enfin la mort vous saisit au milieu de la carrière, et termine avant le tems votre destinée. Il y a peu de vies qui s'écoulent naturellement ; il y a peu de morts qui ne soient pas prématurées. Ainsi la nature, au physique et au moral, est souvent contrariée. Du reste, ce ne sont pas les individus seulement qui subissent ces vicissitudes ; mais les peuples eux-mêmes y sont sujets. Au dehors, c'est un voisin ambitieux qui, sans avoir été provoqué, déclare la guerre et envahit le territoire ; au dedans, c'est un sujet déloyal qui fomente des troubles dans l'État. Il ne faut qu'un homme pour sauver un royaume ; quelque fois un homme suffit pour le ruiner entièrement. Un coup de vent disperse une flotte ; un grain de peste détruit une armée ; le moindre contretems décide du sort d'une bataille ; que le thermomètre descende encore d'un degré, et voilà qu'un empire colossal s'écroule. Ainsi la vie des peuples n'est pas moins dépendante de ce qu'on appelle improprement les coups du sort ; elle est sujette également aux contrariétés qui résultent du mouvement et du choc des passions.

Il ne faut donc pas croire que la vie humaine ne soit que le simple développement des facultés que chaque individu apporte en naissant, et que l'histoire des peuples ne soit que la marche régulière et progressive du principe qui donne à chacun de ces peuples son caractère distinctif ; car, indépendamment des obstacles que ce développement éprouvre par suite du concours des pré-

tentions opposées, du froissement des intérêts divers, les causes physiques agissant de leur côté, influant très-puissamment sur la destinée des individus et des nations, il en résulte qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme le plus pénétrant d'aller au delà des conjectures sur ce que l'avenir prépare, et même de discerner toujours bien nettement les causes diverses auxquelles les événemens présens se rattachent. Il faudrait donc à celui qui se proposerait sérieusement de faire l'histoire du genre humain *à priori*, une science universelle avec des qualités transcendantes; et il serait peu propre à la chose s'il n'était qu'un simple psychologiste : car il serait nécessaire qu'il connût avant tout les lois de l'ordre physique, celles qui président à l'entretien de la vie, celles qui règlent l'ordre intellectuel; qu'il eût ensuite la vue assez nette pour les démêler toujours, malgré qu'elles se croisent perpétuellement; un coup d'œil assez perçant pour en suivre le développement à travers les siècles, dans le passé comme dans l'avenir; enfin une compréhension assez vaste pour embrasser cet ensemble immense de causes et d'effets que l'imagination la plus forte ne saurait envisager sans se troubler. Or il nous semble que c'est assez dire qu'il n'y a qu'un esprit d'un ordre supérieur et doué de facultés surhumaines, qui puisse former une entreprise de ce genre; et encore échouerait-il.

Oui, fut-il ange ou démon, il échouerait, et la raison en est palpable : c'est que sans *l'omni-science* qui est l'attribut exclusif de la Divinité, il est impossible de prévoir, autrement que d'une manière conjecturale, ce qu'un homme voudra et fera dans telle ou telle circonstance; il est impossible de s'assurer, autrement que par le témoignage, qu'un homme a fait et voulu telle chose il y a quelques centaines d'années : si l'on pouvait arriver par l'enchaînement des causes aux effets, avec cette inflexible rigueur qui est le propre des déductions géométriques, jusqu'aux déterminations de la volonté humaine, alors il est clair que l'homme ne pourrait pas être considéré comme étant un être libre. Il faut donc être décidément fataliste pour imaginer qu'on puisse faire l'histoire *à priori*.

Et cependant M. Cousin n'accepte point la qualité de fataliste; qu'il tombe donc d'accord avec nous que sa prétention d'introduire

la méthode *à priori* dans l'histoire n'a pas été mûrement réfléchie. Se prévaudra-t-il de l'exemple des astronomes ? Nous le prierons de remarquer que les savans qui font de l'astronomie *à priori*, présupposent avant tout que les astres sont privés d'intelligence ainsi que de libre arbitre. S'ils eussent eu le moindre soupçon que les planètes ont la faculté de se déterminer librement et de se mouvoir à leur gré ; s'ils les eussent vues, en certains cas, changer de direction, ralentir ou précipiter leur marche, s'arrêter et même revenir sur leurs pas, sans y être déterminées par aucune cause extérieure, ils ne se seraient certes point hasardés à faire de la science *à priori*, ni pour les tems qui s'étaient écoulés avant eux, ni pour ceux qui devaient venir après.

Mais si l'intervention de la volonté humaine dans les événemens qui font la matière de l'histoire exclut formellement toute idée d'un système *à priori*, l'intervention de la volonté divine dans ces mêmes événemens ne présentera-t-elle pas un nouvel obstacle à ceux qui se sont engoués de ce système ? La question ne nous paraît pas difficile à résoudre : car il s'agit encore ici des actes d'une volonté libre sur lesquels le rationalisme n'a pas de prise.

Dira-t-on pour écarter cette nouvelle difficulté, que Dieu n'intervient dans les choses humaines que pour maintenir les lois générales qu'il a faites, et qui constituent l'ordre de la nature ? Mais alors que devient la prière ? tous les peuples en ont connu la pratique : de tout tems on a réclamé l'assistance du ciel pour écarter le danger et pour obtenir des faveurs. Or il faudrait qu'on daignât nous expliquer à quoi cela peut être bon, si tout est réglé par des lois immuables qui sont sourdes aux gémissemens, renversent et écrasent ce qui se trouve sur leur passage, et marchent à leur but sans se détourner.

D'ailleurs, le simple bon sens ne dit-il pas à ceux qui voudraient restreindre les soins de la Providence au maintien de l'ordre général, que l'homme ayant reçu, à un certain degré, le pouvoir de modifier le système des lois physiques et de se soustraire à l'empire des lois morales, il convient de réserver à la Divinité le moyen de rappeler à la fin dernière qu'elle se propose l'ordre des événemens d'ici bas, par son intervention immédiate ? Et pourquoi craindrait-on d'accorder à Dieu le pouvoir dont

l'homme use si largement, à savoir de faire servir à l'accomplissement de ses desseins les forces de la nature, et d'employer à propos les insinuations? pourquoi refuserait-on à celui qui gouverne le monde, la faculté de mettre en œuvre, sans gêner toutefois la liberté des créatures raisonnables, les causes secondes de diverse nature qu'il tient toujours dans ses mains? Pourquoi le priverait-on du droit de s'écarter, quand il le juge utile, de la loi générale dont il est l'auteur, et d'en suspendre momentanément l'exercice? Voudriez-vous donc réduire celui qui s'est donné lui-même le titre de père, à n'être qu'un premier moteur, et abandonner au hasard des rencontres la plus grande partie des événemens? Qu'Aristote ait eu cette idée, on peut encore le concevoir; mais vous, qui avez sucé le lait de la doctrine chrétienne, vous devriez être loin de là.

Souffrez donc que nous vous la rappelions, cette haute doctrine devant laquelle tous vos aperçus philosophiques sont bien petits, bien mesquins.

Nous disons que Dieu gouverne ce monde, en vertu du décret souverain qui contient l'expression de sa suprême volonté, laquelle se produit tantôt sous l'apparence d'une loi générale, et tantôt sous la forme d'une ordonnance particulière. Tout y est entré dans ce décret; l'ordre de la nature et celui de la grâce, le système des lois qui se rapportent à la matière et celui des lois qui s'appliquent aux esprits, le général et le particulier, ce qui doit être permanent et ce qui n'est que temporaire, ce que Dieu ordonne et ce qu'il permet seulement. Ainsi la vie et la mort, la maladie et la santé, la vertu et le vice, le bien et le mal, la *fatalité* et la liberté viennent s'y combiner, et concourent à la fois à l'accomplissement des desseins de la Providence. Dans ce plan admirable qui embrasse tout, où les plus petites choses ont leur place marquée aussi bien que les plus grandes, rien n'est laissé à la chance du hasard; les accidens eux-mêmes sont réglés. C'est dans ce livre, et non pas dans l'ordre de la nature, et encore moins dans le système extraordinairement rétréci des lois psychologiques, que se trouve écrite en caractères indélébiles la véritable histoire de l'humanité.

Cette histoire n'est donc pas, comme vous le prétendez, *la*

représentation en grand de la nature humaine; mais c'est la représentation de la volonté divine, en tant qu'elle s'applique au mouvement des choses humaines ; c'est, pour me servir des expressions que vous avez employées autre part, après les avoir dépouillées toutefois d'un certain vernis de fatalité dont vous les avez recouvertes, et en les prenant dans une acception bien plus étendue que celle que vous leur prêtez, *le gouvernement de Dieu rendu visible*. Ce livre des destinées humaines est scellé : il faudrait que vous pussiez vous rendre compte de ce qu'il contient, que vous connussiez les fins que Dieu se propose, fin générale à l'égard de l'humanité, fin particulière à l'égard de chaque individu ; or la philosophie ne vous les dira jamais : il faudrait également que vous eussiez connaissance des moyens que Dieu se réserve d'employer pour arriver à ces mêmes fins ; or il n'est pas au pouvoir de la religion elle-même de satisfaire votre curiosité sur ce point. Ces moyens quelquefois ne paraissent avoir aucun rapport avec ce but ; en certains cas, ils sembleraient opposés ; car les voies de la Providence, en ce qui concerne la direction des affaires humaines, sont non-seulement compliquées ; mais, eu égard à ce qu'elles doivent toujours laisser à la volonté humaine la faculté de se déterminer librement, elles sont la plupart du tems indirectes. Du reste quand l'action immédiate de la Providence se fait sentir, les hommes sont tout à fait déroutés ; mais si Dieu abandonne au cours ordinaire des choses les pensées de l'homme et les forces de la nature, on peut hasarder certaines prévisions.

Venez donc, après cela, nous faire de l'histoire *à priori!* Vous l'avez tenté ; mais qu'est-il résulté de ce grand déploiement des forces de votre intelligence? une œuvre qu'il est difficile de qualifier. Après avoir interdit à la Divinité toute intervention immédiate dans les affaires humaines, vous avez mis de côté la nature physique, comme si elle n'avait pas une très-grande part dans les vicissitudes qui compliquent l'histoire des individus et des peuples ; puis, construisant à la hâte un échafaudage psychologique qui ne représente point fidèlement les facultés que l'homme a reçues de la nature, et dans lequel on cherche en vain la pièce essentielle, c'est-à-dire le libre arbitre, vous revêtez ce frêle édifice de quelques couleurs bril-

lantes; et c'est là ce que vous offrez à notre admiration comme un monument indestructible!

Il était à peine achevé, que d'autres sont survenus qui en ont blâmé l'ordonnance, et se sont empressés de construire eux-mêmes, d'après un tout autre plan, une théorie *à priori*.

Ainsi les théories historiques *à priori* se succèdent rapidement.

Or il serait tems d'élever la voix, dans l'intérêt de la vérité comme dans celui de la science, contre ces entreprises hardies du rationalisme, qui veut assujettir à sa loi les faits historiques; ce qui ne s'était jamais vu. L'histoire, en effet, n'a rien à gagner, et elle a beaucoup à perdre, si elle s'engage inconsidérément dans la route nouvelle qu'on lui trace. Pour être lue avec intérêt, l'histoire doit marcher avec aisance et raconter avec naïveté; si elle prend un air guindé, si elle vise au pédantisme, ses charmes alors disparaissent. Quant à la science historique, si elle abandonne la méthode qui convient aux sciences d'observation pour entrer dans la voie *à priori*, elle tombe dans l'hypothèse; elle devient le jouet des esprits systématiques. L'histoire est donc menacée de perdre à la fois tous les avantages qui la font valoir aux yeux des lecteurs sensés.

Ceci nous conduit à regretter que M. Cousin ait donné cet élan, en exportant d'Allemagne, pour la naturaliser en France, l'idée de la méthode *à priori*. Il aurait dû laisser à M. Gans et aux autres disciples de Hegel le soin de commenter la doctrine de leur maître. En se l'appropriant, le philosophe français n'a pas eu le mérite de l'invention; en la jetant ensuite au milieu de nous, il ne nous a pas rendu un grand service.

RIAMBOURG.



Histoire contemporaine.

CROYANCES ET TRAVAUX D'UN BRAHMANE INDIEN.

Ram-Mohun-Roy.

État moral déplorable des Hindous. — Idée de leur religion. — Cette religion ne peut exister plus longtems. — Temples indiens. — Horrible culte qui y est mis en pratique. — Efforts de Ram-Mohun-Roy pour réformer cette religion. — Son déisme. — Son christianisme. — Considérations sur ses croyances.

En racontant, dans notre Numéro d'octobre[1], la mort, et en citant quelques traits de la vie du brahmane Ram-Mohun-Roy, nous avons annoncé que de nouveaux documens nous étaient parvenus sur les croyances et les travaux de ce savant Indien. Nous les publions en ce moment, et nous sommes assurés que nos lecteurs les liront avec intérêt : ils y trouveront les preuves de ce que nous avons dit si souvent, que ce pays sort enfin de son long sommeil, et commence à porter sur ses croyances un examen devant lequel elles doivent tomber. Ces documens sont dus à M. Sandfort Arnott, secrétaire d'ambassade du rajah, son ami et le confident de la plupart de ses pensées et ayant lui-même habité longtems les bords du Gange. Nous les donnons tels qu'ils ont été insérés dans l'*Uni-*

[1] N° 40, ci-dessus p. 323.

versity Gazette de Dublin. On reconnaîtra facilement que l'auteur n'est pas catholique, et qu'à peine s'il est même encore protestant. Aussi, plusieurs de ses assertions nous fourniront l'occasion d'exposer les doctrines catholiques, et de montrer, que si Ram-Mohun est resté *déiste*, comme le dit M. Arnott, c'est qu'il n'est guère possible d'être autre chose, en étudiant la religion selon la méthode protestante.

« Ram-Mohun avait compris la science comme Pythagore, comme une puissance sur le monde, comme une force divine. Semblable au philosophe grec à plus d'un égard, il avait voyagé, comme lui, pour accomplir sa noble tâche; il avait tenté, comme lui, une régénération difficile. Peut-être y a-t-il plus d'héroïsme et de talent à tenter la résurrection morale d'un peuple endormi dans l'abrutissement d'une superstition vieillie, qu'à civiliser des peuplades barbares et sauvages. L'Inde actuelle est plongée dans une apathie profonde et une grande ignorance pour tout ce qui n'est pas coutume; ses habitans vivent accroupis, pour ainsi dire, dans la position où leurs ancêtres ont vécu : esclaves de cette habitude, inféodés à cette posture, n'ayant de respect que pour elle, et ne faisant dépendre leur bonheur que de l'immobilité séculaire de leurs maximes. Grâce à leur vénération pour les pratiques matérielles, ils ont oublié ce qui devait être la base de toute religion et de tout code de loi morale.

» Il s'agit seulement pour eux de faire tel ou tel geste, d'accomplir tel ou tel rite, de se lever en tournant la tête vers l'Orient et en prononçant une prière rigoureusement formulée. Avec ces observances, le dévot Hindou peut tout se permettre; il n'a rien à craindre de la colère céleste; il interprêtera les préceptes des *Védas* selon la métaphysique de *Kapila* ou celle de *Védantha*. Il pourra nier Dieu, si tel est son bon plaisir, adorer *Siva* le destructeur, ou la déesse *Pouroucha*, célébrer leurs fêtes dans ces abominables orgies mêlées de sang et de débauche, que certains brahmanes conservent : tout sera innocent, pourvu que le formulaire soit respecté.

» Les savans de l'Europe les plus versés dans la langue sanskrite ne semblent avoir compris qu'à moitié la théorie du paganisme in-

dien. Selon nous, le polythéisme romain et grec s'y trouve tout entier, mais n'en constitue qu'une partie. *Vous y trouverez en outre tout ce qu'il y a de spiritualisme, de mysticisme et de théurgie bizarre dans les sectes chrétiennes*[1]. C'est une déification de toutes les forces; non-seulement des forces physiques, comme dans le polythéisme ancien, mais encore des forces morales et intellectuelles. C'est l'apothéose de tout, depuis Dieu jusqu'au cadavre, depuis l'astre rayonnant jusqu'au grain de poussière : la plus immense, la plus magnifique, la plus dépravée, la plus sublime de toutes les religions fausses : une religion où tout entre, où tout est admis : le monde invisible et le monde visible, les élans de l'âme et les frénésies du corps. Les sectes hindoues sont innombrables comme les passions, comme les fantaisies humaines. Ascétisme sévère, fanatisme violent, quiétisme paisible, abnégation, culte du meurtre, de l'inceste et du vol; tout s'y trouve, depuis les plus hautes vertus jusqu'aux vices les plus infâmes. Le *phansegar*[2] n'étrangle le voyageur qu'en vertu d'une loi religieuse et d'après un code de piété reconnu et respecté. Le *paria*[3] ne se réfugie dans les forêts, poursuivi par la haine de ses compatriotes, et ne vit de cadavres et de produits immondes que d'après la même loi : tout est réglé, jusqu'à la barbarie, jusqu'au meurtre, jusqu'au crime ; c'est bien plus que le fatalisme.

1 Nous ne sommes pas étonnés, comme M. Arnott, de trouver de nombreux traits de ressemblance entre le christianisme et les croyances antiques de l'Orient. Car le christianisme aussi est une croyance *antique*. Les dogmes de la chute de l'homme, de la nécessité des œuvres de pénitence pour sa réhabilitation, de l'efficacité des mortifications pour plaire davantage à Dieu, de l'union de l'âme des hommes religieux avec Dieu : tous ces dogmes sont des dogmes antiques ; il n'est pas étonnant qu'ils se retrouvent en Orient. La différence qu'il y a entre les dogmes chrétiens et les dogmes hindous consiste en ce que les premiers sont purs de tout mensonge et de tous excès, et les seconds sont altérés, corrompus, dégénérés jusqu'à l'absurdité. Voir ce que nous avons dit de ces différentes croyances ou *sectes philosophiques* dans notre No 12, t. II, p. 408.

2 Espèce de secte faisant profession de vol et de meurtre sur le grand chemin.

3 Dernière classe des Hindous, réduite au plus dur esclavage, et le rebut des trois autres.

» La poésie de l'Inde, si originale et si mal comprise, peut servir de commentaire à ce système, qui n'a de bornes que l'univers. Chez les poëtes sanskrits, une élégie toute patriarchale, des fragmens d'une sublime douceur sont suivis d'une description pleine de frénésie et baignée de sang. Les extrêmes s'y touchent : c'est l'idylle la plus suave à côté d'un passage tragique de Shakspeare, quand ce poëte est triste et déchirant ; c'est la course gigantesque d'une troupe d'éléphans qui traversent la forêt a côté des jeux d'une troupe d'enfans innocens qui cueillent des fleurs et tressent des couronnes. Poétiquement, ces mœurs ont de la beauté et de la grâce; mais, après qu'une longue suite de siècles a dépravé ces coutumes et arraché à cette foi bizarre tout principe de moralité, en face d'un peuple conquérant et civilisé, *il est impossible que la loi de Manou, si étrangement interprétée, parvienne à se soutenir longtems.* Elle donne trop peu de force aux âmes : enchaînant l'homme à quelque mode d'action arbitraire et puérile, elle offre aux passions une trop grande latitude, une trop grande facilité d'énerver le cœur et de transformer le citoyen, le guerrier, l'homme de loi, le père de famille, en un esclave indifférent, apathique, des volontés et des caprices sous les bannières desquels il veut marcher.

» Parmi les belles gravures que les artistes anglais ont publiées sur l'Inde et ses monumens, il en est plusieurs qui représentent les temples du pays ; c'est une architecture bizarre, gigantesque, imposante, immense. Le génie primitif de tous les styles semble se trouver là. Tous les types de la laideur y sont déifiés, on brûle de l'encens, on suspend des chapelets de fleurs devant un monstre hideux, accroupi sur un autel. Ailleurs sont des figures divines, dont la beauté rappelle l'idéale beauté de la Grèce. Plus loin des têtes de buffles et d'énormes lézards de bronze reçoivent les mêmes hommages. Un dieu, aussi beau que l'Apollon hellénique, est orné de quinze bras et repose sur un triple corps : c'est la perfection des formes unie à la monstruosité horrible. Le soleil brille et éclate dans de vastes cours découvertes et resplendissantes de marbre. Une porte basse que soutiennent deux lions, sentinelles immobiles et éternelles, vous introduit dans une caverne obscure, où vous

apercevez une longue avenue de colonnes basses et écrasées, travaillées merveilleusement et riches de toutes les imitations du ciseau le plus délicat et le plus capricieux. Au fond est une source qui jaillit dans le temple et qui alimente un grand lac intérieur et qu'environnent des figures épouvantables à voir. C'est là, dans ces profondeurs, dans ce sanctuaire, sous ces portiques, symboles à la fois de terreur et de beauté, que les bayadères ont formé leurs danses, que les sacrifices humains se sont accomplis, que les sages ont rêvé, que les brahmanes, les premiers métaphysiciens du globe, *les maîtres de la Grèce*, ont médité sur le divin *Pouroush*, sur l'être et le non-être, que les folies sanglantes des *Sivaïtes* ont eu lieu à la lueur des flambeaux. Volupté, sagesse, philosophie, barbarie, tout était consacré, tout était divin. Le peuple, attaché par sa naissance et la loi de sa caste à telle ou telle doctrine héréditaire, s'y croyait éternellement enchaîné : il accomplissait le meurtre ou versait son propre sang sur l'autel, sans regret et sans scrupule.

» Telle est la religion pervertie par les mœurs du tems, et aujourd'hui réduite à son cadavre, à son squelette, que Ram-Mohun-Roy a voulu réformer. Les premiers essais de cette entreprise difficile n'ont pas été sans succès : mais Ram-Mohun lui a sacrifié sa fortune et sa position; son père l'a déshérité. Le gouvernement anglais, toujours jaloux de l'influence que peuvent obtenir les indigènes de l'Inde, ne lui a donné qu'une faible rémunération et une place très-peu importante; il a été nommé *dawan*, c'est-à-dire *receveur des taxes* dans le district de Roungpour. Dans cette situation, il a fourni au gouvernement anglais des documens précieux et inconnus sur l'état des finances dans l'Inde, et sur les moyens à employer pour améliorer le système des contributions et celui de la jurisprudence hindoustanique. M. Digby, employé par la compagnie des Indes-Orientales, et qui se trouvait alors dans le district de Roungpour, devint l'ami du rajah. Ils étudièrent ensemble les langues orientales et européennes. C'est cette intimité qui a servi de base aux connaissances profondes acquises dans la suite par Ram-Mohun : nul Asiatique n'a dépassé ou atteint, dans cette carrière, le philosophe dont nous parlons.

» Plusieurs de ses parens éloignés moururent, et recueillant quel-

ques débris d'héritage, le fils des brahmanes alla s'établir à Calcutta, où il se livra tout entier à l'étude. Dès sa première jeunesse, il était profondément versé dans le sanskrit et l'arabe, dont les subtilités métaphysiques avaient été le fondement de ses travaux. Personne n'eût pu écrire une histoire plus complète et plus philosophique de cette poésie de l'Orient, si mal comprise par les Occidentaux.

» Je l'ai connu à Calcutta. Le soir, lorsque la lune commençait à se montrer au ciel, nous montions ensemble dans un léger *tandem* qu'il conduisait lui-même; et pendant que le cheval, qui marchait au pas, faisait le tour de la ville, Ram-Mohun se plaisait à répéter les inspirations mystiques de *Hafiz* et les maximes morales de *Sadi*. J'aimais à entendre cet homme si grave, d'une vie si pure, dont toutes les études étaient sévères, et les pensées dirigées vers un but de réformation religieuse, réciter avec enthousiasme ces vers harmonieux et tendres. Il publiait alors à Calcutta un journal écrit en langue persane. Quand la compagnie des Indes-Orientales écrasa la liberté de la presse dans l'Inde, il fut obligé de discontinuer son journal. Je fus le confident de ses plaintes et de sa douleur; je l'engageai à réclamer auprès des membres de l'opposition anglaise dans le parlement; mais Ram-Mohun avait été élevé dans l'Inde, et, malgré son amour de la liberté et son courage réfléchi, obéissance au pouvoir était pour lui une religion : il se contenta d'une remontrance qui ne fut pas écoutée, et il se tut.

» C'était, comme on l'a vu, vers la forme religieuse qu'il dirigeait toute l'énergie de son intelligence. C'était dans cette sphère que se déployait toute la vigueur, toute la fécondité de ses ressources. Dès les premières années de sa jeunesse, il avait rejeté les systèmes corrompus des brahmanes, il avait démontré le mensonge des prétendues révélations de Mahomet, et avait appelé au combat théologique les sectateurs de Manou et les partisans de l'islamisme. Ces recherches profondes dans l'origine des *Védas* et dans les *Pouranas sacrés*, lui avaient offert la preuve évidente que les doctrines primitives de l'Inde antique étaient le *théisme pur : il reconnaissait dans le mahométisme le même fondement*. Mahomet, auteur du Coran, *destructeur de l'ancienne idolâtrie des Arabes*, lui semblait un des plus grands hommes dont l'histoire eût conservé le sou-

venir. Après s'être livré à cette double étude, il apprit l'hébreu et le grec, pour pouvoir lire les textes de la Bible et du Nouveau-Testament. Le révérend Willams Adams le seconda dans ses efforts, et un rabbin juif lui donna des leçons d'hébreu.

» Après une investigation longue, patiente et scrupuleuse, Ram-Mohun parvint au même résultat que lui avaient déjà fourni ses précédentes études : *le théisme pur est aussi la véritable doctrine chrétienne*. Et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le *missionnaire* qui aidait Ram-Mohun dans ses recherches et concourait à ses travaux, Willams Adams, *homme de talent, de conscience et de haute instruction*, partagea la conviction de son élève, *renia la foi qu'il avait adoptée et professée jusqu'alors, et devint membre de l'Église unitaire*.

» Depuis cette époque, le rajah consacra tout son tems et tous ses efforts à la propagation du *théisme*. Il voyait dans la doctrine de Jésus quelque chose de plus pur, de plus moral et de plus complet que les dogmes symboliques des *Védas* et de Mahomet. Séparant les miracles de la doctrine morale, il publia un extrait de l'Évangile sous le titre suivant : *Jésus servant de guide vers la paix et vers le bonheur*. Les missionnaires anabaptistes établis à Sérampore s'élevèrent hautement contre le théisme chrétien de Ram-Mohun ; ils prétendirent qu'il voulait fonder un christianisme nouveau : il répliqua, et publia tour à tour plusieurs traités dans lesquels il établit que les *théories de la Trinité, de l'Esprit-Saint, de la communion, de la rédemption et de plusieurs autres, n'étaient indiquées ni dans l'Ancien ni dans le Nouveau-Testament*, et que ces dogmes symboliques, empruntés au gnoticisme oriental, avaient au contraire leur source éloignée dans la vieille métaphysique de l'Inde et de la Perse. »

La conclusion des études de Ram-Mohun, indiquée ici par M. Arnott, ne doit nullement nous étonner. En effet, il faut bien faire attention à la méthode qu'il a employée dans ses études sur la religion. Cette méthode est la méthode protestante de l'examen et du jugement individuel ; c'est la Bible seule, sans tradition, sans autorité pour l'éclaircir et l'interpréter, livrée muette et

fermée au jugement de la raison particulière. Or que cet examen ainsi fait se soit terminé par le *déisme*, il n'y a rien qui doive étonner, d'autant plus que le révérend missionnaire sir Williams Adams était probablement fort disposé à considérer la révélation sous ce rapport, comme il est facile de le conclure, par la profession ouverte qu'il en fit de concert avec le brahmane, son disciple. Bien plus, nous avouerons que lorsque Ram-Mohun eut vu le théisme au fond de la religion et des traditions hindoues, lorsqu'il eut vu encore le théisme au fond de la religion mahométane, théisme qui y est en effet, il dut être tout disposé à voir aussi le théisme dans la religion chrétienne, qui, seule, le contient d'une manière claire, précise, magnifique et digne de Dieu. Ram-Mohun n'a donc pas eu tort d'y trouver le théisme; mais il a eu tort de ne pas examiner plus profondément les croyances catholiques, il s'est égaré en voulant soumettre ces croyances à l'examen de sa raison individuelle, au lieu de rechercher ce que les traditions du genre humain lui en disaient.

En effet, il aurait vu dans ces traditions, même dans celles de son pays et de son peuple, que l'homme est dans un état de dégradation et de chute, que Dieu seul peut le relever, et que ce secours lui a été en effet promis. Or *un Dieu unique venant relever ou racheter l'homme tombé*, c'est là tout le fond et comme l'essence du christianisme. Si Ram-Mohun, au lieu d'avoir un protestant *unitaire* pour guide et pour maître, avait eu un catholique instruit, il aurait, nous en sommes sûrs, reconnu cette vérité.

Quoi qu'il en soit, nous croyons que c'est déjà un grand progrès que d'être arrivé au théisme, et un grand service rendu à ses coreligionnaires que de leur en avoir donné l'exemple, et de leur avoir prouvé l'absurdité de leur vieille et stupide idolâtrie. C'est sous ce point de vue qu'il est instructif de connaître les détails suivans sur ses efforts comme missionnaire du déisme parmi ses compatriotes grossièrement païens. Voici ce que continue de nous en dire M. Arnott :

« L'unité de Dieu, tel est le but et le terme de toute la doc-

trine du rajah. Les livres sacrés de l'Inde, de l'Arabie, de la Perse et de l'Europe enseignaient, selon lui, la même doctrine qui, corrompue par les prêtres, mal interprétée par les théologiens, avait fini par se transformer et devenir méconnaissable; il n'oubliait rien pour la propager et l'établir. Le jour et la nuit, par ses écrits et par ses paroles, avec le zèle d'un apôtre et le dévouement d'un martyr, il poursuivait la tâche qu'il s'était imposée, toujours prêt à soutenir cette cause contre l'athée et l'idolâtre, contre le chrétien et le brahmane. Je l'ai entendu disputer à la fois avec un homme qui croyait à l'existence de Dieu et avec un homme qui niait Dieu. L'un et l'autre sont communs dans l'Inde. Un jour que j'allais le voir dans sa maison de plaisance auprès de Calcutta, je le trouvai engagé dans une controverse vive avec un disciple de Bouddha, qui professait l'athéisme. La discussion avait duré tout le jour, et le brahmane ne s'était reposé ni pour prendre de la nourriture ni pour se rafraîchir. Il aimait mieux, disait-il, triompher d'un athée que de cent idolâtres. L'idolâtrie était pour lui un objet de mépris; l'athée lui semblait dangereux, car il était profondément convaincu de l'importance de la religion pour le bonheur du genre humain.

» En Angleterre, sa conduite a été honorable, modeste et sage; le tact qui le distinguait ne lui a pas laissé ignorer que, dans un pays divisé en mille sectes religieuses et dissidentes, il ne devait prendre aucune part à la controverse, et que son caractère d'ambassadeur de l'empereur de Delhi s'opposait plus rigoureusement encore aux démêlés théologiques que ses opinions n'auraient pu manquer de susciter. On venait de toutes parts l'inviter à la discussion et le presser de répondre aux argumens des théologiens de toutes les sectes. Il répondait par de vagues paroles sur la beauté et la grandeur de la foi chrétienne considérée sous le rapport moral, et s'abstenait prudemment d'entrer dans l'arène de la controverse. Il allait entendre tour à tour les plus grands prédicateurs de l'Angleterre, sans permettre aux idées étroites des sectaires d'influer sur sa pensée et de lui imposer le joug d'une opinion étroite et intolérante.

» Ram-Mohun était critique sans être sceptique, théologien

sans subtilité, littérateur sans vanité, philosophe sans orgueil. Sa conversion au christianisme n'a eu pour mobile aucun motif d'ambition ; car il avait embrassé, parmi les sectes chrétiennes, la moins puissante et la moins étendue ; il estimait que la propagation du christianisme dans sa forme la plus pure pouvait seule contribuer à l'amélioration du genre humain ; son but était de former dans l'Hindoustan un noyau d'hommes attachés à la nouvelle foi, à l'unité de Dieu.

» En effet, les disciples de Ram-Mohun sont assez nombreux à Bénarès, à Calcutta et à Delhi. L'état de l'Inde actuelle les favorise ; la civilisation moderne leur prête son appui. Peut être cette faible source commencera-t-elle pour l'Orient une nouvelle ère : le temple du brahmanisme s'écroule ; il n'a plus pour lui que l'habitude.

» Toutefois les doctrines occidentales ne pouvaient prendre aucune racine dans l'Orient, à moins qu'un Asiatique ne les soutînt. Qui sait si un jour les livres de Ram-Mohun-Roy, aujourd'hui peu connus, ne seront pas vénérés et multipliés comme des livres sacrés d'un monde nouveau?

» Sous le rapport de l'énergie, de la moralité, de la patience, la population allanguie et servile qui habite l'Hindoustan ne peut être comparée aux nations européennes ; mais la nature ne l'avait pas créée inférieure à nous. Elle était née poétique, ingénieuse, brave, noble, ardente, capable de tout comprendre et de tout acquérir. Il a fallu vingt siècles et une religion pareille à la sienne pour assoupir toutes ces qualités. Ce que ferait un pareil peuple avec la civilisation européenne est incalculable.

» Ram-Mohun l'avait bien compris aussi, lorsqu'il paraissait ne s'occuper que de la régénération religieuse. Aussi n'était-ce en réalité que la régénération morale qu'il tentait. Souvent il causait avec moi, et, dans sa confiance, il m'avouait que le but de ses efforts échappait à tous les yeux.

» Croyez-vous, me disait-il, que j'attache une importance si haute à telle ou telle forme de sacrifice, à telle ou telle manière d'adorer Dieu? Vous vous tromperiez. Tant que les Hindous seront idolâtres, ils seront incapables de se gouverner par leurs propres

lois et de relever la tête ; s'ils adoptaient aveuglément le *christianisme de leurs maîtres actuels*, ils deviendraient de toute nécessité les vassaux de ces maîtres. Dieu veuille qu'ils puissent échapper à ces deux malheurs, qui tous deux aboutiraient au même résultat, l'esclavage et la misère ! Supposez, au contraire, une croyance pure jointe aux ressources empruntées à l'industrie des peuples occidentaux : il est impossible que, dans un espace de tems donné, l'antique Hindoustan ne se relève et ne fleurisse pas. Il serait inutile maintenant de chercher à exciter dans l'Inde une révolution politique. Les idées de gouvernement et de liberté ne sont pas même nées dans le peuple. C'est la réforme religieuse qu'il faut tenter avant tout. La religion est le grand mobile de tout l'Orient.

» Ram-Mohun a publié quelques brochures *politiques*, des traités sur les *finances*, sur *les impôts*, sur le *monopole du sel*, sur la *loi des héritages* dans l'Inde[1]. Quelle vaste et facile intelligence ! Dans tous ses ouvrages, on trouve des idées justes, un ton de discussion remarquable par la politesse, le bon goût et des documens que l'on chercherait en vain ailleurs sur l'administration que les Musulmans conquérans de l'Inde ont établie dans cette contrée.

» Moi qui l'ai connu de près, je puis affirmer que jamais personne n'a poussé si loin les qualités sociales, l'aménité, la grâce et la bienveillance; sa politesse, soumise encore aux lois sévères qui la règlent dans l'Orient, passait pour minutieuse et excessive en Angleterre. Mais sous ce rapport, il faut le dire, nous sommes encore un peu barbares. Les courtisans de Londres étaient loin de l'étiquette orientale que Ram-Mohun n'a jamais pu abandonner et qu'il a portée en Europe dans ses relations les plus intimes. Il a été recherché par les plus hauts personnages d'Angleterre et de France, qui ont deviné son mérite, sans peut-être l'apprécier à sa juste valeur. C'était un sage, un homme de talent, un réformateur

[1] Voir l'extrait que nous avons donné d'un ouvrage de Ram-Mohun intitulé: *Empiétemens modernes sur les anciens droits des femmes indiennes*, N° 6, t. I, p. 422; et de plus la *Dissertation* qu'il avait composée pour prouver que l'*unité* de Dieu se retrouve dans les antiques *Védas*, dans notre t. IX, p. 421.

placé peut-être par la main de la Providence, sur la limite de deux mondes, entre l'Occident qui vieillit et l'Orient qui marche à de nouvelles destinées. »

Il me semble que l'on doit conclure, de tout ce que nous apprend cet article, que les sages de l'Inde se trouvent à peu près dans la même position que les sages païens au moment où ceux-ci voyaient le christianisme grandir et faire jaillir sa lumière autour d'eux. Alors les Philon, les Sénèque, les Épictète, les Plutarque, les Celse, les Plotin, les Porphyre essayèrent d'épurer le paganisme, de le ramener, disaient-ils, à sa simplicité primitive, mais il n'était plus tems; la vive lumière de l'Évangile dissipa bientôt toutes les ténèbres, mit à découvert tous les symboles, réalisa toutes les allégories. Ainsi font les sages de l'Inde : aidés du christianisme, ils épurent son paganisme, mais cela ne suffit pas. Le Christ est la pure lumière : toutes les ténèbres seront dissipées, et la vérité tout entière brillera aux yeux de ces peuples.

A. B

Auteurs contemporains.

DIX ANS DE PRISON,

SOUFFERTS ET RACONTÉS PAR UN CARBONARO ITALIEN.

Sylvio Pellico.

Sylvio Pellico naquit en Piémont vers 1789. Son enfance s'écoula heureuse et paisible sous le toit paternel, et les premières années de sa jeunesse se passèrent en France au sein de la poésie, de la paix et de l'amitié. De retour dans sa patrie, il se lia, il écrivit avec des hommes dont l'âme exaltée et la plume éloquente conspiraient, sous l'œil inquisiteur de l'Autriche, l'affranchissement de l'Italie. Accusé d'avoir pris part à un complot, Sylvio fut jeté dans les prisons de Venise, et condamné à mort, mais sa peine fut commuée en quinze ans de *prison dure*, qu'il alla subir dans les affreux cachots de Spielberg.

Voilà toute la vie de Sylvio assez stérile, comme on voit en événemens, si on excepte son procès et les malheurs qui en ont été la suite. Eh bien! de ce procès, qui aujourd'hui surtout aurait pu jeter quelques reflets sur sa destinée, à peine s'il dit quelques mots dans son livre. Il se tait sur ses opinions, sur ses projets, sur les actes qui ont amené son arrestation; il ne parle ni de la procédure ni du jugement, ni des juges; il ne se plaint ni de ses amis ni de ennemis; il n'accuse de ses disgrâces ni les hommes ni les événemens; il ne daigne pas même se justifier, quoique l'innocence res-

pire dans toutes ses paroles; il est muet sur tout ce qui aurait enflammé l'imagination et le style de tout autre écrivain. Il ne consacre que quelques pages à la description des tortures qu'il a supportées pendant dix ans avec une admirable résignation. Eh! de quoi parle-t-il donc? de ce qui l'intéresse et de ce qui nous intéresse bien davantage, de son âme, de cette âme si douce envers les hommes, si confiante envers Dieu. Dans quelle vue parle-t-il de lui? « Celle, dit-il, de contribuer à soutenir quelques malheureux par le récit des maux que j'ai soufferts, et des consolations que j'ai éprouvé n'être pas incompatibles avec les plus grandes infortunes. Celle de témoigner qu'au milieu de mes longs tourmens, je n'ai pas trouvé l'humanité aussi méchante, aussi indigne d'indulgence, aussi vide de belles âmes qu'on a coutume de nous la représenter. Celle d'inviter les cœurs nobles à aimer les hommes sans jamais haïr aucun d'eux, à ne vouer une haine irréconciliable qu'à la fourberie, la lâcheté, la perfidie, toute dégradation morale. Celle de redire une vérité bien connue et pourtant trop souvent oubliée, que la religion et la philosophie commandent l'une et l'autre, l'énergie de la volonté, la tranquillité de l'âme, et que, sans la réunion de ces conditions, il n'y a ni justice, ni dignité, ni principes sûrs. »

On peut déjà se faire une idée des Mémoires de Sylvio Pellico. Ils sont d'une simplicité presque naïve; et cependant il s'en échappe je ne sais quel suave parfum de poésie et de vertu qui rafraîchit et qui console; ils sont pauvres de faits: que peut-il se passer entre quatre murs d'un cachot? mais ils sont riches de hautes inspirations et de grâces divines. Si l'horison de la vie de Sylvio est étroit, l'horison de son âme est immense. C'est là qu'il nous introduit avec une humilité charmante; et à mesure que l'œil y plonge, il découvre de merveilleuses beautés qui le captivent et qui l'enchantent.

En effet ce ne sont pas les récits d'aventures et de faits extérieurs, dont on ne tire presque aucun enseignement, qui méritent le plus notre attention. La vie la mieux remplie, la plus agitée, la plus semée d'événemens extraordinaires, bizarres, imprévus, ressemble trop souvent à une pièce de théâtre,

source de fugitives émotions, et dont acteurs et spectateurs se souviennent à peine aussitôt que la toile est baissée. C'est ce qui rend si vide et si stérile la lecture de certains Mémoires. Mais, ce qui est digne d'attirer les regards des hommes et des anges, *spectaculum hominibus et angelis,* c'est une âme forte et passionnée aux prises avec Dieu, avec l'humanité, avec elle-même, une âme pleine de révolutions préparées ou subites, de péripéties dramatiques, de chutes et de retours imprévus, où chaque pensée est un événement, chaque sentiment la révélation d'un état ou d'un développement nouveau; une âme qui pleure et se réjouit, doute et croit, blasphème et espère, sans cesse travaillée par le feu des passions et par le fouet énergique de la conscience. Avec quelle curieuse anxiété on la suit dans ses mystérieuses profondeurs, à travers ses mille transformations pour épier l'action invisible, mais continue de la Providence, qui l'attire doucement et la conduit au but qu'elle a marqué par des routes souvent si longues, si difficiles, si détournées. Il y a là toute une histoire, tout un roman, tout un monde; là rien n'est indifférent, parce qu'il s'agit du salut d'une âme et qu'une seule pensée peut la perdre; là, sous un désordre apparent, tout se tient et s'enchaîne comme une trame bien liée, et la vie présente n'étant qu'un enfantement à une vie meilleure, on peut embrasser d'un seul coup d'œil cette double destinée du tems et de l'éternité. Et si cette âme, comme celle de Sylvio, se débat sous le poids d'une infortune qui paraît au-dessus des forces humaines, comme on la plaint, la pauvre âme! comme on souffre, comme on prie, comme on espère avec elle! comme on tremble de la voir faire naufrage au milieu des tempêtes qui l'assiégent! Mais aussi avec quel tressaillement d'allégresse; lorsqu'elle est sortie victorieuse de la lutte, on chante avec elle l'hymne du triomphe! avec quel accent de reconnaissance on s'écrie : Elle est sauvée; mon Dieu, soyez béni!

Voilà les émotions que j'ai éprouvées à la lecture des Mémoires de Sylvio, et que je désespère de faire partager à mes lecteurs par une froide analyse, qui ne peut ni ne doit les dispenser d'aller puiser à la source.

Sylvio avoue qu'avant ses malheurs, sans être hostile à la religion, il la suivait peu ou mal; *mais les souffrances ramènent à*

Dieu, et ajoutent du prix à l'homme. Dès qu'il se vit seul dans une prison, son cœur se tourna d'abord vers son père et sa mère; il s'écria : « Qui leur donnera la force de soutenir ce coup? — Une voix intérieure lui répondit : — Celui que tous les affligés invoquent, aiment et sentent en eux-mêmes; celui qui donna à une mère la force de suivre son fils au Golgotha, et de se tenir debout sous la croix, l'ami des malheureux, l'ami des mortels!... » Ce fut la première fois que la religion triompha de son cœur, et c'est à l'amour filial qu'il dut ce bienfait.

La lecture de la Bible fit le reste; et quel est l'innocent et le coupable, que, dans la même situation, elle n'ait consolé ou rendu meilleur?

« Cette lecture, dit-il, ne me donna jamais la moindre disposition à la *bigoterie*, à cette dévotion mal entendue qui rend pusillanime ou fanatique; au contraire, elle m'enseignait à aimer Dieu et les hommes, à désirer toujours de plus en plus le règne de la justice, à abhorrer l'iniquité, en pardonnant à ceux qui la commettent. Le christianisme, au lieu de détruire en moi ce que la philosophie pouvait avoir fait de bon, l'affermissait, le corroborait par des raisons plus élevées, plus puissantes. »

» Un jour, ayant lu qu'il fallait prier sans cesse, et que la vraie prière ne consiste pas à marmotter beaucoup de paroles à la manière des païens, mais à adorer Dieu avec simplicité, en paroles comme en actions, et à faire que les unes et les autres soient l'accomplissement de sa sainte volonté, je me proposai de conserver vraiment cette prière non interrompue, c'est-à-dire de ne plus me permettre une pensée qui ne fût pas animée par le désir de me conformer aux décrets de Dieu.

» Les formules de prière que je récitais en adoration, furent très-peu nombreuses : non par mépris, (au contraire je les crois très-salutaires, aux uns plus, aux autres moins, pour fixer leur attention dans le culte), mais parce que je me sens ainsi fait, que je ne suis pas capable d'en réciter beaucoup sans me perdre en distraction et sans mettre en oubli les pensées du culte.

» Le soin de me tenir continuellement en la présence de Dieu, loin d'être un fatigant effort d'esprit et un sujet de terreur,

était pour moi chose très-douce. N'oubliant pas que Dieu est toujours près de nous, qu'il est en nous, ou plutôt que nous sommes en lui, la solitude perdait chaque jour de son horreur pour moi : ne suis-je pas dans la meilleure compagnie? me disais-je, et je redevenais serein, et je fredonnais avec plaisir et avec tendresse.

» Eh bien, pensais-je, ne pouvait-il pas me venir une fièvre qui m'aurait emporté au tombeau? tous mes parens qui se seraient abandonnés aux pleurs en me perdant n'auraient-ils pas gagné peu à peu la force de se résigner à ma perte? au lieu de la tombe, la prison me dévore : dois-je croire que Dieu ne les pourvoiera pas de la même force?

» Mon cœur élevait des vœux plus fervens pour eux, quelquefois avec des larmes; mais ces larmes étaient mêlées de douceur. J'avais pleine confiance que Dieu soutiendrait eux et moi : je ne me suis pas trompé. »

Une âme aussi merveilleusement disposée ne pouvait que faire de rapides progrès dans les voies de la perfection humaine, mais l'abandon, mais cette espèce de malédiction prononcée contre l'homme seul, vint peser de tout son poids sur cette âme qui débordait de poésie et d'amour, et qui, comme un vase plein de parfum, comme une fleur inondée de rosée, avait besoin de s'épancher au dehors ; aussi, malgré les grilles et les verroux, elle sut franchir les murs de sa prison pour aller chercher des êtres sur qui elle pût se reposer ; ce sont des insectes que le pauvre prisonnier attire à lui, et qu'il nourrit comme des amis de sa solitude avec un soin touchant; c'est son vieux geôlier, le bon Schiller, dont il perce la rude écorce pour aller jusqu'à son cœur, qu'il trouve accessible à la pitié la plus délicate; c'est un petit sourd-muet délaissé de la nature entière qui vient gambader sous sa fenêtre pour le réjouir, et avec qui il correspond par ce langage mystérieux, qui n'a pas les sens pour interprètes, et que les malheureux entendent si bien. Un jour une voix de femme pure, fraîche, animée par le repentir, s'élève d'un cachot voisin, et voilà Sylvio qui s'éprend pour cette femme inconnue d'un sentiment tendre et compatissant, comme celui qu'inspire Madeleine

aux pieds du Sauveur...; et il se trouve que cette femme pécheresse s'appelait Madeleine! Une passion moins chaste est sur le point de s'emparer de son cœur; elle se glisse sous l'apparence d'une affection toute paternelle pour une jeune fille chargée de lui apporter ses alimens, qui l'entoure de ses soins et de ses caresses, et le rend dépositaire de ses secrets d'amour; mais Sylvio a deviné l'ennemi, et il a le courage, lui, si malheureux, si abandonné, d'écarter doucement cette main qui blesse en voulant guérir. Enfin il parvient à tromper la vigilance de ses gardiens et à entretenir une correspondance secrète avec quelques-uns de ses compagnons d'infortune, dont il fait nos amis en les dépeignant, comme il en avait fait les siens par le charme irrésistible de son caractère. Alors ce fut entre eux un échange de consolations et d'encouragemens à la vertu, qui fit d'une prison d'état un lieu d'expiation chrétienne. « Ah! l'amitié et la religion sont deux » biens inestimables! Comme elles embellissent encore les heures » des prisonniers, pour lesquels ne brille plus une espérance de » grâce! Dieu est véritablement avec les malheureux, avec les » malheureux qui aiment! »

C'est ainsi que Sylvio passa dans une pieuse résignation les premiers tems de sa captivité; mais, après sa condamnation, et lorsqu'on le transporta de Venise au château de Spielberg, enfer et tombeau des malheureux qu'il renferme, sa force morale l'abandonna avec ses forces physiques : cette âme et cette voix, naguère si douces, si harmonieuses, ne firent plus entendre que les rugissemens du désespoir. Voici comment l'auteur dépeint lui-même son funeste état :

» Plût à Dieu que j'eusse pensé seulement à mes parens et à quelque autre personne chérie! Ce souvenir m'affligeait et m'attendrissait; mais je pensai aussi au prétendu rire de joie et d'insulte d'un juge, au procès, à la cause des condamnations, aux passions politiques, au sort de tant d'amis..., et je ne sus plus juger avec indulgence aucun de mes adversaires. Dieu me mettait à une grande épreuve! Mon devoir eût été de la soutenir avec courage. Je ne le pus pas! je ne le voulus pas! La volupté de la haine me plut davantage que celle du pardon : je passai une nuit d'enfer.

» Le matin, je ne priai pas. L'univers me paraissait l'ouvrage d'une puissance ennemie du bien. Autrefois j'avais été déjà calomniateur de Dieu ; mais je n'aurais pas cru le redevenir, et le redevenir en si peu d'heures ! Celui qui roule des pensées de haine, principalement quand il est frappé d'un grande infortune qui devrait au contraire le rendre plus religieux, eût-il même été juste, devient méchant. Oui, eût-il même été juste, parce que l'on ne peut haïr sans orgueil. Et qui es-tu, misérable mortel, pour prétendre qu'aucun de tes semblables ne te juge sévèrement ? pour prétendre qu'aucun ne te puisse faire du mal de bonne foi et croyant agir avec justice ? pour te plaindre, si Dieu permet que tu souffres plutôt d'une manière que d'une autre ?

» Je me sentais malheureux de ne pouvoir prier ; mais où règne l'orgueil, l'homme n'a pas d'autre Dieu que soi-même.

» J'aurais voulu recommander au Consolateur suprême mes parens désolés, et je ne croyais plus en lui. »

Haïr ! ne pas croire !... ah ! c'était impossible pour Sylvio. Aussi triompha-t-il de cette seconde épreuve comme de la première, parce qu'il s'appuya pour se relever sur le bras de Dieu, et non sur ce dur et orgueilleux stoïcisme qui ne plie pas, mais qui se rompt sous le vent de l'adversité. Comment Dieu et les hommes ne lui pardoneraient-ils pas un moment d'égarement ? Il était si malheureux ! son cachot était si malsain, ses fers si pesans, sa couche si rude, sa nourriture si repoussante, sa captivité si étroite, son corps si malade, son âme si torturée ! on le laissait presque mourir de faim !!! Mais en lisant la description de ces horribles lieux faite par une plume qui n'a jamais trempé dans le fiel de la haine, on ne peut comprendre que le mauvais génie de la politique ait inventé de tels supplices pour des hommes coupables d'avoir trop aimé leur patrie ou d'avoir cru en avoir une. Oh ! si une seule des pages brûlantes de Sylvio a passé sous les yeux de ceux qui ont ordonné de faire souffrir ainsi ce noble et héroïque jeune homme, elles ont dû éveiller en eux une douleur semblable à celle du juge qui reconnaît l'innocence d'un condamné, dont la tête vient de rouler sur l'échafaud. Je m'arrête... ; je ne suis pas aussi calme que Sylvio ! Je me suis étendu avec délices sur les passages qui respirent

la charité et la paix ; je n'aurais pas le courage de repasser cette longue voie de douleurs que Sylvio a parcourue, portant sa croix et aussi celle de ses amis captifs et souffrans comme lui. J'aime mieux terminer mes citations par le chapitre où il parle de ses rapports avec un aumônier de la prison, et qui prouve quel chemin son âme avait déjà fait pour revenir à Dieu depuis le jour où *il ne croyait plus en lui*, et où il était sur le point de se tuer en blasphémant.

« J'aurais désiré que le chapelain, duquel j'avais été si content lors de ma première maladie, nous eût été accordé pour confesseur, et que nous l'eussions pu voir de tems en tems, même sans nous trouver gravement malades. Au lieu de lui donner cette charge, le gouverneur nous destina un augustin, nommé P. Baptiste, en attendant que vînt de Vienne la confirmation ou la nomination d'un autre.

» Je craignais de perdre au change ; je me trompais. Le P. Baptiste était un ange de charité : ses manières annonçaient une bonne éducation ; elles étaient même élégantes ; il raisonnait profondément sur les devoirs de l'homme.

» Nous le priâmes de nous visiter souvent. Il venait tous les mois, ou plus fréquemment, s'il le pouvait. Il nous portait même, avec la permission du gouverneur, quelques livres, et nous disait, au nom de son abbé, que toute la bibliothèque du couvent était à notre disposition. C'eût été un grand avantage pour nous s'il eût duré. Toutefois nous en profitâmes pendant quelques mois.

» Après la confession, il demeurait longtems pour converser, et dans tous ses discours apparaissait la droiture de son âme, sa dignité, son amour de la grandeur et de la sainteté de l'homme. Nous eûmes le bonheur de jouir pendant un an environ de ses lumières et de son affection, et il ne se démentit jamais. Jamais une syllabe qui pût faire soupçonner l'intention de servir, non son ministère, mais la politique. Jamais le moindre manque d'égards.

» Au commencement, pour dire la vérité, je me défiais de lui : je m'attendais à le voir appliquer la sagacité de son esprit à des investigations inconvenantes. Dans un prisonnier d'État sembla-

ble défiance n'est que trop naturelle; mais, combien je restai soulagé, alors que tout cela s'évanouit, alors que je ne découvris dans l'interprète de Dieu d'autre zèle que celui de la cause de Dieu et de l'humanité.

» Il avait une manière à lui particulière et très-efficace de donner des consolations. Je m'accusais, par exemple, de frémissemens de colère à cause des rigueurs de la discipline de notre prison. Il moralisait quelque tems sur la vertu de souffrir avec calme et en pardonnant : puis il venait à peindre avec les plus vives couleurs les misères des conditions différentes de la mienne. Il avait beaucoup vécu à la ville et à la campagne, connu les grands et les petits, et médité sur les injustices humaines; il savait parfaitement décrire les passions et les mœurs des diverses classes de la société. Partout il me montrait des forts et des faibles, des oppresseurs et des opprimés, partout la nécessité ou de haïr nos semblables, ou de les aimer par une généreuse indulgence et par compassion. Les exemples qu'il me racontait pour me rappeler l'universalité de l'infortune et les bons effets qu'on en peut obtenir, n'avaient rien de singulier; ils étaient au contraire très-communs; mais il les disait avec des paroles si justes, si puissantes, qu'elles me faisaient fortement sentir les conclusions qu'il me fallait tirer.

» Ah oui! toutes les fois que j'avais entendu ces charitables reproches et ces nobles conseils, je brûlais d'amour pour la vertu, je n'abhorrais plus personne, j'aurais donné ma vie pour le moindre de mes semblables, je bénissais Dieu de m'avoir fait homme.

» Ah! malheureux qui ignore la sublimité de la confession! malheureux qui, pour se singulariser, se croit obligé de la regarder avec dédain! Il n'est pas vrai que, tout homme sachant qu'il faut être bon, il soit inutile de se l'entendre dire, qu'il suffise de ses propres réflexions et de lectures opportunes; non! La parole vivante d'un homme a une puissance que n'ont ni les lectures ni les réflexions particulières : l'âme en est bien plus émue; les impressions qu'elle éprouve sont bien plus profondes. Dans la voix d'un frère qui vous parle, il y a une vie et une opportunité que souvent vous chercheriez en vain dans les livres et dans vos pensées. »

Que de grâce et d'onction dans ce récit, qui cependant a passé

d'une langue dans une autre, et en même tems quelle candeur, je dirais presque quelle humilité de langage! On dirait que le poëte a voulu se cacher sous le chrétien. Car Sylvio Pellico est poëte, un des premiers poëtes de l'Italie, un frère des Manzoni et des Lamartine, de ces anges de la poésie qui l'ont rappelée du ciel, où, depuis longtems, elle était remontée. Sa tragédie de *Françoise de Rimini* a été traduite dans toutes les langues et applaudie dans toute l'Europe. Elle était connue, même de ses geôliers, qui lui en récitaient des vers dans sa prison, même des domestiques d'auberge, qui, un jour, voulurent le mettre en pièces, parce qu'en plaisantant, et sans se faire connaître, il avait mal parlé de la pièce et de l'auteur.

Je ne sais si ce sont ces qualités brillantes qui lui ont gagné toutes les voies de la renommée, toutes les plumes de la critique. Mais jamais ces filles si revêches ne s'étaient montrées si bienveillantes; on dirait qu'elles-mêmes ont voulu se faire douces à celui qui avait été si doux envers tout le monde. Jamais écrit si peu prétentieux n'a obtenu de si purs et de si unanimes applaudissemens. Les hommes politiques ont célébré dans Sylvio le sublime martyr de la liberté; les philosophes, le sage, plus grand que son infortune; les hommes religieux, le chrétien, encore plus grand que le sage; les littérateurs ont admiré l'écrivain qui a fait couler des larmes innocentes, qui a su être neuf, vrai, entraînant sans torturer sa langue, la pensée et l'âme de ses auditeurs, sans se traîner dans la fange et le sang. C'était, en effet, pour eux, une source limpide après un breuvage empoisonné, une fraîche oasis au milieu des déserts arides et brûlans de notre littérature quotidienne.

Quoique les divers critiques qui ont donné des éloges aux Mémoires de Sylvio Pellico les aient envisagés sous des points de vue différens, tous ont été plus ou moins séduits par cette résignation surhumaine qui ne peut être inspirée et soutenue que par une religion que la plupart d'entre eux disent cependant vieillie et usée. En vérité, ces esprits forts d'une nouvelle trempe offrent un singulier phénomène : ils sont religieux par sentiment, incrédules par opinion, ils repoussent ce qu'ils aiment, ils combattent ce qu'ils admirent. Ils proclament hautement que la religion catholique est mère de la civilisation moderne, que c'est à elle qu'on doit les plus hautes vertus et les plus merveilleux chefs-d'œuvre; pour le prou-

ver, ils vont eux-mêmes fouiller sous les cendres du moyen âge, recueillant avidement jusqu'à la moindre étincelle de vie et de foi pour réchauffer leur génie glacé. Ce sont pourtant les mêmes hommes qui vont répétant partout que le christianisme a fait son tems, qu'il se meurt, qu'il est déjà mort. Ils font de la religion ce que Platon faisait de la poésie : ils la couronnent de fleurs et la chassent de leur république. Le christianisme est mort, dites-vous; mais ce qui résiste à toutes les folies qui traversent votre cerveau, à toutes les sectes qui pullulent dans vos rues et dans vos carrefours, est-il mort? Ce qui fait qu'un carbonaro italien du 19e siècle pardonne à ses bourreaux, comme Jésus de Nazareth pardonnait aux siens, est-il mort? Si votre philosophie s'éteint dans le scepticisme, si votre philantropie aux abois n'a ni pain ni consolation pour des millions d'hommes qui lui en demandent, convenez qu'une religion qui a toujours la foi pour ceux qui doutent, la charité et l'espérance pour ceux qui souffrent, vaut bien au moins vos théories et vos systèmes, et qu'elle suffira encore longtems aux besoins de l'humanité. — Vous lui demandez de la vie, des prodiges!...

Et quel tems fut jamais plus fertile en miracles? Ce ne sont plus les aveugles qui voient, les boiteux qui marchent, les muets qui parlent; mais ce sont les plus hautes comme les plus basses intelligences qui se tournent vers cette lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde; ce sont les cœurs abattus et souffrans qui demandent à la croix un appui; c'est votre voix elle-même qui est forcée de la bénir. Voilà les aveugles, les boiteux et les muets qu'elle guérit:

> Reconnaissez, Abner, à ces traits éclatans,
> Un Dieu *tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les tems.*

Mais ces prodiges, vous ne les niez pas, vous les confessez, vous les admirez, vous en profitez même. Juifs de la nouvelle loi, qu'attendez-vous donc encore?.... un autre Messie?.... Mais quel sera-t-il, ce Messie? quand et d'où viendra-t-il? qu'enseignera-t-il que le premier n'ait enseigné? Répondez donc une fois pour toutes à ces questions, qui vous ont été si souvent et si solennellement adressées.

En attendant, la *Société des bons livres* a fait une excellente œuvre, a parfaitement compris sa mission en rendant siens les Mémoires de Silvio Pellico, en publiant une nouvelle édition à la portée de toutes les fortunes. Que cette histoire, après avoir fait verser les larmes du riche, aille essuyer celles du pauvre et du malheureux; c'est la véritable destination d'un livre qui se termine par ces belles et touchantes paroles :

« Ah! de mon malheur passé et de mon bonheur présent, » comme de tout le bien et le mal qui m'est réservé, bénie soit » la Providence, elle dont les hommes et les choses, bon gré mal » gré, sont les admirables instrumens qu'elle sait mettre en œuvre » pour des fins dignes d'elle! »

C'est aussi le seul désir d'un auteur qui sur ses lettres inscrit pour devise :

Credo, Spero, Amo.

X.



Astronomie.

DU CALENDRIER MEXICAIN

ET DE SES RAPPORTS AVEC CELUI DES PEUPLES DE L'ANCIEN CONTINENT.

Nous avons promis dans notre N° 39 [1] de faire connaître à nos lecteurs un monument précieux de l'ancienne civilisation américaine, un *bas-relief* représentant tout le système de leur *calendrier* et toute l'économie de leurs fêtes. Mais, quand nous en avons lu attentivement la description, nous avons reconnu qu'elle ne pouvait être convenablement comprise qu'après que nous aurions donné une idée au moins sommaire de la manière dont le peuple du Mexique comptait le tems, et du système sur lequel était fondé tout son calendrier. Nous nous sommes donc déterminés à faire entrer dans ce Numéro deux articles sur le même sujet. Dans le premier nous ferons connaître sommairement le *système de chronologie mexicaine*, et dans le second nous donnerons la *lithographie* représentant le calendrier mexicain et l'explication dont M. de Humboldt l'a accompagné.

Il ne faut pas s'attendre cependant à trouver ici une exposition claire, précise et entière de toutes ces matières. Ce n'est point un cours d'astronomie ou une histoire de cette science que nous fai-

[1] Voir la *lithographie* et l'article *sur le buste d'une prêtresse mexicaine*, ci-dessus p. 251.

sons. Nous cherchons dans les coutumes, dans les usages, les systèmes, les fêtes et les pratiques de ces peuples ce qui peut prouver leur origine asiatique, et ce qui peut nous aider à croire aux récits qui sont renfermés dans nos Livres.

Quant à leur *origine asiatique*, après avoir lu ces articles, nous pensons qu'il est impossible d'en douter, comme le fait observer M. de Humboldt lui-même; pour les *traditions*, nous espérons qu'on en trouvera encore un grand nombre à ajouter à toutes celles que nous avons déja citées dans nos précédens numéros[1].

Nous sommes d'autant plus soigneux de recueillir ces différentes traditions, que nous croyons qu'on peut en faire un excellent usage pour la défense de notre foi. Ces traditions, qui apparaissent de toutes parts, vont donner une nouvelle direction à la critique biblique; car, bien que comme *croyances* elles soient grandement obscures, embrouillées, ridicules quelquefois, comme *témoignages* venant à l'appui des vérités de la Bible elles nous paraissent d'une importance que l'on ne saurait trop apprécier.

D'ailleurs ces deux articles serviront d'introduction à un autre que nous insérerons dans le Numéro de décembre. Cet article, que nous devons à la bienveillance de M. de Paravey, traitera de quelques *zodiaques* apportés de l'*Inde*, et aura pour but de prouver que toutes les représentations zodiacales et systèmes de calendrier ont une origine commune, qu'il faut aller chercher dans cette Asie centrale, qui, comme le dit la Bible, fut le berceau du genre humain et la source de toute civilisation. Déjà nous nous occupons de faire graver, exprès pour les *Annales*, un grand nombre de *caractères chinois* qui doivent entrer dans ce travail, qui, nous l'espérons, sera lu avec curiosité et profit par nos abonnés, et sera une preuve que les *Annales* ne reculent devant aucun sacrifice pour soutenir la cause de la science religieuse, à laquelle elles sont consacrées.

M. de Humboldt commence d'abord par faire sentir l'importance des monumens astronomiqnes, des calendriers et des diffé-

[1] Voir en particulier les deux articles insérés dans nos Nos 18 et 19, t. III, p. 407, et t. IV, p. 19.

rentes divisions du tems, pour faire connaître le degré de civilisation et déterminer l'origine et la filiation des différens peuples. Entrant ensuite plus particulièrement dans son sujet, il s'exprime en ces termes.

« L'année *civile* des Aztèques était une année solaire de 365 jours; elle était divisée en 18 mois, dont chacun avait 20 jours; après ces 18 mois, ou 365 jours, on ajoutait 5 jours complémentaires, et l'on commençait une nouvelle année. Les noms de *Tonalpohualli* ou *Cempohualilhuitl*, qui distinguent le calendrier *civil* du calendrier *rituel*, indiquent très-bien ses caractères principaux. Le premier de ces noms signifie *compte du soleil*, par opposition au calendrier rituel appelé *compte de la lune*, ou *Metzlapohualli*; la seconde dénomination dérive de *cempohualli*, *vingt*, et de *ilhuitl*, *fête*; elle fait allusion, soit aux 20 jours contenus dans chaque mois, soit aux 20 fêtes solennelles célébrées pendant le cours d'une année civile, dans les téocallis ou *maisons des dieux*. »

Explication du Calendrier *civil* et de ses points de ressemblance avec celui des peuples de l'Asie.

« Le comencement du jour civil des Aztèques était compté comme celui des *Persans*, des *Égyptiens*[1], des *Babyloniens* et de la plupart des peuples de l'Asie, à l'exception des Chinois, depuis le lever du soleil. Il était divisé en huit intervalles, division que l'on retrouve[2] chez les *Hindous* et les *Romains*. De ces huit intervalles, quatre étaient déterminés par le lever, le coucher et les deux passages du soleil par le méridien.... L'hiéroglyphe du jour était un cercle divisé en quatre parties.

» Quoique, sous le parallèle de la ville de Mexico, la longueur du jour ne varie pas de plus de deux heures vingt et une minutes, il est cependant certain que les heures mexicaines devaient être

[1] Ideler, *Hist. Unters. über die astr. Beob. der Alten*, p. 26.
[2] Bailly, *Hist. de l'Astr. anc.*, p. 296.

originairement inégales; comme le sont les *heures planétaires* des *Juifs*, et toutes celles que les astronomes grecs désignaient sous le nom de χαιρικαὶ par opposition aux ἰσημεριναὶ, *heures équinoxiales*.

» Les époques du jour et de la nuit, qui correspondent à peu près à nos heures 3, 9, 15 et 21, tems astronomiques, n'avaient pas de noms particuliers. Pour les désigner, le Mexicain montrait, comme le font nos laboureurs, le point du ciel auquel serait placé le soleil, en suivant sa course de l'orient à l'occident; ce geste était accompagné de ces mots remarquables: *iz Teotl, là sera Dieu*; locution qui rappelle l'époque heureuse où les peuples sortis d'Aztlan ne connaissaient encore d'autre divinité que le soleil, et n'avaient point un culte sanguinaire.

» Chaque mois de 20 jours était subdivisé en quatre petites périodes de 5 jours. C'est au commencement de ces petites périodes que chaque commune célébrait sa foire, ou *Tianguiztli*. Les Muyscas, nation de l'Amérique méridionale, avaient des semaines de 3 jours. Il parait qu'aucun peuple du nouveau continent n'a connu la semaine, ou le cycle de 7 jours, qui se trouve chez les *Hindous*, les *Chinois*, les *Assyriens* et les *Égyptiens*, et qui, comme l'a très-bien observé Le Gentil[1], est usité chez la plupart des peuples de l'ancien monde....

» Nous observerons à cette occasion que les *Japonnais*[2], peuple de race tartare, ne connaissaient pas non plus la petite période de 7 jours, tandis quelle est usitée chez les *Chinois*, qui paraissent aussi originaires du plateau de la Tartarie, mais qui ont eu longtems des communications intimes avec l'Indostan [3] et le Thibet.

» Nous avons vu plus haut que l'année mexicaine offrait, comme celle des Égyptiens et comme le *calendrier républicain* français, l'avantage d'une division en mois d'égale durée. Les 5 jours complémentaires, les *épagomènes* (ἐπαγόμεναι) des *Égyptiens*, étaient

[1] Le Gentil, *Hist de l'Acad.*, 1772, t. II, p. 207, 209. — La Place, *Expos. du Syst. du Monde*, p. 272.

[2] *Voyage* de Thunberg *au Japon*, p. 317.

[3] Sir William Jones, dans les *Rech. asiat.*, t. I, p. 120.

désignés chez les Mexicains par le nom de *nemontemi* ou *vides*....

» *Treize* années mexicaines formaient un cycle, appelé *tlalpilli*, analogue à l'indiction des *Romains*. Quatre tlalpilli formaient une période de 52 ans, ou *xiuhmolpilli*, *ligature* des années : enfin deux de ces périodes de 52 ans formaient une *vieillesse*, *cehuehuetiliztli*.

» Pour m'énoncer avec plus de clarté, je nommerai avec plusieurs auteurs espagnols, la *ligature* un demi-siècle, et la *vieillesse* un siècle. L'hiéroglyghe du demi-siècle est conforme à la signification figurée du mot : c'est un paquet de roseaux liés par un ruban. Un demi-siècle (*xiuhmolpilli*) était regardé par les Mexicains comme une *grande année*, et cette dénomination a sans doute engagé Gomara[1] à appeler les indictions, ou les quatre cycles de 13 ans, de *grandes semaines*, *las semenas del anno*....

» En résumant ce que nous venons de dire sur la division du tems, nous trouvons que les Mexicains avaient de petites *périodes de* 5 *jours* (demi-décades), des *mois de* 20 *jours*; des *années civiles de* 18 *mois*; des indictions de 13 *ans*; des *demi-siècles de* 52 *ans*, et des *siècles* ou *vieillesses de* 104 *ans*.....

» Il existe parmi les auteurs espagnols une grande confusion dans la dénomination et la suite des 18 mois mexicains. Plusieurs de ces mois portaient trois ou quatre noms à la fois; et quelques auteurs, oubliant que les Mexicains, chaque fois qu'il s'agit d'une série périodique de signes d'hiéroglyphes, écrivent de *droite à gauche*, et en commençant par l'extrémité inférieure de la page, ont pris le dernier mois pour le premier. Les Aztèques réunissaient dans ce qu'ils appelaient des *roues* du demi-siècle, *xiuhmolpilli*, la série des hiéroglyphes qui indiquent le cycle de 52 ans. Un serpent roulé qui se mord la queue entoure la roue, et désigne par quatre nœuds les quatre *indictions*, ou *tlalpilli*. Cet emblème rappelle le serpent ou dragon qui, chez les Égyptiens et les Perses[2], représente le siècle, une révolution, *œvum*. Dans cette roue de 52 ans la tête du serpent désigne le commencement du cycle. Il

[1] Gomara, *Conquista de Mexico*, 1553, fol. 118.
[2] Bailly, p. 515.

n'en est point ainsi dans la *roue de l'année* : le serpent n'y entoure pas les 18 hiéroglyphes des mois, et rien n'y caractérise le premier mois de l'année. »

M. de Humboldt donne ici le nom de ces 18 mois, lesquels ont tous rapport aux fêtes, aux travaux publics et au climat du Mexique. Nous ne citons que les suivans, qui prouvent l'usage de certaines fêtes dignes de fixer l'attention de nos lecteurs, comme rappelant des traditions précieuses.

« Le 5ᵉ s'appelait *Tozoztontli*, mois des *veilles*, parce que les ministres des temples étaient obligés de *veiller pendant les grandes fêtes*, célébrées dans ce mois. Du 30 mars au 18 avril.

» Le 6ᵉ, *Huey Tozoztli*, la *grande veille, la grande pénitence*. Du 19 avril au 8 mai.

» Le 11ᵉ, *Miccailhuitzintli*, la *petite fête des morts; Tlaxochimaco*, répartition des fleurs. Du 28 juillet au 16 août.

» Le 12ᵉ, *Hueymiccailhuitl*, la *grande fête célébrée en mémoire des morts; Xocotlhuetzi*, chute des fruits, mois dans lequel les fruits mûrissent, correspondant à la fin de l'été. Du 17 août au 5 septembre.

» Le 17ᵉ, *Panquetzaliztli*, du nom de l'étendard du dieu *Huitzilopochtli*, porté dans les processions, lors de la fameuse fête de *Teocualo*, ou du *dieu mangé par les fidèles, sous la forme de farine de maïs pétrie avec du sang*. Du 15 novembre au 14 décembre. »

Explication du Calendrier *rituel*, ou *compte des fêtes*, et de ses points de ressemblance avec celui des peuples de l'Asie.

« Nous avons parlé jusqu'ici du calendrier civil appelé *le compte du soleil, Tonalpohualli* : il nous reste à examiner le calendrier rituel, désigné par les noms de *compte de la lune, Metzlapohualli*, et de *compte des fêtes, Cemilhuitlapohua-*

liztli, de *tlapohualiztli*, compte, et *ilhuitl*, fête. Ce dernier calendrier, le seul qui fût employé par les prêtres, et dont nous trouvons des traces dans presque toutes les peintures hiéroglyphiques conservées jusqu'à nos jours, présente une série de *petites périodes de* 13 *jours*. Ces petites périodes peuvent être considérées comme des *demi-lunaisons*; elles devaient probablement leur origine aux deux états de *veille*, *ixtozoliztli*, et de *sommeil*, *cochiliztli*, que les Mexicains attribuaient à la lune, selon que cet astre éclaire la majeure partie de la nuit, ou que, paraissant seulement le jour sur l'horizon, il semble, d'après les idées du peuple, se reposer la nuit. Ce rapport que l'on observe entre les périodes de treize jours et la moitié du tems que la lune est visible, avant et après l'opposition, a sans doute fait donner au calendrier rituel le nom de *compte de la lune*; mais cette dénomination ne doit pas nous induire à chercher une année lunaire dans la série des petits cycles qui se suivent uniformément, et qui n'ont rien de commun, ni avec les phases, ni avec les révolutions de la lune.

» Le nombre 13 offre, dans ses multiples, des propriétés dont les Mexicains se sont servis pour conserver la concordance entre les almanachs rituel et civil. Une année civile de 365 *jours* renferme un jour de plus que 28 petites périodes de 13 *jours* : or, le cycle de 52 *ans*, étant divisé en quatre *tlalpilli* de 13 *ans*, ce jour surnuméraire forme, à la fin de chaque indiction, une petite période entière, et un *tlalpilli* renferme 365 de ces périodes; c'est-à-dire qu'il a autant de semaines de 13 jours que l'année a de jours civils. Une année de l'almanach rituel a 20 *demi-lunaisons*, ou 260 *jours*, et ce même nombre de jours renferme 52 *demi-décades*, ou petites périodes de 5 *jours* : les Mexicains retrouvaient donc, dans la concordance de ces deux comptes de la lune et du soleil, leurs nombres favoris de 5, 13, 20 et 52. Un cycle de 52 *ans* renfermait 1,460 petites périodes de 13 *jours*; et si l'on y ajoute 13 jours intercalaires, on a 1,461 petites périodes, nombre qui coïncide accidentellement avec celui des années qui constituent la période sothiaque.

» Le cycle de 19 *années solaires*, qui correspond à 235 lunaisons, et que les Chinois connaissaient plus de seize siècles avant

Méton [1], ne trouve son multiple ni dans le cycle de 60 *ans*, qui est en usage chez la plupart des peuples de l'Asie orientale et chez les Muyscas du plateau de Bogota, ni dans le cycle de 52 *ans* adopté par toutes les nations de races toltèque, acolhue, aztèque et tlascaltèque. Il est vrai que 5 *vieillesses* de cent quatre ans chacune forment, à une année près, la période julienne, et que le double de la période de Méton est presque égal à trois *indictions* (*tlalpilli*) de l'année mexicaine; mais aucun multiple des 13 n'égale exactement le nombre des jours renfermés dans une période de 235 *lunaisons*. La période de Méton contient 533 et demi petits cycles de 13 *jours*, tandis que celle de Calippe en renferme 2,134 et un 13me. La connaissance de ces périodes était utile aux peuples de l'Asie, qui, de même que les Péruviens, les Muyscas et d'autres tribus de l'Amérique méridionale, avaient des années lunaires : mais elle devait être absolument indifférente aux Mexicains, le prétendu *compte de la lune* (*Metzlapohualli*) n'étant qu'une division arbitraire d'une grande période de 13 années astronomiques en 365 petites périodes de 13 jours, dont chacune a sensiblement la même durée que le *sommeil* ou la *veille* de la lune... »

» Quant aux *années*, on ne distinguait jamais par des nombres celles d'un même cycle de 52 *ans*; on se servait, au contraire, pour ne pas les confondre, d'un artifice particulier, qui est d'autant plus curieux qu'il offre des traits de ressemblance entre le système chronologique des Mexicains et celui des peuples de l'Asie. Les *ronds* ou signes de nombres ne se trouvent ajoutés qu'aux *ligatures* qui indiquent des cycles de 52 ans. C'est ainsi que l'hiéroglyphe du *Xiuhmolpilli*, suivi de quatre ronds placés près des îlots sur lesquels fut construit le temple des Mexitli rappelait au Mexicain que ses ancêtres avaient *lié* quatre fois les années, ou que, depuis le sacrifice de Tlalixco, 4 *fois* 52 *ans* s'étaient écoulés, lorsque la ville de Ténochtitlan fut fondée dans le lac de Tezcuco. Ces ronds indiquaient, par conséquent, que cet événement remarquable avait eu lieu après l'année 1299, et avant l'année 1351. Examinons maintenant les moyens ingénieux, mais assez compli-

[1] Laplace, *Expos.*, t. II, p. 267.

qués, dont se servaient ces peuples pour désigner le jour et l'année d'un cycle de 52 ans.

» Ce moyen est identique avec celui dont se servent les Hindoux, les Tibétains, les Chinois, les Japonnais et d'autres peuples asiatiques de race tartare, qui distinguent aussi les mois et les années par la correspondance de plusieurs séries périodiques dont le nombre des termes n'est pas le même. Les Mexicains emploient, pour le cycle des années, les quatre *signes* suivans, qui portent les noms de

Tochtli, lapin ou lièvre.
Acatl, cannes.
Tecpatl, silex, ou pierre à fusil.
Calli, maison.

M. de Humboldt donne ensuite le tableau du cycle mexicain de 52 ans, appelé *Ligature* ou *Xiuhmolpilli*; puis il éclaircit et prouve tous ses raisonnemens en citant plusieurs époques remarquables de l'histoire mexicaine, indiquées d'après l'ère des Aztèques, et en donnant un tableau qui réunit les divisions des calendriers *rituel* et *civil* et leur correspondance avec le calendrier *grégorien*.

Enfin M. de Humboldt résume toutes les analogies qui existent entre les peuples de l'Asie et ceux de l'Amérique par les lignes suivantes :

« Nous prouverons ici, comme nous l'avons avancé plus haut, que cette analogie se manifeste surtout dans la division du tems, dans l'emploi des séries périodiques, et dans la méthode ingénieuse, quoique embarrassante et compliquée, de désigner un jour ou une année, non par des chiffres, mais par des signes astrologiques. Les Toltèques, les Aztèques, les Chiapanois et d'autres peuples de race mexicaine, comptaient d'après des cycles de 52 ans, divisés en quatre périodes de 13 ans; les Chinois, les Japonnais, les Calmouks, les Mogols, les Mantchoux et d'autres hordes tartares, ont des cycles de 60 ans divisés en 5 petites périodes de 12 ans. Les peuples de l'Asie comme ceux de l'Amérique, ont des noms particuliers pour les années renfermées dans un cycle : on dit encore à Lassa et à Nangasacki, comme jadis à Mexico, que tel ou tel événement a eu lieu l'année du *lapin*, du *tigre* ou du *chien*. Aucun de ces peuples

n'a autant de noms qu'il y a d'années dans le cycle : tous doivent, par conséquent, recourir à l'artifice de la correspondance des séries périodiques. Chez les Mexicains, ces séries sont de treize nombres et de quatre signes hiéroglyphiques ; chez les peuples de l'Asie que nous venons de nommer, les séries ne renferment pas de chiffres ; elles sont formées tant par des signes qui correspondent aux douze constellations du zodiaque, que par les noms des élémens qui présentent dix termes, parce que chaque élément est considéré comme mâle ou femelle. L'esprit de ces méthodes est le même dans la chronologie des peuples américains et dans celle des peuples asiatiques : en jetant les yeux sur le tableau des années, on voit que l'avantage de la simplicité est même du côté des Mexicains. »

Tout ce que nous venons de citer de l'ouvrage de M. de Humboldt, est etrait de son dernier chapitre du tome Ier. Dans le 1er chapitre du tome II, il continue la même explication ; mais ici il a principalement en vue de prouver qu'une grande partie des noms par lesquels les Mexicains désignaient les 20 jours de leurs mois, sont ceux des signes d'un *zodiaque* usité depuis la plus haute antiquité chez les peuples de l'Asie orientale. Or, comme M. de Paravey doit traiter cette même question dans le prochain Numéro des *Annales*[1], par un *mémoire* inédit dans lequel il a résumé les travaux de M. de Humboldt, et de tous les savans anglais et allemands qui se sont occupés de cette question, à laquelle lui-même a ajouté de nombreux et précieux développemens, nous terminerons ici notre analyse, sauf à y revenir, s'il y avait quelque partie essentielle que M. de Paravey eût négligée[2].

A. Bonnetty,
Membre de la Société Asiatique de Paris.

[1] Voir ci-après, p. 449.

[2] Un extrait de cette seconde partie offrant *la ressemblance qui existe entre les signes du zodiaque tartare et ceux des jours du calendrier mexicain*, a été inséré dans le No 19 des *Annales*, t. IV, p. 32 (30 2e édit.).



SYSTÊME DU CALENDRIER MEXICAIN.

Gravé sur un Relief en Basalte.

lith. Desportes, aux Sourds-Muets.

Lithographie.

CALENDRIER MEXICAIN,

EXPLIQUÉ PAR M. DE HUMBOLDT.

« Le monument précieux, représenté sur cette lithographie[1], a été trouvé, au mois de décembre 1790, dans les fondations du grand temple de Mexitli, à la *Plaza Mayor* de Mexico, à peu près 70 mètres à l'ouest de la seconde porte du palais des vice-rois, et 30 mètres au nord du marché des fleurs, appelé *Portal de las Flores*, à la petite profondeur de 5 décimètres. Cette pierre était placée de manière que la partie sculptée ne pouvait être vue qu'en la mettant dans une position verticale. Cortez, en détruisant les temples avait fait briser les idoles et tout ce qui tenait au culte ancien. Les masses de pierre qui étaient trop grandes pour qu'on les détruisît furent enterrées pour les soustraire aux yeux du peuple vaincu. Quoique le cercle qui renferme les hiéroglyphes des jours n'ait que 3^{m}, 4 de diamètre, on reconnaît que la pierre entière formait un parallélipipède rectangle de 4 mètres de longueur, d'autant de mètres de largeur, et d'un mètre d'épaisseur.

» La nature de cette pierre n'est pas calcaire, comme l'affirme M. Gama, mais de porphyre trappéen gris-noirâtre, à base de *wacke* basaltique. En examinant avec des fragmens détachés, j'y ai reconnu de l'amphibole, beaucoup de cristaux très-alongés de feldspath vitreux, et, ce qui est assez remarquable, des paillettes de

[1] Voir *Monumens mexicains*, t. II, p. 84.

mica. Cette roche, fendillée et remplie de petites cavités, est dépourvue de quarz, comme presque toutes les roches de la formation de trapp. Comme son poids actuel est encore de plus de 482 quintaux (24,400 kilogrammes), et qu'aucune des montagnes qui entourent la ville à 8 ou 10 lieues de distance, n'a pu fournir un porphyre de ce grain et de cette couleur, on se figure aisément les difficultés que les Mexicains ont éprouvées pour transporter une masse si énorme au pied du *téocalli*. La sculpture en relief a le même fini que l'on trouve dans tous les ouvrages mexicains : les cercles concentriques, les divisions et les subdivisions sans nombre sont tracés avec une exactitude mathématique ; plus on examine le détail de cette sculpture, plus on y découvre ce goût pour la répétition des mêmes formes, cet esprit d'ordre, ce sentiment de la symétrie qui, chez les peuples à demi civilisés, remplace le sentiment du beau.

» Au centre de la pierre se présente le fameux signe *nahui ollin Tonatiuh* (*le soleil dans ses quatre mouvemens*). Huit rayons triangulaires entourent le soleil ; ces rayons se retrouvent dans le calendrier rituel, *tonalamatl*, dans les peintures historiques, partout où est figuré le soleil, *Tonatiuh*. Le nombre huit fait allusion à la division du jour et de la nuit en huit parties. Le dieu Tonatiuh est représenté ouvrant une large bouche armée de dents : cette bouche ouverte, cette langue qui en sort, rappellent la figure d'une divinité de l'Hindoustan, celle de *Kâla*, le *Tems*. D'après un passage du *Bhagavat-guita*, « *Kâla* engloutit les mondes, ouvrant » une bouche enflammée, armée d'une rangée de terribles dents, » et montrant une langue énorme[1]. » Tonatiuh, placé au milieu des signes du jour, mesurant l'année avec les *quatre mouvemens* des solstices et des équinoxes, est en effet le véritable symbole du *Tems* : c'est *Krichna* prenant la forme de *Kâla*; c'est *Kronos* qui dévore ses enfans, et que nous croyons reconnaître sous le nom de *Moloch* chez les Phéniciens.

» Le cercle intérieur offre les 20 *signes des jours* ; voici les noms et l'explication de ces 20 signes divisés, comme nous l'avons dit plus haut en 4 petites périodes de 5 jours :

[1] Traduction de M. Wilkins. Voy. aussi *The Hindu Pantheon*, art. *Kâla*.

TABLEAU 6.

CALLI,	maison.	ACATL,	canne.
Cuetzpalin,	lézard.	*Ocelotl*,	tigre, jaguar.
Cohuatl,	couleuvre[1].	*Quauhtli*,	aigle.
Miquiztli,	mort, tête de mort.	*Cozcaquauhtli*,	roi des vautours.
Mazatl,	chevreuil ou cerf.	*Ollin*,	mouvement annuel du soleil.
TOCHTLI,	lapin.	TECPATL,	silex.
Atl,	eau,	*Quiahuitl*,	pluie.
Itzcuintli,	chien,	*Xochitl*,	fleur.
Ozomatli,	singe.	*Cipactli*,	animal marin[2].
Malinalli,	herbe.	*Ehecatl*,	vent[3].

» En se souvenant que *cipactli* est le premier, et *xochitl* le dernier de ces catastérismes, on voit qu'ici, comme partout ailleurs, les Mexicains ont rangé les hiéroglyphes de droite à gauche. Les *têtes des animaux* sont placées dans une direction opposée, sans doute parce que l'animal qui tourne le dos à un autre est censé le précéder. M. Zoega a observé cette même particularité chez les Égyptiens[4]. La *tête de mort*, *miquiztli*, placée près du *serpent*, et l'accompagnant comme *signe de la nuit* dans la troisième série périodique, fait exception à la règle générale; elle seule est dirigée vers le dernier signe, tandis que les animaux ont la face tournée vers le premier. Cet arrangement n'est pas le même dans les manuscrits de Veletri, de Rome et de Vienne.

» Il est probable que la pierre sculptée dont M. Gama a entrepris l'explication était anciennement placée dans l'enceinte du téocalli, dans un *sacellum* dédié au signe *ollin Tonatiuh*. Nous

[1] Ce mot se retrouve dans *Cihuacohuatl* (femme au serpent), l'Ève des Mexicains. (*Note de M. de Humboldt*, t. I, p. 375.) Voir l'extrait que nous en avons donné, Nº 19, t. IV, p. 23; et la figure de cet hiéroglyphe et son explication dans le t. X, p. 50.

[2] *Teocipactli* (dieu poisson), est un des noms que les Mexicains donnaient à Coxcox, qui est le Noé des peuples de race sémitique. (*Note de M. de Humboldt.*) Voir l'extrait que nous avons donné sur ce Coxcox dans notre Nº 19, t. IV, p. 25. — Voir aussi la grande planche où se trouve toute l'histoire du déluge de Coxcox dans le t. XV, p. 466.

[3] Cette explication des mois, que nous avons mise ici, se trouve dans l'ouvrage, t. I, p. 375.

[4] *Zoega, de Obel.*, p. 464 (où, par erreur typographique, les mots *dextrorsum* et *sinistrorsum* son confondus).

savons, par un fragment d'Hermandez, que le jésuite Nieremberg nous a conservé dans le huitième livre de son *Histoire naturelle*, que le grand téocalli renfermait dans ses murs 6 fois 13 ou 78 chapelles, dont plusieurs étaient dédiées au soleil, à la lune, à la planète Vénus, appelée *Ilcuicatitlan* ou *Tlazolteotl*, et aux signes du zodiaque[1] ....

» Outre les catastérismes du zodiaque mexicain et la figure du signe *nahui ollin*, la pierre offre aussi les dates de *dix grandes fêtes* qui étaient célébrées depuis l'équinoxe du printems jusqu'à l'équinoxe d'automne. Comme plusieurs de ces fêtes correspondent à des phénomènes célestes, et que l'année mexicaine est *vague* pendant l'espace d'un cycle, l'intercalation ne se faisant que de 52 en 52 ans, les mêmes dates ne désignent pas, 4 ans de suite, les mêmes jours.... En effet le signe 13 *cannes*, ou *matlactly omey acatl*, placé au-dessus de la figure du soleil, vers le bord supérieur de la pierre, nous annonce que ce monument renferme les fastes de la 26ᵉ année du cycle, depuis le mois de mars jusqu'au mois de septembre.

» Pour faciliter l'intelligence des signes qui indiquent les fêtes du culte mexicain, je dois rappeler de nouveau que les *ronds*, placés auprès des hiéroglyphes des jours, sont des termes de la première des 5 séries périodiques dont nous avons développé l'usage plus haut

» En comptant de droite à gauche, et en commançant à la droite du triangle qui repose sur le front du dieu *Ollin Tonatiuh*, et dont la pointe est dirigée vers *cipactli*, on trouve les huit hiéroglyphes suivans : 4 *tigre*; 1 *silex*; *tletl*, feu, sans indication de nombre; 4 *vent*; 4 *pluie*; 1 *pluie*; 2 *singe*, et 4 *eau*. Voici maintenant l'explication des fastes mexicains, d'après le calendrier de M. Gama, et d'après l'ordre des fêtes indiquées dans les ouvrages des historiens du 16ᵉ siècle.

» Dans l'année du 13 *acatl*, qui est la dernière année de la seconde indiction du cycle, le commencement de l'année a rétrogradé de 6 jours et demi, parce que l'intercalation n'a pas eu

[1] Eusebii Nierembergii, *Hist. Nat.*, libri VIII, cap. 22 (*Antwerpiæ*, 1635, p. 142-156), *Templi partes*, 3, 8, 9, 20, 25.

lieu depuis 26 ans. Le premier jour du mois *tititl*, qui porte le signe 1 *cipactli tletl*, correspond par conséquent non au 9, mais au 3 janvier; et le signe qui préside à la 7e période de 13 jours, 1 *quiahuitl* ou 1 *pluie*, coïncide avec le 22 mars ou avec l'équinoxe du printems.

» C'est à cette époque que l'on célébrait les grandes fêtes de *Tlaloc* ou du *dieu de l'eau*, qui commençaient même déjà dix jours avant l'équinoxe, le jour 4 *atl*, ou 4 *eau*, sans doute parce que, le 12 mars, ou le 3 du mois *Tlacaxipehualiztli*, l'hiéroglyphe de l'eau, *atl*, était à la fois le signe du jour et celui de la nuit.

» Trois jours après l'équinoxe du printems, le jour 4 *ehecatl*, ou 4 *vent*, commençait un *jeûne solennel de 40 jours*, institué en l'honneur du soleil. Ce jeûne finissait le 30 avril, qui correspond à 1 *tecpatl* ou 1 *silex*. Comme le signe de ce jour est *accompagné* du *seigneur de la nuit*, *tletl*, feu, nous trouvons placé l'hiéroglyphe *tletl* près de 1 *tecpatl*, à gauche du triangle, dont la pointe est dirigée vers le commencement du zodiaque.

» A droite du signe 1 *tecpatl* se trouve celui 4 *ocelotl*, ou 4 tigre; ce jour est remarquable par le passage du soleil par le zénith de la ville de Mexico. Toute la petite période de 13 jours, dans laquelle ce passage a lieu, et qui est la 11e de l'année rituelle, était encore dédiée au soleil. Le signe 2 *ozomatli* ou 2 *singe* correspond à l'époque du solstice d'été : il se trouve placé immédiatement auprès de 1 *quiahuitl*, ou 1 *pluie*, jour de l'équinoxe.

» On peut être embarrassé pour l'explication de 4 *quiahuitl* ou 4 *pluie*; dans la première année de ce cycle, ce jour correspond exactement au second passage du soleil par le zénith de la ville de Mexico; mais dans l'année 13 *acatl*, dont ce monument offre les fastes, le jour 4 *pluie* précédait déjà ce passage de 6 jours. Comme toute la période de 13 jours, dans laquelle le soleil parvient au zénith, est dédiée au signe *ollin Tonatiuh* et à la voie lactée, *citlalcueye*, et comme le jour 4 *pluie* appartient constamment à cette même période, il est assez probable que les Mexicains ont indiqué de préférence ce dernier jour, pour que la figure du soleil fût entourée de 4 signes qui eussent tous le même

nombre quatre et surtout pour faire allusion aux 4 *destructions du soleil*[1], que la tradition place dans les jours 4 *tigre*, 4 *vent*, 4 *eau* et 4 *pluie*.

» Les 5 *petits ronds* que l'on trouve à gauche du jour 2 *singe*, immédiatement au-dessus du signe *malinalli*, paraissent faire allusion à la fête du dieu *Macuil-Malinalli*, qui avait des autels particuliers : cette fête était célébrée vers le 12 septembre, appelé *Macuilli-Malinalli*.

» La *pointe du triangle* qui sépare le signe du jour 1 *silex* du signe de la nuit, *tletl* ou feu, est dirigée vers le premier des 20 catastérismes des signes du zodiaque, parce que, l'année 13 *cannes*, le jour 1 *cipactli* correspond au jour de l'équinoxe d'automne : vers ce tems on célébrait une fête de dix jours, dont le plus solennel était le jour 10 *ollin*, ou 10 *soleil*, qui correspond à notre 16 septembre.

» On croit, à Mexico, que les 2 *cases* placées sous la langue du dieu *Ollin-Tonatiuh*, présentent 2 fois le nombre 5 : mais cette explication me paraît aussi hasardée que celle que l'on a tenté de donner des 40 *cases* qui entourent le zodiaque, et des nombres 6, 10 et 18, que l'on trouve répétés vers le bord de la pierre.....

» Nous venons de réunir sous un même point de vue tout ce que nous savons jusqu'ici de la division du tems chez les peuples mexicains, en distinguant avec soin ce qui est certain de ce qui est simplement probable. On voit, d'après ce qui a été exposé sur la forme de l'année, combien sont imaginaires les hypothèses d'après lesquelles on attribuait aux Toltèques et aux Aztèques, tantôt des années lunaires, tantôt des années de 286 jours, divisées en 22 mois[2]. Il serait intéressant de connaître le système de calendrier suivi par les peuples les plus septentrionaux de l'Amérique et de l'Asie. Chez les habitans de Noutka nous retrouvons encore les

[1] Nous nous proposons de revenir un jour sur ces *quatre destructions du soleil*, ou *époques de la nature*, dont font mention les traditions des peuples mexicains. Nous y joindrons une lithographie des *peintures hiéroglyphiques* qui en ont conservé le souvenir. (*Note du Directeur des* Annales.) Nous avons donné les *peintures* et leur explication dans le t. X, p. 50.

[2] Waddilove, dans Robertson's *Hist. of America*, vol. III, p. 404, note XXXV.

mois mexicains de 20 jours, mais leur année n'a que 14 mois, auxquels ils ajoutent, d'après des méthodes très-compliquées, un grand nombre de jours intercalaires[1].....

» L'usage des séries périodiques et les hiéroglyphes des jours nous ont offert des traits frappans d'analogie entre les peuples de l'Asie et ceux de l'Amérique. Quelques-uns de ces traits n'avaient pas échappé à la sagacité de M. Dupuis[2], quoiqu'il ait confondu les signes des mois avec ceux des jours, et qu'il n'ait eu qu'une connaissance très-imparfaite de la chronologie mexicaine. Il serait contraire au but que nous nous sommes proposé dans cet ouvrage, de nous livrer à des hypothèses sur l'ancienne civilisation des habitans du nord et du centre de l'Asie. Le Tibet et le Mexique présentent des rapports assez remarquables dans leur hiérarchie ecclésiastique, dans le nombre des congrégations religieuses, dans l'austérité extrême des pénitences et dans l'ordre des processions. Il est même impossible de ne pas être frappé de cette ressemblance, en lisant avec attention le récit que Cortez fit à l'empereur Charles-Quint de son entrée solennelle à Cholula, qu'il appelle la ville sainte des Mexicains.

» Un peuple qui réglait ses fêtes d'après le mouvement des astres, et qui gravait ses fastes sur un monument public, était parvenu sans doute à un degré de civilisation supérieur à celui que lui ont assigné Pauw, Raynal, et même Robertson, le plus judicieux des historiens de l'Amérique. Ces auteurs regardent comme barbare tout état de l'homme qui s'éloigne du type de culture qu'ils se sont formé d'après leurs idées systématiques. Nous ne saurions admettre ces distinctions tranchantes en nations barbares et nations civilisées. En examinant dans cet ouvrage, avec une scrupuleuse impartialité, tout ce que nous avons pu découvrir par nous-mêmes sur l'état ancien des peuples indigènes du nouveau continent, nous avons tâché de recueillir les traits qui les caractérisent individuellement, et ceux qui paraissent les lier à différens groupes de peuples asiatiques. »

[1] Don José Mozino, *Viage a Noutka*, manuscrit. (Voy. *Essai politique sur la nouvelle Espagne*, vol. II, p. 475 de l'éd. in-8°.

[2] *Mémoire explicatif sur le Zodiaque*, p. 99.

Enseignement.

PROJET

D'UNE ÉDITION CLASSIQUE DES PÈRES.

Il n'est aucun de nos lecteurs qui n'ait été frappé de la justesse et de l'à-propos des réflexions insérées dans plusieurs Numéros des *Annales*, et en particulier dans le dernier, sur l'urgence d'introduire l'étude des SS. Pères dans l'enseignement classique : si donc nous rappelons encore l'attention des chefs d'établissemens ecclésiastiques sur cette grave question, qui pourrait s'en étonner?

Un des besoins les plus sentis de notre époque, c'est de donner plus de vie, d'imprimer une impulsion plus profondément religieuse à l'éducation des jeunes clercs ; et le moyen le plus efficace serait de la *dépaganiser*. On oublie trop aussi que si, à de rares exceptions près, l'éloquence chrétienne a tant dégénéré depuis quelque tems, on ne peut l'attribuer qu'à l'indifférence pour ces sources incessamment fécondes, les saintes Écritures et les SS. Pères. Où Bossuet avait-il puisé cette vigueur de style, cette sublimité de pensée, qui l'ont mis hors de pair entre tous les orateurs modernes? Où, si ce n'est dans la Bible et dans les docteurs de l'Église? Nulle part certes l'orateur chrétien ne trouvera de plus hauts modèles d'une éloquence vraie, un fond plus riche d'une instruction élevée et d'une piété pénétrante.

Non, l'éducation première n'est pas assez chrétienne. Ce reproche s'adresse aussi à l'éducation des jeunes gens appelés à vivre dans le monde et à fournir une carrière publique. Pourquoi là comme ailleurs ne mettrait-on pas sous les yeux des élèves, et de très-bonne heure, les chefs-d'œuvre de la littérature chrétienne? Pourquoi leur laisser ignorer qu'il est une poésie ravissante et sublime ailleurs que dans Homère, et que la poésie des chants chrétiens est bien autrement intime et vive que toutes les riantes fictions de l'Olympe? Pourquoi, d'autre part, ne pas leur inspirer une idée plus relevée de leur foi, en

leur montrant quels élans de l'âme, quelle éloquence neuve et entraînante, elle a inspirés aux Chrysostome, aux Basile, aux Tertullien et aux Ambroise? Pourquoi laisser presque ignorer à cette jeunesse que l'Église a compté un grand nombre d'hommes de génie avant Bossuet, et que le quatrième siècle de l'ère chrétienne n'a pas jeté moins d'éclat, n'a eu ni moins de sève ni moins de vie que le siècle tant vanté d'Auguste?.... Ce serait, ce me semble, pour la jeunesse une confirmation puissante de sa foi.

Nous n'essaierons pas ici de répondre de nouveau à toutes les objections qui peuvent s'élever contre cette amélioration dans les études. Nous ne le dissimulerons point non plus : cette étude n'est point sans épines et sans dégoûts. Pour l'approfondir elle exige de longs et pénibles travaux. Mais il ne s'agit pas d'introduire tout d'un saut les élèves dans ce nouveau monde littéraire; il ne s'agit pas de leur imposer la tâche de lire, si jeunes encore, d'innombrables in-folio. Eh! ne pourrait-on pas leur inspirer le goût de cette lecture, en ne plaçant d'abord dans leurs mains que ce que les Pères ont de plus gracieux et de plus séduisant pour l'imagination, de plus chaleureux et de plus original, tout ce qui peut captiver l'intelligence vive et fraîche du jeune âge? Ainsi s'éprendraient-ils d'amour pour ce génie si riche et si varié de l'Orient, vivant encore pour nous dans Synésius, dans saint Chrysostome, saint Éphrem, saint Athanase et saint Grégoire de Nazianze; pour cette vigueur et cette véhémence du génie occidental qui éclate dans un saint Hilaire, un Tertullien, un saint Jérôme, un saint Ambroise, un saint Augustin. Et plus tard, quand le tems sera venu d'études plus sérieuses et plus soutenues, plusieurs sans doute voudront connaître davantage ce qu'ils n'ont fait qu'entrevoir dans des fragmens.

Mais le moyen, direz-vous, d'atteindre ce résultat? tenter ce qui a été fait pour l'étude des auteurs profanes. Mettez-vous entre les mains des jeunes gens un Démosthènes, un Thucidide, un Cicéron, un Pline, un Tite-Live, complets, pour leur inspirer le désir d'étudier l'antiquité? Nullement.... Pourquoi ne publierait-on pas aussi des discours détachés des Pères grecs et latins? Pourquoi ne pas faire à notre tour un recueil de morceaux choisis, ou *Leçons de littérature chrétienne, grecque et latine?* Deux volumes seulement de ces extraits, coordonnés graduellement selon la force des élèves, suffiraient pour donner quelque idée de cette littérature si inconnue. Et ne serait-ce pas un éminent service à rendre à la jeunesse chrétienne?

Pour nous, qu'anime le désir de servir de toutes nos forces l'Église de Jésus-

Christ, nous avons cherché à réaliser cette idée. Nous avons communiqué nos vues à un homme déjà connu de nos lecteurs par ses hautes vues sur l'enseignement et par ses études profondes sur les Pères. Cet homme, c'est M. l'abbé Foisset. Il nous a promis de donner ses soins à cette importante publication, si elle était encouragée par les chefs des maisons d'éducation.

Nous avons hâte de le leur annoncer, persuadés qu'ils accueilleront avec faveur cette entreprise si littéraire et si chrétienne. Ces *Fragmens* seraient publiés par *cahiers détachés*, qui, vendus à part, pourraient néanmoins être réunis en un ou deux volumes. Une courte *notice sur chaque Père* les précéderait, et de rapides analyses ou *sommaires* destinés à mettre l'élève au courant seraient ajoutés à chaque morceau.

La *première livraison des Pères* paraîtrait au mois d'avril prochain, et contiendrait des *Fragmens de saint Basile-le-Grand* et de *saint Grégoire de Nazianze*, à l'usage des *Seconde* et *Rhétorique* (texte grec).

Si notre projet trouve de l'écho dans le clergé français et dans les maisons d'éducation qui tiennent à donner une éducation chrétienne à la jeunesse, nous publierons plus tard un *prospectus* pour faire connaître plus nettement le plan et la distribution de ce travail. Nous l'*annonçons* aujourd'hui parce que nous avions hâte de faire part de cette bonne nouvelle à nos lecteurs.

Nous voulions en outre demander aux chefs des différentes maisons d'éducation publique de nous faire part de leurs vues et de leurs réflexions sur l'exécution de ces *Morceaux choisis*. Nous serions heureux de pouvoir mettre leurs conseils à profit.

Qu'ils veuillent bien en même tems nous dire quelle serait à peu près le nombre d'exemplaires qui serait nécessaire à leur établissement.

Nous nous permettons de le répéter en finissant, il s'agit ici d'une œuvre éminemment chrétienne, d'une véritable conquête au profit du Christ et de l'Église. Il s'agit de rendre à la religion le rang qu'elle doit occuper dans ce que l'on appelle les œuvres de l'imagination et du génie, dans la *littérature* et les *arts*; il s'agit, sinon de chasser de nos écoles les auteurs païens, au moins de les y mettre à leur place, et d'y faire apparaître le Verbe de Dieu, avec cet éclat et cette gloire qu'il a bien voulu revêtir lorsqu'il a daigné se communiquer aux hommes par la parole de ses Écritures et par la bouche de ses ministres. Qui pourrait rester froid ou indifférent sur cette espèce de croisade chrétienne, et ne pas répondre au cri de *Dieu le veut!*

Nouvelles et Mélanges.

AFRIQUE.

Progrès de la civilisation en Égypte. — Le volume des *Transactions de la Société asiatique de Londres*, qui vient de paraître, renferme un rapport intéressant du comité de correspondance dont l'auteur, M. Johnston, résume la *situation morale et matérielle* de l'Égypte. Il rappelle les faits déjà connus de l'administration du vice-roi d'Égypte, qui joue au Caire le rôle de Pierre-le-Grand, et ajoute quelques nouveaux renseignemens. A cette *École de médecine*, où des salles de dissection sont actuellement ouvertes, Mohammed-Ali a ajouté la fondation d'une *école de marine* à Alexandrie, et diverses autres écoles en différentes villes pour l'instruction usuelle. Un ingénieur civil anglais est occupé à améliorer les canaux de l'intérieur et le cours du Nil, que remontent à présent les bateaux à vapeur; des routes d'Alexandrie au Caire et d'Alexandrie à Rosette et à Damiette sont en construction, et, dès qu'elles seront achevées, on y établira des voitures publiques dont le modèle vient d'être envoyé d'Angleterre, et qui seront sans doute les premières qui aient jamais roulé sur le sol africain.

La *Société asiatique* devait à Mohammed-Ali de s'occuper de ses travaux en sa qualité de membre étranger; car ce prince *mahométan* a voulu que son nom fût inscrit parmi ceux des *chrétiens* qui nous dévoilent les mystères du monde oriental.

ASIE.

Ruines qui prouvent la civilisation primitive de l'île de Ceylan. — L'ancienne civilisation de l'île de Ceylan n'est pas une fable sortie du cerveau des voyageurs et des antiquaires; de vastes débris d'une grandeur déchue sont là pour l'attester. Telles sont les ruines de la célèbre ville d'Anaradjahpora, qui s'étendait sur une surface de 244 milles carrés, et formait un carré dont les côtés avaient 26 kilomètres de longueur; tel est aussi le Lowamaha-Paya, ruines qui consistent en 1,600 piliers de pierres, hauts de onze pieds, disposés en échiquier sur une surface carrée dont les côtés en contiennent 40 chacun. Au nord de ces ruines, à des distances diverses qui ne dépassent pas un mille, se trouvent les six dagobas qui sont sans nul doute les constructions les plus remarquables dans le voisinage d'Anaradjahpora. Les proportions de ces monumens ont quelque chose de gigantesque et de sublime : la hauteur des deux

plus élevés est de 270 pieds. On ne saurait donner une idée plus exacte de leur grandeur qu'en disant que la solidité du plus grand est de 262,144 mètres cubes, et qu'avec les matériaux dont il est composé on construirait un mur de 12 pieds de haut, 2 de large, et 117,464 mètres de longueur.

Mélanges.

Affinité des langues celtiques avec le sanskrit. — M. de Schlegel a publié dans les *Transactions de la société royale de Londres*, un *Mémoire* d'un haut intérêt sur l'une des plus grandes questions qu'ait soulevées jusqu'ici l'étude comparative des langues, le rapport des idiomes de l'Europe avec ceux de l'Asie. L'excellent travail de ce savant philologue a résolu le problème, et a montré les rapports divers qui liaient les langues européennes aux langues-mères asiatiques. M. de Schlegel n'avait pas cru pouvoir admettre les idiomes *celtiques* dans le tableau qu'il a tracé des grandes subdivisions de famille des langues indo-européennes, desquelles sont sortis les chefs-d'œuvre qui honorent le plus le génie intellectuel et poétique de l'homme. Mais M. Pictet, dans le *Journal Asiatique*[1], revendique pour les langues *celtiques* l'affinité, particulièrement avec le *sanskrit*, cette antique langue des brahmanes, et complète ainsi le travail de M. de Schlegel. Voici quelques-uns des mots que M. Pictet fait entrer dans son tableau de concordance. Observons auparavant que les idiomes celtiques se divisent en deux branches bien distinctes appelées *gaëlique* et *cymrique*. La première comprend l'*irlandais* et l'*erse* (dialecte des Higlanders de l'Écosse); la seconde, le *gallois* ou *cymrique* proprement dit, le *cornique* et le *bas-breton*.

SANSKRIT.	GAÉLIQUE.	CYMRIQUE.
Gâ, ire.	*Gabh*, id.	*Go*, progressus.
Kâs, tussire.	*Cas*, id.	*Pâs*, tussis.
Hlas, sonum edere.	*Glas*, lamentatio.	. . . .
Galb, fortem esse.	*Galbh-a*, fortitudo.	*Gall-u*, potestas.
Tik, ire, se movere.	*Tigh*, venire.	*Tech-i* (b. bret.), abire.
Pâ, bibere.	*Pot*, id.	*Pot-iaw*, id.
Dah, urere.	*Dagh*, id.	*Deiv-ian*, id.
Pêl, ire, se movere.	*Pill*, circumire.	*Pel-u*, circumvagari.
Bak, contorquere.	*Bac*, flectere.	*Bach-u*, id.
Man, cogitare.	*Méin*, intellectus.	*Menw*, id.
Nig, purificare.	*Nigh*, lavare.	*Nith-iaw*, purificare.
Râ, dare.	*Rad*, id.	*Rho-i*, id.
Luh, desiderare.	*Lùth*, desiderium.	*Llod-i*, appetere.
Sap, colligare.	*Sop*, fasciculus.	*Swp*, id.

[1] 3e série, t. I, p. 263.

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 42. — Décembre. 1833.

Fêtes de l'Église catholique.

L'AVENT ET NOEL,

CONSIDÉRÉS DANS LES DOCUMENS HISTORIQUES QU'ILS RENFERMENT.

Ignorance du siècle actuel sur ce que contiennent les *offices de l'Église*. — Les offices de l'*Avent* et de *Noël* nous font connaître les plus anciens, les plus curieux et les plus authentiques documens de l'histoire de l'humanité. — Auteurs, dates et sources de tous ces documens. — Comparaison de l'apôtre Jean et du philosophe Platon.

Certes, nous l'avons prouvé assez souvent, les *Annales* ne sont pas ennemies de la science ; elles lui ont rendu fréquemment hommage, et quelque jugement que l'on puisse porter sur elles, on n'ira pas jusqu'à les accuser de calomnier la science de notre siècle, et de déprécier les études de la jeunesse de nos écoles et de nos académies. Au contraire, les hommes prudens de notre cause seraient plutôt fondés à nous avertir que nous avons peut-être trop de confiance dans ce mouvement que nous avons souvent signalé de la plupart des sciences vers la religion. Sans nier ce

que nous avons dit de favorable sur la marche de la science, nous ajouterons cependant qu'il s'en faut de beaucoup que nous regardions cette science comme complète. Si nous avons loué l'amour de la génération actuelle pour les études fortes et sérieuses, sa persévérance à fouiller dans les vieilles traditions du monde, son parti pris de réviser les jugemens inconsidérés et passionnés portés par les philosophes du 18e siècle, sur la religion chrétienne en général, et sur l'Église catholique en particulier; si nous avons rendu hommage à la sage impartialité de quelques professeurs et de quelques écrivains, oh! que l'on ne croie pas que nous n'avons d'autre science à conseiller ou à donner à tous les hommes de notre siècle, comme si les esprits étaient suffisamment éclairés, la connaissance de notre religion et de notre Église assez parfaite! Oh! non, nous savons mieux que personne, combien vague et chancelante est la foi, combien superficielle l'étude qu'on fait de nos dogmes, de nos croyances et de nos pratiques.

Et c'est précisément ce qui nous étonne de voir apparaître partout de la sympathie pour une foi qu'on connaît à peine, pour des dogmes dont on n'a pas pénétré tout le sens, sondé toute la profondeur; et c'est aussi ce qui nous donne de l'espérance, en entendant cependant proférer des paroles de paix à l'égard de notre Église. Que ne diraient pas ces hommes, s'ils venaient à croire, à espérer, à aimer entièrement comme nous?

Il est une ignorance que nous reprochons volontiers aux plus bienveillans de nos savans; c'est l'ignorance, et par suite, le dédain singulier qu'ils affectent pour ce qu'ils appellent les *offices* de notre Église.

Quel est celui d'entre eux qui ne parle de nos *Messes*, de nos *Vêpres* et de nos *Complies* avec sourire, si ce n'est avec mépris? Car que peut-il y avoir pour un vieux savant, ou pour un jeune homme sortant de nos écoles, à admirer ou à apprendre dans ces *offices*? Ce n'est pas là qu'ils trouveront matière à leurs *études philosophiques ou historiques sur l'humanité*, sur son origine, sa destinée, sa fin! Ce sont là *rites*, *cérémonies*, *prières*, à l'usage des prêtres et de quelques personnes, bonnes gens et bonnes femmes la plupart, qui fréquentent les églises! Les histo-

riens, les philosophes, les antiquaires, les archéologues, les savans, doivent chercher ou attendre une nouvelle *forme* de religion !

Or, nous qui aussi avons reçu de ce siècle quelque peu d'amour et de connaissance de toutes ses sciences, et qui en parlons avec l'estime qu'elles méritent, nous avons voulu, délaissant un moment l'Égypte, l'Amérique, et les de Humboldt, les Champollion, les Cuvier et les Balbi, et leurs doctes ouvrages, et leurs précieux travaux, nous avons voulu, dis-je, étudier, examiner, d'une manière toute philosophique et toute historique, les *offices* que notre Église célèbre pendant ce mois ; et nous prions ceux qui ont notre foi, comme ceux qui ne l'ont pas, de porter un instant leur attention sur ce qui se passe dans nos églises, sur le langage que l'on entend et la science que l'on trouve dans ces *offices* si délaissés. Nous osons le dire d'avance, toute l'histoire de l'humanité, toute la philosophie de l'univers, toutes ces traditions si précieuses, que le voyageur va chercher avec tant de soin et de peine, et si loin, et si coûteusement, y sont exposées clairement, simplement, comme il convient à Dieu, aux enfans de son Église.

Avent de l'Église catholique.

On a fait, dans ces derniers tems, d'admirables découvertes sur les traditions et les croyances des peuples de l'Inde, de la Chine, du centre de l'Asie, de l'Égypte, de l'Amérique ; on y a trouvé des traditions précieuses sur *l'attente générale d'un Saint*, *d'un Juste*, *d'un Dieu*[1] ; et puis l'on s'est épris d'admiration pour ces découvertes, et l'on a dit que l'on était sur le point d'avoir une connaissance parfaite de l'*histoire de l'humanité*. Que nous répondrait-on, si nous disions que tous les ans l'Église catholique rappelle

[1] Nous avons fait connaître la plupart de ces découvertes. Voir, en particulier, pour ce qui concerne cette tradition, les deux articles sur la *Rédemption du genre humain*, insérés dans les Nos 24 et 25 des *Annales*, t. IV, p. 410 (413 2e *édit.*), t. V, p. 5; et aussi l'article sur une *vierge-mère*, inséré dans ce volume, ci-dessus p. 103. Voir en outre le mot *Saint* dans la *table générale* du XIIe et du XIXe vol.

dans une suite de chants, de cérémonies et de fêtes, établis à cette seule fin, les mêmes traditions et les mêmes croyances, *la même histoire de l'humanité?* On nous répondrait sans doute que l'on ne connaît pas à l'Église une telle science de l'histoire, un tel soin de conserver la mémoire des vieux dogmes des nations.

Exposons donc à ceux de nos frères qui n'ont jamais lu avec quelque attention nos *Livres d'Office*, tout ce que ces livres renferment sur l'histoire des peuples.

Il est une époque de l'année à laquelle l'Église a donné le nom de l'*Arrivée*[1] : si nous recherchons la raison de cette dénomination, nous trouvons qu'elle nous y conserve, d'une manière publique et solennelle, le souvenir d'un des faits les plus incontestables de l'histoire de l'humanité, celui de l'*attente générale* d'un *Sauveur*, d'un *Rédempteur*, d'un *Juste*. Et ce qui doit plus particulièrement exciter notre attention et confirmer notre foi, c'est qu'elle rappelle les paroles mêmes des auteurs qui, à diverses époques plus ou moins éloignées, ont été les gardiens et les témoins de cette croyance.

Vous qui n'entrez pas dans nos églises, et vous aussi qui y entrez, lorsque ces choristes, ces lévites, ces prêtres, revêtus de lin, de soie et d'or, précédés de la croix et suivis du peuple des fidèles, parcourent les temples, chantant avec rhythme et harmonie, savez-vous quelles sont les paroles qui se chantent et de qui sont ces paroles?

Écoutons d'abord le chant de l'Église :

« Regardez, Seigneur, du haut des cieux, du séjour de votre » sainteté et de votre gloire. Vous êtes notre Père, notre Rédemp- » teur : votre nom est dès l'éternité.... Ouvrez les cieux, Seigneur,

[1] Le mot *Avent* vient du latin *adventus, arrivée*. Ce tems dure quatre semaines, et commence le dimanche qui tombe entre le 27 novembre et le 3 décembre de l'année. Il est consacré par l'Église à rappeler le souvenir de l'*avénement* ou de l'*arrivée* du Christ. La durée de l'*Avent* n'a pas toujours été la même; quelques églises le célébraient par le jeûne. — Au moyen âge, où l'Église faisait servir toutes ses fêtes et toutes ses cérémonies à polir et à spiritualiser la rudesse des Barbares, les *procès* étaient défendus en différens pays pendant le tems de l'Avent. Aujourd'hui même l'Église ne célèbre les mariages pendant ce tems qu'avec *dispense*.

» et descendez... Où est votre zèle, votre puissance, votre miséri- » corde, votre amour? vos entrailles ne s'émeuvent-elles plus pour » nous?... Réveillez votre puissance, venez et sauvez-nous [1]. »

Or ce ne sont point là les paroles d'un moine du moyen âge ou d'un savant arrangeur de mots, ce sont celles d'un roi de l'Orient, maître d'un puissant empire; ce sont celles du plus éloquent des écrivains et des prophètes, et ces paroles ont été prononcées, et consignées dans les livres qui sont les plus précieux monumens de l'histoire du monde, *vingt-huit siècles*, ou *vingt-cinq siècles* avant nous [2].

Et de suite l'Église nous rappelle que ces vœux, poussés vers le Seigneur, ne furent pas stériles. En effet, la réponse ne se fit pas longtems attendre; elle est claire et précise : c'est le même prophète qui nous la fait connaître.

« Voilà que le Seigneur s'est fait entendre aux extrémités de la » terre : Dites à la fille de Sion : *Voici ton SAUVEUR qui arrive; » le prix de ta rançon est avec lui* [3]. »

Puis elle nous prévient qu'au moment où les Chaldéens vinrent fondre sur la Judée, de peur que les Juifs, qui voyaient leur roi emmené en captivité, ne perdissent l'espoir que leur donnait le Seigneur; celui-ci suscite encore un prophète qui leur dit de nouveau :

» Oui, il viendra, et il ne trompera pas vos espérances; s'il tarde » un peu, attendez; car il viendra bientôt [4]. »

[1] *Répons* chanté à la *procession du premier dimanche de l'Avent*, et extrait d'*Isaïe*, c. LXIII et LXIV, et du *Psaume* LXXIX. *Rit parisien*.

[2] Nous attribuons, comme on le fait communément, les *psaumes* à David, sans vouloir trancher la difficulté de savoir si tous lui appartiennent. David fut reconnu roi de Juda l'an du monde 2949, — 1055 ans avant Jésus-Christ. Isaïe a commencé à prophétiser sous le règne d'Osias, an du monde 3245, — 759 ans avant Jésus-Christ.

Nous nous servons, pour les dates citées dans cet article, de la *Chronologie* d'Usserius, que l'on trouve dans la *Bible* de Vence.

[3] Au *Graduel* de la *messe*, extrait d'*Isaïe*, c. LXII, v. 11.

[4] Au *Graduel*, extrait d'*Habacuc*, c. II, v. 3. On ne sait pas au juste le tems où vivait ce prophète; on le met communément avant le règne de Sédécias, ou vers celui de Manassès, qui fut emmené en captivité vers l'an du monde 3327, — 677 ans avant Jésus-Christ.

Puis, au milieu de ces promesses si consolantes pour l'humanité tombée, l'Église nous rapporte les paroles d'un de nos apôtres, paroles qui, pour le sens ou pour l'expression, ne seraient pas désavouées par les écrivains, ni par les philosophes les plus famés.

« Frères, dit-elle, l'heure est venue de nous réveiller du sommeil, puisque nous sommes plus près de notre salut que lorsque nous avons reçu la foi. La nuit est déjà avancée et le jour approche. Quittons donc les œuvres de ténèbres et revêtons-nous des armes de lumière. Marchons avec droiture, comme on le fait durant le jour [1].... »

Le *deuxième dimanche*, l'Église continue les mêmes enseignemens, et nous met encore sous les yeux les cris que l'humanité poussait vers Dieu pour obtenir un Sauveur, et la promesse qu'en faisait Dieu lui-même.

« Cieux, dit-elle, empruntant encore les paroles poétiques du prophète, cieux, versez votre rosée; nuées, faites pleuvoir le JUSTE, que la terre s'ouvre et enfante son SAUVEUR [2]. »

Et aussitôt viennent encore les promesses que Dieu a faites aux hommes.

« La gloire du Seigneur sera manifestée au grand jour; le Seigneur va parler, et toute la terre verra le SAUVEUR [3]. »

Après ces paroles prononcées lorsque les Juifs étaient encore dans leur pays, l'Église nous fait connaître celles qu'un autre prophète leur adressait dans des circonstances bien différentes. Alors le peuple de Dieu était captif à Babylone; Jérusalem était détruite, le temple rasé; de nouveaux peuples avaient été transplantés en Judée, et les Juifs même qui avaient eu la liberté d'y habiter, avaient quitté cette terre maudite pour aller en Égypte. C'est au milieu de ces circonstances, qui devaient leur faire perdre toute espérance, qu'un prophète leur prédit encore le Salut qui doit leur venir;

[1] *Épître* du premier dimanche, extraite de l'*épître* de saint Paul *aux Romains*, c. XIII, v. 11 et suiv.

[2] Chant de la *procession*, extrait d'*Isaïe*, c. XLV, v. 8. Voir les paroles et l'image presque identiques dont se servent les Chinois pour parler du *Saint*, dans notre t. XIX, p. 41 et 46.

[3] Au *Graduel* du deuxième dimanche, extrait d'*Isaïe*, c. XL, v. 5.

et sa parole est encore plus ferme et plus assurée que jamais.

« Debout, Jérusalem, dit-il à la ville détruite ; debout : tourne » tes yeux vers l'Orient, et considère la joie qui te vient de la part » de ton Dieu [1]. »

Enfin, confirmant toutes ses paroles les unes par les autres, l'Église nous met sous les yeux une nouvelle circonstance de l'*arrivée* du Sauveur des hommes, circonstance annoncée aux Juifs, lorsqu'ils étaient revenus de Babylone et que, selon les promesses, leur temple était rebâti.

« Voilà, est-il dit, que j'envoie un ange, et il préparera le che- » min devant moi, et soudain le *dominateur* que vous cherchez, » l'*ange de l'alliance* que vous désirez viendra dans le temple..... » Il vient déjà, dit le Seigneur [2]. »

Dans son *office du troisième dimanche* l'Église, pour donner plus d'autorité aux paroles prophétiques qu'elle soumet à nos réflexions, nous rappelle que, dès les tems antiques, ces paroles étaient attribuées à Dieu lui-même, qui en prenait ouvertement la responsabilité.

« C'est moi, faisait-il dire aux peuples, c'est moi qui ai parlé aux » prophètes ; moi qui ai multiplié leurs visions : ils m'ont mani- » festé à vous par leurs oracles [3]. »

« C'est pourquoi, dit-il encore par un autre prophète [4]; en ce » jour mon peuple connaîtra *mon nom ;* car moi, qui ai parlé par » les prophètes, *me voilà présent ?* »

Or toutes ces promesses n'étaient pas faites dans une langue inintelligible, ou conservées dans le sanctuaire des temples comme en Égypte, ou connues seulement de quelques fidèles parmi le peuple

[1] Prière de la *Communion*, extraite de *Baruch*, c. IV, v. 36. Le livre de Baruch fut écrit à Babylone, cinq ans après la ruine de Jérusalem, arrivée l'an du monde 3416, — 538 ans avant Jésus-Christ.

[2] Première *antienne* des *Vêpres* du deuxième dimanche, extraite de *Malachie*, c. III, v. 1. Malachie a prophétisé sous le pontificat de Joiadas II, vers l'an du monde 3574, — 428 ans avant Jésus-Christ.

[3] *Deuxième antienne des Vêpres*, extraite d'*Osée*, c. XII, v. 10. Osée prophétisa pendant près de 70 ans, au milieu des dix tribus d'Israël, à partir à peu près de l'an du monde 2264, — 800 ans avant Jésus-Christ.

[4] *Troisième antienne*, extraite d'*Isaïe*, c. LII, v. 6.

Juif. Elles étaient adressées à tout le monde, à Jérusalem comme en Égypte, comme à Babylone, et elles prédisaient des événemens qui devaient arriver sous peu.

En effet, voici encore un prophète qui, emmené captif à Babylone par le roi Nabuchodonosor, fait entendre au milieu de cette ville, vers l'époque même où il apprend la ruine de Jérusalem, les paroles suivantes :

« Voici ce que dit le Seigneur Dieu : J'ai levé la main et j'ai » juré... Vous, montagnes d'Israël, étendez vos branches et portez » vos fruits pour mon peuple ; le tems est proche où je serai auprès » de vous [1]. »

Que si l'on réfléchit que toutes ces paroles ont été accomplies, que les Juifs sont revenus de la captivité, on comprendra quelle autorité devaient avoir les autres promesses faites à ce même peuple et par les mêmes prophètes ; aussi devait-il croire lorsque l'un d'eux lui disait :

« Son lever se prépare comme celui de l'aurore ; il viendra sur » nous comme la douce rosée du matin, comme les pluies d'au- » tomne qui pénètrent la terre [2]. La gloire du Seigneur sera ré- » vélée : le Seigneur va parler et toute la terre verra *notre Sau-* » *veur* [3]. »

Arrivée à la *Veille* même du grand anniversaire, l'Église nous transporte vers ce tems où les Juifs, revenus en petit nombre de la captivité, entourés d'ennemis, défendus par une protection douteuse et éloignée, commençaient avec découragement à rebâtir leur ville et leur temple. Là, elle nous montre un prophète qui, pour les encourager, leur annonce que dans ce temple dédaigné devait entrer le *Sauveur* si souvent promis et si impatiemment attendu.

[1] *Antienne de Tierce*, extraite d'*Ezéchiel*, c. XXXVI, v. 7. Ézéchiel prophétisa à Babylone, au milieu du peuple captif et des Assyriens, pendant l'espace de vingt ans. Il avait été emmené dans cette ville avec le roi Jéchonias, qui s'était rendu à Nabuchodonosor, l'an du monde 3405, — 599 ans avant J.-C.

[2] Au *Graduel* du quatrième dimanche, extrait d'*Osée*, c. VI, v. 3. C'est dans ce même verset que le prophète prédit *qu'il ressuscitera le troisième jour*.

[3] *Antienne de None*, extraite d'*Isaïe*, c. XL, v. 5.

« Voici ce que dit le Seigneur des armées : encore un peu de » tems et j'ébranlerai le ciel, et la terre, et la mer, et tout l'uni- » vers; je ferai mouvoir tous les peuples, et *le Désiré de toutes les* » *nations viendra*, et je remplirai cette maison de gloire... La » gloire de ce temple sera encore plus grande que celle du pre- » mier, et je *donnerai la paix en ce lieu* [1]. »

« Voilà l'homme, leur dit un autre prophète; L'ORIENT est son » nom.... *J'emmenerai mon serviteur L'ORIENT* [2]. »

Et l'Église répond :

« Qu'il vienne, et qu'il nous visite dans la grandeur de sa misé- » ricorde, cet *Orient*: qu'il éclaire nos ténèbres, qu'il nous ôte » nos iniquités, et qu'il allume dans nos cœurs la flamme de ton » amour [3]. »

Cependant mettant en présence la promesse et l'exécution, l'É- glise nous donne à méditer l'un des plus curieux documens qui existent peut-être dans l'histoire de l'humanité; c'est, pour ainsi dire, un acte par lequel un homme obscur qui se trouvait alors dans un coin du monde vaincu, signifie au *Peuple-Roi*, tombé au dernier degré de l'avilissement sous le règne de Néron, que lui, Juif et ignoré, avait reçu la mission de soumettre tous les peuples à la croyance d'un homme crucifié, il y avait à peine vingt-cinq ans; et que, de son côté, lui, Peuple-Roi, avait été appelé, par ce crucifié, qui avait nom *Jésus*, à faire partie de ce peuple. Voici la teneur de cette annonce, singulière, sans doute, aux yeux des Romains. On remarquera ce style nouveau que l'on ne trouve que dans nos Écritures, très-différent du style grec et romain, qui, en ce tems, était composé de mots clairs, faciles, intelligibles, mais qui ne renfermaient pas une seule pensée; tandis que dans ce style, les mots, pour ainsi dire, ne peuvent contenir les pensées, qui, à chaque instant, coupent, allongent, détournent la période,

[1] L'*Introït* de la *Veille de la Noël*, extrait d'*Aggée*, c. II, v. 7 et suiv. La Bible nous a conservé la date précise de cette prophétie : elle fut faite le 21e jour du 7e mois de l'année sacrée, premier de l'année civile des Juifs, l'an du monde 3484, — 520 ans avant J.-C.

[2] *Offertoire*, extrait de *Zacharie*, c. III, v. 8. Ce prophète vivait à la même époque que le précédent.

[3] A la prière de la Messe dite *Secrète*.

emportés qu'ils sont par le fond de la pensée, qui déborde de toutes parts.

« Paul, serviteur de Jésus-Christ, appelé à l'apostolat, choisi » pour annoncer la *bonne nouvelle*[1] de Dieu, que Dieu avait pro- » mise auparavant par les prophètes dans les saintes Écritures, » concernant son fils Jésus-Christ, lequel lui est né de David, se- » lon la chair ; qui a été prédestiné fils de Dieu en puissance, selon » l'esprit de sainteté, par sa résurrection d'entre les morts ; par » lequel nous avons reçu la grâce de l'apostolat, *pour soumettre* » *à la foi tous les peuples*, par la vertu de son Nom ; *entre les-* » *quels vous êtes aussi, vous, qui êtes appelés par Jésus-Christ*[2]. »

C'est ainsi que l'Église présente à nos réflexions les grandes pièces de ce procès qui s'instruit tous les jours entre Dieu et l'homme, la vérité de la Religion. On commence déjà sans doute à voir que les *offices de l'Église* contiennent en eux-mêmes la raison de leur existence et les preuves de notre foi. Ce ne sont pas des *prières dévotes* comme les appelle dédaigneusement le siècle, mais bien des titres précieux, vénérables par leur antiquité, curieux par ce qu'ils nous apprennent de l'histoire de l'humanité, inattaquables par leur longue et constante publicité, titres qui unissent l'ancien monde au nouveau, et qui prouvent que notre Jésus, notre Dieu, est encore le Dieu antique, notre religion, celle que le genre humain avait reçue de Dieu dès le commencement.

Et, afin que l'on ne croie pas que c'est ici un système que j'invente, ou que l'Église n'a choisi que par hasard et sans intelligence tous ces admirables extraits des anciens livres du monde, nous allons l'écouter elle-même, lorsqu'elle formule, à sa façon, ses prières, et qu'elle exprime sa croyance, ses vœux et ses espérances, en s'adressant à ce petit enfant, fils de Marie, qu'elle appelle *l'enfant Jésus*.

D'abord l'Église commence sa prière par une invocation plus belle que celle de tous les poëmes, invocation adressée à cette *Sa-*

[1] On sait qu'*évangile*, en grec εὐαγγέλιον, signifie *bonne nouvelle*.

[2] *Epître de la veille de Noël* extraite de l'*Epître* de saint Paul *aux Romains*, c. I, v. 1. Saint Paul était alors à Corinthe ; c'était vers l'an 58 de notre ère, la 4e du règne de Néron.

gesse antique qui s'est communiquée aux hommes dès les premiers tems :

« O *Sagesse*, dit-elle, qui es sortie de la bouche du Très-Haut, » toi, qui parviens du commencement à la fin avec force, et dis» poses toutes choses avec douceur, viens, et apprends-nous la voie » de la prudence. »

Puis elle donne à *Jésus enfant* le nom d'*Adonaï*, sous lequel Dieu fut connu en Orient, et lui attribue les principaux prodiges qui se sont passés chez le peuple juif.

« O *Adonaï*, chef de la maison d'Israël, qui apparus à Moïse » dans la flamme du buisson, et lui donnas la loi sur le Sinaï, viens » nous racheter par la force de ton bras[1]. »

Lui appliquant ensuite le nom par lequel Isaïe l'avait déjà désigné huit siècles auparavant, elle rappelle qu'il était de la famille de David.

« O *Rejeton de Jessé*, dit-elle, étendard autour duquel les peu» ples doivent se rallier, devant qui les rois garderont le silence, » et que les nations doivent adorer, viens nous racheter; ne tarde » pas[2]. »

« *Orient*, splendeur de la lumière et soleil de justice, lui dit» elle encore, viens et éclaire-nous, nous qui sommes assis dans » les ténèbres et dans les ombres de la mort....... *Saint des saints*, » miroir sans tache de la majesté de Dieu, viens, répète-t-elle » toujours, effacer l'iniquité, et faire apparaître la justice éter» nelle. »

Puis, pour prouver que ce n'est pas un nouveau dieu qu'elle adore en Jésus, elle lui attribue expressément la formation de l'homme, et lui donne le titre de *Roi des nations*, *Dieu d'Israël*, *Sauveur*, l'*attente* et le *désiré des peuples*.

[1] *Adonaï*, en hébreu אדני, est un des noms de Dieu, et signifie proprement *mes seigneurs*; il est employé par Moïse lorsqu'il refuse de recevoir la mission que Dieu lui donnait d'aller parler à Pharaon; *Ait Moïses: Obsecro*, DOMINE, etc. *Exod.*, c. IV, v. 10. Les Juifs, qui, par respect ou par superstition, ne prononçaient pas le nom de Dieu יהוה *Jehovah*, lisaient toujours à sa place le nom d'*Adonaï*. Les *Septante* traduisent ce mot par Κύριος. Saint Jérôme, dans la *Vulgate*, l'a traduit par *Æternus* et par *Dominus*.

[2] Jessé était le père de David. Voir aussi *Isaïe*, c. II, v. 1.

Enfin l'Église finit son admirable invocation en empruntant encore l'un des noms les plus antiques sous lequel Dieu a été connu, celui de EL[1]; de même qu'elle emploie presque tous les jours celui de IAH[2], autre nom que Dieu lui-même s'était donné, et que l'Église nous rappelle pour montrer que le Dieu des anciens tems est aussi le Dieu de nos églises et qu'aussi il n'a jamais existé

[1] *Emmanuel*, en hébreu עמנואל, est le nom qu'Isaïe a donné au Messie, c. VII, v. 14; il signifie *Dieu avec nous*, et est composé des mots עמ *em*, avec, נו *nu*, nous, et אל *El*, Dieu.

El est un des noms les plus anciens sous lesquels Dieu ait été invoqué. C'est celui qui désigne sa *force* et sa *puissance*. Lorsque l'Écriture nous dit que Melchisédech était prêtre du *Dieu* suprême, c'est le nom de *El* qu'elle lui donne. C'est encore de *El* qu'elle parle quand elle ajoute que Melchisédech bénit Abraham, disant : « *Béni soit Abraham par le* DIEU (*EL*) *suprême, créateur du ciel et de la terre.* »

Cet événement eut lieu l'an du monde 2091, — 1912 ans avant J.-C. Ce qui donne pour le tems présent une antiquité de 3745 à l'invocation de Dieu sous ce nom. Et encore il n'y a aucun doute que ce nom ne fût plus anciennement reçu. Tout fait croire que c'était sous ce nom que les Cananéens, dont Melchisédech était roi, et les autres peuples d'alentour adoraient le Dieu véritable. Ce qui le prouve, c'est que la plupart des noms propres d'hommes ou de villes que nous trouvons dans l'Écriture, et qui commencent ou finissent par *el*, comme *El-ieser*, *El-daa*, *El-iphaz*, etc., sont des composés du nom de Dieu *El*. — C'est encore de ce nom qu'est tiré celui de la plupart des fausses divinités des Chaldéens, tels que *Ba*-AL, *Beel-zebub*, etc.

Nous doutons qu'on trouve ailleurs que dans l'Église chrétienne une aussi belle, aussi antique et aussi précieuse tradition. La *Vulgate* traduit le nom de *El* par *Deus*, et les *Septante* par Θεός.

[2] *Allelu-ia*, en hébreu הללו־יה, signifie *louez Dieu*, de הללו *allelu*, louez, et יה *Iah*, Dieu. IAH signifie proprement *éternel*, et paraît être un abrégé du nom de יהוה *Jehovah*, que Dieu se donna lui-même lorsqu'il apparut à Moïse dans le buisson ardent, l'an du monde 2513, — 1491 ans avant J.-C., — 3324 ans avant l'époque actuelle. Le nom de IAH est donné à Dieu par Moïse dans son beau cantique après la sortie de la mer Rouge :

« Je chante à l'*Éternel* (יהוה), car il a gloieusement triomphé; le coursier » et le cavalier, il les a précipités dans la mer. Ma victoire, mon chant, c'est » IAH יה. C'est lui qui fut mon secours », etc. (*Traduction de M. Cahen.*) *Exode*, c. XV, v. 1 et 2.

La *Vulgate* traduit ce mot par *Dominus*. Mais les *Septante* et la *Vulgate* n'ont pas traduit en plusieurs endroits le mot *alleluia*, en sorte qu'il est resté tel que l'employaient les Juifs pour chanter les louanges de Dieu. On le trouve

qu'un Dieu véritable, comme il n'existe qu'une seule Église, réunissant dans son sein toutes les révélations, toutes les religions, toutes les vérités, Église véritablement *catholique* et *divine*[1].

Tels sont les graves enseignemens renfermés dans les *offices de l'Église*.

Certes, nous le dirons hardiment, nous plaindrons avec amertume celui qui ne trouverait dans ces citations ou dans ces paroles aucune réflexion à faire sur l'histoire des peuples et sur l'existence d'une société qui parle un tel langage et conserve de telles traditions. Les conséquences naissent en foule de documens semblables, mais il nous est impossible de les développer ici; nous ne saurions pourtant nous empêcher d'ajouter encore quelques mots sur le spectacle et l'instruction que nous offre l'*office de Noël*.

Noël.

Il faudrait un bien long article pour faire ressortir tous les enseignemens que renferment les documens historiques que l'Église soumet à nos réflexions dans l'*office de la fête de Noël*[2], nous

en tête de tous les *psaumes*; il est employé par Tobie (c. XIII, v. 12): *Benedicite Dominum*, etc. Saint Jérôme nous apprend qu'on chantait déjà de son tems l'*alleluia* (*in obitu Fabiolæ*). Saint Jean nous dit que l'*alleluia* sera aussi chanté dans le ciel (*Apocal.* c. XIX, v. 1). L'Église catholique chante l'*alleluia* dans tous ses *offices*, excepté dans les tems de *pénitence* et les cérémonies de *deuil*.

[1] Toutes ces admirables paroles, qui résument les croyances des peuples sur le *Sauveur à venir*, sont extraites de ces sortes d'*antiennes* appelées O, qui sont au nombre de neuf, et que l'Église chante, une chaque jour, à dater du 15 décembre.

[2] Le mot *Noël* est déjà assez anciennement employé parmi nous pour désigner la *Nativité du Christ*; c'était le cri de joie que poussaient les peuples du moyen âge dans les réjouissances publiques. Il est cité dans *Monstrelet*, *Alain Chartier et la Chronique de Louis XI*. Il retentit au baptême de Charles VI et à l'entrée de Charles VII à Paris en 1437. Quelques-uns le dérivent des dernières syllabes de *Emma*NUEL, d'autres le font venir de *Natalitia*. — L'église latine appelle cette fête *Nativitas Christi*, la naissance du Christ, et l'église grecque Θεοφάνεια, *Theophanie*, *apparition de Dieu*. — La célébration de cette fête date des tems apostoliques; il en est fait mention dès le *second siècle*. Voir Bingham, *Origines ecclesiasticæ*, lib. XX, c. IV, sec. 4; et Thomassin, *Traité des fêtes*, liv. II, c. 6.

nous contenterons de citer ceux qui ont un rapport direct à la naissance de celui qui était le *désiré des nations*.

Et dans ces documens nous ferons remarquer en particulier la simplicité du ton avec lequel sont annoncés les événemens prédits avec tant de pompe par les prophètes. Ces faits sont en réalité au-dessus de la parole, et ce n'est pas un des moindres signes de la divinité du récit que de voir celui qui en parle n'être en aucune manière étonné de ce qu'il raconte.

Ainsi est annoncée la naissance du Sauveur du monde.

« Il advint en ces jours-là qu'il parut un édit de César-Auguste » pour faire le dénombrement des habitans de la terre. Le pre» mier dénombrement fut fait par Cyrinus, gouverneur de Syrie, » et tous allaient se faire inscrire chacun dans sa ville. Or Joseph » aussi monta de Nazareth, ville de Galilée, en la ville de David, » appelée Bethléem en Judée, parce qu'il était de la maison et de » la famille de David, pour se faire inscrire avec Marie son épouse, » laquelle était enceinte.

» Pendant qu'ils étaient là, il arriva que les jours de l'enfante» ment furent accomplis; et elle enfanta son fils premier né. Elle » l'enveloppa de langes, et le coucha dans une crèche, parce qu'il » n'y avait point de logement pour eux dans l'hôtellerie [1]. »

Ainsi naît le Désiré des nations, le Roi des peuples. Cependant il fallait que réception fut faite de ce Roi, et que des sujets se présentassent : réception eut lieu, et sujets arrivèrent; voici comme :

« Or il y avait en cette contrée des bergers qui gardaient tour à » tour leurs troupeaux durant les veilles de la nuit; et voici l'ange » de Dieu qui parut auprès d'eux.., et leur dit : Je vous annonce » une grande joie, laquelle sera pour tout le peuple, parce que, » aujourd'hui en la cité de David, un *Sauveur* vous est né, le *Christ*, » le *Seigneur*. Voici le signe qui vous le fera connaître : *Vous trouve*» *rez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche* [2]. . »

« Et les bergers se dirent entre eux [3] : Allons jusqu'à Bethléem,

[1] Cet édit est daté de la 41[e] année du règne d'Auguste; Cyrinus était gouverneur de la Judée, en qualité d'adjoint de Sextius Saturninus, qui était alors président de la Syrie.

[2] *Évangile de la messe de minuit*, extrait de *S. Luc*, c. II.

[3] A l'*Évangile* de la messe de *minuit*, et à celui de la messe de l'*aurore*, extraits de *S. Luc*, c. II.

» et voyons ce qui est arrivé et ce que le Seigneur nous a fait con-
» naître. Ils s'en allèrent en diligence, et trouvèrent Marie, Joseph,
» et l'Enfant couché dans la crèche. »

Oh! sans doute nos savans et nos philosophes, nos jeunes gens et nos hommes du monde, vont sourire devant la naïveté de ce récit, et la simplicité de cet accueil, et l'humilité de cet état de notre Dieu. Certes, nous nous garderons bien de dissimuler toute cette divine bassesse; mais si ces hommes qui méprisent, connaissent quelque chose de l'histoire du monde, s'ils savent que c'est cet Enfant qui a fait disparaître l'idolâtrie, donné la plus sublime notion de Dieu, les plus purs préceptes de morale; s'ils savent que c'est lui qui a fait cesser l'esclavage, fondé notre civilisation, nos États, que sa doctrine a été prêchée et reçue dans tout l'univers; s'ils savent toutes ces choses, comment leur mépris ne se change-t-il pas en adoration devant ce miracle éclatant, qui ne peut révéler que la puissance divine cachée sous les traits divins de l'enfance?

Aussi l'Église est-elle fondée non seulement sur la divinité des Écritures, mais encore sur les faits accomplis et les documens les plus certains de l'histoire de l'humanité, lorsqu'elle salue l'enfant Jésus de ces belles et magnifiques paroles du prophète :

« Un Enfant nous est né, un Fils nous est donné; il porte sur
» son épaule le signe de la domination, et il sera appelé l'Admi-
» rable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Père de l'éternité, le
» Prince de la paix[1]. »

Puis elle nous montre saint Paul annonçant aux Juifs, ses frères, toute l'économie de la conduite de Dieu dans les tems qui ont précédé la venue du Christ, et comment les Écritures s'accordent à le désigner pour le *Sauveur*.

« Dieu, qui avait parlé autrefois à nos pères en diverses occa-
» sions et en diverses manières par les prophètes, vous a parlé
» dans ces derniers tems par son Fils, qu'il a fait héritier de toutes
» choses, et par lequel il a créé le siècle; et comme il est la splen-
» deur de sa gloire et le caractère de sa substance, et qu'il sou-
» tient tout par sa parole toute-puissante, après nous avoir puri-

[1] *Introït* de la messe du *jour*, extrait d'*Isaïe*, c. IX, v. 6.

» fiés de nos péchés, il est assis au plus haut des cieux, à la droite
» de la souveraine Majesté, autant élevé au-dessus des anges, que
» le nom qu'il a reçu est plus relevé que le leur[1]. »

Enfin l'Église, comme si elle avait prévu que l'humilité de la naissance temporelle de Jésus révolterait notre orgueil, met en même tems sous nos yeux l'histoire de sa naissance éternelle dans les paroles suivantes, qui n'en trouvent pas d'égales dans les livres des philosophes et des savans :

« Au commencement était le Verbe, — et le Verbe était en Dieu,
» — et le Verbe était Dieu. — Il était au commencement en Dieu.
» — Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été
» fait n'a été fait sans lui. — En lui était la Vie, et la vie était la
» lumière des hommes.... — et le *Verbe a été fait chair*, et il a
» habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, gloire comme du
» fils unique du Père, plein de grâce et de vérité[2]. »

Il faudrait maintenant comparer cette histoire de ce qui se passe de plus intime dans le sein de Dieu avec ce que toutes les philosophies indiennes, chinoises, égyptiennes, grecques et romaines ont laissé d'écrit sur le même sujet ; on verrait bien que si les peuples de l'ancien monde avaient eu, des premières révélations, quelque vague connaissance de ce grand mystère, connaissance qui n'était que le son perdu d'une harmonie lointaine, ce n'est que dans nos Livres qu'on en trouve une notion plus explicite et plus complète, qui ne peut avoir été donnée que par celui qui habitait le sein du Père, inaccessible à tout être créé ; mais cela nous mènerait trop loin. Nous nous contenterons de mettre en parallèle le récit de l'apôtre Jean avec celui de Platon, qui avait recueilli la plupart des idées orientales, et les avait formulées avec tout le charme de sa diction et de son esprit ; et pour ne pas nous égarer, nous allons écouter saint Augustin, qui nous dira ce que possédait la philosophie ancienne, et ce qu'a révélé la religion chrétienne.

« Je lus les livres des Platoniciens, dit ce docteur, et j'y trouvai
» toutes ces grandes vérités :

[1] *Épître* de la messe du *jour*, extraite de l'*épître* de saint Paul *aux Hébreux*, c. 1, v. 1 et suiv. Cette *épître* fut écrite à Rome l'an 68 de notre ère.

[2] *Évangile* de la messe du *jour*, extrait de *S. Jean*, c. 1.

» Qu'au commencement était le *Verbe*[1]; que le Verbe était en Dieu, et que le Verbe était Dieu; que cela était au commencement en Dieu; que toutes choses ont été faites par le Verbe; que de tout ce qui a été fait, il n'y a rien qui ait été fait sans lui; qu'en lui est la vie; que cette Vie est la lumière des hommes, mais que les Ténèbres ne l'ont point comprise; qu'encore que l'Ame de l'homme rende témoignage à la Lumière, ce n'est point elle qui est la Lumière, mais le Verbe de Dieu; que ce Verbe de Dieu, et Dieu lui-même, est la véritable Lumière dont tous les hommes qui viennent au monde sont éclairés; qu'il était dans le monde, que le Monde a été fait par lui, et que le monde ne l'a point connu; *car, quoique cette doctrine ne fût pas, en propres termes, dans ces livres-là, elle y est dans le même sens et appuyée de plusieurs sortes de preuves.*

» Mais que ce Verbe soit venu dans sa propre maison, que les siens n'aient pas voulu le recevoir, et qu'il ait donné à ceux qui l'ont reçu, qui croient en lui et qui invoquent son saint Nom, le pouvoir de devenir Enfans de Dieu; *c'est ce que je n'y trouvai point.*

» *J'y trouvai bien* que ce n'est ni de la chair ni du sang, ni par la volonté de l'homme, ni par la volonté de la chair, mais de Dieu qu'est né ce Verbe, Dieu, comme celui dont il est né.

» Mais que le Verbe se soit fait chair, et qu'il ait habité parmi nous, *c'est ce que je n'y trouvai point.*

» *J'y trouvai bien* que le Fils est dans la *forme du Père*[2], et qu'il n'usurpe rien quand il se dit égal à Dieu, puisque par sa nature il est une même chose avec Dieu; et cette doctrine est exprimée dans leurs livres en plusieurs différentes manières.

» Mais que ce Fils de Dieu se soit anéanti en prenant la *forme de Serviteur*[3], qu'il se soit fait semblable aux hommes et qu'il ait paru à l'extérieur comme un homme du commun; qu'il se soit humilié et rendu obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix,

[1] Platon et saint Jean se servent l'un et l'autre du mot Λόγος, qui signifie en grec la même chose que *Verbum* en latin et *Parole* en français.

[2] Saint Paul *aux Philippiens*, c. II, v. 6.

[3] *Id.*, *ibid.*, v. 7.

et qu'en récompense Dieu l'ait ressuscité d'entre les morts; qu'il lui ait donné un Nom qui est au-dessus de tout autre nom, en sorte qu'au Nom de Jésus, tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue publie que le *Seigneur* JÉSUS-CHRIST est dans la gloire de son Père; *c'est ce qui ne se trouve point dans ces livres-là.*

» *On y trouve bien* que votre Fils unique est avant tous les tems et au-dessus de tous les tems; qu'il est éternel et immuable comme vous, et que c'est de sa plénitude que nos âmes reçoivent ce qui peut les rendre heureuses; que c'est en participant à cette sagesse éternelle, qui habite en elle-même, qu'elles se renouvellent, et qu'elles deviennent sages.

» Mais que ce Fils unique soit mort dans le tems pour des impies[1], que vous ne l'ayez point épargné, et que vous l'ayez livré à la mort pour nous tous[2], *c'est ce qu'on n'y trouve point*[3]. »

On voit donc que si, comme le dit saint Augustin, les nations de l'Orient dont Platon résume les croyances les plus secrètes et les plus sublimes, avaient eu quelque connaissance de l'ineffable génération du Verbe et de ses communications avec les hommes, ce n'est que parmi le peuple Juif, séparé exprès des autres peuples pour recevoir, conserver et voir exécuter ces grandes promesses, qu'on trouve une connaissance pleine et entière de toute la grande histoire des rapports de Dieu avec les hommes.

Tels sont les graves enseignemens que l'Église conserve et livre à ses enfans dans le tems de l'*Avent* et de *Noël.*

Il s'en faut de beaucoup que nous les ayons tous indiqués : il s'en faut de beaucoup que nous puissions développer ici les conséquences qui découlent en si grand nombre de toutes ces citations. Il en est cependant une que nous ne pouvons passer sous silence : c'est que les *offices de l'Église* portent en eux-mêmes les preuves de leur vérité.

En effet, telle est l'excellente méthode de l'Église. Elle ne vient

1 Saint Paul *aux Romains*, c. v, v. 6.

2 Saint Paul *aux Romains*, c. VIII, v. 32.

3 Les *Confessions de saint Augustin*, traduites par M. Dubois, de l'Acad. française, liv. VII, c. 9.

point, à la façon des rhéteurs ou des philosophes, raisonner sur son existence, sur ses mystères, sur ses croyances, elle ne procède pas par argumens et par syllogismes. Non, telle n'est pas sa méthode. Voici ce qu'elle fait :

Elle rappelle l'histoire du monde, l'*histoire de l'humanité*, qui est aussi l'*histoire de Dieu*. Elle nous met sous les yeux ce qui s'est passé dans les temsqui nous ont précédés, et ce qui se passe encore sous nos yeux; et cette preuve est inattaquable. Toutes les objections des incrédules, tous les mauvais vouloirs des indifférens ne feront pas que les hommes dans les tems anciens n'aient pas cru à un Sauveur; ils ne feront pas que Jésus ne soit né, qu'il n'ait prêché dans la Judée, que sa doctrine n'ait soumis l'univers, et que maintenant encore tous ces événemens ne soient crus, ne soient conservés, ne soient célébrés à l'occasion de la fête de Noël dans tout le monde chrétien. Ce sont des faits accomplis ou des faits qui s'accomplissent.

Peu importe que les hommes inattentifs, distraits, mal appris sur les choses de Dieu, passent devant nos églises, et ne se donnent pas la peine d'y entrer pour s'informer de ce que contiennent les chants de cette fille de Dieu. L'église poursuit sa tâche, celle de célébrer les hauts faits que son Dieu a accomplis, et d'en perpétuer la mémoire parmi les hommes.

Quant aux hommes qui croient que toutes ces traditions, tous ces souvenirs, tous ces faits de l'histoire de l'humanité ne sont pas dignes de leur croyance ou même de leurs études, et qui laissent dédaigneusement cette histoire des rapports de Dieu avec l'homme à la méditation des *petits enfans*, de quelques *pieuses jeunes filles*, et d'un certain nombre de *vieilles et dévotes personnes*, l'Église n'a pas à s'en émouvoir; ce sera à Dieu que ces hommes donneront la haute raison de leur dédain.

Pour nous, catholiques, qui venons de retrouver dans nos *écritures* et dans nos *offices* des documens si précieux, des preuves si magnifiques et si irréfragables de la vérité de notre foi, apprenons à écouter avec plus d'attention les paroles de notre Église, et à célébrer avec plus de foi les solennités auxquelles elle nous convie. Car nous-mêmes aussi n'avons pas assez d'estime et assez de respect pour ces paroles. Étudions-les; cherchons à en connaître

toute l'importance, à en approfondir tout le sens et toute la portée, et ne craignons pas de les produire au grand jour, et de les citer aux savans et aux sages.

Si bien nous le faisons, le tems n'est pas éloigné où l'historien et le philosophe, le savant et le sage viendront chercher dans ce *missel*, dans ce *bréviaire*, dans cet *office* de l'Église catholique, si négligés, si dédaignés; oui, ils viendront y chercher la solution de l'énigme du monde, la confirmation et l'application de leur science. Ils le feront; car c'est là que se trouve la parole de Dieu, qui seul peut nous instruire sur toutes ces grandes questions.

Et en attendant que ce moment arrive, et pour en hâter le terme, nous ne saurions nous empêcher de convier tous les hommes de nos jours à adresser avec nous à Dieu la prière suivante que nous empruntons à *notre office*, et qu'ils trouveront, nous en sommes assurés, assez belle.

« Exaucez, Seigneur, les prières de votre Église, à cette fin que
» tous nos *malheurs* ayant cessé, toutes les *erreurs* ayant disparu,
» nous puissions vous servir dans une *liberté tranquille*[1]. »

A. Bonnetty,
Membre de la Société Asiatique de Paris.

[1] *Collecte* du premier dimanche de l'*Avent*, troisième *Oraison*.

Littérature contemporaine.

AMOUR ET FOI.

Édouard Turquéty.

« Le but de ce livre[1] est complétement religieux : je dis *complé-* » *tement*, car les pièces variées qu'il renferme se rattachent à » cette unité religieuse. Elles sont là pour montrer l'écrivain sous » ses diverses faces ; mais l'écrivain est toujours lui-même, c'est-à- » dire catholique avant tout..... C'est une profession de foi rigou- » reuse et absolue qu'il me serait doux de voir répétée par ces » âmes dont la croyance ne s'est point altérée au contact de l'épo- » que ; c'est le catholicisme enfin, le catholicisme, religion des » jours anciens, qui dominera les jours nouveaux. Le Christ, tou- » jours le Christ ; voilà l'idée première, l'idée unique de l'ouvrage... » Quelle que soit la destinée de ce livre, il aura du moins té- » moigné de mon ardent amour pour l'antique foi de nos pères ; il » aura développé ma conviction la plus sainte, la plus enracinée, » je veux dire, le triomphe du catholicisme au milieu des ruines » qui s'amoncèlent. Quant à la sympathie de ces âmes dont je par- » lais tout à l'heure, j'avoue qu'elle a été le but constant, le vœu » habituel de ma pensée : ce serait la récompense la plus précieuse » de mes faibles efforts. Je l'ai rêvée quelquefois ; mais, comme

[1] 1 vol. in-8° ; Delaunay, Palais-Royal ; prix : 7 fr.

» toutes les choses de la terre, j'ai bien peur que mon espérance ne » soit qu'un songe de plus à ajouter à tant d'autres songes [1]. »

Oh non! jeune poëte! ton espérance n'est pas un songe! ces âmes que tu chéris écouteront tes chants avec amour; leurs cœurs battront à tes nobles accens : toutes ne pourront te le dire; mais toutes pourront le dire à ton Dieu, pour qu'il te récompense du bien que leur ont fait les douces fleurs de la poésie que tu leur offres. Quant à nous, nous laisserons un instant le langage austère de l'érudition et de la science, pour t'exprimer cette sympathie que tu réclames, pour te remercier de nous avoir encouragés à continuer nos combats par ces sons puissans de ta lyre, pour te prier de chanter encore. Et vous, lecteurs, si vous ne connaissez pas Édouard Turquéty, vous remercierez les *Annales* de vous l'avoir fait connaître; si vous le connaissez, vous nous remercierez encore : c'est avec joie qu'on entend parler de ceux qu'on aime.

Le jeune poëte entre dans l'arène, comme un martyr dans le cirque, *il se signe*; il jette au monde, haute et claire, sa confession de foi, *catholique avant tout*, CREDO, *je crois*, dit-il :

Je crois. — Le siècle en vain, dans sa pénible route,
Livre son vaisseau frêle à l'océan du doute,
Et sillonne d'obscurs détroits;
Je me lève; j'échappe au courant qui l'emporte,
Et le regard aux cieux, d'une voix libre et forte,
Je le dirai tout haut : JE CROIS....

O Christ! je crois toujours. — Le Siècle à l'agonie
M'entoure vainement de sa lueur ternie,
Qu'il proclame un soleil plus beau!
Je crois toujours. — Viens donc au sein de la tempête,
Viens affermir mon pas, jusqu'à ce qu'il s'arrête
Et trébuche au seuil du tombeau [2].

Nous voudrions pouvoir citer toute cette pièce; elle exprime bien, à notre avis, les sentimens de l'auteur; elle donne une idée

[1] *Préface*, p. VI.
[2] *Credo*, p. 9 et 15.

juste de son talent et de sa manière; elle fait pressentir toutes les beautés que l'on rencontre dans l'ouvrage. Honneur au poëte! Rejetant le sombre vêtement du doute, uniforme obligé de nos modernes auteurs, il a su se débarrasser de ce cortége si fort à la mode de douleurs et d'angoisses, de désespoirs et de tortures qui semblait devenir inhérent à notre littérature et son indispensable élément.

Il fait honte au siècle de ses débordemens; il lui reproche ses erreurs; il le montre aveugle se dressant sur des ruines, tandis qu'au milieu des décombres qu'il amoncèle, l'Église continue sa marche à travers les siècles, une et indivisible, malgré la succession des tems et les changemens qui se font autour d'elle, pure, malgré la corruption et la dégénération des hommes, ferme dans la tempête, inexpugnable aux attaques et aux persécutions :

Vaisseau majestueux, nef solide et profonde,
O toi dont l'étendard s'élève sur le monde
Malgré la brume et l'ouragan!
O toi, qui, déployant ta voile toujours prête,
Supportes, sans fléchir, l'assaut de la tempête
Et la houle de l'Océan!...

. . . .

Que redouterais-tu?... le Christ est ton pilote;
Le Christ abat ces flots sans frein :
Aussi rien n'aura fait vieillir tes destinées!
La vague des tems passe, et ses deux mille années
N'ont pu rouiller tes flancs d'airain.

Qu'importe, ô vaisseau fier! quand ton Dieu te rassure,
Que les géans des eaux redoublent leur morsure
Et se dressent comme des monts?....
Marche, ô vaisseau! — Là-bas le port t'appelle et s'ouvre;
Marche à travers les flots dont l'écume te couvre,

A travers l'aile des démons.
Marche, et tu rouleras sur les lames grondantes,
Et tu verras pâlir ces prunelles ardentes
Dont l'éclair te suit en tous lieux.
Marche! et les cieux lointains dépouilleront leurs voiles,
Et tu verras dans l'ombre un bouclier d'étoiles
Couvrir tes mâts audacieux.

Ce grand phare t'éclaire, ô vaisseau! quand tu passes,
Une voix merveilleuse à travers les espaces
Retentit comme un doux appel;
Et l'âme transportée au-dessus des orages,
Retrouve, à chaque vent qui meurt dans tes cordages,
Un écho des cygnes du ciel.

Ils sont là : leurs regards te suivent dans la houle,
Ces martyrs des vieux tems, ces martyrs, noble foule,
Que l'œil distingue à leurs rayons;
Foule victorieuse, et pourtant désarmée,
Qui cria : « Gloire au Christ! » sur la roue enflammée
Et sous la griffe des lions.

Ils sont là, dans la nue, et leur bras t'environne,
Tous ces milliers d'esprits qu'une flamme couronne,
Reflets brillans du divin roi!
Esprits qu'un pur amour devant tes pas ramène :
Ils sont là, dans la nue, et leur suave haleine
Raffraîchit l'air autour de toi [1].

Oh! oui, elles sont là; elles protégent leurs sœurs du haut des cieux, ces âmes divines, qui ont aussi passé sur la terre des jours longs et mauvais : oui, ils sont là, ces bienheureux saints! ces confesseurs! ces martyrs! ces martyrs, qui ont vu les faits qu'ils attestent, qui en ont donné leur parole au monde, et qui ont scellé ce témoignage de leur sang. Qui pourrait se refuser à croire à la parole d'un homme qui lui donne sa vie en gage? un tel gage perd-il de sa valeur, parce que dix-huit siècles ont passé dessus? Et cependant il y a des hommes capables (si l'on peut user de cette expression) de *s'illusionner* au point qu'ils ne peuvent plus juger du passé aussi bien que du présent, et ne sont touchés, quoi qu'on puisse dire, que de ce qui les frappe instantanément; hommes malheureux! enveloppés qu'ils sont dans leurs sens, et dans cet instinct qui, les courbant vers la terre, les empêche de regarder le ciel. Notre poëte peint des couleurs les plus ressemblantes cette foule ignorante et trompée, ces hommes qui n'ont d'autre courage que celui de résister à Dieu, qui leur en a laissé la liberté, d'autres désirs que celui

[1] *L'Église*, 321 et 324.

des choses dont les vers et le tombeau font leur proie. Étrange, mais inévitable dégradation de l'homme qui s'éloigne de Dieu! car en Dieu seul est le bien, Dieu seul fortifie et console; il ne reste que misère et mal, quand il abandonne.

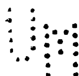
Caliban, qu'un instinct de brute et de sauvage
Ramène avec amour au plus vil esclavage,
Qui flaire un lac fétide, et s'y roule aussitôt;
Caliban, qui se plaint, qui hurle, qui se traîne,
Caliban, monstre informe, où ne survit qu'à peine
L'étincelle d'en haut.

Caliban, c'est le Siècle enivré de blasphème,
Dont le rire stupide atteint la vertu même,
Qui se vautre au soleil sans pensée et sans vœu :
C'est le siècle à genoux vers quelque idole infâme,
Le siècle accoutumant ce qui lui reste d'âme
A renier son Dieu.

C'est le Vice hideux dans sa vérité crue
Qui court tremper sa lèvre à l'égoût de la rue,
Qui marche renversant tout ce qu'on éleva;
C'est l'homme dégradé que sa bassesse accable,
L'esprit devenu chair, l'emblème misérable
D'un monde qui s'en va....

Ne parlez pas de ciel, de gloire, de génie;
Il s'adore, lui seul, dans sa force infinie,
Le reste ne vaut pas qu'on lui consacre un vœu.
Regardez ce qu'il montre, écoutez ce qu'il nomme,
Et vous verrez partout l'homme en face de l'homme,
A la fois prêtre et dieu.

A la fois prêtre et dieu, — car cette foule oisive,
Ce peuple entier qu'il mord de sa dent corrosive
L'entoure et le salue avec un fol élan :
Courage! hurle-t-elle à ce despote immonde;
Ton génie est si haut qu'il écrase le monde.
Courage, ô Caliban!



Et Caliban sourit, et Caliban se roule,
Dans sa joie insensée, au travers de la foule;
Il est fier, il se dresse, il répond : Me voilà!
Et l'orgueil fait bondir le stupide colosse.
— Il ne s'aperçoit pas qu'il danse sur sa fosse,
Et que Satan est là[1]!

Lorsque j'ai dit plus haut que notre poëte était sorti de cette atmosphère de désolation où la poésie semble s'être réfugiée de nos jours, je n'ai pas entendu soutenir qu'il se fût affranchi de toutes douleurs; non : les poésies d'Édouard Turquéty ont aussi leur mélancolie, leur tristesse : mais ce n'est pas la tristesse de l'insensé qui gémit, pleure, crie, se lamente, mord ses doigts de rage, ou s'arrache les cheveux de désespoir; ce n'est pas la tristesse du malade qui connaît son mal, qui en sait le remède, et n'ose le prendre, de peur d'y trouver une passagère amertume; ce n'est point l'orgueil de l'homme qui refuse de se soumettre, alors même qu'il est convaincu; ce n'est point l'horrible vertige que cause la corruption de l'esprit et du cœur. C'est la douce et pieuse affliction du chrétien à l'aspect de ses frères malades; ce sont des larmes que lui arrachent leur souffrances, qu'il voudrait et ne peut guérir; c'est une désolation que font naître en son cœur les plaies hideuses, les maladies mortelles qui emporteront leurs victimes, parce que ces victimes misérables repoussent obstinément le Christ, qui les appelle en vain et leur tend les bras. Le poëte voudrait se dévouer, s'il était possible; il voudrait appeler sur lui toutes ces souffrances, toutes ces douleurs; il voudrait arracher le monde à la fatale destinée qu'il s'est faite, et s'il est impuissant à cette œuvre, il apportera du moins sa pierre au monument de l'avenir, il prendra sa part dans le travail des saints. S'il ne peut sauver le monde, il voudrait du moins sauver une âme :

[1] *Caliban*, p. 148 et 151. — *Caliban* est le nom que Shakespeare donne, dans une de ses pièces, à une espèce de *monstre* ayant à peine la forme humaine.

Eh quoi ! personne ne se lève
Contre la tempête et le vent !
Personne au flot qui nous soulève
Ne dispute un terrain mouvant !
Oh ! j'irai. . . . .
. . . .

Et debout sur l'étroit sillon,
J'opposerai, plein de courage,
Ma poitrine à ce tourbillon.
Ma voix, sans relâche et sans crainte,
Défendra la vérité sainte,
Que le siècle cherche à ternir.
Il faut, quand tout meurt ou s'altère,
Que chacun apporte sa pierre
Au monument de l'avenir.
. . . .

Il est vrai que la route ardue
Souvent déchirera mes pieds,
Et que ma voix inentendue
Répandra des sons oubliés.
Mais que m'importe? avec droiture
J'aurai rempli ma tâche obscure,
Et l'oubli m'affligera peu.
La gloire — oh ! mon cœur en tressaille !
La gloire a-t-elle rien qui vaille
L'auréole qui vient d'un Dieu !

Une âme ! que j'arrache une âme
A ces ténèbres de la mort !
Voilà le prix que je réclame,
Voilà le but d'un long effort.
Une âme qui pleure et qui souffre,
Une âme errante au bord du gouffre
Formidable et silencieux :
Une âme, une âme que j'entraîne,
Et ma carrière sera pleine ;
Et j'aurai vécu pour les cieux [1] !

[1] *Ode*, p. 100 et 112.

Mais ce n'est pas seulement vers l'incrédule et l'impie, ces pauvres du monde moral, ces indigens qui ont dissipé tous leurs trésors de vérité et de vertu, que son ardente charité entraîne le poëte. Écoutez avec quel accent doux et pénétrant il demande au riche son aumône pour le pauvre :

Le souffle de l'automne a jauni les vallées,
Leurs feuillages, errans dans les sombres allées,
Sur le gazon flétri retombent sans couleurs.
Adieu l'éclat des cieux ! Leur bel azur s'altère,
Et le soupir charmant de l'oiseau solitaire
A disparu comme les fleurs.

L'aquilon seul gémit dans les campagnes nues :
Tout se voile; les cieux, vaste océan des nues,
Ne reflètent sur nous qu'un jour terne et changeant :
L'orage s'est levé, l'hiver s'avance et gronde,
L'hiver, saison des jeux pour les riches du monde,
Saison des pleurs pour l'indigent.

Oh ! le vent déchaîné sème en vain les tempêtes,
Heureux du monde ! il passe et respecte vos fêtes :
L'ivresse du plaisir embellit vos instans ;
Et malgré les hivers, vous respirez encore,
Dans les tardives fleurs que vos soins font éclore,
Un dernier souffle du printems.

Et le bal recommence, et la beauté s'oublie
Aux suaves concerts de la molle Italie,
A ces accords touchans de grâce et de langueur ;
Et, bercée à ces bruits qu'un doux écho prolonge,
Votre âme à chaque instant traverse comme un songe
Tous les prestiges du bonheur.

Mais la douleur aussi veille autour de sa proie :
Soulevez, soulevez ces longs rideaux de soie
Qui défendent vos nuits des lueurs du matin.



Hélas ! à votre seuil que verrez-vous paraître ?
Quelque femme éplorée, ou bien encor, peut-être,
Un vieillard tout pâle de faim.

Oh ! vous ne savez pas ce qu'on souffre à toute heure
Sous ces toits indigens, frêle et triste demeure
Où l'aquilon pénètre et que rien ne défend :
Non, vous ne savez pas ce que souffre une mère,
Qui, glacée elle-même au fond de sa chaumière,
Ne peut réchauffer son enfant!

Non, vous n'avez pas vu ces fantômes livides
Sous vos balcons dorés tendre des mains avides ;
Le bruit des instrumens vous dérobe à moitié
Ce cri que j'entendais au pied de vos murailles,
Ce cri de désespoir qui va jusqu'aux entrailles....
Oh ! pitié ! donnez par pitié !....

Pitié pour le vieillard dont la tête s'incline !
Pitié pour l'humble enfant ! Pitié pour l'orpheline
Qu'un peu d'or ou de pain sauve du déshonneur !
Ils sont là : leur voix triste essaie une prière.
Dites : resterez-vous aussi froid que la pierre
Où s'agenouille la douleur ?

Je le demande au nom de tout ce qui vous aime ;
Je le demande au nom de votre bonheur même,
Par les plus doux penchans et par les plus saints nœuds ;
Et si ces mots sacrés n'ont pu toucher votre âme,
S'il faut un nom plus grand, chrétiens, je le réclame
Au nom du Christ, pauvre comme eux.

Donnez : ce plaisir pur, ineffable, céleste,
Est le plus beau de tous, le seul dont il nous reste
Un charme consolant que rien ne doit flétrir ;
L'âme trouve en lui seul la paix et l'espérance.
Donnez : il est si doux de rêver en silence
Aux larmes qu'on a pu tarir !

Donnez : et quand viendra cette heure où la pensée
Sous le vent de la mort languit tout oppressée,
Le frisson de vos cœurs sera moins douloureux ;
Et quand vous paraîtrez devant le juge austère,
Vous direz : J'ai connu la pitié sur la terre,
Je puis la demander aux cieux [1] !

Je l'ai dit : c'est une tristesse sainte, une mélancolie chrétienne, qui règne en ce livre ; et cependant mon cœur est si avide de consolations, que j'accuserai M. Turquéty de se livrer trop exclusivement à ces sentimens de tristesse et de mélancolie, et même de les pousser trop loin quelquefois :

Sur un livre entr'ouvert arraché de son sein,
Il me montra du doigt cette page, où moi-même
Je saluais la mort comme un bienfait suprême ;
Et moi, laissant tomber sa main sur mes genoux,
Je détournai la tête, et je pleurai sur nous [2] !

Je sais bien que ce laisser aller, ces découragemens excessifs, cette lassitude de la vie, ce dédain, cet oubli de tout ce qu'elle peut avoir de bon est une maladie de notre époque dont il est difficile de se garantir ; je sais bien que ces chants funèbres sont les seuls que beaucoup puissent répéter ; mais, je le sais aussi, il est des âmes neuves qui, entrées gaiement et de bonne foi dans la vie, espèrent y trouver autre chose que des larmes à semer et à recueillir. Pourquoi ne pas leur présenter quelques-unes de ces fleurs que l'on rencontre si nombreuses dans les sentiers de la vertu ? Pourquoi ne pas leur dire les beautés ineffables de la foi, de l'espérance et de l'amour, et quelque chose de cette joie pure et calme du chrétien, qui ne l'abandonne pas même au milieu des plus rudes traverses, parce que Dieu est avec lui [3] et que Dieu est son père ? Poëtes ! chantez cette paix inénarrable des enfans du Christ ; il est des âmes qui se fatiguent à vos hymnes de mort ; il des cœurs que ce râle d'agonie flétrit et dessèche, qui peuvent bien l'écouter un moment, pour pleurer sur l'humanité malade et demander sa

1 *Souffrances d'hiver*, p. 60.
2 *A un Ami*, p. 245.
3 Cum ipso sum in tribulatione. (*Psaume* xc, v. 16.)

guérison au ciel, mais qui ont besoin de se dérober aussitôt à ce lugubre spectacle, d'éclaircir leurs fronts attristés, de ranimer leurs forces abattues; plantes frêles et délicates, il leur faut le soleil, la paix et la joie; votre mélancolie les tuerait. Rien d'immonde ne fermente en ces âmes; elles ne font point le mal : pourquoi voulez-vous que leurs yeux soient ouverts à toutes les larmes, et leurs lèvres fermées à tous les sourires? Et puis la vie n'est-elle pas un trésor précieux pour le chrétien, alors surtout qu'il y a fatigue et travail? Si la vie est une épreuve, un moyen divin de régénération, d'élévation à un état meilleur, je vous le demande pourquoi la maudire? Tout meurt, dites-vous, tout s'altère, tout s'en va : est-ce là une raison de mourir? non! c'est alors qu'il faut vivre, qu'il faut faire agir la foi et l'amour, qu'il faut secourir nos frères; est-ce quand l'incendie éclate, s'étend et dévore, qu'il convient de s'asseoir, comme un enfant, pour pleurer?

Nous l'avons déjà vu; ce n'est point à notre poëte que peuvent s'adresser de semblables reproches; M. Turquéty n'est pas un de ces insensés que l'aspect des sociétés en ruine jette dans l'épouvante, qui, troublés, chancelans à ce spectacle, ne peuvent plus croire ni aux destinées immortelles de l'humanité, ni aux merveilles de la Providence; ce n'est pas non plus un de ces hommes lâches qui, effrayés des misères de leur propre cœur, et, au lieu de travailler à le guérir se prennent à verser sur eux-mêmes des larmes amères, des larmes si belles, à leur avis, qu'ils se mirent pour les voir couler, et passent leur vie dans cette contemplation stérile : bien loin de là, et quoi que nous ayons dit, il est de tous nos poëtes le plus consolateur, parce qu'il est de tous le plus catholique. Ce ne sont pas de vaines ombres, des fantômes; ce sont des êtres réels et vivans qu'il fait apparaître pour charmer nos douleurs; ce sont les anges et les saints, les confesseurs, les martyrs et les vierges, et leur reine à tous, la Vierge-Mère, et leur roi, leur bien-aimé, le doux Jésus, le Christ sauveur. Or, quand le cœur est croyant, les anges et les saints, le Christ et sa mère, ont une vertu singulière pour calmer la souffrance et adoucir l'amertume, alors même que le dessein formel du poëte n'est pas de consoler.

Vous avez lu Lamartine, et vous comprenez en quoi Edouard Turquéty lui ressemble, en quoi il diffère : il lui ressemble, car ils sont tous deux croyans et catholiques; il en diffère en ce que Lamar-

tine chante plus pour chanter que pour combattre, Turquéty plus pour combattre que pour chanter; en ce que c'est plutôt au Créateur souverain du monde que Lamartine adresse les hymnes de sa lyre, et au Verbe fait chair, au Dieu crucifié, que Turquéty consacre son luth. Il a, du reste, parfaitement senti et heureusement exprimé cette différence, quand il a dit : « C'est en cela que le genre » de ce volume diffère de la poésie religieuse, telle que l'a créée en » France un poëte illustre, doublement sacré par son rare génie et » sa belle âme. Nous avons replié sur le livre du Dogme des ailes » qui ne nous portaient pas jusqu'au séjour des *harmonieuses Mé-* » *ditations*. Ici la poésie est de la terre : elle se mêle au mouvement » qui entraîne la société; elle se passionne, elle s'indigne des ob- » stacles que la vérité rencontre. L'hymne est moins fréquente, la » défense plus habituelle [1]. » Aussi tous les chrétiens peuvent aimer Lamartine; les catholiques seuls aimeront Turquéty.

Sous le rapport de l'art, il n'appartient pas à l'école de Victor Hugo; mais il est évidemment disciple de Lamartine. Il y aurait de la flatterie à le ranger à côté du maître; mais il n'y a que de la justice à le placer immédiatement après, et nos frères de la *Revue Européenne* ont complétement exprimé notre pensée, lorsqu'ils ont dit : « qu'après les *Méditations* et les *Harmonies*, rien n'a paru dans » notre langue d'aussi noblement pensé, d'aussi purement écrit, » d'aussi harmonieusement chanté, que cet ouvrage, qui réunit à » la fois grâce, fraîcheur, harmonie, et porte le germe d'un grand » avenir [2]. »

Ce n'est pas que la critique ne pût aisément indiquer quelques pièces où le poëte ne se soutient pas jusqu'au bout à la même hauteur, quelques comparaisons un peu forcées, comme celle des cavales blanches d'écume jusqu'au mors, avec les vagues de la mer, quelques tournures un peu prétentieuses :

> Laisse flotter aux vents ses cheveux dénoués,
> Dénoués avec nonchalance;

quelques expressions de mauvais goût, peut être, ou du moins, trop souvent répétées, par exemple, l'adjectif *velouté*, que le poëte

[1] *Préface*, p. VI.
[2] *Revue européenne*, Numéro d'octobre 1833, t. VII, p. 253.

applique indifféremment aux *gazons*, aux *traits*, au *front*, à tout. Mais ces légères imperfections ne se rencontrent, pour la plupart, que dans les pièces moins sérieuses et familières, en quelque sorte ; encore quelques-unes de ces pièces légères sont-elles remplies de gentillesse et de grâce ; telles sont entre autres, *Anna* et *le Sommeil de la jeune fille*, dont nous citerons les derniers vers :

Elle part. . . . .
Un bruit faible approche : elle court, elle fuit,
Semblable dans son vol au ramier qu'on poursuit,
A la tourterelle effrayée.
C'est qu'un rien l'épouvante, une ombre, un bruit de fleur ;
C'est que la jeune fille est comme le bonheur ;
Tous deux charment, tous deux consolent,
Tous deux ont un parfum dont la grâce séduit :
On veut le respirer ; mais, au plus léger bruit,
Jeune fille et bonheur s'envolent[1] ;

Cet article est déjà bien long, et pourtant nous n'avons montré qu'une face de l'auteur. Nous n'avons rien dit de l'amour chaste et malheureux du poëte pour sa *jeune fiancée* :

Laissez-moi ! — je n'ai plus ma jeune fiancée,
Et rien n'arrachera cette pierre glacée
Qui pèse sur mon cœur[2] ;

de cet amour, qui semble avoir été la pensée de toute sa vie, la souffrance habituelle de son âme, de cet amour qu'il chante si harmonieusement.

Je voulais d'abord lui demander s'il n'eût pas mieux valu laisser dans l'ombre et cacher soigneusement à tous les yeux cette flamme ardente, ce pauvre amour ? Je voulais lui dire que peut-être il lui fait perdre quelque chose de sa pureté, de son innocence, en l'exposant ainsi à tous les regards ; qu'il risque d'être méconnu, outragé, souillé ; qu'il est des hommes dont l'esprit grossier, charnel

[1] *Le Sommeil de la jeune fille*, p. 78.
[2] *Abandon*, p. 141.

et terrestre, est capable de ne jamais comprendre comment deux âmes saintes peuvent s'aimer sous les yeux du Christ ; qu'enfin il est peut-être inutile d'offrir au monde le tableau de sa passion, si pleine qu'elle soit de chasteté et d'innocence ; que c'est peut-être dangereux ; qu'il est des âmes si tournées vers le ciel, si liées à Dieu qu'elles ne comprennent pas ces attachemens de la terre, dont le nom seul les trouble et les fait rougir, et qu'on ne saurait avoir pour elles trop d'attention et de respect : *Isaac et Rebecca cachaient leurs jeux innocens et les témoignages mutuels de leurs pudiques tendresses*[1]. Mais qui aurait le courage de parler ainsi au pauvre poëte, qui chante avec tant d'abandon ce qu'il a dans le cœur ?

Je me contenterai donc d'une question que me charge de lui adresser une femme : pourquoi le poëte chrétien n'a-t-il de pinceau que pour peindre les grâces touchantes de la femme, ses charmes extérieurs ? N'a-t-il point de corde à sa lyre pour nous révéler les harmonies de son cœur, *qui n'a d'égal que l'ange*[2], et toutes les grandeurs de son âme, alors qu'elle s'abreuve aux sources vives de la foi, alors qu'elle s'abandonne et se livre aux flammes de la charité ?

E. J. D'AURE.

[1] Bossuet, *Maximes et Réflexions sur la comédie*, t. XII, p. 316.

[2] La femme.... il l'attaque à son tour ;
Se ruant sur ce cœur, qui n'a d'égal que l'ange....
Caliban, p. 149.



Philologie.

EXPLICATION DU SYSTÈME D'ÉCRITURE

EN USAGE CHEZ LES CHINOIS.

Comme nous offrons aujourd'hui à l'étude et à la curiosité de nos lecteurs quelques-uns des caractères dont se servent les Chinois, nous avons cru qu'il leur serait agréable et utile d'avoir quelques renseignemens sur le système de cette écriture. Nous ferons donc précéder l'article de M. de Paravey de l'explication suivante, qui nous a paru donner une idée suffisante de ce système.

« L'écriture des Chinois a, bien plus que leur langue, attiré l'attention des savans de l'Europe; sa variété inépuisable ne manque jamais d'exciter partout la plus grande admiration. Depuis longtems, on s'est creusé la tête sur l'origine problématique de ces caractères; et, comme en général dans les premiers essais que l'on tente pour approfondir une chose qui porte quelque empreinte mystérieuse, l'imagination ne vient que trop efficacement au secours de l'intelligence, l'écriture chinoise avec ses images, devait fournir ample matière à un système de conjectures, jusqu'à ce que les analyses franches et éclairées des auteurs modernes dissipassent enfin cette obscurité.

Nous supposons que nos lecteurs savent que le Chinois ne connaît pas l'écriture *par lettres*; que par conséquent pour graver l'expression de ses pensées sur un papier, il a été obligé de choisir la seule méthode imaginable, celle d'employer, pour chaque idée susceptible d'être énoncée d'un seul mot, *un signe* particulier. Quoi de plus naturel que de commencer par dessiner les idées dont l'objet

frappait l'œil? On pourrait en tirer la conclusion logique et confirmée par les recherches, que les plus anciens caractères chinois, dans le principe, n'ont dû être que des imitations grossières des objets visibles, c'est-à-dire de *véritables hiéroglyphes*; et cela est encore indiqué aujourd'hui d'une manière incontestable par un grand nombre de signes simples, quoique la suite des tems ait modifié leurs traits.

Mais le nombre de ces images simples était très-borné; il l'est encore aujourd'hui relativement à la très-grande quantité des autres signes. Cela provient de ce que les anciens Chinois, selon le témoignage de leurs propres historiens, ne formaient qu'un très-petit peuple, vivant dans une simplicité patriarcale; peuple dont le cercle d'idées ne dépassait pas beaucoup celui de leurs besoins physiques. Ce nombre est encore peu considérable, parce qu'on a dû reconnaître de bonne heure dans quel embarras funeste on tomberait infailliblement, si l'on représentait par des images simples tous les objets visibles dont un grand nombre montrent souvent des contours incertains ou une ressemblance qui les rend difficiles à discerner. C'est ce qui a fait naître la première pensée de former, avec des images simples, de nouvelles combinaisons; et certainement le plus ancien de ce genre de combinaison est celui au moyen duquel la réunion de deux ou plusieurs images simples d'objets visibles excite en nous l'idée d'un troisième. Ainsi pour l'idée de *larme*, qui ne peut-être étrangère à l'homme même le plus sauvage, on ne verra point une image simple, mais bien une image composée dont les parties constituantes sont : *eau* et *œil*. De cette manière, il y a, à la vérité, deux images simples pour exprimer *eau* et *feu*, parce qu'au besoin on peut dessiner quelques *ondes* et une petite *flamme*, mais il n'y en a pas pour exprimer *lumière*, qui ne trouve dans l'écriture sa représentation que par la réunion de deux images simples, *soleil* et *lune*; aussi les signes qui sont en même tems représentatifs et phonétiques se rapportent pour la plupart à des objets visibles; mais, comme ils supposent déjà beaucoup d'abstraction, ils appartiennent à une époque plus rapprochée de nous.

Pour représenter par l'écriture ceux des objets du monde physique que l'on ne peut pas saisir par la vue, et tout le cercle des idées abstraites, il ne restait au Chinois qui s'avançait en civilisa-

tion que le principe de la combinaison. Il pouvait se dispenser d'inventer un signe particulier pour une idée abstraite, lorsque le mot de la langue parlée, qui exprimait littéralement une image, pouvait s'employer métaphoriquement pour exprimer l'idée abstraite. Mais ce cas est rare en chinois, et il n'était point convenable d'accorder, sous ce rapport, à la langue écrite plus de liberté qu'à la langue parlée, à moins que la première ne dût rester dans la possession exclusive des savans; et un essai tenté pour exprimer des idées abstraites par des signes arbitrairement choisis et significatifs seulement par convention, n'a pas été admis généralement. On en trouve des traces positives dans la désignation de certains rapports de l'espace, tels que le *haut*, le *bas*, le *milieu*. L'objet du rapport est un trait horizontal : lorsqu'il est fixé à *l'extrémité supérieure* d'un autre trait vertical, il fournit l'idée de *en haut*; lorsque le trait horizontal est surmonté du trait vertical, il exprime l'idée de *en bas* ; enfin lorsque le trait vertical est coupé par le trait horizontal, il exprime l'idée de *milieu*. Les nombres 1, 2, 3, sont marqués par autant de traits horizontaux.

Le trésor des signes résultans de la combinaison est très-riche; en voici quelques-uns qui sont, comme dans la classe précédente, ou simplement représentatifs (une espèce de définition de l'idée), ou en même tems représentatifs et phonétiques. Ainsi *oiseau* et *bouche* signifie *chant ; oreille* et *porte*, *écouter ; œil* et *main*, *regarder* (saisir par les yeux) *; œil* et *pied*, *examiner quelque chose de près : deux mains jointes*, *saluer*, *carré* et *homme* (au milieu), *prisonnier*.

Les parties constituantes de ces sortes de signes sont elles-mêmes ou composées, ou simples, ou employées métaphoriquement. Ainsi l'idée de *pauvreté* est composée de : *perle*, *couteau* et *séparer*. *Perle* est ici employée pour *richesse*; *couteau* et *séparer* fournissent un signe particulier qui veut dire : *enlever*, *emporter*. Ainsi *générosité*, *libéralité* sont représentées par un *crochet* et un *homme fuyant*; mais *crochet* désigne aussi la *perversité morale*, et surtout peint l'*égoïste* concentré, pour ainsi dire, en lui-même, et par conséquent, comme idée abstraite, il signifie *égoïsme* : l'image veut donc dire primitivement un homme qui tourne le dos à l'égoïsme. *Cœur* et *blanc* désigne la peur; *cœur* et *esclave* est le sym-

bole de la *colère* ; mais l'idée d'*esclave* est à son tour composée de *main* et *femme* ; *force* et *champ* produisent l'idée d'*homme* (qui montre sa force au champ).

Les signes qui sont en même tems *représentatifs* et *phonétiques* renferment déjà une définition plus imparfaite, parce qu'il n'y a qu'une seule partie de la combinaison qui s'y rapporte ; tandis que l'autre, la partie *phonétique*, n'est ajoutée que pour désigner la prononciation.

Nous voyons par ce qui précède qu'on a assez uniformément étendu le principe de la combinaison à des objets visibles et invisibles ; mais qu'il ne faut pas envisager chaque partie d'une image composée comme contribuant à la formation de l'idée. La nécessité d'établir aussi quelque chose pour fixer la bonne prononciation, se faisait sentir de plus en plus à mesure que la masse des caractères augmentait.

Mais comment cela était-il possible en chinois?

Dans la formation des nouveaux signes, on adjoignit au signe de l'idée générique un groupe de la signification duquel on fit abstraction, et dont la prononciation, prise isolément, répondait en articulation et accentuation à celle de l'image complète. Mais un tel groupe dut avoir, comme signe indépendant, une prononciation très-connue ; sans cela, en le choisissant, on aurait manqué le but. Un exemple rendra la chose plus claire ; un *cyprès* se dit en chinois *pe* ; mais avec cette même articulation, on exprime encore d'autres idées ; comme *nord*, *blanc*, *centre*, etc. ; objets qui se présentent fréquemment dans le cours de la vie. Quand on inventa le caractère qui signifie *cyprès*, on ne prit pour base que la simple image d'un *arbre*, auquel on ajouta comme groupe le signe connu de *blanc*. L'image composée ne dut donc pas signifier *l'arbre blanc*, mais *l'arbre* de *pe*, qui ne peut être autre chose que le *cyprès*. Cette méthode phonétique se recommandait déjà à cause de sa commodité, parce qu'en s'en servant on indique plutôt l'objet qu'on n'en donne une véritable définition. Ainsi le mot *cœur* est la racine générale déterminative de *réfléchir* (*siang*), et pour fixer la prononciation on a adjoint à l'image simple de *cœur* le signe ordinaire qui exprime *contempler* et *regarder* ; ce signe se prononce ainsi : *siang*. L'aspect de cette combinaison conduit à la définition :

regarder par le cœur, et rappelle en même tems la bonne prononciation.

Le penchant pour les abréviations, les substitutions de mots et les traits tracés avec plus de liberté, ont produit un grand nombre de variantes synonymes et homonymes qui composent bien les deux tiers du trésor de la langue, et que l'usage a pour la plupart si fréquemment employées, qu'elles ont presque entièrement banni le style correct; aujourd'hui elles figurent, presque toutes, plutôt pour faire l'ornement que la richesse des dictionnaires. Cette fureur pour les variantes a fait grand tort à la combinaison phonétique. Là nous trouvons souvent confondues les unes avec les autres, des racines d'une signification très-différente, pourvu que la forme offrît quelque ressemblance accidentelle; mais l'on doit se garder de prononcer sur la composition de maint signe, avant d'avoir découvert s'il n'est point une variante. Ainsi on trouve, par exemple, les racines *nourriture* et *métal*, *habit* et *génie*, *cadavre* et *porte*, confondues l'une avec l'autre à cause de leur ressemblance accidentelle.

En retranchant toutes les variantes, le nombre de signes différens par l'idée qu'ils représentent s'élèverait à peine à 8,000, nombre qui ne pourrait être comparé à celui d'aucune autre langue cultivée, si la plupart de ces signes, outre leur signification primitive, n'en renfermaient encore d'autres qui sont tirées de la première.

Aussi ne faut-il pas oublier qu'en chinois, il n'y a pas de dérivés formels; et, sous ce rapport, la langue écrite des Chinois s'oppose autant au principe de la formation des mots, que la langue parlée.

Dans d'autres langues, la racine change par des modifications intérieures et par des particules formatrices, selon qu'elle doit devenir nom, verbe ou particule; et c'est là ce qui constitue une partie essentielle de leur richesse. La langue chinoise qui, comme langue écrite et parlée, renonce à ce genre de richesse, nous déploie en revanche, dans les racines nues, un trésor d'idées fondamentales que certainement la langue la plus cultivée ne peut offrir.

L'écriture par images des Chinois a été attaquée souvent comme un obstacle capital au libre développement de l'esprit, et l'on a

soutenu que l'on ne pourrait faire un présent plus utile à cette nation qu'une *écriture par lettres*. Si nous jetons un coup d'œil sur notre glossaire extrêmement pauvre ; et si nous considérons combien chez nous la langue est imparfaitement rendue par des lettres, quand même nous inventerions pour nous des signes particuliers pour certains sons propres des Chinois, nous serons au contraire obligés de déclarer *l'écriture par idées*, comme convenant exclusivement à une telle langue. Car combien d'idées différentes ne se présenteraient pas aux Chinois sous la même forme, s'ils se servaient comme nous de caractères, et quel problème insoluble ne leur laisseraient pas les œuvres de leurs propres écrivains, dont le nombre est presque infini, puisque, après l'Allemagne, on n'imprime et on ne lit peut-être nulle part autant qu'en Chine ! Et ce peuple, comme l'expérience le montre, même pour les individus de la classe commune, n'emploie pas plus de tems pour former les images de son écriture, que nous pour écrire nos mots. Celui donc qui voudrait donner aux Chinois une écriture de caractères, devrait leur créer en même tems une autre langue. »

Cet article sur l'écriture des Chinois, est extrait du journal allemand, le *Erheiterungen*, et a déjà paru dans le Numéro 3 du *Panorama littéraire de l'Europe*.



Astronomie.

ESSAI SUR QUELQUES ZODIAQUES

APPORTÉS DE L'INDE.

La connaissance exacte de toutes les figures zodiacales prouve qu'elles ont toutes la même origine, et que cette origine prend naissance dans le centre de l'Asie. —Réfutation des théories de Dupuis, Volney et Fourier.

Les questions qui, par leurs racines les plus intimes, touchent à l'histoire de l'homme, ont de tout tems, et actuellement plus que jamais, intéressé les véritables philosophes. Parmi ces questions, s'il en est une qui présente des points de vue féconds en résultats positifs, c'est incontestablement celle qui tient à l'origine et à l'histoire du Zodiaque, aussi bien qu'à la découverte des Planètes, et au culte antique et presque universel qui leur a été rendu.

A la fin du dernier siècle, on a vu en France les astronomes célèbres, Bailly, Le Gentil, Lalande, aussi bien que M. De Guignes le père et Court de Gébelin, savans dans une autre science, s'occuper avec détail, et avec plus ou moins de succès, de cette histoire du zodiaque et de celle des planètes qui le parcourent et y trouvent leurs stations. Au commencement du siècle actuel se sont formées les écoles, encore puissantes en ce moment, de Dupuis, Volney et Fourier, qui ont voulu rattacher tous les cultes à cette invention du zodiaque, et qui ont même cherché à établir que ses

constellations, telles que nous les connaissons, remontaient à plus de 15,000 ans avant notre ère.

Au sein de l'Académie des sciences, dès 1821, et en présence de M. le baron Fourier lui-même, nous avons renversé cette prétendue théorie qui aurait détruit non-seulement toutes les notions les plus saines, acquises jusqu'à ce jour sur l'histoire de l'homme et de sa civilisation, mais encore les beaux résultats obtenus par M. Deluc de Genève et par M. le baron Cuvier, sur l'histoire du globe de la terre et des révolutions diverses que vient de subir tout récemment, pour ainsi dire, notre planète, comme le démontrent notamment les grottes à ossemens divers trouvées, il y a peu d'années, en Angleterre, et si bien *illustrées* par le docteur Buckland, professeur à Oxford.

M. le baron Fourier, après une opposition assez vive, finit par se rendre lui-même à nos raisonnemens, puisqu'il nous autorisa à publier, ce que nous avons fait en effet, que dans sa lettre à M. Berthollet, citée par le célèbre Lalande et réimprimée par nous[1], on lui avait fait parler d'une antiquité à laquelle il n'avait jamais cru; c'est aussi ce qui le détermina à ne pas publier les mémoires qu'il avait préparés, comme membre de l'expédition d'Egypte, sur les curieux zodiaques retrouvés dans cette antique contrée, royaume puissant des *Pharaons*, séjour de *Joseph* et de *Moïse*.

Lorsque, marchant sur les traces de l'ingénieux et savant docteur Young, qui avait bien voulu nous adresser ses premiers essais sur la lecture *des hiéroglyphes*, M. Champollion-le-Jeune lut sur les murs mêmes des temples de *Denderah* et d'*Esné*, où se voient les quatre zodiaques retrouvés en Égypte[2], les noms d'*Autocrator* (épithète spéciale de *Néron* sur ses médailles), et ceux de *Claude*

[1] *Aperçu des Mémoires sur l'origine de la Sphère et sur l'âge des Zodiaques égyptiens*, par M. de Paravey; Paris, 1821; et *Nouvelles considérations sur le planisphère de Denderah;* Paris, 1822.

[2] Isolées, les preuves de M. Champollion sur l'âge moderne des zodiaques ne prouvent absolument rien: car on sent que les Romains, rebâtissant les temples d'Esné et de Denderah, pouvaient y sculpter le zodiaque antique des temples précédens; mais, jointes à nos preuves mathématiques et aux assertions de M. Visconti, que M. Champollion aussi aurait dû citer, ses découvertes ont une *véritable force*, que les tentatives auxquelles on se prépare en ce moment ne pourront affaiblir.

et de *Commode* encore plus modernes, il ne fit que confirmer les résultats mathématiques et positifs, que, dès 1821, nous avions présentés à l'Académie des sciences de Paris, résultats qu'avaient admis, au nom de cette Académie, M. Delambre, le docte auteur de l'histoire de l'*Astronomie ancienne*, M. Ampère, le rival du célèbre Œrstedt, dans ses beaux travaux tout récens sur le magnétisme, et M. le baron Cuvier, si connu par son admirable *Discours sur la révolution de la surface du globe*, et par ses autres savans et éloquens écrits[1].

Mais, en établissant dans nos *mémoires* (encore manuscrits) qu'aucune des observations de solstice et d'équinoxe citées soit dans les *Védas* des Indiens, soit dans les *Kings* des Chinois, ne remontait au-delà de l'an 2300 environ avant Jésus-Christ; nous n'avons pas prétendu toutefois assigner cette date à l'invention du zodiaque, pas plus qu'à celle de l'invention de tous les arts essentiels aux hommes, et notamment de l'écriture, bien que nous ayons cité l'opinion du grand Newton qui croyait à tort cette invention fort moderne.

Nous regardons au contraire cette invention de l'écriture, du zodiaque et du calendrier comme aussi ancienne que l'existence de l'homme sur le globe actuel. Et avec M. le baron Cuvier, nous fixons ici cette existence primitive de l'homme sur la terre à une date de *quatre à cinq mille* ans avant Jésus-Christ, époque où l'homme, suivant nous, fut créé avec toute sa beauté primitive et avec tout son génie investigateur, qu'aucune infirmité, qu'aucunes ténèbres n'avaient encore altéré ou obscurci.

Nous croyons que cette antique civilisation, qui a précédé le déluge, s'appuyait essentiellement sur l'invention de l'écriture hiéroglyphique, créée avec un art admirable par les premiers hommes, et dont de précieux débris existent encore sur les *briques de l'antique Babylone*, aussi bien que sur les murs en ruine *des temples de l'Égypte*, et dans les bas-reliefs étonnans *de Palenqué en Amérique*; et ces assertions, nous ne les posons pas sans quelque certitude, puisque, depuis quinze ans et plus, nous étudions à la fois

[1] *Les Annales* ont publié le rapport de ces trois savans sur l'ouvrage de M. de Paravey, dans le N° 19, t. IV, p. 29. (*Note du Direct.*)

tous ces monumens si anciens, et à l'aide de livres, *qui leur sont contemporains*, livres que, jusqu'à ce jour, l'Europe connaissait à peine de nom.

On comprend que nous voulons parler ici des livres conservés en Chine, et dont la *Société Asiatique de Londres* doit une si riche collection à l'illustre et savant traducteur du *Code des Mantchoux*, l'un de ses honorables vice-présidens [1]. Il a bien voulu récemment augmenter de plusieurs ouvrages très-précieux le nombre de ceux que nous possédions déjà, et nous devons ici lui en adresser publiquement nos sincères remercîmens. Nous devons encore indiquer ici le savant secrétaire de la *Société Asiatique de Londres* qui, avec une rare complaisance, nous prêtant les ouvrages précieux qui lui appartiennent sur la Chine, nous a mis à même d'établir les résultats que nous allons développer dans cet article. Nous discuterons en même tems les curieux zodiaques réunis dans les *Indes* et à *Ceylan* par le président Jones et sir Alexandre Johnston, que nous comparerons à ceux de la *Chaldée* et de l'*Égypte*.

Voici les importantes questions qui vont faire la matière de nos recherches.

Y a-t-il eu un seul zodiaque primitif, et par conséquent un seul centre de civilisation pour les hommes avant le déluge, centre conservé encore après cette grande catastrophe? Quelles étaient les étoiles qui formaient principalement ce zodiaque antique ? Le zodiaque primitif a-t-il été lunaire ou solaire, c'est-à-dire divisé en 28 ou en 12 constellations? Les planètes, qui devinrent bientôt l'objet d'un culte, ont-elles occupé, dans le système astrologique qui en dériva, un seul domicile, c'est-à-dire tel ou tel signe du zodiaque une fois fixé, ou ont-elles varié de domicile, selon les différens peuples, ou les époques diverses ? Quelle origine plausible et naturelle peut-on assigner aux symboles actuels que nous employons pour indiquer, soit les planètes, soit les 12 signes du zodiaque solaire? Ces signes n'ont-ils pas été les mêmes chez tous les peuples et dans tous les tems, de même que de nos jours chez

[1] Sir Georges Staunton, baronnet, membre du parlement britannique, et ancien résident suprême de la compagnie des Indes à Canton.

tous les peuples connus qui comptent par semaine, on voit les mêmes planètes, et *dans le même ordre que chez nous*, donner leurs noms aux mêmes jours de la semaine, de telle sorte que, par des calculs d'éclipses, établis à la fois pour les Indes et poür Paris, le célèbre géomètre M. de Laplace, a trouvé que le *jeudi* (*dies Jovis*), par exemple, était chez les Indiens et chez *les Chinois eux-mêmes* (dans leurs *Éphémérides*) le jour de *Jupiter* aussi bien que chez nous; que le jour de la planète *Vénus* ou le *vendredi* lui succédait, etc., etc.? Quelle source encore peut-on assigner au cycle usité dans toute la Haute-Asie, soit des 12 animaux marquant les années solaires, soit des 28 animaux répondant aux stations de la lune? Quels rapports enfin ont ces zodiaques, ces 28 stations de la lune avec le fabuleux *Bouddha* et ses 28 patriarches antiques supposés tous nés, comme lui, dans l'Inde?

Telles sont les questions principales que nous nous proposons de soulever dans ce *mémoire*, et qui feront peut-être accorder quelque intérêt à cet écrit, bien que rédigé fort rapidement et au milieu de beaucoup d'autres travaux.

On sent, indépendamment des recherches qui se font actuellement sur le Bouddhisme, quelles conséquences importantes on peut tirer de ces diverses questions astronomiques; car elles peuvent servir à résoudre les discussions qui ont lieu en ce moment sur l'origine unique ou multiple des premiers hommes sur la terre.

Ainsi, dans un ouvrage dont il est surprenant que M. le baron Cuvier ait accepté la dédicace, et où nous avons l'honneur d'être attaqué, le naturaliste M. Bory de Saint-Vincent, entre autres idées fort singulières sur l'homme qu'il met au-dessous des plus vils animaux, prétend qu'il a existé primitivement au moins quinze races d'hommes diverses qu'il fait croître simultanément à peu près comme des champignons sur les principales chaînes de montagnes du globe; et dans des ouvrages d'un autre ordre, M. le baron de Humboldt semble établir que les divers centres de civilisation qu'il place à *Méroé*, à *Babylone*, en *Bactriane* et dans les *Indes*, sont arrivés (chacun de ces centres de sciences suivant une marche distincte) à des résultats fort distincts et forts différens.

Il n'en est cependant rien, et ces différences apparentes que présentent par exemple les zodiaques des divers peuples, disparaissent

pour peu que l'on approfondisse l'origine et la nature des signes divers de ces zodiaques.

Ce fut un exemple de ce genre que nous avons mis autrefois sous les yeux du docte M. Delambre, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, qui l'ébranla singulièrement sur ces idées de civilisations diverses qu'il avait aussi partagées : et comme les zodiaques rapportés des Indes par MM. Jones, Alex. Johnston et M. Raffles, sont venus encore confirmer la force de nos premiers raisonnements sur cet exemple cité à M. Delambre, nous prions l'honorable Société royale Asiatique de Londres de nous permettre de développer ici, avec quelques détails, cet exemple spécial [1].

De l'identité des idées ou des symboles attachés aux mêmes signes du Zodiaque chez tous les peuples.

Comme il serait trop long de traiter ici de tous les signes du zodiaque, nous allons en choisir un sur lequel porteront toutes nos recherches : ce signe est celui de la *constellation des Gémeaux*.

On sait que toute l'antiquité y a vu le symbole de l'amour et de l'amitié ; on n'ignore pas que les Grecs y plaçaient les deux frères si tendrement unis, *Castor* et *Pollux* : mais dans les zodiaques égyptiens, on voit dans ce signe, un *homme* et une *femme*, femme qui parfois, comme à *Denderah*, a une tête de singe ou de chat, et qui donne la main à cet homme en signe d'alliance et d'union : personnages déifiés ensuite, et où M. Champollion crut reconnaître le dieu *Soou* ou Hercule, et la déesse *Tafné*, sa sœur et son épouse. Or il est remarquable que dans l'ancien zodiaque indien publié par le président Jones (*Mémoires de Calcutta*), aussi bien que dans trois de ceux rapportés de *Ceylan* par sir Alexandre Johnston, ce soient également un homme et une femme, assis ou debout, et se tenant par le bras, qui répondent à ce même signe des *gémeaux*, ce qui semblerait leur assigner une origine égyptienne plutôt que grecque. Dans les *îles Carolines* au contraire, beaucoup plus loin

[1] Cet article avait été composé pour être soumis à la Société Asiatique de Londres, et il lui sera en effet adressé.

à l'est, l'idée grecque se retrouve, puisque les étoiles des Gémeaux y portent le nom d'astres des *deux amis*, comme on l'a constaté dans le *Voyage autour du monde* du capitaine Freycinet. Les peuples de ces îles lointaines, très-habiles dans la navigation, ont une boussole divisée en douze rumbs de vent comme en Chine, et donnent aux étoiles qui règlent leur navigation périlleuse des noms qu'il serait fort important de recueillir en totalité. Sur un zodiaque tiré d'un manuscrit *javanais* de Chéribon, et publié par sir Stamfort Raffles dans son bel ouvrage sur *Java* [1], entre le *Cancer* bien reconnaissable et le *Taureau* à quatre cornes un peu défiguré, on voit au lieu *d'un homme et d'une femme*, ou *de deux frères réunis*, *deux papillons* à grandes ailes, peints de profil, et se cachant en partie l'un l'autre. Enfin dans les *planisphères chinois*, à cette constellation *des gémeaux*, et *aux quatre étoiles des genoux*, *parallèles aux quatre étoiles des pieds*, dans la sphère grecque, répond un astérisme qui offre cette figure tracée fort exactement dans le ciel par ces huit étoiles Cette figure porte le nom hiéroglyphique 井 *Tsing*, nom désignant *deux poutres croisées par deux autres poutres*, et soutenant les bords d'un *puits*, dont cette constellation a le nom en effet.

Il semble absurde au premier abord de vouloir établir que les *deux frères du zodiaque* grec; *cet homme et cette femme*, ou *ces amans* des zodiaques Égyptiens et indiens; ces *papillons* du zodiaque de Java; ces *poutres assemblées en croix* 井 du planisphère chinois, expriment également, sous des symboles si divers,

[1] Nous avons rapporté de Londres, et donné à la *Société royale asiatique de France*, qui en a fait à peine mention, un plâtre moulé avec soin sous nos yeux à Londres, d'une de ces coupes de Java, ornées extérieurement d'un zodiaque, et appartenant au riche cabinet de la *Société royale Asiatique* de la Grande-Bretagne et d'Irlande, cabinet où nous avons reçu, nous le déclarons avec plaisir, toute espèce de facilité pour nos travaux, aussi bien qu'au *British Museum*, et au riche cabinet de la maison de la *Société des Indes*.

tous la même idée. Cependant rien n'est plus réel. D'abord Plutarque lui-même, dans son *Traité de l'amitié fraternelle*, nous apprend que « dans les tems les plus anciens, à Sparte, les Lacé» démoniens honoraient *Castor* et *Pollux*, leurs dieux tutélaires, » sous la forme de *deux pièces de bois parallèles* | |, jointes par » deux autres *pièces de bois en travers* ═[1] », et produisant ainsi soit le signe 井 des Chinois, soit le symbole ♊ ou H employé encore chaque jour, dans les *Éphémérides* et les *almanachs actuels* de l'Europe, comme hiéroglyphe du signe des Gémeaux.

De nos jours, comme primitivement, les Chinois, de même que les anciens Spartiates et que toute l'Europe moderne, employaient donc pour représenter la station du soleil, entre le *Taureau* et le *Cancer*, un seul et même symbole, le signe ♊ ou H. L'*Égypte* elle-même, outre les figures de dieu et de déesse, données aux gémeaux célestes dans ses zodiaques, employait aussi ce symbole H, dans le même sens; car, dans le grand zodiaque trouvé à *Esné*, ou du moins dans le plus complet, les gémeaux, hommes et femmes, ont sur leur tête cet astérisme peint ★★★★ ★★★★, c'est-à-dire les 8 étoiles de la constellation 井 *Tsing* de la Chine, telle que l'offrent les planisphères chinois du père Grimaldi, de M. de Reeves, et les ouvrages les plus anciens d'astronomie chinoise. On remarque également dans ces ouvrages que les 28 signes des stations de la lune s'y trouvent isolés et détachés des autres constellations nord et sud, comme on peut le voir dans le *San-tsay-tou*, ou l'*Encyclopédie chinoise*, existant à Paris et à Londres.

On sait d'ailleurs, par les belles recherches de M. le docteur Young, confirmées par son savant ami M. Wilkinson,

[1] Voici le passage de Plutarque : Τὰ παλαιὰ τῶν Διοσκούρων ἀφιδρύματα οἱ Σπαρτιᾶται δόκανα καλοῦσι· ἔστι δὲ δύο ξύλα παράλληλα δυσὶ πλαγίοις ἐπεζευγμένα. *De l'Amitié fraternelle*, n. 1.

dont on attend le retour prochain d'Égypte, et par M. Champollion-le-Jeune, que dans tous les monumens égyptiens, le symbole ⌶, qui se prononce *mai* ou *mei*, et qui y est sans cesse employé, signifie toujours *aimé*, *chéri*, *aimant*. On le trouve, par exemple, usité dans ce sens dans le cartouche portant le nom propre de *Rhamsès-le-Grand* (qu'on suppose être le *Sésostris* d'Hérodote), dans lequel, au-dessus du nom *Rhamsès*, se voit le titre [hiéroglyphes], figure qui se traduit constamment par *aimé* ou *chéri* (⌶ *mei*) *d'Amon* ([hiéroglyphe] *a*, [hiéroglyphe] *m*, [hiéroglyphe] *n*), ou du dieu *Amon*; de sorte qu'en *Égypte*, comme à *Sparte*, comme chez nous, le signe ⌶, imitant exactement l'*astérisme* encore usité en *Chine* pour la constellation des *gémeaux*, ou des *amis*, des *amans*, était le symbole non-seulement de la constellation, mais encore des idées d'*amour* et d'*union*.

Mais, si l'on nous accorde cette singulière coïncidence entre l'*Égypte*, la *Chine*, la *Grèce*, et l'*Europe moderne* elle-même, on voudra peut-être nous objecter ces *papillons* qui à *Java*, avons-nous dit, sont l'image du signe des Gémeaux, et semblent offrir une toute autre idée; rien cependant ne serait moins fondé.

En effet tous les peintres, tous les statuaires, encore de nos jours, nous représentent *Psyché* et l'*Amour* avec des *papillons* posés sur le front, ou avec des *ailes de papillon*; ils suivent en cela les anciennes idées égyptiennes. Ce fait est prouvé par le savant M. Reuvens, qui, dans sa lettre datée de Leyde 1830 et adressée à un littérateur de Paris, décrivant divers papyrus égyptiens que possède en écriture bilingue le musée de Leyde, nous apprend, dans la traduction qu'il donne de l'un d'eux, que l'*amour* était invoqué et figuré en Égypte *sous la forme d'un enfant, avec un arc, des flèches, sept pommes de pin et un papillon*; les Égyptiens représentaient donc l'*amour* sous la forme d'un *papillon*; il n'est donc pas étonnant que ce symbole remplace les deux *amans* dans le zodiaque de Java du manuscrit de Chéribon.

En agissant ainsi, les Javanais traduisaient l'antique hiérogly-

phe usité jadis *en Égypte* et *aux Indes*, et encore de nos jours *en Chine* et *au Japon*, l'hiéroglyphe 虫燮 *sie*, nom du *papillon* en chinois; formé de la clé 虫 *tchong*, celle des *insectes*, et du groupe 燮 *sie*, qui signifie *unies*, *ensemble*, *concorde*, et se compose du symbole 火 *ho*, *feu*, deux fois répété, du symbole 又 *yeou*, des *mains jointes* en signe *d'alliance*, et de la clé des *poroles* 言 *yen*.

Toutes ces images représentent, suivant les Chinois et les Japonnais actuels, cette espèce de *papillons* à ailes tachetées de feu, qui, voltigeant toujours *deux à deux*, *sans jamais se séparer*, ont été l'emblème de *deux amans unis par un amour indissoluble*.

De là, dans les *cérémonies du mariage*, *au Japon*, ces *paranymphes* ou ces *amis* et ces *amies* des deux époux, ornés d'*ailes* semblables à celles de ces *papillons*, nous dit M. Titsingh[1], dans ses travaux, malheureusement incomplets encore, sur ce lointain pays, où se sont réfugiés tant de débris de l'Égypte antique. De là à la Chine, ces *coupes* ornées de *papillons* de la même espèce, dans lesquelles, quand un mariage est célébré, un jeune homme appelé le *papillon mâle*, et une jeune fille, que l'on nomme le *papillon femelle*, versent aux nouveaux époux le *zakki*, ou bière forte, vin de riz, qui forme la principale consécration des mariages chinois.

Les idées d'*amour*, d'*union constante*, de *mariage*, d'*harmonie*, se rattachent donc chez tous les peuples anciens et modernes, et sur toute la terre, à cette *constellation des gémeaux* et au *mois solaire* qui y répond, et qui en français a conservé le nom *copte* lui-même *Mai*; nom déduit, nous le savons, d'autres racines latines plus modernes par certains auteurs, mais qui, d'a-

[1] Voir *Noces et funérailles des Japonnais*, collection coloriée des peuples divers de M. Nerveu, libraire, *Passage des Panoramas*. 1819, p. 52 du texte, plan. 1, let. E.

près la généralité même de la démonstration que nous venons d'établir, ne peut avoir été tiré que du nom égyptien *mai* ou *mei*, *amour*, *aimer*; ce mois étant celui où toute la nature semble contracter un *hymen universel*, et célébrer de nouvelles *amours*.

Il est même à remarquer que ce monosyllabe copte *mei* entre dans les principales langues pour exprimer encore actuellement ces idées d'*amour* ou d'*union*. *Mihr*, en ancien persan, suivant le docteur Hyde, signifie *amour*; *Mithra* a le même sens en sanskrit; *Amicus* en latin et *Ami* en français présentent la même idée. Ce monosyllabe se retrouve même dans le chinois moderne, langue où, *mieou* 繆, *amis intimes*, semble primitif d'*Amicus*, ayant pu se dire *mikeou*, *mikeou tse*; (*tse* est une explétive ajoutée à une foule de noms, et qui n'en change pas le sens en chinois). Il entre même dans le nom que les latins ont donné au signe des gémeaux, qu'ils appellent *GeMIni*, et dans le nom indien *Mithouna* de ce même signe, qui signifie *couple*, l'*amour* supposant la *dualité*.

Formes, idées et sons, tout ici est donc identique; et quand certains zodiaques, comme un de ceux de l'ouvrage publié par M. Upham sur le *bouddhisme*, offrent pour ce signe un *homme jouant d'une sorte de guitare*, ou dans les coupes zodiacales de Java, rapportées par M. Raffles et par sir Alex. Johnston, *une lyre* à la place des *gémeaux*; ces instrumens harmonieux peignent encore l'*union*, l'*accord*, l'*harmonie* de *deux âmes*, sous une autre forme.

Il n'est pas même jusqu'à l'*arc*, qui répond à ce signe dans le *zodiaque* lunaire des *Indous* publié par le président Jones, ou la *flèche*, qui est son symbole dans le *zodiaque chaldéen* illustré par Hager, et qui se trouve sur la *pierre ovoïde* rapportée des bords du *Tigre* et de la *Chaldée* par M. Michaux le naturaliste, pierre déposée au cabinet des médailles à Paris et dont la société Asiatique de Londres possède un plâtre fort curieux, qui ne rappellent ici l'*amour* sous un autre symbole universellement connu. M. Reuvens, dans sa *lettre* précédemment citée, nous assure qu ce symbole était reçu en Égypte même.

Une *coupe* pouvait également être donnée comme symbole de

l'*amour*; elle se trouve en effet parmi les noms donnés à certaines des nombreuses étoiles de la sphère des Chinois. Elle rappelle les *coupes* de vin présentées aux *nouveaux époux*, dont nous avons parlé précédemment.

Les symboles pouvaient donc varier, puisque les *dieux*, dits *gémeaux*, étaient ornés de tous ces attributs divers, mais tous ils exprimaient cette même idée d'*amour*; tous ils sortaient d'un même centre de civilisation, et c'est là ce que nous voulions principalement établir.

Nous pourrions faire la même chose pour plusieurs autres signes du zodiaque ; et, dressant le tableau comparatif des 28 constellations chez tous les peuples qui ont eu un zodiaque *lunaire* et *solaire*, montrer sur le *scorpion*, par exemple, que les étoiles de son *cœur* et de sa *queue* chez tous les peuples anciens furent appelées la *tête* et la *queue*; ce qui suppose ce signe du zodiaque *solaire primitif* également usité chez tous les peuples de l'Asie, et puis ensuite coupé en deux ou trois parties, quand postérieurement on a établi le *zodiaque lunaire* divisé en 27 ou 28 stations, pour répondre à la révolution de la lune, qui a lieu en 27 ou 28 jours. Nous pourrions faire voir que le *vase du verseau* est aussi indiqué à la même place, et comme une *coupe* ou un *vase*, chez tous les peuples, et montrer également dans tous les zodiaques connus, un *poisson* ou *plusieurs poissons*, pour les étoiles qui répondent à ce signe dans les *zodiaques lunaires*.

Nous pourrions enfin, si nous entrions dans la discussion approfondie des 28 constellations conservées dans la sphère si curieuse et si complète des Chinois, montrer qu'avec un déplacement de 180°, les signes mêmes du zodiaque des Grecs y sont encore figurés. En effet, l'*épi de la vierge*, qui est l'opposite à 180° environ de distance de la *corne du bélier*, et se lève quand il se couche et *vice versâ*, est appelé 角 *kio*, ou la *corne*, dans la sphère chinoise ; tandis que la tête du *bélier* des Grecs y est nommée 婁 *léou*, c'est-à-dire *la femme* 女 *niu*, qui porte sur la tête des *gerbes* ou des *épis* 米 *mi*. Nous établirions la

même chose pour les signes du *lion* et du *verseau*, opposés aussi de 180°. La *coupe* ou le *vase du verseau* des Grecs répondent dans la sphère chinoise à la constellation 酒 *tsiéou* 旗 *ky*, placée dans les étoiles ξ, ψ, α du *lion*, c'est-à-dire à l'*étendard ky*, de la coupe 酒 *tsiéou*, formée des symboles *vase* 酉 *yeou*, et *eau* 氵 *choui*; tandis que le *lion* ou le *tigre* du zodiaque grec, se retrouve dans la sphère chinoise, placé 180° à l'opposite, dans les étoiles α du *petit cheval* et β du *verseau*; et y porte le nom de 虛 *hu*, où se voit le symbole 虍 *hou*, du *tigre* ou du *lion*.

Mais ces discussions nous mèneraient beaucoup trop loin ; nous devons seulement remarquer que le déplacement de six signes ou de 180° est très-antique, puisque la constellation *hiû*, par exemple, est indiquée dans le *Chou-king* parmi les solstices et équinoxes établis par l'empereur *Yao*, sous lequel les Chinois mettent leur déluge; solstices et équinoxes qui ont été calculés par le savant astronome le P. Gaubil, pour l'an 2300 environ avant notre ère. Cette constellation semble aussi citée dans les *Védas*, sous le nom de *sravishtha* ou de *dhanishtha*, pour une époque de 1845 ans avant Jésus-Christ, comme nous l'établirons ci-après.

Nous devons ajouter en outre que ce déplacement bien constaté réduit tout naturellement de 12,960 ans, cette antiquité exagérée de 15,000 ans, que M. le baron Fourier, d'après MM. Dupuis et Volney, voulait donner au zodiaque, et que soutiennent aussi MM. Jomard et Francœur et quelques autres.

Ces savans n'avaient pas voulu remarquer que, comptant par mois lunaires, les *Indiens*, par exemple, de même que les *Coptes*, nomment *tchitra*, ou l'*épi* (*l'épi de la vierge*), le mois où le soleil est dans le *bélier* ou *asouini*, c'est-à-dire à six signes plus loin, et qu'ils appellent *critica* ou les *pleyades*, le mois où le soleil est dans le *scorpion* également à 180° à l'opposite.

C'est cette erreur qui, leur faisant admettre une précession de sept signes dans le zodiaque, les obligeait à donner 15,120 ans d'antiquité de plus aux monumens égyptiens.

Plutarque vient à l'appui de nos observations, lorsque, dans le traité d'*Isis et d'Osiris*, il nous apprend que les anciens Égyptiens honoraient *Athys* ou le *taureau* pendant le mois d'automne, tems où le soleil était cependant dans le *scorpion*, signe qui lui est opposite. On voit donc comment cette transposition de signes, opérée dans l'antique sphère babylonienne et retrouvée chez les Chinois, a donné naissance à cette chronologie fausse que veulent établir pour l'Égypte et admettre dans l'histoire, quelques savans, et comment une étude plus exacte en donne l'origine, et fait disparaître cette *précession* et cette antiquité de 15,000, imaginées par MM. Dupuis et Volney. Leurs raisonnemens s'évanouissent devant les faits que nous venons de constater.

Ainsi, outre les identités que nous avons établies ci-dessus entre les constellations des anciens *Égyptiens* et celles des *Chinois*, nous trouvons encore ici que ces derniers peuples ont également connaissance de celles qui étaient usitées chez les Chaldéens et chez les Grecs, et nous en concluons encore qu'il n'a existé qu'un seul et même centre de connaissances et de civilisation pour tous ces peuples.

Mais nous devons signaler encore, en *Égypte* comme chez les *Mongols*, un fait très-remarquable. Le planisphère de *Denderah*, actuellement placé dans une des salles de la bibliothèque du roi, à Paris[1], présente d'une manière très-évidente les 12 signes du zodiaque des *Grecs* ou des *Chaldéens*, tels que nous les employons encore actuellement; tandis que les constellations *extra-zodiacales* peuvent à peine se reconnaître, et n'ont pu être interprétées que par la comparaison approfondie que nous en avons faite avec la sphère de la Chine en 1820 et 1821.

Ainsi la constellation de *Syrius*, si remarquable, y est remplacée, dans la partie inférieure, par une *femme qui tire de l'arc* et par un *oiseau* sur une *base*, figures que l'on ne voit nullement dans la *sphère grecque*, mais que nous avons retrouvées *exactement à la même place* dans la *sphère des Chinois*, qui

[1] Voir la *lithographie* qui représente ce zodiaque dans le cahier de juillet dernier, N° 37, ci-dessus, p. 80.

d'ailleurs a conservé à la belle étoile de la tête du *grand chien*, dite *Syrius*, le nom de l'étoile 狼 *lang*, ou du *loup doré*, le *chacal oriental*.

Il semble, d'après cela, que les Égyptiens avaient reçu leurs constellations zodiacales et celles du nord et du sud situées autour du zodiaque, en des tems différens et de peuples divers; or la même chose se représente aussi dans la sphère actuelle des *Mongols*, telle qu'on peut la voir traduite dans les *Mines de l'Orient*, par M. Abel Rémusat.

Toutes les constellations *extra-zodiacales* y portent en *Mongol* des noms qui sont la traduction exacte et complète des noms des mêmes constellations dans la sphère *chinoise*; mais les 28 constellations lunaires, c'est-à-dire *celles du zodiaque*, déifiées sans doute dès lors par les *Mongols*, y gardent les noms qu'elles portent dans les *Indes*, et répondent d'ailleurs aux mêmes étoiles que les constellations des planisphères antiques des Chinois.

Nous avions signalé ce fait important dès 1821 au savant M. Delambre, et nous nous en étions servis pour rectifier les assertions du président Jones, sur la date des colures indiqués dans les *Pouranas* et dans les *Védas*, par le nom de certaines *constellations indiennes*.

Bien qu'il existe dans l'Inde des *descriptions du ciel*, énumérant non-seulement les astérismes du zodiaque, mais encore les constellations extra-zodiacales nord et sud; et, bien que le président Jones lui-même ait remis à M. Davis (comme il le dit en plusieurs endroits de ses Œuvres), une *uranographie indienne* de cette nature, jusqu'à ce jour, l'Europe savante ignore encore le nom de ces constellations indiennes extra-zodiacales et leur posisition précise, et ne connaît guère que les noms des belles étoiles de *Canopus* et de *Syrius*, ainsi que quelques autres du nord; telles que la grande ourse ou chariot.

Cette ignorance laisse une lacune très-fâcheuse dans nos connaissances astronomiques sur l'*Inde*; mais les difficultés que les savans anglais de Calcutta et l'illustre M. Colebrooke lui-même éprouvent pour fixer les étoiles précises qui répondent aux

28 *nakshatrons des Indous*, sont levées depuis longtems, par ce rapprochement que nous fîmes en 1821, des trois sphères comparées des *Mongols*, des *Indiens* et des *Chinois*. Il en résulte que les 28 constellations des Chinois, telles que les ont données avec une grande précision les savans jésuites de la Chine[1], répondent *exactement* et *dans le même ordre* aux 28 nakshatrons des *Indous*; ainsi toutes les difficultés éprouvées par les savans de Calcutta, pour fixer la position précise des *nakshatrons*, dans la sphère actuelle, doivent disparaître.

Et si, comme nous croyons le voir dans le Mémoire de M. Colebrooke sur les *Védas*, ces livres antiques citent des colures dans *Magha* et dans *Dhanishtha*; ces colures des solstices répondent précisément aux constellations 星 *sing* (ou 鳥 *hiao*, son nom ancien dans le *Chou-king*), et 虛 *hü*, qui sont indiquées par l'empereur 堯 *Yao*, dès l'an 2357 avant notre ère, comme *solsticiales*[2].

Les *Védas* offriraient donc une analogie assez remarquable avec les livres *antiques*, ou les 經 *kings*, portés en Chine de la Chaldée ou de l'Arabie heureuse; et quand ces livres antiques et sacrés des Indiens seront traduits, nous sommes assurés que nous retrouverons beaucoup d'autres analogies.

Mais nous avons parlé ici du *culte* qui fut probablement rendu aux *génies des signes du zodiaque*, soit solaires, soit lunaires, et qui fit respecter avec tant de soin soit la figure, soit le nom de ces signes par les Égyptiens et les Mongols; et ceci nous amène à signaler les singulières analogies qu'offrent les noms et les figures des 28 *patriarches bouddhistes* que présentent les encyclopédies de la Chine et du Japon, avec les 28 *nakshatrons* envisagés, d'après

[1] Voyez l'ouvrage du P. Noël; et t. x de l'*Académie des sciences, Nouveaux Mémoires*, le Planisphère chinois de M. de Guigue le fils, qui est la traduction de celui du P. Noël.

[2] Voyez le *Chou-king*; traduction du P. Gaubil.

leurs noms soit chez les Indiens, soit chez les anciens Égyptiens. On sait d'ailleurs que *Bouddha*, surnommé *Indu-Putra* ou *fils de la lune*, offre lui-même avec le *dieu Lunus* des anciens peuples, et peut-être même avec l'*Hercule* primitif, des analogies faciles à *établir*; or si ce Bouddha fabuleux est le Dieu *Lunus*, les 28 incarnations ou les 28 patriarches bouddhistes ne sont donc autre chose que la série des 28 constellations lunaires des *Indous* actuels et des anciens *Égyptiens* et *Chaldéens*; c'est ce que nous développerons dans un article subséquent.

Le Ch. De Paravey,
De la Société Asiatique de Paris, et ex-inspecteur des études à l'École Polytechnique.

P. S. **Nous ferons deux observations essentielles sur le *zodiaque de Denderah*. La première, c'est qu'il est mal placé à la Bibliothèque du Roi, et par conséquent dans les *Annales*, ci-dessus p. 80. La partie *nord*, qui devrait se trouver *en haut*, est placée à *la gauche* du spectateur. (Cette erreur a été rectifiée dans cette 2e *édition*.)**

La seconde, c'est que, parmi les 12 signes du zodiaque, celui du *Cancer* a été mal reconnu. Il répond non pas au *Cancer* figuré au-dessus de la tête du *Lion*, ce qui est la situation de la *Grande Ourse*, mais à un homme à *tête d'épervier* qui est entre les *Gémeaux* et le *Lion*.

Compte-rendu.

A NOS ABONNÉS.

Suivant que nous l'avons promis au mois de juillet dernier, nous allons faire part à nos abonnés de la situation des *Annales*, des encouragemens que nous avons reçus, de nos travaux passés et à venir, de l'extension que prennent nos doctrines; enfin mettre sous leurs yeux la *statistique* exacte de nos abonnés, classés par départemens. Nous tenons d'autant plus à remplir cette promesse, que les *Annales* sont le seul journal qui en agisse ainsi avec ses lecteurs; et nous le faisons parce que nous voulons les unir davantage aux intentions qui nous animent dans nos recherches et nos travaux. Nous désirons aussi qu'ils regardent notre œuvre comme une chose qui les touche de près et leur appartient à plus d'un titre. En effet, les *Annales* sont une tribune élevée au milieu de notre France pour opérer le rapprochement de la science et de la religion, et faire cesser le divorce affligeant qui les avait séparées. Chacun de nos lecteurs est un missionnaire, un apôtre destiné à constater, étendre et populariser ce rapprochement. Il est donc nécessaire que chacun sache, quoique isolé des autres, jusqu'à quel point nos communs efforts fructifient et prospèrent, et quelle sorte d'influence nous exerçons, soit en France soit à l'étranger.

Jugemens portés sur nos travaux par les différens journaux de Paris et des provinces.

En rendant compte des personnes qui ont approuvé ou aidé à propager nos doctines, nous ne saurions passer sous silence

les journaux dont l'influence est si grande et l'action si étendue, dans notre siècle. Nous mentionnerons d'abord la *Quotidienne*, qui, dans son numéro du 7 septembre, a inséré dans ses colonnes tout le *compte-rendu* qui présentait le résumé des travaux contenus dans les six premiers volumes de nos *Annales*, résumé qu'elle avait fait précéder des considérations suivantes:

« Les rédacteurs des *Annales de philosophie chrétienne* se sont spécialement attachés à examiner les ouvrages qui ont été publiés dans ces derniers tems sur la plupart des branches des sciences humaines, et à en extraire tout ce qui avait rapport à la religion catholique. Ils se sont proposé en cela deux buts, qui leur ont paru d'une égale utilité; le premier, de tenir les lecteurs chrétiens et en particulier les ecclésiastiques au courant de la science du siècle; le second, de prouver que les sciences, dans leurs résultats assurés et dans leurs dernières investigations, bien loin d'être hostiles à la religion, comme elles l'étaient au 18ᵉ siècle, semblent revenir de tous côtés au secours de cette même religion, et rendre témoignage à la plupart des faits qui lui servent de base.

» Déjà parvenus à leur *trente-huitième* livraison, on peut dire que les rédacteurs des *Annales* ont rempli dignement leur tâche; sans esprit de parti, d'école ou de coterie, ils ont puisé dans les ouvrages des premiers savans de l'Europe, et par la bouche de leurs organes les plus universellement avoués, ils ont obligé les sciences à rendre hommage à la vérité de la foi chrétienne, et à reconnaître que si, comme le disait Bacon, un peu de science éloigne de la religion, beaucoup de science nous y ramène. »

Le *Rénovateur* aussi nous a prêté son appui, et plusieurs fois a cité les articles contenus dans nos différens cahiers.

Mais nous devons surtout signaler l'accueil favorable que les *Annales* ont reçu de la part des journaux les plus distingués de la province : nous sommes d'autant plus fondés à citer leur témoignage, que nous n'hésitons pas à reconnaître, dans ces organes de l'opinion de notre pays de France, un esprit éminemment religieux et progressif, et en même tems une élévation de vues, une franchise de foi, une rectitude de jugement, une sévérité dans le choix des objets de leur approbation, qui pourrait servir plus d'une fois

d'exemple aux journaux les plus consciencieux et les plus accrédités de la capitale. C'est donc avec une satisfaction motivée que nos lecteurs liront les jugemens suivans portés sur nos *Annales*.

D'abord la *Gazette d'Auvergne* a reproduit aussi dans son numéro du 28 septembre, tout le morceau cité déjà dans la *Quotidienne*, dans lequel étaient exposées la plupart des conquêtes faites dans ces derniers tems par les différentes sciences au profit de la religion, et déjà le même journal, dans son numéro du 9 septembre, en annonçant la publication des *Annales*, avait porté sur elles le jugement suivant :

« Il ne pouvait y avoir une pensée plus éminemment chrétienne » que celle qui a présidé à la création de ce recueil. Les découvertes dans toutes les branches des connaissances humaines marchent aujourd'hui d'un pas rapide : il est bon que des hommes » pleins de foi et de science constatent, à chacun de ces nouveaux » progrès, qu'il est en concordance parfaite avec les vérités dogmatiques et historiques de l'enseignement chrétien. Ce sont donc des » travaux auxquels doit être acquise la sympathie de tous les amis » de la vraie science, que ceux de rédacteurs des *Annales de philosophie chrétienne*. »

La *Gazette de Flandre et d'Artois*, les *Mélanges Occitaniques* de Montpellier, et *l'Ami de la Vérité* de Caen, ont aussi publié la plus grande partie de notre *compte-rendu*, et ont donné les plus honorables encouragemens à nos travaux et aux efforts que nous avons faits pour faire parvenir à la connaissance de tous les esprits l'heureux changement qui s'est fait dans la plupart des sciences.

Dans un article inséré dans son numéro du 12 septembre, la *Gazette de Bretagne* rappelle d'abord avec clarté et impartialité l'impulsion philosophique et irreligieuse, imprimée généralement aux esprits vers la fin du 18e siècle; puis, après avoir rendu hommage aux écrits de la plupart des savans dont nous avons fait connaître les travaux, elle ajoute :

« Il fallait être d'une insigne mauvaise foi pour nier la tendance » de tous les esprits supérieurs du siècle vers notre divine religion. » On a dit parfois : *Les dieux s'en vont*, et un employé de l'Uni-

» versité n'a pas rougi d'avancer, dans un discours d'apparat, que » la jeunesse *assistait aux funérailles d'un grand culte*. Moi je » réponds : *Les dieux reviennent*, et leur règne sera plus solide » que jamais. Misérables détracteurs du Verbe éternel, restes d'une » philosophie décrépite, c'est vous qui n'êtes plus à la hauteur du » siècle; c'est vous qui rétrogradez dans l'ornière du passé. Nous » avons la foi, sans doute, car par nous il vaudrait beaucoup » mieux qu'un homme sans foi ne fût pas né, mais nous avons » aussi la science, et c'est armés de son flambeau que nous vous » répondons. »

Puis, rappelant la spécialité de toutes les publications des *Annales* qui n'ont pris dans les sciences que ce qui a rapport à la religion, le même journal ajoute encore :

» Il est à souhaiter que les ecclésiastiques auxquels leurs occu- » pations si multipliées ne permettent pas toujours de se livrer à » de profondes études scientifiques, connaissent et suivent néan- » moins le mouvement et la direction donnés aux sciences ac- » tuelles; ils y puiseraient mille argumens de plus en faveur de » notre foi, et terrasseraient du premier coup ces incrédules su- » balternes, qui, semblables aux oiseaux babillards, s'en vont ré- » pétant les fadaises qu'ils ont apprises de quelque lettré de village.»

Le *Réparateur de Lyon* a plusieurs fois manifesté sur les *Annales* l'opinion la plus favorable. Dans un de ses derniers numéros, il s'exprime sur leur compte d'une manière trop encourageante pour nous, pour que nous ne le fassions pas connaître un peu au long à nos lecteurs.

« Le titre de cet ouvrage périodique, dit le *Réparateur*, en in- » dique suffisamment le but. Les matières religieuses, l'histoire an- » cienne, l'histoire moderne et contemporaine, les sciences, les » arts, sont du domaine des *Annales de philosophie chrétienne*; » mais chacun de ces élémens rentre dans un système de philoso- » phie générale, dont le but est la démonstration des grandes véri- » rités de notre religion.

» On ne saurait croire combien de science et de raison sont ren- » fermées dans les pages de ce recueil; mais de cette raison, qui sait » se mettre à la portée de tous, qui, sans dédaigner les ressources

» d'une puissante dialectique, s'appuie surtout sur la simplicité,
» sur la vérité, sur les faits; de cette science sans pédanterie comme
» sans préjugés, qui va choisir ses armes avec un admirable discer-
» nement dans l'histoire des anciens peuples, comme dans les nou-
» velles découvertes de nos modernes savans, qui ne se borne pas
» à chercher dans la poussière de nos vieilles bibliothèques, et qui
» sait mettre à contribution avec un égal succès les livres des Brah-
» mes et les rêveries des Allemands, les Pères de l'église et les Cu-
» vier, les Champollion, les Humboldt.

» Nous ne sommes pas à coup sûr de ces contempteurs du passé,
» de ces aveugles admirateurs de la génération présente, qui tien-
» nent pour non avenu, en fait de gloires de toute espèce, tout ce
» qui remonte au delà de la fin du siècle dernier; mais nous ne
» pouvons non plus nous ranger parmi ceux qui seraient tentés de
» désespérer de l'avenir, nous qui voyons tant de jeunes gens se
» préparer aux combats de la tribune, aux difficultés de l'adminis-
» tration, à l'enseignement des populations contemporaines, par
» tant d'études fortes et consciencieuses. Les *Annales de philo-*
» *sophie chrétienne*, dont la rédaction est confiée à des hommes
» de professions diverses, révèlent, plus qu'aucun autre ouvrage du
» même genre, la direction des esprits vers un retour sérieux aux
» idées de morale et de religion. C'est le besoin du siècle; ajoutons
» qu'au milieu de tant de signes de dissolution des sociétés mo-
» dernes, c'est aussi le symptôme consolateur d'une infaillible ré-
» génération. »

« Les *Annales*, dit le *Vendéen* de Niort dans son numéro du
» 20 septembre dernier, ont déjà fixé tous les yeux par la sagesse
» de leur rédaction et par les articles pleins de profondeur qu'elles
» ont publiés... Ce journal, qui embrasse toutes les sciences hu-
» maines, est un vaste répertoire où l'homme peut puiser une so-
» lide instruction et apprendre à diriger son jugement. Il combat
» les ennemis de la religion avec de savantes paroles. Il éclaire par
» de lumineuses dissertations, et nous croyons rendre un vrai ser-
» vice à ceux qui ne connaissent pas les *Annales* en leur indiquant
» cet ouvrage périodique où ils trouveront tout ce qui peut in-
» struire l'homme et former son cœur à la vertu. »

« On trouve, dit encore le *Vendéen* dans son numéro du 22 no-
» vembre, que ce recueil tient au delà de ses promesses, et nous
» sommes heureux de voir qu'il surpasse même les espérances
» qu'il nous avait fait concevoir ».

En parlant de notre cahier du mois d'octobre, la *Gazette de Franche-Comté* fait observer, dans son numéro du 6 novembre, que les *Annales* ont obtenu de grands et précieux développemens, que les documens spéciaux qu'elles publient sur l'histoire de l'Église, les monumens religieux des tems anciens, ne se trouvent nulle part ailleurs ni aussi complets ni aussi choisis, et qu'on ne peut qu'approuver leur publication qui constate le progrès scientifique qui se fait dans les esprits.

« Les découvertes dans toutes les branches des connaissances hu-
» maines, dit la *Gazette de Toulouse* du 19 septembre, marchent
» aujourd'hui d'un pas rapide : il est bon que des hommes pleins
» de foi et de science constatent, à chacun de ces nouveaux pro-
» grès, qu'il est en concordance parfaite avec les vérités dogmati-
» ques et historiques de l'enseignement chrétien. Ce sont donc des
» travaux auxquels doit être acquise la sympathie de tous les amis
» de la vraie science, que ceux des rédacteurs des *Annales de Phi-
» losophie chrétienne*. »

Enfin la *Gazette de Metz* et la *Gazette du Berry* ont bien voulu annoncer tous les articles de chacun des numéros qui ont paru, et en faire connaître le résultat avec des termes très-souvent flatteurs et encourageans pour les rédacteurs.

Nous avons cité tous ces honorables témoignages, autant pour ce qu'ils renferment d'encourageant pour nous, que pour prouver comment ce retour des sciences à la religion, qui était encore inconnu et par conséquent révoqué en doute il y a quatre ans, est admis aujourd'hui sur tous les points de la France. Quelques-uns de nos abonnés nous ont assuré que les *Annales* avaient beaucoup contribué à ce changement des esprits. Si cela était, nous avouons que nous aurions reçu la plus belle récompense que nous puissions ambitionner. On voit cependant que nous devons en partager le mérite avec plusieurs autres journaux et aussi avec la plupart de nos abonnés. C'est pour cela aussi que, tout en les remerciant de

leur coopération dans cette œuvre de réédification, nous les prions aussi de nous continuer leur secours. C'est par ces efforts communs que nous pourrons arriver, suivant le désir de tous, à cet état de société, dans lequel Dieu seul étant reconnu pour souverain maître, les peuples jouiront du bonheur et de la paix, sous la protection d'un gouvernement stable et respecté[1].

Encouragemens obtenus de la part de nos premiers pasteurs et des membres du clergé.

En citant ces approbations qui nous consolent et nous soutiennent dans nos travaux, nous ne pouvons passer sous silence celles dont veulent bien nous honorer quelques-uns des chefs de l'église de France et d'un grand nombre de membres de son clergé.

En tête de ces premiers pasteurs, nous aimons à citer le digne prélat qui vient d'être enlevé si prématurément à son diocèse, et dont la perte a affligé, nous pouvons le dire, les deux mondes à la fois. Mgr Dubourg, archevêque de Besançon, avait bien voulu nous faire connaître qu'il estimait d'une manière toute particulière nos travaux, et qu'il les croyait propres à donner une nouvelle et salutaire impulsion à la science religieuse. Il avait même daigné, dans un de ses voyages à Paris, nous honorer de sa visite, pour nous instruire lui-même de son approbation, et pour nous faire part de ses vues sur les améliorations à introduire dans les études ecclésiastiques, améliorations qui s'accordaient, la plupart, avec celles indiquées dans plusieurs des articles des *Annales* sur ce sujet, et que la mort l'a empêché de réaliser dans son diocèse.

Mgr l'Évêque de Châlons a bien voulu aussi nous écrire lui-même une lettre pleine de bienveillance, et qui nous est trop précieuse pour que nous ne la fassions pas connaître à nos abonnés.

[1] Les *Annales* ne font d'*échange* qu'avec les journaux *scientifiques*; mais elles adressent tous leurs cahiers à tous les journaux *politiques* qui veulent bien rendre compte de leurs différens travaux, et ne demandent que de recevoir les numéros qui contiennent ce compte-rendu.

Châlons, ce 28 août 1833.

Monsieur,

« C'est toujours avec grand plaisir que nous recevons ici et » que nous lisons vos *Annales de philosophie chrétienne*; cet in» téressant recueil a de quoi plaire aux hommes pieux et instruits, » et j'en ai recommandé la lecture au clergé de ce diocèse; aussi » je fais des vœux pour qu'il se répande de plus en plus, et que » par là votre travail soit couronné du succès que vous êtes en » droit d'attendre.

» Assez d'ouvrages frivoles se publient tous les jours, et dispa» raissent bientôt sans laisser après eux de traces; le vôtre, à tous » égards, mérite d'être conservé et relu par ceux qui ont quel» que goût, et qui aiment ce qui est bon et utile.

» Vous y prouvez une importante vérité : c'est que la science » sans religion ne peut être d'aucun prix, et que c'est au contraire » sur la religion qu'il faut se baser pour produire de sages pen» sées et des monumens durables.

» Puisse cette maxime devenir familière à tous ceux qui écri» vent et veulent éclairer les esprits; elle seule mérite de nous ser» vir constamment de règle.

» Recevez, je vous prie, Monsieur, la parfaite assurance de la » considération, etc.

» M. J., Évêque de Chalons. »

Outre ces témoignages directs et explicites, nous pouvons aussi citer en notre faveur les honorables suffrages de plusieurs autres archevêques et évêques qui ont voulu faire inscrire leurs noms parmi ceux de nos abonnés; ce sont :

Mgr l'archevêque de Bordeaux.
Mgr l'archevêque de Tours.
Mgr l'évêque d'Angoulême.
Mgr l'évêque de Belley.
Mgr l'évêque de Carcassonne.
Mgr l'évêque de Châlons.
Mgr l'évêque d'Évreux.
Mgr l'évêque de Montpellier.
Mgr l'évêque d'Orléans.
Mgr l'évêque de La Rochelle.
Mgr l'évêque de Soissons.
Mgr l'évêque de Vannes.

Au nom de ces premiers pasteurs nous pourrions encore join-

dre ceux, en bien plus grand nombre, dont les vicaires-généraux sont inscrits sur nos listes; mais il nous faudrait citer presque tous les diocèses de France.

Nous ajouterons seulement à ces encouragemens si flatteurs celui du pasteur qui vient d'être nommé au diocèse du Mans, aux suffrages unanimes de tout le diocèse et de tous ceux qui le connaissent. Nos lecteurs savent déjà tout l'intérêt que M. Bouvier portait aux *Annales*, intérêt qui l'avait engagé à y insérer quelques articles sur les études ecclésiastiques. Cet intérêt, Mgr l'évêque du Mans a bien voulu nous le confirmer lui-même en nous honorant de sa visite. Plusieurs fois, depuis son séjour à Paris, nous avons été admis auprès de sa personne; et chaque fois nous y avons puisé des encouragemens dont nous sommes fiers, et dont, nous sommes charmés de le lui dire, nous avons tiré une nouvelle force et un nouveau courage.

Monseigneur a bien voulu louer l'esprit général et le ton ordinaire de notre recueil, nous signaler les morceaux qui pouvaient ne pas plaire également, et nous donner pour l'avenir des conseils dont nous pouvons l'assurer que nous profiterons.

C'est là que nous avons été à même de connaître quelques-uns des efforts que font dans ce moment les chefs de la religion catholique en France pour donner à leurs prêtres une instruction qui leur permette de lutter avec égalité de force et même avec avantage contre tous ceux qui, au milieu de notre siècle de science, se donnent avec tant d'emphase le titre de savans. Au risque de passer pour indiscrets, nous dirons que depuis longtems, et lorsqu'il n'était que directeur du séminaire, Mgr l'évêque du Mans entretient à ses frais, à Paris, plusieurs jeunes élèves et plusieurs professeurs qui assistent à tous les cours des sciences qui se font à la Sorbonne, au Collége de France, à la Bibliothèque du Roi, à la maison de St-Sulpice à Issy, et qui sont destinés à aller porter la connaissance de toutes ces sciences dans les différentes maisons d'éducation ecclésiastique de son diocèse. *Car je veux*, nous a dit Mgr l'évêque du Mans, *je veux que tous les curés de mon diocèse soient les hommes les plus instruits de leur paroisse*.

Oh! nous voudrions la faire résonner haut et loin cette simple parole d'un évêque catholique, afin de la faire parvenir aux

oreilles des hommes de ce siècle qui parlent encore de l'ignorance et du mauvais vouloir du clergé à l'égard de la science. Pour nous, qui savons que ces paroles d'un évêque sont de celles qui portent des fruits, parce qu'elles participent en quelque sorte de la puissance créatrice de Dieu, nous les avons recueillies avec joie et respect. Nous les consignons ici ; car qui sait? elles renferment peut-être la prédiction du futur état de l'Église, alors que revêtue d'une gloire nouvelle, elle verra les sciences et les lettres, la raison et l'imagination de l'homme, venir lui faire hommage et la proclamer la reine des intelligences et des cœurs!

Après les honorables encouragemens de nos évêques français, nous nous faisons un plaisir de faire connaître la sympathie avec laquelle les évêques de quelques pays étrangers ont accueilli les *Annales*. Ainsi nous sommes fiers de pouvoir citer le nom de Mgr l'évêque de New-York, en Amérique, celui de Mgr l'évêque de Waterford, en Irlande, et aussi celui d'un prince de l'Église, S. Ém. le cardinal Charles Oppizoni, archevêque de Bologne. Tous ces prélats ont voulu posséder la collection complète des *Annales*.

Enfin il est un dernier suffrage auquel nous attachons le plus grand prix : c'est celui qui nous a été donné tout récemment par M. Tesson, directeur du *séminaire des Missions étrangères*, lequel, revenant lui-même des Indes, qu'il a habitées pendant plusieurs années, et ayant eu connaissance des travaux que nous avons publiés sur les découvertes faites dans les antiquités et la religion de ces contrées, et des conséquences que nous en tirons pour les preuves de notre foi, a jugé que ces travaux pourraient servir aux missionnaires qui défrichent avec sueur et danger cette partie du champ du Seigneur. Qui pourrait en effet ne pas admirer ces vues de la Providence, qui permet que cette science asiatique, arrachée des mines indiennes où elle est enfouie, puis transportée sans couleur en Europe par les mains des savans, y soit refondue, épurée, coordonnée par le catholicisme, et retourne de nouveau à sa source, pour éclairer les profondes ténèbres qui couvrent encore l'intelligence de ces peuples malheureux.

Réponse à quelques observations critiques qui nous ont été faites pendant les six derniers mois.

Après avoir cité les encouragemens que nous avons reçus, il est juste de répondre aussi aux critiques qui nous ont été faites ; c'est ce que nous avons promis, et nous tenons notre parole.

M. l'abbé B. nous a signalé une erreur grave de chronologie, qui s'est glissée dans notre numéro 40 (ci-dessus, p. 303 ; note 1). Il est dit en effet dans ce passage que les *Védas*, formant le corps des *pouranas* (et non des *pouraras*, comme on a imprimé) remontent, d'après M. Cuvier, à 3,200 ans *avant Jésus-Christ*; c'est *avant notre époque* qu'il faut lire, et nous prions nos abonnés de corriger cette erreur capitale [1], que l'on pouvait facilement reconnaître par la lecture du passage de Cuvier, que nous citons, et qui se trouve aussi dans les *Annales*. La même personne nous fait de justes reproches sur plusieurs incorrections de style et fautes typographiques qui se trouvent dans quelques-uns de nos cahiers; nous la remercions de ses observations, et donnerons tous nos soins à éviter ces fautes à l'avenir. Déjà nous pensons que le numéro 41 en est plus exempt que les autres.

On nous a aussi adressé de la ville de L... des plaintes de ce que, lorsque nous avons publié dans notre numéro 38 les *hiéroglyphes* qui se trouvent jointes au *portrait du roi Roboam*, nous nous sommes contentés de renvoyer au numéro 12 des *Annales*, qui contient l'*alphabet hiéroglyphique*. Nous répondons que, tout en renvoyant à cet alphabet, nous avons cependant donné le moyen de lire ces hiéroglyphes en les *épelant lettre par lettre*, dans la page qui fait face à ce portrait : ce sont les lettres qui forment les mots de *Ioudaha melak*. Nous convenons cependant qu'il eût été mieux de faire dessiner *les lettres à côté des signes*. Nous regrettons que cette idée ne nous soit pas venue, et nous aurons soin de le faire la première fois que nous publierons de nouveaux hiéroglyphes.

On nous demande aussi dans la même lettre pourquoi, dans notre numéro 40, p. 327, en nommant le dieu *Hésus*, nous n'a-

[1] Cette erreur a été corrigée dans cette 2e édition.

vons pas expliqué ce que c'était que ce dieu? Nous ne l'avons pas fait parce que le but de cet article était de constater seulement la croyance d'une *vierge-mère* répandue parmi les Gaulois. Quant à ce qu'était le dieu *Hésus*, c'est une autre question, qui n'aurait pas du tout été éclaircie quand même nous aurions dit, comme nous le conseille l'auteur de la lettre, que *Hésus était le dieu Mars des Gaulois*; car il s'en faut de beaucoup que nous croyions que nos dictionnaires de mythologie nous apprennent ce que c'était que *Hésus*, et même ce que c'était que *Mars*. On a dû voir avec quelle prudence nous parlons de ces *dieux mythologiques*. Nous croyons en effet que toutes leurs généalogies sont à refaire, et si un jour nous parlons de Hésus, on verra que nous en dirons autre chose que ce qui se trouve dans les livres classiques de mythologie.

Nous remercions l'auteur de cette lettre de ces observations et de quelques autres qu'il nous fait encore, et nous le prions aussi de nous les continuer. Mais nous lui demandons de vouloir bien renoncer à garder l'anonyme. Nous n'avons aucune peine à nous voir instruire ou redresser par nos lecteurs : il n'aura donc aucune observation à supprimer; seulement il aura à renoncer à un ton d'ironie qui n'est pas à sa place.

Il est un dernier reproche que l'on nous fait sans doute, et que nous nous faisons à nous-mêmes, c'est celui de ne pas paraître, comme nous l'avions promis, exactement à la fin du mois. Ce reproche est fondé; mais nous supplions nos lecteurs de nous croire lorsque nous leur disons qu'il n'y pas de notre faute : les lithographies que nous avons jointes à la plupart de nos numéros en sont la principale cause. On ne saurait croire combien il est difficile de faire sortir ces planches des différentes mains par lesquelles elles doivent passer. C'est ainsi que pour ce numéro, quoique nous nous y fussions pris dès le mois de novembre, ce n'est que vers le commencement de janvier que nous avons pu avoir à notre disposition les *caractères chinois* que nous donnons aujourd'hui. C'est une expérience qu'il nous fallait faire; nous espérons qu'elle est finie. Déjà notre numéro de janvier est commencé; nous ferons mieux que de faire de nouvelles promesses, nous satisferons dorénavant la juste impatience de nos abonnés.

Des améliorations introduites ou à introduire dans les *Annales*.

Nous nous proposions de jeter un coup d'œil sur nos travaux pour examiner si nous avons en effet rempli les promesses que nous avions faites au mois de juillet dernier. Mais un grand nombre de nos abonnés nous ayant transmis leurs remercîmens sur la manière dont nos cahiers avaient été remplis pendant les six derniers mois, nous nous dispenserons d'énumérer les différentes améliorations que nous croyons avoir faites à la direction et à la rédaction. Nous ferons seulement observer que, comme quelques personnes paraissaient le craindre, ce n'est pas seulement pour ce semestre que nous avons inséré une *lithographie* ou quelque autre *supplément d'art* dans chacun de nos numéros. Nous continuerons cette amélioration dans les cahiers qui vont suivre, et y ferons entrer chaque mois quelque monument curieux qui serve à la défense de la religion. Car les *Annales* n'ont pas pour but seulement de récréer la vue par de belles planches ou d'élégans dessins; elles *ne font pas de l'art pour l'art lui-même*, mais pour faire contribuer cet art à la défense de nos croyances.

Nous devons aussi faire connaître à nos lecteurs qu'en dehors des cahiers de chaque mois nous avons encore fait une *seconde édition*, non pas seulement de quelques numéros, mais des *douze numéros* des *deux premiers volumes*, que nous avons revus et corrigés en entier. Nous avons profité de cette réimpression pour mettre à sa place la *Bibliographie des Pères de l'Église*, qui n'avait été commencée qu'au *septième siècle*. Nous avons fait celle des Pères des *cinq premiers siècles*, et *nous l'envoyons*, avec ce numéro, *à tous ceux de nos abonnés qui ont déjà les numéros 9 et 11 de la première édition*. Si, malgré le soin que nous avons pris de rechercher tous ceux de nos anciens abonnés qui ont droit à cette faveur, il nous en était échappé quelqu'un, nous le prions de réclamer ces *deux supplémens*, dont il nous reste encore quelques exemplaires. Il ne manque plus, pour compléter cette *Bibliographie*, que celle des Pères du *sixième siècle*, et nous espérons la publier bientôt, quand nous ferons réimprimer le numéro 17, où l'on rend compte des erreurs de ce siècle. Nous prévenons aussi

que notre collection des *Annales* est, pour le moment, complète, et que ceux qui auraient à réclamer quelques numéros peuvent en adresser la demande.

Voici maintenant le *tableau statistique* de tous nos abonnés. On sait que nous désirons que l'on y cherche une preuve, approximative pourtant, du mouvement scientifique qui se fait dans les esprits.

On y verra aussi, nous espérons, que nous avons fait pour les *Annales* les dépenses et les améliorations que nous a permises le *nombre actuel* de nos abonnemens.

ABONNÉS DES ANNALES DE PHILOSOPHIE CRÉTIENNE AU 31 DÉCEMBRE 1833.

		REPORT.	134	REPORT.	326
Ain.	9	Hérault.	14	Pyrénées (H).	9
Aisne.	9	Ille-et-Villaine.	12	Pyrénées-Orientales.	4
Allier.	1	Indre.	4	Rhin (B).	4
Alpes (B).	7	Indre-et-Loire.	8	Rhin (H).	3
Alpes (H).	2	Isère.	5	Rhône.	3
Ardèche.	2	Jura.	6	Saône (H).	2
Ardennes.	2	Landes.	2	Saône-et-Loire.	5
Arriège.	4	Loir-et-Cher.	2	Sarthe.	3
Aube.	1	Loire.	2	Seine.	78
Aude.	7	Loire (H).	3	Seine-Inférieure.	4
Aveyron.	5	Loire-Inférieure.	9	Seine-et-Marne.	8
Bouches-du-Rhône.	9	Loiret.	8	Seine-et-Oise.	10
Calvados.	10	Lot.	3	Sèvres (Deux).	5
Cantal.	2	Lot-et-Garonne.	3	Somme.	6
Charente.	6	Lozère.	5	Tarn.	6
Charente-Inférieure.	5	Maine-et-Loire.	2	Tarn-et-Garonne.	4
Cher.	3	Manche.	3	Var.	7
Corrèze.	1	Marne.	2	Vaucluse.	2
Corse.	0	Marne (H).	2	Vendée.	5
Côte-d'Or.	5	Mayenne.	18	Vienne.	6
Côtes-du-Nord.	4	Meurthe.	12	Vienne (H).	7
Creuse.	1	Meuse.	6	Vosges.	1
Dordogne.	4	Morbihan.	20	Yonne.	4
Doubs.	7	Moselle.	5		
Drôme.	3	Nièvre.	8	Amérique.	4
Eure.	6	Nord.	9	Autriche.	1
Eure-et-Loir.	4	Oise.	4	Belgique.	9
Finistère.	2	Orne.	3	Italie.	5
Gard.	4	Pas-de-Calais.	3	Prusse.	1
Garonne (H).	6	Puy-de-Dôme.	8	Savoie.	6
Gers.	0	Pyrénées (B).	1	Suisse.	4
Gironde.	10				
TOTAL.	134	TOTAL.	326	TOTAL GÉNÉRAL.	[illegible]

Ceux de nos abonnés qui ont eu connaissance des autres tableaux que nous avons donnés trouveront qu'il y a ici une diminution assez notable. Nous n'avons aucune raison de le cacher, la

diminution était encore plus forte à la fin de juin dernier, et cette augmentation, qui coïncide avec les améliorations que nous avons faites aux *Annales*, nous est un garant que lorsqu'elles seront continuées et mieux connues, elles nous ramèneront tous nos anciens amis. Nous savons aussi que beaucoup d'autres recueils religieux s'étant élevés depuis deux ans, ont dû nécessairement tenter la fidélité de quelques-uns de nos abonnés, surtout par une diminution de prix *apparente* ou *réelle*. Nous n'avons aucune plainte à faire sur cela. Nous nous réjouissons sincèrement du nouvel appui que ces nouveaux recueils apportent à notre cause. Nous faisons des vœux pour la prospérité de tous ceux qui défendent les mêmes croyances que nous. Chacun a pris ou prendra sa place, plus ou moins difficile, plus ou moins pénible. La nôtre, nous le savons, toute grave, toute sévère, hérissée de sciences à peine connues du commun des lecteurs, n'est pas de celles qui doivent s'attendre à une grande popularité au milieu de ce siècle frivole, qui dévore avec tant de passion la *littérature facile*, facile, dis-je, à composer et facile à comprendre. Mais cette place n'était pas occupée; elle ne l'est pas encore : nous continuerons à la remplir tant que nous serons soutenus par les personnes qui jugent nos travaux utiles.

Nous nous apercevons en ce moment que nous avons alongé ce *compte-rendu* au delà des bornes que nous nous étions prescrites; mais c'est que nous avons voulu faire connaître en détail la situation entière des *Annales*. Aussi serons-nous courts dans ce que nous avons à dire sur nos travaux à venir.

L'esprit, la direction, le but des *Annales* sont connus; ils resteront les mêmes; le plan aussi en est tracé, il ne sera pas changé; seulement nous promettons de faire tous nos efforts pour mieux le remplir, et lui donner plus de développemens. C'est ce que nous espérons être à même de tenir, mieux encore que par le passé; car maintenant notre rédaction est plus complète et plus forte. Plusieurs de nos anciens amis ont recommencé à travailler avec nous; de nouveaux sont arrivés, et nous sommes assurés de la coopération de plusieurs autres. Nos lecteurs ont déjà dû s'apercevoir de ces changemens, à la lecture des articles insérés dans les six derniers numéros. Nous ne pouvons cependant passer sous silence la

coopération de M. de Paravey, un des plus savans orientalistes qui existent, et qui a bien voulu nous assurer qu'il regardait nos *Annales*, qu'il n'a connues que depuis quelques mois, comme celui de tous les journaux scientifiques qui a le mieux compris l'esprit et la marche qu'il convient d'imprimer à la science. On a déjà vu dans l'article qu'il nous donne dans ce cahier quelles profondes vues il sait jeter sur les points les plus obscurs et les plus reculés de l'histoire de l'humanité. Nous savons que ses porte-feuilles sont riches en semblables investigations, et il nous a promis d'en faire jouir nos lecteurs. Nous espérons aussi que quelques autres membres de la *Société Asiatique de Paris* prépareront pour les *Annales* des travaux qui sont à faire, et qui n'ont pas été faits jusqu'à ce jour parce qu'aucun encouragement n'était donné à de telles études. Leur publication même n'était pas possible dans les recueils qui existent, et qui ont une spécialité différente de la nôtre.

Les *Annales* s'honorent à bon droit d'une telle coopération et de tels suffrages.

Nous finissons ici. Nos abonnés connaissent suffisamment les *Annales*. Que ceux qui les croient utiles à la cause de notre foi veuillent bien répandre, autant qu'il sera en eux, leur doctrine et leur science, et aussi les aider et les soutenir selon leur pouvoir et leur influence. Si, comme nous avons tout lieu de l'espérer, la situation des *Annales* devient plus prospère, nous ne serons pas ingrats envers nos souscripteurs. On peut nous en croire. Le ton que nous prenons ici doit leur avoir appris que l'exécution dépend en entier de celui qui fait ces promesses. Aucune scission d'intérêt ou d'opinion ne peut exister dans la direction des *Annales* : celui qui signe cet article a fait tous les sacrifices nécessaires pour en être l'*unique propriétaire*, et être libre ainsi dans l'exécution de ses projets pour leur perfectionnement progressif.

Le Directeur, seul propriétaire,

A. Bonnetty,
Membre de la Société asiatique de Paris.

Nouvelles et Mélanges.

EUROPE.

ANGLETERRE. LONDRES. — *Découverte d'un reptile fossile inconnu ressemblant à un dragon.* — Dans une des dernières séances de la *Société géologique* de Londres, M. Mantell a présenté un fort bel échantillon des restes d'un reptile fossile d'espèce nouvelle, découvert dans les couches du terrain calcaire de la forêt de Tilgate. L'animal dont ces restes ont fait partie a dû être d'une dimension inférieure à celle du grand *iguanodon*, découvert et décrit par le même savant il y a quelques années.

Le Mémoire lu à la Société par M. Mantell, et contenant la description détaillée de l'ostéologie de ce nouveau reptile, nous apprend que son squelette présente des différences remarquables d'organisation avec le squelette de tout autre animal connu. Une partie de la charpente osseuse ressemble à celle du *crocodile;* une autre partie a de l'analogie avec celle de l'*iguanodon*; et une troisième approche de celle du *plésiosaurus*. Un des caractères distinctifs de cet animal a dû être une rangée d'écailles de 6 à 7 pouces de longueur, placées le long de l'échine, et qui probablement jouissaient de la faculté de se hérisser à volonté, ce qui devait lui donner la physionomie du terrible dragon mentionné dans les fables mythologiques de l'Orient.

Le grand *iguanodon* avait 70 pieds de long; ce nouvel animal n'a dû atteindre qu'à la moitié de cette dimension. Dans le but de donner une idée plus frappante du volume énorme de cette sorte de reptile, M. Mantell a fait voir un dessin d'une des jambes couverte de sa chair et de ses écailles, armée de ses griffes, et de la longueur juste qu'elle avait dû avoir sur l'animal vivant. Sa hauteur comprenait presque tout l'espace compris du plancher au plafond.

M. Mantell pense, d'après l'état dans lequel il a trouvé les os, que l'animal a dû habiter une contrée lointaine; que le corps a dû descendre, en flottant, le

cours d'une grande rivière comme le Gange, et se séparer par portions avant d'être complétement réduit en putréfaction. Si le squelette dépouillé eût été transporté par les eaux pêle-mêle avec des blocs ou des fragmens de pierre, les os paraîtraient usés et rompus par le frottement des vagues, et les parties du corps, qui ont été trouvées adhérentes ensemble, se seraient disjointes. D'un autre côté, si l'animal était originaire des contrées de Tilgate même, il serait presque impossible qu'on n'eût pas encore trouvé des sujets tout entiers dans le terrain en question. (*Mag. of nat. hist.*)

— *Rapport sur les découvertes faites dans l'Asie centrale.* — Le capitaine Burns, au service de la compagnie des Indes, à lu, la semaine dernière, à la *Société géographique* de Londres, un *rapport* sur ses voyages de découvertes dans une partie peu explorée de l'Asie centrale. Après avoir dressé la carte du cours de l'Indus, et avoir examiné les divers peuples qui habitent les bords de ce fleuve, M. Burns a pénétré par le Punjab dans le Caboul, et s'est rendu à la ville isolée de Bamian, dont les antiquités sont, à ce qu'il paraît, du plus haut intérêt. Il a traversé ensuite l'Hindoocoosh pour se rendre à Balkle et à Bokhara. Il est resté un mois dans cette dernière ville. Auprès de Balkle il a visité la tombe de son infortuné compatriote Moorcrost, qui a été assassiné, selon M. Jacquemont, pour s'être donné imprudemment dans ces contrées la qualité d'agent diplomatique anglais. De Bokhara, le capitaine Burns s'est dirigé à l'ouest sur la mer Caspienne; puis, tournant au sud, il a passé par la Perse, et est revenu dans l'Inde par la route de mer. Ses excursions par terre et par eau ont eu à peu près la même direction que les expéditions d'Alexandre.

Bibliographie.

Le Comité des traductions orientales de Londres, après avoir fait un rapport très-favorable de la traduction de l'ouvrage chinois intitulé : LE LIVRE DES RÉCOMPENSES ET DES PEINES, faite par M. Stanislas Julien, en a voté l'impression. Le texte de ce livre se compose de six pages renfermant 210 sen-

tences qui déjà ont été traduites par feu Rémusat. Mais ce qui donne un intérêt particulier au nouveau travail de M. S. Julien, c'est que la traduction de ce dernier sinologue est appuyée d'environ 1500 traits historiques et légendes qui se rattachent à la doctrine des *Tao-see*, ou sectateurs de la raison. Le *Livre des Récompenses et des peines* est l'ouvrage le plus répandu en Chine. C'est une espèce de code sur les maximes duquel est en partie basée la religion du *Tao*, ou de la Raison, qui est la religion du peuple. Le commentaire de M. S. Julien, joint à la traduction et au texte des 210 sentences, formeront un très-fort volume in-8o, dont le Comité de Londres va faire commencer l'impression.

Le même sinologue, M. S. Julien, a traduit en entier la belle tragédie intitulée : LE PETIT ORPHELIN DE LA FAMILLE DE TCHAO, dont le P. Prémare avait omis tous les morceaux en vers. Ce monument curieux de littérature chinoise ne peut manquer de présenter un vif intérêt à toutes les classes de lecteurs, et l'on doit s'attendre à ce que ce précieux et important travail sera bientôt rendu public par l'impression.

ERRATA DU TOME VII.

No 37,	p. 71,	l. 37,	*Église,*	lisez :	Églises.
	p. 79,	l. 20,	*lontems,*	—	Longtems.
No 38,	p. 108,	l. 32,	*Tien,*	—	*Lien.*
	p. 113,	l. 20,	*et a cru,*	—	et elle a cru.
No 39,	p. 201,	l. 18,	*mérité,*	—	mérite.
	p. 205,	l. 22,	*ils se,*		(retrancher : ils se.)
		l. 25,	*présentent,*		(ajouter : ils se.)
	p. 208,	l. 22,	*occupers,*	—	occuper.
		l. 25,	*Rambourg,*	—	RIAMBOURG.
	p. 210,	l. 16,	*présentent,*	—	présente.
	p. 216,	l. 15,	*un science,*	—	une science.
		l. 34,	*quelle elle est,*	—	quelle est.
No 40,	p. 254,	l. 26,	*chrétiennes,*	—	chrétienne.
	p. 276,	l. 5,	*Bertham,*	—	Bentham.
	p. 303,	l. 31,	*Pouraras,*	—	*Pouranas,*
No 41,	p. 396,	l. 14,	*etrait,*	—	extrait.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES,

DES AUTEURS ET DES OUVRAGES.

(Voir la table des articles au commencement.)

FIN DE LA TABLE DU SEPTIÈME VOLUME.

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE WARIN-THIERRY ET DUCROT,
à Epernay (Marne).

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE,

RECUEIL PÉRIODIQUE

DESTINÉ A FAIRE CONNAÎTRE TOUT CE QUE LES SCIENCES HUMAINES, ET EN PARTICULIER L'HISTOIRE, LES ANTIQUITÉS, L'ASTRONOMIE, LA GÉOLOGIE, L'HISTOIRE NATURELLE, LA BOTANIQUE, LA PHYSIQUE, LA CHIMIE, L'ANATOMIE, LA PHYSIOLOGIE, LA MÉDECINE ET LA JURISPRUDENCE, RENFERMENT DE PREUVES ET DE DÉCOUVERTES EN FAVEUR DU CHRISTIANISME;

Par une Société

D'ECCLÉSIASTIQUES, DE LITTÉRATEURS, DE NATURALISTES, DE MÉDECINS ET DE JURISCONSULTES.

CINQUIÈME ANNÉE.

Seconde édition. — 1841.

TOME VIII.

PARIS,

Au bureau des Annales de Philosophie Chrétienne,

Rue St.-Guillaume, n° 24, Faub. St.-Germain.

1834.

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE

Numéro 43. — 31 Janvier 1834.

Sciences.

DU PROGRÈS DES SCIENCES

ET DE LEUR INFLUENCE SUR LES CROYANCES RELIGIEUSES.

Les ouvrages littéraires ne possèdent plus le privilége exclusif de charmer les loisirs de l'homme et de fixer l'attention des esprits cultivés ; si la lecture des poètes et des grands écrivains séduit l'imagination et orne la mémoire, en y gravant des images nobles et gracieuses, si elle développe et entretient le sentiment exquis du goût, la lecture des ouvrages de science éveille aussi de fécondes idées, fait passer sous nos yeux de magiques tableaux, agite l'âme de mouvemens délicieux, devient, en un mot, une source de jouissances pures et multipliées. Il n'est, en effet, personne aujourd'hui qui n'aime la science, qui n'interroge avec curiosité les savans, qui ne consulte leurs livres pour y chercher l'explication des phénomènes et des merveilles de la nature. (CUVIER, Prospectus du *Dictionnaire des sciences naturelles*.)

Le siècle de Louis XIV, si fécond en grands événemens, ne le fut pas moins en grands hommes : la protection que ce monarque accorda aux lettres et aux arts, se refléta sur leurs ouvrages. L'architecture produisit des monumens que leur carac-

tère de grandeur fait aisément distinguer entre tous ceux dont fourmille la capitale; la Colonnade du Louvre, l'Hôtel et le dôme des Invalides, l'Arc de triomphe élevé en son honneur, sont bien au-dessus de l'Ecole militaire et des autres constructions du règne suivant. La peinture ne prit pas un si grand essor : il semble que, plus courtisane, elle voulut flatter encore la mollesse de la cour. Elle excella principalement à faire des bergères, des grâces, des enfans et des anges, et si sous la main de Lesueur, de Lebrun et de Lemoine, elle produisit des tableaux remarquables, elle ne put néanmoins s'élever à ces grandes conceptions qui avaient illustré les écoles de Raphaël et de Michel-Ange, et des autres grands maîtres de l'Italie.

Parmi les grands hommes contemporains du grand Roi, se dessinent, sur le premier plan, deux grande figures, celle de l'évêque de Meaux, dont le génie et la mâle éloquence forcent l'admiration, et celle de Fénélon, qui, par la douceur et la suavité de ses écrits, est tant goûté des gens du monde; et s'il était permis de comparer ces esprits supérieurs aux arts de la même époque, j'assimilerais Bossuet au caractère grandiose que prit l'architecture monumentale, Fénélon au genre tendre et gracieux qu'adopta la peinture.

Bien d'autres hommes célèbres se distinguèrent dans des genres divers. Molière excella dans la peinture des mœurs, Boileau dans la satyre, Racine dans l'expression des plus nobles et des plus tendres sentimens, madame de Sévigné est encore le modèle le plus achevé d'un style épistolaire, Descartes et Pascal reculèrent les bornes des sciences exactes, Tournefort et Jussieu enrichirent la botanique de leurs découvertes; mais les autres sciences naturelles ne suivirent pas la même impulsion, et elles ne produisirent en France aucune découverte importante sous ce règne mémorable.

La régence et le règne de Louis XV portèrent la corruption partout. Il semblait que les mœurs du monarque et de la cour desséchaient par leur influence délétère, toutes les sources de la vie sociale, et telle fut l'action de cette influence, qu'elle parut confisquer au profit de l'incrédulité tous les travaux des savans.

Cependant *Nollet* par ses *Leçons de Physique expérimentale*, *Gray* et *Dufay*, par leurs *Recherches sur l'électricité*, *Franklin* en dérobant au ciel sa foudre et ses éclairs, donnèrent une nouvelle vie à la *Physique*. *Buffon* traçait dans une prose harmonieuse l'*Histoire du règne animal*, mais son ignorance en *Géologie* laissa un vide immense dans le tableau, d'ailleurs si magnifique, qu'il nous a donné de la formation et de la construction du globe terrestre; tableau qui n'est du reste qu'une brillante hypothèse, incapable de soutenir l'examen le moins approfondi.

Plusieurs autres savans commencèrent à explorer le vaste champ de la Géologie, mais leurs découvertes ou plutôt leurs aperçus étaient loin d'avoir le degré de probabilité que cette science a acquis de nos jours. L'inspection des fossiles marins les amena à cette conclusion que la mer avait passé partout, et en comparant l'existence des continens connus par les plus anciens historiens avec cette hypothèse, ils en deduisirent pour l'existence du monde une antiquité effrayante pour l'imagination, et en contradiction manifeste avec les traditions chrétiennes. La découverte de débris d'éléphans en Sibérie sembla augmenter la force de leurs argumens; car pour que cette contrée eût jamais eu une température dans laquelle cet animal eût pu vivre, il fallait supposer un refroidissement dont la durée embrassait une suite innombrable de siècles. Des calculs chaldéens ou chinois, d'autres documens venus de l'Orient, semblaient confirmer ces conjectures, et il faut bien le dire, les écrivains catholiques les plus instruits, privés de faits et d'expériences contradictoires, paraissaient plutôt éluder que combattre ces objections, en n'y opposant sans cesse que l'autorité de la tradition.

Tous ces faits embellis et appuyés du sophisme séduisant de Jean-Jacques, de l'épigramme acérée de Voltaire, des froids calculs de d'Alembert, du jargon philosophique de Diderot, devaient entraîner aisément une jeunesse d'ailleurs corrompue par l'immoralité des hautes classes. Ce débordement d'impiété eut pour résultat la Révolution, dont les fureurs mirent le comble au mal, en abolissant le culte catholique, et par conséquent toute instruction religieuse et morale.

Pendant cette horrible tempête, tous les esprits étant tournés vers la politique, les sciences furent presque muettes; la *Chimie* seule fit de notables progrès. Le célèbre et malheureux *Lavoisier* lui avait fait faire un pas immense, par la décomposition de l'air et de l'eau, et en fixant une nomenclature rationnelle qui détruisit à jamais l'arbitraire de celles que jusqu'alors chaque chimiste adoptait à son gré. Ses immortels travaux ne le sauvèrent pas de la hache révolutionnaire, et l'on sait qu'il ne put pas même obtenir un sursis de trois mois pour mettre la dernière main à des expériences commencées, que remplirent et continuèrent avec beaucoup de succès, quand la France eut recouvré un peu de tranquillité, *Fourcroy*, *Bertholet*; *Chaptal*, *Vauquelin*.

L'extension que prit la Chimie donna aux autres sciences une impulsion nouvelle; en Italie, *Galvani* et *Volta* agrandirent le domaine de la *Physique;* en Allemagne *de Born* et *Werner*, en France *Deluc*, *Dolomieu* et *Daubenton* celui de la *Géologie*. Précédemment *Pallas* avait démontré le premier que les dépouilles d'éléphans et les carcasses de rhinocéros, trouvées avec leurs peaux entières, et des restes de ligamens et cartilages, n'auraient pu échapper à la putréfaction dans un pays chaud, que par conséquent ils avaient dû être transportés de leur sol natal dans le sol glacé de la Sibérie, par une violente inondation; Pallas ajoutait que ces restes l'avaient convaincu de la réalité d'un déluge, tout en avouant qu'il n'avait pu en concevoir la vraisemblance, avant d'avoir vu par lui-même tout ce qui peut servir de preuve à ce mémorable événement[1].

Mais voilà qu'au commencement de ce siècle, *Châteaubriand* apparaît avec son *Génie du Christianisme*, météore lumineux qui devait éclipser toute la fantasmagorie voltairienne. L'abbé *Haüy* porte le flambeau de la raison dans les *Recherches géologiques*: « En jugeant, dit-il, du progrès qu'ont dû faire » anciennement les causes qui produisent les comblemens, les » attérissemens et autres effets semblables, par celui qu'elles

[1] Pallas, *Observations sur les montagnes*, p. 72. Voir la description de ce qui reste de cet éléphant, dans nos tomes III, 262, 309; et VI, 154.

» ont fait depuis des époques connues, on peut en conclure » que nos continens sont d'une date peu ancienne, et qu'on » avait eu recours, sans fondement, pour expliquer leur for- » mation, à des causes qui auraient agi pendant une longue » série de siècles [1]. » Mais ce savant s'occupa surtout de *Minéralogie*. *Romé de Lisle* avait ramené l'étude de la cristalisation à des principes plus exacts ; *Bergmann* avait cherché à pénétrer dans le mécanisme de la structure des cristaux ; *Haüy* détermina les lois de la cristallisation, leurs formes primitives et leurs molécules intégrantes. Telle est la sagacité et la perfection de sa méthode, que la décomposition mécanique d'un cristal offre toujours des résultats conformes aux prévisions rigoureuses du calcul.

Bientôt l'illustre *Cuvier* embrassa l'étude de la *Géologie* sur une plus grande échelle : sous sa main le gigantesque mammout, le mastodonte et l'anoplotérium reprirent leurs formes et leurs caractères. Ses travaux sur le bassin de Paris, qui ont servi de modèle à toutes les études analogues, le confirmèrent dans les opinions émises par Pallas et Haüy ; enfin toutes ses recherches le conduisirent à cette conclusion, que le déluge est le dernier cataclysme qui ait bouleversé notre globe, et que la date assignée par Moïse à cette catastrophe est désormais certaine et incontestable [2].

Un savant physicien a bien voulu rétablir l'omniprésence de la mer, en la supposant la cause génératrice de l'irruption des volcans ; mais outre que son système est plus ingénieux que probable, il ne prouverait rien contre l'époque du déluge, parce qu'avant cet événement, la mer pouvait avoir d'autres bassins que ceux qui existent actuellement, et qu'il suffit pour que la science soit d'accord avec la tradition, que la dernière révolution du globe se rapporte au tems indiqué par l'Écriture.

Depuis, quelques écrivains ont voulu, en conservant les dates, substituer un autre système à celui de Moïse, mais ils n'ont pas trouvé d'écho. « *S'il faut faire une autre Genèse*,

[1] Haüy, *Minéralogie*, t. IV, p. 425.

[2] Cuvier, *Discours sur les révolutions du Globe*. Ce *Discours* a été inséré presque en entier dans les n. 6 et 7, tome I et II des *Annales*.

» dit un savant médecin, *j'aime autant m'en tenir à celle de » Moïse*[1]. » Écoutons un des chefs de la littérature actuelle : « On ne me soupçonnera pas d'assez mauvais goût, pour avoir » attendu à substituer mes théories aux faits de la révélation, » le moment, unique dans les longs âges du christianisme, où il » rallie comme le seul palladium de la dernière civilisation, » toutes les puissances rationnelles du genre humain [2]. »

Le système généralement adopté par les savans, la division des terrains en primtifs, secondaires et tertiaires, concorde très-bien avec l'idée d'un déluge, puisque dans les premiers on ne trouve aucun reste d'animaux ni de végétaux, et que leur présence dans les autres suppose une formation postérieure qui doit nécessairement son origine à de grands courans qui auraient dissous les terres et les auraient déposées successivement suivant l'ordre de leur pesanteur spécifique dans les vallées où ils furent arrêtés. Partout, en effet les formations secondaires se trouvent adossées aux montagnes primitives et conservent le même niveau des deux côtés des vallons où on les rencontre.

Si l'on ne trouve pas d'ossemens humains dans ces formations, c'est parce que l'homme et le singe étaient les seuls animaux qui ne nagent pas naturellement et dont les corps ne surnagent qu'au bout de quelques jours, tandis que tous les autres, au contraire, flottent quelques heures après leur submersion. Il est évident que les premiers dûrent ou être broyés par les nombreux débris que les eaux traînaient après elles, ou du moins être enterrés à une grande profondeur, et que les derniers ne dûrent être recouverts que d'une couche peu épaisse.

Mais ce n'est pas seulement la Géologie qui a concouru à démontrer la vérité de nos traditions. Champollion-le-jeune, en découvrant la langue des hiéroglyphes, a prouvé que le zodiaque de Denderah avait été mal expliqué, que son existence ne remontait pas plus haut que les premiers empereurs romains, et il a détruit par là toutes les indications que les incrédules tiraient de son antiquité prétendue. Abel Remusat a également recueilli, dans l'étude des langues orientales, des faits qui dé-

[1] Cordat, *Cours de physiologie*, Montpellier, 1831.

[2] Charles Nodier, *Élémens de linguistique*, dans les feuilletons du *Tems*.

mentent ceux qu'alléguaient les philosophes du 18e siècle; enfin les voyageurs ont fait des découvertes également précieuses pour la science et la religion, et tendant à prouver les faits racontés dans la Bible, et l'unité d'origine de l'espèce humaine.

Ainsi donc, les progrès de la physique, de l'histoire naturelle, de la géologie, de l'archéologie, de l'astronomie, l'étude des langues, les découvertes des voyageurs, ont de nos jours battu en ruine tous les argumens des philosophes du dernier siècle, et il n'est pas douteux que cette circonstance n'ait exercé sur les gens instruits de notre époque une grande influence, en faisant voir que la religion catholique n'avançait rien dans ses enseignemens qui fût contraire aux faits positifs attestés par l'expérience ou démontrés par la science et le calcul.

D'un autre côté, l'impulsion donnée aux lettres par Châteaubriand, a porté son fruit; ses œuvres, celles de Lamartine ont prouvé que le culte romain était éminemment poétique; et c'était beaucoup que de faire abandonner la vieille mythologie pour des sujets chrétiens. Ce mouvement a merveilleusement secondé celui de la science, et dejà tous les hommes remarquables par le talent et le génie inclinent vers le catholicisme : littérateurs et philosophes, tous conviennent de la nécessité, du besoin d'une croyance. Cette concession est un pas immense; car s'il faut une croyance, il faut une religion, et comme on n'en trouve pas encore d'aussi parfaite que la nôtre, sa cause est désormais gagnée auprès de tous les hommes de bonne foi.

L'aperçu rapide que je viens d'esquisser démontre d'une manière irrécusable que l'étude des sciences est d'un haut intérêt, non-seulement pour l'homme du monde, mais encore pour le chrétien, et qu'il est indispensable à quiconque se voue à l'étude, d'en prendre au moins une teinture générale et une idée assez exacte pour pouvoir en raisonner en connaissance de cause. Le littérateur qui les ignorerait, s'exposerait à d'étranges méprises, qui déconsidéreraient ses ouvrages, quelques parfaits qu'ils fussent d'ailleurs.

Que diront à présent les contempteurs de la religion, les enne-

mis du catholicisme qui font de l'ignorance sa compagne obligée? Sans doute, ils ne savent pas que les découvertes de la science ont aussi contribué au mouvement religieux qui se manifeste en ce moment; ils ne font pas attention à l'action salutaire que les travaux des savans ont eue sur les gens du monde et à l'influence que ceux-ci exercent sur les masses; les premières classes de la société se reflétant toujours sur le peuple. Il serait d'ailleurs facile de prouver par des calculs statistiques irrécusables que les départemens les plus ignorans sont aussi ceux où les crimes sont plus fréquens; que dans ceux, au contraire, où l'instruction est plus répandue, on trouve dans les populations plus d'attachement à la religion et plus de moralité publique.

Mais je m'aperçois que cette discussion me mènerait trop loin de mon sujet, et d'ailleurs, j'ai atteint le but que je m'étais proposé, si j'ai démontré, comme je l'espère, que si les philosophes du 18e siècle s'emparèrent des découvertes des savans pour étayer des systèmes anti-chrétiens, leurs argumens et leurs sophismes ont été complétement détruits par l'extension et le perfectionnement de toutes les sciences, et que c'est en partie à leur influence réparatrice que nous devons de voir aujourd'hui une réaction du principe religieux contre l'incrédulité et l'indifférence qui naguère menaçaient encore d'envahir toutes les classes de la société.

De M.

Voyages et traditions.

CROYANCES, SUPERSTITIONS, ET RESTES DES TRADITIONS PRIMITIVES,

OBSERVÉES PAR M. DUMONT D'URVILLE

DANS SON VOYAGE AUTOUR DU MONDE, A BORD DE L'*ASTROLABE*.

Nouvelle-Zélande. — Iles de Tonga.

Dieu unique et spirituel. — Demi-dieux ou anges. — Combat de deux frères ; Caïn et Abel. — Trinité zélandaise contribuant à la création de l'homme. — La femme tirée de la côte de l'homme. — Ame immatérielle et survivant au corps. — Récompenses et peines de la vie future. — Le *Tapou*, ou *Consécration* des objets. — Mortification volontaire pour se rendre la divinité favorable. — Honneurs rendus aux morts.

Nous avons déjà eu lieu de faire remarquer les singulières croyances et les précieux restes des traditions primitives, retrouvés chez les différens peuples, par les hardis et savans voyageurs qui ont parcouru, depuis le commencement de ce siècle, les contrées ignorées de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie. Aussi les *Annales* regardent-elles comme un devoir de suivre les travaux de ces voyageurs, et de les consigner dans leurs pages. Plusieurs raisons, tournant au profit des croyances catholiques, nous déterminent à ce soin ; voici les principales :

Les découvertes récentes ont fait tomber un grand nombre d'objections prétendues *savantes*, que l'on a formulées dans le

dernier siècle, et que l'on répète encore aujourd'hui, contre *l'existence de Dieu, la nécessité d'une religion, l'unité de l'espèce humaine, le déluge*, etc.; objections que l'on fondait avec ostentation et fracas sur le témoignage des voyageurs qui avaient, disaient-ils, trouvé des peuples entiers qui ne connaissaient aucun dieu, n'avaient aucune idée de religion ni de loi morale, différens par leur constitution physique des peuples de l'ancien monde, avec lesquels ils n'avaient jamais eu aucune communication, et qui ainsi ignoraient complétement tous les événemens mémorables que nos Ecritures disent s'être passés au commencement des sociétés.

Or, nos voyageurs modernes, plus instruits, plus attentifs, connaissant mieux la langue, les mœurs, les usages des pays qu'ils visitent, ont prouvé que les peuples, même les plus éloignés et les plus séparés de toute communication, croyaient non-seulement à un Dieu, avaient non-seulement une loi morale, mais encore qu'ils conservaient des souvenirs certains, et des restes reconnaissables de la création, de la chute du premier homme, du dogme de la régénération, de la promesse d'un rédempteur, de la réhabilitation de l'homme par la pénitence, du déluge, et de mille autres événemens, qui ne se trouvent rapportés clairement et fidèlement que dans la Bible.

Nous avons déjà donné plusieurs preuves de ces différentes traditions éparses dans le genre humain.

Que faut-il conclure de ces traditions et de ces croyances ? Nous pensons que le tems n'est pas venu d'établir un système sur toutes ces découvertes; elles ne sont pas encore assez complètes, assez nettes, assez précises, assez bien connues et assez examinées; mais ce que l'on en peut conclure dès à présent, c'est qu'elles forment une réponse entière et absolue aux objections philosophiques dont nous venons de parler; c'est qu'elles présentent d'admirables preuves, à l'appui des récits racontés dans nos livres sacrés.

Voyez comme les vues de Dieu sont grandes et admirables ! Au milieu de ce siècle si indifférent et si incrédule, au moment où la foi semble défaillir, même parmi ses enfans, on dirait qu'il réveille d'anciens témoins pour les opposer à notre scepticisme, et pour étayer notre foi chancelante. Ces témoins, il les

fait surgir de pays jusqu'à ce jour inconnus, qui se sont séparés des peuples de l'ancien continent, peut-être dès les tems qui ont suivi le déluge; et ces témoins, qui certes n'ont pas pu se concerter entre eux, nous racontent les mêmes faits que la Bible, et quelquefois avec les circonstances les plus minutieuses: ensorte que nous pouvons regarder ces peuples comme les juifs du paganisme, gardant pour nous des croyances qu'ils ne comprennent pas; malheureux échos destinés à répéter jusqu'à nos oreilles les sons qu'ils ont entendus dès le commencement! Puissions-nous ne pas être sourds à ces grandes voix; puissent ces croyances être aussi le levain caché, qui mêlé un jour à la pure farine de la doctrine évangélique, fermente et produise du pain au centuple au milieu de ces peuples dégénérés!

Après avoir ainsi expliqué les raisons qui nous déterminent à consigner religieusement dans les *Annales* ces fragmens de croyances antiques, nous sommes assurés que nos lecteurs liront avec plaisir et profit les traditions recueillies par M. le capitaine de vaisseau Dumont d'Urville, dans son *Voyage autour du monde*, à la recherche de l'infortuné Lapeyrouse.

Nous citerons seulement aujourd'hui ce qu'il nous rapporte des croyances et des traditions des peuples de la *Nouvelle-Zélande* et des îles de *Tonga*.

Traditions de la Nouvelle-Zélande.

« Les Nouveaux-Zélandais [1] donnent à leurs dieux le nom générique d'*Atoua*, et quelques savans ont cru trouver l'origine

[1] La Nouvelle-Zélande fut découverte en 1642 par le navigateur Tasman (Maltebrun, *Précis de géographie*).

Dans notre Numéro 3, tome I, page 169, en rendant compte du *Voyage aux îles de la Mer du Sud*, par le capitaine Peter Dillon, nous avons déjà fait connaître plusieurs des croyances et des superstitions des habitans des îles de l'Océanie: celles de *Fidji*, de la *Nouvelle-Zélande*, de *Tucopia*, de *Mannicolo*, d'*Otouboa*, d'*Indenny* et de *Mambo*.

Nous avons aussi parlé de l'état de la civilisation de ces îles, en rendant compte de la *Visite aux Mers du Sud*, *et en particulier aux îles Vashington et Sandwich*, par M. Stewart, missionnaire protestant, dans le Numéro 36, t. VI, p. 461. (464, 2e *édition*.)

de ce mot dans celui de *Dewa*, qui exprime aussi le nom de Dieu dans le sanscrit, d'où il a passé dans le malais.

» Il m'est impossible de donner une idée précise de ce qu'ils entendent par *Atoua*, ni de leur *théogonie*. Suivant MM. Marsden et Hendall, leur religion serait purement métaphysique, et ils ne reconnaîtraient qu'un *seul Dieu*, *tout-puissant*, *éternel*, *immatériel*, et présidant à la conservation du monde en général, à peu près tel que le Jupiter des Grecs. Mais comme cette divinité suprême resterait en quelque sorte étrangère aux destinées particulières des diverses parties de l'univers et à celles des hommes, ils reconnaîtraient en outre une foule d'autres divinités subalternes, chargées de présider aux élémens, aux diverses localités et à toutes sortes de fonctions spéciales.

» A travers toutes ces ténèbres, j'ai cru démêler en eux *l'idée d'un Dieu supérieur à tous les autres, unique et essentiellement spirituel* [1]. Ensuite les autres divinités seraient à peu près à leurs yeux, ce que sont les bons et les mauvais anges pour les chrétiens, ce qu'étaient pour les anciens les bons et les mauvais génies. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces insulaires ont la plus profonde vénération pour les esprits de leurs parens et de leurs chefs trépassés, auxquels ils accordent communément les honneurs et le titre d'*Atoua*. En certaines occasions, ils accordent aussi ces honneurs à leurs premiers chefs, même de leur vivant.

[1] En preuve de ce que nous avons dit de la fausseté des jugemens portés sur ces peuples, nous pouvons citer ce que Maltebrun disait, en 1813, de la religion de ces mêmes Zélandais :

« Une statue grossière, placée au milieu de leurs villages, semble la divi-
» nité particulière de la peuplade. L'autorité des prêtres est égale, sinon su-
» périeure à celle des chefs. Les Nouveaux-Zélandais enterrent leurs morts ;
» ils croient aussi que le troisième jour après l'enterrement, le cœur se
» sépare du corps, et que cette séparation est annoncée par une légère
» brise de vent, qui donne avis de son approche à une *Eitoua*, ou divinité
» inférieure, qui se penche sur la tombe, et l'enlève dans les nuages. »

Maltebrun écrivait pourtant sans préjugés contre la Bible. Mais les connaissances sur les croyances de ces peuples n'étaient pas plus avancées. (*Précis de Géographie*, tome IV, p. 354.)

» Il est égalcment certain que ces peuples n'adorent jamais des dieux en bois ou en pierre. Ces effigies hideuses que l'on observe entre leurs mains et aux portes de leurs cabanes et de leurs tombeaux, ne sont que des emblêmes, des signes mystiques qui ne peuvent pas être considérés comme de vraies idoles, pas plus du moins que les effigies de saints vénérés par les rites de la religion catholique.

» Il en est de même de ces *pounamous* qu'ils portent au cou et dont ils font un grand cas. Sans doute ils y attachent quelques idées superstitieuses, mais ils ne leur accordent aucun culte positif. Forster avait considéré ces pierres comme des amulettes, et il raconta qu'elles étaient connues sous le nom de *tiki* chez les Zélandais, aussi les comparait-il aux *tii* des Taïtiens. Il est possible qu'à *Totara-Nouï* ces emblêmes portassent le nom de *Tiki;* mais je ne crois pas que cette désignation soit en usage chez les peuplades du Nord. Il faut observer en outre que *tiki* signifie aussi *voir,* et qu'il peut y avoir confusion.

» J'ai dit ailleurs que, suivant les uns, *Mawi-Moua* et *Mawi-Potiki*, leurs deux principales divinités, étaient deux frères, dont le *premier tua* et *mangea le cadet;* d'où dériverait leur habitude de manger le corps de leurs ennemis tués dans le combat.

» Suivant M. Nicholas, le premier des dieux, le véritable Jupiter des Zélandais, serait *Mawi-Ranga-Rangui*, dont le nom signifie littéralement *Mawi, habitant du ciel. Tipoko*, dieu de la colère et *de la mort,* marche immédiatement après lui; comme le plus redoutable, c'est celui qui aurait le plus de part aux hommages des hommes. *Towaki*, suivant d'autres *Tauraki* (peut-être plus exactement *Tau-Wati),* comme maître direct des élémens, jouerait aussi un rôle important. C'est au courroux de ce dieu que sont dus les orages et les tempêtes.

» Après ces trois divinités seulement, marcheraient *Mawi-Moua* et *Mawi-Potiki*, dont le premier n'a guère eu d'autre emploi que de former la terre, tant qu'elle est restée au-dessous des eaux, et de la tenir toute prête à être attirée à la surface au moyen d'un hameçon qui la tenait attachée à un immense rocher. *Mawi-Potiki* la reçut ainsi préparée des mains de son frère, l'entraîna à la surface de l'eau, et lui donna la forme

qu'elle a aujourd'hui : il préside en outre aux maladies humaines, et le plus important de ses privilèges est de pouvoir donner la vie que *Tipoko* seul peut retirer. Connu sous le nom seulement de *Mawi*, ce dieu joue un très-grand rôle dans les opinions superstitieuses de ces peuples; car on conçoit facilement que les fonctions des trois *Mawi* peuvent se confondre, et se réunir sur un seul et même être dans leurs idées. Suivant Forster, *Mawi* était aussi adoré aux *îles de la Société;* suivant M. Ellis, *Mawi* n'aurait été qu'un prophète très-célèbre dans ces mêmes îles. Enfin, selon Mariner, *Mawi*, nouvel Atlas, supportait la terre, et ses mouvemens occasionnaient les tremblemens de terre.

» *Heko-Toro*, dieu des charmes et des enchantemens, perdit jadis sa femme; il alla la chercher en plusieurs endroits inutilement, et ne la trouva enfin qu'à la Nouvelle-Zélande. Au moyen d'une pirogue suspendue au ciel par les deux bouts, ces deux époux rejoignirent leur demeure céleste, où ils brillent encore sous la forme d'une constellation.

» Serait-il vrai que les Zélandais croient que le premier homme fut créé par le concours des trois *Mawi*, que le premier eut la plus grande part à cette œuvre, et qu'enfin la première femme fut formée d'une des côtes de l'homme[1] ? Ce serait un rapprochement bien singulier avec les traditions de la *Genèse*. Ce qui rendrait cette analogie plus remarquable encore, serait le nom d'*Iwi*, que ces insulaires donnent aux *os* en général, et qui pourrait bien n'être qu'une corruption du nom de la mère du genre humain, suivant les écrits de Moïse.

» L'histoire de *Roua* qui tomba dans un puits, s'accrocha à un arbre et fut ensuite transporté dans la lune, où on le voit encore aujourd'hui, est moins remarquable.

» Les naturels ont des dieux qui président à certaines localités: comme celui qui habite la caverne des îles *Manawa-Tawi*,

[1] Voyez dans le numéro 30, tome v des *Annales*, p. 475 (2e *édit.* 476), ce que nous avons dit de l'ancien monument de sculpture trouvé dernièrement à Java, et qui représente l'Adam et l'Ève de l'Océanie, à côté d'un arbre chargé de fruits, lequel est entouré d'un serpent roulé autour du tronc, et qui s'élève jusque dans son feuillage.

celui qui préside aux deux rochers de l'embouchure du *Shouki-Anga*. M. Marsden nous apprend de quelle manière ce dernier *Atoua*, offensé par les marins du *Cossack*, se vengea de l'outrage commis envers les rochers sacrés, en causant la perte de ce navire.

» La première fois que les Zélandais virent les Européens, ils les prirent aussi pour des divinités ou des esprits armés du tonnerre et des éclairs. Ces insulaires désignent tous les Européens, ou plutôt tous les blancs, par le nom générique de *pakeha*. Je n'ai jamais pu savoir d'où cette désignation tirait son origine; ce qui m'a surpris, c'est qu'elle m'a semblé adoptée sur les divers points de la Nouvelle-Zélande, et cela donne lieu de croire que cette dénomination existait, même avant les voyages de Cook. Les Nouveaux-Zélandais avaient donc depuis long-tems connaissance d'une race d'homme distincte de celle à laquelle ils appartenaient.

» Tout récemment, ces sauvages ont souvent accordé les honneurs divins à nos montres, dont le mouvement et le mécanisme surpassent la portée de leur intelligence, et qu'ils ne peuvent considérer que comme des êtres surnaturels.

» M. Marsden demandait un jour à un insulaire comment il se figurait l'*Atoua* ou *Dieu;* celui-ci répondit : « *Comme une ombre immortelle.* » Quand j'adressais la même question à *Touai*, ce chef disait que l'*Atoua* était un *esprit*, un *souffle tout-puissant*, en laissant échapper doucement son haleine pour mieux exprimer sa pensée [1].

» Cependant les Zélandais croient que l'*Atoua* revêt quelquefois une forme matérielle. Par exemple, ils sont convaincus qu'une personne attaquée d'une maladie mortelle est tombée au pouvoir de l'*Atoua*, qui s'est introduit dans son corps sous la forme d'un lézard, et qui lui ronge les entrailles, sans qu'il soit possible à aucun pouvoir humain de lui résister.

[1] Voir ce que nous avons dit de ce nom de *souffle*, donné par tous les peuples à l'âme humaine et à tout être immatériel, mot qui est *impropre*, mais qui a été employé pour raconter la création de l'âme humaine, et s'est ainsi répandu parmi tous les peuples. Numéro 28, tome v, page 306.

» La présence de l'*Atoua* s'annonce le plus souvent, dit-on, par un sifflement bas et sourd; du moins c'est ainsi que celui de *Kaï-Para* révélait son approche, au dire du prêtre *Moudi-Akou*. On sait que la même opinion régnait à *Taïti*.

» Les roulemens du tonnerre leur inspirent une terreur religieuse; ce bruit présage les batailles. Les naturels s'imaginent que l'*Atoua*, sous la forme d'un immense poisson, produit ce bruit; et ils lui adressent des prières pour le supplier de ne point leur faire de mal, non plus qu'à leurs amis. En certaines occasions, surtout quand ils redoutent la colère de leurs dieux, les Zélandais leur adressent des prières. Crozet avait cru remarquer qu'ils se réveillaient vers le milieu de la nuit pour se mettre sur leur séant et marmotter quelques mots qui ressemblaient à des prières. Ils ont une prière pour invoquer le vent quand ils sont en calme. Dans une violente tempête, *Toupe* adressait de ferventes prières à l'*Atoua* pour calmer les élémens, et paraissait placer une grande confiance en son assistance; tandis que son compagnon *Temarangai*, doué d'une dose de foi moins grande, s'abandonnait au désespoir. D'autres fois, au lieu de prier l'*Atoua*, ils le chargent d'injures et d'imprécations, comme s'ils comptaient par là l'effrayer et le chasser; en un mot, ils semblent employer contre lui une sorte de conjuration. La prêtresse *Wanga-Taï*, à ce que rapporte M. Dillon, pria les dieux de la Nouvelle-Zélande de protéger la navigation de son bâtiment, quand il quitta la *baie des îles* [1].

» Pour correspondre avec la divinité, pour l'apaiser par des prières, pour expliquer ses volontés, ces peuples ont des prêtres qu'ils nomment *Arikis*, aux environs de la baie des îles; mais dont le véritable nom paraît être *Tohounga*, d'un mot qui signifie *concevoir, comprendre*. Ces *tohoungas* sont toujours consultés dans les occasions importantes; leurs décisions sont d'un grand poids dans toutes les entreprises; et pour rien au monde les naturels n'oseraient s'opposer aux volontés que *l'Atoua* leur intime par la bouche des *tohoungas*. Ces hommes ont aussi le pouvoir de prédire l'avenir; ils jouissent du privilége de

[1] Nous avons parlé au long de cette prêtresse, dans le Numéro 3, Tome 1, page 184.

pouvoir calmer les orages, apaiser les vents, arrêter les maladies, chasser certains maux, etc.

» Les fonctions de prêtres sont héréditaires; les pères sont chargés d'enseigner à leurs enfans les cérémonies et les fonctions de leur ministère.

» Par suite de la vénération qu'ils ont pour les divinités de toutes les nations, aux yeux des Zélandais tout homme qui a des rapports avec Dieu devient pour eux un être inviolable, quelle que soit d'ailleurs sa religion. C'est à ce titre qu'ils ont toujours respecté la personne des missionnaires, même dans les momens où leur colère et leur fureur, parvenues au plus haut degré d'exaspération, semblaient disposer ces sauvages aux derniers excès.

» Comme dans presque toutes les peuplades encore dans l'enfance de la civilisation, là les prêtres unissent à leurs fonctions particulières celles de médecin. Dès qu'une personne tombe dangereusement malade, le prêtre médecin est appelé et ne quitte plus son malade qu'il ne soit guéri ou enterré. Ses moyens curatifs se bornent le plus souvent à des prières à l'*Atoua*, à des jongleries de diverses natures, surtout à faire observer rigoureusement les préceptes du *tapou*

» Les Zélandais ont des idées bien plus positives touchant *l'immortalité de l'âme* et *son existence future*, qu'on ne l'attendrait de leur état de civilisation. L'*âme* ou *esprit* qu'ils nomment *Waidoua*, est un souffle intérieur, parfaitement distinct de la substance ou enveloppe matérielle qui forme le corps. Au moment de la mort, ces deux substances, jusqu'alors étroitement unies, se séparent par un déchirement violent; le *Waidoua* reste encore trois jours après la mort à planer autour du corps, puis il se rend directement vers une route fictive qui s'étend d'un bout à l'autre de l'île *Ika-Na-Mawi*, et qui aboutit au rocher *Reinga* (départ), vrai Ténare de ces peuples.

» Là un *Atoua* emporte dans les régions supérieures du ciel ou le séjour de la gloire, *rangui*, la partie la plus pure du *Waidoua*, tandis que la partie impure est précipitée dans les ténèbres, *po-noui* ou *po-kino*. Du reste, il ne faut pas croire qu'aux mots de pur et impur, ces hommes attachent aucune idée positive de crime et de vertu, ou de bien et de mal. Pour eux,

ces distinctions morales sont vides de sens; ils ne reconnaissent que l'honneur et le déshonneur, la gloire ou la honte. L'un est pour le vainqueur, l'autre pour le vaincu : superstition terrible, et dont il est facile de saisir de suite toutes les conséquences. C'est bien là le cas de s'écrier : *Væ victis!*..... Malheur aux vaincus! En effet, ils sont intimement convaincus qu'en dévorant le corps de leur ennemi, non-seulement ils détruisent sa substance matérielle, mais qu'en outre ils absorbent, ils assimilent à leur âme, à leur esprit, la partie immatérielle, le *Waidoua* de ce même ennemi. Leur propre *Waidoua* reçoit un nouveau degré de gloire et d'honneur par cette aggrégation, et plus un chef aura dévoré d'ennemis d'un rang distingué dans ce monde, plus dans l'autre son *Waidoua* triomphant sera heureux et digne d'envie.

» Du reste, ils n'ont qu'une idée très-vague du genre de bonheur dont ils jouiront dans cette existence future. Il paraît cependant qu'ils le font principalement consister dans de grands festins en poissons et en patates, et dans des combats où les *Waidouas* élus seront toujours vainqueurs.

» Les *Waidouas* des morts peuvent communiquer accidentellement avec les vivans; le plus souvent ils le font sous la forme d'ombres légères, de rayons du soleil, de souffles violens, etc. Ces apparitions sont très-fréquentes, et rien ne pourrait persuader à ces naturels que ce ne sont que des illusions de leur imagination. Il en résulte que ces hommes éprouvent, à l'approche des tombeaux, la même terreur religieuse que nombre d'Européens dans les classes du peuple. *Okouna* n'ose jamais approcher de la tombe d'un mort, dans la crainte d'y voir apparaître son *Waidoua*.

» Ces naturels s'imaginent que le siége de l'âme est dans l'œil gauche, et les chefs pensent que cet œil, à son tour, est représenté par une étoile particulière du firmament. Ainsi, leur esprit ou *Waidoua* a pour représentant un astre du ciel; de là une foule d'allusions entre l'état de cette étoile et celui du *Waidoua*, dont elle est l'image. L'astre acquiert ou perd de son éclat suivant que le chef est plus ou moins favorisé par la fortune, et son *Waidoua* est soumis aux mêmes modifications. D'autres imaginent que cet astre ne paraît qu'à la mort du che

qu'il représente. Les anciens Grecs et les anciens Romains ne voyaient-ils pas aussi dans certaines constellations l'emblème de leurs souverains ou de leurs héros décédés?

» C'est pour mieux anéantir le *Waidoua* de son ennemi que souvent un chef, au moment où il vient de terrasser un rival redouté, lui arrache l'œil gauche et l'avale. D'autres se contentent de boire le sang fumant de leur ennemi pour éviter la fureur du *Waidoua* vaincu, persuadés que, par cette action, ce *Waïdoua* s'identifie avec celui du vainqueur, et dès-lors ne peut plus lui être nuisible.

» Le *tabou*, ou plus correctement *tapou*, à la Nouvelle-Zélande, est une superstition bizarre et vraiment caractéristique pour tous les peuples de la race polynésienne, depuis les grandes îles qui nous occupent jusqu'aux *îles Hawaii*, en suivant une zône inclinée à la méridienne, et dont les habitans parlent tous une langue commune dans son origine.

» Sans nul doute, le but primitif du *tapou* fut toujours l'intention d'apaiser la colère de la divinité, et de se la rendre favorable, en s'imposant une *privation volontaire* proportionnée à la grandeur de l'offense ou à la colère présumée du dieu en question. Il n'est guère de système de religion où cette croyance n'ait pénétré, où elle n'ait été caractérisée par des actes plus ou moins singuliers.

» Plus que tout autre habitant de la Polynésie, le Zélandais est aveuglément soumis aux superstitions du *tapou*. Il croit seulement que le *tapou* est agréable à l'*Atoua*, et ce motif lui suffit. En outre, il est convaincu que tout objet, soit être vivant, soit matière inanimée, frappé d'un *tapou*, se trouve dès-lors au pouvoir de la divinité, et par-là même interdit à tout contact profane; quiconque porterait une main sacrilége sur un objet soumis à un pareil interdit, provoquerait le courroux de l'*Atoua*, qui ne manquerait pas de l'en punir en le faisant périr, non-seulement lui-même, mais encore celui ou ceux qui auraient établi le *tapou*, ou en faveur desquels il a été institué.

» Mais le plus souvent les naturels s'empressent de prévenir les effets du courroux céleste en punissant sévèrement le coupable. S'il appartient à une classe élevée, il est exposé à être dépouillé de toutes ses propriétés, et même de son rang, pour être relé-

gué dans les dernières classes de la société. Si c'est un homme du peuple ou un esclave, il peut arriver que la mort seule puisse expier son offense.

» Un mot du prêtre, un songe, ou quelque pressentiment involontaire, donne-t-il à penser à un naturel que son dieu est irrité, soudain il impose le *tapou* sur sa maison, sur ses champs, sur sa pirogue, etc., etc., c'est-à-dire qu'il se prive de l'usage de tous ces objets, malgré la gêne et la détresse auxquelles cette privation le réduit.

» Tantôt le *tapou* est absolu et s'applique à tout le monde, alors personne ne peut s'approcher de l'objet *tapoué* sans encourir les peines les plus sévères. Tantôt le *tapou* n'est que relatif, et n'affecte qu'une ou plusieurs personnes désignées L'individu soumis personnellement à l'action du *tapou* est exclu de toute communication avec ses compatriotes; il ne peut se servir de ses mains pour porter ses alimens à sa bouche. Appartient-il à la classe noble, un ou plusieurs serviteurs sont assignés à son service, et participent à son état d'interdiction; n'est-il qu'un homme du peuple, il est obligé de ramasser ses alimens avec la bouche, à la manière des animaux.

» Le plus souvent le *tapou* n'est qu'accidentel ou temporaire. Alors certaines paroles prononcées, certaines formalités en déterminent l'action, comme elles en suspendent le pouvoir et en terminent la durée. Nous n'avons que très-peu de données à l'égard de ces cérémonies; il est sans doute réservé aux missionnaires de lever un jour les ténèbres dont cette matière est encore enveloppée. Seulement il m'a semblé que pour détruire l'effet restrictif du *tapou*, le principe de la cérémonie consistait dans l'action d'attirer et de concentrer sur un objet déterminé, comme une pierre, une patate, un morceau de bois, toute la vertu mystique étendue d'abord sur les êtres *tapoués*, puis à cacher cet objet dans un lieu à l'abri de tout contact de la part des hommes.

» On se condamne au *tapou*, au départ d'une personne chérie, pour attirer sur elle la protection de la Divinité. Quand une tribu entreprend la guerre, une prêtresse se *tapoue*, elle s'interdit toute nourriture durant deux jours; le troisième, elle

accomplit certaines cérémonies pour attirer la bénédiction divine sur les armes de la tribu.

» Le *tapou* joue ainsi le rôle le plus important dans l'existence du Nouveau-Zélandais. Il dirige, détermine ou modifie la plupart de ses actions. Par le *tapou*, la Divinité intervient toujours dans les moindres actes de la vie publique et privée, et l'on sent quelle influence une telle considération doit avoir sur l'imagination d'hommes pénétrés dès la plus tendre enfance d'un préjugé aussi puissant [1].

» Les Nouveaux-Zélandais croient fermement aux enchantemens qu'ils nomment *makoutou*. C'est une source intarissable de craintes et d'inquiétudes pour ces malheureux insulaires; car c'est à cette cause qu'ils attribuent la plupart des maladies qu'ils éprouvent, des morts qui arrivent parmi eux. Les songes, surtout ceux des prêtres, sont d'une haute importance pour les décisions de ces sauvages. On a vu des entreprises concertées depuis long-tems, arrêtées tout-à-coup par l'effet d'un songe, et les guerriers reprendre le chemin de leurs foyers au moment où ils se repaissaient de l'espoir d'exterminer leurs ennemis et de se régaler de leurs corps. Résister aux inspirations d'un songe, serait une offense directe à l'*Atoua* qui l'a envoyé.

» Les Zélandais rendent de grands honneurs aux restes de leurs parens, surtout quand ils sont d'un rang distingué. D'abord on garde le corps durant trois jours, par suite de l'opinion que l'âme n'abandonne définitivement sa dépouille mortelle que le troisième jour après le trépas. Il est porté ensuite et inhumé dans quelque endroit isolé, entouré de palissades et tapoué. Des pieux, des *croix*, ou des figures sculptées et rougies à l'ocre, annoncent la tombe d'un chef : celle d'un homme du commun, n'est indiquée que par un tas de pierre. Ces tombes portent le nom de *oudou-pa*, *maison de gloire*.

» On dépose sur la tombe du mort des vivres pour nourrir son *Waidoua;* car, bien qu'immatériel, il est encore, dans la croyance de ces peuples, susceptible de prendre des alimens.

[1] Ceux qui désireraient plus de détails sur cette singulière coutume, peuvent consulter l'article intitulé *Visite aux mers du Sud et aux îles de Washington*, qui se trouve dans le Numéro 36, tome VI des *Annales*, p. 464.

» Le corps ne reste en terre que le tems nécessaire pour que la corruption des chairs leur permette de se détacher facilement des os. Il n'y a pas d'époque fixe pour cette opération; car cet intervalle paraît varier depuis trois mois jusqu'à six mois, et même un an. Quoi qu'il en soit, au tems désigné, les personnes chargées de cette cérémonie se rendent à la tombe, en retirent les os, et ont soin de les nettoyer avec la plus grande attention: un nouveau deuil a lieu sur ces dépouilles sacrées, certaines cérémonies religieuses sont accomplies; enfin les os sont portés et solennellement déposés dans le sépulcre de la famille Dans ces sépulcres, qui sont des caveaux ou des grottes formées par la nature, les ossemens sont étendus communément sur de petites plates-formes élevées à deux ou trois pieds au-dessus du sol.»

Traditions de l'ile de Tonga.

Création.—La terre sortie des eaux et peuplée de plantes, d'arbres et d'animaux.— Le fils du premier habitant tue par trahison son frère, plus jeune et plus vertueux.—Les descendans du meurtrier sont maudits. — Origine des noirs.

L'île de Tonga est la plus considérable des îles des Amis. Voici les croyances et les traditions que M. Dumont d'Urville a encore trouvées parmi les peuples qui l'habitent.

« Un jour *Tangaloa*, l'un de leurs dieux, alla pêcher à la ligne, et il arriva que l'hameçon resta accroché à un rocher au fond de la mer. En retirant sa ligne, le dieu amena à la surface des eaux toutes les îles *Tonga* qui n'eussent formé qu'une seule terre, si la ligne n'eût pas rompu, ce qui fut cause que cette terre se divisa en plusieurs fragmens isolés, comme elle l'est aujourd'hui. Les naturels montrent dans un rocher un trou de deux pieds de diamètre environ qui le traverse en entier, et où l'hameçon de *Tangaloa* resta fixé. Les terres *Tonga*, une fois amenées au-dessus des eaux, furent, par l'influence divine, couvertes de plantes, d'arbres et d'animaux semblables à ceux du *Bolotou*, mais de qualité inférieure et d'une nature périssable. *Tangaloa*, désirant ensuite que *Tonga* fût aussi habité par des êtres intelligens, dit à ses deux fils: « Allez, emmenez

» vos femmes, et demeurez à *Tonga;* divisez la terre en deux, et » habitez chacun sur votre portion. » Ce qui fut exécuté.

» L'aîné se nommait *Toubo*, et le plus jeune *Vaka-Akou-Ouli*. Celui-ci était doué d'une grande sagesse, et ce fut lui qui inventa le premier les haches, les colliers, les étoffes et les miroirs. *Toubo* montrait un caractère tout différent, car il était paresseux, ne faisait que courir çà et là ou dormir, et convoitait ardemment les beaux ouvrages de son frère.

» Pour s'en rendre maître, il résolut de tuer par trahison *Vaka-Akou-Ouli;* un jour qu'il le rencontra à la promenade, il le frappa jusqu'à ce qu'il fût mort. Alors leur père descendit du *Bolotou* dans une violente colère, et demanda à *Toubo:* « Pourquoi avez-vous tué votre frère? ne pouviez-vous pas travailler comme lui? ô méchant que vous êtes! ... Allez-vous-en! allez porter mes ordres aux membres de la famille de *Vaka-Akou-Ouli*, dites-leur de venir ici. »

» Cela fait, *Tangaloa* leur dit sur-le-champ: « Mettez vos pirogues à la mer, faites route vers l'Est, vers la grande terre qui s'y trouve, et fixez-y votre séjour. La couleur de votre peau sera *blanche* comme vos cœurs, car vos cœurs sont purs; vous serez sages, vous ferez des haches, vous posséderez de grandes pirogues et toutes sortes de richesses. J'irai moi-même commander au vent de souffler constamment de votre terre vers *Tonga;* mais ceux-là (en parlant du peuple de *Tonga*) ne seront pas capables de se rendre chez vous avec leurs mauvaises pirogues. »

» Puis *Tangaloa* parla ainsi aux membres de la famille *Toubo:* « Vous serez *noirs*, parce que vos cœurs sont méchans, et vous serez misérables: vous n'aurez point le talent de fabriquer des choses utiles, et vous ne pourrez point aller à la grande terre de vos frères. Comment pourriez-vous le faire avec vos mauvaises pirogues? Mais vos frères viendront et commerceront à *Tonga* quand cela leur fera plaisir. »

» Mariner dit que les chefs et les *mata-boulais* lui avaient souvent affirmé qu'ils tenaient ce récit de leurs pères et de leurs grands-pères[1]. »

A. B.

[1] *Voyage de l'Astrolabe*, 1832, tome IV, première partie, pages 295 à 296.

Histoire.

CONSIDÉRATIONS
SUR L'ORIGINE ET LES EFFETS DU DIVORCE
CHEZ LES ROMAINS.

Réflexions générales sur les causes des discussions actuelles concernant le divorce.— Histoire du divorce à Rome.— Son origine.— Ses funestes effets.—Réfutation de Montesquieu.— De quelques dispositions des lois germaines et bourguignones.— Influence du christianisme sur le mariage et le sort des femmes.

S'il suffisait de montrer la vérité aux hommes pour les convaincre, tout serait dit, depuis long-tems, sur les choses les plus importantes; grâce au ciel, tout ce qui tient à notre bonheur, tout ce qui règle nos devoirs, tout ce qui épure et ennoblit la vie, a été mis dans une telle évidence par le christianisme, qu'il n'y a plus pour nous de difficulté réelle que la pratique. Du reste, le monde est toujours livré à nos discussions; c'est-à-dire, que Dieu laisse notre pauvre intelligence s'évertuer tant qu'elle peut à connaître et à savoir; notre esprit et notre corps ont été frappés d'une égale faiblesse, et par une juste punition de notre orgueil, la science et la gloire devaient nous coûter bien plus encore que le soin de notre propre subsistance. Aussi ne pouvons-nous rien apprendre que par des labeurs sans fin; pendant que nous vantons nos découvertes, il y a toujours autour de nous des profondeurs impénétrables, et tout ce que nous saisissons ne fait qu'étendre à nos yeux l'inconnu et le possible.

Il n'en est pas ainsi de la vertu; comme elle fait l'obligation de notre vie, notre condition sociale, notre destinée, elle ne devait pas être abandonnée à notre curiosité et à notre jugement; des lois certaines ont donc été révélées à la terre dès le commencement; une manifestation plus complète nous a été apportée ensuite par un céleste médiateur. Toute civilisation est venue de cette *foi*, pendant 1800 ans, et tout ce qui a repoussé ou quitté cette *foi* est demeuré ou retombé dans la barbarie. Aujourd'hui même, où l'on n'admet plus que des opinions, le christianisme n'en est pas moins le plus prodigieux événement de ce monde et le plus authentique, comme la charte la plus parfaite est toujours celle de Sinaï, révisée au Calvaire. La conscience universelle l'admire; rien de plus beau que la morale de l'Évangile, tous l'avouent; c'est la seule chose que l'esprit d'erreur n'ose pas contester. Où serait donc la vérité, si elle n'était pas là ? Quoi de mieux à suivre que cette morale si sublime, si simple tout à la fois et si autorisée ? Cependant les hommes, quand la passion les tient, ont si peu de pénétration, de force ou de sincérité, et cet esprit d'erreur est si subtil et si opiniâtre, que les plus pernicieux sophismes sont reçus souvent comme la raison souveraine, que les plus vieilles redites, avec un air de philosophie, passent pour des illuminations nouvelles de sagesse. Ainsi ceux qui ont embrassé le parti de la vérité ne doivent point se lasser de la défendre, ni laisser le champ libre aux divagations et aux réformes. Si l'erreur triomphe, il ne faut pas lui donner le plaisir de triompher sans contrôle. Il n'est pas plus inutile que difficile de lui prouver qu'elle a tort; car lorsque sans s'étonner de l'engoûment général, quelques voix fermes lui disent son nom en face, elle s'étonne elle-même, elle recule quelquefois, et si elle passe outre, la connaît du moins qui veut la connaître.

Le christianisme avait banni le *divorce* de la civilisation moderne; le divorce menace de rentrer, par une effraction légale, dans notre législation. Au bout de dix-huit siècles on s'est avisé qu'il était bien gênant pour les époux de vivre deux à deux sans se quitter; la chose devait paraître singulière, je ne dis pas seulement aux catholiques, qui prennent au sérieux toutes les

actions de la vie, il semble qu'elle dût scandaliser encore les habitués des romans et de la comédie, qui finissent toujours par un mariage avec serment obligé d'amour inaltérable et de fidélité éternelle. Mais la philosophie avait jeté tout d'un coup un éclat extraordinaire, et en travaillant à nous dévoiler la science occulte de la philantropie, elle venait de faire une découverte toute récente et fort curieuse, c'est que l'homme n'était véritablement qu'un animal et la pensée une *dépravation* [1]; et il faut convenir, pour être juste, que MM. les philosophes en donnaient eux-mêmes une assez bonne preuve; car à les entendre, et surtout à les voir faire, il y avait de quoi être convaincu. L'homme, pour atteindre sa perfection, devait donc revenir à l'état de nature, et se remettre au plus tôt sur ses quatre pattes primitives, dont il avait si malheureusement perdu l'usage. On sentit cependant que de tels progrès exigeaient du tems; que l'espèce humaine, si gauchement dressée sur son *train de derrière* [2], après une si longue dégradation, ne pouvait tout de suite arriver à une réforme si rigoureuse et retrouver le niveau de ce qu'elle appelle ses mains avec ses autres pieds; du moins on fit ce qu'on put pour commencer.

Les *autres animaux* ne se marient pas; l'homme seul est tombé dans ce préjugé, si invétéré maintenant, qu'il fallait encore le ménager; mais on prit un excellent moyen, quoique déjà connu, de se rapprocher de l'orang-outang, du cheval et de toutes les races non dégénérées, en rendant aux époux la liberté originelle de se quitter pour une autre femelle et un autre mâle. Le divorce fut donc proclamé en 1792.

Ce premier essai fut arrêté comme tant de bonnes choses de ce tems-là; les Saints-Simoniens, qui devaient faire le reste, sans doute, n'ont pas trouvé les esprits assez préparés; mais qu'ils ne se découragent pas; avec un peu de patience, ils finiront par avoir des néophytes, puisqu'on veut rentrer dans la voie du progrès *moral*, autrement dit *animal*, par le divorce.

Et voyez quelle sage gradation on observe dans tout cela! Pour ceux auxquels une règle fanatique impose la continence,

[1] Rousseau, *Discours sur l'inégalité des conditions*, etc.

[2] Id. Ibid.

ce qui est le dernier degré dans l'échelle de la barbarie, on réclame le droit de se marier; pour ceux qui se marient, le droit de divorcer; puis on réclamera pour tous le droit de ne plus faire comparaître ses penchans et ses goûts par-devant le bureau et l'écharpe d'un maire, comme on est déjà dispensé de comparaître devant un autel, et ainsi peu à peu à ce reste de générations gothiques qui subsiste encore, succédera une génération toute neuve d'*enfans trouvés :* d'où il n'y a plus qu'un pas vers l'*état de nature*. C'est une perspective de félicité à faire pleurer de tendresse les amis de l'humanité comme étaient Rousseau, Diderot, Saint-Lambert, Raynal, Dupont de Nemours, etc.

Tout ceci n'est point raillerie : il y a beaucoup plus de gens de cette force qu'on ne croirait, qui d'ailleurs sans faire de système, sans s'inquiéter de perfectionnement, de philosophie, ni de raison, trouveraient tout simple qu'on abrogeât une législation gênante, dont ils se passeraient fort bien. C'est là même, à vrai dire, l'instinct grossier des masses, quand une fois la religion ne les instruit plus. D'autres, abusés par cette tendance du vulgaire, regardent comme une nécessité et même comme un bien ce que les masses désirent.

C'est ainsi qu'ils ramènent de nouveau la proposition du divorce, et que, soutenant résolument une mauvaise cause, ils décident en faveur du vice une question morale de la plus haute importance.

Il s'en rencontre enfin, qui se prenant de belle pitié pour les faiblesses humaines, soupirent naïvement, dans l'intérêt d'autrui, après un droit dont ils seraient bien fâchés de faire usage. Si les raisonnemens qu'on leur a déjà opposés, n'ont pu dissiper leur illusion, essayons un genre de preuves, qui ne souffre point de replique, l'expérience et les faits.

Je ne rappellerai point qu'en vertu de la loi de 1792, 20,000 mariages furent rompus en quatre ans; que ce résultat effraya les conseils des Anciens et des Cinq-Cents eux-mêmes[1]; qu'on jugea dès-lors indispensable de restreindre ce droit si conta-

[1] Il faut voir les curieux débats qui eurent lieu alors, dans la brochure de M. Hennequin, *du Divorce*, chez Warée.

gieux. Le christianisme, encore si fort, quand on le croyait détruit, qui parla si éloquemment dans le livre de M. de Bonald, contint mieux encore la licence par l'opinion publique, jusqu'à ce que la foi fût abolie; sans cela Paris eût vu renaître tous les déréglemens païens.

On a beaucoup parlé de la corruption des mœurs romaines; mais on n'a guère remarqué jusqu'ici quelle fut aux derniers tems du paganisme, à cette époque la plus honteuse du genre humain, l'influence du divorce. C'est là qu'il faut se reporter pour en comprendre tout le danger, en voyant les ravages qu'il a faits chez la nation qui l'avait repoussé le plus long-tems. Quoique je sois loin de partager la vénération de Rollin pour l'austérité des républiques anciennes, il est vrai qu'il y eut quelques vertus à Rome tant qu'on ne vit point de répudiation, c'est-à-dire, pendant 520 ans, jusqu'au jour où Carvilius-Ruga le premier quitta sa femme stérile, pour remplir le serment qu'il avait fait aux censeurs de donner des enfans à l'Etat; ce qui lui attira le blâme général [1].

Ce fait a été contesté à la fin du 17e siècle sans succès; quand il serait faux, on n'en tirerait pas grand avantage, mais deux auteurs plus récens ayant renouvelé ce doute, il est nécessaire de bien établir la vérité. Ces deux auteurs sont Montesquieu et l'allemand Hugo, non le dramaturge, il ne faut pas s'y tromper, mais le professeur légiste de Gœttingue. Il fut un tems où réfuter Montesquieu eût parut une témérité; la secte philosophique, dont il avait cherché la bienveillance en lui rendant des petits services avec les impiétés voluptueuses des *Lettres persannes* et ses tours d'*esprit sur les lois*, l'en récompensa par une réputation colossale de profondeur et de savoir, dont les catholiques eux-mêmes ont été passablement dupes. Nous ne sommes plus aujourd'hui si faciles à admirer nos prédécesseurs; on examine tout et tout le monde: je profite de la liberté [2].

[1] *Valère-Maxime*, II, 1.—*Aulu-Gel*, IV, 3; XVII, 21.—*Denys d'Halyc.* l. II, p. 96, édit. de 1586. —Plut. *Parallèle de Thésée et de Romulus*, c. 7; *Parallèle de Lyc. et de Numa*, c. 8.

[2] On peut donc avouer, sans clameur de haro, qu'on ne trouve dans

Montesquieu rejette comme un conte l'histoire de Carvilius; il est clair, selon lui, que la réciprocité du divorce a passé d'Athènes dans les lois des douze tables; il est invraisemblable qu'on n'ait pas fait usage de ce droit pendant si long-tems par pur respect des auspices; puis il fait disparaître *tout ce merveilleux* en rapprochant deux passages de Plutarque, l'un qui constate, dès l'origine de Rome, le droit de répudiation, l'autre qui place le divorce de Carvilius 230 ans seulement après la fondation de Rome, c'est-à-dire 71 *ans avant la loi des douze tables*. Au reste, ajoute-t-il, ce n'est point parce que Carvilius répudia sa femme qu'il fut odieux; « *il faut connaître le génie du peuple* » *romain* pour en découvrir la vraie cause; » et il nous apprend que cette cause était le serment fait par Carvilius aux censeurs de donner des enfans à l'État: « C'était un joug que le peuple voyait » que les censeurs allaient mettre sur lui... » Mais d'où peut venir une telle contradiction entre les auteurs? le voici: « Plutarque » a examiné un fait, et les autres ont raconté une *merveille* [1]. »

Montesquieu que des aperçus justes ou ingénieux, et une érudition peu solide; beaucoup de prétention et fort peu de méthode dans ces chapitres, qui se suivent sans se tenir, et dont plusieurs, avec la sententieuse brièveté de leurs trois ou quatre lignes, semblent dire fièrement au lecteur: admire et médite: je suis un oracle. Il y a sur Montesquieu un mot de De Maistre, je crois, qui le juge fort bien; il l'appelle *le plus profond des écrivains superficiels*. D'ailleurs Montesquieu est convenu lui-même en mourant que ce fut la faiblesse d'être loué par les philosophes, qui lui inspira son ton décidé et son apparente incrédulité (Voy. Feller). Cet aveu doublement sage a beaucoup contribué peut-être à conserver sa renommée, en désarmant la censure. On s'est complu un peu trop dans un ou deux passages assez froids où il fait au christianisme la grâce d'en dire du bien, comme un laissez-passer dont le christianisme eût besoin: l'on n'a plus pensé au reste, et Montesquieu est resté autorité en politique et en histoire. Sans cela on eût un peu plus répandu les critiques qui ont été faites de l'*Esprit des Lois;* on eût réimprimé sans doute celle que publia le fermier-général Dupin, et que madame de Pompadour, à la prière de Montesquieu, fit supprimer et brûler tout doucement par tolérance. Il n'échappa de ce philosophique auto-dafé que quatre ou cinq exemplaires, peut-être maintenant difficiles à trouver; il y en a un cependant à la bibliothèque de l'Arsenal.

[1] *Esprit des Lois*, XVI, 16.

Hugo, sans toute cette emphase sur un sujet si simple de discussion, donne une raison plus plausible : Aulu-Gelle dit expressément, selon lui, qu'alors pour la première fois, on jugea nécessaire d'établir une caution pour la restitution de la dot de l'épouse, quand Carvilius divorça [1]. Mais Montesquieu et Hugo me paraissent également avoir cité en courant des passages connus, et en conclure au contraire du vrai sens.

La loi de Romulus, rapportée par Plutarque [2], n'établit point la réciprocité de la répudiation, et en restreint au contraire le droit pour les maris; elle ne leur permet de répudier que dans trois cas : si la femme est coupable d'empoisonnement, d'adultère ou de supposition d'enfant; hors de là, le mari, qui aurait répudié, devait donner la moitié de son bien à sa femme et l'autre à Cérès; de plus il était dévoué aux dieux infernaux.

Les douze tables contenaient aussi une loi dont on n'a point le texte, mais dont on retrouve le sens et la formule dans diverses allusions, et qui confirment seulement ce droit de répudiation [3]. Ce droit existait, il n'y a pas de doute; mais a-t-il été exercé, voilà la question. Or il ne l'a pas été avant Carvilius; car 1° les auteurs cités le disent formellement; 2° l'opinion y était contraire, même long-tems encore après Carvilius; 3° enfin la réciprocité ne fut admise qu'assez tard, et peut-être ne l'a-t-elle jamais été par une loi.

1° Les quatre auteurs anciens sont d'accord pour le fait et pour la date, à trois ans près [4], ce qui ne fait aucune difficulté

[1] *Hist. du Droit romain*, tome 1, § 71.

[2] Plut. *Rom.* ch. 29.

[3] Cic. *Philip.*, II, 28.— Mimam suam illam suas res sibi habere jussit, *ex duodecim tabulis*; claves ademit, exegit: —et *De oratore*, I, 40. Quæ, si judicaretur *certis quibusdam verbis*, non novis nuptiis, fieri cum superiore (viro) divortium, in concubinæ locum duceretur.

Voyez encore Plaute et Martial, cités ci-dessous. Hugo prétend que le premier passage de Cicéron ne prouve rien, parce que c'est une raillerie. Mais il n'y aurait point de raillerie précisément, la phrase même n'aurait pas de sens, si la loi n'eût point été dans les douze tables.

[4] Aucun divorce n'eut lieu avant la 520e année. *Valère Maxime*.—521 ans après Rome fondée, Carvilius divorça le premier. *Aulu-Gel.* Le mê-

pour qui connaît la chronologie romaine. Hugo, qui relève avec raison la *grande erreur* de Montesquieu de représenter Coriolan comme un exemple du divorce, se trompe lui-même également, en citant Aulu-Gelle, dont le texte dispense de toute autre réfutation :

« Il est de tradition, dit cet auteur, que pendant 500 ans en- » viron, il n'y eut à Rome ni dans le Latium, d'actions ni de cau- » tions pour dot matrimoniale, *parce qu'on n'avait rien à désirer* » *là-dessus, nul mariage n'étant rompu* [1]. » Il ne suffit pas de dire que des auteurs ont raconté une *merveille* pour les convaincre de fausseté, surtout quand celui qu'on leur oppose s'accorde avec eux, et que l'examen qu'on en fait n'aboutit qu'à une bévue.

2° Montesquieu n'est pas plus heureux à expliquer par le *génie du peuple romain* la haine de ce peuple contre Carvilius. Il ne croit pas au respect des auspices, et le passage auquel il fait allusion le réfute tout seul. « Chez nos ancêtres, dit Valère » Maxime [2], nulle affaire particulière ni publique ne se traitait » sans avoir pris les auspices; de là vient que *même de nos jours* » (sous Tibère) on fait intervenir dans les mariages des minis- » tres nommés auspices, qui conservent les traces de l'ancienne » coutume par leur titre quoiqu'ils n'exercent plus leur fonc- » tion. »

me auteur le répète ailleurs, et cite Servius Sulpitius, qui assigne l'an 523 et le consulat d'Attilius et de Valérius. Avant Carvilius, on ne vit point un mari quitter sa femme, ni une femme son mari. (*Suét.*) Voyez les indications citées plus haut. Il est vrai que Plutarque place ce fait 230 ans seulement après la fondation de Rome; mais quand les éditeurs d'Amyot n'auraient pas averti Montesquieu que ce texte est fautif par l'omission d'un nombre, il ne fallait pas beaucoup de réflexion pour voir qu'une chose qui s'est passée sous le consulat d'Attilius et de Valérius n'a pu avoir lieu sous Tarquin, et que Carvilius n'a pu faire 71 ans avant les douze tables un serment aux censeurs, qui n'ont été institués que huit ans après les douze tables, et qu'enfin il n'y avait aucune chicane à faire sur la date.

[1] Memoriæ traditum est, quingentis ferè annis post Romam conditam, nullas rei uxoriæ neque actiones neque cautiones in urbe Româ aut in Latio fuisse : quia profectò nihil desiderabantur, nullis etiam tunc matrimoniis divertentibus. *Aulu-Gel.* IV, 3.

[2] *Val. Max.*, li. II, n. 1.

Si de plus, Montesquieu s'était souvenu que même du tems de César, les amis de Fabirius, défendu par Cicéron, ne trouvèrent d'autre moyen de le sauver que d'enlever l'étendard du Janicule, ce qui rompait aussitôt l'assemblée; s'il avait pris garde que jusqu'à Clodius, le respect des auspices suffisait pour annuler des comices par tribus, il aurait un peu mieux compris la force de ce motif. Les preuves qu'il rapporte assez vaguement ailleurs [1] ne donnent pas une plus grande idée de sa connaissance *du génie romain*, elles montrent simplement la puissance des censeurs et leur continuelle vigilance sur les mariages, les besoins de la république et la population. Car le génie romain qui a fait la censure, a été conservé surtout par la censure, et *par son joug* alors fort respecté, qui empêchait les répudiations. Autrement, Valère-Maxime aurait dû dire que le peuple était mécontent des censeurs plus que de Carvilius, et de son obéissance plus que de son divorce; or, il dit positivement le contraire, « qu'on le » blâma, quoique son motif parût excusable, parce qu'on » pensait que le désir d'avoir des enfans ne devait pas l'em- » porter sur la fidélité conjugale [2]. » Étrange manie de prétendre mieux voir que les autres en voyant autre chose que ce qui est! si toutefois Montesquieu a vu. Sans doute il faut connaître *le génie romain*, et pour cela il fallait lire le chapitre tout entier de Valère-Maxime, où Montesquieu aurait pu se convaincre un peu plus du respect des Romains pour l'union conjugale.

« Autrefois, dans les repas, les hommes étaient couchés; » mais les femmes assises. » — « Par respect pour la pudeur des » femmes, il n'était pas permis à celui qui appelait une ma- » trone en justice de la toucher, afin que sa robe restât pure » du contact d'une main étrangère [3]. »

Ces précautions disent déjà beaucoup : voici des traits encore plus remarquables : « Les femmes qui ne contractaient pas un

[1] *Esprit des Lois*, livre XXVI, ch. 21.

[2] *Val. Max.*, livre II, ch. 1, n. 4.

[3] *Id. ibid.*, n. 2 et 5.

» second mariage, recevaient dans l'opinion la couronne de » chasteté. On regardait comme le principal signe d'une fidélité » incorruptible dans une femme de ne pas savoir se montrer en » public après son hymen virginal [1]; s'engager plusieurs fois » dans le mariage était, aux yeux des anciens, *la preuve d'une* » *certaine intempérance presque illégitime.»* — « Lorsque les époux » avaient quelque différent, ils se rendaient au temple de la » déesse *Viriplaca*, où ils se réconciliaient. [2] »

Enfin, lorsque depuis long-tems Carvilius avait eu des imitateurs, les amis de Paul-Émile ne témoignèrent pas moins leur étonnement de son divorce avec Papiria, dont il ne dit point la cause; et plus tard encore, quand déjà la décadence des mœurs était rapide, les censeurs exclurent du sénat (l'an 108 avant l'ère chrétienne) Luc. Antonius, pour avoir répudié, sans aucune consultation, sa femme épousée vierge: « car la » répudiation est un plus grand crime que le célibat, puisque » dans l'une on méprise seulement le mariage, mais dans l'au» tre on l'outrage [3]. »

3. On ne sait à quelle époque le divorce devint réciproque, mais on peut assurer, quoiqu'en dise Montesquieu, qu'avant Caton le censeur, la réciprocité n'existait pas. Une femme s'en plaint dans une comédie de Plaute, qui est de ce tems, et uniquement, ce semble, à cause de l'inconduite des maris, non par l'envie de former d'autres liens [4].

Le débat du forum pour l'abrogation de la loi Oppia (l'an 195) en est une autre preuve. Un tribun répondant à Caton, consul, dit : « Vos filles, vos femmes et vos sœurs en seront-elles moins » sous votre puissance? Jamais la dépendance des femmes ne

[1] *Val. Max. ibid.* n. 3. Post depositæ virginitatis cubile.

[2] *Id. ibid.* liv. II, ch. 1, n. 6.

[3] *Id. ibid.* liv. II, ch. 9, n. 2.

[4] Utinam lex esset eadem, quæ uxori est, viro!
Nam uxor contenta est, quæ bona est, uno viro...,
Ecastor, faxim, si itidem plectantur viri....
Plures viri sint vidui, quam nunc mulieres.

(Plaute, *Mercator*, act. IV, sc. 5. v. 9.)

» cesse que par le veuvage, ou la mort d'un père ou d'un » frère[1]. »

Cependant on sentait que les choses étaient déjà bien changées, depuis que le luxe et les manières grecques étaient entrées à Rome; les chaînes légales imposées aux femmes leur devenaient insupportables, et le pouvoir manquait aux hommes avec la dignité pour maintenir les anciens droits: « Ne vous » y trompez pas, disait Caton, ce qu'elles désirent, c'est une » liberté illimitée, une licence sans bornes [2]. »

Caton avait bien prévu; les femmes ayant obtenu l'abrogation, se débarassèrent bientôt des formalités matrimoniales, éludèrent la prescription annuelle par l'absence des trois jours, gardèrent leur nom et leur propriété dans le contrat, et se rendirent égales aux maris. La brèche était faite; dès que les hommes eurent abusé de la répudiation, il fallut bien souffrir que les femmes s'en fissent un droit, c'est-à-dire, que l'abus devînt général.

Il le fut presque aussitôt; peu d'années après la punition de Luc. Antonius, les désordres commencèrent. Dès lors plus de retenue; l'oubli des devoirs et des affections les plus légitimes, les crimes de tout genre, les débauches les plus monstrueuses, un incorrigible dégoût du lien conjugal; voilà ce que produisit, avec son indulgence hypocrite, le divorce, qu'on nous présente comme un sûr préservatif de la violence des passions. Ce ne sont point des époux délivrés d'une chaîne malheureuse ou déshonorante; à peine trouverait-on trois exemples de répudiation fondée sur un motif raisonnable : sans cesse des droits sacrés sont sacrifiés aux impudens caprices de la vanité, de l'ambition, de la cupidité, de la dépravation.

Sylla désirait se faire un allié de Pompée: celui-ci aimait tendrement sa femme Antistia; la petite-fille de Sylla était elle-même mariée à Glabrion; la volonté du dictateur suffit pour la double séparation. Antistia, dont le père avait été tué récemment, comme partisan de Sylla, fut renvoyée; sa mère se tua de désespoir, et Émilia aussitôt quitta, dans une grossesse

[1] *Tite-Live*, XXXIV, n. 7.

[2] *Id.*, XXXIV, n. 2 et 3.

avancée, la maison de son premier mari, pour aller chez le second, où elle mourut en couches. Sylla chassa plus indignement encore Métella mourante, de peur que les funérailles d'une épouse ne troublassent des fêtes en l'honneur d'Hercule [1]. Peu de mois après, il épousa Valéria, qui venait de divorcer, selon toute apparence, dans l'espoir de captiver par sa beauté le maître de Rome.

Lucullus, avec la même facilité, quitta successivement ses trois femmes.

Octave répudia la belle-fille d'Antoine, gage de l'alliance du triumvirat, pour se marier par un autre motif politique à Scribonia, qu'il renvoya à son tour le jour même où elle mit au monde la fameuse Julie. Cette fois il suivait sa passion pour Livie, femme de Tibère Néron, déjà mère de Tibère, et enceinte de six mois. Les Pontifes consultés autorisèrent la cession de Livie par son mari à Octave. La sœur du triumvir, Octavie, dont l'union avec Antoine avait cimenté la paix de Brundusium, fut, bientôt après, répudiée pour Cléopâtre.

Agrippa, le favori d'Auguste, reçut ordre de répudier Marcella et de prendre Julie ; Tibère, à son tour, pour être le troisième époux de Julie, répudia Agrippine, fille de ce même Agrippa, tandis que Mécène se gardait bien de divorcer avec Térentilla, qui contribua peut-être beaucoup à son crédit auprès de l'empereur. Cicéron et Caton enfin, la vraie gloire de Rome, ne furent pas plus édifians.

Ce fut Térentia qui brouilla Cicéron avec Claudius, contre lequel elle le poussa à témoigner en justice, dans la crainte d'être répudiée pour Clodia, sœur de ce Claudius, mariée elle-même avec Lucullus. Elle ne fit pourtant que reculer sa disgrâce. Cicéron, dans sa vieillesse, dépositaire en fidéicommis de l'héritage de la belle Publilia, trouva plus commode de ne pas lui rendre compte à sa majorité, et de payer ses propres dettes en l'épousant ; il répudia Térentia près de laquelle il avait vieilli. Mais peu après, ayant perdu Tullia, sa fille, il répudia aussi sa nouvelle épouse, qui ne s'était pas assez affligée de cette mort [2].

[1] Plutarque, *Pompée*, ch. 8, et *Sylla*, ch. 44.

[2] Plutarque, *Cicéron*, ch. 37 et 54.

Lorsque Tullia mourut, elle était à son second *divorce;* son troisième mari avait été Dolabella, que sa première femme avait quitté sans plus de raison [1].

Caton d'Utique, qui ne voulut pas accorder sa fille Porcia, femme de Bibulus, et mère de deux enfans, à Hortensius, ne fit pas la moindre difficulté de lui abandonner sa propre femme Marcia, toute enceinte qu'elle était. Marcia lui revint après la mort d'Hortensius, et César disait alors que Caton avait cédé sa femme *jeune* pour la reprendre *riche* [2].

De pareilles aventures ne choquaient personne, c'était à Rome les nouvelles du jour. « Paula Valéria, écrivait Célius à » Cicéron en Cilicie, s'est séparée de son mari sans aucune rai- » son, le jour même qu'il devait arriver de la province; elle doit » se remarier à Décimus Brutus. Sa dot n'était point encore » payée. Depuis votre absence il est arrivé bien des choses in- » croyables en ce genre [3]. »

Mais tout devint bientôt croyable; une femme n'avait qu'à dire comme Alcmène dans Plaute : « Adieu, prenez vos biens, » et rendez-moi les miens [4]; » un mari, comme Martial : « Fem- » me, quittez le logis, ou accommodez-vous à mes goûts; je » ne suis un Curius, un Numa, ni un Tatius. » « Pourquoi » Sertorius est-il si épris de Bibula, dit Juvénal [5]? au fond c'est » sa beauté et non pas elle qu'il aime. Qu'une ride paraisse, » qu'elle maigrisse, que ses dents soient moins blanches, ses yeux » moins brillans; ramassez votre bagage, lui dira un affranchi, » et partez. Vous devenez ennuyeuse, vous vous mouchez si » souvent; partez au plus vite; hâtez-vous; une autre vient avec » un nez sec; jusque-là elle triomphe et règne, etc. »

[1] *Lettres de Cicéron*, liv. VIII, lett. 6.

[2] Plutarque, *Caton*, ch. 29.

[3] *Lettres de Cicéron*, liv. VIII, lett. 7.

[4] Valeas, tibi habeas res tuas, reddas meas.

(*Amphitr.*, act. III, sc. 2. v. 47.)

C'était la formule de répudiation pour les femmes; un mari disait : prenez ce qui est à vous, rendez-moi les clés, et sortez; *Vade foras.*

[5] Juvénal, *Sat.* VI, v. 93-99.

On voyait des patriciennes compter leurs années par leurs mariages plutôt que par les consulats, et même changer huit fois d'époux en cinq automnes [1]; à peine trouvait-on des mariages durables [2].

Ainsi, le mariage n'était qu'un échange mutuel, une perpétuelle circulation des hommes et des femmes. Comment cette honteuse facilité de rompre les liens les plus naturels auraitelle pu arrêter les crimes et les débauches? On a peine à concevoir que des eprits réfléchis puissent un seul moment fonder là-dessus une utopie. Ce serait certes une chose nouvelle et curieuse que la licence tempérât les passions et réprimât les vices. Voici comment parlait un Romain des effets du divorce:

« Un vice général cesse d'être un opprobre. Quelle femme » rougit aujourd'hui du divorce, depuis que les femmes du » plus haut rang ne comptent plus leurs années par les noms » des consuls, mais par ceux de leurs maris? Le divorce est le » but du mariage, et le mariage celui du divorce. On en craignit l'éclat tant qu'il fut rare; et comme aujourd'hui les re» gistres sont remplis de divorces, à force d'en entendre parler, » on s'y est accoutumé [3]. »

« Cette expérience si libre et si complète des Romains dé» montre, malgré de spécieuses théories, que la liberté du di» vorce ne contribue pas au bonheur et à la vertu. La faci» lité des séparations détruit la confiance mutuelle, aigrit les » disputes les plus minutieuses. Il y a si peu de différence alors » entre un mari et un étranger, cette différence peut être si » facilement détruite, qu'elle sera encore plus facilement ou» bliée [4]. »

Plus de pudeur, plus d'affections domestiques, plus de famille, plus de vertu, plus de société, voilà en effet ce que dit invinciblement le simple bon sens, et ce que les mœurs de Rome laissent sans réplique.

[1] Juvénal, *Sat.* VI, v. 171.

[2] Tacite, *Ann.*, III, 34.

[3] Sénèque, *De benef.*, VIII, 16. — Tertullien a dit aussi : Le divorce est maintenant le vœu et comme le fruit du mariage. *Apolog.*, ch. 4.

[4] Ce dernier passage est de *Gibbon*, ch. 44.

Ces femmes qui divorçaient si aisément, n'empoisonnaient pas moins leurs maris, comme Clodia fit de Métellus, et les nouveaux mariages étaient souvent précédés ou suivis du meurtre des enfans nés des premières unions. Catilina tua son fils adolescent pour donner plus de sécurité à une seconde épouse. Il y avait alors une telle habitude et une telle audace de crime, que plusieurs illustres Romaines étaient dans sa conspiration, et qu'il comptait par elles soulever les esclaves, incendier la ville, gagner ou assassiner leurs maris, tandis que les fils de famille devaient tuer leurs pères[1].

Cicéron, au reste, nous dispense de chercher longuement d'autres détails. Son plaidoyer pour Cluentius est remarquable non-seulement par les faits, mais par la manière dont il les raconte. Nulle indignation, nul étonnement n'avertit le lecteur qu'il s'agit d'une cause extraordinaire : c'était une de ces affaires dont retentissaient journellement les tribunaux. On y voit le divorce, auxiliaire effronté de la trahison, de la cupidité, de l'homicide et de l'inceste, préparer ou accomplir tous ces crimes. Une mère faisait accuser par un gendre un fils d'avoir empoisonné son dernier mari, père de l'accusateur. Cicéron, pour la défense de son client, fut obligé de raconter les aventures de cette famille, et voici ces détestables aventures :

Sassia avait eu d'un premier mariage ce Cluentius, outre un premier né qu'elle fit périr, et une fille qu'elle maria avec un proche parent, Aurius Mélinus. Bientôt éprise de son gendre, elle réussit à le corrompre, et il se laissa persuader de répudier la fille et d'épouser la mère. Cette femme eut enfin un troisième époux digne d'elle ; c'était Oppianicus. Il avait répudié sa première épouse et sa seconde. Il avait empoisonné la troisième, Cluentia, belle-sœur de Sassia ; après avoir empoisonné

[1] Salluste. *Catilin.*, ch. 15, 24 et 43.

Funera post septem nupsit tibi Galla virorum,
Picentine ; sequi vult, puto, Galla viros.

(Martial, *Epig.*, IX, 79.)

On peut voir aussi dans Tacite l'histoire d'Octavius Sagitta et de Pontia. *Annales*, XIII, 44.

encore la femme de son frère et ce frère lui-même, il prit pour quatrième femme Magia, de la même famille que la troisième. Il en eut un fils qui porta aussi le nom d'Oppianicus. Magia mourut, et après elle son frère Magius, lequel, dans une affreuse inquiétude, ne laissant à sa femme enceinte qu'une somme considérable, avait associé comme héritier à l'enfant qui devait naître, le jeune Oppianicus son neveu. Magius avait encore sa mère, Dinéa, chez laquelle il avait recommandé à sa femme de se retirer dès qu'elle serait veuve, pour mettre en sûreté le fruit qu'elle portait. Mais Oppianicus payant aussitôt à la jeune veuve, sa belle-sœur, la somme léguée, la gagna par d'autres présens, et l'épousa cinq mois après la mort de Magius. Cette union ne dura guère, dit Cicéron, car ce n'était point un mariage, mais une société de crime. Il est donc vraisemblable qu'Oppianicus la répudia après avoir empoisonné Dinéa et falsifié son testament; il était fort habile dans cette double industrie. Enfin il restait de cette famille un Aurius, fils de Dinéa, qui depuis long-tems avait quitté le pays. Dinéa avait voulu, s'il reparaissait, qu'il fût son héritier avec le jeune Oppianicus; mais Oppianicus le père découvrit la résidence du fugitif, le fit tuer, et sous la protection de Sylla, se débarrassa également des deux frères de Dinéa, qui avaient porté à ce sujet une accusation contre lui. L'un d'eux était cet Aurius Mélinus, autrefois gendre, alors deuxième mari de Sassia. Cette femme épousa ensuite Oppianicus, et donna la fille qu'elle avait eue de Mélinus, au fils du meurtrier.

Cependant Cluentius gênait encore l'avide cupidité qui avait formé ces nœuds; sa mère et son beau-père, pour avoir son bien, complotèrent de l'empoisonner. Oppianicus comptait ensuite se défaire de sa *sixième femme;* mais il fut accusé, condamné, banni, et mourut, à ce qu'on disait, d'une chute de cheval. Sassia qui l'avait suivi en exil, et dont le commerce adultère avec un colon de Falerne accréditait un autre bruit, crut sans doute avoir trouvé un double avantage dans cette mort, et revenant au premier projet, elle fit accuser Cluentius d'avoir empoisonné Oppianicus.

Que pourraient répondre à cette complication d'horreurs, si fréquentes alors, les philantropiques partisans du divorce?

Assez de honteux monumens attestent aussi les débauches républicaines et impériales de Rome. Car Sylla, Pompée, César, Antoine, Clodius, Gracchus, les Scipion même et les Flaminius, n'avaient guère à reprocher aux Caligula et aux Domitien. Les premiers de l'état faisaient plus, mais non pis que le reste des citoyens, et si des yeux chrétiens pouvaient s'arrêter sur de telles infamies, deux poètes courtisans, badinant avec la turpitude, nous feraient voir que les plus effroyables monstruosités étaient dans les mœurs communes, et que le règne du divorce fut celui de l'extrême dépravation. Horace même nous a laissé cet aveu précieux : « Des siècles coupables, « dit-il, ont souillé d'abord l'union conjugale, et par là les fa- » milles et la race entière. De cette source sont dérivés tous les » maux qui tombèrent sur la patrie. La jeune fille maintenant » ne trouve de plaisir qu'à s'assouplir aux danses de l'Ionié, et » médite dès l'âge le plus tendre d'incestueux amours [1]. »

Après cela, que signifie le misérable argument tiré de la raison d'état et de l'accroissement de population? Il nous semble entendre Raynal et Diderot, dans un grotesque enthousiasme de sensibilité, réclamant, au nom de la nature et de la patrie, ce libre pêle-mêle des inclinations, dont nous venons de voir de si touchants effets. Quand il serait vrai que le divorce donnât à l'état plus de citoyens, est-ce donc le nombre qui en fait la prospérité? Et quel dévouement, quel patriotisme attendre d'un peuple de *parthénies*, légalement dispensés d'avance des devoirs domestiques et des vertus privées?

Au reste, l'expérience vient encore donner ici le plus complet démenti aux spéculations philosophiques. A mesure que les répudiations se multiplièrent, l'histoire nous dit que les mariages diminuèrent. C'était une conséquence fort naturelle : est-ce la peine de former un lien pour le rompre? Il était plus commode et plus logique de s'en passer; c'est ce qu'on fit : on contentait ses goûts avec deux formalités de moins, celle du mariage et cette du divorce. On s'unissait, on se quittait quand on voulait; ou plutôt on ne s'unissait pas, pour n'avoir pas à se quitter. Déjà dans le dernier siècle de la république, cette

[1] Horace, *Odes*, liv. III, 6.

instabilité de l'union conjugale, qui en ôtait toute la douceur et n'y laissait que désagrémens et périls, commençait à inspirer une aversion générale. Métellus, découragé de ses efforts inutiles pour arrêter le mal, pendant sa censure, disait publiquement :

« Romains, si nous pouvions nous passer d'épouses, ce se» rait un grand embarras de moins pour nous ; mais puisque » la nature a voulu qu'on ne pût être heureux avec elles ni » vivre sans elles, il faut songer à la propagation de la race » plutôt qu'à des plaisirs passagers [1]. »

Pour réparer les pertes de la population, César défendit à tout citoyen au-dessus de *vingt ans* et au-dessous de *quarante*, de passer plus des trois ans hors de l'Italie, et décerna des récompenses aux pères de famille. Auguste par les *Juliæ rogationes* augmenta ces récompenses et les peines contre le célibat, nouveau genre de délit assez singulier. Vingt-sept ans après, les chevaliers mécontens demandèrent l'abolition de cette loi, alléguant contre le mariage les déréglemens des femmes ; mais l'empereur trouvant que le nombre des célibataires l'emportait de beaucoup sur celui des gens mariés, publia la loi *Julia de adulteriis*, et refondit [2] les *Juliæ rogationes* dans la loi *Papia-Poppæa* [3], qui fixait l'âge du mariage indispensable sous peine d'amende, et accordait de nouveaux priviléges aux époux qui avaient des enfans.

La corruption éluda ces contraintes ou paya l'amende. Tibère [4], et plusieurs autres empereurs, adoucirent la loi ; « car » les mariages et l'éducation des enfans n'étaient pas moins né» gligés, et le célibat dominait. » Les enfans étaient sacrifiés sans pitié à un égoïsme brutal. On les exposait en naissant pour les faire périr ; c'est un des plus graves reproches de Tertullien aux païens [5].

[1] *Aulu-Gel.*, liv. I, ch. 6.

[2] Tacite, *Ann.* II, 28.

[3] Ainsi nommée des deux consuls Papius et Poppæus, qui étaient tous deux célibataires.

[4] Tac. *Ann.* III, 25.

[5] Tert. *Apolog.* ch. 4, 9.

Toutefois cette dépravation générale qui forçait la main au législateur, n'étouffait pas la conscience. Ce mal qu'on ne voulait pas corriger, on le voyait du moins, et on ne pouvait s'empêcher de le reconnaître. On n'alla point comme de nos jours à prétendre que ce fût un bien, et à le donner comme un progrès de liberté et de civilisation. La loi *Papia* qui accordait deux ans pour se remarier en cas de veuvage, ne tolérait que dix-huit mois pour les époux divorcés. — On protestait de la nécessité du mariage, de l'inconvénient du divorce, les uns en approuvant ou en redemandant la loi *Julia*, les autres en raillant l'impuissance de cette mesure et la fureur des répudiations.

« La patrie appelle César de ses vœux, dit Horace, car par » sa présence la foi conjugale est en sûreté; la loi dompte les » crimes honteux; on félicite les mères de la ressemblance de » leurs enfans, et la peine suit de près la faute [1]. » Dans le *Carmen sæculare*, il prie Diane de protéger les décrets du sénat, destinés à réduire les femmes au devoir, et la loi *maritale* qui doit heureusement renouveler les familles [2].

Plus tard Juvénal s'écriait : « Où es-tu maintenant, loi *Julia* ? [3]. » Et il fallut en effet y revenir sous Nerva et Trajan. Martial apostrophait ainsi une dame romaine : « Galla, tu as » déjà épousé six ou sept débauchés. » Il disait à une autre : « Parce que tu fais un mari de ton débauché pour n'être point » notée par la loi Julia, tu ne te maries pas réellement, mais » tu avoues tes désordres [4]. » « Proculeia, écrit-il ailleurs, dans » ce nouveau mois, tu abandonnes ton vieux mari; quelle est » la cause de tes chagrins subits? Je la dirai : il était préteur; il » lui fallait faire de grandes dépenses, et diminuer les tiennes;

[1] Hor. *Ode*, IV. 4.

[2] Diva, producas sobolem, Patrumque
Prosperes decreta super jugandis
Feminis, prolisque novæ feraci
Lege marita. (Horace, *Carmen sæcul.* v. 17.)

[3]. . . . Ubi nunc lex Julia? dormis?
(Juvénal, *Sat.* II, 37.)

[4] Mart. *Épig.* VII, 58, et IX, 80.

» ce n'est donc pas là un divorce, Proculeia, c'est un profit[1]. » Voici encore une raillerie plus forte : « Depuis que nous avons » vu renaître la loi Julia, et que la chasteté a reçu ordre d'en- » trer dans les maisons, il ne s'est pas passé plus de trente » jours, et déjà Thélésina est à son dixième mari. Se marier » tant de fois, ce n'est point un mariage, c'est un *adultère* » *légal*[2]. »

Lorsqu'un poète si peu scrupuleux avait ces retours de bon sens, que devaient penser les honnêtes gens? Tacite nous a même conservé un trait non équivoque de l'opinion publique. Deux Romains offraient leurs filles pour vestales; on choisit celle de Pollion, uniquement parce que sa femme avait gardé son premier hymen, au lieu qu'Agrippa avait divorcé[3]. Tel est le jugement de la raison dégagée de toute passion; les Barbares faisaient honte ici aux philosophes.

Les Germains étaient sévères dans leurs mariages parce qu'ils étaient chastes. C'est là surtout ce que Tacite trouve de louable en eux. Ils regardaient ce lien comme le plus fort, comme un *mystère sacré;* la femme était avertie par la cérémonie des fiançailles qu'elle entrait en partage des dangers comme du bonheur de son époux; elle devait combattre même avec lui sur le champ de bataille; elle devait vivre et mourir avec lui. L'adultère seul autorisait chez eux la répudiation. Il y avait des tribus où on faisait mieux encore; le mariage n'était que pour les vierges, et on acceptait pour la vie l'espérance et le vœu d'une épouse. Ainsi elles recevaient un mari pour ne faire qu'une seule vie de deux existences, de telle sorte que leur pensée s'y renfermât tout entière, et qu'elles aimassent plutôt la condition du mariage que la personne du mari... Aussi

[1] Discidium non est hoc, Proculeia, lucrum est.
(Mart. *Épig.* x, 41.)

[2] Julia lex populis ex quo, Faustine, renata est,
Atque intrare domos jussa pudicitia est;
Aut minùs, aut certè non plus tricesima lux est :
Et nubit decimo jam Thelesina viro.
Quæ nubit toties, non nubit : adultera lege est.
(Mart. *Épig.* vi, 7.)

[3] Tac. *Ann.* ii, 86.

les bonnes mœurs faisaient là beaucoup plus que les bonnes lois ailleurs [1].

On retrouve le même sentiment dans la loi des Bourguignons ; un homme ne pouvait se séparer de sa femme que pour cause bien prouvée d'adultère, de maléfice ou de violation de tombeau, autrement il était condamné à lui donner une nouvelle dot et à payer une amende considérable. Quant à la femme, « si elle quitte son mari légitime, qu'elle soit mise à mort » dans un bourbier : *necetur in luto* [2]. » On reconnaît bien ici non-seulement la chasteté germaine, mais l'esprit du christianisme, qui avait déjà bien modifié les lois de l'Empire, et qui finit par prévaloir entièrement dans la législation moderne. Un des premiers soins de Constantin converti, avait été d'abolir la loi Papia, qui avait subsisté sans pouvoir durant trois cents ans. Singulière et admirable vertu du christianisme ! il rendit le mariage indissoluble, le célibat libre, et les mariages redevinrent plus nombreux que jamais, et les mœurs plus pures. Il n'y eut qu'une tyrannie législative de moins. C'est que la vérité, c'est-à-dire la foi catholique, est l'unique fondement du bien et de la liberté en politique comme en morale.

ÉDOUARD DUMONT,
professeur d'histoire.

[1] Tac. *Germ.*, c. 18 et 19.

[2] *Loix des Bourg.*, titre XXXVI.

Voyages.

DESCRIPTION
DU MONT SINAI ET DU MONT HOREB.

Vue du Sinaï. — Vignette représentant ses vallées. — Couvent de Sainte-Catherine. — Mosaïque de l'église du couvent. — Inscriptions grecques. — Escalier du mont Horeb. — Vignette donnant la forme de la pierre d'où Moïse fit jaillir de l'eau.

Parmi les voyages exécutés dans ces derniers tems, avec intelligence, dévouement et succès, il convient de ranger en première ligne celui que deux jeunes gens, MM. Léon de Laborde et Linant, ont exécuté dans l'Arabie Pétrée, et dont M. Léon de Laborde a publié les résultats dans le magnifique ouvrage que vient de terminer l'éditeur, M. Giard [1].

La découverte et la publication des monumens de Palmyre avaient excité l'attention du monde civilisé, lorsqu'on apprit qu'il existait au midi de cette ville des ruines qu'on disait surpasser en étendue et en magnificence, ou du moins en singularité, cette reine du désert ; on désignait ce point comme de-

[1] *Voyage dans l'Arabie Pétrée*, par MM. Léon de Laborde et Linant, publié par M. Léon de Laborde. Cet ouvrage entièrement terminé comprend douze livraisons, qui forment un superbe volume in-folio, faisant suite au grand ouvrage sur l'Égypte. Prix 200 fr. A Paris, chez Giard, rue Pavée-Saint-André-des-Arts, n. 5, lequel s'entendra avec les souscripteurs pour le leur fournir par livraisons, ou pour le leur livrer complet.

vant être le site de *Pétra*, capitale de la vaste province de l'Arabie Pétrée, encore inconnue, quoique si célèbre dans l'antiquité.

Avant MM. de Laborde et Linant, quelques voyageurs, entre autres Burckhardt, Banks, Strangwais et Anson, avaient déjà visité ces ruines. Mais ils n'avaient eu ni le tems ni les moyens nécessaires pour lever le plan de tout ce qu'ils voyaient; en sorte que ce qu'ils en racontèrent était bien plus capable d'exciter la curiosité que de la satisfaire.

Les voyageurs français, plus heureux que leurs prédécesseurs, peut-être aussi favorisés par les circonstances, parvinrent non-seulement à parcourir l'enceinte et les environs de cette ville, mais aussi, ce que n'avait fait personne avant eux, à dessiner chaque monument en détail, à en lever le plan et à en prendre les mesures : ce n'est qu'après huit jours entiers passés dans ces ruines, qu'ils les quittèrent, emportant avec eux une collection de dessins, qui peuvent nous faire dire que cette partie de l'*Ouadi-Mousa* nous est maintenant parfaitement connue. En sortant des ruines de Pétra, les deux voyageurs se dirigèrent vers le sud, où ils visitèrent un espace de vingt lieues carrées qui n'avaient encore été explorées par aucun Européen, et où ils découvrirent les ruines de plusieurs villes remarquables par les monumens qui y existent encore. C'est alors seulement que, chargés des dépouilles du désert, ils revinrent en Égypte, où M. Linant s'arrêta, tandis que M. Léon de Laborde revint à Paris, où il s'occupa de suite de la publication de son ouvrage.

Par ce que nous venons de dire il est facile de voir l'intérêt varié qui s'attache à cette publication. Pour nous, selon notre coutume, nous nous occuperons de la partie qui a quelque rapport à l'archéologie biblique. Obligés de choisir dans le grand nombre de passages où sont rappelés les faits racontés par nos Écritures, nous nous bornerons à ce que dit l'auteur, de l'état présent du *Mont-Sinaï*, ce théâtre de la révélation faite au peuple hébreu au milieu des tonnerres et des éclairs, et de la *montagne d'Horeb*, où Dieu d'abord se montra à Moïse dans le buisson ardent, et où ensuite il prouva sa puissance, en ouvrant les entrailles du rocher pour en faire jaillir des eaux vives.

Nos abonnés liront ces extraits avec d'autant plus de plaisir, que nous pouvons leur donner en même tems un échantillon de la richesse de l'ouvrge en reproduisant ici deux des magnifiques vignettes qui ornent l'édition, et que nous tenons de la complaisance et de l'obligeance de l'auteur et de l'éditeur.

La première, nous offrira, d'après nature, le *caractère des vallées de la presqu'île de Sinaï.*

La deuxième nous présentera la *forme du rocher d'où Moïse fit jaillir de l'eau dans la vallée de Raphidim.*

Arrivée au Sinaï. — Couvent de Sainte-Catherine.

« En continuant notre route vers le nord, nous arrivâmes en vue du Sinaï par une suite de vallées qui s'élargissent et se rétrécissent suivant la position des rochers et la rapidité des eaux.

PLANCHE 7.



Caractère des vallées de Sinai.

C'est après avoir dépassé un dos de montagne assez élevé, qui forme les deux grands versans de la presqu'île (l'un celui de *Ouadi-Cheik*, qui s'écoule avec *Feiran* dans le golfe de Suez, l'autre de *Zackal* qui descend vers le golfe de *l'Accabah*), qu'on aperçoit le couvent de Sainte-Catherine, assis silencieusement au milieu des admirables montagnes qui le dominent; à gauche s'élève le mont *Horeb*, prolongement du *Sinaï*, et dans le fond s'étend la plaine où le peuple d'Israël avait dressé sa tente.

Vue intérieure du couvent de Sainte-Catherine.

Lorsqu'on entre dans le couvent, on est surpris, ayant à peine quitté le désert, sa pauvreté et l'aspect inquiet de ses habitans, de trouver un intérieur propre, entretenu avec soin, des moines gais et bien portans. Cet air de tranquillité cependant est loin d'être constant; souvent des nuages viennent traverser cet horizon paisible. Lors de mon passage, un pèlerin avait reçu dans la cuisse une balle envoyée avec adresse par un Bédouin, qui croyait ajuster un des moines. Il s'était placé à l'affût sur la cime d'un des rochers qui dominent les murs. Tout le couvent était en émoi; car les querelles vont bien rarement jusqu'à l'effusion du sang; on était en pourparlers, et l'affaire s'est sans doute arrangée après mon départ.

Cette inquiétude continuelle qui traverse un séjour si tranquille, a dû devenir, à la longue, une sorte d'habitude. Quand on recherche dans les innombrables récits des pèlerins, on trouve ces tracas et ces plaintes bien anciennement. En 1598, Harrant de Polschitz fut obligé de visiter les monts Sinaï et de Sainte-Catherine, accompagné seulement de quelques Arabes, aucun des moines n'osant le suivre, de crainte d'être molesté ou fait prisonnier par les Bédouins.

Grande Mosaïque de l'église du couvent de Sainte-Catherine.

L'église du couvent mérite une attention particulière par son style, ses ornemens et plus particulièrement par la grande mosaïque qui orne la voûte du rond-point. Elle n'a jamais été dessinée, et même peu de voyageurs l'ont remarquée. En effet, les

reliques de sainte Catherine, reposant dans cette partie très restreinte de l'Eglise, les cierges et les lampes qu'on brûle continuellement en son honneur, ont enfumé le plafond, et le jour qui vient de face frappe sur les yeux et empêche de distinguer les objets.

Moïse est représenté à gauche des deux fenêtres, à genoux devant le buisson ardent. A droite, il reçoit les tables de la loi[1].

Le fond de la voûte représente la Transfiguration qui fut le symbole du couvent; au milieu est le Christ, à droite ΗΛΙΑC, Ἠλίας, *Elie;* à sa gauche ΜΩΥCΗC, Μωσῆς, *Moïse*; dans le bas du tableau ΙΩΑΝΝΗC, Ἰωάννης, *S. Jean;* ΠΕΤΡΟC, Πέτρος, *S. Pierre;* ΙΑΚΩΒΟC, Ἰάκωβος, *S Jacques*, frappés d'étonnement et éblouis par la lumière céleste.

Dans les deux médaillons placés en haut de la voûte sont représentés les fondateurs du couvent, l'*empereur Justinien* et *Théodora*, sa femme.

On lit dans le cintre en bas et à gauche ces inscriptions :

1° ΙΩΑΝΝΗC (ο) ΔΙΑΚ. Ἰωάννης (ὁ) διάκ. Jean, le diacre; probablement l'un des fonctionnaires du monastère, lorsque cette mosaïque a été exécutée. Ensuite en remontant :

2° ΛΟΥΚΑς, Λουκας, S. Luc.

3° CΙΜΗΩν, Σίμων, S. Simon.

4° ΙΑΚΩΒΟC, Ιάκωβος, S. Jacques.

5° ΜΑΡΚΟC, Μάρκος, S. Marc.

6° ΒΑΡΘΕΛΟΜαιΟC, Βαρθολομαῖος, S. Barthélemy.

7° ΑΝΔΡΕΑC, Ἀνδρέας, S. André.

8. ΠΑΥΛΟC, Παυλος, S. Paul,

9° ΦΙΛΙΠΠΟC, Φίλιππος, S. Philippe.

10° ΘΩΜΑC, Θωμᾶς, S. Thomas.

11° ΜΑΤΘΕΟC, Ματθέος, pour Ματθαῖος, S. Matthieu.

12° ΘΑΔΔΕΟC, Θαδδέος, pour Θαδδαῖος, S. Thaddée.

13° ΜΑΤΘΙΑC, Ματθίας, S. Matthias.

[1] Dans tout mon dessin, ajoute M. de Laborde, Moïse porte la barbe, ce qui ne s'accorde pas avec les mosaïques et miniatures venant de l'Orient, et dans lesquelles on le voit avec des traits jeunes, sans barbe, ayant une longue tunique bleue et un manteau blanc.

14° Ο ΑΓΙΟC ΗΓΟΥΜΕΝΟC, ὁ ἅγιος ἡγούμενος, le saint Hégumène, ou chef du monastère.

Dans le fond on lit :

+ ΕΝ ΟΝΟΜΑΤΙ ΠΡΟC Κ(αι) ΥιοΥ ΚΑὶ ΑΓΙΟΥ ΠΝΟC, ΓΕΓΟΝΕΝ ΤΟ ΠΑΝ ΕΡΓΟΝ ΤΟΥΤΟ ΥΠΕΡ CΩΤΗΡΙΑC ΤΩΝ ΚΑΡΠΟΦΟΡΗCΑΝΤων ΕΠΙ ΛΟΓΓΙΝΟΥ ΤΟΥ ΟCΙΟΤάτυ ΠΡΕCΒυτέρου Καὶ ΗΓΟΥμένου.

+ Ἐν ὀνόματι Πατρὸς καὶ Υἱοῦ καὶ Ἁγίου Πνεύματος γέγονεν τὸ πᾶν ἔργον τοῦτο ὑπὲρ σωτηρίας τῶν καρποφορησάντων, ἐπὶ Λογγίνου του ὁσιοτάτου πρεσβυτέρου καὶ ἡγουμένου.

« Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, tout cet ou-» vrage a été fait pour le salut de ceux qui y ont contribué par » leurs dons, sous Longin le très-saint prêtre et hégumène. »

Au-dessous il y a d'autres portraits en buste avec ces légendes :

ΔΑΝΙΗΛ, Δανιὴλ, Daniel.
ΙΕΡΕΜΙΑC, Ἱερεμίας, Jérémie.
ΜΑΛΑΚΙΑC, Μαλαχίας, Malachie.
ΑΓΓΑΙΟC, Ἀγγαῖος, Aggée.
ΑΜΒΑΚΟΥΜ, Ἀμβακοὺμ, Habacuc.
ΙΩΗΛ, Ἰωὴλ, Joël.
ΑΜΩC, Ἀμὼς, Amos.
ΔΔ, Δαβίδ, David.
ΩCΗΕ, Ὡσηὲ, Osée.
ΜΙΧΑΙΑC, Μιχαίας, Michée.
ΟΒΔΙΟΥ, Ὀβδιοὺ, Abdias.
ΝΑΟΥΜ, Ναοὺμ, Nahum.
ΣΟΦΟΝΙΑC, Σοφονίας, Sophonie.
ΖΑΧΑΡΙΑC, Ζαχαρίας, Zacharie.
ΗCΑΙΑC, Ἡσαΐας, Isaïe.
ΙΕΖΕΚΙΕΛ, Ἰεζεκιὴλ, Ézéchiel.

Escalier sur le mont Horeb.

Pour accomplir mon pèlerinage, il fallait monter au mont Sinaï; aucun des moines ne voulut m'accompagner; ils me don-

nèrent un des Arabes qui les servent, espèce d'ilotes parmi les Bédouins, pour me conduire et porter quelques provisions nécessaires dans cette course fatigante. Je m'attachai au câble, et le cabestan tourna doucement pour me déposer au bas des murs. J'étais dans le désert, et la corde remonta vite pour que les pauvres religieux fussent bien assurés de leur isolement au milieu de cette solitude ennemie.

Cette fenêtre, seule entrée, cette corde, unique communication avec l'extérieur, donnent à tout l'ensemble du couvent quelque chose de grave et de solennel. L'impression est la même, lorsqu'on est enlevé par ce levier, que celle qu'on éprouve en entendant les gonds d'une lourde porte qui se ferme, alors qu'on visite pour son plaisir une prison d'état. Mais cette particularité peut servir à retrouver l'époque où les moines durent songer à se mettre à l'abri des mauvais traitemens et des attaques toujours plus menaçantes des Arabes environnans. Harrant de Polschitz en 1598 et le sieur Monconys en 1647 entrèrent dans le couvent par la grande porte; mais le supérieur des franciscains en 1722 fut hissé par la fenêtre.....

Le mont Horeb forme un mamelon à partir duquel le Sinaï s'élève. Le premier s'aperçoit seul de la vallée, ce qui explique l'apparition du buisson ardent sur cette montagne et non sur le Sinaï.

« Or Moïse faisait paître le troupeau de Jéthro, son beau-
» père, le prêtre de Madian; et un jour qu'il avait conduit son
» troupeau dans l'intérieur du désert, il vint à la montagne de
» Dieu, à Horeb, et l'Éternel lui apparut dans une flamme de feu
» au milieu d'un buisson; et il voyait que le buisson brûlait et
» ne se consumait point [1]. »

Pour parvenir au sommet du Sinaï, on suit un ravin au sud-ouest, les moines avaient rapporté sur tout ce long chemin, une suite de grandes dalles assez régulières, qui formaient jusqu'au sommet du Sinaï, un escalier commode; l'abandon et le mouvement des eaux de pluie l'ont dégradé en grande partie. C'est un peu avant d'atteindre le pied du Sinaï, et au moment où l'on va quitter le mont Horeb, qu'on aperçoit une porte bâtie

[1] *Exode*, ch. III, v. 1.

en arcade ; sur la pierre qui forme la clef de voûte on remarque une croix. Une tradition, conservée par les moines et répétée par nombre de pèlerins, apprend qu'un juif ayant voulu monter au Sinaï, avait été arrêté par une croix en fer qui s'opposait à son passage, et pour détruire ce prestige se serait fait baptiser à la source qui coule dans le ravin. Une coutume touchante avait lieu tout près de cette porte. Un des moines du couvent s'y tenait en prière et écoutait la confession des pèlerins, qui ne pouvaient si près du but terminer leur pèlerinage, qu'après avoir eu l'absolution de leurs péchés....

Vue du sommet du mont Sinaï [1].

On passe encore par une porte semblable avant d'arriver sur une petite place, d'où l'on découvre le sommet du Sinaï et les deux constructions qui le dominent : l'une, la plus rapprochée, est la chapelle du couvent, l'autre est la Mosquée. Dans le fond la chapelle d'Élie en ruine et déserte : sur le devant la fontaine et le cyprès qui donnent quelque vie à ces masses de rochers ; le supérieur des franciscains trouva deux cyprès et trois oliviers à cette place : aujourd'hui un seul a su résister.

Nous gravîmes avec peine au haut du Sinaï, nous reposant à chaque nouvelle tradition qu'une fente de rocher, une marque plus ou moins saillante, a fait naître dans l'esprit des moines qui l'ont communiquée aux Arabes.

Arrivé au sommet, on est étonné de la vivacité de l'air, et les yeux se fatiguent à saisir quelque objet dans le chaos de rochers qui s'amoncellent autour de la base, et s'en vont fuyant en vagues tourmentées.

On distingue cependant la mer Rouge, les montagnes d'Afrique et quelques sommets de rochers qu'à leur forme ronde on reconnaît facilement ; le mont Schommar, par sa masse arrondie, le Serbal, par ses aiguilles élancées, la montagne de Tih par son long prolongement.

Je visitai la mosquée dégradée, et l'église chrétienne en ruine,

[1] Voir une vignette représentant le *sommet du Sinaï* dans le 2e *article* ci-après, page 466.

toutes deux dénonçant sur cette grande scène des trois religions qui se partagent le monde, l'indifférence des hommes.

Au tems de Frescobaldi (1384), cette chapelle était ornée de peintures et fermée d'une porte en fer; lorsque Pierre Belon la visita en 1550, et plus tard Polschitz en 1598, elle conservait encore sa porte, mais déjà les pèlerins avaient couvert les murs de leurs noms et de ces réflexions banales dont les voyageurs ont partout perpétué l'habitude. En 1610, Sandy la trouva toute ouverte et en ruines. Car c'est ainsi qu'il serait bon de suivre les décadences et de retrouver dans les ruines la date de la chute de chacune de leurs pierres.

C'est en descendant le ravin qui sépare le mont Sinaï du mont Sainte-Catherine qu'on trouve, au milieu des traces de l'ancienne vénération de ces lieux, la pierre d'où Moïse fit jaillir l'eau par l'ordre du Seigneur. »

PLANCHE 7 bis.



Rocher de Moïse dans la vallée de Raphidim.

M. de Laborde cite ici le passage de la Bible qui a rapport à cette pierre ; nous le reproduisons avec un peu plus d'étendue :

« Quand donc, toute la réunion des enfans d'Israel fut partie du désert de Sin, selon leurs marches, par l'ordre de l'Éternel, ils établirent leurs tentes en Raphidim, où il n'y eut pas d'eau à boire pour le peuple. Le peuple s'irrita contre Moïse, et dit :

» Donne-nous de l'eau, afin que nous buvions. »

» Moïse leur dit : « Pourquoi criez-vous contre moi ? Pourquoi » tentez-vous l'Éternel ? »

» Le peuple ayant soif d'eau, le peuple murmura contre Moïse, » et dit : « Pourquoi nous as-tu fait sortir de l'Égypte pour nous » faire périr de soif, nous, nos enfans et nos troupeaux ? »

» Moïse cria à l'Éternel en disant : « Que ferai-je à ce peuple ? » Peu s'en faut, et ils me lapideront ! »

» L'Éternel dit à Moïse : « Passe devant le peuple, prends avec » toi quelques-uns des anciens d'Israel, et en main le bâton » dont tu as frappé le fleuve, et marche. Je vais me tenir devant » toi, là, sur un rocher à Horeb ; tu frapperas le rocher, il en » sortira de l'eau, et le peuple boira. »

» Moïse fit ainsi en présence des anciens d'Israel ; il appela cet endroit *Massa* et *Meriba* (tentation) à cause des murmures des enfans d'Israel et parce qu'ils avaient tenté l'Éternel en disant : l'Éternel est-il au milieu de nous, ou non ? [1] »

A ce que vient de nous dire M. de Laborde, nous croyons devoir ajouter la description suivante qu'un missionnaire, le P. Sicard, fit de cette pierre et de sa situation dans l'année 1721.

« Le premier objet de mon observation fut le rocher d'où l'eau sortit avec abondance, sitôt que Moïse, par l'exprès commandement de Dieu, l'eut frappé de la verge. Le guide qui nous conduisait à ce rocher nous fit prendre la route par nord-est. Nous suivîmes le vallon *Raphidim*, laissant à notre gauche l'ancienne grotte de saint Onuphre. Nous fîmes environ deux milles de chemin, au bout desquels nous nous trouvâmes au lieu que Moïse nomma *Tentatio* (*Massa* et *Meriba*). C'est celui où se fit cet illustre prodige dont je vais vous parler. Il est si évident, qu'il n'y a point d'athée qui, en considérant attentivement ce que nous avons vu, ne soit forcé de reconnaître un être souverain et tout-puissant, seul capable d'opérer une si grande merveille.

» Vers le milieu du vallon Raphidim, et à plus de cent pas du mont Horeb, on découvre en marchant par un grand chemin

[1] *Exode*, ch. XVII, v. 1 et suiv.

assez frayé, une haute roche entre plusieurs autres plus petites, laquelle a été par la succession des tems détachée des montagnes voisines. Cette roche est une grosse masse d'un granit rouge; sa figure est presque ronde d'un côté, et elle est plate de celui qui regarde Horeb. Sa hauteur est de douze pieds avec pareille épaisseur; elle est plus large que haute; son circuit est d'environ cinquante pieds. Elle est percée de vingt-quatre trous qu'on compte aisément; chaque trou à un pied de longueur et un pouce de largeur. La face plate du rocher contient douze de ces trous, et la ronde qui lui est opposée en a autant; ils sont placés horizontalement à deux pieds du bord supérieur du rocher, et ne sont éloignés les uns des autres que de quelques travers de doigt; peu s'en faut qu'ils ne soient rangés sur la même ligne. Les trous d'une face ne communiquent point avec ceux de l'autre face; ils ne sont pas même vis-à-vis les uns des autres. Il est important de remarquer que cette roche et les autres sont dans un terrain très-sec et stérile, et que dans tous les environs de ces rochers, on ne découvre pas même l'apparence d'aucunes sources, ou de quelque autre eau sauvage.

» La situation de ce rocher ainsi expliquée, venons aux circonstances qui prouvent manifestement le miracle de l'Auteur de la nature.

» 1° On remarque aisément un poliment qui règne depuis la lèvre inférieure de chaque trou jusqu'à terre;

» 2° Ce poliment ne se fait voir que le long d'une petite rigole, creusée dans la surface du rocher, et qui suit la rigole d'un bout à l'autre;

» 3° Les bords des trous et des rigoles sont, pour ainsi parler, tapissés d'une petite mousse verte et fine, sans qu'il paraisse dans nulle autre partie du rocher une seule herbe, si petite qu'elle puisse être: toute la surface du rocher, aux bords, près des trous et des rigoles, est une pure pierre.

» Ces trois observations faites, je demande que nous signifie ce poliment des lèvres inférieures des trous, ces rigoles également polies de haut en bas, cette petite mousse qui ne croît que sur les extrémités des trous et le long des rigoles, sans que dans tout cela trois mille ans écoulés aient fait aucun changement? Je le demande encore un coup, que signifient toutes ces mar-

ques si sensibles, sinon qu'elles sont autant de preuves incontestables qu'il sortit autrefois de tous ces trous une eau abondante et miraculeuse? C'est par les vestiges de ce prodige, si nettement exposé dans nos livres saints, que Dieu voulut alors forcer un peuple infidèle à croire à sa parole et à espérer en ses miséricordes [1]. »

Nous terminons ici cet article; nous espérons revenir prochainement sur l'ouvrage de M. de Laborde, et faire connaître les nombreux passages dans lesquels l'auteur, la Bible à la main, décrit le pays avec le secours si sûr de la Bible, et explique différentes difficultés du livre sacré par l'inspection et la connaissance des lieux qui y sont décrits [2].

A.

[1] *Lettres édifiantes et curieuses*, Mémoires du Levant; Lettre du père Sicard au père Fleuriau. Tome IX, page 116, édition in-18.

[2] Voir le 2e article, au nº 48, ci-après page 450. — Voir aussi dans le nº 17, tome III, page 317, un *extrait* du récit d'un voyageur anglais *au mont Sinaï* et au *couvent de Sainte-Catherine*.

Revue de Livres nouveaux.

CHRONIQUE DE LA PASSION ET DE LA MORT DE JEHANNE LA PUCELLE.

« Jehanne! fille de Dieu! pouvre bergerette à qui tant plai-
» soit errer sur les bordz de la Meuse, enmy tes brebiettes, qui
» tant aimois ouïr dans l'umbre de la forest *chesnue* la cloche
» du hamel; doulce vierge! pour narrer tes divines vertus,
espands en mon ame ton ame vierge.

» Angel de la France! ange exterminateur de l'Anglois, aux
» plaines de Patai, aux remparts de Gergeau, pour narrer ta
» vaillance, pour narrer ton martyre, adsiste moy! »

C'est par cette gracieuse invocation qu'un jeune homme de talent et de goût, M. Amédée de Puget, commence deux jolis volumes[1], dans lesquels il raconte avec la naïveté, la fraîcheur et le charme de notre vieux langage, l'épisode le plus intéressant peut-être de notre histoire de France. Nous aimons à voir nos jeunes gens remonter ainsi jusqu'aux sources de notre histoire et explorer, dans tout leur naturel, ces âges de la cheva-

[1] *C'est de Jehanne-la-pucelle*, légende de la fin du quinzième siècle, 2 vol. in-8°, chez Guyot, place du Louvre. Prix : 8 fr.

lerie française. Nous aimons aussi à les voir se familiariser avec ce vieux langage; car la langue de nos pères était toute remplie de foi et d'honneur, et il est impossible que celui qui l'étudie long-tems, qui la goûte, qui se l'assimile, ne prenne pas quelque chose de cette bonne droiture d'esprit et excellente naïveté d'âme, qui distinguent les hommes du moyen âge. Le tems est passé, où une *Grammaire académique* à la main, on déclarait barbare tout langage qui n'était pas conforme aux règles qui y étaient renfermées; elle est passée aussi cette époque où Voltaire et Rousseau servaient de point de comparaison pour les écrits et les hommes qu'il fallait louer et admirer. Notre siècle, notre jeunesse surtout, est dégoûtée de ces fleurs régulières et sans coloris de serre chaude : elle est sortie, et s'est répandue dans les campagnes, et là, dans les vallons et les plaines, sur les côteaux et les montagnes, elle recherche la fleur solitaire, belle de la seule beauté que lui ont faite les feux du midi et la rosée du matin. Ce n'est pas assez, haletante et infatigable, s'il est un précipice profond, un rocher élancé, un pic inaccessible et invisité, elle veut y pénétrer; car il y a là encore peut-être quelque plante inconnue, quelque sauvage et naïve production de la nature, que personne n'a admirée.

C'est ainsi que font nos jeunes chercheurs de traditions, d'histoires et de légendes, et leurs labeurs ne sont pas vains; car de tous côtés des richesses inconnues se présentent. L'édifice historique si frêle, si artificiel, élevé par le 18e siècle, s'écroule, et à sa place apparaissent déjà çà et là les formes majestueuses et les gracieuses et délicates proportions de notre vieille France.

L'histoire de Jeanne-d'Arc est trop connue pour que nous en fassions ici l'analyse; mais il n'est pas un de nos lecteurs qui, nous en sommes persuadés, ne lise avec plaisir le récit de la passion et de la mort de cette pauvre jeune fille que le 18e siècle avait salie par la bouche d'un vieillard sans pudeur, et à laquelle les jeunes gens du 19e siècle restituent sa blanche robe de Vierge, ses lauriers d'Héroïne, et même sa couronne de Martyre.

En citant ce morceau nous croyons devoir rappeler à nos

lecteurs ce que nous avons écrit de la part, si grande et si malheureuse, qu'eut *l'Université de Paris* à ce meurtre juridique. On y verra la confirmation de ce que nous avons dit[1], que ce fut par des chicanes *aristotéliques* que l'on motiva la condamnation de l'héroïque jeune fille. La *guerrière* fut condamnée comme *hérétique* par ces docteurs trop vantés.

« Adoncques, vestue d'habitz de femme, fust faicte monter en ung charriot de quatre chevaulx, en la cour du chastel, vers la neufvième heure du mastin. En ses costés, estaient fresre Martin l'Advenu qui l'avait confessée, fresre Isambart de la Pierre et Jehan Massieu l'Appariteur. Huit cents hommes d'armes et plus l'acconvoyoient, portant glaives, lances, guisarmes et aultres bastons; tellement qu'il n'y avoit homme si hardy que de parler à elle, fors son confesseur.....

» Cependant en son chemain, le visaige plein de larmes, se complaignoit la Pucelle, en si dévostes lamentations, qu'elle provocquoit à pleurs quasi tout le peuple ; aussi bien ne s'en povoient tenir fresre Martin l'Advenu et Jehan Massieu l'Appariteur. « *Rouen! Rouen!* se escrioit-elle aulcunes fois, *seras-tu ma dernière demoure!* » Et dès lors mesme, plusieurs se retraïrent, ne pouvant plus durer ou tollerer de la veoir et de l'ouyr.

» Trois escharfaulds estoient dressés au vieil marché de Rouen; en l'ung estoit Mgr de Beauvois, les conseillers adsesseurs en petit nombre, le baillif de la ville et son lieutenant; en l'aultre, vis-à-vis le premier, la Pucelle, que tout le monde la povoit veoir bien clairement, et derrière elle, les prélats, à sçavoir, le carninal de Winchestre, les évesques de Noyon, de Thérouenne, de Boulogne-sur-Mer, et aultres assez; au tiers, qui estoit de plastre, on avoit mis le bois pour la brûler; parmi la place et les rues, multitude de peuple innumérable.

» Quant ils fusrent là venus, maistre Nicolle Midy commença de faire ung notable preschement et salutaire, touchant ces mots de l'apostre : *Si ung membre souffre, les aultres souffrent le semblable.*

[1] Dans l'article sur les *Erreurs du quinzième siècle*, et en particulier sur l'enseignement de l'*Université de Paris*. Numéro 32, tome VI, page 151.

» Eust grant constance de l'ouyr, la Pucelle, et moult paisiblement l'ouyt tout au long : et quant en la fin, le prescheur se adressant à elle, luy eust dict ainsi : « Jehanne, vas en paix, l'église ne te peut plus desfendre et te laisse en la main séculière, » se agenouilla, la Pucelle, monstrant grant signe et évidence de sa contriction, pénitence et ferveur de foy, par ses dévostes lamentations et invocations de la benoiste Trinité, et de la très doulce mère de Dieu et de touts les benoits saincts nommant expressément plusieurs d'iceulx comme sainct Michiel et saincte Katherine; desclairant de ses dicts et faicts, que se il y avoit bien ou mal, elle ne avoit riens fait par le conseil de son Roy; que son Roy ne luy avoit riens faict faire. Requérant en oultre à toutes manières de gens, tant de son party que de l'aultre, mercy très heublement et que ilz voulsissent prier pour elle, leur pardonnant le mal qu'ilz luy avoient faict; et persevéra ainsi assez longue espace, comme d'ugne demy heure, tellement que les adsesseurs, prélats et touz aultres, et mesmement le cardinal de Winchestre et aultres Anglois en avaient compassion, et de faict amèrement plourèrent de luy veoir faire et démener ainsi ses piteables regretz et doloreuses complaintes.

» Mgr de Beauvois admonesta encores la Pucelle et pour le salut de son ame, qu'elle entendit à se repentir de ses mesfaicts horribles et en eut vraie contrition. Desclairant en oultre, qu'ayant regard aux choses dessus dictes, par lesquelles il appert la dicte Jehanne estre obstinée en ses erreurs, et par malice et diabolique obstination avoir faulsement montré signe de pénitence, avoir parjuré le saint et divin nom de Dieu et blasphémé damnablement, se montrant héréticque et rechue en hérésie et erreurs indignes, et du tout incapable d'aulcune miséricorde, il procédoit à la sentence définitive; et dit :

« In nomine Domini, Amen.

» Nous Pierre, par la misération divine évesque de Beauvois, etc.; juge compétent en ceste partie[1] :

[1] Cette sentence, ainsi que toute la procédure, étaient venues de Paris, alors au pouvoir des Anglais, où elles avaient été approuvées dans une assemblée générale de l'Université, tenue le 14 mai; mais le tout fut annulé par le pape Calixte III et le roi Charles VI, le 7 juillet 1456.

» Tous les pasteurs de l'église qui désirent et ont cure de loyaulment conduire le peuple de Dieu, doibvent soyeusement et diligentement prendre garde que le Deable par ses fraudes et artz subtilz ne séduise et déceoipve les brebis de Jhésus-Xhrist, à quoy il labeure sans cesse; par quoy est besoing par grant diligence résister à ses faulses et desloyales entreprises.

» Comme toy, Jehanne, dicte la Pucelle, ayes par nous esté trouvée rechue en diverses erreurs et crimes de idolastrie, invocations de malins et aultres meffaictz, et pource par juste jugement, te avons desclarée telle. Toutesfois, pource que l'église ne clost jamais les bras à ceulx qui veulent retourner à elle, nous estimasmes que de foy non feincte tu te fusses retirée du lacs d'erreurs auquel tu estois tenue, et auxquelles tu avois renoncé, promis et juré ne jamais rechoir, mais demourer en l'union katholique et communion de nostre mère saincte Église et de nostre sainct Père le pape de Roume, ainsi qu'il est contenu en cédule signée de ta main.

» Ce non obstant, le feu de ton orgueil, qui sembloit esteinct en toy, se rembrasant en flemmes pestilentielles par les soufflements de l'ennemi, de rechef tu es recheue en erreurs dampnées et faulses enrageures comme le chien qui retourne à son vomir; ce que nous récitons à grant douleur! Pourquoy, afin que d'ores en avant tu ne contamine de venin périlleux, les aultres membres de Jhésus-Xhrist, mesmement en ce temps auquel nous voyons dresser plusieurs faulx prophètes, te desclarons héréticque, et par ceste sentence, séant en siége et tribunal de justice, en cest escrit proférons, que comme membre pourri te avons délivré à la justice séculière, à laquelle nous prions te traictier doulcement et humainement soit en perdition de vie ou de membres. »

Récitée la sentence, le dict évesque de Beauvois et aulcun nombre des adsesseurs conseilliers se absentèrent ung petit de l'escharfauld sur quoy ils estoient; et incontinent le baillif de Rouen, Anglois et juge séculier, sans aultre procès ne jugement à mort ou consomption de feu, se escria, monstrant le bois de la main : « *Menez-la! Menez-la!* » Lors, la pouvre femme demanda avoir la croix; et ce oyant, un Anglois en fist ugne

petite de bois, du bout de quelque baston, et la luy bailla; desvotement la receupt et la baisa, faisant moult belles lamentations et recognitions *à Dieu nostre rédempteur qui souffrit mort amère en la croix, de laquelle croix elle avait le signe et la représentation*, et mist icelle en son sein entre sa chair et ses vestements, et en oultre demanda, requist et supplia humblement au confesseur fresre l'Advenu, et mesme à fresre Isambart de la Pierre, ainsi qu'il estoit près d'elle en sa fin, qu'il allast en l'église prouchaine, et luy fist avoir la croix de l'église, pour la tenir eslevée tout droict devant ses yeulx, afinque continuument elle la pust veoir, jusques au pas de la mort. Fist tant, freere l'Advenu, que le clerc de la paroisse sainct Saulveur touchant le vieil marché, la luy apporta. Lors, la détint la Pucelle, jusques à ce qu'elle fust liée à l'attache (pilier), et l'embrassant moult destroictement et longuement la baisoit et pleuroit, commandant l'ame à Dieu, à sainct Michiel et saincte Katherine.

Mais en temps qu'elle faisoit ces lamentations et vraies confessions de la foy, elle fust fort précipitée par les Anglois, et mesme par aulcuns de leurs cappitaines, requérant qu'on la leur délivrast, pour plus tost la faire mourir, disant au confesseur fresre l'Advenu, qui à son entendement la réconfortoit en l'escharfauld : « *Comment, prestre! nous feras-tu ici disner?* » Et incontinent, sans aulcune forme ou signe de jugement, à grant furie la traînèrent au feu, criant au maistre de l'œuvre : « *Fais ton office.* »

Quant la Pucelle vist monter en l'escharfauld les Anglois qui la venoient prendre, elle embrassa la croix ugne dernière fois, inclina et salua l'adsistence, et invocquant le nom du Saulveur, se abandonna au confesseur et aux hommes d'armes. Lors, plusieurs de ceulx qui la regardoient, l'évesque de Noyon, le prieur de Longueville et aultres, s'enfouirent par grant hideur.

Quant fust venue au bois qui la debvoit réduire en cendres, on lui mist sur la teste ugne mistre en laquelle estoit escript : *hereticque, relapse, apostate, idolastre.* En ung tableau devant l'escharfauld on avoit mis : *Jehanne, qui s'est fait nommer la Pucelle, menteresse, pernicieuse, abuseresse de peuples, devineresse,*

enchanteresse, superstitieuse, blasphémeresse de Dieu, malcréant de la foy de Jhesus-Xhrist; venteresse, idolastre, meurdrière, cruelle, desirant effusion de sanc humain, provocatrice à tyrannie, séditieuse, dissolue, invocateresse de déables, héréticque, scismatique.

Puis monta sur le bois qui estoit en l'escharfauld, lequel estoit de plastre, comme dict est, et là fust liée à une attache *(pilier)*, et au bois mist le feu par le bas, le bourrel.

Quant vist venir le feu, la Pucelle : « *Jhesus!* » s'ecria-elle, tout en haut; puis advertissant fresre l'Advenu qui en l'escharfauld estoit monté, de soy retraire, le supplia de tenir la croix devant elle, pour qu'elle peust la veoir jusques en la fin, luy requerant, en oultre, qu'il l'enhorta touz jours de son salut, de manière qu'elle pust l'ouyr. Le faisoit à son povoir, le dict fresre, quant se approuchèrent pour la considérer aulcuns chanoines de l'église de Rouen, et Mgr de Beauvois : *Helas! je meurs par vous!* luy fist encores la Pucelle; *car se m'eussiez baillée à garder aux prisons de l'église, je ne fusse pas icy.* Et maintint et afferma que *ses voix estoient de Dieu; qu'elle ne avoit riens faict que par son commandement, et ne cuidoit point par les dictes voix avoir esté déceue. « Rouen! Rouen! »* faisoit-elle, *j'ay grand paour que tu ne ayes à souffrir de ma mort.*

Et de vray, quasi tout le peuple lamentoit et murmuroit de ce que on la justicioit en la ville; s'esmerveillant que tant de clercs telz qu'estoient ceulx qui l'envoyoient à la mort, osassent attenter à ceste Pucelle, et faire mourir telle simple et paouvre xhrestienne, si cruellement et sans cause suffisant ou apparent; sans considérer qu'ils estoient ses ennemis et adversaires; laquelle ilz pouvoient garder dans les prisons ou ailleurs. Pourquoy murmuroit touzjours plus le populaire contre les Anglois, disant que c'estoit grant injure et grant pitié.

Cependant, faisoit son office, le maistre de l'œuvre, et à son pouvoir attisoit le feu; mais, veu que les Anglois avoient fait faire moult hault le dict escharfauld de plastre, il ne la povait bonnement ne facilement expédier, ne atteindre; dont il estoit fort marri, et avoit grant compassion de la forme et cruelle manière par laquelle on la faisoit mourir, qui fust ugne merveil-

leuse cruauté et grant martyre, dont tout le peuple voire mesme Mgr de Beauvois, estoient esmeus à pitié et à larmes. Toutefois aulcuns Anglois férocement rioient.

Estant la Pucelle, circonvenue de flambes et de fumée, demanda encores avoir de l'eau béniste, implorant et invocquant sans cesser l'ayde et secours de Mgr Sainct Michiel l'ange, et confessant le nom du Saulveur. Jusques en sa fin ne cessa de résonner dans le feu, le nom de JHESUS et encores rendant l'esprit et inclinant la teste, cria à haulte voix, JHESUS!

Lors sembla, eu l'émission de l'esprit de la dicte Jehanne, s'envouler des flambes ugne blanche palumbe; et aussi ceulx qui fusrent là présens à ceste combustion, en grant nombre récitoient et acertainoient qu'ils avoient veu escript dans les flambes le nom de JHESUS.

Quand la Pucelle fust estincte, pour double que on ne dict que elle se estoit évadée, les Anglois enjoignirent au maistre de l'œuvre de tirer le feu arrière; et là, sa robe toute arse, fust vue du peuple toute nue, pour oster les doubtes; puis quant ilz l'eurent assez et à leur gré veue et considérée toute morte liée à l'attache, le bourrel ayant remis le feu grant, elle fust tantost comburée, os et chair réduitz en cendres, par un merquedy trentième de mai, de l'an de la résurrection Nostre-Seigneur, mil quatre cent trente et ung an, n'estant lors encores la Pucelle, en la dix-neufvième année de son aage.

Cognoissant aussi, les Anglois, la rumeur et murmure qui estoient en la ville, des signes advenus en la passion de Jehanne et en la nuict de sa mort, ilz fisrent jetter, par les mains du dict bourrel, les dictes cendres et os, pardessus le pont, au vent et en la rivière. »

Y.

Enseignement.

MORCEAUX CHOISIS
DES PÈRES DE L'ÉGLISE GRECQUE
A L'USAGE DES COLLÉGES,
PAR UNE SOCIÉTÉ DE PROFESSEURS.

Lorsque naguère [1] nous annoncions avec empressement et joie, *l'édition classique des Pères de l'Église* que prépare depuis longues années M. l'abbé Foisset, nous ne savions pas que déjà plusieurs hommes instruits, voués à l'enseignement ecclésiastique, adoptant en entier les idées que nous avons souvent émises sur la nécessité de faire entrer les auteurs chrétiens dans un *Cour d'éducation chrétienne*, avaient déjà mis la main à l'œuvre, et étaient sur le point de faire paraître leur travail. C'est ce que vient de nous apprendre M. l'abbé Poullet, directeur au grand séminaire de Beauvais, et M. Bessières, supérieur du petit séminaire de saint-Germer, même diocèse. Aucun journal, aucune personne ne nous avaient parlé de ce projet, et cependant il est sur le point d'être terminé, au moins pour ce qui regarde la partie la plus essentielle, les œuvres des Pères de l'Eglise grecque.

[1] Voir nº 41, t. VII, p. 404 des *Annales*.

Comme la publication de M. Foisset, annoncée par les *Annales*, n'était pas une spéculation, mais plutôt une œuvre de peine et de dévouement entreprise par le désir que nous avons d'améliorer l'éducation chrétienne de la jeunesse, il suffit que d'autres aient commencé de réaliser nos vues, pour que nous suspendions le travail que nous avions entrepris.

Et pour mettre nos abonnés à même de juger de l'utilité de la publication de MM. Poullet et Bessières, nous ne croyons pouvoir mieux faire que de mettre sous les yeux une partie de leur *prospectus;* l'on y trouvera reproduite une partie des idées que nous avons si souvent émises sur les changemens qui se sont opérés dans les esprits et sur les améliorations à introduire dans les études ecclésiastiques.

« On a fait justice depuis long-tems des vues étroites et de la religion mal entendue qui avaient porté quelques instituteurs de la jeunesse à exclure de l'enseignement les chefs-d'œuvre de l'antiquité païenne ; mais ne serait-ce pas un préjugé plus inexcusable et plus dangereux encore de renfermer des esprits jeunes et ardens dans les limites de ces régions profanes, et de soustraire à leurs jouissances ces productions non moins admirables que d'autres tems ont vu s'élever sur un sol nouveau et pour ainsi dire sous l'influence de nouveaux cieux? Ne serait-ce point fausser leur goût littéraire et leur inspirer contre la religion des répugnances aussi injustes que funestes, en leur laissant croire que la *fiction* est l'unique source du beau, et que les idées religieuses dont se compose le christianisme, utiles tout au plus comme règle intérieure des sentimens et des actions, ne peuvent trouver leur place dans le vaste et brillant empire des lettres?

» Reconnaissons-le à la gloire de notre époque, ces préjugés, mis en vogue par quelques auteurs du grand siècle, desquels on ne saurait trop d'ailleurs respecter l'autorité et admirer les ouvrages, confirmés et enracinés par l'irréligion étroite et haineuse qui ternit dans le siècle suivant l'éclat des plus beaux talens; ces préjugés, disons-nous, s'affaiblissent de jour en jour; et pour ce qui concerne en particulier le mérite des *saints Pères*, nous avons vu les esprits les plus distingués de notre tems se plaire à leur rendre un juste hommage.

»Déjà La Harpe, dont le goût littéraire s'épurait en même tems qu'une lumière nouvelle dissipait ses préventions, avait signalé hautement l'éloquence chrétienne des premiers siècles comme formant un magnifique et consolant contraste avec les ruines et les ténèbres accumulées à cette triste époque par l'irruption des barbares. M. de Châteaubriand, dont les premiers ouvrages communiquèrent aux esprits une si heureuse impulsion, ne manqua point d'assigner à l'éloquence des Pères une place distinguée dans son brillant et fidèle tableau du génie du christianisme. La nombreuse et studieuse jeunesse qui se pressait aux intéressantes leçons de M. Villemain n'en est pas sortie sans doute sans partager ce sentiment vif et sincère du véritable beau, du beau antique, et surtout du beau *chrétien*, auquel l'élocution séduisante du spirituel professeur ajoutait tant de puissance. Enfin, un de nos plus savants hellénistes, M. Planche, en traduisant dans son *Cours de littérature grecque*, quelques passages remarquables des saints Pères, a familiarisé les jeunes étudians avec des noms et des ouvrages qui leur inspiraient peut-être plus que de l'indifférence.

» Dévoués par profession et par amour au bien de la jeunesse, nous croyons lui rendre un véritable service en lui offrant non pas deux ou trois opuscules des Pères, faibles et maigres échantillons qui ne peuvent donner aucune idée de ces belles régions du monde littéraire, mais des morceaux nombreux et choisis avec soin. Nous avons commencé par les *Pères de l'Église grecque*, parce que c'était là une lacune qu'il nous paraissait le plus urgent de remplir. Nous nous proposons de publier dans quelque tems et sur le même plan les *morceaux choisis des Pères latins*. Mais les occupations de l'enseignement et le travail long et consciencieux qui est indispensable pour cette œuvre, ne nous permettent pas de prendre à cet égard aucun engagement positif. Du reste, sans nous arrêter à de pompeuses promesses dont on se défie toujours en lisant un *prospectus*, nous exposerons ici avec simplicité et clarté le plan suivi dans le choix des saints Pères.

» Nous n'avons point suivi l'ordre chronologique ; notre but étant de faire un ouvrage classique, nous avons cru plus utile de consulter la force des élèves.

» Le premier volume, destiné à la quatrième, renfermera des narrations faciles et intéressantes tirées des ouvrages d'Eusèbe, de Théodoret, etc., et les plus brillantes homélies de saint Jean-Chrysostome au peuple d'Antioche, sur le renversement des statues.

» Le second volume sera presque entièrement encore occupé par saint Jean-Chrysostome et par quelques fragmens de saint Athanase et de saint Cyrille d'Alexandrie.

» Saint Grégoire de Nazianze et saint Basile, dont les ouvrages, surtout ceux du dernier, offrent un peu plus de difficulté, fourniront les principaux matériaux pour les deux derniers volumes, qui seraient étudiés par les élèves de hautes classes; ces beaux génies du christianisme ne seront point déplacés auprès de Démosthène et d'Homère.

» Nous n'indiquons ici que les Pères dans les ouvrages desquels nous avons puisé plus abondamment; mais nous n'avons pas négligé d'offrir des fragmens remarquables de saint Justin, de Clément d'Alexandrie, du savant Origène et de tant d'autres écrivains qui soutinrent par leurs œuvres éloquentes la religion que d'autres défendaient au prix de leur sang, ou qui lui prêtèrent eux-mêmes ce double appui de la parole et de la mort.

» Nous aurions pu donner à cet ouvrage une étendue beaucoup plus considérable si nous n'avions craint d'en trop augmenter le prix; mais pour ne point priver entièrement la jeunesse des beaux passages que nous avons été dans la nécessité d'omettre, nous avons joint à la notice de la vie et des œuvres de chaque Père une indication raisonnée des morceaux les plus remarquables et les plus utiles qui n'avaient pu entrer dans notre recueil.

» Outre les notices sur chaque écrivain dont nous avons emprunté des morceaux, et les courts sommaires placés en tête des passages choisis, nous avons joint des notes historiques, littéraires et scientifiques aux endroits qui demandaient quelque éclaircissement.

» Le premier volume est en vente.

» Les *Morceaux choisis des Pères de l'Église grecque* formeront 4 vol. in-12, chacun de 300 pages au moins. Comme cette

entreprise n'est pas l'effet d'une spéculation, mais du désir sincère d'être utile à la jeunesse studieuse, on a cherché le moyen de rendre l'ouvrage le plus complet possible en le conservant à un prix modéré. Le prix de chaque volume est de 2 fr. 50 c. On les trouve à Paris, chez Hachette, libraire, rue Pierre-Sarrasin, n° 12. »

Tels seront les *Morceaux choisis des Pères de l'Église grecque;* comme les estimables éditeurs annoncent qu'ils ne sont pas encore décidés à faire un travail semblable sur les *Pères de l'Église latine,* nous émettons ici le vœu que M. l'abbé Foisset mette à exécution le projet qu'il avait de donner une édition classique des *Pères de l'Église latine;* le travail serait alors complet. A.

Nouvelles et Mélanges.

EUROPE.

FRANCE. — PARIS. — *Lettre de S. S. le pape Grégoire XVI, à M. l'abbé de La Mennais.*—Nous ne croyons pas devoir rappeler les différentes questions qui ont été soulevées à l'occasion de l'encyclique et de l'adhésion qui a été donnée à cette pièce par M. l'abbé de La Mennais et ses amis : elles sont assez connues par la publication qu'en ont faite les différens journaux. D'ailleurs les *Annales* avaient une raison de plus, à cause de leur spécialité purement scientifique, de ne pas s'occuper d'une question qui touchait par tant de points au terrein brûlant de la politique. Cependant nous ne pouvons nous dispenser d'en consigner ici la conclusion dernière. Et à cette occasion nous ferons connaître les pensées qui nous ont dirigés dans notre conduite.

D'abord nous devons dire que purement, sincèrement et pleinement soumis à l'autorité du chef suprême des catholiques, nous avons toujours été prêts à recevoir avec obéissance filiale tout jugement qu'il prononcerait. D'autre part, nous n'avons jamais hésité un instant à croire que cette affaire se terminerait. comme en effet nous voyons qu'elle s'est terminée. Nous devons ajouter, que nous avons pensé en outre, que le rare talent, le haut mérite, et les énergiques efforts avec lesquels l'auteur de l'*Essai sur l'Indifférence* a lutté, en faveur de la religion, contre un siècle indifférent et athée, méritaient, que, nous, simples soldats et simples croyans, dans cette grande lutte, laissassions à nos premiers pas-

teurs, à ceux qui avaient le droit de la juger, le soin de diriger et de terminer cette affaire.

En effet, quand un guerrier, un héros des tems passés, emporté par son amour passionné de la patrie, par son courage, par l'effervescence du combat, sans attendre l'ordre des chefs, ou même contre leurs ordres, sortait fièrement des rangs, et, se lançant, seul, au milieu des bataillons ennemis, traçait sur son passage un long sillon de gloire, nous ne lisons pas que ses frères d'armes dirigeassent sur lui leurs traits ou leurs paroles. Ses chefs seuls avaient le droit de le rappeler à l'ordre, et lorsque, à leur voix, le guerrier, domptant avec peine son courage, le front terrible, le bras infatigable, menaçant encore du geste et du regard, revenait sur ses pas pour déposer les armes aux pieds de ses chefs, nous savons qu'il était reçu par des acclamations et les éloges de ses compagnons d'armes. Car il avait conquis la double palme de la valeur et de la discipline.

Telles sont les pensées qui ont dirigé les *Annales* dans cette circonstance; nous en faisons part à nos lecteurs avec la franchise que nous avons toujours mise dans nos communications, sans prétendre cependant blâmer la conduite de ceux qui ont cru devoir agir autrement.

Nous ne publierons pas toutes les pièces de cette affaire; nous nous contenterons de dire que la conduite de M. l'abbé de La Mennais a obtenu l'approbation la plus entière de Mgr. l'évêque de Rennes et de Mgr. l'archevêque de Paris, qui a mis dans toute cette affaire cette charité active, cette aménité pastorale qui le distinguent. Quant à Sa Sainteté, voici la lettre qu'elle a adressée à l'auteur de l'*Essai sur l'Indifférence*.

A notre fils bien-aimé F. de La Mennais, Grégoire P. P. XVI.

Cher fils, salut et bénédiction apostolique,

Ce que nous nous promettions de votre soumission envers nous et le saint-siége apostolique, nous apprenons avec joie que vous venez enfin de le faire par la déclaration humble et simple que vous nous avez transmise par notre vénérable frère le cardinal Barthélemy, évêque d'Ostie. Nous avons béni le Père des lumières, duquel nous vient cette consolation si grande qui, nous pouvons vraiment le dire avec le Psalmiste, *a réjoui notre âme en proportion de la multitude de ses douleurs.*

Aussi, notre cher fils, nous vous ouvrons avec toute l'effusion dont nous sommes capable, les trésors de notre tendresse paternelle, et c'est avec un véritable triomphe dans le Seigneur que nous vous félicitons d'avoir acquis une paix pleine et sincère, par la générosité de celui qui sauve les humbles d'esprit et repousse ceux qui puisent leur sagesse dans les principes du monde et non dans la science qui vient de lui. Car le plus beau triomphe, le seul véritable, c'est de vaincre le monde, et c'est

pour cela que votre nom sera environné d'une gloire éternelle, parce que sans vous laisser détourner par aucune considération humaine, sans vous laisser entraîner par les perfides manœuvres de vos ennemis, vous avez tendu directement au but où vous appelaient la voix du père le plus tendre, et les lois de la justice et de la vérité.

Continuez donc, cher fils, en marchant ainsi dans le chemin de la vertu, de la docilité et de la foi, de donner à l'Eglise de pareils sujets d'allégresse, et d'employer les effets de ce génie et de cette science qui vous distinguent, pour que tout le monde ait et professe la même opinion, au sujet de la doctrine exposée dans notre lettre encyclique. Sans doute, ce qui augmente considérablement notre joie, c'est que vous avez pris soin de faire émettre sur le même sujet une déclaration très-digne d'éloges que nous avons reçue par notre cher fils Gerbet, l'un de vos élèves, auquel par conséquent nous voulons donner dans cette lettre un témoignage tout particulier de notre estime.

Mais il ne faut pas se dissimuler que l'homme ennemi peut encore semer l'ivraie.

Cependant, courage, cher fils, et ferme dans votre sainte résolution, réfugiez-vous avec confiance là *où est un rempart* pour tout le monde, suivant les paroles du pape saint Innocent, là *où est la sécurité*, *où est un port exempt de tempêtes*, *où est un trésor de biens innombrables*.

Car là, appuyé sur la pierre qui est Jésus-Christ, vous combattrez avec courage et sécurité les combats du Seigneur, afin que les saines doctrines s'étendent partout avec éclat, et que la paix de l'Eglise ne soit plus troublée par des nouveautés trompeuses, de quelque beau prétexte qu'elles s'enveloppent.

Nous finissons ici cette lettre, que nous vous envoyons comme un témoignage de nos dispositions à votre égard. Maintenant nous ne demandons qu'une chose au Dieu auteur de tout bien, et nous la demandons avec ardeur, c'est que par l'intercession de la très-sainte Vierge, notre espoir, notre guide et maîtresse dans les jours mauvais, il consolide son propre ouvrage, et nous vous donnons avec l'affection la plus vive notre bénédiction apostolique, comme un gage précurseur de ce puissant secours.

Donné à Rome à Saint-Pierre, le 28 décembre 1833, et de notre pontificat le 3e.

GRÉGOIRE P. P. XVI.

ASIE.

—

TURQUIE. *Découverte d'une ancienne colonie chrétienne inconnue jusqu'à ce jour, et des ruines de la ville d'Antioche.* — M. Arundel, chapelain anglais à Smyrne depuis 11 ans, avait pu se procurer des renseignements sur les districts intérieurs de l'Anatolie, qu'il avait l'intention de visiter. Le but de son voyage était de faire des découvertes utiles à la *géographie sacrée* dans cette partie du continent asiatique.

Ayant traversé les pays situés entre l'Hermès et le Méandre, il lui a été possible de déterminer positivement la situation d'Eumeria, d'Apamea, et de découvrir les ruines magnifiques d'Apollonia. M. Arundel a trouvé une colonie de Grecs établis en ce lieu même depuis les premiers siècles du christianisme, et qui n'ont jamais eu la moindre relation avec d'autres communautés chrétiennes.

L'objet principal du voyage de M. Arundel, et vers lequel tendaient toutes ses recherches, était de fixer d'une manière précise la situation d'Antioche, capitale de la Pisidie, ce théâtre des prédications et du supplice de saint Paul. Le succès a couronné ses efforts. Des églises et des temples renversés lui ont fait découvrir le lieu où était située la ville d'Antioche. Parmi ces ruines étaient les arches d'un magnifique aquéduc, au nombre de 20 ou 30.

D'Antioche, le voyageur s'est rendu à Isborta, à Sagalossus, célèbre par le siége qu'en fit Alexandre; puis il dirigea ses recherches vers les ruines de Lelge. (*Soc. litt. de Londres*, 20 nov.)

AFRIQUE.

—

ABYSSINIE. — *Découverte de manuscrits remontant aux premiers siècles du christianisme.* — Le naturaliste allemand M. Ruppell, de la ville

de Francfort-sur-le-Mein, vient de terminer un grand voyage en Abyssynie, d'où il rapporte une foule d'objets d'histoire naturelle extrêmement précieux. Ce voyageur distingué est au Caire en ce moment, et s'apprête à partir pour l'Europe. Le nom de M. Ruppell est déjà connu des savans d'une manière avantageuse, par diverses publications et par les résultats qu'il avait précédemment obtenus dans le Sennar et le Cordofan. Parmi les choses rares et remarquables qu'il a recueillies dans son voyage, on cite des manuscrits abyssiniens qu'on croit remonter au deuxième ou au troisième siècle de l'ère vulgaire, ainsi que des monnaies d'or des princes d'Abyssinie contemporains de l'empereur Constantin. M. Ruppell s'est aussi occupé de déterminer plusieurs points de géographie très-importants.

— *Nouvelles des voyageurs qui cherchent à pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique. — Abolition des sacrifices humains à Damugoo et à Atta.* — Richard Lander se trouvait à Atta le 21 juillet 1833 et jouissait d'une parfaite santé. Il se disposait à monter la rivière dans l'Alburka, accompagné du lieutenant Allen et d'un médecin. Voici l'extrait d'une lettre qu'il a écrite à son frère le 21 juillet :

« Vous savez qu'à l'époque où nous nous trouvâmes ici ensemble, Abucco, chef du Damugoo, avait été depuis quelques années gouverneur d'Atta, conjointement avec son frère. Or, en arrivant à Damugoo, je vis avec peine que les deux frères se livraient de nouveau une guerre acharnée avec leurs sujets respectifs. Décidé à effectuer un raccomodement entre eux, j'invitai notre vieil ami Abucco à se rendre avec moi à Atta, en lui promettant une entrevue avec son frère et en répondant de ses jours sur ma tête.

» L'entrevue s'effectua le 22 novembre, et je puis vous assurer qu'elle donna lieu à une scène extrêmement intéressante. Notre société fut introduite dans une vaste enceinte carrée, au son du tambour. Le chef, assis sur une espèce de trône, était entouré de tous ses mallams et d'une cour nombreuse; ses femmes étaient assises sous un dais, auquel pendaient plusieurs beaux tapis de Turquie en guise de draperies. En approchant du trône, Abucco fit d'abord un mouvement involontaire pour retourner sur ses pas; mais je le pris par la main et le conduisis vers son frère. Il sembla en ce moment avoir entièrement perdu l'usage de ses sens; il laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et je le sentis trembler de tous ses membres. Pendant que j'étalais mes présens aux yeux du chef d'Atta, je le vis jeter un coup d'œil rapide et mécontent sur son frère qui s'était dégagé de mes mains pour s'asseoir par terre. Quoique un espace de sept années se fut écoulé depuis leur dernière entrevue, aucun des deux frères ne proféra une syllabe. Je saisis le moment favorable pour intercéder en

faveur d'Abucco ; j'exprimai le regret de voir une si longue mésintelligence entre deux frères, qui devraient toujours vivre dans une union parfaite ; et enfin je jurai de ne pas quitter la place avant d'avoir opéré une entière réconciliation entre eux. Le chef parut déconcerté, mais il ne fit aucune réponse. J'invitai alors Abucco à se lever, et en le conduisant près de son frère, je pris leur main droite à chacun, et les pressant l'une dans l'autre, je leur dis :

« Vous voilà redevenus amis ! Dieu veuille que vous le restiez à jamais ! »

» Les frères furent profondément affectés, et tous deux demeurèrent quelques minutes sans pouvoir prononcer une parole. Tous les assistans manifestèrent leur joie en voyant l'heureuse issue de cette entrevue, et de longues acclamations retentirent dans l'enceinte. Je ne puis vous dire l'émotion que j'éprouvais en ce moment ; le souvenir de cette journée ne s'effacera pas de mon esprit ; car pendant cette entrevue j'eus occasion de rendre un autre service à l'humanité, et un service plus important.

» De tems immémorial il était d'usage chez les gouverneurs d'Atta que les jours de réjouissances publiques fussent signalés par des sacrifices humains. Immédiatement apres l'entrevue des deux frères, on amena deux pauvres créatures destinées à être égorgées pour que la terre fût arrosée de leur sang en signe de réjouissance. J'exprimai toute l'horreur que je ressentis en présence de ce meurtre, et j'insistai avec énergie pour que ce crime n'eût pas lieu. Je fis entendre au chef qu'il aurait un jour à répondre devant Dieu de la moindre goutte de sang qu'il répandrait sans nécessité ; je cherchai à le convaincre que son âme vivrait éternellement après que son corps aurait été réduit en poussière, et qu'il serait heureux ou malheureux en proportion du bien et du mal qu'il aurait fait aux autres. Le chef fut touché de mes paroles, et ordonna à une personne de la suite de détacher les liens des victimes et de les renvoyer ; il fit ensuite la promesse solennelle d'abolir l'usage des sacrifices humains. Cette déclaration obtint l'approbation des mallams et de tous les assistans, qui en témoignèrent des marques de joie en agitant les mains.

» Il y a aujourd'hui sept ou huit mois que cette promesse fut faite, et je suis heureux d'avoir à vous annoncer qu'elle a été religieusement respectée. » (*Litterary Gazette.*)

Bibliographie.

· JUPITER. — Rcherches sur ce dieu, sur son culte, et sur les monumens qui le représentent; ouvrage précédé d'un *Essai sur l'esprit de la religion grecque*, par M. L. B. Eméric-David, membre de l'Institut royal de France. Deux vol. in-8° de plus de 600 pages, accompagnés de *trois planches* explicatives du texte; à Paris, chez Treuttel et Würtz; prix 16 fr.

Nous nous proposons de revenir un jour sur cet important ouvrage. Ce n'est pas que nous croyons que le système général de l'auteur sur la religion grecque soit exact; mais dans ces deux volumes se trouvent une foule de traits et de citations propres à réformer un grand nombre d'erreurs répandues, à plaisir pour ainsi dire, dans nos livres de mythologie classique. Nous ferons tous nos efforts pour répandre ces connaissances et faire tomber ces erreurs.

— Le professeur Klotz et docteur Westerman de Leipzig annoncent un ouvrage qui a pour titre : *Thesaurus antiquitatis græcæ et romana ad litterarum ordinem conditus :* mais ils n'en sont que les éditeurs. La rédaction en est confiée aux professeurs les plus célèbres de l'Allemagne. On cite Hermann, Eichstadt, Jacobs, Bottigen, Dindorfs, Schumann, Osann, Matthias, Jahn, Ranke, Nobbe, Kiessling et Weichert. L'ouvrage traitera de l'histoire littéraire des antiquités (y compris l'archéogie), de la mythologie, de la géographie et de l'histoire de la civilisation.

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE

Numéro 44. — 28 Février 1834.

Enseignement catholique.

CONFÉRENCES

SUR LES VÉRITÉS FONDAMENTALES DE LA RELIGION,

ÉTABLIES PAR MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

But de ces conférences. — Appréciation des besoins du siècle, et de la jeunesse qui habite Paris. — Accord de tous les évêques de France pour préparer à cette jeunesse des instructions appropriées à ses besoins et à ses études. — Quelques idées sur l'enseignement historique de la religion.

Voici une de ces œuvres d'Évêque, qui va s'élever haut et éclatante en présence de notre siècle indifférent ou incrédule, et au milieu de la ville prédestinée, pour ainsi dire, pour donner le mal et le bien, l'erreur et la vérité à l'Europe, au monde. Les *Annales* regardent, avec d'autant plus de raison, comme un devoir de signaler le *Mandement* dans lequel elle est annoncée, qu'elles trouvent dans cette pièce la confirmation de quelques-unes de leurs observations, la réalisation de quelques-unes de leurs espérances.

En effet, tous nos travaux, tous nos soins, tous nos efforts, ont toujours visé à prouver que la société, et surtout la jeunesse actuelle, avides de science et d'instruction, se rapprochent

de plus en plus des vérités révélées, tourmentées qu'elles sont par un vague, mais réel désir de connaître la religion ; mais qu'il fallait à cette jeunesse une instruction et un enseignement qui fussent appropriés et aux exigences du siècle, et aux besoins particuliers, et même aux études que fait cette jeunesse et à la science qu'elle possède.

Nous avons souvent annoncé aussi que nos prêtres catholiques, et surtout les hommes qui président à l'éducation religieuse de notre France, et en particulier nos Évêques, faisaient en ce moment tous leurs efforts pour correspondre à ce besoin d'une instruction plus profonde et plus variée, plus scientifique et plus historique, qui se révèle partout.

Or, voici qu'un de ces hommes, qui, par leur mérite, par leurs vertus, par leur autorité et leur caractère, ont le droit de parler, de juger, et d'être crus dans leurs paroles, vient de confirmer une partie de nos observations, vient de réaliser un désir que formaient la plupart des hommes religieux.

Monseigneur l'Archevêque de Paris, considérant qu'il est un grand nombre de personnes qui *se trouvent, à raison de diverses circonstances, comme dans une espèce d'impossibilité de se réduire à la nourriture ordinaire dont se contente le reste des fidèles dans les paroisses;* voulant aussi *évangéliser d'une manière spéciale la jeunesse qui accourt de toutes parts dans la capitale, altérée de science et pleine d'ardeur,* a établi dans la cathédrale de Paris des *conférences doctrinales,* qui auront lieu pendant tout le carême, *sur les vérités fondamentales de la religion.*

Ajoutons que c'est pour se rendre en partie aux désirs de la jeunesse de Paris, que Monseigneur entreprend ce grand et bel ouvrage. En effet, il y a déjà quelques mois qu'une députation se présenta à Monseigneur l'Archevêque, pour lui offrir, au nom d'un grand nombre d'élèves des écoles de droit et de médecine, une pétition demandant l'établissement de conférences sur la religion. Monseigneur, qui les reçut avec une aménité d'évêque et un cœur de Français, leur apprit que depuis quelque tems il s'occupait de réaliser leur désir ; et c'est, en effet, ce qu'il exécute dans son *mandement* pour le carême.

Ce mandement n'est point une pièce ordinaire : nous le croyons destiné à faire époque dans l'église de France. Aussi

croyons-nous devoir enrichir les *Annales* de plusieurs extraits, pour prendre acte, pour ainsi dire, des vérités qui y sont contenues.

Voici d'abord comment, avec une hauteur de vues et une connaissance intime de notre époque, Monseigneur l'Archevêque parle de la société actuelle, et sait lui donner les éloges qu'elle mérite, en lui apprenant ce qui manque à sa science :

« Nous ne nions pas que dans ce siècle, qui vante tant ses lumières, les branches de toutes les sciences humaines, de toutes les connaissances naturelles, commerciales, industrielles, ne se soient fort étendues ; que tout ce qui tient à la physique, à l'histoire, à la politique, à une certaine philosophie, n'ait été développé, expliqué d'après de nouveaux plans et de nouveaux systèmes, n'ait été et ne soit encore l'objet des investigations d'une jeunesse avide de savoir et jalouse de se préparer à un avenir qui lui appartient, comme elle laissera un autre avenir aux générations qui doivent la suivre; mais la Religion, cette science de la vie future, et d'un avenir auquel nous ne pourrons échapper, malgré nos efforts pour l'oublier, en connaît-on même les premiers élémens ?

» Apprise, peut-être superficiellement, dès l'enfance, s'en est-on occupé un seul jour depuis ? ou plutôt ne la connaît-on pas souvent. cette Religion toute pure, toute immaculée, qui possède le bonheur du tems et les espérances de l'éternité, que d'après les injustes outrages de ses ennemis, d'après les préventions de la légèreté, de l'ignorance et des passions ? Cette Religion, si belle et si magnifique, qui ne craint aucune discussion, qui ne redoute aucune lumière, parce que, semblable à son divin auteur, elle est elle-même lumière de lumière, *lumen de lumine ;* où sont, parmi les savans de nos jours, parmi les maîtres fameux, les professeurs célèbres dont les enseignemens retentissent dans notre grande cité ; où sont, disons-nous, ceux qui aiment à faire briller, de tems en tems du moins, au sein de nos écoles, son flambeau, à la douce clarté duquel viendraient s'éclaircir de nombreuses obscurités dont l'homme de bonne foi sait convenir sans honte, et les mille doutes qu'il ne tente pas de résoudre par le dédain ou l'injure [1] ? »

[1] Vosmetipsos tentate si estis in fide. II *Cor.* XIII, 5.

Ici Monseigneur s'adresse à tous les ministres chargés de conserver et d'annoncer les vérités apportées sur cette terre par Jésus, et leur demande si eux-mêmes ont fait ou font tous leurs efforts pour faire connaître, fructifier ce talent qui leur a été confié.

« Mais voici que l'apôtre S. Paul, dirigeant vers nous la question que nous vous adressions de sa part, nous appelle aussi, nous, Prêtres, Évêques et Pasteurs, à un examen d'autant plus sérieux, qu'il s'agit à la fois de la responsabilité de vos âmes et de la nôtre. Comment croire à ce que l'on ignore? comment embrasser des vérités inconnues? comment puiser aux sources de la grâce, si les chemins en sont interdits? comment les troupeaux pourront-ils goûter les délices des pâturages, si la porte ne leur en est pas ouverte? comment croire à l'Évangile, s'il n'est personne qui l'annonce[1]?

» Est-ce un reproche, N. T. C F., et s'adresserait-il à nous? serait-il vrai que, coupables de cette négligence dont le Seigneur accusait autrefois les Pasteurs indolens, elle peserait sur notre tête? Parmi toutes ces âmes qui nous sont confiées, et dont notre sang répondrait au souverain Pasteur, s'en trouverait-il une seule qui pût nous accuser avec justice devant son redoutable tribunal, de lui avoir refusé ou la nourriture solide des parfaits, ou le lait spirituel qui devait la faire croître pour le salut? »

Après avoir rappelé la sollicitude continuelle avec laquelle les premiers pasteurs et les prêtres distribuent avec abondance et fatigue la parole de Jésus à tous ceux qui veulent l'entendre, le digne Archevêque trouve cependant que ce n'est pas encore assez, surtout pour lui, pour ses prêtres, pour les besoins et les exigences de la ville immense, et du peuple qui l'habite.

« Toutefois, dans cet examen approfondi de nos obligations à cet égard, en considérant d'une manière plus attentive et plus appliquée la face de notre diocèse, nous avons cru apercevoir qu'il était une classe intéressante et nombreuse de Fidèles, envers laquelle nous pourrions avoir à remplir plus par-

[1] Quomodo audient sine prædicante? *Rom.* x, 14.

faitement *le devoir d'évangéliste*, afin de détourner à jamais cette malédiction qui glaçait d'effroi l'apôtre des nations : Malheur à moi si je négligeais d'annoncer l'Évangile, si je cherchais à me soustraire à la nécessité qui m'est imposée, si j'essayais de retrancher quelque chose dans cette fonction sublime et tout à la fois redoutable dont je suis chargé [1] !

» Ce sont des pères de famille, des hommes de tout âge, auxquels la position, les habitudes, les goûts, la trempe d'esprit, la nature de leurs connaissances, font désirer un genre de prédication particulière plus appropriée à leurs besoins, et qui *se trouvent, à raison de diverses circonstances, comme dans une espèce d'impossibilité de se réduire à la nourriture ordinaire dont se contente le reste des Fidèles dans les Paroisses.* »

Ici, s'adressant plus particulièrement à la jeunesse qui habite la capitale, Monseigneur lui fait entendre ces paroles, qui méritent si bien d'être goûtées :

« C'est vous encore, c'est vous surtout, jeunes gens, pleins d'ardeur et d'espérance, accourus de toutes parts, avec tant de louables motifs, vers cette ville immense, séjour à la fois de tant de vertus et de tant de séductions, où la coupable indifférence et le froid égoïsme marchent à côté de la piété sincère et de la plus active charité ; où les poisons du doute et de l'incrédulité sont mêlés aux trésors de la science que vous ambitionnez de conquérir ; où les bons exemples et les scandales se disputent tour à tour des cœurs généreux, mais naturellement confians et faciles ; où l'on voit enfin, à côté des occupations les plus graves et les plus sérieuses, se renouveler le spectacle que présentait autrefois cette cité fameuse de la Grèce dont il est parlé au livre des *Actes*. Les philosophes et les étrangers n'y occupaient leurs loisirs qu'à raconter et à entendre des choses nouvelles, sans penser à la plus essentielle des connaissances. Caractère singulier d'une nation, révélé déjà, au dire de saint Paul, par l'incription qu'il avait lue sur un autel ! Hélas ! qu'aurait dit l'Apôtre, s'il l'avait trouvée comme rafraîchie et placée sur le front d'un édifice social où Dieu serait inconnu [2] ?

[1] Væ enim mihi est, si non evangelizavero. I *Cor.* IX, 16.

[2] Ignoto Deo? *Act.* XVII, 23.

«Il nous a paru que tant de personnes si distinguées et si honorables, si précieuses à la société, si chères à la religion, qui forment pour ainsi dire la partie mobile de notre diocèse, ne doivent pas demeurer étrangères aux scrupuleuses observations de notre conscience, et qu'elles avaient droit d'exiger de nous une sollicitude spéciale, un dévouement particulier....»

Le pasteur catholique, frappant au cœur de ses enfans, leur rappelle ici les seuls souvenirs que n'effacent pas ordinairement le délire des passions, les erreurs de l'esprit, l'entraînement du siècle et de l'âge : les souvenirs de la famille et du foyer paternel.

«Tant de vœux et tant d'inquiétudes, tant d'alarmes, nous imposaient déjà, sans doute, nos très-chers frères, l'obligation de chercher à cultiver, à féconder ces semences d'honneur et de vertus, déposées dans vos âmes par des mains que vous êtes accoutumés à respecter et à chérir. De toutes les parties de la France, du fond de ses agrestes montagnes comme du sein de ses plaines fécondes, il nous a semblé entendre se diriger vers nous les voix qui nous recommandaient votre foi comme l'héritage le plus précieux, comme le plus riche patrimoine. Nous les avons reconnues, car nous aussi nous avons appris comme vous sur le sein maternel et sous le toit domestique, à bégayer le langage sacré de la foi; nous y avons appris à savourer de bonne heure le secret de traverser sans naufrage la mer orageuse de la vie, et d'aborder en assurance le port tranquille où le chrétien trouve un abri contre les incertitudes de son esprit et les agitations de son cœur[1]. Mouillage sûr et fidèle, nous disait-on alors avec saint Eucher, s'adressant au sénateur Valérien son ami, mouillage sûr et fidèle où devraient diriger enfin leur fragile nacelle ceux qui, après avoir navigué si longtems sur le terrible océan du siècle, en ont essuyé les fureurs continuelles, les caprices perfides et les cruelles tourmentes[2] !»

Monseigneur nous apprend ensuite que le projet d'instruire

[1] Hic statio fidissima, hic blanda tranquillitas. S. Eucher, *de Contemptu mundi*, circa finem.

[2] Hic cunctis confugiendum est, qui frementis hujus sæculi tempestate vexantur. S. Eucher, *de Contemptu mundi*, circa finem.

les jeunes gens, et de leur donner un pain particulier qui leur convienne, ne vient pas seulement de sa sollicitude, mais que tous les évêques de France avaient déjà senti le besoin de préparer un enseignement plus relevé, plus en harmonie avec les besoins de la jeunesse qu'il rassemble à Paris.

« A des prières si ferventes et si persuasives sont venues se joindre de graves et de puissantes autorités, pour nous déterminer à la résolution que nous méditions déjà depuis plusieurs années, *d'évangéliser aussi d'une manière spéciale la jeunesse qui accourt de toutes parts dans la capitale, altérée de science et pleine d'une ardeur dont il n'est que trop facile d'abuser*. Il a pénétré jusqu'au plus profond de nos entrailles, jusqu'au plus intime de notre âme, jusque dans les secrets replis de notre conscience, le désir de nos vénérables collègues. A tout moment nous croyions les entendre nous demander au nom de l'étroite solidarité qui consomme en un seul épiscopat tous les premiers pasteurs, et qui les rend, en matière de foi, de doctrine, de discipline et de morale, comme responsables l'un de l'autre au tribunal du Pontife suprême et du souverain Juge; nous croyions les entendre tous ensemble, ces chers et vénérés confrères, nous rappeler le devoir impérieux qui les lie ainsi que nous, invoquer notre vigilance et notre sollicitude sur ces brebis choisies de leur troupeau, que le besoin de rassasier la faim qui les dévore, ont conduites dans la plus fertile et la plus abondante de nos contrées. »

Nous l'avouons, c'est avec complaisance et orgueil que nous citons ces paroles qui nous révèlent la haute compréhension que les évêques de France ont des besoins de ce siècle, et leur sainte sollicitude pour l'instruction, pour la foi et pour *le salut* de la jeunesse française. Et, en effet, qui pourrait ne pas approuver les paroles suivantes :

« Vous serez obéis, messeigneurs; vos vœux seront accomplis, nous entrerons en participation de vos sentimens, de votre amour, de votre zèle pour cette jeunesse doublement intéressante, et par les maux sans nombre dont elle est menacée, et par les immenses services qu'elle doit rendre à la patrie, selon qu'elle demeurera incrédule ou chrétienne. Evêque comme vous, comme vous Français, nous trouverons pour

elle au fond de notre cœur le langage que nous savons appartenir si bien aux vôtres : nous lui dirons de votre part, ou plutôt de la part de Jésus-Christ, lumière et précepteur du monde, de Jésus-Christ, roi et modèle du monde, de Jésus-Christ, victime et sauveur du monde, de Jésus-Christ, vainqueur et législateur du monde, de Jésus-Christ, ami et bienfaiteur du monde, nous lui crierons : croyez à l'Evangile [1].

» Croyez à l'Evangile, si vous ne voulez pas vous perdre dans le dédale, dans les obscurités, dans les ténèbres où vous mèneront infailliblement, sans ce flambeau divin qui éclairera vos pas, sans ce fil conducteur qui les dirigera, la recherche et la passion même de la science.

» Croyez à l'Evangile, si vous ne voulez pas marcher sans frein et sans règle au gré de tous les systèmes ; si vous voulez vous préserver des fautes et des illusions, ne pas tomber dans une désespérante fureur, et si vous voulez vous ménager une ressource au tems des remords et à l'heure du repentir...

» Croyez à l'Evangile, si vous aspirez à dicter un jour des lois sages, à commander, par l'ascendant de votre génie, la fermeté de votre caractère, la gravité de vos mœurs, la sûreté de vos jugemens et le poids de votre autorité.

» Croyez enfin à l'Evangile, si vous désirez véritablement devenir amis du genre humain, bienfaiteurs de vos semblables, bénis des pauvres à votre heure dernière, et célébrés de génération en génération par les accens d'une immortelle reconnaissance.

» Voilà ce que nous dirons à la jeunesse. Nous en serons écoutés ; nous en avons pour garans les prières qu'elle nous a fait plus d'une fois parvenir. »

Monseigneur l'Archevêque nous fait part ensuite de toute la sollicitude qu'il a mise à préparer, à régler l'œuvre dont il va poser la première pierre ; et puis il s'effraie de la tâche qu'il s'est imposée, comme si elle était au-dessus de ses forces.

« Ce n'est pas, N. T. C. F., que nous nous soyons jeté à l'aveugle dans une telle entreprise. Nous avons dû calculer tout ce qu'elle avait de délicat et de laborieux ; nous ne nous en som-

[1] Credite Evangelio. *Marc.* I, 15.

mes pas dissimulé les difficultés et les obstacles; il a fallu *mesurer les tems, les circonstances, les exigences, les besoins d'une époque qui ne ressemble à aucune autre;* nous avons surtout éprouvé devant Dieu le sentiment de notre propre faiblesse.

» A la vue du poids dont nous allions nous charger, au souvenir de ce qui avait été déjà tenté avec un rare talent et un prodigieux succès, nous avons craint de compromettre, par une téméraire exiguité, par une confiance présomptueuse, l'honneur du saint ministère, et jusqu'aux intérêts de la religion. Combien de fois, dans cette lutte de comparaisons auxquelles nous ne pouvions échapper, essayant de décliner une responsabilité si grande, avons-nous répété avec bien plus de raison que ces anciens personnages du premier Testament : Ah! Seigneur, je ne saurais parler le langage convenable à un siècle qui se croit élevé bien au-dessus de vos prophètes, à une philosophie dédaigneuse à proportion qu'elle est obscure, qui ose le disputer avec la clarté et la simplicité de votre loi! Et comment espérer que les sons trop faiblement articulés de ma langue iront réveiller l'amour de vos chastes oracles dans ces jeunes intelligences accoutumées à l'élégance des formes, à l'analyse de la pensée, à l'enseignement et aux progrès des sciences humaines[1] ? »

Monseigneur rappelle ici, sans doute, les *Conférences* que M. Freyssinous adressa à la jeunesse il y a quelques années. S'il nous était permis de protester contre la défiance si modeste que notre pasteur a de lui-même, nous dirions que, sans doute, ces conférences ont produit de grands et heureux résultats, et sont par conséquent des modèles à suivre, mais ne sont pas un précédent capable de décourager. Nous osons assurer même qu'elles sont loin d'avoir épuisé les preuves scientifiques et historiques de la religion. Depuis cette époque, les sciences ont fait de nouveaux progrès; l'histoire surtout s'est enrichie de précieuses conquêtes, qui toutes présentent sous un jour nouveau, sous un jour éclatant, l'histoire des différens rapports que Dieu a eus avec les hommes. Nous ajoutons que c'est là une matière toute neuve; et le prêtre qui, parcourant les diffé-

[1] Ah! Domine Deus, ecce nescio loqui. *Jérém.* I, 6.

rens champs de l'histoire, défrichés par les travaux des savans français et étrangers, y recueillera ce que ces recherches contiennent de favorable à la religion, puis se les rendra propres et siennes, en les appliquant spécialement aux faits racontés dans nos Écritures ou relatifs à l'Église chrétienne, et montrera dans tous les siècles la vérité, la Religion, partant d'un centre unique, et répandant avec plus ou moins de clarté ses rayons dans tout l'univers; ou bien, prenant tout ce qu'il y a de vérités, de faits certains, tout ce que l'on trouve de bon, de louable, de beau, chez tous les peuples, montrera comment tout cela vient d'une origine unique, de la révélation de Dieu; celui-là peut être assuré que la jeunesse se précipitera pour l'entendre, et que des voiles épais tomberont des yeux de ses auditeurs étonnés.

Nous savons bien tout ce qu'un pareil travail demande de science, d'érudition, de sagacité, de prudence dans les assertions; mais nous savons aussi qu'il se fera un jour. Nous croyons même en avoir recueilli les premiers élémens dans les *Annales;* et un grand nombre de lettres de nos abonnés, qui nous ont appris que plusieurs de ces travaux avaient été lus dans les séminaires, dans les maisons d'éducation, dans les églises même, nous disent toutes que partout cette instruction est reçue avec joie et avidité.

Nous qui connaissons plusieurs de ceux qui ont demandé avec le plus d'instance ces sortes de conférences, nous savons que leur désir, nous dirons même leur besoin, est d'avoir un guide qui puisse les diriger dans les ténèbres profondes dont se trouve entouré tout jeune homme qui, jetant un coup d'œil sur la vie, se demande ce que c'est que le monde, ce que c'est que la vie, ce qui est, ce qui a été, quel est le secret du monde? car il y a enigme dans le monde et dans son histoire. Or, les historiens peuvent bien mettre sous nos yeux les élémens de cette énigme; mais ils n'en donnent pas, ils ne peuvent pas en donner la solution; et les ténèbres sont plus grandes après qu'on les a lus. Nous le disons sans hésiter: ce n'est qu'au flambeau de la foi et de la révélation, que nous pourrons voir scintiller la lumière au sein de cette profonde nuit. Cette grande lumière ne peut pas naître tout d'un coup; mais c'est aux chré-

tiens à la préparer, et nous n'hésitons pas un moment à mettre les *conférences* que vient de fonder Monseigneur l'Archevêque de Paris, dirigées avec l'esprit qui a présidé à la rédaction des lignes que nous venons de citer, ne soient le commencement du nouveau changement qui doit, qui va se faire dans les esprits sur la religion.

Ces conférences auront lieu tous les dimanches, à midi, dans l'église métropolitaine. Monseigneur s'y fera entendre quelquefois, et y sera remplacé les autres fois par des ecclésiastiques choisis à Paris et en province[1].

A.

---

[1] Voir la suite de ces *conférences* au tome x, page 241, et années suivantes.

Linguistique.

EXAMEN DE LA THÉORIE

DE L'ORIGINE DES LANGUES, DE M. CH. NODIER.

Importance de cette question. — Exposé de l'opinion de M. Ch. Nodier, — Réfutation. — L'opinion qui accorde à l'homme l'invention du langage, ne s'accorde, 1° ni avec la *Genèse*, 2° ni avec les faits attestés par l'expérience, 3° ni avec les notions d'une raison saine.

Quoique les lecteurs des *Annales* soient la plupart occupés d'études sérieuses, et plus habitués au commerce des vieux auteurs qu'à celui des célébrités nouvelles, il n'en est cependant aucun qui ne connaisse le nom et au moins quelque partie des ouvrages de M. Charles Nodier. Cet écrivain, cher aux lettres qu'il a enrichies, à la science qu'il a ornée d'un charme inconnu, au 19e siècle tout entier dont il a été un des premiers et des meilleurs soldats dans la grande insurrection intellectuelle contre le despotisme du siècle précédent, doit aussi nous être cher, à nous chrétiens, à plus d'un titre. Aussi sommes-nous heureux de lui payer ici un tribut d'estime et d'éloges pour l'usage consciencieux qu'il a généralement fait de son talent, pour son respect envers la religion dont il a souvent défendu la cause, et pour le mérite encore plus rare d'avoir conservé presque intacte la chasteté de sa muse au milieu des débordemens de la licence.

Parmi les œuvres si diverses de M. Nodier, il en est qu'on

peut appeler d'un ordre inférieur, qui courent risque d'être oubliées et comme perdues dans la foule de sœurs plus brillantes et plus aimées; ce sont ses nombreuses productions comprises sous les titres de *Préfaces, Commentaires, Annotations, Feuilletons*, genre modeste qui a le moins contribué à la renommée de l'auteur, et que nous voulons particulièrement signaler, parce qu'on y trouve peut-être, d'une manière plus explicite et plus développée, ses diverses théories philosophiques et littéraires. Or, c'est à propos d'une *Préface* et d'un *Feuilleton* que nous avons à parler aujourd'hui de M. Nodier, ou plutôt d'une préface en forme de feuilleton, et qu'on peut bien appeler la première de toutes les préfaces, puisqu'elle sert d'introduction au premier de tous les livres [1].

Toutefois, que l'humble titre de cette composition n'abuse point sur cette importance, car elle peut tout aussi bien tenir lieu des *Prolégomènes* à un traité de philosophie, que d'*Introduction à l'Alphabet*; il ne s'agit en effet de rien moins que de l'*origine et de l'histoire de la parole*.

On voit de suite les graves questions qui se rattachent à un tel sujet. M. Nodier n'a pas craint de les aborder; et il a émis, en les traitant, des opinions contre lesquelles les *Annales* se sont déjà prononcées plusieurs fois, et qu'elles ne doivent pas laisser passer sans contradiction, de peur que l'autorité de M. Nodier n'ôte quelque crédit à des vérités que nous regardons comme fondamentales. Mais avant d'entrer dans l'examen de son système, qu'on nous permette d'exposer en peu de mots nos propres croyances, qui ne sont et ne peuvent être autre chose qu'un abrégé des premières pages des livres saints; car tout ce que nous savons de fondamental et de certain sur la Parole, sur la Pensée, sur l'Homme, sur Dieu, nous affirmons le tenir exclusivement de la révélation primitive faite au genre humain, et conservée jusqu'à nous par une tradition continue.

[1] Les articles de M. Ch. Nodier portent pour titre : *Notions élémentaires de linguistique*, ou histoire abrégée de la parole et de l'écriture, pour servir d'introduction à l'alphabet, à la grammaire et au dictionnaire. Les articles dont nous parlons ici ont été insérés dans le *Tems*, n[os] des 13 et 24 septembre, et des 11 et 22 octobre 1833.

L'homme sorti des mains du Créateur, non-seulement jouissait du libre exercice de ses facultés et de ses organes, mais encore était élevé à une condition de grandeur, d'innocence, de bonheur et de gloire, qu'il est impossible de révoquer en doute, sans contredire en même tems l'enseignement invariable du christianisme, et les traditions unanimes de tous les tems et de tous les peuples. Placé dans une communication intime et constante avec Dieu, de même que son amour trouvait dans cette ineffable union un aliment infini, de même aussi son intelligence puisait dans cette vision divine, une connaissance de la première cause, de ses attributs, de ses lois, et par conséquent une science bien supérieure à ce qu'il nous est donné d'atteindre; état sublime que tous les efforts d'une imagination mortelle ne peuvent que profaner, et dont le souvenir nous a été laissé comme une source inépuisable de regrets et d'espérances.

L'homme créé et mis dans le jardin d'Eden, ce que nous apprend tout d'abord le texte saint, c'est que Dieu lui parla [1]. Il lui parla par deux fois : la première parole fut une bénédic-

[1] Saint Augustin nous paraît expliquer admirablement de quelle manière Dieu parla à Adam :

« Si Adam, dit-il, était tel qu'il pût comprendre le langage par lequel Dieu communique avec les esprits célestes au moyen de sa propre substance, il n'y a nul doute que Dieu ait eu action pendant un certain tems sur son esprit, et ne l'ait dirigé d'une manière admirable et ineffable, et n'ait imprimé en lui l'utile et salutaire enseignement de la vérité.... Mais si Adam n'était juste que jusqu'à un degré où il avait encore besoin du secours d'une créature plus élevée en sainteté et en sagesse, qui pût lui transmettre les ordres de Dieu, de même que nous avons besoin, nous, des prophètes, et ceux-ci des anges, pour connaître les volontés de Dieu; pourquoi hésiterions-nous à dire que c'est par une de ces créatures que Dieu a parlé, et par des signes de voix tels qu'il les fallait pour qu'il pût les comprendre; car, pour ce qui est écrit peu après que, lorsqu'ils eurent péché, *ils entendirent la voix du Seigneur qui se promenait dans le paradis*, tout homme qui professe la foi catholique ne fait pas difficulté de croire que cela ne s'est pas fait par la substance même de Dieu, mais par le ministère d'une créature qui lui était inférieure. » (*De Genesi ad litteram*, lib. VIII, *in fine*.)

tion, la seconde un commandement ; — double expression des rapports d'amour et de dépendance qui unissent la créature à son créateur. — Et ce n'est qu'après avoir *entendu* la voix de Dieu, que l'homme parla à son tour. Ici s'offre un magnifique spectacle : Dieu rassemble en un seul troupeau l'immense foule des êtres vivans, et les amène aux pieds d'Adam, afin de reconnaître leur souverain. Adam les voit, les compte, leur impose à chacun un nom, et c'est par la parole qu'il prend possession de son vaste empire ; c'est là le couronnement solennel du roi de la création. Mais parmi cette multitude innombrable et muette, nul être n'entendit la voix de l'homme, nul ne répondit à son appel, et afin que ce don céleste du langage ne fût point un don inutile, il fallut que Dieu lui donnât une compagne formée avec sa chair, animée du même souffle, qui pût l'entendre et lui parler : *Notas audire et reddere voces*, comme dit le poète.

Voilà l'origine et l'institution de la société, et l'on peut dire que le langage lui fut antérieur, puisque l'homme avait entendu la parole de Dieu, et qu'il avait parlé aux créatures avant de trouver un être semblable à lui.

Après la chute de nos premiers parens, le langage leur fut conservé, dégénéré sans doute et appauvri comme tous les autres présens du ciel. Transmis dès-lors de père en fils, comme il l'est aujourd'hui, et développé selon l'accroissement des connaissances et des besoins, il fut une seconde fois sauvé dans l'arche, du grand naufrage de l'univers, et Dieu attendit la troisième prévarication générale, pour frapper le genre humain dans cette précieuse prérogative. Oublieuse de ces deux effroyables châtimens, l'humanité voulut encore se réunir contre l'Éternel, et tenter de s'égaler à lui.

Mais Dieu n'eut qu'à retirer sa main et *à laisser la nature à ses propres forces*, comme parle Saint Grégoire de Nysse [1], pour

[1] C'est ici le cas d'appliquer le passage de ce père, cité par M. Nodier : « Dieu voulant que les hommes se servissent de différentes langues, laissa la nature produire dans chacun, selon sa volonté, un son articulé pour l'explication des noms. » (*Contrà Eunom. orat.*, XII.) Et c'est en ce sens qu'il ajoute que la confusion des langues doit être nécessairement attribuée à la volonté de Dieu, selon le rapport théologique, mais qu'elle est l'ouvrage de l'homme, selon la vérité de l'histoire.

que l'unité du langage fût brisé ; l'unité sociale le fut avec elle, et cette race orgueilleuse qui voulait assiéger le ciel, n'eut plus qu'à s'enfuir honteuse et dispersée sur la face de la terre. De quelque manière au reste qu'on explique cette confusion des langues, il faut admettre, avec toute la tradition, qu'elle ne s'opéra point d'homme à homme, de telle sorte que les individus ne se comprirent plus entre eux, mais bien par groupes et par familles, dont les membres ne cessèrent point de s'entendre, et purent ainsi fonder de nouvelles sociétés.

Voilà ce que nous savons de certain relativement à l'origine du langage, et nous avons cru pouvoir faire précéder de cette exposition, la critique des théories de M. Nodier, avec d'autant plus de raison, que cet écrivain déclare expressément s'en tenir aux traditions bibliques. Nous aimons à rappeler ici sa profession de foi.

— « On ne me soupçonnera pas d'assez mauvais goût pour » avoir attendu, à substituer mes théories aux faits de la révéla- » tion, le moment unique, dans les longs âges du christianisme, » où il rallie, comme le seul palladium de la dernière civilisation, » toutes les puissances rationnelles du genre humain. Je crois » fermement que la parole a été donnée à l'homme, comme je » le crois de toutes les facultés que la création a réparties entre » les créatures, parce qu'aucune créature ne peut se donner des » facultés à elle-même : tout ce que les êtres possèdent, ils l'ont » reçu selon leur nature et leur destination. — Le seul point, » ajoute-t-il (et c'est à ce point que commence notre dissenti- » ment), le seul point sur lequel je diffère des casuistes du sens » littéral, c'est que ce don ne me paraît pas avoir consisté dans » la communication d'un *système lexicologique tout fait*, comme » le serait celui de la prétendue *langue primitive*, mais dans la » *puissance facultative* de créer la parole. »

Avant d'aller plus loin, tâchons de nous entendre, et précisons bien la question ; il est sans doute inutile de remarquer que personne ne songe à attribuer au premier homme, après sa chute surtout, et dans son état de dégradation, un *système lexicologique tout fait*, si par là on entend un vocabulaire aussi complet, ou plutôt aussi compliqué et aussi loquace que celui qui convient à notre civilisation. Adam n'avait rigoureusement nul besoin de

connaître tous les vocables, toutes les onomatopées, toutes les formes de style si variées, si flexibles, si harmonieuses que possède M. Nodier; et nous mettrions un autre nom à cette place, si nous savions le nom d'un linguiste plus distingué. Par *langue primitive*, on ne veut dire autre chose que la langue parlée par la première famille humaine, langue qui devait suffire à l'expression des rapports de l'homme avec Dieu, avec ses semblables et avec la création. M. Nodier nie la communication divine de cette langue primitive, pour lui substituer *la puissance facultative de créer la parole*. Or, c'est cette proposition que nous voulons combattre, en tant qu'elle suppose que l'homme a existé d'abord dans un état de mutisme, et que c'est par la force de son intelligence et de son organisation, qu'il est parvenu à inventer le langage. C'est bien là en effet ce que prétend M. Nodier, comme on s'en convaincra de plus en plus dans la suite de ces développemens, et c'est ce système qu'il veut faire concorder, 1° avec le récit de la Genèse, 2° avec les faits attestés par l'expérience, 3° avec la raison : trois choses que nous ne pouvons admettre.

1° L'opinion qui accorde à l'homme l'invention du langage ne s'accorde pas avec le récit de la Genèse.

Le récit abrégé que nous avons fait des premiers chapitres de notre histoire, et la classe de lecteurs à laquelle ces lignes s'adressent, nous dispensent d'entrer ici dans un long détail [1] : il est facile de voir, en effet, dans l'histoire sacrée, que l'homme fut dès sa création dans un commerce immédiat avec Dieu ; — Dieu lui parlait ; — l'homme entendait cette parole, et il ne parla qu'après l'avoir entendue : — alors seulement il imposa des noms aux animaux. De même, nous pouvons bien encore, jusqu'à un certain point, composer des noms nouveaux, mais seulement après qu'on nous a enseigné à parler, et cet enseignement antérieur a toujours été nécessaire à l'homme, pour

[1] Voir, pour plus de développemens à cette preuve, la *lettre adressée à un ami, sur l'origine du langage*, insérée dans le N° 20 des *Annales*, tome IV, page 147.

qu'il pût former un mot significatif et vivant.—Où voit-on la moindre trace d'invention? où trouver surtout rien qui ressemble à une convention qui aurait précédé le discours? convention que doivent supposer nos adversaires, et à laquelle M. Nodier n'a pu échapper; car il déclare, en propres termes, que la *parole consiste dans la faculté de manifester une pensée intime par des sons convenus.* Or, avec qui l'homme put-il *convenir,* puisqu'il était seul encore lorsqu'il se servit du langage [1]?

C'est ici le lieu de parler d'une citation de saint Grégoire de Nysse, qui semble expliquer le texte sacré dans un sens favorable à l'invention de la parole. Observons d'abord que les hérétiques ont fait, dans les écrits de ce père, des altérations contre lesquelles nous devons nous tenir en garde; et en outre, qu'on lui reproche généralement d'avoir un penchant trop marqué à l'allégorie, et de préférer trop souvent le sens figuré à la lettre de l'Écriture. Mais, sans affirmer que ces observations doivent s'appliquer au passage cité, toujours est-il constant que c'est aux Juifs que s'adressent les reproches du saint évêque. Or, on sait jusqu'à quel point les Juifs portaient leur superstitieux respect pour ce qu'ils appelaient la véritable science des noms et la manière de les prononcer: science qu'ils mettaient au-dessus de toutes les autres, et même de celle de la loi. Ils croyaient en effet que Dieu l'avait donnée aux patriarches et à Moïse, de qui les prophètes l'avaient reçue, et que ceux-ci l'avaient transmise de bouche en bouche à un petit nombre d'hommes privilégiés; ils attribuaient à la vertu de ces noms divins, et à la connaissance qu'en avaient leurs pères, tous les prodiges qu'ils avaient opérés, et jusqu'aux miracles de l'Homme-Dieu. Telle est la superstition contre laquelle s'élevait saint Grégoire; il la qualifiait de *vanité ridicule* et d'*extravagante présomption;* et, pour la mieux confondre, il ajoutait que Dieu avait *fait les choses et non pas les noms,* et qu'il ne s'était point abaissé à l'office d'*un maître de grammaire.* Au reste, il n'y a rien dans ses paroles qui fasse seulement soupçonner l'existence primi-

[1] Adam donna leurs noms aux animaux domestiques, aux oiseaux du ciel et aux bêtes sauvages; mais il n'avait point trouvé d'aide semblable à lui. *Genes.* ch. II, v. 20.

tive d'un état d'aphonie, duquel l'homme serait passé à l'usage du discours par ses seules forces, et c'est là ce que nous combattons[1].

2° L'opinion qui accorde à l'homme l'invention du langage ne s'accorde pas avec l'expérience.

La seule intention de M. Nodier est, il nous l'apprend lui-même, « de raconter l'histoire de la parole sans pédantisme, »sans sophisme, sans théologie ; c'est-à-dire, en acceptant les »notions comme la science les a faites, sous leur point de vue le »plus positif et leur forme la plus matérielle. »

Partant, il nous propose d'aller chercher des leçons auprès de l'enfant qui vient de naître.

« Voyez-le, nous dit-il, essayer sa première parole : elle va bondir de sa bouche aux baisers d'une mère ; il vagit, il bégaie, il »nomme son père et sa mère par des *mimologismes* caressans,... »et l'âme se meut déjà dans les sons qu'il module au hasard. Ce

[1] M. Ch. Nodier invoque aussi en sa faveur le témoignage de Platon dans le *Cratyle;* nous ne pouvons mieux répondre qu'en traduisant un fragment de ce dialogue qui nous paraît résumer avec précision la doctrine du *Divin philosophe*.

« *Socrate*. — Vous venez de dire, s'il vous en souvient, qu'il fallait »que celui qui a établi les noms, connût d'avance les choses qu'il nom»mait ; persistez-vous, ou non? — *Cratyle*. — Je persiste. — *Socrate*. — Entendez-vous dire que celui qui a établi les premiers noms les connais»sait avant de les établir? — *Cratyle*. — Sans doute. — *Socrate*. — Mais, »par quels noms avait-il appris à connaître les choses, lorsque les pre»miers noms n'étaient pas encore institués? puisque nous avons dit qu'il »était impossible de connaître les choses avant de connaître les noms? — »*Cratyle*. — Il me semble, ô Socrate! que vous ne dites point des cho»ses futiles. — *Socrate*. — Comment donc pourrons-nous dire qu'ils ont »imposé sciemment les noms? dirons-nous qu'il a existé des inventeurs »de lois et de noms avant l'établissement d'aucun nom, et qu'ils connais»saient déjà les choses, tandis que les choses ne peuvent être connues que »par leurs noms? — *Cratyle*. — Pour moi, ô Socrate! je tiens comme »un sentiment très-vrai, qu'il a fallu un pouvoir plus excellent que celui »de l'homme pour imposer les premiers noms aux choses ; ce qui fait »qu'ils sont si justes. »

Platon, *Cratyle*, édit. d'Étienne, p. 438, A. édit. d'Ast, t. III, p. 254.

» *Cadmus* au maillot vient d'entrevoir un mystère aussi grand » à lui seul que toute la création. Il parle sa pensée.....—L'en- » fant que nous observions tout-à-l'heure, c'est l'homme à l'ori- » gine de la première langue de l'homme, et c'est ainsi que les » langues se sont faites, s'il y a quelque chose de clairement » démontré dans leur histoire.»

Eh! bien, nous adoptons tout entière l'hypothèse proposée; suivons l'ingénieux philologue autour du nouveau-né : que voyons-nous? une créature gémissante et muette, qui n'aura la parole qu'après l'avoir *entendue*, qui ne *parlera* qu'après qu'on lui aura *parlé*. Il faut qu'on lui répète mille fois ces syllabes caressantes, ces mimologismes du berceau, avant qu'il puisse les prononcer à son tour. Qu'au lieu de cet enseignement de chaque jour et de chaque minute, il soit privé d'entendre la langue maternelle, ou par un vice de l'organe de l'ouïe[1], ou par un isolement complet; dans l'un et dans l'autre cas il aura le cri de l'animal, mais jamais la voix de l'homme.—Qu'on place deux enfans ensemble, hors de toute communication avec leurs semblables, jamais, l'expérience l'atteste, ils ne parviendront à se transmettre leurs pensées par des sons articulés.—Dans l'acquisition du langage, l'enfant est avant tout passif; il redit les mots comme il les entend, avec le même accent, les mêmes inflexions; il prononce toujours les mêmes mots que ceux que lui a dits sa mère; il a toujours, et seulement, sa même langue. Comment trouver là une trace d'originalité, ou une preuve d'invention? Si une voix étrangère ne va frapper son oreille et réveiller sa jeune intelligence, vainement sa mère le pressera contre sa bouche, jamais une parole ayant un sens ne *bon-*

[1] Les sourds-muets, qui ne sont muets que parce qu'ils sont sourds, pensent uniquement par images, et n'ont dans l'intelligence que des représentations d'objets matériels; ce n'est qu'en leur enseignant l'alphabet manuel, véritable langage des doigts, qu'on parvient à développer en eux des idées intellectuelles. Tous les instituteurs de ces malheureux enfans savent quelles difficultés il faut surmonter pour leur communiquer la notion du *verbe*. Napoléon disait un jour à l'abbé Sicard : *Je crois, M. l'abbé, que les sourds muets n'ont que deux mots dans leur grammaire, le substantif et l'adjectif.*

dera de ses lèvres. Ce *Cadmus au maillot* ne fait que recevoir de son père la parole qu'il doit à son tour transmettre à son fils, comme l'antique *Cadmus* ne fit qu'apporter à un peuple les caractères qu'il avait reçus d'un autre.

Il nous semble donc que l'exemple de l'enfant ne fournit aucune preuve bien puissante au système du docte académicien. Nous allons le suivre encore, parce qu'on ne quitte pas volontiers un récit de M. Nodier, et, nous l'avouons aussi, parce qu'il nous donne de nouvelles armes contre lui.

Un fait sur lequel il insiste avec raison, c'est la ressemblance des noms primitifs dans diverses langues. Il remarque surtout des rapports vraiment surprenans entre les vocables par lesquels les peuples anciens et modernes ont désigné la Divinité, et qui tous sont des dérivations plus ou moins éloignées du *Jehovah* des hébreux. Nous le remercions franchement de cette observation, car nous ne connaissons pas de fait qui prouve mieux la commune origine des langues, et par conséquent l'existence d'une langue primordiale, que cette analogie de tous les idiômes qui semblent venir des quatre points du ciel pour déposer de l'existence d'une mère commune, et qui, portant chacun son caractère et sa physionomie, n'en ont pas moins un air de famille, auquel il est impossible de les méconnaître :

. . . . Facies non omnibus una,
Nec diversa tamen qualem decet esse sororum.

Eh quoi! du nord au midi, de la Chine à l'Islande, toutes les langues auront les mêmes lois constitutives, la même construction essentielle ; toutes seront traduisibles l'une par l'autre ; que dis-je ? on comptera par centaines les mots dont on a constaté la ressemblance et souvent même l'identité, et l'on ne voudra pas convenir de cette filiation commune, que Leibnitz affirmait il y a cent vingt ans, et dont la preuve complète parait réservée à notre 19me siècle comme un de ses plus beaux titres de gloire[1] !

[1] « Au-delà de l'Indus s'est conservée une langue d'une structure admirable, riche en productions littéraires de tout genre, et qui présente les analogies les plus frappantes avec le grec, le latin et les dialectes germa-

Mais comment expliquera-t-on le problème? quelle solution substituera-t-on à celle qu'avait devinée le génie et que l'expérience vient confirmer chaque jour?

— Écoutez, s'il vous plaît, M. Nodier:

Il y avait autrefois, il y a bien long-tems, un homme et une femme qui ne savaient point parler, parce qu'ils n'avaient eu ni père ni mère pour le leur apprendre. Or, un jour il leur prit fantaisie de causer ensemble, et je ne peux pas vous dire précisément quel fut le premier des deux qui eut cette idée, quoiqu'on ait des raisons de croire que ce fut la femme; quoi qu'il en soit « leur langage fut d'abord simplement vocal, comme »celui des animaux qui ne rencontrent que par hasard, dans »leurs meuglemens, dans leurs mugissemens, dans leurs bê»lemens, dans leurs roucoulemens, dans leurs sifflemens, »des consonnances mal articulées.»

Voilà l'homme sortant des mains de la nature, voilà l'enfant sortant du sein de sa mère; ce fut l'âge de la *voyelle*.

Dans peu, « la *consonne* s'introduisit dans les vocables des âges »antiques; mais la consonne la plus vocalisée, la plus douce, la »plus coulante et par conséquent la plus primitive qui puisse »se glisser entre les lèvres de l'homme, comme le gazouille»ment des oiseaux, comme le zéphir qui fait susurrer les ro»seaux à son vol gracieux, mais qui ne les brise pas.» — Voulez-vous savoir le nom de cette petite usurpatrice? — Tournez les yeux sur notre archétype, voyez le bambin au berceau: il *bée*, il *baye*, il *balbutie*, il *bégaye*, il *babille*, il *blatère*, il *bêle*, il *bavarde*, il *braille*, il *boude*, il *bouque*, il *bougonne sur une babiole, sur une bagatelle, sur une billevisée, sur une bêtise, sur un bonbon*, etc. etc.

niques et slaves... C'est le sanscrit des Brahmanes. » Eug. Burnouf. *Rev. des deux Mondes*, tome I, page 266, 2e série. — « L'alphabet Thibétain vient des peuples de l'Inde, et n'est qu'une corruption du sanscrit; l'alphabet général des langues tartares, syriaque d'origine, était lui-même une forme des peuples Sémitiques, duquel les caractères hébreux et les caractères arabes sont des variations en apparence bien diverses, mais au fond identiques, dont le type le plus ancien fut cet alphabet phénicien qu'adopta la Grèce, et qui a été le père de tous ceux qu'emploient les Européens. » — J. J. Ampère. — *Revue des deux Mondes*, 15 novembre 1832.

—Eh! bien, ce balbutiement de l'enfant est aussi le langage de la jeune société.—Les pères avaient dit A, les enfans dirent B, et voilà pourquoi nous trouvons une tour qui s'appelle *Babel*, une ville qui s'appelle *Biblos*, un souverain qui s'appelle *Bélus*; car je ne vous parle point de *Baal*, de *Balac*, ni de *Balaam* fils de *Béor*, à cause qu'ils ne sont venus malheureusement qu'un peu plus tard.

— Mais qu'est-ce qui ne change pas ici-bas? les trônes eux-mêmes s'écroulent; celui de la *Labiale* fut renversé comme tant d'autres, et le sceptre passa à la dynastie *Dentale*. En effet, l'enfant, notre premier modèle, arrive à l'âge de la dentition; et cette époque dans l'histoire du genre humain, est celle où les noms commencent à s'appuyer sur la consonne dentale. « Celle-» ci impose à son tour le souvenir de son règne et de ses con-» quêtes; elle nous a donné le *Thot* des Égyptiens, le *Theutat* des » Gaulois et le *Thevatat* de Siam, rencontre d'homonymies qui » serait inexplicable à la philosophie, si ces éclaircissemens ne » la rendaient rationnelle. Car enfin on ne peut contester que » la dent était essentiellement propre aux sons tenaces.» —Prenez garde, ami lecteur; comptez-bien toutes les dentales que j'écris, — je dis que « la dent était essentiellement propre aux » sons tenaces, toniques, tumultueux, aux touches, aux tenues, » aux intonations, aux trissemens, aux tintemens, aux retentissemens qui exigent une prononciation forte, bruyante, » stridente et arrêtée.....»

—Combien y a-t-il, s'il vous plaît, de *dentales* prononcées à ce moment?— Vous hésitez,—vous avec perdu compte; — eh! bien, l'histoire est finie, finie comme celle de la Toralva. — Et tant pis pour vous, lecteur, si vous preniez plaisir à cette sèche analyse des causeries de M. Nodier, que serait-ce si vous l'aviez entendu lui-même?— Espérons qu'il trouvera quelques heures de loisir pour compléter cette biographie de l'alphabet; il raconte avec tant de grâce; ses paroles coulent si naïves, si limpides, si modulées, si sonores, qu'il est toujours sûr de plaire, d'attacher, d'émouvoir; soit qu'il nous veuille conter les aventures d'une ambitieuse *voyelle*, ou les infortunes de quelque *diphthongue* ignorée, soit qu'il nous parle de la *fée aux Miettes*, de la *fourmi Termès*, ou de *mademoiselle de Marsan*.

3° L'opinion qui accorde à l'homme l'invention du langage ne s'accorde pas avec la raison.

Il nous reste à considérer la question de l'origine du langage sous le point de vue purement rationnel; c'est-à-dire, comparer nos croyances à l'opinion de nos adversaires, pour voir lesquelles renferment le moins d'obscurités et de mystères, lesquelles sont plus admissibles au jugement de la saine raison, c'est, ce nous semble, leur *faire beau jeu;* car de tous les reproches adressés à l'enseignement du catholicisme, il n'en est point de plus répété que celui de n'être point rationnel, et de s'envelopper de mystères et de voiles impénétrables.

Les hommes, dites-vous, ont convenu dès l'origine de se communiquer leurs pensées par des sons. — Relativement à cette convention, il est à remarquer, ou qu'on la fait intervenir entre des êtres ayant à un certain degré l'usage de la parole, et alors, personne ne le conteste, elle peut servir à changer les noms des choses, à en fabriquer de nouveaux, à développer le langage, mais elle ne peut rien prouver quant à son origine : ou bien on la place entre des hommes qui avaient été jusqu'alors, et qui étaient encore muets; il fallait donc qu'il y eût entr'eux des rapports établis, qu'ils vécussent en société, qu'ils s'entendissent en un mot; et il restera à expliquer comment la société a pu exister avant le langage, comment les hommes ont pu s'entendre avant de savoir parler[1].

Mais passons. — L'homme pensait; sa pensée cherchait à se communiquer, et, trouvant dans l'heureuse conformation du gosier, un organe admirablement disposé pour se produire, elle prit naturellement cette voie. — L'homme parla, parce qu'il pensait.—Vous établissez donc en principe, qu'avant de parler l'homme pensait, et qu'il avait la conscience de ses pensées; c'est trancher un peu vite l'un des plus grands problèmes de la psychologie. De graves et de très-graves penseurs sont d'avis que la parole est l'expression naturelle et nécessaire de la pensée; nécessaire, non-seulement pour en communiquer aux au-

[1] Cette preuve est parfaitement développée par Rousseau. Voir ses paroles que nous avons citées dans le N° 6 des *Annales*, tom. 1, p. 357.

tres la connaissance, mais pour en avoir soi-même la connaissance intime; nécessaire, comme le miroir est nécessaire pour regarder son propre visage, comme la lumière est nécessaire à l'œil. Essayez, en effet, de vous rendre compte d'une seule idée sans le secours de cette parole intérieure, vous pourrez bien vous figurer l'image d'un corps comme on se représente un tableau déjà vu, mais avoir la conscience d'une pensée intellectuelle déterminée—d'un *verbe*, par exemple—sans le secours de son expression, c'est ce qui est au-dessus de l'intelligence humaine; et, ce que vous ne pouvez faire aujourd'hui, pourquoi l'homme a-t-il pu le faire le jour de la création, c'est-à-dire, à une époque où, d'après vous, toutes ses facultés étaient encore dans l'enfance? C'est là ce qui faisait proférer à M. de Bonald, ce célèbre axiome, qu'*il faut penser sa parole avant de parler sa pensée*; à Jean-Jacques, que la *pensée ne marche qu'à l'aide du discours*, et que la *parole lui semble avoir été fort nécessaire pour inventer la parole*; à Platon, que la *pensée n'est que le langage de l'esprit avec lui-même*[1]; et voilà pourquoi encore les Hébreux avaient donné à l'homme le nom d'*âme parlante*, pourquoi le *logos* des Grecs voulait dire indifféremment *parole* ou *pensée*, pourquoi enfin chez les Latins, le nom même de l'*intelligence (intelligere, intùs legere)* ne signifiait autre chose que l'action de l'âme lisant en elle-même l'expression de sa pensée. Or, si l'âme ne peut connaître ses pensées qu'à l'aide de sa parole, comment antérieurement à la parole a-t-elle pu avoir la pensée de l'invention?

Soyons néanmoins accommodans.—Voilà le langage trouvé, au moins dans ses premiers élémens: « il fut, nous dites-»vous, d'abord simplement vocal, comme celui des animaux; »et comme ce langage imparfait, il n'exprima d'abord que l'é-»lan d'un désir, l'instinct d'un appétit, le besoin, l'épouvante ou »la colère. Il s'est conservé chez tous les peuples, dans la sim-»plicité naturelle de ses premiers élémens, sous le nom d'*ex-*»*clamation* et d'*interjection*, et il y est resté immuable et univer-»sel, pour marquer le passage de la *simple animation à l'état*

[1] *Λόγον ὃν αὐτὴ πρὸς αὑτὴν ἡ Ψυχὴ διεξέρχεται, περὶ ὧν ἂν σκοπῇ*. PLATON, *Théétète*. Tom. II, p. 136, édit. d'Ast, p. 189. E. éd. d'Étienne.

»*d'intelligence*. En effet, dès cette première époque, et *sans autre* »*ressource que la voyelle* ou le cri, l'homme s'éleva, chose »étrange — fort étrange en vérité, — *par la puissance de la pen-* »*sée*, aux idées de *spiritualisme*, d'*adoration* et de *culte*, qui »impriment à son espèce le sceau d'une grande destinée. »Retirez-lui ce caractère solennel qui le sépare de la brute, et »il n'en différera plus que par un malheur qui passe tous ses »avantages, l'orgueil d'un faux-savoir, la conviction d'un »néant certain, et le désespoir d'une ambition impuissante. » Nous l'avouons ingénuement, il nous est impossible de suivre cette exposition ; nous entendons bien des locutions coulantes, des phrases cadencées, mais aucun sens intelligible ne s'offre à notre esprit.

Qu'est-ce, je vous prie, que l'homme dépourvu de toute idée de *spiritualisme*, d'*adoration* et de *culte*, l'homme semblable aux animaux ; que dis-je ? bien inférieur à la brute, dont il ne diffère *que par un malheur qui passe tous ses avantages*, — et tout ceci, ne l'oublions pas, avancé sans prétendre contredire les faits de la révélation, et sans vouloir, le moins du monde, se faire *de querelle avec la théologie ;* — l'homme, en un mot, à l'état de *simple animation*, passant par la seule force de sa pensée — voire avec l'aide de la voyelle, — à l'état d'intelligence ?...Nous nous représentons bien, ce nous semble, ce que c'est qu'un état de *simple animation ;* nous avons encore mieux l'idée de l'état d'intelligence ; mais un être passant de l'un à l'autre, du pur instinct à l'idée de Dieu, de la condition du singe à celle de l'ange, de la nature non-pensante à la nature pensante, et cela par la puissance d'une pensée qui n'existe pas encore..... voilà ce qui est pour nous *lettre close*, énigme sans mot, mystère ; et il faut l'avouer, quelque chose de plus qu'un mystère.

Et nous ne faisons qu'arriver encore au fond de la question, à la véritable difficulté, à ce qu'on peut appeler la dernière formule de problème. Ne nous occupons point de chercher si c'est par une convention générale, ou par le génie d'un seul inventeur, dont le nom et la mémoire ont été dévorés par les siècles, par une sublime expansion de l'intelligence, un *fiat lux* de la pensée, comme disent les éclectiques, ou par les seules

forces naturelles de l'organisation, que le langage a été trouvé; il s'agit seulement de savoir si, dans la parole, il n'y a point réunion de la nature immatérielle à la nature matérielle. Or, c'est ce qu'on ne peut contester, à moins de soutenir que la pensée est un corps, ou que l'expression est un esprit; et c'est ce que nous attendons de M. Nodier moins que de tout autre, puisqu'il nous dit expressément que la *pensée s'est incarnée dans le verbe;* mot admirable et digne de M. de Bonald. Cela posé, nous affirmons que Dieu seul est l'auteur de cette union, parce que Dieu seul peut unir les corps à l'esprit, parce que celui-là seul qui a créé la matière et l'intelligence, a pu donner pouvoir à l'une sur l'autre; parce qu'il nous semble tout aussi facile d'attacher une âme à un corps, et d'en faire un seul être qui tient à la fois de l'un et de l'autre, que d'identifier la pensée incorporelle à l'expression corporelle, et d'en former un seul tout qui tient à la fois de deux natures.

Et si l'on nous objecte que nous imposons ici des mystères, après avoir fait observer que nos adversaires n'ont pas le droit d'êtres difficiles sur ce point, nous répondrons que ces mystères, nous ne les imposons pas; que nous admettons comme un fait ce que nos contradicteurs admettent avec nous (à moins qu'ils ne se déclarent matérialistes, opinion que nous n'avons ni le temps ni l'intention de combattre en ce moment, mais qui, pour le dire en passant, a bien aussi ses mystères et ses voiles), et que leur solution ne diffère de la nôtre qu'en ce qu'elle implique un mystère de plus, à savoir, que l'homme a pu réunir l'esprit avec la matière, agir par conséquent sur la nature immatérielle qu'il ne connaît pas, et établir entre deux substances telles que l'âme et le corps, des rapports et une véritable identité qu'il lui est impossible de comprendre. — Car, qu'on ne pense point résoudre la difficulté en ajoutant que l'homme n'a opéré cette merveille qu'en vertu d'une faculté reçue de Dieu. — Cette faculté dont vous parlez, ou bien Dieu l'a donnée à un ou plusieurs hommes, comme un privilége, une grâce, une faveur singulière; et voilà un nouveau miracle invoqué pour en revenir au fond, à la communication divine du langage; — ou bien elle est commune à tout le genre humain, elle fait partie de la nature de l'homme, elle résulte de son or-

ganisation, et tous nos argumens reprennent leur force; car c'est l'existence de cette prétendue faculté *naturelle et essentielle* que nous n'avons cessé de combattre, en prouvant qu'on ne pouvait l'admettre sans contredire les traditions chrétiennes, les faits constatés par l'expérience et les lumières de la droite raison.

Ces hautes questions n'avaient point échappé aux méditations des anciens docteurs de l'école catholique, de ces esprits austères et profonds, dont les enseignemens sont trop oubliés de nos jours par ceux qui les connaissent, et trop calomniés par ceux qui les ignorent. Qu'on nous permette d'indiquer brièvement, d'après un de leurs plus savans et de leurs plus dignes successeurs [1], de quelle manière ils envisageaient le sujet qui nous occupe, et comment ils expliquaient rationnellement des dogmes qui, d'après eux, avaient, dans la révélation et la tradition, un fondement supérieur à toute démonstration, cherchant ainsi à réunir la certitude scientifique à la certitude dogmatique, et à vérifier dans toute son étendue la parole de l'apôtre, *rationabile obsequium vestrum.*

C'était un axiome universellement reçu par les scholastiques, que *tout sujet substantiellement formé de deux ou plusieurs principes, n'en est pas moins réellement un.* Ils admettaient premièrement cette unité réelle et substantielle entre l'intelligence humaine et la vérité connue, car ils considéraient en quelque sorte, sous ce rapport, l'intelligence humaine comme la *matière,* et la vérité comme la *forme,* selon cet adage de saint Thomas, *intellectus humanus scientiam desiderat sicut materia formam.* Et de même que la *matière* avant d'avoir reçu la *forme* existe bien en *puissance,* en tant qu'elle est apte à toute espèce de corps, mais ne constitue pas un corps déterminé; de même *l'intelligence* avant d'avoir reçu la *vérité,* comme dans les enfans, existe bien en *puissance,* en tant qu'elle est apte à toutes les choses intelligibles, mais ne constitue pas encore une raison déterminée; car, ainsi que la matière reçoit sa *réalisation de la forme,* et prend le nom de *corps,* ainsi l'intelligence reçoit sa *réalisation de la vérité,* et prend le nom de *raison* : et comme le corps con-

[1] Le P. Ventura, dans son ouvrage : *De methodo philosophandi.*

siste dans l'union substantielle de la matière et de la forme, semblablement la raison consiste dans l'union substantielle de l'intelligence et de la vérité : le corps est la matière déterminée par la forme, et la raison est l'intelligence éclairée par la vérité ; d'où il suit que, comme il n'y a point de corps sans forme reçue, il n'y a pas davantage de raison sans vérité connue.

Et remarquez que tout ce que nos anciens maîtres disaient de l'Intelligence, de la Vérité et de la Raison, nous pouvons, à juste titre et d'après leurs principes, le dire de la Pensée, de la Parole et de la Connaissance. Car ils admettaient que la raison ou la certitude (ces deux termes signifiant également l'union de l'intelligence à la vérité) ne peut exister pour l'homme, que par son adhésion au témoignage d'une autorité extérieure et infaillible, manifestée par la parole ; et, comme la simple connaissance ne diffère de la certitude, qu'en ce que celle-ci est une connaissance plus parfaite, il s'ensuit que le moyen par lequel la certitude nous est communiquée et le moyen par lequel la connaissance est engendrée en nous, ne doivent pas différer en nature, mais seulement en degré. Nous pouvons donc conclure que le moyen originel et générateur de la connaissance est la parole, comme le moyen originel et générateur de la certitude est la vérité manifestée par la parole. Donc tout ce que les scholastiques affirmaient de la vérité, nous pouvons l'affirmer de la parole considérée comme condition nécessaire de la connaissance de la vérité.

Nous disons donc que les mêmes relations qui existent entre la matière et la forme pour constituer un corps, existent entre la pensée et la parole, pour engendrer la connaissance ; — Que la pensée, avant que la parole ait été reçue, comme chez les enfans, existe bien en *puissance*, mais ne constitue pas encore la connaissance proprement dite ; — Que la pensée reçoit sa réalisation de la parole ; — Que la connaissance consiste dans l'union substantielle de la parole et de la pensée ; — Que la connaissance est la pensée exprimée par la parole ; — Qu'il n'y a point de connaissance avant d'avoir reçu la parole.

De cette théorie de la raison et de la connaissance humaine, découle cette conséquence, que, de même que la matière ne trouve point par elle-même, n'invente point la forme, mais la

reçoit, de même l'intelligence et la pensée, avant d'avoir reçu la vérité par la parole, existant seulement en puissance, et n'ayant point encore leur principe d'action, n'agissent point, ne trouvent point, n'inventent point, mais seulement reçoivent la parole, et avec elle la vérité.

Cela explique pourquoi on ne voit chez les scholastiques aucune trace de discussion relative à l'*Origine des Idées*, au *Principe des Connaissances humaines*, à l'*Invention du Langage*, questions destinées depuis à tant de célébrité. Car, appuyés sur le témoignage du genre humain, et sur l'autorité des saintes lettres, qui nous enseignent que Dieu communiqua lui-même, dès le commencement, à l'homme, la connaissance des lois, des principes, des idées, avec la parole pour les transmettre à ses descendans, ils rapportaient le principe des connaissances et l'origine du langage, non aux recherches de l'homme, mais à la tradition de Dieu, et ne regardaient point l'homme comme l'auteur de la science et de la vérité, mais Dieu seul.

Tout au contraire, la philosophie moderne, en publiant que l'homme a trouvé les idées sans idées, les principes sans principes, le langage sans langage, admet aussi qu'il a trouvé la vérité, qu'il a trouvé la société, qu'il a trouvé Dieu. Donc, premièrement l'esprit humain reconnu comme première cause et premier principe du tout, est aussi le souverain juge qui décide en dernier ressort du vrai ou du faux, du bien ou du mal. — Donc aussi il peut changer le rapport entre les êtres, détruire ceux qui existent, en établir de contraires, décomposer à son gré l'ordre social, le bouleverser, le renverser; car ce qu'il a fait, il peut le défaire...., et qui l'en empêcherait? — La crainte des hommes? — L'histoire est là pour répondre. — Celle de Dieu? mais, qu'est-ce que Dieu dans notre hypothèse? Dieu...., c'est une notion, une idée que l'esprit humain a trouvée par sa seule puissance. Dieu, vous répondent nos adversaires, est la *conquête* — ils diront même si vous le voulez — *la plus noble conquête de l'homme* : la concession n'est pas trop forte;... Buffon en a dit autant du cheval. — Mais, que fera donc l'homme de cette conquête d'une nouvelle espèce? sans doute il pourra traiter comme les autres cet étrange captif; le vendre, l'enchaîner, l'envoyer en exil, aux carrières, au gibet...; ou, si l'on a le bonheur de

vivre sous ce qu'on appelle un régime modéré, on l'admettra peut-être dans l'état en qualité de mercenaire ; que sais-je ? il pourra même prétendre à la protection, à la bienveillance, aux faveurs, et s'élever à la condition d'un étranger qu'on surveille ou d'un employé qu'on salarie.

Mais si un pareil désordre peut exister dans la société, il n'en est pas de même de l'intelligence, qui est tôt ou tard forcée de tirer les dernières conséquences des principes qu'elle a posés. Une fois qu'elle a chassé Dieu du trône, un vide immense se fait autour d'elle ; car si Dieu n'occupe la première place, à laquelle le mettra-t-on? ... En vain, pour combler l'abîme, elle dit aux créatures : *Dieu, c'est moi, c'est vous, c'est toute la création ;* la création est muette, et le mystère demeure toujours. Vainement encore s'enivrant de son orgueil, elle s'écrie : *Dieu n'est qu'un mot, c'est moi qui l'ai trouvé, c'est une idole que je me suis faite et que je brise;* les ténèbres s'épaississent, mais la terrible apparition ne cesse de la poursuivre ; et c'est alors que, fatiguée de tant de mécomptes, épuisée de tant d'efforts, déçue de toutes ses recherches, et jusque dans l'horrible tentative de s'anéantir dans le doute, elle laisse échapper, comme dernière explication de l'énigme, le mot *Dérision providentielle;* assemblage incompréhensible de paroles, qui, sérieusement prononcées, ne sont que le monstrueux accouplement de l'absurdité et du blasphème.

Nous voilà bien loin de M. Charles Nodier, auquel personne ne nous a soupçonné d'adresser d'injurieuses allusions; mais nous avions à développer un système philosophique, il fallait en tirer toutes les conséquences qui, selon nous, en découlent; et nous l'avons fait avec d'autant plus de franchise et de liberté, que nous apprenons de M. Nodier lui-même qu'*on a le droit d'écrire tout ce qu'on croit, lorsqu'on croit à ce qu'on écrit.* Il est superflu d'ajouter qu'à part ce que nous avons dit de l'origine du langage, nous adhérons pleinement à tout ce qu'il nous apprend touchant l'influence qu'ont exercée sur les divers idiomes, le génie des peuples, leur civilisation, le spectacle de la nature, le penchant à l'imitation. Ici, M. Nodier nous paraît dans son véritable domaine ; il apporte dans ses divers développemens une profusion d'aperçus ingénieux, une abondance d'élocution

toujours élégante et facile, et par-dessus tout une bonhomie de savant, qui fait aimer à la fois l'érudition et l'érudit. Nous sommes fâchés que le défaut d'espace nous mette dans l'impossibilité de citer quelques fragmens de ces *feuilletons*, et pour nos lecteurs qui trouveraient à la fois, en les lisant, plaisir et instruction, et pour nous-mêmes, qui aimerions à répéter ces lignes harmonieuses, comme on aime à redire une mélodie qui a récemment enchanté l'oreille.

P. P. M.

Archéologie.

NOUVELLES CONSIDÉRATIONS

SUR LE PORTRAIT DU ROI ROBOAM,

RETROUVÉ PAR M. CHAMPOLLION, EN ÉGYPTE.

Considérations sur l'état actuel de l'étude des hiéroglyphes. — Avantages que l'on peut en tirer pour la critique biblique. — Examen détaillé du portrait de Roboam. — Espérances sur des découvertes de la plus grande importance pour l'histoire de Babylone, de l'Égypte et de la Chine.

Quoique nous ayons déjà traité assez au long [1] du portrait de Roboam, que M. Champollion-le-jeune a rapporté de l'Égypte, nous croyons devoir revenir sur cette importante découverte; nous le faisons avec d'autant plus d'empressement, qu'une personne estimable a cru devoir publier un opuscule de quelques pages, dans lequel elle s'efforce d'établir que non-seulement toutes les découvertes de M. Champollion ne reposent sur aucun fondement solide, mais encore qu'elles ne peuvent être d'aucun secours pour la religion, si toutefois elles ne lui sont pas nuisibles [2]. Comme nous savons que le savant M. de Para-

[1] Voir le n° 38 des *Annales*, tome VII, p. 150.

[2] *Nouvel essai sur les hiéroglyphes égyptiens, d'après la critique de M. Klaproth sur les travaux de M. Champollion*, par M. l'abbé Affre.

vey se propose de répondre à cette brochure, nous attendrons que cettte réponse ait paru pour l'examiner nous-mêmes, et discerner ce qu'il y a de juste et aussi ce qu'il y a d'inexact. Dès ce moment, nous pouvons assurer que, quoi qu'en aient dit l'auteur et M. Klaproth, sur lequel il s'appuie, les découvertes de M. Champollion sont une conquête assurée à la science; ce qui ne veut pas dire que tout soit certain et définitif dans tout ce qu'il a écrit sur les hiéroglyphes et les monumens égyptiens. Qui pourrait espérer ou demander qu'une langue perdue depuis si long-tems fût ainsi restaurée d'un seul coup et par un seul homme? mais deux choses sont assurées : la première, qu'on est sur la voie pour arriver à cette restauration, la seconde, qu'elle ne peut qu'être utile à la critique biblique.

Nous citons comme une preuve de ce que nous avançons, le monument dont nous parlons aujourd'hui; nous l'avons publié dès qu'il a paru, et tel qu'il a été donné par M. Champollion-Figeac; mais M. de Paravey en ayant pris une copie plus exacte et mieux exécutée, nous croyons devoir la reproduire de nouveau. Nos lecteurs ne seront pas étonnés de trouver dans l'article de M. de Paravey des considérations plus étendues, plus neuves et plus profondes que celles que nous avons déjà données nous-mêmes. Nous reconnaissons facilement M. de Paravey pour notre maître : depuis long-tems il est connu, surtout à l'étranger, pour un des premiers orientalistes de l'Europe. Nous faisons des vœux pour qu'il publie bientôt les travaux qu'il a, tout achevés, dans ses porte-feuilles, et qu'il puisse terminer ceux plus nombreux encore qui sont déjà commencés.

L'article que nous publions ici a déjà été publié dans divers N°ˢ de l'excellent journal l'*Univers religieux*. M. de Paravey a bien voulu nous témoigner qu'il le verrait avec plaisir inséré dans les *Annales*, avec quelques légers changemens qu'il y a faits.

Dans son orgueil philosophique, le dernier siècle croyait avoir détruit à jamais les livres saints. A cette époque de frivolité et d'une prétendue science, c'était un agréable passe-

tems, chez les grands d'une cour corrompue, comme aussi parmi les beaux-esprits, ironiques flatteurs de ces grands, de persiffler sans cesse ces traditions antiques qu'avaient su étudier et respecter les Pascal, les Bossuet, les Leibnitz.

Qu'avait-on cependant découvert de nouveau pour rejeter ainsi avec mépris les livres augustes et vénérables qui contiennent l'histoire de l'origine et de la civilisation du monde?

Avait-on fouillé à cette époque dans les vastes débris d'Hillah[1], l'antique Babylone, débris retrouvés à peine de nos jours?

Avait-on, comme le désirait Bossuet, dont la foi éclairée et profonde ne redoutait aucune recherche savante, visité ces capitales orgueilleuses des anciens Pharaons, et ces ruines colossales, objets en ce moment de tant de savantes investigations?

S'était-on transporté à Palanqué, dans le pays de Guatimala, en Amérique, pays où naguère d'immenses restes de palais et de temples d'une construction évidemment asiatique se sont encore retrouvés, comme pour attester que tout est sorti de cet antique continent, de cette Asie, mère du monde, où furent créés tous les arts avant le déluge, et où ils furent encore conservés et rétablis après ce grand cataclysme?

A défaut de ces monumens primitifs de la civilisation humaine, et qui semblent ne s'être conservés debout jusqu'à ce jour, que pour confondre les doutes de nos prétendus philosophes, avait-on, du moins, fouillé dans ces anciens livres orientaux que possédaient nos bibliothèques? Avait-on traduit exactement, comme vont le faire MM. *Burnouf* fils et *Mohl*, les livres sacrés de *Zoroastre*, et le *Schah-Nameh*, ce poëme de *Ferdousy*, qui seul nous conserve les antiques traditions royales de la Perse? Avait-on étudié les *Lois de Manou*, ce monument si vénéré des Indiens, et qui, ayant été la base des beaux travaux du président *Jones* de Calcutta, vient d'être traduit si éloquemment par M. *Loiseleur Deslongchamps*? Avait-on

[1] *Hillah*, nom actuel de Babylone, qui est appelée *Lilaq* dans le Pentateuque Samaritain, de sorte que ce nom s'est conservé le même depuis plus de trois mille ans. Voir dans notre t. XI, p. 375, un article et une vue des *Ruines de Babylone*. (*Notes de la 2e édition.*)

enfin ouvert de nouveau les livres moraux de *Confucius*, dont *M. Stanislas Julien* vient de publier la partie la plus importante, ou examiné le *Chou-king*, ce livre historique, écrit en hiéroglyphes chinois, et qu'il explique chaque année dans son cours savant au Collége de France?

Il faut bien avouer que non; ou si, aidé par de savans missionnaires, le docte M. *de Guignes*, auteur célèbre de l'*Histoire des Huns*, publiait le *Chou-king* et s'enfonçait dans l'étude pénible des livres antiques de la Chine, il s'y confirmait dans sa foi, les jugeait comme l'avait fait avec l'instinct du génie le grand Leibnitz, y voyait nos traditions occidentales, et dédaignait, quant à leur prétendue antiquité, de répondre à ces pitoyables objections entassées par Voltaire dans le premier volume de son *Essai sur les mœurs*.

Rendue plus grave par les malheurs de la révolution, comme par ceux qui semblent encore nous menacer, une génération nouvelle suit maintenant une toute autre voie que celle embrassée avec tant de mauvaise foi par les sophistes du 18e siècle.

A l'exemple de la docte Allemagne, dont une femme célèbre, madame *de Staël*, nous a révélé la science profonde et le génie élevé, une nombreuse légion d'orientalistes, formés sous les auspices du savant et vénérable *M. de Sacy*, marche à la conquête de ces vérités que pressentaient les savans du grand siècle.

Les uns s'occupent des langues, et bientôt on pourra établir leur origine unique et asiatique, et remonter ainsi à celle que parla le premier homme, et Noé, son dixième descendant.

Les autres s'attachent aux alphabets; et déjà on a essayé de montrer que, bien qu'en apparence fort différens chez les divers peuples de l'antiquité, ils remontent tous aux mêmes séries d'hiéroglyphes babyloniens ou chaldéens, séries qui furent transportées en Chine, et qui y ont été conservées jusqu'à nos jours dans les *dictionnaires* de ce peuple de lettrés avec une étonnante exactitude[1].

[1] Voyez l'*Essai sur l'origine unique et hiéroglyphique des chiffres et des lettres de tous les peuples*. Paris, 1826. Un extrait assez étendu de cet ouvrage, de M. de Paravey, a été inséré dans le N° 10 des *Annales*, tome II, page 286. (*Note du D.*)

Plusieurs, nous l'avons dit, s'occupent des monumens historiques; et bientôt on pourra prouver que toutes les histoires les plus anciennes, celles qui sont peintes et tracées en hiéroglyphes sur les débris de murs et de papyrus égyptiens, comme celles qui ont été emportées en Chine à l'époque de la destruction de l'empire de *Sardanaple*, ont la même origine, et sont en harmonie parfaite, pour les dates comme pour les faits, avec la partie historique de la Bible.

Il y a eu aussi des orientalistes qui ont examiné les noms des constellations orientales, et les ont comparés entre eux et avec ceux des constellations grecques, qui sont usités encore de nos jours; et leur surprise n'a pas été peu considérable quand ils ont vu les mêmes étoiles, telles que celle de *Syrius*, par exemple, porter le même nom du *Loup*, du *Chien* ou du *Chakal* chez tous les peuples : ils en ont donc conclu aussi une commune origine pour tous ces peuples, et leurs travaux, vérifiés par le savant *M. Delambre*, auteur de l'*Histoire de l'Astronomie ancienne*, et cités dans les mémoires de l'*Académie des Sciences*, ont en même tems établi que cette belle science de l'*Astronomie* était d'une invention moderne et d'une date en accord parfait avec celle que la Bible assigne à l'existence de l'homme sur la terre [1].

Enfin il est venu des savans, tels que le docteur *Young*, de la société royale de Londres, connu par ses belles découvertes en physique, qui, s'enfonçant dans l'étude des antiques et mystérieux hiéroglyphes de l'Egypte, hiéroglyphes que nos conquêtes seules ont fait bien connaître au monde savant, y ont tout à coup porté une lumière inattendue.

Ce fut en suivant les traces de ce docte étranger (qui voulut bien, par *M. Arago*, notre ancien condisciple à l'Ecole polytechnique, nous adresser son premier écrit sur ces matières),

[1] *Nouvelles considérations sur le* Planisphère de Denderah, *précédées d'un aperçu sur l'antiquité du Zodiaque et sur l'origine commune des Sphères de tous les peuples.* Paris, 1822. Le *Rapport* de M. Delambre à l'académie, a été inséré dans le N° 19 des *Annales*, tome IV, page 39. Le N° 42, tome VII, page 449, a publié un beau travail de M. de Paravey sur l'identité des signes du zodiaque chez tous les peuples.

que *M. Champollion-le-jeune*, ancien élève de *M. de Sacy*, et qui depuis long-tems s'occupait de l'Egypte, mais était arrêté dans ses découvertes, parce qu'il supposait les monumens de ce pays beaucoup trop anciens, put enfin entrer d'une manière sûre dans cette belle carrière, où depuis il a marché à si grands pas.

Un officier du génie militaire (car il semble que les corps honorables sortis de l'Ecole polytechnique sont appelés aux découvertes de toute nature) fut le premier qui procura au monde savant le monument précieux, actuellement conservé à Londres au *British muséum*, monument à l'aide duquel on put enfin espérer d'entendre un jour les symboles sacrés de l'Egypte.

Cet ingénieur, nommé Bouchard, présidait en 1799 aux fortifications ordonnées à Rosette en Egypte, par le vainqueur des Pyramides; il vit les ouvriers retirer des fouilles une pierre, malheureusement déjà brisée dans sa partie supérieure, mais qui contenait encore des portions assez considérables de trois inscriptions écrites horizontalement, et placées les unes au-dessus des autres, de manière à se correspondre : l'une de ces inscriptions était en grec, l'autre en hiéroglyphes égyptiens figurant les symboles entiers; la troisième en hiéroglyphes abrégés. Cet officier pensa que peut-être les trois inscriptions qui frappaient ses regards, contenaient sous des formes différentes le même texte; et dans cette heureuse idée, il ne se trompait pas.

Il fit donc conserver cette stèle précieusé, qui est formée d'une sorte de basalte noir fort dur; on en tira des empreintes, sur lesquelles le savant Akerblad, M. le baron de Sacy, l'académicien Ameilhon, purent bientôt exercer leur profonde critique, et reconnaître déjà les noms démotiques des *Ptolémée* et des *Bérénice;* et ce fut sur ce même monument, enlevé par les Anglais, lors de la capitulation d'Alexandrie, et enfin arrivé à Londres, que M. le docteur Young fit également son beau travail, inséré dans le *Supplément à l'Encyclopédie d'Edimbourg*.

M. le docteur Young avait le premier montré comment ces noms propres de *Ptolémée* et de *Bérénice* étaient écrits en hiéoglyphes phonétiques, c'est-à-dire n'apportant dans ces noms

que leur son et non pas leur idée ou leur signification. M. Lacour de Bordeaux, dans ses *Fragmens hiéroglyphiques* trop peu connus, avait indiqué avec bonheur la valeur du *lion* pour exprimer la lettre *L*, et de la *coupe* pour le *C* ou *K*. Guidé par ces essais, M. Champollion lut ces mêmes noms de *Ptolémée* et de *Bérénice* d'une manière plus complète que M. le docteur Young; et un obélisque de Phylæ, dans la Haute-Egypte, dont l'inscription hiéroglyphique était traduite en partie en grec, dans une inscription gravée sur son piédestal, lui donna le nom de *Cléopâtre* avec un alphabet assez étendu pour lire un assez grand nombre de noms de rois grecs et d'empereurs romains de toutes les époques, et pour reconnaître leurs titres de *césar* et d'*autocrator*, écrits également en hiéroglyphes phonétiques.

Ces découvertes furent l'objet de sa *lettre à M. Dacier*, imprimée en 1822, et dont les résultats, admis par tous les bons esprits, purent enfin faire penser que l'on avait une première clef des hiéroglyphes, ou du moins de ceux dont le son servait à exprimer les lettres de nos alphabets vulgaires dans les noms propres d'hommes et de pays.

Mais on ne possédait pas encore toutes les lettres de l'alphabet à former avec les hiéroglyphes, et ce fut alors que M. Saint-Martin et M. Champollion eurent l'heureuse idée d'appliquer les découvertes de M. *Grotefend*, directeur de l'académie de Hanôvre, sur l'*écriture alphabétique en forme de clous*, des belles ruines de Persépolis près de Schiras, à un vase d'albâtre fort curieux, conservé dans le cabinet du roi à Paris, et déjà publié par le savant comte de Caylus dans son *recueil d'antiquités égyptiennes* [1].

Ce vase, fabriqué en Egypte, sans doute à l'époque de la domination des Perses, offre aussi trois inscriptions, comme la stèle de Rosette; mais deux de ces inscriptions sont en écriture persépolitaine et mède, c'est-à-dire en lettres *à forme de clous*, et une seule en hiéroglyphes égyptiens complets.

On y lut, par la méthode ingénieuse de M. Grotefend, telle que l'avait analysée M. le baron de Sacy, dans l'ancien *Ma-*

[1] Nous avons publié cette *inscription* et son explication, t. x, page 457.

gasin encyclopédique de M. Millin, le nom de *Xercès*, roi de l'*Iran*, ou de l'*empire de Perse*, nom prononcé à la manière orientale; et, comparant lettre par lettre, ces mots ou hiéroglyphes égyptiens qui leur correspondaient sur le même vase, on y lut, aussi en égyptien, la phrase *Xercès, roi de Perse*, nom écrit ici *Kh schéar scha* (comme en persan antique), et l'on obtint ainsi la valeur des deux lettres *kh* et *sch* en hiéroglyphes égyptiens; lettres qui, avec quelques autres découvertes depuis, vinrent compléter le tableau des hiéroglyphes phonétiques, ou lus seulement pour le son, et abstraction faite de l'idée qu'ils figuraient, nous le répétons.

Alors M. Champollion put lire, non-seulement tous les noms des empereurs romains et des rois grecs qui ont fait bâtir ou réparer la plupart des temples actuels de l'Egypte, mais, s'aidant encore d'une autre stèle égyptienne [1] conservée à Turin, et publiée aussi par M. Grotefend dans *les Mines de l'Orient*, stèle qui offre un alphabet démotique égyptien complet, c'est-à-dire un alphabet dont les hiéroglyphes sont abrégés ou tronqués, et réduits à la forme de lettres cursives, il put augmenter beaucoup son alphabet en hiéroglyphes entiers, et lire les noms des plus anciens Pharaons, sur les ruines d'édifices où ces noms existaient encore, et où (nous dit Tacite) étaient sculptés en bas-reliefs, non-seulement ces Pharaons et leur cour, mais aussi l'histoire de leurs conquêtes, et des tributs apportés par les peuples vaincus; ce que nous voyons en effet dans de curieux débris qu'offre le musée Charles X, à Paris, et qu'y ont été amenés de Thèbes en Egypte.

Alors, par la liste de ces tributs, on put, comme l'avait fait M. le docteur Young, établir avec certitude les hiéroglyphes complets et abrégés de noms de nombre et de chiffres, et arriver ainsi à l'appréciation des dates, toutes rapportées (comme on le fait dans la Bible) aux années du règne de tel ou tel Pharaon.

Alors aussi sur les zodiaques, que déjà, par des calculs ma-

[1] Voyez t. III, pl. 67, et t. IV, p. 245, *Mines de l'Orient*. Nous avons publié cette *planche* et son explication, t. IX, page 216.

thématiques et fondés sur l'astronomie, comme nous l'avons dit, nous avions reconnus être du tems des Romains, ce qu'avaient vérifié après nous MM. Cuvier, Delambre et Ampère, rapporteurs choisis par l'académie des sciences, M. Champollion put lire les noms de *Claude*, de *Commode* et d'autres empereurs romains, avec le titre *autocrator;* et, confirmant ainsi nos résultats mathématiques et astronomiques, abaisser jusqu'à notre ère ces fameux monumens auxquels on donnait 4,000 et 6,000 ans d'antiquité avant Jésus-Christ, et qui, seuls, osait-on dire, devaient convaincre d'imposture les livres de Moïse!!! Accord remarquable entre l'astronomie et l'archéologie, et venant admirablement confirmer ce goût exquis, ce sentiment vrai des arts, qui, long-tems avant nous, à la seule vue du planisphère de *Denderah* et des autres zodiaques, avaient fait déclarer à l'illustre M. Visconti, que, d'après leur dessin seulement, ils ne pouvaient avoir été exécutés que par les Grecs ou les Romains.

Alors enfin, sur les dessins magnifiques de Thèbes, compris dans *le grand ouvrage sur l'Égypte*, et exécutés sur les lieux avec un rare mérite par MM. Jollois et Devilliers, ingénieurs du corps royal du génie dont nous faisons partie, M. Champollion-le-jeune put lire les noms de *Sésostris*, ou *Ramessès*, et ceux de divers Pharaons cités dans la Bible, notamment celui du puissant et habile roi *Sésac*, en le lisant *Scheschonk*, comme il est écrit dans l'antique Manéthon, et se servant ainsi de ce symbole du *Sch* découvert par le vase d'albâtre de Xercès, vase dont nous avons parlé précédemment : de sorte que ce nom hiéroglyphique était déjà connu, seulement par les dessins de Thèbes, et avant que M. Champollion ne visitât ses ruines immenses, comme il le fit peu après.

Ici nous devons nous arrêter dans ce coup d'œil rapide que nous avons jeté sur les travaux antérieurs à 1830 ; nous allons voir maintenant les importantes découvertes qui devaient en résulter et venir à l'appui de nos livres saints.

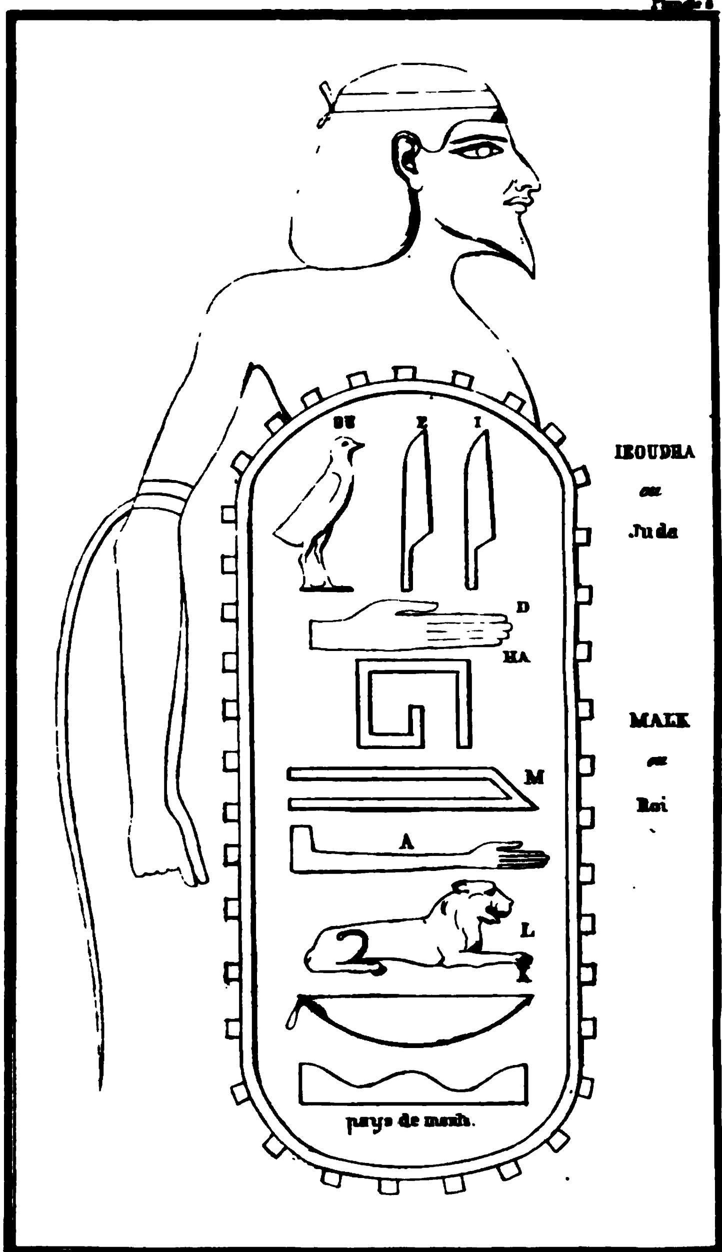
Ce roi Sésac, dont le nom hiéroglyphique avait été découvert à Paris, et non sans difficulté, comme on l'a vu ; ce Pharaon que cite la Bible, et *dont Dieu se servit pour châtier l'impiété de Roboam*, ce prince puissant dans lequel Newton et Bos-

suet étaient portés à reconnaître le grand Sésostris, monarque beaucoup plus ancien ; ce Sésac, enfin, dont si souvent et si inutilement se sont occupés les meilleurs chronologistes, devait en effet, par le voyage que fit en Égypte, à cette époque, M. Champollion, fournir une des vérifications les plus authentiques et les plus inespérées des livres saints.

Envoyé par les ordres de Charles X, et sous la protection du respectable duc de Doudeauville, sur cette terre qu'avaient autrefois visitée avec respect les Platon et les Pythagore ; devant même prolonger son voyage jusqu'à Ipsamboul, en Nubie, où existe un vaste temple creusé dans le roc par l'antique et véritable Sésostris ou Ramessès-le-Grand, et cherchant sur les murs de Thèbes aux cent portes, ce nom de Sésac, reconnu à Paris sur de simples dessins, M. Champollion ne tarda pas à trouver, non-seulement son *cartouche*, ou nom encadré, nom royal, écrit en plusieurs endroits dans les colonnes hiéroglyphes des façades de l'antique palais de Karnac ; mais aussi sur ces mêmes façades il aperçut un vaste bas-relief offrant ce Pharaon vainqueur dessiné sous une forme colossale, et tenant enchaînés par des cordes ou de nombreux liens, les divers rois soumis par lui dans ses expéditions lointaines, tous figurés à mi-corps, et ayant les bras liés derrière le dos, tandis que de vastes boucliers ou écussons crénelés sont placés au-devant d'eux, comme on le voit dans la gravure que nous donnons ici, et retracent, écrits en hiéroglyphes phonétiques (c'est-à-dire se lisant comme les lettres de nos alphabets) les noms des pays où régnaient ces rois, ainsi que les titres de leurs dignités diverses.

Or un de ces rois vaincus par Sésac, roi que la Bible nous donne comme dominant à la fois sur les Lubims, les Suchims et les Cuschims, c'est-à-dire sur les Lybiens, les Troglodytes et les Ethiopiens, offrait une figure remarquablement juive et belle, bien qu'avec un regard orgueilleux et dur, on pourrait même dire ironique et méprisant ; et sur son vaste bouclier était écrit distinctement, en grands hiéroglyphes, le nom *Ieoudah-Malek*[1], nom surmontant l'hiéroglyphe de *pays mon-*

[1] Dans les *Annales*, nous avons écrit *Ioudaha-Melak ;* cette version est aussi autorisée. L'on sait que les voyelles sont supprimées dans la plu-



Annales de Phil. Chrét. T. VIII. N. 44. p. 123.

Royaume de Juda personnifié dans le portrait de

ROBOAM, FILS DE SALOMON.

Trouvé par M. Champollion parmi les peuples vaincus par Sésac et représentés sur les murs du palais de Karnac.

tueux, ici véritable symbole figurant les monts si nombreux de la Judée.

Ce Malek, ou roi de Judah, ici tenu enchaîné par Sésac, ne pouvait donc être que le hautain et impie Roboam, fils du puissant Salomon, ce roi né d'une Ammonite *Nahama*, et dont la dureté, l'avidité, furent la cause de la séparation des dix tribus d'Israël, lorsque Jéroboam, réfugié en Egypte, près de Sésac, fut revenu en Judée après la mort de Salomon, et appuyé, excité sans doute par le Pharaon égyptien, eût déclaré sa révolte, et eût ainsi commencé à affaiblir le royaume des fils courageux de Jacob.

Une telle découverte était certes inespérée, et il fallait toute la préoccupation actuelle des esprits exclusivement tournés vers une politique stérile et fatigante, pour que ce monument précieux, publié récemment dans le *Recueil de lettres écrites d'Égypte*, par M. Champollion-le-jeune [1], et imprimées d'abord dans le *Moniteur*, et dont les *Annales de Philosophie chrétienne* ont aussi traité avec mérite il y a peu de mois, ne fît pas plus de bruit dans l'Europe savante. Car nous ne pouvons croire, comme certains le supposent, qu'il existe un plan formel d'attaquer la religion par un silence affecté sur tout ce qui peut lui être favorable, en même tems qu'on ferait un grand bruit de ce qu'on suppose lui être contraire, la question des zodiaques elle-même, devant sous peu, nous dit-on, être reprise avec de meilleurs argumens.

Nous nous réservons pour lors les moyens de répondre de nouveau à ces attaques. Mais, pour en revenir au monument qui nous occupe spécialement ici, que l'on consulte le dessin joint à ces lignes, écrites à la hâte et trop peu développées, nous le savons, on y verra les traits de Roboam, comme la Bible elle-même nous le figure. Ces traits sont beaux et nobles, car il est le petit-fils de David, c'est-à-dire de ce roi prophète, que les livres saints présentent comme si remarquable par sa beauté : son œil, aussi bien que ses lèvres indiquent,

part des langues orientales. On peut donc les suppléer les unes par les autres. (*Note du D. des Annales.*)

[1] Vol. in-8°, Paris, Didot, 1833. Prix 7 fr.

nous l'avons dit, l'orgueil et la dureté qu'il dut aux prospérités inouïes du règne de Salomon son père, et peut-être aussi qu'il reçut de sa mère Nahama, ammonéenne d'origine.

Il avait 41 ans quand il commença à régner sur le seul royaume de Juda, nous dit la Bible, et ce fut cinq ans après que Sésac vint piller les richesses du temple magnifique élevé par Salomon. Roboam était donc alors arrivé à l'âge de 46 ans, et sa figure esquissée avec soin, à Thèbes, par un habile élève de nos grands peintres, nous le montre en effet arrivé à cet âge de quarante-six ans, c'est-à-dire dans toute la force virile.

Ce fut alors aussi, nous dit la Bible, que Pharaon Sésac emporta en Egypte ces grands boucliers d'or, fabriqués par ordre de Salomon, et sur lesquels, sans doute, étaient gravés ses titres, et peut-être même son portrait, puisqu'alors il était devenu presque idolâtre : comme lui, livré à l'impiété, Roboam avait donc dû avoir aussi ses boucliers fastueux, et rien n'empêche de croire que ces monumens d'orgueil ornèrent alors à Thèbes le triomphe solennel du conquérant égyptien ; et qu'y avait-il de plus naturel que de les retracer, de les sculpter sur ces bas-reliefs qui ont bravé les siècles, et qui nous montrent encore la pompe de toute sa cour et ses principaux exploits ?

On sait que les triomphateurs romains (se conformant sans doute aux usages antiques établis en Asie et en Égypte) faisaient porter dans leurs pompes, au milieu des flots pressés du peuple de la Thèbes italienne, les portraits des rois ou des généraux vaincus par eux, quand ces princes ou ces rois captifs ne marchaient pas en personne, enchaînés au char du consul ou du césar victorieux. L'histoire nous apprend qu'en Egypte même (long-tems avant Sésac), le grand Sésostris ou Ramessès avait ainsi fait traîner son char triomphal par les rois puissans qu'il avait domptés

Notre hypothèse nous paraît donc très-plausible, et, quant aux portraits que nous supposons enlevés alors par le roi Sésac, nous citerons Tite-Live, qui, bien qu'à une époque plus moderne, nous montre les Carthaginois, colonie phénicienne sortie des confins de la Judée, faisant aussi graver leurs portraits sur leurs boucliers d'or ou d'argent, et nous apprend qu'on appendit ainsi au capitole le portrait, *sur un bouclier d'ar-*

gent, d'Asdrubal, frère du grand Annibal, bouclier qui pesait, nous dit-il, jusqu'à 138 livres, et qui n'avait jamais pu être qu'une pure décoration de temple ou de palais[1].

Il nous paraît donc incontestable que, si l'orgueilleux Roboam ne fut pas emmené lui-même en Egypte (ce que la Bible en effet ne nous dit pas), son portrait fait par ses ordres, et ses boucliers d'or et crénelés, comme on le voit ici, y furent transportés, afin d'être appendus en pompe avec ceux des autres rois alors domptés, au char de Pharaon son vainqueur.

Retracés ensuite avec précision sur le bas-relief qui, à Thèbes, nous montre encore après 3,000 ans ce grand événement biblique, ils nous font juger ainsi, non-seulement de la figure et des traits du roi de Juda, mais aussi de ceux du Pharaon Sésac son vainqueur, et de ceux des autres rois avec lesquels Roboam est figuré comme enchaîné.

Mais une dernière remarque très-importante est à faire encore ici. Roboam, petit-fils de David et ancêtre comme lui du Messie, a dans ce portrait des traits d'une analogie incontestable avec les antiques peintures du Christ, peintures grecques qui se voient surtout en Italie : ces peintures sacrées et antiques n'offraient donc rien d'idéal, mais un portrait authentique et véritable, nous donnant ainsi une idée de la figure de David le roi prophète, et des traits divins de son fils, de ce juste, de ce Messie promis à Abraham et à Jacob, et attendu même par Adam notre coupable et malheureux père.

Nous suspendons ici nos réflexions sur un sujet si important et si nouveau; nous laissons ceux qui liront ce peu de lignes, méditer à loisir sur cette médaille de la Bible retrouvée à Thèbes d'une manière si inattendue, au moment peut-être où, pour répondre aux désirs avides des négocians européens, la main spoliatrice des Turcs et des Arabes va renverser ces héroïques et antiques murailles de Karnac, ou du moins les transformer en magasin de sucre ou de coton!!!

Volney voulait que le Pentateuque même fût moderne, et rédigé seulement après la captivité de Babylone; et voici des monumens bien antérieurs à cette captivité, qui viennent con-

[1] Titus Livius, lib. xxv. c. 24, et Plinius, lib. xxxv, c. 3.

firmer admirablement ces livres sacrés! Nous attendons avec impatience d'autres *monumens égyptiens*, copiés avec soin pendant son long séjour en Egypte, par le savant M. Wilkinson, notre honorable correspondant, dont on a annoncé le retour en Europe.

Dans les *nouveaux dessins rapportés d'Égypte* par M. Champollion, aussi bien que dans les *dessins si admirables exécutés à Babylone* par notre estimable ami sir Robert ker Poter, nous espérons trouver de nouvelles preuves de la Bible. en nous servant surtout des livres écrits aussi en hiéroglyphes, que nous a conservés la Chine, et qui nous ouvrent des voies inconnues jusqu'ici à tous les autres archéologues.

A l'aide de ces livres, qu'on ne peut bien apprécier que dans l'idiome même du pays, nous montrerons bientôt que la chronologie égyptienne, la seule authentique et réelle, est celle que nous a conservée Ératosthène, et non pas celle de Manéthon, que suivent MM. Champollion et quelques auteurs savans, et nous ferons voir que ces listes d'Eratosthène sont en harmonie parfaite avec nos livres saints, et se retrouvent mot à mot dans les prétendues listes qu'on regarde à tort comme celles de souverains du *Céleste empire*.

Nous connaissons les essais de M. de Guignes le père; et si nous ne partageons pas ses idées dans tous les points, nous sommes du moins convaincu, par de longues recherches, que la prétendue histoire de la Chine antique n'est autre que celle de l'Assyrie et de l'Égypte avant l'époque des Olympiades, et qu'elle contient même les principaux faits cités dans la Bible depuis Adam.

Ce n'est pas le lieu d'exposer ici ces recherches toutes nouvelles, et dans lesquelles nous avons été si peu aidé et si peu encouragé: il nous suffit en ce moment d'avoir fait apprécier la belle découverte de M. Champollion-le-jeune.

Nous attendons avec une impatience très-vive la communication des autres dessins faits en Egypte aux frais du roi, et sous les yeux de ce savant, dessins payés depuis, une seconde fois, et qui, doublement achetés, devraient être depuis long-tems montrés, si ce n'est au public encore, du moins à tous

les savans qui, comme nous, s'occupent de l'Égypte, et ont besoin de connaître tous ses monumens antiques.

Nous espérons qu'ils ne seront pas plus long-tems l'objet d'une sorte de monopole, et, regrettant la mort funeste de l'auteur de cette belle collection, nous ne pouvons en finissant que répéter cette partie de son éloge lu à l'académie des Inscriptions par M. le baron de Sacy, éloge où, parlant de l'expédition en Égypte ordonnée par S. M. Charles X, ce savant célèbre et modeste, nous dit :

« Il est donc vrai que sous ce règne, dont il semble qu'on » ne puisse parler que pour déverser sur lui le mépris et d'a» mères censures, on eut aussi des idées nobles et des senti» mens généreux; l'Égypte et la Grèce lui attireront un jour, » aux yeux de la postérité, des droits à l'estime de l'humanité... » Osons le dire..., si ce règne a commis de grandes fautes, il a » contribué aussi à la gloire et à l'illustration de la France, en » favorisant les progrès des lettres et des arts, et en brisant les » fers qui avilissaient depuis tant de siècles les descendans de » Thémistocle et de Périclès; et quelles âmes généreuses pour» raient lui refuser du moins le faible hommage du respect dû » au malheur, puisqu'il a fini par une épouvantable catastrophe, » et qu'il a cessé d'être avant l'époque que la nature lui avait » assignée. »

Paris, janvier 1834.

Chr DE PARAVEY,

Membre du corps royal du génie, des ponts et chaussées, de la Société royale Asiatique de France, de celle du musée de Bohême, etc., etc.

Physiologie.

THÈSE CATHOLIQUE

SOUTENUE DEVANT LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE L'ACADÉMIE DE PARIS.

Matérialisme des sciences médicales. — Retour à des principes plus sains. — Application de la philosophie catholique à l'explication de l'individualité humaine. — Beauté de cette solution. — Éloge de deux docteurs catholiques, MM. Bautain et Cayol.

De toutes les sciences, il n'est que trop vrai de dire que la Médecine est celle qui semble persister le plus dans les erremens anti-religieux où elle s'était plongée pendant le dix-huitième siècle. Aussi voit-on les jeunes médecins, sortis des différentes écoles de la France, être en ce moment les plus ardens, les plus malheureux apôtres du matérialisme, dans les villes où ils vont exercer leur état. C'est là qu'ils se plaisent à lutter en apostolat contre le prêtre qui y remplit sa mission. Tandis que ce dernier s'efforce de rappeler le peuple des campagnes, si pauvre, si accablé de travail, si plongé dans cette terre, prison de son exil, à le rappeler, dis-je, à son origine céleste, à lui donner de l'énigme de son état présent une explication noble, spirituelle, consolante, divine, le médecin vient obscurcir encore son intelligence, matérialiser sa vie, faire descendre jusqu'à la brute son origine, son existence, sa destinée! Il *l'instruit*

cependant, s'il faut l'en croire, il *l'éclaire*, il *veut son bien*, en lui assurant que son âme est matérielle, qu'elle sera tout ensevelie dans le même sillon où il dépose son fumier, sans qu'aucun *œil* s'y cache, germe d'un nouveau rejeton. Cela n'est-il pas malheureux, déplorable, criminel ?

C'est donc avec un empressement légitime, que nous nous attachons à saisir et à faire connaître tous les symptômes qui nous annoncent que la Science Médicale aussi éprouve l'influence de la direction meilleure imprimée aux études du siècle, et que déjà de jeunes médecins, soumettant à un examen sévère les dires de leurs devanciers ou de leurs professeurs, vengent la cause de la sainte humanité outragée, et font la part de la terre et du ciel dans la possession de l'homme.

Parmi les ouvrages qui nous ont présenté le rare mérite de protester contre le matérialisme médical, et contre la marche que certains auteurs et certains professeurs voudraient imprimer à l'étude de la médecine, nous devons signaler la thèse que M. Verger, jeune étudiant, a soutenue dernièrement devant la faculté de médecine de Paris. Le premier, peut-être, il est venu faire entendre dans ce sanctuaire du matérialisme moderne, les graves et magnifiques solutions que la philosophie catholique des de Maistre, des de Bonald et des de La Mennais a données de la nature de l'homme.

Honneur à ce jeune homme, qui, avec la modeste liberté avec la ferme assurance de la génération religieuse qui se forme çà et là, a prononcé de telles paroles! elles auront du retentissement.

Voici plusieurs extraits de cette thèse, qui prouveront comment les jeunes catholiques savent allier ensemble la religion et la science, et faire jaillir du contact de l'une et de l'autre je ne sais quelle illumination qui les illustre toutes les deux, et que les esprits choisis reconnaissent facilement pour céleste.

« La vie humaine, contre l'opinion de tous les siècles, de tout le genre humain, ne serait-elle qu'un mécanisme matériel? Le médecin ne doit-il s'occuper que du corps? n'étudier que le corps? L'homme malade n'est-il qu'un animal souffrant? Les causes des maladies ne sont-elles que physiques, jamais morales, spirituelles, intellectuelles? Et si l'homme malade

souffre dans son âme et dans son corps, ne faut-il pas, pour le secourir efficacement, le connaître tout entier, depuis le fond de l'âme jusqu'à l'épiderme? Les remèdes comme les causes des maladies, ne seraient-ils que matériels, jamais moraux, spirituels, intellectuels?... Ne poussons pas plus loin ces questions; toute la science, toute l'histoire y ont répondu; ajoutons qu'aujourd'hui les plus savans d'entre les matérialistes dogmatiques n'osent eux-mêmes affirmer leurs principes, et disent à qui veut les entendre: *Je doute, je cherche.*»

Après avoir ainsi constaté que l'erreur des matérialistes ne va pas au-delà du *doute*, le jeune candidat se met en devoir de réfuter ce doute, et trace de la *personnalité humaine*, le tableau suivant:

« La personnalité humaine est une âme vivante, se manifestant par un esprit intelligent, et revêtue d'un corps organisé; ce qui comprend, selon le langage des philosophes: 1° l'être humain; 2° l'existence pure de l'être dans sa forme spirituelle; 3° l'enveloppe organique, ou, selon le langage ordinaire, l'âme et le corps tout simplement.

» C'est l'union du père et de la mère, qui détermine l'*individualité*, la *dualité indivisible*, un individu fait à leur image. Mais cette vie qu'ils transmettent, d'où l'ont-ils reçue? de leurs pères? Et leurs pères?.... Il faut donc remonter jusqu'à l'Être des êtres, *à celui qui est, à celui qui est la vie même et la vérité*. La génération n'est donc pas une création, mais une transmission, et c'est pour cela que les parens sont dépositaires, et non propriétaires de leurs enfans.

» L'éducation de l'homme a pour but *de former un esprit sain dans un corps sain*. Souvenons-nous que l'esprit tend à mésuser du corps, et encore plus le corps à abuser de l'esprit.

» Il est bien remarquable que l'homme seul sur la terre soit vraiment perfectible, susceptible d'être *éduqué*, élevé, preuve et de sa décadence et de sa haute destinée.

» Pour que l'homme jouisse de sa perfection, il faut que corps, esprit, âme, aient acquis leur développement: ainsi, sans développement du *germe physique* du corps, par le bon air, des alimens sains, des exercices convenables, point de perfection corporelle; sans développement par la parole hu-

maine du *germe intellectuel*, point de développement intellectuel; sans développement du *germe psychique* [1] par la parole divine et religieuse, point de vie spirituelle; ce qu'exprime énergiquement le nom de Père, donné aussi au ministre de la parole (du Verbe) qui engendre dans l'âme cette vie sublime et noble, qui met la distance du ciel à la terre entre l'homme et les animaux....

» Si la vie animale est prédominante, l'amour charnel devient brutalité : c'est Sardanapale, Messaline, Henri VIII.

» Si la vie intellectuelle l'emporte, la brutalité se change en besoin de voir le monde, de s'y poser, d'y acquérir biens, honneurs, gloire, science, puissance : c'est Newton, Leibnitz ou Napoléon.

» Si la vie psychique l'emporte, elle montre au monde le puissant Augustin, la brûlante Thérèse, le charitable Vincent de Paule, le pieux Fénelon.

» Que si (descendons à la vie commune) la vie animale, intellectuelle et psychique sont dans un juste développement, et qu'entre deux créatures animées ainsi dans tout leur être se forme une union pure et de choix, elle donne à la terre ces hommes *bien nés,* faits pour le bonheur de l'humanité; et c'est pour atteindre ce but, et retremper en cette circonstance importante l'âme amollie par le feu des passions, que chez tous les peuples, mais surtout dans le christianisme, le mariage est précédé de pratiques d'épuration, de purification morale; est un acte religieux avant d'être une union charnelle...

» Qu'on dise si cette philosophie, puisée dans l'étude même de la vie et de ses lois, est étroite comme celle qui n'envisagerait qu'un des termes de l'homme, et le moins grand. Et cependant ce sont là toutes vérités que la religion enseigne aux petits et aux simples, comme la physiologie et la philosophie aux savans. Qu'on me permette de dire à ce sujet avec Bacon : « Un peu de philosophie éloigne de la religion, beaucoup de philosophie y ramène....»

» L'homme qui ne vit que de la vie organique, court le plus de risque d'une mort prématurée; ce qui est prouvé par la quan-

[1] Du grec Ψυχή, âme.

tité innombrable d'enfans qui meurent soit avant. soit après la naissance, et par la rapidité surprenante avec laquelle sont emportés par les maladies aiguës ces hommes aux formes athlétiques, mais dont toute la vie est dans les muscles, ou encore ceux qui ne vivent que dans la bonne chère; car, selon un aphorisme d'Hippocrate : *Qui naturâ sunt valdè crassi magis subitò moriuntur quàm graciles* [1].

» L'homme vivant à la fois de la vie animale et de la vie intellectuelle, est moins exposé à une mort prématurée, par là même qu'il est en rapport double avec la vie objective.

» Mais s'il vit et de la vie animale, et de la vie intellectuelle, et de la vie psychique, et le tout dans un juste développement, il a le plus de garantie contre la mort avant terme, par là même qu'il puise la vie à toutes ses sources.

» La *force vitale*, qui, en cas de maladie, prend le nom de *force médicatrice*, c'est en physiologie ce qu'est l'*attraction* en physique générale, une loi, rien de plus qu'une loi, une vérité de sens commun, loi connue de tout tems par ses actes. Hippocrate le premier l'a formulée, comme Newton a formulé l'attraction; ils ont dit en paroles articulées, en aphorismes généraux, ce que tout le monde sentait, voyait, savait, mais confusément, sans pouvoir généraliser et embrasser tous les faits.

» Ne dites pas avec Bichat et le *physiologisme :* Une maladie étant donnée, trouver l'organe malade. Mais dites avec Hippocrate et les médecins hippocratistes de tous les siècles : une maladie étant donnée, déterminer 1° si la nature se suffit ou ne se suffit pas; 2° lorsqu'elle ne se suffit pas, préciser, puis faire ce qu'elle ferait si elle pouvait; ce qui ramène la médecine, comme au tems d'Hippocrate, à l'étude de la nature, et de la nature de la maladie, c'est-à-dire, du mode de réaction, des crises, afin de choisir les remèdes reconnus par l'expérience propres à faire ce que la nature ferait si elle pouvait, et qu'elle fait si bien quand elle peut.

» Je voudrais donc qu'au lieu d'aller à tort et à travers *juguler*

[1] Ceux qui sont gras de leur nature sont plus sujets à mourir de mort subite que ceux qui sont maigres.

la maladie dès qu'il a tâté le pouls, le jeune médecin surtout, appliquant à la fonction pathologique le problème des accoucheurs, dit comme eux : Faut-il laisser faire la nature ? faut-il venir à son secours ? et comment faut-il l'aider ? On sait avec quelle précision ces trois questions ont été et sont journellement résolues en accouchement ; ne serait-il pas possible d'en approcher dans toutes les autres fonctions morbides ? Tel est le devoir de l'accoucheur; tel n'est-il pas aussi celui du médecin ?

» Qu'il est grand et beau le rôle du ministre de la nature ! Il faut qu'il soit là auprès de cette reine en travail; surveillant ses douleurs, l'encourageant, l'aidant à expulser ce qui lui nuit, lui portant secours lorsque ses forces sont enrayées, mais attendant d'elle tout effort salutaire, tout l'enfantement de la santé.

» Son ministère encore, c'est de juger *à juvantibus et lædentibus*, s'il a bien saisi le besoin de la nature, l'indication, puis dans les circonstances graves, dans les fièvres intermittentes, pernicieuses, par exemple, ah ! qu'il se hâte : *Occasio præceps !* S'il laisse encore une ou deux fois revenir l'ennemi à la charge, la nature est vaincue, il n'y a plus que des ruines, un cadavre. »

Après avoir développé les moyens médicamentaux par lesquels le médecin peut seconder le travail de la nature, le jeune docteur poursuit ainsi :

« Le médecin est bien puissant aussi par la médecine morale, surtout dans les maladies nerveuses, et dans beaucoup d'autres qui sont sous la dépendance de l'imagination et de l'âme. S'il a su se rendre digne, par sa science et sa conduite, de toute la confiance des malades, il fait presque des miracles lorsque les drogues ne peuvent plus qu'irriter le mal. Si un charlatan comme Mesmer a pu guérir tant de maladies rebutées par tous les praticiens de la capitale, que ne fera pas un médecin qui saura au besoin parler à l'âme et guérir l'imagination ?

» Nous avons payé notre tribut d'éloges à la science moderne, en tout ce qui regarde la physique, la chimie, l'histoire naturelle, et aussi, bien entendu, l'anatomie; en un mot, en tout ce qu'il y a de matériel dans la nature. Mais l'esprit qui anime et remue toute cette matière, la science d'ensemble qui embrasse toute la nature, qui sait en puissance tout ce qu'elle doit

contenir sans l'avoir remuée atome par atome, la science antique, en un mot, la science intuitive des premiers âges, cette science des anciens, qui, plus près que nous de la nature, l'ont mieux observée, cette science des traditions primitives, qu'en avons-nous fait? Qu'en ont fait ces hommes qui ne craignent pas de rompre avec le passé?

» Insensés, qui, nous traitant en enfans trouvés, voudraient nous faire répudier la gloire, les travaux et les préceptes de nos pères, et nous tenir sans cesse dans les langes d'une perpétuelle enfance scientifique! L'humanité est vieille, bien vieille; elle a payé d'assez de plaies et de cicatrices sa longue et douloureuse expérience, pour qu'elle ait droit de rejeter ses reregards en arrière, et profiter des leçons du tems. Pour les médecins hippocratistes, *toujours anciens et toujours nouveaux*, ils ne répudient aucune découverte soit ancienne soit moderne : ce qu'ils rejettent seulement, ce sont ces brevets d'invention que quelques-uns voudraient se faire délivrer en mettant en titre de leurs livres : *Nouvelle doctrine*. Nouvelle doctrine! est-ce qu'on invente une doctrine comme on invente la poudre à canon, l'imprimerie ou les machines à vapeur! L'homme ne crée pas la vérité, et il n'y aurait nulle témérité à porter le défi de citer une nouvelle doctrine depuis l'origine des choses jusqu'à ce jour. Et n'est-ce pas là ce que disait Hippocrate dans un passage de son livre *De priscâ medicinâ*, que l'on croirait écrit d'hier?....»

Avant de finir, M. Verger croit devoir indiquer les sources où l a puisé ses principales idées, et rer d dans les termes suivans hommage à deux médecins distingués, dont l'un ayant abandonné l'exercice de la médecine, et ayant embrassé la carrière ecclésiastique, dirige en ce moment le petit séminaire de Strasbourg; et l'autre, après avoir été expulsé par la révolution de juillet, de la *chaire de clinique médicale* de Paris, jouit encore dans cette ville de tout l'honneur et de toute la réputation dus à un rare et beau talent, joint à des principes religieux plus beaux et plus rares encore.

» Je dois à la vérité de déclarer ici que, bien qu'elles soient le ruit de mes études médicales et philosophiques, plusieurs des dées des premières pages ont été rédigées sous l'inspiration des

écrits du docteur *Bautain* de Strasbourg, que je lis depuis longtems. J'ai conservé beaucoup de ses expressions, des phrases même presque entières, sans citation, parce qu'à toutes j'entremêlais quelque chose du mien.

» Le reste de ma thèse est aussi dû plus spécialement à la méditation des leçons et des écrits de M. le professeur *Cayol*.»

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que cette thèse a été couronnée d'un plein succès, et que le jeune candidat a été reçu médecin à l'unanimité.

N.

Géologie.

DE L'ÉTAT THERMOMÉTRIQUE

DU GLOBE TERRESTRE.

Objections contre la Bible, fondées sur le refroidissement du globe. — Calculs de M. Arago, qui répondent à ces objections. — Le climat de la Palestine est aujourd'hui le même qu'au temps de Moïse.

Dans l'*Annuaire du bureau des longitudes*, que vient de publier M. Arago, professeur d'astronomie au Conservatoire de Paris, le savant professeur a traité une question qui intéresse la religion, en ce qu'elle sert à résoudre plusieurs objections qui avaient été faites contre la création et la durée de la terre.

Voici l'état de cette question scientifique, et comment elle se trouve résolue en faveur de la véracité de la Bible, par les calculs rigoureux de M. Arago.

On sait que toutes les opinions géologiques se rapportent à deux bases, comme dit Maltebrun[1], l'une adoptée par les *vulcanistes*, l'autre préférée par les *neptuniens*.

Les vulcanistes sont ceux qui croient que la terre fut au *commencement* dans une *fusion ignée*. Tant que cette opinion s'en tient à l'état de la terre avant sa forme actuelle et la création de ses habitans, on peut laisser errer l'imagination dans ce

[1] Parmi les nombreux articles insérés dans les *Annales* sur la géologie, voir en particulier l'*Analyse des différens systèmes géologiques anciens ou nouveaux*, par Maltebrun, laquelle se trouve dans le N° 9, t. II, p. 190, et p. 195 de la 2e édition.

tems que la Bible appelle *tohu bohu, inanis et vacua*, dit la *Vulgate*. Mais quelques-uns des savans du dix-huitième siècle ont prétendu que cet état de la terre avait été son état naturel, de telle sorte que ce n'est que par des circonstances étrangères et naturelles aussi, qu'elle s'était refroidie peu à peu. — Buffon même voulut bien supputer le tems que dura ce refroidissement, et assura que ce n'était qu'au bout de 43,000 ans, qu'elle avait pu produire des végétaux et devenir habitable. — Ces savans prétendaient en outre que ce refroidissement continuait encore tous les jours, de manière que la chaleur atmosphérique allait en diminuant, qu'elle était aujourd'hui beaucoup plus froide que dans les tems anciens, et qu'elle arriverait au point où le globe terrestre ne serait plus habitable pour l'homme.

Ce sont ces assertions que M. Arago détruit complétement dans l'article qu'il a inséré dans son *Annuaire* sur *l'état thermométrique* du globe terrestre.

M. Arago partage bien l'opinion des *vulcanistes* sur l'état *primitif* du globe; il pense que la terre a été d'abord *liquide, incandescente*, que notre planète est véritablement un *soleil encroûté*. Nous n'approuvons ni ne contredisons cette assertion, qui nous semble une de celles que Dieu a livrées *aux disputes des savans*[1]; mais ce qui met hors de cause la religion et la véracité de la Bible, ce sont les calculs suivans, par lesquels M. Arago prouve que, quel qu'ait été l'état *primitif et primordial* de la matière dont est formé notre globe, *il est certain que depuis Moïse la chaleur du globe terrestre n'a ni augmenté ni diminué.*

M. Arago, à défaut d'observations anciennes directes sur la température du globe, démontre d'abord par le mouvement de la lune, que cette température n'a pas varié de la dixième partie d'un degré depuis *deux mille ans.*

En prouvant que si la terre se fût refroidie, sa masse serait devenue plus compacte, son volume plus petit, et par conséquent sa marche plus rapide, M. Arago a démontré ensuite que, puisque notre globe ne met pas plus de tems à accomplir sa révolution sur lui-même, aujourd'hui qu'il y a *deux mille ans*, il n'a pas pu se refroidir sensiblement.

[1] Mundum tradidit disputationi eorum. *Eccl.*, ch. III, v. 2.

Après quelques autres considérations astronomiques sur les causes de la variation de la température dans certaines localités, M. Arago continue en ces termes :

« Nous venons de débarrasser, du moins quant aux phénomènes qui se manifestent à la surface, le problème des températures terrestres, de plusieurs élémens qui l'auraient grandement compliqué. Ainsi, la chaleur centrale ne saurait plus occasioner une variation sensible dans les climats, puisque son effet *total* à la surface ne surpasse pas maintenant un trentième de degré. La température de l'espace, quelques doutes qu'on puisse conserver encore sur la valeur que Fourier lui assigne, doit demeurer à très-peu près constante, si elle a pour cause, comme tout porte à le croire, le rayonnement stellaire. Les changemens de forme et de position de l'orbite terrestre sont ou mathématiquement sans action, ou bien leur influence est si minime, qu'elle échapperait aux instrumens les plus délicats.

» Pour expliquer les changemens de climats, il ne nous reste donc plus que des circonstances locales ou quelque altération dans le pouvoir calorifique et lumineux du soleil. Eh bien ! de ces deux causes, l'une pourra encore être éliminée. Tous les changemens devront, en effet, être attribués aux travaux agricoles, au déboisement des plaines et des montagnes, au dessèchement des marais, etc., etc., si nous parvenons à prouver que le climat n'est devenu ni plus chaud ni plus froid, dans un lieu dont l'aspect physique n'a pas sensiblement varié depuis une longue suite de siècles.

» Renfermer ainsi d'un seul coup, pour toute l'étendue de la terre, les variations de climats passées et futures, dans les limites des influences naturellement fort bornées que les travaux des hommes peuvent exercer, serait un résultat météorologique d'une importance extrême. On me pardonnera donc, je l'espère, les détails minutieux dans lesquels je vais entrer. Un grand nombre de ces détails, je m'empresse de le déclarer, ont été puisés dans les écrits de M. Schouw, voyageur danois, également distingué par des travaux de botanique et de météorologie.

La température moyenne de la Palestine ne paraît pas avoir changé depuis le tems de Moïse.

»Pour que le palmier fructifie, ou, plus exactement, pour que la datte mûrisse, il faut, au moins, un certain degré de température moyenne. D'un autre côté la vigne ne peut pas être cultivée avec profit, elle cesse de donner des fruits propres à la fabrication du vin, dès que cette même température moyenne dépasse un point de thermomètre également déterminé. Or, la limite thermométrique *en moins* de la datte, diffère très-peu de la limite thermométrique *en plus* de la vigne; si donc nous trouvons qu'à deux époques différentes, la datte et le raisin mûrissaient simultanément dans un lieu donné, nous pourrons affirmer que, dans l'intervalle, le climat n'y a pas sensiblement changé. Venons maintenent à l'application :

»La ville de Jéricho s'appelait *la ville des palmiers*. La Bible parle des palmiers de Débora, situés entre Rama et Bethel; de ceux qui longeaient le Jourdain, etc. Les Juifs mangeaient les dattes et les préparaient comme fruits secs; ils en tiraient aussi une sorte de miel et de liqueur fermentée. Les monnaies hébraïques offrent des représentations distinctes de palmiers couverts de fruits. Pline, Théophraste, Tacite, Josèphe, Strabon, etc., font également mention des bois de palmiers situés dans la Palestine. On ne peut donc pas douter que cet arbre ne fût cultivé très en grand par les Juifs.

»Nous trouverons tout autant de documens sur la vigne, et ils nous apprendront qu'on la cultivait, non pas seulement pour en manger les raisins, mais aussi pour avoir du vin. Tout le monde se rappelle cette grappe que les envoyés de Moïse cueillirent dans la terre de Chanaan, et dont la grosseur était telle qu'il fallut deux hommes pour la porter. Dans vingt passages de la Bible il est question des vignobles de la Palestine. La fête des Tabernacles se célébrait à la suite des vendanges. La Genèse parle des vins de Juda. On sait d'ailleurs que la vigne n'était pas seulement cultivée dans la partie nord et montueuse du pays, puisque la Bible fait souvent mention des vignes et du vin de la vallée d'Engaddi. Au besoin j'invoquerais

encore le témoignage de Strabon et de Diodore, car l'un et l'autre vantent beaucoup les vignes de la Judée. J'ajouterais enfin que le raisin figurait comme symbole sur les monnaies hébraïques, tout aussi fréquemment que le palmier.

»En résumé, il est bien établi que dans les tems les plus reculés, on cultivait simultanément le palmier et la vigne au centre des vallées de la Palestine.

»Voyons maintenant quels degrés de chaleur la maturation de la datte et celle du raisin exigent.

»A Palerme, dont la température moyenne surpasse 17° centigrades, le dattier croît, mais son fruit ne mûrit pas.

»A Catane, par une température moyenne de 18 à 19° centigrades, les dattes ne sont pas mangeables.

»A Alger, dont la température moyenne est d'environ 21° les dattes mûrissent bien. Toutefois, elles sont incontestablement meilleures dans l'intérieur du pays.

»En partant de ces données, nous pouvons affirmer qu'à Jérusalem, à une époque où l'on cultivait le dattier en grand dans les environs; à une époque où le fruit de cet arbre servait d'aliment à la population, la température moyenne n'était pas au-dessous de celle d'Alger, où la datte mûrit tout juste. Eh bien! c'est porter la température, de Jérusalem, ou à 21° centigrades, ou à un nombre plus fort.

»M. Léopold de Buch place la limite méridionale de la vigne à l'île de Fer, dans les Canaries, dont la température moyenne doit être entre 21 et 22° centigrades.

»Au Caire et dans les environs, par une température moyenne de 22°, on trouve bien, çà et là, quelques ceps dans les jardins, mais pas de vigne proprement dite.

»A Abusheer, en Perse, dont la température moyenne ne surpasse certainement pas 23°, on ne peut, suivant Niebuhr, cultiver la vigne que dans les fossés ou à l'abri de l'action directe des rayons du soleil.

»Nous venons de voir qu'en Palestine, dans les tems les plus reculés, la vigne était, au contraire, cultivée en grand ; il faut donc admettre que la température moyenne de ce pays ne *surpassait* pas 22° centigrades. La culture de palmier nous apprenait tout à l'heure qu'on ne saurait prendre pour cette

même température *un nombre au-dessous* de 21°. Ainsi, de simples phénomènes de végétation nous amènent à caractériser par 21 degrés et demi du thermomètre centigrade le climat de la Palestine, *au tems de Moïse*, sans que l'incertitude paraisse devoir aller à un degré entier.

» La température moyenne de la Palestine, à combien s'élève-t-elle aujourd'hui? Les observations directes manquent malheureusement; mais nous pourrons y suppléer par des termes de comparaison pris en Égypte.

» La température moyenne du Caire est de 22°. Jérusalem se trouve 2° plus au nord; 2° de latitude correspondent, sous ces climats, à une variation d'un demi à trois quarts de degré du thermomètre centigrade. La température moyenne de Jérusalem doit donc être peu supérieure à 21°. Pour les tems les plus reculés, nous trouvions les deux limites 21° et 22°, et pour moyenne, 21°, 5.

» Tout nous porte donc à reconnaître que 3300 ans n'ont pas altéré d'une manière appréciable le climat de la Palestine.

» La constance de ce climat pourrait encore se conclure, quoique avec moins de précision, de plusieurs autres faits agronomiques.

» La culture du blé, prouverait, par exemple, que la température moyenne ne passerait pas 24 à 25 degrés centigrades.

» Les arbres à baume de Jéricho marqueraient, d'une autre part, comme limite inférieure de température, 21 à 22 degrés.

» Les Juifs célébraient jadis la fête des Tabernacles ou des Vendanges en octobre. C'est à la fin de septembre ou au commencement d'octobre, qu'on cueille aujourd'hui le raisin dans les environs de Jérusalem.

» Dans l'antiquité, on faisait la moisson, en Palestine, du milieu d'avril à la fin de mai. Des voyageurs ont vu, de nos jours, l'orge parfaitement jaune, dans la partie méridionale du même pays, au milieu d'avril. Près d'Acre, il était mûr le 13 mai. On sait d'ailleurs qu'en Égypte, où la température est plus élevée, on coupe maintenant l'orge à la fin d'avril ou au commencement de mai, etc., etc.

» On sentira pourquoi j'ai réuni, pour une seule région du globe, tant d'argumens concourant au même but, si l'on veut

bien remarquer que la Palestine se présentait comme un des points de l'ancien continent qui devaient avoir le moins éprouvé les modifications particulières du climat, dont on cherche la cause dans les défrichemens, ou en général dans les travaux des hommes. Ainsi, la constance de température de ce pays devait, il faut le répéter, conduire à cette conséquence, que trente-trois siècles n'avaient apporté aucun changement aux propriétés lumineuses ou calorifiques du soleil. Or, la démonstration de cette proposition ne pouvait être appuyée sur trop de preuves, depuis qu'on a remarqué des étoiles, je devrais dire des soleils éloignés, dont la lumière diminue, et finit même à la longue par disparaître totalement. »

Pour ce qui est des climats de l'Europe, M. Arago résout la question par d'autres argumens non moins irrésistibles.

» Lisez, nous dit-on, Diodore de Sicile, et vous saurez que jadis, dans les Gaules, les fleuves étaient souvent gelés pendant l'hiver ; que les soldats à pied et à cheval, que les chariots, les plus lourds équipages, les traversaient sur la glace sans aucun risque.

» Le fameux pont de Trajan, sur le Danube, était destiné, suivant Dion Cassius, à rendre en hiver le passage de ce fleuve facile, quand le froid n'avait pas congelé ses eaux. Hérodien nous parle des soldats qui, au lieu d'aller avec des cruches chercher de l'eau sur le bord du Rhin, se munissaient de coignées et coupaient des morceaux de glace qu'ils emportaient au camp, etc., etc.

» Que conclure de ces passages ? Rien autre chose, si ce n'est qu'au tems des Romains, les fleuves de France, que le Rhin, que le Danube, se gelaient quelquefois complétement.

» Or, voici une table qui nous montrera, à des époques bien postérieures, d'une part, ces mêmes fleuves ; de l'autre, le Pô, l'Adriatique et la Méditerranée elle-même fréquemment gelés. »

Suivent un grand nombre d'exemples tirés de l'histoire des différentes nations, qui prouvent que tous les fleuves de l'Europe ont gelé quelquefois complétement.

« Je doute que personne, après avoir pris connaissance de cette longue table, puisse trouver dans les phénomènes de la

congélation des rivières, cités par les anciens, la preuve que le climat de l'Europe se soit détérioré. »

A l'aide d'autres tableaux agronomiques, M. Arago démontre que si, dans certaines régions de la France, les étés sont aujourd'hui moins chauds qu'ils ne l'étaient anciennement, cet effet doit être entièrement attribué aux travaux de défrichemens. Par compensation, les hivers paraissent aussi être moins froids.

D.



Numismatique chrétienne.

DISSERTATION SUR LES MÉDAILLES D'APAMÉE,

RAPPELANT LE SOUVENIR DU DÉLUGE.

Description de ces médailles. — Résumé des controverses auxquelles elles ont donné lieu. — Opinion de Falconer; — de Bryant; — de Barrington; — de Milles; — de l'abbé Barthélemy; — d'Eckel. — Exposition des raisonnemens de ce dernier, qui prouvent que ces médailles n'ont pu se rapporter qu'au déluge de Noé.

Nous avons déjà parlé[1] de plusieurs médailles qui prouvent que le souvenir du déluge de Noé se serait conservé en Asie, parmi les nations païennes, qui l'auraient consacré publiquement sur leurs monnaies. Comme ce que nous avons dit a dû piquer la curiosité de nos lecteurs sans la satisfaire, nous croyons qu'il leur sera agréable de voir ici, d'abord le *Modèle de deux de ces médailles*, et ensuite un article qui fasse connaître les principales discussions qui ont eu lieu à ce sujet, lesquelles ont eu pour résultat d'établir que c'est bien du déluge de Noé que ces médailles retracent les principales circonstances.

Ces médailles ont été toutes frappées dans la ville d'Apamée. Apamée est une ville de Phrigie dans l'Asie-Mineure; au témoi-

[1] Voir le N° 5, t. 1, p. 345.

gnage de Pline, c'était une ville célèbre, qui porta d'abord le nom de Κελαιναὶ, *Kelænæ*, et ensuite, de Κιϐωτὸς, *Kibotos*, *arche*; enfin elle fut appelée *Apamée*, d'Apame, mère d'Antiochus Soter, au rapport de Strabon [1]; elle est assise sur le bord des fleuves le *Méandre* et le *Marsyas* [2].

Il existe trois médailles des empereurs, frappées à Apamée, et présentant toutes les trois le souvenir du déluge.

La première est de *Lucius Septime Sévère Pertinax*, qui a régné de l'an 193 à l'an 211 de notre ère.

Autour de la tête de l'empereur on lit cette inscription :

ΑΥΤ· Κ· Λ· CΕΠΤ· CΕΟΥΗΡΟC· ΠΕΡΤΙ·

C'est-à-dire, *l'empereur, César Lucius Septime Sévère Pertinax.*

Sur le revers on lit :

ΕΠΙ· ΑΓΩΝΟΘΕΤΟΥ· ΑΡΤΕ· ΜΑΓ· ΑΠΑΜΕΩΝ·

C'est-à-dire, *Sous l'Agonothète* (président des jeux publics)... *des Apaméens.*

La première inscription n'a donné lieu à aucune variante, et ne présente aucune difficulté; il n'en est pas de même de la seconde.

D'abord Falconer, en publiant cette médaille, a inscrit sur le côté de l'arche les lettres ΝΗΤΩΝ, et les joignant aux précédentes ΜΑΓ, il en composait ΜΑΓΝΗΤΩΝ, nom des habitans de *Magnésie.* Il pensait en outre que les lettres ΑΡΤΕ marquaient l'année et la date de la médaille. Kircher, au contraire, veut que ce soit les initiales du mot ΑΡΤΕ-ΜΙΔΟΣ un des noms de *Diane*, de telle manière que l'explication serait : *Sous l'Agonothète de l'Artémide* (Diane) *des Magnésiens et des Apaméens.*

Vaillant donna une autre édition de cette médaille, et prétendit qu'elle portait sur l'arche les lettres ΝΕΩΚ., qu'il terminait par ΡΩΝ, et qu'il traduisait par *Néocores* (ceux qui étaient chargés de la garde du temple).

Barthélemy, au contraire, dans la lettre dont il est fait men-

[1] *Strabon*, liv. XII, p. 578, édit. de Paris, 1620, et Pline, l. V, c. 29, n° 4.

[2] En parlant, dans notre dernier N°. p. 77, du voyage de M. Arundel, nous avons dit que ce savant avait visité les ruines d'Apamée.

tion ci-après, assurait qu'il n'y avait ni l'un ni l'autre mot; mais seulement un N et un Ω.

Mais ces leçons et ces explications sont égalen 'ves; nous avons voulu nous assurer de l'état de la n qui existe à Paris, et avec la bienveillante assistance de M -san, un des conservateurs des médailles, nous pouvons ce qui suit : Il existe à la Bibliothèque du roi à Paris médailles de l'empereur *Sévère*.

L'une de ces médailles, celle dont parle Barthélemy, porte en effet que la lettre N : les deux autres lettres étant en tièrement illisibles; mais une seconde médaille, celle que nous publions ici, porte avec certitude les deux lettres NΩ; la troisième lettre est effacée.

Enfin, pour donner toutes les variantes, Ridolphinus publia une autre médaille du même empereur, tirée du *musée du cardinal d'Albane*, laquelle porte les deux lettres NΩ, la troisième étant aussi effacée.

Voici la description du revers de la médaille de Sévère, lequel est le même dans les trois autres :

Elle représente, comme on peut le voir dans la figure première, une arche nageant sur les eaux; au-dedans de cette arche apparaissent, à mi-corps, un homme et une femme : en dehors, on voit une femme revêtue d'une longue robe, et un homme couvert d'une espèce de tunique; l'un et l'autre élèvent leurs mains vers le ciel. Au-dessus du couvercle de l'arche, est perché un oiseau, tandis qu'un autre oiseau se soutient dans les airs, tout près de l'arche, et porte dans ses pattes un rameau d'olivier.

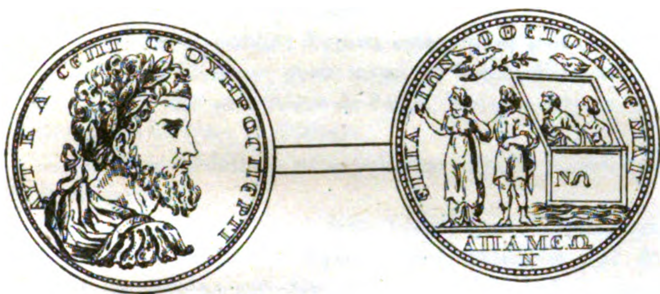
La deuxième médaille est à l'effigie de l'*empereur Macrin*, qui fut empereur vers l'an 217. Elle a existé d'abord *au musée de la maison des jésuites de Vienne*, d'où elle a été transportée au *musée impérial*. Le type du revers est le même que celui de Septime Sévère. On lit également sur le côté de l'arche, les deux lettres NΩ.

La troisième médaille est à l'effigie de l'emperenr *Philippe le père*, qui a régné vers l'an 244; on lit autour de sa tête :

AVT. K. IOVΛ. ΦΙΛΙΠΠΟC. AVΓ.

C'est-à-dire : l'*empereur César Jules Philippe Auguste*.

L'Empereur Sévère Pertinax.



L'Empereur Philippe le Père.



Médailles d'Apamée,

rappelant le souvenir du Déluge de Noé.

lith. Desparbeaux Sourds-Mu

Sur le revers, semblable, comme on le voit, à celui de la médaille de Sévère, on lit :

ΕΠ· Μ· ΑΥΡ· ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ· Β· ΑΡΧΙ ΑΠΑΜΕΩΝ·

C'est-à-dire : *sous Marc-Aurèle-Alexandre, deuxième Archi...* (prêtre ou pontife) *des Apaméens.*

Cette médaille, publiée d'après celle qui se trouve au *musée du grand-duc à Florence*, porte aussi sur l'arche les lettres ΝΩ.

Il en existe une au cabinet de Paris, mais les lettres en sont entièrement effacées et illisibles.

De ces trois médailles, nous publions celle de Sévère et celle de Philippe.

Nous allons maintenant faire connaître succinctement les principales discussions auxquelles ces médailles ont donné lieu, et les raisons qui prouvent que c'est véritablement un souvenir du déluge de Noé qu'elles représentent.

Le premier auteur qui en ait parlé, est Falconer [1]. Son opinion était que les deux personnages représentés dans l'arche et hors de l'arche, sont Deucalion et Pyrrha; que le geste de leur bras indique qu'ils jettent des pierres derrière leur dos, et que les oiseaux que l'on y voit sont ceux que Deucalion envoyait hors de l'arche, au témoignage de Plutarque [2], pour s'assurer de l'état des eaux.

Mais il restait à expliquer les lettres ΝΩΕ, *Noé*, qu'il assure avoir lues sur la médaille. Falconer pensait que c'était un emprunt que les Apaméens avaient fait à nos livres saints, en appliquant à leurs croyances le nom d'un personnage de la Bible; et il prouvait son assertion, en citant les nombreux emprunts que les mystères grecs avaient faits aux antiquités judaïques.

Quelque tems après, Bryant, dans son *analyse de l'ancienne mythologie* [3], revint sur ces médailles, et soutint avec beaucoup de force, l'opinion de Falconer, dans la partie où cet auteur pensait qu'il s'agissait, sur ces médailles, du déluge de Noé.

[1] Son ouvrage a pour titre : *Dissertatio de Numo Apamensi Deucalionei diluvii typum exhibenti.* Rome, 1667.

[2] Plutarque, *De solertiâ animalium.* n° 13.

[3] *Analysis of ancient mythologie.* Tome II, p. 229.

A l'occasion de son ouvrage, les discussions et les recherches se ranimèrent en Angleterre, et produisirent trois dissertations, qui furent consignées dans l'*Archéologie* publiée par la société des antiquaires de Londres [1].

L'auteur de la première. Barrington, essaya de prouver que les figures gravées sur les médailles, avaient rapport au déluge de Deucalion et de Pyrrha. Mais comme le mot ΝΩΕ lui faisait obstacle, il ne faisait pas difficulté d'assurer qu'il avait été mis pour le mot ΝΩΙ, *nous*, qui est le pluriel duel de ἐγω, et il expliquait ce mot par ce passage d'Ovide : *nos duo, turba sumus. A nous deux, nous formons la foule.*

La deuxième dissertation, composée par le D. Milles, s'attaque aux médailles elles-mêmes. Milles pense qu'il n'y a d'authentiques que celles qui portent écrit sur l'arche, les lettres de ΝΕΩΚ, *Neok*, lesquelles, dit-il, furent ensuite changées par les faussaires en celles de ΝΩΕ. D'après cette opinion, qui n'est pas soutenable, dit Eckhel, Milles croit que ces médailles n'ont rapport, ni au déluge de Noé, ni à celui de Deucalion ; mais qu'elles font allusion à quelque culte particulier des Apaméens, dont nous n'avons aucune connaisance.

La troisième dissertation est une lettre du savant abbé Barthélemy, lequel, consulté par les auteurs anglais, s'abstient de prononcer sur l'interprétation de la médaille, mais assure qu'il est hors de doute que les deux premières lettres sont ΝΩ.

Après avoir cité ces différens avis, le savant Eckhel expose son sentiment, lequel est que ces médailles n'ont pu faire allusion qu'au déluge de Noé. Nous allons exposer succinctement les raisons sur lesquelles il s'appuie [2].

En premier lieu, tous les savans sont obligés de convenir que cette arche qui vogue sur les eaux, cet homme et cette femme qui y sont renfermés, cette colombe qui rapporte une branche d'olivier, et cet autre oiseau qui est perché sur l'arche, conviennent au moins autant au déluge de Noé, tel qu'il nous est raconté dans la Bible, qu'au déluge de Deucalion, tel que

[1] *Archaælogia publishead by the society of antiquaries of London.* T. IV. p. 315.

[2] Voir *Doctrina Numorum veterum.* Tome III, page 132, 8 vol. in-8°, Vienne.

nous en parlent les auteurs profanes. Bien plus, il est plus que probable que quelques circonstances, notamment celle de la colombe envoyée hors de l'arche, paraissent n'avoir été attribuées à Deucalion, par Plutarque, qui vivait au second siècle de l'ère chrétienne, que parce qu'il avait entendu parler du déluge de Noé.

Examinons donc les circonstances particulières qui ont fait penser à quelques auteurs qu'il s'agit seulement du déluge grec.

Tous se fondent principalement sur ce que les deux personnages sortis de l'arche, jettent des pierres derrière leur dos; mais cela est loin d'être prouvé. En effet, si l'on examine attentivement les deux figures, on verra qu'on peut interpréter leurs gestes de toute autre manière; d'abord on remarquera que la paume de leurs mains n'est point fermée, comme elle le serait si elle tenait une pierre pour la lancer. C'est ainsi que, sur une médaille des Tyriens, on voit fort distinctement la pierre que Cadmus tient dans sa main [1]; on ne voit pas, non plus, qu'il y ait des pierres en l'air, ou d'autres éparses sur la terre.

—Mais, disent les critiques, nous voyons que ces deux personnages ont la main élevée, n'est-ce pas là le geste de personnes qui jettent quelque chose derrière elles?

—Sans doute; mais combien d'autres choses ce geste peut aussi désigner? Nous avons en effet une infinité d'exemples, tirés d'anciens monunemens, sur lesquels on voit des figures ayant la même position, et que les artistes ont donnée à des personnes qui ne jettent pas des pierres, mais qui pérorent, qui sont dans l'admiration, qui s'efforcent d'apaiser des querelles, qui invoquent la divinité, ou font toute autre chose que de jeter des pierres.

Pourquoi donc se refuser à reconaître dans ces deux figures, Noé et son épouse, nouvellement sortis de l'arche, manifestant, en élevant leurs mains vers le ciel, leur admiration, et reconnaissant qu'ils n'ont été conservés que par un miracle? C'est ainsi que chez les Athéniens, la loi ordonnait d'élever les mains vers le ciel lorsqu'on faisait des vœux à la Divinité [2],

[1] Vaillant, *in Colon. sub Gordiano et Galieno.*

[2] Voir Démosthènes, *adv. Macartaton*, 1038, et *adv. Midiam*, p. 611.

C'est ainsi que les Argonautes firent le même geste lorsqu'ils se furent emparés de la toison d'or.

« Les héros de Mynie, nous dit le poète, furent remplis d'une » grande joie, et élevèrent leurs mains vers les dieux qui habi- » tent le vaste ciel [1]. »

—Mais, dit-on encore, comment les Apaméens de Phrygie, non chrétiens à cette époque, ont-ils pu aller chercher, pour leurs monnaies, un type tout-à-fait étranger à leur ville et à leur religion ?

—On répond d'abord qu'il n'est aucun érudit qui puisse présumer assez de soi-même, pour espérer découvrir l'origine et les causes de tout ce que les peuples de l'antiquité ont cru devoir consigner sur leurs monumens ; il n'en est pas un, non plus, qui soit assez déraisonnable pour se refuser à croire à un fait attesté par des monumens, sous prétexte qu'il n'en connaît pas les causes. Nous devons donc croire que les Apaméens ont jugé convenable de rappeler le déluge de Noé sur leurs médailles, précisément parce que ces médailles nous présentent ce fait avec la dernière évidence.

Il est cependant quelques considérations qui peuvent nous rendre compte de leur conduite, et nous aider à dissiper les voiles qui couvrent ce fait historique ; ces considérations nous sont fournies par les *livres Sibyllins*, livres trop vite condamnés par les érudits des siècles derniers [2]. Falconer les avait déjà invoqués ; mais, préoccupé de l'idée qu'il s'agissait, sur ces médailles, du déluge de Noé et aussi de celui de Deucalion, il n'en avait pas tiré tout l'avantage qu'ils offrent pour l'explication de la présente question.

Voici le passage des livres Sibyllins : « Il y a sur le continent » de la noire Phrygie une montagne haut élevée et inaccessible ;

[1] Ἥρωες Μινύαι μέγ' ἐγήθεον, ἂν δ' ἄρα χεῖρας
Ἀθανάτοις ἄειραν, οἳ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσιν.
Argon. v. 1018.

[2] Voir la mention que nous faisons, dans le N° 39 des *Annales*, tome VII, page 251, d'un *Mémoire de M. Faber*, *lu à la Société littéraire de Londres*, dans lequel l'auteur réhabilite l'autorité de quelques-uns de ces livres.

» on l'appelle *Ararat*, parce que c'est là que tous durent se refu- » gier. C'est de là que prennent naissance les sources du grand » fleuve, le *Marsyas*. C'est sur le sommet de cette montagne, que » l'arche (*Kibotos*) se reposa lorsque les eaux se furent retirées [1].»

On peut tirer de ce passage les conclusions suivantes, toutes en faveur du sentiment que nous défendons :

1° Il s'agit ici évidemment du déluge de Noé, et non de celui de Deucalion, dont l'arche, dit-on, s'arrêta sur le mont Parnasse, tandis que les plus anciennes histoires nous disent que l'arche de Noé s'arrêta sur le mont Ararat.

2° Le lieu où cet événement arriva est désigné, dans les vers Sibyllins, par des caractères très-clairs, et qui ne permettent pas de douter qu'il ne s'agisse ici d'Apamée. C'est d'abord le nom de *Kélanès de Phrygie* qui lui est donné, et puis celui de *Kibotos*, qui est cité un peu plus bas; et nous avons vu qu'Apamée avait primitivement porté ces deux noms. Ensuite, l'indication du fleuve Marsyas, qui en effet prend sa source au pied d'Apamée, ne laisse aucun doute.

On voit donc que c'était une tradition ancienne, que l'arche du déluge s'était arrêtée à Apamée; or, ce déluge est celui de Noé, et non celui de Deucalion. Il s'ensuit que les Apaméens n'ont pu rappeler que le déluge de Noé, lequel seul avait quelque rapport avec leur ville, et non celui de Deucalion, dont ils n'avaient aucune raison particulière de rappeler ou de conserver le souvenir.

Il ne faudrait pas que l'on vînt objecter ici que les vers Sibyllins ne sont pas d'une authenticité à l'abri de toute critique.

[1] Ἔστι δέ τι Φρυγίης ἐπὶ ἠπείροιο μελαίνης *
Ἠλίβατον τανύμηκες ὄρος· Ἀραρὰτ δὲ καλεῖται,
Ὅττ' ἄρα σωθήσεσθαι ἐπ' αὐτῷ πάντες ἔμελλον,
Ἐν τούτῳ μεγάλη δὲ ποθὴ καταθύμιος ἦεν.
Ἔνθα φλέβες μεγάλου ποταμοῦ Μαρσύαο πέφυκαν.
Τοῦδε κιβωτὸς ἔμεινεν ἐν ὑψήεντι καρήνῳ,
Ληξάντων ὑδάτων.. Liv. I. v. 261. Paris. Didot. 1841.

* Au lieu de Μελαίνης, que portent maintenant les vers sibyllins, Eckel, lit ici Κελαίνης, avec Bochart. *Géogr. sacrée*, liv. I. ch. 3. D'autant plus que Κελαινὸς et μέλαινα signifient l'un et l'autre *noir*. D'ailleurs le mot Κελαινῆς est appliqué à la Phrygie, au livre III, v. 407.

Ils n'ont pas besoin d'une plus grande authenticité pour nous servir dans la question actuelle. En effet, il est certain que ceux qui les ont composés ont suivi une tradition, une croyance qui existait de leur tems. A cette époque donc, il y avait des personnes qui croyaient que la montagne qui domine Apamée était ce mont *Ararat*, où s'arrêta l'*Arche*, et ils devaient être d'autant plus portés à le croire, que le nom ancien de cette ville était *Kibotos*, c'est-à-dire *Arche*, nom qui n'a pu lui être donné que d'après quelque allusion à un vaisseau; or, Apamée ne se trouvant pas sur le bord de la mer, d'où lui serait venu ce nom?

On connaît d'ailleurs combien les Grecs étaient portés à accueillir tous les traits qui pouvaient donner à leurs villes quelque renom, témoin leur dispute sur la patrie de Jupiter, de Bacchus, d'Homère, etc.; il ne faut donc pas s'étonner que les Apaméens, ayant appris d'une manière quelconque, qu'une tradition portait que l'arche s'était arrêtée chez eux, aient saisi cette occasion de se donner de l'importance, en attachant à leur ville le souvenir d'un événement si célèbre dans la vieille antiquité. Peut-être même ont-ils voulu, en frappant ces médailles, contrebalancer et détruire les prétentions des Grecs, qui se vantaient de ce que Deucalion était venu aborder sur une de leurs montagnes. Ceci explique de reste comment ils ont pu faire usage de l'histoire de Noé, et apposer son nom sur leurs médailles, bien que ce nom leur fût étranger.

Mais ce qui surtout nous doit déterminer à reconnaître que c'est bien le déluge de Noé dont on a voulu rappeler le souvenir sur ces médailles, c'est le nom de ce patriarche inscrit sur le côté de l'arche. Car, s'il est douteux que la troisième lettre, presque entièrement effacée, soit un E, au moins est-il hors de doute que les deux premières sont NΩ. Or, aucune conjecture plausible ne peut être faite sur le sens de ces lettres par ceux qui ne veulent pas voir sur ces médailles le déluge de Noé, tandis que tout se réunit pour prouver que c'est de ce déluge qu'il s'agit. Ainsi toutes les figures de ce type nous disent que c'est NΩE qu'il faut lire ici, et l'inscription, à son tour, donne une nouvelle preuve que c'est du déluge de Noé que les figures veulent parler. D'ailleurs, ce n'est pas sans raison que les Apaméens ont inscrit ce nom sur leurs médailles : comme ils

voulaient distinguer leur déluge et leurs médailles de celui de Deucalion et des médailles qui avaient été frappées pour en rappeler le souvenir, ils ont dû inscrire le nom de ΝΩΕ, qui seul était capable d'ôter toute ambiguité.

En outre, plusieurs exemples viennent nous prouver que c'était une chose reçue chez les anciens, d'inscrire sur les vaisseaux mêmes les noms des personnages dont ils rappelaient le souvenir. C'est ainsi que les Magnésiens et les Ioniens nous ont laissé plusieurs médailles qui portent aussi un vaisseau, et le vaisseau porte écrit sur un de ses côtés le nom d'ΑΡΓΩ, *Argos*, bien que ce nom n'appartînt ni à leur ville ni à leur nation; mais pour avertir ceux qui verraient ces médailles, de quel vaisseau ils rappelaient le souvenir. Les Apaméens ont dû faire de même, et inscrire sur leur vaisseau le nom de celui qu'il devait contenir, et par conséquent NOÉ.

Toutes les circonstances, comme toutes les recherches et toutes les critiques, s'accordent donc à reconnaître que les médailles des Apaméens nous ont conservé la preuve que le souvenir du déluge de Noé, et le nom de ce patriarche, s'étaient conservés chez les peuples de l'Asie.

A. Bonnetty,
De la Société asiatique de Paris.



Nouvelles et Mélanges.

NOUVELLES.

EUROPE.

ANGLETERRE, CHELMSFORD. — *Nouvelle secte de fanatiques qui prétendent parler la langue que parlaient Adam et Eve.* — Le chef de cette secte, dite des *nouvelles lumières*, s'est rendu à Chelmsford avec plusieurs de ses initiés. Une femme, surnommée l'*Ange*, parce que c'est elle que l'Esprit-Saint favorise plus particulièrement de ses inspirations, était debout, près de lui, dans une séance publique tenue en présence de deux ou trois cents personnes. Semblable à la pythonisse de Delphes, l'*Ange* a éprouvé tout à coup des tremblemens nerveux qui ont bientôt dégénéré en convulsions horribles; puis cette femme, d'une voix mal articulée, a dit: *Ho mony! mony ho!* Cela signifie, a dit le grand-maître de la secte, qu'il y a des mécréans dans la salle. Peut-être des mouchards, a ajouté un autre affilié. Le chef s'est promené gravement au milieu de la salle, les mains dans ses poches, et a protesté qu'il ne découvrait rien. *Mony ho! ho mony*, disait l'Ange, dont les convulsions ne cessaient pas.

Il y a ici quelque chose d'étrange, reprit le grand-prêtre, mais un de nos frères est inspiré à son tour, nous allons savoir ce que c'est.

Alors un des frères prenant la parole, a dit: « L'Esprit-Saint me révèle la cause du peu de succès de notre assemblée. Il nous retire ses faveurs en cessant d'inspirer notre *Ange*, parce qu'il vient de se passer dans notre congrégation une chose épouvantable: c'est l'abomination de la désolation! Apprenez que l'un de nous a en même tems pour maîtresses les deux sœurs. » A ces mots l'indignation la plus vive éclate dans l'assemblée; l'*Ange* s'écrie: *Zoro! zoro! toro tone!* Tous les assistans répètent les mêmes paroles, dont le grand-prêtre leur fait ensuite connaître la signification. Cela veut dire que chacun doit réparer ses péchés, et que celui de leurs frères qui a commis la faute d'aimer les deux sœurs,

doit sur-le-champ épouser l'une d'elles, l'aînée ou la cadette, à son choix.

Ces faits ont été révélés à l'audience de police de Chelmsford, par suite d'une rixe qui s'était élevée dans la rue entre plusieurs initiés et quelques jeunes étourdis à qui ils refusèrent l'entrée de leur salle. Les frères ont protesté qu'ils n'avaient répondu aux injures les plus grossières, que par les mots *sara batani!* qui, dans leur langue mystique, annoncent le pardon des outrages.

ASIE.

INDES-ORIENTALES. BOMBAY. — *Voyage dans l'intérieur de l'Inde; progrès des relations de bonne amitié entre ses habitans et les Européens.* — C'est par la connaissance de la civilisation chrétienne européenne que les vieilles erreurs de l'Orient tomberont. C'est pour cela que les *Annales* s'attachent à faire connaître les relations nouvelles qui s'établissent au sein des différens peuples asiatiques; voici ce que nous lisons dans un journal anglais:

L'intrépide voyageur, lieutenant Burnes, accompagné de son ami le docteur Gérard, est de retour de son second voyage dans l'intérieur de l'Asie. Dans le premier, il avait remonté l'Indus et le Punjah jusqu'à Lahore. Il a commencé son second voyage à l'endroit où s'était arrêtée l'expédition des Macédoniens sur les bords de l'Hyphasis; de là, traversant le Punjah et l'Indus, il a trouvé l'Alexandrie-Propanaise. Après avoir franchi le Caucase indien, le lieutenant Burnes a vu la Bactriane, et traversé la Transaxiane, les jardins de l'Orient, la patrie de la belle Roxane. Poursuivant cette route jusqu'à la Caspienne, il a monté dans la Perse moderne par les Pyles-Caspiennes, qui ont conduit Alexandre et son armée en Parthie à la poursuite de Darius: il a suivi après la route d'Alexandre jusqu'à Persépolis, et dans sa route il a vu le tombeau de Cyrus et les restes fameux de Persépolis. Le lieutenant Burnes s'est ensuite embarqué à Bushire, et a suivi la route de Mékron, presque jusqu'à l'Inde, ce qui est la ligne de navigation du Nearque. Sur son passage il a vu Kisham et la célèbre Osmuz.

Si l'on en juge par les dernières nouvelles de l'Inde, il paraît probable que la navigation de l'Indus sera bientôt ouverte au commerce anglais, non seulement par suite de l'intérêt très-vif pris à cet objet par le gouvernement général de l'Inde, mais encore parce que les relations exis-

tantes entre nos autorités dans l'Orient et le maha-raga-rungeet-singh sont sur le point d'être dans la meilleure intelligence. Ce prince, dans toutes les négociations, n'a cessé de montrer les dispositions les plus accommodantes. Il ne pouvait donc pas y avoir de difficulté sérieuse à l'ouverture de la navigation de l'Indus. Il ne reste plus qu'à s'entendre avec quelques chefs indigènes pour les tols et les droits pour la navigation, et l'on croit qu'il n'y aura pas à cet égard de difficulté sérieuse. Quant à l'Indus en lui-même, à l'espece de bâtiment la plus propre à la navigation, au genre de commerce qui pourrait offrir le plus de chances de bénéfices, le lieutenant Burnes ne tardera pas à faire connaître au public ses idées, résultat de son voyage pendant lequel il n'a cessé d'étudier le commerce du pays qu'il traversait, et le moyen de développer ce commerce de la maniere la plus avantageuse à l'Inde et à l'Angleterre.

AFRIQUE.

SENNAAR. *Voyage du docteur Botta dans l'intérieur de l'Afrique.* — Le docteur Botta, fils du célèbre historien de ce nom, attaché en qualité de médecin à la garnison de Sennaar, est arrivé au Caire, en congé. Cet intéressant jeune homme, entraîné par son amour pour les sciences naturelles, a déjà fait le tour du globe sur *le Héros*, vaisseau de commerce français, commandé par M. le capitaine Duhaut Scilly. Il a apporté à Paris, de ce premier voyage, surtout de la côte N.-O. d'Amérique, où il a séjourné long-tems, des richesses naturelles qui font actuellement partie du Muséum de la faculté des sciences à la Sorbonne; en 1830, il s'est embarqué pour l'Égypte, où, pour pouvoir explorer avec plus de facilité et de sécurité les régions supérieures du Nil, il est entré au service d'Ali-Pacha, en qualité de médecin de son armée. Resté deux ans dans le Sennaar, il a fait une nombreuse collection, et il rapporte en France, de ces pays éloignés et peu connus, dix ou douze mille insectes avec un millier de peaux de quadrupèdes et d'oiseaux, entre autres plusieurs individus de l'Ibis, encore fort rares en Europe.

Bibliographie.

LE CHRONIQUEUR DE LA JEUNESSE DES DEUX SEXES, journal anecdotique, scientifique, géographique et littéraire; par J. F. Daniélo, grand in-8°, contenant de 40 à 48 feuilles d'impression. et paraissant tous les mois. A Paris, rue du Bac, n° 42, prix 12 fr.

Le laborieux auteur de *l'Histoire de toutes les villes de France*, trouvant dans ses recherches une foule de traits d'une instruction agréable et variée, et qui cependant ne peuvent entrer dans une *histoire générale*, a voulu cependant qu'ils ne fussent pas perdus dans la poudre des vieilles chroniques; aussi a-t-il eu l'heureuse pensée de les recueillir et de les publier dans un recueil périodique. Nous applaudissons à ce travail, qui aura pour premier résultat d'initier les jeunes gens à des études utiles, nationales, et pour lesquelles il n'existe encore aucun ouvrage de quelque mérite.

Le Chroniqueur n'est pas fait pour des enfans, dit l'auteur; il n'est pas fait non plus, nous ajoutons, pour certains hommes déjà formés. Mais il est adressé à cette jeune génération qui sort, impatiente, timide ou osée, des écoles ou de la maison paternelle; elle pourra y trouver bien des pensées propres à corriger les erreurs ou à remplir les vides de ses premières études.

Les liens d'amitié qui nous unissent à M. Daniélo, un travail à nous, trop peu sérieux peut-être, — un conte sur les croyances populaires du midi de la France, — que l'auteur a cru propre à intéresser et à amuser ses jeunes lecteurs, et qu'il a inséré dans la première livraison, nous défendant de louer davantage le *Chroniqueur*, nous nous contenterons de citer le passage suivant, qui peut faire connaître ce que M. Daniélo pense de l'époque actuelle, et à quel point il estime ce grand nombre de publications de toutes couleurs, qui, en ce moment, inondent Paris et surtout les provinces.

M. Daniélo fait observer d'abord que l'on ne trouve dans ces recueils

aucun travail neuf : « Ce ne sont, dit-il, que des *retailles* historiques et scientifiques que le ciseau va choisir dans des livres vulgaires, qui gisent abandonnés sur les rayons de toutes les bibliothèques.

« Et c'est en ceci surtout, dit-il ensuite, qu'est le mal : car, puisées dans ces livres usés et fait d'après les erreurs du vieux système historique, philosophique, politique et religieux, qui, comme tous les autres systèmes, s'écroule, se transforme et se métamorphose aujourd'hui, ces leçons, loin de pousser en avant, comme elles le devraient, l'intelligence et l'instruction de l'enfance et du peuple, la reportent violemment en arrière, et la ramènent vers le dix-huitième siecle, qui a fait son tems comme il a fait ses ruines, au lieu de la lancer vers l'horizon du vingtième, qui, s'il plaît au ciel, sera beau et dégagé de toute cette âcre fumée d'ignorance et de haine, de ce mortel brouillard qui pèse sur nous, nous enveloppe, nous tourmente, et qui nous tuera, si un rayon de lumière nouvelle, si un souffle de paix, ne le vient dissiper, et nous rendre à la concorde et au repos.

» Ainsi, devenu homme, le premier soin de celui dont l'enfance aura été imbue de ces doctrines superficielles, surannées et trompeuses, sera, s'il tient à s'élever au niveau de son siècle, de s'en débarrasser comme d'un fardeau qui l'empêche de marcher, et comme d'un bandeau qu'il l'empêche de voir.

» Mais le peuple qui aura reçu les mêmes enseignemens, et qui n'a, hélas! ni les moyens ni le tems de refaire une éducation manquée, de redresser des idées fausses, ou de réformer des principes funestes, que fera-t-il? Eh bien ! à moins qu'un nouveau Messie ne vienne le délivrer, il tombera d'un degré plus bas dans l'obscurité de ces limbes intellectuels où il languit depuis long-tems; il s'enfoncera de plus en plus dans ce stupide mépris des hommes et des choses respectables, dans cette vie d'irréligion, de haine et de matière, où l'a plongé l'erreur, l'erreur bien plus funeste que l'ignorance; car l'ignorance avec sa simplicité, laisse l'esprit sain et le cœur droit, et l'erreur avec ses mensonges, corrompt l'un et fausse l'autre.

» Si donc, par impuissance de mieux faire, l'on s'obstine à ramener ainsi en détail sur la face du siècle présent, les lambeaux pourris du siècle dernier, nous aurons long-tems encore la douleur de voir celui qui travaille et qui souffre dans cette vie, repousser et dédaigner tristement une religion qui console, et promet dans une vie meilleure un éternel repos.

» De toutes les classes en France, celle du peuple a été la dernière à délaisser la religion, et à se dépouiller de sa foi; mais à la manière dont on l'instruit, elle sera la dernière aussi à la reprendre. Voltaire criait

contre les p[illegible] [illegible]iderot contre le christianisme, Helvétius raisonnait contre l'i[illegible] [illegible]é de l'âme, et le peuple allait à la messe, et le peuple se confes[illegible] [illegible]ement, et le peuple voulait sauver son âme. Aujourd'hui le [illegible] [illegible]phes et les écrivains reviennent à la religion et à Dieu, et le p[illegible] [illegible]rte les églises et renverse les autels; dans les villes surtout [illegible] [illegible]glement et son matérialisme sont au comble, il vit comme s'il [illegible] pas mourir, et il meurt comme s'il ne devait pas revivre. [illegible] jamais des hommes qui se soient fait un plaisir de réduire l[illegible] [illegible] cet état d'idiotisme et de dégradation, en arrachant de son [illegible] [illegible]e pensée de foi, toute espérance d'éternité; s'il en était encore [illegible] [illegible]omplussent à le retenir dans cette boue, à l'enchaîner dans cet [illegible], eh bien! qu'ils s'applaudissent, ils ont du succès. Quant à moi, [illegible] les en féliciterai pas; ils me font frémir de dégoût, et je les regarde [illegible]mme les plus ignobles fléaux de la souffrante humanité. Mais, il faut [illegible]vouer, les professeurs d'incrédulité ne sont plus : renversés de leurs [illegible]haires par leurs furieux élèves, ils sont morts baignés dans leur sang, et la tête brisée au nom de leurs doctrines; le sang des apôtres du néant n'a pas été fécond, et ils n'ont point eu de successeurs. Au contraire, aujourd'hui les idées religieuses réagissent : dans les hauts lieux commence et s'ébranle un vaste flux de pensées, de besoins, de désirs, vers les antiques croyances et vers Dieu. Las d'errer isolés et glacés dans le vide, et de ne jamais pouvoir s'élever au-dessus de la terre, les esprits tendent à se rapprocher, à reprendre leurs ailes, à quitter la matière, à remonter au soleil, à regagner les cieux, pour y retrouver la chaleur vivifiante, la lumière créatrice.

» Ce n'est pas que dans les hautes classes de la société, l'on ne voye pulluler à foison des impies d'habitude et des athées de pratique; mais d'athées dogmatiques, il n'en est plus : et si nos rues, nos salons, nos théâtres, sont remplis encore d'hommes qui vivent comme s'il n'y avait dans le monde, ni devoir à remplir, ni morale à suivre, ni vertu à pratiquer, et dans l'autre, ni récompense à recevoir, ni châtiment à redouter : du moins l'on ne voit plus passer par les régions de l'intelligence, ces sombres et lugubres génies aux ailes noires, au vol perdu, qui s'en vont souillant les airs, éclipsant le soleil sous les voiles lugubres qu'ils traînent avec eux, et jetant aux nations ce cri sinistre et avant-coureur de tous les maux : *Le ciel est vide, et Dieu n'est pas.*

» Ce cri de mort, qui valait des succès dans un autre tems, ne serait pour le public d'aujourd'hui qu'un sujet de pitié, de dégoût, et pour le pauvre homme qui l'aurait poussé, qu'un objet de confusion, qu'une preuve de courte vue et d'infirmité intellectuelle.

» Je ne prétends pas dire néanmoins que la littérature et la philosophie

de nos jours soient déjà revenues à toutes les vérités religieuses; mais l'une est sortie du matérialisme, tout aussi-bien que l'autre du classisme, celle-ci vogue maintenant avec ses pensées à mille nuances et son langage à mille formes, dans toutes les directions et dans tous les espaces; elle cherche des régions, des idées plus hautes et plus pures qui l'inspirent; elle cherche un centre aimanté qui l'attire et le fixe, tout en la laissant libre dans ses mouvemens.

» Déjà une grande partie de la littérature est catholique, et s'est assise au seuil de nos temples : une partie plus grande est chrétienne : tout entière elle est religieuse, et je soutiens que parmi tous ceux qui la cultivent, et qui, pour la plupart me sont personnellement connus, il n'en est pas un, pas un seul, qui voulût dire sérieusement, *je suis athée*, et signer son nom au bas de cette thèse; il faudrait même dsecendre bien bas dans les amphithéâtres de médecine, pour trouver des champions à cette cause, qui n'a plus d'écho que dans le babil mécanique de quelques vieux et simples élèves d'Helvétius, ou peut-être de quelques commis-voyageurs plus jeunes et plus simples encore, qui, livrés à eux-mêmes et forcés de gagner leur vie dès l'enfance, ont fait leur éducation littéraire et philosophique dans le *Compère Mathieu* et *Dupuis*. Il faut plaindre ceux-là; ce n'est pas leur faute si leur esprit est mal fait, et si leur intelligence n'est pas forte : il n'est pas donné à tout le monde d'avoir des parens riches ou dévoués, qui n'épargnent rien pour procurer à leurs enfans les avantages d'une éducation distinguée et d'une instruction solide.»

LE NOUVEAU MAITRE ITALIEN, ou nouvelle méthode pour étudier la grammaire Italienne, par M. l'abbé Lea, 1 vol. in-12, prix 4 fr., chez Migneret, rue du Dragon, n° 20, et chez l'auteur, rue Culture-Sainte-Catherine, n° 26.

L'ouvrage de M. l'abbé Lea n'est pas une reproduction plus ou moins déguisée de toutes les grammaires qui existent déjà sur la langue italienne. L'auteur a véritablement suivi une nouvelle méthode, qui nous paraît plus propre que toute autre à bien faire saisir et comprendre la valeur de cette langue et le mécanisme de sa formation. Il est divisé en cinq parties. La 1re renferme les parties du discours; la 2e l'orthographe; la 3e la prononciation; la 4e la prosodie, et la 5e la syntaxe.

On voit que l'auteur a suivi la marche naturelle, qui exige, pour parler une langue, la connaissance des mots, leur formation exacte, leur prononciation, l'intonation, ou la durée du tems qu'il faut employer en prononçant le mot; enfin la place que chaque mot doit occuper dans le discours. On a déjà dit quelquefois que l'on pourrait apprendre la langue italienne sans le secours d'un maître; nous croyons qu'on peut le dire surtout quand on a le secours de la grammaire de M. Lea.

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE

Numéro 45. — 31 Mars 1834.

Histoire.

DES PROGRÈS
DE LA CIVILISATION CHEZ LES JUIFS.

Des Patriarches.—Constitution de la famille. — Du droit d'aînesse. — De la langue patriarchale.— De la religion.—Des arts. — De l'état des femmes.—De la barbarie.—Comparaison des familles patriarchales et des premières familles Grecques.

Premier article.

La nation juive a été dans tous les tems l'objet de commentaires et de discussions théologiques; mais elle a peu fixé l'attention des historiens et des philosophes. Les écrivains religieux, s'attachant de préférence aux symboles et aux miracles, se sont presque interdit sur ce livre divin toute réflexion profane. Les incrédules, ne s'attachant qu'à cette écorce grossière qui semble couvrir le peuple Juif, l'ont jugé indigne de

leurs méditations et de leurs recherches, ou bien l'ont calomnié. Ces deux opinions opposées sont la cause des ténèbres qui enveloppent encore l'existence politique et morale d'un peuple si digne cependant d'être connu.

Il y a dans l'histoire des Juifs deux parties très-distinctes; l'une qui appartient à *un ordre surnaturel*, échappe à la critique; l'autre, toute terrestre, si je puis m'exprimer ainsi, est livrée aux études de l'homme. C'est cette dernière partie que nous nous sommes proposé de soumettre à une espèce d'analyse philosophique, qui, nous l'espérons, sera jugée digne de l'attention des lecteurs de nos *Annales*. Tracer le tableau de la civilisation des Hébreux, tel est notre but. Ce plan est vaste, difficile; aussi ce n'est qu'un simple essai que nous prétendons offrir; nous ne voulons qu'assister un instant avec les Patriarches, à la naissance des sociétés, jeter un coup d'œil rapide sur la législation de Moïse, et constater l'état des mœurs, et le progrès des arts chez un peuple dont la durée a été si longue, et la destinée si extraordinaire [1].

Des Patriarches.

La vie des Patriarches s'offre à nos regards sous les images les plus nobles et les plus riantes; ces sages de l'ancienne loi semblent avoir retenu quelque chose de la félicité d'Eden et de l'innocence des premiers âges. On sent qu'ils étaient plus près que nous de la Divinité, et qu'elle daignait quelquefois habiter et converser avec eux. Pour peindre ces mœurs naïves, ce mélange de grandeur et de simplicité, cette politesse sans étude, qui n'est que l'expression de la bonté; ces rois conduisant leurs peuples, comme leurs troupeaux, avec la houlette du pasteur; ces fils si dociles, ces mères si tendres, ces époux si fidèles, ces vierges si gracieuses pour les étrangers, et cependant si modestes et si pudiques, il faudrait le style de Moïse ou le pinceau

[1] Nous nous sommes aidés dans cet article de l'*Histoire des institutions de Moïse et du peuple Juif*, par Salvador, et de l'ouvrage *sur les Juifs*, par Halévy, ouvrage que nous sommes loin d'approuver.

d'Homère : attachons-nous à des idées moins brillantes, mais plus graves et plus utiles.

Un auteur moderne (M. Dunoyer), traçant pour ainsi dire l'échelle de la civilisation, a divisé les peuples en peuples sauvages, peuples nomades, peuples à esclaves, peuples à priviléges, peuples industriels. Il suit ainsi une nation dans toutes les phases de son existence, et il cherche à montrer que plus elle croît en *civilisation*, c'est-à-dire en *industrie*, — pour l'auteur c'est la même chose, — plus elle acquiert en même tems de liberté et de bonheur. Sans examiner le mérite de ce système, sans faire ressortir les conséquences funestes de ce matérialisme social, qui pèse tant dans la balance du commerce, appliquons cette théorie, que nous sommes loin d'admettre, à l'examen des différens états par lesquels a passé le peuple Juif.

Dans quelle classe placerons-nous les Patriarches? ce ne peut être que dans la première, c'est-à-dire dans celle des *peuples nomades* ou *pasteurs;* toutefois qu'on se garde bien de confondre l'état nomade, cet âge d'or du genre humain, avec cet *état sauvage*, inventé par nos philosophes. La société, en effet, a été constituée dès le commencement, et la barbarie est un rêve de la civilisation.

L'histoire sacrée, après avoir fait le dénombrement de la parenté de Noé, ajoute: « Ce sont là les familles des enfans de » Noé, selon les diverses nations qui en sont sorties, et c'est » de ces familles que sont formés tous les peuples de la terre » après le déluge [1]. » Ces paroles révèlent l'origine de la société.

On voit tous les peuples sortir du sein d'une même famille; la royauté dut être le premier gouvernement des hommes; car elle n'est qu'une suite, et pour ainsi dire une extension de la paternité; mais, comme l'observe Montesquieu, si le pouvoir du père a du rapport au gouvernement d'un seul, après la mort du père, le pouvoir des frères, ou après la mort des frères, celui des cousins-germains, ont du rapport au gouvernement de plusieurs. La puissance politique comprend accessoirement l'union de plusieurs familles. Il fallut donc, pour perpétuer la royauté, avoir recours à une institution qui, si

[1] *Genèse*, ch. x, v. 32.

elle n'est pas conforme à la nature, dût au moins se présenter naturellement à l'esprit des premiers hommes; je veux parler du droit d'aînesse. La Genèse ne nous dit pas quelle part avait alors l'aîné dans le patrimoine commun, elle nous apprend seulement que l'aîné recevait du père une bénédiction plus solennelle; c'était pour lui comme une espèce de sacre qui l'investissait de la puissance. Lorsqu'Esaü se présente à Isaac, et se plaint de la préférence accordée à Jacob, Isaac lui répond : « Je l'ai établi votre seigneur, et j'ai assujetti à sa domination tous ses frères; je l'ai affermi dans la possession du blé et du vin, et après cela, mon fils, que me reste-t-il que je puisse faire pour vous [1] ? » L'autorité ainsi transmise du père aux enfans, par une simple bénédiction, acquérait un caractère sacré, et trouvait une tempérance et un appui dans les plus doux sentimens de la nature. Enfin, le gouvernement domestique se liait tellement au gouvernement politique, qu'il ne faisait plus qu'un avec lui, caractère qui distingue les premiers Hébreux des autres peuples anciens, chez lesquels on voit le pouvoir domestique s'unir souvent comme élément ou comme soutien avec le pouvoir public, mais sans jamais se confondre entièrement avec lui. S'il s'élevait quelque division au sein de la famille, les branches de cette famille, formant comme autant de tribus, se séparaient, et chacune d'elle allait dresser ses tentes sous un ciel plus propice. C'est ainsi que les hommes étaient soumis sans être esclaves, libres sans être isolés.

Si maintenant nous voulons rechercher quelle était la législation civile de ces petits peuples, nous éprouvons quelqu'embarras; car la Genèse ne cite aucun texte, et cependant les enfans d'Abraham s'étaient assez multipliés pour avoir besoin de lois : nous nous contenterons, pour expliquer ce fait, de ce que dit Montesquieu des peuples pasteurs :

« C'est le partage des terres qui grossit principalement le code civil; chez les nations où l'on n'aura pas fait ce partage, il y aura très-peu de lois civiles.

» On peut appeler les institutions de ces peuples des *mœurs*, plutôt que des *lois*.

[1] *Genèse*, ch. XXVII, v. 37.

» Chez de pareilles nations, les vieillards qui se souviennent » des choses passées, ont une grande autorité; on n'y peut être » distingué par les biens, mais par les mœurs et par les con- » seils. »

En effet, chez les patriarches, c'étaient les mœurs et les traditions qui tenaient lieu de lois.

C'était un beau spectacle que celui de ces vénérables vieillards, rois et pères de famille, législateurs et pontifes, historiens et philosophes, héritiers des promesses divines, dépositaires de toutes les coutumes et de tous les souvenirs. Noé, Sem, Abraham, Isaac et Jacob, se tiennent pour ainsi dire par la main, et forment comme une chaîne non interrompue, dont le premier anneau touche au berceau du monde. Avec quelle religieuse mémoire on conservait les noms des ancêtres! y a-t-il chez les nations modernes beaucoup de familles qui puissent produire des généalogies semblables à celles qu'on trouve dans la Genèse? Si les Patriarches conservaient avec soin les titres de leur noblesse, ils veillaient avec plus de soin encore à ne pas en altérer la pureté. Abraham se marie dans sa famille, et donne une femme de la même race à ce fils, objet des bénédictions célestes, et Isaac fait observer à Jacob la même loi. C'est en vivant ainsi, étroitement unies entre elles, que les familles des patriarches transmettaient intactes et sans mélange les traditions reçues de Dieu même. La langue, la religion, les mœurs et les arts, tout dans cette société naissante portait l'empreinte de cette innocence et de cette simplicité qui ne peuvent appartenir qu'à l'enfance du monde. Arrêtons encore un instant nos regards sur un tableau si différent de celui qu'offre aujourd'hui notre vieil univers.

La parole est le premier lien social; aussi la Bible nous apprend que, dans le principe, la terre n'avait qu'une seule langue et qu'une même manière de parler. Depuis que ce texte a été commenté avec tant de science et de profondeur par l'auteur de *la législation primitive*, il est devenu la profession de foi des philosophes même et des incrédules; en effet, à quelques exceptions près, tous reconnaissent que l'invention de la parole est une chimère, que l'homme n'a pu exister sans parler, et que s'il eût été muet à quelqu'époque de son existence, il

le serait encore. Ils ont senti que, comme les Chrétiens, il fallait, sous peine de ne rien expliquer, faire descendre le Verbe du ciel. La civilisation, avec toutes ses lois et tous ses arts, n'est qu'une suite du langage; ôtez ce moyen de communication, et cet édifice des connaissances humaines qui s'élève jusqu'au ciel, sera interrompu ; les ouvriers de Babel seront frappés d'une éternelle inaction.

La langue des Patriarches répondait parfaitement aux besoins, aux sentimens et aux idées d'une société naissante. Tout ce que l'homme invente ne se perfectionne qu'avec le tems, mais tout ce qu'il tient de l'auteur de la nature, porte dès l'abord le cachet de la perfection. J'ajouterai, pour les croyans, qu'une langue que les anges et Dieu lui-même ne dédaignaient pas de parler, devait conserver je ne sais quelle empreinte divine. Elle offre en effet un modèle de familiarité sans bassesse, de noblesse sans enflure, et l'impression fidèle des mœurs patriarchales. Point de ces tours durs et heurtés qui annoncent un peuple sauvage, point de ces expressions molles, délicates et polies, inventées par le luxe et la corruption; tout est simple, naturel et vrai dans ce style des anciens jours; il y a là comme un écho de voix divines; et en effet c'était du ciel que la muse hébraïque attendait ses inspirations, et ses poètes étaient prêtres et prophètes.

La religion, dans ces premiers tems, était simple comme tout le reste, et c'est une chose remarquable que toutes les religions, à leur naissance, ont été d'une grande simplicité. Si nous voyons les Grecs, dès leur origine, peupler l'Olympe, c'est qu'ils ne voulurent pas abandonner les dieux qu'ils avaient amenés avec eux de l'antique Égypte. Au reste, il y a encore une grande différence entre la théogonie d'Homère et d'Hésiode, et celle des siècles corrompus de la Grèce : au tems d'Homère, on n'élevait des temples qu'à la Force, au Génie, à la Vertu, à la Beauté ; au tems de Périclès, tous les vices avaient leurs autels. A Rome, la religion de Numa était d'une telle simplicité, que quelques auteurs l'ont regardée comme un déisme pur; sous les empereurs, on comptait les dieux par milliers.

Les Patriarches n'avaient pas, comme les autres peuples, altéré la vérité par des fables : une obéissance prompte et absolue

à la volonté du Très-Haut, l'espérance d'une vie meilleure qui devait les consoler des maux de cette terre qu'ils traversaient en *voyageurs*, selon l'expression de Jacob, tels étaient leurs dogmes; un autel de pierre élevé sur le bord du chemin en mémoire d'un bienfait du ciel, un sacrifice où l'on offrait les premiers nés des fruits et des troupeaux, la prière sur la montagne au lever et au coucher du soleil; voilà tout leur culte, toutes leurs cérémonies.

Je ne parle pas ici de ces apparitions et de ces alliances mystérieuses, de ces entretiens fréquens avec les anges et avec Dieu; c'est la partie surnaturelle et miraculeuse de la Bible, et nous ne nous occupons ici que de la partie morale et politique.

Une langue et une religion suffisent pour civiliser un peuple; le luxe et les arts ne sont qu'un superflu. Il est vrai que les sociétés avancées ne peuvent pas plus s'en passer qu'un enfant de grande famille ne peut se passer des aisances et des agrémens de la vie; mais les arts sont inutiles, et le luxe serait gênant pour des peuples pasteurs qui vivent en plein air, et qui n'ont d'autre toit que le dôme du ciel. A quoi servent les arts chez les peuples que nous appelons civilisés? à la splendeur de la religion, de l'état et des particuliers: la religion leur demande des temples, des statues et des tableaux; l'état, des monumens dignes de sa richesse et de sa gloire; les particuliers, des objets qui flattent leurs sens et leurs passions. Chez les peuples nomades, la religion est trop simple, trop pure, pour avoir besoin des arts; Dieu est partout, son image nulle part, l'univers entier est son temple, l'État est pauvre, ou plutôt il n'existe pas encore; il n'y a que des familles, les particuliers songent aux besoins et aux jouissances de la vie; ils sont bien là où ils trouvent à manger pour eux et pour leurs troupeaux.

Ces réflexions s'appliquent surtout aux Patriarches; ils dédaignaient même l'agriculture, le premier et le plus utile des arts (si l'on peut appeler un art ce qui pour les hommes est une nécessité), mais l'agriculture n'était pas encore une nécessité dans un tems où la nature avait une virginité féconde. Chose remarquable, l'agriculture est frappée d'un égal mépris et à la naissance et au déclin des sociétés. Elle n'est en honneur que

chez les peuples qui, sans avoir perdu tout-à-fait leur simplicité primitive, ont appris à seconder la nature, au lieu de s'abandonner à elle. « La principale occupation des Patriarches, dit » Fleury, c'est le soin de leurs troupeaux; on le voit par toute » leur histoire, et par la déclaration expresse que les enfans de » Jacob en firent au roi d'Egypte. Quelqu'innocente que soit l'a» griculture, la vie pastorale est plus parfaite, la première fut » le partage de Caïn, et l'autre d'Abel; elle a quelque chose de » plus simple et de plus noble; elle est moins pénible, elle atta» che moins à la terre, et toutefois elle est d'un plus grand profit. » Le vieux Caton mettait les nourritures, même médiocres, avant » le labourage, qu'il préférait aux autres moyens de s'enrichir. » Il est curieux de voir l'abbé Fleury, précepteur d'un prince du sang, au milieu des pompes du 17e siècle et de la cour brillante de Louis XIV. faire un si bel éloge de la vie pastorale. La naïveté charmante qui fait le principal mérite de son livre sur les mœurs des Israélites, présente un contraste frappant avec les mœurs de son tems, et prouve que la religion et la vertu forment autour de certains hommes une solitude inviolable où le monde ne saurait pénétrer.

Malgré ce mépris des Patriarches pour les arts, la Genèse nous apprend qu'Abraham était très-riche, et qu'il avait beaucoup d'or et d'argent; mais elle ajoute qu'il sortait alors de l'Egypte. Nous lisons qu'Eliéser offrit à Rebecca des bracelets et des pendans d'oreilles qui pesaient six onces d'or; ces bijoux avaient-ils été fabriqués dans le pays? ce fait serait difficile à concilier avec tout ce que l'Ecriture nous rapporte des habitudes et des occupations ordinaires des Patriarches. Il faut donc croire que ces bijoux, aussi bien que l'or et l'argent, avaient été apportés de l'Égypte; c'est toujours cette mystérieuse Egypte que l'on rencontre la première dans la découverte des arts.

Après avoir montré tout ce qu'il y avait de bon, de pur et de noble dans les mœurs et dans les institutions patriarchales, il est nécessaire, pour être impartial, de dire quelque chose des vices et de la rudesse de cette société naissante. Je ne parle pas de l'esclavage, parce qu'il était si doux qu'il ne mérite pas même ce nom; il est vrai cependant que l'homme était la propriété

de l'homme, mais la douceur du maître tempérait ce que cet état pouvait avoir de pénible et d'humiliant. Peut-être qu'à l'origine des sociétés, dans l'absence des lois protectrices, il est nécessaire qu'une partie de la population se soumette à l'obéissance, ou plutôt à la protection de quelques hommes privilégiés. C'est par le patronage que presque partout l'esclavage a commencé; chez les Patriarches, les serviteurs faisaient partie de la famille, et comme la famille était le gouvernement, l'esclave avait la dignité du sujet. Nous aurons occasion de revenir sur l'esclavage lorsque nous analyserons les lois de Moïse; fixons maintenant notre attention sur la condition des femmes dans les premiers âges du monde.

On ne saurait croire combien les femmes sont redevables à la religion chrétienne et à la civilisation moderne; il semble que les anciens aient regardé les femmes comme appartenant à une autre nature que l'homme, tant ils ont mis de distance entre les deux sexes; les peuples modernes ont donné aux femmes, non-seulement une existence sociale et plus noble et plus douce, mais encore une nouvelle vie morale pleine de délicatesse et de charmes; l'acte de leur affranchissement et du développement de leurs facultés date de la promulgation de l'Evangile. Si la servitude dégrade l'homme, elle dégrade davantage la femme, parce qu'elle a moins de résistance à lui opposer; voilà ce qui explique cette nullité absolue des femmes dans les anciens gouvernemens; plus on approche du berceau du monde, plus cette domination de l'homme sur la femme se fait sentir; il semble qu'on entende encore retentir cette malédiction prononcée par un Dieu irrité : « Vous serez sous la puissance de votre mari, et il vous dominera [1]. » Le pouvoir marital des Patriarches était aussi étendu que le pouvoir paternel, c'est-à-dire, absolu. Ils étaient les *seigneurs* de leurs enfans et de leurs épouses; mais ils exerçaient ce droit avec une espèce de dignité qui empêchait l'obéissance de dégénérer en servitude.

Il est des usages qui sont si étrangers à nos idées et à nos habitudes, qui choquent tellement notre susceptibilité, que nous

[1] Sub viri potestate eris, et ipse dominabitur tui. *Genèse*, ch. III, v. 16.

ne pouvons les expliquer par les règles qui nous servent aujourd'hui à juger le cœur humain. Ainsi, dans la Genèse, nous voyons des femmes présenter elles-mêmes une servante à leur mari pour en avoir des enfans dont elles ne rougissent pas de s'enorgueillir, et les maris accepter ce présent avec reconnaissance; nous voyons un père se servir de l'ombre du voile nuptial pour substituer une de ses filles à l'autre, et le nouvel époux, afin de ne pas exciter de jalousie, les prendre toutes deux pour femmes. Notre délicatesse moderne ne pardonnerait pas de telles mœurs; c'étaient pourtant celles des rois et des plus saints hommes de la terre; c'étaient aussi celles des héros d'Homère; mais ici la critique doit s'arrêter, et ne pas chercher à soulever le voile, car Dieu est caché derrière.

Il est d'autres faits qu'elle peut blâmer avec moins de scrupule, et qui peignent cette rudesse, quelquefois cruelle, qui se mêlait à la simplicité native d'un peuple du reste si vertueux; la haine sanglante et la longue querelle d'Esaü et de Jacob, la conduite barbare des frères de Joseph, la vengeance pleine de honte et de perfidie que Simon et Lévi exercent sur tout un peuple dont le roi avait fait outrage à leur sœur, prouvent que les mœurs ne sont pas toujours aussi parfaites que les lois.

Terminons par une comparaison de Moïse et d'Homère, des Patriarches et des héros: on ne peut se dissimuler, au premier coup d'œil, que les Grecs, au tems d'Achille et d'Ulysse, n'eussent un degré de civilisation de plus que les Hébreux au tems d'Abraham et de Jacob: les uns ont des gouvernemens et des lois, tandis que les autres n'ont que des familles et des mœurs: la Genèse ne nous offre pas un tableau semblable à celui que nous présente l'Odyssée. Lorsque Télémaque assemble sur la place publique les principaux citoyens d'Itaque pour délibérer sur les destinées de son royaume, n'aperçoit-on pas déjà Athènes dans le lointain, avec ses assemblées populaires? chez les Grecs dépeints par Homère, la guerre est déjà un art, la politique une science; chez les Patriarches, la guerre n'est qu'un accident fort rare; ce qu'on appelle politique est inconnu. Mais s'il y a de grandes différences dans la vie publique, il y a peut-être plus de rapport dans la vie privée des hommes. Priam, Nes-

tor, Abraham, Isaac, nous semblent contemporains, et en quelque sorte frères; Nausicaa purifiant dans une onde pure les vêtemens de la famille, fait un gracieux pendant avec Rebecca allant puiser de l'eau à la fontaine, où Rachel conduisait les troupeaux de son père. On retrouve dans les caractères la même simplicité, la même franchise, la même énergie, et quelquefois la même rudesse. Enfin, il est une chose qui assure aux premiers Hébreux une supériorité incontestable et une merveilleuse compensation pour tous les avantages qui leur manquent : c'est la pureté de leur religion; elle donne à leurs mœurs une auguste noblesse, qui surpasse de beaucoup la grandeur des siècles héroïques, preuve évidente que la véritable civilisation naît de la religion.

Dans un second article, nous continuerons à suivre les fils d'Abraham dans leur civilisation, et en particulier, dans leur voyage et leur exil sur la terre d'Egypte.

X.



Métaphysique et Géométrie.

DES MYSTÈRES DE LA NATURE,

ET DES MYSTÈRES DE LA RELIGION.

Point de science sans mystère. — Existence et mystère de l'*infiniment grand*. — L'Infini dans l'étendue. — L'Infini dans la durée. — Existence et mystère de l'*infiniment petit*. — Démonstration de ce dernier infini, par des calculs mathématiques. — Les incrédules ne peuvent donc se refuser à croire à la religion, à cause de ses mystères.

Depuis que l'étude des sciences a fait, parmi nous, ces étonnans progrès dont quelques incrédules se montrent si fiers, on dirait, à les entendre, que leur raison a conquis, avec l'espoir de tout expliquer, le droit de ne rien admettre sans le concevoir pleinement, et que l'humble foi du chrétien ne convient plus à l'élévation de leur génie. Pourtant cette raison si dédaigneuse, si hautaine, n'a pu découvrir encore *une cause première*, sans sortir de l'univers physique livré à ses investigations. Le mouvement, la matière, ne sont que *des effets* qui la forcent de remonter à une volonté impulsive, à une intelligence créatrice, sans laquelle ils n'existeraient pas. Le monde visible suppose donc nécessairement un autre monde qui échappe à nos regards; toute science a donc SES MYSTÈRES qu'il ne nous est pas donné de sonder.

D'où vient cependant qu'à ce seul mot de *mystères*, prononcé par la religion, certains esprits se révoltent et ne veulent

plus croire ? d'où vient le mépris qu'ils affichent pour tout ce qu'il leur plaît d'envelopper sous le nom de *mysticisme ?* c'est que l'homme, distrait par l'imagination et captivé par les sens, réfléchit peu à ces innombrables mystères qui l'environnent. S'il les méditait sérieusement, s'il y pensait seulement quelquefois, il s'arrêterait bientôt, saisi d'une respectueuse frayeur, devant la majesté suprême, qui lui apparaîtrait débordant de toutes parts la création au milieu de laquelle il fut jeté; il reconnaîtrait, sans hésiter, son ignorance et sa faiblesse, et déposerait aux pieds de la religion l'orgueil mal entendu de ses téméraires pensées.

Mais c'est surtout en présence du mystère de l'Infini, que tombe cet orgueil humain, et que se dévoile la prodigieuse faiblesse de notre intelligence accablée par la grandeur divine. Non, rien, dans les mystères que la religion nous propose, n'est plus propre à déconcerter la raison, et à lui faire sentir fortement ses bornes, que cet infini où notre esprit se perd, devant lequel l'imagination recule effrayée, et que cependant l'incrédule ne peut éviter; car, de quelque côté qu'il se tourne, au sein de l'étendue et de la durée, il le rencontrera toujours, et *l'infiniment grand* d'un côté, *l'infiniment petit* de l'autre, s'offriront à lui comme deux abîmes entre lesquels il tremblera de se voir suspendu.

Nous espérons que les lecteurs des *Annales* nous sauront gré d'arrêter un moment leur pensée sur *ce double infini,* et nous pardonneront, à cause de son importance, les détails un peu métaphysiques et un peu abstraits de cet article; et puisque *l'infiniment grand* se présente d'abord à notre esprit, nous commencerons par prendre avec eux une idée de *l'immensité de l'univers.*

L'expérience nous apprend que plus un objet s'éloigne, plus l'angle qui mesure sa grandeur est petit. Si donc un objet est visible sous un angle très-petit, il faut qu'il soit éloigné du lieu d'où on le considère, d'une distance d'autant plus forte que son volume sera plus grand. C'est sur ces principes, d'une évidence pratique, qu'est fondée la théorie astronomique des *parallaxes.* On démontre à l'aide de cette théorie, qu'une distance de *trente-quatre millions cinq cent mille lieues* existe entre le so-

leil et la terre ; en effet, la *parallaxe*, c'est-à-dire l'angle sous lequel un spectateur placé dans le soleil verrait les quinze cents lieues formant le rayon de la terre, est de 8" 73 ; et une simple opération prouve que la distance indiquée correspond à ces données.

« Pour fournir une idée de cet immense éloignement, dit » M. Francœur, dans son *Uranographie*, nous ferons remarquer » qu'un boulet de vingt-quatre, chassé par seize livres de pou- » dre, parcourt au sortir du canon, 420 toises par seconde, ce » qui revient à 663 lieues par heure. Ce projectile, s'il conser- » vait cette vitesse, parcourrait donc quinze mille neuf cents » lieues par jour, et cependant il lui faudrait environ six ans » pour arriver au soleil. »

Voilà donc à quelle énorme distance il faut se transporter pour ne plus voir que sous un angle de 8" 73, un rayon de quinze cents lieues. Mais, que serait-ce donc, si ce rayon était de six mille, de dix mille, de quinze mille lieues? ... eh bien! ce ne serait rien auprès des étonnans résultats que fournit encore la science.

Une base bien autrement étendue, une base, la plus large qu'il ait été donné à l'homme de choisir pour y édifier ses calculs, se présente comme un moyen de mesurer, s'il était possible, l'éloignement des étoiles. Cette base est le diamètre de l'écliptique, aux deux extrémités duquel la terre revient tous les six mois, et ce diamètre a soixante-dix millions de lieues. Eloignez-vous maintenant perpendiculairement à cette ligne, reculez dans les profondeurs de l'espace jusqu'à ce que ses extrémités se rapprochent et se touchent dans le lointain, jusqu'à ce qu'elle ne vous paraisse plus qu'un point à peine perceptible dans l'immensité, vous n'avez pas encore atteint la région des étoiles. Dire que leur distance est cent mille fois au moins plus grande que celle du soleil, est donc trop peu, il faut renoncer à l'apprécier; il faut reconnaître avec l'auteur déjà cité, « que les dimensions de la terre *et du diamètre même* » *de l'écliptique*, sont nulles comparativement à cette distance; » et c'est avec réserve — de peur de n'en pas dire encore assez — qu'il sera permis d'ajouter « qu'aux yeux du spectateur placé » dans l'un de ces astres, l'épaisseur d'une soie suffirait pour

» cacher notre système planétaire, *quoiqu'il soit vingt fois plus* » *long que l'écliptique*[1]. »

A la vue de ces prodigieux espaces dans lesquels flotte notre univers, qui n'éprouverait d'abord un tremblement involontaire? qui ne s'effraierait de se voir comme perdu au milieu d'une telle immensité? cependant tout cela n'est rien encore, ou plutôt ce n'est qu'un grain de la poussière éclatante du firmament. Autour des milliers de soleils dont brille cette poussière des mondes, s'étendent d'autres espaces non moins effroyables, et se déroulent d'autres immensités : chaque point étincelant dans l'azur, est le centre d'un nouvel océan où nagent peut-être de nouvelles planètes enchaînées à de nouveaux systèmes : chaque blancheur céleste est un gouffre où s'engloutissent tous ces océans comme de faibles flots ; et par-delà tous ces soleils, par-delà tous ces mondes, qu'y a-t-il ?... encore d'autres espaces sans bornes, encore d'autres océans dont les rivages fuient d'une fuite éternelle.

Et vainement l'imagination s'épuiserait-elle dans les plus incroyables efforts pour trouver des limites à cette innombrable étendue; elle n'y réussira jamais. L'homme fût-il capable de

[1] *Uranographie* de Francœur, p. 47 et 48. — Voir aussi *l'Exposition du système du monde*, par Laplace, édition in-4°, p. 394 et 395; et sur la théorie des parallaxes, *l'Astronomie physique* de Biot, t. 1, p. 240 et suivantes. — On peut voir, au surplus, l'article inséré par M. Arago dans *l'Annuaire du bureau des longitudes* pour 1834, p. 286 et suivantes. Cet article laisserait entrevoir la possibilité de calculer la distance des étoiles à l'aide du mouvement de rotation d'une étoile autour d'une autre, remarqué dans quelques-uns de ces couples binaires connus sous le nom d'*étoiles doubles*; il n'y aurait qu'à comparer les durées des deux demi-révolutions ascendante et descendante du satellite stellaire, en conclure le tems qu'il a fallu à la lumière pour traverser *l'orbite de ce satellite* (que l'on suppose incliné par rapport à notre globe), et déterminer par suite le diamètre de cet orbite, qui deviendrait la base d'un triangle au sommet duquel nous serions placés. Mais l'imperfection de nos instrumens et l'extrême proximité apparente des étoiles doubles, l'une par rapport à l'autre, paraissent devoir opposer des obstacles insurmontables à la réalisation de ce calcul ingénieux ; il n'est donc pas probable que la distance de ces astres nous soit jamais connue ; c'est un secret que Dieu s'est réservé.

traverser l'espace avec la rapidité de la lumière ; eût-il les ailes puissantes des anges rebelles de Milton, plus rapides que la lumière même ; pût-il franchir en un instant des myriades de mondes, et continuer en ligne droite son vol infatigable pendant des myriades de siècles, jamais il ne serait arrêté par aucune barrière ; toujours il pourrait aller plus loin, et parcourir de nouvelles distances, et s'enfoncer sans espoir dans de nouveaux espaces : car il aurait devant lui.... *l'infini*. Et si Dieu donnait à la terre, subitement agrandie par un merveilleux effet de sa toute-puissance, les dimensions du firmament qui l'environne ; si tout ce qui la couvre, et nous qui l'habitons, et le firmament lui-même s'agrandissait à la fois dans la même proportion, que pensez-vous que deviendraient pour nous alors ces gouffres épouvantables de l'étendue, qui nous enveloppent maintenant, et nous remplissent d'une religieuse terreur ? ils ne seraient rien. L'agrandissement simultané de toute la création pourrait être tel, que la vaste enceinte des mondes actuellement visibles se trouvât réduite, par rapport à l'homme, à l'insaisissable petitesse d'un atôme, sans qu'il s'en fût même aperçu ; et les champs de l'infini s'ouvriraient toujours à sa pensée comme un abîme désespérant, où elle s'épuiserait en vain à s'élancer sans fin et sans repos.

Ainsi, l'homme ne peut réfléchir un instant à l'étendue, sans que l'infini se présente aussitôt à son esprit, forcé de subir la domination de cette grande idée....; mais est-ce bien l'infini qu'il voit directement ? n'est-ce pas plutôt un vague lointain dont les bornes inassignables pourraient exister sans qu'il lui fût donné de les atteindre ? n'est-ce pas de l'impuissance de ses efforts vers ces bornes inconnues, qu'il conclut à l'existence de l'infini, comme un voyageur fatigué qui renonce à toucher au but de son voyage !... et puis, un esprit fini peut-il avoir des idées véritablement infinies ?.... Ecoutons la réponse d'un de nos plus grands métaphysiciens, de cet homme « qui a bien pu, dit M. de Maistre, s'égarer dans la route de la vérité, mais qui n'en est jamais sorti. »

Après avoir affirmé « que l'esprit voit actuellement, *que son* » *objet immédiat est infini*, qu'il voit *actuellement* que l'étendue » intelligible est infinie », Mallebranche ajoute :

« Et ce n'est pas, comme vous le pensez, parce qu'il n'en » voit pas le bout; car si cela était, il pourrait espérer de le » trouver, ou du moins il pourrait douter si elle en a ou si elle » n'en a point; *mais, c'est parce qu'il voit clairement qu'elle n'en » a point*.... Lorsque l'esprit pense à l'étendue intelligible, lors- » qu'il veut mesurer l'idée de l'espace, il voit clairement qu'elle » est infinie; *il ne peut douter que cette idée ne soit* INÉPUISABLE. » Qu'il en prenne de quoi se représenter le lieu de cent mille » mondes, et à chaque instant encore cent mille fois davantage, » jamais cette idée ne cessera de lui fournir tout ce qu'il faudra: » l'esprit le voit et n'en peut douter; mais ce n'est point par là » qu'il découvre qu'elle est infinie; c'est, au contraire, parce » qu'il la voit *actuellement infinie*, qu'il sait bien qu'il ne l'épui- » sera jamais....

» Oui, nos idées sont finies, si par nos idées vous entendez » nos perceptions, ou les modifications de notre esprit; mais si » vous entendez, par l'idée de l'infini, ce que l'esprit voit quand » il y pense, ou ce qui est alors l'objet immédiat de l'esprit, as- » surément cela est infini; car on le voit tel. Prenez-y garde, » vous dis-je; l'impression que l'infini fait sur l'esprit, est finie, » il y a même plus de perception dans l'esprit, plus d'impres- » sion d'idée, en un mot, plus de pensée, lorsqu'on connaît » clairement et distinctement un petit objet, que lorsqu'on » pense confusément à un grand, ou même à l'infini; mais quoi- » que l'esprit soit presque toujours plus touché, plus péné- » tré, plus modifié par une idée finie que par une infinie, néan- » moins il y a bien plus de réalité dans l'idée infinie, que dans » la finie, dans l'être sans restriction, que dans tels ou tels » êtres[1]. »

[1] MALLEBRANCHE, *Entretiens sur la métaphysique et la religion*, premier entretien, p. 28 et 29; et deuxième entretien, p. 51 et 52, édition de Rotterdam.—La réalité de l'idée infinie est telle que ce n'est que dans elle que notre esprit connaît le fini, suivant la remarque de Fénelon: « On ne con- » naît le fini, dit-il, qu'en lui attribuant une borne, qui est une pure néga- » tion d'une plus grande étendue. Ce n'est donc que la privation de l'in- » fini. Or, on ne pourrait jamais se représenter la privation de l'infini, si on » ne concevait l'infini même, comme on ne pourrait concevoir la maladie, » si on ne concevait la santé, dont elle n'est que la privation. » *Existence de*

Tel est le coup d'œil perçant que ce maître de la science contemplative a jeté dans l'abîme profond de l'infini ; et il n'est pas un esprit tant soit peu méditatif, qui ne reconnaisse la justesse de ces idées appliquées à *l'étendue*.

Or il en sera de même si notre esprit veut considérer attentivement *la durée ;* qu'il s'épuise à remonter le fleuve des tems et le torrent des âges, ou qu'il en suive le cours, il ne pourra s'arrêter devant aucune borne, et toujours il lui sera possible d'avancer encore. Mais a-t-il besoin d'une telle expérience pour acquérir l'idée de l'infini dans la durée ? non ; il l'aperçoit, il la découvre de suite sans intermédiaire et sans recherche ; il dit : quelque chose a existé et existera de toute éternité, et il n'y a pas de vérité qui le frappe d'une lumière plus éclatante et plus vive.

Maintenant, laissons la raison humaine se débattre sous le poids de cette idée de *l'infiniment grand* dans *l'étendue* et *la durée*.... Qu'est-ce que cet infini ? est-il composé de parties ?.... non. S'il l'était, on parviendrait à le trouver, en ajoutant incessamment l'unité à elle-même. Or, nous venons de le voir, l'esprit a beau ajouter les distances aux distances, les années aux années, il ne peut, quoi qu'il fasse, arriver, par ce procédé, à l'infini en étendue ou en durée. Si cet infini était composé de parties, « il serait pair ou impair, dit Pascal ; or, il est » faux qu'il soit pair, il est faux qu'il soit impair ; car, en ajou» tant l'unité, il ne change point de nature. » Il n'est donc point

Dieu, première partie, chapitre 4, § 2. — Il est absurde de contester la réalité de l'infini, en admettant l'existence du fini. « Pourquoi l'imparfait se» rait-il, s'écrie Bossuet, et le parfait ne serait-il pas ? c'est-à-dire, pour» quoi ce qui tient le plus du néant serait-il, et ce qui n'en tient rien du » tout ne serait-il pas ? Qu'appelle-t-on parfait ? un être à qui rien ne » manque ; qu'appelle-t-on imparfait ? un être à qui quelque chose man» que. Pourquoi l'être à qui rien ne manque ne serait-il pas, plutôt que » l'être à qui quelque chose manque ? d'où vient que quelque chose est, » et qu'il ne se peut pas faire que le rien soit : si ce n'est parce que l'être » vaut mieux que le rien, et que le rien ne peut pas prévaloir sur l'être, » ni empêcher l'être d'être ? mais, par la même raison, l'imparfait ne peut » valoir mieux que le parfait, ni être plutôt que lui, ni l'empêcher d'être. » Bossuet, première *élévation* sur les mystères.

mesurable ; de même qu'il ne peut être formé par la multiplication, il ne peut être soumis à la division; de même qu'on n'y peut rien ajouter, on n'en peut rien retrancher; il échappe à toutes les opérations de notre esprit; il est indivisible; il est simple; il est UN; nous n'en savons pas davantage.

Cependant cet espace borné que je mesure, est dans l'infini, et comment se fait-il qu'il y soit, sans en être une partie ?[1].... Mais si cet espace est dans l'infini, il y a donc dans l'infini quelque chose qui se mesure..., et le tems est aussi dans l'éternité; et comment se fait-il qu'il y soit, sans qu'il y ait rien en elle qui se puisse appeler une partie d'elle-même, ou qui se puisse diviser ?... mais ne semble-t-il pas que l'infini se divise à mon égard en deux parties ? n'ai-je pas dans l'étendue un infini à ma droite, un infini à ma gauche, un infini sur ma tête, un infini sous mes pieds ? n'y a-t-il pas dans la durée une éternité qui nous a précédé, une éternité qui nous suivra, une éternité passée, une éternité future ?... Non, non, les murmures de la raison frémissante sont impuissans; ils ne sauraient altérer l'immuable idée de l'infini. Ne parlez ni d'Orient ou d'Occident, ni d'avenir ou de passé; ne dites pas que l'homme est placé à un point *où l'infini finit, où l'infini recommence*; la raison même vous le défend; l'impossibilité d'une suite actuellement infinie de termes, soit permanens, soit successifs, est géométriquement démontrée[2], et la contradiction choquante des mots, dit assez d'ailleurs toute l'absurdité de la pensée qu'ils expriment.

Ainsi nulle proportion, nuls rapports ne se peuvent établir

[1] « Si, en séparant le globe que nous habitons des espaces immenses qui » l'environnent, nous croyons que ces espaces demeurent encore infinis, » il s'ensuit que je puis augmenter l'infini, puisque je puis ajouter à ces » espaces sans bornes, notre globe que j'en avais séparé par la pensée ; et » ainsi ce sera là un fini et un infini tout à la fois : et si ces espaces que je » sépare de la terre demeurent finis, il s'ensuit que deux finis, savoir la » terre et ses espaces, joints ensemble, font un infini, ce qui n'est pas » moins contraire à la raison. » *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, par Abadie, t. I, p. 119.

[2] Voir la *Dissertation* de Gerdil, t. III de ses œuvres, p. 261 ; Maclaurin, *Traité des fluxions, introd.*, p. 41 ; Mairan, d'Alembert, etc.

entre le fini où nous vivons, et l'infini que nous voyons sans le comprendre : une différence absolue, essentielle, les sépare; l'un est dans l'autre comme s'il n'était pas. Le fini ne peut modifier l'infini; il ne peut servir à l'expliquer; il ne peut l'embrasser, ni discuter son essence ou scruter sa nature; il ne peut que répéter de lui cette seule parole : IL EST; et nul ne saurait le concevoir, s'il n'est infini comme lui. Philosophes! voilà le mystère [1]; inclinons-nous, il le faut. Avouons notre faiblesse; et dans cette grande idée de l'infini, reconnaissons la présence d'un Dieu qui n'a pas moins droit à l'obéissance de nos esprits qu'à la soumission de nos cœurs.

En effet, « Dieu, l'Être ou l'Infini, ne sont qu'une même chose [2]. » L'infini en étendue, en durée, dans ce qu'il a de positif (abstraction faite de toute imperfection et de toute borne), est donc comme l'infini en tout autre sens, un véritable attribut de Dieu; non que l'étendue et la durée que nous voyons fassent partie de l'essence divine; il y aurait absurdité à le penser, et blasphème à le prétendre. L'espace, tel que nous le concevons, mesurable, composé, divisible, fut créé avec la matière, et ne serait rien sans elle; ainsi en est-il du tems que nous mesurons, que nous comptons, et qui n'est non plus qu'une partie de la création universelle [3]. Mais l'infini qui n'a

[1] *Mystère : chose cachée et secrète, impossible ou difficile à comprendre.* Définition de l'*Encyclopédie*.

[2] Mallebranche, *Entretiens sur la métaphysique et la religion*, deuxième entretien, p. 44 et 45.—Descartes propose de réserver à Dieu seul le nom d'*infini*, et d'appeler *indéfini* les choses dans lesquelles nous ne remarquons point de limites. Voir *Principes de philosophie*, in-4°, p. 16.

[3] « Je veux imaginer, s'écrie Bossuet, il y a six ou sept mille ans, et avant que le monde fût, comme une succession infinie de révolutions et de momens entresuivis, dont le créateur en ait choisi un pour y fixer le commencement du monde : et je ne veux pas comprendre que Dieu qui fait tout, ne trouve rien de fait dans son ouvrage, avant qu'il agisse; qu'ainsi, avant le commencement du monde il n'y avait rien du tout que Dieu seul, et que dans le rien, il n'y a ni succession, ni durée, ni rien qui soit, ni rien qui demeure, ni rien qui passe : parce que le rien est toujours rien, et qu'il n'y a rien hors de Dieu, que ce que Dieu fait... Le tems a commencé selon qu'il vous a plu, ô mon Dieu! et vous en avez fait le commencement tel qu'il vous a plu; comme vous en avez fait la suite et sa succession,

à Dieu, seul éternel, seul présent partout, ayant avec tout ce qui existe des relations de présence, sans aucun rapport de durée ou de mesure, relations mystérieuses et ineffables que lui seul connaît; à Dieu, seul infini, seul capable de se comprendre.

La voilà donc, cette grande et majestueuse idée de Dieu, se confondant avec celle de l'infini ou de l'être; hors d'elle, il n'y a que bornes, imperfections, néant; en elle seule se trouve l'être nécessaire, le principe, la cause première, la raison générale de tous les êtres. Tout ce qui n'est pas infini est créé. Tout ce qui se peut concevoir non existant, a commencé; l'infini seul se suffit à lui-même, et rien ne se suffit sans lui; l'espace, le tems (créatures comme nous), n'existent véritablement que pour nous, et n'ont d'influence que sur nous. Il n'y a ni moment, ni succession, ni progrès, ni déclin dans l'infini; et lorsque l'incrédulité philosophique s'étonne que Dieu n'ait pas créé le monde plutôt, lorsqu'elle demande s'il était bien nécessaire de réfléchir pendant toute une éternité avant de procéder à l'accomplissement de ce grand œuvre, elle ne voit pas qu'elle dit un *non sens;* et c'est un *non sens* aussi que de demander ce que deviendra le tems lorsque l'éternité s'ouvrira pour nous; car autant vaudrait chercher où est le fleuve tari, dont les eaux se sont perdues dans l'immensité de l'Océan.

L'*infiniment grand,* sérieusement médité, se présente donc à la fois comme la vérité la plus certaine, le dogme le plus important, et le plus impénétrable des mystères.

Il nous reste maintenant à puiser, dans la considération de rien de commun avec ce tems et cet espace créés, appartient

que vous ne cessez de développer du centre immuable de votre éternité. *Vous avez fait le lieu de la même sorte que vous avez fait le tems.....* le lieu ou l'espace est une étendue; et un espace ou étendue, des proportions, des distances, des égalités, ne sont pas un rien; et si l'on veut que vous trouviez toutes faites ces distances, ces étendues, ces proportions, sans les avoir faites vous-même, on retombe dans l'erreur de ceux qui mettent quelque chose hors de vous, qui vous soit nécessairement co-éternel, et ne soit pas votre ouvrage. O Dieu! dissipez ces fausses idées de l'esprit de vos serviteurs. » *Élévations à Dieu sur les mystères*, troisième semaine, treizième élévation.

l'infiniment petit, de nouvelles preuves de l'impuissance de notre raison, et des bornes de notre intelligence, en présence de la grandeur de Dieu. Ici le mystère n'est pas moins profond, et si nous y réfléchissons avec soin, il deviendra même plus effrayant encore pour notre faiblesse. Ce n'est plus hors de nous, et par-delà les régions inaccessibles du firmament, que notre pensée va s'élancer à la recherche de l'infini; c'est dans la plus petite particule de la matière, c'est dans le moindre grain de sable, que nous le retrouverons tout entier.

Mais, de même que l'immensité de l'univers nous a servi de degré pour nous élever d'abord à la notion de *l'infiniment grand*; ainsi nous admettrons avec moins de répugnance, et nous concevrons mieux la divisibilité à l'infini de la matière, ou *l'infiniment petit*, quand nous aurons abaissé nos regards sur ces dernières subdivisions des corps, au-delà desquelles les yeux ne voient plus rien.

Or, quelle que soit l'imperfection de nos sens, l'observation et le calcul fournissent de si étonnans résultats, que l'imagination, livrée à elle-même, aurait eu peine à les supposer ou à les prévoir.

On connaît les exemples cités par Boyle : à Augsbourg, un habile tireur d'or fit *d'un grain* de ce métal, un fil de huit cents pieds de long. Ce fil aurait pu être divisé en trois millions six cent mille parties visibles.

Les doreurs se servent tous les jours de feuilles très-déliées, qui, bien battues, peuvent être amincies encore. Trois cent mille de ces feuilles superposées, font l'épaisseur d'un pouce : donnons-leur un pouce carré de surface, chacune d'elles pourra être divisée en six cent petits fils visibles, et chacun de ces petits fils, en six cents parties visibles : chaque pouce carré sera donc visible en trois cents soixante mille parties. Or, un grain d'or est divisible en cinquante pouces semblables; donc il peut être divisé en *dix-huit millions* de parties visibles.

Nous pourrions citer encore les observations microscopiques faites sur les animalcules infusoires : les plus petits de ceux remarqués par le fameux Lewenhoeck, étaient à un grain de sable ordinaire comme un à un milliard; ils ont cependant des vaisseaux, et du sang dans ces vaisseaux, et des humeurs dans

» ce sang, et des gouttes dans ces humeurs, et des vapeurs dans » ces gouttes »; et tout cela s'est développé depuis que, brisant l'œuf qui leur servait de berceau, ils commencèrent à s'agiter et à grandir.

Enfin, quelle ne doit pas être la ténuité des corpuscules odoriférans qui s'exhalent de certains corps! Placés dans une vaste enceinte, ces corps y peuvent séjourner long-tems, remplissant de leurs émanations sans cesse renouvelées, un énorme volume d'air; et cependant leur pesanteur n'en sera pas même légèrement altérée.

Tous ces exemples, qu'il serait facile de multiplier encore, nous prouvent qu'il faut se garder d'assigner à la divisibilité de la matière des limites infranchissables sur le témoignage des sens aidés même par les meilleurs instrumens. Ce qui semblait échapper à toute décomposition possible avant les découvertes modernes, s'est présenté aux regards surpris des savans, comme un monde nouveau, peuplé d'innombrables merveilles; ce qui nous paraît aujoud'hui le dernier terme de la petitesse, deviendrait encore un monde, si nous avions des instrumens ou des sens plus parfaits.

Ainsi, descendant toujours les degrés de cette échelle décroissante, nous pourrions, si l'imperfection de notre nature n'y mettait obstacle, diviser et subdiviser à l'infini le plus petit grain de poussière, sans trouver jamais une particule élémentaire à laquelle s'arrêtât forcément cette interminable opération; et la raison seule le dit, à défaut d'une expérience impossible : arrivez, en effet, après une longue suite de réductions et d'amoindrissemens, au plus petit volume qui se puisse imaginer : la molécule obtenue sera-t-elle étendue ou inétendue? dans le premier cas, l'opération n'est pas finie...divisez encore; dans le second, une question se présente : comment des parties inétendues pourraient-elles constituer un tout étendu? comment l'agrégat serait-il d'une tout autre nature que les élémens dont il se compose?

Devant cette objection insoluble tombent tous les systèmes imaginés pour expliquer la composition des corps, depuis les atomes d'Épicure jusqu'aux monades de Leibnitz : nier la divisibilité à l'infini de la matière, c'est nier que l'étendue lui soit

essentielle, c'est lui donner des élémens *immatériels ;* c'est se jeter, en un mot, dans une contradiction flagrante pour éviter un mystère.

Reconnaissons-le donc : l'étendue, comme la quantité mathématique, n'a point d'unité ou de fraction indécomposable ; et la simple notion de la matière (essentiellement étendue) démontre déjà qu'il ne saurait exister *des corps simples* dans la nature.

Mais il est des argumens et des preuves géométriques propres à rendre cette vérité plus sensible encore ; et d'abord, admettons un instant l'existence de molécules indivisibles ; il en résultera l'absurde conséquence que deux cercles concentriques étant donnés, leurs circonférences se trouveront égales, quelle que soit la grandeur de l'une et la petitesse de l'autre ; prenons, en effet, sur la grande circonférence[1], trois molécules ABD, que nous supposerons immédiatement voisines l'une de l'autre ; des points A et D, menons deux rayons qui couperont la circonférence intérieure en *a* et *d ;* joignons ensuite la molécule intermédiaire B au centre C, ce troisième rayon ne passera point en *a*, car il aurait alors, avec le rayon AC, deux points communs (le centre C et le point *a*) ; or deux droites qui ont deux points communs se confondent ; par une raison semblable, il ne passera point en *d ;* il y aura donc entre *a* et *d* une troisième molécule comme entre A et D ; c'est-à-dire que tout rayon du grand cercle sera commun au petit ; que la petite circonférence se composera d'autant *d'extrémités de rayon* ou de molécules élémentaires que la grande, et que leur parfaite égalité sera démontrée ; il en serait de même de deux sphères concentriques. Comment échapper à cette absurde conséquence ? en reconnaissant que les deux circonférences et les deux sphères renferment l'une et l'autre une infinité de parties.

Autre exemple : d'où vient que nulle partie de la diagonale d'un carré, fût-elle un milliard de fois plus petite que le plus petit grain de poussière, ne peut mesurer exactement et sans reste, cette diagonale et un côté du carré ? c'est que la diagonale et le côté, comme la circonférence et le diamètre, sont divisibles à l'infini.

[1] Voir la figure 1 de la planche, à la fin de cet article.

Mais voici des applications non moins intéressantes et des preuves non moins décisives du même principe; soient (figure 2) deux lignes AB, CD perpendiculaires à PM; des points *o*, *o'*, *o"*, pris sur la ligne CD, tracez des arcs de cercle passant tous en D. Ces arcs de cercle couperont la ligne AB aux points *n*, *n'*, *n"*, de plus en plus rapprochés du point B; et plus le rayon *o*D sera grand, plus la distance *n*B sera petite. Or le rayon peut être augmenté à l'infini, la distance *n*B peut donc aussi être diminuée à l'infini; mais, quoique continuellement réduite, elle ne sera jamais anéantie, car le cercle ne deviendra jamais co-incident avec la tangente PM.

Supposons maintenant qu'au point E, pris sur la parrallèle CD (figure 3), soit attaché un fil dont l'autre extrémité avance en se déroulant toujours sur la parallèle AB, en sorte que du point F elle passe en F', du point F' en F", et ainsi de suite; à mesure qu'elle s'éloignera du point F, l'angle FED deviendra de plus en plus aigu; le fil s'abaissera constamment sur la parallèle CD; et cependant il ne pourra jamais se confondre avec elle; car tandis que l'une de ses extrémités restera fixe en E, l'autre sera toujours sur la parallèle AB..... et le point *m*, par exemple, de ce fil mobile, s'avancera éternellement vers *n*, sans y arriver jamais.

Après ces exemples, puisés dans la géométrie élémentaire, les résultats dus à l'application de l'analyse algébrique n'ont plus rien qui étonne; nous nous bornerons donc à rappeler le théorème si connu des azymptotes de l'hyperbole, et à mettre sous les yeux du lecteur la figure de cette courbe (figure 4) [1].

Parmi les autres courbes présentant, comme l'hyperbole, des lignes qui s'approchent toujours sans jamais se joindre, nous citerons, comme une de celles dont la génération est le plus facile à saisir, *la conchoïde* (figure 5) [2].

[1] C'est s'exprimer inexactement, que de dire que l'azymptote CP et la branche AB de l'hyperbole *se rencontrent dans l'infini*; on doit plutôt dire que ces deux lignes *ne se rencontreront jamais*, car la différence *n*, *n'* entre les *ordonnées* d'un point de l'azymptote et du point correspondant de la courbe, deviendra aussi petite qu'on voudra, sans qu'il soit donné à l'homme de la concevoir réduite à zéro.

[2] Cette courbe est engendrée par l'intersection continuelle de la ligne

Enfin *la spirale hyperbolique* nous présentera un résultat plus étonnant encore : ici, ce ne sont plus deux lignes qui concourent en s'inclinant incessamment l'une vers l'autre ; c'est une courbe qui, se repliant au-dedans d'elle-même, fait autour d'un point asymptote des circonvolutions infinies, sans jamais l'atteindre (figure 6)[1].

Ainsi tout concourt à démontrer que *l'étendue*, et par conséquent la matière, sont divisibles *à l'infini* dans toute la rigueur du mot ; et cette conclusion s'applique d'une manière bien plus sensible *à la durée*. En effet, tandis que *la division actuelle à l'infini* de la matière ne sera jamais exécutée par l'homme, la divisibilité à l'infini *de la durée* se présente, au contraire, comme un fait incessamment accompli. Qu'est-ce que *le présent* séparé du passé et de l'avenir ? ce n'est rien ; et pourtant c'est sur *ce rien*, sur cet *infiniment petit*, que l'homme flotte et avance au milieu du tems vers l'éternité.

Maintenant, écoutons encore les murmures de la raison en présence de ce nouveau mystère. *L'infiniment petit* est un véritable *néant*, si on l'envisage comme élément du mouvement, de l'étendue ou de la durée, et cependant c'est à l'aide de ce *néant*, de ce *rien*, que les quantités variables ont pu être soumises à la puissance du calcul ; et ce calcul, chef-d'œuvre de l'intelligence humaine, n'opère pas seulement sur la notion de *l'infiniment*

DS qui tourne autour du point D, et du cercle RMS, dont le centre C glisse le long de Ax de manière que ce centre soit toujours sur DS, les deux branches PS et RM s'approcheront toujours de Ax sans y arriver jamais. On voit, en effet, que DS ayant son extrémité fixe en D, ne pourra jamais avoir avec Ax qu'un seul point commun (le centre C du cercle RMS.)—On pourrait citer encore la *cissoïde* et la *logarithmique*.

[1] Soient menées les perpendiculaires MC, CA ; du centre C décrivez des arcs tels que NO, PR, égaux en longueur à CA, les extrémités OR de ces arcs déterminent une courbe ORD, qui fait autour du pôle C des circonvolutions infinies.—Il est sensible d'ailleurs que, dans la partie supérieure de la courbe, la perpendiculaire AB doit être asymptote. Jamais l'extrémité de l'arc n'ira la toucher, car il faudrait que cet arc, égal à CA et appuyant d'un côté sur CM, devînt, comme CA, *une ligne droite* perpendiculaire à CM. Cependant plus le rayon CP, CN sera grand, plus l'extrémité de l'arc se rapprochera de AB ; et ce rapprochement augmentera à l'infini en remontant.

petit, il en distingue encore de différens ordres; et les résultats obtenus présentent la plus rigoureuse précision[1], comment cela se peut-il? comment un *rien* a-t-il pu féconder les plus belles théories de la science?

L'infiniment petit est un pur néant! mais, c'est donc un *néant* que le point de tangence entre le cercle et la ligne, entre la sphère et le plan.... Ainsi, supposez un globe de marbre exactement sphérique, séparé d'abord de la surface rigoureusement plane d'un plateau de marbre, et placé ensuite sur cette surface; et dites-moi s'il existe entre ces deux corps ainsi rapprochés, plus *de contact matériel* que durant leur séparation? la raison l'affirme d'abord, il lui paraît absurde de soutenir que deux corps reposant l'un sur l'autre, ne se touchent pas *matériellement;* et cependant il lui faut dévorer cette absurdité apparente: car il n'existera jamais entre le plan et la sphère, quelque grande qu'on la suppose, qu'un seul point de tangence, point *mathématique*, c'est-à-dire infiniment petit, indivisible, inétendu, et par conséquent *non matériel*.

Etourdie par ces premières difficultés, la raison voudrait en vain essayer de nier le principe qui les fait naître: la divisibilité à l'infini de la matière est démontrée, il faut en accepter toutes les conséquences.

Or, parmi ces conséquences, il en est une foule d'autres dont l'énoncé déconcerte la raison, et dont les preuves la subjuguent, sans qu'elle cesse d'en être révoltée; telle est cette incroyable proposition démontrée par *Keill: une ligne cube de matière peut être étendue dans un espace aussi grand qu'on le voudra.*

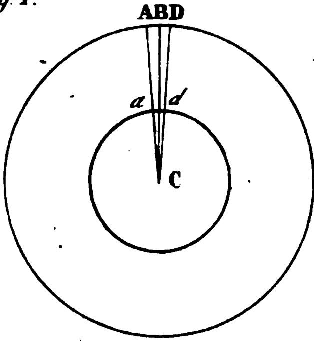
[1] Quels que soient les efforts de plusieurs géomètres pour bannir du calcul différentiel et intégral toute idée *d'infiniment petit*, il est impossible de méconnaître que cette idée, cette notion n'a pu être écartée; que toutes les méthodes l'emploient ou la présupposent, et qu'elle est au fond la base essentielle de chacune d'elles. — Quant aux infiniment petits de différens ordres, il est vrai qu'ils ne concourent jamais dans le calcul, et que ceux d'un ordre inférieur sont toujours négligés en présence de ceux d'un ordre supérieur. Mais ce n'en est pas moins une idée absurde que celle d'infiniment petits de divers ordres: quand la corde est évanouie, que sont devenus le sinus et le sinus-verse? Conçoit-on quelque chose de plus petit que l'infiniment petit?

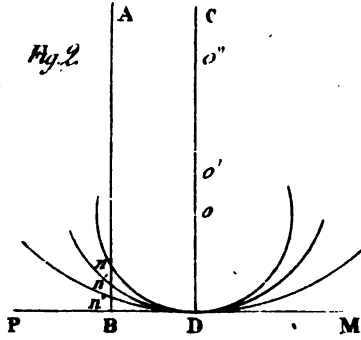
Divisez, en effet, cette portion de matière, par tranches, en petites lames que vous mettrez les unes à côté des autres; subdivisez encore ces petites lames à l'infini, et placez toujours les nouvelles tranches que vous obtiendrez, à côté des anciennes; il n'est pas de surface, quelque grande qu'elle soit, qui ne puisse être entièrement couverte de la sorte, rien ne saurait d'ailleurs borner une telle opération; après avoir recouvert ainsi un globe quelconque, il sera possible de le garnir en tous sens d'innombrables réseaux; et un grain de sable suffira pour envelopper et remplir l'univers.

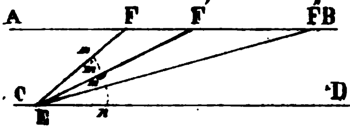
Cela est absurde, dira-t-on....; mais quel est le monde parmi ceux qui roulent autour de nous, ou qui étincellent sur nos têtes, qui ne puisse se retrouver tout entier avec les mêmes proportions, la même variété, les mêmes formes, dans le plus petit grain de poussière? qui nous dit que dans un de ces corpuscules flottans dans l'air au gré du vent, n'est pas renfermé un monde, un univers semblable au nôtre? avons-nous sondé l'abîme de l'infini? en connaissons-nous la profondeur? si Dieu voulait rapetisser notre système au point de l'envelopper tout entier avec tous ses soleils et ses vastes espaces dans l'invisible sein d'un atome, ne le pourrait-il pas? s'il faisait ce prodige, qu'en saurions-nous?... tout n'est-il pas relatif dans les idées de grandeur et de mesure?.... et si Dieu peut enfermer l'univers dans un atome, qui l'empêchera de développer un atome dans l'univers?

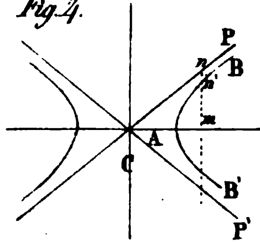
O! que l'orgueil humain est misérable et digne de pitié devant la redoutable obscurité de ce mystère! qu'ils sont à plaindre ceux qui méconnaissent ici l'existence et la grandeur de Dieu, manifestées visiblement par la faiblesse même de notre raison!.... Cette énigme qu'elle ne peut s'expliquer, ne faut-il pas qu'il y ait un être qui en possède le secret? ce mystère impénétrable à l'esprit de l'homme, ne suppose-t-il pas une nature supérieure, une intelligence suprême, qui en domine les hauteurs et en dissipe les ombres par sa lumière immortelle?

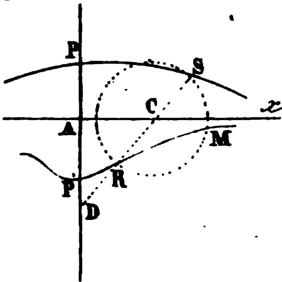
Non, la révolte de l'impiété contre les divins enseignemens de la religion, n'est pas justifiée par la raison, comme le soutient une philosophie menteuse. La raison! qu'on la laisse se recueillir loin du tumulte des passions; qu'on empêche les nuages de

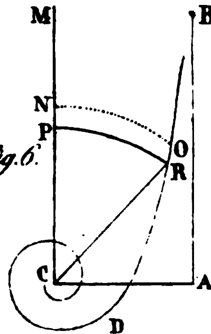












Lith. Desportes aux sourds-muets.

la corruption de monter jusqu'à elle; alors elle ne fera pas un pas dans les sciences sans y trouver des preuves de sa dépendance; alors elle ne refusera plus de croire sur la parole de Dieu; alors la religion et la science s'embrasseront à jamais; et, loin que les progrès de l'esprit humain en soient retardés, notre société vieillie, retrempée aux sources de la foi, verra se r'ouvrir devant elle l'ère des grandes découvertes, des sublimes inspiraions, l'ère des grands hommes et des chrétiens fidèles.

DAUDÉ DE LA VALETTE,
Avocat près la Cour royale de Montpellier.

Littérature.

DES CAUSES

DU DÉCOURAGEMENT INTRODUIT DANS LES ESPRITS,

A L'OCCASION D'OBERMANN.

Les journaux ont annoncé récemment la réimpression d'un ouvrage qui, par la forme comme par le fonds, étant un type de la littérature nouvelle, et présentant assez bien les dispositions maladives d'une partie de la génération actuelle, mérite, à tous ces titres, de fixer l'attention des lecteurs des *Annales*.

Ce livre est : *Obermann*, par M. de Sénancourt.

Obermann fut publié pour la première fois au printemps de mil huit cent quatre, dans les derniers mois du consulat ; il avait été composé en Suisse durant les années mil huit cent deux et mil huit cent trois.

René paraissait vers la même époque, et Werther commençait à se répandre en deçà du Rhin. Selon nous, cette date explique mieux que tout ce qu'on peut dire, l'ordre d'idées qui domine dans ces trois compositions, ou du moins la faveur générale qui les accueillit. Si jamais les hommes durent être fatigués de la vie, si le monde leur parut jamais un insoluble problème, ce fut surtout dans ces jours où la société, perdue dans sa route, chancelait comme au sortir d'une orgie. Ceux

mêmes qui avaient conservé la foi aux promesses éternelles, purent être ébranlés : à la vue des autels abattus, des ministres proscrits, des princes de l'église dispersés, du pontife mort en exil, il leur fut permis de regarder le ciel en criant : *Seigneur, nous périssons !*.... Que devait-ce donc être de ceux qui avaient cru de bonne foi à la philosophie du dix-huitième siècle, qui avaient salué la venue de la révolution française comme l'aurore d'un beau jour pour l'humanité ? — La réforme des abus avait conduit au régime de la terreur ; l'abolition de la superstition et du fanatisme, au grand pontificat de Robespierre et de Lepaux ; le terrible élan d'une grande nation vers la liberté n'avait servi qu'à la jeter égorgée et saignante aux pieds du despotisme militaire.... Nous parlons ici des hommes qui s'étaient confiés sincèrement aux progrès du siècle, à la puissance de la raison ; de quel amer désenchantement furent-ils alors saisis !... Tout avait disparu dans ce nouveau déluge, tout avait fait naufrage ; et lorsque l'inondation commençait à décroître, que le reflux des eaux laissait à découvert une terre bourbeuse et désolée, faut-il s'étonner qu'il y eut des âmes volant à l'aventure, sans trouver parmi cette fange un seul endroit où poser le pied, un seul rameau d'olivier à porter dans l'arche ? faut-il s'étonner de l'immense sympathie qu'excitèrent les premiers cris d'angoisse et de désespoir ?

Werther, et surtout René, furent reçus, et devaient l'être, avec un enthousiasme qu'on n'a point oublié ; Obermann parut destiné à une fortune plus obscure. Ce n'est pas qu'il répondît moins bien que ses brillans rivaux à la disposition générale des esprits : au contraire, ce caractère grave, terne, monotone, plein d'ennuis, de contradiction et d'amertume, moins passionné que Werther, moins poétique que René, avait peut-être plus de ressemblance avec la majorité souffrante des âmes, et le peu de vogue qu'il obtint alors, doit être attribué plutôt à la forme qu'au fonds même de l'ouvrage. C'était un livre fait sans art ; il n'y avait point de mouvement dramatique, point d'événemens préparés, point d'intrigues, point de dénouement. Au lieu de l'attrait du roman, Obermann n'offrait au public qu'une suite de lettres philosophiques, où il jetait, sans travail et sans étude, ses rêveries, ses idées, ses doutes, l'expres-

sion de ses souffrances et de ses langueurs..... Mais si l'applaudissement de la foule lui manqua, il en fut amplement dédommagé par la faveur et l'espèce de culte d'un petit nombre de jeunes admirateurs, dont il devint en quelque sorte l'évangile.

Là, se bornait, ce semble, toute l'ambition de l'auteur. «On »verra, dit-il, dans ces lettres, l'expression d'un homme qui »sent, et non d'un homme qui travaille. Ce sont des mémoires »très-indifférens aux étrangers, mais qui peuvent intéresser »les adeptes ; plusieurs verront avec plaisir ce que l'un deux a »senti ; plusieurs ont senti de même : il s'est trouvé que celui-»ci l'a dit, ou a essayé de le dire.... De semblables lettres doi-»vent avoir mauvaise grâce hors de la société éparse et secrète »dont la nature avait fait membre celui qui les écrivit. Les in-»dividus qui la composent sont la plupart inconnus : cette es-»pèce de monument privé que laisse un homme comme eux, »ne peut leur être adressé que par la voix publique, au risque »d'ennuyer un grand nombre de personnes graves, instruites »ou aimables. Le devoir d'un éditeur est seulement de prévenir »qu'on n'y trouve ni esprit ni science; que ce n'est pas un ou-»vrage, et que peut-être même on dira : ce n'est pas un livre rai-»sonnable. » Plusieurs, tout en voyant dans ce dernier mot de l'auteur une bizarrerie de plus, seront tentés de s'en tenir à son jugement; d'autres, flattés d'être comptés parmi les adeptes, parmi les gens qui comprennent, se laisseront aller à une intarissable admiration; il nous viendra des douzaines de faux Obermann, et nous aurons le triste spectacle d'intelligences qui se mutilent à plaisir, qui se contrefont et se torturent pour s'élever jusqu'au *rachitisme*.

Nous, nous avons besoin de plus de tems et de réflexions pour donner notre avis.

Il y a deux hommes dans Obermann : celui qui sent et celui qui raisonne, l'homme et le philosophe, Obermann et M. de Sénancourt. Obermann, c'est l'homme sensible, enthousiaste, accablé, ulcéré, sans espérance, sans illusion, trouvant partout le vide avant de connaître la satiété ; les affaires le tourmentent, l'oisiveté l'accable ; il cherche un refuge dans la nature ; il court en Suisse, et le peu de vie qui lui reste, semble

se ranimer à l'air rafraîchissant des montagnes : en face des grands spectacles de la nature, sa faculté d'admirer se réveille, et déborde en peintures ravissantes, neuves encore même après les paysages de Bernardin et à côté des magiques tableaux de René. C'est aux Alpes qu'il faut suivre Obermann ; il faut voguer dans son bateau, le soir, sur le Léman immobile et brillant du feu des étoiles; se perdre avec lui au fond des vallées, dans les bois de châtaigniers et de sapins; s'élever sur les hautes cimes, gravir avec les mains la crête des rocs, tremper ses pieds dans les neiges éblouissantes, et après avoir monté pendant la moitié d'un jour, lorsque les vallées s'ouvrent comme des abîmes, que la terre disparaît, que les monts voisins abaissent leurs dômes, s'asseoir au pied d'un pic qui vous dépasse encore de cinq cents pieds, et, perdu dans l'immensité, jouir de la pureté de l'air, de l'éclat du soleil et des glacières.

« Je ne saurais, dit Obermann, je ne saurais vous donner » une idée juste de ce monde nouveau...; la journée était ardente, l'horizon fumeux, les glaces remplissaient l'atmosphère » inférieure de leurs reflets lumineux; mais une pureté inconnue semblait essentielle à l'air que je respirais. A cette hauteur, nulle exhalaison des lieux bas, nul accident de lumière » ne troublait, ne divisait la vague et sombre profondeur des » cieux...; insensiblement des vapeurs s'élevèrent des glacières, » et formèrent des nuages sous mes pieds; l'éclat des neiges ne » fatigua plus mes yeux, et le ciel devint plus sombre encore et » plus profond. Un brouillard couvrit les Alpes, quelques pics » isolés sortaient seuls de cet océan de vapeurs; des filets de » neige éclatante, retenus dans les fentes de leurs aspérités, » rendaient le granit plus noir et plus sévère. Le dôme neigeux » du Mont-Blanc élevait sa masse inébranlable sur cette mer » grise et mobile, sur ces brumes amoncelées que le vent creusait et soulevait en ondes immenses. Un point noir parut dans » leurs abîmes, il s'éleva rapidement, il vint droit à moi; c'étai » le puissant aigle des Alpes; ses ailes étaient humides, et son » œil farouche, il cherchait une proie; mais à la vue d'un » homme, il se mit à fuir avec un cri sinistre, et disparut en » se précipitant dans les nuages. Ce cri fut vingt fois répété

» mais par des sons secs, sans aucun prolongement, semblables
» à autant de cris isolés dans le silence universel.»

Les aspects sublimes ne sont pas toujours nécessaires pour ébranler cette frêle organisation; souvent il suffit des choses les plus vulgaires, de l'odeur des foins coupés, d'un troupeau de vaches qui passe avec ses mille sonnettes, d'un bouleau qui se penche avec sa tige lisse, son écorce crevassée et ses feuilles pendantes. Voyez-le aux vendanges de Méterville, poussant devant lui sa brouette pleine de raisins, dans des chemins négligés et remplis d'une herbe humide, choisissant les moins unis et les plus difficiles : ou bien dans les forêts de Fontainebleau, éveillant les cerfs et les écureuils, cherchant les clairières sablonneuses, foulant les genêts fleuris et les bruyères fumantes de rosée.

Qui pourrait se défendre d'un secret mouvement d'envie? qui ne croirait qu'Obermann jouit de tous les charmes de la solitude et de la paix? hélas! écoutez les sanglots qui s'échappent de ce cœur navré :

« Où trouver des jours commodes et simples, occupés, uniformes? où fuir le malheur? je ne veux que cela; mais, quelle
» destinée que celle où les douleurs restent, où les plaisirs ne
» sont plus! Peut-être quelques jours paisibles me seront-ils
» donnés; mais, plus de charme, plus d'ivresse; jamais un
» moment de pure joie, jamais! et je n'ai pas vingt et un ans!
» et je suis né sensible, ardent, et je n'ai jamais joui! et après,
» la mort....; rien non plus dans la vie; rien dans la nature....
» De doux climats, de beaux lieux, le ciel des nuits, des sons
» ineffables, une nature belle, expressive, tout a passé devant
» moi, tout m'appelle et tout m'abandonne....; j'ai des momens
» où je désespère de contenir l'inquiétude qui m'agite...; je suis
» comme ces vieillards que tout a fui; mais, plus malheureux
» qu'eux, j'ai tout perdu long-tems avant de finir moi-même,
» avec une âme avide, je ne puis reposer dans ce silence de
» mort! »

Une telle destinée contriste sans doute, il en coûte d'assister à cette longue agonie; mais, il faut bien le dire, c'est là le beau côté d'Obermann : il y a dans ce sentiment des beautés de la création, dans ces plaintes à demi-étouffées, dans cette

existence incomplète, dans ces désirs, dans ce marasme, quelque chose qui émeut profondément, qui excite la sympathie, ou tout au moins la compassion. Malheureusement Obermann n'est pas là tout entier, et nous sommes bien forcés d'en venir à la partie philosophique de son livre. A Dieu ne plaise que nous voulions discuter avec lui! de quoi pourrait servir une controverse? que dire à celui qui prétend établir l'édifice des lois et des devoirs, sur la nature de l'homme, sur ses besoins bien connus, sur l'inviolable évidence, et qui avoue à chaque page que rien n'est bien connu, que l'homme est un mystère, la nature une énigme? comment argumenter contre un adversaire qui s'écrie : « Que veux-je? que suis-je? » que demander à la nature? est-il un système universel? des » convenances ordonnées? des lois selon nos besoins? l'intel- » ligence conduit-elle les résultats que mon intelligence voudrait » atteindre? toute cause est invisible, toute fin trompeuse....; » rien n'est possédé comme il est connu, rien n'est connu comme » il existe....; tout système général sur la nature des êtres et » les lois du monde, n'est jamais qu'une idée hasardée.... Quel » homme s'avisera d'affirmer ce qu'il est impossible qu'on » sache[1]? »

Tout à coup un éclair semble briller dans cette nuit profonde. — Si tout est obscur dans la nature, il n'en est pas de même lorsque nous nous attachons à la seule science humaine, à la morale. L'œil de l'homme qui ne peut rien discerner dans l'essence des êtres, peut tout voir dans les relations de l'homme : c'est là qu'il faut chercher des principes certains, et que les conséquences contradictoires seraient inexcusables. — Mais, tournez quelques pages, et vous verrez où aboutit toute cette assurance : « On ne parle que de faire ce qu'il faut, montrez » donc ce qu'il faut faire; pour moi, je ne le sais pas, et j'ose » soupçonner que plusieurs autres l'ignorent; peut-être une » connaissance certaine, un but connu, ne sont-ils ni selon » notre nature ni selon nos besoins... C'est une triste nécessité » d'avoir une volonté, quand on ne sait sur quoi la régler..... » Quand je me dis, il faut être homme enfin, je ne trouve que

[1] Obermann, tome II, p. 98, 292 et suivantes.

» de l'incertitude; dans votre première lettre, dites-moi ce que » c'est qu'être homme[1]. »

Aura-t-on le courage de relever ces contradictions? eh, mon Dieu! loin de les nier, il s'en glorifie presque. « On trouvera dans » cet ouvrage des contradictions, du moins ce qu'on nomme sou- » vent ainsi; mais pourquoi serait-on choqué de voir le pour et le » contre, dits par le même homme?.... n'est-ce pas une même » chose qu'ils soient dans un seul livre, ou dans des livres diffé- » rens?.... ne voyez-vous pas que celui qui est si exactement » d'accord avec lui-même, vous trompe ou se trompe; il a un » système, il joue un rôle. L'homme sincère vous dit : j'ai senti » comme cela, je sens comme ceci; voilà mes matériaux, bâtis- » sez vous-même l'édifice de votre pensée. » Ne soyons donc pas étonnés que toute la philosophie de M. de Sénancourt se réduise à peu près à ces termes : je ne sais rien, je ne connais rien, la vie est un songe, la nature une illusion, la vérité un fantôme; *voilà mes matériaux*, bâtissez avec eux l'édifice de vos connaissances, de la morale et de la société.

Nous le répétons, à Dieu ne plaise que nous voulions ouvrir une discussion avec Obermann, ou plutôt avec M. de Sénancourt; nous avons un plus grave reproche à lui adresser, que celui d'avoir fait de mauvais raisonnemens : un esprit faux peut n'être qu'à plaindre, un mauvais cœur est toujours coupable. Or comment tolérer dans un homme qui se dit aimant, cette aigreur cachée, ces amères invectives contre l'humanité, ce dédain des classes inférieures, exprimés en propres termes, ou mal déguisés en mille endroits de son livre? Comment justifier ces qualifications *d'ineptie, de stupidité, de brutalité*, appliquées sans façon au genre humain? ce mépris pour le *vulgaire des hommes*, qui s'étend jusqu'au *vulgaire des sages?* Pour nous, chrétiens, nous aurions plus que personne à nous plaindre de cette humeur colère et persécutante. S'il parle d'un prêtre, c'est un homme *avide, sinistre, chagrin, sans dignité, sans sagesse, sans onction, qui damne les faibles, et ne console pas les bons;* un moine est un être *sale, grossier, stupide, fourbe peut-être;* un monastère est un *monument consacré au fanatisme de l'humilité*,

[1] Obermann, tome II, p. 4, et tome I, p. 177.

à la passion d'étonner le peuple; une femme dévote, une femme *dissolue*....

Que n'aurions-nous point à dire sur la haine profonde qui perce dans toute cette irritation ? sur l'égoïsme qui est au fond de toutes ces déclarations d'un amour universel ; sur la servile docilité aux enseignemens et aux formes de style du dix-huitième siècle, qui domine parmi toutes les vanteries d'un esprit indépendant ?... Et cependant, quand nous regardons en face cette pauvre âme, blessée, déchirée, quand nous la voyons se débattre sous le poids d'une terrible expiation, l'indignation s'apaise, l'ironie expire; il n'y a place au-dedans de nous que pour une immense pitié : nous voudrions la presser contre notre poitrine, pour voir s'il y a quelque souffle de vie qui ne soit pas envolé, quelque goutte de sang qui coule encore, quelque étincelle de chaleur que nous puissions réchauffer de nos étreintes.

Mais en embrassant un frère qui souffre, repoussons de toutes nos forces les erreurs dont il est la victime. Qu'elles soient donc maudites, ces doctrines qui trompent les jeunes hommes, qui fascinent leurs yeux, qui, à travers je ne sais quel prisme, leur montrent le désespoir comme un objet séduisant, le dégoût de la vie comme une chose sublime et au-dessus du vulgaire ! Et, malheureux, que sentez-vous que nous n'ayons senti ? que souffrez-vous que nous n'ayons souffert ? qui de nous a été à l'abri de la grande tentation de ce siècle ? qui n'a voulu deviner le grand hiéroglyphe ? qui n'a jeté son *pourquoi* sous la voûte du ciel ?... Qui de nous, après avoir marché tout un jour dans le désert, sur un sable aride, sous un soleil brûlant, ne s'est point assis, comme le prophète, à l'ombre du genevrier, et n'a demandé à son âme de mourir, jusqu'à ce qu'une voix d'en haut lui ai dit : *lève-toi, car il te reste encore bien du chemin à faire.* Oh ! ne vous glorifiez point de ce qui faisait notre honte ; toute la différence entre nous, c'est que vous êtes encore là où nous ne sommes plus ; c'est que vous êtes tombés dans le gouffre, et que nous avons traversé l'abîme.

Obermann dit quelque part que ses doutes ont pris naissance, ou du moins se sont accrus en lisant certains apologistes du christianisme : nous ne contestons point ce fait ; car, qui pourrait s'étonner que, parmi les nombreux défenseurs de la

religion, il s'en trouve quelques-uns qui n'aient pas toujours établi les vérités révélées sur une base inébranlable? On peut dire aussi que l'esprit qui souffle où il veut, n'avait pas encore trouvé son heure. Quoi qu'il en soit, nous déclarons à notre tour et en toute sincérité, que rien ne nous a mieux fortifié dans la foi, que la lecture des livres qui la combattent, et nous pouvons mettre en première ligne, celui dont nous parlons ici. Et ce n'est point à dire que l'auteur défende mal sa cause, qu'il élude les difficultés, qu'il oublie les objections: au contraire, Obermann nous paraît, jusque dans ses contradictions, et souvent à cause de ces contradictions mêmes, le plus logique et le plus conséquent de tous les incrédules; car il établit plus explicitement que tout autre, peut-être, les conséquences rigoureuses de tout système d'incrédulité, qui sont le *doute* pour l'*intelligence*, et l'*égoïsme* pour la *volonté*.

Considéré sous ce rapport, Obermann peut être donné comme le type de tous ceux qui rejettent l'autorité de l'Église : c'est là un manifeste, et comme un vivant prospectus, d'après lequel on peut estimer tout ce dont ils sont capables pour le bonheur des peuples et des individus.

Maintenant, si l'on nous demande quel est notre type, à nous catholiques, si l'on veut que nous produisions un caractère contemporain, qui résume en quelque sorte nos croyances et nos affections, nous nommerons Silvio Pellico; nous écrirons ce nom à côté d'Obermann, et nous établirons un parallèle.... Mais, qu'allais-je faire? non, non, point de profanation; il n'est point d'homme, s'il a une âme et des entrailles, qui ne se crût outragé si on lui demandait quelle destinée il trouve préférable, celle de Pellico, avec ses chaînes, ou d'Obermann avec son ennui. Tendre et doux Silvio, je te salue, et je t'embrasse au nom de ceux qui croient et qui aiment! que ton image demeure empreinte dans ces dernières lignes, comme pour effacer les impressions d'un triste spectacle! béni soit notre Dieu, qui, tandis que le monde, qui ne croit pas, et qui aime peu, préparait la nouvelle apparition de son Obermann, t'a inspiré de nous adresser ton livre; plaçant ainsi, comme toujours, l'antidote à côté du poison, le bien à côté du mal, ce qui console auprès de ce qui afflige, ce qui fait vivre auprès de ce qui fait mourir!

P.-P. M.

Philologie sacrée.

NOUVELLE TRADUCTION DE LA BIBLE,

PAR M. CAHEN.

Deuxième article.

Réponse aux observations faites par M. Cahen à notre premier article.— De l'esprit *rationaliste* et de l'esprit *scientifique*, dans l'interprétation de la Bible. — Dissertations jointes à cette traduction. — Dernier cantique de Moïse avant de mourir. — Notes philologiques sur le texte.

Nous avons déjà parlé des travaux de M. Cahen, et du mérite de son édition de la Bible en texte hébreu, et en particulier de la traduction qu'il y a jointe [1]. Trois nouveaux volumes ont paru depuis notre article; ces trois volumes comprennent le *Lévitique*, les *Nombres* et le *Deutéronome*, en sorte que le *Pentateuque* se trouve achevé.

Avant de nous occuper de ces trois derniers volumes, nous devons dire quelques mots sur la réponse que M. Cahen a faite dans la *préface* du tome III, aux observations que nous avions émises à l'occasion du système d'interprétation mis en usage dans les deux premiers volumes. On se rappelle que, tout en louant son travail comme il mérite de l'être, nous témoignions le regret de voir l'auteur attaquer dans plusieurs de ses notes quelques interprétations reçues généralement dans les communions chrétiennes et juives. Nous nous étonnions, en effet,

[1] Voir le 1er article, n° 22 des *Annales*, tome IV, p. 299.

qu'un érudit comme M. Cahen, un homme qui connaît notre siècle, et les progrès que les sciences ont faits, et la gravité des études de la génération présente, eût cru devoir rappeler quelques plaisanteries voltairiennes, dans un travail aussi important et aussi consciencieux; aussi avions-nous émis le désir de le voir abandonner cet esprit *rationaliste* d'après lequel il s'efforce d'interpréter la Bible, pour se servir de l'esprit *scientifique*. « Le rationalisme, disions-nous, n'est pas une science, ou, au moins, c'est une science de probabilités, d'analogies, de convenances, de peut-être, de doute. » Il ne peut donc suffire à notre amour pour la compréhension de la vérité et la possession de la réalité en histoire, comme en critique, comme en religion.

« Mais nous demandons à notre tour, nous répond M. Ca-»hen [1], quand il s'agit de tems si éloignés et d'un idiome mort »depuis de nombreux siècles, d'un idiome ami d'expressions fi-»gurées, de comparaisons métaphoriques, les assertions les »mieux établies méritent-elles un autre nom que celui de con-»jectures, et sont-elles, le plus souvent, autre chose que des »*peut-être?* Vouloir établir la Bible sur la science, nous paraît »aussi dangereux que de vouloir établir la science sur la Bible; »de semblables efforts feraient rétrograder l'une et l'autre. »

Nous l'avouons, nous ne nous attendions pas à une semblable réponse de la part de M. Cahen, et, encore en ce moment, nous avons de la peine à la comprendre, et nous aimons à nous persuader que ce sont là de ces expressions qui quelquefois dépassent la pensée de l'auteur. En effet, nous ne pouvons croire que M. Cahen veuille réduire toute l'histoire de la Bible à la condition de *simples conjectures;* ne faudrait-il pas dire la même chose de toutes les autres histoires? Le pyrrhonisme universel serait-il à ses yeux une chose vraisemblable? Non, il ne le croit pas. Dès-lors il faut admettre que l'on peut, par la science, arriver à la certitude de la plupart des faits historiques de la Bible, les plus importans, les seuls nécessaires. Qu'il y ait ensuite quelques faits, quelques dates, quelques pratiques, quelques coutumes, sur lesquels on ne puisse avoir une certitude ou des

[1] Tome III, *préface*, p. xij.

explications complètes, tout le monde le lui accordera. Mais tout cela n'ôte rien, ni à l'autorité *divine*, ni à l'autorité *scientifique* de la Bible. Le devoir de la science, dans un interprète de la Bible, sera, dans ces sortes de cas, de constater l'état de la question, d'exposer les difficultés qui se présentent de part et d'autre; puis de grouper autour de cette question toutes les lumières que nous peuvent fournir la critique, l'histoire ou les autres sciences. Lorsque ce travail sera fait de bonne foi, et avec la gravité qui convient à un homme qui parle de la vieille antiquité, tout lecteur sera satisfait; et nous ne croyons pas que ce procédé soit désavoué par la raison la plus exigeante.

Expliquons-nous par un exemple : la Bible nous parle du serpent, et du rôle qu'il a joué dans la chute de nos premiers parens. Que demandons-nous, à ce sujet, à un traducteur guidé par l'esprit *scientifique?* Nous faire connaître le sens nu et littéral du texte; comment il a été traduit dans les plus anciennes versions, ou entendu par les plus anciens commentateurs; trouve-t-on des traces de ce fait majeur dans les annales des peuples, autres que celles des Hébreux? Voilà ce que nous demandons de notre traducteur, et nous n'hésitons pas à dire que cette méthode est aussi raisonnable, si toutefois elle n'est pas aussi *rationaliste*, que de faire comme M. Cahen, qui, sans discussion, sans attaque aucune, infirme ce fait d'un seul mot, en l'appelant un *apologue*.

Nous ne comprenons pas mieux ce qu'il dit ensuite du *danger* qu'il y aurait à vouloir *établir la Bible sur la science*, ou la *science sur la Bible*. Nous croyons, nous, que la Bible et la science doivent se prêter un mutuel secours. Ainsi, quand M. Cuvier, réunissant en un seul faisceau tout ce que la géologie possède d'observations certaines, et tout ce que l'histoire des hommes présente de traditions sur le déluge, prouve qu'il y a eu sur notre planète un bouleversement général, et que l'époque de ce bouleversement s'accorde unanimement avec la date que Moïse lui a assignée, nous croyons que la science apporte en cela son secours à la Bible. Lorsqu'au contraire, les historiens, pour débrouiller l'histoire si obscure de l'Asie ; les voyageurs pour se rendre compte de cette partie du monde, et en particulier de la Palestine et de l'Égypte, n'y marchent, comme Châteaubriand,

Michaud, Léon de La Borde, que la Bible à la main, nous pensons qu'à son tour la Bible vient au secours de la science; et nous ne voyons pas le danger qui peut menacer l'une et l'autre. D'ailleurs, cent fois dans son ouvrage, M. Cahen lui-même s'aide de toutes les sciences acquises, pour expliquer les passages du texte; et en cela, il a fait précisément ce que nous demandons d'un traducteur *scientifique*.

Ainsi, nous pensons, ou que M. Cahen n'a pas assez bien saisi notre pensée, ou que nous nous trompons sur l'interprétation de la sienne. et il est probable que nous ne lui faisons ici qu'une mauvaise chicane.

D'ailleurs, nous convenons de bonne foi que d'importantes améliorations ont été faites dans les volumes qui ont suivi les deux premiers: ainsi que nous l'avions demandé, il nous a fait connaître quelques-unes des interprétations rabbiniques: des notes philologiques, nombreuses et choisies, puisées dans les idiomes étrangers à la langue hébraïque, ont été ajoutées, et plusieurs dissertations importantes accompagnent chaque volume. Nous espérons consacrer prochainement un article à ces travaux séparés, dont nous nous contentons de mentionner aujourd'hui les plus importans.

Le troisième volume contient, 1° un extrait du *Moré nébouchime*, ou *Guide des personnes égarées*, sur la pensée principale et intime de la loi hébraïque dans ses dispositions sur les sacrifices; 2° la traduction du *Traité de Philon sur les animaux propres aux sacrifices* et sur les *diverses espèces de sacrifices;* 3° un *Traité de la lèpre et de l'éléphantiasis*, par M. le baron Larrey; 4° enfin une *Notice sur le calendrier talmudique* encore en usage chez les Israélites pour la fixation des solennités religieuses.

Le quatrième volume publie des *Réflexions sur le culte des anciens Hébreux, dans ses rapports avec les autres peuples de l'antiquité*. Ce travail, que l'on doit à un Israélite, M. S. Munk, est extrêmement important, et il faut savoir d'autant plus de gré à M. Cahen de l'avoir joint à son volume des *Nombres*, que les idées de M. Munk sont entièrement opposées aux siennes, et se rapprochent beaucoup plus de celles que nous avons développées dans les *Annales;* aussi nous nous en occuperons d'une manière spéciale, ainsi que d'un *Extrait des lois de Manou*, que

M. Munk a traduites du sanscrit, et qui nous apprennent une particularité propre à jeter un grand jour sur l'histoire des peuples anciens, et sur les relations qui existaient entre eux. En effet, on y voit avec surprise que les mêmes observances légales, abstinences, purifications, distinctions d'animaux, consécrations d'objets, dont il est fait mention dans le *Lévitique* et les *Nombres*, se retrouvent aussi, presque dans les mêmes formules, dans les lois de Manou. On lit en outre, dans le même volume, une *Dissertation sur la zône des villes lévitiques et sur le chemin sabatique*, matière si obscure et si difficile à éclaircir.

Enfin, le cinquième volume, celui qui vient de paraître, renferme, outre le *Deutéronome*, une excellente *Notice sur les Samaritains et leur état actuel*. M. Cahen y a joint le texte des lettres que les Samaritains de Naplouse en Syrie adressèrent, il y a quelques années, à M. de Sacy, et dont nous avons parlé avec détail dans les *Annales*[1]. Enfin, on trouve dans le même volume une *Dissertation sur la femme hébreue*, et sur le *Mariage chez les Juifs modernes*.

En attendant que nous parlions plus au long de ces publications, qui ajoutent au mérite incontestable de l'édition de la Bible de M. Cahen, nous allons, selon notre coutume, mettre nos lecteurs à même de juger si les éloges que nous avons donnés à sa traduction lui sont dus, et, pour cela, nous citerons un de ces cantiques de Moïse, dans lequel le législateur des Hébreux, au moment de mourir, recueillant pour ainsi dire toutes ses forces, se montre une dernière fois, et avec une égale hauteur et une égale magnificence, grand poète et grand prophète. Nos lecteurs verront, nous l'espérons, dans ce morceau, comment M. Cahen, mieux qu'un autre, s'attache à rendre dans sa traduction, le mouvement, la tournure et la physionomie du texte. Nous y ajoutons quelques-unes de ses notes, qui font connaître aussi la partie critique et philologique de cette traduction.

Dernier Cantique de Moïse, avant de mourir.

1. Prêtez l'oreille, cieux, je vais parler;
Terre, écoute les paroles de ma bouche.

[1] Voir les nos 22 et 23, tome IV, p. 241 et 321.

2. **Qu'elle ruisselle comme la pluie, ma doctrine;**
Que ma parole coule comme la rosée,
Comme une averse sur l'arbuste,
Comme des torrens d'eau sur l'herbe.
3. **Car c'est le nom de Iehova que j'invoque;**
Apportez de la magnificence à notre Dieu.
4. **Le Rocher [1]! parfaite est son œuvre;**
Car, dans toutes ses voies, juste,
Dieu de vérité, sans iniquité,
Il est droit, il est intègre.
5. **Ils se sont corrompus;**
A lui (la faute)? non,
A ses enfans la honte;
Race pervertie et dépravée [2].

[1] הצור *Le rocher*. Ounklousse תקיפא דשלמין עובדוהי *le fort* dont les œuvres sont parfaites. Septante θεὸς, *Dieu*, et *II Sam*. ch. 22, v. 32, ils traduisent ce même mot par κτίστης, *créateur* (de צור *former*). C'est l'opinion du *Siphri*. V. *I Rois*, ch. 7. v. 15; *Jérém*., ch. 1, v. 5. Les poètes comparent volontiers Dieu à un rocher, lieu de refuge. Selon Herder (*Poésie des Hébreux*, tome 1, p. 365), le mot צור qui revient encore dans ce cantique, v. 15, 30, 31 et 37, est emprunté au Sinaï et aux rochers de l'Arabie, où les Hébreux sont si long-tems restés, et où fut contractée l'alliance.

[2] שחת לו לא. Ce verset est difficile. Septante: ἡμάρτοσαν οὐκ αὐτῷ τέκνα μωμητά, *ils ont péché non à lui les enfans blâmables*; ils paraissent avoir lu לא לו et ils traduisent שחתו. Ounklousse a le même sens חבילו להון לא ליה בניא דפלחו לטעותא *ils ont corrompu à eux* (la voie), *non à lui*, *fils adorant des idoles*. Le Ierouschalmi dit: חבילו בניא עובדיהון ולא קדמוי מחבלין אלא להון *les fils ont corrompu leurs œuvres, mais non à lui* (Dieu) *ils ont corrompu*, fait du mal, *mais à eux*. C'est ce que dit aussi Iar'hi: מומם של בניו היו ולא מומו *c'était le défaut de ses fils et non le sien*. Selon Na'hmeni, le sens est ainsi: השחיתו לו בניו מומם *les défauts de ses fils ont-ils nui à lui* (Dieu)? *non*, et suppl. *à eux ils ont nui*. C'est aussi l'opinion d'Aben Esra, qui trouve que le singulier de שחת n'est pas une difficulté, et il cite le verset 7 suivant pour exemple, où le singulier et le pluriel se rapportent au même sujet. Nous trouvons de même, *Job*, c. 35, v. 6, אם חטאת מה תפעל בו ורבו פשעיך מה תעשה לו *si tu as péché, qu'est-ce que cela lui fait? en multipliant tes crimes que lui fais-tu*? Louis Capelle traduit à peu près dans le même sens, et Fagius intervertit l'ordre des mots de ce verset: דור עקש ופתלתל *génération dépravée et perverse*, לא בניו *qui ne sont pas ses fils*, qui ne reconnaissent pas Dieu pour leur père, שחת לו

6. Est-ce à Iehova que vous attribuez cela,
Peuple insolent et sans intelligence?
N'est-il pas ton père? n'est-ce pas lui qui t'a acquis, formé, [installé?
7. Remémore les jours du monde,
Méditez les années, génération par génération;
Interroge ton père, il te l'indiquera;
Tes vieillards, ils te le diront.
8. Lorsque le Très-Haut établit les nations,
En dispersant les enfans de l'homme,
Il fixa les limites des peuples,
Selon le nombre des fils d'Israel;
9. Car la part de Iehova, c'est son peuple;
Jacob est le cordon limite de son héritage;
10. Il l'a trouvé dans une contrée déserte,
Dans une solitude aux effroyables hurlemens;
Il l'a enveloppé, élevé, conservé,
Comme la prunelle de son œil.
11. Comme l'aigle surveille son nid,
Plane sur ses petits,
Étend les ailes,
Les prend, les porte sur ses pennes;
12. Ainsi Iehova seul l'a dirigé (Israel);
Avec lui, point de Dieu étranger.

s'est corrompu, a dépravé son esprit, מומם *dans leur ignominie* De même Lowt, *de Sac. Hebræer. Poesi: corrupit illi filios non jam suos ipsorum protervitas.* לא בניו serait comme לא עם—אל אל du verset 21. Les accens toniques toutefois ne favorisent pas cette explication: לא ayant un *tip'ha*, accent disjonctif, ne peut être joint à בניו; de même לו ayant un *mer'ha* est joint à לו, c'est pourquoi l'explication de Na'hmeni est préférable, et c'est d'après elle que nous avons traduit. Quant au mot שחת ordinairement construit avec l'accusatif, il se trouve aussi quelquefois avec le datif; voyez *Nomb.*, ch. 32, v. 15; *I Sam.*, ch. 23, v. 10. Le Samaritain a שחתו לא לו בני מומם *ils ont corrompu, non pas à lui, les enfans du défaut*. C'est le pluriel שחתו que paraissent avoir lu Ounklousse et les Septante. Justi prend לו pour un pléonasme, et regarde לא בניו מומם comme une interruption du poète même. *Il a détruit — non, c'est leur propre faute.* פתלתל de פתל *fausser, pervertir:* ce verbe est inusité au *Kal;* on en trouve le *Niphal*, *Gen.*, ch. 30, v. 8, et *Prov.*, ch. 3, v. 8; le *Hithpael*, *Ps.* 18, v. 27, et *II Sam.*, ch. 22, v. 27.

13. Il l'a fait monter sur les éminences de la terre [1],
Manger les fruits des champs,
Sucer, le miel du rocher,
L'huile, dans le grès cailloutoux.
14. La crême de la vache,
Le lait des agneaux et des chèvres,
La graisse des moutons,
Les béliers, fils du Baschane, les boucs,
Avec la moelle du froment.
Le sang du raisin,
Tu l'as bu pour vin.
15. Ieschouroune [2] devint gras et se cabra;
(Car tu t'es engraissé, épaissi, arrondi;)
Il abandonna son Dieu, son auteur,
Et flétrit le Rocher de son salut.
16. Ils le rendent jaloux de (Dieux) étrangers,
L'irritent par des abominations.
17. Sacrifient à des démons, à des *non-dieux*,
A des dieux qu'ils ne connaissent point,
Nouveaux, venus depuis peu,
Vos pères ne les ont pas vénérés.
18. Ton roc générateur, tu en as perdu souvenance;
Tu as oublié le Dieu qui t'a engendré.
19. Iehova le vit, et repoussa d'indignation
Ses fils et ses filles.
20. Il dit: Je détournerai ma face d'eux;
Je verrai quelle (sera) leur fin.

[1] במה—במותי *Lieu élevé.* Les langues sémitiques, dit Gesenius (*Dict. héb. chald., all.*), n'ont pas de racine בום dont במה pourrait dériver; et il ajoute que ce mot pourrait bien être d'origine persane; באם le plus haut de chaque objet, tel que le toit; *βωμός*, en grec, signifie *autel*, *temple.* Ounklousse traduit תוקפו *fort*, c'est encore *élevé.* Il s'agit ici de la Palestine, pays montagneux.

[2] ישרון *Ieschouroune.* Ounklousse ישראל *Israel;* Septante ἠγαπημένος; Vulgate, *dilectus*, *choisi.* Pagninus croit que ישרון est un diminutif de ישראל; Herder, que c'est un nom d'amour, de caresse, qui représente Israel comme un jeune homme. Ce mot se trouve encore plus loin, ch. 33, v. 26; et *Isaie*, ch. 44, v. 2.

Ils sont une race de perversité,
Des enfans sans probité.
21. Ils m'ont rendu jaloux d'une *non-divinité*,
Ils m'ont irrité par leurs frivolités;
Et moi je les rendrai jaloux par un *non-peuple*,
Par une nation sotte, je les irriterai.
22. Car la colère s'est enflammée dans mes narines,
Elle brûlera jusqu'aux derniers confins du *Schéôl*,
Consumera la terre et ses productions,
Et embrasera les fondemens des montagnes.
23. J'amasserai sur eux des calamités,
Tous mes traits, je les épuiserai contre eux.
24. Desséchés de famine,
Rongés de la fièvre, d'exhalaisons pestilentielles;
J'enverrai sur eux la dent de la bête (féroce),
Avec la fureur de celles qui rampent dans la poussière.
25. Au dehors, l'épée rendra orphelins,
Dans l'intérieur des maisons, la frayeur;
Et le jeune homme et la jeune fille,
Le nourrisson et l'homme aux cheveux blancs.
26. J'ai dit : je veux les anéantir,
Je ferai cesser leur souvenir parmi les hommes.
27. Si je ne craignais la rage de l'ennemi!
Ces oppresseurs méconnaîtraient peut-être cela;
Ils diraient peut-être :
C'est notre main qui est haute,
Ce n'est pas Iehova qui a fait tout ceci.

28. C'est une nation à conseils pernicieux,
Il n'y a point de raison en eux.
29. S'ils étaient sages, ils réfléchiraient là-dessus,
Ils penseraient à leur fin.
30. Comment un seul poursuivrait-il mille,
Deux mettraient-ils dix mille en fuite,
Si ce n'est que leur rocher protecteur les a vendus,
Iehova les a livrés?
31. Car comme notre rocher n'est pas leur rocher,
Que nos ennemis soient juges.

32. Leur vigne est du vignoble de Sedome,
Des champs d'Amora;
Leurs baies, des baies d'absinthe,
La grappe pour eux remplie d'amertume;
33. Leur vin, l'écume du dragon,
L'atroce fiel des vipères.
34. N'est-ce pas caché chez moi,
Scellé dans mes trésors?
35. Qu'à moi est la vengeance et la rémunération [1],
Au tems où leur pied glissera;
Car il est prochain le jour de leur malheur,
Leur avenir a hâte d'arriver.
36. Car Iehova jugera son peuple,
Il aura du regret de ses serviteurs
Quand il verra l'évanouissement de la puissance,
L'anéantissement de toute clôture, de toute forteresse.
37. Il dira : où (sont) leurs dieux,
Le rocher qui avait leur confiance?
38. Qui mangeaient la graisse de leur victimes,
Buvaient le vin de leurs libations?
Qu'ils se lèvent, qu'ils vous aident,
Qu'ils vous couvrent.
39. Reconnaissez maintenant
Que moi, moi je (le) suis,
Et point de Dieu à côté de moi,
C'est moi; je tue et vivifie,
Je blesse et je guéris,
De ma main on ne peut s'échapper,
40. Car j'étends vers les cieux ma main,
Et dis : je vis en toute éternité.

[1] לי נקם *A moi la vengeance*. Samaritain ליום נקם *au jour de la vengeance;* les Septante l'expriment. לעת *Au tems*, qui suit, paraît favoriser la leçon du Samaritain, mais peut aussi l'avoir occasionée, dit Vater, pour perfectionner le parallélisme. ושלם Sept. ἀνταποδώσω, *je payerai ;* Ounklousse de même ואנא אשלם, comme si le texte portait ואשלם. Vulgate de même, *et ego retribuam*. Houbigant ponctue נקום ואשלם. Mendelsohn, que nous avons suivi ici, traduit dans ce sens. לעת *Au tems;* le ל a souvent cette signification, voyez *Gen.*, ch. 8, v. 11; il faut suppléer ensuite אשר בו *dans lequel*.

41. Lorsque j'aiguise l'éclair de mon glaive,
Et que ma main saisit la justice,
J'exerce la vengeance sur mes adversaires,
Je me ferai payer de mes ennemis.
42. J'enivrerai mes flèches de sang,
Mon glaive dévorera de la chair,
Du sang des morts, des captives,
Du crâne dépouillé de l'ennemi.
43. Nations! félicitez son peuple,
Car il venge le sang de ses serviteurs,
Exerce la vengeance sur ses adversaires,
Est réconcilié avec le pays, avec son peuple.

Nous croyons en avoir assez dit en ce moment pour faire sentir l'importance des travaux de M. Cahen, et montrer le désir que nous avons qu'ils soient continués. On sait, en effet, combien est vive notre sympathie pour les publications qui ont pour but de faciliter l'étude, pour nos écoles catholiques, des langues, et en particulier de la langue hébraïque[1]. Les secours qu'offre la Bible de M. Cahen sont réels, et les défauts que nous avons signalés nous paraissent peu à craindre pour les personnes qui peuvent s'occuper de ces études, et auxquelles nous nous adressons. Dans un autre article, nous essaierons, mais avec toute la convenance possible, de faire voir le doigt de la Providence dans ce fait, assez extraordinaire en effet, qui nous montre le rationalisme pénétrant ce corps si long-tems immobile des croyances Judaïques[2].

A. BONNETTY,
De la Société asiatique de Paris.

[1] Voir l'article que nous avons donné, pour faciliter cette étude, dans le n° 26 des *Annales*, tome V, p. 137.
[2] Voir le troisième article, tome XIII, p. 111.

Cosmographie chrétienne.

DES OPINIONS COSMOGRAPHIQUES

DES PÈRES DE L'ÉGLISE,

EN RÉPONSE A UN ARTICLE DE M. LETRONNE.

Injustice des accusations portées par M. Letronne contre l'Église et contre la Bible. — Il exagère l'opposition de auteurs orthodoxes et de la science cosmographique. — L'Église n'a jamais pris parti contre le mouvement ou la sphéricité de la terre — La Bible est désintéressée dans cette question.

Nous avons lu avec surprise les assertions suivantes dans un article inséré dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 mars, par un inspecteur-général de l'Université.

«La terre plate, le ciel formant une voûte solide, au-dessus de » laquelle est la couche des eaux célestes, voilà, dit M. Letronne, » les notions fondamentales de la Cosmographie biblique, et celles » que les saints Pères y ont vues, *parce qu'elles y sont réellement*. » Ce n'est vraiment qu'à l'aide des interprétations les plus forcées, » qu'on peut voir dans le texte autre chose que ce qu'ils y ont vu; » on n'a réussi à faire de Moïse un géologue, qu'en le rendant » complétement inintelligible, en lui ôtant jusqu'à l'ombre du » sens commun... Du reste, ce n'est qu'après que les immortelles » découvertes de Keppler, de Huyghens et de Newton eurent

» repoussé de proche en proche dans l'absurde toutes ces idées » puériles qu'on avait défendues pied à pied comme orthodoxes, » qu'on a fini par reconnaître comme indifférent à la foi, ce » qu'on avait long-tems déclaré hérétique. »

Il y a là plus d'assertions que de preuves, et je m'inscris en faux contre ce peu de paroles.

Je dis que M. Letronne exagère étrangement l'antagonisme de l'orthodoxie et de la science cosmographique.

Je dis qu'il n'est pas exact d'affirmer que l'Église ait pris parti contre le mouvement de la terre dans les tems modernes, et contre sa sphéricité dans les tems anciens.

Je dis enfin que la Bible est complétement désintéressée dans des questions de cette nature.

Et d'abord il ne faudrait pas oublier que c'est un prince de l'Église romaine, un commentateur de la Genèse, qui, le premier parmi les modernes, a fait revivre l'hypothèse de Pythagore et d'Aristarque de Samos, sur le mouvement de la terre. Le cardinal de Cusa a été cet homme, et il était mort neuf ans avant la naissance de Copernic, un siècle tout entier avant celle de Galilée [1].

Copernic lui-même, qu'était-il? un chanoine catholique, et son glorieux livre *de orbium cœlestium revolutionibus*, fut dédié au pape Paul III.

Dès le tems même où Tycho-Brahé venait de protester contre Copernic [2], où le grand Bacon démentait Galilée, un catholique, dont l'orthodoxie ne fut jamais suspecte, le Minime Mersenne, commentateur de la Genèse, éditeur de Galilée,

[1] Le cardinal Cusa est mort le 11 août 1464. Copernic naquit le 19 février 1473; Galilée en 1564.

[2] Puisque j'ai nommé Tycho, je révélerai une singulière inadvertence de M. Letronne; il parle des *obstacles qu'opposèrent les théologiens de Rome aux progrès des sciences d'observation, en mettant le savant Tycho dans la nécessité de recourir à un système astronomique infiniment moins raisonnable que celui de Ptolémée*. Or, Tycho était un chanoine luthérien, marié, vivant en Danemark, hors de la portée des théologiens de Rome, et favori du roi danois Frédéric II.

apologiste de Descartes, publiait le traité d'Aristarque de Samos, *de Mundi systemate, partibus et motibus ejusdem.* Un autre prêtre français, Gassendi, professait ces principes et partageait avec Galilée la gloire de la restauration des sciences physiques et astronomiques.

Je ne parle point de Pascal, assez bon physicien, je crois, bien qu'il eût foi à l'Écriture-Sainte et à l'Église; mais je rappellerai que la gravitation, méconnue par Leibnitz, combattue un moment par Jean Bernouilli, ne fut naturalisée (qu'on me passe le terme) dans le monde savant, que par deux Minimes, les pères Jacquier et Leseur, tous deux professeurs à Rome [1].

Quant à la condamnation de Galilée, le fait est vrai; mais ne doit point être dénaturé, comme on le fait en l'isolant. Dans son *Histoire de l'Astronomie moderne*, Bailly (j'en citerais un autre, si j'en avais un moins suspect de partialité pour le St.-Office) a présenté cette condamnation sous son véritable point de vue, quand il a dit : « Nous ne devons pas juger cette faute avec » les lumières de notre siècle; *le système de Copernic n'avait alors » de partisans qu'en Allemagne ; la masse des astronomes était con- » tre.* » Pourquoi vouloir que l'inquisition fût en avant du siècle en ce point, et que ses membres fussent meilleurs astronomes que Tycho-Brahé ou Bacon?

D'ailleurs, il serait loyal de s'entendre une fois sur ce qu'on nomme la persécution de Galilée. Ce grand homme avait enseigné la rotation de la terre dans sa chaire et dans ses écrits, sans s'attirer aucune censure ecclésiastique. Mais, en 1616, il alla plus loin, et entreprit de prouver théologiquement, dans une lettre à la duchesse de Toscane, non-seulement que le système de Copernic était conciliable avec la Bible (ce qui est très-

[1] Le P. Jacquier n'avait que vingt-huit ans lorsqu'il publia le premier tome de son grand ouvrage : *Isaaci Newtoni Philosophiæ naturalis Principia mathematica.* De ce jour seulement Descartes fut détrôné, malgré l'appui tout-puissant alors de Fontenelle. L'intimité des pères Leseur et Jacquier est un des traits les plus rares et les plus nobles de l'histoire des sciences; ils travaillaient séparément, et se communiquaient ensuite le résultat : mais jamais on n'a su auquel des deux appartenait la leçon préférée : eux-mêmes l'avaient oublié.

vrai), mais qu'il est fondé sur l'Écriture. Il exigeait que le pape en fît presque un dogme : c'est le témoignage formel de l'illustre Guichardin, son ami, alors ambassadeur de Florence à Rome (dépêche du 4 mars 1616). Les théologiens du Saint-Office, dominés par les idées reçues, lui firent défense de professer sa doctrine; mais aucune rétractation ne fut exigée. De retour à Florence, en 1617, Galilée composa ses fameux *dialoghi sopra i due massimi sistemi del mondo, Tolemaico e Copernicano*, qui parurent en 1632. Il surprit même une approbation du maître du sacré-palais, pour l'impression de cet ouvrage. Mais l'inquisition, blessée de la persistance de l'astronome florentin, le cita devant elle; et, le 22 juin 1633, elle prohiba les *dialogues*, en fit rétracter la doctrine par Galilée, et le condamna à une détention qui dura six mois. C'était trop, sans doute; mais il faut reconnaître que le pape Urbain VIII allégea cette peine par tous les adoucissemens dus à l'âge et à la gloire de Galilée[1]. Quel autre tribunal eût puni moins sévèrement ce qui était alors considéré comme une hérésie par récidive?

[1] « J'arrivai à Rome, écrit Galilée, le 10 février 1633. Je fus mis en arrestation dans le *délicieux* palais de la Trinité du Mont, séjour de l'ambassadeur de Toscane. Le lendemain, je reçus la visite du Père Lancio, commissaire du S.-Office, qui me prit avec lui dans son carrosse... Nous arrivâmes au palais du S.-Office. Je fus présenté par le commissaire, à l'assesseur, avec lequel je trouvai deux religieux dominicains; ils me prévinrent civilement que je serais admis à expliquer mes raisons devant la congrégation, et qu'ensuite on entendrait mes motifs d'excuse, si j'étais jugé coupable. Le jeudi suivant, je parus en effet devant la congrégation; mais, pour mon malheur, mes preuves ne furent pas saisies. » Le 30 avril, poursuit M. Biot, on renvoya Galilée chez l'ambassadeur, avec défense de sortir du palais, mais avec permission de se promener librement dans les vastes jardins qui en faisaient partie. Durant l'instruction, on lui donna pour prison le logement même d'un des officiers supérieurs du tribunal, avec faculté de se promener dans tout le palais. On lui laissa son domestique, et il put, tant qu'il le voulut, recevoir des visites et écrire à ses amis. Après le jugement, il habita le palais de l'archevêque de Sienne, son ami et son élève, palais magnifique, entouré de superbes jardins. Enfin, le 16 décembre 1633, le pape lui permit de résider librement à la campagne, près de Florence, et plus tard l'entrée de cette ville lui fut accordée. (*Biogr. univers.*, au mot *Galilée*). — « Il y a pour l'envie, dit à ce

Toute cette affaire, on le voit, est le fait personnel d'une des congrégations dont s'aidait le pape dans les affaires de l'Église. Mais il n'y eut point jugement doctrinal du souverain-pontife; aucun décret fulminé *ex cathedrâ*, après l'examen solennel fait en pareille occurrence par les cardinaux, n'est intervenu sur la question. Il n'y a donc rien là dont on puisse se prévaloir, même contre un ultramontain, pour affaiblir l'autorité de l'Église : tout se réduit à une erreur alors partagée par les plus grands esprits, par les juges les plus compétens, et à l'application, extrêmement mitigée, des peines portées par la législation séculière elle-même, contre les novateurs en matières religieuses. C'est ce qui a été reconnu par un protestant célèbre, Mallet-Dupan, dans le *Mercure de France*, du 17 juillet 1784[1].

Les accusations de M. Letronne contre l'Église des premiers siècles ne sont pas plus concluantes.

Sans doute la sphéricité de la terre a été niée par plusieurs pères de l'Église; mais par quel décret, dans quel concile, l'Église en corps s'est-elle prononcée contre ce théorème cosmographique? N'est-ce pas se moquer, que d'ériger en doctrine publique de l'Église les opinions publiées au 6e siècle de notre ère, par Cosmas, ce marchand d'Alexandrie, qui s'était fait moine après avoir parcouru le monde oriental, mais qui n'a été revêtu d'aucune fonction, et n'a joui d'aucune autorité dans la catholicité contemporaine? Cosmas lui-même ne dit-il pas qu'il tenait son système d'un chaldéen appelé Patrice, promu plus tard, selon lui, au siége épiscopal de la Perse, et

sujet M. Biot, des armes propres à chaque pays : Galilée en Italie fut hérétique, comme Descartes en Hollande fut athée.» En effet, l'une de ces condamnations ne prouve pas plus contre nous que l'autre contre les protestans.

Quant à la première comparution de Galilée devant l'inquisition en 1616, Lalande (*Astronomie*, livre v) reconnaît que, si la question théologique fut tranchée contre le Florentin, la question scientifique fut réservée, et qu'*il fut toujours permis*, MÊME A ROME, *d'adopter le système de Copernic comme hypothèse*. On sait que Lalande se piquait d'être athée.

[1] *V*. aussi le *Journal des Savans*, décembre 1784.

n'est-ce point une preuve palpable que cette théorie n'avait point cours auparavant à Alexandrie, et qu'elle était loin d'être l'opinion commune des Chrétiens sur ces matières [1] ?

Mais, continue M. Letronne, la plupart des docteurs chrétiens crurent à l'existence de plusieurs cieux; et il en cite trois: saint Hilaire de Poitiers, saint Augustin et saint Basile de Césarée. Encore saint Hilaire déclare-t-il expressément qu'il serait téméraire d'en citer le nombre. On convient qu'Origène soutenait, au contraire, que l'opinion de la pluralité des cieux ne pouvait se démontrer par l'Écriture-Sainte, et on n'allègue point que cette doctrine d'Origène ait été condamnée par l'Église. Que reste-t-il donc sur ce point? des opinions divergentes, et la neutralité de l'Église sur ces controverses. Qu'importe qu'au moyen-âge le vénérable Bède et Raban-Maur aient embrassé tel ou tel parti dans une discussion si complétement indifférente à l'orthodoxie? qu'importe même que le plus grand nombre des auteurs ecclésiastiques ait admis un second ciel disposé de telle ou telle manière? n'est-il pas écrit dans les livres saints : *Mundum tradidit disputationi eorum?* M. Letronne ne donne-t-il pas lui-même la clef de ces assertions, quand il cherche dans Philolaüs et dans Plutarque la racine de la division du ciel, telle qu'elle est indiquée dans les écrits de Raban-Maur et de Bède, et, quand généralisant cette observation, il laisse échapper cet aveu remarquable : « Les pères étaient » presque à leur insu, sous l'influence des opinions populaires » qui dominaient encore les esprits même assez éclairés, et de » celles qui avaient été soutenues dans les écoles philosophiques » des païens... C'est ainsi que les idées cosmographiques aux- » quelles l'autorité des saints Pères donna tant de crédit, remon- » tent presque toutes aux écoles philosophiques de la Grèce. »

De bonne foi, comment veut-on qu'il en fût autrement? pourquoi ces hommes d'éloquence et de vertu, que nous révérons comme nos maîtres dans la science de Dieu, auraient-ils deviné Keppler et Newton? Y a-t-il eu parmi eux un seul astronome de profession? nommez-le. Ont-ils prétendu ériger en dogmes leurs opinions particulières sur les sciences cosmolo-

[1] *V.* les paroles de Cosmas, dans l'article même de M. Letronne.

giques? en aucune sorte. Ecoutez saint Augustin, cité par saint Thomas : « Lorsque j'entends un chrétien qui ignore ces » systèmes que les philosophes ont imaginés sur le ciel et les » étoiles, sur la révolution du soleil et de la lune, je ne laisse » pas de l'écouter avec patience, comme un homme qui exprime » son opinion. » Et en effet, ajoute saint Thomas en cet endroit, *c'est une chose vraiment nuisible, que d'affirmer ou de nier que telle opinion est essentielle à la doctrine chrétienne, quand elle n'y a pas même rapport* [1]. On voit qu'on n'a pas attendu les découvertes de Newton pour proclamer l'indifférence de l'Église sur les thèses de cette nature.

Certes, l'Église n'a jamais rêvé qu'elle eût mission d'en-haut pour faire des cours de physique générale et d'astronomie. Ce n'est point comme précurseur de Copernic, que le Verbe de Dieu s'est fait chair, qu'il a conversé avec les hommes ; c'est pour rendre au genre humain ses titres, que le polythéisme avait rendus méconnaissables; c'est pour régénérer le monde dans la vraie notion de Dieu, de l'homme, de la société humaine ; c'est pour le retremper dans le sentiment du droit et la conscience du devoir. Jésus-Christ n'a point dit à ses apôtres : Allez, enseignez à toutes les nations l'hypothèse de Pythagore et d'Aristarque de Samos. Il leur a dit : Allez, prêchez la bonne nouvelle à toute la terre ; dites aux hommes qu'ils sont tous frères, et que le règne de Dieu est près de commencer en eux : *dicite illis, appropinquavit in vos regnum Dei* [2]. Ainsi parlait le maître. Que firent les disciples? *Egressi autem circuibant per castella, evangelizantes et curantes ubique,... et prædicabant ut pænitentiam agerent* [3]. C'était mieux faire, ce semble, que de compléter Hipparque et de devancer Ptolémée.

Pour revenir à M. Letronne, il me paraît difficile d'absoudre son argumentation en tout ceci, du reproche de légèreté ; il avoue que les Pères ont été dupes de la science profane de leur tems, et il veut rendre la Bible et l'orthodoxie responsables des erreurs scientifiques de tant d'hommes supérieurs. Il re-

[1] S. Thom., *Opusc.*, 10—18.

[2] Luc. x, 9.

[3] Luc. ix, 6. — Marc. vi, 12.

prend dans saint Basile une imagination singulière sur la place des eaux célestes et la triplicité du ciel, et il cite sur ce sujet même des rêveries plus étranges encore de Parménide et de Platon. Bien plus, quand les textes lui manquent pour accuser les Pères d'ignorance ou de témérité en ces matières, il les rend solidaires avec les écrivains hétérodoxes : tranchons le mot ; il classe parmi les Pères des hérésiarques notoires, Théodore de Mopsueste, par exemple [1], auquel s'appliquent presque seul les sections 3 et 4 de son article. Est-ce à nous, chétifs, de rappeler à M. Letronne, que Théodore, évêque de Mopsueste, a été anathématisé par le 5e concile œcuménique assemblé à Constantinople?

En ce qui touche la mémoire des Pères de l'Eglise, les traits de l'article que nous combattons sont donc sans portée : *telum imbelle sine ictu.* Voyons s'ils auront plus de force contre la Bible.

M. Letronne articule que les textes des Livres saints ont dû inévitablement tromper les auteurs ecclésiastiques sur la constitution de l'univers, et il se moque des interprétations récentes que plusieurs de ces textes ont reçues. Nous lui ferons raison successivement sur l'un et l'autre de ces reproches.

A l'appui du premier, M. Letronne cite Cosmas, qui, lisant dans saint Paul que Moïse avait élevé dans le désert un *tabernacle cosmique* (τὸ ἅγιον κοσμικὸν) [2], en tira cette conséquence, déjà présentée par Théodoret, que ce tabernacle était construit sur le modèle du monde, et qu'ainsi le monde était d'une forme toute semblable au tabernacle, c'est-à-dire, que c'est un coffre carré dont le ciel est le couvercle. Cosmas s'étaie en

[1] C'est par une préoccupation analogue que le savant académicien cite sans cesse dans son article, et pêle-mêle avec les Pères, le grammairien Jean Philoponus, un des chefs des trithéistes, hérétiques qui niaient l'unité de Dieu. Philoponus était du reste un écrivain distingué, sur lequel on peut voir la *Bibliothèque* de Photius et celle d'Elie Dupin, t. VI, p. 12.

[2] Le texte de S. Paul porte ἅγιον au lieu de ἅγον cité par M. Letronne. Voir le *Nouveau Testament* en grec, édition de Londres. Guil Bowyer, 1728, Les deux mots signifient *un lieu saint*, *un temple*.

outre de ces paroles d'Isaïe : *qui extendit velut nihilum cœlos et expandit eos sicut tabernaculum ad inhabitandum* [1] .... *Dominus Deus creans cœlos et extendens eos* [2], et d'un verset de Job, que M. Letronne traduit ainsi : « J'ai incliné le ciel sur la terre [3]. » — Or, je le demande, quand saint Paul oppose le tabernacle cosmique, le tabernacle fait par ordre de Moïse, au tabernacle céleste, peut-il y avoir du doute sur le sens de sa pensée, et ne faut-il pas rendre κοσμικὸν par *terrestre,* comme on le ferait s'il y avait dans la Vulgate *tabernaculum mundanum*, ce qui serait la traduction littérale de τὸ ἅγιον κοσμικόν. Où et quand κοσμικὸν a-t-il signifié *fait à l'image du monde?* C'est donc à Cosmas qu'il faut renvoyer le reproche d'interprétation forcée, que M. Letronne adresse à Deluc et à d'autres savans de cet ordre. Car, est-ce la faute d'Isaïe et de Job (les deux plus grands poètes de l'antiquité, sans peut-être en excepter David lui-même), est-ce la faute de ces hommes inspirés, si la magnificence de leur langage est travestie par un marchand en je ne sais quel sens prosaïque et matériel où n'a pu descendre leur pensée? est-ce la faute de la Bible ou celle des hommes, si, pour prouver qu'il ne saurait y avoir plus de sept planètes, on opposait à Galilée le chandelier à sept branches du tabernacle, et jusqu'aux sept églises d'Asie, qui sont nommées dans l'Apocalypse?

M. Letronne lui-même contesterait-il que le sens naturel des termes bibliques était en aide, au contraire, à ceux des auteurs ecclésiastiques qui, persuadés, comme Eusèbe de Césarée et Jean Philoponus, de la forme sphérique de la terre et de sa suspension dans l'espace, s'appuyaient du psaume CIII : *Qui fundasti terram super stabilitatem suam* (v. 5), et de ce passage de Job : *Qui extendit aquilonem super vacuum et appendit terram super nihilum* (XXVI, 7)?

Une seule conclusion ressort du savant travail de M. Letronne : c'est que les erreurs cosmographiques des Pères avaient leur source, non pas dans la Bible, mais dans les philosophes que ces grands esprits avaient la bonté de croire plus instruits

[1] Is., XL, 22.

[2] Is., XLII, 5.

[3] M. Letronne cite le ch. XXXIII, v. 38. Ce passage ne s'y trouve point, et nous doutons qu'il soit écrit dans la Bible dans les termes cités.

qu'eux-mêmes sur ces matières, parce qu'ils s'en étaient occupés davantage. Si, par exemple, ils placent des anges dans la région sublunaire, et les font présider aux mouvemens des astres, c'est que Xénocrate, Varron, Plotin, avaient enseigné des opinions analogues. Il n'y a rien à répondre à Jean Philoponus, on en convient, quand il dit : « Que ceux qui se portent défenseurs du sentiment de Théodore (de Mopsueste), » nous disent dans quel endroit de l'Ecriture divine ils ont appris que des anges mettent en mouvement la lune, le soleil et » chacun des astres..... Comme si Dieu, qui a créé le soleil, la » lune et tous les astres, n'avait pu leur imprimer le mouvement » ainsi qu'il a donné aux corps pesans et légers une tendance à » se précipiter sur la terre. »

Tout ce qui résultera donc des vastes lectures de M. Letronne, c'est que les auteurs ecclésiastiques (qu'il ne faut pas confondre avec les Pères, bien que les Pères en fissent partie) ont souvent cherché dans la Bible des argumens à l'appui des doctrines qu'ils empruntaient à la science païenne, et que ces argumens ne sont pas toujours heureux; c'est qu'on ne peut raisonnablement imputer aux livres saints des billevesées scientifiques, dont le germe, et quelquefois même le développement, était partout ailleurs; c'est enfin qu'on ne peut rien induire de tout ceci contre l'Eglise, ni contre les Pères eux-mêmes, ni surtout contre l'Ecriture-Sainte.

Quant aux conciliations récentes de la Genèse avec la science contemporaine, je ne comprends pas les paroles de M. Letronne ; il veut que les jours de la cosmogonie mosaïque soient des jours de 24 heures, comme les nôtres, mesurés par la révolution de la terre autour du soleil. J'en demande pardon au docte académicien; c'est lui qui, par là, rendrait Moïse complétement inintelligible. En effet, la Genèse parle de jours avant la création du firmament, qui eut lieu le 2e jour; avant celle de la terre, qui se fit le 3e jour; avant celle du soleil et des astres, qu'il ne place qu'au 4e jour. Il serait difficile d'admettre, avec le professeur du Collége de France, que ce récit *devient clair et facile* quand on le prend à la lettre; mais qu'il *demeure véritablement inexplicable* lorsqu'on part du point de vue scientifique de Kirwan ou de Deluc.

Au reste, je suis bien aise que l'occasion me soit donnée de le dire ici; notre prétention n'est pas de *faire de Moïse un géologue*, mais seulement de maintenir que la géologie n'a rien qui renverse le récit genèsiaque. Il est assurément fort remarquable qu'à une époque antérieure de plusieurs siècles à tous les livres profanes, un écrivain juif ait, contrairement aux myriades d'années des ères chaldéenne, indienne ou chinoise, posé en fait que l'homme est récent sur la terre, et qu'il est le dernier né de la création; ce que la science n'a reconnu que de nos jours. Mais nous voulons bien n'en tirer aucun avantage en faveur de l'inspiration de la Genèse.

Il fut un tems où l'on avait ameuté toutes les sciences, jusqu'à l'arithmétique, contre la révélation; et ce parti pris à l'avance fit moins de mal encore à la foi qu'à la science, tant la partialité des observations nuisait à leur exactitude! Force fut bien toutefois aux croyans de suivre leurs adversaires sur le champ de bataille qu'ils leur avaient fait. C'est alors que Deluc et Kirwan descendirent dans l'arène géologique, et certes leurs hypothèses sont bien autrement plausibles, bien autrement scientifiques que celles de Buffon et des incrédules. Mais enfin ce ne sont que des hypothèses, et le tems n'est pas encore venu où toutes les lois de la nature, toutes les conséquences de la création seront connues et dévoilées; où les sciences humaines ayant atteint toute leur perfection, il s'opérera une réconciliation entre toutes les connaissances et la révélation chrétienne. Ce nous est assez, quant à présent, que le désaccord dont on fait tant de bruit entre les données de la science et celle de nos livres saints, n'existe pas, et des hypothèses suffisent à cette conclusion; car il suffit qu'une conciliation des textes sacrés et des découvertes du savoir humain, soit démontrée plausible, pour que la foi ne reçoive de ces découvertes aucune atteinte.

Et, pour ne parler que de la science géologigue en particulier, comment détruirait-elle la Genèse? Cette science donne des successions et pas de dates; elle établit entre les faits observés par elle des relations de priorité et de postériorité; mais elle se reconnait impuissante à mesurer l'intervalle chronologique qui les sépare; l'unité de tems d'une telle chronologie nous manque tout-à-fait.

Je puis donc légitimement répéter ici ce que j'ai posé au commencement de cet article : l'orthodoxie et la Bible sont complétement désintéressées dans les questions qui se débattent sur ces matières.

Th. Foisset.

P. S. Je terminais ce que l'on vient de lire, lorsque m'est tombé dans les mains le *Journal de l'Instruction publique*, du 16 mars 1834. J'y ai trouvé une analyse des cours d'histoire et de morale que professe M. Letronne au collége de France.

Cette analyse m'a fait connaître (vraiment je suis bien provincial, dites-vous) que, pour la plus grande gloire de l'histoire et de la morale, M. Letronne a employé toute l'année 1833 à combattre la tradition de l'universalité du Déluge, et qu'il s'occupe à établir présentement que l'Egypte n'a point été peuplée par l'isthme de Suez, attendu que ses habitans primitifs n'ont rien d'asiatique. Nous serions fort curieux de savoir sur quels indices le savant professeur fonde cette dernière opinion, assurément très-nouvelle et démentie, jusqu'à preuve contraire, par la consanguinité frappante des civilisations égyptienne, indienne et persane, comme par l'étroite connexité des religions asiatiques avec celle d'Egypte. Quant aux objections contre l'universalité du Déluge, celles que résume le *Journal de l'Instruction publique* se réduiraient à soutenir que, la Genèse mise à part, il n'y a pas dans les traditions du genre humain, des raisons suffisantes de croire à un déluge universel ; ce qui serait loin d'équivaloir à une démonstration destructive du récit biblique.

Cette feuille émet le vœu que le cours de M. Letronne soit publié. Je le désire sincèrement ; car de ce jour seulement les objections de M. Letronne seraient connues ; de ce jour seulement la réfutation en deviendrait possible, et, pour un chrétien, qui dit possible en pareil cas, dit certaine.

On le voit, l'incrédulité reprend en sous-œuvre les travaux de destruction qu'elle avait tentée contre la foi. M. de Paravey nous en avertissait en dernier lieu pour la question des zodiaques, et voici que le *Journal de l'Instruction publique* nous me-

nace, au nom de la cosmographie, de la géologie et de l'ethnographie combinées. Eh bien! nous, nous nous confions dans l'inanité même de ces tentatives : *si consurgat adversùm me prælium, in hoc ego sperabo.* Nos ennemis ont à eux le pouvoir, mais nous avons, nous, la vérité. Ils ont les chaires publiques, les académies, la presse. Mais la presse aussi nous appartient, et, Dieu aidant, avec des études consciencieuses et avec la presse, nous triompherons des chaires et des académies [1]. Car nous avons des promesses qui ne mentent point, des promesses qui n'ont point failli à l'Église en des crises plus graves que la crise présente, et c'est à nous qu'il a été dit : *confidite, ego vici mundum* [2].

[1] Voir dans Eusèbe (*Préparat. Evangél.*, l. IX) les textes de Bérose, d'Hiéronyme, de Méton de Mnaséas, d'Abydène, qui ont écrit sur l'origine des Égyptiens, des Chaldéens, des Assyriens et des Arabes, et qui étaient les antagonistes des Juifs. Ces textes sont autant de témoignages frappans de la tradition païenne sur le Déluge universel. Voir aussi dans les *Annales* (tome v, Nos 25 et 30, juillet et décembre 1832, pages 40 et 429), l'opinion de Cuvier sur cette question, et un épisode fort curieux du grand poème indien du Maha-Barata.

[2] Voir une autre réfutation des opinions de M. Letronne sur la cosmographie des pères, dans notre tome XVII, p. 261.

Histoire.

DE LA CONVERSION DE CLOVIS,

ET DE L'INFLUENCE

DE L'ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME DANS LES GAULES.

Le vase de Rheims. — Clovis, Clotilde et saint Remy. — Ce dernier dit quelle est la foi chrétienne. — Comparaison avec le culte païen. — Le christianisme est la vraie religion sociale. — Raisons politiques de la conversion de Clovis. — Influence du christianisme sur toute le civilisation actuelle.

Nous avons souvent parlé de l'injustice des jugemens portés par les historiens du siècle dernier sur l'établissement du christianisme, et sur l'influence plus ou moins grande que les princes pouvaient avoir eue dans sa propagation. Dans un article spécialement consacré à Constantin [1], nous avons prouvé que sa conversion personnelle était une question de peu d'importance, eu égard à la conversion de la société presqu'entière, et en particulier des basses classes du peuple, qui s'opérait alors. Ce mouvement des populations vers le christianisme devait nécessairement entraîner la conversion de celui qui voulait se mettre à leur tête.

[1] Voir l'article : *De la conversion de Constantin, et de la protection qu'il accorda au christianisme*; inséré dans notre n° 8, tome II, p. 125.

Il est encore un autre prince dont la conversion a été diversement interprétée, et souvent calomniée dans un sens contraire au christianisme. Nous voulons parler de Clovis, ce chef des Francs, le premier roi chrétien de notre France. Nous nous proposions de consacrer un article spécial aux motifs qui ont pu le déterminer à entrer dans le sein de l'Église, lorsque nous avons trouvé ce sujet traité dans un ouvrage qui vient de paraître [1]. Son auteur, M. Audibert, ex-maître des requêtes au conseil-d'état, n'est pas tout-à-fait de notre école ; mais il est de celle de ces écrivains qui jugent le christianisme sans passion, et savent concevoir l'action qu'il a été appelé à exercer sur les destinées des peuples qui nous ont précédés. Sous ce rapport, il est aussi un de ceux qui aident à renverser l'édifice si frêle et si artificiel créé par les historiens du 18e siècle. A tous ces titres, ce morceau doit trouver place dans nos *Annales*.

Clovis.

La simplicité de douze pêcheurs sans secours et sans art a changé la face de l'univers.

BOSSUET.

« Des soldats se pressent en foule autour des dépouilles amoncelées devant les portes de Reims ; ce sont les Francs avec leur figure sauvage, avec leur chevelure rouge. Sans casque, et la tête toute nue, sans cuirasse et le corps à peine couvert d'une toile légère, ils ont pour arme dans la main une espèce de javelot terminé par deux pointes de fer recourbées en forme de crocs, arme terrible avec laquelle, comme le lion avec ses dents, ils déchirent leur ennemi. D'où viennent-ils ? de vaincre, non-loin dans la plaine, les Alains, peuples indisciplinés, qui, après avoir franchi le Tanaïs, le Danube, le Rhin, s'étaient un moment arrêtés sur les bords du Liger ; ils ne tardèrent pas à le traverser aussi pour se mettre encore une fois en marche au pas de course, ravageant et pillant jusque sous les murs de Reims. C'est là que

[1] *Histoire et Roman*, vol. in-8o, prix 7 fr. 50, chez Dufey, libraire. Sous cette forme un peu légère, M. Audibert prélude à des publications plus graves sur l'histoire des derniers événemens politiques qui se sont passés en France.

les Francs leur ont appris qu'ils ne devaient pas aller plus loin. En fuyant, les vaincus abandonnent l'immense butin dont le partage va servir de récompense à la victoire.

Au milieu des vainqueurs sanglans et joyeux, il en est un qui domine cette fête des camps.

A sa chlamyde parsemée d'abeilles, à ses cheveux tressés et retenus sur le front par trois cercles d'or pur, à sa voix forte et nourrie dans l'habitude du commandement, la taille haute, une hache à la main, le regard fier l'attitude imposante, si jeune qu'il serait à peine un homme s'il n'était un héros, le chef des Francs, le successeur des Ricimer, des Marcomir et des Teudôme, Clovis enfin, le superbe Clovis, laisse aisément deviner en lui la majesté du rang suprême.

Dans ce butin où sont pêle-mêle les joyaux et les armes, où des captifs jetés sous les pieds des chevaux, attendent un maître comme dernière espérance; où, dans les chars traînés par des taureaux, on a entassé les coupes d'or du festin et les vêtemens tissus par les vaincus dans l'espoir du triomphe; là, parmi tant de richesses, un vase du culte des chrétiens brille des feux de l'éméraude et du saphir. Les Alains le dérobèrent dans la basilique consacrée à celui qui, faisant de sa croix un autel, en fut tout à la fois la victime et le dieu. Devant ce dieu, Clovis a vu plus d'une fois Clotilde, sa royale compagne, baisser un front sur lequel ont coulé les ondes du baptême. « Je veux ce vase; il sera ma part », dit-il en balançant sa hache menaçante.

Tandis que l'armée entière se tait, un seul, plus audacieux que l'armée, s'écrie : « Pour qu'il soit ta part, attends du moins que le sort te le donne » ; et le monarque ne daigne pas même répondre à celui qui réclame son droit fondé sur l'égalité du partage. Plus tard, un an après, allant plus loin dans la hardiesse de sa puissance, Clovis saisira le plus frivole prétexte pour fendre d'un coup de hache la tête du téméraire soldat; mais aujourd'hui, dévorant son offense, il affecte de prendre avec tranquillité le riche ornement de l'autel des chrétiens, qu'il remet à l'un de ses gardes, en lui montrant du doigt les murs de la ville.

Du haut de ces murs, Clotilde, entourée d'une cour jeune et charmante, assistait à cette pompe toute guerrière. Elle était

modeste sous la pourpre des rois, comme on l'est sous la bure de l'artisan; elle était simple avec le sceptre, comme le sont les bergères avec leur houlette : mais sa simplicité avait quelque chose de ces bergères qui, à la voix du Très-Haut, chassent devant elles les conquérans; mais sa modestie rappelait cette vierge visitée par un ange, et recevant de lui la promesse qu'elle enfanterait un fils qui serait tout ensemble prophète et roi, pontife et Dieu.

C'est dans les mains de Clotilde que ce vase précieux est déposé. Clotilde le reconnaît avec une pieuse joie; c'est elle, c'est sa ferveur qui en avait paré l'autel de la basilique, où, plus chrétienne que reine, elle a plus d'une fois prié pour un époux qu'il lui tardait de voir prier lui-même.

La nuit cependant est venue Les Francs sont rentrés sous leurs tentes. Clotilde attend son époux; il arrive, il se montre, terrible encore sous ses armes, mais le sourire dans les yeux. « Je vais m'éloigner de toi, Clovis, lui dit-elle, mais pour un seul moment. Ce vase que tu n'as pas laissé profaner par la main du soldat, est trop long-tems absent des lieux où chaque jour je vais placer sous la garde de Dieu tout le bonheur que tu me donnes. Jamais je n'eus tant besoin d'implorer ce Dieu. Des peuples guerriers ont franchi nos frontières et traversé les fleuves; pour me rassurer, il ne faut rien moins, Clovis, que ton courage et le ciel. » Puis, comme par une illumination soudaine, Clotilde presse son époux de la suivre : « Tu veilleras sur ma prière; tu joindras ton âme à ma voix; Clovis, le vrai Dieu accueille tous ceux que lui amènent les dangers ou le malheur. »

Elle achève à peine, et déjà tous deux sont sortis du palais. Tout est simple, tout est facile quand on marche dans les décrets de l'Eternel. Les remparts tombent, le jour s'arrête, la bouche des faibles est éloquente, la main du berger atteint le front des géans, et voilà tout-à-l'heure qu'un farouche Sicambre est conduit aux pieds du Christ par une femme, être timide et tremblant.

Arrivés à un cloître construit non loin de la basilique, les époux sont reçus par un religieux qu'on eût dit placé là pour les attendre. La vue de ce religieux porte dans l'âme du monarque un sentiment qui lui était encore inconnu : le respect.

Cette pâleur, cette sévérité de visage, l'horreur de ce cilice qui couvre le corps, de cette ceinture de fer qui serre les reins; la retraite, la solitude, tout parle, tout crie, tout est animé dans cet homme. Chez lui les passions ont été si bien vaincues, que, même avant de la quitter, il n'a déjà plus rien de la terre.

« Depuis long-tems, Clovis, dit le vieillard, j'espérais ta présence. Plus tu avances dans les Gaules, plus le christianisme te cerne. Prenant place à tes côtés, il se trouve jusque sur ton trône. Refuseras-tu d'être aussi sa conquête? L'Occident te demande un Constantin. Le lieu saint qui te reçoit ne dirait-il rien à ta pensée? Ce n'est point le hasard qui t'a pris par la main; car les actions de ceux qui règnent ne sont pas ainsi abandonnées. Pasteurs des peuples, les rois s'en font suivre; et Dieu, pasteur des rois, les guide à son tour, pour que peuples et rois marchent d'un pas et plus ferme et plus sûr. »

« — Sans donner à ma présence, en ce lieu, une cause divine, vieillard, si par ta bouche je puis connaître ton culte, j'en rendrai grâce au hasard. Comme roi, il est important que je sache si ce culte n'est pas anti-social, ainsi que ses ennemis le lui reprochent. Comme homme, mes yeux ne se refuseront pas à ses clartés, s'il porte en effet avec lui la lumière.

» Dis-moi : quel est le christianisme? En nous promenant ici tous deux, nous respecterons la prière de Clotilde. »

Le monarque prononça ces paroles avec une grande douceur. Il prit par la main le religieux, et tous deux s'enfoncèrent dans le cloître, dont les arcades, en se découpant sur le ciel d'une belle nuit, semblaient former une longue suite de tableaux à cadres de pierre sur un fond d'azur semé d'étoiles.

Après un moment de silence, le religieux, d'un ton inspiré, dit à Clovis:

« Notre culte, devant être universel, a pour chaque homme un langage particulier. Terrible ou consolant, simple ou sublime, le christianisme arrive par mille chemins divers aux esprits incultes comme aux intelligences éclairées, à la raison des rois comme au bon sens du peuple. Ma parole sera donc sans effort à la hauteur de ton diadème.

» Connais ma religion : elle convertit en se révélant. L'obscurité des oracles est la langue des dieux imposteurs; la bouche

du vrai Dieu est, au contraire, pleine de clarté; et de même que sa main, en passant sur la terre, a déchiré le bandeau des aveugles, de même la religion qu'il nous a laissée donne aux intelligences la lumière.

» Le christianisme est empreint des deux caractères qui se manifestaient dans Jésus-Christ. Ouvrage d'un Dieu législateur, il est tout à la fois un culte et une législation. Par l'un, il rapproche l'homme de la divinité; par l'autre, il unit l'homme à ses semblables. Le chrétien est formé, en naissant, pour être citoyen de cette vie et citoyen de l'éternité.

» Quelle société avait vu son harmonie réglée par la présence même de celui qui règle les grandes harmonies du Ciel? Tout sage qui jusqu'alors avait réparé l'ordre des États, condamnait lui-même son ouvrage en doutant de sa durée. N'est-ce pas Lycurgue qui fait jurer qu'on ne touchera pas à ses lois avant son retour, et qui, maître de ce serment, fuit et ne reparaît plus? ô faiblesse! le législateur est obligé de cacher sa mort pour que sa législation puisse vivre.

» A Rome, Numa s'enveloppe dans une pieuse imposture : c'est une nymphe qui l'inspire. Il avait deviné que la loi, pour être quelque chose, a besoin de se couvrir des respects dus à la divinité. Aussi Rome baissa la tête en voyant sortir d'un bocage ce Moïse païen.

» Pour la terre arrachée au mensonge, les tems sont accomplis où le vrai Dieu est venu faire des lois et les proclamer lui-même. Ce Dieu, homme, roi, législateur et victime, est arrivé sans armée, sans sceptre, sans tonnerre; il ne vient même plus cette fois avec cette apparence terrible qu'il avait sur le mont Sinaï. Là cette montagne fumait de la majesté du Seigneur; ici, dans les campagnes de la Judée, sur les bords du Jourdain, toute sa puissance est dans sa parole. Rien de plus simple que les discours de Jésus; les enfans le comprennent et viennent à lui.

» Dès ce moment, la société chrétienne existe. Les droits du fondateur de cette législation nouvelle ne pouvant plus être pesés comme s'il s'agissait d'un de nos semblables venant nous dicter des lois : voilà l'autorité.

» Nul ne se croyant plus sage que la sagesse suprême, ne tentera de renverser l'ouvrage établi : voilà la durée.

»Se soumettre à un autre, c'est s'abaisser; en cédant à Dieu, on s'élève: voilà l'obéissance, mais grande et noble.

»Ce qui était vrai pour les uns ne l'était pas pour les autres; désormais la vérité étant la même pour tous, puisque tous reconnaissent celui qui l'a révélée : voilà l'universalité.

»Pour faire accepter des lois, il faut une force quelconque, et qui la possède peut en abuser pour lui ou pour ceux qui l'aident; mais Dieu, en qui toute force réside, ne tenant rien des autres, peut à chacun faire sa part: voilà la justice.

»Les codes humains, où sont enregistrés les châtimens, sont faits pour réprimer le crime. Le code divin est fait pour inspirer la vertu; ceux-là vengent la société; celui-ci lui conserve son innocence: voilà les mœurs.

»Enfin, ce farouche patriotisme, nourri de la haine contre l'étranger, cède à cet amour commun et fraternel dans lequel sont embrassés tous les chrétiens de toutes les patries: voilà la guerre plus difficile; la voilà surtout plus humaine.

»Telle est l'organisation sublime de cette société nouvelle. Pour l'établir sur la terre, où sont ses armées? les voici: elles se composent de douze disciples, pauvres comme le maître.

» Ils partent, ces douze disciples, porteurs du nouveau code des nations. Forts de leur faiblesse, les voilà s'acheminant, sans se douter que le but de leur voyage est d'aller placer la croix sur la couronne des Césars; les maîtres du monde seront soumis aussi bien que le monde. Chose admirable! Rome par la victoire, s'était approprié non-seulement les trésors, les terres, les cités des vaincus, mais encore leurs arts, leurs lumières, et jusqu'à leurs religions. Elle concentrait ainsi dans ses murs la civilisation de l'univers, pour la pousser en avant avec plus de force. Le génie de la Grèce respirait dans ses marbres et dans son éloquence; à côté de l'Égyptien Sérapis, Bacchus l'Indien avait pris place au Panthéon. Les vaisseaux enlevés à Carthage portaient pour enseigne la louve de Romulus; le bronze mêlé d'or venait de Corinthe pour se façonner en lauriers sur le front des empereurs; la pourpre de Tyr, parure des rois, ornait la toge des patriciens; tout à la fois vaste citadelle dressée au milieu des nations pour les contenir, vaste musée enrichi de tous les monumens de l'intelligence humaine, vaste

olympe où tous les cultes de la terre semblaient avoir envoyé une députation de leurs dieux, Rome la superbe, Rome avait tout ramassé sur un point, pour que le christianisme, comme d'un seul coup, pût conquérir tant de conquêtes. C'est là qu'il marche en foulant la poussière des idoles brisées; c'est là que, monté au plus haut sommet de l'esprit humain, il jette de toutes parts les flots de sa lumière inattendue, et vient avec sa miraculeuse civilisation remplacer la civilisation des hommes, qui s'efface et qui s'éteint, emportant avec elle sa législation oppressive et ses dieux corrupteurs.

» Admirons de tels prodiges; comptons-en les effets en parcourant la ville païenne, où le christianisme, véritable fluide céleste, pénètre dans les lois, les mœurs, les institutions, afin d'opérer la révolution sociale la plus complète qui ait jamais étonné la terre.

» Il change d'abord la guerre: c'est-à-dire qu'il change Rome tout entière et d'un seul coup, car la guerre c'est Rome.

» Quand ses soldats attaquaient une nation idolâtre comme eux, il fallait que celle-ci songeât à défendre les dieux, la patrie et la liberté. Rome égorge les enfans, traîne les femmes en esclavage, promène la charrue sur la poussière des villes abattues; mais dès qu'elle devient chrétienne, dès qu'elle n'a plus à combattre que des peuples également chrétiens, tout prend une face nouvelle; le Christ donne des entrailles à la victoire: le peuple qui succombe conserve la vie, la liberté, les lois, et toujours les autels, où vaincus et vainqueurs viennent se réunir pour prier.

» La guerre chez les chrétiens n'est qu'un différend, un simple duel entre deux armées. Le fond de la société n'est ni ébranlé ni même atteint. Chez les nations idolâtres, la guerre est l'extermination même. Les Grecs si policés considéraient tous leurs ennemis comme des barbares; ils les dégradaient par ce nom, ils les jetaient hors du monde social, pour avoir le droit de les détruire. Parmi nous le baptême est une sorte de civilisation universelle; quiconque l'a reçu est homme devant un homme.

» Du champ de bataille cette religion arrive au Forum, où le tribun harangue la multitude, où il lui rappelle que des patriciens ont usurpé les terres prises à l'ennemi, et dues au peuple Romain comme prix de la victoire; qu'il peut donc par la vio-

lence reconquérir son droit de partage. Triste lutte entre le peuple et les grands, où la propriété est sans cesse disputée ! Le sol tremble moins sous le pas des chrétiens ; un seul mot le raffermit, mais ce mot est venu de la bouche de son législateur : « Tu » ne convoiteras jamais le bien d'autrui. »

» Toujours en compagnie de cette religion, arrivons sur le marché public auprès de l'esclave : « Tu m'appartiens, lui dit-» elle, cet homme qui veut t'acheter m'appartient aussi ; vous » êtes tous deux chrétiens. A quel titre l'un vient-il attenter à la » liberté de l'autre ? Point de servitude ! Les enfans d'un Dieu ne » sauraient être les esclaves de l'homme. »

» Active et vigilante, nous la voyons accourir au-devant d'un père armé contre son fils. « Que fais-tu ? s'écrie-t-elle.—Sa vie » est à moi.—Sa vie est à Dieu.—L'état me la donne.—Dieu » la garde ; j'abolis une loi de sang ; je te fais, par mon autorité » sacrée, protecteur et non bourreau des tiens.—Qui es-tu pour » me parler ainsi ?—La religion chrétienne : tombe à mes pieds ; » maintenant te voilà père. »

» Elle dit, et déja nous la trouvons auprès d'une femme dégradée au milieu de ses compagnes, nombreuses épouses d'un seul homme. Chassée, puis rappelée, vendue ou prêtée, n'est-elle pas une créature sortie de la main du Seigneur ? Femme, dont la noble tête fut trop long-tems humiliée, une place plus relevée t'appartient dans la famille. Le christianisme le veut ainsi : les lois obéiront.

» Tu n'iras plus également, au jour du mariage, implorer Junon, compagne incestueuse d'un Dieu adultère. La vierge chrétienne, recevant un époux aux pieds de nos autels, trouve dans le ciel une vierge à qui peuvent s'adresser les soupirs et le trouble de sa pudeur. Le mariage se ressent de cette pureté primitive ; il demeure chaste et pieux. Combien est admirable tout ce que fait la religion pour lui imprimer l'ordre, pour perpétuer sa durée ! Chaque fois que le mariage crée une famille nouvelle, c'est presqu'un petit royaume qui se trouve fondé : il a ses lois, ses coutumes ; l'autorité s'y partage entre deux époux. L'amour, à qui il n'est plus permis de s'égarer, les unit et se plaît à descendre sur les enfans, jeune peuple d'où sortiront à leur tour les souverains d'une foule d'autres familles.

» Ne frémis-tu pas en rencontrant sur la voie publique le nouveau-né qui ne trouve pas même dans la vie la pitié de sa mère? Ne frémis-tu pas à l'aspect de ce vieillard battu de verges pour un peu d'or qu'il ne peut rendre? N'es-tu pas saisi d'horreur à la vue de ces esclaves massacrés sur le tombeau d'un maître? Tu détournes les yeux de ces spectacles; c'est pour en rencontrer un plus affreux : pressés, entassés dans un temple, là sont encore des esclaves expirant sous la main des bourreaux, parce que leur nombre surcharge la cité comme un luxe inquiétant.

» Partout, dans la législation païenne, la force lève une tête insolente. Le glaive des prétoriens fait les empereurs; un citoyen tient dans les fers des milliers de citoyens, le riche écrase le débiteur pauvre, le mari chasse sa femme, le père tue ses fils; il fut même une république où la jeunesse égorgeait, comme devenue inutile, la vieillesse languissante. En proclamant la justice, le Christ, d'un mot, a tout affranchi.

» Veux-tu suivre maintenant la marche du christianisme dans l'univers? Victorieux, parce qu'il pose, partout où il arrive, les bases d'une société complète; éternel, parce qu'il sera impossible de lui substituer quelque chose de meilleur, nous l'avons vu en Italie; nous le retrouvons, tant il est rapide, en Grèce, où Paul convertit Corinthe; en Afrique, où Tertullien se mesure avec les faux-dieux et les écrase; aux murs de Bysance, où il est allé chercher l'empire Romain qui s'y était refugié, croyant rajeunir en se donnant une ville nouvelle; en Judée, où le Calvaire est devenu le Capitole du monde régénéré. Il vient de naître, il est partout. Les Barbares eux-mêmes se laissent apprivoiser par la doctrine modeste de Jésus. Puis il pénètre dans les Gaules; puis toi-même, Clovis et tes Francs, semblez n'être venus que pour vous incliner devant lui. Tu ne peux ignorer que déjà dans ton armée le Christ a répandu sa lumière.

» — Ta confiance appelle la mienne, interrompit vivement Clovis; le christianisme avait été dénoncé à ma vengeance : on vint me dire qu'il éteignait toute ardeur guerrière. Le chrétien, m'assurait-on, n'a plus ni patrie ni courage. Privé du combat que son culte interdit, au lieu de lauriers on le couvre de cendres. Ma colère allait réveiller les supplices; mais un jour, dans la chaleur d'une bataille indécise, il fallait un dernier effort;

quelques-unes de mes légions en abusèrent. Pour marcher, elles m'imposèrent des conditions : d'avance elles me firent payer la victoire. Je triomphai. En revenant du carnage, j'aperçus une cohorte toute mutilée ; « Soldats ! m'écriai-je, que voulez-vous » pour tant d'exploits ? — Rien, me répondirent-ils ; notre ré» compense n'est pas de ce monde. Dieu nous a dit de te défen» dre, toi, le roi ; toi, le fils et le représentant de la patrie. Notre » sang t'appartient : Dieu nous en tiendra compte.... » C'étaient des chrétiens. Maintenant continue ; un tel exemple m'avait disposé à t'entendre.

» — Tu as donc pu le voir par toi-même, le christianisme pénètre aussi bien au fond des âmes que dans les lois et dans les institutions : comme la vie, il circule dans toutes les veines du corps social.

» Compagnon de l'homme, il marche avec lui ; à la naissance, il nous reçoit ; à la mort il nous assiste ; au combat, il bénit nos drapeaux ; dans nos misères, il a des palais pour le pauvre et pour le malade. Il m'est facile de dire tout ce que fera le christianisme, car je sais tout ce qu'il est. On le trouvera partout : on le verra, au milieu des glaces voisines du ciel, portant l'hospitalité dans des lieux qui ne sont pas même habités par des hommes ; on le verra, au pied de l'échafaud, recevant dans ses bras le criminel que la loi pousse à la mort. C'est ainsi que, ne bornant pas sa sollicitude à veiller sur l'ensemble de la société, il va chercher et prendre chacun de ses membres pour l'envelopper.

» Il t'enveloppera, toi aussi. Clovis, je t'ai appris quel législateur est descendu du ciel pour nous en apporter la sagesse ; je t'ai montré la concorde née du précepte qu'il faut aimer les autres comme nous-mêmes, la paix des familles assurée par la bonne foi des mariages, les nations réconciliées, l'esclavage aboli, la propriété tellement protégée qu'on a interdit jusqu'au désir du bien étranger. Enfin, sans te remettre sous les yeux tous les détails de cet immense tableau, sache que, pour consacrer cette législation, ouvrage d'une puissance toute divine, un grand sacrifice fut nécessaire ; et, comme il n'y avait pas d'holocauste assez grand pour le consommer, Jésus-Christ se donna

lui-même : l'autel fut à Jérusalem, mais le sang de la victime baigna l'univers.

» Maintenant c'est à toi de juger : tel est le plan vaste et magnifique de cette société qu'on pourrait appeler une république céleste. Sans art, sans éloquence, j'ai laissé ces beautés immortelles te frapper de leur seule autorité : je n'ai fait que soulever le voile. Ainsi, dans le temple, à Jérusalem, la main d'un lévite inconnu, enfant ou vieillard, suffisait pour ouvrir le sanctuaire, et montrer l'arche sainte placée sous la garde des chérubins. »

Il se tait.

Si plusieurs religieux n'étaient entrés dans le cloître, Clovis serait demeuré long-tems absorbé dans ses pensées. « Mes compagnons de solitude viennent me chercher, reprend le vieillard ; nous allons prier ensemble pour les chrétiens que le sommeil délasse. Ainsi la terre n'est jamais sans commerce avec son Dieu : si quelqu'un souffre, nous demandons la fin de ses misères ; si quelqu'autre oublie le Créateur, nos cantiques suppléent à l'oubli de la créature. Tandis que, dans un culte grossier, c'était la flamme des réchauds qu'on ne laissait point éteindre, chez nous, dont le culte est fait pour l'âme et pour l'intelligence, c'est le feu des prières qu'on ne laisse jamais mourir. »

Le monarque se joint au pieux cortége ; il entre dans l'église. Au milieu de l'obscurité profonde, les lampes de l'autel forment autour de la croix de Clotilde une sorte d'auréole. Rangés en cercle, des religieux de tout âge entonnent les louanges du Très-Haut. L'un d'eux accomplit les saints mystères. Pour la première fois, Clovis en est le témoin. Immobile, étonné, plein de respect, appuyé contre un pilier en face de l'autel, le fier Sicambre répète par un mouvement involontaire de ses lèvres des prières qu'il ne comprend pas encore. Combien ce sacrifice lui semble pur ! Dans les cérémonies du culte des druides, dans celles des païens, on ne sait prier qu'avec la hache ou le couteau. Mais ici, chez les chrétiens, point d'animaux égorgés. Ici, la main du sacrificateur ne s'égare jamais dans des entrailles fumantes. Gloire au Messie ! il a tout lavé, jusqu'au parvis des temples.

C'est de la sorte que cette nuit s'achève.

Clovis en s'éloignant reconduit sa compagne chrétienne, qui jamais ne lui sembla si belle.

Rentré au palais tout ému, tout préoccupé, le monarque mande Hagdebert, son ami, son guide; Hagdebert, de tous les mortels le plus renommé par sa sagesse. Clovis aurait plutôt quitté son épée dans un combat, qu'il ne se serait séparé de ce vieillard dans les conseils. Ils réunissent à eux deux ce qu'un homme à lui seul ne saurait posséder que difficilement : une âme de feu, un esprit froid.

« Hagdebert, dit Clovis en le voyant paraître, je viens d'avoir un entretien secret avec l'un des prélats de la Gaule. — Quel en était l'objet? — Son culte. Mais je dois l'avouer, il a moins cherché à faire de moi un disciple de son Dieu, qu'un législateur de sa nation. — Cela devait être. La religion, pour un homme isolé, n'est qu'une affaire entre lui et le ciel; mais quand cet homme est chef d'empire, la religion alors est une affaire entre son peuple et lui. — Que faut-il faire? — Se rendre. — Tu m'en diras la raison. — Sans hésiter. Je vais te montrer le côté politique de cette grande question dont le prélat t'a fait voir le côté social. Depuis long-tems je la médite, je serai bref; la parole du soldat est comme son glaive : elle doit frapper vite et fort.

» Quel a été le but de notre expédition dans les Gaules? non sans doute de les traverser d'un pas plus ou moins rapide, de piller, de ravager, de donner de l'or et des femmes à nos soldats, de prendre de la gloire pour nous, puis de revenir comme des voyageurs dans nos huttes, au-delà du Rhin, près de nos marais fangeux. Nous avons conçu de plus vastes desseins : nous cherchons un ciel pur, une terre féconde; nous voulons en un mot une nouvelle patrie.

» Quelles sont nos ressources?

» Un chef vaillant, toi, que nous avons choisi, toi qui as dépassé toutes nos espérances ; à ta suite marche une armée peu nombreuse, mais bien aguerrie, et surtout animée d'un sentiment que j'appellerai fraternel. Chefs et soldats, tous ont ensemble répandu leur sang. C'est presque l'avoir reçu de la même

mère que de le faire couler sur le même champ de bataille. Nous avons vaincu, nous vaincrons encore; mais toujours se battre, ce n'est pas posséder : la paix seule assure la conquête.

» Quels sont les obstacles?

» Ils sont immenses; il nous faut lutter non contre un roi, non contre ses légions, mais contre un peuple. C'est donc une lutte épouvantable et qui doit finir par nous écraser; car les plus fortes armées périssent, tandis que les peuples ne meurent pas. Lors même qu'on ne parviendrait pas à nous exterminer, il suffirait de la haine nationale pour nous consumer. La haine nationale est un feu qui dévore.

» Les Gaulois n'ont que trop sujet de nous haïr, et voilà pourquoi tout un peuple est contre nous. Ils savent ce qui nous attire chez eux : nous venons pour les dépouiller d'une portion de leur territoire, et, ce qui est peut-être plus cruel encore, nous leur apportons le despotisme, car jamais de l'injustice ne naquit la liberté.

» Nous n'avons pas même le triste avantage d'être appelés par un parti qui, se fortifiant de nos secours, nous prêterait ses ressources en échange; de plus, nous n'aurions devant nous qu'un peuple divisé, par conséquent affaibli.

» Pour accroître les difficultés de notre entreprise, il se trouve encore que ce que nous voulons faire est déjà fait. Nous venons conquérir un pays conquis. Les Romains nous ont précédés; leur rôle est donc meilleur et plus facile que le nôtre; ils nous appelleront *les barbares*, et se serviront des Gaulois eux-mêmes pour nous combattre et nous chasser. Entre deux oppressions, le peuple choisit toujours celle à laquelle il est déjà façonné, tant qu'elle n'est pas trop impitoyable.

» Ajoutons que les Romains, pour s'asseoir dans ce pays, ont fait alliance avec les familles riches et de vieille race, politique dont ils se servent partout où ils veulent enraciner leur domination. Ces familles puissantes ont très-bien compris qu'il valait mieux partager avec eux que de s'exposer à tout perdre en leur résistant : elles ont senti surtout que l'étranger est encore plus accommodant que le peuple auquel on a recours et auquel on donne des armes : car le peuple, une fois qu'il est armé, une fois qu'il est vainqueur, ce qu'il demande, c'est la liberté.

» Tout cela, je l'avais calculé; je n'en ai pas moins secondé ton entreprise, parce que je comptais sur ta fortune Nous pouvions saisir quelque circonstance favorable.

» Cette circonstance se présente-t-elle ? oui.

» Malgré leur prudente habileté, les Romains ont commis une faute : ils ont étouffé le culte des druides, qui était celui de la Gaule, sans pouvoir y substituer le culte païen, qui est le leur. Ceci a deux causes : d'abord les Romains corrompus ne croient plus guère à leurs autels; ensuite les peuples ne sont nullement tentés d'encenser les dieux de leurs vainqueurs. Le christianisme en a profité : il s'est fait la religion des vaincus.

» Mettons-nous donc avec le christianisme. Par-là nous nous donnons pour auxiliaire contre nos ennemis, le peuple même au milieu duquel nous voulons prendre place. A ses yeux nous ne sommes plus des envahisseurs, nous devenons des frères. C'est une grande et puissante alliance qu'une religion ! En mourant pour toi, Clovis, on croira mourir pour Dieu.

» Ce n'est pas tout : ce Dieu est celui des pauvres, il est né dans une étable ; il s'adresse donc à la foule. Le Dieu des malheureux le sera bientôt de toute la terre. Il proclame aussi, dit-on, l'égalité; par conséquent il détruit tous les priviléges et toutes les supériorités de convention. Voilà donc une religion opposée à tout ce que tu veux combattre. Elle chassera les Romains, tu succéderas à leur puissance; elle anéantira l'aristocratie ; avec le tems, qui refait toujours les vieilles choses, tes chefs militaires la remplaceront ; par elle, en un mot, tu entres dans la nation gauloise. Dès-lors, loin de maudire tes victoires, on les bénira : loin d'appeler pour toi des désastres, on facilitera tes succès. Crois-moi, on est bien fort lorsque la terre même sur laquelle on combat semble vous crier : Courage ! »

Pendant qu'il parlait encore, Clovis prenait déjà sa résolution. Jamais Hagdebert n'avait produit sur son esprit une impression si profonde; jamais aussi le vieillard n'avait été l'instrument des desseins d'un Dieu qui, lorsqu'il veut les accomplir, fait tout mouvoir dans le cercle de sa volonté.

L'instant va venir où, après avoir préparé les voies, il parlera lui-même.

Vastes contrées de la Gaule, que déchirent tant de peuples

divers! à la voix maternelle de la religion chrétienne, tous ces peuples vont se réunir dans votre sein, pour ne plus former qu'une seule nation, la plus grande des nations Quand le christianisme paraît, trône et patrie, pouvoir et liberté, tout se combine : tant il est un vrai ciment pour l'édifice social!

Une fois entrés dans cet édifice, les Francs et Clovis ne seront plus les conquérans, mais les citoyens de la Gaule. Elle leur donne sa religion, c'est leur nom qu'ils lui donnent : désormais ce sera la France, non conquise, mais délivrée. Ainsi les préceptes de Jésus-Christ vont semant la liberté dans le monde. L'Orient la reçut des apôtres, l'Occident la reçoit de leurs successeurs. Avec elle, des villes sortiront du désert; les peuples se mettront en communication et en travail; les forêts arrachées au druide, donneront des épis; les institutions, les lois, les mœurs s'adouciront pour se mettre en harmonie avec l'homme devenu chrétien; de pieux cénobites défricheront les terres, cultiveront les sciences; et de toutes parts on verra leurs mains occupées à bâtir cette civilisation nouvelle.

Mais il est tems que cette grande révolution commence.

Clovis s'est élancé sur un champ de bataille, car c'est là qu'il règne. Mais, ô désastre! tout ploie, tout s'ébranle : les Francs, vaincus, dispersés, connaissent enfin la terreur. Un cri change tout : « Dieu de Clotilde, couvre-moi de ton bouclier; vainqueur aujourd'hui, demain je suis chrétien. » L'Éternel répond à ce cri. Aux yeux du monarque, ce n'est plus sur un autel que brille la croix, mais c'est en lames de feu, dans les nues entr'ouvertes. Clovis est entré dans la route où se signalèrent les Josué, les Saül et les David : le Dieu fort l'échauffe de sa puissance. L'armée aussitôt ralliée se retourne, l'œil en feu; d'un pas ferme et facile elle marche à la victoire la plus éclatante.

Temple du Christ, élévé dans les murs de Rheims, ouvrez vos portes à ces guerriers, qui, sous le poids des trophées, demandent une autre gloire; prêtres et lévites, conduits par Clotilde vêtue de blanc et la tête parée de fleurs, apportez la palme qui brillait aux mains des Macchabées; les Francs, en sortant du carnage, viennent à la fontaine où, pour laver toutes les souillures, il ne faut qu'une goutte d'eau et le nom du Seigneur. Entonnez les saints cantiques; que les peuples accourent, qu'ils

saluent le monarque de leurs longues acclamations. La joie d'un royaume est une sorte d'élection populaire, qui, si elle ne donne pas la royauté, la confirme du moins Le voilà qui s'avance, le premier roi chrétien !

« Sicambre, s'écrie un nouveau Samuel, brûle ce que tu as adoré, et adore ce que tu as brûlé. »

A cette voix, Clovis s'étonne, il regarde ; il reconnaît dans Remy, dans le saint évêque dont il va recevoir l'huile du ciel, le même vieillard qui, sous les voûtes d'un cloître, lui entr'ouvrit les grandeurs du christianisme.



Bibliographie.

DISCOURS SUR L'ORIGINE, LE DÉVELOPPEMENT ET LE CARACTÈRE DES TYPES IMITATIFS, qui constituent l'art du christianisme, par M. Raoul Rochette, un vol. in-8°. 2 fr. 50 cent.. à Paris, chez Ad. Leclerc et Comp., imprimeurs-libraires, quai des Augustins, n° 35.

Nous rendrons compte dans le prochain N° des *Annales*, de cette publication remarquable, et par les talens de l'auteur, et par les anciennes recherches qui y sont consignées.

— Sous le titre de VIEILLE FRANCE et JEUNE FRANCE, il va paraître, à dater du 1er avril, une publication nouvelle, politique et religieuse, qui doit exciter l'intérêt. Nous croyons devoir extraire le passage suivant du *prospectus*, qui fera connaître l'esprit de cette publication, et prouvera la direction religieuse imprimée, comme nous l'avons dit, aux esprits.

.... Qu'est-ce que la vieille France?

C'est la vieille religion, c'est la vieille patrie, c'est la vieille foi, c'est le vieux honneur, c'est le vieux courage, c'est la vieille liberté, c'est la vieille gloire.

Les tems ont changé les institutions et les mœurs, il est vrai; mais ce qui est beau n'est point changé. C'est ce que nous voulons dire.

La France se renouvelle; la société se refait. Nous allons à des destinées inconnues. Mais ce serait un délire et un malheur d'imaginer qu'une France toute neuve va commencer, une France sans rapport avec la France ancienne, une France sans souvenirs, sans histoire, sans héros, sans littérature, sans antiquités. Il n'est donné à aucun peuple de se refaire de la sorte. Un tel renouvellement, ce serait la mort ou la barbarie.

Il faut donc lier les tems. La jeune France tient à la vieille France; la société nouvelle ne peut se former sans conserver quelques élémens de la société ancienne. C'est ce que nous voulons faire voir.

On souscrit au bureau de *Vieille France* et *Jeune France*, rue Louvois, n° 10. Prix 12 fr. par an.

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE

Numéro 46. — 30 Avril 1834.

Littérature contemporaine.

LA SAINTE-BAUME,

ROMAN CATHOLIQUE.

M. Joseph d'Ortigue.

IL ne faut pas que nos lecteurs s'étonnent si, en traitant de la littérature contemporaine, nous n'avons point parlé des *romans* qui ont paru dans ces dernières années. La raison, nous le dirons sans détour, en est que nous n'en avons trouvé aucun qui méritât d'être compris dans nos publications. Que les feuilles de chaque jour parlent de tous ces ouvrages, qui comme elles, doivent à peine vivre un jour, à la bonne heure; mais les *Annales*, au moins telles que nous les considérons— qu'on nous pardonne ce regard de complaisance sur nos travaux — s'adressent à des lecteurs choisis, et sont destinées à prendre place dans nos bibliothèques, pour y être long-tems consultées. Nous nous attachons donc, depuis surtout que la direction des *Annales* est concentrée dans nos mains, à n'insérer que des matériaux qui soient toujours utiles, et à ne parler que d'ouvrages qui, par leur fond et par leur forme, donnent

quelque signe certain de vie, marquent quelque changement dans les esprits, et portent le germe de cette littérature nouvelle, religieuse, catholique, que nous attendons, que nous avons quelquefois prédite, et qui aussi viendra.

Que si, dans un ouvrage, nous entrevoyons la structure ou les couleurs de cette littérature nouvelle, si nous entendons résonner un de ces accens qui nous vont au cœur, alors, que le livre soit histoire ou roman, l'auteur prosateur ou poète, nous l'appelons à nous; nous nous entretenons avec lui; et puis nous l'offrons à nos amis, pour qu'ils voient, eux aussi, ce que leur semble dela parole, de la foi, de l'amour, de l'allure du nouveau venu.

C'est ce que nous avons déja fait de quelques auteurs et de quelques ouvrages, et c'est à ce titre que nous allons nous occuper du *roman* que M. d'Ortigue vient de faire paraître sous le nom de *la Sainte-Baume* [1].

M. d'Ortigue est un de ces jeunes ouvriers dont nous avons quelquefois parlé, qui travaillent à la reconstruction de la science, sous la bannière du Christ et de l'Eglise. Il a pris à tâche de régénérer la musique, et de la ramener à la pureté, à la simplicité, à la noblesse de son origine toute divine. Son nom est loin d'être inconnu; depuis plusieurs années, en union de pensées et de travaux avec quelques jeunes artistes, il a mis la main à l'œuvre, semé le germe de ses idées dans le monde musical, et rompu plus d'une lance avec les champions émérites des vieilles méthodes et des vieilles doctrines [2].

Aujourd'hui, dans son roman de la *Sainte-Baume*, il vient jeter au siècle quelques nouvelles idées, ou plutôt il veut essayer de revêtir de la forme nouvelle du roman, les simples et

[1] 2 vol. in-8°, prix 15 fr., chez Eugène Renduel, rue des Grands-Augustins, 22.

[2] Depuis 1829, M. d'Ortigue a publié successivement ses idées sur la musique, dans le *Correspondant*, l'*Avenir*, la *Revue Européenne*, la *Revue de Paris* et le *National*. Ces différens articles ont été recueillis dans le *Balcon de l'Opéra*, qui n'est pas un roman, mais un ouvrage d'art. Il publiera bientôt deux volumes sous le titre de *Palingénésie musicale*, dont nous aurons occasion de parler. Il rédige en ce moment les feuilletons de musique de la *Quotidienne*, où il signe J. d'O....

antiques doctrines de la religion catholique. On sait combien peu de place occupe la religion dans la plupart de ces productions, qui jonchent en si grand nombre les librairies de Paris et des provinces. Dans toutes ces vies fictives qui sortent si incomplètes, si singulières, si hideuses, de la tête de nos jeunes et de nos vieux auteurs, on y parle bien toujours de morale et de croyance chrétiennes, mais jamais de la religion, de la morale, des croyances chrétiennes, telles qu'elles sont en effet. Même dans la plupart de ces ouvrages dits *moraux* ou *à l'usage de la jeunesse*, il est bien rare que la religion y soit simple, vraie, pure de tout babil et de toute dissimulation; sans parler de ceux qui l'humilient, la calomnient et l'applatissent, pour ainsi dire, dans les dimensions étroites de certaines pratiques populaires, il y a long-tems que le peuple des auteurs croit nécessaire d'ahorner, d'enjoliver, de déguiser cette fille du ciel; sans cela, disent-ils, elle ne serait pas présentable en bonne compagnie sur cette terre. Soit ignorance, soit lâcheté, aucun ne veut l'adopter ainsi que l'on faite le Christ et l'Eglise sa sainte épouse, aucun ne la veut terrible et sévère jusqu'à la damnation éternelle, magnifique et généreuse jusqu'aux pures joies du ciel, tendre et compatissante jusqu'à réhabiliter le voleur crucifié, simple jusqu'à se laisser approcher par les petits enfans, mystérieuse jusqu'à la hauteur des sacremens, humble jusqu'à la servitude, sublime jusqu'à pénétrer dans le secret de la divinité; aucun, dis-je, ne la veut adopter ainsi faite, puis avec courage et amour, et le front haut, l'installer dans sa maison, dans sa famille, et dire ouvertement: Oui, c'est d'elle que je me déclare le très-humble servant et très-obéissant fils.

Eh, bien! c'est ce que vient d'essayer jusqu'à un certain point M. d'Ortigue.

On comprend l'intérêt que nous devons attacher tout naturellement à son livre, et cet intérêt est encore excité par une autre circonstance que nous devons raconter ici à nos amis.

Il est, dans notre société, une certaine classe de jeunes gens, peu connus peut-être, mais assez nombreux, et portant dans leur sein le germe de toutes les grandes choses qui se font, ou que nous attendons. Nous connaissons assez de ces jeunes

gens pour pouvoir en tracer les principaux traits. Divisés, ou plutôt réunis et classés sans distinction de partis politiques, ils se sont attachés par-dessus tout à l'Eglise catholique, et par cette Eglise, à Dieu. C'est de sur la barque de Pierre, que, les yeux fixés au ciel, nouveaux Colombs, ils cherchent un autre monde, interrogeant les étoiles pour savoir où ils doivent asseoir leurs tentes et attacher leur affection. Ces jeunes gens, voyant ainsi une action providentielle au milieu de cette société adjugée presque au fatalisme, soumis à l'Eglise au milieu de l'indépendance et de l'indocilité générales, confessant le Christ au sein d'une jeunesse presqu'athée, ces jeunes gens, dis-je, forment un monde à part. La nature, les gouvernemens, les pouvoirs, les sciences, l'histoire, les peuples, ne sont pas les mêmes à leurs yeux qu'aux yeux du commun des hommes; ils souffrent, jouissent, désirent, aiment, prient, d'une manière différente de celle des autres; ils vivent, pour ainsi dire, d'une autre vie.

Or, dans aucun ouvrage, aucun auteur, ni homme ni femme, n'a encore su les mettre en scène. Les *Annales* sont fières d'avoir quelquefois servi d'écho à quelques-unes de leurs pensées, à quelques-uns de leurs désirs, à quelques-unes de leurs espérances, et ce sont, nous le savons, les paroles qui ont eu le plus de retentissement dans les cœurs. Quelques jeunes gens y ont répondu, et plusieurs de nos articles ont été les échos de ces réponses, et nous ont révélé des amis qui nous étaient inconnus, et qui nous ont compris, et ont tellement correspondu à toutes nos pensées, qu'ils semblent nous les avoir dérobées à notre insu.

Comment se forment ces jeunes gens, qu'elles souffrances éprouvent-ils, quels obstacles ont-ils à surmonter, comment conçoivent-ils le monde et la vie? M. d'Ortigue a voulu nous l'apprendre, au moins dans une esquise incomplète.

Ecoutons d'abord quelles sont les personnes auxquelles il adresse son livre:

« Ce sont, dit-il, celles, qui ont bu à la coupe de la vie, et qui ont été rassasiées avant de l'épuiser;

» Celles qui, ayant goûté les saveurs de l'existence, ont été momentanément enivrées des voluptés de la terre, mais que

de célestes parfums, une brise venue d'une région plus haute, ont rappelées vers d'autres délices;

» Celles qui sont tour à tour éclairées par une prescience vague, et tourmentées par des présages, et chez lesquelles les illusions ont fait place aux pressentimens;

» Celles qui doutent, mais qui désirent croire, en disant qu'elles seraient heureuses s'il en pouvait être ainsi;

» Celles pour lesquelles le tems de l'étourdissement est passé; qui, sorties des épreuves avec un sentiment plus épuré, avec une sensibilité plus exquise, désabusées et non usées, se plaisent à recueillir silencieusement leurs impressions, et à classer les souvenirs dont elles alimentent leurs rêveries;

» Celles qui se sont long-tems perdues de vue, tandis qu'elles étaient à la poursuite d'un bien insaisissable, et qui se sont arrêtées tout-à-coup pour se demander où elles étaient, pressées de se retrouver elles-mêmes;

» Ces âmes enfin qui, après avoir vainement cherché à satisfaire leurs désirs infinis par les moyens bornés mis à la disposition de l'homme, se condamnant à l'inaction, méditent au lieu de s'occuper, s'abstiennent même de souhaiter sur la terre; et, reportant toutes les espérances de la vie sur le passé, trouvent du charme jusque dans les regrets;

» Ces âmes, l'auteur l'espère, entendront son langage. »

Après avoir ainsi choisi son auditoire et rassemblé ses amis, M. d'Ortigue leur fait la confidence de l'intention qui a conduit sa plume, et du but qu'il s'est proposé dans la conception et le plan de son livre. Voyant avec quelle impudeur les *doctrines fatalistes*, ressuscitées du paganisme, sont appliquées à la société actuelle, et envahissent chaque jour la littérature, il a voulu protester contre cette tendance impie et désespérante, et prouver, au contraire, qu'il est, pour chaque existence, un plan providentiel qui préside à son développement et à sa fin.

Or, ce plan providentiel comprend deux ordres d'idées: l'ordre temporel et l'ordre éternel.

Dans l'ordre temporel, c'est un jeune homme qui, à travers mille obstacles qui s'opposent à sa vocation d'artiste et aux affections de son cœur, et sans se révolter contre ces obstacles, parvient à l'accomplissement de ses désirs.

Dans l'ordre spirituel, c'est un étudiant en droit qui, à travers les passions, est arrivé à revêtir la robe grossière du trappiste, pour expier son libertinage et sanctifier ses remords; puis c'est le premier jeune homme qui, au moment où ses vœux sont accomplis par une union à laquelle un père sévère s'était long-tems opposé, voit l'objet de ses affections retiré de ce monde, et lui, victime volontaire, renonce à des jouissances si fragiles; et alors la même robe qui avait couvert le coupable, enveloppe aussi l'homme vertueux, et opère ainsi la purification de la vertu.

Telles sont les deux données principales du roman de la *Sainte-Baume*. Nous allons en faire l'analyse, en prévenant nos lecteurs que nous ne donnons pas ce livre comme la réalisation de toutes nos espérances sur la littérature catholique, mais comme un essai généreux, qu'il nous convient de juger avec bienveillance et d'accueillir aves reconnaissance.

Trois personnes forment la partie principale du drame :

Anatole de Rhumilhey, le jeune catholique;

Adolphe Darcé, l'étudiant impie;

Béatrix, la jeune fiancée.

Anatole, en dépit d'une éducation incomplète et faussée, entrevoyait partout, dans les arts, dans la vie, dans la nature entière, le beau, le vrai, s'alliant merveilleusement avec la religion. Le caractère de quelques-uns des jeunes gens de la société actuelle est dépeint en ces termes :

« La religion avait été la base de l'éducation d'Anatole, en ce sens seulement qu'on la lui présentait comme l'étude la plus importante pour l'homme. Sans la lui faire envisager sous un jour faux, en en altérant l'esprit par un rigorisme mal entendu, on ne la lui montrait pas cependant sous son point de vue complet. Le catholicisme, loin d'être, dans ce système, la seule doctrine sociale universelle, parce qu'il explique seul les rapports de tous les êtres entre eux; loin d'être l'esprit vivifiant et fécondant la pensée humaine sous quelque forme qu'elle se produise, la source du vrai et du beau; en un mot, loin d'être le pivot sur lequel doit rouler toute théorie philosophique, scientifique, littéraire, poétique, le catholicisme n'était qu'une chose isolée, uniquement restreinte dans le cercle de certaines

pratiques pieuses, laquelle ne devait avoir aucune relation avec les sciences humaines, si ce n'est pour corriger ce qu'elles ont de trop mondain, et qui, ce point excepté, ne se rapportait qu'à la vie future. Anatole aimait la religion. Il méditait avec attendrissement sur ses mystères, et trouvait dans la morale chrétienne une règle pour toutes les situations, des consolations pour toutes les peines de la vie. Mais ce fut de lui-même, et en approfondissant cette doctrine, qu'il la généralisa à tous les ordres d'idées, qu'il en entrevit les magnifiques manifestations dans ses applications diverses à la littérature, aux arts, à la poésie, qui tous sont des expressions variées de ces rapports que le catholicisme fait connaître. »

La scène du roman se passe à Aix en Provence. Anatole, avec un ami plus âgé que lui, se met en voyage pour aller visiter la *Sainte-Baume*[1], où se trouve un couvent de trappistes. A la préoccupation habituelle de son esprit, vient se joindre une autre cause de méditation et d'anxiété.

« Peu de jours auparavant, au moment où il se trouvait à la fenêtre de son appartement, deux dames, dont l'une âgée paraissait être la mère ou la tante de l'autre, jeune fille de seize à dix-sept ans, frappaient à la porte de la maison en face. Les deux coups de marteau, en retentissant dans la chambre de l'étudiant, avaient détourné son attention et attiré ses regards dans la rue, tandis que le bruit de la conversation avait engagé la jeune personne à lever les yeux vers sa fenêtre. Ainsi fut échangé un premier regard entre elle et lui.

» Anatole n'était pas de ces jeunes gens à qui il suffit de la rencontre de deux yeux bleus pour les plonger dans une préoccupation niaise et sentimentale. Plusieurs fois déjà il avait été prévenu par des avances auxquelles il s'était montré insensible. D'ailleurs toute pensée d'amourette, toute idée d'intrigue fondée sur la vanité, un caprice ou une exaltation momentanée,

[1] *Baoumo*, en provençal, signifie *grotte*. La Sainte-Baume, dont parle ici M. d'Ortigue, est célèbre dans toute la Provence, par la tradition qui la donne pour habitation à Marie-Magdeleine, qui y pleura, dit-on, pendant trente ans ses péchés. Elle est habitée maintenant par des religieux trappistes.

répugnait aux habitudes graves de son esprit. Mais la vue de cette jeune fille produisit sur lui comme l'effet d'une révélation. Elle réalisa à l'instant pour lui le type idéal de la beauté, de la vierge, de la femme, ce second ange gardien de l'homme, qui s'était formé en lui et qui dormait dans son âme. En voyant pour la première fois ces traits chastes et purs, cette physionomie suave et douce qu'on eût dit éclairée par un reflet intérieur, il lui semblait qu'un lointain souvenir la lui rappelait. Il était sûr de n'avoir jamais vu cette charmante créature, et cependant elle faisait sur lui l'effet d'une vague réminiscence, comme le voyageur croit reconnaître tel et tel site qu'il a rêvé. Il remarqua aussi dans la fixité du regard qui lui était adressé, une surprise dont il lui fut impossible de s'expliquer le motif. Tout cela avait été l'affaire d'une minute. »

Cette jeune personne qui apparaît ainsi à Anatole, et qui rayonne à ses yeux avec un tel éclat, c'est Béatrix.

Naturellement il s'informe qui elle est; mais alors des bruits sinistres parviennent à ses oreilles; on parle d'enlèvement projeté, de mariage rompu, de fiancé tué en duel, et tué par le ravisseur, Adolphe Darcé.

C'est préoccupé à ce point, qu'Anatole fait le voyage de la Sainte-Baume, triste, inquiet, mais plein d'espérance que la *Providence* lui fournira quelque *hasard* pour le tirer de son incertitude et de ses peines.

Arrivé à la Sainte-Baume, le Père Abbé lui donne pour l'accompagner le frère Paul.

« Le frère Paul paraissait être âgé d'environ vingt-huit ans. Sa taille était grande, sa démarche assurée, les traits de sa figure fortement marqués. Ses yeux cernés et presque toujours tournés vers la terre, devenaient étincelans et prompts lorsqu'ils se fixaient sur un objet. Sa constitution paraissait avoir été robuste; mais, à la pâleur de son teint, sa santé avait été visiblement altérée par les macérations. L'ensemble de sa physionomie annonçait qu'il s'était fait les plus grandes violences pour surmonter un caractère emporté et hautain. Les passions avaient laissé des traces profondes de leurs ravages sur cette face déjà ridée, où les muscles se crispaient avec une perpétuelle mobilité. On devinait aisément à ses manières sèches et

tranchantes, que son existence actuelle n'avait pas été celle de toute sa vie. Son ton, son regard, ses gestes trahissaient malgré lui les habitudes de ces hommes, tels qu'on en voit dans le monde, dont l'abord inspire une crainte superstitieuse, et qui semblent porter en eux quelque chose d'anti-social. Sa figure offrait néanmoins un mélange singulier de sérénité et de traits heurtés, de dureté et de résignation, et sa voix saccadée, qui sortait du fond de sa poitrine avec un accent concentré, prenait, par momens, une expression si inattendue, qu'elle prêtait un charme inconnu à ses paroles. »

Frère Paul n'était autre qu'Adolphe Darcé, expiant, sous la robe du trappiste, les égaremens de l'étudiant en droit.

Bientôt il se découvre à Anatole, et lui raconte comment le vice de son éducation l'avait conduit jusqu'au dernier degré des passions et du crime.

Les traits qui caractérisent le père d'Adolphe Darcé, quoiqu'à peine esquissés, sont bien ceux de certains pères de notre société: cette race de pères dégénérés, ne comprenant ni la paternité ni l'enfance, ni l'éducation ni la religion. C'est un trait caractéristique de l'époque, que cette brusquerie avec laquelle ce digne négociant, faisant une infidélité de quelques heures à ses idées de commerce et de gain, vient dire à son fils: « Il faut, mon enfant, te disposer à faire ta première communion; je vais te faire instruire *pour cela.* »

Et en effet, le brave homme tient parole, et dès le lendemain il fait donner par un ecclésiastique, la première leçon de religion au jeune Adolphe, et sa *première communion* a lieu; car c'est ainsi que quelques pères croient donner une religion à leurs enfans.

Puis le jeune homme si peu élevé par son père, — j'avais oublié de dire que sa mère était morte en lui donnant le jour — fut envoyé plus loin de lui dans un collége.

Durant le cours de ses classes, et surtout après les avoir finies, et de retour dans la maison de son père, Adolphe ressentit ce vide d'une jeune âme, qui, neuve, ardente, aimante, altérée et déserte, ne trouve ni dans la maison paternelle ni dans la religion qu'on lui a faite, de quoi satisfaire aux premiers besoins d'un esprit et d'un cœur affamés Infortunés,

auquels leurs parens n'ont à donner que des distractions, des plaisirs, de la liberté et de l'argent : ne possédant eux-mêmes ni science, ni instruction, ni affection sincère, ni religion, et incapables, par conséquent, de les initier véritablement à la vie. Aussi, comme il se plaint amèrement de l'isolement où il se trouve et de la solitude qu'on lui a faite dans ce monde, dans ce désert où il va se perdre sans guide et sans fil !

« Insensiblement mon âme s'endurcit, dit-il ; ma fierté naturelle se réveilla. Je résolus de trouver en moi-même de quoi faire face à tout. Je tournai ardemment mes yeux vers le collége, et cette horrible paix qui naît du défaut des croyances, éteintes dans mon cœur ou brisées par le choc de diverses opinions, qui naît du doute et de cette résolution de se livrer sans crainte à l'aventure de la vie et aux hasards des événemens, s'empara de moi. Je pris le parti de mépriser toutes les consolations comme toutes les avanies qui pourraient me survenir, et de me renfermer en moi comme dans une forteresse impénétrable. C'est ainsi que je reçus avec hauteur et sécheresse le prêtre qui, ayant appris mon arrivée chez mon père, avait cru devoir me faire une visite. J'affectai même de l'humilier dans ses croyances et ses *préjugés* ; chose, du reste, qui ne déplut pas à mon père, car il ne m'engagea pas même à aller le voir. »

Puis Adolphe Darcé raconte comment, emporté par cette imagination délirante, par ces passions fougueuses que produisent une science incomplète et une éducation manquée, il fut dans sa vie, libertin jusqu'au dégoût, persécuteur hypocrite de la vertu de Béatrix, enfin, n'ayant pu venir à bout d'aucun de ses desseins, lâche assassin de son fiancé.

C'est du fond de cet abîme, que M. d'Ortigue relève ce malheureux, par une de ces grandes transformations que la religion seule sait opérer. Il faut entendre cet Adolphe pousser son cri de détresse.

« Alors, dit-il, je devins pour moi-même un objet hideux de lâcheté et de sang. Une odeur de crime s'exhala de tout mon être. Je me réveillai, comme d'un profond assoupissement, de cet état de somnambulisme brutal et stupide dans lequel j'étais plongé depuis quelques jours. Les mots de justice, de pudeur, retentirent dans mon âme avec une voix terrible qui l'ébranla.

Cette âme plombée sembla se fondre, et une lave ardente l'embrasa pour la purifier. J'éprouvai des remords, et je pensai à Dieu, car le remords est une grâce. Je sentis un bras tout-puissant s'appesantir sur moi. Une nouvelle détermination surgit forte, spontanée, du milieu de cette prostration totale de mes facultés, et je résolus d'obéir à cette invisible main qui m'entraînait, que je n'osais encore adorer, et qui me rendit tout mon courage. »

Et en effet, d'une volonté ferme et d'un pas assuré, il s'élance jusque dans les bras de la religion, et vient y chercher une expiation dure et douce en même tems : c'est dire qu'il se fait trappiste.

Or écoutons quel est le langage et quels sont les remèdes que la religion offre à ces cœurs brisés, disloqués, dont les blessures sont saignantes, et qui errent dans le monde, cherchant le repos. Ainsi lui parle le Père Abbé qui le reçoit :

« La règle est austère, rigide, générale, mais elle plie suivant les circonstances, les caractères, les tempéramens. Notre existence ressemble à ces pics élevés qui effraient l'œil du voyageur, tant leur pente semble raide et leur crête escarpée. Essayez de les gravir. Vous êtes tout étonné de trouver des sentiers battus, des abris contre l'orage, de petites stations où le voyageur s'est reposé. Et puis, quand vous êtes parvenu à la cime, vous respirez un air pur et vif qui augmente l'activité de vos organes ; votre âme s'élève et s'agrandit comme l'horizon que vous dominez, et vous considérez avec pitié cette basse région de vapeurs et de brouillards qui obscurcissent aux yeux des autres hommes l'éclat du jour qui nous inonde.

» Venez donc à nous, mon fils, avec confiance et sérénité. La justice humaine s'empare violemment des coupables, et les épouvante avec un appareil terrible ; nous, nous les recevons à bras ouverts. Elle les rejette loin du sein de la société ; nous, nous les accueillons dans le nôtre. Sa puissance réside dans la force, la nôtre dans la volonté. Elle appelle sur eux le mépris, nous les enveloppons d'amour. Comme elle, nous vous priverons de la liberté qui met l'homme à la merci de ses penchans et de ses passions, non pour vous plonger dans un autre esclavage sans terme et sans consolation, mais pour vous appeler à

la *liberté des enfans de Dieu;* vous serez même plus libre, puisque le plus grand acte de liberté que l'homme puisse faire, consiste dans la soumission volontaire.

» Comme elle, nous vous imposerons des travaux, des pénitences, de rudes mortifications. Mais au lieu d'avoir pour résultat l'abrutissement de l'âme et les souffrances du corps, ces peines et ces privations corporelles élèveront votre âme à la plénitude des dons célestes. Ces maux ne seront point pour vous la chaîne inévitable et inflexible qui conduit du crime au tombeau, avec le néant pour consolation; mais la légère satisfaction qui doit accompagner le repentir jusqu'à la mort, avec l'éternité pour récompense.

» Enfin, mon fils, nous ne vous condamnerons point, ainsi que la justice humaine, à une mort matérielle, ignominieuse, cruelle comme celle de l'échafaud, qui précipite en un instant des profondeurs du crime dans les profondeurs de l'éternité, une âme encore toute imprégnée d'iniquités, haletante de passions, sans espérance qui la ranime, sans croyance qui la soutienne, sans remords qui la purifie, sans autre recommandation que son forfait. Mais nous vous condamnerons à une mort de toute la vie, de tous les momens de la vie, ou plutôt, à une étude constante de la mort, qui consiste à travailler sans relâche à éteindre, les uns après les autres, les affections terrestres, les désirs de la chair, les révoltes des sens. Vous parviendrez ainsi à faire périr en vous tout ce qui est périssable, à enfouir dans le sépulcre tout ce qui est impur, tous ces débris de la chair que le sépulcre dévore. Et chaque degré que vous descendrez dans le tombeau, sera marqué par un degré que votre âme montera dans le ciel. C'est là, mon fils, la mort que nous vous proposerons et dont vos frères vous donneront l'exemple; non cette mort sans agonie que vous avez sollicitée, mais une longue agonie qui, après tout, ne manque ni de douceurs ni de consolations, puisqu'elle a, en quelque sorte, pour soutien et pour contre-poids, l'immortalité.

» Et puis c'est le seul moyen que vous ayez de conserver votre dignité d'homme. Au bagne, vous seriez confondu avec des misérables; dans le monde, vous seriez méprisé autant que redouté; à la Trappe vous serez chéri et vous aurez des frères. »

Ainsi Anatole est soulagé d'un grand poids: celle qu'il aime est non-seulement pure, mais encore justifiée de tout soupçon sur tout ce qui a été ourdi contre elle. Ce n'est pas tout : le *hasard* la lui fait mieux connaître; elle est l'amie de sa sœur. — Des circonstances heureuses la lui font rencontrer. Il l'a vue. — C'est un ange par ses vertus autant que par sa beauté, par sa simplicité, par sa candeur; — c'est une de ces fleurs que Dieu fait naître à côté de nous, lorsqu'il veut répandre sur nos jours tous les parfums du ciel; — il l'a vue, dis-je, et l'innocente n'a pu l'empêcher de lire dans ses yeux, *ses beaux yeux bleus d'où s'échappe un jet lumineux, qu'on dirait une étincelle du feu intérieur*, elle n'a pu l'empêcher d'y lire qu'il était aimé à son tour.

Mais voici un nouveau personnage qui apparaît sur la scène, et qui va troubler tous ces rêves de bonheur, qui étaient nés dans ces deux jeunes âmes, comme le prélude d'un concert des cieux.

Dans le père d'Adolphe Darcé, nous avons connu l'homme préoccupé des biens de la terre, repoussant loin de lui l'enfant de ses entrailles, l'abandonnant à des mercenaires étrangers, et lui faisant faire *la première communion* pour le même motif qu'il acquitte une lettre de change tirée sur lui — *pour faire honneur à son nom et à sa maison.*—Voici maintenant un autre type de père, presque aussi commun que le précédent. C'est un de ces pères qui ont des fils plus sérieux, plus savans, plus religieux qu'eux, plus pères, pour ainsi dire, lesquels se sont formés seuls, malgré leurs pères quelquefois, et qui aussi, sur les plus importantes questions, ne peuvent malheureusement se faire comprendre l'un de l'autre, comme s'ils étaient étrangers. Nous avons déjà fait entrevoir ce qu'était Anatole, faisons connaissance avec son père.

« M. le comte de Rhumilhey n'était ni un observateur ni un penseur. Il s'était fait, une fois pour toutes, un système invariable, dont il n'avait rien retranché, auquel il n'ajoutait plus rien. C'était là sa pensée, stationnaire, sans développemens ni modifications. C'était là la charte de toute sa vie. Elle était toujours présente à ses yeux, et c'était d'après elle qu'il réglait la convenance, et en quelque sorte la *légalité* de ses actions. Il

était peu communicatif, mais le peu de mots qu'il laissait échapper dans la conversation, ses froides sentences, ses plaisanteries amères et brèves, aboutissaient toujours à ce cercle étroit de quelques idées fixes et inamovibles, dans lequel il s'était intérieurement barricadé, et d'où l'on sentait qu'il était d'autant plus difficile de le faire sortir, qu'il s'était prémuni d'avance contre l'influence et le choc des idées étrangères.

» M. de Rhumilhey ne connaissait pas son fils, ou plutôt, n'appréciant pas les qualités qui le distinguaient, il affectait de ne pas le connaître pour n'avoir rien à changer au plan qu'il avait formé sur lui. Il avait l'air de supposer parfois qu'Anatole partageait entièrement sa manière de voir. Il se prévalait de certaines promesses vagues qu'il lui avait arrachées, de certains efforts que ce dernier avait faits pour se plier aux volontés de son père, et sans se dissimuler que les goûts, les penchans, la conviction d'Anatole étaient ailleurs ; mais pour éviter de discuter avec lui, il mettait sur le compte de l'insouciance et de la légèreté, l'indifférence avec laquelle le jeune étudiant se prêtait aux vues de sa famille. Pour ceux cependant qui approchaient M. de Rhumilhey, et avaient approfondi les habitudes de son caractère, il était facile de voir ce qu'il ne disait pas dans ce qu'il disait, de lire sa pensée dans ses réticences et dans les choses qu'il sous-entendait.

» Pour achever le portrait de M. de Rhumilhey, nous ajouterons qu'il n'était *point religieux*. Il parlait de la religion comme d'une chose grave, infiniment respectable et sacrée; mais il était évident qu'il la regardait comme une affaire de spéculation pour l'homme privé, et pour les gouvernemens comme un instrument politique. Néanmoins, comme il était dans les bienséances qu'un homme de son rang ne passât point pour incrédule, il se soumettait à certaines pratiques extérieures, et se faisait honneur d'appartenir à ce parti appelé alors religieux et monarchique.

» Il détestait les *philosophes*, non pas précisément à cause de leurs opinions individuelles ; mais parce qu'en ébranlant *certains préjugés* au sein de la nation, ils avaient démoralisé le peuple, et brisé le lien de l'obéissance dans les esprits. Par la même raison, il avait pour maxime qu'un homme *pensant bien*,

et dans une position élevée, devait donner l'exemple de son respect pour la religion, alors même qu'il se croyait assez éclairé pour se dispenser d'y croire. Bien différent en cela de madame de Rhumilhey, sa femme, ange de piété et de résignation, à qui malheureusement il ne laissait d'autre pouvoir que l'influence morale de ses vertus. »

Il est facile de voir ce qu'un tel homme devait penser de nos principaux écrivains et du respect d'admiration que le jeune homme leur avait voué dès qu'il avait pu lire leurs écrits. Il est curieux surtout de connaître le jugement qu'il portait sur ceux qui ont essayé de donner un nouvel essor au christianisme, en élevant la religion sur l'aile de la poésie, et en échauffant la poésie du feu sacré que le divin auteur du christianisme est venu allumer sur cette terre. Parcourant un jour les livres que son fils avait apportés de son école de droit :

« C'est donc à de pareilles lectures que vous employez votre tems, lui dit-il, et à l'achat de livres semblables que vous dépensez votre argent?

» D'après cette question, on pourrait croire qu'Anatole avait fait une collection de contes ou de romans tout au moins fort légers. Nous allons savoir de quelle nature était ces ouvrages, si nous écoutons M. de Rhumilhey qui disait en feuilletant successivement chaque tome :

» — *Chateaubriand! Génie du Christianisme, — les Martyrs, René*; ah! un *René* dont les marges sont toutes surchargées d'annotations! voilà la maladie des esprits du siècle : ils se croient tous de grands génies trop à l'étroit dans ce monde; ils errent dans la société comme dans une solitude! Véritables Don Quichotte d'intelligence et de sentiment! et c'est là, monsieur, le type que vous vous êtes choisi?..... Un Chateaubriand! un homme qui se bat les flancs pour trouver une période sonore, et qui s'est donné la permission de *poétiser* le christianisme, tandis qu'il n'a fait que *profaniser* la religion... Un abbé de La Mennais, qui, après un premier volume assez raisonnable, vient tout à coup renverser les idées reçues en philosophie! esprit turbulent et brouillon qui jette le trouble dans le clergé, et déclame contre l'église gallicane!.... — Un M. de Maistre, un visionnaire, un fanatique, un illuminé, qui prétend rétablir la

suprématie temporelle des papes!... — Un M. de Bonald, qui veut gouverner le monde avec de la métaphysique et de l'idéalisme, et qui fort heureusement est très-obcur pour tout le monde, bien que vous vous flattiez de le comprendre, vous, monsieur.... — Ah, ah! qu'est ceci? des vers? oui, parbleu des vers! *Méditations poétiques*. Un M. de Lamartine, qui appelle des *méditations* des élégies sentimentales, qui fait figurer Dieu avec je ne sais quelle Elvire. Insolent, oser faire des vers après Racine!... — Sans doute aussi, monsieur, vous avez les *odes* et les poésies de cet autre petit écolier... Comment le nommez-vous donc? Il a un nom presqu'aussi barbare que ses vers.... M'y voilà : Hugo! M. Victor Hugo, qui vient régenter notre grande école classique, qui se fait le chef de l'école romantique!.... Pitié! des odes! après Jean-Baptiste Rousseau, après Pompignan!.... Le fat!

« Je vous le dis, mon fils, nous sommes dans un siècle de délire, d'aberrations, de vertige! Vous voulez, vous, être de votre époque; vous voulez vous mettre à la mode; libre à vous. Quant à moi, je vous attends à votre examen du droit romain, d'abord; et plus tard, au moment où il faudra embrasser une carrière. Voilà le rendez-vous que je vous donne. Réfléchissez. — »

On conçoit de suite que cet honnête père, si positif et si classique, devait être peu favorable aux projets d'Anatole, pour peu qu'il y eût de *côté poétique* dans son union avec Béatrix; et il n'y en avait que trop. Béatrix, en effet, était bonne, belle, modeste, parfaite si vous voulez, un ange si vous aimez mieux; mais ce cher ange, en descendant sur cette terre, comme un voyageur inattentif et trop pressé, avait oublié de prendre une grande bourse dans le trésor de son père, et de la bien remplir. Béatrix n'était pas riche, et son nom et sa famille n'avaient ni l'éclat ni l'illustration dont pouvait se vanter Anatole. Or, les choses étant ainsi, il était bien difficile que M. de Rhumilhey trouvât une semblable union *raisonnable*. Ce fut vainement qu'Anatole chercha à le préparer long-tems d'avance à lui être propice, vainement qu'il lui fit parler par un vieil ami, vainement que celui-ci voulut représenter qu'Anatole n'était pas de ces jeunes gens qui se donnent le privilége de promener leur affection d'objet en objet et d'effeuil-

ler capricieusement les fleurs du sentiment avec de vulgaires beautés, jusqu'à ce que l'âge et le besoin de se fixer mettent un terme à ces amours d'ironie, de vanité, et souvent de pur libertinage. A tout ce qu'on put lui dire sur celle que son fils avait choisie, M. de Rhumilhey répondit par ces deux mots si significatifs dans leur brièveté : « Son nom et sa fortune ? » Et quand on eut répondu à sa question, il se borna à ajouter : « Il n'y a rien à faire ; n'y pensons plus. »

Ici s'offrait l'écueil ordinaire des romans : la douleur, le désespoir, le suicide, ou au moins la révolte, le blasphème contre l'autorité paternelle ; nous savons gré à M. d'Ortigue de l'avoir évité. Anatole demande seulement qu'il ne lui soit pas ordonné de renoncer absolument à son amour ; M. de Rhumilhey lui laisse une espèce d'espoir, à la condition qu'il partira de suite pour Paris. Anatole, attendant tout du tems et de la Providence, s'y résigne, après avoir tenté vainement une fois de faire ses adieux à Béatrix ; — il l'aurait tenté deux fois, que nous aurions pardonné à ce pauvre jeune homme.

Paris ! oh ! Paris est un gouffre toujours ouvert pour dévorer la vertu, la foi des jeunes gens que la province lui envoie tous les ans. C'est là que la séduction est organisée, favorisée, habilement savante. Dans ces longues rues, devant ces églises, dans ces brillantes et somptueuses galeries, à la lueur de ces mille flambeaux et au bruit de ces eaux jaillisantes, la débauche sous les traits de la Vénus païenne, se promène, le front serein, la tête haute, revêtue des insignes d'une espèce de royauté. C'est là que la dissimulation est dans toutes les bouches et le sophisme dans tous les raisonnemens. Malheur ! malheur à celui qui y vient sans guide, sans force d'âme, sans vertu éprouvée ! il y perdra plus que la vertu ! il y perdra le sens moral, la distinction du juste et de l'injuste, du bien et du mal, la perception du vrai et du faux. Cependant il est un petit nombre d'âmes qui s'y conservent, s'y épurent, y grandissent de toute la hauteur dont les autres sont tombées. Nous aurions plus d'une histoire à raconter de ces jeunes hommes qui, se sentant une mission secrète, spirituelle, comme une voix divine, y sont venus, et n'ont pas laissé éteindre la vive lumière, ni mourir le souffle d'amour que la religion avait placés

dans eux. Que s'il était quelqu'un de nos amis qui se sentît cette mission divine, qu'il apprenne comment s'y est conservée et s'y est tranformée une de ces âmes.

« Paris ne fut pas pour Anatole ce qu'il est pour une foule de jeunes gens de son âge, une occasion de dissipation, un complément de cette triste éducation qui présente le plaisir comme un but, les passions comme les moyens; une sorte de doublure de la jeunesse qui, en se précipitant plus ardente et plus libre dans le tourbillon de la vie, achève de perdre à ce nouvel essai de ses forces, ce qui pouvait lui rester de timidité, de foi, d'amour, de chasteté; épuise bientôt en elle-même la source des douces larmes, des émotions pures, de l'enthousiasme, et arrive aride, désenchantée et froidement orgueilleuse, à l'égoïsme sec et dur, à une corruption systématique, point d'arrêt fatal où l'intelligence s'éteint.

» L'âme élevée et grave d'Anatole trouva son préservatif dans d'autres impressions auxquelles elle s'ouvrit d'elle-même; impressions grandes, et profondes, et irrésistibles, qui subjuguent et finissent par absorber un esprit étendu dont les vues se tournent naturellement vers les choses hautes.

» D'ailleurs il nourrissait au fond du cœur une passion pure et délicate qui le fortifiait contre les atteintes d'un monde nouveau, et qui, le ramenant sans cesse à l'idée unique qui vivait en lui, lui ôtait la faculté de s'épancher et de s'exhaler au dehors. Cette retenue dans sa conduite influa même sur l'activité et les progrès de son intelligence; car la virginité c'est la force; la continence du corps double la vie de l'âme, et les grandes œuvres sont nées du célibat. Il ne tarda pas à respirer une atmosphère tout intellectuelle. Le cours de sa pensée se mit bientôt en rapport et s'harmonisa avec le mouvement des idées dont la circulation l'enveloppait de toutes parts. Il sentit qu'il s'équilibrait avec la masse de l'intelligence; il entra même sans trop de tâtonnemens, d'une allure posée et franche, dans cette nouvelle existence que son esprit, dépouillé de bonne heure de son écorce de collége, du vieil homme scolastique et des habitudes traditionnelles de province, avait rêvée et pressentie, et dans laquelle il s'était d'avance transporté de lui-même.

» Ce fut alors que s'opéra en lui ce développement dont le

chevalier et Béatrix avaient réveillé le germe dans son âme; développement tardif, il est vrai, si on le compare au jet précoce de quelques jeunes gens dont le nom est sorti brillant et enflammé des dernières et chaudes luttes littéraires, et qui ont franchi d'un bond l'intervalle qui sépare l'enfance de la virilité. Mais le tort de cette époque de crise et de système, est de vite user les hommes qu'elle produit vite, et ces astres s'éclipsent ou disparaissent avant qu'ils se soient montrés tout entiers et qu'il aient projeté tous leurs rayons. Peu de réputations durables, longanimes, résistent au choc des diverses transformations de la pensée, dans cette civilisation qui se hâte, qui se précipite, qui se heurte comme une folle; qui se passionne, qui se dégoûte, qui boude et qui brise comme un enfant, véritable kaléidoscope, présentant différens objets tantôt en bas, tantôt en haut, tantôt remplacés par de nouveaux, suivant le mouvement qui le fait tourner.

» Ce ne fut point à de telles circonstances qu'Anatole dut son développement. Le flux ne l'avait point apporté, le reflux ne l'emporta point. Il s'était formé et mûri lui-même à l'influence lointaine des grandes idées qui dominent toujours une époque et dont il avait parfaitement saisi la direction; elles avaient agi sur lui sans secousse, il est vrai, mais avec une force douce et pénétrante. Plusieurs fois dans son isolement, il avait été obligé de comprimer, d'étouffer les élans qu'elles excitaient en lui, et qui lui avaient tant de fois révélé sa place ailleurs. Mais rien ne s'était perdu ni évaporé, il avait tout choyé, tout couvé au foyer intime de son âme, et un des avantages de cette gradation successive et lente, fut de lui conserver la fraîcheur native de son imagination, la délicatesse de ses sentimens, tandis que l'ensemble de ses idées venait, en s'agrandissant, s'asseoir sur des bases larges et solides.

» La fréquentation des hommes supérieurs dans l'intimité desquels il fut admis, fut pour lui plus qu'une occasion de faire l'essai secret de ses forces, dans les hautes discussions auxquelles il assistait; ce fut encore un sujet d'étude du plus grand intérêt. Ces hommes dont il avait admiré le talent ou le génie, et qu'il n'avait vus qu'à travers la gloire de l'écrivain ou du poète, sous les traits que leur avait prêtés son imagination, il

aimait à les voir, là, hommes comme les autres, simples et dans la nudité de l'intimité. Parlant peu, timide, dominé par cette magique influence qui s'émanait de leur présence, ils posaient devant lui comme un modèle devant un peintre. M. de Bonald, des théories duquel il s'était nourri, et pour lequel il conservait une vénération religieuse, fut un des premiers avec qui il entra en rapport. Mais c'était vers l'abbé de La Mennais qu'il se sentait attiré de préférence. Cet écrivain si emporté, si passionné, à l'éloquence bouillante, à la parole de feu, lui apparut dans la simplicité d'un pauvre prêtre. Il s'aperçut combien étaient erronés les jugemens de ceux qui l'accusaient d'ambition. Eloigné des pouvoirs, s'isolant des coteries, il recueillait dans la solitude les inspirations de son génie, et, attentif à la voix de sa mission, il méditait, loin de toute influence humaine, la vie du catholicisme, au bruit du chant de mort que le siècle entonnait autour de lui. Dans deux ou trois projets gigantesques, cet homme tentait la régénération sociale par la science et par la foi. Son corps frêle et délicat semblait emprunter la vie à l'activité prodigieuse de son intelligence. On eût dit que toutes les douleurs de l'Eglise, toutes les souffrances de l'humanité, refoulées et concentrées dans son cœur, eussent produit des crises et des commotions violentes sur cette organisation faible, dévorée par tant d'insomnies, de labeurs, de contemplations. Anatole se laissait aller à la puissance de fascination de ce regard prophétique qui, par échappées lumineuses, s'exhalait de cette face ridée et pâle, et il contemplait ce front sur lequel se reflétait un rayon lointain comme l'aurore de l'avenir. Initié à cette vie ardente de pensée et de travail, il jugea bientôt que la sainteté du prêtre égalait la science et le génie de l'écrivain. »

Il faut connaître aussi quelques-unes des hautes et sérieuses études qui réforment l'éducation, domptent le mauvais essor de l'esprit, et font considérer l'art et la science sous des rapports tout-à-fait nouveaux pour un grand nombre de nos jeunes gens.

« A ces méditations Anatole joignait de persévérantes études. Il sentait que celle du moyen-âge lui était indispensable pour connaître les diverses manifestations de la pensée humaine à chaque siècle, et saisir les différentes inspirations dont l'influence s'étendait jusqu'à notre époque. Tandis qu'il suivait un cours

de philosophie de l'histoire avec M. l'abbé Gerbet, il étudiait le moyen-âge et l'architecture gothique, sous les auspices de MM. Victor Hugo, Charles Nodier, Raynouard et Ludovic Vitet. Il s'entretenait avec M. Sainte-Beuve des principes de cette haute critique littéraire, laquelle a sa double base dans le caractère général de l'époque et dans le génie particulier de l'écrivain. En envisageant ainsi la littérature contemporaine sous autant de faces qu'elle avait de principaux représentans, il jugeait de la société dans son ensemble. Il analysait, pour ainsi dire, le suc particulier que chacune de ces plantes avait aspiré au sol de son siècle, et il groupait toutes ces idées partielles autour de l'idée sociale dominante. En même tems qu'il se rendait familières les langues anciennes, et que, parmi les modernes, il cultivait l'allemande de préférence, le baron d'Eckstein le tenait au courant des découvertes historiques sur l'époque Pélasgique, les Indiens et la littérature de l'Orient ; M. Edgard Quinet lui déroulait les monumens et les poèmes héroïques des Francks et des Anglo-saxons ; M. Ballanche enfin l'initiait à ses sublimes et poétiques rêveries de palingénésie sociale.

» Bonaparte, Beethoven, l'abbé de La Mennais, lui paraissaient être les trois plus grands hommes de son siècle. Nul autre ne lui semblait devoir autant qu'eux à son propre génie, et porter autant qu'eux le caractère de spontanéité.

» Il fuyait le monde avec autant de soin qu'il recherchait la société intime des littérateurs, des poètes et des artistes. Deux ou trois femmes seulement, chez lesquelles la culture de l'esprit n'avait point effacé les grâces du naturel, répandaient un charme nouveau sur son existence, sans le distraire toutefois de sa préoccupation habituelle. Il trouvait dans ces dernières relations, outre cette étude du cœur si propre à former la sociabilité d'un jeune homme, ce qu'il ne rencontrait pas dans le commerce de ses amis, nous voulons dire cette intelligence exquise et délicate qui sait pénétrer une âme expansive, dont le besoin d'être comprise se confond avec celui d'être aimée. Il s'était fait, dans un quartier retiré de Paris, une silencieuse et chaste retraite, que son âme rêveuse et ses souvenirs peuplaient sans cesse d'images attachantes ou poétiques, et dans laquelle il n'éprouvait jamais ce vide affreux que tant d'hommes por-

lent en eux-mêmes jusque dans le sein des plaisirs et des distractions. Il s'y faisait de douces habitudes; il l'ornait, il la disposait si bien, il en tirait parti avec une intelligence si ingénieuse; il en multipliait les ressources avec tant de sagacité, il y recueillait tant de pensées, qu'au milieu de cette immobilité et de ce silence, tout devenait animé, vivant pour lui. Il s'en faisait un monde qui s'agrandissait à mesure que son esprit gagnait en acquisitions. Elle était pour lui un belvédère intellectuel d'où il contemplait l'humanité sans crainte d'être aperçu des hommes.

» C'est là seulement qu'il se trouvait lui-même, tout entier, au complet; c'est là aussi qu'il vivait heureux, parce qu'il ne cédait rien de lui-même aux autres. L'obscurité apparente de sa solitude, son éloignement, en la protégeant contre les importuns et les oisifs, en la dérobant aux regards des indiscrets, la lui rendaient plus chère encore. Et si quelque suggestion étrangère venait l'y poursuivre, il donnait le change à ses désirs; il s'arrangeait de manière à devenir paresseux pour les plaisirs, et plein d'ardeur pour l'étude. »

Cependant, au milieu de ces études, l'imagination, le cœur d'Anatole n'étaient pas satisfaits : l'imagination était altérée et le cœur vide; un souvenir, une idée fixe le dominaient. Son corps ne put supporter long-tems l'effort de l'esprit et la peine du cœur. Une maladie grave se déclara; bientôt il retourne chez son père; et celui-ci réfléchissant profondément, et venant à trouver que le bonheur, que la vie de son fils, devaient raisonnablement être placés avant quelques-unes de ses idées sur les distinctions et la fortune, consent à la fin au mariage d'Anatole et de Béatrix.

Ils sont donc unis.

Or, c'est une coutume sainte pour les jeunes époux de ce pays, d'aller en pèlerinage à la Sainte-Baume avant la consommation de leur mariage. Béatrix ne veut pas manquer à cette coutume. Les deux époux entreprennent donc le saint pèlerinage. Mais là, dans la grotte, leur apparaît couché sur la cendre, entouré des autres religieux, le frère Paul, Adolphe Darcé, dans une agonie pénible, prêt à rendre le dernier soupir. Il voit, il reconnaît Anatole et Béatrix, demande et obtient le

pardon de cette dernière ; et meurt au milieu d'un effroyable orage et du bruit retentissant du tonnerre.

Il n'en fallait pas tant pour ébranler la frêle existance, l'existence toute aérienne de la jeune fille. Une fièvre se déclare ; différentes complications viennent aggraver son état, et, trois jours après, elle expire sous les yeux d'Anatole, emportant dans le ciel sa couronne de vierge et toutes ses fleurs de fiancée.

Ici se développe la seconde action providentielle, ou la purification de la vertu, dans la résolution que prend Anatole d'aller remplir la place restée vide du frère Paul, et de consacrer à Dieu une vie qui ne trouve plus de créature digne de lui être unie.

Nous avons voulu tracer d'une seule haleine le tableau du drame créé par M. d'Ortigue, sans y joindre aucune observation sur l'exécution ou les détails. Ce n'est pas que nous les approuvions en entier, et donnions cet ouvrage comme le type et le modèle parfait de cette littérature catholique que nous appelons de tous nos vœux. Nous l'avons déjà dit : nous ne le considérons que comme un essai qui mérite d'être approuvé et encouragé, et nous espérons que ceux qui ont lu cette analyse, sont de même avis que nous. Mais nous croirions manquer à notre devoir, et surtout à notre amitié pour l'auteur, si nous n'ajoutions ici quelques observations critiques qui compléteront notre idée sur son travail.

Et d'abord, il nous paraît que cette action de la Providence, qui est le premier but de l'ouvrage, n'est pas assez bien indiquée, assez fortement marquée dans la marche du sujet. Au milieu de ces événemens que l'on dirait l'action du *hasard*, et que nous aimons bien à attribuer à la Providence, nous aurions voulu de ces faits, moins rares qu'on ne pense, où elle se montre elle-même, et révèle sa présence par des œuvres qui ne peuvent venir que d'elle et de son intervention spéciale.

Nous dirons encore que les personnages secondaires, que nous n'avons pas même indiqués, auraient pu être mieux choisis, influer plus directement dans l'action, contribuer un peu plus au dénouement. Il eût fallu, ou faire servir à une fin quelconque, ou supprimer entièrement le caractère du chevalier de Séncaux, homme sans individualité, sans consistance.

Nous sommes même fâché que M. d'Ortigue ait cru devoir en faire une espèce de Mentor pour Anatole, *un être tutélaire, une espèce de second ange gardien, un oracle, un organe de la volonté divine*[1].

Un ange gardien, un organe de la volonté divine, **pour la jeunesse, lui! le chevalier de Séneaux! « passant du blanc au noir, du » pour au contre, toujours avec la chaleur de la conviction; s'ef- » forçant, avec un art merveilleux, à force de subtilités et de » correctifs, d'accorder entre elles les propositions les plus op- » posées! » lui, dont « l'esprit était d'une telle souplesse, on peut » même dire d'une telle élacticité, que son être subissait pres- » que une nouvelle transformation chaque fois qu'une nouvelle » connaissance venait augmenter le cercle de ses relations! » le chevalier de Séneaux! que « l'on voyait tour à tour, grave, aus- » tère, dévot presque jusqu'au fanatisme, lorsque la présence » d'un prêtre ranimait sa ferveur religieuse; enjoué, folâtre et » bavard avec les femmes! » le malheureux! « ne soupçonnant » même pas que ses contradictions pussent recevoir une inter- » prétation fâcheuse, et jeter je ne sais quoi de louche et d'équi- » voque sur son caractère[2]! »**

Oh! non, nous ne voulons pas d'un tel homme pour conseiller ou pour tuteur de la jeunesse; au contraire, nous regardons ceux qui lui ressemblent, comme les corrupteurs des jeunes âmes, et eux-mêmes comme la honte ou la partie infirme de l'humanité. Dites-moi, jeunes catholiques qui me lisez, croyez-vous que ce soit là vraiment une âme d'homme?

Nous aurions encore bien des remarques à faire sur le caractère de Béatrix. Ce n'est pas que nous ayons rien à reprendre dans les qualités ou les vertus de cette jeune chrétienne; mais nous croyons qu'il y a beaucoup à ajouter. En effet, nous convenons que la littérature nouvelle a bien épuré et perfectionné les traits sous lesquels elle nous a dépeint les femmes; mais il nous semble qu'elle les a un peu trop idéalisées, subtilisées, pour ainsi dire. Les auteurs, en nous donnant pour anges leurs créations de jeunes filles, ont oublié que, si les anges sont

[1] Tome II, pag. 142.

[2] Tome I, pag. 28 et suivantes.

aériens, purs, diaphanes, portés sur des ailes d'or et d'azur, réfléchissant la nature dans la blancheur de leur front, ils sont aussi des êtres forts, descendant sur la terre pour secourir les hommes, leur transmettant les ordres de Dieu, les accompagnant dans leurs lointains voyages, les aidant dans leurs travaux, partageant toutes leurs douleurs, les consolant dans leurs souffrances, les soignant dans leurs maladies, ne reculant pas même devant cette douleur humaine qui fit suer à un Dieu sang et eau, et réduisit son âme à la tristesse de la mort : les anges ont fait tout cela.

Les femmes aussi, ces êtres sortis de l'homme, créés pour être, non l'ornement ou l'amusement du monde, mais *un aide et un secours semblable à l'homme*[1], ont fait souvent des choses semblables. La constance, la force, la fermeté d'âme, le dévouement, toutes les passions fortes et les actions courageuses, elles ont prouvé qu'elles les possèdent et savent les mettre en pratique. Les prisons, la misère, la douleur, la mort, elles savent les braver : êtres indéfinissables, elles semblent se jouer, sinon aussi volontiers et aussi souvent, au moins aussi bien, avec les épines qu'avec les roses ; or, si ces qualités existent dans la femme, à laquelle d'entre elles peut-on l'attribuer à meilleur droit qu'à la femme catholique ?

Comment donc ne pas convenir que cette femme qui est saisie d'épouvante et de fièvre à la vue d'un mourant qui lui demande son pardon, cette jeune fille qui meurt de deux ou trois peurs qui lui donnent une fluction de poitrine et une fièvre cérébrale, ne possède pas la force, la constitution naturelle de la femme ? Vraiment, il nous est pénible de voir un ange retourner au ciel pour si peu de chose.

Passant enfin à quelques détails plus secondaires, nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer à M. d'Ortigue qu'il eût bien mieux fait de ne pas introduire dans son roman cette description des *Jeux du roi René*, que l'on célèbre encore de loin en loin dans la ville d'Aix ; ces jeux, inconnus de la plupart des lecteurs, — et fort dignes de l'être, — sont un de ces restes du moyen âge, qui ne donnent pas une grande idée du bon

[1] *Adjutor similis ejus*. Genèse, I, v. 20.

goût qui présidait quelquefois aux pieuses conceptions de nos pères, et que nous devons réformer en honneur de leur mémoire. Ces jeux, au reste, font naître, dans une scène qui aurait pu être la plus pathétique de l'ouvrage, celle du *délire et de la mort de Béatrix*, des pensées, des expressions, des *qui proquo*, bien plus capables de faire rire que de toucher profondément. M. d'Ortigue a été trompé par le désir qu'il a eu de rendre hommage à une coutume de son pays.

Nous devons blâmer également la scène qui se passe dans la chapelle de l'église, où a été déposée Béatrix après sa mort. Anatole s'y introduit furtivement, écarte la garde, puis, dans son délire, doutant encore qu'elle soit morte, il détache ses mains et sa robe, *la deshabille*, pour appliquer son oreille sur son cœur et s'assurer s'il est vrai que la vie l'ait abandonnée. Cette scène, dans ce lieu, dans ces cirsonstances, est invraisemblable, inconvenante, froide. Respect à une jeune fille vivante, mais respect encore plus grand à une jeune fille morte.

La résolution qu'il y prend de se faire trappiste, et les prières qu'il y prononce, sont belles, grandes mais elles pourraient être faites d'une autre manière, et un peu moins longues. La véritable douleur est plus avare de mouvemens et de paroles.

Et cependant, remercions encore M. d'Ortigue pour nous avoir fait la *Sainte-Baume*, et ne rétractons aucun des éloges que nous lui avons donnés.

Et vous, nos amis, qui voulez régénérer la littérature et la science, vous que nous connaissons riches d'imagination, d'amour et de foi, suivez l'exemple de M. d'Ortigue. Ne laissez pas le champ de la littérature à exploiter à ces vieillards sans religion et sans vertu, à ces jeunes gens sans règle et sans foi, à toutes ces femmes sans compréhension du siècle, sans profondeur de vues, sans science, sans religion ou sans mœurs. Achevez vos ouvrages commencés, réalisez vos conceptions et vos projets; descendez dans l'arène, faites-vous connaître : osez, il en est qui passent maîtres, et qui valent moins que vous !

A. BONNETTY.

Histoire.

COURS D'HISTOIRE

DES ÉTATS EUROPÉENS MODERNES,

DEPUIS LE IVe SIÈCLE JUSQU'EN 1790;

PAR FRÉDÉRIC-SAMSON SCHŒLL [1].

Deuxième article.

PERPÉTUITÉ DE LA JURIDICTION PONTIFICALE.

Éloge de M. Schœll. — Idées fausses sur l'histoire ecclésiastique du 5e au 8e siècle. — Perpétuité de la juridiction pontificale sur toute l'Église. — Actes nombreux d'autorité de la part du Saint-Siége en Occident, et spécialement en Gaule. — Relation des papes avec les princes Mérovingiens et la famille d'Héristall. — Remarques sur quelques passages du *Cours d'histoire* de M. Guizot.

Au moment où paraissait le premier article sur cet important ouvrage [2], M. Schœll, subitement frappé d'un mal dont on redoutait depuis quelque tems pour lui une nouvelle atteinte, venait de succomber. Avant de continuer à parler de ses travaux, il nous sera permis de dire quelques mots sur sa personne.

Né dans une de ces provinces qui composaient autrefois l'Ostrasie, il avait, avec les traits et les habitudes de l'Allemagne, le

[1] Chez Gide, rue Saint-Marc, n° 20. Le 44e volume de cette collection vient de paraître; les deux derniers sont sous presse. Prix : 7 fr. le vol.

[2] Voir le n° 37 des *Annales*, tome VII, p. 17.

cœur et l'esprit français; sa franchise engageante et ennemie de tout appareil, mettait un charme rare dans ses relations familières, et inspirait l'affection. En véritable homme de lettres, il passait son tems entre ses livres, sa famille chérie et ses amis. On trouvait sans cesse, dans sa conversation intarissable, une gaîté spirituelle, et cette érudition vivace qui semble s'être enracinée sur le sol de la Germanie, à la place de ses sauvages forêts, et en avoir gardé l'immense profondeur. Histoire, diplomatie, littérature, anecdotes, détails de mœurs et d'usages, tout lui était présent, et on pouvait avec lui passer l'Europe en revue.

Son *Cours d'Histoire*, ce grand ouvrage, fruit d'une infatigable constance et d'un savoir peu commun, n'est point demeuré interrompu, le texte en était entièrement achevé, et la publication touche à sa fin; ainsi le mérite ni l'importance n'en seront pas diminués par la mort trop prompte de son auteur.

Je regrette qu'il ne soit point entré dans le plan de M. Schœll de donner plus de développement à l'histoire des trois premiers siècles du moyen-âge. Il s'est attaché, pour cette époque à débrouiller le chaos de l'invasion barbare, et il y a réussi : il a borné là sa tâche; peut-être aussi, comme il arrive assez ordinairement dans une entreprise de long cours, on est pressé de faire du chemin en commençant, on marche un peu plus vite, et l'on observe moins. Sans cela M. Schœll aurait eu à examiner plusieurs faits qui nous eussent certainement obtenu de sa bonne foi des aveux remarquables; il est resté ainsi dans cette idée faite avant lui, qu'il n'y a rien ou presque rien de décisif pour l'histoire de l'Eglise entre le 4e siècle et Charlemagne, et que l'obscurité de ce tems équivaut à une lacune. C'est là uniquement ce qui donne quelque couleur de vraisemblance à cette prétendue élévation de la puissance pontificale, par la protection de la dynastie Carlovingienne, par la formation des Églises anglo-saxonne et germanique, et enfin par les Décrétales. Il me semble qu'on peut facilement prouver la fausseté de cette opinion; en effet, la suprématie papale, dans les quatre premiers siècles, étant démontrée comme j'ai essayé de le faire dans mon premier article, et nulle objection

là-dessus n'étant tenable, cette suprématie ne fut donc pas autre au 9e siècle, qu'à la naissance de l'Eglise; tout ce qu'on pourrait conclure de la faiblesse ou de l'obscurité du Saint-Siége dans l'intervalle, ce serait qu'au milieu du bouleversement de l'Europe, l'occasion et les moyens auraient manqué aux papes; que le développement de leur puissance aurait été comprimé, et non pas que cette puissance eût changé de nature.

Mon projet était donc de parler des Décrétales dans cet article; mais il vaut mieux ajourner ce sujet. En voyant certains ouvrages, une *Histoire de France*[1] surtout, fort récente, où ce préjugé domine et fonde tout le système, je me suis décidé à revenir en arrière pour recueillir, dans cette période de nullité *convenue*, dont l'histoire ne *convient* pas cependant, des faits qui surabondent, et qui prouvent sans réplique la perpétuité de la puissance pontificale.

L'occident catholique comprenait au milieu du 5e siècle, l'Italie et la Gaule, qu'il y faut joindre; car, toute hachée qu'était la pauvre Gaule, par les Ariens, par les Francs idolâtres, et par les Huns, elle avait subi la domination, non la religion des vainqueurs. Bientôt les Francs embrassèrent sa foi; mais par compensation l'arianisme vint avec les Lombards s'établir presqu'aux portes de Rome. A la fin du 6e siècle seulement, se convertirent les Wisigoths et les Anglo-Saxons.

Il n'est pas nécessaire de nous arrêter beaucoup sur l'attachement de ces deux peuples convertis, pour le Saint-Siége. Ce fut toujours en Espagne une tradition nationale, non effacée par les Ariens et les Musulmans, que ce pays avait reçu de Rome, de saint Pierre même, la foi de l'Evangile et l'Office divin. L'union se resserra naturellement lorsque l'hérésie ou le croissant se retirèrent, comme les eaux d'un fleuve se rejoignent quand la digue qui les divisait est rompue. Il suffit de rappeler que deux évêques, ceux de Malaga et d'Illiberi, ayant été déposés par les intrigues d'un Comte, en 594, furent rétablis, sans concile, par un légat du pape saint Grégoire-le-Grand,

[1] *Histoire de France*, par Michelet. Les *Annales* parleront de cet ouvrage dans le numéro de juillet prochain; tom. IX, pag. 5.

et leurs juges condamnés à la pénitence dans un monastère; que le roi Récared envoya en reconnaissance des présens au pape, loin de s'en offenser, et qu'enfin ce fut Boniface V qui donna aux églises d'Espagne le droit d'asile. Quant aux Anglo-Saxons, une mission romaine avait planté chez eux, avec la croix, la primatie de Cantorbéry; et pour ce peuple, qui consentit au *romescot*, ou *denier de saint Pierre*, dont les rois allaient si facilement en pèlerinage à Rome, l'autorité du Saint-Siége n'était point douteuse; du moins les papes ne furent pas redevables à Charlemagne de leur puissance dans ces deux contrées, non plus que dans l'Orient.

Mais cherchons, surtout dans la Gaule, cette suprématie, laquelle, continuée là clairement, servira à prouver qu'elle était également établie partout ailleurs.

Le gouvernement impérial y subsistait encore, et même y avait repris quelque vigueur, lorsque l'évêque d'Arles, Patrocle, en 417, *réclama du Saint-Siége* les droits métropolitains sur les évêques de Marseille, de Vienne et de Narbonne. Le pape Zosime ordonna dans une circulaire, que tous les ecclésiastiques, même évêques, prissent des *lettres formées* de l'évêque d'Arles, pour venir à Rome, sans quoi ils n'y seraient point reçus; il confirmait en même tems tous les autres priviléges de cette métropole, à laquelle saint Trophime avait été envoyé par le Saint-Siége; il annulait pour l'avenir toute ordination épiscopale faite dans ces deux provinces suffragantes, sans le consentement du métropolitain.

Proculus, de Marseille, loin d'obéir, ordonna encore deux évêques, et six mois après Zosime les déclara tous trois excommuniés. Dans une autre lettre adressée aux évêques d'Afrique, de Gaule et d'Espagne, il révoquait les priviléges extorqués à un concile de Turin, sur lesquels se fondaient les trois réfractaires; citait Proculus à Rome, intimait de nouveaux réglemens d'ordination à la Gaule, et sur la résistance de Proculus, commanda qu'on en élût un autre à sa place. On ne sait comment finit cette affaire, si c'est par la mort de Zosime ou par la soumission de Proculus; mais toujours est-il prouvé que le pape exerçait alors son autorité dans la Gaule. Quelque tems après l'évêque de Narbonne se plaignit au Saint-Siége des prétentions

métropolitaines d'Arles. Boniface Ier répondit qu'il fallait s'en tenir au concile de Nicée, qui voulait un métropolitain pour chaque province, et il *autorisa* l'évêque de Narbonne, dans la sienne, en cette qualité.

Pour être conséquent à refuser au Saint-Siége cette juridiction souveraine, il aurait fallu se récrier ici contre Zosime, aussi bien que contre Grégoire III, et même Grégoire VII; mais on s'en est bien gardé, parce qu'on se trouverait ainsi engagé dans une discussion continuelle, qui eût nécessairement révélé la perpétuité de cette souveraineté. On a trouvé plus commode de passer les faits sous silence, et de laisser ainsi une lacune qui donnât plus de relief à la prétendue nouveauté des prétentions du Saint-Siége, au 8e et au 9e siècles.

On aurait pu, du moins, faire un peu de bruit de la résistance de Proculus, et de la conduite *absolument contradictoire* des deux papes, ce que nous retrouverons encore une fois sur le même sujet : on voit que je n'affaiblis pas la difficulté; mais une sorte d'instinct a détourné la discussion de ce défilé hasardeux, où la défaite était certaine. Il ne s'agit pas en effet ici de savoir qui avait raison de Zosime ou de Boniface Ier. Ce n'est pas une question de foi, mais de juridiction et de discipline; ils pouvaient avoir des vues différentes. D'ailleurs, ce n'était pas une médiocre difficulté pour un pape, que de décider entre les prétentions de primatie d'Arles et celles d'indépendance de Marseille, Narbonne et Vienne. Mais ce qui est clair et indubitable, ce sont les plaintes et le recours au Saint-Siége de part et d'autre, comme à la seule autorité décisive; c'est l'égale autorité que mettent en action les deux papes à prononcer même en sens contraire; c'est le même usage du même pouvoir; c'est enfin le silence respectueux de tous les évêques, même du rebelle, qui résiste seul, sans pourtant oser dire qu'il en a le droit. Au reste, nous verrons bientôt une bien autre résistance, celle d'un grand homme et d'un saint, que la Providence semble avoir permise exprès, pour rendre plus évidente la divine suprématie du vicaire de Jésus-Christ.

Dans le même tems que Boniface Ier croyait convenable de maintenir les réglemens de Nicée, un Maxime, évêque manichéen et homicide, avait échappé aux procédures d'un concile,

en refusant d'y comparaître; on envoya l'accusation à Rome. En 419, le pape *ordonna* un nouveau concile et un nouveau jugement; et si Maxime s'obstinait à ne se point présenter, une nouvelle condamnation : « Mais, quelque chose que vous dé-»cidiez, dit-il, il est nécessaire, comme il convient, que cela »soit confirmé par notre autorité, après qu'on nous en aura »envoyé la relation. »

Une lettre de saint Célestin Ier, en 428, n'est pas moins curieuse, par la multiplicité des détails, où s'étendait alors même la puissance pontificale. Il reprochait aux évêques de la Gaule leur négligence à l'égard de la discipline; « car il devait éten-»dre sa sollicitude *partout où le nom du Seigneur est annoncé*.» Et il leur adressait huit articles de réglement à observer, qui portaient sur l'habit ecclésiastique, sur l'indulgence due aux mourans, les ordinations irrégulières, le maintien des élections épiscopales et des droits métropolitains. En outre, il évoquait à Rome le jugement de l'évêque Daniel, et laissait celui de l'évêque de Marseille à la décision des prélats des deux provinces de Vienne et de Narbonne.

Trois ans après, saint Célestin renouvelait le reproche, si fréquent, du Saint-Siége, à cette époque, de sacrer des laïques.

Cependant, les canons de Nicée et l'antiquité vénérable de l'Eglise d'Arles, qui se contrariaient mutuellement, entretenaient toujours des différends fâcheux en Gaule. L'ancienne rivalité se réveilla de nouveau sous le pontificat de saint Léon-le-Grand, en 443. Rusticus, de Narbonne, ne voulant point recevoir les réglemens de l'évêque d'Arles, en demanda au pape. L'année suivante, saint Germain d'Auxerre et saint Hilaire d'Arles, ayant déposé, un peu légèrement, Célidonius, évêque de Besançon, celui-ci alla se plaindre à Rome. Saint Hilaire l'y suivit, et *pria le pape de ne rien changer* au gouvernement des églises; ajoutant qu'au reste il n'était pas venu pour plaider, mais *pour rendre compte* de ce qui s'était passé; et si le pape en ordonnait autrement, il ne l'importunerait pas davantage.

Saint Léon fut choqué de cette hauteur, et examina la cause contradictoirement; Célidonius se justifia, la défense de saint Hilaire fut faible, sa sentence cassée, et Célidonius rétabli.

Saint Hilaire quitta brusquement Rome. Le pape, déjà mé-

content, reçut bientôt encore les plaintes de Projectus, et de tout son troupeau, clergé et peuple, contre saint Hilaire, qui, pendant une maladie de cet évêque, s'était hâté de lui donner un successeur.

Alors tomba sur l'opiniâtre fugitif, en 445, cette terrible lettre, adressée aux évêques de la province de Vienne : *Divinæ cultum Religionis*, où le pape leur rappelle : 1° l'autorité de saint Pierre, chef des apôtres, *par lequel les dons de Dieu se répandent sur tout le corps ;* en sorte que, *quiconque s'écarte de la solidité de Pierre, doit savoir qu'il est étranger à ce divin mystère ;* 2° l'ancienne coutume des appels, selon laquelle le Saint-Siége a cassé ou confirmé les jugemens ; 3° il reproche à saint Hilaire de sortir de *cette voie toujours salutairement gardée ;* de vouloir dominer les autres, en refusant la soumission à saint Pierre, et lui diminuant le respect qui lui est dû par *des paroles arrogantes.* « Nous avons plaint, dit-il, et nous avons essayé de guérir, par » notre patience, cette enflure de cœur, car nous ne voulions » pas aigrir les blessures qu'il faisait lui-même à son âme, par » ses discours hautains (*insolentibus sermonibus*) : et, celui que » nous avions reçu comme un frère, nous nous efforcions de l'a» doucir, quoiqu'il s'embarrassât lui-même dans ses réponses, » plutôt que de le contrister par nos interrogations. Célidonius » a été absous, puisqu'il avait prouvé l'injustice de la condam» nation, par la déposition manifeste des témoins, en présence » même d'Hilaire, qui ne trouvait rien à répondre. » 4° Saint Léon maintient l'évêque Projectus, Hilaire n'ayant aucun droit sur ce diocèse, puisque le Saint-Siége avait révoqué les priviléges d'Arles, accordés pour un tems à Patrocle ; 5° il ôte à Hilaire, même les simples droits métropolitains ; lui défend d'indiquer les conciles, de faire les ordinations, et même d'y assister, « comme convaincu de ce qu'il méritait, lui, qui obligé de ré» pondre, avait mieux aimé échapper, par une fuite honteuse, » se privant ainsi de la communion apostolique, dont il n'était » pas digne. » Et comme Hilaire s'était fait suivre d'une escorte armée, pour appuyer ses actes dans la province, le pape recourut à l'autorité du prince, et envoya, avec cette lettre, le fameux décret de Valentinius III, qui ne prétend pas donner l'autorité au pape, mais en exécuter la sentence.

J'ai sous les yeux ces deux documens, publiés par Quesnel, et ce texte même, tout peu sûr qu'il est, a une force irrésistible que ce pauvre janséniste ne peut entamer le moins du monde, avec tous les subterfuges de ses diffus et tortueux commentaires. On y voit clairement toute l'étendue et le poids de la suprématie du Saint-Siége, avec la fermeté calme de saint Léon; de sorte qu'il me faut corriger ici le léger blâme que je laissais sur cet admirable pontife, dans mon premier article; passage que j'avais écrit d'un premier souvenir, d'après la réputation de saint Hilaire. Tout le tort fut donc à l'évêque d'Arles, si vénérable que soit d'ailleurs sa vertu. Aussi ne fut-il pas soutenu un seul instant par saint Germain d'Auxerre, ni par aucun autre évêque, et l'on voit, par une lettre du préfet Auxilliaris à saint Hilaire, que ce génie un peu âpre fut contraint de plier. Il envoya à Rome d'abord le prêtre Ravennius, et ensuite même deux évêques, pour faire sa paix avec le pape.

Ravennius lui succéda; c'était le vœu de la province comme celui d'Hilaire, et quand ce choix fut notifié à saint Léon, il répondit, en 449, dans une lettre à douze évêques: « Nous confirmons, par notre jugement, la bonne œuvre que vous avez faite, en ordonnant unanimement, selon les désirs de la noblesse, du clergé et du peuple, pour évêque d'Arles, à la place d'Hilaire, de sainte mémoire, un homme qui nous est aussi agréable que notre frère Ravennius. » Il lui adressa en même tems quelques avis mêlés d'éloges sur la conduite à tenir différemment de son prédécesseur, en matière de juridiction.

Alors il arriva une chose remarquable : Ravennius fit l'ordination de l'évêque de Vaison; l'évêque de Vienne envoya plainte à Rome, et ceux de la province d'Arles en prirent occasion de redemander, pour Ravennius, les priviléges ôtés à Hilaire : « Car les souverains pontifes, disent-ils, les ont souvent confirmés; ils ont cru conforme à la justice que l'église d'Arles, qui a mérité d'avoir pour évêque saint Trophime, envoyé par les apôtres, eût le droit d'ordonner des évêques dans l'étendue des Gaules, de même que la sainte Église romaine a la primauté sur toutes les Églises, à cause de saint Pierre, prince des apôtres. »

Saint Léon décida que Vienne serait métropole de quatre églises, et que les autr s resteraient suffragantes d'Arles. Il fai-

sait en même tems l'envoi de sa lettre dogmatique à Flavius, touchant l'hérésie d'Eutychès, et les évêques de Gaule *en tressaillirent de joie, ne pouvant lui rendre d'assez dignes actions de grâces, pour un si grand don.*

Aussitôt que le concile de Calcédoine eut achevé ses séances, saint Léon en avertit les évêques de Gaule, et leur écrivit encore après le retour de ses légats. Cette active correspondance se faisait en présence d'Atila et de ses ravages.

A peine saint Léon eut fermé les yeux, que le nouveau pape Hilaire, en 462, eut à prononcer sur l'intrusion d'Hermès, évêque de Narbonne. La sentence fut adoucie en considération de sa régularité précédente; mais le pape lui ôta les ordinations épiscopales; de plus il *prescrivit* que des conciles fussent tenus tous les ans, à la convocation de l'évêque d'Arles, qu'il *déléguait*, à cet effet, réservant au Saint-Siége les causes les plus importantes, qui n'auraient pu être terminées dans ces conciles.

L'année suivante saint Mamert de Vienne ordonna un évêque de Die, malgré les habitans; Gondiok, roi des Bourguignons, en avertit le pape, qui reprocha au métropolitain Léonce de n'avoir pas réclamé, le chargea d'examiner la chose, et sur sa relation, rendit une décision définitive, avec une vive réprimande à saint Mamert.

Au commencement du 6e siècle cette rivalité durait encore entre Arles et Vienne, où saint Avitus brillait alors, et avait aisément obtenu du pape Anastase II un accroissement de juridiction.

Le nouveau pape Symmaque, obligé à son tour de prononcer sur les réclamations opposées, révoqua provisoirement les priviléges récens de Vienne, prêt à écouter toutefois les raisons qu'on lui pourrait présenter. Quelques années après il donna le *pallium* à saint Césaire, évêque d'Arles depuis onze ans, confirma la décision de saint Léon, et, sans rien retrancher aux droits des autres églises, il établit saint Césaire *son vicaire* pour la Gaule et l'Espagne, le chargeant de veiller sur toutes les affaires de la religion, de convoquer les conciles, et de porter au Saint-Siége tout ce que les conciles n'auraient point terminé.

Qui ne voit dans cette action vive et soutenue de juridiction souveraine, son origine divine, hors de toute convention hu-

maine et de tout accroissement politique ? On ne pourrait la nier sans se mettre en contradiction avec les faits les plus avérés. Aussi n'insisterai-je plus, avec autant de détails, sur les faits suivans, qui ne sont pas moins curieux.

Les relations du Saint-Siége avec la Gaule continuèrent par Hormisdas, qui fit de vifs reproches à saint Avitus sur la rareté des conciles, et confirma la règle de saint Césaire pour un monastère de femmes, en ôtant aux évêques d'Arles, pour l'avenir, toute intervention dans le gouvernement intérieur de cette maison. Viennent ensuite Félix III et Boniface II, auxquels saint Césaire demanda l'approbation du deuxième concile d'Orange, tenu en 529. Quatre lettres de Jean II et d'Agapetus prononcent la déposition d'un évêque de Riez, et une cinquième refuse à saint Césaire la permission d'aliéner les terres de son église, même pour le soulagement des pauvres. Vigile accorde à Auxanius d'Arles le *pallium*, avec le titre de vicaire du Saint-Siége, et avertit les autres évêques qu'ils sont obligés de se rendre aux conciles qui seront indiqués par Auxanius.

Au milieu du 6e siècle, des rapports plus directs et plus fréquens s'établirent, même entre les papes et les rois francs. Jusque-là, il est vrai, on ne trouve qu'une lettre d'Anastase Ier à Clovis, pour le féliciter de sa conversion ; plus d'un demi-siècle s'était écoulé ; mais deux fils de Clovis régnaient encore ; il est impossible de penser que les seuls princes d'Occident qui fussent catholiques alors, et qui s'en faisaient gloire, aient perdu de vue le Saint-Siége, et surtout qu'ils aient ignoré tous ces actes de juridiction exercés dans leurs états, quand l'intervention royale était constamment étendue, souvent même avec despotisme, sur les affaires ecclésiastiques, principalement sur les conciles et les élections épiscopales.

Il y avait donc nécessairement à cette première époque, consentement, au moins tacite, de leur part à la juridiction romaine ; nous en trouvons une autre preuve plus évidente dans la lettre de Pélage Ier à Childebert Ier, en 556, laquelle commence par ces mots : « Au très-glorieux et très-excellent sei- » gneur, *notre fils*, le roi Childebert, » et qui était écrite en réponse à une ambassade que ce prince lui avait adressée. Childebert avait demandé au pape le *pallium* pour Sapandus, évêque

d'Arles; le pape écrivit une seconde lettre deux mois après, pour *recommander au roi de faire respecter dans cet évêque, la qualité de vicaire du Saint-Siége.* Une troisième lettre suivit bientôt, dans laquelle le pape disait au roi :

« On sait....... que votre plus grande sollicitude est de conserver la tranquillité dans l'Église; mais par là même, nous apprenons avec plus d'étonnement que vous vous soyez laissé surprendre jusqu'à ordonner, contre toutes les lois ecclésiastiques, que Sapandus, primat et vicaire du Saint-Siége en Gaule, fût obligé, à la requête d'un évêque sacré par lui, de subir le jugement d'un autre évêque voisin...... Ainsi, *nous vous recommandons* avec une affection paternelle, si un tel désordre a été commis, *de le faire réparer au plus tôt* par une satisfaction convenable. »

Le sujet et le ton de ces lettres n'indiquent-ils pas clairement des relations et une intelligence habituelles entre ces deux puissances?

Sept ans après, ce ne sont plus les mêmes princes ni le même pape; Caribert reçoit un député de saint Léonce, métropolitain de Bordeaux. « Prince, le siége apostolique vous salue.— *Êtes-vous allé à Rome,* répond Caribert, *pour m'apporter des complimens du pape?* »

Un autre fils de Clotaire Ier, le roi de Bourgogne, Gontran, fait assembler un concile à Lyon, où deux évêques sont déposés; ils protestent devant le roi, et demandent qu'il leur soit permis d'en référer au pape. Gontran leur donne même des lettres de recommandation, selon le récit de Grégoire de Tours, et sur la décision de Jean III, les rétablit à leur retour, quoique le pape eût été trop indulgent.

Enfin parut saint Grégoire-le-Grand. Childebert, roi d'Ostrasie et de Bourgogne, lui écrivit pour obtenir à Virgile, d'Arles, le *pallium*. Le pape l'accorda, et répondit par trois lettres à Virgile, aux évêques de la Gaule et au prince, les exhortant également à combattre la simonie et les autres désordres qui devenaient communs; et Childebert, sans plus attendre, publia la même année, 595, un capitulaire conforme aux représentations du pontife.

Les relations de la Gaule devinrent plus rares, par la diffi-

culté des tems, au 7e siècle; cependant on voit le pape saint Martin envoyer, en 649, les actes de son concile, contre le monothélisme, à Clovis II, et écrire encore à Sigebert II et à saint Amand; un abbé Egeric, aller à Rome faire confirmer le privilége de son monastère, par un autre pape, Adeodatus, en 672, et enfin deux évêques et un diacre se rendre comme députés du clergé de Gaule, au concile tenu à Rome par saint Agathon, en 679.

Mais voici de nouveaux rapports qui s'établissent entre le Saint-Siége et les rois de la Gaule, à l'occasion des missions du Nord, circonstance qui n'a pas été assez remarquée par les historiens.

On sait combien saint Grégoire-le-Grand avait recommandé à Brunehaut et à ses petits-fils, les moines qu'il envoyait à la conversion des Anglo-Saxons. Ce peuple reçut promptement la foi : de là sortirent ensuite de nouveaux apôtres qui, sur les traces de plusieurs évêques de Gaule, évangélisèrent à leur tour, durant le 7e et le 8e siècle, les Belges, les Saxons, les Frisons, les Thuringiens et les Bavarois, et contribuèrent à la fondation d'une nouvelle Église en Germanie. Je nommerai seulement saint Amand, saint Achaire, saint Éloi, saint Rupert, saint Corbinien, parmi les missionnaires de Gaule; parmi ceux qui partirent des îles Britanniques, saint Livin, saint Wilfrid, saint Villibrord, et le plus célèbre de tous, Winfrid ou saint Boniface. La plupart de ces nouveaux apôtres allaient à Rome prendre ou confirmer leur mission; car ce n'était pas de leur part un simple pélerinage de dévotion, mais une démarche de subordination et de foi. Là est la vérité et la force; on en revenait plus ferme et plus ardent. Là saint Amand reçut de saint Pierre lui-même, qui lui apparut, l'ordre d'aller convertir les Belges, en 629.

Les Mérovingiens ne régnaient plus que de nom; la puissance était passée aux mains des ducs d'Ostrasie. Pépin d'Héristal accueillit avec empressement tous ces zélés pélerins, autorisés par le Saint-Siége; il envoya lui-même deux fois à Rome saint Villibrord, et écrivit au pape Sergius, pour qu'il ordonnât évêque ce pieux missionnaire. Le rude Karle-Martel, aussi, qui payait sans scrupule les exploits de ses compagnons de for-

tune, avec les biens des églises, jugeait pourtant les prédications plus efficaces que les batailles, pour retenir les anciens barbares au-delà du Rhin, puisque le seul avantage qu'il exigea de Radbad, battu, fut qu'il laissât Villibrord et sa milice romaine, prêcher librement l'Évangile parmi les Saxons. L'Ostrasie était le chemin de ces missions; ce fut celui de l'Anglais Winfrid, lorsque, sacré par le pape Grégoire II, sous le nom de Boniface, il alla seconder Villibrord. Je ne rapellerai point le serment célèbre qu'il prêta au pape, sur le tombeau de saint Pierre, « de garder une inviolable fidélité au prince des apôtres, à ses » successeurs et à son Eglise, qui a reçu du Seigneur le pouvoir » de lier et de délier; » ce serment n'a rien d'extraordinaire, quoique disent les protestans et les philosophes, après les preuves bien plus fortes et bien plus anciennes, dont j'ai rapporté plusieurs exemples, touchant la puissance du Saint-Siége. Il est bien plus singulier, ce me semble, de voir le spoliateur Karle, sur la recommandation de Grégoire II, notifier, par une circulaire, aux évêques, aux ducs, comtes et officiers de sa dépendance, qu'il avait pris l'évêque Boniface sous sa protection, et cela dans le tems où saint Boniface comptait déjà parmi ses missionnaires un petit-fils de Dagobert II, un dernier rejeton de la branche mérovingienne d'Ostrasie, ce Grégoire d'Utrecht, depuis célèbre par sa sainteté.

En 724, Adalbert, évêque de Cologne, réclamant pour sa juridiction les conquêtes de saint Boniface, celui-ci se plaignit à Rome, et Grégoire II écrivit au patrice Karle pour réprimer ces prétentions téméraires. Cette protection de Karle et de ses fils ne se ralentit pas, puisque quatorze ans après, en 738, saint Boniface rendant compte à Grégoire III de ses heureux travaux, a soin de témoigner encore sa reconnaissance pour les princes Ostrasiens.

Ce ne fut donc pas chose si merveilleuse, mais au contraire toute naturelle et toute conséquente, que le secours demandé par le Saint-Siége à Karle-Martel contre le roi Lombart. Il ne faut plus une grande sagacité pour saisir le développement de la puissance pontificale au 8ᵉ siècle : les papes doivent simplement aux Carlovingiens une partie de leur indépendance temporelle ; mais ils n'ont jamais pu leur devoir, ni à personne,

l'autorité spirituelle, qu'ils ont toujours possédée, qu'ils n'ont jamais perdue, et qui fait l'unique fondement de la vie du Saint-Siége.

On peut donc s'étonner qu'un homme d'un grand talent, comme M. Guizot, se soit engagé si résolument dans cette époque sans éclairer mieux sa marche. — Cette ingenieuse pénétration, et ces déclarations souvent assez franches qui, plus d'une fois, dans un cours brillant, ont déconcerté tant d'opinions imbéciles sur le moyen-âge et le christianisme, devaient aller plus loin encore : il était digne d'un tel homme de sortir complétement des idées faites, et de signaler lui-même les erreurs qui viennent d'être relevées ici, au lieu de les suivre. Selon lui, la constitution de l'Église s'est formée pendant les quatre premiers siècles d'une manière incertaine par des essais divers dans les diverses sectes chrétiennes, dont les systèmes plus ou moins fondés ont tous concouru au travail de sa formation [1].

Cette conclusion est inadmissible, parce que les précédens ne sont pas exacts. De ce que les divers hérétiques des premiers siècles ont les premiers essayé et pratiqué les diverses formes d'organisation que le protestantisme a reproduites plus tard dans ses diversités sans fin, il ne s'ensuit pas que tout cela ait concouru à former le gouvernement de l'Église. Ce gouvernement sort de sa hiérarchie; et sa hiérarchie existe ferme et unie dès sa première prédication, ainsi que l'avoue implicitement le même auteur, en reconnaissant l'*ordination* comme un fait primitif du christianisme [2]. Toute discussion est inutile ici; — la suprématie du Saint-Siége prouvée, tout le reste l'est, et le lecteur tient une bonne partie de ces preuves. Comment donc assurer

[1] M. Guizot, *Cours d'histoire*, tome 1er, leçon 3e, pag. 91.

[2] *Ib.* pag. 99, et tom. III, pag. 63. Dans cette 27e leçon, l'auteur reproduit l'ancien préjugé qui fait de la position du Saint-Siége à Rome, l'origine de la puissance papale. Il n'y a qu'un mot à répondre : Pendant les trois siècles de persécutions, la position des évêques à Rome, les livrait à de plus grands dangers; ce fut le seul avantage qu'ils y trouvèrent. Plus tard, le siége de l'empire étant transporté à Constantinople, Rome ne fut plus rien. Loin que cette position fût avantageuse aux papes, Rome ne fut conservée que par eux, et sans eux, elle eût été effacée de la terre.

qu'au 8e siècle, « les faits ne l'avaient pas encore montrée, que » le système de monarchie pure était fort loin de dominer alors, » de prétendre même à dominer, et que la sagacité la plus exer- » cée, l'ardeur même de 'ambition personnelle n'eût pu pressen- » tir ses futures destinées [1] ? » Comment surtout soutenir que « de Grégoire-le-Grand à Grégoire II, on ne trouve à peu près au- » cune lettre, aucun document qui prouve quelque correspon- » dance entre les maîtres de la Gaule-franque et la papauté ? que » les Églises d'Italie, d'Espagne et de la Gaule ne tenaient à celle » de Rome par aucune puissante filiation [2] ? »

Si l'on traverse, les yeux fermés, cette longue époque que nous venons de parcourir, sans doute on assignera le serment de saint Boniface [3] comme le point de départ de la puissance du Saint-Siége ; cela se conçoit ; mais ce qu'on ne peut concevoir, c'est cette traversée de sept siècles de l'histoire de l'Église, pleins d'actes de juridiction souvent solennels, sans en avoir rien vu.

EDOUARD DUMONT.

[1] *Ib.* page 108.

[2] *Id. ib.*, tome II, pages 235 et 247.

[3] *Ib.* tome II, page 251.



Littérature contemporaine.

TRAGÉDIE DE THOMAS MORUS,

CHANCELIER D'ANGLETERRE,

PAR SILVIO PELLICO.

Coup d'œil sur l'histoire d'Angleterre sous le règne d'Henri VIII.—Quelques traits du caractère de ce roi.— Anne de Boleyn, Wolsey, Cranmer.—Tragédie de Morus, de Chénier.—Celle de Shakespeare.—Analyse de celle de Silvio Pellico.—Jugement sur cet ouvrage.

Il n'entre guère, peut-être, dans le plan des *Annales* de s'occuper de *tragédies ;* mais celle qui sort de la plume de Pellico mérite une exception. Comment ne pas désirer de connaître toutes ces productions, qui sont le fruit de l'âme ardente et du cœur religieux, qui a raconté avec cette douce éloquence, avec cette résignation chrétienne, dix ans de prison passés dans le Spielberg? D'ailleurs, le sujet lui-même entre dans nos travaux; les troubles suscités en Angleterre par le schisme, les emportemens du roi Henri, le supplice qu'il inflige à son chancelier, parce qu'il ne veut pas reconnaître sa ridicule suprématie religieuse ; tout cela constitue un trait d'histoire curieux à observer. C'est l'acte de martyre d'un saint.

Il est peu d'époques dans l'histoire, aussi fortement nuancées, aussi pleines d'événemens, aussi dramatiques, que celle d'Henri VIII, roi d'Angleterre. Quel homme, que Henri VIII! C'est d'abord un jeune et brillant cavalier, étalant au milieu des plaisirs cette générosité, cette noblesse, ce cordial abandon, qui donnent si bel air à un prince. Catherine d'Aragon, son épouse, plus âgée que lui de six ans, porte dans toute sa physionomie

cette expression de vertu avenante, qui brille plus qu'une couronne et séduit mieux que la beauté. Femme angélique! elle aura de bons et de mauvais jours : « Pendant vingt ans elle » sera suspendue, comme un joyau précieux, au cou de Henri, » sans rien perdre de son lustre ; elle l'aimera de cet amour di» vin et pur, dont les esprits célestes aiment les hommes de bien ; » et, lorsque le plus grand revers l'accablera, elle bénira encore » le roi qui l'aura frappée [1]. »

Les années passent, et Henri, bouillant de passions et d'inconstance, s'abandonne, comme un enfant, à toutes les folles joies que le cardinal Wolsey sème sur sa route. Fils d'un boucher d'Ipswik, élevé par l'intrigue, cherchant à surpasser par son faste le roi dont il a capté la faveur, Wolsey règne seul à Greenvich et à Londres. A qui lui apporterait la tiare, on ne sait ce qu'il donnerait. A Charles-Quint il promet son alliance ; à François Ier une paix honorable, et pour Henri, il n'est pas d'égaremens dont il ne cherche à l'étourdir. Les salons de Wolsey resplendissent de feux et d'or ; des accords enivrans, des vins exquis, des beautés charmantes en renouvellent sans cesse la magie et les séductions. Or, Catherine, la vertueuse épouse, ignore ces ruses de la coquetterie, cette causerie folâtre et ce manége hypocrite, auquel la verve d'un esprit malin et rieur donne une agacerie piquante et une apparente ingénuité. Catherine n'est que vertueuse et bonne, tandis que ses filles d'honneur ont je ne sais quoi d'astucieux et de perfide qui va mieux au roi. Anne Boleyn, surtout, tout nouvellement débarquée de Calais, avec les bonnes manières et les coutumes peu scrupuleuses de la cour de France, Anne Boleyn est charmante, malgré les six doigts de sa main droite, ses dents mal rangées et les tumeurs de son cou, qu'elle dissimule gentiment sous une fraise à dentelle. Mais depuis qu'elle a touché le sol anglais, Anne Boleyn s'est amendée, et elle est devenue réservée et dévotieuse.

Des remords de conscience en viennent au roi ; il se souvient que Catherine d'Aragon était veuve de son frère lorsqu'il la prit à femme ; et, en sa qualité de théologien, il n'a pas oublié que le *Lévitique* prohibait, au tems de Moïse, de semblables unions.

[1] Shakespear's *Worsks.—Henri VIII.*

Vainement cherche-t-on à le rassurer par le chapitre du *Deutéronome*, qui ordonnait au frère d'épouser la veuve de son frère, lorsque celui-ci n'avait pas eu d'enfant, Henri a une conscience timorée et craintive; il a éprouvé des *alarmes*, des *syndérèses*, et le *Deutéronome*, pas plus que la dispense du pape, ne peut rendre à son âme le calme et le sommeil.

Mais, ici, le mépris fait place à l'indignation; Catherine est traînée devant un tribunal, dont elle renie fièrement la compétence. Épouse outragée, elle a des paroles d'oubli pour les injures, mais aussi une éloquence d'entraînement contre la honte et l'humiliation qu'on veut lui imposer : ce n'est plus seulement une épouse, c'est une mère, c'est une reine! Le tribunal hésite; la passion ne peut s'accommoder d'attendre, et Henri épouse Anne Boleyn, *la haquenée de l'Angleterre*, comme on l'appelait toute jeune à la cour de France; l'ambition, l'hypocrisie, l'impudicité ne craignent pas de ceindre la couronne qu'on vient d'arracher à la vertu!

Ici commence toute une ère nouvelle pour la vieille patrie des Edouard et des Dunstan. A Wolsey vient de succéder Cranmer, vil intriguant, courtisan insidieux et souple, évêque, qui changea dix-sept fois de religion, et se fit un jeu de l'adulation et de l'ingratitude, suivant l'intérêt du moment et les inspirations de la cour. Agent dévoué des passions d'Henri, il a quêté par tout le monde chrétien des consultations, des universités et des docteurs en faveur du divorce de son maître; puis, lorsque le maître est las des retards que Rome apporte à le contenter, Cranmer se trouve là pour fouler aux pieds tous les droits de la hiérarchie catholique, et pour répudier la juridiction d'un pontife qui ose parler de justice aux caprices des rois. Dès-lors le masque est déchiré; la vieille religion de l'Angleterre, cette religion à qui elle doit ses plus beaux monumens des arts, et même ses lois politiques; cette religion, qui avait humilié chez elle l'orgueil des despotes, mieux que ne l'ont pu toutes les remontrances des parlemens, est déclarée anti-nationale dans un boudoir, de par une courtisane, un roi flétri de débauches et un archevêque avide et rampant. C'est par le même concile, c'est dans le même boudoir que les questions de foi sont désormais décidées : on n'admettra plus que trois sacremens au lieu de sept, ou l'on mourra; on ne prononcera plus le mot de *pape*, ou

l'on mourra; on ne sera plus parent, ami, allié d'un cardinal, ou de toute autre personne suspecte, ou l'on mourra. Un statut de sang, *bloudy bill*, condamne au feu tous ceux qui contesteront le moindre article du symbole nouveau; et, afin d'enchérir sur l'inquisition, aucune rétractation ne devra être admise.

Alors on vit d'affreuses choses : catholiques, luthériens, anabaptistes étaient traînés sur des claies par les rues de Londres; il y en avait qu'on chargeait de bois sec, et qu'on prenait plaisir à voir se débattre contre le feu; la vieille comtesse de Salisbury était hachée sur l'échafaud, où elle refusa toujours de présenter sa tête au supplice : la jeune et belle Anne Askew expirait au milieu des tortures pour avoir voulu discuter sa religion; Thomas Morus et le vénérable Fisher allèrent au martyre comme les fidèles de la primitive Église; enfin 72,000 individus, de tout âge et de tout sexe, étaient offerts en holocauste aux amours du roi!

Henri VIII avait toujours eu la manie de la théologie; longtems avant qu'Anne Boleyn le détachât de la communion romaine, il s'était évertué à combattre Luther; et son livre, *de septem sacramentis contra Martinum Lutherum*, lui avait valu de la cour de Rome le titre de *défenseur de la foi*. Une fois devenu pontife, son humeur théologique n'en fut que plus belligérante; il était prêt à rompre des lances contre tout venant. Or, un pauvre maître d'école de Londres, Lambert, eut l'imprudence de s'essayer avec un aussi rude joûteur. La controverse fut vive de part et d'autre; elle durait depuis cinq heures, lorsque tout-à-coup, le roi résumant en deux mots la discussion : « Veux-tu vivre ou » mourir? » dit-il à Lambert : Lambert préféra la mort.

En même tems les coffres royaux, tant de fois épuisés, s'emplissaient des dépouilles des catholiques. Ce n'était pas assez de tuer, il fallait tout flétrir par la calomnie. Thomas Cromwell, digne suppôt du roi, avait reçu ordre de parcourir l'Angleterre, et de mettre au grand jour toutes les turpitudes qu'il lui plairait attribuer aux religieux et religieuses. Le livre de Cromwell fait horreur; il n'est pas d'abominations sous le soleil qui ne fussent, suivant lui, commises journellement dans les sanctuaires. Les moines étaient des monstres, les nonnes pis que des prostituées; et ce n'était pas encore tout : ces monstres, ces prostituées rugissaient dans le plus abrutissant esclavage, et soupiraient après

le jour où leurs fers seraient brisés. Eh bien! les fers furent brisés, et les esclaves ne bougèrent; on leur ordonna, de par le roi, de quitter ces cloîtres, qui ne leur rappelaient que d'affligeans souvenirs, et ils ne bougèrent; stupides! il fallut des hallebardiers et des coups de crosse pour leur faire goûter la liberté!

Alors sortit du néant une foule de gens sans aveu, pour venir prendre leur part de cette honteuse curée; une cuisinière reçut toute une abbaye, comme récompense d'un pudding qu'elle avait fait au gré du roi. Ces nouveaux riches, associés aux déprédations du maître, se firent les apologistes de sa tyrannie. Fiers de leurs trésors, jaloux des vieilles familles, qui ne leur accordaient qu'une moyenne considération, il n'était pas de violence dont ils ne se fissent les apôtres. Tout ce qui était plus ancien qu'eux, tout ce qui était mieux acquis que leur fortune les blessait. Aussi, eût-il fallu, pour leur plaire, tout boulverser, tout changer! Ajoutez que ces fortunes rapides et honteusement échues, devinrent un dissolvant actif pour les mœurs; alors on vit, sans doute, les vieux sanctuaires souillés par la débauche; des danses lascives troublèrent le sommeil de la tombe, et les cloîtres gothiques retentirent nuit et jour des clameurs des orgies, pendant que les vieilles reliques, les châsses des saints, les religieux monumens de la statuaire, formaient d'éclatans feux de joie au milieu de ces troupes hideuses et dissolues.

Or, prenez garde que tout cela s'est passé à la face du monde, et que les protestans eux-mêmes n'ont pu le nier. Bayle lui-même, le sceptique Bayle, le fauteur de tout ce qui *était* anti-catholique, a été obligé de reconnaître que le portrait d'Anne Boleyn, par le grand évêque de Meaux, n'était pas chargé : or, Bossuet disait :

« Quand on voudrait la justifier des infamies dont ses favoris la chargèrent en mourant, M. Burnet ne nie pas que son enjouement ne fut immodeste, ses libertés indiscrètes, sa conduite irrégulière et licencieuse. On ne vit jamais une honnête femme, pour ne pas dire une reine, souffrir des déclarations telles que des gens de toute qualité, même de la plus basse, en firent à cette princesse [1]. »

[1] *Histoire des Variations*, liv. VII.

Anne Boleyn jouit peu de sa grandeur et de son crime. Insoucieuse et dévergondée, elle porta sur le trône l'adultère et l'inceste; puis une rivale s'éleva contre elle comme elle s'était élevée contre Catherine d'Aragon, et il lui fallut périr par ordre de son époux, et par arrêt d'un tribunal présidé par le duc de Norfolk, son oncle.

Jeanne Seymour, qui lui succéda, mourut en couches au bout de neuf mois. Anne de Clèves ne plut jamais à Henri; c'était une *grosse cavale flamande*, disait-il; le divorce en fit justice. Catherine Howard était jeune et jolie comme Anne Boleyn; elle fut légère comme elle, et porta comme elle sa tête sur l'échafaud avec ses parens et ses complices. Enfin Catherine Parr fut assez heureuse pour mettre un terme aux inconstances du tyran, mais bien lui prit d'être souple et menteuse, car deux fois la mort plana sur sa tête. A mesure qu'Henri avançait en âge, il devenait plus lourdement stupide; le sang et la débauche en avaient fait une masse informe d'une obésité repoussante, où le clignotement de deux yeux rouges révélait seul qu'il y avait encore là une âme qui vivait et qui souffrait. Une profonde jalousie, une jalousie qui dégénérait en habitude, torturait incessamment cette âme; elle devenait plus soupçonneuse à mesure que ses forces s'en allaient; ses seuls mouvemens, ses dernières inspirations n'étaient plus que pour des condamnations à mort, ou pour des modifications à la religion de l'État, qu'il avait déjà vingt fois modifiée. On était en 1547; le jeune comte de Surrey venait de mourir pour expier le prétendu crime d'opposition à la reine; son père le duc de Norfolk allait le suivre, lorsque Henri trépassa. Suivant quelques-uns, ses dernières paroles furènt: *nous avons perdu l'état, la conscience et le ciel.* Suivant le plus grand nombre, affaisssé, frappé encore vivant d'une décomposition générale, il arriva au dernier terme comme la brute, sans sentiment, sans espoir et sans regret.

Si maintenant on voulait s'élever à de hautes considérations, quelle époque serait plus curieuse à étudier que cette transition de la vieille à la nouvelle Angleterre? que ces persécutions de la reine Marie et de la reine Élisabeth répondant à celles de leur père? que cet abaissement du parlement anglais sanctionnant tous les excès, toutes les turpitudes du maître, le traitant de

doux et clément (*gentle and merciful*) au moment où la potence et le bourreau ne pouvaient suffire au nombre des victimes, et surpassant tout le comble de servilité auquel se prostitua plus tard le *parlement-croupion* de Cromwell! Tous les troubles de l'Angleterre, toutes les luttes intestines, tout le sang qui l'a inondée depuis le seizième siècle, accusent la mémoire d'Henri et d'Anne Boleyn. Et si parmi toutes les nations civilisées de l'Europe, l'Angleterre est la seule qui reproduise l'aspect hideux de l'Inde avec ses parias et ses fakirs; si elle est intolérante, si chaque année il lui faut de nouvelles lois pour assujétir des esclaves autrement impatiens du joug que les religieux et que les nonnes, dites, quelle en est la cause, si ce n'est Henri VIII et Anne Boleyn? Nous pourrions suivre ce parallèle de l'Angleterre telle que l'avait faite le catholicisme, et de l'Angleterre telle que l'a faite la réforme, et nous arriverions, comme Cobbett, à cette conséquence que tout ce qu'il y a de grand chez elle, tout ce qui lui a donné un empire si puissant sur un grand nombre de peuples, lois civiles et politiques, hiérarchie sociale, équilibre des pouvoirs de l'État, tout cela est antérieur à la réforme; et que tous les abus qui la minent sourdement, le *paupérisme* qui s'est attaché à elle comme la gangrène, les biens ecclésiastiques se perpétuant dans des familles privilégiées, stipulés comme dot dans les mariages, se transmettant du père en fils par voie héréditaire, servant à nourrir la corpuleuse oisiveté des pontifes, qui ont leur famille à pourvoir avant de songer à leur troupeau; tout cela est postérieur à la réforme.

Aussi, pour embrasser une pareille époque, pour la rendre avec toute sa vérité originale, avec toutes ses anomalies de caractère, toutes ses passions et toutes ses erreurs, il faut un de ces génies profonds qui sachent saisir le crime au milieu des transformations par lesquelles il s'efforce, nouveau Protée, d'échapper à une investigation sévère; un génie qui sache le dévoiler, mettre à nu ses fibres palpitantes, et s'effrayer lui-même de sa difformité et de sa laideur. D'un autre côté, Henri VIII est un de ces hommes qu'il faut prendre dans leur entier, car tout inconséquens qu'ils soient, toutes les actions de leur vie se répondent; il faut suivre le labyrinthe de leurs pensées; monter avec eux d'échelon en échelon dans la voie de perdition qu'ils ont

prise, afin de se rendre mieux compte de leurs aberrations, de mieux comprendre tout ce que leur passage sur la terre a eu de bizarre et d'extravagant. Ajoutons qu'il est utile à la morale de voir où l'orgueil, où un vil libertinage, où une ambition démesurée, conduisent les peuples et les rois. Si vous ne prenez qu'un des épisodes de la vie de Henri VIII, cet épisode, isolé de ses antécédens et de ses suites, n'est plus qu'un fait mort, et dont le tableau ne peut en rien servir à l'intelligence des tems et des personnages. Lisez par exemple l'*Henri VIII* de Chénier; l'auteur, imbu de préjugés anti-catholiques, a voulu relever, ennoblir le caractère d'Anne Boleyn; et ce lui a été chose facile, en mettant de côté, et la jeunesse perdue de cette femme à la cour de France, et ses intrigues pour culbuter du trône la reine sa bienfaitrice, et les exécutions sanglantes auxquelles elle prêta la main. Il l'a prise dans son cachot, seule avec la fille qu'elle a eue de ce roi qui la persécute, flétrie dans son honneur par l'arrêt qui déclare cette fille illégitime, déçue de toutes ses espérances par la condamnation qui vient d'être prononcée contre elle, à *être pendue ou être écartelée, suivant le bon plaisir du roi*, et, quelque coupable que soit une malheureuse créature, il est impossible que dans une telle position elle n'émeuve et ne fasse verser des larmes. Ce sont là, sans doute, d'heureuses combinaisons tragiques, mais pour de l'histoire, non. Quand on veut faire une tragédie historique, il ne faut tenir compte de l'anathème de Boileau, mais s'attacher à tout un individu, comme Shakespear à *la vie et à la mort de Richard III.*

Shakespear cependant a fait une tragédie d'Henri VIII, et c'est un de ses moins bons ouvrages. La cause en est simple; cette tragédie était écrite sous les yeux d'Élisabeth, fille d'Henri et d'Anne Boleyn; elle devait être représentée devant cette princesse, et dès-lors il était nécessaire d'atténuer les nuances pour flatter et réussir. Shakespear n'a embrassé que douze années de la vie d'Henri VIII : sa jeunesse, les folles joies auxquelles l'entraîna le cardinal Wolsey, la mort de Buckingham, le divorce avec Catherine d'Aragon, le mariage avec Anne Boleyn, et la pièce est terminée par le pompeux appareil des réjouissances qui célébrèrent la naissance d'Élisabeth. Ce qu'il y a de bien dans cet ouvrage, c'est la dignité parfaite de Catherine; ici la

vérité a été plus forte que l'adulation; Catherine est grande, est sublime, lorsqu'Henri VIII la contraignant à parler devant les cardinaux chargés de l'instruction du divorce, elle se lève et dit :

«Sire, je vous demande de me rendre la justice qui m'est » due, et je vous conjure de m'accorder votre pitié, car je suis » une femme des plus infortunées et une faible étrangère..... » Hélas, Sire, en quoi vous ai-je offensé? Quelle faute dans ma » conduite a pu m'attirer votre courroux, que vous en veniez à » cette procédure pour me rejeter et retirer de moi vos bonnes » grâces? Le ciel m'est témoin que j'ai été pour vous une épouse » fidèle et soumise, qui, dans tous les tems, s'est pliée à vos vo- » lontés, qui toujours a craint d'éveiller en vous le moindre dé- » plaisir; et je poussais l'obéissance jusqu'à me conformer à » votre humeur, triste ou gaie, suivant que je vous voyais enclin » à la joie ou à la mélancolie. Quand est-il arrivé que j'aie con- » tredit à vos désirs ou que je n'en aie pas fait les miens? Quel » homme était votre ami, que je ne me sois pas efforcée d'aimer, » même lorsque je savais qu'il était mon ennemi? et qui de mes » amis a conservé mes bonnes grâces après qu'il avait perdu les » vôtres?...... Sire, rappelez à votre souvenir que j'ai été votre » épouse, fidèle à cette obéissance, sans réserve, pendant l'es- » pace de plus de vingt années, et que le ciel m'a accordé d'être » mère de plusieurs enfans de vous. Si, durant tout le cours de » cette longue suite d'années, vous pouvez citer quelque repro- » che contre mon honneur, contre le nœud conjugal, quelque » occasion où j'aie manqué d'amour et de respect envers votre » personne sacrée, au nom de Dieu, repoussez-moi hautement, » et que le mépris le plus ignominieux me ferme la porte..... Du » moins, Sire, je vous conjure humblement de m'épargner jus- » qu'à ce que j'aie envoyé en Espagne consulter mes amis, dont » je vais implorer les conseils. Si vous le refusez, au nom de Dieu, » que votre volonté s'accomplisse [1].

Et lorsque, insultée par Wolsey, elle s'écrie avec indignation : « Cardinal, je suis prête à pleurer; je croyais pourtant » être reine, ou du moins j'ai rêvé long-tems que je l'étais. »

La dernière scène du 4e acte, où Catherine délaissée à Kimbulton, passe doucement de vie à trépas, sans effort, sans

[1] Shakespear's. *Works*. — *Henry VIII*. Act. II, sc. 4.

larmes, au bruit lointain des applaudissemens qui accueillent le triomphe de sa rivale, est entraînante d'émotion. On ne peut s'étonner que Johnson la mette au-dessus de tout ce qu'il y a de beautés dans les tragédies de Shakespear, et *peut-être au-dessus de toute scène d'aucun autre poète.*

Le caractère d'Henri VIII, dans Shakespear, est manqué; c'est un juste-milieu, terne et faux; on reconnaît que le poète avait à parler du père d'Élisabeth. Pour Anne Boleyn, il a parfaitement saisi, dans les premières scènes, cette humeur folâtre et rieuse que lui prête l'histoire; mais il en a trop fait une jeune fille candide, et trop pris l'hypocrisie pour de l'ingénuité, et lorsque le poète met dans la bouche de l'impur Cranmer une espèce de prophétie, qui annonce à la fille d'Anne Boleyn, toutes les vertus qu'elle a démenties par la suite, depuis *la virginité du Phénix* jusqu'à la *douceur*, on est pris d'une grande pitié pour le degré de bassesse auquel peut se ravaler ce qu'il y a de plus grand parmi les hommes, le génie.

Venons maintenant à Pellico; il s'est restreint au procès et à l'exécution de Thomas Morus, et on a pu voir que cette manière de traiter l'histoire ne me semble pas la plus parfaite. Le martyre du chancelier et de l'évêque Fisher, est un des plus beaux triomphes du catholicisme, depuis les premiers siècles; mais combien ne saillirait-il pas davantage, si, en face de ces deux hommes si dignes et si révérés, en présence de leurs angoisses, de leur torture, de leur supplice, Pellico avait tracé d'un pinceau énergique, toutes les folles joies de leurs oppresseurs; s'il avait traduit sur la scène, pieds et poings liés, cet anglicanisme naissant avec ses bizarreries, ses incohérences, son immoralité honteuse, personnifiée dans Henri et Cranmer? Ne pouvait-il pas prendre à tâche de dévoiler tout ce que l'habitude de l'ambition et de la débauche, jette d'insensibilité dans le cœur naturellement le plus sensible, celui de la femme? combien la foi est intimement liée à la pratique des vertus qu'elle enseigne, et combien, lorsque ces vertus viennent à manquer, la foi s'étiole vite? Toutes ces études morales et bien d'autres, eussent pu trouver place dans la tragédie de Pellico. Ç'aurait été Anne Boleyn, ç'aurait été Henri et l'évêque Cranmer, vivant publiquement dans le concubinage, et mettant la

religion à l'enchère ; puis, lorsque cette longue suite de crimes et d'abrutissemens aurait jeté le désespoir dans l'âme du spectateur ; lorsque, perdu au milieu de cette mer houleuse des passions, il se serait écrié comme le prophète, *undè veniet auxilium mihi?* alors, la belle et noble figure du chancelier se serait levée d'autant plus grande que les autres se seraient montrées plus viles : l'effet dramatique, comme l'effet moral, y eût gagné, et tous les applaudissemens qui ont entraîné l'admiration pour la vertu souffrante, eussent acquis une nouvelle force de l'horreur causée par le vice hideux et couronné.

Mais Pellico a une belle âme, une trop belle âme pour comprendre la fausseté, l'ambition, l'orgueil, avec toutes leurs nuances diverses; demandez-lui des émotions douces, et il vous enchantera, car il a un excellent cœur; mais cet excellent cœur se prête mal à l'idée de ce qui n'est pas noble et pur. Aussi le crime, tel qu'il le représente dans ses ouvrages, n'est-il pas conçu profondément ? Son Henri VIII, n'est pas assez caractérisé, et il n'a su comprendre Anne Boleyn, que repentante et miséricordieuse. Pour Thomas Morus, c'est la belle partie de la tragédie de Pellico; c'est-à-dire, que c'est beau, très-beau : je regrette cependant que le poète n'ait pas cherché à reproduire davantage tous les traits distinctifs du chancelier, dans l'histoire. A une austérité de mœurs remarquable, et à cette hauteur de pensée, apanage ordinaire des philosophes chrétiens, Morus savait joindre une gaieté franche et cordiale, qui ne l'abandonna même pas dans sa prison; ses réparties étaient vives, et revêtant le plus souvent une couleur originale : *la justice m'est si chère*, disait-il un jour à un plaideur désappointé, *que si mon père plaidait contre le diable, et qu'il eût tort, je le condamnerais sans hésiter*. C'est encore lui qui disait : *je suis fils de Thémis, et aussi aveugle que ma mère*. Pendant l'instruction de son procès, lorsqu'on lui présenta le statut du parlement, qui ordonnait de prêter serment à la suprématie du roi : *c'est une arme à deux tranchans*, répondit Morus, *elle tue l'âme ou le corps*. A cela, on lui fit observer qu'il ne devait pas se réputer plus habile que le grand conseil d'Angleterre; *j'ai pour moi*, répliqua Morus, *le grand conseil des chrétiens, qui est toute l'Eglise;* tout cela est historique, et je suis étonné que

Pellico ne l'ait pas reproduit dans son œuvre. Un pareil dialogue aurait mieux fait connaître le chancelier, que les scènes les plus brillantes de vie et d'éclat.

Le premier personnage de la tragédie de Pellico, qui paraît sur le théâtre, est Anne Boleyn, ou, comme l'appelle la langue mélodieuse de l'Italie, *Anna Bolena.* Naturellement généreuse, lasse de voir le sang couler pour elle, elle voudrait sauver Morus, mais la colère du roi l'effraye, mais elle est femme, et l'opposition du chancelier à son mariage, l'a profondément outragée. Un vieux magistrat, enclin à la vertu lorsque la vertu ne risque pas de le compromettre, profite des hésitations de la malheureuse Anne pour l'exciter à la pitié; il lui représente les malheurs qui affligent le royaume, et tous ces malheurs lui sont attribués par la foule. La fille de Morus, Marguerite, se précipite alors dans l'appartement de la reine; elle implore la grâce de voir son père.

« Pourquoi mon père, s'écrie-t-elle, est-il retenu depuis un » an entre ces murs exécrables? n'est-ce pas pour vous avoir » déplu? eh bien! soyez-lui miséricordieuse; que la franchise » de ses sentimens, que ses pensées magnanimes vous émeuvent » de compassion et de respect! ne donnez pas le nom de crime » à son opposition loyale et sans haine contre vous; si l'ardeur » de son zèle l'a entraîné trop loin lorsqu'il a exprimé combien » il désapprouvait votre union avec le roi, songez que, s'il se » trompait, c'était par amour de la patrie, de la justice et de » vous-même! oui, de vous! Mon père ne fut pas le seul à » craindre que cette union ne vous devînt funeste; plus d'un » ami s'efforça de vous en détourner;.... ne vous irritez pas de » mes paroles,... écoutez... Puisque Dieu a permis cette union » tant redoutée, du moins qu'il la bénisse; mais il ne pourra jamais la bénir, si Anne Boleyn ne devient elle-même un ange, » si les justes périssent pour sa cause, si mon père, le plus fidèle » des ministres du roi, est traité comme un criminel! »

Je ne connais personne comme Pellico pour rendre les caractères du cœur : lorsque Marguerite dit à Anne Boleyn : *Dieu ne pourra bénir votre union si Anne Boleyn ne devient un ange*, elle est sublime; aussi, ne nous étonnons pas de voir

Anne Boleyn s'associer aux douleurs de Marguerite. Mais ici apparaît la hideuse figure du roi; il s'indigne de voir la fille d'un traître dans son palais; et c'est à grande peine qu'Anne Boleyn parvient à faire rentrer le calme dans cette âme agitée, comme la harpe de David dans l'esprit égaré de Saül. Mais le farouche, le perfide Henri, ne peut accorder une grâce qu'avec une bienveillance hypocrite : on vient de lui annoncer la condamnation de l'évêque Fisher, l'ami de Morus, et il veut profiter de cette circonstance pour vaincre le chancelier, il veut lui offrir la grâce de Fisher, à condition que lui-même il prêtera le serment voulu; insensible à ses propres dangers, pourra-t-il être insensible à ceux des autres?

Au second acte, nous sommes transportés dans la prison de Morus. Les douleurs d'un cachot affreux, les privations de toutes sortes, auxquelles il est condamné, ont ruiné ses forces physiques, mais laissé toute son ancienne vigueur à son âme. Père tendre, époux inconsolé, il promène de tristes regards sur sa famille, dont il est séparé pour toujours; mais il a foi dans la bonté de la Providence, et il confie tout ce qui lui est cher à sa miséricorde. Il est là, le malheureux vieillard, priant et calme, lorsque tout-à-coup sa fille est dans ses bras. Des pleurs inondent son visage; depuis un an on avait interdit l'entrée de sa prison à sa famille; serait-ce donc que sa constance a enfin lassé ses persécuteurs? Mais sa fille ne lui a été envoyée que pour mieux ébranler son courage. Pauvre enfant! elle voit avant tout les souffrances de son père; et son père voit quelque chose au-dessus : son devoir! Les supplications de Marguerite lui semblent peu dignes de sa fille; il les repousse avec douceur, mais Marguerite insiste; elle lui peint sa famille abandonnée, ses enfans sans secours, son ami, le vertueux Fisher, périssant sur l'échafaud parce que, lui, Morus, n'aura pas voulu le sauver. Mais, à cela, le chancelier élève sa voix forte et puissante : « Faudra-t-il donc, s'écrie-t-il, que je demande à mon cœur » brisé des paroles pleines de l'autorité d'un père pour les faire » entendre à ma fille? Cesse, m'entends-tu, cesse de m'exciter » à une bassesse! un office aussi vil convient mal à ma fille! » Ignores-tu, cruelle, que tes accens si chers, tes larmes, le dou-

» loureux tableau de ma famille désolée, l'horrible idée du cou-» telas suspendu sur la tête de mon meilleur ami, sont un tour-» ment au-dessus de mes forces?

» *Marguerite* : Mon père!

» *Morus:* N'achève pas; essuyons tous les deux d'aussi indignes » larmes; retourne vers le roi avec plus de courage; montre toi » fille de Morus; dis-lui que je n'ai jamais été son ennemi et » que je ne le serai jamais; mais, que s'il m'ordonne de briser » les autels de mes pères, d'abhorrer de nobles et excellens amis, » et de m'élever, puissant et applaudi, sur leurs exils et sur leurs » morts..... je ne puis lui obéir.»

Morus a triomphé dans la lutte si poignante des sentimens du cœur; sera-t-il plus faible lorsqu'un roi astucieux viendra le tenter dans son cachot, et s'efforcera de répondre, par des subtilités théologiques, à ses généreux scrupules?

Henri VIII a résolu de parler lui-même à Morus; mais il ne se dissimule pas toutes les difficultés de cette entrevue; il en prévoit les conséquences : *o domarlo, o estinguerlo,— ou le dompter, ou le tuer*, — et il *en a pris son parti, ho deciso*. Cette scène culminante du 5ᵉ acte, entre Henri et Morus, est grande et belle: le chancelier y conserve tout l'avantage de l'homme de conscience et de foi, en présence de l'incrédule et de l'hypocrite. Après avoir repoussé les raisons captieuses par lesquelles Henri cherche à justifier son schisme, après avoir dépeint les malheurs dont il est la cause, Morus continue : « Si un jour, » si après ce règne exécré, l'Angleterre repousse vos traditions » iniques, si elle a soif de justice et de tolérance, l'honneur ne » vous appartiendra pas. O Henri! il sera consigné à jamais dans » l'histoire en caractères de sang, le nom de celui qui a imposé » un nouveau culte, sous peine des supplices et du gibet.

» *Henri* : Quoi! tu oses m'adresser tes reproches!

» *Morus* : Ce ne sont pas les miens, ce sont ceux que l'histoire » fait peser infailliblement sur tout prince cruel, sur tous ceux » qui outragent la conscience. Du moins, vous pouvez encore dé-» chirer cette page affreuse.....

» *Henri*: Sans doute, en ployant mon front royal devant quel-» que superbe anachorète? je comprends; devant quelque im-» posteur, qui m'ordonnera d'appauvrir mes peuples pour expier » mes crimes?

» *Morus* : Je ne courbe pas mon front devant les imposteurs, » et pourtant je suis chrétien et catholique. Eh bien ! vous aussi, » prince, vous ne devez courber votre front que devant les dignes » ministres de Dieu ! ceux-là ne vous imposeront, pour l'expia- » tion de vos fautes, que la vertu ! Laissons, laissons l'usage de » tout travestir aux seuls esprits abjects, qui en font leur pâture. » Ne les voit-on pas aujourd'hui, dans leur aveugle haine con- » tre ceux qui persévèrent dans le culte de leur aïeux, les noir- » cir d'affreuses couleurs dans leurs peintures ? Ne vont-ils pas » jusqu'à nier la lumière, ou du moins ne s'efforcent-ils pas de » l'obscurcir ? Qu'il n'en soit pas ainsi de vous, prince ! qu'il n'en » soit pas ainsi ! le jugement des âmes fortes et sages doit être » indépendant des jugemens vulgaires.

» *Henri* : L'Église britannique.....

» *Morus* : ..... avait des ministres indignes, mais elle en avait » aussi de justement révérés : elle avait des troupes d'hypocrites, » mais elle comptait en même tems de sincères adorateurs de » Dieu. Il fallait purifier cette Église, l'éclairer, et non pas l'ar- » roser de sang. »

Le sort de Morus est décidé ; il n'a pas encensé l'idole, et l'i- dole veut du sang ou des victimes.

Le quatrième acte présente le dégoûtant tableau d'un tribunal où les juges tremblent tous autant devant les regards de l'accusé que devant les injonctions du maître. Thomas Cromwell préside la cour ; il interroge les gestes et le visage de chacun de ses membres ; il rappelle à l'un son fils, sa femme ; à l'autre la place qu'il sollicite et que la volonté du roi peut lui refuser. Automates dociles, les juges cèdent à l'impulsion de Cromwell ; et le misérable, après avoir tenté le courage du chancelier, après lui avoir dit que son ami Fisher a renié son Dieu et obtenu sa grâce, après n'avoir retiré de cette infâme supposition que l'indignation et le mépris du martyr, prononce la condamnation à mort. C'est alors que Morus fait entendre ces belles paroles conservées par Pellico :

« De même qu'on vit saint Paul assister au supplice du pre- » mier martyr, et qu'ils sont aujourd'hui tous les deux dans le » ciel, ainsi puissent mes juges avoir part un jour avec moi à la » miséricorde de Dieu ! »

Le cinquième acte est entièrement pris par les détails de l'exécution de Morus. Une foule nombreuse emplit les rues et les places, les citoyens se racontent le courage du chancelier et la douleur de sa famille; ils sont attendris par l'égarement de sa fille Marguerite, qui, séparée violemment de son père, appelle et demande du secours. Les passions les plus généreuses fermentent dans les cœurs; mais une main invisible en reprime l'essort; on se regarde, on frémit, on tremble au seul nom du roi! Bientôt le chancelier paraît environné de gardes; quelques cris de *Vive Morus!* se font entendre, mais faibles et isolés au milieu d'un silence de mort. Seul, le vieux magistrat ne craint point de parler à son heure dernière. Il marche avec la paix du juste, dit adieu à son toit paternel; mais tout à coup de jeunes filles, des enfans s'élançent à travers la foule; c'est la famille de Morus. Ils s'agenouillent autour du martyr, et lui : « Avec tout ce que mon cœur de père a de force et de puissance, » mes enfans, je vous bénis tous, tous, d'une égale bénédic- » tion. »

« *Marguerite :* Notre mère n'a pu nous accompagner à ce der- » nier adieu.

» *Morus :* Soyez-lui toujours en aide, ô mes chers enfans! » environnez-la de respect et d'amour, et Dieu vous en récom- » pensera. Supportez avec dignité et courage la pauvreté et les » douleurs; je vous en donne l'exemple. Je ne puis vous laisser » d'autres trésors; mais cet exemple vous soutiendra. Que vos » cœurs déchirés ne me pleurent pas outre mesure; priez pour » moi et je prierai pour vous; puis, tous ensemble, moi, du » haut du ciel, vous, sur la terre, nous prierons pour notre mal- » heureux roi, pour tous ceux qui m'arrachent à vous. Si ja- » mais un de mes meurtriers se voyait un jour précipité dans » le malheur, s'il hasardait un pied fugitif sur le seuil de votre » porte, donnez-lui asile, portez-lui secours pour l'amour de » moi, comme vous feriez pour un frère; car j'ai pardonné à » tous! »

Et le cortége se remet en route, et le chancelier monte sans pâlir sur l'échafaud et il renouvelle, à la face du peuple, sa profession de foi, d'une voix haute et ferme, et meurt en embrassant le bourreau.

J'ai supprimé, dans l'analyse du cinquième acte, une dernière tentative faite auprès de Morus pour obtenir une rétractation. Ceci m'a paru de trop; on ne s'expose pas trois fois aux refus d'un homme qu'on veut humilier, et que n'ont intimidé ni le cachot ni la sellette. Morus savait parfaitement que, sitôt qu'il plierait le genou devant Henri, il aurait sa grâce, sans que Henri le lui envoyât dire une dernière fois sur l'échafaud.

— Je remarquerai en même tems que les prières de la fille de Morus au 2e acte, pour obtenir que son père prête le serment exigé, ont quelque chose de pénible. Ce n'est pas ainsi que les filles et les épouses des martyrs parlaient à leurs époux et à leurs pères, au moment où on les traînait à l'amphithéâtre. Pauline, dans Corneille, sollicite bien Polyeucte de renoncer à la foi qu'il a embrassée; mais Pauline est païenne; la mère de saint Jean-Chrysostome suppliait bien son fils de ne pas l'abandonner, pour aller s'enfuir dans le désert; mais c'est que la religion n'exigeait pas de saint Jean un pareil sacrifice, et d'ailleurs, sa mère ne lui demandait qu'une seule chose, de remettre ses desseins pour quelque tems. — « Attendez au moins » le jour de ma mort; peut-être n'est-il pas éloigné; ceux qui sont » jeunes peuvent espérer de vieillir; mais, à mon âge, je n'ai » plus que la mort à attendre. Quand vous m'aurez enseveli » dans le tombeau de votre père, et que vous aurez réuni mes » os à ses cendres, entreprenez alors d'aussi longs voyages, et » naviguez sur telle mer que vous voudrez, personne ne vous en » empêchera; mais, pendant que je respire encore, supportez » ma présence et ne vous ennuyez point de vivre avec moi. »

Il faut dire néanmoins que la scène de Pellico est historique, sinon de la part de la fille de Morus, du moins de celle de sa femme; elle est d'ailleurs traitée avec trop de naturel et de charme, pour que ma critique ne soit pas hardie, seulement sous forme de conjecture. J'aurais désiré enfin que Pellico s'inspirât de la lecture des actes des martyrs : il y a dans ces vieux récits de la primitive Église, des interrogatoires sublimes, et dont plusieurs traits auraient pu parfaitement s'adapter à celui de Morus.

Nonobstant ces observations, *Tommaso Moro* n'en est pas moins un grand et bel ouvrage. Les hautes pensées, les nobles senti-

mens y sont toujours exprimés avec cette éloquence du cœur que possède si bien Pellico. On y respire d'un bout à l'autre, comme dans une atmosphère de vertu, dont le style si simple, mais si abondant, si moelleux et si facile de l'auteur des *Prisons*, semble comme parfumé. Les anciens disaient que la poésie était le langage des dieux; jamais on ne peut mieux s'en convaincre qu'en lisant Pellico, en écoutant ses douces et enivrantes mélodies.

EUGÈNE DE LA GOURNERIE.



Doctrine chrétienne.

TABLEAU SYNOPTIQUE

CONTENANT L'EXPOSITION DE LA DOCTRINE RENFERMÉE DANS LES SAINTES ÉCRITURES.

En exposant, dans un de nos derniers cahiers [1], le plan général qu'avait tracé M. l'abbé Frère, *de toutes les connaissances qui doivent entrer dans l'éducation de l'homme*, nous avions promis de mettre sous les yeux de nos lecteurs le *tableau* qu'il avait également donné de la *doctrine renfermée dans l'Écriture Sainte sur Dieu et sur l'homme*. Nous tenons aujourd'hui notre promesse, et donnons à la place de la *lithographie* que nous publions dans chaque Numéro, le *tableau* suivant, qui est lui-même une preuve qui parle aux yeux, pour ainsi dire, et prouve la divinité de nos Écritures et de notre foi.

En effet, on peut sans crainte en faire le défi à tout incrédule et à tout contradicteur; ils seront impuissans à nous offrir un livre, un seul livre, qui contienne un système de doctrine plus sublime, plus vrai, sur tout ce qui existe, embrassant mieux l'ensemble de ce qui est, Dieu, l'homme, l'univers, et non-seulement l'ensemble, mais encore chaque point en particulier. Oui, que l'on nous montre un livre qui dise quelque chose de mieux que notre Bible sur Dieu, son être, sa substance, ses attributs; ses œuvres, l'univers, l'homme; l'origine, les devoirs, les croyances, la destinée de ce dernier. Oui, sur aucun de ces points, et sur aucun autre de dogme et de morale, il n'est pas de livre, pas de philosophe, qui disent quelque chose de mieux

[1] Voir le N° 40, tome VII, page 310.

EXPOSITION DE LA DOCTRINE RENFERMÉE DANS LES SAINTES ÉCRITURES.

- **SON ÊTRE.**
  - **DÉFINITION.** Dieu est l'Être qui est par lui-même.
    - Preuves de son existence... Exod. III; 14. 15. Sap. XIII; 5, 9. Matth. XXII; 32.
    - Nécessité de le connaître...
      - Motifs. Sap. XV; 3. Ps. LXVIII; 33. Sap. XIII; 1.
      - Moyens. II Tim. III; 16. Joan. VI; 11. I Cor. III; 10—12. Sap. I; 5.
  - **NATURE.**
    - **SA SUBSTANCE.**
      - Espèce : elle est esprit. Joan. IV; 24.
      - Propriété : trinité de personnes, Père, Fils et Saint-Esprit. Posséder tout être, connaître tout ce qu'il possède, aimer tout ce qu'il connaît. I Joan. V; 7.
    - **Absolus.**
      - Asséité. Exod. III; 14.
      - Éternité. Deut. XXXII; 40.
      - Unité. Deut. VI; 4.
      - Incompréhensibilité. Jer. XXXII; 17—19.
      - Infinité. Ps. CXLIV; 6.
      - Immutabilité. Malach. III; 6.
      - Perfection, etc. Matth. V; 48.
    - **SES [illegible]**
      - Créateur. II Mach. VII; 28.
      - Toute-Puissance. Eccli. II 8.
- **SES EFFETS.**
  - LA JUSTIFICATION.
    - Ministérielle, la Hiérarchie ecclésiastique. Eph. IV; 11—12.
      - L'Ordre. Luc. XXII; 19—20.
      - Le Mariage. Eph. V; 25—33.
    - **Ses Effets :**
      - Biens qu'elle procure :
        - à chaque Chrétien. Rom. VIII; 1—39.
        - à toutes les Nations, l'Union et la Paix. Eph. II; 13—22.
      - Maux dont elle délivre :
        - Temporels. Eph. V; 8. Coloss. I; 12—23.
        - Éternels. Rom. VIII; 2.
      - Devoirs qu'elle prescrit :
        - Généralement à tous les Chrétiens.
          - Envers Dieu : Foi, Espérance, Charité. Matth. VI.
          - Envers soi-même. Matth. V; 29—30.
          - Envers le prochain. Matth. VII; 12.
          - Envers les créatures. Matth. VI; 20—25.
        - Spécialement aux diverses classes de la Société.
          - Souverains. Rom. XIII; 3—4.
          - Magistrats. I Petr. II; 13—14.
          - Maris et Pères. Eph. V; 25—33. VI; 4.
          - Épouses et Mères. I Petr. III; 1—6.
          - Veuves et Femmes âgées. I Tim. V; 4—8.
          - Vieillards. Tit. II; 2.
          - Maîtres. Coloss. IV; 1.
          - Fidèles. Hebr. XIII; 17.
          - Sujets. Rom. XIII; 1—7.
          - Jeunes hommes. I Petr. V; 5.
          - Enfans. Eph. VI; 1—3.
          - Vierges. I Cor. VII; 25—28.
          - Riches. I Tim. VI; 17—19.
          - Serviteurs. I Petr. II; 18. Eph. VI; 5—8.
  - POUR LA VIE FUTURE, LA GLORIFICATION.
    - La Résurrection. Joan. XI; 25—26.
    - Le Jugement. Matth. XXV; 1—46.
    - La Vie éternelle. Joan. XVII; 24.

que nos Écritures. Ils peuvent dire quelquefois aussi bien; mais c'est qu'alors ils ont appris d'elles ce qu'ils en disent; c'est de Dieu que les vérités sont sorties pour se répandre dans tout le genre humain; car tous les hommes sont frères, et un jour ils étaient tous rassemblés auprès de leur père, qui leur racontait les merveilles de leur naissance, et les communications qu'il avait reçues de Dieu.

C'est ici un des points les plus essentiels, et que nous recommandons à l'attention de tous ceux qui ont mission ou emploi d'enseigner la jeunesse, ou qui aiment à prendre la défense de la vérité de Dieu quand elle est attaquée. Les vérités générales sur Dieu, sa nature, ses attributs; sur l'homme, ses devoirs, ses perfections, ses rares qualités, ses défauts, etc., tout cela est généralement connu; la lumière de l'Évangile a si bien dissipé les ténèbres, que, sans le vouloir même, les hommes les plus éloignés de croire à l'Évangile, n'ont cependant pas d'autre croyance que celle contenue dans ce livre divin. Aussi il n'est personne qui nie toutes ces grandes vérités. Mais on n'en connaît pas l'ensemble, l'origine; on ne sait pas que tout ce que l'on connaît sur Dieu et sur l'homme, est venu de la révélation que Dieu en a faite, et se trouve renfermé dans nos saintes Écritures; on ne sait pas que sans ce livre, sans la doctrine qu'il contient, l'univers serait aveugle, ignorant, muet, errant à l'aventure, ne sachant rien.

C'est cet ensemble et cette généralité des doctrines catholiques, qu'il faut faire remarquer.

Nous prions donc nos lecteurs d'étudier ce tableau avec une attention particulière: toute la doctrine catholique y est exposée avec un ordre, une suite et une clarté admirables.

Nous croyons surtout qu'il peut être d'une grande utilité pour les prêtres et les pasteurs qui ont mission et charge d'enseigner aux hommes la révélation de Dieu. On se plaint souvent que leurs *instructions* sont vagues, sans ordre, comme faites au hasard; elles manquent surtout de cet ensemble qui en ferait un *cours complet de religion*, lequel comprendrait toute la doctrine catholique, et attacherait les auditeurs, par la régularité des leçons; les obligerait à ne pas s'absenter, par la crainte de perdre le fil de cet admirable enseignement, et surtout par la

variété qui entrerait nécessairement dans un tel cours ; car, on le voit, toutes les sciences peuvent être appelées à l'explication de ce tableau, et précisément selon le degré d'instruction des auditeurs et des maîtres.

Nous savons qu'un grand nombre d'ecclésiastiques s'efforcent de suivre ce plan, et cherchent à donner aux personnes qu'ils instruisent, une idée de l'ensemble de la religion ; mais il n'est pas toujours facile de tracer un tableau complet de la doctrine catholique, et surtout de le tracer avec des textes précis et formels tirés de nos Écritures ; et c'est ce qu'a fait d'une manière admirable M. l'abbé Frère. Chacun peut donc y trouver le texte d'un *Cours complet de doctrine catholique*.

Il est à observer encore que ce cours peut se resserrer ou s'étendre, selon la volonté du prédicateur ou le besoin des auditeurs. On peut le faire entrer en entier dans un seul discours, qui serait une magnifique histoire des révélations que Dieu a faites à l'homme, ou en faire le sujet d'une station, d'une retraite, d'une suite de discours déterminés.

Nous ferons encore une observation au sujet de ce tableau et de cette méthode : c'est que c'est précisément celle que les *Annales* ont adoptée, et qui leur sert de guide dans leurs travaux. Montrer que toutes les vérités répandues sur cette terre viennent d'une révélation de Dieu, prouver que toutes sont adoptées, conservées, expliquées par l'Église catholique, voilà notre méthode.

A. B.

Revue de livres nouveaux.

I. NÉCESSITÉ, MOYENS ET PROJET D'UNE RÉFORME DANS LA MANIÈRE D'ÉLEVER LA JEUNESSE AU XIX[e] SIÈCLE;

PAR J.-B. LÉZAT, CHEF D'INSTITUTION, LICENCIÉ ÈS-LETTRES ET DOCTEUR EN DROIT [1].

CE qui se passe de nos jours a de quoi surprendre; le besoin de tout renouveler domine notre époque; tout est remis en question, tout est à refaire; c'est une révolution universelle. Voyez plutôt: sans parler de ce qui s'est opéré dans l'ordre moral et l'ordre social depuis trente ans, le haut enseignement a grandi partout. Chose étrange! les élémens de l'éducation première, seuls, étaient demeurés stationnaires; mais, dans ces trois ou quatre dernières années, là aussi le besoin d'améliorations radicales s'est fait sentir; on a compris que la routine universitaire ne suffisait plus à l'éducation de notre jeunesse, en présence d'un avenir aussi grave, aussi écrasant qu'est le nôtre; et de toutes parts il s'est tenté en dehors de l'Université de grands et nobles efforts; disons-le encore, à la gloire de l'Église, c'est le clergé qui le premier a compris cette nécessité, qui le premier s'est mis en voie de progrès. Nulle part ailleurs, il ne s'est fait plus d'essais, plus d'améliorations réelles que dans les petits séminaires; qu'eût-ce été si la liberté d'enseignement, si souvent promise, ne nous était opiniâtrement déniée?

Voici qu'une âme jeune, ardente, courageuse, dévorée de l'amour de l'enfance, une de ces âmes pures, que la foi domine, enflamme, vient aussi apporter sa pierre à l'édifice.

La brochure que nous annonçons est moins un traité d'édu-

[1] Brochure in-8°, à Toulouse, chez Douladoure.

cation, qu'une esquisse, et comme le *prospectus* d'un établissement que l'auteur veut élever. Frappé des vices dominans de l'éducation et de l'enseignement universitaires, il ne se traînera point dans une telle ornière; il l'a bien compris, l'éducation ne sera jamais bonne, jamais forte, si la religion n'en est l'âme. Non-seulement, M. Lézat la place à la tête des études, mais il veut qu'elle se mêle à toutes, pour les éclairer de sa lumière, les vivifier par l'amour, les dominer de son autorité. Et cette étude ne sera pas seulement une théorie, une spéculation vaine, mais tout s'unira dans ses vues, pour enlacer en quelque sorte le cœur de l'enfant, et y imprimer profondément, avec les croyances les plus sublimes, les plus nobles et les plus touchantes inspirations.

Puis, l'auteur passe successivement en revue toutes les parties de l'enseignement : langues anciennes et modernes, études historiques et littéraires, sciences mathématiques, sciences physiques, sciences naturelles, philosophiques; il embrasse tout dans un plan coordonné avec bonheur. — Nous ne prétendons point le suivre dans tous ces détails; bornons-nous à quelques points essentiels.

M. Lézat réprouve l'usage qui a prévalu de faire marcher de front l'étude des langues mortes et vivantes; il conseille, au contraire, de les étudier séparément, et c'est par le grec qu'il commence. Il semblera naturel et logique, en effet, de préluder par la langue mère, pour préparer et faciliter l'étude des langues dérivées. Nous pensons toutefois que, si l'enseignement simultané d'un idiome ancien et d'un idiome moderne, peut manquer d'unité, des leçons parallèles de grec et de latin, faites avec une véritable intelligence de la science philologique, peuvent éclairer ces deux langues l'une par l'autre, et présenter d'incontestables avantages.

Voici du reste une sorte de tableau synoptique de la durée et de la succession des études, d'après le plan de M. Lézat. *Grec*, trois ans. — *Latin*, deux ans.— *Langues vivantes*, *Italien*, *Espagnol*, *Anglais et Allemand*, deux ans. — *Cours complet d'histoire*, *Mythologie*, *Géographie*, deux ans. — *Littérature*, deux ans. — *Études scientifiques*, trois ans. — Enfin la *Philosophie*.— Il est vrai que pour ce long cours d'études, le maître

prend l'enfant dès la fin du premier septennaire, et ne l'abandonne qu'à sa vingtième année.

On le voit, l'auteur craint par-dessus tout de tomber dans le défaut de ce tems-ci, en appliquant à la fois les enfans à je ne sais quelle multiplicité d'études différentes, et quelquefois opposées. En cela, il n'a pas tout-à-fait tort. « L'esprit humain, dit-il, n'acquiert de connaissances que par l'attention concentrée dans un même objet; cette faculté devient une puissance, elle fait des prodiges. Divisée sur plusieurs, elle languit et ne produit que des fruits à demi-formés; si ces objets sont incompatibles ou disparates, on peut dire qu'elle ne se fixe sur aucun. »

Nous ne pouvons prononcer définitivement sur cette réforme; l'expérience seule pourra justifier pleinement les plans de l'auteur. Nous dirons seulement que, son idée fondamentale une fois admise, il nous paraît avoir bien saisi l'ordre naturel des études, qui n'est autre, au fond, que celui du développement des facultés de l'enfant. La mémoire paraît la première, unie à la raison, faculté régulatrice et judiciaire qui tient le milieu entre les sens et l'imagination d'un côté, l'intelligence et la volonté de l'autre.

Quant aux langues, il ne nous paraît pas du tout impossible de donner en deux ans *une connaissance de latin, plus étendue et plus solide que l'on ne l'acquiert communément dans les colléges après huit ans d'un travail pénible et souverainement ennuyeux.* L'espace réservé pour les langues vivantes, semble plus insuffisant. Nous rappellerons toutefois que, dans un plan d'études pour son fils, d'Aguesseau n'accorde qu'un mois pour l'italien, un mois pour l'espagnol, et quinze jours pour le portugais. L'anglais n'est, à beaucoup d'égards, qu'un dialecte de l'allemand.

Mais nous serons plus exigeans pour une étude plus capitale encore, selon nous, celle de l'histoire. Il ne faut pas que ce soit une fantasmagorie, où les noms et les mots se succèdent comme les verres dans une lanterne magique. M. Lézat passe si vite sur cette branche d'enseignement, que nous ne saurions porter un jugement sur sa méthode en ce point : il n'aura sans doute pas perdu de vue que l'enfant n'est point un homme fait ; il ne saurait suppléer les développemens et les réflexions,

et l'histoire ne peut lui laisser d'instruction profitable, qu'autant qu'elle sera pour lui autre chose qu'un pur exercice de mémoire.

Mieux que les idéologues de notre tems, M. Lézat a compris la véritable mission de la philosophie. Comme M. Beautain, il veut que *la foi donne d'avance la véritable solution du grand problème du monde, et que la science en fasse ensuite l'éclatante démonstration*. « Depuis que le *Verbe de Dieu s'est fait chair*, continue M. Lézat, depuis qu'il a daigné *converser avec les hommes*, pour leur apprendre la science entière de la vie, on ne devrait plus supposer qu'ils peuvent y parvenir sans le secours de ces adorables leçons. »

Il y aurait bien quelque chose à dire sur le style de cette brochure. L'auteur, emporté par sa conviction et par l'exubérance méridionale, ne s'attache pas assez à faire ressortir ses conclusions dans un langage précis et positif; sa pensée ne revêt point toujours des contours assez arrêtés; son livre n'en est pas moins rempli d'idées grandes, fécondes, pleines d'avenir. Le pouvoir aura beau s'ingénier à comprimer cet élan de progrès, il faudra bien que ces idées se fassent jour; car la réalisation en est mûre, le besoin s'en fait sentir partout de plus en plus, et l'*Université catholique* Belge nous est un présage de ce que l'esprit de foi est réservé à accomplir parmi nous, quand nos évêques en auront donné le signal.

II. ÉTUDES HÉBRAIQUES, PAR M. ROSSIGNOL [1].

Depuis que la révolution a fermé Saint-Germain-des-Prés, et sécularisé la Sorbonne, la science de l'idiôme hébraïque s'en va mourant avec ces hommes d'études et de prières, qui avaient reçu le dépôt de la langue sacrée. Le matériel du ministère absorbe et dévore nos prêtres; le loisir leur manque pour une étude qu'on a comme hérissée à plaisir de difficultés rebutantes. Encore un peu de tems, et hors de Paris, les derniers hébraïsans auront vécu. Nous serons comme les Samaritains de Naplouse, qui montrent le texte original des saints livres comme une

[1] Volume in-8°, à Dijon, chez Popelain, libraire, place Saint-Jean, et à Paris, au bureau du journal. Prix, 5 francs.

vieille médaille, dont ils n'ont pas le sens : *rerumque ignarus imagine gaudet.*

Et qui doit pourtant conserver la pleine intelligence de la Bible? Sera-ce le Juif, pour qui c'est un livre scellé? Sera-ce le Protestant? il n'y croit plus, ou il lui fait dire tout ce qu'il veut.

Qui sera-ce donc? Le Catholique.

Voici un jeune homme sorti de nos rangs, qui, de bonne heure, a secoué la poussière sous laquelle demeurait enseveli l'exemplaire hébreu de la Sainte-Écriture. Il a cru voir que toutes les épines, à travers lesquelles l'accès en paraît si difficile, avaient été plantées par les Juifs, pour faire peur aux Chrétiens; et il déclare hautement que de toutes les langues mortes, l'hébreu est sans contredit la plus facile, celle qui coûterait le moins de tems à apprendre. Qu'on se débarrasse de l'appareil grammatical, sous lequel les sectateurs de l'hébreu rabbinique l'ont enfouie et presque étouffée, et tout prêtre peut l'apprendre seul, sans dérober aux devoirs du sacerdoce le tems qu'ils réclament.

M. Rossignol écarte les points-voyelles, ces *nugæ difficiles* des Massorètes. Personne n'ignore que, les points-voyelles retranchés, la grammaire hébraïque se réduit à rien. Elle tient tout entière en dix pages servant d'introduction à l'ouvrage. C'est l'exposition pure et simple des noms, des prénoms et des verbes, dépouillés de ce fatras technologique qui fait horreur aux oreilles françaises. Trois lettres suffisent pour marquer la distinction des cas dans les noms, et les prénoms une fois sus, on peut dire qu'on sait les verbes, dont les désinences offrent des débris évidens des pronoms personnels. L'hébreu n'a pas de syntaxe proprement dite. La simplicité de la phrase n'y admet point nos complications modernes. On en peut juger par la version littérale du dernier cantique de Moïse, dans les *Annales* de Mars (N° 45, dans ce vol., p. 203), combien cette phrase est pleine d'ellipses : les propositions incidentes, les périodes grecques et latines lui sont tout-à-fait antipathiques.

Au reste, beaucoup de bons esprits avaient reconnu déjà cette nécessité de ramener la grammaire hébraïque à sa simplicité native. Ce qui fait la partie véritablement neuve de l'ouvrage de M. Rossignol, c'est la classification des racines.

Ces racines ne sont point arbitraires. Quatre organes concourent à l'émission de la parole : le gosier, la langue, les dents et les lèvres. De là, quatre classes de sons articulans, qui sont les clefs d'autant de racines.

Ainsi, par exemple : Βόσκω, *vescor* et *pasco*, sont autant de modifications d'un même mot primordial; *caput*, en latin; *capo*, en italien; *cabo*, en espagnol; *kef*, en patois picard, et *chef* en français, sont dérivés de la même racine; *danghter*, en anglais; *tochter*, en allemand, sont une même chose que θυγάτηρ en grec.

Et non-seulement l'auteur donne, d'après ces règles, toutes les racines de l'hébreu; mais il range par groupes celles qui se lient les unes aux autres, et souvent il les rattache à d'autres racines grecques ou latines, qui offrent les plus étonnantes identités de son et de sens.

C'est ainsi qu'il ossocie au mot hébreu אהב (*achab* ou *acheb*) le mot grec ἀγαπ-άω, traduction exacte du premier. Puis il fait remarquer que si אהב, écrit ainsi par des consonnes faibles, signifie *aimer*; écrit avec des lettres plus gutturales עגב (*âgab*), il veut dire *consumé d'amour*, etc., etc.

L'espace manque pour multiplier les exemples.

Ces racines sont distribuées dans une sorte de dictionnaire divisé en trois colonnes. Dans la première sont inscrites les racines, par ordre alphabétique; dans la seconde, le sens général du mot; dans la troisième, un dérivé de l'hébreu, ou un chiffre qui renvoie aux notes ou véritables études de la racine. Par ce moyen il est aisé de juger du petit nombre de mots qu'il faut graver dans la mémoire, et de la simplification de ce travail.

M. Rossignol fait encore observer que les lettres hébraïques elles-mêmes sont moins étranges qu'elles ne semblent au premier aperçu. Il donne un tableau synoptique des alphabets grec et hébreu; et les lettres qu'on croirait de prime-abord fort diverses, ne sont que la même lettre tournée en sens contraire.

Ces recherches consciencieuses, ces rapprochemens, ces analogies frappantes, ne lui donnent-ils pas le droit de conclure que *son ouvrage pourra tenir lieu de Maître, de Grammaire et de Dictionnaire*? Et, pour achever du reste de faire connaître ce savant travail, nous ne pouvons mieux faire que de laisser parler l'auteur lui-même.

« Sans sécheresse ni aridité, cette étude est un amusement de philosophe, où l'esprit a plus de part que la mémoire. Dès le premier jour, on commence à s'apercevoir qu'on n'est pas en pays étranger; on distingue, ça et là, le type primitif d'une foule de mots répandus dans les langues modernes; vieilles figures qui apparaissent au milieu de notre civilisation, comme les patriarches des premiers siècles, avec toute leur majesté et leur simplicité naturelles. A mesure qu'on lève le rideau, l'horizon s'étend et devient lumineux; chaque instant chasse un nuage, et chaque nuage qui disparaît découvre de nouveaux mondes. Avez-vous une racine? c'est l'empreinte qui caractérisera la foule de ses dérivés. Une nombreuse famille vient se ranger autour de l'idée-mère, et former de brillantes pléïades, qui empêchent de s'égarer dans l'immensité du livre. Et puis, quel enchaînement! *Être ferme*, voilà la racine; *fidélité, vérité, Dieu, nourriture*, sont les dérivés. Ce groupe d'idées n'est-il pas le texte d'une belle leçon de philosophie? La *fidélité* n'est-elle pas *ferme*, immuable? La *vérité* n'est-ce pas ce qui *est*? Et ce qui *est* est *Dieu*, comme il est lui-même *nourriture* par essence : il est à l'âme ce que le pain est au corps. »

Qu'ajouterai-je de plus?

III. MORCEAUX CHOISIS DES SAINTS PÈRES DE L'ÉGLISE GRECQUE [1].

C'est sans doute une heureuse idée de donner une édition classique des Pères de l'Église; certes, il n'est pas sans intérêt pour l'éloquence, de faire revivre le génie de ces puissans modèles, qui, nourris de la plus pure substance des saintes Écritures, nous apparaissent partout *empreints de cette première sève du christianisme*, dont parle Bossuet. Mais la difficulté est de choisir entre les nombreux chefs-d'œuvre de ces hommes, dépositaires d'une doctrine toujours une et invariable; de ces docteurs inspirés, dont l'autorité toute divine proclame le même langage dans tous les tems, pour toutes les conditions, pour

[1] Paris, Poussielgue et Hachette, 4 vol. in-12, texte seul, prix 10 fr. Les deux premières livraisons parues, 2 fr. 50.

tous les peuples, chœur immense et univoque auquel s'unissent à mesure qu'il avance dans la profondeur des âges, les plus beaux génies que la Providence ait dispensés à la terre.

Les *Annales* l'avaient senti, lorsqu'au mois de novembre dernier, elles annoncèrent le dessein de publier un recueil à-peu-près semblable à celui dont nous venons rendre compte. Notre vœu ayant été rempli par d'autres, il ne nous reste plus qu'à applaudir aux hommes de talent et de conscience qui nous ont devancés, à rendre hommage à leur dévouement, à encourager, selon nos forces, cette noble et généreuse entreprise.

A Dieu ne plaise, qu'en recommandant ce précieux recueil aux professeurs et aux chefs d'établissemens, notre prétention soit de bannir de l'enseignement les chefs-d'œuvre de l'antiquité païenne! Ce que nous voulons, c'est que la jeunesse ne soit pas exclusivement renfermée dans les limites de ces régions profanes; c'est que cette littérature, toute riche qu'elle est, ne revendique pas à elle seule la domination des intelligences. « Ne »serait-ce point fausser le goût des élèves, et leur inspirer con»tre la religion des répugnances aussi injustes que funestes, en »leur laissant croire que la *fiction* est l'unique source du beau; »et que les idées religieuses, dont se compose le christianisme, »utiles tout au plus comme règle intérieure des sentimens et »des actions, ne peuvent trouver leur place dans le vaste et bril»lant empire des lettres? » Ce que nous voulons, c'est qu'il soit possible au maître de rapprocher des noms diversement célèbres, de montrer par quels secrets les prédicateurs de la bonne nouvelle savaient frapper avec vigueur les âmes engourdies dans un long abaissement, s'emparer des cœurs et commander aux passions humaines; de marquer enfin à chacun sa place dans l'éloquence, dans la poésie, dans la métaphysique, dans l'histoire et dans l'art de conduire les hommes.

Sans doute, il fallait des vues larges pour embrasser dans toute l'étendue de la puissance de leur action les fondateurs du christianisme, les hommes qui ont opéré cette immense révolution morale, sans exemple dans les annales du monde. C'est ce qu'ont tenté des amis de l'enfance, des prêtres de dévouement et de cœur, dont le zèle n'a point défailli en face des difficultés de cette glorieuse tâche. Les Pères grecs, dans leurs écrits, of-

frent plus d'éclat et de coloris, plus de chaleur et d'entraînement, plus de variété, plus de poésie ; ils semblent mieux appropriés au goût du jeune âge. Les éditeurs ont dû commencer par cette riche moisson : les Pères latins viendront en leur tems.

Le premier volume a paru : il est digne de l'œuvre, et répond aux espérances qu'avait fait naître le *prospectus*.

Destiné aux classes élémentaires, ce premier volume renferme des extraits de saint Clément, pape ; de saint Ignace d'Antioche, de Polycarpe, de Clément d'Alexandrie, d'Eusèbe de Césarée, de Théodoret, et les plus belles homélies de saint Chrysostome sur l'éversion des statues. Nous avons la confiance que la suite de l'ouvrage répondra au début : c'est une joie pour nous de prendre l'engagement d'en rendre compte à nos lecteurs; car ce livre ne peut manquer d'obtenir un succès mérité.

A très-peu d'exceptions près, les éditeurs ont été bien inspirés dans leur choix. Le martyre de saint Ignace et de saint Jacques, l'histoire si suave et si touchante du jeune homme devenu chef de brigands, et converti par saint Jean ; l'enfance d'Origène, la mort et les funérailles de Constantin, le siége de Nisibe, le massacre de Thessalonique et la pénitence de Théodose, sont autant de traits anecdotiques, de grands exemples, pleins d'intérêt pour le jeune âge, qui ne peut s'élever que progressivement aux choses sérieuses. Les éditeurs l'ont compris : il faut à cet âge peu et très-peu de cette morale vague et générale qui ne captive pas les esprits; et ils en ont été sobres. L'enfant se lasse bientôt; il a bien assez de lutter contre les difficultés grammaticales, sans qu'il faille laborieusement épier et suivre le sens des pensées.

A d'autres titres, *la convocation du concile de Nicée* aurait pu être remplacée avec bonheur : elle manque de couleur et d'attraits. Nous avons pareillement regretté de trouver dans ce premier volume l'épître de saint Ignace aux Romains, si élevée, si brûlante de foi, de charité, et du désir du Ciel. La traduction de la lettre en est assez facile ; mais est-il un seul commençant capable de sentir, de comprendre le cri sublime de cette âme chrétienne ?

Nous aurions encore désiré quelques notes grammaticales de

plus pour mettre l'élève sur la voie des verbes et des phrases irrégulières.

Nous demanderons la permission de faire une dernière observation. S'il ne faut pas trop se défier de l'intelligence de l'enfant, il y a aussi danger à ne pas tenir compte des forces naturelles de son esprit. C'est s'élever au-dessus de leur portée, que de les appeler à traduire les homélies de Théodoret, sur la Providence, et surtout l'hymne si elliptique de Clément à *Jésus sauveur*. Cette poésie fraiche, suave et pleine d'âme, offre néanmoins des difficultés tout-à-fait inaccessibles aux commençans. Sa place était naturellement marquée dans le volume de vers, à côté de saint Grégoire de Naziance et de Synésius, dont elle n'eût pas déparé les chants si neufs, si intimes et si vrais. Cette petite pièce est peu connue. Nous ne pouvons mieux terminer l'examen de ce livre, qu'en la traduisant littéralement.

A Jésus, Sauveur.

Frein des jeunes coursiers indomptés,
Aile des oiseaux qui ne s'égarent point,
Gouvernail assuré de l'enfance,
Pasteur des agneaux du Roi,
Tes simples enfans
Rassemble-les,
Pour louer saintement,
Chanter avec candeur,
D'une bouche innocente,
Le chef des enfans, le Christ.

O roi des Saints,
Verbe triomphateur suprême,
Dispensateur de la sagesse
Du Père, du Très-Haut;
Toi, l'appui dans les peines,
Heureux de toute éternité,
Sauveur de la race mortelle, Jésus!

Pasteur, agriculteur,
Frein gouvernail,
Aile céleste
Du très-saint troupeau:

Pécheur des hommes rachetés,
Amorçant à l'éternelle vie
L'innocent poisson
Arraché à l'onde ennemie
De la mer du vice;

Sois le guide des Brebis spirituelles,
O saint Pasteur: Sois le guide,
O Roi, des enfans sans tache.
Les vestiges du Christ
Sont la voie du Ciel.

Parole incessante,
Éternité sans bornes,
Éternelle lumière,
Source de miséricorde,
Auteur de toute vertu,
La vie irréprochable
De ceux qui louent Dieu, ô Jésus-Christ!

Nous, petits enfans,
Qui, de nos tendres bouches,
Suçons le lait céleste
Exprimé des douces mamelles
De ta sagesse, la Grâce des Grâces:
Abreuvés de la rosée de l'Esprit
Qui découle de ta nourrissante Parole;
Chantons ensemble
Des louanges ingénues,
Des hymnes sincères,
A Jésus-Christ, Roi.

Chantons les saintes récompenses
De la doctrine de vie:
Chantons avec simplesse
L'enfant tout-puissant.
Chœur pacifique,
Enfans du Christ,
Troupe innocente,
Chantons tous ensemble le Dieu de paix.

Ceux qui aiment les rapprochemens pourront comparer ce morceau avec l'*Hymne de l'Enfant à son réveil*, dans les *Harmo-*

nies. Peut-être trouvera-t-on que M. de Lamartine est plus poète, Clément, plus chrétien et plus vrai. Les pensées, les sentimens d'un homme fait percent à chaque instant dans l'hymne moderne: il est vague d'ailleurs; un déiste presque pourrait l'avoir fait. Sous un accent enfantin, c'est de la poésie *adulte*, *savante*, *raisonnée* [1]. Dans le chant du Père de l'Église rien de

[1] Comme nous croyons que tous nos abonnés seront bien aise de faire cette comparaison, et que nous présumons que plusieurs d'entre eux en seraient privés, n'ayant pas les œuvres de notre poète lyrique, nous transcrivons ici l'hymne dont par le M. l'abbé Foisset. (*Note du D.*)

HYMNE DE L'ENFANT A SON RÉVEIL.

O Père qu'adore mon père !
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux !
Toi dont le nom terrible et doux
Fait courber le front de ma mère !

On dit que ce brillant soleil
N'est qu'un jouet de ta puissance;
Que sous tes pieds il se balance
Comme une lampe de vermeil.

On dit que c'est toi qui fais naître
Les petits oiseaux dans les champs,
Qui donnes aux petits enfans
Une âme aussi pour te connaître.

On dit que c'est toi qui produis
Les fleurs dont le jardin se pare,
Et que sans toi, toujours avare,
Le verger n'aurait point de fruits.

Aux dons que ta bonté mesure
Tout l'univers est convié;
Nul insecte n'est oublié
A ce festin de la nature.

L'agneau broute le serpolet,
La chèvre s'attache au cytise;
La mouche au bord du vase puise
Les blanches gouttes de mon lait.

L'alouette a la graine amère
Que laisse envoler le glaneur;
Le passereau suit le vanneur,
Et l'enfant s'attache à sa mère.

Et pour obtenir chaque don,
Que chaque jour tu fais éclore,
A midi, le soir, à l'aurore,
Que faut-il ? prononcer ton nom !

O Dieu ! ma bouche balbutie
Ce nom des anges redouté.
Un enfant même est écouté
Dans le chœur qui te glorifie.

On dit qu'il aime à recevoir
Les vœux présentés par l'enfance,
A cause de cette innocence
Que nous avons sans le savoir.

On dit que leurs humbles louanges
A son oreille montent mieux,
Que les anges peuplent les cieux,
Et que nous ressemblons aux anges.

Ah ! puisqu'il entend de si loin
Les vœux que notre bouche adresse,
Je veux lui demander sans cesse
Ce dont les autres ont besoin.

Mon Dieu! donne l'onde aux fontaines,
Donne la plume aux passereaux,
Et la laine aux petits agneaux,
Et l'ombre et la rosée aux plaines.

Donne aux malades la santé,
Au mendiant le pain qu'il pleure,
A l'orphelin une demeure,
Au prisonnier la liberté.

Donne une famille nombreuse
Au père qui craint le Seigneur;
Donne à moi sagesse et bonheur,
Pour que ma mère soit heureuse !

Que je sois bon, quoique petit,
Comme cet enfant dans le temple,
Que chaque matin je contemple,
Souriant au pied de mon lit.

pareil : tout est simple, d'une simplicité antique ; le vers se brise avec chaque exclamation de l'enfant. Ce ne sont presque que des hémistiches, et cette poésie de courte haleine est un trait de vérité de plus. C'est assez : l'aile du papillon ne s'analyse point; la grâce ne se commente pas.

IV. PARABOLES PAR LE Dr F. A. KRUMMACHER;

TRADUITES DE L'ALLEMAND, PAR M. L. BAUTAIN, PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE STRASBOURG [1].

Je connais peu de livres plus propres à être mis dans les mains de la jeunesse, que ces paraboles si instructives, et pourtant si simples, si pures, si attachantes. Ce qu'il faut au jeune âge, c'est une morale douce, expansive, qui s'empare du cœur, et le porte à aimer; car l'enfance est naïve et aimante ; c'est l'âge de l'imagination et de la poésie. Ce qu'il lui faut, ce sont de riantes images, de gracieuses pensées, de fraîches peintures, de pures et touchantes leçons, qui s'harmonisent avec les joies enfantines, la candeur, l'innocente simplesse d'une âme qui s'éveille à la vie. La sagesse, dictée par la seule prudence humaine, glace et pétrifie son cœur. Il se rebute et se ferme au son d'une voix sèche et austère. Car, s'il est vrai de dire :

Une morale nue apporte de l'ennui,
Le conte fait passer le précepte avec lui,

cela est vrai, surtout de la parabole.

« Nathan enseignait à Salem. Il avait été choisi par le Seigneur pour être docteur et maître au milieu du peuple, et rendre témoignage à la vérité. Il laisse croître sa barbe, s'habille d'une étoffe grossière, et reprend le peuple avec des paroles dures et sévères. Les hommes fuyaient devant lui, et ne recevaient point ces paroles dans le cœur. Alors Nathan quitte son vête-

Mets dans mon âme la justice,
Sur mes lèvres, la vérité ;
Qu'avec crainte et docilité
Ta parole en mon cœur mûrisse.

Et que ma voix s'élève à toi,
Comme cette douce fumée
Que balance l'urne embaumée
Dans la main d'enfans comme moi.

[1] Nouvelle édition, augmentée de vingt nouvelles paraboles; in-12, Strasbourg, Février; Paris, Dérivaux, rue Percée-Saint-André, n° 11.

ment de poils, et il revient la tête parfumée et couronnée de fleurs; il enseigne la vérité d'une manière riante, et les hommes l'écoutèrent[1]. » Nathan c'est l'image de la parabole.

« Ce n'est point ici le lieu de donner une théorie de la parabole : le lecteur n'en a pas besoin pour comprendre celles qui font le sujet de ce petit ouvrage. Mais ce genre de poésie n'a point, dans nos langues modernes, de mots propres pour exprimer toute l'étendue de sa signification. La parabole tire son origine de l'antiquité hébraïque, elle est un fruit de la terre sainte. Les Grecs ne connaissaient que l'apologue ; et encore ce genre, qui porte également le caractère des productions orientales, ne leur est-il point particulier. L'apologue, comme la parabole, tend à représenter la vérité sous une image sensible ; et c'est en cela seulement que ces deux genres s'accordent ; en tout le reste ils diffèrent essentiellement[2]. »

La parabole parle à-la-fois à l'imagination, à l'esprit, à la raison, souvent au cœur et à l'âme, en éveillant l'idée du beau. Le conte et la fable ne parlent guère qu'à la raison et à l'esprit: mais à l'âme, jamais. La parabole se propose le développement moral de l'homme; elle voile, sous une forme symbolique, de profonds et religieux enseignemens. Elle élève l'homme au-dessus de ce monde périssable; « elle lui montre la nature sensible » comme type du monde inintelligible, afin qu'il y voie comme » dans un miroir, le monde de lumière, sa véritable patrie, et » qu'il y contemple l'ordre éternel et divin de ce monde supé» rieur. »

La fable, au contraire, n'a d'autre objet que d'exposer une vérité pratique, de tracer des règles d'expérience, de prudence, et de montrer qu'elles sont fondées en raison. De là, l'éminente supériorité de la parabole sur l'apologue. Aussi n'hésitons-nous point à recommander aux maisons d'éducation ces paraboles de Krummacher de préférence aux fables de La Fontaine, toutes parfaites qu'elles sont.

Un homme d'esprit a dit qu'il manquait un ouvrage en France, c'est un La Fontaine mis à la portée des enfans. Ces paraboles

[1] Parabole première.

[2] Préface de l'auteur, *passim*.

sont destinées à combler cette lacune. « Elles sont une preuve » de plus que ce n'est point par la contention de l'esprit qu'on » s'élève aux plus hautes vérités, et que la lumière qui arrive » par le cœur est bien autrement pure et féconde que celle qui » est transmise à l'entendement au moyen des sens. Les idées de » la plus haute philosophie y sont revêtues de formes simples et » gracieuses : ce sont les formes de la nature, dont les productions sont pleines de vie, et non les formes raides et compassées de la raison systématique, qui veut créer en abstrayant, » et tue les existences pour saisir leurs principes.

» Chaque âge, chaque degré de l'esprit, chaque disposition » de l'âme trouvera dans ces paraboles ce qui lui convient. Il » y a des tableaux pour l'imagination, des maximes pour la raison, des idées pour l'intelligence, de la vie, de la profondeur » pour l'âme, de la nourriture pour tous. »

Je transcris ces paroles du traducteur, M. Bautain, parce qu'elles donnent une juste idée du livre du docteur Krummacher. Qui oserait en dire autant des fables de La Fontaine?

Nous ne prétendons point juger ici ces fables comme œuvre littéraire, mais bien comme manuel de morale pour la jeunesse. Qui ne sait d'ailleurs que le mérite même, la supériorité incontestée de ce chef-d'œuvre, est bien au-dessus de l'intelligence d'un enfant? Mais, il faut l'avouer, souvent l'esprit en est peu moral, jamais religieux; au contraire. C'est une sagesse toute mondaine, une morale tout égoïste et matérielle, qui ne dit rien à l'âme; morale de marchand, morale d'industrie, morale de Sancho-Pansa mise en vers.

Parfois, le fabuliste tente bien de corriger quelques défauts, d'arracher des vices du cœur de l'homme : mais des vertus, rarement il en inspire. Ce n'est donc point à la jeunesse que s'adresse son livre.

Les paraboles, au contraire, conviennent à l'âge mûr et à l'enfance; tout y est grand, délicat et suave. Elles élèvent à l'idéal, elles réveillent le sentiment du beau, du bon, de l'utile et du vrai [1]. Elles révèlent une âme de poète profondément

[1] Lisez la 29e parabole, *le Rossignol*. Où trouverait-on une idée plus sublime de la poésie et du beau par excellence?

religieuse, elles exhalent partout un parfum d'innocence et de vertu, que vous chercheriez vainement dans le *bon* La Fontaine [1]. Après les avoir lues et méditées en silence, impossible de ne point se sentir meilleur. J'ai hâte d'en fournir la preuve par quelques citations.

La Rose.

Quel dommage, disait un enfant à son père, que la rose, quand elle a défleuri ne porte pas un beau fruit ? Elle rendrait ainsi à la nature, pendant l'été, ce qu'elle en a reçu au printems dans le tems de sa fleur. Tu l'as nommée la fleur de l'innocence et de la joie ; alors elle serait encore l'image de la reconnaissance.

Le père répondit : N'embellit-elle pas le printems, l'enfant chéri de la nature, de toute la beauté de sa forme ; et pour la goutte de rosée qui lui vient d'en haut, et le rayon qui la colore, ne donne-t-elle pas son éclat et son parfum ? Ornement du printems, et créée pour lui, elle remplit sa destinée et meurt avec lui ! Cher enfant la reconnaissance tendre et timide est le plus bel hommage : et comment l'innocence pourrait-elle être ingrate ?

Polycarpe. — Le règne de la vérité.

Le vénérable Polycarpe, évêque de Smyrne, avait quitté la ville quand la persécution eût pris le dessus, et s'était retiré à la campagne avec Crescens, son fidèle disciple. Un soir il sortit pour prendre le frais, et alla sous les arbres touffus qui étaient devant la maison. Là il trouva Crescens sous un chêne, la tête appuyée sur sa main et pleurant.

Le vieillard s'avança vers lui, et dit : Mon fils, pourquoi pleures-tu? Crescens leva la tête, et répondit : Comment pourrais-je ne pas m'affliger et ne pas pleurer ? Je pensais au règne de Dieu sur la terre. Les tempêtes et les orages s'accumulent, et l'Église périra dans son enfance. Plusieurs confesseurs ont déjà apostasié, renié, blasphémé ; ils ont prouvé qu'il y a des profanes qui confessent la vérité des lèvres, quoiqu'elle soit loin de leur cœur : voilà ce qui remplit mon âme de tristesse et mes yeux de larmes. Ainsi parla Crescens.

Polycarpe répondit, avec un doux sourire : Mon cher fils, le royaume céleste de la vérité est semblable à un arbre qu'un laboureur a élevé.

[1] Lisez la 25e parabole, *la pêche*, et la 43e, *le Rouge-gorge ;* est-ce là cette morale si opposée à la charité, dans la fable de la *Cigale et la Fourmi ?* — Comparez encore *la Mort et le Bûcheron* de La Fontaine, à la parabole 21e, *la Mort et le Sommeil :* et prononcez,

Après avoir placé secrètement le germe dans la terre, il s'en est allé, le germe a poussé, s'est fait jour à travers l'ivraie et les épines, a élevé la tête au-dessus d'elles, et les épines ont péri; car l'ombre de l'arbre, en se répandant au-dessus, les a étouffées. L'arbre grandit; les aquilons soufflèrent autour de lui et l'ébranlèrent; mais ses racines s'enfonçant plus avant dans la profondeur, embrassaient les rochers, et ses branches s'élançaient vers le ciel. Ainsi les tempêtes ne firent que l'affermir; et lorsqu'il s'éleva davantage, et que son ombrage s'étendit au loin, les épines et l'ivraie poussèrent de nouveau au-dessous de lui; mais il ne les aperçut pas dans son élévation; et il se tenait silencieux et paisible comme un arbre de Dieu.

Ainsi parla le vénérable évêque, puis il tendit la main à son disciple, et dit : Quand tu élèves ton regard vers le sommet de l'arbre, t'inquiètes-tu de la chétive ivraie qui rampe à ses pieds? Abandonne ce soin à celui qui l'a planté.

Alors Crescens se leva, et son âme était plus sereine; le vieillard marchait à côté de lui, courbé par les années; mais son esprit et son visage étaient pleins de jeunesse.

L'Alouette.

Un beau jour d'été, un laboureur se promenait avec son fils dans la campagne. C'était le matin; les fleurs exhalaient tous les parfums, et un air frais, qui se jouait dans les cheveux argentés du vieillard, faisait voler comme un nuage au-dessus des moissons ondoyantes la poussière fécondante des épis.

Vois, dit le vieillard à son fils, comme la nature travaille à notre bien-être. Le même souffle, qui rafraîchit mes joues, féconde nos champs, afin que nos greniers se remplissent. Voici quatre-vingts fois que je contemple ce spectacle, et pourtant il me réjouit encore, comme si je le voyais pour la première fois. Peut-être sera-ce la dernière! car je suis au terme de la vie de l'homme.

Ainsi parla le vieillard, et son fils lui prit la main d'un air triste.

Pourquoi t'en affliger, reprit le père? le jour est écoulé pour moi, et le soir et venu. Pour qu'un nouveau matin se lève, ne faut-il pas que je passe la nuit; mais ce me sera, je l'espère, une nuit fraîche et douce, comme une nuit d'été où le crépuscule du soir se confond avec les premiers rayons de l'aurore.

Ah! mon père, dit le fils, comment pouvez-vous parler si gaîment de ce qui fera notre plus grande affliction? vous venez de me donner l'image de votre mort; donnez-moi maintenant celle de votre vie?

Cela sera facile, répondit le vieillard; car la vie de l'homme des champs est simple comme la nature qui l'entoure.— Vois-tu là-bas cette alouette, comme elle s'élève en chantant au-dessus du champ de blé ? Ce n'est pas en vain qu'elle vit si près du laboureur; elle est l'image de son existence.

Elle naît et croît dans le sillon, et reste d'abord attachée à la motte qui la nourrit. Elle construit son nid au milieu des tiges mouvantes ; elle y couve, elle y élève ses petits, et la vapeur vivifiante du champ verdoyant fortifie ses ailes et renforce sa voix. Puis voilà le mâle qui s'élance vers le ciel, contemplant au-dessous de lui le champ d'épis où couve sa femelle: et au-dessus, la lumière qui fait grandir les moissons et les nuages qui versent la rosée et la pluie. Il s'envole au point du jour pour saluer l'aurore, et le soir, quand le soleil disparaît ; il s'élève encore pour boire le dernier rayon du ciel. L'alouette vit donc d'une double vie : l'une silencieuse et active dans le sillon obscur qui la nourrit ; l'autre dans les régions pures d'une lumière supérieure, où elle chante et prend son essor : mais ces deux vies n'en font qu'une. C'est en bas qu'elle prend son élan pour s'élever, et c'est d'en haut qu'elle reçoit le courage pour travailler joyeusement et en silence.

Ainsi parla le vieillard, et le fils lui dit en lui serrant la main : Ah ! oui, mon père, telle a été votre vie, puisse-t-elle encore long-tems faire notre joie!

La terre commence à me peser, répliqua le vieillard, le sillon m'est trop étroit. Pourquoi ne voulez-vous pas que j'aille au séjour de la pure harmonie et de la céleste lumière?

Mais le jour devient chaud.— Retournons à la maison.

On le voit, M. l'abbé Bautain a bien mérité de la jeunesse, lorsqu'il a enrichi notre littérature de ces paraboles si pures et si religieuses, que nous voudrions voir dans toutes les mains. Nous devons des actions de grâces à son zèle. Les hommes voués à l'éducation sauront lui rendre un légitime hommage. Certes, la diction brillante, si pleine et si facile du traducteur est au-dessus de tout éloge : un livre original n'offrirait rien de plus parfait.

L'abbé S. Foisset.



Nouvelles et Mélanges.

NOUVELLES.

EUROPE.

BELGIQUE. — BRUXELLES. — *Création d'une Université catholique par les évêques de la Belgique.* — Pour nous, qui depuis si long-tems parlons de la sympathie qui va s'établir entre la religion et la science, c'est avec une bien grande joie que nous voyons tous les jours nos paroles s'accomplir, et la nouvelle alliance s'opérer, pour ainsi dire, sous nos yeux. Car déjà ce ne sont plus des vœux isolés et inefficaces, comme les nôtres : ce sont les chefs du catholicisme eux-mêmes qui mettent la main à l'œuvre et travaillent à cette grande réconciliation; c'est le souverain Pontife qui approuve de son autorité et couvre de ses bénédictions, un nouvel établissement dans lequel toutes les sciences seront étudiées, et qui sera nommé *Université catholique.* Il n'est pas besoin de nous étendre sur les heureux fruits que doit produire une telle idée mise en œuvre par tout le clergé catholique. Oui, nous n'hésitons pas à dire que le monde est encore destiné à voir la religion marchant la première, tenant d'une main la foi et de l'autre la science, et les présentant l'une et l'autre à la vénération des hommes, comme venues l'une et l'autre de Dieu.

Voici en quels termes les évêques de la Belgique annoncent cette importante nouvelle aux catholiques de leurs diocèses.

Les archevêques et évêques de la Belgique au clergé de leurs diocèses.

Messieurs,

« Depuis que la constitution de la Belgique a établi la liberté de l'enseignement, un désir immense de voir s'élever une Université catholique s'est manifesté de toutes parts parmi les populations du royaume. Il est facile d'en saisir la raison. Presque toutes les familles tiennent à léguer à leurs enfans la plus belle part de l'héritage de leurs pères, cette foi ca-

tholique invariable, indestructible, qui est le premier principe de la civilisation des peuples chrétiens, parce qu'elle proclame sans ambiguité comme sans hésitation toutes les idées véritablement sociales : elles comprennent, et l'expérience des derniers tems le leur a d'ailleurs démontré jusqu'à l'évidence, que tout enseignement qui n'est pas subordonné aux principes de cette foi, peut tendre à les corrompre.

» En effet, qui pourrait mesurer la profondeur des abîmes dans lesquels se sont précipités les plus grands esprits, lorsqu'ils ont cessé de reconnaître la religion comme la base des sciences humaines? Ces sciences, que Dieu a données à l'homme pour son perfectionnement moral ou pour son bien-être physique, ont alors été tournées contre leur divin auteur et contre l'ordre de la société; la multiplicité des systèmes, la confusion des doctrines, ont réduit la science à n'être plus qu'une agglomération de faits sans lien, sans suite, sans ordre, et dont le dernier résultat serait de jeter le monde dans un doute universel et dans une indifférence complète.

» Ce n'étaient pas là les doctrines que nos ancêtres puisaient dans ces anciennes écoles dont le Père commun des fidèles avait approuvé les statuts, et dont la brillante existence, la longue prospérité, ne peuvent s'expliquer que par l'accord parfait de la science avec le fondement de la vraie foi.

» Les Belges se rappellent la gloire dont jouit pendant quatre siècles la célèbre université de Louvain, où la science unie à la foi formait des hommes instruits et de bons chrétiens; et tous ceux qui ne se sont pas laissés éblouir par de vaines théories, désirent voir la jeunesse, espoir de la patrie, revenir à cet accord si fécond en heureux résultats, et ils attendent de leurs premiers pasteurs intimement unis avec l'auguste chef de l'Église, qu'ils leur en ouvrent la voie.

» C'est pour répondre à ces vœux, Messieurs, que nous avons formé le projet d'ériger en Belgique, avec l'assentiment du Saint-Siége que nous avons obtenu, une *nouvelle Université catholique*, que nous établirons sur des fondemens tels qu'elle offrira, et sous le rapport de l'enseignement, et sous celui de la discipline, toutes les garanties que peuvent raisonnablement désirer nos nombreuses familles demeurées attachées de cœur et d'âme à la religion qui fait leur bonheur.

» La force et la profondeur des études seront l'objet de tous nos soins; car nous sentons vivement toute l'importance d'un haut enseignement porté au niveau des connaissances humaines les plus élevées, et nous avons la ferme confiance qu'avec l'aide du Seigneur, les résultats répondront à nos constans efforts. L'absence d'une surveillance active sur les élèves hors du tems des leçons est souvent la cause du ralentissement de leur zèle pour

l'étude, et l'occasion d'une corruption de mœurs, qui, en gâtant leur cœur, exerce une fatale influence sur leur avenir. Afin de tarir cette source des plus vives inquiétudes pour les parens, nous ferons revivre une des plus utiles institutions de l'ancienne université de Louvain, en établissant des pédagogies et des colléges où les élèves auront le logement et la nourriture, et seront soumis à une sage discipline. Enfin nous prendrons des mesures efficaces pour imprimer à ce nouvel établissement un caractère de stabilité qui lui assurera une longue existence.

»Dejà présumant, Messieurs, de votre bonne volonté à nous seconder, nous avons mis la main à l'œuvre, afin d'ériger la *première des facultés*, d'une *Université catholique*, celle de la *Théologie*, qui dépend plus exclusivement de nous. C'est au centre de la Belgique, dans la ville métropolitaine, que nous avons résolu de l'établir; et quoique séparée peut-être, quant à la localité, des autres facultés, elle n'en sera pas moins partie intégrante de l'université que nous projetons.»

Les évêques belges expliquent ensuite par quels moyens ils comptent soutenir leur Université; ce n'est pas de l'État qu'ils attendent aide et secours; mais, s'adressant à tous les prêtres et à tous les fidèles de leurs diocèses, ils leur déclarent que c'est à eux qu'ils en appellent pour soutenir leur œuvre et réaliser leurs projets. Et à cet effet, ils ont créé des actions de *un franc* par personne, et c'est avec cette somme qu'ils comptent pourvoir aux dépenses qu'ils ont été obligés de faire. Ainsi tout sera catholique. Aussi savons-nous déjà que les catholiques belges, si francs dans leur foi, ont accueilli cette annonce avec la plus vive joie, et sont décidés à faire tous les sacrifices qui pourront être nécessaires; ce sont là de ces paroles qui consolent. Les évêques qui ont signé cette pièce, et dont le nom mérite d'être conservé, sont: *Engelbert*, archevêque de Malines; *Jean-Joseph*, évêque de Tournay: *Jean-François*, évêque de Gand; *Corneille*, évêque de Liége; *Jean-Arnold*, évêque de Namur; *François*, évêque, adr. de Bruges.

Mélanges.

Nous recevons de M. Brillouin, un de nos abonnés de Saint-Jean-d'Angély, les détails suivans sur quelques découvertes géologiques qui ont eu lieu près de la ville de Pons (Charente-Inférieure).

«Sur la pente d'une colline, dans une couche de terre mélangée de calcaire, de grès et de fer, un grand nombre d'ossemens fossiles ont été trouvés à cinq pieds de profondeur. Je n'y ai pas trouvé, nous dit notre correspondant, de squelette entier, mais des os isolés, et jetés pêle-mêle dans une circonférence de trente pieds, presque tous brisés et ré-

duits à des fragmens scellés dans une espèce de mastic plus dur que la pierre, d'où il était fort difficile de les retirer.

» Cependant j'ai été assez heureux pour enlever quatre dents de mammouth, avec la plus grande partie de la mâchoire; une pièce d'une défense de six pieds, qui était entièrement pourrie et qui est tombée en morceaux; un énorme omoplate de mammouth, et une grande quantité d'ossemens de plusieurs autres animaux, tant herbivores que carnassiers; plus de cent-cinquante autres dents, appartenant à des animaux de l'espèce du rhinocéros et de l'hippopotame; à des chevaux et des bœufs d'une grande espèce; à des chiens plus forts que les dogues; à des rongeurs; enfin, à des animaux de douze espèces différentes, mais dont les genres ne sont pas encore bien déterminés.

» J'ai déposé tout cela au séminaire de La Rochelle, entre les mains de M. le supérieur qui, aidé des naturalistes de la ville, s'occupe à déterminer les espèces, et préparer un travail sur cette découverte dont l'honneur appartient seul aux professeurs et élèves du séminaire de Pons.

» J'espérais pousser plus avant les fouilles, qui auraient eu de très-heureux résultats; mais le propriétaire du terrain s'y est opposé, parce qu'il espère pouvoir tirer un lucre de ces ossemens, dont il veut faire le commerce.

» Dès que le travail projeté sera prêt, j'aurai l'honneur de vous l'adresser, comme pouvant intéresser les lecteurs des *Annales*. »

Bibliographie.

LE PETIT JARDIN DES ROSES ET LA VALLÉE DES LYS, opuscule du B. Thomas-à-Kempis, traduit du latin, par J.H.R. Prompsault, aumônier des Quinze-Vingts; in-32. A Paris, chez Gaumes frères.

C'est ici un de ces ouvrages que le siècle actuel ne comprend pas, malgré toute sa science : car il faut une autre science que la sienne pour le comprendre. Mais ceux qui sont instruits dans la science de Dieu, ceux qui savent parler à Dieu et entendre ses paroles, ceux-là apprécieront ce petit livre, et écouteront avec une vive joie et une grande consolation de l'âme les paroles qui y sont contenues; elles croiront lire un *second volume* de *l'Imitation de Jésus-Christ*. Peut-être même est-ce cette conformité de ton et de langage, qui a fait attribuer à Thomas-à-Kempis *l'Imitation* elle-même.

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE

Numéro 47. — 31 Mai 1834.

Philosophie.

DES PRÉTENTIONS
DE LA PHILOSOPHIE MODERNE.

PREMIER ARTICLE.

Mélanges philosophiques de M. Théodore Jouffroy[1].

Hommage rendu par la philosophie aux conquêtes du christianisme en faveur de la civilisation. — Les missionnaires catholiques. — Impossibilité à la philosophie de créer un Dieu. — Nécessité de recourir à celui de la tradition. — La philosophie doute d'elle-même et du salut de l'humanité. — Le christianisme seul peut la guérir. — De l'intolérance reprochée à l'Église. — Ce sont les pouvoirs politiques et non l'Église qui ont été intolérans. — Conclusion.

Narraverunt mihi fabulationes, sed non ut lex tua. *Ps.* 118.
Peribunt omnes cogitationes eorum. *Ps.* 145.

Ce volume de *Mélanges* n'est qu'un recueil de divers articles publiés dans le *Globe* et ailleurs, par M. Jouffroy, de 1825 à 1830, et dans lequel il expose et soutient avec la clarté et le talent ingénieux qui le distinguent, cette philosophie qui s'était

[1] In-8°, à Paris, chez Paulin, place de la Bourse.

baptisée du nom d'éclectisme, et qui, après avoir tant parlé d'elle-même pendant les dernières années de la restauration, mourut en proclamant sa gloire future et l'immortalité que ses auteurs lui avaient promise.

Cette philosophie en général, et quelques-unes des assertions de M. Jouffroy en particulier, ont été combattues par nous dans les *Annales* [1], et nous n'avons aujourd'hui qu'à compléter et à développer ce que nous disions alors ; cette tâche serait facile si nous voulions nous borner à réfuter l'auteur par lui-même, car il abonde en contradictions, et cela ne doit pas surprendre : de 1825 à 1830 il y a loin; or, vous savez qu'un éclectique *voyage sans cesse autour de la vérité,* qu'il lui découvre sans cesse *des faces diverses.* Rien de curieux comme le spectacle qu'offrent dans le livre de M. Jouffroy, ces faces innombrables se contredisant, s'injuriant, se souffletant, s'entre-détruisant, aboyant incessamment les unes contre les autres, et certes j'ai eu la tentation d'en faire jouir mes lecteurs, mais je crois plus utile, sinon plus agréable, de recueillir ici quelques paroles d'autant plus remarquables dans la bouche qui les prononce, que cette bouche n'est pas chrétienne. «C'est aux conquêtes du »christianisme que nous reconnaissons sa supériorité de vérité, »comme on l'a fort bien dit, et cette supériorité de vérité lui »promet la domination du monde..... A l'exception des barba»res de l'Afrique, qu'il est toutefois sur le point de disputer au »mahométisme, il tient sous sa main tous les sauvages du reste »du monde. Et d'abord il n'y a guère d'îles un peu considéra»bles, où il n'ait pris position; les autres, il les visite sans »cesse avec ses vaisseaux; peu-à-peu toutes les populations in»sulaires tomberont dans son système. En occupant les côtes de »la Nouvelle-Hollande, il enveloppe d'un filet auquel il est im»possible qu'elles échappent, toutes les tribus de ce cinquième »monde, les plus barbares qu'on ait encore trouvées. Il en ira »là, comme il en est allé en Amérique. La civilisation chrétienne »débarquée sur les côtes, a pris pied, et s'est liée tout autour : »puis cette chaîne immense se resserrant, a pénétré dans l'in»térieur, refoulant toujours vers le centre les tribus sauvages, »jusqu'à ce qu'enfin, traquées de toutes parts et renfermées

[1] Voir le Numéro 12, tome II, p. 397.

» dans un cercle étroit, elles lui cèdent le continent. Voilà comment la civilisation chrétienne conquerra la Nouvelle-Hollande; voilà comment elle a déjà aux trois quarts conquis l'Amérique, qui lui offre encore cependant de nombreuses populations et de vastes territoires à soumettre. Cette soumission s'accomplit de deux manières, qui prouvent également sa supériorité invincible. Les sauvages attirés à elle se convertissent et viennent se perdre dans son sein, ou bien, ils lui cèdent leur terre pour se retirer dans des parties plus reculées. Cette terre, elle n'est point embarrassée de la peupler. La civilisation a cette propriété de produire d'autant plus d'hommes, qu'elle a plus de place à occuper, propriété que la barbarie n'a point. Ainsi, soit qu'elle conquière des hommes et des terres, soit qu'elle ne conquière que des terres, elle se recrute toujours.....

» Si maintenant nous considérons les conquêtes que les trois systèmes (brahminique, musulman et chrétien) font ou paraissent devoir faire l'un sur l'autre, nous trouverons de nouvelles preuves de la vertu expansive que la civilisation chrétienne possède exclusivement. Ni le brahminisme, ni le mahométisme ne pénètrent ni ne cherchent à pénétrer dans les possessions chrétiennes. Le christianisme et sa civilisation s'avancent de toutes parts avec ardeur, avec volonté préméditée, dans les domaines de Brahma et de Mahomet. Ils en méditent ouvertement la conquête[1]...... »

Nous remercions M. Jouffroy d'avoir rappelé cette action civilisatrice du prosélytisme chrétien, preuve toujours subsistante de la vérité de la divinité du catholicisme; car, et le philosophe éclectique eût dû le remarquer, cette action n'a de puissance, elle ne se manifeste par des résultats profonds et durables, qu'au sein de l'église romaine; ces résultats du reste importent peu aux hommes de ce tems; ils ne s'inquiètent guère de cette marche envahissante de la religion; ces conquêtes ne les touchent point, et ce n'est pas une preuve qui fasse quelque impression sur leur intelligence; ils n'aiment pas les miracles, et leurs yeux se détournent pour ne pas voir ceux que la charité opère sans cesse à la face du monde.

[1] *Mélanges philosophiques*, p. 109, 114, 116.

Chaque année, quelque pauvre missionnaire part pour les contrées lointaines. Cet homme, qui est de chair comme nous, dont l'âme est plus ardente, le cœur plus aimant que le nôtre, cet homme renonce à sa famille et à son pays; il quitte la maison paternelle, les lieux qui lui étaient si chers; les champs, les bois, les prairies aimées, les fleurs qui faisaient ses délices, les arbres dont ses pas recherchaient l'ombrage; il s'arrache des bras de ses sœurs en larmes, et de son frère qui comptait faire à ses côtés le long, le triste, le périlleux voyage de la vie; il se dérobe aux regards consternés de son vieux père, et il passera sur le corps de sa mère pour franchir le seuil, pour aller au vaisseau dont la fuite rapide doit l'emporter au-delà des mers. D'autres partent, mais ils reviendront, mais du moins ils croient revenir!....... D'autres partent, mais il n'a pas comme eux amassé toutes ces douleurs pour acheter la fortune, la science ou la gloire! non, il va sous un ciel meurtrier, chez un peuple sauvage ou barbare, seul, inconnu, sans autre ressource que le nom du Christ, traîner péniblement des jours pleins de travaux et d'angoisses jusqu'à ce que quelque chef idolâtre, effrayé de la puissance de sa parole et de la rapidité de ses conquêtes, lui procure enfin la seule chose qu'il ambitionne ici-bas, la palme du martyre.

Que M. Jouffroy vienne maintenant me parler *des imperfections du christianisme*, qu'il vienne me le représenter comme une *enveloppe usée*, comme une nuée obscure de *mythes*, de *symboles* ou de *figures* que le soleil de la philosophie dissipera [1], mon cœur et mon intelligence se soulèveront à ces blasphèmes; je lui dirai qu'il ment, que Dieu n'est pas un Protée, que la vérité ne *s'enveloppe* jamais des langes du mensonge, et qu'enfin il faut autre chose que des *mythes*, des *symboles* ou des *figures*, pour inspirer à nos missionnaires de tels dévoûmens, pour les rendre capables d'une telle vie et de pareilles œuvres; que ce qui est n'a jamais sa cause dans ce qui n'est pas; qu'un Dieu réel et vivant, que le Verbe fait chair peut seul expliquer, peut seul faire de tels hommes, et que quiconque le nie est aveuglé par les ténèbres de l'orgueil ou emporté par le délire des passions

[1] *Mélanges philosophiques.* — *Du problème de la destinée humaine*, pages 483. 475 et tout l'article; voyez aussi p. 1, l'article *Comment les dogmes finissent*

Encore, si les sacrifices du missionnaire étaient stériles! mais je vous le demande, si ce n'est Dieu, qui peut lui donner la puissance de transformer le sauvage en homme, le barbare en chrétien? par quelle force, par quelle vertu, parvient-il à retirer de la corruption la plus infecte, de la plus dégoûtante ignorance, de la stupidité la plus incurable, ces êtres dégradés, restes d'intelligences qui se disputent les plus grossières erreurs et les vices les plus abjects? Cette vertu, cette force, cette puissance, il l'a pourtant; à peine touche-t-il la terre idolâtre, qu'un petit troupeau se forme à ses côtés, et ce petit troupeau s'accroît chaque jour, et les loups dévorans ne prévaudront pas contre son doux pasteur.

Voyez au sein de la tribu errante et féroce, au milieu du peuple cruel et barbare, les nouveaux-nés du Christ! ces vieillards et ces vieilles femmes que rajeunit leur foi, ces jeunes vierges et ces jeunes hommes à qui elle a donné la sagesse des longs jours, toutes ces âmes, hier encore si faibles et si timides, si abandonnées à leurs penchans, si attachées à la terre et à tous ses biens, qui maintenant ont accepté la haine de tout ce qui les entoure, et renoncé à tout, aux doux plaisirs de la famille, comme aux honneurs du monde, pour la Croix du Sauveur; ils n'ont point de consolation humaine. L'amitié qui les unit, est-ce un sentiment qui soit de la terre? La terre comprend-elle rien à cette mystérieuse union? On dit que *la figure de ce monde qui passe* ne les occupe point; qu'ils n'ont de pensée, de parole, d'action que pour un autre ordre de choses; qu'ils s'entretiennent toujours des combats de leur église, des triomphes du ciel, et lorsqu'on demande à ce peuple qui s'agite autour d'eux et qui s'étonne de leur présence, ignorant le Dieu qui habite au milieu de leurs âmes, lorsqu'on lui demande comment ils peuvent s'aimer comme ils s'aiment, on n'a que cette réponse : « Ce sont des chrétiens. »

Voici venir la persécution! On s'efforce d'abord de les ébranler par toutes les considérations humaines; mais aux hypocrites et doux engagemens succèdent bientôt les menaces : *on noiera dans leur sang la superstition nouvelle!* l'aspect des supplices ne les effraie pas. « Que ferez-vous? disent-ils aux persécuteurs, » que ferez-vous? la vue de nos temples vous importune! vous

» les renverserez; mais le Dieu qu'on y adore, le chasserez-vous » de nos cœurs? Vous proscrirez, vous tuerez, qui? ceux dont » les désirs ne sont pas de la terre, qui ne lui demandent qu'une » fosse pour y reposer en attendant l'heure du réveil éternel. » Votre puissance ne nous étonne point; elle a ses bornes que » vous ignorez et que nous connaissons : les chrétiens en ont fa- » tigué, en ont usé de plus grandes; on est fort, croyez-moi, » quand pour vaincre il suffit de mourir[1]. »

Lorsque l'heure des tourmens a sonné, l'action ne dément pas la parole; le troupeau se presse autour du pasteur, et verse son sang avec lui. — Les bourreaux redoublent de rage! — Ne craignez point! quelque lourd qu'il puisse être, ce poids n'abaissera pas leurs fronts; ils le porteront avec orgueil! Le chrétien est roi, il est frère du Christ, sa tête ne fléchira pas sous la couronne du martyre.

Dites-moi : lequel admirez-vous davantage, le jeune converti, ou le vieux missionnaire? L'eau du baptême vient de purifier l'homme incomplet de la révélation primitive; ses mains innocentes s'élèvent vers le ciel, et le bénissent de ce qu'il lui accorde encore le baptême de sang. Mais le prêtre ne souffre pas pour lui seul :.... vous le croyez bien malheureux? oh non! du sein des tribulations il appelle ses frères d'Europe, il les invite à venir partager ses combats et sa gloire; car depuis qu'il a commencé ses courses apostoliques, la paix du Seigneur est toujours avec lui, et sa parole est impuissante à vous dire les prodiges de consolation dont le Seigneur l'a comblé dans cette vallée de larmes! — Je sens naître en mon cœur je ne sais quel inexprimable désir d'embrasser cette croix de l'apôtre, en apparence si brûlante et si lourde, et pourtant si légère et si douce à qui la porte avec Dieu!

Le monde des intelligences est beau; il offre d'innombrables merveilles à l'œil capable de le comprendre : contemplons ces âmes privilégiées des confesseurs du Christ. Qui nous dira le secret de ces cœurs si humbles et si fiers, si tournés à Dieu, si indépendans des capricieuses volontés de l'homme? quelle soumission dans la foi, quelle ardeur dans la charité, et dans la

[1] *Progrès de la révolution*, par M. l'abbé de La Mennais, p. 128.

volonté quelle force! *Dieu vit en eux :* c'est lui, c'est l'influence ineffable du Créateur sur la créature; c'est le commerce divin de l'Esprit-Saint avec l'âme rachetée du sang de J.-C. qui les rend capables de tous ces prodiges; c'est lui, c'est le Sauveur qui leur a dit : *prenez votre Croix et suivez-moi*, et qui les a menés sur la terre étrangère pour y mourir et y laisser la semence féconde d'une parole qui ne mourra point.

Cependant il faut le dire, tous les jours de leur vie ne sont pas des jours d'orage; quelquefois à un prince inepte et persécuteur, succède un roi favorable aux chrétiens, et leur armée peu nombreuse, mais forte, jouit de quelque repos. Alors ils remercient le ciel de ces momens de calme, hélas! trop souvent précurseurs funestes des plus violentes tempêtes; mais quoi qu'il arrive, on ne les voit jamais vendre au puissant leur indépendance pour le prix infâme d'une protection inutile, et s'il prétend s'en faire un vil appui et les asservir : non! non! s'écrient-ils, vous avez des devoirs à remplir envers la vérité; mais vous n'avez aucun droit sur elle; les vieilles idoles de nos pères sont encore debout : mais ce n'est pas à vous qu'a été donnée la force qui les renversera; vous n'avez pas la puissance qui convertit les cœurs : notre foi est la seule base solide de tout édifice social; mais n'y portez pas vos mains profanes; qu'importe que vous vouliez renverser ou soutenir, consolider ou détruire! le prêtre seul peut approcher du sanctuaire : le juif dont la main osa soutenir l'arche, tomba frappé de mort comme le sacrilége. L'arbre de notre foi a ses racines dans le ciel [1], le ciel lui suffit, et le trésor de son espérance est trop précieux pour le confier aux hommes.

Quand les bourreaux sont fatigués, quand le pouvoir ne menace plus, ou qu'il n'essaie pas de séduire, tout n'est pas fini pour les chrétiens; la famille persécute aussi, il faut voir se rompre ces liens si doux de la nature; il faut se voir condamné à vivre avec ceux qu'on aime le plus au monde, comme avec des êtres inconnus, sans épancher son cœur dans leur cœur, sans leur montrer son âme, cachant ses douleurs et feignant des joies; et souvent le chef de famille demande à son fils pourquoi

[1] Pythagore.

il n'adore pas avec lui les dieux de ses pères ; pourquoi il s'est laissé séduire par l'étranger ? l'enfant répond, comme autrefois les premiers chrétiens :

Adorons, je le veux, le dieu de nos pères ; car « l'intelligence » et la sainteté furent primitivement unies dans la nature hu- » maine, afin qu'elle pût connaître la vérité et la religion du seul » vrai Dieu, maître de toutes choses, et le Verbe de Dieu s'est » fait homme pour nous rappeler à cette religion de nos pre- » miers ancêtres [1] ; car il était une antique et naturelle société » de l'homme avec le ciel, et les doctrines mauvaises l'éloignant » peu à peu de la vérité, ont pu seules ôter à cette plante céleste » la vue de la raison divine, et la courber vers la terre en l'atta- » chant aux idoles faites de la main des hommes [2]. »

Quelquefois le vieil Idolâtre écoute et admire; car c'est chose merveilleuse que son attachement aux traditions antiques, et rien ne le frappe davantage que la parole de son fils lui révélant toute la beauté du christianisme, tout le ridicule de ses croyances grossières, et dégageant l'or de cette boue, lui montrant que ses traditions corrompues, purifiées de leurs souillures diverses, locales et particulières, ne sont au fond autre chose, si on l'ose dire, qu'une magnifique et prophétique épreuve de l'Évangile ; il semble que ces peuplades lointaines se rappellent encore l'antique précepte des Noachides : *Vous détesterez ce que vous ne tiendrez pas de vos ancêtres* [3] ; il semble qu'ils aient entendu la voix du Seigneur quand il a dit : *Souviens-toi des jours anciens, repasse dans ton esprit les générations successives, interroge ton père, et il t'instruira, tes aïeux, et ils te diront* [4].

Cette foi aux ancêtres se retrouve partout ; l'Égypte *abhorre ce qui n'est pas transmis par les aïeux* [5] ; l'Inde regarde comme *contraire au bon sens ce qu'elle n'a pas lu dans les anciens livres* [6]. La Chine soutient que la *doctrine traditionnelle est la base*

[1] Saint Justin, p. 103, *de la Monarchie*, et p. 36, *Discours aux Grecs*. Θεου λόγος τῆς τῶν ἀρχαίων ἡμας προγόνων ἀνέμνησε θεοσεβείας.

[2] Clem. Alex., *Adhort. ad gentes*, p. 12.

[3] Selden.

[4] *Deut.*, c. 32, v. 7.

[5] Marsham. *Canon chronicus*, p. 61.

[6] L'Ézour-Vedam, *disc. prél.*, par Sainte-Croix, p. 146.

de la raison et de toute instruction [1] ; la Chaldée ne veut croire que *ce que lui enseigne l'antiquité ;* car elle ne pense pas que *la vérité soit une plante de la terre* [2] ; la Perse défend à ses fils d'avoir *d'autres maîtres que leurs parens, afin qu'ils puissent acquérir une instruction plus solide, et avoir plus de foi dans ce qui leur est enseigné* [3] ; *il faut croire nos pères,* nous dit la Grèce elle-même, la Grèce qui a tant de fois violé ce précepte, *il faut croire nos pères, et sans raisonner ; car ils étaient meilleurs que nous, et plus proches des dieux* [4].

Que signifie ce fait universel ? qui donc se trouve hors de la foi commune ? les peuplades barbares, ou ces nations qui nous vantent tant leur civilisation moderne ? comprenez-vous maintenant le secret et la force du catholicisme, qui soumet la raison du chrétien à la raison chrétienne, c'est-à-dire à la divine révélation du Christ, invariablement transmise par l'Église immortelle. Les philosophes assurent pourtant que la raison de chacun est infailliblement souveraine, que le catholicisme fait peser sur elle un indigne joug ; que tout homme porte en lui *une règle d'appréciation morale, qu'il ne doit ni au catéchisme, ni au code, ni à la philosophie, et dans laquelle il distingue le bien du mal, juge les dispositions du code, approuve et désapprouve les préceptes de son curé,* de sorte que *cette règle, vulgairement appelée conscience, n'est pas raisonnable ou dépravée selon qu'elle se conforme aux préceptes du catéchisme ;.... mais le catéchisme raisonnable ou absurde, selon qu'il interprète fidèlement ou infidèlement la conscience* [5]. L'homme aurait-il donc partout et toujours agi contre sa nature ? ou bien en serait-il comme de tout le reste, en aurait-il changé depuis votre glorieuse révolution [6] ?

[1] Técia-thani-ou, commentant le *to hoâng-goâng*, et faisant parler le petit-fils de Confucius.

[2] Zoroastre.

[3] Diod. Sicil., et Clem. Alex., *Strom.*, lib. VIII, p. 768.

[4] Socrate, dans *Platon*, op. t. IV, p. 219 et 244.

[5] *Mélanges philosophiques*, *de l'éclectisme en morale*, p. 391 et suiv.

[6] Nous avons démontré, N° 37, tome VII des *Annales*, p. 32, qu'aucun peuple n'a jamais cru que ce fut à l'esprit de l'homme isolé à se faire ses croyances, et que tous ont fait profession de suivre les traditions de leurs pères.

Pauvres sophistes! les prêtres de l'Égypte disaient aux Grecs : «*Vous n'êtes que des enfans, il n'y a pas de vieillard dans la Grèce, votre esprit toujours jeune n'a pas été nourri des opinions anciennes, transmises par la tradition antique; vous n'avez pas de science blanchie par le tems*[1] *!* »

En dépit des efforts et des prédictions de la philosophie, la France ne méritera jamais un semblable reproche; non, quoi qu'en dise M. Jouffroy[2], nous ne deviendrons pas *capables* de ne vouloir *accepter la vérité* que sans religion et *sans autre titre que sa propre évidence;* non, il ne sera pas *nécessaire que le christianisme se retire de notre esprit*, et quand de pauvres sauvages tiennent même à ces dieux de pierre et de bois, parce que leurs ancêtres les ont adorés, nous Français, nous n'irons point, rompant avec le genre humain, au mépris de la raison universelle, quitter pour de stériles rêveries, la religion d'amour et de liberté que nos aïeux ont reçue des apôtres du Christ, et qu'ils nous ont transmise au prix de leur sang.

Nous n'avez, dites-vous[3], *ni mépris ni haine pour le passé :* ni mépris! ni haine! mais vous n'avez non plus ni vénération ni amour; vous ne vénérez pas, vous n'aimez pas nos pères, vous n'avouez pas qu'ils furent plus éclairés, plus heureux que nous, oui! plus éclairés, plus heureux; car la science des peuples c'est la foi, et leur bonheur c'est la vertu. N'allez pas croire que j'abhorre le présent, et que j'ai cessé d'aimer l'humanité, parce que je ne la trouve pas aussi belle aujourd'hui que dans ses beaux jours. Un fils cesse-t-il d'aimer sa mère parce qu'elle est malade? et qui l'aime davantage, celui qui travaille à sa guérison, ou celui qui la laisse mourir. Il ne suffit point, croyez-moi, de ne pas haïr, de ne pas mépriser, il faut encore *honorer nos pères;* comme le fils qui ne respecte pas ses parens, le peuple qui refuse sa vénération aux ancêtres, n'a pas long-tems à vivre. Ah! loin de mon cœur cette indifférence! je ne veux point répudier l'héritage paternel; je ne brûlerai pas mes titres de noblesse, on ne me verra point effacer les armes de ma maison; la phi-

[1] Plat., *Tim. op.*, t. IX, p. 290.
[2] *Mélanges philosophiques, du problème de la destinée humaine*, p. 490.
[3] *Ibid., ibid., ibid.*

losophie aura beau me parler de sa domination future, de ses victoires et de ses conquêtes dans l'avenir, j'attendrai pour renier mon nom, pour passer du catholicisme sous ses étendards, qu'elle ait aussi un dieu, une foi, un culte, j'attendrai qu'elle ait fait autant que lui pour l'humanité, qu'elle soit aussi avant dans la gloire.

De bonne foi, M. Jouffroy croit-il que la philosophie ait des remèdes assez puissans pour guérir l'humanité; car il est le premier à reconnaître qu'elle est malade en nos jours, et il pleure et gémit amèrement sur ses souffrances : « Comment voulez-» vous, dit-il, que l'homme vive en paix, quand sa raison, char-» gée de la conduite de sa vie, tombe dans l'incertitude sur la » vie elle-même, et ne sait rien de ce qu'il faut qu'elle sache » pour remplir sa mission? comment vivre en paix quand on ne » sait ni d'où l'on vient, ni où l'on va, ni ce qu'on a à faire ici-» bas; quand on ignore ce que signifient et l'homme et l'espèce, » et la création; quand tout est énigme, mystère, sujet de doutes » et d'alarmes? vivre en paix dans cette ignorance est une chose » contradictoire et impossible; si quelques hommes, à force de » distraction et d'insouciance, peuvent s'endormir dans une telle » situation, c'est une exception qui n'atteint pas les masses : » dès que le doute les envahit, elles s'agitent, elles ne retrouvent » la paix que quand il a disparu.

» Il y a donc nécessairement dans la vie de l'humanité, des » époques de crise, et ces époques sont celles où ses lumières » la forcent à se détacher d'un dogme reçu, pour en créer et en » embrasser un autre. C'est dans l'intervalle qui sépare inévita-» blement ces deux solutions, que l'humanité souffre et s'agite. » Elle souffre et s'agite alors, parce que ses idées ne sont pas as-» sises, et que quand ses idées ne sont point assises sur les choses » qu'il lui importe le plus de connaître avec certitude, il est im-» possible que l'humanité soit tranquille, il est impossible qu'elle » ne souffre pas...

« Or, sans rien attaquer et sans rien défendre, avec respect pour » le passé et sympathie pour l'avenir, je dirai qu'en fait l'hu-» manité se trouve aujourd'hui dans une partie de l'Europe, et » spécialement en France, dans un de ces formidables inter-» valles que nous venons de signaler. Il y a déjà quelques siècles

»qu'une grande guerre a éclaté en Europe, entre la raison humaine d'une part, et les imperfections d'une solution qui gouverne depuis dix-huit cents ans cette partie du monde, de l'autre. Cette guerre a commencé, comme il arrive toujours, par les esprits pensans, et peu à peu elle a été adoptée et continuée par une partie des masses ; de là, d'abord dans les hautes classes, parce que les hautes classes avaient commencé les premières à douter, et plus tard dans les masses, une agitation intellectuelle qui n'est point encore de l'anarchie, mais qui y touche. C'est précisément là l'état où nous nous trouvons, où nous nous sentons aujourd'hui!

»...... Le mouvement du dix-huitième siècle continue dans les masses, et n'est pas près d'y être achevé ; il tient encore lieu de foi à ces populations incrédules qu'un irrésistible entraînement a détachées des croyances de leurs pères. Elles sont encore ferventes dans le scepticisme ; elles sont encore unies dans la haine du passé ; et cette croyance et cette passion communes forment encore un lien intellectuel qui les unit ; mais le jour où le mouvement de destruction venant à cesser, ce dernier lien aura été brisé ; le jour où l'on se trouvera à vide entre deux croyances, l'une détruite et l'autre à faire, sans foi morale, sans foi religieuse, sans foi politique, sans idées arrêtées d'aucune espèce sur les questions qui font palpiter l'humanité, alors les esprits s'élançant à la recherche de la vérité dans des directions différentes, et se dispersant avec le même fanatisme sur les milliers de routes qui s'offriront à eux, il faudra que le bon sens de l'époque soit bien puissant, s'il ne se manifeste pas dans les masses une agitation, une effervescence, une anarchie dangereuses.

»Il est donc pressant de pourvoir à ce besoin de croyances nouvelles qui se fait déjà sentir dans les classes éclairées, et qui ne tardera pas à pénétrer dans les masses, et à y porter tous les élémens de trouble qui l'accompagnent [1]. »

Qui l'eût dit, il y a quelques années à peine, quand le siècle s'attribuant le génie et la science, le bonheur et la gloire, riant du passé, confiant dans l'avenir, s'écriait plein d'orgueil : je

[1] *Mélanges philosophiques, du problème de la destinée humaine,* p. 481.

suis le siècle des lumières; qui l'eût dit alors, que sitôt il verrait son néant, et se prenant en pitié, se proclamerait lui-même le siècle de la décadence et de la ruine? et pourtant il est ainsi: car M. Jouffroy n'est pas le seul à parler de *trouble et d'anarchie, des doutes, des inquiétudes, des souffrances de l'humanité*; ce sont des gémissemens universels, on n'entend que des voix lamentables, et il semble que le prophète a jeté sur les générations de ce tems, sa malédiction, quand il a dit: « Malheur à la nation » pécheresse, au peuple chargé d'iniquités, à la race corrompue, » aux enfans scélérats qui ont laissé le Seigneur et blasphémé » le Saint d'Israël; ils sont retournés en arrière. A quoi bon vous » frapper encore, vous qui ajoutez sans cesse aux prévarications? » —Toute tête y est languissante, et tout cœur souffrant; de la » plante des pieds au haut de la tête, rien n'est sain en lui; blessé, » livide, il n'est qu'une plaie envenimée que personne n'a ban- » dée, que personne n'a cherché à guérir par des remèdes, qu'on » n'a pas même frottée avec de l'huile : *vœ genti peccatrici* [1]. »

Parcourez du regard la face de la terre...... des ruines.—Autrefois les chutes de trônes, les révolutions, étaient des phénomènes qui ne venaient qu'à de longs intervalles épouvanter et châtier les peuples. Aujourd'hui l'on dirait que la Providence laisse aller au hasard le monde moral; l'exception devient règle, le prodige loi, la tempête est perpétuelle èt universelle.

Partout la mort, la destruction partout. Les sociétés ne sont que des cadavres; l'âme qui les faisait vivre, cette union surnaturelle des intelligences dans une même foi, une même espérance, un même amour, qui est à l'organisation politique ce qu'est à l'homme l'esprit qui l'anime, cette âme est morte; peut-on s'étonner que son corps tombe en pourriture, et devienne la proie des vers? peut-on s'étonner qu'il soit détruit, l'autel où le prêtre ne vient plus offrir de sacrifice, le temple où n'est plus Dieu?

Et cependant, demeurée au fond de cette misère immense, l'espérance y fait encore entendre ses accens consolans et divins; tous ces morts prophétisent leur résurrection : je dirais, c'est le délire, s'il n'était universel, si la science et le génie, l'ignorance

[1] Isaïe, ch. 1, v. 4, 5 et 6.

et la superstition, le christianisme et l'impiété, le catholicisme et l'hérésie, n'étaient unanimes, si la sagesse elle-même ne nous avait appris « que Dieu n'a point fait la mort, et ne se réjouit pas » de la perte des vivans, qu'il a créé toutes choses pour qu'elles » subsistassent, et fait guérissables les nations de ce monde, qu'il » n'est point en elles de poison mortel, et que le règne de l'enfer » n'est pas sur la terre [1]. »

D'ailleurs, à moins que nous n'assistions à l'agonie de l'univers, et que ceci soit la fin de toutes choses, la dissolution même du corps social nous est un signe certain de sa régénération prochaine; il meurt, mais pour renaître, et ce n'est pas en vain que Dieu laisse au milieu de cette boue, son Eglise, d'autant plus pure qu'elle est plus éprouvée, semence de vie, qui germait dans ces champs de la mort, y croîtra rapidement, et bientôt les fécondera en les couvrant de son ombre [2].

Mais, dit-on, voyez-la cette pauvre *humanité*, *ce grand malade*, comme l'appelle saint Augustin, *couché sur la terre*, *son lit de douleur* [3], et n'y pouvant trouver de repos, s'y tourne et retourne pour tromper la souffrance.

Quella 'nfirma
Che non può trovar posa in su le piume
Ma condar volta suo dolore scherma [4].

Oh! croyez-vous que votre dieu, le dieu des chrétiens, puisse lui donner ce repos qu'il cherche, cette santé qu'il a perdue? croyez-vous vraiment qu'il guérisse?

Et quel autre en aurait la puissance? quel autre que le Christ, qui ayant *consommé par sa passion le salut des hommes* [5], et veillant depuis dix-huit siècles au chevet de *cette infirme*, l'a toujours *délivrée du mal*, l'a sauvée tour à tour (qui l'oserait nier?) du paganisme et de l'esclavage, du despotisme et de la barba-

[1] *Sagesse*, chap. 1, v. 13 et 14.

[2] Nisi Dominus exercituum reliquisset nobis semen, quasi Sodoma fuissemus, et quasi Gomorrha similes essemus. *Isaïe*, c. 1, v. 9.

[3] Ægrotans humanum genus, non morbis corporis, sed peccatis, jacet in toto orbe terrarum grandis ægrotus. Aug., *de verb. Dom.* Serm. 60.

[4] Dante Alighieri, *Purgatorio*, canto 6.

[5] Saint Paul.

rie, des plus abominables passions, des plus monstrueuses erreurs.

Mais nous l'avons vu, M. Jouffroy n'attend pas du Christ le salut des hommes; *la raison humaine*, assure-t-il, *a reconnu les imperfections* de son Evangile, et *ses lumières la forcent à s'en détacher pour en créer et en embrasser un autre.* Quel sera ce *dogme nouveau?* le philosophe ne pense pas *qu'il puisse se produire et s'accréditer sous la forme religieuse;* il ne croit pas *à une religion nouvelle;* selon lui *la philosophie seule peut succéder au christianisme* [1], seule elle rendra le calme, le bonheur et la paix à l'humanité.

La philosophie, cette prostituée! mais d'abord où sont ses apôtres? qui compte-t-elle envoyer pour civiliser les nations? nous ne demandons pas tant : qu'elle dise seulement le moyen d'action qu'elle peut avoir sur le peuple qui se trouve autour d'elle? J'ai vu un philosophe en extase apprendre à un nombreux auditoire qu'au tems de Socrate, sur cent hommes on trouvait trois philosophes, qu'au tems où nous sommes sur cent hommes on trouve sept à huit philosophes, et qu'en vertu de la perfectibilité de notre nature, le tems viendra où il n'y aura plus que des philosophes [2]. En attendant cet heureux siècle, où sur cent philosophes, on ne trouvera pas un homme, la philosophie est déclarée impuissante à exercer sur les masses aucune influence durable; le peuple est quelque chose pourtant. Dressera-t-elle des chaires dans chaque village? sa parole y sera-t-elle aussi éloquente qu'à la Sorbonne, et surtout aussi lumineuse? se fera-t-elle un peuple, saura-t-elle vivre avec lui, le suivre dans ses travaux, participer à ses joies, compatir à ses infortunes? que lui dira-t-elle dans ses jours de fête? que lui dira-t-elle dans ses jours de deuil? parlera-t-elle *du moi* et *du non moi* sur le lit de mort? et si l'âme souffrante vient jamais demander ses consolations, lui conseillera-t-elle de chercher *avec sa raison dans l'obscurité de sa conscience*, quelques rayons de la vérité consolatrice, comme on dirait à l'homme enseveli

[1] *Mélanges philosophiques, du problème de la destinée humaine*, pages 487, 489 et 490.

[2] M. Cousin, *Introduction à l'histoire de la philosophie*, 2e leç., p. 37.

dans la nuit d'un cachot ténébreux, et qui demanderait la lumière : regardez, vous avez des yeux, et cela suffit pour voir.

Non, il n'y a que le prêtre catholique qui puisse parler au peuple et se faire entendre du peuple; il n'y a que lui qui ait des paroles de bonheur et de consolation, des paroles qui sanctifient la joie, qui purifient l'amour, qui charment la douleur, qui abaissent Dieu jusqu'à l'homme, qui élèvent l'homme jusqu'à Dieu : et c'est là ce qui fait toute sa puissance, c'est là ce qui fait que le peuple a besoin de lui; qu'il faut dégrader le peuple pour le ravir à la paternité du sacerdoce, et que pour le dégrader il faut tant de sang et de corruption; c'est là ce qui fait que le peuple aime son prêtre, qu'il le révère, et qu'il le défend comme il défendrait son Dieu; c'est là ce qui fait que le peuple le comprend si bien, et qu'un jeune curé au fond de son village fait plus de catholiques en six mois, que le plus éloquent professeur n'engendre de philosophes dans tout le cours de sa vie. Il n'y aurait dans tout l'univers qu'un seul prêtre, il serait plus fort que la philosophie tout entière; la parole du prêtre est de Dieu, et l'homme y croit; la parole du philosophe est de l'homme, et l'homme n'y croit pas.

Et l'on voudrait faire de cette parole le fondement de notre espérance! mais vous qui nous dites : *le règne de la philosophie est proche,* et qui attendez qu'elle vous donne le *bien de l'âme* [1], que vous avez perdu, vous ne voyez donc pas que votre prophétie implique contradiction, et que votre espérance se détruit elle-même; car elle suppose, et vous l'avouez [2], que jusqu'à cette heure l'homme a vécu dans l'ignorance de la vérité, sans aucun moyen de la connaître avec certitude; or, on ne voit pas pourquoi, après l'avoir abandonnée pendant six mille ans dans les ténèbres de l'erreur et la fange des vices, Dieu daignerait enfin, se révélant à sa créature, la retirer de ces extrémités de la misère, ni par quel moyen elle parviendrait de son côté à s'assurer pleinement que cette révélation nouvelle n'est pas comme toutes les autres, quoique philosophique, une chimère trompeuse, une vaine illusion.

[1] Dante.

[2] *Mélanges philosophiques*, *de l'éclectisme en morale*, *du problème de la destinée humaine*, etc., etc.

On ne prétendra pas, je pense, que ce qui a été vrai jusqu'à nous, ait tout-à-coup cessé de l'être, que ce qui était faux soit devenu vrai; le sophisme aura beau torturer la parole humaine, il ne lui fera jamais dire que le pour et le contre soient également, selon les tems et les lieux, identiques à la vérité; il n'y a pas de milieu : ou ce que l'humanité a pris jusqu'à nos jours pour cette vérité sainte, est bien elle-même, et alors toute doctrine, toute religion, toute philosophie, tout enseignement contraire, sera l'erreur; ou ce n'est point la vérité, et alors, impuissante à la distinguer certainement de sa rivale, l'humanité devient semblable à un homme qui, aux diverses époques de son existence, éprouverait des sensations contradictoires, et qui dès-lors, trouvant à chaque pas un monde nouveau, voyant à chaque instant ses rapports changer avec les êtres qui l'entourent, ne pourrait agir qu'en aveugle, sans prévision, sans règle, et comme un vaisseau, en proie aux orages, jouet misérable des flots et des vents.

Tel est précisément l'état auquel M. Jouffroy prétend que l'humanité est réduite; selon lui, « les catéchismes, les codes, les systèmes de philosophie ne seraient que des interprétations, des expressions, des traductions diverses de la conscience du genre humain, et comme d'une part, toute traduction suppose le texte et le reproduit plus ou moins, et que de l'autre aucune traduction ne peut atteindre à la complète exactitude, tous les catéchismes, tous les codes, tous les systèmes, représenteraient nécessairement la conscience, mais toujours plus ou moins altérée, plus ou moins incomplétement ou infidèlement reproduite. Tous les catéchismes, tous les codes, tous les systèmes participeraient donc plus ou moins à la vérité, et tous plus ou moins à l'erreur; à la vérité, par la nécessité de leur origine, à l'erreur, à cause de la faiblesse humaine. L'homme raisonnable ne se déclarerait ni pour ni contre aucun catéchisme, aucun code, aucun système; car il saurait que tous contiennent inévitablement quelque chose de vrai, qu'il ne voudrait point rejeter, et quelque chose de faux qu'il ne voudrait point admettre [1]. »

[1] Ibid., ibid., p. 393.

Il suit de là assez clairement, ce me semble, que l'homme n'a aucun moyen certain de connaître la vérité et de la distinguer de l'erreur : vous vous trompez, il n'y a qu'à se faire éclectique, à se *déclarer pour la vérité partout où elle est, et contre l'erreur partout où elle se reproduit : en d'autres termes, à chercher dans toute opinion le côté de la conscience humaine qu'elle exprime*[1]. *Toute opinion est aussi nécessairement fausse qu'elle est nécessairement vraie. L'éclectisme s'appuyant sur la nature de l'idée, ne doit donc admettre ni rejeter complètement aucune opinion; mais partant de la réalité qui est le type inévitable de toute opinion, chercher et admettre dans chacune ce qu'il y trouve de conforme à ce type, chercher et rejeter dans chacune ce qu'elle contient et d'exclusif et d'inexact*[2].

Admirable! ainsi par cela seul qu'on s'intitule éclectique, on se trouve élevé au-dessus de l'humanité, le reste des humains ne sait pas *partir de la réalité ni distinguer dans chaque opinion ce qu'elle a de faux, ce qu'elle a de vrai*, l'éclectique est seul capable de ce tour de force; *toute opinion est nécessairement fausse*, mais l'éclectisme n'est pas une opinion; *l'homme raisonnable ne doit appartenir à aucune école, à aucune secte, à aucun parti*[3], mais l'éclectisme n'est pas un parti, ce n'est pas une secte, ce n'est pas même une école; *tous les systèmes contiennent inévitablement quelque chose de faux qu'il ne faut point admettre*, mais l'éclectisme n'est pas un système. De qui se moque M. Jouffroy, de nous, ou de l'éclectisme? ou bien a-t-il voulu démontrer ici ce qu'il dit ailleurs, *que la philosophie et le sens commun sont toujours en contradiction*[4]?

« Demandez au premier venu, nous dit M. Jouffroy, quelle » idée il se forme du bien, ou ce qu'il pense de la nature des » choses, il ne saura ce que vous lui dites; si vous cherchez à » lui expliquer le sens de ces deux questions, à moins que vous » n'usiez de tout l'art de Socrate, il aura peine à vous comprendre; mais essayez de mettre en question, avec les stoïciens, » que le plaisir soit un bien, ou de nier avec les spiritualistes

[1] Ibid., ibid., ibid.
[2] Ibid., ibid., p. 395.
[3] Ibid, ibid., p. 394.
[4] Ibid., *de la philosophie et du sens commun*, p. 150.

» l'existence des corps, vous les verrez rire de votre folie, et témoi- » gner, sur ces deux points, la plus inébranlable conviction ; il » en sera de même sur toute autre question [1]. » Il en sera de même donc si M. Jouffroy vient lui dire que, les éclectiques ont seuls la certitude en partage, et que, sauf leur doctrine, les croyances humaines ne sont et n'ont été jamais qu'un mélange informe de vérités et d'erreurs.

Mais, dit-on, il y a de l'intolérance à prétendre que la vérité soit essentiellement immuable, et d'ailleurs cette immutabilité prétendue, le christianisme, lui aussi, l'a démentie, car il était nouveau lorsqu'il parut parmi les hommes.

Le christianisme était nouveau !... il l'était, certes, pour la foule des peuples qui croupissaient depuis tant de siècles dans le cloaque impur du paganisme ; mais ne serait-il pas encore aujourd'hui quelque chose de nouveau pour la plupart des nations modernes qui s'enivrent du vin de l'erreur, et que le vice nourrit de sa pâture immonde ? — Nouveau ! mais le Christ n'était-il pas *le désiré des nations*, *le rédempteur promis à nos premiers pères*, *le dieu d'Abraham ?* mais sa doctrine, loin d'étouffer la loi naturelle, *cette lumière qui éclaire tout homme venant au monde*, ne venait-elle pas au contraire l'affermir et la consacrer ? mais sa révélation, loin de donner un démenti aux traditions antiques, rayons affaiblis des révélations primitives, ne venait-elle pas, au contraire, les purifier de tout alliage, et remplir la longue et douloureuse attente de l'univers ? mais sa loi, loi de grâce et d'amour, loin de détruire la loi de Moïse, ne venait-elle pas, au contraire, la développer et l'accomplir ?

Le christianisme naissant a trois ennemis qu'il combat et terrasse à la fois : le paganisme, le philosophisme, le judaïsme. Que disent les apologistes chrétiens ?—Aux païens : l'idolâtrie, l'Écriture nous l'apprend [2], ne fut pas au commencement : elle est un fruit de la perversité humaine [3] ; le christianisme est la

[1] Ibid., ibid., p. 101.

[2] *La Sagesse*, chap. XIV, v. 12 et suiv.

[3] Voyez les livres de Lactance, *de falsâ religione*, *de origine erroris*, dans lesquels il démontre, par le témoignage des historiens grecs et latins, que l'idolâtrie n'a commencé qu'environ 1800 ans avant J.-C. *Manifestum est*, dit-il à la fin de son 1er livre, *antè annos non ampliùs quàm* MDCCC

religion naturelle, à laquelle toute âme laissée à elle-même rend témoignage en tout tems, en tout lieu [1]. — Aux philosophes : votre prétendue sagesse est une invention de l'esprit humain [2], qui ne peut par lui-même et sans le secours de Dieu, parvenir à la vérité [3]; le christianisme est la sagesse véritable, celle que Dieu donna aux premiers hommes, et dont toutes les traditions attestent la divinité [4]. — Aux juifs : Jésus est le Messie promis à vos pères, lisez les prophètes [5].

Ainsi le christianisme ne s'annonça pas comme une religion, comme une doctrine nouvelle, mais comme l'accomplissement, la réalisation, le développement prédit de tout ce qu'il y avait au monde, avant lui, de vérité et de justice; il ne dit pas à l'humanité ce qui était vrai est faux, ce qui était faux est vrai ; il ne lui dit pas, Jupiter et Jésus sont *deux faces de la vérité également adorables* [6]; mais il lui dit : ce que Dieu te manifesta au commencement est la vérité même, ce que ta corruption a mêlé à

natum esse Saturnum qui et sator omnium deorum fuit. Non ergò isti glorientur sacrorum vetustate, etc. Voyez encore le livre de saint Justin *sur la Monarchie.*

[1] Minutius, *in Octavio.* — D. Cyprianus *quod idolæ non sint dii.* — Lactant., lib. II, c. 21. — Tertullianus : *de testimonio animæ : apol.*, c. 17 ; *adversùs Marcionem*, et *de resurrect. carnis.*

[2] Lactant., *de falsà sapientià.*

[3] Ibid.... Scientiam veri, quam nemo *cogitando aut disputando assequi potest*, etc.

[4] Lactant. et Tertullian., *de testimonio animæ*.... Nonnulli..... commemorantes et contestificantes in suggillationem et originem et traditionem et sententiarum argumenta, per quæ recognosci possit nihil nos aut novum aut portentosum suscepisse. *Sur ce passage un commentateur fait la remarque suivante :* Alludit ad eos qui ante se adversùs gentes scripserunt.... Quadratum dico, Aristidem, Justinum philosophum, Anaxagoram, Melitonem, Theophilum Antiochenum, Appollinarium, Tatianum, Irenœum, Clementem Alexandrinum et Miltiadem. *Voyez, au surplus, dans le t.* IV *des* Annales, *p.* 441, n° 24, *la traduction que nous avons donnée de cet ouvrage de Tertullien.*

[5] Lactant., *de verà sapientià.* — Tertullian., *adversùs judæos.* — Voyez encore le *dialogue de saint Justin avec le juif Tryphon*, et l'*épître* attribuée *à saint Barnabé.*

[6] *Mélanges philosophiques, de la Sorbonne et des philosophes*, p. 49.

ses enseignemens divins, n'est qu'erreur et mensonge, *reviens au Seigneur, ton Dieu, ta victime et ton sauveur* [1]; crois aux prophéties, dont tu vois l'accomplissement, aux miracles dont mes innombrables martyrs attestent la réalité.

Et maintenant où sont les prophéties qui annoncent le règne de la philosophie, et ses enfans auraient-ils par hasard des prétentions au miracle? le dogme qu'ils nous fabriquent sera-t-il de tout point conforme à la loi naturelle, c'est-à-dire à la loi chrétienne?—aux traditions universelles, c'est-à-dire à la tradition catholique qui les résume, les purifie et les explique toutes? — à la révélation de Jésus-Christ, c'est-à-dire à l'enseignement de l'Eglise qu'il en a déclaré l'interprète infaillible? — Oh! non assurément, la doctrine nouvelle n'aura rien de semblable, il nous faut du grand et du neuf.—Je l'ai dit, vous n'en aurez que par le mensonge et l'erreur, et la manière dont l'Eglise de Jésus-Christ a commencé ses conquêtes, n'a pas prouvé, je crois, que l'immuable vérité se transformât périodiquement au gré des fantaisies de l'homme et de ses vains caprices.

Mais, à ce qu'il vous semble, le catholicisme pourrait se contenter d'avoir été la vérité pendant six mille ans; il y a de l'intolérance à vouloir l'être toujours [2]. « Si un siècle possédait » toute la vérité, toute la beauté, toute la justice, la science, » l'art et la morale seraient éternellement fixés, et le monde ne » changerait plus d'opinion... Comment veut-on que l'enfant de » ce siècle renie les croyances, les admirations et les vertus de » son tems, pour en adopter d'autres, dont il ne saurait même » s'aviser? De quel droit, engoué d'autres opinions, parce qu'on » est d'un autre tems, lui reproche-t-on ce qu'il a pensé, aimé, » admiré, et le cite-t-on devant un tribunal incompétent, pour » se justifier d'un crime dont il n'est pas coupable, puisqu'il est

[1] Revertere, revertere ad Dominum, Deum tuum..... victima tua et redemptor tuus.

[2] Lisez, dans la *Revue des Deux-Mondes*, livr. du 15 septembre 1832, tome VII, n° 6, p. 329, une *Lettre* de M. Lerminier *à un Berlinois*, dans laquelle ce philosophe se tâche beaucoup contre le catholicisme, de ce qu'il prétend rester dans son ornière, regarder la vérité comme immobile, et les textes une fois vrais, comme toujours vrais, etc.

»celui de son siècle, d'un crime qui n'en est pas un, puisque, »sous toutes ses faces, la vérité est adorable? Que dirait le siè»cle de Louis XIV, s'il pouvait renaître et juger avec ses idées »nos romantiques qui le jugent d'après les leurs? Que diraient »les Athéniens, préoccupés de république, s'ils connaissaient »nos honorables députés, préoccupés de monarchie? Que pen»serait Brutus de nos vertus publiques, lui, dont nous condam»nons si fièrement la dureté paternelle?... En réfléchissant un »peu sur la manière dont une opinion s'adopte, et en cherchant »avec un peu plus d'exactitude jusqu'à quel point celui qui »l'embrasse est responsable de l'avoir embrassée, on arriverait »bien vite à voir tout ce qu'a d'absurde et d'injuste l'intolé»rance [1]. »

Grimm répond : *Tous les grands hommes ont été intolérans, et il faut l'être* [2]; Grimm n'est pas suspect. Je dis, moi : Qu'entendez-vous par intolérance, ou de laquelle voulez-vous parler? le l'intolérance dogmatique, j'imagine (en tous cas nous traiterons de l'intolérance politique une autre fois [3]); mais alors c'est la même question que nous débattions tout-à-l'heure, celle de savoir si la vérité est immuable ou changeante, et s'il y a moyen pour l'homme de la distinguer certainement du mensonge et de l'erreur? Vous l'avez dit, le sens commun est contre vous : *Demandez au premier venu, il rira de votre folie et restera inébranlable dans sa conviction.* Il sera intolérant malgré toutes vos phrases, et s'obstinera à regarder comme fausses et à condamner dans son intelligence, comme telles, les doctrines qu'il ne croit pas vraies. Bien plus, les sciences, les lettres, la philosophie, toutes les opinions, tous les systèmes, toutes les religions, toutes les croyances, toutes les doctrines, et l'éclectisme lui-même, qui, selon vous, n'est rien de tout cela, sont intolérans; car toute croyance, toute opinion, et l'éclectisme,

[1] *Mélanges philosophiques, de la Sorbonne et des philosophes*, p. 47, 49 et 51.

[2] *Correspondance* de Grimm, tome II, p. 242.

[3] Il nous sera facile de montrer que tout ce que les incrédules modernes ont dit de raisonnable sur l'intolérance civile, ne peut en aucune façon s'appliquer à l'Eglise, mais seulement aux divers pouvoirs politiques.

lui-même, nie, par cela seul qu'il existe et qu'il s'affirme, la vérité des croyances, des opinions, et des philosophies qui lui sont contraires. Mais vraiment, cela ne me paraît pas étrange; en quoi que ce soit, l'intelligence peut-elle demeurer indifférente entre l'erreur et la vérité, quand elle croit les distinguer et les reconnaître? Toute opinion nouvelle n'est-elle pas essentiellement intolérante, puisqu'elle n'existe qu'en s'élevant contre une opinion ancienne? Et peut-on tolérer l'erreur, c'est-à-dire croire charitablement qu'elle est la vérité, quand on a la présomption de penser qu'il est pour l'homme un moyen quelconque de trouver cette vérité, qu'il cherche et qu'il aime? Les apôtres de la tolérance ne sont-ils pas eux-mêmes les plus intolérans des hommes? Leur intolérance, il est vrai, ne s'appesantit que sur une seule doctrine, pourquoi cela? Cette doctrine exceptée, tout leur étant indifférent, ils sont intolérans pour elle seule, parce qu'elle seule contredit, condamne et flétrit leurs erreurs. Les mœurs, les lois ne sont-elles pas essentiellement intolérantes? Les mœurs flétrissent du sceau de l'infamie, ou par le ridicule, quiconque les blesse, et la loi est armée d'un glaive qui ne tolère pas toujours la violation de ses commandemens. Une religion, une doctrine, c'est une loi; pourquoi serait-elle la seule qui ne pût se faire obéir? La vérité ne doit-elle pas sa sentence à l'erreur, comme la justice son supplice au crime? — Mais une doctrine c'est une loi spirituelle! — Les Chrétiens prétendent bien aussi que son glaive soit tout spirituel; leur Église a horreur du sang, *abhorret Ecclesia à sanguine*. Mais il est impossible, s'écrie Rousseau, de vivre avec des gens qu'on croit damnés.—Il est impossible, réplique M. de Bonald, de vivre avec des gens qu'on croit pendus.— Tolérante de sa nature, l'erreur est persécutrice; ne vivant pas d'elle-même, elle a besoin de la violence pour se soutenir; de là vient qu'elle traîne toujours à sa suite le désordre et le crime, la guerre et les calamités : comment s'est établi le mahométisme? comment les hérésies du moyen-âge parvinrent-elles à quelque degré de puissance? comment Luther, Calvin et leurs successeurs ont-ils élevé et soutenu leurs sectes? avec le secours, tantôt de la persécution, tantôt de la révolte, et toujours par l'intrigue et les armes. — La vérité, au contraire, intolérante par nature (elle

sait positivement que ce n'est pas une autre qui est elle-même), n'ignorant pas que l'homme n'a sur elle aucun pouvoir et que les sources de sa vie sont à jamais inépuisables, est douce et patiente, n'use point de violence pour gagner les cœurs, et n'emploie en aucune occasion les armes matérielles, la force brute, pour conquérir les âmes : de là vient que depuis dix-huit siècles on connaît mieux les persécutions qu'a subies le catholicisme que les persécutions qu'il a fait subir ; et si, parfois, les sociétés chrétiennes ont cru devoir se défendre contre des sectes désorganisatrices de tout ordre social, si l'Église leur a permis, leur a conseillé de ne point se laisser tuer par elles, mais de les combattre, rendez grâces à l'Église et chantez sa gloire, car elle a sauvé le monde ; mais ne dites point que ses mains *virginales* ont touché l'épée du soldat ou la hache du bourreau, ce serait un mensonge.

A quoi bon tant de raisonnemens? M. Jouffroy compte sur la philosophie pour tirer l'humanité de l'état d'anarchie, d'incertitude et de doute où elle se trouve ; il croit donc que la philosophie réunira un jour les intelligences dans une même foi, une même espérance, un même amour, et qu'elle imposera aux consciences une loi commune, source obligatoire de devoirs communs. La philosophie sera donc tout à la fois tolérante et intolérante ; intolérante, puisqu'elle aura le caractère de loi, puisqu'elle *reliera* les hommes et les soumettra à une même vérité ; tolérante, puisqu'elle ne cessera pas d'être la philosophie, et qu'elle prétend laisser toujours à chacun son indépendance, et le droit de se faire à lui-même sa loi, sa raison et son Dieu. Je le répète, elle sera donc, en même tems et ne sera pas tolérante, en d'autres termes, détruisant d'un côté le principe de foi et d'autorité, base du catholicisme, elle détruira de l'autre le principe d'examen et d'indépendance mentale, qui est sa propre base ; c'est-à-dire, qu'elle sera sans principe, sans fondement et sans raison ; et que son règne est impossible, tant qu'on n'aura pas trouvé un juste milieu, que cherche l'éclectisme, entre le bien et le mal, la vérité et l'erreur, la foi et l'examen : l'indépendance mentale et la soumission de l'esprit à l'autorité.

Je conclus : l'avénement de la philosophie, dont M. Jouffroy

et ses amis se font les prophètes, serait un démenti donné par Dieu à Dieu même, la condamnation de tout ce que l'humanité a pris, jusqu'à cette heure, pour la vérité et pour la justice; la destruction de tout principe de foi, et, par conséquent, de tout principe religieux et social; l'anéantissement de la philosophie elle-même. Ceux donc qui ont foi en cette déesse, et qui l'adorent, sont de vrais idolâtres; leurs prédictions et leurs espérances ne sont que des superstitions ridicules, qui, bien loin de guérir l'humanité de ses maux, ne font que les accroître, en épaississant les ténèbres du doute, et éloignant de plus en plus les hommes de la vraie lumière.

JEAN D'AURE.

Linguistique.

PRINCIPES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE COMPARÉE DES LANGUES.

Rapports de mots. — Rapports de formes. — Résultats des travaux des savans étrangers. — Les langues primitives étaient plus parfaites que les langues modernes. — N'a-t-il pas existé une langue monosyllabique, la plus riche de toutes?

L'HISTOIRE comparée des langues est une des sciences qui sont destinées à jeter un jour inattendu sur l'existence des anciens peuples, sur leur origine commune et leurs migrations successives. Plusieurs fois déjà nous avons fait ressortir les preuves nouvelles que la linguistique est venue apporter aux récits de nos écritures. Et cependant, à peine l'impulsion a été donnée, à peine cette science est née et a fixé l'attention de quelques hommes qui l'ont étudiée par pure curiosité; mais nous savons que quelques savans chrétiens s'en occupent, et qu'un plus grand nombre désire connaître les règles qui doivent les guider dans cette étude. Nous croyons donc faire une chose agréable et utile à nos lecteurs, en leur offrant ici les réflexions pleines de justesse qu'un de nos savans les plus distingués, M. J.-J. Ampère, a émises sur la question de l'étude des langues [1].

M. Ampère fait d'abord observer que les rapports qui existent entre les langues sont de deux sortes : selon que l'on com-

[1] Ces réflexions sont extraites de l'ouvrage que vient de publier M. Ampère, sous le titre de *Littérature et Voyages*, *Allemagne et Scandinavie* ; vol. in-8°, chez Paulin. Prix, 8 fr.

pare les *mots* ou les *formes*, le *vocabulaire* ou la *grammaire* de ces langues.

Il fait observer ensuite que l'on peut abuser des rapports de mots, parce qu'on peut à toute force supposer que la bouche ait prononcé, en différens pays, le même son pour exprimer la même chose; il peut se faire aussi que quelques mots aient voyagé, et aient été naturalisés dans une langue, sans que pour cela on doive conclure que les deux langues sont semblables ou identiques. C'est ainsi que les Français ont porté quelques-uns de leurs mots dans toutes les parties du monde, lesquels ont été reçus et retenus par les différens peuples. Entrant ensuite dans l'examen intime des rapports des langues entre elles, M. Ampère continue en ces termes :

« La comparaison de *séries de mots* prouve plus que la comparaison de mots isolés; mais ici encore il reste beaucoup de place pour le hasard. D'ailleurs, par ce moyen, on ne saurait apprécier d'une manière exacte le degré d'affinité de deux langues, on établit seulement qu'elles ne sont pas entièrement étrangères l'une à l'autre; et, comme cette méthode de comparaison a réussi à peu près pour toutes, l'universalité même de ce succès en diminue l'importance; il en résulterait tout au plus, pour les langues comparées, une origine commune, non une fraternité véritable. Un généalogiste croirait-il avoir suffisamment établi la parenté de deux familles, en démontrant qu'elles descendent toutes deux en ligne directe d'Adam ?....

» Il est des mots fondamentaux qu'on n'emprunte guère aux autres : tels sont les pronoms, surtout les pronoms personnels. On ne va point chercher dans une langue étrangère une manière de désigner soi-même, de désigner la personne à qui l'on s'adresse, ou celle de qui l'on parle; tel est le verbe *être*, lien de toute proposition, base de tout langage; tels sont les mots qui servent à dénommer soit les parties du corps, soit les objets naturels les plus frappans, soit enfin les sentimens ou les actes les plus simples et les plus essentiels.

» Tous ces mots primitifs et indispensables forment le fond propre d'une langue, et c'est parmi eux qu'il faut choisir, de préférence, des termes de comparaison.

» Mais si cette comparaison se fait au hasard, on sera souvent

trompé par l'apparence d'un faux rapport, et on méconnaîtra celle d'un rapport certain.

» Ce sont ces jeux arbitraires de l'étymologie qui l'ont si fort discréditée. Le ridicule a fait justice de cette science prétendue, qu'aucune difficulté n'arrêtait, qui de changement en changement, de suppression en suppression, dénaturait complétement un mot pour le ramener à un autre, qui faisait venir *laquais* de *vernacula*.

» D'autre part, il est certain que des mots, dont la physionomie semble au premier coup-d'œil complétement différente, ont un rapport très-réel; il n'est pas douteux que *jour* ne vienne de *dies*, et que *lucus* ne soit la racine de *rossignol* [1].

» Embarrassé à cette double difficulté, et averti par un tact pratique exquis, combien les rapports de mots diffèrent de leurs ressemblances ou de leurs dissemblances apparentes, W. Jones en était venu à dire qu'il n'y avait point de règle, et qu'il fallait s'en rapporter à l'instinct des étymologies. C'était une ressource périlleuse et un peu désespérée.

» Enfin, plusieurs savans de l'Allemagne et du nord, à la tête desquels on doit placer MM. Frédéric Schlegel, Jacques Grimm, Chrétien Rask et François Bopp, ont posé les véritables bases de la science étymologique, par des travaux d'une sagacité et d'une critique admirable. Comme ces travaux, en grande partie inconnus en France, entrepris d'une manière indépendante, n'ont pas encore été coordonnés entre eux, même dans les pays qui les ont vu naître, et comme ils ont pour objet la grande famille de langues dont font partie les idiomes scandinaves, je crois utile d'en présenter ici, d'une manière systématique, les principaux résultats.

» Ces résultats portent sur les règles qui doivent servir à reconnaître et à mesurer l'analogie qu'offrent les mots de diverses langues, et sur les rapports plus importans pour la comparaison de ces langues, de leurs formes grammaticales.

» Je commencerai par les rapports qui peuvent exister entre les mots.

[1] Dies, diurnus, giorno (pr. djiorno) anc. français, *jor*, fr. jour. — Lucus, lucinia, luciniola : it. usignuolo, fr. *rossignol*.

» Je suis obligé d'entrer ici dans quelques considérations sur les élémens même du langage, c'est-à-dire, sur les *lettres*. Je prie mes lecteurs de ne point penser au maître de grammaire M. Jourdain. L'importance des lois que nous voulons établir, la grandeur des rapports qui en dérivent, la portée des résultats historiques où ils peuvent nous conduire, commandent la méthode la plus rigoureuse, et demandent grâce pour la minutie inévitable des détails.

» Il faut d'abord poser en thèse générale que *chacune des consonnes peut se changer en toute autre consonne, et chacune des voyelles en toute autre voyelle*, soit immédiatement, soit en parcourant une série de transformations intermédiaires.

» D'où il suit : 1° qu'aucun changement n'est impossible et ne doit être rejeté à priori ; ainsi, les deux mots qui paraissent les plus éloignés peuvent venir l'un de l'autre ; en se moquant des étymologies qui semblent les plus forcées, on court risque de se moquer d'un fait.

» 2° Qu'on ne peut croire à un changement par cela seulement qu'il est possible, car tous le sont, et que par conséquent il faut des raisons particulières pour se déterminer en faveur d'une étymologie.

» Ces raisons sont de deux sortes.

» Ou l'on possède les degrés intermédiaires qu'un mot a parcourus en passant d'une langue à l'autre, ou on connaît les lois générales et particulières qui président à la permutation des lettres entre ces deux langues.

» De ces lois, celles que j'appelle générales étaient connues de tous tems, et je me bornerai à les rappeler ; elles se fondent sur l'analogie organique des lettres. Certaines lettres sont voisines dans la série des sons, elles sont produites par une disposition semblable des organes. Le passage de l'une à l'autre est plus naturel, plus fréquent, par conséquent plus probable que s'il s'agissait de deux lettres plus différentes entre elles. D'après cela on conçoit que les permutations doivent s'opérer facilement entre les lettres de même classe, qui ne sont que la même lettre, *douce*, *forte* ou *aspirée*.

» C'est cette loi générale, et depuis long-tems reconnue, du

rapport organique de certaines lettres entre elles, qui doit servir de point de départ dans la comparaison des mots.

« Mais il est des lois particulières qui gouvernent une famille de langues, en vertu desquelles, non-seulement les lettres de même organe se remplacent, mais encore se remplacent d'une manière constante dans un ordre invariable, et pour ainsi dire dans un sens déterminé. Celui qui a découvert ce principe, M. Jacob Grimm, a montré, pour en donner un exemple, que dans les mots où il y avait un *p*, en islandais (*Vepn*, Armes), il y avait en allemand un *f* (*Waffen*), mais que la réciproque n'était pas vraie, c'est-à dire, que là où était un *f* en islandais (*Yfar*, sur), il y avait en allemand non pas un *p* mais un *b* (*Uber*); c'est plus que de dire ce qu'on savait, que le *p*, le *f* et le *b* ne sont que la même lettre articulée différemment, et que par conséquent ces trois sons se substituent facilement les uns aux autres. C'est un pas de plus, et un pas très-important, d'avoir reconnu que, dans une même famille, cette substitution ne se fait pas arbitrairement, mais toujours de la même manière, de sorte que les langues où elle s'opère, passent les unes aux autres par une progression régulière.

« D'après cela, il doit arriver que des mots qui dans les diverses langues paraissent assez éloignés au premier coup-d'œil, soient reconnus au fond identiques. Seulement, les sons qui les composent ont été altérés diversement, en vertu d'une différence nécessaire d'articulation qui repose sur une différence essentielle d'organes.

Voilà pour les rapports des *mots*. Les rapports des *formes grammaticales* sont d'une toute autre importance; on conçoit que le hasard ou certaines circonstances produisent entre les mots une analogie accidentelle. Mais, si le mécanisme intérieur de deux langues est le même, si les grandes divisions grammaticales, les *déclinaisons* et les *conjugaisons* correspondent, et si ces conjugaisons et ces déclinaisons qui correspondent ont des *terminaisons* analogues; si en appliquant à celles-ci les lois du rapport des lettres observées entre les racines des mots, ou des lois semblables, on les trouve identiques, quel doute pourra-t-il rester sur l'étroite parenté des langues que l'on compare? Au moyen des rapports que nous avons étudiés jusqu'ici, on peut déter-

miner d'une manière certaine les affinités des langues entre elles. Plus ces rapports sont nombreux, constans, moins l'altération des sons, soit dans l'intérieur des mots, soit dans les désinences grammaticales, est grande, plus les langues sont voisines; ainsi l'existence de ces rapports constate la parenté des idiomes, leur constance, leur nombre, et leur extension en mesure le degré.

« Mais pour déterminer l'ordre de filiation, c'est-à-dire, le degré d'antiquité relative des langues de même famille, il faut avoir recours à d'autres lois.

» Les changemens réguliers dont j'ai parlé ont bien lieu également, soit lorsqu'il s'agit de langues contemporaines, soit lorsqu'il s'agit de langues successives; mais ce n'est pas eux qui peuvent établir le fait de cette succession ni en révéler l'ordre. En un mot, nous savons quand deux langues tiennent l'une à l'autre, nous pouvons apprécier jusqu'à quel point elles se tiennent de près; il reste à indiquer les moyens par lesquels on peut découvrir que l'une a précédé l'autre.

» Ici, les mêmes hommes qui nous ont fourni les principes posés plus haut, nous fourniront encore ceux dont nous avons besoin. Un nom illustre viendra se joindre aux leurs, celui de M. Guillaume de Humboldt, qui a appliqué son immense connaissance des langues, et la force d'une des têtes les plus remarquables de l'Europe, à l'étude du langage, considéré surtout dans ses rapports avec les pensées. Avec cet appui de plus, après avoir donné une idée de ce qui peut fonder d'une manière précise le rapport de ressemblance entre les langues, je vais rechercher ce qui peut indiquer leur rapport de succession.

» Une langue est un être qui a son organisation, sa vie; elle s'assimile les élémens qui lui sont nécessaires, et, par une sorte de vertu plastique, leur donne sa forme. Elle croît, elle produit, puis se décompose et se dissout, laissant après elle d'autres langues nées de son sein.

» Eh bien! ce développement successif, si semblable à celui de la vie dans les corps organisés, se fait de même d'après certaines lois. La plus importante, celle qui renferme toutes les autres, est celle-ci.

» En remontant aussi loin qu'il nous est possible dans l'his-

toire du développement des langues, nous trouvons cette loi remarquable : c'est que leur richesse essentielle, au lieu de s'accroître, va toujours diminuant.

» Cette tendance universelle et fondamentale des langues s'observe, et par rapport aux mots, et par rapport aux formes grammaticales dont elles se composent..

» Prenons les mots ; c'est un fait, que plus on s'élève haut dans l'histoire d'une langue ou d'une famille de langues, plus on trouve les mots harmonieux, pleins de voyelles rétentissantes ; plus on descend, plus on les trouuve écourtés, appauvris, pour ainsi dire ; les voyelles *sonores* cèdent la place aux voyelles *sourdes* : de sourdes elles deviennent tout-à-fait *étouffées*, *muettes* enfin, et finissent par disparaître. Les *diphtongues* se contractent, les *consonnes fortes* s'affaiblissent, les *finales* se détachent et se perdent ; de tout cela, il résulte que les mots sont moins pleins, moins harmonieux, qu'ils vont toujours s'atténuant et s'amaigrissant davantage. Ils perdent de plus en plus la puissance de charmer l'oreille, d'ébranler l'âme par les sons : ils se bornent à éveiller une idée dans l'esprit, ils ne sont plus des images, ils ne sont que des signes. Ainsi on voit toute langue commencer par être une peinture et une musique, et finir par être un algèbre. En latin on disait *elemosyna* ; ce mot est devenu successivement en français *almosne*, *aumône* ; en anglais *alms* qu'on prononce *ams*. — Son histoire est l'histoire universelle des mots.

» Il en est des formes grammaticales, comme des mots. C'est aussi une loi du langage d'aller, perdant toujours quelque forme grammaticale, quelque richesse de désinence, quelque ressource de composition. A une certaine époque de la plupart des langues, les formes sont abondantes, flexibles, toutes les modifications de l'idée peuvent se rendre par les modifications de la racine ; les racines elles-mêmes se groupent, et forment par leur association, des mots composés, pour expliquer des idées complexes ; mais il vient un moment où cette fécondité s'arrête, où cette première sève semble tarir ; les flexions se perdent, les rapports ne s'expriment plus par l'association immédiate des racines ; les marques des cas, des tems, des personnes, disparaissent : il est nécessaire de les remplacer par des arti-

cles, des auxiliaires, des pronoms ; la dépendance respective des idées a besoin d'être exprimée par des prépositions, des conjugaisons, et il faut alors un mot tout exprès pour énoncer lourdement ce qu'indiquait d'une manière rapide un simple changement de terminaison. C'est ce qui est advenu, par exemple, à l'italien et au français. Le Romain disait : *Je serai aimé* (amabor)[1] ; son descendant est obligé, comme nous, d'employer trois mots au lieu de trois lettres. Pour rendre deux mots (Liber Petri), nous en mettons quatre ; *le Livre de Pierre ;* et une expression composée, comme *suaviloquens*, devient une phrase entière : *Celui qui parle agréablement*.

» Le même principe s'applique à la plus grande partie des langues que nous connaissons : comparez le grec ancien au grec moderne, la langue de Zoroastre au Persan d'aujourd'hui, le sanscrit aux dialectes actuels de l'Indoustan, l'anglo-saxon à l'anglais, le frison au hollandais, l'ancien tudesque à l'allemand, enfin la vieille langue scandinave, conservée en Islande, avec celle que parlent la Norwége, le Dannemark, la Suède, vous verrez partout l'abondance des formes, la plénitude des mots diminuer considérablement, en passant de l'idiome antique à l'idiome moderne.

» Ce résultat peut étonner d'abord, il semble contraire à l'idée si naturelle du perfectionnement humain. Mais on doit envisager ce perfectionnement dans son ensemble, et non pas le faire porter sur telle ou telle faculté de la nature humaine ; il est trop clair que pour gagner d'un côté, il faut se résigner à perdre de l'autre : si l'on gagne plus qu'on ne perd, il y a perfectionnement: ainsi l'homme, à mesure que la réflexion grandit et mûrit en lui, perd beaucoup des qualités aimables du premier âge, époque charmante de l'inspiration et de l'entraînement ; mais il avance, car il s'élève à la maturité, à la dignité de son âge viril ; il gagne en philosophie tout ce qu'il perd en poésie. Il en est du langage comme de l'homme, il faut qu'il renonce à cette abondance, à cette grâce de la jeunesse ; mais

[1] Des trois lettres de la terminaison (*bor*), la première indiquait l'idée de futur ; la seconde, celle de la première personne ; la troisième celle de la passivité.

tandis que sa beauté matérielle diminue, il devient plus précis, moins rapide, moins nombreux peut-être, mais meilleur pour exprimer les abstractions plus profondes et les combinaisons plus variées de la pensée. La grammaire est moins riche, les mots sont moins sonores, mais l'art qui augmente remédie à ces défauts par des tours ingénieux, par des nuances délicates ou des associations habiles.

» Il faut avouer même qu'on a poussé jusqu'au paradoxe l'admiration pour cette richesse primitive des langues, qui, portée trop loin, produit la confusion. Elle fournit le moyen d'exprimer rapidement d'un seul mot plusieurs pensées à-la-fois, mais seulement certaines pensées ou certaines associations de pensées ; je m'explique : en *finnois*, par exemple, une légère modification dans la terminaison d'un nom de lieu, indique, dit-on, si celui qui va vers ce lieu veut y entrer, s'il veut y entrer et en sortir, ou aller auprès sans y entrer. Voilà qui est beau, mais supposons un homme qui n'ait pas décidé ce qu'il veut faire, il sait seulement qu'il va à tel endroit, mais il ne sait pas s'il s'arrêtera ou non [1]. Il est possible qu'il soit fort embarrassé avec ces trois datifs, dont chacun dit plus que lui ne veut dire, et qu'il préfère une langue bien moins pourvue de formes compréhensives, où l'on finit toujours, avec des prépositions, par dire ce que l'on veut, un peu plus longuement, il est vrai, mais où du moins on n'est pas forcé de dire, au lieu de ce qu'on pense, ce que la langue a pensé pour vous.

» Le véritable point de la perfection des langues n'est donc pas dans l'excès d'une richesse de lexique et de grammaire, souvent fort incommode, en ce qu'elle prive de tout secours étranger, sans être jamais capable de les compenser entièrement, mais dans ce degré d'abondance mesurée, qui n'exclut pas l'emploi de diverses sortes d'auxiliaires, mais aide en général à s'en passer, et par la facilité, la rapidité, le mouvement de la phrase, autorise la liberté des inversions : la langue

[1] Ne sachant point le finnois, j'ignore si cette langue ne présente pas, ce qui est probable, quelques moyens indirects de se tirer de l'espèce d'embarras que je suppose ; il est clair que ce n'est qu'un exemple pour faire comprendre ma pensée.

grecque et la langue *sanscrite* sont peut-être celles qui offrent le mieux cette sorte d'avantage.

» Ces deux langues sont placées à un haut degré d'antiquité dans la série dont elles font partie. On ne peut remonter historiquement plus loin qu'elles. Peut-être, si on le pouvait, trouverait-on avant leur âge celui des langues démesurément riches, comme le sont en général celles des peuples peu avancés dans la civilisation, des Lapons, des Basques, des nègres Wolof, ou des indiens de la Delaware; peut-être avant toutes ces langues, toujours plus abondantes en formes à mesure qu'on remonte davantage, trouverait-on enfin les langues plus simples qui ont dû les devancer. Cette époque de puissance de la fécondité ne fut-elle pas celle de la puberté du genre humain? celle de son enfance n'a-t-elle pas précédé? n'y a-t-il pas eu avant l'époque des langues polysyllabiques et flexibles, celle des langues monosyllabiques sans flexions, dont la langue chinoise, arrêtée par l'invention prématurée et imparfaite de l'écriture, et par-là avortée et nouée, pour ainsi dire, serait restée comme un curieux monument? »

D.



Cosmogonie.

TRADITIONS SUR LA CRÉATION

CONSERVÉE DANS LES LIVRES CHINOIS.

Le chaos. — L'être existant par lui-même. — Incarnation dans le sein d'une vierge. — Création du ciel et de la terre par le Dieu incarné. — Comparaison avec le livre de la *Sagesse*. — Notice sur *Lao-tseu*, par Abel Remusat. — Le grand Être est *un*, puis *deux*, puis *trois*. — Ce *trois* a fait toutes choses.

M. Pauthier, membre de la Société asiatique de Paris, vient de faire paraître un *Mémoire sur l'origine et la propagation de la doctrine du Tao*, fondée par Lao-tseu [1], dans lequel il établit la conformité de certaines opinions religieuses et philosophiques de la Chine avec celles de l'Inde. On trouve dans ce Mémoire un morceau de Cosmogonie fort curieux, que nous allons rapporter :

« La Sainte-Notice (ou *Saint-Mémoire*) sur le noir, primordial, très-haut *Lao-kiun* du temple d'or (ou *du palais des dieux*), remarque que « le profond, noir, immatériel, précieux, primitif, primordial, Chang-ti (*Être suprême*) *Tao-kiun* (*Lao-tseu*, »

[1] Cette Légende ou Notice est extraite du *Seou-Chin-ki*, Mémoires sur l'origine et la propagation des trois Religions ou Doctrines (celles de *Confucius*, de *Lao-tseu* et de *Fo* ou *Bouhdha*), sur leurs chefs et sectateurs devenus Génies ou Divinités. C'est de ce même ouvrage que M. Morisson a tiré ses Vies de *Fo* et de *Lao-Tseu* [1], insérées dans ses *Horæ Sinicæ*. M. Klaproth a donné, dans le *Nouveau journal asiatique*, une nouvelle traduction critique de la première.

[1] L'époque de *Lao-tseu* date de près de 600 ans avant notre ère. (Voyez *Biographie universelle*.)

auteur) de la vraie religion et des écrits primordiaux, s'adressa à un roi des tems anciens (*Tsao-ti*, Empereur du matin), en disant :

« Autrefois, lorsque le ciel et la terre n'étaient point encore séparés; que le *Yn* et le *Yang* n'étaient point encore divisés; tout *était brumeux* et *comme enseveli sous les ondes*. La matière première reposait dans un état mystérieux et incompréhensible. *Le grand Dieu de l'Inde* (*Ta-fan*, *Brahma*) préludait à la création (*Kie*). dans l'immensité solitaire et ténébreuse de l'espace. Au milieu du vide, existant par lui-même, subsistait un million d'élémens matériels d'air ou d'esprits subtils, qui ont produit par transformation l'incompréhensible *non-Être* (la merveilleuse *non-Entité*, *miao wou*, négation de l'existence visible); le saint prince, ensuite surnommé honorablement l'incompréhensible *non-Être*, le maître suprême, l'être existant par lui-même, l'être primordial et préexistant, l'honorable du ciel, aussi nommé l'homme sublime, précieux et vénérable..... »

Quoique dans des âges successifs, *Lao-kiun* ait transporté sa personne, il n'y a eu pour lui aucun jour de naissance.

« Arrivé au règne du 18e empereur, *Yang-kia*, de la dynastie *Chang*, son esprit se transforma, et son corps d'élémens subtils, s'incarna dans le sein d'une vierge bleue (ou noire) merveilleuse et belle comme le jaspe (*Hiouan-miao-iu-niu*), où il demeura en conception 81 ans, jusqu'au tems de *Wou-ting*, le 22e roi (de la même dynastie); l'année du cycle *keng-chin*, le 15e jour du 2e mois, à l'heure *mao* (entre cinq et sept heures du matin), il naquit à l'endroit nommé *Khiou-jin*, près du village de *Laï*, district de *Kou*, dans le royaume de *Tsou*. Son nom de famille fut *Li*, son prénom *Eul*, son titre *Pe-yang*, son nom posthume *Tan*. Il a laissé un ouvrage en deux parties, intitulé *Tao-te-king*, le *Livre de la Raison et de la Vertu* (ou *de la puissance du Tao*).

» La Sainte-Notice (ou Légende), sur *Lao-kiun*, fait encore observer que *Taï-chang-Lao-kiun*, le vieux prince, très-sublime, habitait le palais de la suprême pureté; c'est-à-dire qu'il fut le grand ancêtre des élémens subtils et primordiaux (de la création); le fondement de la terre et du ciel illustre. Il prit racine dans le sein du suprême repos et du suprême vide, avant le

grand principe (*tai-tsou*) et la grande origine (*taï-tchi*, le suprême Commencement). Ce fut lui, lui seul, qui, du haut de son faîte impérial (*iu-ki*), dispersa dans l'espace les élémens d'air subtil (d'*air vital, khi*), et rendit l'éther transparent. Il étendit et transforma le ciel et la terre, afin d'opérer des créations et des annihilations de formes, dans des séries de périodes incalculables. Il transforma sa personne (c'est-à-dire qu'il se revêtit d'un corps mortel, *khi-hoa-chin*), et accomplit toutes les destinées de ce monde de boue et de poussière; il ne ressemblait point à la foule des hommes, parmi lesquels il était compté (*i-feï-teng-sou*). La Légende dit aussi qu'il parut dans le monde comme un grand sage; qu'il observa le bon et le mauvais des générations successives, et établit sa doctrine selon les tems. Il fut le grand instituteur des générations (*taï-weï-ti-sse* : il fut l'*impérial* instituteur des générations), et établit avec mesure sa doctrine. Elle atteignit aux neuf cieux! et s'étendit aux quatre mers! Depuis le tems des trois rois, tous les empereurs et les rois des générations successives lui ont été soumis et ont reçu sa doctrine.....

» *Lao-tseu* a dit : J'étais né avant la manifestation d'aucune forme corporelle. J'apparus avant le suprême Commencement. J'agis à l'origine de la matière simple et inorganisée. J'étais présent au développement de la grande masse première, et je me mouvais au milieu de l'espace vide. Je suis entré et je suis sorti par les portes de l'immensité mystérieuse de l'espace (*tchu ji miao ming tchi men*). C'est pourquoi *Ko-hiouan*, dans sa préface du *Tao-te-king*, dit : *Lao-tseu* était existant par lui-même (*Lao-tseu pen tseu jan*), et il était déjà produit avant le grand *Rien* (la grande *non-Entité*) : (*eul jan seng heou taï wou tchi sian*). Il apparut avant l'existence de toutes causes et de tout commencement. Il traversa l'origine et la fin du ciel et de la terre. Il ne peut être ni exprimé ni contenu [1]. »

» Ces idées théogoniques et cosmogoniques de *Lao-tseu*, observe M. Pauthier, ont été celles de presque tous les peuples de l'Orient, d'où elles sont probablement passées dans notre Eu-

[1] *Mémoires sur l'origine et la propagation de la doctrine du Tao*, par M. G. Pauthier. Paris, 1831, pages 1, 2, 19, 20, 21 et 37.

rope. Toute la question se réduit à en déterminer la source, l'origine primitive. On reconnait dans le *Yn* et le *Yang*; dans le *Prakriti* et le *Pouroucha*, l'*Ormusd* et l'*Arimane* des Perses, l'*Isis* et l'*Osiris* des Égyptiens, etc... On trouve même dans la *Genèse* des idées conformes à celles de *Lao-tseu* sur la création. Le *rouak-élohim* (*khi*), ou l'Esprit, le *souffle des dieux* s'agitait sur les eaux; ce *souffle*, cet air *subtil*, est, comme dans le *Tao-te-king*, comme dans les *Védas*, comme dans *Manou*, la force plastique et formatrice des choses. Moïse représente le premier Être semblable à l'aigle occupé à couver sa nichée, et le *rouak-élohim* s'agitait pour couver la terre.

» Le Phénicien Sanchoniathon a écrit qu'il y avait au commencement un chaos ténébreux et un *esprit*. L'esprit, en réagissant sur ce chaos, en l'échauffant, engendra une espèce de mélange fermentescible, qui devint la semence de toutes les créatures, et détermina la formation de l'Univers. Il dit aussi que le premier homme et la première femme furent engendrés par un *vent* ou *souffle* vivifiant, et par le chaos. Ce premier homme et cette première femme ne sont encore que le *Yn* et le *Yang* chinois, le *Prakriti* et le *Pouroucha* de l'Inde, produits de la même manière. »

Les Mélanges asiatiques de M. Abel Remusat renferment une notice fort intéressante sur le philosophe Lao-tseu, dans laquelle on remarque le passage suivant :

« J'ai soumis à un examen approfondi la doctrine d'un philosophe très-célèbre à la Chine, fort peu connu en Europe, et dont les écrits, très-obscurs, et par conséquent très-peu lus, n'étaient guère mieux appréciés dans son pays, où on les entendait mal, que dans le nôtre, où l'on en avait à peine entendu parler.

» Les traditions qui avaient cours au sujet de ce philosophe, et dont on devait la connaissance aux Missionnaires, n'étaient pas de nature à encourager des recherches sérieuses. Ce qu'on savait de plus positif, c'est que ce sage, qu'une des trois sectes de la Chine reconnait pour son chef, était né, il y a environ 2,400 ans, et qu'il avait fait un ouvrage qui est venu jusqu'à nous, sous le titre pompeux de *Livre de la Raison et de la Vertu*... C'est de ses sectateurs qu'on avait appris.... qu'il était venu

au monde avec les cheveux blancs, ce qui lui avait valu le nom de Lao-tseu, *vieil enfant*, sous lequel on a coutume de le désigner.... S'il reparaissait encore sur la terre, il aurait lieu de se plaindre du tort que lui ont fait ses indignes disciples. Au lieu du patriarche d'une secte de jongleurs, de magiciens et d'astrologues, cherchant le breuvage d'immortalité, et les moyens de s'élever au ciel en traversant les airs, je trouvais dans son livre un véritable philosophe, moraliste judicieux, théologien disert et subtil métaphysicien. Son style a la majesté de celui de Platon, et, il faut le dire aussi, quelque chose de son obscurité.... Il rattache la chaîne des êtres à celui qu'il appelle *Un*, puis à *Deux*, puis à *Trois*, qui, dit-il, ont fait toutes choses. Le divin Platon, qui avait adopté ce dogme mystérieux, semble craindre de le révéler aux profanes. Il l'enveloppe de nuages dans sa fameuse lettre aux trois amis; il l'enseigne à Denys de Syracuse, mais par énigmes, comme il le dit lui-même, de peur que ses tablettes venant, sur terre ou sur mer, à tomber entre les mains de quelque inconnu, il ne puisse les lire et les entendre. Peut-être le souvenir récent de la mort de Socrate contribuait-il à lui imposer cette réserve. Lao-tseu n'use pas de tous ces détours, et ce qu'il y a de plus clair dans son livre, c'est qu'un *Être-trine* a formé l'univers. Pour comble de singularité, il donne à cet être un nom hébreu à peine altéré, le nom même qui désigne dans nos livres saints celui qui a été, qui est et qui sera, *Jehovah* (IHV)[1]. »

H. DE C.

[1] *Mélanges asiatiques*, de M. Abel Remusat, tome 1, p. 88.



Histoire et Beaux-Arts.

RECHERCHES SUR LA PERSONNE DE JÉSUS-CHRIST, ET SUR LES PLUS ANCIENS PORTRAITS QUI LE REPRÉSENTENT.

Lettre d'Abgare, roi d'Edesse, à J.-C., et réponse de Jésus à Abgare. — De l'image miraculeuse d'Edesse. — De la statue érigée à J.-C. par l'Hémorroïsse. — Lettre du P. Lentulus sur la personne de J.-C. — Portrait de J.-C. d'après Nicéphore Calliste. — De quelques autres portraits, saintes-faces, larmes et sang de J.-C. — D'un portrait représentant Jésus dans sa jeunesse.—Médaille juive de J.-C.—Portrait en buste de J.-C., tiré des catacombes de Rome. — Premières monnaies chrétiennes frappées à l'effigie de J.-C.

Ce n'est pas un des traits les moins extraordinaires de nos évangélistes, qui nous parlent avec tant de soin et de détail des moindres actions et des points les plus minutieux, en apparence, de la doctrine de leur divin maître, que de voir qu'ils ne nous disent pas un seul mot de sa personne, de sa physionomie, de la forme, en un mot, sous laquelle le Verbe-Dieu a paru en ce monde. C'est qu'aussi l'Évangile n'est pas un livre comme un autre : ceux qui ont écrit ce livre, en nous racontant la vie d'un homme, ont été tellement absorbés par la pensée que cet homme est Dieu, qu'ils semblent n'avoir pas fait attention à sa forme corporelle. Et, en effet, on ne s'occupe dans ce livre que du monde céleste ; ou, s'il est parlé de ce monde terrestre, c'est dans ses rapports avec le monde futur. Quand on croit fermement que Dieu est là, comment s'occuper

de l'homme, de son enveloppe matérielle? Ils ne nous ont donc rien dit des traits de sa personne.

Cependant il n'est pas permis de supposer que les premiers chrétiens, qui n'avaient pas eu le bonheur de contempler les traits de Jésus, ne se soient pas adressés aux apôtres et aux disciples, et ne leur aient fait de nombreuses questions sur les traits extérieurs de la personne du Sauveur. Il n'est pas douteux non plus que les apôtres et les disciples n'aient répondu avec bienveillance et détail à ces demandes, et qu'ainsi la tradition ait pu conserver, sinon entière et parfaite, la figure du Christ, du moins les principaux traits de sa personne et de son visage.

Aussi sommes-nous assurés d'exciter vivement la sympathie de nos lecteurs, en recueillant ici, dans un seul article, quelques traits de sa vie, qui n'ont pas été cités par les évangélistes, et les traditions consacrées dans les différentes églises sur sa personne et les traits de son visage.

Quoique la plupart de ces détails ne soient pas d'une authenticité absolue, cependant ils sont respectables, parce qu'ils peuvent être vrais, ou au moins nous font connaître ce que l'on a pensé dans les différents tems de la personne du Sauveur.

LETTRE D'ABGARE, ROI D'ÉDESSE, A JÉSUS-CHRIST, ET RÉPONSE DE JÉSUS-CHRIST A ABGARE.

Nous allons d'abord citer ces deux lettres si curieuses. Nous ferons ensuite connaître les différentes opinions qui ont cours parmi les savans sur la foi qu'on peut y ajouter.

Abgare était un roi d'Edesse, ville au-delà de l'Euphrate, en Mésopotamie. Depuis long-tems il était affligé d'une maladie fâcheuse et incurable [1]; le bruit des miracles de J.-C., qui, suivant les évangélistes, s'était répandu dans toute la Syrie [2], arriva jusqu'à lui. Alors il prit le parti d'écrire à Jésus, pour le prier de venir le guérir. Voici la traduction de cette lettre :

[1] Selon Procope, *de bello Persico*, l. II, cap. I, n. 3, 4, c'était la goutte; Cédrène, p. 145, y ajoute la lèpre noire.

[2] Et abiit opinio ejus in totam Syriam. *S. Matth.*, ch. IV, v. 24.

« Copie de la lettre écrite par le roi Abgare à Jésus, et envoyée à Jérusalem par un courrier nommé Ananias.

« Abgare, fils d'Uchanias, Toparque, à Jésus, sauveur plein » de bonté, que l'on a vu dans les environs de Jérusalem, salut! » J'ai appris que vous rendez la santé aux malades sans em- » ployer ni remèdes, ni simples, et que d'un seul mot vous » faites que les aveugles voient, les boiteux marchent droit; » vous purifiez les lépreux; vous chassez les démons et les esprits » immondes; vous guérissez les maladies invétérées, et vous res- » suscitez les morts. Étant instruit de ces merveilles, je ne fais » aucune difficulté de croire l'une de ces deux choses : ou vous » êtes un Dieu descendu du ciel pour opérer ces prodiges; ou » vous êtes le Fils de Dieu, qui les faites. C'est pourquoi je vous » prie par cette lettre de prendre la peine de venir chez moi, et » de me guérir de la maladie dont je suis affecté depuis long- » tems. Je sais que les Juifs murmurent contre vous, et qu'ils » veulent vous persécuter; ma ville, quoique petite, est assez » agréable : elle suffira pour nous deux [1]. »

Jésus reçut cette lettre, mais il n'alla point à Edesse; il fit à Abgare la réponse suivante :

« Copie de la réponse faite par Jésus-Christ à Abgare, et envoyée par le même courrier Ananias.

« Vous êtes heureux, ô Abgare, d'avoir cru en moi sans m'a-

[1] Exemplar epistolæ scriptæ à rege Abgaro ad Jesum, et missæ ad Hierosolymam per Ananiam cursorem.

« Abgarus, Uchaniæ filius, Toparcha, Jesu salvatori bono qui apparuit in locis Hierosolymorum, Salutem. Auditum mihi est de te et de sanitatibus quas facis, quod sine medicamentis aut herbis fiant ista per te, et quod verbo tantum cæcos facis videre, et claudos ambulare, et leprosos mundas, et immundos spiritus ac dæmones ejiciis, et eos qui è longis ægritudinibus afflictantur curas et sanas, mortuos quoque suscitas. Quibus omnibus auditis de te, statui in animo meo unum esse è duobus, aut quia tu sis Deus et descenderis de cœlo ut hæc facias, aut quod filius Dei sis, qui hæc facis. Propterea ergo scribens rogaverim te ut digneris usque ad me fatigari, et ægritudinem meam quà jam diù laboro, curare. Nam et illud comperi quod Judæi murmurant adversùm te, et volunt tibi insidiari. Est autem civitas mihi parva quidem sed honesta, quæ sufficiat utrique. »

»voir vu. Car c'est de moi qu'il est écrit que ceux qui m'auront »vu ne croiront pas en moi, et que ceux qui ne m'auront »point vu croiront et recevront la vie. Quant à ce que vous »me mandez d'aller vous trouver, il faut que j'accomplisse ici »toutes les choses pour lesquelles j'ai été envoyé : ensuite je re»tournerai vers celui qui m'a envoyé; et lorsque j'y serai re»tourné, je vous enverrai l'un de mes disciples, afin qu'il vous »guérisse de votre maladie, et qu'il vous donne la vie à vous et »à ceux qui sont avec vous [1].»

Examinons maintenant la foi que méritent ces deux lettres. L'auteur qui nous les a conservées est Eusèbe, évêque de Césarée en Palestine, vivant vers le milieu du 4e *siècle*, l'un des hommes les plus éclairés et les plus érudits de son tems; *il les* a insérées dans son histoire ecclésiastique [2], et annonce les avoir tirées des *archives publiques* de la ville d'Edesse, où elles se trouvaient *en syriaque*. *Saint Ephrem, le Syrien*, diacre de cette même ville d'Edesse vers l'an 379, homme distingué par son esprit et par sa vertu, parle de cette histoire comme d'une chose reçue de son tems, de tout le monde, et sans aucune difficulté.

En effet, plusieurs auteurs ecclésiastiques de cette époque en font également mention. On peut citer entre autres, le comte *Darius*, dans une lettre à S. Augustin, *Procope*, *Evagre*, *Saint Jean-Damascène*, *S. Théodore-le-lecteur*, et beaucoup d'autres anciens auteurs qui ne font aucune difficulté de reconnaître ces lettres pour authentiques.

Vers ces derniers tems, plus d'une controverse s'est élevée à l'occasion de ces lettres : le P. Noël Alexandre, le critique Dupin et plusieurs autres auteurs catholiques, les ont regardées

[1] Exemplum rescripti ab Jesu per Ananiam cursorem ad Abgarum. « Beatus es quia credidisti in me cùm ipse me non videris. Scriptum est enim de me quia hi qui me vident non credent in me, et qui non vident in me ipsi credent et vivent. De eo autem quod scripsisti mihi ut veniam ad te, opportet me omnia propter quæ missus sum hùc explere, et posteaquam complevero, recipi ad eum à quo missus sum. Cùm ergo fuero assumptus, mittam tibi aliquem ex discipulis meis ut curet ægritudinem tuam, et vitam tibi atque his qui tecum sunt præstet. » — Cette traduction latine est de Rufin, qui l'a traduite du grec d'Eusèbe.

[2] Livre 1, ch. 13.

comme non authentiques. Le Nain de Tillemont, critique non moins célèbre, croit cette correspondance véritable. C'est aussi le sentiment de l'abbé Bergier. « On ne fonde sur ce monument, » dit ce théologien, aucun fait, aucun dogme, aucun point de » morale; et c'est pour cela même qu'il ne paraît pas probable » que l'on ait fait une supercherie sans motifs [1].»

Il faut en effet convenir, dit un auteur distingué [2], que si cette lettre a été fabriquée, le faussaire n'a pas été maladroit; car il n'y a aucune expression qui ne convienne parfaitement au caractère, à l'esprit et à la position du Sauveur; bien plus, il est prouvé que la promesse faite par Jésus à Abgare a reçu son accomplissement. Lorsqu'il fut monté au ciel, saint Thomas, l'un des apôtres, envoya par son ordre à Edesse, Thadée, l'un des soixante-douze disciples. Celui-ci y guérit le roi, y opéra un grand nombre de miracles, et y établit si bien l'Évangile, qu'Edesse, comme on le voit dans l'histoire ecclésiastique, se distingua plusieurs siècles de suite par la foi et par la piété de ses princes et de ses habitans.

DE L'IMAGE MIRACULEUSE D'ÉDESSE.

A la lettre que nous venons de citer du roi Abgare, se rattache l'histoire d'un portrait dit l'*Image miraculeuse d'Edesse*, ou *Portrait de Jésus-Christ peint par lui-même*. On dit en effet qu'Abgare affligé que le Sauveur n'eût pu venir le voir, envoya à Jérusalem un peintre chargé de faire son portrait. Mais ce peintre n'ayant pu venir à bout de son dessein, empêché qu'il était par l'éclat brillant qui sortait du visage de Jésus, le Sauveur prit la toile sur laquelle le peintre travaillait, la trempa dans l'eau, et l'ayant appliquée sur sa figure, les traits de son visage y furent miraculeusement empreints. Ce portrait, transporté à Edesse, y aurait, d'après Evagre, historien du 5e siècle, sauvé la ville assiégée par Cosroës, roi des Perses, et y aurait été conservé jusqu'en l'année 944 de J.-C., époque où l'émir

[1] *Dictionnaire de théologie*. au mot *Abgare*.

[2] M. Peignot, dans son ouvrage intitulé *Recherches historiques sur la personne de Jésus-Christ et sur celle de Marie*, in-8°, prix, 4 fr., à Dijon, chez Lagier. C'est dans cet ouvrage que nous avons puisé la plupart des détails que nous consignons ici.

d'Edesse la céda à l'empereur Romain Lécapène, qui la fit venir à Constantinople, où elle arriva le 16 août 944. Nous ne raconterons pas plus au long l'histoire de cette image, parce que la plupart des auteurs conviennent que plusieurs circonstances au moins sont falsifiées [1].

DE LA STATUE ÉRIGÉE A JÉSUS-CHRIST PAR L'HÉMORROÏSSE.

Trois évangélistes [2] nous apprennent qu'une femme, tourmentée pendant douze ans par un flux de sang rebelle jusqu'alors à tous les efforts de la médecine, se glissa dans la foule qui suivait Jésus, et qu'ayant seulement touché la frange du vêtement du Sauveur, elle fut guérie à l'instant : *votre foi vous a sauvée*, lui dit Jésus. C'est là tout ce que l'évangile nous dit sur ce fait : mais la tradition et l'histoire ont parlé d'une statue que cette même femme fit ériger en l'honneur de Jésus-Christ, pour lui témoigner sa reconnaissance du bienfait qu'elle en avait reçu. Nous allons faire une revue succincte des écrivains qui nous ont trasmis des détails à ce sujet.

Eusèbe de Césarée, mort en 338, nous dit [3] que l'Hémorroïsse guérie par J.-C., habitait la ville de Panéade en Judée, et que l'on voyait devant la façade de sa maison, au pied d'une fontaine, deux statues d'airain, l'une la représentant elle-même dans une attitude suppliante, et l'autre représentant le Sauveur, debout, enveloppé dans un manteau, et lui tendant la main. On a ignoré pendant long-tems, continue-t-il, à quel propos cette statue avait été érigée, et même qui elle représentait, parce que ce monument était à moitié couvert de ruines et de terre; mais enfin on en a découvert la base, et l'on y a trouvé une *inscription*, portant l'histoire de son érection et le nom de *Jésus-Christ*, comme étant celui qu'elle représentait. Eusèbe dit ensuite qu'il a vu lui-même cette statue, *faite selon la ressemblance*

[1] Ceux qui voudront de plus grands détails les trouveront dans les *Recherches historiques sur la personne de Jésus-Christ*, p. 49, et dans Fleury, *histoire ecclésiastique*, liv. LV, parag. 30. — Voir en outre les détails que nous avons ajoutés sur cette lettre et sur l'*image d'Édesse* dans notre t. XIX, p. 103 et 165.

[2] S. Math. IX, 20. — S. Marc, V, 25. — S. Luc, VIII, 43.

[3] *Histoire ecclésiastique*, liv. VII, ch. 18.

de la figure de Jésus, et cela, continue-t-il, n'a rien de surprenant, puisque de son tems l'on voyait beaucoup de tableaux et de dessins représentant les apôtres Pierre et Paul, et même le Sauveur.

Astérius, évêque d'Amasée, dont plusieurs écrits ont été conservés par Photius [1], parle aussi de cette statue en ces termes:

« Cette statue a subsisté long-tems, pour la réfutation de ceux qui osaient accuser les apôtres de mensonge, et elle subsisterait encore de nos jours, si Maximin, qui fut empereur avant Constantin, adorateur impie des idoles, voulant persécuter le Christ dans le monument qui le représentait, n'eût fait enlever cette statue d'airain, quoiqu'il n'ait pu faire disparaître le souvenir de ce fait. »

Cependant la statue n'avait pas été détruite; aussi, dit cet auteur, fut-elle recherchée dans la suite, et placée dans la sacristie de l'église (*in diaconico ecclesiæ*); mais elle en fut tirée du tems de Julien l'apostat, traînée sur la place publique et brisée [2].

Comme Fleury raconte ce fait avec quelques autres circonstances, nous allons faire connaître ce qu'il en dit [3].

« Julien (né en 331, mort en 363) fit abattre, dit-il, cette statue et mettre la sienne à sa place; mais la foudre tomba sur celle-ci avec tant de violence, qu'elle la coupa par le milieu du corps, lui abattit la tête et l'enfonça le visage en-dessous. Elle demeura ainsi noircie de la foudre, et s'y voyait encore au tems de Sozomène (mort vers 450). Quant à la statue de Jésus-Christ, les païens la traînèrent dans la ville par les pieds et la brisèrent. Mais les Chrétiens la recueillirent et la mirent dans l'église, où on la gardait encore du même tems de Sozomène. Il est vrai qu'elle n'était que dans la diaconie ou sacristie, et qu'on ne l'adorait pas, parce que, dit Philostorge, il n'est pas permis d'adorer du bronze ni d'autres matières. Mais on la conservait

[1] Voir son *Myriobiblon* ou *Bibliothèque*, cod. 271, in-fol., p. 1506.

[2] Voir aussi *Sozomène*, l. v, ch. 21. — *Philostorge*, lib. vii, ch. 3. — L'*auctuarium novum* de Combefis, t. 1, p. 264, — et Jac. Godefroy, *ad Philostorg.*, p. 276. — Theophilacte, *in Lucam*, fait aussi mention de cette statue.

[3] *Histoire ecclésiastique*, liv. xv, n° 20.

avec la bienséance convenable, pour la montrer à ceux qui venaient la voir par dévotion. Quelques particuliers conservèrent soigneusement la tête qui s'était séparée du corps de la statue, comme on la traînait.»

Un auteur, Jean d'Antioche [1], nomme cette femme *Véronique*, et rapporte en entier la requête qu'elle présenta à Hérode, pour obtenir la permission d'élever cette statue. Après quelques louanges adressées à ce roi, cette femme y racontait l'histoire de sa guérison; elle était, dit-elle, affligée de cette maladie depuis son enfance; pour le reste, son récit est conforme à celui de l'Évangile, et elle finit, en priant Hérode de lui permettre d'élever une statue à son Sauveur et bienfaiteur.

Cet Hérode, second du nom, et père de Philippe, celui qui avait fait trancher la tête à saint Jean-Baptiste, accueillit gracieusement la demande de Véronique, et lui fit, d'après Jean d'Antioche, la réponse suivante :

« Femme, la guérison qui a été opérée sur vous est assuré» ment digne d'un beau monument. Allez; érigez à votre sau» veur la statue que vous lui destinez, et rendez ainsi à celui qui » vous a guérie l'honneur que vous voulez lui rendre. »

J'ai trouvé cette statue, ajoute Jean d'Antioche, dans la ville de Panéade, chez un certain Bassus, qui de juif s'était fait chrétien.

LETTRE DE P. LENTULUS SUR LA PERSONNE DE JÉSUS-CHRIST.

L'antiquité ecclésiastique n'a point fait mention de cette lettre; ce n'est que vers le 14e ou le 15e siècle qu'elle a été publiée et citée : il est donc probable qu'elle a été inventée par quelque auteur du moyen-âge, qui, encore, n'a pas fait grande preuve d'habileté.

Nous allons d'abord donner quelques renseignemens sur son origine et sur son authenticité; nous la ferons connaître ensuite.

Il existait dans la bibliothèque d'Iéna un manuscrit des évangiles, exécuté dans le 15e siècle, en tête duquel on lisait :

[1] Dit aussi *Jean Malalas*, voir sa *Chronographia*, Oxonii, 1691, in-8°, p. 308, et dans l'édition de Dindorf, Bonn, 1831.

« On assure qu'au tems de César Octave, Publius Lentulus, proconsul en Judée, sous le roi Hérode, écrivit aux sénateurs romains la lettre suivante, qui fut trouvée plus tard par Eutrope, dans les *Annales* de Rome. »

Venait ensuite la lettre, écrite en belles lettres d'or.

S'il faut s'en rapporter à ce texte, la non-authenticité de cette lettre n'est pas douteuse. En effet, ce Publius Lentulus n'est point connu dans l'histoire, et c'est à tort qu'on nous le présente comme proconsul, et ayant exercé les fonctions de gouverneur en Judée, avant Ponce-Pilate.— C'était Valérius Gratus qui remplissait alors ces fonctions, ou, pour parler plus exactement, les fonctions de *procurateur* de la Judée. Gratus fut envoyé dans ce pays l'an 15 de l'ère vulgaire. — Pilate lui succéda l'an 26, et y exerça cet emploi jusqu'en l'an 38, cinq ans à-peu-près après la mort de Jésus, époque où il fut dénoncé, jugé et condamné à l'exil.— Il eut ensuite pour successeur Marcellus.— On voit donc qu'il n'est nullement parlé de Lentulus.

Quant à cet Eutrope, que l'on dit avoir recueilli cette lettre dans les archives du sénat, son existence n'est pas plus connue que celle de Lentulus. Suivant les uns, ce serait l'*abréviateur de l'Histoire romaine* (né vers l'an 310, et mort vers 390), que l'on a voulu faire passer pour chrétien, parce qu'il a dit que Julien avait persécuté le christianisme, mais sans verser de sang. Suivant d'autres, ce serait Eutrope, disciple d'un certain Abdias, que l'on dit avoir été premier évêque de Babylone, et l'un des soixante-douze disciples du Sauveur. Ces deux opinions sont aussi dénuées de preuves l'une que l'autre.

Cependant, si cette lettre n'est pas authentique, les renseignemens qu'elle renferme ne sont pas moins curieux, en ce qu'ils paraissent contenir toutes les traditions qui avaient cours sur la personne du Sauveur Jésus, à l'époque où elle a été composée. Elle présente encore cette circonstance assez particulière, que les traits du visage sont semblables à ceux qui sont assignés à la figure du Sauveur dans le portrait d'une haute antiquité, qui existe dans la chapelle de Saint-Calliste des Catacombes, et que nous donnons dans la lithographie jointe à ce N°, *figure* 3.

Voici la traduction littérale de cette lettre, qui a été reproduite plusieurs fois en toutes les langues.

« On a vu dans ce tems paraître un homme, et il vit encore, » un homme d'une grande vertu, qui se nomme Jésus-Christ; » on le dit un prophète puissant en œuvres, ses disciples l'appel- » lent Fils de Dieu. Il ressuscite les morts, et guérit toute espèce » de maladies et d'incommodités. Cet homme est d'une stature » haute et bien proportionnée [1]. Sa physionomie annonce la » sévérité, mais elle a beaucoup d'expression, de sorte que ceux » qui le regardent ne peuvent s'empêcher de l'aimer, et en même » tems de le craindre. Ses cheveux, tirant sur le roux, descen- » dent lisses jusqu'au bas des oreilles, et de là tombent en boucles » flottantes avec grâce sur ses épaules; ils sont partagés sur le » sommet de la tête à la manière des Nazaréens. Son front est » uni et serein; il n'a aucune tache sur la figure. Ses joues sont » relevées d'un certain incarnat qui n'est point trop foncé. Il est » d'un aspect agréable et ouvert. Son nez et sa bouche sont très » bien. Sa barbe, assez touffue et de la couleur de ses cheveux, » se partage en deux au bas du menton. Il a les yeux bleus et » très-brillans. On remarque en lui quelque chose de formidable » quand il réprimande et qu'il fait des reproches, tandis que la » douceur et l'amabilité accompagnent toujours ses instructions » et ses exhortations. Son visage a une grâce admirable mêlée » de gravité. On ne l'a jamais vu rire, mais on l'a vu pleurer. » Sa taille est bien prise; ses mains sont longues et belles, et ses

[1] Jean-Henri Maius (*theologi cognominis filius*) dans ses *Observationes sacræ*, lib. III, pag. 21, remarque (d'après une lettre de S. Jean Damascène à l'empereur Théophile, donnée par Combefis, dans son *Originum Constantinopolitarum manipulus*, p. 114), que le Sauveur est représenté *excellenti staturâ, junctis superciliis, oculis venustis;* et que Nicéphore (dont nous parlerons bientôt) lui donne une taille de sept palmes (5 pieds 4 pouces 2 lignes), quoique le P. Vavassor, d'après le moine Epiphanius, ne lui donne que six palmes. Voy. son livre *de formâ Christi*, c. III, n° 5, § 4.

L'Évangile semblerait donner à entendre que Jésus-Christ n'était pas très-grand; car s'il eût été d'une taille supérieure, Zachée (S. Luc, XIX, 2, 5, 8) n'aurait pas eu besoin de monter sur un sycomore pour le voir et le distinguer dans la foule.

» bras ont beaucoup de grâce. Son langage est toujours grave et » mesuré; mais il parle peu. Enfin on ne peut disconvenir en le » voyant, que c'est le plus beau des hommes[1]. »

Tel est le portrait de Jésus-Christ, tracé par le prétendu Lentulus. Il est certain qu'on n'y trouve rien qui répugne à l'idée que l'on peut se faire de la personne du Sauveur, ni à ce que nous en dit l'Évangile.

PORTRAIT DE JÉSUS-CHRIST, D'APRÈS NICÉPHORE CALLISTE.

Nicéphore Calliste écrivait sous le règne des Paléologues; on croit qu'il vécut jusqu'à l'an 1350. Arrivé à l'aurore de la renaissance des lettres, il s'occupa beaucoup du soin de rassembler tous les ouvrages des écrivains précédens, et forma de tous les renseignemens qu'il y trouva, une *Histoire ecclésiastique* qui surpasse en goût et en élégance toutes celles qui l'ont précédée. C'est dans cet ouvrage qu'il trace le portrait suivant de Jésus-Christ.

« Voici le portrait de notre Seigneur Jésus-Christ, d'après ce » que nous en ont appris les anciens, et tel, à-peu-près, qu'on » peut le rendre dans une description par écrit et toujours im» parfaite. Son visage était remarquable par sa beauté et par son

[1] « Hoc tempore vir apparuit, et adhuc vivit, vir præditus potentiâ magnâ ; nomen ejus Jesus-Christus. Homines eum prophetam potentem dicunt : discipuli ejus Filium Dei vocant. Mortuos vivificat, et ægros ab omnis generis ægritudinibus et morbis sanat. Vir est altæ staturæ proportionatæ, et conspectus vultûs ejus cum severitate, et plenus efficaciâ, ut spectatores amare eum possint et rursùs timere. Pili capitis ejus vinei coloris usque ad fundamentum aurium sine radiatione et erecti, et à fundamento aurium usque ad humeros contorti ac lucidi, et ab humeris deorsum pendentes, bifido vertice dispositi in morem Nazaræorum. Frons plana et pura, facies ejus sine maculâ, quam rubor quidem temperatus ornat. Aspectus ejus ingenuus et gratus. Nasus et os ejus nullo modo reprehensibilia. Barba ejus multa, et colore pilorum capitis bifurcata : oculi ejus cærulei et extremè lucidi. In reprehendendo et objurgando formidabilis ; in docendo et exhortando blandæ linguæ et amabilis. Gratia miranda vultûs, cum gravitate. Vel semel eum ridentem nemo vidit, sed flentem imo. Protracta statura corporis, manus ejus rectæ et erectæ, brachia ejus delectabilia. In loquendo ponderans et gravis, et parcus loquelâ. Pulcherrimus inter homines satos. »

»expression. Sa taille était de sept palmes au moins (5 *pieds 4 p.* »2 *lig.*). Ses cheveux tiraient sur le blond; ils n'étaient pas fort »épais, mais un peu crépus à l'extrémité. Ses sourcils étaient »noirs, mais pas exactement arqués. Ses yeux tirant sur le brun »et plein de vivacité, avaient un charme inexprimable Il avait »le nez long. Sa barbe était rousse et assez courte; mais il por»tait de longs cheveux. Jamais le ciseau n'a passé sur sa tête; »nulle main d'homme ne l'a touchée, si ce n'est celle de sa »mère, lorsqu'il était encore enfant. Il penchait un peu la tête, »et cela lui faisait perdre quelque chose de sa taille. Son teint »était à-peu-près de la couleur du froment (*lorsqu'il commence* »*à mûrir*). Son visage n'était ni rond ni allongé, il tenait beau»coup de celui de sa mère, surtout pour la partie inférieure. Il »était vermeil. La gravité, la prudence, la douceur et une clé»mence inaltérable, se peignaient sur sa figure. Enfin il ressem»blait en tout à sa divine et chaste mère [1].»

On voit, par le commencement de ce portrait, que Nicéphore l'a tracé d'après la tradition, *sicuti à veteribus accepimus;* et sans doute il aura recueilli soigneusement et scrupuleusement tous les renseignemens, soit écrits, soit traditionnels, qu'il aura pu découvrir sur la personne de Jésus-Christ. Sa description ne diffère guère de celle du prétendu Lentulus, que pour la con-

[1] Porro effigies formæ Domini nostri Jesu-Christi, *sicuti à veteribus* accepimus, talis propemodum, quatenùs eam crassiùs verbis comprehendere licet, fuit. Egregio Is vividoque vultu fuit; corporis staturâ ad palmas prorsus septem. Cæsariem habuit subflavam, ac non admodùm densam, leniter quodam modo ad crispos declinantem: supercilia nigra, non perinde inflexa. Ex oculis fulvis et subflavescentibus mirifica prominebat gratia. Acres ii erant, et nasus longior. Barbæ capillus flavus nec admodùm demissus. Capitis porrò capillos tulit prolixiores. Novacula enim in caput ejus non ascendit, neque manus aliqua hominis, præterquam matris, in tenerâ duntaxat ætate ejus. Collum fuit sensim declive, ità ut non arduo et extento nimium corporis statu esset Porrò tritici referens colorem, non rotundam aut acutam habuit faciem, sed qualis matris ejus erat, paulùm deorsùm versum vergentem, ac moderè rubicundam: gravitatem atque prudentiam cum lenitate conjunctam, placabilitatem iracundiæ expertem præ se ferentem. Persimile denique per omnia fuit divinæ et immaculatæ suæ Genitrici.

leur des yeux du Sauveur, que l'un fait *bleus* et l'autre *bruns ;* tout le reste est assez semblable, à part quelques détails énoncés dans l'un et omis dans l'autre.

DE QUELQUES AUTRES PORTRAITS, SAINTES-FACES, SUAIRES, LARMES ET SANG DE JÉSUS-CHRIST.

On parle en différens endroits de reliques portant le nom de portraits, saintes-faces, larmes et sang de Jésus-Christ. Il n'entre pas dans le plan des *Annales* de rechercher ou de discuter l'authenticité de toutes ces reliques, sur lesquelles il a été composé des traités et des ouvrages spéciaux. Pour les personnes qui douteraient de cette authenticité, et qui voudraient en médire, nous nous contenterons de citer le passage suivant de Bossuet [1].

« Savoir, dit-il, s'il reste quelque portion de ce sang et de ces larmes, c'est ce que l'Église ne décide pas. Elle tolère même sur ce sujet les traditions de certaines églises, sans qu'on doive se soucier de remonter à la source. Tout cela est indifférent, et ne regarde pas le fond de la religion. Je dois seulement vous avertir que le sang et les larmes qu'on regarde comme étant sortis de Jésus-Christ, ne sont ordinairement que du sang et des larmes qu'on prétend sortir de certains crucifix dans des occasions particulières, et que quelques églises ont conservés en mémoire du miracle ; pensées pieuses, mais que l'Église laisse pour ce qu'elles sont, et qui ne font, ni ne peuvent faire l'objet de la foi. »

D'UN PORTRAIT REPRÉSENTANT JÉSUS-CHRIST DANS SA JEUNESSE.

S'il faut en croire M. Raoul Rochette [2], c'est à une secte d'hérétiques que l'on doit les plus anciennes figures du Christ et des apôtres. C'est pour l'usage des gnostiques, dit-il, et par la main de ces sectaires, que furent fabriquées d'abord de petites figures du Christ, dont ils rapportaient le premier modèle à Pilate lui-

[1] *Lettre sur l'adoration de la Croix.*

[2] *Discours sur l'origine, le développement et le caractère des types imitatifs qui constituent l'art du christianisme*, in 8°, p. 15. A Paris, chez Adrien Leclère, 1834.

même [1] ..... Ces statuettes se faisaient d'or, ou d'argent, ou d'autre matière, à l'instar de celles de Pythagore, de Platon, d'Aristote et des autres sages de l'antiquité, que ces sectaires exposaient couronnées de fleurs, dans leurs conciliabules, et qu'ils honoraient toutes du même culte.

Cette superstition, qui admettait aussi les *images peintes* du Christ, était surtout en vogue chez les gnostiques de la secte de Carpocrate [2], et l'histoire a conservé le nom d'une femme, *Marcelline*, affiliée à cette secte, pour la propagation de laquelle elle s'était rendue du fond de l'Orient à Rome, et qui, dans l'espèce de petite église gnostique qu'elle y dirigeait, exposait à l'adoration de ses fidèles des images de *Jésus* et de *saint Paul*, d'*Homère* et de *Pythagore*.

A la suite de ces réflexions, M. Raoul Rochette pense que c'est à cette coutume des gnostiques que les chrétiens doivent l'idée d'avoir aussi fait des images du Christ. Nous ne contredirons pas sur cela le savant professeur d'archéologie, quoique, pourtant, la seule tradition, vraie ou fausse, qui attribue des portraits du Christ à Jésus lui-même, à saint Luc et à d'autres

[1] Les hérétiques prétendaient que Pilate avait envoyé le portrait de J.-C. à Rome, en même tems que les actes de son supplice.

Les *actes* dits *de Pilate*, consistent dans la *relation de la condamnation de J.-C.*, et *deux lettres* adressées à Tibère; ces actes ont été un grand sujet de discussion pour les savans. S. Justin, martyr, mort en 167, est le premier qui en ait parlé; il en est aussi question dans l'*histoire du martyre de S. Ignace d'Antioche*, arrivé l'an 107, et dans l'*Apologétique* de Tertullien. Ce sont là les plus anciennes autorités que l'on cite en faveur de ces actes. Mais ils ont été rapportés depuis par un grand nombre d'auteurs, et avec de telles variantes, qu'il est plus que probable que ceux que nous avons encore sont apocryphes. On en trouve une traduction en français dans la *Collection d'anciens évangiles*, in-8°. — Voir aussi le *Codex apocryphus novi testamenti*, de Fabricius, t. I, p. 221, et t. II, p. 455.—Et l'excellente dissertation de Dom Calmet, dans le t. III de ses *Dissertations*, p. 651.

[2] C'est ce que nous assurent S. Irénée, *adv. hæres.*, l. I, ch. XXV, §. 6 de l'édition de Massuet, — et S. Epiphane, *hæres.* XXVII, §. 6. — Voir aussi, à ce sujet, la dissertation de Jablonsky, *de origine imaginum Christi Domini in ecclesiâ christianâ*, §. 10, dans ses *Opuscula philolog.*, t. III, p. 394.

chrétiens contemporains, puisse faire douter que l'église ait jamais regardé ces portails, ou la profession de peintre, comme interdits. Rien ne s'opposerait donc à ce que la figure dont nous donnons la représentation (fig 1re) fût l'ouvrage d'une main chrétienne. Cependant nous allons en parler d'après M. Raoul Rochette, en supposant avec lui que c'est une de ces amulettes que les gnostiques portaient à leur cou.

Ce portrait du Christ est gravé sur la base d'un cône tronqué, percé de part en part, et destiné par conséquent à être porté. La matière est une calcédoine blanche, et le travail, où se remarque une sorte d'affectation du style antique, empreint de sécheresse, doit s'éloigner peu de l'époque d'Alexandre Sévère, c'est-à-dire, du 2e ou 3e siècle[1].

On doit remarquer que le Christ y est représenté de *profil*; sa figure est *jeune* et *imberbe*; peut-être l'amulette était-elle destinée à des enfans, et, à cause de cela, a-t-on voulu dépeindre le Christ dans sa jeunesse. Autour de la tête se trouve le nom de CHRIST, en caractères grecs, ΧΡΙϹΤΟΥ; au-dessous se voit la figure du *poisson* qui était à cette époque une *tessère* ou *marque de reconnaissance*, en usage parmi les chrétiens.

Il ne sera pas sans intérêt de donner ici quelques détails sur ce point d'archéologie chrétienne.

Les premiers chrétiens se servaient du *poisson* pour se reconnaître, parce que le nom du poisson, qui est ΙΧΘΥΣ, *ichthus*, en grec, est formé des premières lettres de la phrase suivante :

Ιησους Χριστος, Θεου Υιος, Σωτερ,

qui signifie : *Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur*. Le mot ΙΧΘΥΣ, *poisson*, qui contient les premières lettres de cette phrase, était donc comme un hiéroglyphe qui leur servait à faire la profession de leur foi et de leur croyance, tout en paraissant ne prononcer qu'un mot commun et insignifiant; outre cela, le poisson qui ne peut vivre que dans l'*eau*, était encore une image des chrétiens, qui ne peuvent avoir une véritable vie que celle qu'ils reçoivent dans les *eaux du baptême*. C'est pour cela aussi qu'ils

[1] Voir ci-après la fig. 1 : elle a été faite sur une empreinte en cire, que nous devons à l'obligeance de M. Raoul Rochette. L'original est dans le cabinet de M. Fortia d'Urban.

s'appelaient entre eux *ἰχθύδια*, *pisciculi*, *petits poissons*; et c'est à cette coutume que fait allusion Clément d'Alexandrie, dans l'hymne que nous avons traduit dans le dernier numéro des *Annales*, quand il dit :

Pêcheur des hommes rachetés,
Amorçant à l'éternelle vie
L'*innocent poisson*
Arraché à l'onde ennemie
De la mer du vice.

MÉDAILLE JUIVE DE JÉSUS-CHRIST.

Le révérend R. Walsh, dans un livre tout récent, consacré aux monumens rares ou inédits du premier âge du christianisme [1] vient de rappeler l'attention sur une médaille fort curieuse, déjà connue vers le 15[e] siècle. Voici la description qu'il en donne. (Voir la figure 2.)

« La face représente la *tête de Notre-Seigneur*, vue de profil, telle à peu près qu'elle est décrite dans la lettre que l'on dit avoir été envoyée par Lentulus à Tibère : les cheveux sont partagés à la manière des Nazaréens, applatis jusqu'aux oreilles, et ondulans sur les épaules, la barbe touffue, peu longue, mais fourchue, le visage beau, ainsi que le buste, sur lequel la tunique tombe en plis gracieux. »

Sur la face de la médaille est la lettre hébraïque א *aleph*, qui paraît être l'abréviation du mot *Adonênou*, *notre maître*, et le mot ישו, *Iechou*, le nom juif de *Jésus*. Il est à remarquer que cette tête n'est pas entourée du *nimbe* ou *auréole*, circonstance qui donne quelque poids à l'opinion qui reconnaît une assez haute antiquité à ce monument [2]. Sur le revers on lit cette inscription hébraïque :

משיח מלך בא בשלום ואד מאדם עשוי חי [3]

[1] *An Essay on ancient Coins, Medals and Gems, as illustrating the progress, of christianity in the early Ages*, by the Rev. R. Walsh, 3[e] édit. London, 1830.

[2] M. Raoul Rochette ainsi que Heyne, doutent cependant de l'authenticité de cette médaille.

[3] Le texte hébreu donné par le R. Walsh est rempli d'incorrections, et est absolument incompréhensible. Nous le rétablissons ici avec le secours

c'est-à-dire : *le Messie, Roi; il vint en paix, et étant devenu la lumière de l'homme* [1], *il vit.*

M. Raoul Rochette croit encore que cette médaille, qui, comme on le voit dans la lithographie que nous en donnons, était destinée à être suspendue et portée, servait d'*amulette* et de *tessère* à des juifs convertis au christianisme; il croit aussi qu'elle est conforme aux *types gnostiques* du premier âge.

PORTRAIT EN BUSTE DE JÉSUS-CHRIST, TIRÉ DE LA CHAPELLE DU CIMETIÈRE DE SAINT-CALLISTE, A ROME.

Enfin, il est encore plusieurs images du Sauveur, qui sont d'autant plus dignes de notre attention, qu'elles sont dues incontestablement à des pinceaux chrétiens. Nous avons fait lithographier la principale et la plus ancienne de ces images dans la fig. 3. Nous la laisserons décrire par M. Raoul Rochette, qui nous fera connaître aussi les plus renommées de ces peintures chrétiennes.

« La plus ancienne image du Christ, due à un pinceau chrétien, que le tems nous ait conservée, est sans doute celle qui se voit à la voûte d'une chapelle du cimetière du Saint-Calliste, et qui est publiée dans le recueil de Bottari [2]. Le *Sauveur* des hommes y est représenté *en buste*, à la manière des anciennes *imagines clypeatæ* des Romains [3]; du reste, sous cette forme hiérati-

de MM. Boré et Cahen, et surtout de M. Munk, qui s'est occupé avec beaucoup de zèle à déchiffrer cette inscription. Il nous a même procuré un exemplaire de la médaille, que nous donnons ici. A la vérité, la troisième et la quatrième ligne de cette médaille sont illisibles; mais une autre très-bien conservée, qui nous a été communiquée à la Bibliothèque du Roi, donne l'inscription telle qu'elle est gravée sur la médaille *fig.* 2°, et telle que nous la transcrivons en lettres modernes.

[1] M. Munk nous a fait observer que l'hébreu dit *lux ex homine*, et non *lux hominis:* est-ce une faute de celui qui a frappé la médaille?

[2] *Pitture e Sculture sacre*, etc., t. II. tav. LXX, p. 42.

[3] Sur cette manière de représenter le Christ *en buste*, imitée des *images sur bouclier*, voyez Buonarrotti, qui en cite pour exemple la mosaïque, aujourd'hui détruite, du grand arc de Saint-Paul hors des murs, *Dittico sacro*, etc, p. 262. Cet usage durait encore au septième siècle, et l'on en a acquis la preuve par la peinture de l'Oratoire de saints Félicité, décou-

que, qui paraît avoir été déjà fixée à cette époque, telle qu'elle se trouve dans les monumens de l'art chrétien, à travers toute la période byzantine, le Christ s'y montre avec le visage de forme ovale légèrement allongée, cette physionomie grave, douce et mélancolique, cette barbe courte et rare, ces cheveux séparés sur le milieu du front en deux longues masses qui retombent sur les épaules, absolument comme on le voit figuré sur cinq sarcophages du cimetière du Vatican, dont le style et l'exécution appartiennent, suivant toute apparence, au siècle de Julien [1].

« Une autre image du Christ, qui offre à-peu-près les mêmes traits, se trouve dans une chapelle du cimetière de Saint-Pontian [2]; et une peinture toute semblable avait été découverte dans la catacombe de Saint-Calliste, par Boldetti, qui eut le chagrin de la voir périr sous ses yeux, et en quelque sorte sous ses mains, en essayant de la faire enlever de la muraille [3]. Mais la peinture du cimetière de Saint-Pontian accuse manifestement une époque beaucoup plus récente, probablement celle du pape Hadrien Ier, qui fit restaurer les peintures de ce cimetière, suivant le témoignage de son biographe [4]; et l'on ne peut y avoir

vert en 1812 dans les Thermes de Titus, en haut de laquelle était une image pareille du *Sauveur* en buste. Guattoni, *Memorie enciclopediche*, etc., t. I, tav. XXI.

[1] C'est l'opinion d'un observateur très-éclairé, feu M. Sickler, qui a publié dans l'*Almanach aus Rom.*, 1810, le résultat de recherches intéressantes sur les premiers monumens de l'art chrétien, *über die Entstehung der christlichen Kunst*, p. 179-180. Les sarcophages sont publiés dans le recueil de Bottari, t. I, tav. XXI-XXV. L'un de ces monumens, qu'on croit avoir servi de cercueil à Olybrius, fils de Probus, mort en 395, est conséquemment un ouvrage du 4e siècle. Voyez Emeric David, *Discours historiques*, p. 64 et 92.

[2] Bottari, *Pitture*, etc., tom. I, tav. XLIII.

[3] Boldetti, *Osservazioni*, etc., p. 21 et 64.

[4] Anastas. *in Hadrian*... c. I. Voyez Aringhi, *Rom. Subterra.*, liv. II, c. 29, t. I, p. 361, sqq. A défaut même de ce témoignage, on ne saurait s'empêcher de regarder l'image en question comme une œuvre des 7e ou 8e siècles; telle est aussi l'opinion de M. Sickler, *Almanach aus Rom.*, etc., p. 183, et celle de M. le Ch. Settele, dans les *Att. dell' Acad. Rom. d'Archeol.*, t. II, p. 73.

qu'un témoignage de l'habitude établie parmi les artistes d'un tems déjà bien avancé dans la décadence, de répéter un type produit à une plus haute époque, et consacré par la tradition. En nous attachant donc uniquement aux peintures du cimetière de Saint-Calliste, qui sont certainement les plus voisines du *premier âge* du christianisme, et de la meilleure manière, nous sommes à peu près sûrs d'y trouver le type de la figure du Christ, tel qu'il avait été fixé d'abord dans le sein de l'Église grecque, et généralement adopté par les fidèles d'Occident, au *cinquième siècle* de notre ère.

» Tout prouve, en effet, que ce type, reproduit invariablement dans les œuvres de l'art byzantin que nous connaissons, fut l'œuvre des artistes grecs; car c'est lui qui se retrouve dans les miniatures des manuscrits grecs du moyen-âge, plusieurs desquels font partie du riche *Museum Christianum* du Vatican [1]; et c'est aussi celui qui servit de type aux monnaies byzantines, dès l'époque où la *tête du Christ* fut employée à cet usage, à partir du règne de Justinien II Rhinotmète. »

PORTRAITS DE JÉSUS-CHRIST D'APRÈS LES PREMIÈRES MONNAIES FRAPPÉES EN SON HONNEUR PAR LES EMPEREURS CHRÉTIENS.

Nous allons terminer cette revue en citant, d'après le docteur Walsh, une des premières monnaies qui aient été frappées à l'effigie du Christ. Celle dont nous donnons la lithographie (fig. 4) est en or, et de la plus belle fabrique. Elle date du règne de Justinien II, dit *Rhinotmète*, élevé sur le trône impérial l'an 685, et mort l'an 711 [2].

Depuis la conversion de Constantin, les empereurs chrétiens

[1] Une de ces têtes du Christ, de style byzantin, tirée de la collection des manuscrits grecs du Vatican, est publiée par M. Sickler, qui l'a rapprochée d'une tête de Giotto. Voyez son *Almanach aus Rom.*, tav. II, n° 5 et 6, p. 190 et 196. Je n'ai pas cité une tête du Christ, en mosaïque, publiée par M. d'Agincourt, comme une œuvre des premiers siècles, *Peinture*, pl. 13, n° 22, parce qu'elle ne m'offre aucune date certaine.

[2] Voir aussi quelques autres de ces médailles dans Eckel, *Doctr. Num.*, liv. VIII, p. 238; — et dans Du Cange, *famil. August. Byzant.*, p. 116, 123, 128 et 135, et les nombreuses médailles au même type, appartenant aux autres empereurs grecs.

avaient bien mis sur leurs médailles, comme sur leurs drapeaux, la croix, ou le monogramme du Christ, le X *chi* grec, surmonté d'un P *rho* grec ☧; mais Justinien II, le premier, voulut que la figure même du Christ figurât à la place de celle des empereurs, sur les monnaies de l'empire. Voici la description de cette médaille, donnée par Walsh:

«La face représente le buste du Christ, tenant à la main gauche l'Évangile ou le livre des prophéties, qu'il semble expliquer par le geste du doigt index de la main droite; la tête est couronnée de *rayons*. La légende est un mélange de lettres grecques et gothiques, et porte ces mots:

IESus CHRISTVS, REX REGNANTIVM.

Jésus-Christ, Roi des Rois.

Le revers représente l'empereur en robe à bandes croisées; sur la tête il porte une croix ordinaire, et il tient à sa main droite la croix de Justinien, ou la croix grecque.

La légende est:

DOMINUS IVSTINIANVS SERVVS CHRISTI.

Le seigneur Justinien serviteur du Christ.

A l'exergue on lit:

CONOB, c'est-à-dire, CONstantinopoleôs OBsignata, *Frappée à Constantinople.*

Tels sont les principaux renseignemens que la tradition et l'histoire nous ont conservés sur la personne et les portraits du Sauveur. Nous espérons qu'ils auront intéressé nos lecteurs, et qu'aussi ils ne verront pas avec moins de plaisir ceux que nous nous proposons de donner, le mois de juillet prochain, sur la personne de la *sainte Vierge Marie* [1].

A. Bonnetty,
De la Société asiatique de Paris.

[1] Nous avons encore ajouté quelques détails sur le portrait de Jésus-Christ, et sur la lettre à Abgare, dans le tom. xix, p. 103 et 185.

Fig. 1

Fig. 2.

Fig. 3.

Fig. 4.

Annales de Phil. Chrét. T. VIII. N.° 47. P. 314.

lith. Desportes

Les plus anciens Portraits de Jésus-Christ.

Géologie.

MONTMARTRE

AVANT ET DEPUIS LE DÉLUGE.

Légèreté et ignorance de la philosophie du 18e siècle dans ses jugemens sur la Genèse. — Faits géologiques qui prouvent cette ignorance et la véracité de Moïse. — Classement des fossiles trouvés dans la terre. — Histoire de Montmartre.

Nous trouvons dans un ouvrage où différens auteurs ont inséré des articles fort curieux, une description très-bien faite de l'état des fouilles qui ont été faites à Montmartre, et qui ont permis d'interroger jusque dans ses entrailles cette montagne des environs de Paris, et d'en connaître la formation entière. On y verra plusieurs faits qui nous paraissent pouvoir servir à ceux qui s'occupent spécialement de géologie ; les autres y trouveront la relation d'un voyage souterrain qui pourra intéresser aussi leur curiosité.

« Les Parisiens donnent généreusement le nom de montagnes aux collines gypseuses qui dominent au nord et au midi le bassin de la Seine; dans la direction du nord, celle de *Montmartre* s'élève comme la reine de ces Cordillières lilliputiennes; c'est le *Chimboraço* de l'Ile-de-France. De son sommet, couronné par un télégraphe et un moulin à vent, la vue se perd de toutes parts sur un horizon nuageux, après avoir parcouru d'immenses plaines, dont quelques buttes peu élevées rompent çà et là l'uniformité monotone. Ces accidens de terrain semblent déposer en faveur des appréciations de la science, et conserver ainsi l'empreinte des vagues capricieuses de la mer, qui a long-tems

roulé sombre et solitaire sur ces champs aujourd'hui verdoyans, et sur le sol qu'occupe cette grande cité, maintenant si populeuse et si fière!

Si, par une belle journée d'été, suivant au hasard cette foule rieuse qui s'échappe dès l'aurore des jours fériés du sein de Paris, vous avez gravi la *chaussée des Martyrs*, et si vous êtes parvenu sur le sommet de *Montmartre*, vous n'avez pu sans doute vous défendre d'un sentiment d'admiration, en voyant briller à vos pieds les hardies coupoles de Sainte-Géneviève et des Invalides; vous avez dû être frappé surtout de l'aspect triste et mélancolique de cette ville immense, dont les bruits ne parviennent pas jusqu'à vous; ils ont expiré à mi-côte. C'est ainsi que du haut d'un promontoire on voit la vague se briser contre les récifs qui en bordent la base. Ces blanches façades et ces toitures rougeâtres, qui vous apparaissent comme des masses confuses, ressemblent dans cet éloignement à de vastes ruines : c'est l'avenir peut-être qui vous révèle une page de son histoire.

Mais, tandis que votre imagination rêveuse plane sur ce tableau, comme un grand oiseau aime à déployer ses larges ailes sur le site qu'il a choisi pour sa patrie, les sombres cavernes dont l'entrée déchire les flancs de la colline, viennent vous appeler à de graves méditations. Les sons discordans, mais joyeux, des instrumens qui animent les jeux et les danses de la foule insouciante; les rondes gracieuses des jeunes filles sous les ombrages voisins; les cris de joie des jeunes écoliers, dont le cerf-volant se perd dans les nuages, tout cela disparaît devant la pensée mystérieuse que fait surgir en vous l'aspect de ces cryptes. Ces abîmes, ouverts par l'industrie de l'homme, conservent en effet les traditions de plusieurs mondes, sur les débris desquels la main du Créateur a récemment jeté le nôtre!

N'est-ce pas qu'il y a en nous un sentiment secret, mais énergique et exigeant, un désir triste, qui tient à-la-fois du vague instinct de la curiosité et de la mélancolie d'une idée religieuse, qui nous transporte dans le passé, et nous fait chercher avec inquiétude les traces de notre berceau? c'est que l'homme n'est pas une œuvre de hasard, qu'il a de grandes destinées à accomplir sur cette terre, où il est étranger et voyageur. C'est que ce pressentiment l'agite dans toutes les condi-

tions comme dans tous les instans de sa vie, et que sa raison prophétique dément les illusions de ses sens, et lutte sans cesse contre les erreurs de son orgueil. Suivez-moi donc dans les cryptes de Montmartre, dont je vous ferai l'histoire moderne quand j'aurai satisfait à cette austère pensée, et que j'aurai dévoilé devant vous le secret des traditions anté-diluviennes.

Il n'y a pas plus d'un demi-siècle qu'une philosophie railleuse, sur le point d'accomplir sa mission funeste, et de livrer la société à la législation de ses théories insensées, proclamait avec l'audace de l'ignorance, l'antiquité presque immémoriale de l'homme, dans le seul but de convaincre de mensonge son histoire religieuse. Les Français, doués d'une vive intelligence, mais dépourvus de toute aptitude pour les travaux sérieux de la raison; les Français, spirituels mais légers, enthousiastes, corrompus par les mœurs adultères d'un siècle de désordres et d'abus, accueillirent avec empressement un système qui refaisait le passé et l'avenir de l'homme, d'après des principes nouveaux en harmonie avec leur caractère frondeur. Le patriarche de cette école, qui a jeté parmi nous de si profondes racines, *Voltaire*, fit servir son prodigieux talent au but essentiel qu'elle se proposait, l'*anéantissement du sentiment religieux*. Alors cet homme, dont l'esprit ne peut excuser la mauvaise foi, ni la légèreté inconcevable avec laquelle il a traité la philosophie de l'histoire, se rua sur la Genèse comme sur une proie facile à dévorer, et interpréta de la manière la plus ridicule et la plus extravagante les faits et la chronologie, conservés dans ce vénérable document des âges anciens. Quelle est la folie qui ne réussirait pas en France? celle de Voltaire et des *encyclopédistes* eut un succès qui devait même dépasser leurs tristes espérances.

M. de Voltaire s'est agréablement moqué du physicien de la Genèse, qui s'est permis de faire la lumière indépendante du soleil; le déluge et le pauvre Noé avec son arche n'ont pas été mieux traités. Mais ce qui vraiment est impardonnable, et vaut bien la peine d'exciter la bile du *grand philosophe*, c'est de faire dater le monde de *six mille ans*, c'est-à-dire d'hier! Pour le coup l'auteur de la Genèse n'a jamais su même compter sur ses doigts, et l'ère des Babyloniens et celle des Égyptiens, des Indiens, des Chinois, nations antiques, pour qui le déluge uni-

versel n'a probablement été qu'un accident sans importance, puisqu'elles ont tenu registre, jour par jour, de *quarante mille ans*, durant lesquels elles ont eu des villes de marbre, des rois, des prêtres et même des philosophes. Cette période de *quarante mille ans* (on voulait bien nous faire grâce des périodes précédentes dont les journaux s'étaient égarés) la Genèse avait voulu brutalement nous en priver, nous, qui ne savons pas bien le nom de nos ancêtres!.... On conçoit combien était absurde une religion qui s'appuyait sur un pareil document, une religion qui ne faisait pas remonter à plus de *six mille ans* la venue de l'homme sur la terre! aussi la religion succomba-t-elle : les quarante mille ans des Babyloniens, des Égyptiens, des Indiens, des Chinois, éclairèrent tous les doutes; M. de Voltaire fut proclamé un grand homme et un savant, et l'auteur de la Genèse ne fut plus qu'un misérable juif, qui avait peut-être vendu de vieux habits dans quelque carrefour de la grande Babylone.

Encore une réflexion à ce sujet, je vous prie, et nous commencerons aussitôt notre voyage anté-diluvien. La philosophie du dix-huitième siècle, qui est encore, à peu de modifications près, celle de la France au dix-neuvième, avait rejeté l'intervention de la raison dans l'explication des problèmes qu'elle posait, elle n'avait admis que l'expérience et le témoignage des sens à faire la preuve de ses spéculations. Mais telle est la puissance et l'unité divine de la vérité, qu'elle devait triompher de cette philosophie avec l'emploi de ses propres armes, et rendre leur caractère de certitude aux traditions religieuses, en se servant des analyses d'une science toute de faits.

Ainsi, les progrès de la Géologie ont ruiné sans ressource le système de l'antiquité de l'homme, et il est à craindre que la chronologie de la Genèse ne soit aussi exacte que sa physique.

Depuis long-tems les recherches, même les plus superficielles, faites dans le sol de notre continent, avaient attesté une invasion de la mer, qui avait laissé partout, dans les bas-fonds et sur les hauteurs, des dépôts de ses productions : la découverte si fréquente de bancs d'huîtres ou d'autres couches coquillières, demeurés dans le sein de la terre après les y avoir déposés, avec l'ordre régulier où on les trouve dans leur élé-

ment générateur, ne laisse aucun doute sur l'existence historique d'un récent cataclysme, à la suite duquel l'ordre physique du globe a été bouleversé, et le règne animal complétement détruit.

Mais l'esprit investigateur de la science ne pouvait se contenter de ces premiers résultats, et bientôt de nouveaux travaux et des recherches plus importantes amenèrent de précieuses découvertes entièrement d'accord avec les traditions rationnellement historiques de toutes les nations, et avec les documens religieux de celle à qui il a plu à Dieu de révéler le grand mystère de son unité. Les couches variées qui formènt l'enveloppe de la terre, ont été explorées sur les points les plus opposés, et ces explorations ont donné partout des résultats identiques. Une masse indestructible de faits est venu démontrer que d'immenses et subites révolutions ont changé plusieurs fois, et durant une période incalculable, la forme et les propriétés de ce monde où l'homme s'agite avec ses passions sur un terrain secondaire, un dépôt d'alluvion, qu'une catastrophe peut-être prochaine doit rendre un jour à lā mer qui l'a jadis occupé...

Des mammifères gigantesques, des animaux inconnus, ont été retrouvés dans les glaces du pôle au milieu des palmiers et des végétaux de l'équateur. Dans les climats aujourd'hui tempérés, les ossemens de quadrupèdes et d'annulaires sans analogues avec les espèces vivantes, des poissons et de grands coquillages, tels qu'on est fondé à croire que la mer n'en contient plus de semblables, ont été tirés du sein des abîmes, où ils n'avaient peut-être été plongés, par la main du Tout-Puissant, que pour exercer un jour l'intelligence de l'homme, et concourir dans le silence de leurs tombes profondes à la manifestation de la vérité.

Mais nulle part, ni dans le nord, ni au midi, ni dans les régions tempérées, la science étonnée n'a pu retrouver le moindre débris d'êtres humains qui auraient ainsi été contemporains de l'une de ces grandes catastrophes. Tout ce qu'on peut supposer de plus favorable à l'antiquité de notre race, c'est que l'Océan couvre aujourd'hui les continens qu'elle avait fertilisés, et que les ossemens de nos pères dorment au fond de ses abîmes. Mais cela prouverait seulement que l'homme a été

témoin de la dernière révolution du globe, et c'est un fait que les traditions de tous les peuples ne permettent pas de révoquer en doute.

Les dispositions spéciales du sol de Montmartre ont facilité la vérification des grands témoignages historiques dont je viens de parler. Les couches gypseuses qui s'y rencontrent par masses considérables ont dû être exploitées par l'industrie, dont les travaux ont précédé ceux de la science. C'est ainsi que se sont formées peu à peu ces cryptes, dont les plus remarquables et les plus profondes se trouvent à l'est de la colline.

On trouve à la base de ces excavations, poussées à leur dernier terme, ces durs *granits* qui forment aussi les crêtes des plus hautes montagnes du globe. Là s'arrête le mineur, et il n'est guère permis à l'homme, quelle que soit la perfection de ses instrumens, de pénétrer fort avant dans ces *couches primitives*, à la surface comme dans les entrailles de la terre.

Nous sommes arrivés aux confins du plus ancien des mondes, création antique, dans la comtemplation de laquelle s'égare notre raison, comme on a des vertiges quand on regarde au-dessous de soi d'un point très-élevé. Il y a donc eu un monde où la nature était inerte, une terre froide et stérile, où nul être animé ne respirait, et qui ne nourrissait aucuns végétaux! En présence de ce monde plus silencieux et plus triste que la tombe, où l'on retrouve du moins quelque souvenir de la vie, je me suis toujours senti profondément ému, et je me suis souvenu de ces grandes et simples paroles : « Au commencement » Dieu créa les cieux et la terre. — Et la terre était sans forme » et vide; les ténèbres couvraient la face de l'abîme, et l'esprit » de Dieu était porté sur les eaux. »

Cependant la stratification de ces terrains primitifs, leurs déchiremens, leurs formes capricieuses, démontrent encore qu'ils ont aussi été ensevelis sous les eaux, et qu'avant d'être mis à découvert, ils ont été sujets à de violentes révolutions. Mais cette mer vagabonde, qui a tant de fois remué le globe, et qui seule a une fois élevé sa voix terrible dans sa vaste étendue, elle n'a point laissé sur le plus ancien de ses lits de traces d'aucune production animalisée ou seulement végétale; la mer aussi n'avait donc point de vie dans son sein, elle était inerte

comme ces granits sur lesquels s'exerçait quelquefois la colère de ses vagues...

Continuons notre voyage au travers de ces mondes détruits.

Au-dessus des terrains primitifs, que la science a divisés par classes, on entre dans cette création qui a reçu le nom de *terrains intermédiaires*. Là se trouvent de loin en loin quelques restes d'une animation douteuse, des coquillages et des coraux dépouillés de mollusques et de zoophytes, êtres misérables dont la vie est semblable à l'action végétative. Ce n'est que dans les couches supérieures des *terrains secondaires* que nous n'examinerons pas dans leurs nombreuses variétés, que les traces d'une création plus vaste, plus active et plus féconde, nous apparaissent.

Les cryptes de Montmartre ont fourni à cette profondeur du sol des découvertes d'un grand intérêt.

La vie ne se manifeste d'abord sur le globe que par des productions marines. Les poissons commencent pour ainsi dire la chaîne des êtres; c'est peut-être ce qui a fait dire à je ne sais quel physionomane, que l'espèce humaine provenait évidemment des grenouilles.

Les serpens et les animaux à écailles, les tortues et les crocodiles, sont ensuite les premiers qui paraissent avoir habité les continens délaissés par la mer et envahis ensuite par elle. C'est dans l'une des couches gypseuses ou calcaires alternativement, appartenant à cette création, qu'on a trouvé à Montmartre des *ossemens fossiles*, reconnus d'abord pour des ossemens humains, mais qui appartenaient en effet à une *Salamandre*, dont l'espèce a disparu à l'époque de l'une de ces révolutions.

Les débris de *mammifères* terrestres et d'animaux, qui se rapprochent de ceux qui existent, ne sont rencontrés que parmi les couches les plus récentes des *terrains tertiaires*, assez voisins des *terrains d'alluvion* sur lesquels nous vivons.

Mais pour retrouver l'homme, il faut suivre le conseil que me donne peut-être en secret mon compagnon de voyage, et passer au déluge. Revenons donc sur la terre, et sortons de ces cryptes qui recèlent tant de mystères, et dont les couches se déroulent au loin dans le sein de la terre comme les pages d'un·

livre, où l'histoire du passé est écrite en caractères éternels.

Le nom de Montmartre, imposé à la colline dont nous venons de visiter l'intérieur, au village qui en occupe le sommet, à la chaussée qui y conduit, est évidemment la corruption ou la contraction de quelque vieux mot, dont la première partie est empruntée à la langue romaine. Peut-être l'étymologie de ce mot n'eût-elle pas été difficile à trouver, si les savans antiquaires, fort sujets à distraction dans tous les tems et dans tous les pays, n'avaient singulièrement embrouillé la question. M. Dulaure, qui est un savant bien avisé quand il ne parle ni des prêtres ni des nobles, ne se prononce pas entre les partisans du *Mont de Mars*, du *Mont de Mercure* et de celui des *Martyrs*. Quant à moi, j'avoue humblement m'en tenir au vieux Frodoart, et adopter cette dernière interprétation. Il est probable que les raisons qui m'y déterminent n'égayeraient pas le lecteur; c'est bien assez du voyage dans les cryptes, et je m'en tiens comme un sage quaker à cette affirmation.

L'histoire de Montmartre, comme celle des plus grandes nations, a des commencemens fort obscurs... Le lieu qui porte aujourd'hui ce nom ne se trouve désigné pour la première fois que dans les légendaires, d'après lesquels saint Denis, prétendu apôtre des Gaules, y aurait été décapité.... Mais l'histoire de Montmartre ne devient bien certaine qu'au onzième siècle, époque à laquelle il résulte de plusieurs actes authentiques, que c'était un fief ecclésiastique, dépendant de la suzeraineté des seigneurs de Montmorency. Il fut cédé en 1096 aux religieux de Saint-Martin-des-Champs par le sire de Payen et de la dame Hodierne, son épouse, qui, suivant la coutume du tems, étaient seigneurs laïcs de l'église.

Les habitans de Montmartre, qui n'étaient alors que des pauvres serfs de main-morte, changèrent de maîtres en 1133, sans changer de condition, à la suite d'une transaction faite entre le roi Louis-le-Gros et Alix ou Adélaïde de Maurienne, sa femme; le fief fut donné par ce prince aux religieuses d'un monastère qu'il y fonda. Telle est l'origine de l'abbaye de Montmartre, qui fut long-tems célèbre par ses richesses.....

Il paraît néanmoins que les malheurs que les guerres civiles entraînent à leur suite, avaient étrangement diminué la pros-

périté de la communauté, vers la fin du seizième siècle, au point qu'en 1598, elle ne possédait plus que deux mille livres de rente, et avait contracté des dettes considérables.

Durant cette période, la plupart des abbayes de femmes, voisines du théâtre de la guerre, et surtout celles des environs de Paris, furent exposées aux violences des gens de guerre et des protestans. L'abbaye de Montmartre ne pouvait échapper aux douloureuses conséquences de ces troubles civils.

L'abbaye de Montmartre, si l'on en juge par les murs restés debout et la disposition du sol, devait avoir la forme d'un polygone dont la façade principale regardait Paris. Ce monument, dont les dégradations éprouvées du tems des guerres civiles n'avaient point été rétablies, a dû être entièrement rasé à l'époque de la révolution.

Le sol qu'il occupait a été converti en chantiers de bois dans une partie, et sur plusieurs autres points on a ouvert des carrières à plâtre, dont l'exploitation, poursuivie avec peu de discernement, menace le village de Montmartre d'une affreuse catastrophe. Les éboulemens considérables qui arrivent journellement, et qui ont presque coupé à pic tout le flanc sud et sud-est de la colline, sont les signes avant-coureurs d'un événement que l'administration publique, en luttant contre l'égoïsme des intérêts privés, aura de la peine à prévenir.

Déjà les jardins agréables qui couronnaient l'ancien territoire de l'abbaye ont disparu. Les Parisiens chercheraient vainement aujourd'hui ce Tivoli, où ils allaient admirer le gigantesque poirier dont les branches antiques, recourbées en arceaux, formaient un cabinet de verdure au-dessus du tronc de l'arbre, et sur lequel on trouvait une table et des siéges pour une société nombreuse. La colline est entièrement dépouillée de verdure, l'entrée des cryptes, qui s'agrandit toujours, l'envahit jusqu'au sommet, et elle ne présente plus à l'œil attristé qu'une grève stérile et dangereuse, où la chèvre même ne peut plus aller broutter les plantes grimpantes qui jaunissent dans les interstices du sol diluvien que le vent a parsemé d'un peu de terre végétale.

BARGINET.

Conférences ecclésiastiques.

LETTRE CIRCULAIRE DE Mgr L'ÉVÊQUE DE DIGNE,

RELATIVE AUX CONFÉRENCES ECCLÉSIASTIQUES DE 1833 ET 1834 [1].

Utilité de ces conférences. — Questions des sacrifices. — Leur origine et leur institution viennent de Dieu et non de l'homme.

Au nombre des établissemens qui doivent le plus contribuer à rendre au clergé catholique cette place honorable qui lui est due dans l'empire des sciences, il faut mettre en première ligne celui des *Conférences ecclésiastiques* qui se font dans un grand nombre de diocèses. Quand on est isolé, seul, on est vite découragé, on travaille peu; mais quand on se réunit, pour s'aider, pour se communiquer ses pensées, ses travaux, alors on est plus fort; l'étude est plus facile et l'esprit plus fécond. Nous ne voulons citer aujourd'hui, pour preuve de ces heureux résultats, que ceux obtenus dans le diocèse de Digne, et dont nous trouvons le compte-rendu dans la *Lettre circulaire* où Mgr l'Évêque rend compte du résultat de ces conférences.

Les questions proposées aux différentes conférences sont de trois espèces : sur l'*Écriture-sainte*, la *Théologie* et la *discipline*.

Nous allons faire connaître la solution donnée à l'une des questions qui avaient été proposées à l'examen, parce qu'elle touche à un point de philosophie traité souvent par les *Annales*. Cette question est la deuxième; elle était relative aux *sacrifices* de Caïn et d'Abel. *D'où leur vint*, disait le programme, *l'idée d'offrir des sacrifices ?*

On sait que la plupart des philosophes, et même quelques théologiens, ont soutenu que l'adoration de Dieu, et l'adoration par les sacrifices, était *une idée venue naturellement à l'homme*. Mgr l'Évêque de Digne fait observer, avec juste raison, que

[1] Brochure in-4°, chez Guichard, imprimeur à Digne.

ces sacrifices, se rapportant au Messie, qui était la fin, non-seulement de la loi *écrite*, mais encore de la loi *transmise* ou de *tradition*, il était impossible que Caïn et Abel pussent, avec leur faible intelligence, *deviner* le mystère de l'incarnation; *l'idée d'offrir des sacrifices ne leur vint donc, avec la connaissance du Messie, que de la révélation.*

Voici comment Mgr l'Evêque de Digne développe ce point de doctrine catholique, lequel s'accorde si bien avec la saine philosophie, l'histoire et l'Ecriture sainte :

« Caïn et Abel offraient à Dieu des sacrifices, dont ils tiraient la matière, l'un des fruits de la terre, et l'autre des prémices choisies de son troupeau.

» Ces sacrifices se rapportaient au Messie, qui était la fin non-seulement de la *loi écrite*, mais encore de la *loi transmise*. De là le rapprochement que l'Église fait dans sa *liturgie* de l'oblation d'Abel et de celle qu'elle dépose sur l'autel [1], se fondant sur ce que saint Jean, dans son apocalypse, nous dit que le *vrai agneau a été immolé dès le commencement du monde* [2] : parce que Jésus-Christ est la raison de tous les sacrifices, qui n'ont jamais eu pour but que de le prédire ou d'en donner une connaissance anticipée.

» Or, les deux frères, Caïn et Abel, pouvaient-ils, avec leur faible intelligence, deviner le mystère de l'incarnation? Avaient-ils sondé la plaie profonde du genre humain? Non, sans doute : donc, l'idée d'offrir des sacrifices ne leur vint, avec la connaissance du Messie, que de *la révélation*. Pour prouver le contraire, on allègue l'exemple de l'homme *lige*. Mais il n'y avait encore alors ni vassal ni seigneur. Si ce dernier exigea quelquefois depuis des hommages, c'est qu'il en usait. En cas d'absence, le vassal pour l'honorer, ne s'avisa jamais de répandre le vin et l'huile. Il eût donc été difficile à Caïn de comprendre que les oblations entraient dans le culte qu'il fallait rendre à Dieu.

» Mais la difficulté était bien plus grande pour les sacrifices sanglans. Car, comment concevoir que Dieu qui aime ses créa-

[1] Supra quæ propitio ac sereno vultu respicere digneris et accepta habere sicuti accepta habere dignatus es munera pueri tui justi Abel.

[2] Occisus ab origine mundi. XIII, 8.

tures, se plaisait à voir couler leur sang? Cette idée devait paraître aux premiers hommes d'autant plus révoltante et absurde, qu'elle est encore un mystère pour nous. D'un côté, saint Paul nous dit qu'il n'y a *point de rémission sans effusion de sang*, et c'est ce qu'ont cru tous les peuples [1]; de l'autre, le même apôtre nous assure qu'*il est impossible que les péchés soient effacés par le sang des boucs et des taureaux* [2]. Si cela est impossible, d'où vient que, dans tous les tems, on a supposé dans l'effusion du sang même le plus vil une vertu expiatrice? Il n'y a pas d'autre réponse que de dire que cette vertu n'était pas réelle, mais figurative. Aussi des théologiens ont conjecturé [3] qu'après la promesse du Messie, Dieu, pour la ratifier, ordonna à Adam et Ève de lui offrir un sacrifice.

» Quoi qu'il en soit de ce fait dont l'Écriture ne parle point, il est certain que Dieu, pour élever les hommes à la connaissance de son fils qui devait être notre victime, institua, dans le principe, les sacrifices, et que c'est de là que l'usage s'en est répandu par toute la terre.»

Nous ne pouvons nous empêcher, en finissant, de faire observer que ce sont là précisément les doctrines que les *Annales* ont soutenues dès leur formation. Nous nous félicitons et nous sommes fiers de trouver nos pensées appuyées par une autorité si respectable pour nos consciences et nos cœurs catholiques.

Nous n'analyserons pas les autres questions traitées dans cette circulaire, mais nous la recommandons à l'attention de tous les membres du clergé. Ils y verront comment on peut s'instruire en travaillant de concert, et d'après une direction venue de ses supérieurs ecclésiastiques; ils y verront surtout comment on peut faire servir toutes les découvertes de la science à résoudre les difficultés opposées au chirstianisme. Y.

[1] Sine sanguinis effusione non fit remissio. *Ad Hæb.* IX, 22.

[2] Impossibile est sanguine taurorum et hircorum auferri peccata. *Id.* X, 4.

[3] Genoude, *note* au ch. III, v. 21 de la *Genèse*. Voici cette note :

« Quelques interprètes conjecturent qu'après la promesse de miséricorde qui venait d'être faite aux coupables, Dieu, pour la ratifier, institua les sacrifices; qu'Adam et Ève en offrirent un à l'instant à Dieu, et que de la peau des animaux qu'ils immolèrent ils se firent des vêtemens. »

Nouvelles et Mélanges.

NOUVELLES

EUROPE.

BELGIQUE. — BRUXELLES. — *Lettre de S. S. Grégoire XVI, pour l'établissement de l'Université catholique en Belgique.* — Nous avons fait connaître, dans notre dernier N°, le projet éminemment utile, formé par les archevêques et évêques de la Belgique, de fonder une *Université catholique*, destinée à enseigner à la jeunesse belge toutes les sciences et à réaliser dans ce pays l'accord des sciences et de la foi. Nous avons dit que le chef suprême des catholiques avait approuvé avec empressement ce projet : nous pensons que nos lecteurs seront bien aises de connaître les termes mêmes dans lesquels Grégoire XVI donne son approbation à cette œuvre, et exprime les espérances qu'elle est appelée à réaliser, dans l'intérêt de la religion et de la science.

GRÉGOIRE, PP. XVI, *aux vénérables frères Engelbert, archevêque de Malines, et ses suffragans les évêques de la Belgique.*

Vénérables Frères, salut et bénédiction apostolique.

Nous ne saurions éprouver de plus grande consolation que lorsque nous voyons ceux qui sont appelés à partager notre sollicitude, brûler d'un zèle vraiment pastoral, et veiller avec soin au bien spirituel des brebis qui leur sont confiées. Quoique nous eussions des preuves suffisantes de l'ardeur avec laquelle vous remplissez ce premier devoir des Pasteurs, et que nous puissions nous en réjouir à bon droit, nous avouerons cependant que la lettre, si respectueuse, que vous nous avez écrite, en date du 14 du mois dernier, a encore ajouté à la bonne opinion que nous avions de vous, et qu'elle a doublé notre joie.

Vous nous faites part de votre projet d'ériger en Belgique une *Université catholique*, qui sera sous votre seule direction; vous nous exposez les avantages qui doivent en résulter pour le salut des âmes, et pour la Belgique elle-même, et vous désirez en outre que cet établissement soit approuvé par notre autorité apostolique. En agissant ainsi, vous vous con-

formez à un ancien usage, et vous montrez à ce Saint-Siége les égards et le respect qui lui sont dûs. En effet, comme il appartient essentiellement aux Pontifes romains, à qui les fonctions du ministère Apostolique ont été confiées, de défendre la Foi catholique, et de garder pur et intact le dépôt de la sainte doctrine, c'est à eux aussi de diriger l'étude des sciences sacrées qui s'enseignent publiquement dans les Universités.

Et c'est pour cette raison que, même des princes catholiques, lorsqu'ils songeaient à établir de semblables académies ou Universités, ont cru devoir consulter le Siége Apostolique et rechercher l'appui de son autorité. Aussi n'est-ce que d'après l'avis et du consentement des Pontifes romains qu'ont été érigées les plus célèbres et les plus illustres Universités de l'Europe, chose prouvée en détail par des documens authentiques insérés dans leurs annales. *Convaincu donc que des Universités sagement organisées sont infiniment utiles à la religion*, nous éprouvons un plaisir singulier à vous obliger et à joindre à vos efforts la puissance de notre autorité suprême, dans l'intérêt particulier des Lettres sacrées, et pour contribuer à en développer l'étude.

Aussi, *nous approuvons le projet éminemment sage que vous avez formé ensemble, et nous louons hautement le zèle que vous avez déployé dans cette occasion*. Nous consentons d'autant plus volontiers à votre demande, que nous sommes persuadé que tous les jeunes gens bien nés, qui se rendront à cette Université, y puiseront, par vos soins et par votre vigilance, non la science qui enfle, mais la science qui édifie avec charité; non la sagesse du siècle, mais la sagesse dont la crainte du Seigneur est le commencement. Vous comprenez, du reste, Vénérables Frères, que cette Université doit être organisée de manière qu'il n'y soit dérogé en aucune manière aux droits que les Pères du Concile de Trente ont attribués à chaque Évêque, de diriger l'éducation des jeunes clercs dans les séminaires diocésains, et de les instruire surtout dans les lettres et les sciences théologiques.

Mettez donc la main à l'œuvre, et puisse celui de qui *vient toute grâce excellente et tout don parfait*, vous accorder sa protection, et vous faire exécuter heureusement un dessein aussi sage et aussi utile! En attendant, recevez, Vénérables Frères, comme un témoignage de notre affection paternelle et de notre bienveillance envers vous, la bénédiction apostolique que nous vous accordons de tout notre cœur.

Donné à Rome, à Saint-Pierre, le 13 décembre de l'année 1833, de notre Pontificat la troisième. GRÉGOIRE, PP. XVI.

Nous devons ajouter que, grâce au zèle des premiers pasteurs, et à l'empressement des catholiques belges à venir à leur secours, l'*Université catholique* ouvrira ses cours cette année même. Les *Facultés de théolo-*

gie, de *philosophie* et des *lettres*, seront établies d'abord. Les *Facultés* des sciences *mathématiques* et *physiques*, celles de *médecine* et de *droit*, ne seront établies que l'année prochaine.

AMÉRIQUE.

Nouveaux monumens découverts au Mexique, et prouvant l'ancienne civilisation de ce pays.

M. C. Nebel a été assez heureux pour découvrir des matériaux nombreux, et qui constatent d'une manière positive l'histoire de l'art chez les anciens Mexicains.

Parmi les antiquités monumentales décrites dans son ouvrage, nous avons remarqué surtout un temple, dont il reste encore aujourd'hui assez de matériaux pour permettre d'en faire une restauration exacte. Ce temple est d'une forme pyramidale, mais formé par de hautes assises carrées, qui sont comme autant de gradins. Sur la face principale, des degrés servent à monter sur la pente de cette pyramide, jusqu'à une certaine hauteur; là, se trouve, sur une plate-forme, la statue du dieu; devant elle, sur une pierre à sacrifie, on immolait des victimes humaines, dont on jetait ensuite les cadavres en bas. Plusieurs petites statues en terre cuite ou en pierre sculptée, représentent les prêtres sacrificateurs, vêtus de la peau d'une victime humaine : cette peau ne recouvre que le buste, à partir du cou, les bras et la moitié des jambes; le reste a disparu, à l'exception des mains que l'on a laissées pendantes; sur la poitrine, on remarque à toutes les peaux l'ouverture qui a dû être pratiquée pour arracher le cœur du sacrificié. Il est curieux de voir avec quelle vérité quelquefois ces petites statues sont exécutées. C'était dans ce costume que les prêtres se présentaient au peuple, pour en recevoir les offrandes.

Une chose digne de remarque encore, c'est que ces peuples connaissaient l'art de multiplier les empreintes, en les reproduisant. au moyen d'une espèce de matrice en bois, gravée en relief; ainsi l'on a retrouvé plusieurs de ces instrumens de formes différentes, ayant un manche pour en faciliter l'emploi. Ceux que M. C. Nebel a dessinés, d'après les originaux, représentent des ornemens, et devaient probablement servir à imprimer des étoffes.

Des savans ont prétendu que la civilisation et les arts n'étaient pas d'une origine beaucoup moins reculée dans le nouveau monde que dans l'ancien. Un fait qui viendrait à l'appui de cette opinion, c'est la découverte d'un temple entièrement conservé au milieu d'une des forêts vierges du Mexique, et dont la masse était couverte d'une végétation

forte et vigoureuse, comme celle de ces contrées. M. C. Nebel l'a fait dégager, et l'on a reconnu que ce temple n'était pas seul à cette place; une ville avait existé; les décombres rencontrées à chaque pas en font foi. Combien de siècles ont dû passer sur ces ruines avant de les avoir ainsi cachées sous de sombres et épaisses savanes! quel vaste champ ouvert à l'historien et à l'archéologue! (*Mémorial encyclopédique.*)

ÉTATS-UNIS.—*Progrès de la civilisation parmi les Indiens indigènes.* — Nous avons parlé dans un de nos numéros [1] de l'état actuel et du nombre des Indiens, et nous avons fait observer comment le nom de *Sauvage* va se perdant chaque jour; ceux qui le portaient se naturalisant parmi les peuples civilisés, ou se civilisant eux-mêmes. Comme ce changement est dû à l'influence de la religion sur l'esprit de ces peuples et sur la civilisation elle-même, nous croyons que nos lecteurs verront avec plaisir quelques nouveaux détails sur l'état actuel de la civilisation parmi ces peuples.

Les Indiens qui habitent encore à l'est du Mississipi comprennent enfin que plus tôt ils émigreront à la contrée à l'ouest de cette rivière, qui leur a été assignée, plus tôt ils sortiront des embarras de leur position actuelle, et commenceront à jouir d'une condition morale et physique qui leur promet un avenir heureux et paisible.

Tous les rapports s'accordent à assurer que les émigrans sont contens de leur sort; que la contrée qu'ils habitent est fertile, salubre et assez vaste pour permettre à leur population un accroissement illimité pendant plusieurs générations. Déjà ils s'occupent d'améliorations, construisent des habitations, posent enfin la base d'un système social qui, sans aucun doute, leur procurera la sécurité et le bonheur.

On peut citer comme une preuve de leur progrès, le fait que l'un des contrats souscrits par le gouvernement des États-Unis, pour la fourniture des provisions, l'a été par un seul Indien, *Choctaw*, qui le remplira de ses propres récoltes.

Il est heureux pour les Indiens d'abord, et pour la cause de l'humanité, que les efforts du gouvernement pour leur persuader d'émigrer en paix, soient tous les ans couronnés d'un plus grand succès. L'engagement conditionnel souscrit l'année dernière par les *Seminoles*, est devenu absolu cette année, après l'inspection qu'ils ont faite des lieux qu'on leur assigne. Si cet engagement est ratifié par le sénat des États, les *Seminoles* quitteront sans délai la Floride.

Des arrangemens ont aussi eu lieu avec les petites tribus ou bandes

[1] Voir le numéro 8, t. II, p. 143. (147, 2e édit.)

séparées qui sont disséminées sur le territoire de cet État, de sorte qu'il y a lieu d'epérer que toute la population indienne l'aura bientôt évacué.

Un traité a terminé les différends entre les États et les *Chichasans*. L'expédition d'exploration dont parle le traité va bientôt se mettre en route, afin de choisir une contrée à l'ouest du Mississipi, convenable à leur nouvel établissement. Si l'expédition réussit, l'émigration s'effectuera dans le tems prescrit; si au contraire ils veulent rester où ils sont, ils deviendront, d'après leur consentement stipulé au traité citoyens du Mississipi, et occuperont en toute propriété les terres qui leur sont assignées.

Les obligations que s'étaient imposées les États-Unis dans le traité passé avec les *Choctaws*, eu égard à leur émigration, ont été remplies. Déjà 15,000 individus de cette tribu ont été transportés à leur futur territoire. Un parti de 1,500 à 3,000 individus de la même nation a refusé de se joindre aux émigrans, et a en même tems abandonné l'Alabama, qu'ils habitaient. On pense que ce parti, composé de la portion la plus mauvaise de la tribu, a l'intention de rester aux alentours des établissemens d'Européens, afin de continuer la vie errante et vicieuse à laquelle ils se sont adonnés. Comme le gouvernement a scrupuleusement rempli ses engagemens avec cette tribu, il ne reste plus rien à faire qu'à les laisser se lasser de leurs vices et de leur misère ; ils ne tarderont pas à rejoindre leurs frères.

Les *Sacs*, les *Foxes*, les *Vinnebagos*, ont quitté leur pays, et ces derniers ont passé le Mississipi pour se rendre au nord du Ouiscousin.

Des traités semblables ont été passés avec les *Pottavatomys*, les *Chippaux* et les *Ottawas*, qui vont abandonner aux États-Unis le district ouest du lac Michigan, et au sud de la grande rivière.

Ainsi, à l'exception des *Miamecs*, de l'état d'Indiana, de quelques *Wyandots* dans l'Ohio, de deux ou trois cents *Ottawas* et *Chippewas* dans la péninsule du Michigan au nord de la grande riviere, et de la baie de Sagana, en tout moins de 5,000 individus, toute la contrée au nord de l'Ohio et à l'est du Mississipi, comprenant les états de l'Ohio, d'Indiana, des Illinois et le territoire de Michigan jusqu'aux rivières de Fox et de Ouiscousin, est débarrassée des Indiens.

Les *Cherokees*, qui occupent des terres dans la Géorgie, l'Alabama, la Caroline du nord et le Tennessée, sont la seule tribu à l'est avec laquelle il n'a pas été conclu de traité. On croit cependant qu'environ cinq mille d'entre eux émigreront à l'ouest, cette saison, laissant le nombre des demeurans à dix mille cinq cents environ.

MÉLANGES.

Progrès de l'étude des langues orientales. — Ce n'est pas seulement en Europe que les savans ont pris les peuples de l'Asie pour sujet de leurs études et de leurs observations. On dirait, pour ainsi dire, que quelque nouvel univers est à découvrir dans ce monde asiatique, tant les esprits ont d'ardeur à l'explorer. Voici ce que nous lisons dans le *Journal de Saint-Pétersbourg*.

« L'étude des langues anciennes est devenue aujourd'hui la base de toute éducation soignée; et c'est dès notre enfance que nous commençons à nous familiariser avec les antiquités de la Grèce et de Rome; aussi la connaissance de ces littératures, et surtout de la dernière, est-elle généralement répandue. Mais si l'étude des auteurs grecs et latins nous présente d'incontestables avantages, celle de l'Orient nous ouvrira une carriere plus vaste et non moins utile. C'est l'Orient qui fut le berceau du genre humain; c'est là que fleurirent les premiers arts.

» Le zele infatigable des savans anglais nous a dévoilé une partie des immenses richesses archéologiques que l'Inde offre à nos investigations. Ils nous ont fait admirer les temples souterrains de *Bouddah* et de *Shiva*, devant lesquels l'imagination s'arrête étonnée; ils nous ont fait entendre les chants du *Ramaiana* et du *Daha-Bharata*. Et qui sait combien de chefs-d'œuvre, encore ensevelis dans les temples de *Brahma*, peuvent être découverts par leurs savantes recherches! Tout porte à croire que la littérature indienne est peut-être la plus riche qui ait jamais existé, et son étude la plus intéressante pour l'étymologie, qui y trouvera plus d'une solution à des problèmes présumés insolubles.

» La Russie, par sa position et ses ressources, semble appelée à marcher avec succès sur la trace des explorateurs de l'Orient : aussi le gouvernement, jaloux de lui assurer tous les genres de gloire auxquels elle a droit de prétendre, ne laisse échapper aucune occasion de protéger l'étude des langues orientales, en encourageant les savans qui s'y livrent avec succès; déjà nous avons plusieurs fois appelé l'attention du public sur les travaux de nos orientalistes, et les noms de nos *Fraehn*, nos *Schmidt*, nos *père Hyacinthe*, etc., etc., ont été se placer auprès de ceux dont s'énorgueillissent à si juste titre l'Angleterre, la France et l'Allemagne. Dans son infatigable sollicitude pour la propagation des lumières de l'instruction, dont il dirige le ministère, M. le conseiller privé d'Ouvaroff a voulu doter la Russie de l'enseignement de la langue sanscrite, dans laquelle un jeune professeur russe, M. *Lentz*, a fait des progrès assez remarquables pour nous inspirer les plus flatteuses espérances.

Sur la proposition de ce ministre, S. M. l'empereur a daigné accorder à M. Lentz un traitement avantageux, pendant le séjour de deux années qu'il va faire en Angleterre pour s'y perfectionner. A son retour, une chaire de sanscrit lui sera confiée; déjà M. Lentz s'est fait connaître par une édition de l'*Urvasia* (drame sanscrit du fameux Calidasi, auteur de *Sacontala*), avec une traduction latine et des notes publiées cette année à Berlin. Ses travaux ultérieurs doivent donc nous promettre les résultats les plus favorables.»

Bibliographie.

LA RAISON DU CHRISTIANISME, ou *le* Credo *du* 19e *siècle*, ouvrage dans lequel on fait connaître les *jugemens* des grands hommes de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la France sur les questions fondamentales du Christianisme; accompagnés de *notes*, précédés de *notices* ou *introductions*, et suivis de *résumés*, sous la direction de M. *de Genoude*, ouvrage dédié aux élèves de l'*Ecole Polytechnique.* A Paris, au bureau de la *Gazette de France.* Prix, 6 fr. le volume, et 14 fr. papier vélin.

S'il est des ouvrages dont il suffit, pour toute recommandation, d'énoncer le titre, on peut sans hésitation y comprendre celui que nous annonçons ici.

Depuis la naissance du protestantisme, un immense combat intellectuel a été livré, et une direction inusitée a été donnée aux controverses religieuses. La Réforme, en se séparant de Rome, et en rompant violemment avec les traditions dont Rome est la dépositaire, et qui forment la base même de son autorité et de son enseignement, a mis nécessairement l'esprit humain dans une position toute nouvelle. Reniant le passé et se séparant des doctrines traditionnelles et révélées, elle a été forcée de ne s'attacher qu'à la raison, et par là même, elle a donné à cette faculté de l'homme, un élan immense, en la mettant dans la nécessité de se servir de toutes ses forces, et de développer tous ses moyens, pour refaire l'édifice qu'elle venait de renverser, et pour arriver à se prouver ces mêmes vérités que les catholiques recevaient toutes faites et parfaites de l'Eglise.

Aussi il est arrivé de là, comme le dit très-bien l'auteur du *prospectus* de l'ouvrage que nous annonçons, que du côté du protestantisme se trouvent d'immenses travaux, faits pour honorer l'esprit humain: ces travaux font connaître ce que la raison humaine peut raisonnablement désirer de connaître sur les dogmes révélés de la religion chrétienne.

Or, mettre ces travaux à la portée des hommes de notre siècle, les dégager des questions inutiles au milieu desquelles ils sont souvent confondus dans les ouvrages originaux; faire un choix adapté aux besoins des esprits de notre époque, c'est là une belle et bonne entreprise.

Les *écrivains protestans* établiront, par les résultats du libre examen et de l'érudition la plus profonde, l'existence de Dieu, la création, la chute de l'homme et des anges, la loi naturelle, la loi mosaïque, l'authenticité de l'ancien Testament, la venue et la divinité de Jésus-Christ, les miracles, les prophéties, la Trinité, l'Incarnation, la conversion des Gentils.

Les *écrivains jansénistes*, Arnaud, Nicole, Pascal, d'Aguesseau, le Maître de Sacy, Lancelot, Tillemont, etc., etc., établiront la perpétuité de la foi, la primauté du pape, les sacremens, l'utilité de l'Eglise.

Enfin les *écrivains catholiques*, Bossuet, Fénelon, Malebranche, prouveront les points en discussion entre les jansénistes et les catholiques.

Ainsi se résumera, au dix-neuvième siècle, le symbole de la raison et de la foi dans cette Europe destinée à appeler à la vérité, l'Afrique, l'Asie et l'Amérique. les mahométans et les juifs.

Nous le répétons, c'est là un ouvrage fait pour obtenir le suffrage de tous les chrétiens; nous le recommandons en particulier aux jeunes gens de nos écoles, et à tous ceux qui s'occupent des questions de religion et de philosophie.

La collection se composera de plusieurs volumes in-8°. Les souscripteurs pourront ne souscrire qu'aux ouvrages séparés. Il paraîtra un volume par trimestre.

Newton, Bacon, Descartes, Leibnitz et Euler, composeront le premier volume, qui paraîtra sous peu de jours; nous y reviendrons.

MOIS DE MARIE, avec des prières pour la messe, et sept cantiques inédits; par M. l'abbé Le Guillou, prêtre du diocèse de Quimper, avec approbation de Monseigneur l'archevêque de Paris, se vend à Paris à la *Société des bons livres*, rue des Saints-Pères, n° 69. Edition in-32, 450 pages. beau papier, 1 fr. 50 c. — Id. vélin satiné, six belles vignettes au burin, 2 fr. 50 c. — Edition in-18, beau papier, 16 pages de musique, 2 fr. 75 c. — Id. vélin satiné, 6 belles vignettes, édition de luxe, 5 fr. — Les *cantiques en musique*, in-18, 1 fr. 25 c.; les cantiques avec *accompagnement de piano*, bel in-folio avec lithographie. Prix net : 6 fr.

C'est une exellente idée que celle de revoir quelques-uns de nos *ouvrages* religieux dits de *piété*, et de les refondre et corriger suivant quelques exigences de l'époque. Ce n'est pas, Dieu nous garde, que nous voulions dire qu'il faut en exclure cet esprit de foi, ces paroles d'amour, de confiance, ces paroles d'enfant, que le chrétien adresse à Dieu ou à la plus grande de ses protectrices, à la vierge Marie. Oh! non! peu importe que le siècle ne comprenne pas ces paroles : ce n'est pas pour lui qu'elles sont écrites. Mais il est quelquefois certaines choses qui, sans être mauvaises, peuvent parfois choquer le goût, et alors rien n'empêche de les faire disparaître. Il en est d'autres qui sont bonnes, mais qui peuvent être remplacées par des choses meilleures, et rien n'empêche encore de les changer pour ces dernières.

C'est ce que vient de faire M. l'abbé Le Guillou, qui, dans le *Mois de Marie*, s'est attaché à relever, par la douceur et l'éclat du style, la grâce du sujet; la poésie et la musique ont été mises aussi à contribution, et nous avouons que plusieurs cantiques nouveaux, et chantés sur une musique nouvelle, nous ont paru réunir le mérite de l'expression au mérite de la composition.



ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE

Numéro 48. — 30 Juin 1834.

Beaux-Arts.

DE L'ÉTAT DES BEAUX-ARTS

DANS LE SIÈCLE ACTUEL,

DANS LEURS RAPPORTS AVEC LE CHRISTIANISME.

De l'art chrétien. — Détruit par notre éducation matérielle et anti-religieuse. — Les arts fécondés au moyen-âge par le christianisme. — Raphaël. — L'art dégénéra avec le protestantisme. — Réaction religieuse qui commence. — École catholique de Munich. — Ses merveilles. — État de l'art en France. — Le dernier salon.

L'ART est un sentiment et une croyance; comme sentiment, c'est une des plus merveilleuses facultés, une des plus riches efflloraisons de notre âme. Je ne parle pas de cet art léger qui glisse sur les surfaces, les arrondit, les polit, les taille à jour et à facettes pour les faire scintiller ou resplendir à l'œil; mais de l'art pris à sa source primitive et sacrée, dans le sanctuaire du cœur et de l'intelligence, d'où il se répand au dehors pour s'enivrer des parfums et des splendeurs de la création. L'art

ainsi agrandi et *divinisé* se mêle à tout, pénètre tout de sa puissante et féconde spiritualité; il donne à nos sentimens plus de délicatesse et d'effusion, à notre pensée plus de perspective et de liberté, à nos actions un but plus noble et plus désintéressé; couvés sous son aile brûlante, l'enthousiasme engendre le génie, la vertu s'élève jusqu'à l'héroïsme; la religion elle-même a des inspirations plus hautes, et de plus mystérieuses profondeurs.

Il y a ici-bas deux races d'hommes, deux mondes qui vivent côte à côte, sans s'entendre, sans se toucher, et presque sans se voir. Les uns, qui passent souvent pour gens d'esprit et de savoir, n'ont pourtant qu'une vie prosaïque et commune; *ils n'ont point d'âme*, c'est-à-dire qu'ils n'ont rien de ce qui anime l'existence; tous les objets n'ont à leurs yeux qu'une couleur terne, parce qu'ils ne les voient qu'à l'ombre; le soleil de la poésie ne luit pas pour eux; ils restent froids devant une vierge de Raphaël, et devant le sourire d'un enfant; ils murmurent en hochant la tête au plus bel endroit de Lamartine, « ceci n'est » pas clair, » il faut s'écrier avec le Dante : « vous croyez que ces » gens-là sont vivans, et moi je vous dis *qu'ils sont morts*. »

Il en est d'autres, créatures privilégiées, pour qui la nature et l'art n'ont pas perdu leurs enchantemens, qui vivent d'une double vie, l'une extérieure et vulgaire, l'autre interne et divine, qui teignent des couleurs brillantes de leur pensée le monde qui les environne, et qui en même tems réfléchissent dans leur âme, comme dans un prisme magique, la figure du monde, de telle sorte que, dans ce perpétuel échange d'impressions données et reçues, ils se composent un univers à part, ciel et terre tout ensemble, et d'où nous voyons sortir avec étonnement les héros, les poètes, les grands artistes, tous ces *dieux* d'ici-bas, devant qui les autres hommes se prosternent et s'humilient.

D'où vient cette différence entre des êtres qui viennent du même ciel, et qui vivent sur la même terre? de l'éducation peut-être encore plus que de la nature. Sans doute lorsque le *sens de l'art* manque entièrement, on ne peut le remplacer, pas plus qu'on ne remplace l'ouïe ou la vue. Il y a aussi dans le monde de la pensée des sourds-muets de naissance; mais comme il y a ici-bas une Providence pour toutes les misères, ne pourrait-il pas

se rencontrer quelqu'autre abbé de l'Épée capable d'initier ces infortunés à quelques mystères de cette langue sacrée qu'ils n'entendent ni ne parlent? Non, au lieu d'éveiller cette faculté, mère du génie, on la retient endormie, et si elle veut secouer son sommeil, on la mutile, on la torture, on l'étrangle, on la tue. Insensés, qui étouffent l'aigle en voulant lui couper les ailes, qui crèvent le ballon qu'ils ne peuvent diriger dans les airs, qui chassent *la folle du logis*, sans songer que cette folle n'est souvent qu'une sagesse incomprise! Dans les écoles on croit avoir fait assez pour l'art, lorsqu'un pédant ennuyeux et ennuyé a pendant dix ans étalé pêle-mêle, sous les yeux de ses élèves, quelques bribes de l'antiquité, à-peu-près comme s'il leur mettait entre les mains des morceaux de marbre du Parthénon, en leur disant : « étudiez ce marbre, admirez son poli, sa blan» cheur, la finesse de son grain, la variété de ses veines »; mais sans dire un mot du temple, sans parler de sa belle ordonnance, du ciel enchanté qui lui servait de dôme, du divin génie de la Grèce qui le remplissait tout entier. Dans le monde, dans les théâtres, les académies, les salons, qu'est-ce que l'art aujourd'hui? un amusement ou un métier, un élégant *concetti* de paroles, de sons ou de couleurs, rien de plus. A peine si nous entendons à de rares intervalles quelqu'écho de ce grand hymne commencé par Homère, achevé par Milton. Ah! ce n'est pas ainsi qu'ils comprenaient l'art, ces pieux artistes du moyen-âge, qui en avaient fait une religion; les Raphaël, les Dante, les Michel-Ange, qui, ne trouvant pas l'art sur la terre, allèrent le chercher dans le ciel, et cet Albert Durer, qui disait avec une sublime naïveté, en parlant de son père : « Il nous exhor» tait chaque jour à l'amour de Dieu et du prochain, après quoi » il nous apprenait à aimer ce qui était beau; l'art était notre » seconde adoration. »

Si l'art est un sentiment, c'est aussi, c'est surtout une croyance. Il faut que l'artiste ait foi à son œuvre et à l'idée qu'elle reproduit. Je ne sais si Phidias croyait aux dieux nés de son ciseau; mais certes il croyait aux divins attributs imprimés sur le front de son Jupiter-Olympien. L'art n'est pas un métier, c'est une mission et presqu'un sacerdoce; il ne doit pas servir aux frivoles plaisirs de l'homme; il doit ajouter à la reli-

gion du peuple, c'est-à-dire à ce spiritualisme social, qui vivifie, agrandit, exalte les actions comme les individus, à toutes ces belles et grandes idées, émanations du ciel, immortel et glorieux patrimoine de la civilisation. La tendance la plus naturelle de l'esprit humain est de chercher à sortir du monde positif, où il est mal à l'aise, et à se réfugier dans un monde créé par lui. Il n'y a que l'art qui puisse édifier ce monde nouveau. Ce n'est ni le besoin, ni le luxe avec tous ses raffinemens, qui ont produit les arts, ils sont sortis d'une source plus profonde, de ce besoin infini de l'idéal, que les hommes doués du ciel recélaient en eux-mêmes ; ne trouvant rien sur cette terre qui répondît à ce qu'ils avaient dans l'âme, ils ont cherché à le traduire dans un langage jusqu'alors inconnu, et à réaliser leurs visions intérieures.

Il n'y a que la religion chrétienne qui ait parfaitement répondu à ces nobles aspirations de l'âme, en créant un idéal céleste plein de sublimes beautés et de ravissantes harmonies; sa supériorité à cet égard sur le paganisme est si incontestable, que chercher à la prouver, ce serait vouloir démontrer la supériorité de la lumière sur les ténèbres. La forme qui était tout chez les anciens, ne fut plus en quelque sorte qu'un accessoire. Au moyen-âge, dans l'imperfection et presque dans l'enfance de la forme, l'idée chrétienne secondée par l'imagination enthousiaste d'un artiste ignorant, se fit jour à travers de naïves et maladroites imitations; sous ces corps roides et tout d'une pièce, qui nous font sourire, sous ces lourds et grotesques ornemens, sous ces figures sans perspective et sans saillie, rayonne déjà, je ne sais quelle grâce angélique, et quelle spiritualité divine inconnue à l'antiquité. Bientôt la forme se dégage des langes qui l'emmaillottaient, elle apparaît radieuse et transfigurée : Raphaël est donné au monde comme le type le plus pur de la pensée chrétienne réalisée par l'art chrétien.

Depuis cette époque, l'art en se modifiant à l'infini pour suivre les caprices de la passion humaine, a plutôt reculé qu'avancé; il s'est fait protestant à la suite du protestantisme; de général il est devenu individuel; du sacré, il est redescendu au profane, de Dieu il s'est fait homme, et dans les routes di-

verses où il s'est successivement engagé, il s'est égaré ou avili; courtisan avec Le Brun, courtisane avec Boucher et Vateau, païen avec David, satanique et insensé avec quelques novateurs modernes, il est aujourd'hui en pleine anarchie; il erre à tâtons dans les ténèbres, cherchant avec anxiété un orient nouveau d'où lui vienne la lumière; heureusement que dans son désespoir il commence à se retourner vers *l'ancien*, et à lui demander de l'échauffer encore une fois de son divin soleil. Le christianisme semble encore destiné à régénérer l'art comme il a déjà régénéré la science et la littérature. La réaction a commencé en Allemagne, terre heureuse, qui, par son mysticisme, a échappé à l'aridité de l'école matérialiste, surtout à Munich, oasis catholique au milieu des déserts protestans. Je ne saurais mieux caractériser ce mouvement, qu'en citant la lettre suivante d'un voyageur qui a visité il y peu de tems cette ville; nos lecteurs, nous en sommes certains, seront charmés de trouver ici quelques détails sur cette ville, foyer du catholicisme en Allemagne.

« Nous avons à Paris des artistes, des expositions; nous avons des monumens qui s'élèvent, quoique lentement; nous avons des arts enfin : mais est-ce là d'où nous vient la vie et le mouvement? est-ce là ce qui nous occupe et nous anime? Sont-ce là les événemens de nos journées? Non certes. Faites le voyage de Munich! vous verrez ce que c'est que vivre et respirer du souffle des arts; vous verrez ce que c'est que l'ardeur et la fièvre des arts, ce que c'est qu'un peuple que tient en haleine un tableau, un bas-relief, un monument. Quelqu'un me demandait ce qu'on pensait à Munich. — A Munich, on ne pense pas; on regarde. Il y a des artistes qui peignent, qui sculptent, qui bâtissent; il y a des curieux qui viennent voir peindre, sculpter, bâtir : voilà Munich. J'ai trouvé à Munich des savans, des érudits, des mystiques, de grands philosophes. Tous ces hommes pensent et écrivent; mais ce n'est point, soyez-en sûrs, pour Munich. Munich a des yeux pour voir.

Quand vous entrez à Munich, au premier coup d'œil cette ville en construction vous étonne : j'y arrivai à six heures du matin : de tous côtés des foules d'ouvriers se rendaient à leurs travaux, maçons, charpentiers, tailleurs de pierres. Où vont

ceux-ci? — A la *Pinacothèque*, c'est un Louvre qui s'élève pour recevoir les tableaux. — Et ceux-là? — A la *Nouvelle Résidence*. — Et ici quel est cet édifice achevé? — La *Glyptothèque*, le musée des antiques. — Et cette immense construction? — *Une Église gothique*. — Et ceci? — *Une Chapelle bysantine*. — Et cela? — *Une Bibliothèque*. Ailleurs c'était *une Caserne*; ailleurs *un Ministère*. Il y a de quoi rester confondu à voir cette activité. Et qui fait tout cela? — Le Roi. — Il a donc une grosse liste civile? — Pas plus de six millions. Il est économe sur tout le reste, et est prodigue pour les beaux-arts. Puis à Munich la vie est bon marché; les artistes n'ont point de luxe; on fait beaucoup avec peu.

Les sujets, échauffés par la ferveur du roi, l'ont imité, et de toutes parts se sont élevées des maisons magnifiques. Des rues avaient été hardiment percées dans la campagne : les maisons viendront, s'était dit le roi; les maisons sont venues, ou plutôt des palais, et toute une ville nouvelle s'est bâtie à côté de l'ancienne, qui s'est elle-même, par émulation, élargie, agrandie, embellie. Tel est Munich aujourd'hui. Ce n'est pas que dans ce monde nouveau, il n'y ait encore bien des traces du chaos dont il est sorti. La campagne envahie a laissé encore çà et là des témoignages qui attestent son domaine, des morceaux de prairie, des bancs de gazon, des bouquets de bois. Munich en ce moment est une ville qui se fait sous vos yeux. Vous la voyez croître chaque jour. Faites-vous une absence d'un mois? A votre retour vous trouvez une aile nouvelle au palais du roi, un plafond de peinture achevé à la chapelle bysantine, une salle décorée et sculptée à la pinacothèque. Nulle part je n'ai vu un aussi beau spectacle de travail.

Ce qui donne au mouvement des beaux-arts à Munich un intérêt particulier, c'est qu'il suit d'un pas égal le mouvement de la science. Tout ce que les fouilles de Pompeï, tout ce que l'étude de vases grecs et de nouvelles statues grecques, telles que la Vénus de Milo, les marbres d'Egine, d'Olympie et d'Athènes; tout ce que les recherches sur l'art des anciens dans la Sicile, dans la Grèce, en Egypte, en Etrurie, et sur l'art du moyen-âge, sur l'architecture bysantine et gothique, sur l'ancienne école de sculpture et de peinture en Italie et en Alle-

magne ; tout ce que ces travaux de toutes sortes ont ajouté d'idées nouvelles à la science des beaux-arts, tout cela, Munich en profite dans ses monumens. Munich aujourd'hui est la mise en action des idées de l'*archéologie moderne*. Ailleurs la science est dans les livres, morte, inanimée, sans formes, sans couleurs; ici elle vit et elle respire dans les monumens qui s'élèvent.

Pendant long-tems il était de mode de mépriser l'*architecture du moyen-âge*, l'*architecture bysantine et gothique*. Depuis quelque tems on s'est avisé que cette architecture avait son originalité, et qu'elle méritait d'être étudiée avec le même respect que l'architecture égyptienne et grecque. Il n'a pas fallu l'étudier long-tems pour l'admirer. L'architecture bysantine qui a créé Saint-Sernin de Toulouse, et l'architecture gothique qui a créé Notre-Dame de Paris et les cathédrales de Reims, d'Amiens, de Strasbourg et de Chartres, ont une beauté et une grandeur qui frappent tous les yeux. Tous les jours nous bâtissons des monumens sur les modèles des Egyptiens et des Grecs. Pourquoi n'en pas bâtir sur le modèle du moyen-âge ?

Là-dessus, à Berlin, dans le tems de la ferveur du teutonisme, on se mit à bâtir une église gothique. Mais le courage ou l'argent manqua, et la pauvre église gothique, massive et pesante, sans dentelures de pierres, sans aiguilles tailladées, sans arceaux et presque sans ogives, avec un portail étroit et presque plat, qui n'a ni profondeur ni lointain, avec deux clochers mesquins, est restée comme le témoignage d'une imitation impuissante, donnant raison aux railleurs catholiques de l'Allemagne du Midi, qui prétendent que le protestantisme est incapable de produire une grande cathédrale, et qu'il ne sait que gâter les belles églises qu'il a prises au catholicisme au tems de la réforme. A Munich, une église gothique s'élève déjà grande, déjà imposante, et l'église bysantine est achevée; il n'y a plus qu'à peindre l'intérieur : car elle sera peinte du haut en bas, *sur un fond d'or*, à la manière bysantine. Les plafonds sont presque finis ; il y en a deux, l'un qui représente l'Ancien Testament ; l'autre, le Nouveau. Ces peintures, dans le goût du Cimabuë et des Bysantins, mais d'un dessin plus libre et plus aisé, sont de *M. Hess*.

A côté de ces monumens bysantins et gothiques, s'élèvent des palais imités de ceux de Florence : ainsi la *Nouvelle Résidence*. La Résidence sera à l'intérieur toute couverte de peintures; dans les salles d'en bas, M. Schnorr a peint les héros des fameux poëmes, les *Nibelungen* : c'est dans ces peintures qu'on voit surtout le parti qu'il y a à tirer de l'étude des anciennes peintures allemandes.

Les peintres du moyen-âge, quand ils peignaient des saints, avaient l'avantage d'être, de toutes les manières, beaucoup plus près que nous ne le sommes, de leurs personnages. S. Bernard ressemblait à S. Augustin, et S. François d'Assises rappelait aisément les solitaires de la Thébaïde. Chaque siècle a ses figures et ses physionomies. Comparez les portraits du seizième siècle, et ceux du dix-huitième. Les figures ont changé, non moins que les habillemens : cela est tout simple; les mœurs et les habitudes s'empreignent sur les figures, et les changent selon le siècle. Comme les mœurs et les habitudes religieuses du moyen-âge ressemblaient beaucoup plus que ne font les nôtres aux mœurs et aux habitudes des premiers tems du christianisme, les peintres de cette époque avaient moins de chemin à faire pour retrouver les figures des apôtres et des saints. Il en est de même pour les guerriers. Supposez qu'un peintre du moyen-âge voulût peindre Attila : il y avait dans l'allure farouche des châtelains féodaux, dans leur port, dans leurs figures, tout ce qu'il fallait pour figurer Attila. Qu'un peintre aujourd'hui veuille peindre Attila, quel modèle aurait-t-il? un bel officier de cuirassiers. Tout a changé, costumes, mœurs, armes, figures. Ce que nous pouvons faire de mieux aujourd'hui, c'est d'étudier dans les peintures du moyen-âge, les traits des personnages des tems héroïques de l'Europe moderne. C'est ce qu'a fait M. *Schnorr*, avec beaucoup de talent. Il n'a pas seulement étudié le costume du moyen-âge, il a étudié les traits des visages de cette époque. C'est de cette manière qu'il a su retrouver les traits des héros des *Nibelungen*, de Sigefrid, de Gunther, d'Attila, de Folker, de Hagen. C'est aussi dans les femmes du moyen-âge, dans ces purs et tranquilles visages de la vieille école allemande et italienne, qu'il a trouvé les figures de sa Chriemhild et de sa Brunehaut.

Une des salles les plus curieuses de la Résidence, c'est la salle

dite d'Hésiode, et celle des Argonautes, dont le dessin appartient à M. *Schwanthaler*. Ces peintures sont le meilleur commentaire d'Hésiode que je connaisse, celui qui fait le mieux comprendre le génie de cette vieille poésie, et quant aux Argonautes, elles semblent avoir retrouvé quelques fragmens des poëmes cycliques qui chantaient leurs aventures. Ce n'est point le poëme d'Appolonius de Rhodes, du poète de l'école d'Alexandrie qui les a inspirées; c'est un génie plus antique et plus grand. Nulle part, ce qu'il y a d'uniforme, d'irrégulier, de gigantesque, de fantastique dans les commencemens de la mythologie grecque, dans ces personnages moitié dieux, moitié symboles, comme la Terre, la Nuit, l'Erèbe, l'Amour primitif, le Tems; et ce qu'il y a de gracieux dans quelques-unes des fables qui commencent à naître, Vénus, les Grâces, les Muses, n'est exprimé d'une manière plus frappante et plus ingénieuse. Ces peintures sont vagues et indécises pour les êtres fantasmagoriques; capricieuses, irrégulières, inattendues, terribles, pour les monstres et les géans de la religion grecque; nettes, précises, majestueuses, belles, pour les derniers maîtres de l'Olympe païen, Jupiter, Junon, Minerve.

En dessinant les fresques de la salle d'Hésiode et des Argonautes, M. *Schwanthaler* s'est inspiré de l'étude des vases grecs. C'est l'allure, c'est la forme, c'est le contour roide et sévère; c'est le relief expressif des peintures qui se voient sur les vases. Dans les cartons de M. *Cornélius*, qu'on voit à l'école des Beaux-Arts, l'Adoration des Mages et le crucifiement, le peintre a imité la manière de Raphaël dans la dispute du Saint-Sacrement et l'École d'Athènes; il a cherché à retrouver le grand style de l'École florentine sous Michel-Ange. Partout enfin, dans les travaux de l'école de Munich, on reconnaît l'inspiration de la science; partout on voit les traces d'une imitation, tantôt de la Grèce antique, tantôt de l'Italie, tantôt du moyen-âge allemand; mais cette imitation est toujours libre, hardie, ingénieuse. Surtout ce n'est point l'imitation d'un seul goût et d'un seul système; l'école de Munich emprunte à tous les siècles et à tous les pays: différente en cela de l'école de David, qui eut le tort d'être exclusive, et de trop sacrifier au dessin.

On a comparé l'École de Munich à l'École des Carraches : elle

est plus savante et plus sérieuse; elle est moins habile. Les Carraches furent des éclectiques en peinture; mais leur éclectisme s'arrêtait à la forme. Ils mêlèrent la manière et le style de toutes les Écoles; mais cela pour l'exécution plutôt que pour l'inspiration.

Telle n'est point l'École de Munich; elle ne succède pas à deux ou trois grandes écoles allemandes, elle succède à une longue éclipse. Elle n'a pas auprès d'elle plusieurs manières et plusieurs styles qu'il s'agisse seulement de généraliser sous une manière et sous un style communs, comme ont fait les Carraches; elle peut prétendre à un autre mérite que le mérite d'exécution. Aussi s'est-elle mise à étudier les anciens, et les anciens de toutes les dates, cherchant quelle était l'inspiration des diverses écoles, et remontant aux sources primitives. L'école de Munich vient, comme est venue en littérature l'école d'Alexandrie chez les Grecs, après une grande époque épuisée et presque passée de la mémoire des hommes. L'époque des Durer, des Holbein, des Cranack, des Hemling, des Burgmayer, au 16e siècle, est aussi ancienne et aussi reculée pour l'Allemagne que l'époque des Eschyle et des Sophocle pour les Grecs d'Alexandrie. L'école de Munich essaie donc de renouveler la peinture, comme l'école d'Alexandrie essaya de renouveler la littérature. Des deux côtés, c'est la même étude et la même adoration de l'antiquité; Munich adore le moyen-âge comme Alexandrie adorait la vieille mythologie grecque.

Ce n'est pas tout : quoique à Munich, le culte du moyen-âge allemand, et à Alexandrie le culte des tems héroïques de la Grèce, soient en grande faveur, cependant, venus à des époques où tout se communique et se tient, Munich et Alexandrie s'empreignent des reflets, l'un du génie de l'Italie et l'autre du génie de l'Orient. L'esprit oriental circule dans la poésie des Alexandrins, de même que l'esprit italien du quinzième siècle circule dans l'école de Munich. Placée au pied des Alpes et du Tyrol, l'École de Munich semble avoir deux pôles, le moyen-âge allemand et le quinzième siècle italien, Nuremberg et Florence; elle est attirée de l'un à l'autre, et cherche à unir les influences qui s'en échappent.

Il y a un trait de l'école de Munich que je me reprocherais

de négliger : je lisais tout récemment dans une excellente *Lettre sur le Vatican*, du savant et ingénieux M. Delécluze, que toutes les grandes Écoles de peinture et de sculpture ont toujours pour contemporaine quelque École de philosophie. L'École de unich a aussi à côté d'elle son École de philosophie. Je veux parler de l'École catholique de MM. *Gœrres et Bader*. MM. Gœrres et Bader sont des hommes d'une grande science et d'une vive imagination, qui ont entrepris de donner au catholicisme la prééminence que quelques auteurs voudraient attribuer à la philosophie. Le catholicisme de MM. Gœrres et Bader se renferme, quant à la pratique, dans l'observation stricte des règles de l'Eglise; mais, quant à la pensée, il pénètre dans toutes les profondeurs de la science et de la plus haute philosophie.

Or, c'est ce spiritualisme catholique qui entretient dans les esprits une sorte de fermentation religieuse et philosophique qui ajoute au mouvement des beaux-arts.

Ce qui étonne dans l'école de Munich, surtout lorsqu'on vient de Paris, c'est de voir combien elle se trouve à son aise et dans son naturel, en traitant les sujets religieux ; nos peintres, en France, sont gênés quand ils traitent des sujets religieux ; ils ont dans ces sortes de tableaux quelque chose de traditionnel et de convenu, qui montre qu'ils n'ont pas travaillé d'inspiration. A Munich, l'inspiration dans les sujets pieux est libre, hardie, naturelle; rien de contraint, rien qui sente la besogne plutôt que l'art. Cette disposition des artistes tient un peu à l'influence du mysticisme catholique, mais elle tient surtout à l'esprit religieux qui règne en Allemagne et à la piété des catholiques de Bavière. Dans la guerre de trente ans, la Bavière défendait le catholicisme; cette tradition de zèle s'est conservée. Les peintres sont bons chrétiens; le public auquel ils s'adressent est un public de bons chrétiens. Dans cet état des esprits, les arts n'éprouvent aucun embarras à se laisser inspirer par la religion ; point de scrupule, point de fausse honte, ils sont sûrs d'eux-mêmes et de leur public.»

En France nous n'en sommes point malheureusement encore là. Nos artistes sont en effet *assez mal à l'aise* dans les sujets

religieux. Le progrès n'est en quelque sorte que négatif. Toutes les mauvaises écoles qui corrompaient l'art et le détournaient de sa voie sont détruites, les bonnes ne sont point encore créées. Il n'y a point d'unité, point de foi à aucun système; chacun suit sa route et sa fantaisie. Cependant il n'est pas impossible à l'œil un peu exercé de voir poindre à l'horizon l'aurore d'un jour plus pur, qui sera sans doute aussi éclairé par l'inaltérable lumière du christianisme. Nos dernières expositions de peinture et de sculpture font naître sous ce rapport de légitimes espérances. M. *Schnetz*, dans sa *Prière à la Madone;* M. *Granet*, dans le *Rachat des Captifs* et la *Mort du Poussin;* M. *Ingres* surtout, dans son tableau récent du *Martyre de St. Symphorien*, ont montré que la source, où puisèrent les Raphaël et les Michel-Ange, n'était pas entièrement tarie. Un tout petit tableau de M. *Paul Delaroche*, éclipsé par ses autres chefs-d'œuvre et resté presqu'inaperçu, représente *Sainte Amélie* à genoux avec ses femmes devant un autel champêtre. Il a tant de grâce, d'harmonie et de suavité, il exhale un parfum si religieux, qu'on le croirait vraiment échappé au pinceau du Pérugin, et destiné à un pieux oratoire du quinzième siècle.

Parmi les sculptures de cette année, nous citerons comme les meilleurs groupes et comme de magnifiques hommages rendus à la religion, le *St. Michel* de M. *Duseigneur*, le *Bénitier* de M. *Bion*. L'église de la Madelaine, dont le fronton a déjà mérité les éloges des connaisseurs, et dont les murailles doivent être couvertes à l'intérieur de peintures et de sculptures commandées à nos premiers artistes, constatera le progrès que les arts ont fait en France, et la direction qu'ils se proposent de suivre. Par son architecture extérieure, c'est un monument du passé, un monument grec et païen, mais qui pourra, dans son enceinte, renfermer les merveilles du présent et les espérances de l'avenir. Lorsqu'il sera achevé, nous lui consacrerons un article particulier.

Nous terminerons par une réflexion qui expliquera et complétera notre pensée. En demandant à l'art de retourner au christianisme, qui fut son berceau, nous ne lui demandons pas qu'il redevienne enfant; l'art comme la science, doit toujours marcher en avant, jamais à reculons: nous ne lui demandons

pas non plus de ne traiter que des sujets religieux, de ne prendre, de ne sculpter que des Christ et des Madones, de refaire ce qui a déjà été si merveilleusement fait. Une imitation servile, même une imitation de Raphaël, est indigne du génie, qui n'existe qu'à la condition d'être créateur. Toutes ces pastiches du moyen-âge, qu'on nous donne aujourd'hui pour des innovations, n'appartiennent véritablement à aucun tems, et font rétrograder l'art, sans le rajeunir. Ce qu'il faut emprunter, ce qu'il faut ravir aux premiers maîtres, c'est, si je puis m'exprimer ainsi, la partie immatérielle de leurs compositions; c'est cette vie intérieure, cette naïve et sublime expression de la pensée divine et de la pensée humaine confondues, qui brillent à travers les formes plus ou moins pures dont ils les ont revêtues. Ils ont copié la nature, mais la nature idéalisée, sanctifiée; ils ont peint l'homme, mais plutôt l'homme racheté que l'homme déchu. Ils ont été chrétiens même dans les sujets profanes, comme Racine a fait, sans le savoir et sans le vouloir, d'Iphigénie et de Phèdre, des femmes chrétiennes. Sous la loi nouvelle, il y a même dans les passions qui lui sont le plus contraires, je ne sais quoi de contenu qui les rend plus intéressantes en les rendant plus dramatiques. Ce sont là de ces délicatesses qu'il est plus facile de sentir que d'exprimer, et que nous recommandons à nos artistes qui ont conservé des étincelles du feu sacré.

X.



Philosophie.

DES PRÉTENTIONS DE LA PHILOSOPHIE MODERNE.

Mélanges philosophiques de M. Théodore Jouffroy.

Examen de cette question : Le catholicisme est-il mort? — M. Jouffroy prouve le contraire, et lui promet la domination du monde. — Qui sont ceux qui prophétisent sa mort? — A quels signes on reconnaît la vie d'une doctrine? — Le christianisme a produit et produit encore toutes les œuvres sociales ; — Il donne repos et soulagement à l'ouvrier ; — résignation et joie au pauvre ; — dévoûment à Dieu ; — à l'homme. — Les sœurs de charité. — Le prêtre ; — son action sur le peuple.

Deuxième article.

Nous avons examiné, dans notre dernier numéro [1], si, dans la supposition que le christianisme fût mort, la philosophie était assez vivante elle-même pour pouvoir se mettre à sa place. Nous allons maintenant rechercher plus particulièrement s'il est *vrai que le christianisme soit mort*.

La philosophie, selon M. Jouffroy [2], serait appelée à succéder au christianisme : nous avons bien voulu examiner et discuter cette prétention ; je dis, nous avons bien voulu, car il nous eût suffi, pour la détruire, d'adresser à l'héritière prétendue, cette simple question : s'inquiète-t-on de la succession des gens avant leur décès ou leur agonie ?

Je sais bien que le docteur éclectique eût pu me répondre en me citant une vieille femme qui aspire à l'héritage d'un sien parent, jeune homme bien portant et robuste qui l'enterrera,

[1] Voir le 1er *article* sur M. Jouffroy, ci-dessus, page 325.

[2] Mélanges philosophiques, *du problème de la destinée humaine*, p. 491

et je conviens que la philosophie ressemble fort à cette dame, qu'elle est vieille aussi, et qu'elle radote comme elle; mais je ne savais pas que le catholicisme fût son parent.

Quoi qu'il en soit, on le croit malade; que dis-je? elle assure même qu'il est mort; je soupçonne pourtant qu'elle n'a pas foi à cette nouvelle; car, depuis vingt ans, elle arrête, chaque matin, les passans pour leur dire : Vous ne savez pas! le catholicisme n'est plus. — Laissez donc! s'il n'était plus, vous n'en parleriez pas tant, vous le laisseriez dormir dans sa fosse; vous ne l'aimiez pas assez pour en garder si long-tems la mémoire.

M. Jouffroy lui-même est contraint d'avouer qu'il n'a pas encore rendu le dernier soupir; vous trouverez bien, dans son livre, qu'il a cessé d'être, et c'est par exemple la pensée dominante de deux articles intitulés : *Comment les dogmes finissent; de la Sorbonne et des Philosophes*[1]; mais cela fut écrit dans le *Globe* en 1825, et depuis le cadavre a marché; aussi l'auteur se contente-t-il plus tard de le déclarer *agonisant*[2], et se croit-il obligé en 1830 de terminer une leçon de morale par cette déclaration solennelle :

« La mission du christianisme est loin, bien loin d'être accomplie sur la terre; elle ne l'est pas même entièrement dans ce pays, que sa civilisation place à la tête de l'humanité; elle est plus loin encore de l'être dans les autres parties de l'Europe, et elle est à peine commencée dans le reste du monde. Ceux-là sont bien aveugles qui s'imaginent que le christianisme est fini, quand il lui reste tant de choses à faire; le christianisme verra mourir bien des doctrines qui ont la prétention de lui succéder. Tout ce qui a été prédit de lui s'accomplira. La conquête du monde lui est réservée, et il sera la dernière des religions[3]. »

Ainsi le christianisme était mort, puis il a été agonisant, et enfin le voici plein de vie; pour peu que cela continue, nous ne désespérons pas d'entendre M. Jouffroy confesser quelque

[1] *Ibid.* pages 1 et 20.
[2] *Ibid.* p. 485.
[3] *Ibid.* p. 491.

jour son immortalité. Il a dit, dans un morceau bien remarquable, et que nous avons déjà cité, sur l'état actuel de l'humanité : « Si on retranche les tribus sauvages qui n'ont point » encore été converties à un ordre de choses qu'on puisse appeler civilisé sans faire violence au langage, et qui, dans des » états de barbarie plus ou moins grossiers, sont répandues çà » et là sur la surface de la terre; si, dis-je, on retranche cette » partie de l'espèce humaine, encore étrangère à la civilisation, » on verra que le reste se groupe, à très-peu d'exceptions près, » en trois grandes familles, qui sont les nations chrétiennes, » les nations musulmanes et les nations brahminiques; le » christianisme, le mahométisme et le brahminisme sont les » trois grandes écoles, les trois grands systèmes de civilisation » qui se partagent tout ce qui n'est point barbare sur la terre.

» L'école musulmane occupe l'Asie occidentale, le nord et » l'orient de l'Afrique, jusqu'à une profondeur inconnue. L'é» cole brahminique possède l'Asie orientale et les grandes îles » qui la bordent au levant et au sud. L'école chrétienne em» brasse l'Europe et l'Amérique; elle pénètre dans l'Asie par le » Nord et le Midi, elle a des colonies partout. Le reste de l'es» pèce humaine est sauvage ou ne compte pas.

» Environ deux cent trente millions d'hommes sont entraînés » dans le mouvement chrétien; le mahométisme en comprend à» peu-près cent vingt millions; le brahminisme, dans ses diffé» rentes sectes, deux cent millions de barbares, formant le sur» plus des habitans de la terre. Ils sont tellement épars et cir» convenus, que cette portion de l'humanité ne présente au» cune force et n'exerce aucune influence.

»..... C'est aux conquêtes du christianisme, que nous re» connaissons sa supériorité de vérité, comme on l'a fort bien » dit, et cette supériorité de vérité lui promet la domination » du monde..... S'il y avait quelque part sur la terre une » grande masse de peuples sauvages en contact, comme il y en » avait au nord et dans le centre de l'Asie au quatrième siècle, » on pourrait admettre la possibilité qu'un système se produi» sant tout-à-coup au sein de cette masse, agglomérât les peu» ples qui la composent, et se créât tout-à-coup une quatrième » civilisation, un quatrième centre d'attraction. Mais cette

»masse n'éxiste pas...... On peut donc considérer les trois »systèmes de civilisation existans comme les seuls qui puissent »avoir de l'influence sur les destinées du monde...... Or, les »faits prouvent que la civilisation chrétienne est la seule des »trois qui soit douée aujourd'hui d'une vertu expansive. En »effet, elle est la seule qui fasse des progrès aux dépens des »autres, et qui conquière les tribus sauvages à la civilisation. »Le Brahminisme n'a point ou peu de sauvages à civiliser..... »On ne remarque aujourd'hui dans le Mahométisme aucune »trace de ce prosélytisme si ardent chez les nations chrétiennes, »et qu'il eut aussi autrefois..... Si maintenant nous passons »au Christianisme, nous voyons qu'à l'exception des barbares »de l'Afrique, qu'il est toutefois sur le point de disputer au »mahométisme, il tient sous sa main tous les sauvages du »reste du monde...... La masse d'hommes appartenant au sys- »tème de la civilisation chrétienne, déjà supérieure à celles »qui appartiennent aux deux autres, a devant elle une pers- »pective immense d'accroissement, tant aux dépens de la partie »sauvage de l'espèce humaine, qu'en vertu de sa propre fécon- »dité..... Si maintenant nous considérons les conquêtes que »les trois systèmes font, ou paraissent devoir faire l'un sur »l'autre, nous trouverons de nouvelles preuves de la vertu ex- »pansive que la civilisation chrétienne possède exclusivement. »Ni le brahminisme, ni le mahométisme ne cherchent à péné- »trer dans les possessions chrétiennes. Le christianisme et sa »civilisation s'avancent de toutes parts avec ardeur, avec vo- »lonté préméditée, dans les domaines de Brahma et de Ma- »homet ; ils en méditent ouvertement la conquête [1].»

N'allez pas croire, je vous prie, que ces aveux arrachés à M. Jouffroy par la force de la vérité, tirent chez lui à conséquence, et qu'ils l'empêchent de nous dire froidement : « que »la génération nouvelle est indifférente, et, que sans savoir »précisément encore quelle sera sa direction, elle se promet »bien au moins de ne pas rentrer dans les vieilles ornières, et »de ne pas se renflammer pour les vieilles passions du catholi- »cisme [2] ; que l'humanité en voit maintenant les imperfections,

[1] *Ibid., de l'état actuel de l'humanité*, p. 103 et suivantes.

[2] *Ib., de la Sorbonne et des philosophes*, p. 41.

»est que ses lumières la forcent à se détacher de son dogme »pour en créer et en embrasser un autre; que ce besoin de »croyances nouvelles se fait déjà sentir dans les classes éclai»rées, et ne tardera pas à pénétrer dans les masses; que la ci»vilisation a fait passer le sceptre de l'autorité aux mains de la »raison; qu'enfin la mission du christianisme lui semble avoir »été d'achever l'éducation de l'humanité, et de la rendre capa»ble de connaître la vérité sans figure, et de l'accepter sans »autre titre que sa propre évidence; et que cette œuvre ter»minée dans un esprit, il est nécessaire que le christianisme »s'en retire [1].»

La conclusion de tout ceci est évidente et se présente d'elle-même : l'humanité tout entière doit demeurer ou venir sous la férule du christianisme, sauf quelques esprits supérieurs dont il a terminé l'éducation, et qui ne sont autres que M. Jouffroy et ses confrères en éclectisme; je vous en fais mon compliment, mais soyez donc tous aussi naïfs que lui, reconnaissez franchement la puissance de la religion et de sa domination future. Ils s'en garderont bien : entassant *stupidement* des ruines, ils s'en vont répétant leur éternel refrain : *Le catholicisme est mort.*

Il est mort! Tout ce qui a vie en ce tems est né de lui; ôtez au siècle tout ce qu'il lui a donné de science véritable, de poésie, d'éloquence, que lui reste-t-il? *Il est mort!* Il a plus de force que vos mille doctrines d'un jour; et la voix d'un de ses prêtres fait battre plus de cœurs que tous les ténébreux oracles des fils de la philosophie. *Il est mort!* S'il était mort, je croirais à sa résurrection; mais qui vous l'a dit?

Qui nous l'a dit? le monde entier : et n'entendez-vous pas vous-même. Les bouches innombrables du protestantisme en répandent la nouvelle en tous lieux, chaque matin quelque nouvelle religion le proclame; Châtel le répète, c'est chose convenue parmi nos philosophes.

Ah! ce sont là vos autorités? Quoi! les filles décrépites de Luther? Dès l'instant de leur naissance au 16[e] siècle, elles sonnaient déjà les funérailles de leur ennemi : l'enterrement est long à passer.

[1] *Ib.* pag. 683, etc.

Vous prononcez le mot de *nouvelle religion!* mais de quoi parlez-vous? De *St.-Simon* peut-être, de *Fourrier*, des *Templiers*? Ne profanez donc pas ce mot sacré de religion, et soyez sûrs que si l'incrédulité met jamais au monde un enfant qui promette de vivre et de grandir, nous l'écouterons lorsqu'il saura parler.— Châtel! c'est Châtel! Vous ne vous inclinez pas?—La philosophie anti-catholique? chaos confus et insondable d'individualités qui se croisent, se heurtent, se poussent, se foulent, se brisent et s'annulent; atômes crochus aussi bons à faire la vérité, que ceux d'Epicure à former le monde; entrepreneurs de Babels, qui, toujours bâtissant sur le sable mouvant de leur pensée aride, à jamais circonscrits et bornés à ses petites conceptions, n'ont derrière leur mince intelligence rien qui l'appuie, rien qui la soutienne, ni peuple ni Dieu : esprits malheureux! les uns noyés dans la boue d'un matérialisme infect, les autres perdus dans les vapeurs d'un ténébreux rationalisme; les meilleurs qui se croient de vastes âmes, parce qu'ils ont de grandes douleurs, et que l'éternelle justice les a condamnés au tourment d'avoir soif de foi, d'espérance et d'amour, sans qu'ils puissent jamais éteindre cette soif qui les brûle, sans qu'ils puissent jamais entrer dans cette cité des enfans de Dieu, autour de laquelle ils errent vainement, repoussant dans leur orgueil ceux que le Christ envoie pour montrer le chemin, et ne voulant à aucun prix y parvenir que par leurs propres forces et sur les ailes débiles de ce qu'ils nomment leur raison.

Et vous voulez que, sur la parole de ces gens qui jamais n'eurent la moindre intelligence de ce qui est social, de ce qui est divin, je croie à la mort de mon Église, à la mort de ma mère! non! non! produisez d'autres témoins, passez la mer, demandez au roi, chef de l'église anglicane; allez au nord, interrogez l'empereur, pape de la religion grecque; arrêtez-vous en Allemagne, prenez l'avis de tous ces roitelets, vicaires du libre examen; ils ne sont pas suspects, peut-être avoueront-ils que si le catholicisme était mort, ils ne lui feraient pas une si rude guerre, et s'abstiendraient d'employer contre lui, au-delà du Rhin, les persécutions philosophiques à la Joseph II; en Irlande, la misère et la servitude; en Pologne, les confiscations [1]; écoutez

[1] Voyez les divers articles insérés dans la *Revue européenne* sur l'Alle-

seulement vos bons amis de France; les plus haineux ne confessent-ils pas tous les jours, en gémissant, à la tribune, dans les journaux, partout, qu'il ne faut pas s'endormir, que la superstition n'est pas encore éteinte, que le prêtre a encore de l'action sur les âmes, et la vieille foi, du pouvoir sur les peuples[1]?

Ce n'est donc pas le monde entier qui assure la mort du catholicisme; ce n'est pas même tout le monde incrédule, quoiqu'une partie de ses fidèles se plaise, depuis bien des années, à en semer le bruit : l'assertion est singulièrement commode en effet, et abrège la discussion d'une façon admirable; il n'est plus besoin d'entrer dans le détail, d'étudier le dogme, la morale, le culte, l'histoire de l'église romaine; de la comparer d'un côté aux sectes diverses qui la combattent, de l'autre aux traditions impérissables de l'humanité; et l'on peut, s'occupant à l'aise des croyances sublimes du Monomotapa et de la Cochinchine, des cultes barbares, nègres ou sauvages, de Bouddha, de Brahma, de Camba-Liaugouli, négliger la doctrine qui créa le monde moderne, civilisa nos aïeux, bâtit nos villes, défricha nos champs; qui, avec la foi *et la science*, le génie et la vertu, nous donna la liberté, et, mêlant en si grand nombre des jours de fête et de gloire à la vie de nos pères, leur donna tout ce qu'ils eurent de joie, de bonheur et de paix. A quoi bon, s'il vous plaît, s'enquérir du Christ! il est mort, nous dit-on, il est mort; cela répond à tout, cela tranche tout; faits et traditions, preuves et raisonnemens, miracles même et prophéties, science et foi, raison et autorité, tous les efforts, tous les flots de l'esprit humain viennent expirer impuissans contre cet impitoyable et immobile axiôme, *il est mort*, que le plus ignare peut objecter au plus docte, le plus faible au plus fort, le plus simple au plus élevé, le plus petit au plus grand homme; car il est assurément à la portée de tous, et *des insuffisans comme des habiles*, pour employer ici la moqueuse expression d'un philosophe très-suffisant en vérité[2].

magne; voyez aussi le *bref* adressé à l'*archevêque et aux évêques* de la province ecclésiastique du Rhin, sous la date du 30 juin 1830.

[1] *Montlosier*, *Dupin*, le *Constitutionnel*, etc., etc.

[2] M. Lerminier n'est pas de ceux qui croient le catholicisme mort; à son avis, *il vit et respire...., mais il ne vivifie plus la terre, c'est la décré-*

Eh bien ! vous avez raison, une doctrine morte n'est pas une doctrine qui puisse régénérer les hommes, et c'est pourquoi je vous supplie, vous tous qui n'êtes pas catholiques, de laisser dans leur pourriture vos sectes, vos philosophies d'un jour ; car la vie n'est point en elles, et certes, vous aurez beau cacher leur néant sous ces mots sacrés de sagesse et de religion, vous ne pourrez la leur rendre, pas plus que ne rend son âme au cadavre, le linceul magnifique dont on le recouvre, le mausolée superbe où on l'ensevelit.

Je ne vous ai pas crus, vous ne me croyez pas ; la question est donc de savoir à quelles marques, à quels signes, on distingue une doctrine forte et vivante, d'une doctrine morte et usée.

A la richesse ! à la puissance ! non, Jésus n'est ni riche ni puissant ; il ne possède ni trésors ni soldats, il n'a à son service ni banquiers ni généraux, et il ne porte point de couronne ; à Jupiter appartenaient la couronne, les impôts, les légions, la bourse et l'épée, et pourtant Jupiter se meurt au capitole, pendant que Jésus, parti du calvaire, marche à la face du monde, plein de force et de vie.

Au nombre ! non, encore ; Jésus n'a que douze disciples, et l'univers surpris le voit grandir chaque jour ; Jupiter compte les siens par millions, il touche à sa dernière heure.

A la gloire ! non plus ; Jupiter en resplendit et expire ; Jésus, au lieu d'elle, revêt l'ignominie, l'opprobre, la honte, et voilà que la terre se tait devant lui.

A la sagesse humaine ? au talent ? au génie ? pas davantage : Jupiter a confié sa cause à de beaux et puissans esprits ; mais leur parole est impuissante à ranimer sa froide et stérile poussière ; Jésus envoie contre eux douze pauvres pêcheurs, et le

pitude d'un grand corps lent à mourir... Aussi, ajoute-t-il d'un ton impératif, *que l'Église épure ses croyances et les rapproche des progrès de la vérité....* Figurez-vous donc l'Eglise de J.-C. prenant pour pédagogue M. Lerminier, qui lui apprendra que *sa règle est uniforme, et qu'elle peut être appliquée partout par les insuffisans comme par les habiles;* ce qui doit l'engager sans doute à fabriquer quelque règle nouvelle que les habiles seuls puissent appliquer. Voyez, dans la *Revue des Deux-Mondes*, la *lettre à un Berlinois* sur l'Eglise catholique.

Verbe divin qui les inspire, change le cœur aux nations, et refaisant les coutumes, les idées, les mœurs des peuples, transforme l'humanité dégradée du vieux monde en l'humanité sainte et pure du monde chrétien.

Cependant, si vous y tenez, on ne récusera ni le génie, ni la sagesse, ni la multitude, ni la gloire; l'avantage du nombre est encore à la foi catholique : quel nom a retenti plus haut, plus long-tems que le sien sur la mer des âges? et dans toute l'Europe, n'est-ce point parmi ses fils, que les lettres et les arts, la philosophie, la poésie, la science, prennent aujourd'hui leurs princes et leurs rois [1]?

Ces marques, toutefois, sont trop incertaines; toute secte peut dire qu'elle sera nombreuse un jour; qu'elle montera tôt ou tard dans le char de la gloire; que le talent, la science, le génie, lui viendront; et même choisissez la plus sotte : le moyen, je vous prie, de lui prouver qu'elle n'a pas d'esprit? Enfantin se croit Dieu, et Châtel un grand homme.

Tout être manifeste sa force et sa vie par des œuvres analogues à sa nature et à sa puissance; l'œuvre individuelle prouve l'homme, l'œuvre divine prouve Dieu; l'œuvre sociale, l'existence et la virilité de la religion qui la conçut et sait l'accomplir. J'appelle œuvres sociales, toutes celles qui tendent à l'amélioration de l'humanité, à l'expiation de ses crimes, à la guérison de ses maladies, au soulagement de ses misères, au perfectionnement de ses vertus, à l'extirpation de tout ce qui est mal en elle, à la glorification de tout ce qu'elle a de bien : or quel autre que le catholicisme travaille à tout cela dans le monde? quel autre en a fait comme lui son unique but? Je suis coupable, la philosophie m'amènera le remords, peut-être, mais le répentir n'habite que l'église romaine; car, là seulement, il peut trouver un trésor inépuisable de pardon. Où l'offensé, le faible, le pauvre, rencontreront-ils autre part l'oubli des injures, la patience,

[1] Faut-il rappeler au lecteur les noms de *Micali*, *Manzoni*, *Pellico*, etc., en Italie; *Baader*, *Gœrres*, etc., en Allemagne; *Lingard*, *Daniel O'Connel*, etc., en Angleterre; quant à la France, chacun a sur les lèvres le noms de nos grands poëtes, de nos grands philosophes, de nos grands écrivains.

la résignation? où le puissant, le fort, le riche, la commisération, la charité, l'aumône? où le cœur brûlé par le feu des passions, ira-t-il puiser une eau qui les éteigne, et qui lui donnera des armes pour tuer ces monstres qui dévorent l'âme? La philosophie l'exhortera sans doute au combat, à la résistance, mais, seul, le prêtre catholique fera descendre en lui un secours divin.

Tout ceci, dites-vous, est fort mystérieux; d'ailleurs, je le nie ou l'ignore.

Le nier, à la bonne heure, mais l'ignorer, je vous en défie : tout le monde le voit, tout le monde le sait : à mesure que le catholicisme s'éloigne, les lieux maudits qu'il abandonne sont à la fois envahis par le désespoir que suit le suicide, les divisions et la haine que la calomnie et le meurtre accompagnent, l'égoïsme et la dureté des grands qui enfantent aussitôt l'avilissement et la misère des pauvres, source intarissable de rapine et de sédition. La corruption arrive à la suite, la corruption infecte, sans honte et sans frein, souillant de ses mains immondes jusqu'à l'enfant dans le berceau, jusqu'au vieillard près du cercueil.

Voit-on rien de pareil dans les pays où la religion est encore respectée, florissante? le dégoût de la vie y est-il si général, l'union et la paix si rares, les populations aussi turbulentes et factieuses, les riches impitoyables, les pauvres abandonnés? la jeunesse n'y est-elle pas pure, l'homme chaste, la femme sainte?

Cela ne prouve rien, je le sais; est-ce que nous comprenons quelque chose à tous ces miracles? la magnificence de la nature matérielle frappe nos sens, elle nous révèle un dieu tout-puissant et tout bon; nous lisons dans les cieux le nom du Seigneur, et l'univers nous semble un hymne à sa gloire; mais l'âme humaine est pour nous un livre fermé; son union mystérieuse avec le Verbe éternel, nous est un incompréhensible spectacle; et stupidement immobiles, nous regardons, sans qu'elles touchent notre esprit, les grandes choses que notre puissante religion opère sans cesse en elle; car un vice corrigé, une passion éteinte, une faiblesse vaincue, un degré de plus de force dans la volonté, de lumière dans l'intelligence, sont

visiblement autant de prodiges; et pour qui sait un peu l'humanité, cette influence merveilleuse du culte catholique sur les cœurs, prouve aussi pleinement son immortalité, sa vie divine, sa force régénératrice, que la beauté de l'univers, l'existence de son créateur; mais il est des hommes qui ne savent lire ni dans le livre de l'âme ni dans celui des cieux, et n'entendent les harmonies ni dans ce monde ni dans l'autre.

Encore d'autres merveilles : voyez ces contrées séparées de l'église, ces populations qui l'abandonnent; là ni plaisir ni jouissance que pour les heureux du siècle; le reste ne sachant ce que c'est, incessamment courbé vers la terre, et condamné à différens travaux, mène une vie de monotones et cruelles souffrances : chez les catholiques, au contraire, le peuple, les pauvres, ont leur part des joies comme des douleurs, l'espérance se tient auprès d'eux, montrant le saint jour du repos qui vient essuyer la sueur de leurs visages, et relever leurs fronts vers le ciel; tandis que plus loin apparaissent les gracieux jours de fêtes, qui s'enlaçant aux jours de peine et de travail, en cachent la chaîne sous leurs douces fleurs; et ce repos, ces fêtes, ce bonheur, sont pour tous. Les riches, les grands ne peuvent les dédaigner, il faut qu'ils se réjouissent avec le pauvre pour apprendre à pleurer avec lui; car la religion le sait, quand on a partagé le pain de l'allégresse, il est bien difficile qu'on ne partage pas aussi le vin amer de l'affliction.

Voyez encore hors de l'église, personne qui se voue au Tout-Puissant, personne qui lui consacre les mouvemens de son âme ou les chants de son cœur, personne qui lui donne ses travaux ou ses veilles, ses biens ou sa vie; tous sont occupés du monde et de ses convoitises; il semble que la terre ne tient plus au ciel, que la prière est détachée de Dieu, *prego da Dio disgiunto* [1], que les hommes ont perdu la mémoire de leur créateur; aussi rien pour le prochain, rien pour le malheureux, rien pour le pauvre; d'aumône, de pitié, de consolation, de charité, point d'autre que celle qui s'impose, se paie, se vend et s'achète. Dans l'église, quel autre spectacle! ici des chœurs

[1] Dante.

immortels de femmes et d'hommes vierges qui, retirés dans la solitude, immolant à Jésus-Christ leur jeunesse et les vaines délices du monde, appellent incessamment sur le peuple les bénédictions d'en haut par des cris de louange et d'amour; forêts des hautes montagnes, leur cîme attire sur les humbles vallées, la rosée féconde, en même tems qu'elle les préserve du torrent impétueux qui ravage, du tonnerre qui incendie, de l'ouragan qui bouleverse et détruit. Là d'autres saintes demeures où les sacrés cantiques sont perpétuellement interrompus par l'aumône d'une éducation chrétienne, que font aux enfans du peuple d'héroïques religieuses, des frères non moins admirables, sans vouloir d'autre prix d'une vie donnée tout entière à cette noble tâche, que le bonheur d'avoir servi l'humanité pour l'amour du fils de Dieu. Mais qui dira les grandeurs et la gloire de ta fille, ô Vincent de Paule! qui dira les amertumes qu'elle adoucit, les ennuis qu'elle charme, les douleurs qu'elle apaise, les misères qu'elle soulage, la paix qu'elle répand, les joies qu'elle donne? sectes rivales du catholicisme, philosophies qui le dédaignez, accourez toutes, il vous défie: la sœur de charité, voilà son ouvrage; qu'avez-vous fait de semblable pour la consolation et le bonheur des hommes?

Et le prêtre! le prêtre, providence du pauvre! lumière de l'ignorant! consolation de l'affligé! refuge du pécheur! le prêtre, qui dans nos villes et nos campagnes, sauvant les classes malheureuses de l'ignorance et de la corruption, seul, adoucit leurs passions et leurs mœurs; seul, leur donne quelque connaissance de Dieu, de l'âme et du ciel! le prêtre qui aime le peuple et vit avec lui; qui, ainsi qu'un ange à l'égard de l'âme sur laquelle il veille, l'accueille au seuil de la vie, le suit jusqu'à la tombe, l'élevant aux cieux chaque fois qu'il vient à s'incliner vers la terre! le prêtre qui calme ses haines, console ses douleurs, purifie ses joies, sanctifie ses amours! le prêtre que rien ne peut éloigner des misères humaines, ni la crainte de la mort, ni la pesanteur de la vie, ni les chastes délices des choses célestes, ni les violences qu'inspire l'enfer, ni la dureté des tems qui s'écoulent, ni l'incertitude de ceux qui viendront, ni rien ici-bas; le prêtre que grandissent les calamités et la tempête; que la peste elle-meme ne fait pas

reculer! le prêtre qui crée le chartreux pour aller sur la montagne sauver les voyageurs, ou le trapiste pour féconder la terre, travailler de ses mains, et contraindre l'industrie mondaine à s'avouer vaincue [1]; le prêtre qui, au fond d'autres solitudes, dérobant son humilité au soleil de la gloire, laboure péniblement du matin au soir le champ fertile mais épineux des lettres et de la science; le prêtre qui s'enferme avec le pauvre insensé, pour le soigner et le servir, ou vend sa liberté à l'infidèle pour assurer la sienne au malheureux captif! le prêtre qui, laissant la famille, l'amitié, la patrie, erre sur les mers et parcourt les mondes pour acheter de son sang quelques âmes à Jésus-Christ!

Prêtres du doux Sauveur, laissez-moi me jeter à vos pieds, et baiser le bord de votre robe sainte! Heureux le corps que couvre ce vêtement sacré! heureuses les lèvres qui appellent au milieu des hommes leur frère et leur Dieu, les mains qui portent aux bouches chrétiennes cette nourriture *ineffable*! Ah! elles sont vraiment dignes d'envie, vos intelligences qu'illuminent les divines clartés; vos volontés auxquelles cèdent les plus indomptables passions; vos âmes que l'amour inonde, vos paroles qui ont la puissance de changer les hommes, les nations et tout l'univers!

Et vous, ô incrédules! venez maintenant, riez, moquez-vous, répétez que le catholicisme est mort et ne peut plus rien pour le salut et la régénération des hommes; mais voici le prêtre! tuez-le! car, je vous le dis, tant qu'il habitera la terre, vos prophéties de dégradation et de ruine ne sauraient s'accomplir; avec lui, près de la pauvre humanité, sera toujours l'espérance.

Ainsi donc, c'est en vain que la philosophie l'espère, en vain qu'elle l'assure, *le christianisme n'est pas mort*; mais enfin est-il dans un état de maladie, et ses ennemis peuvent-ils prédire sa mort dans un avenir lointain? C'est ce que nous verrons dans un troisième article. [2]

JEAN D'AURE.

[1] Tout le monde sait que l'établissement de Melleray était devenu le plus beau dont la France pût se glorifier.

[2] Voir le 3e article au Tome IX, p. 106.

Histoire.

COURS D'HISTOIRE DES ÉTATS EUROPÉENS MODERNES;

PAR FRÉDÉRIC-SAMSON SCHŒLL.

Troisième et dernier Article[1].

DES FAUSSES DÉCRÉTALES.

Origine des fausses Décrétales.— Diverses collections de canons.— Recueil d'Isidore Mercator.— Il y a des pièces fausses.— Elles ont été adoptées par défaut de critique, non par dessein de tromper.— Leur succès prouve qu'elles n'ont rien innové.— Témoignages du règne de Charlemagne.

Je demande aux lecteurs la permission de prendre congé de cet immense ouvrage. J'y trouverais, depuis le 9e siècle, plus de concessions à prendre que d'erreurs à combattre, et j'aurai d'ailleurs plus d'une occasion d'y revenir indirectement dans les diverses parties d'histoire ecclésiastique qu'il peut être utile de traiter. Il importait surtout de rectifier le point de départ adopté par l'auteur, et de dissiper cette vieille fable protestante de l'ancienne et obscure faiblesse du Saint-Siége; on avait réussi à en faire depuis long-tems un préjugé historique; le simple récit des principaux événemens a démontré que la vérité est précisément le contraire[1]. Pour achever la tâche que je m'étais prescrite, il ne me reste plus qu'à éclaircir la nébuleuse influence attribuée aussi sans hésitation aux *fausses décrétales*. Nous sommes en France, il en faut convenir, un singulier peuple; nous admettons avec une incon-

[1] Voyez les *Annales*, n° 46 ci-dessus, p. 267; et n° 37, tome VII, p. 17.

cevable facilité, tout ce qui nie, tout ce qui fronde, tout ce qui contredit, avec la moindre apparence d'érudition : aussi en doit-on tirer quelque espérance aujourd'hui ; ne fût-ce que par vicissitude, il nous prendra à la fin fantaisie de juger réellement nous-mêmes, et l'esprit de contradiction nous ramènera à la vérité.

En général, on ne voit qu'un côté des choses ; on étudie l'histoire, quand on l'étudie, par découpures, sans suite, sans ensemble. L'ancienne manière de l'écrire, d'en morceler l'esprit en petits ou longs chapitres de considérations et d'anecdotes : cette manière, fort en vogue au siècle dernier, et si commode pour l'ignorance des lecteurs et des auteurs, a mis le comble à la prévention de nos idées. Ainsi jamais on ne nous parle des *Décrétales* que hors de leur place, hors du cadre des événemens contemporains et antérieurs [1]. On ne fait nulle attention à l'époque qui a préparé ce recueil fameux : il ne sera donc pas inutile de retracer en peu de mots ce que nous dit l'histoire de tous les recueils de canons qui furent réunis à cette époque, et de l'état général de l'église chrétienne.

Dès le règne de Charlemagne on s'était occupé beaucoup de travaux de ce genre, et même long-tems auparavant. Il s'était fait déjà vers le milieur du 6e siècle deux *collections de canons*; l'une pour l'orient par *Jean-le-scholastique*, et Justinien l'autorisa ; l'autre pour l'occident par *Denys-le-Petit*, à laquelle il ajouta les *Décrétales* ou *lettres dogmatiques des papes*. Vers le même tems, peut-être même auparavant, circulait en Espagne une autre collection, antérieure conséquemment à S. Isidore de Séville, et qu'on lui attribua par la suite. Selon le père Burriel [2], cet évêque en réunit véritablement une, qui exis-

[1] Les lacunes énormes, le manque de méthode et les préjugés, sont les défauts évidens du peu d'ouvrages qui portent en France le nom d'*histoire ecclésiastique*. L'auteur de cet article s'est attaché depuis long-tems à cette étude. Il pense que le tems est venu de montrer enfin le christianisme tel qu'il est et qu'il a toujours été. Il espère ne pas tarder beaucoup à publier un premier travail, qu'il veut surtout rendre utile par sa forme, son exactitude et sa plénitude.

[2] Voir sa *lettre sur les décrétales*, insérée dans le *Journal étranger*, septembre 1760.

terait encore. Il n'est pas du moins démontré que S. Isidore n'ait pris aucune part au recueil qui porta plus tard son nom, qui s'accrut de divers supplémens, empruntés en partie à Denys-le-Petit, de Décrétales postérieures et de conciles tenus après S. Isidore. Ce recueil, dit M. Schœll, fut porté en Gaule vers le 8ᵉ siècle, et il y en a encore des copies écrites à cette époque.

Vinrent ensuite les 36 *canons de S. Boniface*, au milieu du même siècle. A ces réglemens particuliers, qui ne peuvent se comparer avec les collections précédentes, se rattache cependant un fait intéressant. La publication de ces canons paraît avoir suivi le 5ᵉ concile de Germanie, où S. Boniface fit lire les quatre premiers conciles œcuméniques et souscrire aux évêques rassemblés une profession de foi, qu'il envoya au pape Zacharie. Ce fut l'occasion d'une lettre du pontife à treize évêques de Gaule.

« Votre foi, dit-il, et votre union avec nous est précieuse, » et connue de Dieu et des hommes. Depuis que vous êtes re- » tournés à St. Pierre, le prince des apôtres, *que Dieu vous a* » *donné pour maître*, vous ne faites plus, par la grâce de Dieu, » qu'une même société et un même bercail...... Vous avez *en* » *notre place* le très saint-archevêque, notre frère Boniface, lé- » gat du siége apostolique; montrez votre constance contre tous » ceux qui ont des sentimens contraires. »

Cette résistance momentanée de quelques-uns, sur laquelle on n'a pas d'autre indication, avait probablement pour cause la légation apostolique conférée à S. Boniface pour la Gaule comme pour la Germanie.

Mais quelle que fût cette petite et courte division, elle sert à constater dans ce tems même l'obéissance générale de l'épiscopat Gallo-Franc au St.-Siége et à la juridiction intermédiaire d'un légat; et cependant on était peu accoutumé jusqu'alors à cette intervention. Les métropolitains de Gaule n'avaient jamais été puissans, et nul d'entre eux, pas même celui d'Arles, n'avait reçu du St.-Siége avec le *pallium* une primatie entière et permanente; on communiquait directement avec Rome.

On commençait à s'occuper de la réforme des abus. Pepin-le-Bref, non encore roi, en 747, adressa au pape une consul-

tation sur plusieurs points de discipline. Zacharie VII répondit par 27 articles pris dans les anciens canons et *dans son autorité apostolique*, comme il le dit lui-même. Charlemagne, qui fit bien plus encore que son père, remporta précieusement de son premier voyage à Rome, en 774, une collection assez considérable. C'était un présent d'Adrien Ier; il y avait rassemblé les canons des conciles d'Ancyre, de Néocésarée, de Gangres, d'Antioche, de Laodicée, de Sardique, de Carthage et des autres conciles d'Afrique.

Charlemagne veilla, dit M. Guizot[1], à l'observation de ces canons, et en fit dresser de nouveaux. Il portait la même vigilance sur les affaires de l'église, que sur celles du gouvernement; non-seulement 33 conciles se tinrent sous son règne dans son empire, mais ses *capitulaires* sont remplis d'instructions et de réglemens ecclésiastiques. Il fit perfectionner les *livres de liturgie*, rédiger en grand nombre des *pénitentiels*, et publier des *recueils d'homélies*. On sait tout ce que son zèle entreprit et exécuta pour relever les études et répandre l'instruction parmi les grands, le peuple même, et surtout dans le clergé. On mit donc à cette époque une grande activité et une application constante à connaître et à réunir tous les documens de discipline. On cite parmi les travaux de ce genre la *collection de 80 canons* présentée ou reçue à Rome par Engelram, évêque de Metz en 784. Voici quelques-uns de ces canons qui nous font connaître quelle était alors la suprématie de l'église de Rome.

« 3. Nul évêque accusé de quelque crime que ce soit ne peut être entendu ou poursuivi, sinon dans un concile légitime, convoqué par l'autorité du St.-Siége, à qui, par l'ordre du Seigneur et les mérites de St Pierre, a été donnée une autorité spéciale pour assembler les conciles. »

« 20. Si le métropolitain et les autres juges sont suspects à l'évêque accusé, qu'il soit jugé par le primat ou par le Pape. »

« 23. Si un évêque accusé appelle au Pape, il faudra s'en tenir à ce que le Pape aura jugé. »

« 39. Les ordonnances contraires aux canons, aux décrets des Papes ou aux bonnes mœurs, sont nulles. »

[1] *Cours d'histoire.*

« 56. Le souverain Pontife ne sera jugé par personne, parce que le Seigneur a dit que le *disciple n'est pas au-dessus du maître.* »

Cette collection se répandit rapidement dans la Gaule, et si l'on veut mettre pour quelque chose dans ce succès le mérite d'Engelram et sa charge d'archi-chapelain, dans laquelle il venait de succéder récemment à S. Fulrade, je suis un peu de cet avis, mais dans un sens tout autre que celui qui semble se présenter d'abord.

Si l'on s'en rapporte à Hincmar, qui vivait dans le siècle suivant, et qui n'estimait guères les canons d'Engelram, ce serait précisément vers ce tems qu'aurait paru la *Collection du faux Isidore;* cet ouvrage apporté d'Espagne en Germanie, aurait été accrédité par Riculfe, archevêque de Mayence, que quelques-uns même en ont cru l'auteur. Mais on convient que ce ne sont pas là les fausses Décrétales. Toutefois il faut noter cette deuxième grande collection venue d'Espagne en Germanie, et qui obtint en Gaule un grand crédit.

En 802, dans une assemblée générale au champ de Mai d'Aix-la-Chapelle, où assista un légat du St.-Siége, les évêques lurent, par ordre de l'empereur, un recueil de tous les canons, et promirent de les observer; l'empereur leur en fit remettre à chacun une copie.

Enfin « entre les années 820 et 849, on voit paraître tout-à-» coup, dit M. Guizot [1], toujours sous le nom de St. Isidore, » une nouvelle collection de canons beaucoup plus considéra-» ble. C'est dans le nord et l'est de la Gaule Franque, dans les » diocèses de Mayence, Trèves, Metz, Reims, etc., qu'on la » rencontre d'abord; elle y circule sans contestation; à peine » quelques doutes percent çà et là sur leur authenticité; elle » acquiert bientôt une autorité souveraine. C'est la *collection* dite » *des fausses Décrétales.* Elle a reçu ce nom, parce qu'elle contient » une multitude de pièces évidemment fausses, et porte tous » les caractères d'une fabrication mensongère. Elle commence » par 60 *lettres des plus anciens évêques de Rome,* depuis St. Clé-» ment jusqu'à Melchiade, c'est-àdire, de l'an 91 jusqu'à l'an » 314, lettres dont aucun monument n'avait encore fait men-» tion, et dont la fausseté éclate au premier coup-d'œil. Les

[1] *Cours d'histoire*, tome III, leçon 26.

» papes des trois premiers siècles s'y servent continuellement » de la traduction de la bible de St. Jérôme, faite à la fin du » 4e siècle; ils font allusion à des ouvrages du 6e et du 7e siècle. » La fabrication en un mot ne peut plus être aujourd'hui révo- » quée en doute par aucun homme de quelque instruction et » de quelque sens..... On l'a attribuée à Benoît, diacre de » Mayence, qui a fait la *seconde collection des Capitulaires*...... » Elle se répandit rapidement; beaucoup la prirent pour l'an- » cienne collection déjà connue sous le nom d'Isidore; d'autres » la croyant nouvelle, ne songèrent seulement pas à en exa- » miner le contenu. »

Selon M. Schœll [1], « elle ne peut remonter au-delà de 829, » puisqu'on y trouve des passages empruntés mot pour mot des » actes du concile de Paris de cette année...... Elle est *citée* » pour la première fois dans une lettre de Charles-le-Chauve » aux évêques assemblés à Cressy ou Kiersy en 857. Benoît, » diacre de Mayence, qu'on a soupçonné de l'avoir forgée, l'in- » séra du moins dans une *collection des capitulaires* qu'il pu- » blia. »

On ne sait au vrai ni l'éditeur ni l'auteur de ce nouveau recueil, hors duquel on ne retrouve aucune trace d'Isidore Mercator ou Peccator: ce pseudonyme n'a probablement jamais existé; il est vraisemblable aussi que le diacre Benoît ou l'auteur quelconque de cette compilation a pris à la collection Espagnole non-seulement le nom d'Isidore, mais le premier fonds de son travail; car on ne peut prétendre que tout y soit faux : Marchetti et Muzzarelli, tout en passant condamnation sur ce recueil, on très-justement fait cette remarque. J'adopte également leur conjecture qu'il y eut là-dedans plus d'ignorance que d'imposture. Le peu de critique du tems peut très-bien expliquer, sans dessein de tromper, les additions, les interpolations et les bévues; il n'est pas même certain que les pièces reconnues fausses et qu'on doit nécessairement rejeter, le soient réellement; car ne s'est-il pas perdu depuis cette époque beaucoup de monumens sacrés et profanes? témoin la *République de Cicéron*, que les recherches de l'abbé Mai n'ont pu rétablir en entier, et que l'on avait complète au 9e siècle.

[1] *Cours d'histoire*, tome 1, liv. 1er, ch. 9.

Si les contemporains et ceux qui suivirent durant plusieurs siècles ne furent pas assez habiles pour discerner la fausseté de tant de documens, celui qui les rassembla ne pouvait l'être davantage : on ne voit pas que lui imputer une falsification volontaire c'est lui attribuer une supériorité de savoir évidemment impossible. Quoique ces réflexions ne soient peut-être pas inutiles, peu importe après tout le pauvre anonyme et son ouvrage; il s'agit surtout des conséquences, et de ce côté tout est clair et facile.

Ceux qui ont bien voulu lire nos deux articles précédens, et qui ne se sont point jusqu'à présent occupés de cette question, seront bien surpris quand ils sauront qu'on reproche au diacre Benoît d'avoir changé toute la discipline de l'église et son gouvernement, en introduisant trois principes inconnus: les *appellations au St.-Siége, sa souveraine juridiction sur les évêques et sur les conciles*, c'est-à-dire, en d'autres termes, d'avoir dénaturé le pouvoir spirituel, sapé les règles fondamentales de l'église, et fait prévaloir contre elle les portes de l'enfer, malgré la promesse donnée à Pierre. Heureusement il n'y a pas d'absurdité plus facile à réfuter. Ces trois prérogatives du St.-Siége n'ont jamais été plus fortement exercées qu'au commencement par St. Clément, St. Anicet, St. Victor, St. Etienne, St. Jules, St. Innocent, St. Léon; les faits sont nombreux et évidens.

Mais il y a plus: quand les faits auraient manqué à la tradition, j'oserais dire que le succès des fausses Décrétales serait tout seul un fait décisif, une preuve invincible contre les prétendues innovations qu'on leur impute: que Benoît ait été un ignorant ou un imposteur, il n'a point cependant falsifié la doctrine hiérarchique; qu'il l'ait appuyée par des pièces de son invention, ce serait une indigne et sotte fourberie; mais encore une fois, puisque son recueil a été admis au point de faire loi pendant si long-tems, c'est qu'il ne contenait rien au fonds de contraire aux coutumes et aux sentimens de l'église.

En effet, eût-il paru à l'époque de la plus grande dégradation intellectuelle, au 7e siècle, l'ignorance et la liberté des passions ne rendant pas les esprits plus souples, je ne verrais pas encore comment les évêques, dont le plus grand nombre étaient fort peu réguliers, eussent adopté facilement une juridiction si

gênante, dont jamais ils n'auraient jusque-là entendu parler. Mais au 8e siècle il y avait un grand zèle de science et surtout de science ecclésiastique; on vient de voir combien en particulier on s'appliquait aux recueils de canons. Il y avait donc une connaissance certaine de la discipline, des principes établis, que le 8e siècle communiqua au 9e, et qui ne permettaient pas qu'on fût trompé sur le fonds des choses, si on pouvait l'être sur les détails de critique. Comment donc n'aurait-on pas même aperçu les nouveautés des fausses Décrétales? Comment un recueil, dont on n'a jamais connu le véritable compilateur, conséquemment sans autre recommandation que son contenu, aurait-il pu subitement tirer l'évêque romain de l'égalité pastorale au spirituel, de la sujétion commune au temporel, et changer un métropolitain, ou patriarche tout au plus, en souverain pontife des évêques et des autres métropolitains auparavant indépendans? Une pareille révolution faite par une compilation pseudonyme toute seule, serait un événement unique, qui tiendrait du prodige et qu'on n'aurait pas encore assez admiré: une certaine année, à un lever de soleil, l'apparition des fausses Décrétales aurait fasciné tous les esprits, persuadé à tous ce qu'ils ne voulaient pas la veille, et aveuglé le monde chrétien pour six siècles. Car, encore une fois, on conçoit très-bien que ceux *qui prirent* ce recueil *pour l'ancienne collection déjà connue sous le nom d'Isidore,* et ceux *qui* la crurent nouvelle, *ne songèrent pas à* en *examiner* le travail; mais quant à la doctrine, il fallait bien l'examiner pour l'appliquer au besoin.

Et la preuve que les évêques l'ont examinée, c'est qu'ils l'ont soutenue avec empressement. Le motif qu'on donne de cet empressement est très-vraisemblable et très-naturel, sans pourtant rien expliquer. « Cette collection, dit M. Guizot, n'était point rédigée dans l'intérêt exclusif de la papauté. Elle semble même plus spécialement destinée à servir les évêques contre les métropolitains et les souverains temporels..; et ainsi l'intérêt du moment, sans prévoyance de l'avenir, emporta l'assentiment des évêques [1]. » D'accord; mais ils devaient voir aussi que cette

[1] M. Guizot, *Cours d'histoire*, tome III.

protection de l'épiscopat contre les métropoles, appartenait également au clergé inférieur contre l'épiscopat, et il y avait de quoi refroidir leur zèle; mais les métropolitains qui n'y trouvaient pas leur compte devaient réclamer; mais les souverains temporels devaient mettre bien plus encore d'opposition; cependant évêques, métropolitains, princes, tous ont donné tête baissée dans les fausses Décrétales! et lorsqu'Engelram, l'ami, le chapelain de Charlemagne, publia ces canons que j'ai rapportés, et qui avaient ainsi déjà fait connaître les nouveautés d'Isidore cinquante ans avant lui, personne ne dit mot; pas un métropolitain ne s'éleva contre, et Charlemagne, qui avait tant à cœur d'établir l'autorité métropolitaine, ne se fâcha point! voilà qui est bien singulier!

Dira-t-on que ce fut Charlemagne lui-même qui disposa les choses à dessein ou par mégarde pour l'accroissement du St.-Siége? Cette idée n'est pas plus soutenable. On s'est plu assez souvent à remarquer que Charlemagne s'était réservé la souveraineté sur Rome et sur les terres même de la donation, dès avant son sacre impérial. Cela est vrai. — Les papes étaient sous la domination administrative; leur intronisation ne pouvait avoir lieu sans son consentement; ses commissaires surveillaient Rome comme les autres cités, et le jugement des assassins de Léon III suffirait pour prouver que Charlemagne n'avait pas prétendu rendre les papes ni les Romains indépendans. Il est certain, au contraire, que jusqu'à Charles-le-Chauve, ils demeurèrent pour le temporel dans une assez étroite dépendance des princes Carlovingiens; j'ajouterai même, parce que le vrai n'est jamais nuisible au vrai, que la puissance spirituelle du St.-Siége a plutôt été contrainte que favorisée par Charlemagne.

M. Guizot a vu à merveille, et je crois le premier, que Charlemagne fut un monarque absolu, par position, si l'on veut autant que par caractère; mais enfin il agit sans cesse en maître, et particulièrement dans les affaires de la religion. Aucun roi de France avant lui n'y avait mis une main si haute, et ne s'était mêlé avec une pareille volonté, de la discipline et du dogme [1],

[1] M. Guizot, *Cours d'histoire*, tome II, leçon...

de sorte que l'Église perdit sous son règne en liberté ce qu'il lui fit retrouver en régularité, en science et en distinctions. Il nommait lui-même les évêques, assemblait les conciles, faisait des réglemens ecclésiastiques, et beaucoup d'articles de ses capitulaires sont devenus des canons; l'activité de son génie s'étendait jusqu'aux moindres détails de la liturgie et de la correction des textes sacrés. Une intervention si générale *laissait* peu de place à celle du St.-Siége; ses relations même avec Adrien Ier et Léon III; l'amitié personnelle qui s'établit entre eux et lui, le zèle qui lui fit recueillir, sous le nom de *Code Carolin*, les lettres de leurs prédécesseurs à son aïeul, à son père et à lui-même; sa munificence, sa protection qui mettait Rome et le pape à l'abri du ressentiment de Constantinople; enfin la couronne impériale qu'il reçut de Léon III, tout cela lui donna dans l'église une autorité dont il n'y avait pas d'exemple depuis Constantin, et qui n'était pas même sans danger pour l'avenir. Sans doute, le chef de l'église reçut de la grandeur et de la familiarité du monarque un nouvel éclat extérieur, mais *si la dignité* brille alors davantage, le pouvoir se sent moins; le pontife agit moins directement, moins souvent, avec un ton moins ferme; il ménage les habitudes despotiques d'un ami souverain; il souffre l'impertinence des *livres Carolins* contre le 7e concile œcuménique et l'initiative du *filioque* ajouté au symbole; enfin, excepté la publication de ce concile, on ne voit guère à cette époque d'autre acte solennel de juridiction pontificale; et ces 46 ans de protection dominante, malgré tout ce qui s'y fit d'utile pour la discipline, n'en furent pas moins le premier échec du St.-Siége. L'avantage le plus apparent qu'il en ait retiré, la donation, a moins servi peut-être à l'indépendance temporelle du St.-Siége, qu'elle n'a excité contre lui la cupidité des princes. Après cela, on ne se jettera pas, je pense, dans une suppositon contraire, que les fausses Décrétales furent un commencement de réaction en faveur du St.-Siége, après la mort de Charlemagne. Outre qu'on n'affaiblirait nullement ainsi ce qui a été dit plus haut, il est certain d'ailleurs que ce prince, non plus que son siècle, n'a point démenti l'antique tradition de l'autorité spirituelle des papes, et qu'il l'a reconnue formellement.

En 775 Adrien Ier, donnant le *pallium* à Tilpin, archevêque de Reims, confirma par l'autorité de St. Pierre, les priviléges de cette église, et ordonna qu'elle demeurât métropole : « que personne, dit-il, ne présume, dans la suite, de vous » déposer, ni aucun de vos successeurs, sans un jugement canonique et *sans le consentement du pape, si on appelle au St.-* » *Siége...* » Il le chargea en outre d'examiner avec deux évêques et des *missi-royaux* les plaintes portées contre St. Lul, archevêque de Mayence.

En 786, Charlemagne consulta le même pape sur la manière de recevoir les Saxons apostats.

Dans un capitulaire de 789, il ordonnait aux moines de suivre le chant romain, pour mieux *conserver l'union avec le St.-Siége* et l'uniformité dans l'église.

Par le 8e canon du concile de Francfort, on termina une querelle de limites entre deux évêques, *d'après les décisions anciennes de Zozime, de St. Léon, de Symmaque et de St Grégoire* ; trois autres évêques qui avaient un différend pareil *furent renvoyés au jugement* du St.-Siége. Charlemagne notifia au même concile la dispense de *résidence* qu'il avait obtenue du pape pour son nouvel archichapelain l'évêque Hildebolde, comme auparavant pour l'évêque Engelram.

Lorsqu'on apprit en Gaule, en 799, l'assassinat de Léon III, Alcuin, consulté par le prince, lui répondit : « Il y a trois dignités supérieures dans le monde. La *première est la dignité apostolique*, qui gouverne le siége de St. Pierre.... La seconde est la » dignité impériale, qui commande à la seconde Rome... La » troisième est la dignité royale, où le Seigneur vous a élevé... » Vous êtes la ressource de l'église, le vengeur des crimes..... » Vous ne devez pas négliger de prendre soin de ce *chef* (le pape); » le mal *des pieds* est plus léger que celui de *la tête.* »

Charlemagne ne se contenta pas de donner appui au pape : il se rendit lui-même à Rome, et comme les conspirateurs avaient accusé Léon III de plusieurs crimes, il proposa dans une assemblée l'examen de ces accusations, *à quoi le pape consentait* : tout le clergé se récria : « *Nous sommes tous jugés par ce* » *siége, qui n'est jugé par personne ; c'est l'ancienne coutume.* Que » le souverain pontife nous commande, nous obéirons selon

» les canons.» Le pape répondit: «Je suis prêt, comme mes prédécesseurs, à me justifier par serment », et il le fit le lendemain publiquement, déclarant qu'il agissait *de son plein gré, sans avoir été ni jugé ni contraint, et sans vouloir faire loi pour ses successeurs*. Il y a encore quelque chose de plus : un capitulaire de 801 contient les paroles suivantes : « En mémoire du prince » des apôtres, honorons la sainte Eglise Romaine et le *siége* » apostolique ; afin que celle qui est *la mère de la dignité sacerdotale*, soit aussi notre maîtresse dans les choses ecclésiasti- » ques. Il faut pour cela conserver à son égard l'humanité et la » douceur pour supporter avec des sentimens de piété le joug » que ce siége nous imposerait, *fût-il en quelque sorte intolérable*.»

Certes, pour que Charlemagne permît et dît lui-même publiquement de pareilles choses, il fallait bien qu'il fût convaincu du divin caractère de cette suprématie spirituelle. Il est assez remarquable qu'un tel dominateur se soit accordé d'avance avec le diacre Benoit, et l'on ne pourra disconvenir qu'après un siècle si peu disposé à exagérer les droits du St.-Siége, et cependant si exact à les reconnaître, les fausses Décrétales n'ont rien introduit de nouveau.

EDOUARD DUMONT.



Histoire naturelle.

DE LA TAILLE DE L'HOMME,

ET EN PARTICULIER DE CELLE DES GÉANS.

Tel est le titre d'un article reproduit naguères par quelques journaux, et qui ne sera pas déplacé dans les *Annales*, parce qu'il touche d'assez près à la critique sacrée.

Quelques naturalistes ont étudié les lois que suivent les variations de la taille humaine, d'après les différentes races, l'état de civilisation, le climat et l'époque. En général, la taille des femmes est beaucoup moins variable que celle des hommes, et c'est à ces derniers seulement que s'appliqueront les remarques suivantes. Les voyageurs modernes, les navigateurs surtout, ont pris avec soin la taille moyenne des divers peuples qu'ils ont visités. Pour mieux fixer les idées à ce sujet, nous allons donner quelques-unes de ces mesures, en ne citant que les extrêmes.

Peuples de petite taille.

	Pieds.	pouces.
Boschimans montagnards	4	»
Esquimaux	4	»
Papous métis d'Offack	4	7
Kamtschadales	4	10
Tartares mongols	4	10

Peuples de grande taille.

	Pieds.	pouces.
Nouveaux-Zélandais	5	7
Caraïbes de l'Amérique méridionale	5	9
Habitans des Iles des Navigateurs	5	10
Patagons, les plus grands	6	»

Ainsi, la taille des peuples nains est de quatre pieds, et celle des peuples géans est de six pieds; la moyenne entre ces deux extrêmes est de cinq pieds. Mais, pour obtenir la vraie moyenne de la taille du genre humain, il faudrait mesurer dans chaque peuplade la même fraction du nombre des hommes qui la composent, et prendre la moyenne de tous les résultats. Ce genre de recherches se ferait aisément pour une nation en particulier, habitant une portion de la surface terrestre, séparée de toutes les autres par des barrières naturelles.

En suivant cette marche, qui a déjà fixé l'attention de quelques savans, on apprendrait enfin si la taille des hommes éprouve ou non quelque variation générale. Aujourd'hui, que les circonstances atmosphériques sont arrivées à un état stationnaire, il semble qu'il en soit de même pour tous les êtres organisés, en sorte que le genre humain possède un principe de vie capable d'entretenir à perpétuité certaines dimensions moyennes du corps, au milieu de toutes leurs variations accidentelles. Mais on peut croire aussi que ce principe se fortifie, ou bien qu'il s'affaiblit d'une manière continue, ou enfin qu'il doit avoir une marche ascendante et descendante, analogue à celle de chaque individu en particulier. Tout le monde sait que l'on n'a point encore trouvé de corps humain à l'état fossile; il serait donc difficile d'assigner la taille de l'homme à son apparition sur la terre, alors que la chaleur propre du globe pourrait avoir sur l'espèce humaine le même genre d'influence que sur les plantes et les animaux contemporains. Ces animaux et ces plantes qui ont vécu dans les premiers âges du monde, et que l'on retrouve aujourd'hui dans les couches de la terre, ont en effet des dimensions beaucoup plus fortes que les espèces analogues vivantes. Ce genre de preuves n'est point encore venu justifier les traditions que les peuples anciens nous ont conservées sur l'existence primitive d'une race de géans.

Quoi qu'il en soit de ces époques géologiques, il est à-peu-près certain que la taille de l'homme n'a point varié depuis les tems historiques les plus reculés; c'est ce que prouvent les momies égyptiennes, et ce que prouverait au besoin la connaissance des mesures de l'antiquité. En admettant, ce qui est in-

finiment probable, que ces mesures ont été prises sur la nature humaine, on trouve que la taille des Egyptiens était de cinq pieds deux pouces dix lignes; celle des Grecs, de cinq pieds quatre pouces six lignes; celle des Romains, cinq pieds un pouce huit lignes, et celle des Arabes, cinq pieds sept pouces. Enfin il serait bon de connaître les valeurs extrêmes de la taille humaine dans son état actuel, c'est-à-dire la taille des plus petits nains et celle des plus grands géans. Rarement les premiers ont eu moins de deux pieds; mais on ne connaît pas aussi bien la limite des tailles gigantesques, et c'est pour la fixer avec précision que nous allons donner ici l'histoire des géans les plus remarquables. Dans cette énumération, nous suivrons l'ordre des grandeurs, et non l'ordre chronologique; et pour opérer la conversion des anciennes mesures actuelles, nous mettrons à profit des connaissances puisées dans une étude spéciale de la métrologie ancienne.

Au rapport de Manéthon, Sésostris, ce puissant roi d'Egypte, qui porta ses armes jusque chez les Scythes et les Thraces, et qui, de retour dans sa patrie, fit creuser une foule de canaux et élever des monumens gigantesques par les peuples vaincus, avait lui-même la taille d'un héros. Il portait quatre coudées trois palmes et deux doigts, qui font six pieds quatre pouces deux lignes.

Rudsbeck, dans son ouvrage intitulé *Athlantis*, dit avoir vu lui-même un paysan suédois dont la taille était de huit pieds de Suède, c'est-à-dire sept pieds trois pouces neuf lignes de Paris.

L'empereur Maximin était originaire de la Thrace. Entré comme simple soldat dans les armées romaines, ce jeune barbare franchit rapidement tous les grades; et, à la mort de Septime-Sévère, il fut proclamé par les troupes, émerveillées de sa taille et de la vigueur de son bras. En effet, Maximin avait huit pieds quatre pouces romains, ou sept pieds six pouces de Paris. On raconte de lui des choses extraordinaires; il pouvait briser avec la main des pierres très-dures, arracher de jeunes arbres, traîner des chars pesamment chargés. Il buvait par jour une amphore de vin (26 litres), et mangeait trente ou quarante livres de viande (dix à treize kilogrammes).

Dans la guerre qu'il entreprit contre la Grèce, Xercès, roi de Perse, fit couper la presqu'île du mont Athos, pour livrer passage à sa flotte. Cet ouvrage prodigieux s'exécutait sous la direction de deux seigneurs persans, Bubarès et Artachée. Ce dernier y mourut de maladie; c'était un homme d'une taille remarquable, et il ne s'en fallait que de quatre doigts qu'elle atteignît cinq coudées royales. Artachée avait donc *sept pieds* dix pouces deux lignes. Sa mort affligea Xercès, et l'armée persanne lui éleva un monument après lui avoir fait de magnifiques funérailles.

Ryckius parle d'un Hollandais qui n'avait pas moins de huit pieds et demi du Rhin; ce qui fait huit pieds deux pouces sept lignes de Paris. Le géant Gabbara, envoyé d'Arabie à l'empereur Claude, avait, selon Pline, neuf pieds neuf pouces romains, lesquels valent huit pieds dix pouces de Paris. Qui ne connaît l'histoire de Goliath, ce géant à l'écu, aux jambières et au casque d'airain, qui faisait porter devant lui une cuirasse du poids de six mille sicles (soixante-une livres neuf *onces*), et qui, armé d'une lance dont le fer pesait six cents *sicles* (sept livres six onces), sortait du camp des Philistins, et venait se placer devant l'armée de Saül, proposant de vider la querelle par un combat singulier, et insultant ainsi les guerriers d'Israël durant quarante jours? Ce géant redoutable, auquel le petit David coupa la tête après l'avoir frappé d'une pierre au front, avait de hauteur six coudées et un empan. On a beaucoup discuté sur la taille de Goliath; mais depuis que l'on a trouvé dans les tombeaux égyptiens les coudées en usage à cette époque, on peut la fixer d'une manière positive, à neuf pieds de Paris très-exactement. Cette taille de Goliath n'est pas invraisemblable: et, en effet, Delrio, dans ses notes sur l'*Œdipe* de Sénèque, dit avoir vu, en 1572, à Rouen, un Piémontais dont la taille dépassait neuf pieds.

Pline rapporte que l'on vit, sous le règne d'Auguste, un géant et une géante, nommés Posio et Secundilla, qui n'avaient pas moins de dix pieds trois pouces romains, c'est-à-dire, neuf pieds trois pouces six lignes de Paris. Leurs squelettes étaient conservés dans les jardins de Salluste.

Resterait à discuter la taille du géant Eléazar, juif de nais-

sance, qu'Artaban, roi des Parthes, avait envoyé à l'empereur Tibère. Josèphe, dans ses *Antiquités judaïques*, lui donne sept coudées de haut. S'il a entendu parler de la coudée romaine, qui était la plus courte de toutes, Eléazar devait avoir neuf pieds six pouces de Paris.

Telle est la limite de la taille des géans dont le souvenir nous a été conservé par les historiens; elle contient presque deux fois la taille moyenne de l'homme, et quatre fois trois-quarts celle des nains les plus petits. Mais pour se former, autrement que par des chiffres, une juste idée de ces aberrations de la nature, il est nécessaire de figurer contre une muraille, et avec leurs dimensions réelles, le profil du nain Bébé à côté d'un Eléazar, d'un Goliath ou d'un Gabbara.



Voyages.

VOYAGE DE L'ARABIE-PÉTRÉE[1],

PAR MM. LÉON DE LABORDE ET LINANT.

Deuxième article.

Conformité parfaite du récit de Moïse avec la situation actuelle du pays qu'il a décrit.— La montagne de Séir-Ezéchiel.— Preuves de la catastrophe de Sodôme et Gomorrhe.—Découverte de l'ancien lit du Jourdain.— La terre de Gessen.— Vignettes représentant la rencontre de Jacob et de Joseph, et Moïse mettant à mort un Égyptien.— Scène du désert.— Désolation de l'Idumée prédite par le prophète.— Preuve de l'ancienne fécondité de ce pays.— Vignette représentant les raisins de ce pays.— La sauterelle du désert.— Inscriptions sinaïtes.— Vignette représentant la vue du sommet de Sinaï.

En donnant un premier extrait du bel ouvrage de M. Léon de Laborde [2], nous avons promis d'y revenir. Nous tenons aujourd'hui notre promesse, et allons extraire de sa relation tout ce qui peut intéresser les lecteurs catholiques. Nous prendrons

[1] Cet ouvrage, publié par M. Léon de Laborde, est entièrement terminé, et comprend douze livraisons qui forment un superbe volume in-folio, faisant suite au grand ouvrage sur l'Égypte; prix 200 francs. A Paris, chez Giard, rue Pavée, n° 5, lequel s'entendra avec les souscripteurs pour le leur fournir par livraisons ou pour le leur livrer complet.

[2] Voir le n° 43 des *Annales*, ci-dessus p. 49, où nous avons publié la *description du mont Sinai et du mont Horeb*. et où nous avons donné deux vignettes, l'une représentant *une vallée de Sinai*, et l'autre, *la pierre d'où Moïse fit jaillir de l'eau.*

peu de chose de son Introduction, quoiqu'il y traite différentes questions qui ont rapport à la Bible. Mais c'est que M. de Laborde nous avertit lui-même que ce n'est que superficiellement qu'il traite ces questions; car il nous annonce qu'il s'occupe d'un autre ouvrage dans lequel entreront ses principales recherches sur la presqu'île de Sinaï, le pays d'Edom, la terre de Canaan, et tout le pays qui a servi de théâtre aux faits contenus dans les cinq livres de Moïse. Nous attendrons donc la publication de ces recherches, et nous nous contenterons de citer les passages les plus remarquables, ceux qui ont le plus de rapport au récit de la Bible. Voici comment il entre en matière dans son *introduction* :

« C'est au récit de la Bible, rempli de renseignemens si précieux, qu'il faut recourir chaque fois qu'on veut remonter à une époque reculée de l'histoire de l'Arabie.

Bien qu'elle ne désigne pas ce pays par son nom[1], ni dans ses limites précises, cependant elle représente son aridité, elle fait connaître ses peuples et les divers territoires, mieux qu'aucun auteur postérieur n'a pu le faire.

Sans nous arrêter aux différens noms des campemens des Israélites, se rapportant à des circonstances ou à des localités qui ont disparu de nos jours, et qui n'ont d'intérêt que dans une discussion sur la route suivie par ce peuple, nous devons toutefois remarquer l'analogie qui existe entre l'aspect du pays à cette époque, et celui qu'il offre de nos jours.

Le désert commençait aux environs de *Suez*, au pays de *Gessen;* les sources, les palmiers, presqu'aussi rares qu'aujourd'hui, offraient à la vue le même charme après les mêmes fatigues du voyage. Les tarfa, plus abondans, ombrageaient les vallées; *Sinaï*, le mont *Horeb*, étaient arrosés de sources; le

[1] Le II[e] livre des *Paralipomènes*, ch. IX. 14, cite les *cheick* des Arabes. — *Ezéchiel*, ch. XXVII. 21, parle de l'Arabie et de son commerce; mais avant lui ce nom n'avait pas paru. Le grand pays qui touchait de si près aux intérêts de l'histoire sainte est appelé le *pays de l'orient* (*kedem*); les habitans, *les fils de l'orient, ceux qui habitent vers l'orient*. Les *Rois*, liv. II, ch. IV. 30. — Les *Juges*, ch. VI. 3. — *Jérémie*, ch. XLIX. 28. — *Isaïe*, ch. XI. 14. — *Job*. ch. I. 3.

désert, au nord de *Tih*, était plus aride, plus fatigant que le reste du pays; la montagne de *Séir* s'étendait jusqu'à la mer, en cotoyant le *chemin de la mer Rouge*, qui désigne évidemment la *Ouadi-Araba*; le pays d'*Edom* avait sa brillante fertilité; ce sont les montagnes environnant *Pétra* auxquelles il est facile de reconnaître ces qualités. Les montagnes des Moabites et des Amorrhéens conservent le même caractère *qui leur est* donné; en effet, la constitution du pays est la même.

Plus tard, les prophètes citent une grande quantité de noms de lieux et de villes dans le territoire de chaque peuplade, *Moabites, Ammonites, Edomites* ... Je citerai un passage d'Ezéchiel, qui a rapport à la montagne de Séir et où il en décrit fort bien la structure : « Je remplirai ces montagnes des corps de »leurs enfans qui auront été tués, et ils tomberont percés de »coups d'épées, le long de vos rochers, de vos vallées, de vos »torrens [1].»

»Quant à l'emplacement fixé par la Bible aux différentes peuplades, il se rapporte singulièrement à la division des territoires qu'ont adoptée les tribus arabes de nos jours.»

M. de Laborde fait observer ensuite qu'après les documens que nous donne la Bible, un long espace de tems s'écoule avant de touver un auteur qui nous parle encore de l'Arabie. Il faut arriver à *Strabon* (premier siècle) et à *Ptolémée* (deuxième siècle de notre ère) pour entendre parler encore de l'Arabie. A cette époque, elle était divisée en *Arabie-Heureuse*, *Arabie-Déserte* et *Arabie-Pétrée*. Cette dernière, ainsi nommée de la ville de *Pétra*, sa capitale, laquelle paraît avoir pris son nom des rochers au milieu desquels elle est assise, avait pour limites à l'ouest l'*Égypte*, en tirant une ligne depuis Péluse, et en suivant les terrains cultivés, jusqu'à Suez; au sud, la *mer Rouge*, au nord, la *Judée* et le lac *Asphaltique*, et à l'est, le *Grand-Désert*, reculant plus ou moins ses limites selon les besoins de sa population ou ses alliances contractées avec les peuples nomades. M. de Laborde pense que l'Arabie peut être divisée en trois parties.

1° La plus considérable, en déserts rocailleux; 2° en plaines ou déserts de sable; 3° en pays fertile et habité.

[1] *Ezéchiel*, ch. XXXV. 8.

Nous allons suivre M. de Laborde, et extraire de sa narration ce qui a rapport à la géographie sacrée.

«La première division, qui comprend au-delà des deux-tiers du pays, doit s'étendre particulièrement de toute la contrée entre Suez et l'Accabah.

C'est après avoir montré aux plaines d'*Homs* et d'*Hamah*, ses pics hardis, ses sommets couverts de neige, que le *mont Liban* se sépare en deux chaînes qui prennent chacune un nom, l'une celui de *Liban*, l'autre celui d'*Anti-Liban*. Ces deux grands rameaux continuent à s'étendre vers le sud, laissant couler entr'eux le *Nahar el Casmia*, et plus loin le *Jourdain*, auquel ils font prendre une direction continue, non seulement à travers le lac de *Tibériade* et jusqu'à la *mer Morte*, qui aujourd'hui interrompt son cours, mais aussi, et dans une ligne directe, au milieu de la large *Ouadi-Araba*, qui s'étend jusqu'à la mer Rouge, et qui porte des traces évidentes d'un ancien lit de fleuve.

Cette vallée du Jourdain, *Wadi-Araba*, long-tems ignorée, retrouvée par Burckhardt qui la traversa, n'avait été suivie par aucun voyageur européen. J'eus le bonheur, dans mon voyage, par une route de 22 lieues, de pouvoir en indiquer la direction et la configuration; et il ne doit rester, je pense, maintenant aucun doute qu'à une époque reculée, le Jourdain ait eu son écoulement dans la mer. Cette opinion se trouve admirablement soutenue par le récit de la *Genèse*, qui nous raconte l'interruption de son cours.

«Lot, levant donc les yeux, considéra toute la plaine du » Jourdain, qui, avant que le Seigneur eût détruit Sodôme et » Gomorrhe, était partout arrosée d'eau jusqu'à ce qu'on vint » à Segor, et était comme le jardin du Seigneur, comme le » pays d'Egypte.— Il y avait beaucoup de puits de bitume » dans cette vallée de Sittim.— Alors le Seigneur fit descendre » du ciel sur Sodôme et Gomorrhe une pluie de souffre et de » feu, et il détruisit ces villes, et toute la plaine; tous les habitans de ces villes, et tout ce qui avait quelque verdure sur la » terre.

» Or, Abraham s'étant levé le matin, vint au lieu où il avait » été auparavant avec le Seigneur;—et, regardant vers Sodôme

» et Gomorrhe, et vers tout le pays de la plaine, il vit s'élever » de la terre une fumée semblable à celle d'une fournaise [1]. »

« Ce récit simple et concis, comme tout le texte de la *Genèse*, dit M. de Laborde, donne une idée suffisante d'une éruption volcanique; je n'en doutai plus lorsque j'en eus sous les yeux les effets.

Lot vit la plaine de Sittim arrosée par le Jourdain comme l'Egypte par le Nil, et après la punition infligée par le Seigneur, *la terre avait perdu toute sa verdure*, et il s'élevait de la plaine *une fumée semblable à celle d'une fournaise*.

Sans discuter les différentes opinions des auteurs qui ont cherché à établir, les uns, que la nature dans son cours, les autres, que la volonté du Seigneur, dans son indignation, enflammèrent les puits de bitume dont il est question au verset 10, il reste évident qu'ils furent l'origine du volcan qui détruisit les villes de Sodôme et de Gomorrhe et la plaine qui s'étendait auprès d'elles, et qu'ils formèrent, par l'irruption des matières volcaniques, un large bassin où le Jourdain, en *se précipitant*, cessa son cours vers la mer Rouge [2]. Ce bassin, qui prit plus tard le nom de lac Asphaltique et de mer Morte, devait en effet, dans les premiers tems, et en recevant les eaux du Jourdain, exhaler *une fumée semblable à celle d'une fournaise*. Depuis, des écoulemens souterrains, ainsi qu'une évaporation considérable compensaient le trop-plein de cette espèce d'entonnoir.

La Ouadi-Araba, depuis qu'elle est devenue déserte, s'est encombrée dans quelques parties de buttes de sable; mais son encaissement au milieu des montagnes de granit et de

[1] *Genèse*, ch. XIII. 10, et XIV, 10.

[2] Le *Coran*, qui paraît contenir quelques-unes des traditions des Arabes sur Sodôme, place cette ville sur le grand chemin. *Sodôme*, dit Mohammed, *était située, avant sa destruction, sur le grand chemin*; et plus loin, en parlant d'Ailah également : *ces deux villes étaient situées sur la voie publique*. (*Coran*, hedger. ch. XV.) Bien que ce document ne remonte pas à une haute antiquité (le 7e siècle), cependant on ne peut douter que Mohammed ne fût plus à portée que tout autre de recueillir les anciennes traditions du pays, et dans ce cas, elles sont conformes à l'idée de la longue vallée du Jourdain, dont les bords étaient suivis par la grande route.

porphyre, ne laisse aucun doute sur cette antique direction naturelle... Quelques voyageurs ont dit qu'une chaîne de collines flanque sa partie méridionale; on ne doit pas faire attention, pour expliquer un fait aussi ancien, à des collines de formation toute récente, et qui souvent même n'ont été composées que par l'agglomération du sable avec les débordemens d'eau saline, ou l'évaporation de la mer Morte. »

M. de Laborde trace ici, d'une manière très-sommaire, le tableau historique de la mer Rouge, de sa population, du commerce de cette contrée, des voyageurs qui l'ont traversée, et passe ensuite à la description des belles planches qui forment la partie principale, la plus curieuse et la plus soignée de son voyage. Voici comment il décrit le lieu qui sépare la terre de Gessen du désert d'Egypte.

La Terre de Gessen.

« Quelques blocs de granit sans sculpture, des monticules de débris de poterie, indiquent le site d'une ville égyptienne ancienne. L'ouvrage sur l'Egypte appelle ce lieu *Aboucheycheyd*, notre conducteur le nomma *Tel Masrouta*.

» Ce lieu cependant offre un autre intérêt; arrivé là, on se trouve sur le théâtre de l'un des épisodes les plus touchans de l'Écriture. C'est ici la province de Gessen, où les enfans d'Isaac s'établirent et se multiplièrent, et c'est là qu'eut lieu cette rencontre du père avec le fils, de Jacob, le patriarche, le chef de tribu, avec Joseph, le ministre, le maître de l'Egypte; mais qui trouverait des expressions plus touchantes que le texte même?

« Hâtez-vous de monter vers mon père, et vous lui direz : » Voici ce que vous mande votre fils Joseph : Dieu m'a établi » Seigneur sur toute l'Egypte; descendez donc vers moi, ne tar» dez point: vous habiterez en la terre de Gessen; vous serez » près de moi, vous et vos enfans, et les enfans de vos enfans, et » vos brebis et vos bœufs, et tout ce que vous possédez; je vous y » nourrirai (car il y aura encore cinq ans de famine), afin que » vous ne périssiez pas, vous et votre maison, et tout ce qui est à » vous. Vos yeux voient, et ceux de mon frère Benjamin aussi, » que c'est ma bouche qui vous parle : annoncez donc à mon

» père toute ma gloire en Egypte, et tout ce que vous avez vu ;
» hâtez-vous, et amenez mon père vers moi.

» Et penché sur le cou de Benjamin, son frère, il l'embrassa
» et pleura, et Benjamin pleura aussi penché sur son cou....

» Il renvoie donc ses frères, et leur dit lorsqu'ils partaient :
» Allez en paix. Ils montèrent donc de l'Egypte, et parvinrent
» auprès de Jacob, leur père, en la terre de Chanaan, et ils lui
» dirent, savoir :

» *Joseph vit encore, et il règne sur tout le pays d'Egypte.*

» Ce que Jacob entendant, il s'éveilla comme d'un profond
» sommeil, et toutefois il ne croyait point en eux ; mais ils lui
» redirent toutes les paroles que Joseph leur avait dites ; et lors-
» qu'il vit les chariots que Joseph avait envoyés pour le trans-
porter, son esprit se ranima, et il dit : *Il suffit : mon fils Joseph*
» *vit encore ; j'irai, et je le verrai avant que je meure*...

» Israël partit donc avec tout ce qu'il avait....., et il arriva
» avec toute sa famille en Egypte..... ; or, Jacob envoya Judas
» devant lui, vers Joseph, pour l'avertir qu'il se rendrait en la
» terre de Gessen, afin que Joseph y vînt à sa rencontre.

» Lorsqu'il fut arrivé, Joseph fit atteler son char, et vint au
» même lieu à la rencontre de son père ; et le voyant, il se jeta
» à son cou, et pleura en l'embrassant. Israël dit à Joseph :
» *Maintenant je mourrai avec joie, puisque j'ai vu ton visage, et*
» *que je te laisse vivant* [1]. »

C'est cette dernière scène que M. de Laborde a essayé de rendre dans la vignette suivante, que nous donnons à nos lecteurs, grâce à l'obligeante complaisance de M. de Laborde et de M. Giard son éditeur, qui ont bien voulu nous communiquer les deux premières gravures, et nous permettre de faire polytyper les trois suivantes tout exprès pour les *Annales*.

« La singulière conformité qui semble exister dans la manière de vivre, les mœurs, le costume des habitans actuels de l'Arabie, et les traditions qui nous restent du tems des patriarches, ont donné l'idée de représenter l'aspect de ce pays et de ses mœurs dans l'une des scènes les plus touchantes de l'Écriture, et qui eut lieu en effet dans ce pays même. De semblables tableaux se

[1] *Genèse*, ch. XLV et XLVI.

reproduisent encore quelquefois au milieu de ces vastes solitudes, pour embellir un instant leur aridité. L'homme qu'on pourrait y supposer étranger aux douceurs de la vie, ne l'est pas également aux sentimens de la nature; sa famille, sa tribu, ses troupeaux, sont pour lui une patrie mobile qui suffit à ses désirs, puisqu'il lui reste fidèle, et que de tems immémorial il n'en a point cherché d'autres. «Que faites-vous», dit Pharaon aux frères de Joseph; et ils répondent: « Vos serviteurs sont pasteurs de » brebis, comme l'ont été leurs pères »; et encore aujourd'hui, si le voyageur les interroge, ils répondront: « Nous sommes » pasteurs de brebis, comme l'ont été nos pères. »



Cette vignette représente d'un côté Joseph accompagné des Egyptiens, dans le costume que nous ont transmis les peintures hiéroglyphiques, et de l'autre Jacob. Benjamin et ses frères, suivis de leurs chameaux, leurs brebis, et leurs ânes, tels que l'Arabe voyage encore aujourd'hui, lorsqu'il change de station.

« J'ai encore, continue M. de Laborde, à rappeler une autre scène qui peint le caractère et ces premiers mouvemens de la jeunesse du grand législateur, de Moïse, l'auteur du Pentateuque.

» Moïse étant devenu grand, dit la Bible, sortit pour aller » voir ses frères ; il vit l'affliction où ils étaient, et il trouva que » l'un d'eux, Hébreu comme lui, était outragé par un Egyp- » tien ; il regarda en même tems de tous côtés, et voyant qu'il » n'y avait là personne, il *assomma* l'Égyptien et le cacha dans » le sable. »



Moïse assommant l'Égyptien qui avait outragé un Hébreu.

M. de Laborde fait sur ce fait les remarques suivantes : « Il assomme l'Égyptien et le *cache* dans le sable. » La Bible est si concise, mais en même tems d'une précision si vraie, que c'est avec une attention fixée sur chaque mot, qu'on peut en re-

trouver tout le mérite : ici, par exemple, nous retrouvons l'arme du désert, cette petite massue appelée *Cobbous*, formée d'un bâton noueux; puis, la position du pays de Gessen sur la limite du désert et du pays cultivé, car il cache sa victime dans le *sable*. »

C'est là que les voyageurs commencent à s'enfoncer dans les déserts de sable, si difficiles à traverser. Voici comment M. de Laborde décrit ce premier départ : « Une plaine de sable minée par les eaux, défoncée par les pas des chameaux, s'étend au sud des traces du canal; c'est avec peine, même avec danger, que nous traversons cette plage aride au milieu d'un désert, ce réservoir humide et salin au milieu de la sécheresse.... Le soleil s'élevait déjà près de l'horizon, lorsque les chameaux firent retentir le désert des cris plaintifs que leur arrache le moment où on les charge, de longs rayons d'une lumière froide projettent au loin l'ombre des animaux et des hommes, pendant que chacun porte son bagage sur sa monture, puis se laisse enlever par elle en plaçant un genou sur la selle. Voilà le départ, souvenir si vif de ces voyages du désert. »

Nous ne suivrons pas exactement ici M. de Laborde dans sa longue route pour faire le tour de la presqu'île du Sinaï, et parvenir au fond du *golfe Elanitique*, jusqu'à la ville de *Pétra*, ancienne capitale du pays des Nabathéens. Nous ne dirons rien non plus de cette ville de pierre, merveille du désert, qui est là depuis tant de siècles, assise, silencieuse, avec ses temples, ses palais, ses théâtres, ses arcs de triomphe, ses pyramides, d'une exécution si parfaite, et entourée de ses tombeaux vides taillés dans le roc, et plus beaux encore que ses théâtres, ses palais et ses temples. Nous dirons seulement que M. de Laborde est parvenu le premier à pouvoir prendre les dessins de tous ces monumens, et à rapporter, pour ainsi dire, cette ville en Europe, dans des planches qui peuvent lutter avec celles du grand ouvrage sur l'Égypte.

Maintenant nous allons nous transporter au nord-est du Sinaï, tout près de la ville de Pétra, et à six lieues seulement de la montagne de *Hor*, célèbre par la mort d'Aaron, et par son tombeau que les Arabes y révèrent encore ; et nous allons voir comment M. de Laborde constate l'accomplissement des

prophéties qui avaient prédit la ruine et la désolation de ce pays.

Désolation de l'Idumée, prédite par le Prophète.

« Après avoir traversé une petite plaine, formée par la réunion de quelques ouadis, on monte avec peine un chemin qui s'élève en zig-zag sur une pente rapide; arrivé au haut de cette montagne appelée *El Nackb*, on découvre, en se tournant vers le chemin que l'on a suivi, un panorama singulier. Tout le pays, à six lieues à la ronde, se présente en relief dans une sorte de vue cavalière; les montagnes, divisées par les ouadis, montrent leurs positions et leur direction; on peut juger ainsi de leur élévation et de l'aspect général du pays, dont le triste et lugubre caractère est difficile à faire comprendre, à l'aide seul de la plume. Plusieurs prophètes avaient annoncé le malheur de l'Idumée; mais la forte parole d'Ezéchiel peut seule s'élever à la hauteur de cette grande désolation.

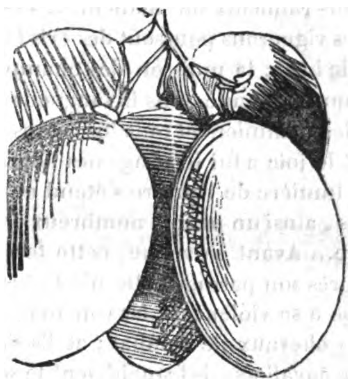
« Le Seigneur me dit encore ces paroles: Fils de l'homme, » tourne le visage contre la montagne de Séir; prophétise contre » elle, et dis-lui: Voici ce que dit le Seigneur Dieu: Je viens à » toi, montagne de Séir, j'étendrai ma main sur toi, et je te rendrai déserte et abandonnée; je détruirai tes villes, et je te réduirai en un désert.... Je rendrai la montagne de Séir toute » déserte et abandonnée, et j'en écarterai tous ceux qui y passaient et y repassaient. Je remplirai ces montagnes des corps » de ses enfans qui auront été tués, et ils tomberont percés de » coups d'épées, le long de tes collines, de tes vallées et de tes » torrens; je te réduirai en des solitudes éternelles; tes villes » ne seront plus habitées, et tu sauras que c'est moi qui suis le » Seigneur Dieu [1]. »

« On trouve sur ce sommet les traces bien distinctes d'une ancienne voie qui s'étend du nord-est au sud-ouest, ou plutôt de *Pétra* à l'*Aaccabah*. Cette route était l'ancienne direction du commerce de la *Mer-Rouge* et d'*Ayla*, au grand entrepôt de *Pétra*....

[1] *Ezéchiel*, ch. xxxv.

» Sur la pente de la montagne, nous rencontrâmes d'autres ruines de villages, qui portent des traces d'une habitation peu ancienne. Nos conducteurs nous assurèrent qu'on en trouve à l'infini sur tout ce versant. Une source abondante, et un réservoir construit pour la maintenir, déversent ses eaux dans la plaine, et servent à arroser les terrains cultivés par les Fellahs. La fertilité surprenante de quelques rares enclaves au milieu de cette contrée désolée, semble être faite pour rappeler que ce pays fut un jour heureux, alors qu'une main puissante ne s'était pas appesantie sur lui.

» On trouve à *Kerac* une espèce de blé barbu qui défend le texte de la Bible contre les reproches d'exagération qu'on lui a adressés; et les vignes de ce pays expliquent, par quelques échantillons, la grappe énorme que rapportèrent de leur message les espions envoyés par Moïse. »



Modèle des grains de raisin que l'on récolte encore aujourd'hui dans l'Idumée.

« Aujourd'hui, continue le voyageur, dans ce pays frappé de malédiction, il faut connaître la misère des habitans, pour s'expliquer leur persévérance à faire produire la terre, en dépit des fléaux, compagnons habituels de leurs efforts; d'abord les hommes, ces Bédouins rapaces, qui viennent à l'infini réclamer du pauvre cultivateur des droits sur ses produits, droits

fondés sur une protection précaire, sur d'iniques habitudes, mais exigés avec trop d'autorité pour les refuser ; et puis la sauterelle, qui s'inquiète peu du droit, mais qui vient avec sa troupe, passe sur le champ et s'envole, étendant sur toute la route le linceul de ses ravages. »

La Sauterelle du désert.

«Le Prophète la connaissait bien, ainsi que ses ravages, quand il disait : « La sauterelle a dévoré les restes du *gazam*... : réveil-
» lez-vous, hommes enivrés; pleurez et poussez des hurlemens,
» vous, qui mettez vos délices dans le vin; le vin est ravi de vo-
» tre bouche. Une nation est venue fondre sur ma terre, forte,
» innombrable; sa dent sévit comme les dents d'un lion, comme
» les dents d'un lionceau. Elle a dévasté ma vigne, elle a arra-
» ché l'écorce de mes figuiers, elle les a dépouillés, ils sont
» tombés, et leurs rameaux ont blanchi.... Les laboureurs sont
» confondus, les vignerons poussent des cris lamentables; plus
» d'orge, plus de bled; la moisson des champs a péri; la vigne
» est dans la honte; l'huile dans la langueur; les grenadiers,
» les palmiers, les pommiers et tous les arbres des champs sont
» dépouillés, et la joie a fui le visage des hommes....
» Comme la lumière de l'aurore s'étend en un moment sur
» les montagnes, ainsi un peuple nombreux et puissant a paru
» sur cette terre... Avant sa venue, cette terre était un jardin
» de délices ; après son passage, elle n'est plus qu'un désert, et
» rien n'échappe à sa violence. A les voir marcher, on les pren-
» drait pour des chevaux de combat ; et ils s'élancent comme
» une troupe de cavaliers; ils franchissent le sommet des mon-
» tagnes avec un bruit semblable à celui des chariots...... La
» terre tremble devant eux, les cieux sont ébranlés, le soleil
» et la lune en sont obscurcis, et l'on ne voit plus la lumière
» des étoiles [1]. »

Inscriptions sinaïtes de Ouadi-Mokatteb.

Après avoir parcouru une grande partie du désert, M. de Laborde revient visiter en détail le mont Sinaï. Voici ce qu'il

[1] *Joël*, ch. I et II.

nous dit des fameuses inscriptions sinaïtes, que les savans n'ont pas encore pu déchiffrer en entier.

« Les premiers renseignemens que nous pouvons trouver sur les inscriptions sinaïtes, sont dans Cosmas [1], dans Belon [2], dans la *Contemplation du monde* de Neitzschitz [3], dans Monconys [4], et dans Kircher [5], qui explique avec plus de hardiesse que de succès, celles du père Tomaso da Novarra, etc. Mais ces renseignemens avaient à peine réveillé l'intérêt, parce qu'il s'agissait des inscriptions peu nombreuses qu'on trouve dans chaque vallée de la presqu'île, surtout aux environs de Sinaï. En 1722, le Supérieur des Franciscains, en revenant du couvent qu'il avait visité avec plusieurs ecclésiastiques, passa par Ouadi-Mokatteb; son étonnement fut grand à la vue de deux rangs de rochers couverts d'inscriptions, sur une lieue de longueur, et il chercha à le faire passer dans son récit que voici :

« Ces montagnes s'appellent *Gebel el Mokattab*, c'est-à-dire, les montagnes écrites. Car, aussitôt que nous avons quitté les montagnes de Faran, nous en côtoyâmes d'autres pendant une heure de tems, qui étaient couvertes d'écritures en caractères inconnus et creusés dans ces durs rochers de marbre, à une hauteur, qui, dans quelques endroits, était de dix à douze pieds au-dessus du sol; et quoique nous ayons dans notre compagnie des hommes qui comprissent l'arabe, le grec, l'hébreu, le syrien, le copte, le latin, l'arménien, le turc, l'anglais, l'illyrien, l'allemand et le bohême, il n'y en avait cependant aucun qui eût quelque connaissance de ces caractères, qui n'en sont pas moins gravés dans ces durs rochers, avec une grande peine, dans une contrée où l'on ne trouve ni eau ni rien à manger. C'est pourquoi il est probable que ces caractères contiennent quelques secrets cachés, qui ont été, long-tems avant la naissance de Jésus-Christ, gravés dans ces rochers par des Chaldéens ou d'autres personnes. »

« Cette description, qui pèche seulement par l'appréciation de la nature du rocher, qui est de grès friable, au lieu de mar-

[1] *Topographia christiana*, éd. de Montfaucon.
[2] Liv. II, ch. 69, p. 294. — [3] Pages 145-167 — [4] Page 449.
[5] *Œdipus Egyp.*, ch. II, p. 120.

bre très-dur, excita vivement l'attention à une époque où tout ce qui se rattachait à l'Écriture-Sainte, avait un si haut intérêt. L'évêque de Glogher, Rober-Clayton, proposa une somme d'argent considérable à celui qui ferait le voyage, et rapporterait copie de ces inscriptions, qui, dans son opinion, ne devaient être rien moins qu'israélites, et servir, comme s'exprime un auteur allemand de l'époque, *à fermer la bouche à tous les commentateurs imprudens.*

» Pococke, puis après lui Montaigu, rapportèrent quelques copies d'inscriptions sinaïtes; mais leurs renseignemens étaient insuffisans. En 1762, Niebuhr, envoyé par le roi de Dannemarck pour explorer l'Arabie, mais spécialement dans le but de copier les écritures de Oudi el Mokatteb, rapporta la copie de quelques inscriptions en même caractère, qu'il trouva dans les environs de Sinaï. Quarante ans plus tard, MM. Coutelle et Rosière en copièrent soixante-quinze [1]. De 1808 à 1820, Seetzen, Burckhardt et Henicker rapportèrent successivement la description de la vallée, et copie de ses inscriptions. Enfin, M. Grey vient de publier [2] cent quatre-vingt-sept inscriptions qu'il copia en 1820 dans Ouadi-Mokatteb et ses environs; dans ce nombre on remarque *neuf* grecques et *une* latine.

» Parmi celles que j'ai rapportées, il s'en rencontre également quelques-unes en langue grecque; elles semblent, par leur brièveté et les noms propres fréquemment répétés, pouvoir donner une idée du contenu de celles dont on n'a pu encore déterminer le caractère....

» Plutôt grattées que gravées, ces inscriptions ressortent en clair sur la couleur rouge foncée du rocher, et leurs lignes tremblées annoncent l'inhabilité de ceux qui confiaient à la pierre de ces rochers leurs souvenirs.

» Plusieurs savans philologues se sont occupés vainement de la traduction des inscriptions sinaïtes; pour les déchiffrer toutes, et pour fixer la date précise de chacune d'elles, il faudra attendre que la paléographie et la connaissance des anciennes langues de l'orient aient fait de nouveaux progrès. L'opinion la

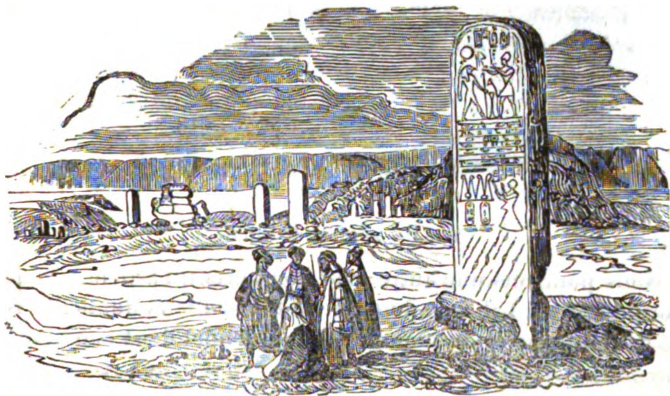
[1] *Antiquités*, vol. v. p. 57.

[2] *Transactions of the royal society*, vol. II, part I. 1832.

plus générale, cependant, est qu'elles ont été gravées par des pélerins qui visitaient le Sinaï vers le *sixième siècle*.

» Des dessins d'hommes et d'animaux qui les accompagnent, sont en partie contemporains; d'autres datent de notre époque; tous indiquent l'enfance de l'art, si toutefois on y trouve quelque chose qui ressemble à l'idée que nous attachons au mot *art*. Dans ce pays les premiers essais et la décadence de la science du dessin semblent s'unir sans intermédiaire, et le Bédouin, en gardant ses chameaux, dessinera des hommes et des animaux, comme les Arabes, à une époque bien reculée, les représentaient. Le capitaine Tuckey, dans un voyage sur la rivière *Zaïre*, appelée communément le *Congo*, a trouvé au-dessus de *Lombe*, des sculptures modernes sur les rochers, qui rappellent le caractère d'enfance de celles de la presqu'île de Sinaï. »

Il y a encore d'autres monumens dont on ne connaît pas l'origine au milieu de ces déserts, situés sur une montagne loin de toute ville habitée; nous en donnons ici une vue générale.



Tombeaux de Sarbout-el-Cadem.

Nous ne croyons pouvoir mieux terminer cet intéressant voyage, qu'en faisant connaître à nos lecteurs la vue du sommet de Sinaï, de ce lieu sur lequel Jéhovah descendit lui-même, et vint au milieu des foudres et des éclairs donner les tables de sa loi à Moïse et au peuple Juif. Cette vignette aurait été mieux

placée, nous le savons, dans l'article que nous avons consacré au *mont Sinaï*, dans le n° 43 des *Annales;* mais il ne dépendait pas de nous de l'avoir en ce moment. Aujourd'hui que M. Giard a bien voulu nous permettre de la faire polytyper, nous nous empressons de la mettre sous les yeux de nos lecteurs. Pour en avoir la description, nous les renvoyons à l'article sur le mont Sinaï, et au paragraphe qui porte pour titre : *Vue du mont Sinaï*, ci-dessus, p. 56 de ce volume.



Vue du sommet de Sinaï.

Nous pourrons une autre fois[1] consacrer un article à ce que nous dit M. de Laborde du *tombeau d'Araon*[2], et donner la vue de la montagne et du monument dans lequel il est conservé.

A. B.

[1] Voir aussi, dans le N° 17, tome III, page 317, des *Annales*, un *Extrait* du récit d'un voyageur anglais au *mont Sinaï*. On y trouvera plusieurs curieux détails sur le couvent de Sainte-Catherine, et la citation du passage que Maltebrun a consacré au mont Sinaï, dans son *Précis de l'Histoire de la géographie*.

[2] Nous avons donné la gravure représentant ce tombeau dans notre tome IX, p. 312.

Compte-rendu.

A NOS ABONNÉS.

Encouragemens donnés aux travaux des *Annales* par les membres du clergé et les différens journaux français. — De l'extention donnée aux *Annales* à l'étranger. — Réponse à quelques demandes et à quelques observations. — De quelques améliorations qui seront introduites dans les *Annales*. — Tableau des abonnés des *Annales*.

C'est avec un véritable plaisir que nous voyons arriver la fin de ce 8ᵉ volume, parce que c'est le moment où nous avons coutume de nous adresser à nos abonnés, pour les mettre au courant de l'état des *Annales*, et les initier à nos pensées, à nos études, à nos projets futurs. Nous savons que tous ont vu avec satisfaction les comptes-rendus que nous avons déjà publiés; aussi promettons-nous de continuer à mettre sous leurs yeux, avec la sincérité d'un collaborateur fidèle et d'un associé consciencieux, tout ce qui a rapport à notre journal; car, nous l'avons toujours dit, nos travaux, notre but, nos principes appartiennent autant à nos abonnés qu'à nous. Nous ne continuons nos publications que parce qu'ils nous approuvent, nous encouragent, nous soutiennent; c'est parce qu'ils nous assurent que nous avons fait et que nous faisons encore quelque bien, et que nos doctrines trouvent sympathie dans les esprits et dans les cœurs catholiques. Comment, en effet, ne pas se sentir ému, et ne pas tressaillir d'une foi et d'une espérance toutes divines, lorsque des jeunes gens isolés, inconnus au monde, se révèlent à nous par ces touchantes paroles?

« Mon âme s'est réjouie dans la solitude que je lui ai faite, d'avoir été si bien saisie et comprise. Oui, monsieur, permettez-moi de le dire, toujours sincèrement comme c'est mon habitude, je crois être un de ces jeunes gens dont vous avez tracé plusieurs portraits; qui, sincèrement

attachés à la barque de Pierre, ont les yeux levés vers l'aurore de la régénération religieuse et sociale, qui blanchit déjà, qu'ils saluent avec enthousiasme, et qu'ils voudraient hâter de tous les moyens que leur a départis la Providence, en se livrant à des travaux utiles et sérieux, dans le silence et l'oubli qu'ils ont embrassés, en attendant qu'ils puissent se montrer à la lumière [1]. »

Et certes, nous pouvons le dire, ce langage est loin d'être isolé : parmi plus de deux cents lettres que nous avons reçues de toutes les parties de la France, il n'en est pas une seule qui ne nous ait parlé de l'utilité de nos travaux, et qui n'ait contenu des vœux pour en voir continuer la publication. Voici ce que nous écrit un membre du clergé :

« Jeune dans le sacerdoce, et les nombreuses occupations du saint ministère ne me permettant pas de me livrer à de longues études, je me félicite d'avoir connu les *Annales*, ouvrage précieux et digne, à tous égards, de fixer l'attention de tous les amis de la vérité, et surtout des prêtres, qui, eux-mêmes, sont spécialement chargés de la propager et de la défendre. Si l'ignorance des découvertes qui ont *été faites* dans le domaine de la science, a donné de la vogue à tant d'écrits imposteurs et dangereux, les soins que vous prenez de mettre à la portée de tout le monde ces précieuses découvertes, produira un effet contraire ; et c'est un immense service rendu aux ministres de la religion, qui peuvent en tirer le plus grand parti pour sa défense. Que Dieu bénisse vos nobles efforts [2] ! »

A ce témoignage est venu s'en joindre un qui est trop flatteur pour nous, pour que nous ne le fassions pas connaître aussi à nos lecteurs. Dans un des diocèses de l'ouest de la France, une personne, trompée par nous ne savons quel faux bruit, avait annoncé que les rédacteurs des *Annales* étaient dans l'intention de suspendre leurs travaux. M. A., vicaire-général de ce diocèse, s'est adressé à nous pour savoir ce qu'il fallait penser de ce bruit, et nous a fait connaître en ces termes, son jugement sur nos travaux :

[1] Lettre de M. Joseph T., de Marseille, du 17 juin. Nous espérons faire connaître bientôt à nos lecteurs quelques travaux de ce jeune ouvrier de la vigne du Christ. Voir le tome x, n° 5.

[2] Lettre de M. l'abbé L., vicaire à Cahors, à la date du 5 avril dernier.

« Je crois être l'interprète de beaucoup d'abonnés, en vous exprimant le vif regret que nous éprouverions si une semblable nouvelle était vraie. Il n'est aucun ami véritable de la religion et de la science, qui ne sache rendre justice aux nobles efforts et aux talens des rédacteurs des *Annales*. Dans ce siècle affadi et matériel, nous sommes heureux de retrouver sous leur plume de grandes et utiles conceptions ; et lorsque tant d'esprits rétrécis veulent faire peser sur la religion des reproches d'ignorance, il est bien au talent de réconcilier la science avec elle [1]. »

Non certes, nous ne l'abandonnerons pas la publication d'un ouvrage qui nous vaut de pareils suffrages ; ainsi que nous l'avons dit dans notre réponse à cette lettre bienveillante, la pensée même ne nous en est pas venue ; d'ailleurs, comme on le verra dans le tableau que nous donnerons plus bas, les abonnés des *Annales* ont augmenté, bien loin de diminuer, et nous rejetons même l'idée d'une semblable défection. Celui-là seul qui signe cet article, a droit de dire si les *Annales* continueront ou non. Or, nous assurons qu'elles continueront ; et, nous en avons la ferme espérance, avec plus de succès et de développement encore que par le passé.

Car ce ne sont pas les seules approbations que nous ayons reçues. Dans notre dernier volume, nous avons parlé de plusieurs journaux de Paris et de province, qui nous ont encouragés de leur suffrage. Ces mêmes suffrages nous ont été continués par tous les journaux que nous avions cités, tels que la *Quotidienne*, le *Rénovateur*, le *Réparateur* de Lyon, la *Gazette de Bretagne*, la *Gazette d'Auvergne*, le *Vendéen*, la *Gazette du Berry*, la *Gazette de Metz*, etc. Mais, outre ces journaux, d'autres encore ont bien voulu parler aussi de nos travaux.

La *Gazette de France*, dans deux de ses numéros, s'est prononcée sur les *Annales* dans les termes les plus flatteurs, et qui sont pour nous un puissant encouragement.

Le *Moniteur des villes et des campagnes*, cet utile recueil qui, sous la protection du clergé de France, fait parvenir dans toutes les localités, au prix de 3 fr. 75 c. par an, les connaissances usuelles et pratiques, les idées d'ordre et de religion, mises à la portée de toutes les intelligences, a recommandé plusieurs fois

[1] Lettre de M. l'abbé A., vicaire-général à Angers, du 20 mars dernier.

nos travaux. Un autre journal fondé et dirigé par les mêmes hommes qui dirigent le *Moniteur des villes et des campagnes*, l'*Union ecclésiastique*, qui s'adresse particulièrement au clergé, s'exprime ainsi sur notre compte :

« Les *Annales de philosophie chrétienne !* voilà un beau titre, et il est bien rempli. Les rédacteurs de ce recueil mensuel ont été véritablement utiles à l'Église, depuis quatre ans qu'ils ont commencé. Ils ont contribué à répandre dans le clergé le goût des recherches savantes, et leurs travaux ont hâté l'heureuse époque où tout homme qui pense verra l'alliance admirable de la science et de la foi. Cependant je crois qu'ils n'ont pas obtenu tout le succès qu'ils méritent, et malgré leurs efforts, il est vrai de dire que cette publication n'est pas assez généralement appréciée : il y de nos jours si peu d'hommes amis des études *fortes et consciencieuses* [1] ! »

Un des journaux qui, dans nos provinces, se fait le plus remarquer par l'intelligence, le talent et la hauteur de vue qui président à sa rédaction, la *Gazette du Midi*, s'exprimait ainsi, dans un de ses derniers numéros :

« Entre les différens recueils qui méritent de captiver l'attention des hommes habitués à réfléchir, et qui veulent trouver jusque dans leurs délassemens instruction et progrès, nous devons signaler les *Annales de philosophie chrétienne*, dont plusieurs années d'existence ont attesté le succès. Pénétrés de cette maxime de Bâcon, que si un peu de science éloigne de la religion, beaucoup de science y ramène, les rédacteurs se sont proposés d'environner le catholicisme de toutes les preuves que les diverses branches des connaissances humaines apportent chaque jour pour attester la vérité des traditions religieuses et des saintes écritures. Ainsi, les voyageurs ont retrouvé dans le langage des nations américaines, dans leurs traditions, dans leurs monumens, la marque évidente de leur origine asiatique; ainsi, la géologie, dont le 18e siècle se faisait une arme contre la Bible, a fourni, suivant Cuvier, les preuves les plus certaines de la vérité de ce livre; ainsi, Champollion a reconnu sur les murs de Thèbes le portrait de Roboam, et la preuve de la conquête de Jérusalem par les Égyptiens, niée par nos demi-philosophes.

A ces documens précieux, renfermés sous un cadre peu étendu et qu'on ne trouverait ailleurs qu'avec beaucoup de soins et de dépenses, les *Annales de philosophie chrétienne* joignent d'excellens articles sur la

[1] *Union ecclésiastique*, livraison du 15 février dernier.

littérature et la philosophie contemporaines. L'extrême modicité du prix en mettant ce recueil à la portée de toutes les fortunes, le rend précieux aux ecclésiastiques, aux pères de famille, aux personnes qui se livrent à l'éducation, qui y trouveront les preuves les plus solides et les plus frappantes des vérités religieuses; enfin à tous ceux qui ne veulent pas rester étrangers au mouvement des sciences, de la littérature et de la philosophie.»

Un autre journal, dont les principes sévères et le choix des éloges qu'il distribue, rendent les jugemens si précieux, la *Gazette de l'Ouest*, a bien voulu consacrer un long article aux *Annales*. Nous croyons devoir en mettre quelques fragmens sous les yeux de nos lecteurs, pour leur prouver, ce que nous avons dit si souvent, que de tous côtés les hommes qui réfléchissent comprennent la position du siècle, et l'état des sciences par rapport à la religion, de la même manière que nous l'avons formulé plus d'une fois dans les *Annales*.

Après avoir tracé le tableau de l'esprit désorganisateur du siècle dernier, l'auteur parle en ces termes de l'effet produit par l'impulsion scientifique donnée à ce même siècle, et continuée au siècle présent.

« Tout en profanant la science par leur impiété, tout en voulant la rendre complice de leurs systèmes maintenant si méprisés, les auteurs du 18e siècle avaient inspiré à la génération naissante le désir d'approfondir les secrets de la nature. Des hommes, dont la première et la seule pensée n'était pas la haine de la religion, se mirent donc à faire des études sérieuses. Quel fut leur étonnement, lorsque chaque pas fait dans la carrière leur fit découvrir une nouvelle erreur, une nouvelle fraude de leurs maîtres! Quelle surprise plus grande encore, lorsque, parmi cette foule d'assertions nouvelles, celles qui paraissent le moins contestables se trouvèrent d'accord avec la foi religieuse! Et ici le témoignage de ces savans est d'autant plus précieux, que la plupart ne partageaient point cette foi, et que l'avancement de la science et leur propre gloire étaient le seul but de leurs recherches.

» Comme il est probable que le dernier jour du monde luira avant que tous les hommes se soient soumis au même symbole religieux, le devoir des défenseurs de la foi catholique sera toujours de repousser les erreurs qui s'élèvent contre elle, et d'ajouter aux preuves déjà si multipliées de son origine céleste. Dans le siècle présent, où chaque spécialité, comme on dit, a son historien et son journal, il n'était pas de connaissance qui méritât mieux les honneurs d'un recueil périodique, que l'étude des fondemens de la religion, surtout considérés dans leurs rapports

avec les sciences humaines. Mais ce n'est là ni l'affaire d'un jour, ni l'ouvrage d'un seul homme ; pour aborder dignement cette entreprise, il faut étudier une foule de questions, interroger un grand nombre de sciences et d'auteurs différens, se tenir au niveau de tous les travaux modernes, pour ne pas s'exposer à combattre des chimères évanouies, ou à s'appuyer sur des faits reconnus inexacts.

» Voilà la tâche que se sont imposée les rédacteurs des *Annales de philosophie chrétienne;* voilà l'œuvre qu'ils accomplissent avec autant de talent que de conscience. Annoncé avant juillet 1830, leur recueil ne commença qu'après cette fameuse époque, et c'est à cette circonstance qu'il doit de n'avoir pas été encouragé comme il le méritait. Malgré les obstacles, les éditeurs en sont à leur *huitième volume*, et aucun de leurs lecteurs ne leur refusera la gloire d'avoir bien mérité de la foi et de la science catholiques. »

L'auteur nous soumet ensuite, dans l'intérêt de notre recueil, différentes observations dont nous croyons avoir profité, et que nous mettrons encore mieux à profit dans la suite. Puis il ajoute ces paroles, qui nous sont trop précieuses pour que nous ne voulions pas les consigner ici :

« L'article que l'on vient de lire n'ayant été rédigé que d'après notre conviction intime, et sur l'avis de gens capables, nous en conclurons que les *Annales* doivent être recommandées à tous les amis de la religion, et propagées par eux; que ce recueil devrait se trouver dans toutes les bibliothèques des institutions, des colléges, des séminaires, et enfin qu'il est à désirer que presque tous les ecclésiastiques soient à même de le lire.

» Nous n'ignorons pas que, pour l'accomplissement de ce dernier vœu, il y a une force majeure difficile à surmonter ; car enfin un livre a beau être indispensable, il y a des choses plus indispensables et auxquelles il faut pourvoir, et encore sur un bien mince budget. Mais l'esprit d'association peut remédier à tout. Nous n'osons pas encore demander l'érection de *bibliothèques cantonales* ou du moins d'*arrondissement*; mais il nous semble qu'un certain nombre de prêtres zélés pourraient s'entendre pour recevoir chacun un recueil religieux différent. Ce sont de ces choses qui n'ont pas besoin d'être dévorées à l'instant, comme la politique du jour, et un bon article des *Annales* est aussi utile un an après qu'au jour même de sa publication; seulement nous regrettons qu'il n'y ait pas un article de loi contre ceux qui gardent trop long-tems les livres qu'on leur prête, ou qui n'en ont pas de soin : la charité réparera ce défaut, et le plus zélé se chargera de surveiller la circulation: à ce prix, les ministres du sanctuaire seront, comme Moïse, initiés dans toute la

science des Égyptiens, et ils ne seront jamais au-dessous de cette controverse pratique qui maintenant dans le monde roule beaucoup plus sur les sciences et les principes philosophiques que sur le sens des Saints Pères ou de l'Écriture, dont on a tant abusé autrefois, mais que par malheur on ne connaît plus maintenant. »

La *Gazette du Languedoc*, qui, à Toulouse, se fait distinguer par la pureté de ses principes, et le talent et la chaleur avec lesquels elle sait les défendre, porte le jugement suivant, sur nos travaux :

« Nous recommandons à nos lecteurs les *Annales de philosophie chrétienne*. Ce journal est spécialement consacré à recueillir toutes les preuves que les sciences anciennes ou modernes peuvent fournir en faveur de la religion.

» C'est donc le journal *scientifique* des chrétiens, et en particulier des membres du clergé. Ce n'est point ici un essai ou un simple projet dont l'exécution peut être douteuse. Les *Annales* paraissent depuis juillet 1830, et se sont fait distinguer par le choix et l'importance de leurs travaux. Dans les *huit volumes* qui ont paru, on trouvera réunies les plus précieuses découvertes dues à toutes les sciences modernes, et que l'on ne pourrait connaître dans les ouvrages d'où elles ont été extraites, qu'avec des frais au-dessus de la portée des bourses ordinaires. C'est un fait généralement reconnu que la science en ce moment change de direction et revient à la religion : les *Annales* pourront se vanter d'avoir contribué à ce changement. Ceux donc qui veulent suivre à peu de frais le mouvement de la science, ne sauraient se passer de ce journal. »

Mais ce n'est pas seulement en France que les *Annales* ont été appréciées et encouragées. Nos abonnés apprendront sans doute avec plaisir que nos travaux commencent à être connus et estimés à l'étranger.

De l'extension donnée aux *Annales* à l'étranger.

Un noble étranger, M. le prince Elim Mestcherski, chargé par S. M. l'empereur de Russie de correspondre avec le ministère de l'instruction publique de cet empire, sur toutes les parties de la science, a jugé utile de signaler au ministre la direction et les travaux des *Annales*, et de lui en envoyer une collection pour être placée dans la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg. Il a bien voulu aussi, dans quelques visites dont il nous a honorés, nous dire combien il estimait nos tra-

vaux. Nous pouvons rendre le témoignage que, dans les différentes conversations que nous avons eues avec lui, nous l'avons trouvé à la hauteur de toute la science de ce siècle, comprenant nos doctrines comme l'un de nous, jugeant la société et l'influence des différens élémens qui se la disputent en ce moment, du même point de vue que nous. Certes, un tel correspondant est digne en tout de la confiance que l'on a mise en ses lumières; et le ministre qui lui a donné sa mission, et qui goûte ses principes, est bien au-dessus de ces soi-disant ministres et rois philosophes, qui, dans le siècle dernier, reçurent ces *correspondances privées* que l'impitoyable presse a livrées au mépris et à la risée de la génération présente.

D'autres pays étrangers ont aussi eu connaissance de notre journal; la *Voce della Ragione di Pesaro*, en Italie, et l'*Ami de la Jeunesse*, de Modène, nous ont sollicité d'échanger notre recueil avec le leur. Nous l'avons accordé avec plaisir, charmés que nos doctrines puissent ainsi se répandre dans cette belle Italie, que les factions voudraient dévorer, mais que son bon sens et sa religion sauveront de tout désastre et de toute catastrophe.

Nous ne devons pas passer sous silence non plus, que du sein d'une de nos colonies, de Cayenne, une voix amie nous est venue, demandant la collection complète des *Annales*, et désirant en faire connaître les doctrines dans cette autre partie du monde.

Réponses à quelques demandes et à quelques observations.

Deux de nos abonnés, habitant la même ville, nous ont soumis quelques considérations pour nous engager à réfléchir s'il ne serait pas convenable que les *Annales*, de tems à autre, publiassent des articles de *Politique*. Nous leur avons répondu directement; mais comme la même question pourrait être dans le fond de la pensée de quelques autres de nos abonnés, nous sommes bien aises d'y revenir ici, et d'extraire les passages suivans de notre réponse.

Quand nous refusons d'entrer dans les questions politiques, il ne faudrait pas croire que ce soit par faiblesse, par timidité, ou par indifférence pour le sort présent ou à venir de la patrie. Au contraire, nous osons porter le défi qu'un autre cœur que

celui de tous les rédacteurs des *Annales* batte plus fortement pour nos frères, s'élance d'un mouvement plus spontané vers tout ce qui pourra donner paix, bonheur, stabilité, justice, gloire devant Dieu et devant les hommes, à notre patrie. Oh! si nous croyions qu'il fût plus utile pour sa cause, pour celle de la religion, d'abandonner nous travaux scientifiques, oh! l'on nous verrait bien vite combattre, et en première ligne, pour ces deux causes sacrées. Ceux qui nous connaissent savent, en effet, qu'une tribune plus grande et plus retentissante pourrait nous être ouverte : mais, dans l'état actuel de la société et des esprits, il nous paraît que, quels que fussent nos efforts, quels que soient même ceux des hommes de talent et de foi qui combattent de part et d'autre dans l'arène politique, il nous paraît, dis-je, que nos travaux ne sont pas *moins utiles* à cette cause sacrée, que ceux de ces champions qui luttent tous les jours de paroles et d'efforts, — *plus utiles,* peut-être, osons-nous dire.

En effet, quoi qu'il doive arriver des effrayans présages que les *voyans* et les *forts* nous jettent à la face, quoi qu'il en soit du sort futur des monarchies et des peuples, dont les uns prophétisent la ruine, et les autres la prochaine régénération, il est certain qu'aucun des gouvernemens, aucune des formes de société qui suivront, ne pourra devenir stable, ne pourra donner aux hommes, tranquillité, paix, honneur, bonheur, qu'autant que le règne de Dieu pourra s'accorder avec le règne des hommes; qu'autant que la parole de Dieu sera connue et vénérée; qu'autant que le Christ redeviendra roi des intelligences et des cœurs; or, nous osons encore le dire, les *Annales* préparent les voies à ce désirable résultat, par leurs travaux scientifiques, mieux et plus activement qu'elles ne pourraient le faire en se livrant à toute l'ardeur d'une polémique irritante et passionnée.

Oui, nous le croyons, et nous le disons avec franchise : en travaillant à réconcilier la Science avec la Religion; en essayant de donner aux paroles de nos Écritures le genre humain pour témoin et pour appui; en cherchant à rendre bien évident que tous les hommes sont frères et ont conservé des traces de leur commune origine et de leur parenté; en démontrant les fausses voies dans lesquelles s'était perdue la science; en signalant les vices essentiels et intimes de l'éducation actuelle; en donnant

aux études une direction qui soit aussi fortement chrétienne que véritablement scientifique; en appelant la jeunesse à la glorieuse conquête de la vérité; oui, nous préparons efficacement, irrévocablement et à coup sûr, une grande et véritable régénération, ce que nous pourrions appeler une *révolution glorieuse*, si ce mot n'avait été rattaché à une destination toute politique.

Telles sont nos pensées les plus intimes, tels notre but, nos projets, nos intentions, lesquels nous soutiennent dans nos fatigues et nous encouragent dans nos travaux. Nous désirons que nos lecteurs les apprécient, et qu'ils travaillent avec nous à préparer ce tems de concorde et de paix, de foi et de science. Et pour les engager à continuer leurs efforts pour populariser nos travaux, nous rappellerons, sans cependant vouloir nous en faire un grand mérite, que, si de toutes parts les organes les plus divergens de langage et de principes annoncent le retour des esprits vers les croyances religieuses, c'est nous, les premiers peut-être, qui, en annonçant, dès 1830, l'union peu connue jusqu'à ce moment des sciences et de la religion, avons prévu ce changement, et contribué à en accélérer le résultat.

A l'occasion de la publication des *Paroles d'un Croyant*, nous avons reçu différens articles et différentes lettres pour ou contre ce livre, et quelques autres ouvrages qui ont paru récemment sur le même sujet. Mais la même raison qui nous éloigne de la politique, nous empêche aussi d'ouvrir les *Annales* à toutes les discussions qui ont eu lieu, ou qui vont avoir lieu, sur toutes les questions traitées dans ce livre. Le but des fondateurs des *Annales* a été principalement de traiter le grand nombre de questions scientifiques qui sont en dehors des discussions soulevées dans ces derniers tems. Elles resteront fidèles à cette pensée; et, à ce propos, nous répondrons à la personne qui nous a écrit sur l'article inséré dans le n° 46 sur la *Sainte-Baume*, que si nous avons fait la citation dont elle nous parle, citation qui d'ailleurs ne tranchait aucune question, c'est que toutes les discussions paraissaient alors terminées à la satisfaction de tout le monde.

De quelques améliorations qui seront introduites dans les *Annales*.

Nous avons souvent eu la pensée de faire entrer dans chaque

Nº des *Annales* une *revue des différens journaux religieux et scientifiques;* nous en avons été empêchés par la crainte de faire perdre à notre journal sa spécialité. Cependant, notre pensée ayant été approuvée de plusieurs personnes auxquelles nous l'avons communiquée; différens abonnés nous ayant eux-mêmes manifesté le désir de voir cette *revue* dans le journal, nous commencerons à la donner dès le mois prochain, qui ouvrira le IXᵉ volume. Cependant nous ferons en sorte de ne pas sortir de la ligne habituelle des *Annales*. Nos lecteurs savent en effet que ce qui constitue notre spécialité, ce qui différencie les *Annales* des autres recueils religieux ou scientifiques, c'est que nous insérons aussi peu que possible des articles de *théorie*, de *purs raisonnemens*, de *pure métaphysique;* nous préférons les *faits*, les *recherches*, les *traditions*, les *résultats positifs* de chaque science. Or, cette direction, nous ne croyons pas devoir l'abandonner. C'est même ce qui fait que les *Annales* resteront dans les bibliothèques, et y seront long-tems consultées; car on a souvent besoin des choses positives, tandis qu'on ne lit qu'une fois une théorie. Aussi notre *revue* s'attachera principalement à tout ce que les autres journaux renferment de positif, afin que nos lecteurs connaissent tous les mois le mouvement qui se fait dans les travaux, soit religieux, soit scientifiques. Nous espérons que nos lecteurs seront satisfaits de la forme que nous donnerons à cette *revue*, du choix que nous ferons dans les extraits que nous insérerons, et des dispositions que nous avons prises pour qu'elle occupe le moins de place possible, et n'empêche nullement la publication de nos grands articles historiques et scientifiques.

Plusieurs personnes nous ont aussi témoigné le regret de nous avoir vu interrompre la *Statistique*, que nous avons commencée, *de toutes les erreurs qui se sont élevées dans l'Eglise*, et nous ont demandé la raison qui nous a déterminés à laisser ce travail inachevé.

Les recherches sur ces erreurs, et surtout celles que nous avons été obligés de faire sur l'*Enseignement de l'Université* de Paris, et l'invasion de l'*Aristotélicisme dans les études chrétiennes*, nécessitent beaucoup de travaux; il nous a fallu remonter aux sources mêmes, aucun historien ecclésiastique ou civil ne s'étant occupé assez au long de ces questions; c'est donc une partie de

l'histoire qu'il a fallu refaire à neuf, et pour laquelle nous sommes obligés de fouiller dans les in-folio de *du Boulay* et de la *Bibliothèque des Pères*. Ces recherches, nous avons été obligés de les suspendre, à cause des soins qu'il nous a fallu donner à la rédaction habituelle et à la direction des *Annales*. Mais, en ce moment, de nouveaux collaborateurs étant venus à notre aide, il nous a été permis de reprendre ce travail. Les *notes* pour le 16ᵉ siècle sont toutes faites, et nous espérons pouvoir reprendre prochainement cette revue, et l'achever sans interruption. Nous y sommes engagés en outre par le désir qu'a bien voulu nous témoigner un de nos évêques les plus vénérés, de voir ce travail achevé. Nous profiterons en même tems des remarques bienveillantes qu'il a pris la peine de nous communiquer sur nos derniers articles concernant la scholastique.

Parmi les autres travaux que nous préparons encore pour nos lecteurs, nous devons compter une série d'articles sur *l'Histoire de France de Michelet, considérée sous le rapport de la Religion*; la continuation de la *Revue de tous les professeurs philosophes* de l'Académie de Paris; plusieurs articles sur les *langues anciennes*, dans lesquels nous ferons connaître, dans des planches lithographiques, tous les *caractères, tant anciens que modernes, cursifs et lapidaires* des langues *hébraïque, grecque et latine*. Ces articles serviront particulièrement à prouver la descendance ou l'affinité de ces langues.

Mais ce qui, nous l'espérons, piquera plus vivement la curiosité de nos lecteurs, ce sont différens articles que l'on nous prépare sur les *antiquités chinoises*. Cette histoire, de même que celle d'Egypte, est une mine inépuisable, et presqu'encore inexploitée sur les premiers tems de l'histoire des peuples. Un homme de foi et de talent, M. le chevalier de Paravey, y a consacré son tems, ses peines et sa fortune depuis plus de quinze ans. Dans une visite que nous avons eu l'honneur de lui faire à St.-Germain-en-Laye, où il habite en ce moment, il nous a été permis de jeter un coup-d'œil sur le résultat de ses recherches; et, nous devons le dire, nous avons été étonnés et effrayés presque de leur nombre et de leur importance; nous espérons pouvoir présenter sous peu un aperçu approximatif de ces recherches et des nouvelles idées qu'elles doivent introduire dans l'histoire des peuples. En attendant, nous devons nous borner

à dire que c'est le plus grand effort qui ait été tenté pour arriver à la connaissance historique des tems anté-diluviens, et pour renouer la grande chaîne de l'histoire des peuples, interrompue plusieurs fois depuis la dispersion des audacieux constructeurs de la tour de Babel. Toujours, nous émettons le vœu de voir ce savant encouragé plus qu'il ne l'a été jusqu'à ce jour par les divers gouvernemens; car, nous le répétons, il s'agit de la conquête d'un monde inconnu, et ce monde fut notre berceau.

Nous avons encore, pour cette partie du monde, à faire connaître les travaux d'un modeste et savant missionnaire, M. l'abbé Voisin, qui est arrivé, il y a peu de jours, de la Chine, où il a séjourné huit ans ; il est occupé en ce moment à mettre en ordre ses souvenirs, et il nous a promis de nous les communiquer pour en extraire ce qui pourra convenir aux *Annales*. — Nous remercions ici tous ces hommes honorables de l'intérêt qu'ils veulent bien prendre à nos travaux, et des marques qu'ils nous ont données personnellement de leur bienveillance.

Voici le tableau de nos abonnés, classés par départemens :

ABONNÉS DES ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE, AU 30 JUIN 1834.

Ain.	8	*Report.*	193	*Report.*	355
Aisne.	2	Ille-et-Vilaine.	12	Rhin (B.-).	5
Allier.	2	Indre.	0	Rhin (H.-)	3
Alpes (B.).	10	Indre-et-Loire.	8	Rhône.	9
Alpes (H.)	2	Isère.	2	Saône (H.-).	2
Ardèche.	4	Jura.	6	Saône-et-Loire.	8
Ardennes.	5	Landes.	2	Sarthe.	10
Arriège.	4	Loir-et-Cher.	2	Seine.	70
Aube.	1	Loire.	2	Seine-Inférieure.	4
Aude.	8	Loire (H.-).	4	Seine-et-Marne.	4
Aveyron.	4	Loire-Inférieure.	13	Seine-et-Oise.	22
B.-du-Rhône.	14	Loiret.	2	Sèvres (Deux-).	3
Calvados.	7	Lot.	1	Somme.	7
Cantal.	5	Lot-et-Garonne.	2	Tarn.	5
Charente.	5	Lozère.	0	Tarn-et-Garonne.	5
Charente-Inférieure.	4	Maine-et-Loire.	3	Var.	7
Cher.	3	Manche.	4	Vaucluse.	3
Corrèze.	1	Marne.	4	Vendée.	4
Corse.	0	Marne (H.-).	2	Vienne.	8
Côte-d'Or.	5	Mayenne.	16	Vienne (H.-).	7
Côtes-du-Nord.	5	Meurthe.	14	Vosges.	1
Creuse.	3	Meuse.	5	Yonne.	[illegible]
Dordogne.	5	Morbihan.	18		
Doubs.	9	Moselle.	5	Autriche.	[illegible]
Drôme.	3	Nièvre.	2	Belgique.	5
Eure.	7	Nord.	10	États-de-l'Église.	3
Eure-et-Loir.	5	Oise.	5	Russie.	2
Finistère.	2	Orne.	3	Savoie.	2
Gard.	7	Pas-de-Calais.	4	Suisse.	4
Garonne (H.-).	12	Puy-de-Dôme.	7	Canada.	2
Gers.	3	Pyrénées (B.-).	3	Cayenne.	1
Gironde.	21	Pyrénées (H.-).	2	États-Unis.	2
Hérault.	35	Pyrénées-Orientales	1	Chine.	1
Total.	193	*Total.*	355	*Total général.*	557

En parcourant ce tableau, et en le comparant à celui que nous avons donné à la fin du VIIe volume, on reconnaîtra que nos efforts ont été bien appréciés, et que le nombre de nos abonnés, bien loin de diminuer, a augmenté de 27. Le nombre des nouveaux abonnés est cependant de 67, parce que 40 des anciens ont cessé leur abonnement. Ces nouveaux souscripteurs nous viennent surtout de localités au sein desquelles nos *Annales* avaient été inconnues jusqu'à ce jour. Nous devons encore noter que la plupart de nos abonnés actuels ont voulu posséder dans leur bibliothèque, la *collection complète des Annales*, et nous ont manifesté l'intention de recevoir toujours notre journal, *jusqu'à avis contraire*. Nous les remercions ici tous de ces preuves de sympathie pour nos doctrines et nos travaux. Avec ces dispositions et ce concours, les *Annales* sont assurées d'une longue vie et d'une prospérité progressive.

Quelques-uns de nos lecteurs nous ont adressé des reproches de ce que, tandis que les publications les plus communes inondent les départemens de leurs *prospectus*, les *Annales* semblent négliger ce moyen de se faire connaître. Nous avouons la justesse de ce reproche ; aussi avons-nous fait un *prospectus* annonçant le but et les travaux des *Annales*, et allons-nous le répandre dans les départemens où les *Annales* sont le moins connues. Nous avouons pourtant que nous comptons plus, pour être connus, sur les suffrages de nos lecteurs actuels, et sur la recommandation qu'ils peuvent faire de notre recueil, que sur ces moyens de publicité, qui sont suspects, par cela même qu'ils ont souvent trompé l'espérance de ceux qui se sont fiés à la magnificence de certaines promesses. Aussi prions-nous nos lecteurs de nous continuer leur intérêt, et nous adressons en particulier ces remercîmens et ces prières aux directeurs d'établissemens d'instruction publique, soit laïque, soit ecclésiastique.

Et maintenant, arrivant à ce que nous avons fait pendant le semestre, nous ne voulons pas dire que nous nous soyons toujours montrés dignes de notre cause et de la confiance de nos abonnés. Cependant il nous semble que nous avons tenu notre parole sur les améliorations que nous avions promis d'introduire dans les *Annales*, sur la direction qu'elles suivraient et l'esprit qui les animerait. Nous veillerons avec le même soin à ce que

les améliorations que nous promettons dans cet article soient exécutées avec la même fidélité, et à ce que tout ce que nous avons fait soit continué et même amélioré dans la suite.

Nous savons bien, au reste, qu'il est un point sur lequel on a des reproches fondés à nous faire; c'est celui de ne pas paraître à époque fixe. Nous sommes vraiment affligés de n'avoir pas rempli cette promesse, mais nous supplions nos abonnés de croire qu'il n'y a pas de notre faute, et que ces retards n'ont jamais eu pour cause que des corrections et améliorations à faire aux différens articles. Nous ne citerons en preuve que le dernier numéro: eh bien! nous pouvons dire que la seule ligne d'hébreu qui se trouve dans l'article *sur les portraits de Jésus-Christ*, nous a retardés plus de huit jours. Au moment où le numéro était achevé, c'est sur la dernière épreuve que nous nous sommes aperçus que le texte de l'auteur anglais que nous suivions était faux, et il a fallu courir dans tout Paris pour avoir une leçon vraie. Ce sont là de ces choses qui ne sont pas connues, mais que nous regardons comme essentielles. Qu'auraient pensé de nous les personnes qui nous lisent, si nous avions publié un texte intelligible? Nous espérons que nos abonnés approuveront cette conduite, et nous pardonneront les retards qu'elle peut occasionner.

Et maintenant, qu'il nous soit permis, à nous, de nous adresser en particulier à nos collaborateurs, à nos amis, à tous ces jeunes gens que nous ne connaissons pas, mais avec lesquels, depuis quatre ans, nous avons mis en commun nos travaux, nos peines, nos principes; et de renouveler avec eux la profession commune de la même foi, de la même espérance, du même amour. Non, ce n'est pas un exemple commun, que celui de quelques hommes — car, nous le disons ici, le plus grand nombre de nos abonnés sont encore ceux qui ont répondu à notre appel dès le commencement — qui, au milieu de ce siècle aveugle, se précipitant dans un océan de doutes sans fond, n'ayant pas même sur ses bords le sable sur lequel pourraient se briser ses ondes, se sont cependant unis pour fonder un édifice grave, religieux, scientifique, et en continuent paisiblement la construction, sans colère contre ceux qui les contrarient, sans fiel contre ceux qui les insultent ou les méprisent,

sans découragement, sans douter du succès. Oui, ce spectacle est beau, plus beau que celui qui étonna les anges et les hommes, la construction de la trop célèbre Babel. Aussi osons-nous penser et dire que si Dieu, du haut du ciel où il réside, vient à regarder cet ouvrage, il n'en sera pas courroucé, et que s'il devait descendre et visiter ses travailleurs, comme *il* le fit dans les tems antiques, bien loin de confondre leur langage, il louerait leurs intentions qui sont pures, encouragerait leurs efforts, et placerait lui-même quelques-unes de ces pierres qui consolident l'édifice, et que les hommes ne savent pas placer. N'est-il pas vrai, amis, qu'il le ferait ainsi? N'est-il pas vrai que ce grain de sable, quelque petit, quelque inutile qu'il soit que nous apportons à l'ouvrage de Dieu, vaut mieux que toutes les gloires, mieux que toutes les richesses, mieux que toutes les jouissances du monde ?

Oh! non, nous ne nous lasserons pas, nous ne nous découragerons pas; et, avec le secours de celui qui détruit et réédifie quand il veut, nous arriverons à voir un jour un beau changement se faire dans les esprits, la religion du Christ y régner souveraine, et les illustrer de sa vive lumière.

Le Directeur-Propriétaire,
A. Bonnetty,
De la Société asiatique de Paris.



TABLE GÉNÉRALE.

DES MATIÈRES, DES AUTEURS ET DES OUVRAGES.

(Voir, au commencement de ce volume, la table des articles.)

A

B

FIN DE LA TABLE DU HUITIÈME VOLUME.

ERRATA.

N° 44, page 105 note 1. δν,	lisez δν.
Ibid. *ibid.* *Thétète*,	lisez Théétète.
N° 46, page 244, ligne 28, *qu'elles*,	lisez quelles.
page 255, ligne 21, *étoit*,	lisez étaient.
N° 47, page 399, ligne 24, *sacrificié*,	lisez sacrifié.

TABLE DES ARTICLES.

(Voir à la fin du volume la Table des matières.)

N° 43. — JANVIER.

N° 44. — FÉVRIER.

N° 45. — MARS.

N° 46. — AVRIL.

N° 47. — MAI.

N° 48. — JUIN.

FIN DE LA TABLE DES ARTICLES.